La jeunesse allemande et les débuts de la République de Weimar : essai sur la tentation de l'activisme (1918-1923) témoignages littéraires

Jean Chabbert

▶ **To cite this version:**

Jean Chabbert. La jeunesse allemande et les débuts de la République de Weimar : essai sur la tentation de l'activisme (1918-1923) témoignages littéraires. Histoire. Université Paul Verlaine - Metz, 1979. Français. NNT : 1979METZ007L . tel-01775738

HAL Id: tel-01775738
https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01775738

Submitted on 24 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

Université de Metz

UNIVERSITE Paul Verlaine - METZ
S.C.D.
N° Inv.
Cote L/n3 79/07 vol 1
Loc. Mag rouge

LA JEUNESSE ALLEMANDE ET LES DEBUTS DE LA REPUBLIQUE DE WEIMAR

Essai sur la tentation de l'activisme

(1918-1923)

Témoignages littéraires

Jean CHABBERT

TOME I

BU METZ : Saulcy
0400065840

Directeur de Thèse : M. Pierre GRAPPIN

Année 1979

Jean CHABBERT

L A J E U N E S S E A L L E M A N D E

ET

LES DEBUTS DE LA REPUBLIQUE DE WEIMAR.

-:-:-:-:-:-:-:-

ESSAI SUR LA TENTATION DE L'ACTIVISME.

(1918 - 1923)

Témoignages littéraires.

Directeur de Thèse : M. Pierre GRAPPIN

Wie soll unsere Jugend sein?
Sie soll sein [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

I N T R O D U C T I O N.

Lorsque la Grande Guerre prit fin après quatre années de massacres et de dévastations d'une ampleur telle que la conscience humaine s'en trouva profondément bouleversée, le monde se trouvait au moins aussi profondément transformé. A la faveur d'un conflit qui avait neutralisé les capacités industrielles de l'Europe, des pays, naguère sans potentiel économique notable, avaient pu conquérir leur autonomie pour ce qui était de leur subsistance ; ils se préparaient même à concurrencer leurs fournisseurs traditionnels sur les marchés que ceux-ci avaient momentanément désertés. L'Empire russe s'était effondré, le socialisme cessait d'être une utopie : ceux qui voulaient mettre au service de l'humanité les richesses de la nature et les forces productives en en confiant l'exploitation à la collectivité au lieu de laisser les intérêts privés s'en charger, passaient effectivement de la théorie à la pratique. Le Reich allemand, qui à la fin du 19ème siècle était parvenu au 2ème rang dans le monde pour sa puissance économique,(1) s'était lui aussi effondré : une capitulation sans conditions suivie d'un traité qui fut immédiatement qualifié de "Diktat" par de larges fractions de l'opinion publique allemande devait régler pour de nombreuses années (2) le statut internation d'un pays qui avait aspiré peu de temps auparavant sinon à l'hégémonie mondiale, du moins à une suprématie totale en Europe. C'est sous ces auspices que naquit au cours de l'hiver 1918-1919 la République de Weimar. Cette démocratie, dont les puissances occidentales avaient souhaité la création et qui devait prendre la relève de l'Etat militariste et autoritaire de type

prussien fondé par Bismarck et transformé en partenaire arrogant et impérialiste sur la scène internationale sous le règne de Guillaume II, ne devait pas subsister longtemps.

Cherchant à l'extérieur à retrouver une place dans le nouvel équilibre des forces mondiales, en proie à l'intérieur à des luttes idéologiques et politiques qui opposaient aussi bien les tenants de l'ancien régime, - tenants conscients ou inconscients car l'éducation autoritaire de l'Allemagne Wilhelminienne avait façonné des générations de "sujets" - aux partisans d'une société démocratique et libérale que ceux qui voulaient préserver les acquis de l'ordre économique fondé sur la libre entreprise aux partisans d'une réorganisation de la société sur des bases collectivistes, en proie aussi à de graves crises économiques qui devaient bouleverser les structures sociales et la répartition des richesses, la République de Weimar allait déboucher sur le triomphe d'un mouvement totalitaire de type fasciste qui-s'appuyait sur une base de masse très importante et qui s'apprêtait par la guerre à résoudre les différentes contradictions auxquelles le pays et son système économique étaient confrontés.

Certes, la période si brève à l'échelle de l'histoire humaine, que dura la République de Weimar, se caractérisa par une intense activité créatrice dans tous les domaines : ce fut le renouveau de l'architecture avec le Bauhaus, la recherche de nouveaux modes d'expression par le théâtre et le film, le dessin et la peinture ; et la philosophie et la littérature n'étaient pas en reste. Mais ce que l'on retient communément de cette période, c'est surtout qu'elle est synonyme d'agitation et de violence : les péripéties de son histoire ne sont-elles pas présentes encore comme justifications d'un certain nombre de mesures prises par le gouvernement de la République fédérale d'Allemagne dans sa lutte contre le terrorisme ? L'assassinat politique devint un moyen d'action courant, des masses humaines, plus ou moins bien disciplinées et endoctrinées, s'affrontaient sans merci. L'extrémisme n'était plus un phénomène marginal dans la vie sociale mais la règle et si, en apparence, les fronts étaient

bien tranchés, il n'était pas rare qu'ils fussent perméables pour de nombreux transfuges car l'affectivité et l'irrationnel remplaçaient dans les motivations de l'engagement politique les motivations logiques et rationnelles. Et l'on comprend cette tentation de l'extrêmisme, car cette période fut aussi celle où l'on vit l'argent perdre toute valeur et des millions de personnes connaître la déchéance et la ruine, celle où l'on vit l'homme privé de travail, parfois des années durant, par des mécanismes économiques qui lui paraissaient d'autant plus inexplicables que les richesses de la nature semblaient aussi inépuisables qu'auparavant et que les progrès des technologies auraient dû en garantir une exploitation plus facile.

Cet aspect chaotique, inquiétant, lourd de menaces mais aussi riche d'enseignements idéologiques pour l'avenir, explique la diversité et le caractère contradictoire des jugements qui furent portés sur la République de Weimar.

Il est significatif en effet que toute étude sur cette période de l'histoire allemande débouche presque automatiquement sur des jugements de valeur ou des mises en garde. Pourrait-il du reste en être autrement ? (3) Pourrait-on étudier la République de Weimar en mettant entre parenthèses l'aventure fasciste du IIIème Reich qu'à bien des égards elle préparait, sans poser, dans notre monde encore traumatisé par le nazisme, la question de la responsabilité de ce régime politique dans les événements qui marquèrent profondément le monde de 1939 à 1945 ? Pourrait-on en outre étudier les affrontements politiques et idéologiques des années 20 en faisant abstraction de ceux que connait notre monde dans le dernier quart du 20ème siècle ? Plus ou moins consciemment s'inscrivent en filigrane dans toute étude portant sur cette période les opinions et controverses actuelles sur la "liberté" et le communisme, sur la violence comme expression de la contestation des faits politiques et sociaux, sur l'aptitude de la raison humaine à rendre compte du réel et à le maîtriser. On peut dire schématiquement que quatre types de jugements

de valeur furent portés sur la République de Weimar.

(1) Certains affirment que le système politique créé après l'effondrement des structures politiques et sociales de l'Empire wilhelminien était condamné dès l'origine. Pamphlétaires et publicistes nationalistes, formés à l'école de l'historiographie qu'avaient produite les universités avant 1914 (4), hommes politiques nostalgiques des anciennes valeurs et institutions du Reich, tous soulignèrent combien la République, fruit de la défaite, n'avait dû sa fondation qu'à la capitulation d'une partie du personnel politique allemand devant les exigences formulées par les Alliés occidentaux. Comme l'Empereur Guillaume II n'était plus considéré par les Alliés comme "l'interlocuteur valable" pour des négociations de paix, la parlementarisation du régime aurait été imposée de l'extérieur, entrainant la chute de la monarchie. En outre, les théoriciens de la Germanicité dont Adolf Hitler s'inspira dans "Mein Kampf", soulignaient avec force que le systéme de démocratie parlementaire était incompatible avec les traditions ancestrales des peuples germaniques. (5) Né dans les pays occidentaux anglo-saxons et repris comme modèle politique par la France, il ne correspondait pas aux exigences de l'âme allemande. A ces raisons qu'on pourrait qualifier de théoriques, s'ajoutaient des raisons conjoncturelles de deux ordres : d'abord ce régime accepta le statut international infâmant imposé par le Traité de Versailles et destiné à briser la grandeur et la puissance de la nation allemande : non seulement le nouveau régime ne l'avait pas contesté mais ses ministres et hauts fonctionnaires avaient tout fait pour en appliquer scrupuleusement les clauses humiliantes. Ensuite, ce régime fut vite qualifié de "république rouge" - bien que les "Rouges" eussent été fort peu associés à la direction de l'Etat ! - afin de le discréditer définitivement non seulement auprès des fervents adeptes de l'idée nationale mais aussi auprès de la bourgeoisie et de la paysannerie éprises d'ordre. Avec des variantes quant au ton utilisé ou aux arguments exploités, cette thèse présentait la République deWeimar comme un hiatus dans l'histoire de la nation allemande, comme un interrègne, ce "non-état" devant rapide-

ment céder la place à un Reich renaissant. L'expression la plus vigoureuse de cette thèse, qui n'est plus guère représentée aujourd'hui que par des nostalgiques du national-socialisme, se trouva dans les discours-programmes des députés nazis au Reichstag en 1932 et 1933 (6) ou dans quelques écrits théoriques ou prétendus tels.(7)

Le deuxième type de jugement porté sur la République de Weimar et qui conclut lui aussi à son nécessaire échec, ne s'appuie pas fondamentalement sur des considérations nationalistes ou sur une vague notion de l'âme allemande mais sur une analyse des faits politiques. Pour les tenants de cette thèse, la République n'était pas condamnée a priori, elle ne devait pas son effondrement aux conditions de sa naissance, mais à un phénomène d'auto-dissolution des partis politiques et du régime parlementaire lui-même. Les partis politiques qui avaient accédé au pouvoir en 1918-1919 se seraient progressivement figés dans un étroit dogmatisme qui aurait empêché la conclusion d'accords de gouvernement à long terme. Ce dogmatisme aurait entretenu la prééminence d'un "appareil" de fonctionnaires et permanents sclérosés, incapables de faire face aux exigences nées de l'évolution rapide de la situation. La Constitution de la République de Weimar avait voulu donner le pouvoir au peuple, tout le pouvoir au peuple, elle l'avait remis en fait entre les mains de ces"appareils" de partis, c'est à dire à ceux qui étaient par principe sourds à toute sollicitation venue des masses et qui ne songeaient qu'à préserver l'étroit intérêt particulier de leur parti, qu'il s'agisse de politique nationale ou d'administration municipale.(8)

Cette analyse des causes de la chute du régime de Weimar, qui s'appuie du reste sur de minutieuses descriptions des phénomènes politiques, débouche tout naturellement sur une vive critique de l'institution parlementaire et des partis politiques, mais laisse de côté les importants problèmes économiques et sociaux qui conditionnaient largement les affrontements politiques. Les conclusions de cette thèse n'étaient pas très éloignées des diatribes antidémocratiques des milieux conservateurs traditionnels et l'on ne peut que noter leur

convergence objective avec les attaques nazies contre la "politique des partis". Ce type de jugement qui consciemment ou non, bien que s'appuyant sur des considérations d'ordre politologique, remet en circulation des thèses antidémocratiques, voire fascisantes, a caractérisé notamment l'historiographie en République fédérale au cours des années 50 et au début des années 60, c'est à dire à l'époque où les tendances restauratives de la société allemande étaient les plus marquées, à l'époque aussi où le régime de Bonn cherchait par tous les moyens à éviter la dilution du pouvoir dans ce parlementarisme débridé qui avait favorisé la radicalisation de la vie politique et la venue au pouvoir des nazis en 1933.

Le troisième type de jugement partait toujours de l'échec de la République de Weimar dans la mesure où elle avait conduit en droite ligne au fascisme, mais la responsabilité de cette évolution n'était pas attribuée en bloc au jeu de massacre auqeul se seraient livrés les partis politiques : c'est la social-démocratie allemande qui serait en grande partie responsable de cette évolution funeste. Après avoir pactisé avec les classes dirigeantes de l'Allemagne wilhelminienne lors de la déclaration de guerre dans le cadre de la politique d'union sacrée pour la défense de la patrie menacée, elle aurait tout fait pour écraser la Révolution de 1918 dont elle n'avait pu prendre en totalité le contrôle et que du reste, elle n'avait ni préparée, ni voulue. Puis son anticommunisme sans nunace aurait poussé la social-démocratie à l'abandon de toutes les formes de luttes de classes, c'est à dire à accepter, par la formation de coalitions avec les partis "bourgeois", de renoncer à son programme fondamental. Elle aurait géré les intérêts des classes dirigeantes au moment où elles étaient les plus menacées, notamment en 1919 et 1920, en contribuant au premier écrasement du mouvement ouvrier révolutionnaire. Pour n'avoir pas voulu liquider les bases objectives de l'ancien régime (le corps des officiers prussiens, la grande noblesse terrienne, les puissants groupes d'intérêts privés dans l'industrie), elle aurait préparé l'avènement du fascisme. Les "Kaisersozialisten" de 1914 étaient devenus des "Sozialfaschisten" (9) qui crurent même

(3)

l'espace de quelques mois pouvoir subsister sous le régime fasciste hitlérien en tant que force politique organisée comme ils s'étaient accommodés des gouvernements de la bourgeoisie.

Pour souligner cette thèse qui ne fut pas seulement défendue par Walter Ulbricht, alors député au Reichstag, mais qui influença de façon durable une bonne partie de l'historiographie en République Démocratique allemande (10) ainsi que des oeuvres romanesques, (11) on rappelait par exemple combien les fonctionnaires et administrateurs sociaux-démocrates avaient concentré leurs coups contre la presse et les organisations communstes tandis qu'ils faisaient preuve d'une singulière indulgence à l'égard du péril nazi. (12) Finalement, par suite de l'absence de perspectives positives offertes à la classe ouvrière, une partie de celle-ci aurait rejoint, dans son désespoir provoqué par la grande crise, les rangs des partisans du fascisme. Malgré la nouvelle définition du fascisme proposée par Georges Dimitrov au 7ème Congrès de la IIIème Internationale et malgré les nouvelles analyses du phénomène fasciste conduites par des historiens marxistes au cours de ces dernières années, (13) on note aujourd'hui encore la persistance de ce type de jugement dans l'appréciation de la politique de la social-démocratie allemande en général.

(4) C'est avec la période de la guerre froide qu'apparurent les éléments constitutifs d'un quatrième type de jugement porté sur la République de Weimar. Le "monde libre" s'engageait alors dans sa lutte contre le communisme qu'on présentait comme l'ennemi irréductible des libertés. Il fallait donc montrer qu'il existait une continuité entre la lutte contre le fascisme et la lutte contre le communisme, tâche en apparence malaisée car le bolchevisme avait été l'ennemi privilégié du national-socialisme et l'URSS le fer de lance en Europe de la coalition contre lui. Cette continuité fut néanmoins trouvée dans la notion de "totalitarisme". Le communisme étant présenté comme aussi totalitaire que le fascisme dans ses institutions politiques, la lutte menée naguère contre ce dernier au nom de la liberté et de la dignité de la per-

sonne humaine, devait se poursuivre à présent contre le communisme. L'un des arguments fut trouvé, s'agissant de la République de Weimar, dans une étude superficielle de la constellation politique qui en marqua les dernières années d'existence. Le communisme fut dénoncé comme l'allié objectif du fascisme.

On soulignait d'abord que par sa lutte contre le pouvoir légal dans les premières années d'existence du régime, par les tentations de l'aventurisme de certaines de ses organisations ou de certains de ses chefs, le parti communiste allemand aurait empêché l'instauration d'une véritable démocratie. Ensuite, par son attitude jugée fondamentalement négative au cours des années de la grande crise, il aurait contribué de façon non négligeable à l'effondrement de la démocratie. On rappelait alors dans cette perspective que l'opposition des contraires amalgamée, les votes conjugués des députés nazis et communistes au Reichstag, voire la grève des traminots berlinois de novembre 1932 dans laquelle se retrouvèrent côte à côte communistes et nazis pour protester contre des réductions de salaires, auraient hâté la chute de la démocratie. Par le jeu d'une simple addition qui ne tient compte ni des idéologies, ni des conditions objectives qui avaient motivé telle ou telle action, on exploitait les statistiques portant sur les nombres de voix et de sièges au Reichstag lors des dernières consultations électorales avant le 30 Janvier 1933 pour faire apparaitre d'un côté les forces favorables à la"liberté" et au parlementarisme (SPD, Zentrum et autres formations modérées) et de l'autre, le bloc des forces"totalitaires" et antidémocratiques (KPD et NSDAP). On tirait tout naturellement de l'interprétation de cette addition la conclusion en apparence mathématique qu'il était impossible de gouverner dans ces conditions et que les communistes, par leur intransigeance et leur hostilité de principe à la social-démocratie, avaient précipité l'évolution vers le totalitarisme dont ils représentaient une des formes.

Ce rappel des jugements portés sur la République de Weimar fait apparaître, malgré leur diversité et même leurs contradictions, plusieurs points de convergence : le carac-

tère décisif des événements des années 1918-1924 qui conditionnèrent en grande partie l'évolution ultérieure du régime, le refus d'une large fraction de la population de s'identifier au nouveau régime et le recours fréquent à des conduites politiques faisant appel à la violence et à l'action directe. Mais les conditions dans lesquelles le nouveau régime s'édifia ainsi que les différents problèmes auxquels il fut d'emblée confronté doivent attirer l'attention sur le rôle qu'a pu jouer la jeunesse dans ce contexte : les classes d'âge qui avaient supporté l'effort de guerre puis subi les conséquences de tous ordres de la défaite ne pouvaient pas ne pas influencer profondément l'orientation et l'action de mouvements politiques qui se créaient ou se réorganisaient en même temps que s'édifiait le nouveau régime.

Ces années 1918-1924 virent en effet s'établir un régime politique nouveau pour l'Allemagne car il voulait rompre avec les traditions aristocratico-militaires et conservatrices du passé prussien. En même temps se définissait le nouveau statut international de ce qui avait été le Reich avec une considérable perte de souveraineté, de prestige et de puissance. Ce fut aussi l'époque de l'échec d'un mouvement révolutionnaire quasi spontané qui s'était heurté sans succès à des structures politiques et sociales à peine affaiblies par la défaite et à une idéologie dont l'emprise sur les masses n'avait pas faibli. Cet échec s'accompagna d'une agitation qui, pour n'avoir été que sporadique, n'en fut pas moins parfois d'une extrême violence.

Pouvait-on penser que la jeunesse allemande qui avait vécu la Grande guerre de multiples façons resterait indifférente à ses conséquences ? N'avait-elle pas supporté l'essentiel de l'effort de guerre et des souffrances au front comme à l'arrière ? N'en trouva-t-elle pas ensuite, une fois la paix revenue, une monde qui ne correspondait pas exactement à ce qu'elle attendait ou exigeait ? Sa déception, son indignation et sa stupeur devant cette nouvelle situation n'allaient-elles pas s'exprimer de façon plus violente que celles d'autres classes d'âge moins dynamiques ? n'allait-elle pas constituer les forces vives des nouvelles organisations

politiques qui naquirent après le retour à la paix avant d'en former quelques années plus tard les cadres dirigeants ? n'allait-elle pas se lancer dans l'action avec plus de résolution que d'autres ? ne risquait-elle pas aussi d'être utilisée comme un instrument commode par ceux qui voulurent exploiter à leur profit son romantisme et son enthousiasme ?

Autant de questions qui nous ont conduit à penser qu'il serait sans doute intéressant d'analyser le comportement de la fraction de la jeunesse tentée par l'extrêmisme politique au cours de ces années cruciales, comme contribution à l'étude de la République de Weimar, sans prétendre pour autant vouloir apporter une réponse d'ensemble au problème fort complexe des origines du national-socialisme. Nous pourrons tout au plus comprendre comment fut possible, quelques années plus tard, la remise en question quasi générale du régime de Weimar, et notamment la constitution d'une base de masse au national-socialisme ainsi que l'opposition irréductible d'une partie de la gauche ouvrière au système politique qu'elle rejetait comme étant le soutien du capitalisme en qui elle voyait le responsable de sa détresse matérielle.

×

× ×

"Je vins dans les villes au temps du désordre
quand la famine y régnait,
je vins parmi les hommes au temps de l'émeut
et je m'insurgeais avec eux.
Ainsi se passa le temps qui me fut donné
sur terre." (14)

C'est ainsi que Bertolt Brecht définit sa situation personnelle dans son poême "à ceux qui sont nés après nous" mais aussi la situation de sa génération. Ces quelques vers permettent de comprendre pourquoi une fraction non négligeable de la jeunesse allemande a pu s'insurger et jouer un rôle important dans l'évolution de la République de Weimar.

La brièvete même de la durée du régime de Weimar a fait que les futurs cadres politiques et administratifs de l'Allemagne fasciste furent constitués par une génération d'hommes qui n'avaient pas connu la facilité au cours de leur adolescence. Certes, ils avaient vécu dans la quiétude de l'Allemagne wilhelminienne qui avait été le cadre dans lequel s'était déroulée leur enfance, mais ils avaient été plongés brutalement dans la boue des tranchées de Flandre ou soumis au déluge de fer et de feu de Verdun. Un monde s'était alors effondré qui semblait naguère édifié pour durer des siècles. Leurs sacrifices auraient-ils donc été vains ? N'allaient-ils pas être tentés de sauver la nation pour laquelle ils avaient tant donné d'eux-mêmes en éliminant ceux, qui, croyaient-ils, la livraient aux exigences des ennemis ? reculeraient-ils devant les moyens extrêmes ? Parallèlement, certains d'entre eux ne seraient-ils pas tentés, par une révolution radicale, de renverser ce nouvel Etat bourgeois qui avait usurpé le pouvoir dans le Reich millénaire ? Si l'on considère l'âge moyen des dirigeants de l'Allemagne national-socialiste et l'origine des premiers militants du NSDAP jusqu'à la grande crise,(15) on constate qu'il s'agit essentiellement d'hommes encore relativement jeunes en 1933 dont la plupart avaient fait la guerre comme engagés volontaires et dont les plus jeunes avaient fait leurs premières armes dans les luttes civiles de l'immédiat-après-guerre.

Si l'on considère à présent les dirigeants de l'extrême-gauche révolutionnaire qui se dressèrent contre le régime fasciste et moururent dans les camps de concentration ou qui, après avoir lutté en exil, notamment en Espagne aux côtés des républicains pendant la guerre civile, revinrent après 1945 pour édifier un ordre nouveau en Allemagne, on constate qu'ils participent au départ des mêmes expériences. Parfois même, leur désir de renverser l'ordre existant après la Grande guerre avait été si fort mais si confus dans ses buts et moyens qu'ils étaient passés d'un camp à l'autre, comme Ernst Ottwalt, Richard Scheringer ou Bodo Uhse.

Or, ce furent les rescapés de cette génération, -

tant le cours des événements fut rapide -, qui durent rendre des comptes en 1945 ou tenter de reconstruire le pays dévasté et mis au ban de l'humanité. C'est à dire que c'est la même génération qui, dans sa jeunesse, avait participé aux affrontements qui marquèrent la naissance de la République de Weimar, qui ensuite avait supporté tout le poids de la lutte pour ou contre le IIIème Reich et qui dut enfin être confrontée avec les problèmes de la succession du régime fasciste. Certains furent livrés à la justice pour le déchaînement d'horreurs et de violences dont on les tenait pour responsables (16); d'autres tentèrent de reconstruire une Allemagne dans laquelle leur idéal de grandeur nationale, de démocratie ou de socialisme pourait enfin se réaliser. Par là, les problèmes auxquels furent confrontés les représentants de cette génération débordent largement le cadre d'une étude des faits politiques : ils s'inscrivent dans le cadre bien plus large d'une aventure humaine et leur histoire ne peut être réduite à celle d'institutions ou de comportements.

C'est pourquoi cette situation si particulière fit que les représentants de cette génération furent au centre de l'intérêt porté à l'Allemagne d'après le chaos de 1945. Certains durent, devant l'indignation de la conscience universelle provoquée par les crimes du fascisme, justifier leur attitude, expliquer les raisons de leur choix ou répondre devant les tribunaux de leurs actes. D'autres, qui avaient choisi de lutter contre le fascisme, essayèrent de montrer "ce qui était arrivé", "comment cela avait pu arriver", et d'en tirer des leçons pour l'avenir.

Mais sont-ce seulement le hasard de la chronologie et l'exceptionnel de cette période qui rendirent cette génération si intéressante à étudier ? le traumatisme provoqué par la Grande Guerre et les événements qui suivirent en Allemagne peuvent-ils expliquer à eux seuls la révolte chaotique d'une fraction non négligeable de cette génération ? En fait, l'expérience de la guerre et de l'immédiat après-guerre s'inscrivit dans un contexte beaucoup plus large.

Dès avant 1914 apparaissaient les signes d'une crise de la société allemande qui touchait plus particulièrement la

jeunesse. La déstabilisation des structures sociales traditionnelles et la remise en question des modèles de comportement causées par l'industrialisation accélérée depuis la fin du 19ème siècle, l'évolution du système capitaliste aboutissant aboutissant à la création d'unités de production toujours plus importantes et à la mise en oeuvre de nouveaux procédés de travail, la naissance et la croissance d'énormes concentrations urbaines, le niveau plus élevé de l'éducation donnée à la jeunesse afin qu'elle puisse faire face aux exigences d'une société plus industrialisée et plus bureaucratisée, tout cela avait été à l'origine de cette crise. Le malaise ne fut pas seulement le lot de la jeunesse ouvrière bien que celle-ci eût à souffrir de conditions de travail perçues comme plus pénibles, chez l'artisan ou dans la grande entreprise, et qu'elle protestât contre la militarisation croissante de la vie sociale ; il toucha aussi la jeunesse bourgeoise qui n'acceptait plus la tutelle que lui imposait le monde des adultes ni le système de valeurs auquel elle devait se plier. Des formes de contestation de l'ordre social établi avaient fait leur apparition au début du 20ème siècle et témoignaient déjà de la profondeur et de la diversité de ce malaise. Il ne s'agissait plus d'états d'âme s'exprimant de façon individuelle ou dans la littérature mais bien d'une révolte qui s'organisait au sein de groupes structurés, dotés de programmes, qui, quoiqu'utopiques car revendiquant une illusoire autonomie de la jeunesse, exigeaient une modification notable des rapports sociaux.

La Grande guerre ne pouvait-elle pas fournir l'occasion particulièrement favorable pour précipiter cette remise en question de l'ordre traditionnel ? Les conséquences de ces événements ne permettraient-elles pas de lui donner un contenu plus global ? Les bolcheviques n'avaient-ils pas montré la voie en Russie? il est certain que la conjonction de ces événements avec la crise latente de l'avant-guerre ouvrit de nouvelles perspectives, aussi bien pour ceux qui, comme le jeune Ernst Jünger avant sa fugue et sa tentative d'engagement dans la Légion Etrangère française, étouffaient dans le milieu familial petit bourgeois que pour ceux qui espéraient

que les conditions seraient ensuite plus favorables pour édifier une société socialiste. La plupart étaient partis en guerre avec enthousiasme pour connaître rapidement la déception, l'amertume et le désarroi. Lorsque la guerre prit fin, ils pemsèrent que le moment était enfin venu de réaliser leur idéal et certains recoururent pour ce faire, à des formes d'action radicales, à l'activisme. Mais ce potentiel d'enthousiasme ou de rancoeur ne pouvait-il pas être exploité par d'autres et détourné de ses buts insuffisamment articulés, notamment par les couches dirigeantes traditionnelles qui voyaient leur position singulièrement remise en question ?

Tantôt de son propre chef, tantôt au service de forces ou d'intérêts qui la dépassaient, une fraction de la jeunesse allait jouer un rôle déterminant au cours des premières années d'existence de la République de Weimar. Mais cette période des incertitudes où finalement tous les choix semblaient possibles, s'acheva provisoirement par l'instauration d'une république conservatrice avec à sa tête, symbole de la révolution manquée et de l'idéal républicain bafoué, l'ancien chef de l'armée impériale, un homme d'une autre génération qui représentait le passé autoritaire et monarchiste, le maréchal Paul von Hindenburg.

×

× ×

Mais de même que nous nous garderons de considérer que le phénomène activiste dans la jeunesse fut le seul facteur qui permette d'expliquer l'évolution de la République de Weimar, - il n'est, en fait, qu'une des composantes de la constellation politique et sociale dans laquelle s'inscrit l'histoire du régime -, de même il serait fort dangereux pour la compréhension de cette époque de considérer que toute la jeunesse allemande sucoomba à la tentation de l'activisme.

Cette époque fut en effet bien trop complexe pour qu'on veuille la réduire, pour ce qui est de la jeunesse, à cette explosion de contestation violente qu'on serait tenté parfois d'y voir. Tous les jeunes gens ne firent pas l'expé-

rience de la lutte armée, tous ne devinrent pas des terroristes ou des révolutionnaires, une minorité seulement milita dans les organisations extrêmistes. C'est pourquoi il nous apparait nécessaire d'esquisser ici à grands traits une description de quelques autres types de comportement caractéristiques de l'Allemagne de cette époque pour éviter le danger d'une généralisation abusive, car l'activisme ne fut le fait que d'une fraction de la jeunesse allemande de ces années-là.

Sans entrer dans les détails, - car cela pourrait constituer l'objet d'études parallèles à celle sur l'activisme - on peut d'abord noter qu'après la Grande Guerre, il se produisit de profondes transformations dans les techniques de conception et de diffusion de l'information ainsi que dans leur utilisation au service du combat poltique. Avec le début des années 20, apparut l'utilisation de plus en plus massive et cohérente des medias pour influencer l'opinion publique. Si dans "Mein Kampf" Adolf Hitler regrettait que le haut-commandement allemand n'ait pas su exploiter aussi habilement que les alliés les ressources de la propagande,(17) ce retard pris dans le maniement de ces techniques allait être largement comblé dès la fin de la guerre, et la réceptivité des masses bouversées par la situation aidant, la réaction de défense des couches dirigeantes traditionnelles s'exprima dans l'utilisation rationnelle des medias modernes, qu'il s'agisse de l'affiche ou de la presse, de la radio ou du cinéma.

Cette réaction de défense qui n'est pas forcément la plus immédiatement visible et dont la violence est en général sous-estimée, n'en fut pas moins efficace. De plus, pour comprendre l'importance de ce phénomène, il ne faut pas oublier qu'avec cette période débutait un affrontement idéologique d'une grande ampleur provoqué par les premiers succès de la révolution d'octobre en Russie, notamment sur les gardes blancs et les troupes interventionnistes. Le socialisme risquait donc dans un avenir proche de ne plus être une utopie livresque et de mettre en danger partout des structures économiques et sociales naguère solidement établies. Il n'est donc pas étonnant que dans ces circonstances se soient développées de façon sys-

tématique des tentatives pour interpréter le réel et ses problèmes, des théories ou descriptions du réel susceptibles de détourner les individus, essentiellement les jeunes, de la contestation radicale. Si la période de Weimar fut celle de l'activisme, elle fut aussi celle d'une entreprise consciente et organisée de mystification de l'opinion publique avec pour conséquence des conduites individuelles ou collectives de fuite devant le réel.

C'est ainsi qu'on présenta systématiquement à ceux qui auraient pu être attirés par un idéal révolutionnaire, et notamment aux jeunes gens qui revenaient du front, la révolution comme engendrant nécessairement chaos et misère, famine et destruction. N'était-il pas criminel de vouloir perpétuer cette situation alors que la guerre avait pris fin ? L'affiche éditée par la "Bayerische Volkspartei" en 1919 et représentant le bolchevisme sous les traits d'un asiatique inquiétant, d'un barbare portant presque en rampant une torche enflammée en direction de Munich afin de réduire la ville en cendres, et celle éditée en 1919 également par la "Freiwillige Wirtschaftshilfe für den Ost- und Heimatschutz/aide économique volontaire pour la protection de l'Est et de la Patrie" et représentant sous le slogan "die Heimat ist in Gefahr/la patrie est en danger", la menace venant de l'Est sous la forme d'une gigantesque tête de mort aux moustaches tombantes à la mongole et se détachant, à l'arrière-plan de maisons détruites et de cadavres, sur un ciel violet, peuvent être considérées comme des exemples typiques de cette campagne d'intoxication et de diffamation de la révolution. La révolution, c'était non seulement le chaos et la misère en Allemagne même et le retour à la barbarie, mais aussi l'invasion de l'occident par des hordes venues du coeur de l'Asie. (18) Une telle propagande était destinée naturellement à inciter ceux qui revenaient du front, ces jeunes hommes aigris et déçus, à réintégrer bravement la vie bourgeoise, à se satisfaire du petit bonheur quotidien ou, s'ils en avaient encore le courage et l'énergie, à s'enrôler pour lutte contre ce hideux danger. Si tel n'était pas le cas, s'ils faisaient le jeu de ces forces du désordre et de la barbarie, ils se rendaient cou-

pables de crimes envers leurs concitoyens et leur pays.

Nombreux furent ceux qui, par lassitude ou mauvaise conscience, se laissèrent influencer par cette propagande. Nombreux furent ceux qui,comme Kragler dans la pièce de Bertolt Brecht "Trommeln in der Nacht", auraient pu dire, faisant passer la satisfaction de leurs désirs individuels avant l'engagement au service de la cause révolutionnaire par peur du chaos dont on les menaçait :"Ma viande devrait donc pourrir dans le ruisseau afin que votre idée monte au ciel ? Etes-vous saoûls ? Le bain de sang dans le quartier des journaux, ou chaque homme est le meilleur dans sa peau...La cornemuse sonne, les pauvres gens meurent dans le quartier des journaux, les maisons s'écroulent sur eux, le matin se colore de gris, ils gisent comme des chats noyés sur l'asphalte, mais moi, je suis un cochon et le cochon rentre à la maison, j'enfile une chemise propre, j'ai encore ma peau, je pose ma capote, je passe de la grassie sur mes bottes (rire méchant Demain matin, tous ces cris se seront tus, mais demain matin, je serai couché dans mon lit et je me reproduirai afin de ne pas mourir." (19) Cette tentation du retour à la vie bourgeoise par peur de la révolution qui débouchait dans l'apolitisme le plus total devait être l'une des caractéristiques du monde des employés, ce groupe social si important dans la société bureaucratique moderne.

Mais le retour à la petite vie bourgeoise n'éliminait pas pour autant la présence de la misère provoquée par les conséquences directes de la guerre et les premières crises économiques. Aussi chercha-t-on à accréditer l'idée que ces crises économiques étaient oncontrôlables, qu'elles étaient causées par des facteurs qui échappaient à la volonté et à la raison humaine. La technique que l'homme avait sans cesse développée au cours des décennies précédentes pour assurer sa maîtrise sur la nature, avait peu à peu conquis une autonomie inquiétante : elle engendrait à présent elle-même des forces qui menaçaient directement l'homme. La peur ancestrale devant les forces mystérieuses de la nature cédait le pas à l'angoisse devant ces forces nouvelles de la technique que les

mains et le cerveau de l'homme avaient créées et qui leur échappaient.

C'est ainsi qu'on dénoça la puissance démoniaque qui faisait surgir de gigantesques installations industrielles qui écraseraient l'homme : cette puissance démoniaque faisait aussi naître de nouvelles sources d'énergie dont les mécanismes échappaient aux catégories normales de la raison humaine. De telles attaques contre la technique contribuèrent à frapper l'imagination de nombreux individus, - notamment dans la jeunesse -, qui voyaient déjà en elle la menace la plus dangereuse pour la survie de l'humanité. (20) Par là on détournait l'attention de la question que d'autres jugeaient fondamentale sur l'organisation de l'exploitation des richesses de la nature et sur sa finalité : le choix n'était plus entre capitalisme et socialisme - le socialisme ne serait-il pas lui aussi victime un jour prochain de la démonie de la technique ? - mais entre technique et retour à des conditions de vie plus primitives.

Il ne faut donc pas s'étonner du foisonnement de conduites de fuite qui furent conçues comme des réponses possibles à cette double menace de la révolution et de la technique. Leur caractéristique commune fut le refus du présent si lourd de dangers, un refus qui s'exprima dans la reconstruction utopique d'un univers artisanal de type médiéval. Jeunes gens et jeunes filles s'enfuirent des villes et des usines pour vivre en petites communautés de travail installées dans des villages, parfois même dans de vieux châteaux féodaux. Une étude publiée en 1924 par Johannes Schult sous le titre "das Jugendproblem in der Gegenwart" (21) illustre bien cette tendance passéiste hostile au progrès technique. Le but de l'économie aurait dû être la vie, c'est à dire la fabrication et l'acquisition des biens nécessaires à l'assurer. Or ces biens étaient devenus des fins en soi et la technique destinée en principe à les produire de façon commode, n'était finalement plus considérée comme un moyen mais elle aussi comme une fin en soi. Elle avait pris la place de la vie au premier rang des préoccupations de l'humanité. C'est pourquoi

le Moyen-Age apparaissait, à l'inverse du présent, comme une période de rêve, de communion entre les individus et d'amour. C'est ce Moyen-Age mythique que des groupes d'adolescents tentèrent alors de recréer, notamment dans des villages de Thuringe où l'architecture moderne n'avait guère modifié l'habitat depuis des siècles, en exerçant des activités manuelles, vivant en économie de subsistance, refusant tout contact avec le monde industriel et recherchant au contraire une forme de symbiose avec la nature.

Jusqu'à présent nous avons donc vu, dans ces tentatives de mystification des individus ou d'interprétation du réel, comment s'esquissaient des théories tendant à expliquer avec une certaine logique certains phénomènes politiques ou sociaux. Mais au cours de cette période, on vit aussi fleurir des théories qui ne prirent même pas la peine d'esquisser une quelconque interprétation du réel. Crises, misère, désarroi de l'individu étaient décrits comme le sort inéluctable réservé à certains, voire à l'humanité tout entière. Comme la maladie et la mort qui sont inscrites dans les tissus de notre organisme, nous recevrions en partage la misère et le malheur, soumis que nous sommes à un fatum inexorable. A ce type de mystification de l'individu qui faisait de la misère, du malheur et de leur forme quotidienne la plus tangible, le chômage, une composante indissociable de notre existence, correspondirent diverses conduites de fuite que certains jeunes gens et jeunes filles adoptèrent.

A quoi bon se révolter puisqu'on ne pouvait rien faire contre cet ordre inéluctable des choses : on pouvait tout au plus se contenter de prévoir les coups du sort pour mieux se préparer à les affronter. Cette période fut, en plein 20ème siècle, l'âge d'or des mages, charlatans, diseuses de bonne aventure, voyants et autres faiseurs d'horoscopes. Percer le secret du futur fut une des issues possibles, accessible au plus grand nombre avec l'espoir non-déguisé, subsistance du vieux passé magique des communautés humaines, de pouvoir conjurer le sort contraire.

Une autre solution fut la fuite dans des formes de

religiosité orientale qui gommaient le réel. C'est ainsi que le bouddhisme connut en Allemagne au cours des années 20 une faveur non négligeable auprès des jeunes intellectuels. Hermann Hesse a certainement contribué pour une bonne part à ce phénomène. Significatif à ce sujet est le roman de Friedrich Huch "Anno 1922" dans lequel Richard, le fils d'un fabricant de machines, est attiré par le bouddhisme en réaction contre le monde dans lequel il vit et qu'il ne comprend plus. Ici, ce n'est certes pas la misère matérielle qui est au premier plan mais le dégoût d'une vie bourgeoise sans idéal, l'aversion pour la politique et l'interrogation sur le sens de l'existence. C'est alors qu'il était en pleine crise métaphysique et qu'il se demandait pourquoi il était sur terre, que Richard avait rencontré le médecin Heimburg qui l'avait initié à cette religion orientale.(22)

Enfin, et ce ne fut pas un fait social négligeable, une troisième issue possible fut la recherche de l'oubli dans les étourdissements de la sensualité et dans les paradis artificiels. Ceux-ci n'étaient plus le privilège de poètes maudits en quête d'inspiration mais le recours ultime de tous ceux qui étaient tourmentés par le mal de vivre. Ils trouvèrent là tout à la fois exaltation et apaisement. Qu'on se souvienne ici du personnage de Harry Haller dans "der Steppenwolf" de Hermann Hesse. La sensualité fut le premier recours pour ce représentant d'une génération qui, arrivée à l'âge adulte alors que le monde paraissait absurde, douta de tout. Maria et Hermine l'entrainèrent dans les tourbillons de la sensualité qui gommaient dans l'illusion de l'instant le désespoir de la condition humaine. Harry Haller découvrit ensuite avec le peintre Pablo les phantasmes de la drogue qui lui procurèrent le sentiment que l'existence quotidienne n'était plus que la partie non authentique et méprisable du réel.(23)

Une dernière forme de mystification de l'opinion publique, plus diffuse celle-là, car conditionnée par toute une série de stéréotypes solidement enracinés dans la conscience collective, aboutit à faire de la misère et du désarroi devant la vie les conséquences d'une défaillance de l'individu.

La situation dans laquelle l'homme se trouvait ne serait ni le résultat de phénomènes politiques, économiques ou sociaux extérieurs à lui, ni un fatum inéluctable : la cause de cette situation serait à rechercher dans l'individu lui-même, ou bien dans son incapacité à affronter la lutte pour la vie avec suffisamment d'énergier ou bien dans son refus de se plier à certaines règles sociales que la majorité de ses semblables acceptait et dont le non-respect était sanctionné par l'échec.

Au lieu de s'interroger sur le bien-fondé de l'ordre social et politique, l'individu devrait donc rechercher en lui-même la cause de son échec : on le culpabilisait. L'origine de cette mystification dont souffrirent beaucoup de jeunes peut être recherchée dans deux directions : d'une part dans le mythe du"self made man" qui était une des composantes du mode de vie américain de l'époque et dont on ne doit pas **sous-estimer** les répercussions en Allemagne, dans ce pays qui avait fourni de forts contingents d'émigrants vers les Etats-Unis jusqu'au début du siècle et dont les habitants furent tentés de voir outre-Atlantique la terre du dernier espoir. La réussite de l'Oncle d'Amérique qui devenait l'exemple proposé à la jeunesse et un mythe dont les jeunes personnages des romans de Leonhard Frank se débarrassaient difficilement, trouvait son explication, - selon les écrits vantant les mérites du capitalisme de la "libre entreprise" - dans la possibilité d'épanouissement qu'il offrait à l'individu pourvu qu'il en ait le désir et la ténacité, comme si les nouvelles formes du capitalisme monopolistique du 20ème siècle laissait encore la place à de telles aventures mirifiques. (24

La deuxième directtion dans laquelle on peut rechercher le fondement de cette forme de mystification est la mystique prussienne du respect de l'autorité et du devoir à accomplir coûte que coûte. L'échec était la punition de celui qui ne se conformait pas à ces impératifs. Celui qui ne parvenait pas à s'élever dans l'échelle sociale était celui qui contestait les principes mêmes de la vie en société. Un exemple intéressant de cette forme de mystification nous est fourni par Erich Kästner dans son roman "Fabian". A la fin de ses

études, Fabian rejoignit les rangs de l'armée des chômeurs dans la grande crise. C'est alors qu'il retrouva, à proximité de son ancien collège, son directeur d'autrefois. Celui-ci, apprenant qu'il était chômeur, lui déclara tout net qu'il ne faisait aucun doute pour lui qu'il avait le sort qu'il avait mérité depuis toujours. Son comportement à l'école, fait d'impudence et de distraction, révélait déjà que sa vie serait un échec car il n'avait aucun sens du devoir à accomplir.

A ce type de mystification correspondirent en gros deux types de réponses possibles. Fabian en fournit une, avec son refus orgueilleux de jouer le jeu : il vécut en dehors de la normalité sociale, avec les marginaux. Le deuxième type de réponse fut beaucoup plus fréquent : il consista à chercher une compensation à l'échec individuel. Comme l'individu entendait prouver malgré tout sa supériorité sur les autres, le racisme lui offrit l'occasion qu'il souhaitait de s'affirmer.(25) Celui qui se heurtait à la misère et au sentiment de son échec, croyait alors que sa naissance lui conférait un privilège absolu sur d'autres groupes humains, celui de n'être ni juif, ni nègre, ni slave, celui d'être a priori et définitivement supérieur par sa naissance à ces représentants de races inférieures ou abâtardies. L'idéologie dominante sut donc à la fois culpabiliser l'individu et susciter le dérivatif permettant d'éviter l'explosion de révolte contre le système qu'elle représentait. C'est ainsi que l'antisémitisme fut habilement exploité au moment des grandes crises économiques et politiques de la République de Weimar : non seulement il désignait l'ennemi responsable de tous les maux mais encore il redonnait une identité à ceux qui doutaient de tout et d'eux-mêmes. Ceci explique en partie l'adhésion de larges couches de la population allemande à l'antisémitisme nazi et par là, on parvint à récupérer pour des formes nouvelles d'activisme des individus à la conscience politique limitée que l'action aurait pu dans un premier temps rebuter.

Ces quelques remarques devaient montrer que l'étude que nous avons entreprise n'avait pas pour but de décrire dans son ensemble le comportement de la jeunesse allemande et qu'en tout cas, l'activisme politique ne peut être considéré comme

une attitude majoritaire dans une tranche d'âge donnée. Mais en vérité, l'activisme d'une minorité allait contribuer grandement à influencer de façon décisive l'évolution du régime qui naquit avec la révolution de Novembre 1918.

×

× ×

Comme nous l'avons déjà noté, la nécessité de se justifier personnellement ou le désir de tirer des leçons du passé conduisit bon nombre de réprésentants de cette génération tentée par les conduites activistes à écrire. Romans, récits autobiographiques, essais, pièces de théâtre sont autant de témoignages dignes d'intérêt sur leur itinéraire politique et humain ainsi que sur celui de leurs contemporains. C'est donc à partir de ces témoignages, de la perception d'une situation donnée par ceux qui la vécurent, que nous conduirons notre enquête et que nous essaierons de définir cette aventure humaine et politique aux conséquences historiques si importantes. En outre, nous aurons recours, pour comprendre cette perception de la situation créée par la guerre et l'immédiat après-guerre, à des témoignages qui, sans porter directement sur l'activisme ou sans avoir été écrits par des activistes notoires, présentent les multiples aspects de cette situation. Mais qui étaient-ils donc ceux qui portèrent ainsi témoignage sur leur jeunesse confrontée aux soubresauts d'un régime qui s'effondrait, d'un autre qui tentait de s'établir ou aux interrogations sur un avenir incertain ?

Il y a d'abord ceux qui étaient nés dans les dernières années du 19ème siècle et qui furent jetés dans la guerre à peine sortis de l'adolescence, tels Johannes R.Becher, Werner Beumelburg, Bertolt Brecht, Leonhard Frank, Ernst et Friedrich-Georg Jünger, Erich Maria Remarque, Ludwig Renn, Adam Scharrer, Franz Schauwecker, Ernst Toller, Herbert Volck Josef Magnus Wehner ou Arnold Zweig. Il y a ensuite ceux qui naquirent trop tard pour pouvoir combattre sur le front mais qui grandirent dans un pays où la faim creusait les visages

et où les deuils brisaient les familles. Ils n'eurent en partage pour leurs années d'enfance et d'adolescence que le temps des troubles et des doutes, de la misère et de l'angoisse, tels Willi Bredel, Ernst Glaeser, Otto Gotsche, Berta Lask, Ernst Ottwalt, Ernst von Salomon, Anna Seghers, Richard Scheringer ou Bodo Uhse.[26] Quelles soient les différences dans l'origine sociale, - et quelques-uns parmi eux étaient issus de familles ouvrières, - ils avaient vécu leur enfance et les premières années de leur adolescence dans un climat général à peu près identique.

La paix régnait en Europe, ce continent privilégié dont l'essor industriel garantissait aux habitants une vie exempte des disettes d'antan, et dont les progrès scientifiques et médicaux avaient banni les épidémies. La plupart d'entre eux avaient mené une vie paisible dans un cadre cossu dont la sécurité semblait ne devoir plus être remise en question. Meubles et tentures, boiseries et tableaux, même de fort mauvais goût, voulaient renforcer, s'il en était besoin encore, l'impression de confort et d'intimité. Ces dames en longues robes, à la taille prise dans de hauts corsets, étaient leurs mères ; à l'image de l'époque, elles devaient paraître sereines et sûres d'elles-mêmes. Ces messieurs en redingote noire et chapeau ou en uniformes chamarrés étaient leurs pères. Leur dignité ne souffrait aucune atteinte et leurs conversations en famille, au cercle ou avec les collègues de travail étaient empreintes d'une confiance sans borne dans l'avenir. L'Empereur Guillaume II ne leur avait-il pas promis, dès son accession au trône, et dans les discours ultérieurs de les conduire vers un avenir magnifique ? Et ils étaient tous fiers de leur pays, car le Reich allemand était devenu la deuxième puissance industrielle du monde. Le niveau atteint par sa civilisation, ses savants, ses artistes était tel qu'il serait un modèle pour les siècles futurs. Un ordre stable avait été créé qui permettrait, croyait-on, à chacun de bien vivre - n'était-ce pas aussi en France la "Belle Epoque" ? - et il formait des hommes sur lesquels l'Etat et la société pouvaient compter.

Leur enfance s'était donc déroulée en apparence sans

problème dans un cadre rigide où tout était prévu. Ecole et famille, église et presse quand ce n'étaient pas les organisations politiques elles-mêmes, leur inculquaient ces vertus dont l'époque se parait volontiers : discipline, goût du travail, fidélité, respect de la hiérarchie et culte de l'autorité.(27) Tout dans l'éducation tendait à adpater les jeunes générations aux formes sociales existantes et à leur perennisation. Il ne semblait pas possible qu'un changement radical pût intervenir. Et quand bien même un changement se produirait, il ne pourrait être que le résultat d'une lente évolution.

Les sociaux-démocrates eux-mêmes ne croyaient plus à un bouleversement de l'ordre social, la révolution n'avait plus sa parure romantique. Certes, la droite les vilipendait en termes de plus en plus violents, en les traitant de "Umstürzler/éléments subversifs", de "vaterlandslose Gesellen/types sans patrie", de"rotes Gesindel/racaille rouge" et l'Empereur lui-même incitait les foules à se préparer au grand affrontement contre eux. Mais les anciens du parti social-démocrate, tels que Willi Bredel les décrit dans le premier tome de sa trilogie romanesque "Verwandte und Bekannte" s'occupaient beaucoup plus dans leurs associations de l'organisation des loisirs ou de la promotion de la culture en milieu ouvrier que de la préparation du "grand soir". Ils attendaient tous avec confiance le résultat des élections au Reichstag. Ces élections confirmaient du reste, par la progression continue des voix obtenues par les sociaux-démocrates, que ceux-ci obtiendraient bientôt la majorité absolue des suffrages et des sièges et qu'après avoir pris légalement le pouvoir, ils pourraient, par des mesures parlementaires, appliquer leur programme.(28) Il semblait qu'il n'y eût plus rien à redouter dans ce monde et que tout imprévu en était évacué. Mais cette situation en apparence non-conflictuelle pouvait-elle satisfaire la jeunesse ?

Cette société constituée d'officiers aux cheveux coupés court, aux uniformes bien repassés et à l'apparence distinguée, de bourgeois qui, par suite de leur enrichissement constant et régulier n'acceptaient plus qu'on les dis-

tinguât de la vieille aristocratie traditionnelle, et d'ouvriers qui mettaient leur point d'honneur à ressembler aux bourgeois et à ne plus être ces "Proleten" dont la désignation prenait un sens nettement péjoratif, cette société sombrait de plus en plus dans l'uniformité, le conformisme et le culte des biens matériels. Chaque groupe essayait de s'intégrer par sa façon de vivre dans le groupe immédiatement supérieur dans la hiérarchie sociale et le vêtement n'était pas un élément négligeable de ce processus d'ascension sociale par mimétisme. Le bien-être quotidien semblait être devenu l'aspiration suprême de chacun. Cette situation, cette uniformité, en un mot cette monotonie qui avait exclu du monde l'imprévisible et l'aventure, ne pouvaient évidemment pas satisfaire la jeune génération.

Elle avait alors tenté timidement de se révolter au nom de la vie qui est mouvement et aventure, au nom de l'authenticité contre cette réalité quotidienne sans grandeur ni idéal. Déjà quelques écrivains isolés, en conflit avec la critique et l'opinion publique, avaient voulu démasquer cette réalité et faire apparaître son caractère fallacieux. D'Ibsen à Wedekind (29) en passant par les romanciers et dramaturges naturalistes sans oublier Heinrich et Thomas Mann, c'était chaque fois la peinture de la décadence de cette société bourgeoise. Mais notre jeune génération ne souffrit pas seulement de cette hypocrisie érigée en système. Elle adressait bien d'autres reproches à la société figée de l'avant-guerre et à tous ses fétiches et tabous. Ses structures reposaient imperturbablement sur une hiérarchie de fait de type aristocratico-militaire datant de l'époque pré-industrielle, mais elles avaient dû composer avec le système concurrentiel qui était le moteur même du capitalisme d'alors. Cette conjonction de structures figées et de concurrence entre individus avait singulièrement détérioré les rapports humains. Aussi la jeunesse souffrait-elle de ne pouvoir se retrouver au sein d'une communauté qui lui aurait permis, entre égaux, de communier dans les mêmes expériences.

De plus, le monde du progrès technique et scientifique avait exagérément développé les grands ensembles urbains

ces déserts de pierre ou ces monstres qui s'apparentaient dans les visions des poètes expressionnistes à de sombres divinités mangeuses d'hommes, alors que la jeunesse aspirait à une vie simple au contact de la nature. Elle rêvait d'évasion dans les forêts, d'aventures qu'on ne lirait plus dans les livres de Karl May mais qu'on vivrait sous le ciel étoilé au bord d'un lac. Elle rêvait de chansons autour d'un feu de bois et d'indépendance, elle rêvait de renouveau et d'évasion hors des murs gris des salles de classe et des usines. Elle rêvait enfin qu'elle pourrait en toute autonomie prendre des responsabilités dans la société et secouer la tutelle des adultes. Mais c'est alors que la guerre vint et que bon nombre de ceux qui faisaient ces rêves furent fauchés à Langemarck par les feux des mitrailleuses ennemies alors qu'ils montaient à l'assaut en chantant. L'autonomie à laquelle ils avaient aspiré se révéla n'être qu'une illusion : la guerre emporta les survivants dans son tourbillon. Lorsque les doutes et la lassitude se firent plus pressants, la révolution d'Octobre en Russie montra qu'un bouleversement radical était bien possible, mais sur d'autres bases.

La tentation de faire table rase du passé fut alors bien grande. C'est ce qui allait faire naître presque spontanément une sorte de conscience collective dans cette génération qu'Erich Maria Remarque qualifierait quelques années plus tard de "génération brisée". Ce phénomène important est souligné par tous ceux qui, historiens ou sociologues, publicistes ou éducateurs, étudièrent le compoertement de la jeunesse de l'immédiat après-guerre. "La jeunesse se regroupe", peut-on lire dans une thèse sur la jeunesse et l'éducation dans la littérature moderne, "tous ceux qui ne furent pas responsables du monde de l'avant-guerre. On a des sentiments communs, on sait qu'on est solidaire en tant que jeune génération. Sur des chemins nouveaux, on s'avance vers des buts nouveaux, mais au prix de nombreux erreements." (30) C'est ainsi que le pacifiste qui avait appelé à la grève les ouvriers des fabriques de munitions, qui avait incité les soldats du front à la désobéissance et qui parfois avait vécu quelques mois dans la clandestinité pour échapper lui-même au service en première ligne,

reprit les armes pour lutter dans son propre pays contre des compatriotes. Tel autre qui avait milité dans des organisations secrètes de l'extrême-droite rejoignait les rangs du jeune parti communiste allemand. Celui qui avait vécu la guerre comme une épreuve exaltante n'acceptait pas la défaite et recherchait dans les corps francs ou les premiers groupes nazis la communauté du front que le retour de la paix avait dispersée.

Par la suite, beaucoup d'entre eux, - à l'exception de ceux peut-être qui avaient trouvé tôt leur certitude idéologique comme Johannes R.Becher, Willi Bredel, Anna Seghers ou Arnold Zweig -, payèrent relativement cher ces erements de jeunesse. Beaucoup aussi firent de la prison après l'exaltation de leurs actions désordonnées et l'expérience de la vie carcérale ne devait pas rester sans traces dans leur histoire individuelle. Souvent ils se retirèrent de la vie publique et devinrent des "marginaux" par rapport aux diverses formations politiques structurées et dotées de programmes précis qui s'affrontaient pour la conquête ou la défense du pouvoir. Ce fut aussi une retraite relativement confortable pour ceux qui comme Ernst von Salomon ou Ernst Jünger virent dans le régime fasciste un moindre mal ou s'accommodèrent de la situation. On sait combien parfois la "innere Emigration", cette émigration de l'intérieur inventée dans l'après-nazisme, fut douce. Pour ceux qui restèrent fidèles à eux-mêmes, ce fut l'exil, et souvent un exil qui ne fut pas toujours entouré d'honneurs officiels. Il n'y eut pas que des Thomas Mann dans l'émigration et parfois cet exil s'acheva par un suicide comme pour Ernst Toller.

Et qui donc les connaissaient encore ces représentants de"l'autre Allemagne" en 1945, ces écrivains dont les premiers livres avaient été retirés des bibliothèques et des vitrines de librairies avant d'être brûlés sur la place publique ? ces écrivains dont des livres furent même envoyés au pilon avant d'être publiés ? Heinrich Heine lui-même avait été chasse des anthologies et des mémoires. Ils avaient tous été condamnés à l'oubli alors même qu'ils cherchaient encore leur voie. Et de cet oubli, ils ne sortirent après la guerre

qu'au gré des circonstances, parfois même du hasard, et en tout cas non sans réticence dans l'Allemagne divisée et à la recherche de nouvelles certitudes. N'étaient-ils pas restés en marge de la grande évolution historique ? n'étaient-ils pas encore inquiétants à cause même de leur recherche inachevée et de leurs doutes ? Un étrange destin avait été le leur, ils le dirent dans leurs écrits.

Tâtonnements, outrances, incohérences avaient été leur lot dans l'action, le lot aussi de ceux qui avaient vécu à leurs côtés. C'est aussi ce qui caractérise la plupart de ces écrits-témoignages. C'est pourquoi la nature de ces oeuvres correspond rarement à ce que l'on attend communément d'un écrivain d'après les clichés courants. Mais pouvaient-ils écrire encore comme le romancier du 19ème siècle assis dans son cabinet de travail avec ses carnets alors qu'ils crayonnaient déjà quelques phrases éparses dans une tranchée ou une cellule de prison, alors qu'ils méditaient entre deux interrogatoires ou entre deux réunions clandestines ? pouvaient-ils être des témoins objectifs de leur temps ? peuvent-ils aujourd'hui être jugés selon les critères qu'on applique à la "belle littérature" ? Ils considèrent du reste qu'ils n'avaient pas le choix de leurs sujets lorsqu'ils avaient pris une feuille de papier pour écrire. A quelques tendances qu'ils appartiennent, ils peuvent se reconnaître dans ces quelques vers que Bertolt Brecht adressait "à ceux qui naîtront après nous" :(31)

"Que sont donc ces temps où
parler des arbres est presque un crime
parce que c'est faire silence sur tant de forfaits.

×

× ×

Si l'on veut définir à présent le corpus de notre étude, on peut considérer que deux types d'écrits portent témoignage sur cette période troublée et sur cette tentation de l'activisme. Les uns dérivent de la forme traditionnelle de l'autobiographie ou de la confession. Ils sont, de façon plus ou moins romancée, l'expression presque instantanée des

expériences que l'auteur vient de faire. Les autres, pour n'être pas totalement dégagés de l'autobiographie, s'inscrivent dans un temps aux dimensions de l'histoire.

Le premier type de ces oeuvres que nous utiliserons comme témoignage de l'engagement activiste ou sur les conditions qui le favorisèrent, est tout à la fois le récit presque au jour le jour des événements que l'auteur vient de vivre et une tentative quasi spontanée d'expliquer sa révolte ou de justifier une action qui valut à ses compagnons ou à lui-même la réprobation de ses contemporains. Plaidoyer mais aussi réquisitoire car l'auteur cherche à démasquer en même temps les iniquités et les crimes des autres. Comme exemples caractéristiques, on peut citer les romans ou récits de guerre traditionnels tels les "Kriegstagebücher" d'Ernst Jünger : "In Stahlgewittern" (1920),"das Wäldchen 125" (1925), "Feuer und Blut" (1925) ; "Im Westen nichts Neues" (1929) et "der Weg zurück" (1931) d'Erich Maria Remarque ; "Krieg" et "Nachkrieg" (1928-1930) de Ludwig Renn ; "Der Streit um den Sergeanten Grischa" (1927) et "Erziehung vor Verdun" (1935) d'Arnold Zweig ; "Vaterlandslose Gesellen" (1930) d'Adam Scharrer et pour la jeune génération qui vécut à l'arrière, "Jahrgang 1902" (1928) d'Ernst Glaeser. On peut aussi ranger dans cette catégorie les récits qui embrassent la période troublée de l'immédiat après-guerre, tels "die Geächteten" (1930) d'Ernst von Salomon "eine Jugend in Deutschland" (1933) d'Ernst Toller ; "der grosse Betrug" (1932) d'Adam Scharrer ; "Brennende Ruhr" (1928) de Karl Grünberg, "Märzstürme" (1933) d'otto Gotsche ; "Ruhe und Ordnung" (1929) d'Ernst Ottwalt, "Leuna 1921" de Berta Lask ; "Rebellen um Ehre" (1932) de Herbert Volck ; "Söldner und Soldat"(1935) de Bodo Uhse; "Sturm auf Essen" (1930) de Hans Marchwitza ou "Ca ira" de Erich Knauf (1931).

Dans les ouvrages du second type, l'auteur prend pour thème, en s'appuyant sur des éléments autobiographiques incontestables ou sur des personnages de fiction, le problème de cette même période et de cette génération, mais il l'intègre dans une perspective historique plus vaste. Ce n'est plus l'oeuvre ponctuelle mais la reconstruction de tout un pan de l'histoire de l'Allemagne. Certaines de ces oeuvres se déta-

chent à peine de l'autobiographie, comme "der Fragebogen" (1951) d'Ernst von Salomon, "das grosse Los" (1959) de Richard Scheringer ou "der rote Graf" (1973) de Stenbock-Fermor. Plus proches du roman historique traditionnel sont les grandes fresques de Willi Bredel " Verwandte und Bekannte" (1941-1953) ou le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" (1949).

Il peut certes apparaître arbitraire d'avoir choisi tel ouvrage plutôt que tel autre, de s'être intéressé à tel auteur plutôt qu'à tel autre. Mais, outre que certains textes sont très difficilement accessibles aujourd'hui ou n'existent plus car leur auteur fut au nombre des victimes du nazisme et leurs papiers furent détruits, (32) nous pensons avoir établi un échantillonage significatif tant par la personnalité des auteurs que pour ce qui est de leur engagement politique.

En outre, nous avons adopté les critères suivants pour délimiter le champ d'investigation :

Si possible une participation effective de l'auteur aux événements évoqués (33) ou à tout le moins un âge se situant entre l'adolescence et l'âge mûr lorsque les événements de cette période de 1918 à 1923 se produisirent, (34) si bien qu'ils ont été profondément influencés par eux dans leur développement psychologique et idéologique, comme l'atteste du reste leurs engagements ultérieurs.

Pour les oeuvres plus proprement romanesque, nous avons limité notre étude pour l'essentiel aux personnages dont l'âge se situe dans la fourchette précitée pour la période considérée.

Dans tous les cas, nous avons retenu des oeuvres qui avaient un caractère de témoignage direct sur les événements de la période de référence. C'est à dire que nous avons exclu les ouvrages de pure fiction ou qui auraient transposé dans le passé ou un lieu imaginaire la problématique de l'époque.

Enfin, nous avons tenu compte aussi du fait que ces oeuvres furent lues pour la plupart par un vaste public ou connues de lui par différents moyens. Celles qui peuvent être rangées dans la catégorie"littérature de gauche" eurent une vaste diffusion par le canal des éditions à bon marché du Malik Verlag oud de l'Internationaler Arbeiterverlag, sous la

forme de séries dans les quotidiens des organisations d'extrême gauche ou bien même par leurs adaptations pour le théâtre avec des représentations sur les tréteaux des troupes de l'Agitprop. (35) Celles qui traitèrent de la Grande Guerre eurent aussi de considérables succès de librairie, qu'il s'agisse de la littérature d'inspiration pacifiste comme les romans d'Erich Maria Remarque ou de Ludwig Renn (36), ou de la littérature d'inspiration nationaliste qui fut aussi largement diffusée, d'abord par des organisation ou maisons d'édition dites "nationales" puis par les services officiels du ministère de la propagande du IIIème Reich. (37)

L'étude de ces témoignages ne peut qu'être riche d'enseignement si l'on veut comprendre pourquoi tant de jeunes furent tentés par l'activisme. D'abord leurs auteurs furent pour la plupart des hommes ou des femmes d'action pour qui la littérature fut nonseulement le moyen de faire le point sur leur évolution personnelle mais aussi de dire à leurs contemporains ce que pourrait être le monde dont ils rêvaient. Il n'y avait rien de narcissique dans leur comportement car, s'ils eurent le sentiment de l'échec, ils étaient persuadés qu'après eux, d'autres viendraient qui comprendraient ce qu'ils avaient voulu réaliser. "Ce que nous crions," écrivait Ernst Toller dans sa prison en 1923, "c'est la semence que les générations futures feront lever, car des générations doivent vivre et mourir, planter et labourer avant que les générations à venir reçoivent du destin la grâce de récolter les fruits mûrs avec le sourire d'une sereine inconscience." (38) Quand ils agirent eux-mêmes, ce n'était pas seulement pour oublier la condition humaine, par on ne sait quel désir de s'enivrer de l'action, c'était aussi pour préparer à l'homme des jours moins tragiques ou plus heureux. Ils avaient découvert la souffrance des autres ou pressenti la ruine prochaine de leur peuple, ils ne pouvaient se taire et admettre la bonne conscience de leurs contemporains. Et même s'ils ont erré, ils ont eu le mérite de chercher à créer quelque chose de nouveau et cette quête à elle seule serait digne d'intérêt.

D'un autre côté, et ce n'est pas un aspect à sous-

estimer, ces écrivains hommes d'action ou à tout le moins engagés, furent placés dans des conditions identiques. Ce que Bodo Uhse écrit dans la préface à l'édition du roman autobiographique de Richard Scheringer "das grosse Los" parue en 1963 à l'Aufbau Verlag est valable pour la plupart d'entre eux : "Plus encore qu'auparavant, il me semble à présent incroyable après avoir achevé la lecture de votre livre, que nous ne nous soyons jamais rencontrés, que nous n'ayons jamais échangé un mot." (39) C'est ains qu'Ernst Toller et Erich Maria Remarque découvrirent la valeur de l'homme alors que la guerre les avait jetés dans les tranchées, mais Joseph Magnus Wehner et Ernst Jünger tirèrent de la même expérience des conclusions diamétralement opposées. C'est ainsi qu'Ernst Toller et Ernst von Salomon, que leur action politique avait conduits en prison, eurent le temps d'y méditer sur le sens de leur vie et de leurs actes passés, sur le monde qu'ils n'avaient pu façonner à leur gré et ils n'en furent que plus confortés dans leurs options. Parfois, ils participèrent aux mêmes événements et leurs récits présentent les aspects contradictoires d'un même fait : le Berlin révolutionnaire de 1918 décrit par Ernst von Salomon est celui que décrit aussi Adam Scharrer dans "Vaterlandslose Gesellen"ou"der grosse Betrug". Ernst Ottwalt et Otto Gotsche nous donnent une description des luttes de 1920 et 1921 dans la région de Halle-Mansfeld, une description antagonique car auteurs et acteurs y étaient de part et d'autre de la ligne qui séparait les forces de l'ordre des insurgés. Au-delà de la description systématique que peuvent nous livrer les études historiques sur les mêmes situations, ces écrivains nous les font revivre avec leurs certitudes naïves ou leurs doutes, leurs angoisses ou leurs espoirs, leurs réactions divergentes face aux mêmes situations.

Nous pouvons aussi noter que ces oeuvres nous présentent les diverses régions de l'Allemagne en proie à l'agitation, Berlin et la Rhénanie, Munich, la Ruhr et la région industrielle de la Saxe. Les événements qui se produisaient en même temps aux marches de l'Est y apparaissent dans toute leur relativité mais intimement liées aux conditions particulières de telle ou telle région. En outre, ces oeuvres nous

font pénétrer dans toutes les couches de la société avec leurs motivations les plus contradictoires. Nous y cotoyons de jeunes ouvriers et des étudiants, des intellectuels et de jeunes soldats, ceux qui vivaient encore dans le culte des traditions monarchiques et cuex qui aspiraient à la révolution, ceux que la haine ou le désespoir poussait à l'action, ceux qui croyaient en un idéal et ceux qui se laissèrent abuser. Elles constituent donc par leur juxtaposition une vue d'ensemble de ce qui se produisit à cette époque, aussi bien dans la psychologie des individus que dans certains groupes humains ou sites géographiques.

Certes il n'entre pas dans notre projet la tentation de minimiser les données de l'histoire économique, politique et sociale, car un jeu complexe d'interactions existe entre l'individu et le monde qui l'entoure et le comportement individuel - par adhésion ou opposition, par la situation de chacun comme membre du groupe ou comme exclu du groupe - se définit toujours en grande partie à partir du groupe social dans lequel il vit et à partir de nombreux facteurs matériels. Nous aurons donc constamment recours, soit pour corroborer certaines prises de position ou certaines conduites, soit pour en éclairer les motivations, soit pour en démontrer le caractère incongru ou inadéquat, aux études historiques portant sur la période considérée. Mais nous pouvons aussi considérer que l'étude de ces témoignages, tout comme celle des mémoins et récits des grands témoins des siècles passés, ne peut que préciser à partir de certains itinéraires individuels, la définition de l'évolution générale de l'Allemagne dans ces années décisives. "Pourquoi revenir là-dessus ?" se demande Bertolt Brecht,"pourquoi faire table rase ? mais quiconque veut faire un grand bond doit reculer de quelques pas pour prendre son élan. C'est nourri par ce que fut hier qu'aujourd'hui se transforme en demain. L'histoire fait sans doute table rase, mais elle redoute celle qui est vide." (40)

Et qu'importe alors si certains récits nous irritent ou nous semblent aujourd'hui puérils ou scandaleux : qu'importe s'ils nous présentent comme des événements de porté unique ce que nous pouvons considérer aujourd'hui comme des

banalités ou des lieux communs, qu'importe enfin si la forme littéraire et l'écriture elle-même n'ont pas la pureté que certains critiques esthètes pourraient exiger - qu'on se souvienne ici de la sévérité des jugements portés par Georg Lukacs dans la "Linkskurve" sur certaines de ces productions, notamment celles du jeune Willi Bredel. N'oublions pas ce que Bertolt Brecht, - encore lui, mais quel témoin de son temps ! - écrivait, s'adressant toujours à "ceux qui naîtront après nous" :

"Nous le savons,
la haine qui s'insurge contre la bassesse, elle aussi
tord les traits du visage.
La colère contre l'injustice rend rauque la voix,
hélas, nous qui
voulions préparer le terrain à l'amitié,
nous ne pouvions être amicaux.

Mais vous, quand le temps sera venu,
où l'homme aidera l'homme,
pensez à nous avec indulgence." (41)

×

× ×

Dans une lettre à Pierre-Paul Sagave du 28Janvier 1946, Thomas Mann, évoquant la crise de la civilisation bourgeoise, considérait que la première guerre mondiale et les bouleversements qu'elle avait entrainés, marquèrent véritablement la fin d'un monde et le début de quelque chose d'entièrement nouveau, qu'il s'avouait du reste incapable de définir lui-même précisément. (42) Par là, Thomas Mann entendait placer la césure, si césure il y a dans l'histoire de l'Allemagne, non en 1933 comme on est trop souvent tenté de le faire, mais à partir de 1914. Il ressort de ce qui précède, de ces remarques préliminaires consacrées aux divergences d'appréciation de la République de Weimar, que notre interrogation sur le rôle d'une fraction de la jeunesse allemande, c'est à dire de celle qui choisit l'action directe, voire la violence, par opposition à tous ceux qui adoptèrent des conduites de fuite

que nous avons essayé sommairement d'esquisser dans leurs grandes lignes, est particulièrement justifiée. Pour toute une série de raisons qu'il conviendra d'analyser, nous constaterons alors que cette action politique rompra avec les formes traditionnelles auxquelles l'Occident parlementaire et bourgeois s'était accoutumé au cours des décennies précédentes, ce qui ne manqua pas naturellement d'influencer les événements des premières années de la République de Weimar et d'orienter son évolution ultérieure. Par là;, nous parviendrons peut-être à donner quelques éléments constitutifs d'une réponse qu'attendait Thomas Mann dans son interrogation sur cette nouveauté qui émergeait alors et nous pourrons peut-être aussi préciser certains jugements portés sur le régime de Weimar.

Mais notre recours systématique aux témoignages écrits par les individus qui vécurent les événements de cette période qui va de 1918 à 1923/1924 nous permettra aussi d'esquisser une typologie des conduites individuelles, ce qui ne manque pas d'intérêt sans doute dans un contexte de labilité idéologique et politique. Certes, des facteurs d'ordre général, - économiques, politiques et sociaux - qu'il est facile de répertorier, expliquent en grande partie le comportement de ces individus. Mais les facteurs proprement individuels ne doivent pas être sous-estimés dans cette période d'instabilité généralisée. L'histoire de certains individus peut expliquer les choix remplis de contradiction de cette génération et leur description doit être sans nul doute instructive. Cette histoire de l'individu peut en effet valablement expliquer certaines composantes de leurs conduites, conjointement à l'influence toujours très forte de l'idéologie dominante, malgré les bouleversements révolutionnaires superficiels, - une influence qui se manifeste notamment par la reprise de certains schémas de pensée totalement inadéquats.

Enfin, ce recours systématique aux témoignages individuels, par le fait même que leurs auteurs, pour la plupart, ne se contentèrent pas de décrire les événements qu'ils avaient vécus ou de nous raconter leur histoire personnelle mais qu'ils s'interrogèrent aussi sur leur action passée et présen-

te, nous apportera vraisemblablement des enseignements quant à l'itinéraire spirituel et politique qu'ils ont suivi. Ce sont alors autant d'expériences humaines qu'il nous sera donné de découvrir dont l'intérêt réside précisément dans les contradictions vécues par ces individus qui eurent souvent tendance à se considérer un peu comme des voyageurs de nulle part, tant il est vrai qu'ils parvinrent fort difficilement à résoudre les problèmes que leur posa le monde dans lequel ils vécurent. Ils avaient choisi le non-conformisme, position peu confortable dans nos sociétés rationnelles et normalisées (43); d'une meilleure connaissance de leurs expériences, nous pourrons, semble-t-il dégager des traits communs qui nous permettront de redonner des dimensions humaines à cette période si troublée et controversée.

×

× ×

Une fois définies les raisons qui nous ont poussé à nous livrer à cette analyse ainsi que le terrain sur lequel devait se situer cette entreprise, il nous reste à présent à préciser les grandes lignes de notre projet.

Dans un premier temps, nous tenterons de définir le sens de ce concept d'activisme par lequel on a coûtume aujourd'hui de caractériser de nombreuses manifestations de la vie politique et sociale à l'époque de la République de Weimar. Dès cet essai de définition, nous ferons appel aux témoignages écrits des représentants particulièrement typiques de cette période troublée qui se posèrent le problème des buts et moyens de l'action et qui crurent trouver la solution dans la radicalisation extrême de la vie politique et sociale, dans l'activisme. Il s'agit donc d'un essai de description générale d'un certain type de conduite au cours duquel nous verrons s'estomper certaines oppositions idéologiques car les moyens tendaient singulièrement à se rapprocher d'un schéma type, quels que fussent par ailleurs les buts contradictoires poursuivis, des attitudes identiques se retrouvant chez ceux qui

s'affrontèrent les armes à la main.

Dans un deuxième temps, nous essayerons d'analyser pour quelles raisons une fraction non négligeable de la jeunesse a pu être attirée par l'activisme et dans quelle mesure on peut considérer qu'il y eut un terrain favorable à l'activisme. Ces raisons, nous les rechercherons aussi bien dans l'histoire des individus que dans celle de la société, aussi bien dans l'héritage idéologique que cette génération eut en partage que dans la façon dont les couches dirigeantes de la société allemande essayèrent après la défaite et face aux multiples périls de la révolution, d'exploiter les insatisfactions et rancoeurs de la jeunesse ou tout simplement son enthousiasme naturel.

Enfin, et cela pourra constituer l'essentiel d'une conclusion, nous tenterons d'établir une typologie de l'activisme. Cette typologie empruntera au passé certaines catégories traditionnelles des formes de lutte dans les cadres du monde déodal et bourgeois, telles "l'aventurier", le "lansquenet", le "justicier". (44) Mais nous verrons apparaître aussi des catégories plus récentes issues de certaines formes de lutte contre l'ordre établi qui se développèrent à la fin du 19ème siècle et au début du 20ème, telles le "terroriste", le "clandestin" ou le"prolétaire armé"(45). Mais nous serons amenés à constater que, s'il est facile de définir certaimes structures caractéristiques de telle ou telle conduite, il est beaucoup plus difficile de trouver une adéquation parfaite entre tel type de conduite et tel individu. Il n'est pas rare que les caractéristiques communes à plusieurs types se retrouvent chez le même individu et ce n'est pas là la moindre des difficultés lorsqu'on aborde cette période tant est grande la confusion dans les rangs de cette jeunesse aux aspirations chaotiques.

En 1924 débutèrent les années dites de stabilisation du régime de Weimar et l'on sait que l'agitation violente cessa en Allemagne avec le retour à une monnaie stable et à une conjoncture économique plus favorable, après la liquidation du putsch de Hitler à Munich et le démantèlement des or-

ganisations communistes à l'automne 1923. Est-ce à dire que nos jeunes révoltés s'accommodèrent de cette situation qui consacrait leur échec ? Pouvaient-ils renoncer à leurs aspirations et aux schémas de conduite qui les avaient guidés dans ces années cruciales de leur vie ?

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Notes relatives à l'INTRODUCTION.

(1) De 1893 à 1914, après la liquidation des conséquences de la longue période de crise, le développement de l'économie allemande avait été impétueux. Elle avait rattrapé et dépassé l'économie anglaise pour la sidérurgie et les industries électriques. L'industrie chimique s'était haussée au premier rang dans le monde, tant par sa technologie que par le volume de la production. L'Allemagne devenait en outre exportatrice de capitaux (en 1913, on évaluait le montant des placements allemands à l'étranger à 35 Milliards de Marks environ, c'est à dire à un niveau sensiblement identique à celui des placements français à l'étranger) et elle exportait environ 30% de sa production industrielle.

(2) Il ne faut pas oublier en effet que le dernier plan concernant le problème des réparations, le plan Young, prévoyait des échéances annuelles jusq'uen 1988 !

(3) Dans son introduction à son ouvrage "l'Allemagne de notre temps", (Paris 1970), Alfred Grosser, sous le titre "le passé présent", note par exemple combien toute étude de l'histoire récente de l'Allemagne -comment cela a-t-il pu arriver ? qu'est ce qui est arrivé ?-, c'est à dire la recherche du "cela", est chargée de condamnations de type moral. Aussi bien les historiens et analystes allemands qu'étrangers ne cesseront de se référer à une morale, voire à un système idéologiques cohérent. Et Alfred Grosser ajoute :"il ne peut donc guère y avoir une connaissance indifférente, une présentation neutre de l'Allemagne du second après-guerre." (ibidem, p. 12) Cela ne s'applique-t-il pas aussi à l'histoire de la République de Weimar ?

(4) Pour mémoire, on peut citer ici notamment Ranke et sa théorie de l'intervention de la Providence divine dans les destinées du peuple allemand, - par exemple en lui assurant la victoire sur l'empire corrompu et jouisseur de Napoléon III - ou Treitschke pour qui la guerre est la seule instance devant laquelle se règlent les conflits entre nations, c'est dans le feu que l'or allemand a révélé sa valeur, c'est sur le champ de bataille que se décide le sort des nations, c'est de la guerre que surgit l'Empire rayonnant en 1871.

(5)cf. notamment le passage consacré à la "démocratie germanique. Adolf Hitler, Mein Kampf, Munich 1933, 18ème édition, p. 100.

(6) Deux exemples caractéristiques nous sont fournis par des discours de Joseph Goebbels et Adolf Hitler.
Discours de J. Goebbels devant le Reichstag le 23 Février 1932 "(l'actuelle catastrophe politique) est le résultat nécessaire d'une évolution qui a commencé en Allemagne le 9 novembre 1918 A partir de l'instant où le peuple allemand s'est laissé entrainer dans l'erreur funeste qu'il pourrait fonder sa nouvelle vie politique sur la base des 14 points de Wilson, dès l'instant où le peuple allemand a succombé à la tentation, sur la base de ces vagues promesses, de se laisser pratiquement désarmer, dès l'instant où le gouvernement allemand signa Ver-

sailles et endossa le mensonge de la culpabilité allemande dans la guerre, il n'y a plus eu d'essor pour l'Allemagne, le chemin qu'elle emprunta conduisit toujours plus profondément dans l'abîme." (cité d'après "Deutsche Parlamentsdebatten", Herausgegeben von Detlef Junker, Band II : 1919-1933. Frankfurt/Main, 1971, p. 194)
Discours d'Adolf Hitler devant le Reichstag issu des élections du 5 mars 1933, lors de la séance du 23 mars : soulignant les conséquences de l'acceptation des 14 points de Wilson et des traités, il déclarait : "la comparaison objective des résultats moyens des quatorze dernières années avec les promesses jadis proclamées, est la condamnation éclatante de ces metteurs en scène responsables de ce crime sans exemple dans l'histoire allemande. Au cours des quatorze dernières années, notre peuple a connu dans tous les domaines de sa vie, un déclin tel qu'on n'en peut imaginer de plus grand. (cité d'après "Deutsche Parlamentsdebatten", op. cit. p.233)

(7) Un ouvrage intéressant de ce point de vue est celui publié par le comte E.Reventlow sout le titre "Deutscher Sozialismus" Il condamne dans ce livre en bloc les "Rouges" et la république dont il définit ainsi les buts : "sans trêve, leur haine implacable, utilisant tous les moyens du mensonge et de la mystification, ainsi que la violence, a poursuivi l'idée nationale et ceux qui la défendent. Par leur"politique d'exécution" des conditions du traité, par les plans Dawes et Young, ils ont livré le peuple allemand et sa terre aux mains de la finance internationale." (Graf E.Reventlow, "Deutscher Sozialismus", Weimar 1933, p. 72)

(8) C'est ainsi que Karl Dietrich Bracher intitule son ouvrage sur la République de Weimar :"die Auflösung der Weimarer Republik" (la dissolution de la République de Weimar). Dans un autre de ses ouvrages sur cette période, publié sous le titre "Deutschland zwischen Demokratie und Diktatur" (München, 1964), il parle de "l'incapacité de coopérer pour les partis politiques à l'idéologie sclérosée", de"l'absence de disposition à la coopération au niveau des groupes dirigeants des partis politiques", il mentionne aussi "le manque d'une opposition constructive dans le cadre des règles du jeu de la démocratie parlementaire" et de l'aspiration de larges couches de la population à un "ordre autoritaire et à un chef qui les dirigerait". Tout comme si l'électeur avec son bulletin de vote et ses pesanteurs sociologiques et les partis politiques avec leurs traditions bureaucratiques avaient été les seules causes du non fonctionnement de la démocratie allemande. L'ouvrage d'Albert Schwarz "die Weimarer Republik" (Konstanz, 1958) est lui aussi consacré pour l'essentiel à la description du fonctionnement ou non-fonctionnement des institutions de la démocratie parlementaire.

(9) Le discours de Walter Ulbricht devant le Reichstag le 23 février 1932 est caractéristique à ce sujet :"la discussion dans ce Reichstag, déclairait-il, a montré que ce Reichstag siège sous le signe de la politique impérialiste de guerre. Elle a montré que les nationaux-socialistes et les sociaux-démocrates se disputent la première place au service le plus fidèle de la politique impérialiste de Hindenburg et Groener.

Les sociaux-démocrates qui viennent de parler ici, ont démontré ou essayé de démontrer que ce sont eux qui ont le mieux défendu les intérêts de Krupp et Ci." Après avoir fait l'éloge de la politique du KPD, il déclarait que celui-ci avait exploité la campagne pour l'élection présidentielle "pour démasquer tous les partis de la dictature bourgeoise qui se fascise et le parti qui est son soutien le plus sûr, la social-démocratie, comme les ennemis mortels de la classe ouvrière." (cité d'après "Deutsche Parlamentsdebatten", op. cit. p. 213-214)

(10) Par exemple l'ouvrage de Wolfgang Ruge, "Deutschland 1917-1933", (Berlin, DDR, 1974). Dès les titres des chapitres l'orientation générale de l'étude est apparente : à propos de l'immédiat après-guerre :"das konterrevolutionäre Bündnis der sozialdemokratischen Führer mit den Militaristen und Monopolherren/l'alliance contre-révolutionnaire des chefs de la social démocratie avec les militaristes et les patrons des monopoles" et à propos de la grande crise :"die sozialdemokratische Politik des kleineren Übels und die verschärfte Notverordnungsdiktatur in der sich vertiefenden Krise/la politique sociale-démocrate du mondre mal et le renforcement de la dictature par ordonnances avec l'approfondissement de la crise."

(11) On peut citer ici tout particulièrement le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" qui montre que la faillite de la social-démocratie, incarnée par le personnage du vieil ouvrier berlinois Geschke, conduit tout droit à l'affrontement entre le communisme et le fascisme, incarnés par son fils adoptif Hans et son fils d'un premier lit Franz. Si Hans, par la fiction romanesque de la naissance d'un fils pendant la deuxième guerre mondiale, survivra, comme avait survécu par son intermédiaire, l'idéal révolutionnaire représenté par Erwin qui avait été victime de la répression en décembre 1918, il n'en reste pas moins évident que par la filiation Geschke/Franz, la liaison est clairement établie entre la social démocratie et le fascisme et que ce dernier triomphera provisoirement.

(12) On peut citer à titre d'exemple les interdictions massives de journaux communistes. Dans son étude "Hitler, la presse et la naissance d'une dictature" (Paris 1972), Alfred Grosser rappelle une enquête menée par la "Vossische Zeitung qui révélait que pour 120 journaux du NSDAP, il y avait eu pour la période du 28.3.31 au 10.9.32 122 interdictions mais que pour les journaux du KPD, il y en avait eu 166. (op. cit. p. 139) On peut aussi rappeler la répression brutale de la manifestation communiste du 1er Mai 1929 à Berlin sur l'ordre du préfet de police social-démocrate, Karl Zörgiebel, au cours de laquelle 31 manifestants furent tués par balles.

(13) cf. à ce sujet l'introduction d'André Gisselbrecht au numéro spécial de "Recherches Internationales" sur le fascisme hitlérien (n° 69/70, 4/1971, 1/1972)

(14) Bertolt Brecht, "An die Nachgeborenen". Ecrit entre 1934 et 1936, publié pour la première fois dans "die neue Weltbühne" du 15 Juin 1936 à Paris et figurant dans la "Werkausgabe" (Suhrkamp), Bd. 9, p. 722-725, ce poème constitue en quelque sorte le testament spirituel de toute une génération, d'où son importance.

(15) Werner Maser insiste sur cet aspect dans son ouvrage "Die Frühgeschichte der NSDAP" (Frankfurt/Main, 1965) lorsqu'il étudie la composition sociologique du parti nazi. Nombreux sont, aux côtés de petits bourgeois aigris, les officiers de l'armée impériale victimes des mesures de compression des effectifs résultant de l'application des clauses du traité de Versailles ou les jeunes engagés volontaires, étudiants ou apprentis en 1914, qui rentrent dans leur foyer avec un grade d'officier ou de sous-officier de réserve, mais qui n'ont appris aucun métier et qui sont disponibles pour l'action politique violente. La même remarque peut être faite à propos du recrutement des corps francs et autres organisations paramilitaires plus ou moins secrètes.

(16) L'exemple le plus connu est l'ouvrage d'Ernst von Salomon "der Fragebogen", publié en 1951, qui reprend purement et simplement comme cadre du récit les questions posées par les alliés dans le questionnaire d'ensemble établi pour organiser la dénazification.

(17) cf. Adolf Hitler, "Mein Kampf", op. cit. p. 193 à 203

(18) cf. Anschläge, politische Plakate in Deutschland, 1900-1970, herausgegeben und kommentiert von Friedrich Arnold, (Ebenhausen bei München, 1972). Il s'agit dans ce recueil d'affiches des documents n° 22 et 25.

(19) Bertolt Brecht - "Trommeln in der Nacht", DTV Ausgabe, (1962), p. 191-192.

(20) Si les écrits d'Ernst et de Friedrich-Georg Jünger sur sujet ne furent lus que par un public relativement restreint des films comme le "Metropolis" de Fritz Lang furent les vecteurs de ces thèses annonçant la catastrophe de l'humanité au grand public.

(21) Johannes Schult - "das Jugendproblem in der Gegenwart" (Berlin, 1924). Cf. le chapitre 'Wirtschaft und Gesellschaft in der Gegenwart', p. 49.

(22) cf. Friedrich Huch - "Anno 1922". (Hamburg, 1922)

(23) On ne saurait trop insister sur l'attrait exercé par la drogue au début des années 20. Ce n'est pas un hasard si Thomas Mann, dans "Doktor Faustus" fait d'Ines Institoris, une des représentantes typiques de la bourgeoisie en quête du sens de son existence, une droguée. Et pourquoi ne pas citer aussi le cas de Hermann Göring, qui, avant de se lancer dans l'activisme aux côtés d'Adolf Hitler, avait été lui aussi tenté par l'aventure des paradis artificiels.

(24) On peut ici rappeler la force attractive du "mythe américain" tel qu'il s'est exprimé dans les personnages des romans de Leonhard Frank, "die Räuberbande" d'abord puis "Von drei Millionen drei". Ayant grandi dans un système de représentations emprunté aux romans de Karl May et aux récits des "américains", c'est à dire de ceux qui avaient autrefois réussi leur émigration vers les Etats-Unis, il était normal que des anciens membres de la bande décident, lorsque la grande crise eût éclaté, de tenter eux aussi leur chance en Amérique, pays en apparence aux possibilités illimitées.

(25) Cf. à ce sujet l'itinéraire de Franz Geschke dans le roman d'Anna Seghers " die Toten bleiben jung" après la rencontre avec son ancien instituteur, le nazi Degreif. Il découvre qu'il a une autre valeur que celle de chômeur sans espoir ni avenir car il appartient à une race noble et à un grand peuple et rien ne pourra lui ôter cette supériorité inscrite dans son sang depuis sa naissance. Cette découverte fera de lui un membre actif du mouvement nazi et un antisémite convaincu.

(26) Dans le cadre de la bibliographie, nous donnerons les éléments essentiels de la biographie des auteurs témoins de leur temps (et parfois aussi acteurs) que nous mentionnons ici et dont certaines oeuvres constituent notre corpus.

(27) On se souviendra ici des dispositions prévues par le "Reichsvereingesetz", loi sur les associations, d'avril 1908 qui interdisait aux jeunes de moins de 18 ans l'adhésion aux organisations politiques et la fréquentation de réunions publiques patronnées par elles. La direction du SPD, s'appuyant sur cette loi, mit tout en oeuvre, dans les années qui précédèrent la guerre, pour éviter le développement de mouvements de jeunesse socialistes qui échapperaient à son contrôle. Il s'agissait, pour la direction du SPD, de refuser le droit à des jeunes gens qu'elle jugeait politiquement dangereux car "irresponsables" ou animés de conceptions révolutionnaires "romantiques", de s'organiser en groupes autonomes qui se livreraient à "un bavardage puéril, naïf et parfaitement inutile" (cf. la conférence syndicale de juin 1908 à Hambourg). Par là-même, au sein de la classe ouvrière et de ses organisations, la jeunesse était éduquée dans le sens de la plus stricte obéissance et du conformisme.

(28) Cet optimisme, les sociaux-démocrates le puisaient, non sans raison semble-t-il, dans l'évolution de leurs performances éléctorales, en voix et en sièges depuis 1890 et l'abrogation des lois anti-socialistes.

1890 :	35 sièges	1,427 Mill. voix	19 %
1893 :	44 sièges	1,787 Mill. voix	23,2 %
1898 :	56 sièges	2,107 Mill. voix	27,2 %
1903 :	81 sièges	3,011 Mill. voix	31,7 %
1907 :	43 sièges	3,259 Mill. voix	29,0 %
1912 :	110 sièges	4,250 Mill. voix	34,8 %

(29) L'activité contestataire de Frank Wedekind, c'est à dire non seulement ses pièces de théâtre connues comme "Frühlings Erwachen" mais aussi ses chansons politiques et ses contributions au "Simplicissimus", lui attira les foudres de la justice wilhelminienne. Condamné à la prison pour "offense à sa majesté l'Empereur" à la suite de la publication du poême "En terre sainte", il purgera sa peine de septembre 1899 à Mars 1900 dans la forteresse de Königstein.

(30) H. Keller - "Jugend und Erziehung in der modernen Dichtung", thèse de Doctorat, Université de Zurich, 1938, p. 7

(31) Bertolt Brecht - "An die Nachgeborenen", op.cit.

(32) Un bon exemple nous est fourni par l'histoire du roman d'Otto Gotsche "Märzstürme". Le manuscrit de cette oeuvre était parvenu à l'Internationaler Arbeiterverlag après avoir circulé dans les bureaux de plusieurs éditeurs, mais au cours de ces pérégrinattions, la page d'en-tête qui portait le nom de l'auteur avait disparu. C'est donc une petite annonce parue dans un numéro de la "Linkskurve", revue du Bund proletarisch-revolutionärer Schriftsteller, en 1932 qui permit à Gotsche de retrouver son manuscrit. Il venait à peine d'en lire les épreuves que les nazis arrivaient au pouvoir. Le livre fut alors envoyé au pilon avant même de sortir en librairie. Ce n'est qu'après la guerre que des amis qui avaient pu les recueillir, remirent à Otto Gotsche les épreuves qu'il avait corrigées bien des années plus tôt. Entre temps, le "Baseler Vorwärts"avait publié le roman comme feuilleton.

(33) cf. dans notre bibliographie les renseignements d'ordre biographique concernant la période de référence pour certains auteurs d'oeuvres de notre corpus.

(34) Concernant la définition du concept de jeunesse, on peut rappeler ici qu'il peut avoir deux acceptions suivant qu'on le considère au sens biologique ou au sens social. Pris dans son sens biologique, le concept de jeunesse désigne la période de l'existence humaine qui s'étend du début de la puberté (déclin des caractères infantiles) jusqu'à la stabilisation et la fixation des caractères de l'individu adulte, c'est à dire en général la période comprise entre la 13ème année et la 19ème ou 20ème. Pris dans son sens social, le concept de jeunesse recouvre une période de l'existence qui débute avec la fin de l'obligation scolaire (14 ou 15 ans) et qui a tendance dans les analyses actuelles à s'étendre jusqu'à la 24ème ou 25ème année. Ce recul de la limite d'âge pour la jeunesse correspond à la prolongation régulière des cycles d'études pour certaines de ses catégories, mais aussi au fait que le jeune ne jouit pas encore du statut d'un adulte au sens plein du terme, dans la famille, la vie publique et politique et les autres institutions sociales. Le décalage existant entre ce statut de mineur dépendant et la participation effective aux grands événements de l'époque dès 1914 au même titre que les "adultes" explique notamment la tension croissante entre jeunesse et ordre établi. (cf. Helmut Schelsky, "Die skeptische Generation", Düsseldorf-Köln, 1963, p. 13-17)

(35) Ce fut le cas notamment de "Hoppla, wir leben !" de Ernst Toller ou de sa pièce sur la révolte de la flotte en 1917 "Feuer aus den Kesseln". La pièce de Berta Lask, "Leuna 1921" immédiatement interdite par les autorités de la République de Weimar, ne fut jouée que par extraits dans des meetings ou des réunions électorales. Le récit autobiographique d'Ernst Ottwalt "Ruhe und Ordnung" fut édité au Malik Verlag dans la collection 'Romane für Arbeiter'.

(36) Le meilleur exemple est celui fourni par le roman d'Erich Maria Remarque, "Im Westen nichts Neues" qui, en 1959, avait été traduit en 25 langues et atteint le nombre record de 8 millions d'exemplaires. En 18 mois, (1929-1930), dès sa paru-

tion, son tirage atteignait déjà 3,5 millions d'exemplaires. Bien qu'on ne dispose pas de chiffres aussi précis pour ce qui est du roman de Ludwig Renn "Krieg", on estime à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires son tirage au cours des années 20. Il compte aussi parmi les livres de guerre les plus lus et les plus traduits.

(37) On peut mentionner ici le récit d'Ernst Jünger "In Stahlgewittern" qui fut encore réédité en pleine 2ème guerre mondiale en 1941 à 15.000 exemplaires et qui en 1961 avait atteint un tirage total de 244.000 exemplaires. De plus, si l'on veut apprécier à leur juste valeur l'influence qu'ont pu avoir ces oeuvres, il faut aussi rappeler que de larges extraits de celles-ci furent communiqués au grand public sous forme de morceaux choisis édités dans des collections à bon marché au début des années 30 (par exemple "Schriften an die Nation", une série éditée par la Stalling Bücherei, ou "die deutsche Folge" une série éditée par Albert Lange) dans le but de combattre le succès énorme auprès de l'opinion publique de la littérature d'opposition au militarisme et à la guerre.

(38) Ernst Toller - "Briefe aus dem Gefängnis", lettre du 2 février 1922. In : Ernst Toller,"Prosa, Briefe, Dramen, Gedichte", Reinbeck bei Hamburg, 1961, p. 214.

(39) Préface de Bodo Uhse à l'édition de l'ouvrage autobiographique de Richard Scheringer "das grosse Los", publiée par l'Aufbau Verlag, Berlin/DDR, 1963, p. 11.

(40) citation de Bertolt Brecht, en exergue à l'édition de l'ouvrage autobiographique de Alexander Stenbock-Fermor, "der rote Graf", publié par Verlag der Nation, Berlin/DDR, 1973.

(41) Bertolt Brecht, "An die Nachgeborenen", op. cit.

(42) Thomas Mann, Lettre à Pierre-Paul Sagave du 28 Janvier 1946, in Thomas Mann, "Briefe, 1937-1947", Fischer Verlag, p. 475.

(43) N'est-il pas significatif que Ernst Toller s'interroge au fond de sa prison sur la portée de ses actes et de ses écrits Il se demandait en effet qui pourrait bien entendre sa voix au milieu d'un tel chaos, dans une lettre non datée mais écrite en 1921 à Romain Rolland, cf. Ernst Toller,"Briefe aus dem Gefängis", op. cit. p. 208.

(44) Nous pouvons considérer qu'il s'agit là de formes "traditionnelles"dans la mesure où elles existent souvent depuis des siècles. Le lansquenet nous rappelle les modalités de recrutement dans les armées européennes avant la création de la conscription, c'est à dire d'armées de citoyens levées pour défendre leur patrie ou leur régime politique. Le lansquenet était à la solde de tel ou tel chef militaire ou politique sans considération de son origine nationale ou même de ses convictions religieuses. Les "mercenaires" engagés actuellement dans certains conflits localisés sont la forme moderne de cette catégorie de combattants. L'aventurier refusait les normes de la société et vivait en marge d'elle, estimant que le sens de sa vie résidait dans une quête individuelle, même au prix de la délinquance. Le justicier, qui pouvait être à la limite un brigand ou unhors-la-loi, était le produit d'un ordre social bloqué. La grande maxime de son action était, par

la révolte individuelle et l'action directe contre les nantis, de corriger les inégalités ou injustices flagrantes de cet ordre social, notamment de la société féodale reposant sur des privilèges.

(45) nous pouvons considérer qu'il s'agit là de formes plus récentes dans la mesure où elles correspondent à des réponses à des situation créées par la démocratie bourgeoise ou le développement du capitalisme. Le terroriste individuel ne reconnait pas le droit de décision à la majorité dans le cadre du système démocratique parlementaire ; il considère que la liquidation physique de l'individu représentatif de la majorité est le seul moyen pour renverser l'ordre politique et social. Il peut aussi se réfugier dans cette attitude quand il ne trouve pas de structure d'accueil satisfaisante pour l'opposition à cet ordre existant. Le militant clandestin est celui qui ne peut poursuivre une activité politique normale dans le cadre d'un système majoritaire qui se sent menacé et qui a recours à des mesures répressives pour survivre, parfois même en contradiction avec sa propre légalité. Ce type de conduite est fréquent avec la montée du mouvement ouvrier comme force politique organisée face au pouvoir du capitalisme et de l'état qui défend ses intérêts. Le prolétaire armé est enfin la forme de conduite qui devrait répondre à la militarisation croissante de la société bourgeoise. Se sentant menacée, celle-ci s'appuie ouvertement sur les éléments traditionnels de l'armée pour préserver ses chances de survie. De plus, l'armée est appelée à jouer un rôle de plus en plus grand au début du 20ème siècle dans la lutte pour les marchés extérieurs. Dans ces conditions, certains éléments du prolétariat qui pensent que les moyens politiques traditionnels sont inefficaces pour provoquer le changement politique et social, tentent de s'organiser militairement, en contre-pouvoir armé, pour riposter à cette évolution de la société bourgeoise. Il s'agit pour lui de retourner contre la bourgeoisie les armes qu'elle lui a confiées provisoirement, notamment pour participer à une guerre à son service, et de mettre à profit les connaissances en matière militaire qu'il a acquises à cette occasion.

-:-:-:-:-:-:-:-

PREMIERE PARTIE :

E L E M E N T S D'U N E D E F I N I T I O N

D E S

C O M P O R T E M E N T S A C T I V I S T E S.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

Chapitre 1 : POINT DE DEPART D'UNE REFLEXION SUR L'ACTIVISME, ACTIVISME ET REVOLUTION.

Pour tout observateur de l'évolution des sociétés et régimes politiques, activisme et mouvement révolutionnaire semblent jusqu'à ces dernières décennies (1) être intimement associés. Et l'exemple de l'Allemagne de 1918 à 1923 en est une illustration singulièrement nette. En tant que manifestation paroxystique de la radicalisation des formes d'action politique, l'activisme est en effet inséparable de phénomènes révolutionnaires et contre-révolutionnaires. Mais avant d'aborder le cas particulier de l'Allemagne à l'issue de la Gran-Guerre, il serait bon de nous interroger sur la notion même de révolution afin de voir en quoi sa situation pouvait être assimilée à une situation révolutionnaire et de quel type de révolution il s'agissait.

1/ Eléments d'une définition de la révolution et de la contre-révolution.

La révolution, telle qu'on peut la définir sous son aspect le plus général, (2) "désigne dans le domaine du droit et de l'Etat, de l'ordre économique et social, une rupture d'une grande importance historique avec la tradition et le passé. Le but de la révolution est une transformation profonde de la situation politique, sociale et économique dans un laps de temps relativement bref." La révolution se manifeste donc par la suppression de ce qui est, à un moment donné, considéré comme rétrograde en matière d'institutions politiques, juridiques, économiques et sociales, généralement lorsque ces institutions sont appréhendées comme inadéquates au niveau de développement économique atteint par la société ou incompatibles avec le niveau de développement idéologique et culturel atteint par un groupe social important. Elle est

le résultat d'un déséquilibre profond qu'on peut qualifier de situation révolutionnaire.

Selon l'analyse de Lénine, toute situation révolutionnaire (3) nait du sentiment que certaines couches, groupes ou classes ne veulent plus accepter l'ordre existant et du fait que les couches, groupes ou classes dirigeants traditionnels ne peuvent plus continuer à exercer leur pouvoir, quel qu'il soit, de la façon qu'ils avaient coûtume de l'exercer jusqu'alors. Le résultat concret de la révolution est donc une modification des rapports de forces au profit des couches, groupes ou classes dont le pouvoir réel s'accroit et au détriment de ceux qui se trouvaient jusqu'alors au sommet de la pyramide que représente la hiérarchie sociale. Cette modification des rapports de forces trouve son expression pratique dans l'abolissement de ce que certains jugent être des privilèges, dans la libération des couches, groupes ou classes qui étaient objectivement opprimés dans leur statut économique, social, politique ou national, ou qui vivaient dans le sentiment d'un tel état d'oppression, enfin dans l'instauration de nouveaux rapports économiques et sociaux ainsi que dans la mise en place de nouvelles structures du pouvoir politique.

Toutefois, le déroulement d'une révolution se trouve conditionné non seulement par le désir plus ou moins aigu de changement qui anime ses partisans, par la conception plus ou moins claire qu'ils ont de l'avenir et de l'ordre nouveau à établir en remplacement de l'ancien et par leur degré plus ou moins poussé d'organisation, mais aussi par les capacités de résistance des forces dirigeantes traditionnelles, que ces capacités s'expriment par des moyens directs de défense comme l'appui de forces armées conventionnelles, ou par des moyens indirects, tels que la manipulation des masses par le biais de l'idéologie ou de traditions si solidement ancrées dans la conscience collective qu'elles ne sont que très difficilement susceptibles d'être remises en question, et jouissent du prestige de valeurs morales inattaquables.

En cas de faiblesse caractérisée de ces couches dirigeantes traditionnelles, soit qu'elles ne disposent plus par

exemple du pouvoir réel que représentent des forces armées opérationnelles, soit qu'elles soient discréditées aux yeux de la masse par leur comportement général, le mouvement révolutionnaire peut l'emporter relativement facilement, la reconnaissance majoritaire de la légitimité de l'ordre nouveau étant acquise sans difficulté exceptionnelle. Mais les forces dirigeantes traditionnelles peuvent être encore suffisamment puissantes pour s'opposer avec vigueur au mouvement révolutionnaire par les moyens indiqués ci-dessus. Même si provisoirement ce mouvement révolutionnaire obtient un succès, il peut néanmoins se trouver à brève échéance en présence d'un mouvement contre-révolutionnaire. Le but de la contre-révolution est alors une réaction brutale contre les changements déjà imposés ou prévus par le mouvement révolutionnaire, qu'il s'agisse de rétablir le "statu quo ante", c'est à dire l'ordre existant auparavant comme si rien ne s'était passé, - on a alors affaire à une "restauration" qui n'est pas forcément de nature monarchique -, ou qu'il s'agisse de créer un ordre prétendument nouveau qui préserve en fait les anciennes structures ou institutions en les parant d'attributs empruntés à certaines des revendications du mouvement révolutionnaire vaincu et destinés à détacher de celui-ci ses éléments les plus modérés en leur donnant l'illusion du changement, - on a alors affaire soit à des régimes dictatoriaux de type militaire qui rassurent les couches de la population attachées traditionnellement à l'autorité et à l'ordre, soit à des régimes de type fasciste s'appuyant à leur tour sur des mouvements de masse qui créent la fiction d'une légitimité démocratique et d'une simple passation de pouvoirs à d'autres groupes dirigeants.

Mais toutes les révolutions n'ont pas les mêmes objectifs. Au cours de l'histoire de l'humanité, on peut distinguer, quant aux objectifs des mouvements révolutionnaires, deux grandes catégories de révolutions, celles qu'on peut qualifier de "nationales" et celles qui sont plus proprement "sociales". Le but des révolutions dites "nationales"est d'obtenir en premier lieu le droit pour une nation à l'autodétermination ou à l'indépendance. Les revendications de type

social semblent ne jouer qu'un rôle accessoire dans le mouvement, bien qu'elles soient susceptibles de constituer, à plus ou moins brève échéance, l'objet de dissensions au sein même du mouvement révolutionnaire "national". De telles révolutions sont dirigées avant tout contre une domination étrangère, ou contre ce qui est présenté comme tel. Mais elles peuvent être aussi dirigées à l'intérieur même du pays contre certains politiciens, fonctionnaires ou idéologues accusés d'être les représentants d'une domination étrangère plus ou moins imaginaire. Etant donné l'influence que le sentiment national joue dans l'histoire contemporaine des pays et des peuples, - comme affirmation orgueilleuse d'une unité nationale récemment conquise, comme facteur d'intégration de couches sociales en opposition latente, ou comme conséquence de l'extension du système de domination coloniale -, il est certain que de tels mots d'ordre de libération nationale ont une force attactive indéniable et qu'ils peuvent être déviés au profit d'éléments conservateurs se présentant volontiers comme les garants les plus sûrs de l'identité nationale et de sa continuité.

Le but des révolutions dites "sociales" est d'obtenir l'abolition de certains privilèges que les couches dirigeantes traditionnelles ont pu peu à peu acquérir et parer d'un semblant de légitimité. Partant, il s'agit d'obtenir une modification radicale des conditions de vie et du statut des couches ou classes occupant une position subalterne dans la vie économique et, sous une forme extrême, d'arracher par la lutte, l'abolition des structures traditionnelles de propriété, notamment de la propriété privée des moyens de production, ceux-ci devant devenir propriété de la collectivité dans le but de soustraire à des ambitions ou intérêts particuliers l'exploitation des richesses de la nature et les profits qu'on peut tirer de cette exploitation.

Etant donné l'importance des intérêts en jeu, la résistance aux révolutions "sociales" sera plus forte que la résistance aux révolutions "nationales", toute atteinte portée auxrapports de propriété existants ou même projetée étant considérée comme une atteinte aux principes moraux régissant la vie de la société, de sorte que celui qui s'en rend coupa-

ble peut être facilement dénoncé aux masses mystifiées comme un criminel de droit commun. Les obstacles de toute nature se dressent en général face au mouvement révolutionnaire qui n'est même pas sûr de trouver un appui total auprès de ceux qu'il souhaite "libérer", tant est grande la force des stéréotypes mystifiants et aliénants sur les masses. A ces difficultés inhérentes à la situation propre au pays où se développe le mouvement révolutionnaire, il faut ajouter celles que peut constituer un éventuel changement dans l'équilibre des forces internationales, car à l'époque contemporaine où les grandes forces économiques et idéologiques ont comme champ d'action des continents entiers, pour ne pas dire la totalité de la planète, les puissances étrangères suivent avec intérêt et attention toute entreprise de ce genre. Il est en effet évident qu'un tel mouvement révolutionnaire peut améliorer ou détériorer leur propre position, ce qui peut les conduire à intervenir plus ou moins ouvertement dans le but de soutenir ou de combattre le mouvement révolutionnaire en question.

Le recours à des méthodes activistes est inséparable d'un contexte révolutionnaire qui se caractérise par une radicalisation des comportements politiques des camps ou forces en présence, une radicalisation qui se manifeste dans les buts que s'assigne le mouvement révolutionnaire lui-même et dans les moyens qu'il compte mettre en oeuvre pour les atteindre ; mais qui se manifeste aussi dans les moyens que les couches dirigeantes menacées ou renversées vont employer pour préserver ou reconquérir leur position.

Nous pouvons dire qu'il y a radicalisation des forces hostiles à l'ordre existant lorsque les buts révolutionnaires visent à renverser cet ordre, à faire table rase du passé, qu'il s'agisse de l'état de subordination d'une nation par rapport à une autre ou des institutions politiques, économiques et sociales à l'intérieur d'un pays. La notion de rupture est alors fondamentale dans la stratégie et la tactique, s'agissant du but à atteindre ou des moyens pour l'atteindre. Le mouvement révolutionnaire se radicalise lorsqu'il refuse tout contact avec les classes dirigeantes, lorsqu'il entend d'abord

détruire leur autorité et leurs formes habituelles d'exercice du pouvoir politique - institutions, lois, etc...- même en recourant à l'usage de la violence, lorsqu'il vise enfin à priver ces mêmes classes de leur pouvoir ou privilèges économiques. Il y a donc radicalisation lorsque l'objectif du mouvement révolutionnaire est de substituer aux rapports économiques et sociaux et à l'appareil d'Etat existant des structures ou institutions entièrement nouvelles ou de faire naître de nouvelles formes d'exercice du pouvoir qui n'ont rien de commun avec que qui existait antérieurement. Mais les luttes politiques et sociales qu'impliquent les efforts pour atteindre cet objectif, peuvent laisser le champ libre, par leur caractère exacerbé ou imprévisible, à des entreprises activistes, qu'il s'agisse d'actions de type individuel qui échappent au contrôle de la direction du mouvement révolutionnaire ou d'entreprises décidées par cette direction elle-même, toutes tendent dans les deux cas, par leur brutalité, à accélérer le processus de transformation de l'ordre existant ou à rendre irréversible la rupture avec lui. On peut noter du reste que ces entreprises peuvent tout aussi bien être dirigées contre les défenseurs de cet ordre que contre ceux qui, dans le mouvement révolutionnaire lui-même adoptent des modes de comportement modérés.

Mais la radicalisation peut aussi affecter les couches dirigeantes dans leur lutte contre le mouvement révolutionnaire. Il y a radicalisation de leur part lorsqu'elles abandonnent les principes qui régissaient traditionnellement leur action, par exemple leur propre légalité, ou les formes de gouvernement parlementaire qu'elles avaient elles-mêmes instaurées lorsqu'elles ne se sentaient pas menacées. Elles ont alors recours à des formes brutales d'exercice du pouvoir qui excluent le jeu normal de leurs propres institutions : elles remplacent d'abord le dialogue par l'invective, puis elles se mettent en marge de leur propre légalité tout en prétendant vouloir la défendre, soit pour intimider les hésitants, soit pour réduire par la force ceux qui s'opposent à elles. C'est dans ce contexte que peuvent apparaître des comportements de type activiste au service de l'ordre existant et de

la contre-révolution : qu'il s'agisse d'actions de type individuel provoquées par le désarroi ou suscitées par manipulation et visant à intimider par leur caractère exemplaire ceux qui seraient tenter de rejoindre le camp révolutionnaire ou qu'il s'agisse d'un activisme rationalisé dont les vecteurs sont des forces organisées recrutées par les défenseurs de l'ordre existant lorsqu'ils doutent de la capacité des forces conventionnelles de maintien de l'ordre à remplir leur mission.

2/ Caractéristiques générales de la situation de l'Allemagne entre 1918 et 1923.

Dans la période troublée dans laquelle entra l'Allemagne avec la défaite de 1918 et l'effondrement de l'appareil d'Etat wilhelminien, tous les rapports politiques et sociaux allaient se caractériser par une radicalisation croissante dont les manifestations paroxystiques seraient des comportements activistes, c'est à dire le recours à l'action directe sous la forme du terrorisme individuel, la constitution de groupes ou sociétés plus ou moins secrets destinés tantôt à accélerer le processus révolutionnaire, tantôt à suppléer les forces conventionnelles du maintien de l'ordre, la préparation et le déclenchement de soulèvements armés. Cette tactique eut pour but, selon l'obédience de ceux qui la mirent en oeuvre, tantôt de précipiter une évolution destinée à faire apparaître les conditions propices au changement radical, tantôt de préserver de façon décisive l'ordre existant. Ce recours à l'action directe ne reposa pas néanmoins exclusivement sur une vision pragmatique du réel : il se trouva la plupart du temps justifié ou sous-tendu par une appréhension irrationnelle du réel, par une opposition simpliste entre le bien et le mal (pour ne pas se priver d'une légitimité morale, base de toute vie sociale) et par une foi totale dans le rôle déterminant que pouvait jouer l'individu dans tout processus historique. La période qui s'était ouverte avec la révolution d'octobre en Russie et qui vit, un an plus tard, l'effondrement de l'Empire wilhelminien, se caractérisa en effet en Allemagne

dans le cadre de cette radicalisation des forces politiques et sociales, par l'adoption de comportements activistes comme forme privilégiée d'action. Mais ce terme si fréquemment employé au cours des dernières décennies pour désigner certains types de comportements politiques, n'était pas nouveau, il prenait seulement une acception plus limitée et plus précise.

Dès avant la Grande Guerre, un courant de pensée avait en Allemagne même utilisé ce terme d'activisme comme expression adéquate de ses buts et moyens. Il s'agissait du groupe d'intellectuels qui s'était constitué autour de la revue "die Aktion" de Franz Pfemfert et d'autres publications du même genre comme "das Ziel" de Kurt Hiller et "der Sturm" de Herwarth Walden. Ils aspiraient à troubler la quiétude, voire la somnolence du monde de la littérature et des arts en général en utilisant l'écriture à des fins politiques, en plaçant l'écrivaint au service de la politique. L'action telle que ces intellectuels l'entendaient, se situait donc non seulement dans la perspective d'une remise en question des formes d'expression traditionnelles qui était déjà en cours, mais encore dans la perspective plus vaste de la nécessité d'un "Kulturkampf", d'un combat pour la culture, qui, malgré la similitude de dénomination, n'aurait rien de commun avec les querelles de Bismarck avec l'Eglise Catholique. Il s'agissait plutôt de ce qu'on désigne aujourd'hui communément par le terme de révolution culturelle, et ce combat serait mené en liaison avec la gauche allemande.

Dans une note figurant dans le premier numéro de "die Aktion", Franz Pfemfert définissait ainsi les intentions de la nouvelle revue :"'die Aktion' se met au service de l'idée d'une grande gauche allemande, sans toutefois se placer sur le terrain d'un parti politique déterminé. 'Die Aktion' veut promouvoir l'idée imposante d'une 'organisation de l'intelligence' et aider le mot de 'Kulturkampf' (cette fois pris dans un sens qui ne soit pas seulement celui de lutte politique contre les églises) à retrouver, après avoir été si longtemps honni, son ancien éclat. En art et en littérature, 'die Aktion' cherche à former un contrepoids aux tristes usages de la presse pseudo-libérale qui n'apprécie tout ce qui se fait jour en ma-

tière de nouveauté que d'un strict point de vue guidé par les affaires, qui donc passe tout cela sous silence..." (4) On devait d'ailleurs retrouver la plupart de ces écrivains dans les événements révolutionnaires de 1918 aux côtés du mouvement ouvrier, tel Kurt Hiller qui fut co-fondateur du conseil berlinois des travailleurs intellectuels. Mais leur activisme se limita à ce désir de tirer la littérature de son conformisme politique et intellectuel et de dénoncer sa fonction apologétique de l'ordre existant. (5)

Certes, cet activisme se définit alors comme "la négation du traditionnel, la lutte contre le temps passé et le mépris de celui-ci" (6); certes il aspira, avec Ludwig Rubiner à créer une société nouvelle :"tous les hommes sont associés au même but", écrivait-il,"faire de la terre un royaume du ciel, un véritable Etat de Dieu, dans lequel toute institution terrestre a aussi un sens spirituel" (7); avec Kurt Hiller, il voulut conduire l'homme au paradis dans son corps de chair et ce même Kurt Hiller affirmait son attachement au socialisme, un socialisme qui n'aurait rien de commun avec celui prôné par les syndicats ou les marxistes et qui serait un état d'esprit, une mentalité, une disposition générale de l'âme à la fraternité. (8) Mais cet activisme-là se trouva, dès 1918, aux antipodes des éxigences de la situation politique concrète : comment concilier en effet ses utopies et ses aspirations idéalistes avec une réalité sans cesse plus contraignante ? Lui qui avait fait du verbe l'essentiel de ses préoccupations, avait-il encore sa place et une quelconque raison d'être dans une époque qui exigeait de ceux qui voulaient contribuer à créer un ordre nouveau que l'action prît le pas sur toutes les autres considérations ? Cet activisme d'intellectuels inadapté aux exigences de la situation révolutionnaire nouvelle fut rapidement débordé par ces comportements politiques qui, depuis lors, sont désignés par le terme d'activisme et qui n'ont en commun avec les théories de "die Aktion" que bien peu de choses.

Si nous avons qualifié la réalité de "sans cesse plus contraignante" et cet activisme d'intellectuels"d'inadapté", c'est que l'Allemagne qui sortait vaincue de la Grande

Guerre et qui connaissait le vide politique après la chute du régime wilhelminien, se trouva dans une situation privilégiée pour l'éclosion de mouvements révolutionnaires de différents types. Si nous reprenons notre définition de la révolution dans ses divers sens, nous pouvons constater immédiatement que toutes les conditions existaient pour l'émergence de situations révolutionnaires. Le pays était d'abord vaincu, soumis à des exigences draconiennes par les Alliés, une partie de son territoire lui était arrachée, son honneur était bafoué, son indépendance même était remise en question par un démantèlement systématique de ses forces militaires qui devait intervenir à bref délai. N'était-ce pas le terrain propice à une révolution de type national ? Le sentiment national n'allait-il pas s'exacerber d'autant plus que l'Allemagne, dernière nation à avoir réalisé son unité en Europe, avait été en passe de devenir une puissance d'importance mondiale ? Le terrain serait d'autant plus propice qu'une fraction du personnel politique, - de l'ancien régime comme du nouveau du reste, - allait accepter cette situation pleine de périls pour l'avenir de la nation ; ce faisant, ces politiciens pouvaient apparaître comme les complices de cette atteinte à l'indépendance nationale et par conséquent, être présentés comme des traîtres à la nation.

Particulièrement intéressant, car faisant la synthèse de tous les éléments qui constituaient le terrain favorable à un mouvement de révolution"nationale", est un extrait du récit des événements vécus par August Winnig dans les pays baltes puis en Prusse-Orientale et publié sous le titre de "Heimkehr". Ce militant syndicaliste, membre de la social-démocratie depuis plus de vingt ans, député au Reichstag et investi de hautes fonctions administratives dans ces territoires par le gouvernement issu du mouvement révolutionnaire de novembre 1918, allait abandonner rapidement l'idéal de la révolution "sociale" pour se rallier à ceux qui voulaient entreprendre une révolution"nationale". Pour exprimer son opinion sur la situation, il fonda sa propre revue, "Morgen", dont le premier numéro contenait, en guise de manifeste, le résumé de la situation de l'Allemagne telle qu'il la percevait. Bien que ne

pouvant être considéré comme faisant partie, à cause de l'âge de l'autuer, de notre corpus proprement dit, ce texte mérite d'être cité car il est de ceux qui illustrent bien la façon dont put être perçue et vécue la situation de l'Allemagne par une partie non négligeable de la jeunesse. Il éclaire en effet nettement les facteurs qui expliquèrent sa mobilisation contre le nouveau régime."Au cours des deux mille ans d'histoire que nous pouvons embrasser du regard, il n'y a jamais eu une époque où l'Allemagne ait été dépouillée de sa puissance politique à un tel degré, ou elle ait souffert plus durement de la soumission à une volonté étrangère, où elle ait dû accepter des humiliations plus injurieuses qu'aujourd'hui. Des Allemands sont obligés dans des villes allemandes d'ôter leur chapeau devant des soldats étrangers. Le Reichstag allemand est obligé de voter ou d'abroger des lois en fonction d'exigences de l'étranger. Les esclaves de couleur de nos ennemis se permettent impunément en Allemagne d'egresser des femmes allemandes. Le revenu de notre travail appartient en premier lieu à l'ennemi. Nos impôts servent en premier lieu à satisfaire les revendications de l'étranger. Nous sommes obligés d'obéir à chaque volonté de l'étranger. Oserait-on refuser que les nègres de France feraient leur entrée dans le bassin de la Ruhr pour nous couper notre dernière veine vitale." (9)

A ce terrain favorable à la révolution "nationale", créé par les conditions de la capitulation allemande et la politique des Alliés, s'ajoutaient toutes les conditions pour une révolution sociale et un puissant mouvement contre-révolutionnaire. Nous savons que le mouvement ouvrier représentait une force importante avant la Grande Guerre, aussi bien par ses effectifs que par son degré d'organisation. Car, si nous avons déjà noté l'importance croissante de sa représentation parlementaire, il faut aussi souligner qu'il était parvenu à se doter de structures solides, partout présentes, malgré les pressions des employeurs et la lutte idéologique conduite par l'appareil d'Etat. En outre, les syndicats qu'il contrôlait, regroupait les éléments les plus actifs de la classe ouvrière et leur force était telle que pendant la guerre,

l'appareil d'Etat les avait même utilisés pour coordonner avec les milieux patronaux, tout ce qui était entrepris au niveau des entreprises dans le cadre de l'effort de guerre. Le mouvement ouvrier avait suscité la naissance de toutes sortes d'associations, - de défense, d'éducation populaire, d'épargne, d'entr'aide ou de loisirs-, qui, regroupant en leur sein une partie non négligeable de la classe ouvrière, y compris les femmes et la jeunesse, avaient créé une forme de culture parallèle à la culture bourgeoise et officielle ; il avait enfin par là organisé une véritable contre-société avec sa hiérarchie et son système de valeurs. Or le pouvoir d'Etat que ce mouvement ouvrier structuré s'était fixé comme objectif de conquérir par la voie parlementaire, avait sombré dans la catastrophe militaire, il était donc à prendre car le régime du passé avait fait faillite. Le retour à la paix semblait devoir permettre l'édification de cet 'Etat de l'avenir' dont rêvaient les vieux militants socialistes et pour beaucoup de membres du mouvement ouvrier allemand, notamment pour les plus jeunes, la révolution d'octobre en Russie avait démontré amplement les possibilités de changement.

N'était-ce pas ce changement qu'espérait le jeune Erwin dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" ? Lui et son ami Martin étaient revenus à Berlin alors que la défaite était consommée sur le champ de bataille. "Personne ne les y attendait que la Révolution. Elle ne signifiait pas seulement le grand changement, l'Etat des soviets ou 'tout le pouvoir aux conseils'. Elle signifiait pour eux la nouvelle vie qui aurait aussi peu de rapport avec la vie d'autrefois que l'au-delà avec le monde d'ici-bas. Ils avaient attendu avec autant d'espoir le partage des terres que des sentiments d'une force inouïe au fond de leur coeur. Il avait espéré pour lui pouvoir devenir à présent ajusteur, peut-être même dans cette nouvelle vie, dessinateur industriel, et ce avec autant de force qu'il espérait que le monde nouveau serait dirigé à l'avenir dans la liberté et la justice par une puissance inépuisable. C'est pour cela qu'ils s'étaient battus des semaines entières dans les rues de Berlin." (10)

Mais en même temps se trouvaient réunies toutes les conditions favorables à la naissance d'un puissant mouvement contre-révolutionnaire. Les tenants de l'ancien régime pouvaient encore s'appuyer sur une idéologie que le mouvement ouvrier n'avait pu suffisamment ébranler malgré ses critiques et ses campagnes d'explication, ainsi que sur des forces armées affaiblies certes, mais encore assez puissantes pour être engagées efficacement contre les masses révolutionnaires. De plus, et ce n'était pas négligeable, ces couches dirigeantes percevaient la situation créée par la crise de novembre 1918 comme une rupture totale avec le passé qui risquait de les priver non seulement de leur rôle dominant mais aussi de leur raison même de vivre. N'est-ce pas précisément ce que ressentit le jeune cadet Ernst von Salomon qui exprima dans "der Fragebogen" le désarroi et le désespoir des anciennes couches dirigeantes avec autant de vérité que le héros romanesque Erwin les aspirations confuses du mouvement ouvrier ? Faisant un retour sur son passé dans cet ouvrage, il écrit :"Jusqu'à la Révolution de 1918, il n'y a pas de doute, j'avais vécu dans un monde où tout était tracé d'avance. J'étais issu d'une famille de fonctionnaires et d'officiers, j'avais été élevé dans le corps des cadets du royaume de Prusse, je devais devenir officier. J'avais donc grandi dans une atmosphère dont la valeur s'était jusqu'ici établie pour longtemps et dans laquelle le seul intérêt qu'on marquait pour l'Etat résidait dans l'obligation de le servir..." (11) La révolution de 1918 représenta pour lui la fin des certitudes, la fin de sa position privilégiée. Pour servir l'Etat tel qu'il se l'était représenté, il ne vit d'autre solution que son ralliement au mouvement contre-révolutionnaire.

La situation de l'Allemagne était donc telle que les deux types de révolution étaient possibles, et qu'on put assister à un jeu complexe d'actions et d'interactions, la révolution "sociale" ne pouvant se désintéresser de la crise de conscience nationale et les milieux contre-révolutionnaires exploitant à leur profit ses conséquences. De la sorte, le mouvement contre-révolutionnaire pourrait s'appuyer non seulement sur la réaction de défense des anciennes couches diri-

geantes menacées dans leur statut et leurs conditions d'existence mais aussi sur l'exploitation du sentiment national en révolte contre le statut international humiliant imposé au pays. Les deux camps aux prises dans cette constellation complexe ne pouvaient que radicaliser leur action, tant l'enjeu semblait important et tant l'ennemi à combattre pouvait apparaître comme dangereux.

3/ Ambiguités et incohérences de l'activisme.

A partir de ces quelques remarques rapides, nous avons pu constater que la situation de l'Allemagne au lendemain des événements de novembre 1918 correspondait assez exactement à ce qui, en théorie, peut être qualifié de situation révolutionnaire. Dans la suite de notre étude, nous analyserons plus en détail cette situation qui permit à l'activisme de se manifester avec toute sa violence au service des deux camps antagonistes. Mais bien qu'en théorie cette situation puisse être jugée comme particulièrement facile à définir et que les lignes de front y soient nettement marquées, une première lecture des témoignages sur cette époque laisse apparaître presque immédiatement les ambiguités et les incohérences des activismes en présence.

Alors que pour le politologue ou l'historien les clivages politiques et idéologiques semblent nettement tranchés lorsqu'on étudie le déroulement des événements de cette période, nous découvrons à la lecture des témoignages de ceux qui les vécurent combien grands furent leur désarroi et leurs incertitudes et combien grande aussi fut la confusion dans leur motivation et la définition des buts à court terme. Si certains y perdirent leur identité comme cet officier de carrière et aristocrate saxon Arnold Vieth von Golssenau qui s'identifia progressivement au héros de son roman sur la Grande Guerre au point de lui emprunter son nom, Ludwig Renn, d'autres ne savaient plus très bien contre qui ils combattaient ni au service de quelle cause ils étaient, tant et si bien qu'ils hésitèrent entre l'un et l'autre camp. Peut-on penser que seul leur jeune âge fut responsable de ces incer-

titudes ? - et nous aurons à nous interroger sur ce point car ce fut un élément de justification a posteriori non négligeable dans la présentation que fit par exemple Ernst von Salomon de son passé dans "der Fragebogen" (12) lorsqu'il évoque sa participation à la préparation de l'assassinat de Walter Rathenau. N'y a-t-il pas d'autres causes qui doivent être recherchées par exemple dans les manipulations dont furent l'objet ces jeunes gens dont on tenta d'exploiter les rancoeurs, l'enthousiasme et l'idéalisme ? On ne peut qu'être étonné en effet de constater que les incohérences de leurs motivations et deleurs actes furent parfois aussi grandes qu'était nette en apparence la situation à laquelle ils étaient confrontés.

C'est ainsi qu'une haine commune semblait les animer, la haine contre les bourgeois, leur société, leur système de valeurs et leur Etat. C'est le spectacle de ces bourgeois qui soulevait d'indignation Ernst von Salomon et ses camarades : après avoir trahi la mission éternelle du Reich, ne festoyaient-ils pas dans Berlin en proie à la révolution alors que ces jeunes gens les protégeaient au péril de leur vie en luttant contre les Spartakistes ? C'étaient aussi l'arrogance et l'appétit de pouvoir et de profit de ces mêmes bourgeois quiexaltaient les jeunes révolutionnaires dans leur lutte : n'avaient-ils pas conduit le peuple à la guerre ? n'avaient-ils pas fait de la guerre une gigantesque affaire commerciale pour leur plus grand profit alors que des millions d'êtres humains souffraient et mouraient ? Ne prétendaient-ils pas à présent consolider leur pouvoir et accroître encore l'exploitation de ceux qui avaient survécu au massacre ? Pour tous, ces bourgeois ne méritaient que mépris et que haine. Combattaient-ils donc les mêmes adversaires ? on aurait pu le supposer mais en fait, ils s'affrontaient entre eux en une lutte terrible et sans merci.

C'est ainsi aussi qu'ils crurent aux vertus incomparables de l'action directe quoi qu'il en coûte. Si certains tels Ernst Toller avaient voulu créer un monde nouveau mais avaient connu le doute, tant ils étaient déchirés entre leur idéal de fraternité humaine reposant sur une conception géné-

reuse de l'homme bon par nature et les exigences implacables de la lutte révolutionnaire (13) d'autres s'engagèrent dans l'action sans autre considération que le désir d'agir et le but à atteindre. Les différences étaient-elles si grandes entre ceux qui, comme Ernst von Salomon ou Richard Scheringer, croyaient aux vertus magiques d'un chaos qu'on provoquait sciemment pour en faire surgir un Reich nouveau et plus puissant et ceux qui, comme Max Hölz ou ces prolétaires de la Ruhr et de la région de Halle-Mansfeld, croyaient que de l'action violente au service de la révolution sociale devait naître une société plus juste ?

Quelles furent donc les caractéristiques de ces comportements politiques qui furent les formes extrêmes de la radicalisation des stratégies et des tactiques ? Y eut-il des formes spécifiques pour ces activisme antagonistes que nous qualifierons de "révolutionnaire" et de "contre-révolutionnaire" ? Présentèrent-ils des aspects communs ? En quoi pouvaient-ils se différencier si l'on excepte bien entendu l'orientation finale qu'ils entendaient donner respectivement au cours de l'Histoire humaine ?

Notes relatives au Chapitre 1.

(1) On note depuis la deuxième guerre mondiale l'émergence d'activismes qui n'on pas leur origine dans des situations révolutionnaires mais bien plutôt dans des pays dont les régimes politiques semblent bénéficier d'un large consensus dans l'opinion publique. Il s'agit alors non pas de pousser une situation révolutionnaire à son paroxysme mais de"déstabiliser" par tous les moyens un ordre social et politique figé afin de créer une situation potentiellement révolutionnaire (cf. le "terrorisme" dans nos sociétés occidentales depuis une vingtaine d'années.)

(2) cf. à ce sujet l'article "Revolution" in"Fischer Lexikon, Staat und Politik", herausgegeben von Ernst Fraenkel und Karl Dietrich Bracher. Frankfurt, 1969, p. 297-300.

(3) On peut ici renvoyer à l'analyse que fait Lénine d'une situation révolutionnaire qu'il caractérise de la façon suivante :
"1/impossibilité pour les classes dirigeantes de maintenir leur domination sans en changer la forme... Pour l'éclatement d'une révolution, il ne suffit pas couramment que les "couches inférieures" de la société ne veuillent plus "marcher", il est aussi nécessaire que les "couches supérieures" ne puissent plus continuer à vivre comme par le passé.
2/accentuation de la détresse et de la misère des classes opprimées, détresse et misère qui dépassent alors les normes courantes.
3/augmentation sensible, à partir des causes mentionnées ci-dessus, de l'activité des masses qui, dans une époque"paisible" se laissent exploiter tranquillement, mais qui en des périodes agitées sont entrainées à agir, tout autant en raison de la situation de crise qu'à cause de l'attitude des couches dirigeantes elles-mêmes."
Telles étaient pour Lénine les conditions objectives propices à l'éclatement d'une révolution. Mais, soulignant le fait que toute situation révolutionnaire ne débouche pas forcément sur une révolution, il ajoutait que des modifications subjectives devaient s'ajouter à ces conditions objectives :"à savoir la capacité de la classe révolutionnaire à entreprendre des actions de masse révolutionnaires qui seraient assez puissantes pour abattre l'ancien gouvernement,(ou l'ébranler) gouvernement qui jamais ne 'tombe', pas même dans une époque de crise aiguë si on ne le fait pas 'tomber'".
(les passages soulignés le sont par Lénine lui-même)
cf. Lenin, -"Der Zusammenbruch der II.Internationale", in "Werke", Bd. 21, p. 206-207.

(4) "Die Aktion" Heft 1, 1.März 1911. Ce texte est repris par A.Soergel et C.Hohoff, in "Dichtung und Dichter der Zeit", Bd. 2, Düsseldorf 1964, p. 143.

(5) cf. sur l'activisme pris dans ce sens la thèse de doctorat de Wolfgang Paulsen, "Expressionismus und Aktivismus", Bern 1934. A propos d'une comparaison entre expressionnisme et activisme, il analyse de façon détaillée les composantes de ce dernier dans sa forme littéraire.

(6) Wolfgang Paulsen, - ibidem, p. 126

(7) cité par Wolfgang Paulsen, ibidem, p.12

(8) cf. sur ces points le chapitre 4 de la thèse de Wolfgang Paulsen mentionnée ci-dessus.

(9) August Winnig, - "Heimkehr", Hamburg 1936, p.331

(10) Anna Seghers, - "die Toten bleiben jung", Berlin/DDR 1959, p.9

(11) Ernst von Salomon, - "der Fragebogen", Hamburg 1961, p. 328

(12) cf. Ernst von Salomon, - ibidem, p. 109.

(13) Ses "Briefe aus dem Gefängnis"(Lettres de prison) et son récit autobiographique "eine Jugend in Deutschland" sont les expressions tourmentées de ces contradictions entre les exigences de la lutte révolutionnaire et l'idéal utopique d'une humanité bonne et généreuse. cf. son attitude au cours de la lutte armée entre les troupes de Noske associées aux corps francs et la République des Conseils de Bavière.

-:-:-:-:-:-:-:-

Chapitre 2 : DU REFUS DES REGLES DE LA VIE COLLECTIVE AU PASSAGE A L'ACTION DIRECTE.

Comme l'étymologie l'indique déjà, la première caractéristique de l'activisme est le recours à l'action directe, même violente, pour imposer à la société tout entière ou à un groupe déterminé une modification radicale de son genre de vie ou des règles qui régissent la vie de ses membres. C'est sous cette forme qu'il est immédiatement perceptible ; ses adeptes ne cherchent pas du reste à dissimuler leurs principes : bien au contraire, ils considèrent que c'est la preuve de leur supériorité sur la masse stupide. Cette fonction privilégiée conférée à l'action et destinée à provoquer d'abord une situation de rupture puis à établir un ordre nouveau se manifeste en premier lieu dans un comportement de refus à l'égard de ce qui constitue le code qui traditionnellement détermine les rapports entre individus, qu'il s'agisse de la morale communément admise par le groupe ou de la législation et des pratiques politiques qui en règlent la vie quotidienne.

Quel que soit le type de société dans lequel l'individu est appelé à vivre, il est soumis à l'observation d'un certain code écrit ou non-écrit destiné à évacuer des rapports interindividuels les heurts et conflits. C'est une sorte de contrat tacitement accepté qui permet par une série de compromis entre intérêts ou désirs divergents d'établir un équilibre de fait au sein de la collectivité. Que ce contrat repose sur l'autorité d'une religion qui lui donne par là une dimension supérieure à l'humain, partant une légitimité que l'homme ne peut contester, ou qu'il repose sur des lois édictées par ceux qui sont considérés comme les "Sages" - appelés à remplir ces fonctions à cause de leur valeur personnelle unanimement reconnue ou parce qu'ils ont été désignés à cet effet par le groupe -, il constitue le cadre dans lequel s'inscrit la vie de la collectivité et de l'individu.

Il est destiné essentiellement à préserver la vie de l'individu lui-même contre toutes formes d'agression, à garantir l'inviolabilité de la propriété des biens, qu'elle soit privée ou collective, et à assurer enfin (si on veut le définir dans ses grandes lignes) la survie de la collectivité en tant que telle, notamment en développant le sens du devoir à son service.

Or, que constatons-nous, avant même d'aborder les problèmes de la vie politique au cours de cette période de l'histoire allemande ? Certains individus, qui seront aussi des activistes au sens politique, remettent en cause le principe même de l'existence de ce contrat et des institutions qui le garantissent. Il y eut certes de tout temps des formes de délinquance mais notre période de référence se caractérisa par le refus délibéré par certains individus d'accepter les compromis nécessaires entre ses exigences et celles du groupe.

Lorsque dans un de ses films les plus célèbres, Fritz Lang mit en scène en 1922 le Docteur Mabuse et qu'il lui fit dire "je suis la loi", il nous présentait un individu, surhomme du crime au sens traditionnel, qui entrait en lutte ouverte avec les institutions sociales existances et leurs règles. Cet individu, à la tête d'un gang de tueurs et de faux-monnayeurs aveugles,qui terrorisait la société du début des années 20, qui prétendait infléchir le cours de l'histoire par son action en jouant à la bourse, en jouant aussi avec l'amour et le destin des autres, c'était certes un criminel ordinaire, mais c'était aussi le symbole de ces premières années de l'après-guerre. Ce film fut moins un documentaire sur le crime qu'un documentaire sur l'époque elle-même, sur cette soif d'action et de pouvoir que Mabuse essaya d'assouvir par l'argent. Cas extrême sans nul doute, mais révléateur de tendances profondes dont nous tenterons plus tard d'analyser les causes. Si Mabuse fut une espèce de surhomme du crime, nombreuses furent dans la jeune génération les tentatives visant à remettre en question les règles de la vie sociale. C'est dans l'attitude à l'égard de ces règles que nous rencontrerons les premières manifestations

de l'activisme.

1/ Contestation des principes régissant la vie sociale et du rôle de l'appareil judiciaire.

Cette remise en question des règles de la vie sociale prit d'abord la forme d'un simple refus de la morale traditionnelle, forme bénigne de l'activisme qui, du reste pouvait se parer du prestige de justifications philosophiques, mais forme de l'activisme tout de même car elle constitua le point de départ d'un refus global de la société et le fondemant d'une action orientée uniquement en fonction des aspirations de l'individu. L'un des personnages du roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung", Lütgens, représente bien cette révolte de l'individu contre l'éthique traditionnelle fortement marquée dans nos sociétés occidentales par l'empreinte du Christianisme. Au cours d'une conversation avec son ami von Lieven, il lui expliqua un jour ce qu'était cette"profession de foi des incroyants"qui orientait sa vie. Lütgens n'était pas un criminel de haute volée comme Mabuse, mais son discours, nourri d'un nitzschéisme vulgaire, contenait en germe toutes les prémisses de l'activisme. Parodiant les dix commandements du Christianisme, il affirmait sa propre morale envers et contre tous dans ses "dix commandements des Sans-Dieu" :"Dans mon Etat, auront la puissance ceux qui seront libres et hardis comme toi et moi ; ce que disent ces dix commandements des Sans-Dieu : tu n'adoreras que d'autres Dieux et non moi, tu tueras avec plaisir ; tu commettras constamment l'adultère afin d'engendrer les fils les plus nombreux et les plus vigoureux possible. Seul celui qui se conformera à ces commandements méritera respect et honneur. Et ce ne seront pas des petits-bourgeois de la République de Weimar mais des hommes comme toi et moi dotés de force et de volonté." (1)

Pour ces deux jeunes gens, anciens combattants du front et anciens membres des corps francs, il ne faisait aucun

doute qu'ils n'avaient pas à se plier aux règles de la morale des médiocres qui foisonnaient dans la masse ; ils bravaient à la fois l'autorité divine et les règles de nos sociétés occidentales ; ils érigeaient leur propre volonté et leur propre force individuelle en loi absolue. Dans leurs propos apparaissaient deux termes aussi importants l'un que l'autre qui sont au centre du discours de l'activiste : la notion de liberté conçue comme refus de toute contrainte imposée de l'extérieur à l'individu, c'est à dire la négation de toute règle collective à laquelle l'individu devrait se soumettre, et la notion de force individuelle que l'individu met en jeu avec hardiesse pour organiser son existence sans autre considération que les limites de cette propre force. Le corollaire de ces deux affirmations est le mépris de la masse, de ceux qui sont incapables de témérité et de volonté, de ceux que Lütgens qualifiait de petits-bourgeois. Le caractère violemment élitiste de ces conceptions justifiait l'existence de fait de deux types de morale : l'une réservée à des individus exceptionnels, l'autre qui était le lot commun de la foule anonyme.

D'emblée, bien que sur le ton ironique, Lütgens se plaçait donc hors-la-loi au sens étymologique du terme. Si chez Lütgens l'affirmation du droit imprescriptible à décider soi-même de ce qui est bon ou mauvais, ne débouchait pas sur des actes répréhensibles au sens de la légalité traditionnelle, s'il n'y avait pas heurt caractérisé avec les réprésentants et défenseurs de cette légalité, il n'en fut pas toujours de même. Il y eut en effet de nombreux cas où l'individu, après avoir défini lui-même les critères de ses actes, se trouva placé dans la position du rebelle face à la société lorsqu'il les mit en pratique. Il est alors intéressant d'étudier le comportement de ces individus devant la justice chargée de faire respecter les règles de la vie qu'il avaient enfreintes.

Trois exemples caractéristiques nous sont fournis par notre corpus et ils illustrent bien, étant donné l'importance du délit, à quel point l'activisme plongeait ses racines

dans la négation des règles qui délimitent le champ d'action de l'individu dans la vie sociale. Chez Erich-Maria Remarque, c'est le procès d'un jeune soldat démobilisé qui a assassiné un rival à son retour du front ; avec Max Hölz, il ne s'agit plus de fiction mais de la réalité lorsqu'il comparut le 22 juin 1921 devant la Cour spéciale de Moabit pour y répondre des "délits" commis par lui depuis la fin de la guerre; avec lui, nous passons aussi du domaine du droit commun à l'affaire politique, mais les délits qu'on lui reprocha pouvaient encore dans une certaine mesure être assimilés à des délits de droit commun. Avec Ernst von Salomon enfin, il s'agit du procès politique caractérisé, dans l'affaire de l'assassinat de Walter Rathenau. Quel fut donc leur comportement devant la justice ?

Dans son roman "der Weg zurück", Erich Maria Remarque aborde le problème d'un jeune soldat, récemment démobilisé, Albert, qui comparut devant la cour d'Assises pour le meurtre commis sur la personne de Bartscher, son rival auprès d'une jeune femme. Il était difficile pour celui qui était à peine sorti de l'adolescence, de faire la différence entre le fait de tuer des hommes qu'il ne connaissait pas, simplement parce qu'ils portaient un uniforme différent du sein et que les ordres étaient de le faire, et le fait de tuer quelqu'un qu'on connaissait trop bien parce qu'il vous avait fait du tort, une fois la paix revenue. Il ne comprenait pas, - ni ses anciens compagnons de tranchée - que dans le premier cas l'assassinat collectif commis de sang-froid ait pu valoir à son auteur la croix de fer de lère classe et que dans l'autre, le meurtre d'un individu auquel il avait toutes les raisons d'en vouloir, l'ait conduit au banc d'infâmie pour y être jugé conformément aux paragraphes du Code Pénal. Cette relativité qui s'appliquait à l'impératif fondamental de toute société humaine "tu ne tueras point", les plongeait tous dans le plus grand désarroi et leur réaction fut d'affirmer qu'ils ne reconnaissaient pas l'hypocrisie de ce tribunal qui prétendait sanctionner cet acte.

Au cours de l'audience de la Cour d'Assises, - nous sommes en 1919 -, les amis de l'accusé bravèrent donc collectivement les juges et l'appareil judiciaire. C'est Tjaden qui reçut une amende pour injures à la Cour, laquelle on doubla le montant lorsque celui-ci déclara au moment de la payer "c'est bon marché". C'est Ernst, le narrateur, qui rejeta la responsabilité du meurtre sur les représentants de l'ordre social qui avaient exigé de tous les hommes valides il n'y avait pas si longtemps encore, qu'ils tuent leur prochain. C'est Willy qui, à la remarque du procureur :"la dignité du tribunal exige..." répliqua immédiatement :"Ne montez donc pas sur vos grands chevaux, vous, le serpent qui se nourrit de paragraphes, ou alors, pensez-vous que devant cette toge qui vous va comme à un singe, nous allons tenir notre gueule ? Essayez donc de nous foutre dehors ! Qu'est-ce que vous savez de nous ?" (2) Et il conclut sa déposition qui était en fait le refus de ce Code Pénal qualifié de "paragraphes" (3) en déclarant :"nous savons nous-mêmes que nous ne pouvons pas nous permettre au gré de nos envie nos ennemis privés, mais quand la rage nous prend et que tout va de travers, souvenez-vous alors aussi de l'origine de ce comportement." (4) La dernière déposition fut celle du narrateur Ernst qui refusa à la justice le droit de juger Albert car ceux qui étaient chargés de la rendre, c'étaient ceux-là même qui avaient trompé sa génération et qui l'avaient précipitée dans la guerre ; et ils ne savaient à présent que "falsifier les choses, attiser la haine et mettre en action des paragraphes". (5) Ces déclarations attirèrent sur le champ une condamnation de prison ferme aux deux témoins, mais qu'importait cette condamnation ! elle n'avait rien d'infâmant, au contraire, car elle était la preuve de leur solidarité avec Albert qui était plus victime d'une situation que coupable de meurtre. Lorsque la sentence fut prononcée contre lui, il l'écouta, impassible, car il ne reconnaissait à personne, et à cette Cour d'Assises moins qu'à quiconque, le droit de le juger.

Le refus de se soumettre aux lois de la société et d'accepter les principes qui les fondent, s'appuyait ici

sur la relativité que leur avait conférée l'expérience de la guerre qui venait de prendre fin. Prenant acte de la relativité de principes naguère érigés en impératifs absolus, certains individus revendiquèrent alors le droit pour eux-mêmes d'étendre leur relativité au domaine de l'intérêt individuel, puisque la collectivité s'était arrogée le droit, lorsque cela lui était utile, de les relativiser. Erich-Maria Remarque posait donc par là le problème du délit de croit commun qui n'était plus ressenti comme délit, c'est à dire déjà, bien que dépourvue de tout contexte ou motivation politique, le problème de la forme extrême de l'activisme dans la vie sociale. Plus courants furent les cas où les motivations politiques permirent à l'inculpé avec plus de crédibilité de dénier à la justice le droit de se prononcer dans l'affaire qui le concernait, et, sinon avec plus de crédibilité, du moins avec une apparence de plus grande légitimité, car c'était au nom de la dignité de l'homme bafouée ou du salut de la nation trahie qu'il refusait à la justice le droit de sanctionner ses actes.

Max Hölz dut comparaître, quant à lui, devant une juridiction d'exception, c'est à dire devant l'institution la plus radicale par les procédures et les méthodes créée par l'appareil judiciaire pour tenter de préserver l'ordre social. Il s'était rendu coupable, selon le Code Pénal, d'actes incompatibles avec le fonctionnement normal d'une société. Comme animateur du mouvement de protestation des chômeurs dans le Vogtland au cours de l'hiver 1918-1919, il avait porté atteinte à la propriété privée, en l'occurrence aux forêts que possédait le baron von Trützschler-Falkenstein, en organisant des distributions de bois gratuites pour les sans-ressources ; comme organisateur de la résistance au putsch de Kapp en mars 1920, il avait constitué des bandes armées, séquestré des notables à Falkenstein, incendié quelques villas bourgeoises ; lorsqu'avait éclaté le soulèvement ouvrier dans la région de Halle-Mansfeld en mars 1921, il avait rejoint les groupes d'insurgés et là encore, il avait participé à la constitution de bandes armées et pouvait être accusé en con-

séquence d'atteintes à la propriété privée par suite des destructions survenues au cours des combats avec la Schupo et la Reichswehr. Mais Max Hölz contesta le bien-fondé de ces accusations et surtout dénia à la justice le droit de le condamner.

C'est pourquoi il conçut sa déclaration devant le tribunal comme un réquisitoire contre la société bourgeoise.(6) "Je ne prends pas la parole pour me défendre, je ne me sens pas coupable, et en tout cas pas le moins du monde devant un tribunal bourgeois que je ne reconnais pas." (7) Immédiatement il qualifia les magistrats qui siégeaient devant lui de poupées de bois d'un théâtre de marionnettes ; ils étaient bien des poupées de bois car ils n'avaient pas de coeur. Si dans le roman d'Erich-Maria Remarque, les jeunes amis de l'inculpé refusaient de reconnaître la légitimité du jugement, c'était parce que ceux qui étaient chargés de faire appliquer la loi ignoraient tout de l'individu qu'ils devaient juger et de ses problèmes, ils ne recherchaient que l'adéquation du châtiment au crime. Ici, au premier abord, la justification est identique : ces magistrats qui n'avaient pas de coeur, qui ne savaient pas ce qu'était la misère humaine, n'avaient aucun droit de le condamner, lui Max Hölz, pour les actes incriminés puisqu'il voulait précisément porter remède à cette misère. Mais allant plus loin que les jeunes personnages d'Erich-Maria Remarque, il accusa ce tribunal bourgeois de ne défendre que certains intérêts et au-delà de ce tribunal, c'était toute une société qu'il mettait en accusation, une société qui elle-même n'hésitait pas à employer la violence - 46 ouvriers des usines Leuna n'avaient-ils pas été assassinés par la police en mars 1921 ? - lorsqu'elle l'estimait utile à sa survie et qui de toutes façons privait toute une partie de la population de la jouissance des biens matériels indispensables à sa subsistance.(8) Il prenait acte lui aussi de la relativité des principes qui régissaient la vie de la société bourgeoise mais au lieu de revendiquer pour l'individu seul le droit de les relativiser aussi à son propre compte, il s'érigeait en porte-parole du groupe des opprimés et des exploités : au nom de l'honneur prolétarien qu'il définissait de la façon suivante :"solidarité de tous les exploités, amour

du prochain, faire preuve par l'action qu'on aime son prochain comme son frère, le monde est notre patrie et tous les hommes sont frères" (9), il condamnait le tribunal lui-même pour les mêmes motifs que ceux que le tribunal invoquait contre lui.

Il ne s'agissait donc plus d'une protestation individuelle contre le fonctionnement de la justice et l'inadéquation du Code Pénal à l'histoire d'un individu, mais d'un refus caractérisé de l'intervention de l'appareil judiciaire en tant qu'instrument de domination au service d'une classe et d'un refus global des principes qui la guidaient car hypocritement érigés en valeurs absolues, ils masquaient seulement les intérêts de cette même classe. C'est dans cette perspective qu'il conçut l'ouvrage qu'il rédigea en prison à la suite de son procés "Vom weissen Kreuz zur roten Fahne". Dans son avant-propos il écrivait :"Je ne suis pas le seul à avoir eu des parents pauvres et accablés par le travail, je ne suis pas le seul à avoir été rossé comme domestique, à m'être enfui, à avoir cherché du travail alors que j'avais faim, à avoir cru en Dieu et à être parti à la guerre ; je ne suis pas le seul à qui les yeux s'ouvrirent, je ne suis pas le seul à avoir retourné mon fusil contre les oppresseurs, à avoir comparu devant des juges de classe, à être descendu dévêtu dans les chambres de tortures des prisons allemandes. Des milliers font des expériences, endurent les mêmes souffrances que moi ; Mais ils sont muets et c'est en leur nom que je parle." (10)

Le cheminement de la pensée du jeune Ernst von Salomon ne fut pas sensiblement différent de celui de Max Hölz. Seules changeaient l'identité du groupe qu'il prétendit représenter et la fonction qu'il attribuait à la Cour qui devait le juger. Par deux fois il se trouva face à face avec l'appareil judiciaire :(11) une première fois en octobre 1922, comparution devant le tribunal spécial créé en vertu de la loi sur la protection de la République dont l'adoption avait suivi l'assassinat de Walter Rathenau. Il était accusé de complicité pour avoir fourni un chauffeur au groupe des meurtriers chauffeur qui du reste ne participa pas à l'action elle-même. Une seconde fois, 5 ans plus tard, en 1927, pour tentative d'assassinat sur la personne d'un chauffeur qui, pour le compte

de l'Organisation Consul, avait participé à l'enlèvement de deux officiers de marine emprisonnés après une condamnation pour"crime de guerre", qui avait menacé de dénoncer les auteurs de l'enlèvement dans une tentative de chantage et qui pour cette raison, selon les lois de la Feme, avait été condamné à mort par l'organisation. Dans les deux cas, les accusés, membres du groupe dont Ernst von Salomon faisait partie, ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. "Il n'y avait même pas de tension en nous, mais un dégoût à vomir et l'envie de respirer de l'air frais." (12) Ce qui se déroulait au cours de ce procès "grotesque" ne les concernait pas, pourtant il y allait, dans le premier cas, de leur condamnation pour l'assassinat de Walter Rathenau. Quelques années plus tard, lors du procès pour la tentative d'assassiant sur Weigelt/ Wagner, ce fut la même impression que ressentit Ernst von Salomon :"Pour moi, cela semblait être comme un théâtre. J'étais assis sur mon petit banc, sans presque manifester d'intérêt pour ce qui se passait et il fallait sans cesse que je me fasse violence pour m'arracher à l'étonnement que je ressentais en constatant combien au fond ce qui constituait l'objet des débats me concernait peu." (13) Quant à ce que faisaient ses coinculpés au cours du procés pour l'assassinat de Walter Rathenau, Ernst von Salomon s'en souvient bien : ils furent plusieurs fois rappelés à l'ordre car au lieu de suivre le déroulement des débats, ils bavardaient entre eux, comme si rien ne les concernait. (14)

Cette attitude de refus systématique s'explique, comme dans le cas de Max Hölz et même de ce jeune inculpé du roman d'Erich-Maria Remarque, d'abord par le fait que ce que l'appareil judiciaire appréhende du réel et qu'il prétend juger, n'est qu'une série de faits (15) et que ces faits ainsi perçus et présentés n'ont rien de commun avec ce qu'il avait vécu. "Rien de ce qui, en ces temps d'un trouble indicible, avait été vivant et plein de mouvement ne resurgissait, ce qui ressuscitait et qui devenait un fantôme de vie avec son existence propre, une nouvelle réalité, c'était un événement qui avait été inventé de toutes pièces par de nombreux cerveaux... Il arriva que le juge d'instruction fît erreur pré-

cisément là où il croyait savoir toute la vérité, sur les cent-vingt dépositions authentiques des témoins, soixante détruisaient le contenu des soixante autres, l'acte d'accusation s'avérait n'être qu'un document d'une bouleversante inconscience et au cours des débats, le drame devint comédie." (16) C'était en fait le même reproche : que savaient ces juges, représentants de la masse anonyme et médiocre, des accusés et de leurs vrais mobiles ? Ils restaient prisonniers de la "logique de leurs paragraphes" qui était "glaciale et totalement plate". (17) Ils ne vivaient que dans un monde de papier, dans lequel tout devait être prévu à l'avance. N'assimilaient-ils pas tout acte à un acte déjà défini par la jursiprudence sans en examiner la spécificité ? Ne mettaient-ils pas Ernst von Salomon, qui avait procuré un chauffeur au groupe de meurtriers de Walter Rathenau - un chauffeur qui du reste ne serait pas utilisé -, sur le même plan que le fiancé d'une jeune fille qui avait l'intention d'avorter et à qui il avait fourni une pince à cet effet, - une pince dont elle n'avait pas fait usage ? Dans les deux cas, la complicité était évidente, car la volonté du coupable avait été renforcée par l'aide proposée. Mais là n'était pas ce qu'Ernst von Salomon considérait comme le plus grave, bien que la justice y apparût comme une machine déshumanisée, incapable de comprendre l'individu. (18)

Le plus grave, comme dans le cas de Max Hölz, c'était que l'inculpé déniait à ses juges le droit de le juger. Que représentaient en effet ces juges ? Alors que pour Max Hölz ils représentaient les défenseurs d'un type de société et usurpaient les impératifs catégoriques de la morale concernant le respect du bien d'autrui au profit d'un ordre social qui reposait sur des intérêts particuliers et excluait du bénéfice de la propriété toute une classe d'individus, ils représentaient pour Ernst von Salomon un Etat qui avait trahi sa mission, ou du moins celle qu'il considérait comme la mission de tout Etat, lui, le fils d'une famille d'officiers et de hauts fonctionnaires, à savoir la défense de la nation, qu'il s'agisse du territoire sur lequel elle vivait ou de son honneur traditionnel.

Ces juges détournaient les impératifs catégoriques de la morale concernant le respect de la vie d'autrui au profit d'un Etat qui, lui, mettait en cause l'existence de la nation elle-même. Au centre du problème de la légitimité de la justice se trouvait bien cette constatation de l'usurpation de valeurs morales et religieuses au profit d'un Etat traître à sa fonction. Ce n'est pas un hasard si Ernst von Salomon recopia presque in extenso le contenu du cahier bleu qui contenait le règlement intérieur de la prison où devait purger la peine qui lui avait été infligée à l'issue du procès d'octobre 1922. Pour justifier sa légitimité, la justice weimarienne - qui était celle d'un Etat qui n'en était pas un ! - assimilait crime politique et crime crapuleux et cet amalgame lui permettait de rappeler que l'Etat et sa justice temporelle n'étaient que les instruments de la volonté de Dieu. "Dieu n' a pas voulu supporter" pouvait-on lire dans ce texte, "que tu abuses plus longtemps de ta liberté pour commettre des péchés et violer le droit. C'est pourquoi il t'a pris ta liberté, c'est pourquoi il te clame : 'Jusqu'ici et pas plus loin'. La peine que le juge t'a infligée, émane du juge éternel dont tu as troublé l'ordre et dont tu as enfreint les commandements. Tu es ici pour purger ta peine et toute peine est ressentie comme un mal, ne l'oublie pas, personne d'autre n'est coupable que toi". Ce règlement intérieur soulignait ensuite les aspects positifs du séjour en prison et il s'achevait sur une exhortation : afin de parvenir à une nouvelle vie qui satisfasse Dieu et les hommes,"soumets-toi à la loi de l'Etat ! soumets-toi aussi au règlement de cette maison, tout ce qu'il t'enjoint doit être ponctuellement exécuté".. car de l'éxécution de la peine dépendait l'accomplissement du salut de l'individu. (19) Pour Ernst von Salomon il ne faisait aucun doute que cette confiscation et perversion de l'idée de Dieu et de la morale appelait une riposte violente puisque par le soutien accordé à cet Etat, elles ne pouvaient que permettre la pérennisation d'un ordre social qui au nom d'idéaux humanitaires, sacrifiait ce qui était essentiel et transcendait l'homme, la Nation.

C'est pourquoi il n'avait que mépris pour ces fonc-

tionnaires de l'appareil judiciaire, notamment pour ce procureur qui, usant et abusant du "pathos de la justice", avait requis contre lui 5 ans de réclusion criminelle dans l'affaire de la Feme, pour ce même procureur qui s'était opposé à sa grâce mais qui, avant son transfert à la maison centrale, lui"avait rendu visite pour lui dire qu'il n'avait voulu que son bien et qu'il ne faisait que son devoir". (20) L'hypocrisie s'ajoutait ainsi à l'usurpation et à la perversion de valeurs morales et religieuses, il n'y avait que des "gens bien" sur terre, les gredins n'existaient pas, tous avaient bonne conscience, même ceux qui se chargeaient des basses besognes destinées à perpétuer ce système politique.

Au centre même de cette interrogation sur la légitimité des prétentions et pratiques de la justice, nous avons chaque fois rencontré, dans ces trois situations exemplaires car elles correspondent à trois formes d'activisme aux motivations différentes, voire opposées, - refus anarchique de la loi, chez Erich-Maria Remarque, refus de la loi en tant que moyen de défendre les privilèges de l'ordre social bourgeois chez Max Hölz, refus de la loi en tant qu'instrument de défense d'un Etat traître à la nation chez Ernst von Salomon, - l'interrogation latente sur la légitimité d'un pouvoir politique qui méconnaissait tantôt les aspirations d'un individu, tantôt les aspirations d'une classe, tantôt les exigences de la Nation. Il ne faut donc pas s'étonner si cette situation extrême, - comparution d'un individu devant la justice et condamnation de celui-ci -, pouvait être accompagnée du refus d'accepter les règles écrites et les pratiques qui déterminaient le fonctionnement pacifique des institutions politiques. De même qu'ils refusaient le contrat qui fixait les droits et devoirs de chacun dans la collectivité, de même ils refusaient le contrat écrit qui garantissait le jeu pacifique de l'exercice du pouvoir en tentant de donner une forme particulière à leur opposition à celui-ci. Mais comment justifiaient-ils leur opposition ?

2/ Contestation des principes et pratiques politiques du système parlemantaire.

Au centre de l'interrogation sur l'attitude à adopter face au pouvoir politique se trouvait le problème de la nature même du régime parlementaire non seulement pour des raisons conjoncturelles qui tenaient aux caractéristiques du système politique de Weimar mais aussi pour des raisons plus profondes : ce type de régime reposait en effat sur le principe de l'acceptation de compromis entre majorité et minorité, et quand le compromis n'était pas possible, sur l'acceptation par la minorité, quelles que soient par ailleurs ses objections, de la décision prise par la majorité. Il ne nous appartient pas encore d'analyser les causes du refus de ce type de régime politique (21), nous nous contenterons pour l'instant de décrire cette attitude de refus avec ce que cela impliqua pour le comportement d'un individu ou d'un groupe donné.

Après l'effondrement du système politique wilhelminien qui reposait, malgré les correctifs constitutionnels qui lui avaient été apportés, sur le principe de la légitimité monarchique traditionnelle, c'est à dire sur la prétention d'une dynastie à assumer le pouvoir "par la grâce de Dieu", - qu'on se souvienne ici de l'attitude significative du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV repoussant la couronne impériale que lui offrait le Parlement de Francfort en 1848 : il ne pouvait accepter une légitimité s'appuyant sur une démarche populaire car il ne pouvait tenir la couronne de l'Empire que de Dieu lui-même ; qu'on se souvienne aussi des affirmations réitérées de Guillaume II de son attachement à ce principe de droit divin - le système politique allemand défini par la Constitution de Weimar reposa sur la légitimité démocratique, c'est à dire sur la reconnaissance de la souveraineté du peuple. Celle-ci était fondée sur le principe mis en honneur par la philosophie du Siècle des Lumières selon lequel la raison autonome est le seul critère permettant de juger toutes choses, (22) et notamment le seul instrument capable d'organiser et de légitimer l'intervention des

institutions politiques.

Celles-ci sont créées par des individus considérés comme les dépositaires de la raison et uniquement en tant que tels, dans le but de protéger la collectivité contre des dangers qui viendraient de l'extérieur et d'établir en son sein un ordre juridique capable de la protéger contre toute forme de violence. Ils délèguent alors à cet Etat une partie de leurs droits naturels dans la mesure où il est l'expression collective de la raison. La souveraineté proprement dite n'est donc pas aux mains d'un despote qui n'agirait que selon son bon plaisir, n'ayant de comptes à rendre qu'à Dieu et à l'histoire, mais entre les mains de la somme des individus qui, dans la pratique, en confèrent l'exercice à certains d'entre eux qui sont désignés à cet effet et qui doivent leur rendre des comptes. Par là, l'exercice de la souveraineté populaire conférée à des représentants de la collectivité qu'elle désigne en son sein au moyen d'élections, débouche sur le système représentatif de type parlementaire dans lequel le pouvoir exécutif a pour mission d'appliquer une politique définie par la majorité des représentants du peuple, la minorité devant s'incliner devant la volonté majoritaire qui s'est exprimée à l'issue d'une confrontation des points de vue dans les organes représentatifs. Un tel système qui devrait exclure tout à la fois l'autorité de la tradition et la contrainte par la force, fonctionne donc, contrairement à des régimes de type monarchique ou dictatorial pur, sur la base de l'acceptation du principe même de ce contrat liant les individus pour une délégation de pouvoir à quelques-uns mais aussi de l'acceptation des modalités de son exercice codifiées dans des textes constitutionnels ou législatifs. En outre, il présuppose la reconnaissance comme conforme à la raison de la décision prise par la majorité, son acceptation en tant que telle par la minorité et la reconnaissance du caractère intangible de cette même décision. Naturellement, pour que le système puisse fonctionner il faut que des droits égaux soient garantis à tous les individus ou groupes lors de l'élaboration de la poltique qui aura ensuite force de loi pour tous, notamment à ceux qui

qui, pour tel ou tel motif, sont en contradiction avec la volonté majoritaire afin qu'ils puissent faire valoir leurs arguments.

C'est dans ce cadre général que se sont constitués progressivement des organisations ou partis comme expression de la volonté de tel ou tel groupe dans l'élaboration de la politique de la collectivité, - qu'il s'agisse, pour reprendre les distinctions établies par Max Weber, de partis à programmes qui définissent des objectifs précis à réaliser, de partis de classes qui représentent les intérêts ou revendications de certaines classes ou couches sociales, de partis orientés par une idéologie (religion ou système philosophique) ou de partis organisés uniquement dans le but de s'emparer des emplois dans l'appareil d'Etat au bénéfice de leurs dirigeants suivant le "spoil system" américain du 19ème siècle.

Le rappel, même schématique, de ces quelques notions élémentaires était nécessaire pour permettre une description systématique du comportement de l'activiste face au pouvoir politique tel qu'il se trouva défini à partir de 1919 par la Constitution de Weimar. Ici encore, comme dans le cas de la contestation de la fonction de l'appareil judiciaire, nous constaterons un certain nombre de convergences dans les comportements d'individus ou de groupes à motivations opposées ou divergentes.

L'activisme se manifesta d'abord, et c'est bien naturel, chez ceux qui refusèrent catégoriquement le principe même de la légitimité du nouveau régime politique, c'est à dire parmi les tenants de la légitimité de type monarchique fondée sur la tradition qui conférait à un monarque et à une élite sociale le droit absolu et imprescriptible de gouverner, un droit transmissible par hérédité. Bien qu'il s'en défende et qu'il prétende représenter par la suite ce qui fut appelé "nouveau nationalisme" ou "konservative Revolution", Ernst von Salomon contestait au nom de la tradition et de l'histoire le droit, pour la raison, de déterminer les orientations de la vie politique. Issu d'une famille qui avait

fourni à l'Etat prussien des fonctionnaires et des officiers, il considérait l'Etat comme une donnée intangible :"L'Etat", écrivait-il dans"der Fragebogen","était quelque chose qui semblait fondé sur des bases solides. Dans ce domaine, il devait apparaître sous sa forme idéale comme un instrument destiné à aider le roi à imposer la volonté de servir le bien général et public par le droit. Les modifications constitutionnelles que l'Etat avait connu au cours de son évolution, pouvaient bien n'avoir pas obtenu partout un assentiment total, elles avaient néanmoins été considérées, si on se plaçait dans la perspective qui déterminait l'atmosphère du milieu dont j'était issu, comme des données et jamais désavouées consciemmente." (23)

L'éducation qu'il avait reçue à l'école de cadets avait précisément pour but de former le caractère des individus destinés à servir l'Etat ainsi conçu. Dans l'avant-propos à son récit autobiographique "die Kadetten", il souligne clairement que cette éducation n'avait jamais été conçue comme un privilège mais comme un devoir, comme le premier même de la noblesse prussienne puis de la bourgeoisie. (24) Celui qui était passé par le corps des cadets avait le devoir de mourir pour son roi et son Etat si le roi voulait bien l'exiger de lui, car c'est cela qu'on allait lui apprendre dès son admission à l'école. En quelques phrases brèves, le lieutenant Kramer le lui avait expliqué sans ambiguité :"Messieurs", avait-il déclaré aux jeunes garçons nouvellement arrivés et dont Ernst von Salomon, alors âgé de 11 ans faisait partie, vous avez choisi la plus belle profession qu'il y ait sur cette terre. Vous avez devant vos yeux le but le plus élevé qu'il y ait sur cette terre. Nous vous apprendrons ici à atteindre ce but ; vous êtes ici pour apprendre ce qui seul donnera à votre vie sa justification suprême. Vous êtes ici pour apprendre à mourir." (25) Il est bien évident qu'une telle éducation s'inscrivait dans un système politique bien défini dans lequel la raison ne jouait aucun rôle : seule comptait la tradition qui conférait à la dynastie de Prusse tout pouvoir dans l'Etat tandis que l'individu n'avait qu'une seule mission, celle de contribuer par tous les moyens, y com-

pris, bien entendu, le sacrifice de sa vie, à le défendre.

On comprend dès lors, après 1918, le désarroi de ceux qui avaient reçu cette éducation et leur refus absolu de reconnaître la légitimité du nouvel Etat né dans la rue, fondé sur la souveraineté populaire et rompant avec la tradition monarchique. Cette situation fut aussi difficilement assumée par le jeune officier prussien von Wenzlow, ancien cadet, dont Anna Seghers nous rappelle dans "die Toten bleiben jung" qu'il répugna longtemps à entrer au service du nouveau régime dont il ne reconnaissait pas la légitimité, lui dont la famille avait fourni des officiers au royaume de Prusse depuis près de trois siècles. (26) Mais l'activisme au service de la contre-révolution ne recruta pas ses adeptes uniquement parmi ces représentants classiques de l'ordre ancien. Nombreux furent ceux en effet, essentiellement parmi les jeunes, qui s'insurgèrent contre le nouveau régime sans pour autant être des nostalgiques de l'ancien, car ils considéraient qu'il avait fait faillite. Ils cherchaient une nouvelle voie pour l'Allemagne qui devrait d'abord se débarrasser de ceux qui prétendaient à présent la gouverner.

Le comportement de l'activiste face au nouveau pouvoir politique se manifesta alors dans le refus du système représentatif en tant que tel, dans le refus des mécanismes qui présidaient à son fonctionnement, dans le refus du système des partis politiques comme intermédiaires entre l'individu et le pouvoir, dans le refus enfin de tout compromis concrétisé par l'acceptation de la décision majoritaire.

Le refus du stystème représentatif en tant que tel est déjà en germe dans les "dix commandements des Sans-Dieu" que Lütgens expliquait à von Lieven dans "die Toten bleiben jung" d'Anna Seghers. (27) En effet, ces "commandements" qui remettaient en cause la morale traditionnelle contenaient aussi l'expression d'une conception élitaire de la société. Le mépris dans lequel Lütgens tenait les "petits bourgeois de la République de Weimar" s'accompagnait de l'affirmation que certains individus tels Lieven et lui-même, étaient appe-

lés à dominer l'Etat parce qu'ils possédaient à un haut degré témérité, force et volonté de décision. Ce n'était donc pas sur la base d'un contrat conclu entre hommes égaux car tous doués de raison que se déterminait l'aptitude à gouverner ses semblables mais en fonction du caractère et des qualités personnelles de tel ou tel individu. Le droit au pouvoir ne pouvait être conféré à un individu déterminé par délégation à partir d'une décision du groupe l'investissant dans ces fonctions, mais par le destin qui choisissait tel individu supérieur et à qui il donnait la possibilité de faire preuve de ses aptitudes : c'est au plus profond de lui-même que cet individu ressentait qu'il était investi de cette fonction ; c'était, comme le note Ernst von Salomon dans"die Geächteten" "un élan inconnu qui le fait souffrir, et qui, issu de son coeur, agit comme un fouet". (28) Il ne savait pas encore exactement ce qu'il ferait, il vivait dans l'attente de l'appel du sang, cette force mystérieuse qui le pousserait à agir le moment venu, sans qu'il sache bien pourquoi ou plutôt avec la certitude qu'il agirait conformément à une loi et une volonté supérieur à celle de l'homme, par conséquent indéfinissable d'après les critères de la raison commune. C'est ainsi qu'il rejoignit, avec tant d'autres jeunes rebelles, les corps francs et autres organisations d'activistes, estimant que l'histoire ne se faisait pas à Weimar où venait de se réunir la représentation élu du peuple prétendument souverain, mais dans les rues des villes et aux frontières du Reich.

Si des éléments représentant la droite traditionnelle firent ainsi appel aux forces irrationnelles inhérentes à certains individus pour s'opposer au pouvoir des représentants élus qui n'était que l'expression de la médiocrité, l'activisme révolutionnaire refusait tout aussi catégoriquement la notion de délégation de pouvoir à une représentation élue sur la base d'un contrat. Pour ses adeptes, le système de représentation élue qui avait été accordé par la Constitution, n'était qu'un leurre, la société reposait toujours selon eux sur l'opposition entre "ceux d'en haut" qui avaient tout le pouvoir, et les autres.

Quelle que soit l'égalité théorique des individus, "ceux d'en haut" pourraient continuer à manipuler l'opinion publique, partant faire en sorte que les représentants du peuple méconnaissent ou trahissent la volonté et les aspirations de leurs mandants. C'est ce qu'expliquait Max Hölz à ses juges lorsqu'il dut rendre des comptes pour sa participation au soulèvement armé de 1921 en Allemagne centrale. "J'ai mené la lutte avec tous les moyens, non pas parce que je place la violence au-dessus de tout, mais parce que j'ai appris que la lutte de classes du prolétariat ne peut être conduite que par la voie de la violence à son terme victorieux." (29) C'était aussi l'attitude de ces jeunes révolutionnaires mis en scène par Otto Gotsche dans "Märzstürme" et qui refusaient au parti de la classe ouvrière qu'il se transforme en comité électoral. (30) Car la classe ouvrière n'avait rien à attendre des joutes parlementaires ; son destin ne pourrait être décidé qu'au grand jour, dans les rues et les usines, elle n'avait pas à confier à qui que ce soit d'autre qu'à elle-même le soin de défendre ses intérêts, et notamment de briser la résistance de ceux qui l'exploitaient. Sinon,"ceux d'en haut", pour reprendre cette dichotomie simpliste trouveraient toujours le moyen de se regrouper et d'asseoir davantage leur puissance qu'ils pareraient cette fois de la légitimité démocratique quand ils ne corrompraient pas les réprésentants de la classe ouvrière. C'est cette argumentation que développait dans la pièce de Berta Lask,"Leuna 1921", Malchow, membre du KAPD et futur président du comité d'action pendant le soulèvement de mars 1921. (31)

Quelle que soit donc sa motivation, l'activiste révolutionnaire refusait, tout comme l'activiste contre-révolutionnaire le principe de la délégation de pouvoir aux représentants élus de la "souveraineté populaire", soit qu'elle ne corresponde pas au choix de l'histoire et des forces irrationnelles qui la dirigent, soit qu'elle trahisse la volonté de la masse de qui elle était censée émaner. Mais au-delà de cette opposition de principe, l'activisme refusait aussi les modalités de fonctionnement du système représentatif.

On sentait déjà cette forme de refus du système représentatif dans l'argumentation avancée par certains représentants de la classe ouvrière. Qu'était donc le Reichstag, cette grande boutique située près de la porte de Brandebourg ? Ce n'était qu'un beau parquet qui luisait comme un miroir et"qui n'attirait que ceux qui savaient tourner de belles phrases",(32) c'était la serre dans laquelle la jeunesse ne voulait pas se laisser enfermer, c'était l'endroit où, par de beaux discours, on obtenait des compromis et les travailleurs tombaient dans le piège, c'était aussi l'endroit où l'on ne discutait que de détails, mais où l'essentiel n'était pas abordé, c'est à dire la modification radicale des structures économiques et sociales, c'était là qu'on renonçait aux grandes options du programme socialiste. C'est pourquoi la classe ouvrière n'avait rien à attendre de ce qui se faisait dans cette "boutique à bavardages",(33) et elle n'avait pas à se compromettre avec les bavards patentés du système. Aussi, au lieu de préparer des élections et de compter ensuite des bulletins de vote, Karl Tiedt, le représentant de cette tendance activiste révolutionnaire dans le roman d'Otto Gotsche, estimait-il qu'il était plus urgent pour la classe ouvrière de choisir et de former des combattants, d'organiser leur entrainement militaire, plutôt que de distribuer des tracts (34) et de participer au jeu parlementaire qui favorisait les entreprises du capitalisme et de la bourgeoisie menacés. La lutte était à mener de l'extérieur et contre le système, car, à l'intérieur du système, seuls les mots avaient cours, c'ést à dire l'oubli des réalités et les trahisons réformistes.

Mais ici l'activisme révolutionnaire ne se heurtait pas seulement aux institutions étatiques, il remettait aussi en cause le fonctionnement des organisations constituées depuis plusieurs années par la classe ouvrière. Car nos activistes révolutionnaires adressaient aux syndicats et aux organismes du parti social-démocrate les mêmes reproches qu'au parlement. Partant du principe du respect absolu de la volonté majoriataire, la social-démocratie avait fait du jeu parlementaire la base même de tout son fonctionnement, mais

par ailleurs elle recourait aux mêmes techniques que l'Etat bourgeois pour manipuler la masse de ses adhérents lorsqu'il fallait désigner des délégués aux congrès et autres instances notamment en organisant la sous-représentation des régions ou entreprises jugées par trop révolutionnaires.(35) Lorsque la situation révolutionnaire en constante évolution exigea des sections du parti des décisions rapides, lorsque la jeunesse révolutionnaire voulut s'organiser, l'attachement des notables et permanents du parti à ces pratiques de démocratie bourgeoise et de formalisme légaliste fut immédiatement ressenti comme un obstacle à vaincre en priorité. Otto Gotsche nous décrit ainsi la réunion fort agitée en ce début de novembre 1918 au cours de laquelle le dirigeant social-démocrate local Hendriks dut faire face aux jeunes ouvriers qui exigeaient leur liberté d'action alors que la situation évoluait si rapidement. Tandis que ce même Hendriks se référait sans cesse aux règles traditionnelles qui présidaient au déroulement d'une réunion - ordre du jour à respecter scrupuleusement, mesure dans les propos de chacun, vote intervenant dans des conditions déterminées, etc... -, les jeunes contradicteurs qu'il qualifia de "morveux" et dont il tentait d'expliquer d'un ton supérieur que ce qu'ils faisaient était foncièrement "antiparlementaire",(36) lui coupèrent proprement la parole et décidèrent de se regrouper, quoi qu'en pensent les vieux militants. Car, de même qu'au niveau de l'Etat, le système représentatif avec ses correctifs et ses filtrages, favorisait le maintien en place des anciennes couches dirigeantes, de même, au sein du parti social-démocrate, le jeu parlementaire perpétuait la suprématie d'anciens politiciens et d'un appareil sclérosé, qui obnubilés par ses rites, en perdaient tout sens pour le réel en pleine évolution.

Bien que se plaçant dans la perspective d'objectifs bien différents à atteindre, les activistes contre-révolutionnaires adressaient au fonctionnement du système représentatif des critiques identiques. Ernst von Salomon cotoya pour un temps les parlementaires du nouveau régime à Weimar, tout comme le jeune chef de corps francs Herbert Volck. Qui étaient-ils donc ces nouveaux dirigeants, ces représentants du peu-

ple ? que faisaient-ils donc à Weimar ? Caserné près de Weimar pour y participer à la protection des travaux de l'assemblée nationale constituante, Ernst von Salomon n'avait aucune joie particulière à descendre en ville après ses heures de service, "car cette ville tranquille n'avait rien perdu de son absence de couleur avec l'arrivée de ce grouillement noirâtre de représentants du peuple ni avec la diversité de leurs discours." (37) Herbert Volck les rencontra aussi : alors que l'avenir de la nation allemande tout entière était en jeu, qu'il fallait lutter pour imposer des modifications aux conditions du traité de Versailles et avant qu'il ne soit trop tard, soustraire aux contrôles imminents des commissaires alliés au désarmement le potentiel militaire encore existant, les nouveaux maîtres de l'Etat menaient joyeuse vie. "Ils sont assis dans de petits hôtels accueillants, buvant et jouant aux cartes, faisant connaissance avec les problèmes de l'agriculture de Thuringe en compagnie de filles de paysans ou de petites villes de cette région." (38) Ces individus ne méritaient pas du reste le nom d'homme, tel ce "Regierungsassessor",morphinomane toujours avide de sa nouvelle injection de drogue. "C'est l'ère nouvelle", note Herbert Volck, "celle des malades, des demi-hommes. Deux moitiés d'homme ne font pas un type solide. Elle en périra un jour, étranglée par les rouges ou les blancs." (39) Que pouvaient donc faire ces individus ? Le parlement n'était que le grand institut d'abêtissement, comme le qualifiait le journaliste Adolf Stein correspondant de la "Tägliche Rundschau" à Weimar : "on a honte d'essayer de se représenter l'élite de la nation dans le rassemblement de ceux qui siègent ici. Ce n'est pas l'élite, c'est, en vérité, à l'exception de quelques brillants sujets, un troupeau de médiocres sur lequel le responsable du parti fait claquer son fouet. Lorsqu'on analyse en détail les séances de l'Assemblée de Weimar, de la première à la dernière, on en a froid dans le dos. Comment est-il possible que le peuple des poètes et des penseurs accepte l'actuel gouvernement parlementaire avec sa platitude, sa lâcheté et sa légéreté à gérer les biens de la nation ?" (40)

Mais plus que les personnages qui siégeaient au

Parlement, c'était leur activité que refusaient les activistes contre-révolutionnaires. Ils avaient peine à comprendre les raisons et modalités d'une activité qu'Anna Seghers définit ainsi dans l'optique de von Lieven à propos du règlement de l'affaire des territoires contestés de Haute-Silésie : "Puis vinrent des discussions, des votes, des résolutions. D'un coup, la vie vécue, tout le sang qui avait coulé, tout cela devait être mis en formules qui étaient aussi dépourvues de sang qu'un article de journal." (41) Au nom de la vie et des décisions qui étaient prise au prix du sang, c'était la condamnation de tout le travail des assemblées élues qui symbolisait l'action sclérosante de l'esprit, incapable d'appréhender la réalité dans sa totalité et de la modifier. Quel résultat pouvait donc atteindre l'activité de ces commissions constituées de théoriciens et de politiciens ? Pour Ernst von Salomon, la réponse était claire : on avait fait venir à Weimar les engagés volontaires des corps francs pour protéger l'oeuvre de ces "rédacteurs de paragraphes". Alors que les frontières du Reich étaient en feu, les "gros ventres" élus par le peuple pour le diriger, faisaient des discours, rédigeaient des motions et trahissaient la nation.(42)

Etaient-ils même capables de comprendre ce que la nation attendait et exigeait d'eux ? Certains ne seraient-ils pas tentés d'utiliser à leur propre profit le pouvoir que le peuple leur avait confié ? certains partis politiques n'exploiteraient-ils pas toutes les possibilités pour asseoir leur puissance et consolider leur position de force ? L'activisme voyait en effet dans l'écran que constituait la représentation élue entre le pouvoir et les masses non seulement un affaiblissement des capacités d'action mais aussi le détournement du pouvoir au profit de certains individus ou groupements. A droite comme à gauche, le système représentatif était dénoncé comme sysceptible de produire une telle escroquerie.

Dans le camp contre-révolutionnaire, l'activiste reprocha au représentant du peuple - pour se concilier les faveurs de la masse - d'oublier les limites qui devraient

exister entre l'exercice du pouvoir et la vie privée. Ce fut ce type d'accusation qui devait abattre Mathias Erzberger dans sa carrière politique au moyen d'une campagne de presse et de discours dénonçant sa "corruption". Alimentée par toutes sortes d'insinuations, cette campagne se développa contre Erzberger avec d'autant plus de vigueur de la part de la droite traditionnelle qu'il représentait le centre modéré allié à la gauche social-démocrate. En outre, c'était la cible de choix pour les milieux nationalistes si l'on se souvient que c'est lui qui avait présenté en 1917 la motion de paix au Reichstag, qu'il avait ensuite conduit personnellement la délégation allemande aux pourparlers d'armistice et qu'enfin, après la démission de Scheidemann, il avait joué les premiers rôles dans le gouvernement Bauer en sa qualité de ministre des finances. Avec Helfferich à leur tête, les milieux représentatifs de la droite traditionnelle dénoncèrent en lui le symbole de la corruption du nouveau régime. Quoi qu'il pût faire, notamment en intentant des procés en diffamation à ses détracteurs, il ne put sauver son prestige politique et dut démissioner. On comprend dès lors qu'en période de crise, notamment lorsque la misère et le chômage régnaient, les accusations portées sur ce personnage politique en vue aient pu rejaillir sur le régime lui-même qu'il représentait et qu'elle aient pu le discrédité, favorisant par là les tendances plus que latentes d'un antiparlementarisme confus.

Dans le camp révolutionnaire, le refus du rôle joué par le parti social-démocrate et par certains de ses chefs n'était pas moins vif. Le système parlementaire y était considéré comme l'alibi qui avait permis à une aristocratie ouvrière d'entrer dans les assemblées et autres organes du pouvoir, notamment les communes. La collaboration avec les partis de droite et les milieux militaires au cours de la guerre avait en outre permis au parti non seulement de survivre mais même de se renforcer : il était sorti de la période de l'état de siège sans avoir eu à souffrir de la législation d'exception. Il faut dire qu'il n'avait pas hésité à sacrifier ceux qui ne respectaient pas strictement la ligne politique de "l'union sacrée" : les affectations en première

ligne ou les arrestations de militants connus pour leur attitude oppositionnelle ne s'étaient pas produites à l'insu des dirigeants de la tendance majoritaire de la SPD ou des syndicats. L'essentiel était de poursuivre dans cette voie, même lorsque le régime vacilla : donner des gages aux modérés, retirer tout soutien aux éléments révolutionnaires, telle fut la conduite logique des "bonzes" du parti pour préserver l'influence de celui-ci. C'est pourquoi, pour reprendre l'exemple de Hendriks, dans le roman d'Otto Gotsche, "Märzstürme", ils refusèrent de se laisser entrainer dans le mouvement révolutionnaire. Le parti ne devait pas se compromettre avec ces spartakistes et autres enragés, et les jeunes ouvriers qui voulurent déclencher la grève générale le 9 novembre 1918 durent par eux-mêmes rédiger les affiches, les coller et créer les premiers conseils de grévistes. Pour Hendriks, il ne s'agissait là que de "stupidités" qui risquaient encore une fois d'attirer la police dans les locaux du parti, "et par la suite, on n'a que des désagréments".(43) L'intérêt du parti, voire l'intérêt de celui qui, à l'échelon local, le dirigeait, semblait donc avoir pris le pas sur celui de la classe ouvrière. Puisqu'il en était ainsi, il fallait rompre irrémédiablement non seulement avec le régime parlementaire mais encore avec le parti qui jusqu'alors avait représenté la classe ouvrière.

3/ Passage à l'action directe.

Pour celui qui refusait ainsi la délégation de pouvoir à quelques-uns, qui estimait du reste que le Parlement ne pouvait rien faire de bon car il méconnaissait les réalités profondes et risquait de devenir le moyen pour des individus ou des groupes de faire prévaloir leur intérêt personnel, il n'y avait qu'une seule attitude possible : le refus de toute décision ou mesure prise par le Parlement ou l'Etat qui agissait en son nom, le recours à l'action directe pour imposer à la collectivité ce qui était jugé bon pour la Nation ou pour une classe, c'est à dire ce que le Parlement était

incapable de concevoir et de mettre en oeuvre quand il ne s'y opposait pas systématiquement. Etant donné les différents niveaux auxquels se situaient les divers refus de l'institution parlementaire, la négation de l'intangibilité de ses décisions n'a pas de quoi nous étonner ni le recours à l'action directe, voire à la violence pour les combattre.

Le passage à l'action directe fut le prolongement logique du refus d'un système représentatif, surtout lorsque ce système reposait sur une codification ou sur des traditions. Le désir de recourir à l'action directe se manifesta de plus en plus vivement dès l'avant-dernière année de guerre dans la classe ouvrière allemande, et d'abord dans la jeunesse. On constate en effet dès 1916 une tension de plus en plus grande entre la jeunesse ouvrière et les dirigeants du SPD. Au moment où ceux-ci collaboraient de plus en plus étroitement avec les milieux patronaux et les autorités militaires, et où leur qualité de représentants incontestés des intérêts de la classe ouvrière était remise de plus en plus ouvertement en question dans le cadre de cette politique de collaboration de classes, certains jeunes militants s'organisèrent en marge des instances traditionnelles du parti. Ce mouvement qui visait précisément à refuser la tutelle de ces instances aspirait aussi à obtenir un changement politique par la grève et les manifestations de masse dans la rue : le but était naturellement dans un premier temps d'imposer la cessation des hos tilités avant de promouvoir des réformes profondes de structure telles qu'elles étaient prévues primitivement dans les programmes socialistes. Le passage à l'action directe revêtit ici deux aspects : d'abord il s'exprima au sein même des organisations traditionnelles du mouvement ouvrier parla volonté de constituer des groupes autonomes qui ne fussent plus prisonniers des objectifs opportunistes de la direction du parti. Ensuite il se manifesta par la définition de nouveaux moyens de lutte. La conférence illégale de la jeunesse allemande qui se tint à Iéna les 23 et 24 Avril 1916 fut le point de départ de cette évolution vers la constitution de groupes autonomes (44) qui bientôt rejoindraient pour la plupart l'USPD ou les premiers cercles spartakistes.

C'est cette situation que nous décrit Willi Bredel dans "Verwandte und Bekannte". Son jeune Héros Walter Brenten qui travaillait depuis quelques mois en usine et dont les parents appartenaient de longue date à la social-démocratie, se révolta précisément contre les instances du parti qui prétendaient imposer à ses jeunes militants "tutelle, curatelle et surveillance obligatoire". Et avec lui, des dizaines de jeunes ouvriers conspuèrent un jour les"bonzes" du parti qui comme Schönhusen, avaient décidé de dissoudre l'organisation de la jeunesse socialiste à Hambourg-Altona "pour empêcher de tels agissements incontrôlables et irresponsables", (45) et qui avaient convié la police à "protéger" cette réunion interne au parti. Le résultat de cette confrontation houleuse fut la constitution d'un groupe autonome pour Hambourg qui se réfugia d'emblée dans l'illégalité pour préserver son existence, mais ce fut aussi la volonté d'agir cette fois directement sur le cours des événements car "jamais auparavant ils n'avaient éprouvé de façon plus convaincante la volonté commune de la jeunesse. Jamais auparavant le sentiment que des liens étroits les unissaient au plus profond d'eux-mêmes n'avait été plus fort. Jamais auparavant leurs jeunes coeurs n'avaient battu à un rythme plus élevé et plus impétueux, avec plus de confiance." (46)

C'est le même comportement du reste qu'adoptèrent les jeunes gens de la région d'Eisleben dans le roman d'Otto Gotsche "MärzstÜrme". Comme ils ne pouvaient imposer leurs conceptions aux vieux militants du parti tels le vieux Stanger qui attendait le jour où la social-démocratie aurait atteint les 51 % des voix dans une élection au Reichstag pour oeuvrer au bonheur de l'humanité, ces jeunes gens, suivant le mot d'ordre de Gustav Kirchner - "le droit, le droit nous l'avons là où nous nous imposons !" (47) - considérèrent qu'ils ne pouvaient plus faire confiance qu'à eux-mêmes pour développer la propagande contre la guerre et pour la révolution socialiste. Ainsi libérés de la tutelle du parti et des entraves qu'elle mettait à leur action, ils allaient progressivement généraliser l'utilisation de méthodes d'action directe.

Ce qui avait été à Hambourg le prétexte à la disso-

lution du groupe de contestataires, - la propagande qualifiée de défaitiste par Schönhusen, en fait l'agitation contre la guerre, les critiques contre le gouvernement, les manifestations contre le militarisme camouflées en lecture de poèmes - et qui n'était au départ le fait que d'éléments isolés dans tel ou tel quartier, allait gagner de proche en proche : ainsi se préparèrent les premières actions concertées de la classe ouvrière allemande contre la politique de guerre à outrance mais aussi contre le SPD dont on considérait de plus en plus fréquemment qu'il avait failli à sa mission fondamentale de défenseur des intérêts du prolétariat. Sur tout le territoire du Reich éclatèrent des mouvements de protestation sporadiques contre l'obligation de déposer une partie du salaire à la caisse d'épargne, contre les mauvaises conditions de travail, contre l'affectation en première ligne ou l'arrestation de membres de ces groupes clandestins. Il pouvait s'agir de grèves mais aussi d'interventions spontanées destinées à perturber des manifestations officielles. (48) L'action de ces groupes de jeunes contestataires devait rapidement rejoindre celle d'éléments plus âgés qui eux aussi s'organisaient en marge des instances officielles des syndicats et du SPD pour tenter de modifier le cours des événements par leur engagement direct.

La démarche de ces militants plus âgés fut identique à celle de la jeunesse oppositionnelle. Dans un premier temps, on constatait que le parti et les syndicats ne représentaient plus les intérêts de la classe ouvrière, qu'il fallait donc ne plus tenir compte de leurs ordres ni de leurs instances de décision. C'est ainsi que le mouvement partit du syndicat de la métallurgie où les anciens "hommes de confiance" de la social-démocratie se transformèrent en "délégués révolutionnaires". Le syndicat des tourneurs servit de couverture légale à ce mouvement qui devint une "organisation sui generis, ni syndicat ni parti mais groupe clandestin dans l'un comme dans l'autre", capable "à plusieurs reprises d'exprimer la volonté de résistance des ouvriers à l'Etat et à l'appareil du parti, à concrétiser en actions leurs revendications et leur volonté de lutte." (49) Inconnus avant 1914, ces ouvriers métallurgis-

tes tels Richard Müller, deviendraient les dirigeants écoutés des ouvriers berlinois qu'ils parviendraient à mettre en mouvement lors des grandes grèves de protestation, notamment au cours de l'hiver 1917-1918, mais aussi dès juin 1916 par solidarité avec Karl Liebknecht qui venait d'être arrêté à la suite de sa protestation publique, le 1er mai, contre la poursuite de la guerre.

Ce n'est pas un hasard si les personnages principaux du roman d'Adam Scharrer "Vaterlandslose Gesellen" sont précisément des tourneurs : ce sont eux qui allaient se rebeller contre les dirigeants du parti et du syndicat pour définir et mettre en oeuvre une autre politique. Dans cette perspective de lutte interne aux organisations ouvrières, Adam Scharrer nous décrit ainsi le déroulement d'une réunion syndicale des tourneurs consacrée primitivement au compte rendu de négociations menées avec la direction de l'entreprise pour des problèmes de salaires. (50) Tandis que les dirigeants du syndicat s'attachaient à faire respecter les règles d'une conduite normale de réunion en rappelant sans cesse les orateurs ou intervenants aux points inscrits à l'ordre du jour, le mouvement de protestation s'amplifiait dans l'auditoire, car il ne s'agissait plus seulement d'aborder le problème limité du fonctionnement du syndicat, encore moins de discuter de questions salariales, mais de dresser le bilan global de la situation créée par la guerre. Tandis que le contestataire principal, encore revêtu de son uniforme de fantassin, s'écriai en se tournant vers le président de séance :"ferme donc ta gueule avec ton ordre du jour !", les présents acquiescèrent de leurs murmures et soutinrent sa position : à quoi bon discuter de revendications salariales si l'on devait encore longtemps laisser mourir des milliers d'ouvriers au front avec le consentement du parti et des syndicats !

Ce fut donc en dehors du parti et du syndicat que ces contestataires créèrent spontanément leurs propres comités d'action, et même dans l'illégalité quand ce fut nécessaire. Ce fut aussi la position clairement définie par Karl lors d'une réunion du parti, cette fois. La situation créée par la

guerre posait selon lui le problème des relations entre le chef et la masse dans un jour nouveau : "nous avons le devoir d'apprendre à partir de nos expériences, de comprendre qu'un nouveau contenu de la lutte du prolétariat conditionne la naissance de formes d'organisations différentes... Les anciennes formes du mouvement ouvrier sont devenues, de leviers de la lutte de classe qu'elles étaient, des entraves à celle-ci. Quelles autres formes de combat se créeront-elles ? c'est l'avenir qui le dira." (51) Pour l'instant en tout cas, l'essentiel était de briser le carcan des organisations traditionnelles du parti et du syndicat.

On constata du reste un phénomène identique dans toutes les situations révolutionnaires qui suivirent l'armistice, qu'il s'agisse de la lutte contre le putsch de Kapp ou d'autres événements localisés. Le mouvement révolutionnaire qui s'empara des usines Leuna en 1921 par exemple s'appuya sur un comité d'action qui voulut être l'émanation directe de la classe ouvrière en lutte, en opposition directe aux organismes dépendant du syndicat ou du SPD. Ce comité d'action se constitua, comme Berta Lask le montre dans sa pièce "Leuna 1921", à partir des revendications de simples ouvriers n'ayant aucune fonction dans les "appareils", comme ce chauffeur de chaudière qui décrivit les conditions infernales de son travail.(52) Ce comité tint ses réunions dans les locaux de la cantine d'entreprise d'où il dirigea le soulèvement armé et il appela tous les ouvriers à participer activement à des assemblées générales fréquentes sur le terre-plein central de l'usine, ces assemblées générales étant la garantie que le mouvement ne serait pas perverti par ses chefs. Il n'est pas dans notre intention ici de nous poser la question de l'efficacité du mouvement et de ses conséquences, nous nous contentons pour l'instant de noter ce passage à l'action directe par l'élimination des intermédiaires traditionnels entre le pouvoir patronal ou étatique et les masses ouvrières, c'est à dire les syndicats et le parti social-démocrate, mais aussi par le recours à des formes d'action qui ne tenaient plus compte des méthodes courantes d'intervention au niveau

des pouvoirs publics.

C'est la conclusion que Max Hölz avait tirée de ses différentes expériences aussi bien en Allemagne qu'à l'étranger, au front ou à l'arrière : alors qu'il était revenu de la guerre avec les sentiments pacifistes largement répandus parmi les anciens du front, il constata "que la libération de la classe ouvrière ne peut se réaliser dans une lutte à objectifs économiques, mais que la lutte pour le pouvoir politique est nécessaire, une lutte qui doit être menée avec tous les moyens de la violence parce que la bourgeoisie cherche à maintenir la classe ouvrière en position d'esclave en usant de tous les moyens de la violence."(53) Il devait du reste conclure sa déclaration devant le tribunal qui avait à le juger pour les faits mentionnés plus haut sur une profession de foi qui était celle de tout activiste :"Je suis un combattant, je suis un homme d'action : le verbe ne peut nous sauver, le verbe ne brise pas de chaînes, c'est l'action seule qui rend libre." (54)

Lorsqu'on écoute ces parcles de Max Hölz, on est pas loin de penser qu'Ernst von Salomon aurait pu les prononcer,lui qui abandonna son unité de volontaires stationnée à Weimar pour rejoindre, le 1er Avril 1919, quelque part à l'Est ceux qui voulaient agir véritablement pour sauver en Allemagne ce qui pouvait encore être suavé. A quoi bon rester à Weimar ? pour y protéger les représentants du nouveau régime et leur oeuvre funeste de destruction de la nation ? C'est vraiment trahir la mission dont il se croyait investi par le destin avec ses camarades. Tenter de peser sur le cours des événements ? mais ce n'était pas encore possible car les illusions qu'avait fait naître la création d'un régime parlementaire n'étaient pas encore dissipées. "Nous avions été recrutés pour défendre la frontière", note-t-il dans "die Geächteten", "et c'est à Weimar que les ordres nous retenaient. Nous protégions le crissement des faiseurs de paragraphes, et la frontière était en feu. Nous restions dans nos casernements envahis par la vermine mais en Rhénanie les colonnes françaises défilaient. On échangeait bien quelques coups de feu ici ou là avec des marins décidés,

mais à l'Est les Polonais nous menaçaient de tout piller et incendier. Nous allions à l'exercice et nous formions des compagnies pour rendre les honneurs à des parapluies et à des chapeaux mous, alors que dans les pays Baltes, des bataillons allemands se rassemblaient pour la première fois et s'apprêtaient à reprendre la marche en avant." (55) Dans ces circonstances, il fallait agir car l'instant était décisif : "L'important n'était pas que ce que nous faisions s'avérât juste, mais que pendant ces journées capitales nous fussions engagés pour une action." (56) Par tous les moyens, Ernst von Salomon et les défenseurs de la nation allaient s'opposer au moins autant à l'Etat de Weimar lui-même qu'à ceux qui dans cet Etat représentaient une certaine forme d'idéal démocratique, ainsi qu'à ceux qui en dehors de l'Etat espéraient encore pouvoir imposer la révolution.

Pour eux, il n'y avait de compromis possible avec personne : ni avec les uns, car en prétendant s'appuyer sur la majorité du peuple allemand, ils bradaient l'héritage historique de la nation allemande ; ni avec les autres car ils s'attaquaient non seulement à la nation mais aussi aux fondements même de l'ordre social. Si bien que ces multiples refus conduisirent nos jeunes activistes contre-révolutionnaires des rues de Berlin ou il fallait lutter contre les Spartakistes aux frontières menacées de l'Est ; ils les firent se rallier aux putschistes de Kapp ou aux groupes d'organisations terroristes plus ou moins secrètes comme l'Organisation Consul (O.C.)

La description de ces quelques réactions aux événements, qu'il s'agisse de représentants des milieux ouvriers ou de partisans plus ou moins conscients du mouvement contre-révolutionnaire, fait clairement apparaître que le passage à l'action directe était inséparable du recours à la violence et que ce recours était lui-même la conséquence logique des réactions de défense de la collectivité menacée.

Notes relatives au Chapitre 2

(1) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", op.cit. p. 167 168.

(2) On peut déjà noter que ce terme de "paragraphes" sera systématiquement utilisé par les jeunes activistes pour discréditer et rejeter au nom de la vie tout ce qui est écrit, figé et opposé au dynamisme de l'individu ou de l'histoire. Les traités de paix ou accords internationaux sont des "paragraphes", la Constitution de Weimar n'est que "paragraphes" et ceux qui l'ont rédigée n'étaient que des hommes qui ne savent que produire des "paragraphes", "paragraphes"sont aussi les lois préparées et adoptées au Parlement, cette boutique à bavardages. Quant aux juges, ce sont des êtres qui ne vivent que de "paragraphes".

(3) Erich-Maria Remarque - "der Weg zurück", Köln 1962, p.412.

(4) Erich-Maria Remarque - ibidem, p. 414

(5) Erich-Maria Remarque - ibidem, p. 415

(6) Max Hölz - "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft" Il s'agit du texte rédigé de la déposition qu'il fit au cours du procés qui eut lieu le 22 juin 1921 à Berlin, devant le tribunal spécial de Moabit. In : Kürbiskern, 3/70

(7) Max Hölz - ibidem, p. 398

(8) Max Hölz - ibidem, p. 413

(9) Max Hölz - ibidem, p. 415

(10) Max Hölz - "vom weissen Kreuz zur roten Fahne", Berlin 1929, Malik Verlag, p. 13

(11) cf. les deux témoignages qu'Ernst von Salomon donne sur ces événements dans "die Geächteten", publié en 1930 et qui reste sur de nombreux points dans le vague, notamment quant à l'identité de la victime désignée par un pseudonyme, Weigelt dans l'affaire du procès de la Feme de 1927, et dans "der Fragebogen" publié en 1951 dans le souci évident de se disculper pour son passé un peu trop proche du fascisme. La victime de la tentative d'assassinat dont le cas fut évoqué au cours de ce même procès de la Feme s'appelle ici Wagner.

(12) Ernst von Salomon - "Die Geächteten", Hamburg 1962, p.241

(13) Ernst von Salomon - ibidem, p. 319

(14) cf. Ernst von Salomon - "der Fragebogen", p.112

(15) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p.113

(16) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 318

(17) Ersnt von Salomon - ibidem, p. 241

(18) cf. Ernst von Salomon - "der Fragebogen", p. 113

(19) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 247-248

(20) Ernst von Salomon - ibidem, p. 323-324

(21) cf. sur ce point la 2ème partie de notre étude consacrée à l'analyse des raisons profondes du comportement activiste.

(22) cf. la définition que donne de la théorie politique du libéralisme Ludwig Bergstraesser dans son ouvrage "Geschichte der politischen Parteien in Deutschland" , München 1965, G. Olzog, p. 35

(23) Ernst von Salomon, "der Fragebogen", p. 326-327 .

(24) Ernst von Salomon - "die Kadetten", Hamburg 1953, cf. p.10. Il utilise ici un jeu de mot intraduisible en français : il oppose en effet Vorrecht à Vorpflicht.

(25) Ersnt von Salomon - ibidem, p. 28

(26) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 28 et 38

(27) Anna Seghers - ibidem, p. 167-168

(28) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p.54

(29) Max Hölz -"Anklagerede...."op. cit. p. 412

(30) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", Halle 1959, Mitteldeutscher Verlag, p. 226-227. cf. aussi le refus desSpartakistes dès qu'ils se furent constitués en parti communiste de participer aux élections à l'Assemblée Nationale constituante de janvier 1919.

(31) cf. Berta Lask - "Leuna 1921, Drama in 5 Akten", Berlin 1961, Dietz Verlag, la lère édition est de 1926.

(32) Otto Gotsche -"Märzstürme", T.1, p. 227

(33) On peut noter ici que le terme de "Schwatzbude/boutique à bavardages",(ou "Quatschbude") est utilisé aussi bien par les représentants des tendances antiparlementaires de gauche que par ceux de droite : ce terme reviendra sans cesse, notamment dans les déclarations du "Landvolk" lors de la crise agraire de 1928-1930 dans le Schleswig-Holstein.

(34) cf. Otto Gotsche -"Märzstürme", T.1. Discussions au sein du groupe de jeunes ouvriers, p. 233, dans le bassin minier de Mansfeld.

(35) Pierre Broué, dans son volumineux ouvrage "Révolution en Allemagne,(1917-1923)" analyse ces manipulations lors des congrès du parti. Ce phénomène de surreprésentation des petites sections du parti, plus conservatrices, est particulièrement manifeste lors du congrès de 1911 :"Le rapport général de représsntation varie de un délégué pour 57 membres dans les petites organisations du parti à un mour 5 700 dans celles des grandes cités industrielles." (cf. Pierre Broué, op. cit. p. 35) Nous aurons l'occasion de revenir sur ces manipulations de façon plus détaillée dans notre deuxième partie.

(36) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 139-140

(37) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 45

(38) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", Berlin 1932, p.128

(39) Herbert Volck - ibidem, p. 136

(40) Adolf Stein - "Friedrich der Vorläufige, die Zeitz und die anderen, die Weimarer Nationalversammlung 1919" Berlin 1919, p. 12.

(41) Anna Seghers -"die Toten bleiben jung," p. 104

(42) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 47

(43) Otto Gotsche - "Märzstürme", t.1, p. 125

(44) cf. sur ce point l'analyse de la situation ainsi que la composition de la conférence qui nous sont fournies par "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung" (Autorenkollektiv) Berlin 1973, Dietz Verlag, p. 125-129

(45) Willi Bredel -"Verwandte und Bekannte", T.1, die Söhne, Berlin 1962, Aufbau Verlag, p. 110

(46) Willi Bredel - ibidem, p.113

(47) Otto Gotsche - "Märzstürme", T. 1 p.62

(48) C'est ainsi que le 27 Janvier 1917 les manifestations traditionnellement organisées à l'occasion de l'anniversaire de l'Empereur furent perturbées et interrompues par l'intervention d'une quanrantaine de jeunes ouvriers. L'orateur avait voulu susciter des vivats à l'Empereur mais de la foule s'élevèrent des cris tels que "vive Liebknecht", "abas la guerre", ce qui provoqua une réaction immédiate de la police et l'interruption de la cérémonie. Episode raconté par "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung", op. cit. p. 140

(49) cf. Pierre Broué -"Révolution en Allemagne" (1917-1923) op. cit. p. 78-79

(50) Adam Scharrer - "Vaterlandslose Gesellen", Berlin 1974 Oberbaum Verlag, - sur le déroulement de cette réunion, cf. p. 224-231

(51) Adam Scharrer - ibidem, p. 189

(52) Berta Lask -"Leuna 1921", cf. notamment l'intervention du chauffeur de chaudière. I,4, p. 33

(53) Max Hölz - "Anklagerede...." op. cit. p.407

(54) Max Hölz - ibidem, p. 414

(55) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 49

(56) Ernst von Salomon - ibidem, p. 77.

Chapitre 3 : LE RECOURS A LA VIOLENCE SES DIVERSES FORMES.

Les activismes d'obédience révolutionnaire ou contre-révolutionnaire vont présenter, au cours de notre période de référence, toutes les nuances possibles dans l'usage de la violence. Violence collective et organisée dans le but de s'emparer de l'Etat au moyen de soulèvements armés, violence individuelle et actes de terrorisme répondant à un plan concerté d'intimidation des masses ou satisfaisant des aspirations anarchiques, violence du fait de ceux qui voulaient détruire l'ordre social et politique, mais aussi violence provoquée sciemment et exploitée par ceux qui défendaient ce même ordre social et politique, car l'activisme ne fut pas l'apanage des seuls contestataires, il se mit volontairement ou fut mis au service de l'ordre établi.

On pourrait certes dresser le catalogue de toutes les actions armées ou de caractère terroriste au cours de cette période, - et notre corpus nous fournirait des descriptions fort nombreuses de ces diverses formes de violence. Mais l'essentiel, dans notre pespective, n'est pas de procéder au relevé exhaustif de toutes les expériences individuelles, si nous voulons définir ce que furent les comportements activistes, il nous suffit de choisir, aux moments privilégiés où ils se manifestèrent, quelques réactions particulièrement typiques, c'est à dire au cours de l'hiver 1918-1919, au cours de la tentative de putsch de Kapp et Lüttwitz en mars 1920, lors du soulèvement dans la région de Halle-Mansfeld en 1921, enfin à l'automne 1923, lorsque la crise économique et politique sembla atteindre son paroxysme. Dans notre perspective de définition des comportements activistes à partir de la relation d'expériences individuelles, nous nous attacherons pour l'instant à décrire l'émergence des différentes formes de violence, c'est à dire le moment où elle fut ressentie comme le seul moyen de résoudre une crise et

les formes qu'elle prit, l'analyse des causes de ce recours à la violence ainsi que des comportements individuels n'intervenant que plus tard, dans notre 2ème partie.

1/ Les formes militaires de l'activisme à l'intérieur : le soulèvement armé contre le pouvoir établi.

A) La crise de 1918-1919.

On sait que depuis le mois de janvier 1918, la situation en politique intérieure était particulièrement tendue sur le territoire du Reich. Certes les grèves de janvier avaient été réprimées, mais le mécontentement de la classe ouvrière allait croissant, d'autant que l'issue de la guerre ne faisait plus de doute à partir de l'été. Aussi le passage au soulèvement armé qui débuta le 3 novembre à Kiel par l'échauffourée entre une patrouille de la police militaire et des soldats et marins qui manifestaient contre la poursuite de la guerre, (bilan neuf morts et vingt-neuf blessés) allait se généraliser quasi spontanément dans toutes les grandes villes allemandes. Lorsque les "délégués révolutionnaires" eurent proclamé la grève générale et que des tracts appelant à l'insurrection armée eurent été distribués le 9 au matin, le prolétariat berlinois quitta les fabriques et les usines, se dirigea en masse vers les casernes pour y désarmer les soldats ou les contraindre à se joindre à eux, et en tout cas pour s'y armer. Ceux qui avaient dans l'ombre patiemment oeuvré pour l'organisation de la grève insurrectionnelle au cours de la dernière année de guerre, ceux qui avaient disparu dans la clandestinité pour échapper à l'affectation disciplinaire en première ligne réapparurent en cette matinée de novembre à la tête du mouvement qui, dans toutes les villes comme à Berlin, renversa en quelques heures les autorités constituées ou prit leur place lorsqu'elles s'étaient soudainement évanouies.

C'est sur l'image du drapeau rouge qui flottait sur le Chateau à Berlin et de ces masses de travailleurs

en armes et coiffés de casquettes munies de cocardes rouges que s'achève le roman d'Adam Scharrer "Vaterlandslose Gesellen". En quelques lignes rapides, l'auteur décrit cet effondrement du régime impérial, ces masses ouvrières qui s'armèrent en quelques heures et qui, par centaines de milliers, convergèrent vers le centre politique du Reich, le Château.(1) Dans cette foule, on ne reconnaissait plus les chefs traditionnels du mouvement ouvrier, nul ne sait plus où ils ont disparu, ces militants de la social-démocratie. Mais le héros du roman reconnaissait dans le cortège les ouvriers des entreprises de Schöneweide et de Lichtenberg, et on allait chercher ceux de l'AEG de la Voltastrasse. C'était la classe ouvrière authentique qui avait renoncé à l'attentisme de ses chefs traditionnels et rompu avec leur stratégie de compromis avec le pouvoir pour attaquer les prisons où ses militants révolutionnaires étaient incarcérés, Moabit et les casernes, et finalement pour s'emparer du pouvoir après avoir symboliquement démis de leurs fonctions tous les officiers rencontrés en chemin à qui on arrachait les insignes de leur grade et leurs décorations.

Mais à quel moment s'était produit ce recours généralisé et quasi spontané à l'action directe et au soulèvement armé ? n'était-ce pas précisément alors que les structures autoritaires de l'ancien régime s'effondraient progressivement elles-mêmes ? Guillaume II avait en effet annoncé lui-même le 30 septembre 1918 que le peuple serait appelé à collaborer davantage et de façon plus efficace qu'auparavant au règlement des affaires politiques et que des hommes qui jouissaient de sa confiance devraient désormais prendre part à l'activité du gouvernement. L'Empereur avait donc ouvert la voie à l'instauration d'un régime parlementaire.

Mais encore une fois dans l'histoire des "révolutions" allemandes, ce ne fut pas la représentation populaire élue, le Reichstag, qui prit la direction du mouvement et qui désigna le successeur du chancelier Hertling démissionaire, mais l'Empereur lui-même. Le changement d'orientation du ré-

gime venait "d'en haut" et avait été octroyé et non obtenu par la lutte populaire. Le Prince Max von Baden était devenu chancelier du Reich par la grâce de Guillaume II et avec l'assentiment de Ludendorff. Le peuple apprit ce changement par les journaux mais cette nomination pouvait-elle signifier un changement véritable pour lui ? Il semble bien qu'elle ne signifia rien si l'on suit le déroulement rapide du processus révolutionnaire du 3 au 9 novembre. Ce n'était pas l'instauration d'un régime parlementaire et la reconnaissance des droits du Reichstag à déterminer la politique du pays qu'il réclamait mais la fin de la guerre, la cessation des souffrances et des deuils, un profond changement dans les rapports économiques et sociaux que l'Etat existant, même réformé dans ses structures et ses pratiques, ne pouvait lui garantir.

Si tous les témoignages concordent pour définir les événements de ces quelques journées de novembre comme un soulèvement qui fut essentiellement l'oeuvre d'ouvriers et de soldats en rébellion ouverte contre l'autorité, nous ne pouvons pas cependant affirmer que seuls ces groupes ou catégories sociales eurent recours à l'action directe et à la violence dans le but de renverser l'Etat wilhelminien et ses représentants dans les différentes "résidences". La Bavière offrit en effet un spectacle interessant dès le 7 Novembre, donc avant même le soulèvement à Berlin. Ernst Toller, à la fois témoin et acteur des événements munichois, décrit dans "Eine Jugend in Deutschland" ce que fut, dans la capitale de l'état le plus important après la Prusse dans le Reich, le passage à l'action directe sous la forme d'un soulèvement armé. Le peuple bavarois était dans son ensemble aussi las de la guerre que les autres habitants du Reich. Mais à cette lassitude générale s'ajoutait la crainte des paysans de voir, après l'effondrement de l'Empire austro-hongrois , les troupes italiennes franchir les Alpes et ravager leurs champs au cours de combats comme ceux auxquels ils avaient eux-mêmes souvent participé en France ou en Russie. En outre, la haine traditionnelle contre la Prusse et les Ho-

henzollern,se réveillait : qu'ils continuent donc la guerre, mais sans nous ! Quant aux Wittelsbach, à la dynastie bavaroise, il n'y avait plus rien à attendre d'eux : le roi, disaient ces paysans, s'était laissé embobiner par Berlin, sinon, ne se serait-il pas opposé aux agissements de la bureaucratie des"sociétés de guerre" et aux mesures de contrainte et de réquisitions qui avaient durement frappé l'agriculture ? (2)

Kurt Eisner, le leader de l'USPD de Munich, avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer de cette situation. Il pouvait compter sur l'appui de la paysannerie pour réaliser une révolution qui, sans être socialiste en Bavière, introduirait en fait une "démocratie active", sous la direction conjointe de la paysannerie et de la classe ouvrière. Alors que les sociaux-démocrates munichois négociaient avec la dynastie bavaroise pour obtenir du roi la formation d'un gouvernement constitutionnel, Kurt Eisner gagnait à sa cause les paysans et les ouvriers pour qui les Wittelsbach n'étaient plus que des pantins empanachés. Toutefois, il était aussi persuadé qu'il fallait non seulement proclamer la déchéance de la dynastie mais encore éliminer les sociaux-démocrates de la scène politique et contrecarrer leurs projets d'instauration d'un régime parlementaire sur la base d'un compromis avec la dynastie, si l'on voulait réussir la Révolution. Ici comme ailleurs, bien que la composition de la foule révolutionnaire fût différente, les événements furent très rapides, tout comme est bref le texte d'Ernst Toller qui les rapporte : "Kiel fut le fanal. Le 7 novembre, deux cents mille personnes ayant à leur tête Eisner et le paysan aveugle Gangoffer pénétrèrent en ville, venant de la Theresienwiese ; le roi s'enfuit, la révolution avait conquis la Bavière. Dans la nuit qui suivit, le conseil d'ouvriers et de soldats élisait Eisner premier ministre de l'Etat libre de Bavière." (3)

Mais déjà, alors que le mouvement révolutionnaire semblait partout triompher, que des autorités provisoires s'installaient sous la pression des masses en armes, d'autres forces surgissaient qui, par les mêmes moyens allaient s'oppo-

ser à la Révolution ou tenter de la détourner de ses buts fondamentaux. Le jeune Ernst von Salomon fut saisi de cette volonté d'action lorsqu'il comprit l'ampleur des changements qui se produisaient en novembre 1918. Certes il fut plongé d'abord dans le désarroi le plus complet : le corps des cadets était dissous, un ordre social s'effondrait, quel serait son avenir ? "Dans cet instant de confusion, alors que tout s'écroulait, le chemin qui m'était tracé était bouché, j'étais là sans comprendre, face à cette situation nouvelle, face à cette nouveauté qui s'imposait sans avoir encore pris forme, sans faire entendre un appel clair, sans faire pénétrer dans notre cerveau d'autre certitude que celle de la disparition définitive et irrévocable d'un monde auquel j'étais attaché, et auquel je n'avais pas à proclamer mon attachement puisque j'en étais une partie et que ce monde ne ressusciterait jamais plus." (4)

Mais cette amertume et ce désarroi ne durèrent fuère chez lui car un monde nouveau pouvait naître et il lui appartenait de contribuer à sa création. Or les circonstances semblaient particulièrement favorables : l'armistice était signé mais rien n'était déterminé quant à la paix proprement dite ; les alliés ne seraient-ils pas tentés d'envahir l'Allemagne pour prendre des gages et obtenir des conditions plus avantageuses dans le futur traité de paix ? Cette invasion ne pourrait-elle pas provoquer un sursaut national, une proclamation de la patrie en danger, la levée en masse ? L'imagination enfiévrée de l'adolescent revoyait alors défiler les volontaires de l'An II qui s'opposèrent victorieusement aux troupes de l'Europe entière coalisée contre la Révolution française . Pourquoi l'Allemagne ne connaitrait-elle aussi un tel sursaut ? "Nous devrions tous nous dresser contre l'ennemi", écrit-il dans "die Geächteten", nous devrions donner un sens à la révolution, mettre le pays en ebullition, porter les drapeaux en avant, tous ceux qui auraient une valeur, même s'ils étaient rouges. Je voulus apprendre à aimer la révolution." (5)

Ce phénomène que décrit ainsi Ernst von Salomon - désir de se regrouper avec tous ceux qui n'acceptaient ni la

défaite, ni la tyrannie de la plèbe - allait faire à partir de décembre 1918 de rapides progrès en même temps que l'idée que l'usage de la violence était seul capable de mettre un terme à cette évolution. On avait certes dans les milieux modérés et conservateurs beaucoup espéré du retour des soldats du front dans la perspective d'une remise en ordre dans la rue et dans l'appareil d'Etat. Pour Ernst von Salomon, le "front" était ce qui était resté vrai, authentique, valable et il lui sembla un moment impossible que ces hommes ne puissent parvenir à accomplir leur mission salvatrice. Cela explique du reste l'accueil étrange que l'arrière fit aux troupes du front : une foule impatiente comme à l'annonce des victoires de naguère les accueillit avec des guirlandes de fleurs. Cette attente du retour du "front" éait bien partagée par toute une partie de la population, celle qui s'était barricadée dans ses appartements en voyant déferler les masses ouvrières en armes dans les rues. A l'inquiétude faisait place peu à peu note Richard Scheringer en évoquant ses souvenirs d'adolescent dans "das grosse Los", une confiance irraisonnée. "Les adultes dans notre milieu arrivèrent vite à la conclusion que cette révolution n'était pas si méchante que cela. Ceux qui venaient de l'arrière avec des drapeaux rouges, disait-on pour expliquer les événements, ce n'étaient que des lâches et des traitres. Dans quelques jours, les troupes du front seraient de retour et tout deviendrait alors clair." (6)

Ces soldats du front, érigés en mythe rédempteur, étaient donc le seul espoir. Ce fut donc auprès d'eux que les civils apeurés par les révolutionnaires se réfugièrent ; Herbert Volck, alors encore officier de l'armée impériale, décrit au début de son récit autobiographique "Rebellen um Ehre" la situation à Königsberg, cette ville qui s'était "émasculée" elle-même et dans laquelle les civils ne savaient plus que faire si ce n'est se regrouper à proximité des soldats :"les civils, des gens qui avaient fui Berlin-la-Rouge, se regroupent craintivement à proximité des soldats. Cela pourrait être une protection en cas de péril gravae. On est bien désemparé quand on est dépourvu soi-même de courage mais qu'on a les poches pleines d'argent et de bijoux pour le "voyage à la campagne"..

Nous faisions des affaires avec n'importe qui pourvu que cela ne coûte ni prise de position ni engagement personnel. N'ayant encore reçu absolument aucune forme car tout peut encore changer, l'ère nouvelle hésite entre trois groupes : les révolutionnaires, les civils et les soldats. Qui fera pencher la balance à son profit ?" (7) A Halle en revanche, la situation était, d'après la description qu'en fait Ernst Ottwalt dans "Ruhe und Ordnung", bien plus angoissante pour les bourgeois : les soldats avaient dû céder la place à un pouvoir révolutionnaire, à ces couches plébéiennes qualifiées de "Latjer", terme local qui désigne tout à la fois "le brave travailleur avec femme et enfant, salon et cuisine, qui rentre le soir, fatigué et crotté des usines Leuna et les silhouettes inquiétantes qui la nuit vident les poches des ivrognes dans le quartier du marché et tyrannisent les putains." (8)

Mais partout, malgré les possibilités qu'offrait une situation particulièrement fluide, les espoirs de ces milieux et de ces jeunes gens furent déçus. Ernst von Salomon souligne certes dans l'évocation qu'il fait de leur retour, que les soldats du front étaient l'élite de la nation, le noyau encore sain de celle-ci, mais ils lui étaient apparus au cours de leur défilé, comme un corps étranger au sein même de la nation. (9) Leur seule présence n'avait pas eu l'effet magique espéré ; elle n'avait pas servi de catalyseur aux aspirations de tous ceux qui refusaient la situation créée par la révolution. Il fallait donc les pousser à agir, s'engager à leur côté, prendre ou reprendre les armes, mais en dehors des cadres traditionnels puisque ceux-ci semblaient soudain défaillants.

C'est pour cette raison qu'Ernst von Salomon rejoignit alors les unités de volontaires en formation et qu'Herbert Volck constitua lui-même son corps-franc, "Lüneburg-Volck" pour lutter d'abord contre la révolution dans les villes allemandes puis dans les pays baltes. Quant au jeune Ernst Ottwalt, alors âgé de 17 ans, il troqua sa casquette blanche de lycéen pour un casque d'acier : en mars 1919 il voulut entrer avec son ami Döring au corps-franc qui se

recrutait à Halle. (10)

Par la violence qu'on choisissait délibérément comme moyen du combat politique, on crut alors dans les milieux bourgeois modérés et conservateurs pouvoir stopper le mouvement révolutionnaire et préparer le salut de la nation allemande malgré la défaite provisoire qu'elle avait subie sur les champs de bataille. A la rébellion massive de certaines unités de l'armée impériale et au soulèvement des masses ouvrières dans les grandes cités industrielles répondait donc le soulèvement armé d'une partie de la jeunesse animée d'un idéal nationaliste. L'usage de la violence marqua pour un temps la vie quotidienne de l'Allemagne : combats de rue partout où les éléments révolutionnaires s'étaient emparés du pouvoir, écrasement du spartakisme, répression consécutive aux actions de type militaire. Le premier reflux de l'activisme sous sa forme collective et armée ne se produisit qu'au cours de l'été 1919 : les derniers ilots révolutionnaires ayant été liquidés, l'adoption de la Constitution du nouveau régime et la signature du traité de Versailles ayant quelque peu stabilisé la situation.

B) La crise du printemps 1920 : le putsch de Kapp et ses séquelles.

La deuxième émergence de la violence sous sa forme collective et armée devait intervenir au printemps 1920 avec le putsch de Kapp et ses séquelles. Mais en mars 1920, nous assistons à des événements qui s'enchaînèrent dans un ordre inverse de celui de novembre 1918 pour ce qui est de l'émergence de la violence armée. A un putsch de la droite conservatrice destiné à balayer le nouveau régime, répondit quasi spontanément une flambée d'activisme révolutionnaire dans de nombreuses régions de l'Allemagne.

Lorsque le 13 mars 1920 au petit matin les corps-francs et autres unités militaires stationnés au camp de Döberitz avaient occupé le quartier des ministères et les points stratégiques les plus importants de Berlin, le gouvernement

légal était confronté à un putsch militaire de type aujourd'hui désormais classique. Dans certaines villes du Reich, des unités militaires régulières auxquelles se joignaient des unités de volontaires reconstituées s'emparaient des immeubles administratifs et se déclaraient solidaires des putschistes berlinois. Ainsi donc, la droite traditionnelle, dans un sursaut, voulait abattre le régime républicain avant qu'il ait pu s'imposer définitivement. A ses côtés se retrouvèrent tous les volontaires des corps-francs et autres groupes d'auto-défense qui avaient surgi au cours de l'hiver 1918-1919 et qui s'étaient provisoirement dissous, tous ces aventuriers ou idéalistes qui se sentaient mal à l'aise dans pays qui se stabilisait. Il y avait parmi eux Ernst Ottwalt qui, après quatre semaines seulement de service actif dans le corps-franc "Halle" au cours desquelles il avait joui du bonheur d'être considéré comme un personnage important et de contribuer par son action à défendre son petit monde, avait dû se rasseoir sur les bancs du lycée ; il y avait aussi parmi eux Ernst von Salomon dont le corps-franc engagé dans les pays baltes avait dû regagner le territoire du Reich, frustré de sa victoire et qui se trouvait, désoeuvré, sur les terres d'un grand propriétaire terrien dans la région de Kehdingen. "Nous attendions et nous ne savions pas bien quoi", écrit-il dans "Die Geächteten", "nous conservions nos armes et ne savions pas quand nous les utiliserions à nouveau. Nous vivions en marge et nous nous heurtions partout à des murs, nous n'avions notre place nulle part, nous étions des étrangers dans le Reich." (12)

Mais le désoeuvrement, la marginalisation ou l'amertume de retrouver des professeurs antipathiques au lycée n'expliquent pas à eux seuls ce nouveau surgissement de l'activisme en mars 1920. La situation qui, en apparence, s'était stabilisée avec l'adoption de la Constitution, la mise en place progressive des nouvelles institutions et une régression du chômage provoqué par la démobilisation massive, restait néanmoins extrêmement tendue. Ernst von Salomon utilise le terme de fermentation pour caractériser l'atmosphère générale."Sous une mince pellicule constituée de bourgeois travailleurs de

tous formats qui s'occupaient avec empressement et crainte de leurs affaires et n'économisaient pas leur peine, c'était un tourbillon semblable à un sabat de sorcières, fait de chômage et de coups de bourse, d'émeutes provoquées par la faim et de bals mondains, de manifestations de masse et de conférences gouvernementales, et il n'y avait rien qui pût nous soustraire à ce vertige et beaucoup de choses furent englouties par lui." (13) Dans son"Histoire de l'armée allemande", Jacques Bennist-Méchin reprend presque mot pour mot cette évocation de la situation par Ernst von Salomon lorsqu'il veut caractériser la période d'attente que vécurent les milieux de droite hostiles à la république. (14) Car en ce début de 1920, les menaces contre celle-ci se précisaient : divers corps-francs se rassemblaient autour de Berlin, prêts à marcher contre le gouvernement légal : la brigade Ehrhardt qui avait quitté la Silésie, les corps-francs Aulock et Schmidt, les réprouvaient des combats des pays baltes qui revenaient de l'Est tandis qu'arrivaient de Rhénanie les groupes de Lützow et Pfeffer.

A la fin de l'hiver 1919-1920, ces hommes étaient décidés à agir, même si les officiers qui les commandaient et les politiciens qui voulaient les utiliser hésitaient ou tardaient à donner le signal de l'action. En effet, nous nous trouvons en présence d'un phénomène identique à celui qu'avait connu la classe ouvrière en 1917-1918 lorsque son avant-garde révolutionnaire passa outre aux consignes de la social-démocratie engluée dans sa stratégie de compromission avec le pouvoir politique. Il semble bien que les jeunes gens qui constituaient pour l'essentiel les membres des corps francs étaient disposés à aller au-delà des ordres qu'ils attendaient si ceux-ci ne leur convenaient pas.

C'est l'impression que l'on a en lisant ce qu'Ernst von Salomon écrit dans "die Geächteten" de ses propres sentiments pendant les interminables journées d'attente à Kehdingen. Noske, qui était au courant de certains préparatifs de putsch militaire et que d'aucuns voyaient déjà comme dictateur éventuel, essayait de négocier avec le général von Lüttwitz. "Les courriers (venus de Berlin) parlaient de négocia-

tions arides et stupides entre le général von Lüttwitz et Noske, de marchandages sur des revendications et de promesses, il était aussi question de droits acquis et d'autres balivernes du même genre, toutes couvertes de poussière. Ils parlaient cet abominable langage où fusaient intérêts, opinions et exigences. La chose se présentait mal et nous redoutions qu'elle ne s'achève par un compromis. Mais dans ce cas, nous étions prêts à marcher malgré tout, sans Lüttwitz et Kapp et peut-être même contre eux." (15) La seule évocation du terme de compromis dans ce contexte de parlotes ne pouvait en effet que susciter méfiance et colère : ce serait du côté de l'armée et de ceux qui l'avaient rejointe, l'acceptation de ces pratiques parlementaires tant détestées,et si nuisibles qui avaient cours sous le nouveau régime.

Est-ce à dire que l'adhésion au putsch tel qu'il fut engagé fut une adhésion enthousiaste de la part de nos jeunes activistes ? On peut en douter si on lit les témoignages d'Ernst von Salomon et d'Ernst Ottwalt. En effet, qui donc étaient ces chefs dont on redoutait qu'ils acceptent un compromis et qui finalement donnèrent l'ordre de marcher sur Berlin ce 13 mars 1920 ? (16) C'étaient le Generallandschaftsdirektor Kapp, c'est à dire le directeur de l'agriculture de Prusse, - ancien premier président du"parti de la patrie allemande" (deutsche Vaterlandspartei) fondé en septembre 1917, il représentait les Junkers et les hauts fonctionnaires conservateurs de l'administration wilhelminienne - qui devait être le nouveau chancelier du Reich, le général von LÜttwitz, - il commandait le corps d'armée I qui regroupait les régions militaires du Nord et de l'Est, c'est à dire les bastions du militarisme prussien -, l'ancien directeur de la police berlinoise, von Jagow, - il devait recevoir le portefeuille de l'Intérieur -, le pasteur Traub, futur ministre des cultes et de l'instruction publique, et von Wangenheim à qui était enfin destiné le portefeuille de l'agriculture, secteur clé étant donné les soutiens escomptés dans les milieux des gros propriétaires terriens de l'est de l'Elbe.

Mais tous ces noms n'inspiraient à des jeunes

gens comme Ernst von Salomon ou son ami Wuth que de la méfiance : "qui était Kapp ? Wuth ne le savait pas ; mais il y avait là d'autres noms : Jagow et Wangenheim, et le pasteur Traub. Des messieurs et des noms beaucoup trop vieux, dis-je à Wuth. Lüttwitz lui-même est un vieux général. A la fin des combats dans les pays baltes, le plus vieux était Bischoff, un jeune commandant. Je mise sur Ehrhardt et sur personne d'autre, ajoutai-je. Jusqu'alors, j'avais à peine entendu parler d'Ehrhardt, mais on disait que c'était un jeune capitaine."(17)

Ce qui finalement poussa ces jeunes gens dans le putsch, ce fut moins le programme affiché sur les murs de Berlin au matin du 13 mars et le prestige de ceux qui l'avaient signé que l'appel du sang, le désir d'en finir une bonne fois avec ce nouveau régime qui tolérait le gouvernement des médiocres et qui compromettait gravement l'avenir de l'Allemagne. Quelques années plus tard, Ernst von Salomon essaya, mais en vain, de se souvenir du texte de cette proclamation, tant les phrases en étaient insignifiantes. Dans son roman "Nachkrieg", Ludwig Renn en reproduit les points essentiels "souveraineté des états en matière de finances et d'impôts, sur une base confédérale, élimination de toute contrainte de l'économie, écrasement des grèves." (18) Qu'y avait-il là qui pût enthousiasmer nos jeunes exaltés prêts à employer la force pour renverser le régime républicain ?

Ernst Ottwalt se sentit certes"électrisé" à l'annonce du putsch : il savait qu'on aurait à nouveau besoin de lui, qu'il pourrait agir. Mais quelle déception à la lecture de la proclamation "A tous !" signée Kapp-Lüttwitz ! "Election du président du Reich, des ministres spécialisés, tout cela n'était que des mots, arides et secs, des explications qui portaient l'empreinte de la platitude. Aucun élan, aucun mot qui résonne, pas de pathos, pas d'extase, pas même cette objectivité tranchante des soldats. Pas un mot du combat contre la république, contre la domination de la rue, pour l'avenir de l'Allemagne." (19) Il n'y avait rien qui portât témoignage d'une foi profonde ; il ne semblait pas qu'un idéal eût été à l'origine du mouvement pour ceux qui l'avaient déclen-

ché. D'aussi banales revendications ne pouvaient justifier à elles seules le combat qui s'engageait. Ernst von Salomon savait qu'il s'agissait de bien autre chose :"ce n'était pas cela qui nous montrait la voie, ce n'étaient pas les mots de ce programme. Le sens, le sens ? c'était dans le risque de l'aventure que résidait le sens. Cette marche dans l'inconnu était pour nous un sens suffisant, car elle correspondait aux exigences de notre sang... Qu'importe comment les dés tomberont, ils doivent tomber, pensai-je, et nous les retenons encore, dans notre main, les examinant, les secouant."(20) On sait comment cette aventure se termina au bout d'une centaine d'heures, aussi pitoyablement pour les chefs de la conjuration à Berlin que pour Ernst von Salomon et ses camarades, bloqués à proximité de la petite ville de Harburg sur le chemin qui les conduisait vers la capitale et obligés de se rendre à des ouvriers en armes après un siège en règle dans un bâtiment scolaire.

En effet, cette deuxième émergence de comportements activistes de type collectif et armé dans le camp conservateur et contre-révolutionnaire s'accompagna presque immédiatement d'une riposte aussi violente de la classe ouvrière. Avec la même ardeur qu'Ernst von Salomon et ses camarades, de nombreux jeunes ouvriers comprirent que seule la violence pouvait faire échec à la violence des conjurés et qu'en tout cas, l'occasion s'offrait peut-être de refaire la révolution que beaucoup parmi eux considéraient comme manquée après les événements de l'hiver 1918-1919.

Lorsque nous étudierons les causes de cet activisme qui ne fut pas seulement le fait du KAPD, l'Allgemeiner Arbeiter-Union ou d'autres représentants de ce radicalisme de gauche que Lénine dénonçait précisément en 1920 comme la "maladie infantile du communisme", nous devrons analyser cette impression de malaise profond qui suivit dans la classe ouvrière l'écrasement du spartakisme et des différents soubresauts révolutionnaires jusqu'à la fin du printemps 1919. On notera ici seulement les formes que prit dans le camp révolu-

tionnaire cette deuxième émergence de comportements activistes de type collectif et armé, à partir de la deuxième quinzaine de mars 1920.

Le souvenir des événements de l'hiver 1918-1919 était encore très proche dans les mémoires et conditionnait de façon primaire les discussions doctrinales dans les organisations ouvrières. On n'oubliait ni le bilan sévère de la répression, ni le rôle jugé funeste du SPD ; on devait tirer les leçons d'un mouvement qui, en apparence avait été suivi par des millions de personnes mais qui avait été écrasé si facilement par manque de cohésion et d'organisation. Certes les groupes oppositionnels de l'USPD et du Spartakusbund avaient à l'automne 1918 projeté et préparé un soulèvement armé, mais ils avaient été très rapidement débordés par le déroulement accéléré du processus insurrectionnel qui avait anticipé leurs décisions. "Au contraire de la révolution d'Octobre en Russie, la révolution allemande de 1918 avait été plutôt le résultat d'un soulèvement spontané et sans chefs des soldats et des ouvriers contre la guerre impérialiste ressentie comme toujours plus absurde, contre la dictature militaire du Haut-Commandement et contre la misère matérielle devenue insupportable." (21) Pendant que les masses ouvrières occupaient la rue, attendant des mots d'ordre, les dirigeants sociaux-démocrates occupaient les ministères et s'apprêtaient avec l'aide des forces traditionnelles de maintien de l'ordre de préserver l'Etat bourgeois avec ses structures fondamentales.

La situation ainsi créée par l'écrasement du mouvement révolutionnaire au printemps 1919 donnait raison à Marx qui écrivait en 1875 dans sa "critique du programme de Gotha" : "entre la société capitaliste et la société communiste se situe la période de transformation révolutionnaire de l'une dans l'autre. A cette situation correspond aussi la période politique transitoire au cours de laquelle l'Etat ne peut être rien d'autre que la dictature révolutionnaire du prolétariat." (22) Or il n'était plus question de période transitoire ni de dictature révolutionnaire du prolétariat :

les élections à l'Assemblée constituante et la promulgation de la nouvelle Constitution avaient parachevé l'oeuvre des forces du maintien de l'ordre : la révolution était finie, la société capitaliste sauvée. C'est alors qu'intervient le putsch de Kapp : par la réaction qu'il suscita, il allait fournir l'occasion aux éléments les plus révolutionnaires de la classe ouvrière non seulement de remettre en cause le nouveau régime politique et ses compromis, mais encore de s'emparer peut-être de l'appareil d'Etat par un soulèvement armé généralisé qui, de défensif, deviendrait offensif.

La situation était en effet très favorable. Aussi spontanément qu'en novembre 1918, le mouvement ouvrier put mobiliser des millions de grévistes et de manifestants pour organiser sa riposte à la tentative des putschistes de s'emparer du pouvoir. Il ne fallut que quelques heures, dès que fut connue la nouvelle de l'entrée de la brigade Ehrhardt à Berlin ou dès que dans les autres villes allemandes certaines unités régulières ou de volontaires se furent déclarées solidaires du putsch, pour que le mot d'ordre de grève générale, lancé par le gouvernement Bauer avant sa fuite de la capitale, débouchât sur une action de masse généralisée. Immédiatement du reste se constituaient partout des comités d'action dans lesquels étaient représentaient les militants de base de tous les partis de gauche et de toutes les organisations syndicales. Le mot d'ordre venu "d'en haut" se transformait en puissante action de masse d'où tout bureaucratisme fut exclu.

Dans son roman "brennende Ruhr", Karl Grünberg évoque combien dans un premier temps, alors que les rumeurs du putsch se faisaient plus pressantes, les instances statutaires de la social-démocratie hésitaient à lancer un mot d'ordre d'action immédiate : il n'était question que de convoquer une assemblée générale dans les formes statutaires, c'est à dire dans un délai de huit jours, et il était en outre bien recommandé aux membres du parti de se mettre à la disposition des sections de la Einwohnerwehr dont ils dépendaient, c'est à dire de formations d'auto-défense aux objectifs pour le moins ambigus. En attendant cette assemblée générale, on enverrait

un télégramme exprimant le soutien de la section au gouvernement Ebert-Bauer-Noske. (23) On nota aussi les incertitudes provisoires de la direction nationale du KPD qui, sous l'influence des dirigeants gauchistes de l'organisation berlinoise, hésitait à s'associer au mot d'ordre de grève générale au cours de la journée du 13 mars : elle se demandait s'il valait la peine de se lancer dans une lutte entre les deux fractions rivales du pouvoir capitaliste, notamment s'il était juste de sauver le gouvernement Ebert-Bauer-Noske qui représentait encore l'écrasement su spartakisme.

Mais très rapidement cette attitude attentiste et formaliste du SPD et les hésitations stratégiques momentanées de la direction berlinoise du KPD furent dépassées par un mouvement irrésistible qui partit des usines. Le signal y fut donné par la sirène d'incendie à dix heures du matin. "Au dehors sur la place, les premiers ouvriers arrivaient déjà. Les chauffeurs éteignaient les feux sous les chaudières pendant de longues minutes, la vapeur exhala son reste de puissance par les soupapes ouvertes, les responsables des fours de recuit coupèrent l'arrivée des gaz. Les électriciens à la centrale électrique coupèrent le courant. L'éternel bruit de tonnerre et le vacarme dans les hangars des laminoirs s'éteignirent lentement en un soupir qui se répercuta longtemps encore entre les murs : l'aciérie s'arrêtait." (24)
On ne peut manquer de rappeler ici, en parallèle à cette description du déclenchement de la grève générale par Karl Grünberg la scène bien connue décrite par Anna Seghers dans "Die Toten bleiben jung" : le jeune ouvrier qui ouvre le robinet, mais pas une seule goutte d'eau n'en sort, toute vie s'était arrêtée en quelques minutes. (25)

Le déclenchement de la grève générale avait été suivi immédiatement par la constitution des comités d'action déjà mentionnés : ce fut une marée humaine, note Karl Grünberg qui déferla aussitôt vers le centre de la ville à partir des usines, première forme de riposte au putsch. Mais cette foule rassemblée sur la place Hindenburg ne voulait pas perdre de temps pour organiser sa lutte : on procéda à la désigna-

tion d'un comité d'action dont la tâche première devait être de prévoir rapidement les modalités de l'action que tous les manifestants attendaient : la résistance par tous les moyens. (26)

Et cette foule s'arma immédiatement, dans de nombreuses villes. Certains avaient conservé, malgré les ordres successifs de la police, les armes qu'ils avaient ramenées du front, tel l'ouvrier Geschke dont Anna Seghers nous dit qu'à la grande surprise de sa femme Marie qui ignorait tout, il envoya son fils chez lui de façon impromptu et celui-ci repoussa le buffet dans la cuisine, souleva une latte du plancher et sortit de sa cachette le fusil de guerre soigneusement empaqueté. (27) Mais cette façon de se procurer des armes ne fut que l'exception. Il fallut donc aller chercher les armes là où elles se trouvaient, c'est à dire, comme le note Karl Grünberg, en désarmant les groupes de la Einwohnerwehr. Pendant que les chefs faisaient le recensement des armes déjà disponibles, "les masses impatientes, avaient d'elles-mêmes entrepris de résoudre le problème", elles avaient saisi les armes dont était doté un groupe de volontaires en faction à la gare tandis que d'autres allaient les prendre au domicile de certains membres des unités d'auto-défense bourgeoises. (28) C'est ainsi que se constituèrent d'importantes unités d'ouvriers armés qui engagèrent presque immédiatement la lutte contre des éléments douteux de la Reichswehr retranchés dans leur caserne ou contre des formations en cours de transport vers des points névralgiques. Mais d'autres durent aussi résister aux assauts de troupes favorables aux putschistes, tels ces vingt jeunes gens qui défendirent le Galgenberg à Halle (29) ou empêchèrent le passage de convois militaires sur les voies ferrées en ouvrant le feu sur les trains et en faisant sauter à l'explosif les rails et les ponts. (30)

Si dans certaines régions les combats cessèrent rapidement avec l'échec du putsch à Berlin, il n'en fut pas de même partout, notamment dans la Ruhr. Les éléments les plus révolutionnaires de la classe ouvrière estimèrent en effet que si le gouvernement Ebert-Bauer-Noske n'avait pas pu ou

ou voulu prévenir cette tentative de putsch parce qu'il s'appuyait en partie sur des milieux qui lui furent plus ou moins favorables, il ne pourrait pas davantage s'opposer à l'avenir à de telles entreprises. Si donc la lutte avait été menée avec autant de décision contre les putschistes, ce n'était pas pour remettre en place purement et simplement le gouvernement qui avait ainsi démontré l'ambiguité de ses soutiens et qui, dès le mot d'ordre officiel de fin de la grève générale, lançait les mêmes corps-francs contre les ouvriers armés qui avaient contribué à le sauver, (31) notamment dans la Ruhr les corps-francs Epp, Lichtschlag, Schulz et Lützow.

A Berlin même, de nombreuses voix s'élevèrent aussi contre le retour éventuel à la situation politique d'avant le 13 mars : alors même que la lutte s'engageait contre Kapp et LÜttwitz, Adam Scharrer note dans son roman "der grosse Betrug" que, tandis que la direction de la grève générale faisait preuve de plus en plus de prudence, les milieux ouvriers étaient d'avis qu'il ne fallait pas attendre les nouvelles et qu'il fallait agir tout de suite : ce gouvernement qui se sentait si fort lorsqu'il fallait intervenir contre le prolétariat, avait pris la fuite. A sa place s'étaient installés, avec tambours et trompettes, pour le Roi, le coffre-fort et la patrie, ceux qu'on croyait à tout jamais disparus dans les oubliettes de l'histoire. Puisqu'il avait été incapable de protéger l'Allemagne de ce retour incongru, à quoi bon lutter pour ce gouvernement de faillis ou de traîtres ? "Le mot d'ordre n'est plus'pour ou contre Ebert-Scheidemann! ou'pour ou contre Kapp-Lüttwitz! mais'abas le capitalisme, pour la dictature du prolétariat !'" (32) Certes à Berlin, il ne s'agissait que de mots d'ordre plus théoriques qu'efficaces, mais dans le bassin de la Ruhr où une"armée rouge", forte de 80 à 100 000 hommes selon les estimations, était en voie de formation, l'affrontement prit les dimensions d'une véritable guerre civile.

Dès la chute du gouvernement des putschistes, la "Rote Fahne", organe central du KPD déclarait : "vous ne pouvez pas combattre pour réinstaller au pouvoir le gouvernement de coalition Ebert-Noske-Bauer ou un autre gouvernement réu-

nissant les partis bourgeois et les socialistes majoritaires, parce que vous ne pouvez pas combattre pour remettre en place ceux qui ont fait le lit de la dictature militaire et qui furent les complices de ses crimes." (33) Par une affiche datée du 18 mars, le KPD proclamait :"ne faites confiance qu'à vous-mêmes, la grève générale doit être poursuivie avec une force accrue. Les buts et mesures immédiates sont : 1/ armement des travailleurs ; 2/ mise hors d'état de nuire des officiers contre-révolutionnaires ; 3/ pas de retour du gouvernement Ebert-Bauer- Noske ; 4/ élections de conseils d'ouvriers pour la direction unitaire de la lutte." (34) C'était donc l'appel à l'action extra-parlementaire et au soulèvement armé contre le gouvernement de Berlin qui avait notamment délégué à Severing, avec le titre de Reichskommissar, les pleins pouvoirs pour rétablir l'ordre dans le Ruhr.

Le gouvernement Kapp-Lüttwitz pouvait bien s'être retiré, il n'était plus question en effet pour de nombreux militants de la gauche révolutionnaire d'accepter le retour de l'ancien ; il fallait au contraire exploiter la position de force qu'ils avaient occupée. C'est pourquoi, comme le rapporte Hans Marchwitza dans son roman "Sturm auf Essen", les ouvriers qui se rassemblaient dans les cités ouvrières aux environs d'Essen et qui voyaient la police prendre position, désirèrent en finir cette fois avec cette police qui, bien qu'ayant prêté serment à la Constitution, n'avait qu'un but : en découdre avec le mouvement ouvrier. Par là, ces ouvriers espéraient pouvoir empêcher le retour du gouvernement Ebert-Bauer-Noske aux affaires. Parlant des deux gouvernement qui s'étaient opposés l'espace de quelques jours, Franz Kreusat, un jeune membre de l'USPD, déclarait :"nous ne combattrons ni pour l'un, ni pour l'autre. Tous les deux, c'est de la merde ! que ce soit l'un ou l'autre, l'ouvrier restera le boeuf de labour." (35)

Le prochain gouvernement qui serait l'émanation de ce mouvement révolutionnaire malgré les manoeuvres des syndicats dirigés par Carl Legien, serait un gouvernement ouvrier qui s'appuirait provisoirement sur les baïonnettes

du prolétariat et non plus sur celles de la bourgeoisie (36) avant de se transformer en une réelle dictature du prolétariat. C'est en fonction de ces objectifs que les combats s'engagèrent dans tout le bassin de la Ruhr et durèrent, après l'ultimation du gouvernement central daté du 28 mars, jusqu'à la mi-avril, accompagnés d'exécutions sommaires, de nombreuses destructions et d'innombrables arrestations. Hans Marchwitza nous décrit quelques péripéties particulièrement brutales de ces événements dans son roman "Sturm auf Essen". Après avoir raconté comment s'était constituée en quelques jours cette "armée rouge" dont les cadres n'avaient pas toujours d'uniforme et étaient élus par les hommes des compagnies en fonction non seulement de leurs expériences militaires au cours de la Grande Guerre mais aussi de leur engagement conséquent au service du mouvement ouvrier révolutionnaire, ("l'essentiel n'est pas de savoir si les chefs de l'armée rouge porteront des pattes d'épaule dorées ou argentées", expliquait l'un des commandants de compagnie à un vieux militant social-démocrate, "l'essentiel est qu'ils sachent ce qui est en jeu." (37)) il nous conduit sur le théâtre d'opérations, sur le front autour de Wesel où les affrontements avec la Reichswehr furent les plus violents.

Si dans la Ruhr ce mouvement révolutionnaire prit pratiquement l'ampleur d'une guerre civile, il y eut aussi des tentatives identiques dans d'autres régions, notamment dans le Vogtland et l'Erzgebirge, sous l'impulsion de Max Hölz. Profitant de la situation, il avait rapidement créé une "garde rouge" à ses ordres dont une des premières actions fut de libérer de la prison de Plauen 24 ouvriers de Falkenstein. Comme il l'explique dans son récit autobiographique "Vom weissen Kreuz zur roten Fahne" (38) il était d'avis, comme les militants révolutionnaires de la Ruhr qu'on "devait transformer la lutte défensive en un combat pour l'établissement d'une dictature prolétarienne." Avec sa "garde rouge", il voulut alors, par des actions de plus grande envergure en s'appuyant sur les ouvriers du Vogtland et de Saxe, ouvrir un second front qui aurait attiré à l'est du Reich quelques régiments de la Reichswehr et soulagé d'autant l'armée rouge

de la Ruhr engagée dans un combat désespéré. Cette tentative échoua car privée du soutien des masses organisées et du KPD qui l'exclut le 8 avril 1920 de ses rangs pour ses menées anarchisantes et son refus de se plier à la discipline générale du parti.(39)

Ainsi donc, refusant le cadre parlementaire du régime de Weimar, refusant de suivre aussi ceux qui avaient été naguère ses représentants, une grande partie de la classe ouvrière allemande, surtout les plus jeunes en son sein, tels Sukrow, le personnage principal de "Brennende Ruhr" de Karl Grünberg ou Franz Kreusat dans "Sturm auf Essen"de Hans Marchwitza, avait choisi la voie du soulèvement armé pour s'opposer d'abord au retour de ceux dont Geschke, l'ouvrier social-démocrate de "die Toten bleiben jung" d'Anna Seghers pensait qu'ils signifiaient la fin d'un espoir en une vie meilleure,(40) pour tenter ensuite d'imposer la constitution d'un gouvernement ouvrier, première forme de la destruction de l'Etat bourgeois indispensable dans la perspective de la création d'une société socialiste. Mais durement réprimée par les forces de l'ordre là où elle n'avait pas été stoppée par des manoeuvres dilatoires, cette tentative avorta au prix de pertes sanglantes. L'activisme révolutionnaire n'avait pas pour autant désarmé car au printemps de l'année suivante, il se manifesta à nouveau dans la région de Halle-Mansfeld.

C) La crise de mars 1921 ou "Märzaktion".

Prenant prétexte de mesures coercitives prises par les directions d'entreprise et des conditions de travail particulièrement dures dans certaines industries, notamment dans les mines et la chimie, des mouvements de grève éclatèrent au printemps 1921 de Mansfeld aus usines Leuna, de Eisleben à Halle. Tandis que des comités d'action se reconstituaient à l'échelon des entreprises, notamment aux usines Leuna (41) ou dans les mines de la"Mansfeld AG", la grève générale était proclamée dans tout ce bassin industriel. L'appel à la grève précisait, en riposte à la présence de

la police dans les entreprises, justifiée, selon leur direction par la nécessaire répression de vols de matériel :" Vous n'êtes pas des esclaves. Utilisez votre force pour vous défendre contre cette aggression. C'est le but de la grève générale. Toutes les roues doivent s'arrêter jusqu'à ce que disparaissent de Mansfeld toutes les forces de police. Ouvriers ! Vous avez le pouvoir entre vos mains ! utilisez-le puisque le moment est venu !" (42)

Comme un an plus tôt, la réaction ouvrière fut immédiate : occupation des usines, occupation des mairies et des bâtiments publics, manifestations de masse dans les rues, constitution de comités d'action, telles furent les réponses à cette présence de la police perçue comme une provocation. C'est alors qu'apparut, dans une assemblée générale de grévistes, le personnage devenu légendaire de Max Hölz : il se mettait à la disposition du comité d'action de Mansfeld. Par quelques mots simples, il sut provoquer la colère des présents et susciter leur enthousiasme :"camarades travailleurs, on vous provoque et on vous torture jusqu'au sang. Au dehors, ce sont les agissements de la canaille habillée de vert. Elle veut étouffer votre volonté dans une mer de sang. Ils vous pourchassent, vous poursuivent, vous frappent, vous piquent et vous rossent, ils tireront et assassineront." Ces paroles faisaient l'effet de coups de fouet sur l'auditoire :"Défendez-vous ! vaincre ou être foutus ! Montez sur les barricades de la liberté, même avec les mains nus ou avec des batons." Et la foule des présents hurla alors :"donnez-nous des fusils ! des armes !" (43)

Et de Mansfeld aux usines Leuna, les ouvriers, les jeunes surtout, s'armèrent. Ils sortirent de vieux fusils de leur cachette, allèrent en prendre d'autres à l'adversaire, et la lutte commença. Spontanément se formèrent les premières centuries prolétariennes, à Mansfeld et Eisleben, à Halle et Ammendorf, à Querfurt, Merseburg et Leuna. Fritz et Karl, les jeunes héros du roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" combattirent jusqu'à leur arrestation et à leur condamnation : Fritz Gretschke : deux ans de prison en raison de son jeune

âge, Karl Tiedt : douze ans de réclusion criminelle.(44) Quant aux usines Leuna, elles furent réoccupées par la police après de durs combats dans les environs immédiats et furent ensuite le théâtre d'exécutions sommaires. Ce qu'on appelle aujourd'hui communément la "Märzaktion" s'achevait ainsi sur un échec sanglant : le soulèvement de Halle-Mansfeld était resté isolé en Allemagne, tandis que ceux qui y avaient participé n'avaient, semble-t-il été poussés que par des motivations primaires, un sentiment de révolte sans projet cohérent d'avenir. Il fallut attendre deux ans, c'est à dire l'année de crise 1923, pour que se réproduise une nouvelle émergence de l'activisme sous sa forme collective et armée.

D) La crise de l'été et de l'automne 1923.

Face aux problèmes posés en 1923 par la situation internationale de l'Allemagne (occupation de la Ruhr) mais aussi par la montée de l'inflation et la misère, il sembla à l'extrême-droite comme à l'extrême-gauche que le recours à l'action directe et au soulèvement armé pourrait être l'ultime mais efficace recours.

Alors que l'année 1922 avait été l'année de l'attente, chacun espérant voir se manifester le signe qui appellerait à l'action, - une attente du reste non exempte d'ennui comme celle que vécut von Lieven, ce jeune officier déclassé dans le roman d'Anna Seghers, "die Toten bleiben jung", ancien des corps-francs qui végétait sur les terres d'un hobereau avec quelques camarades, ou une attente empreinte de toutes les rancoeurs accumulées à la suite des échecs répétés subis par le mouvement révolutionnaire depuis 1918, - l'année 1923 vit à nouveau se créer une situation révolutionnaire aussi bien par l'incapacité du gouvernement en place et du système politique lui-même à maîtriser les phénomènes politiques et économiques que par l'agravation croissante des conditions de vie pour de nombreuses couches de la population.

Cette attente, Bodo Uhse la vécut intensément comme

membre du "Bund Oberland" et dans le récit autobiographique qu'il a donné de son engagement contre la république de Weimar "Söldner und Soldat" , il se souvient qu'elle suffit pour faire oublier les déconvenues qu'avaient provoquées diverses péripéties survenues dans la vie du groupe (45): le rêve de la création d'un 3ème Reich qui serait fort différent de la réalité actuelle s'imposait à lui avec une telle force que l'entrainement intensif qu'il subissait était accepté avec enthousiasme. "Nous nous sentions emportés,écrit-il dans son récit, au milieu du courant d'un mouvement qui allait impétueusement de l'avant et qui submergeait les berges devenues incertaines de l'ordre bourgeois. Nous ressentions malgré tout, quotidiennement, à chaque heure, à une époque où toutes les valeurs semblaient devenues hypothétiques, à l'exception de la force brutale, l'avantage d'être un élément d'une grande force." (46) Plein d'une énergie farouche, il savait en effet avec ses camarades quelle serait bientôt sa tâche,:- et il ne renaclait pas devant l'immensité de la besogne : chasser la réaction bourgeoise de Munich, les "Rouges" du Reich, les Français de la Ruhr, les Danois du Jutland, les Italiens du Tyrol du Sud, les Polonais du corridor de Danzig. Il faudrait ensuite permettre aux Autrichiens et aux Sudètes de réeintégrer le Reich allemand.

Une semblable attente fut vécue aussi par le jeune lycéen Richard Scheringer au cours de l'été 1923 dans une unité de la "Schwarze Reichswehr". Expulsé de Coblence pour ses activités terroristes contre les séparatistes rhénans, il s'était fixé avec sa mère à Berlin-Zehlendorf et avait rejoint, par l'entremise d'une association sportive,cette organisation clandestine destinée à tourner les mesures de démantèlement de l'armée prévues par le traité de Versailles. Le 1er Juillet 1923 il avait été affecté à une compagnie stationnée dans le Fort de Gorgast près de Kustrin, où en théorie il devait effectuer des travaux agricoles mais où en réalité il recevait une instruction militaire stricte avec d'autres jeunes gens qui n'avaient encore jamais"servi" des étudiants, des employés, des fils de cultivateurs et quelques lycéens. Ce fut là une aventure exaltante que ces quel-

ques semaines passées au secret malgré les conditions de vie particulièrement dures. Fièrement campés dans leurs uniformes délavés et usagés, ils auraient aussitôt marché dans n'importe quelle direction pourvu qu'on leur en eût donné l'ordre. Jacques Benoist-Méchin confirme du reste dans son "Histoire de l'Armée allemande" cet état d'esprit : "Le service était extrêmement dur dans la "Schwarze Reichswehr", beaucoup plus dur que dans les régiments ordinaires. De par son caractère clandestin, la troupe ne devait jamais se montrer en public, chaque soldat devait faire preuve d'une abnégation absolue. Mais tous se disaient :'le moment décisif approche.'" (47) C'est ainsi que le commandant Buchrucker résumait ses impressions qui confirmaient du reste les expériences de Richard Scheringer et de ses jeunes camarades. En effet, lorsqu'après cette période d'instruction, ce dernier se retrouva à la rentrée des classes sur son banc du lycée aux côtés de ses condisciples qui ne se doutaient de rien, il savait qu'il était-, lui, devenu un soldat, qu'il était prêt à combattre et qu'il n'avait plus qu'à attendre l'ordre qui lui serait notifié individuellement, de façon tout aussi secrète que s'était déroulée son instruction au Fort de Gorgast.

C'est précisément de ce Fort de Gorgast près de Kustrin que partit le mouvement dirigé tout à la fois contre l'Etat républicain et les alliés à la fin du mois de septembre 1923. Le prétexte à cette tentative de putsch militaire, première émergence de l'activisme contre-révolutionnaire en ce début de l'automne de crise, fut donné par le gouvernement de Berlin qui, le 26 septembre ordonna de mettre fin à la résistance passive dans la Ruhr occupée par les Français depuis le mois de janvier. Dès la mi-septembre, des négociations secrètes avaient réuni, dans les locaux du "deütsch-völkische Freiheitspartei", diverses personnalités politiques et militaires. "C'est dans la nuit du 29 au 30 septembre qu'un putsch de grande envergure devait être exécuté avec l'aide d'unités de la 'Schwarze Reichswehr'. Le commandant Buchrucker devait occuper les quartiers des ministères, arrêter les membres du gouvernement et obliger la Reichswehr à renforcer ses effectifs suivant un plan qui avait été préparé à l'avance et

qui prévoyait la falsification d'ordres de mobilisation sur le territoire du Reich. Les chefs du "Heimatbund" et des députés nationaux-allemands avaient été mis au courant du plan." (48) Ces milieux nationalistes étaient en effet écoeurés, selon l'expression de Jacques Benoist-Méchin, par la lâcheté et l'apathie du cabiné depuis quelques semaines. (49) Puisque la Reichswehr officielle ne se décidait pas à agir pour soutenir activement les "grévistes" de la Ruhr dans le but de donner une forme décisive à la résistance "passive" et puisque la carence du pouvoir politique était patente, ce serait la "Schwarze Reichswehr" qui s'engagerait à sa place en mobilisant les régiments de Brandebourg. Une dictature militaire serait alors proclamée selon le processus déjà mis au point par Kapp et Lüttwitz trois ans plus tôt.

Tandis que ces plans s'élaboraient, les anciens membres de la "Schwarze Reichswehr", revenus dans leur foyer comme Richard Scheringer, recevaient dès le 15 Septembre l'ordre de rejoindre le groupe auquel ils appartenaient. Quelle joie ce fut pour lui d'apprendre qu'il allait enfin pouvoir participer à l'action ! On agissait en marge de l'ordre établi, on bernait les autorités à tous les niveaux avant de les renverser, même les autorités scolaires :"pour assurer un éventuel retour à la sécurité de l'existence de lycéen, l'étudiant en médecine Wolf, qui entre temps était monté en grade, rédigea une attestation pour "Monsieur le Directeur du lycée de Zehlendorf", son ancien professeur. Par suite d'une crise d'appendicite aiguë, je devais entrer en observation en clinique." (50) C'est ainsi que Richard Scheringer se retrouva une nouvelle fois dans le Fort de Gorgast près de Kustrin, dans une atmosphère d'exaltation indescriptible. Il était prêt, avec ses camarades, à marcher sur Berlin dès le lendemain.

Mais peu à peu, ce bel enthousiasme fit place à la déception. Car l'ordre de marche ne venait toujours pas. Après une profession de foi typique de l'activisme, il raconte dans "das grosse Los" combien grande fut sa déception. "Nous voulions en finir avec ce gouvernement mou qui était sur le point

de renoncer à la résistance passive, nous voulions liquider les trafiquants et ceux qui se moquaient du peuple, nous voulions chasser les français de la Ruhr. Mais avant tout, nous voulions sortir de la puanteur de ce fort qui chaque jour semblait devenir plus étroit. Beaucoup avaient abandonné leur travail pour se battre et non pour faire l'exercice dans l'enceinte du fort de Gorgast." (51) Malgré les paroles apaisantes des officiers qui parlaient de l'imminence de la proclamation d'une dictature militaire, le mécontentement grandissait. En fait, si le gouvernement légal avait donné l'ordre de cesser la "résistance passive" dans la Ruhr, il avait aussi proclamé l'état d'urgence. Le pouvoir exécutif et de maintien de l'ordre était passé,dans la nuit du 26 au 27 septembre, aux mains des autorités militaires, en l'occurrence du général von Seeckt L'action prévue ne serait plus donc dirigée contre le gouvernement veule de la République mais contre la Reichswehr.

Si certains éléments abasourdis par le cours nouveauxpris par les événements, avaient quitté le fort en civil, la masse des jeunes gens rassemblés là était prête à agir, quoi qu'il en coutât, au besoin contre la Reichswehr, instrument au service de la République. Tandis que les officiers impliqués dans l'affaire étaient de plus en plus inquiets pour leur avenir, il sembla que l'action décisive devait être déclenchée dans la nuit du 30 septembre au 1er Octobre. Le jeune Richard Scheringer fut réveillé en pleine nuit par son ami Behlau : il fallait se préparer, l'heure avait sonné. "Behlau est au courant : on part pour Küstrin et de là, on poursuit la marche sur Berlin, c'est clair. La dictature de Seeckt, ce n'est rien du tout, c'est maintenant que tout commence vraiment. La Reichswehr marchera avec nous." (52) On sait comment s'acheva cette entreprise : l'ouvrage fortifié était encerclé par la Reichswehr, la sortie prévue pour la nuit du 2 au 3 octobre ne put avoir lieu : les jeunes membres de la "Schwarze Reichswehr" furent rassemblés dans la cour de la caserne et après avoir rendu cartouchières et fusils, ils quittèrent les lieux, encadrés par des sections armées de la Reichswehr,pour un destin qu'ils ne connaissaient pas.

Quelques jours plus tard, ce fut dans le décor des rues de Munich, avec cette deuxième émergence de l'activisme contre-révolutionnaire que fut le putsch d'Adolf Hitler, que le mouvement national put croire, par son action directe, imposer sa politique et ses conceptions autoritaires au pouvoir légal de Berlin. Il ne nous appartient pas ici de raconter ce que fut ce putsch mais comment Bodo Uhse le vécut, d'analyser ce qu'il en espérait et comment il réagit à cet événement. On peut toutefois noter, qu'à l'inverse des mouvements précédents fomentés par les milieux conservateurs, et s'appuyant sur des groupes de l'armée auxquels se joignaient de nombreux éléments activistes, l'entreprise hitlérienne s'appuya sur un mouvement de masse encadré par des ligues de type fasciste. Cette tentative marqua en fait un tournant décisif dans l'histoire de la République de Weimar ; elle mettait un terme à une pratique consistant à organiser la subversion dans l'Etat à partir d'éléments de l'armée, à l'avenir, l'activisme contre-révolutionnaire cesserait de prendre des formes militaires, il recourrait à l'exploitation de puissants mouvements de masse bénéficiant pour se développer des garanties offertes par les cadres constitutionnels. Malgré cette orientation nouvelle, l'entreprise hitlérienne reste pour certains de ses participants, notamment Bodo Uhse, une tentative de subversion collective et de caractère militaire.

Dans son groupe du "Bund Oberland", il avait en effet reçu tous les éléments d'une formation militaire. Des marches de nuit, des assauts donnés à des châteaux dans la campagne bavaroise, l'utilisation de matraques, de mitrailleuses tirant à blanc, de granades lacrymogènes et autres pétards avaient contribué à faire de l'entrainement des jeunes "Oberländer" une initiation poussé aux techniques de combat rapproché. Au début de 1923, il ne savait pas encore très bien sur quoi ces jeux guerriers déboucheraient, mais il était sûr que tôt ou tard une action de grande ampleur serait déclenchée dont il serait avec ses camarades un facteur essentiel. "Nous étions convaincus, écrit-il dans "Söldner und Soldat", que 'ça ne durerait plus longtemps ainsi',

que 'ça allait enfin barder', que notre 'jour' et notre 'heure' étaient imminents. Nous marcherions sur Berlin, nous brandrions bien haut nos drapeaux en tête de nos colonnes, la Révolution Nationale chasserait les maîtres actuels du pouvoir. C'était la libération à l'intérieur qui passait avant les efforts qui nous libèreraient de l'étranger. De Berlin, nous nous porterions ensuite vers les frontières pour poursuivre la guerre qui pour nous n'était pas finie." (53)

Les ennemis étaient en effet partout : non seulement aux frontières du Reich mais encore à Berlin où il faudrait les déloger du Reichstag et de leurs fauteuils ministériels. Pour cela il fallait être puissant et cela passait naturellement par la constitution d'importants stocks d'armes. Avant de se lancer à la conquête du pouvoir, l'activiste devait faire ses preuves de façon plus modeste, nous raconte Bodo Uhse (54), en apportant au groupe une arme individuelle. On murmurait certes que des quantités appréciables d'armes avaient été soustraites aux commissions de contrôle allié chargées de veiller, conformément aux dispositions du traité de Versailles, au désarmement de l'Allemagne, et ces armes étaient soigneusement cachées dans des châteaux du haut-pays. Mais il fallait en plus que chacun fit l'effort de se procurer son fusil personnel ou son pistolet. Pour ce faire, on préparait des coups de main contre des dépôts d'armes clandestins appartenant à d'autres organisations. Quelle joie c'était alors de pouvoir rapporter chez soi un fusil et d'annoncer au chef le lendemain qu'on en possédait un ! Nul doute que le signal viendrait bientôt : à cette époque on regardait en direction de la Bavière, certains activistes isolés se rendirent même à Munich, tel ce baron von Vogel qu'Ernst Ottwalt rencontra un jour dans la rue et qui lui expliqua :"J'ai la certitude que c'est de Munich que repartira la rénovation de l'Allemagne nous allons enfin remettre de l'ordre à Berlin. Cela ne peut plus durer longtemps ainsi. Hitler et Ludendorff vont le faire." (55) Le miracle allait-il se produire à l'automne 1923 ? Ce qui avait échoué à Küstrin quelques semaines plus tôt, pourrait-il réussir ailleurs ?

Sous les rafales de neige, Hitler avait cloturé en plein air le deuxième congrès du NSDAP le 29 janvier 1923 tandis que la foule scandait "Deutschland erwache !", Allemagne réveille-toi ! A la suite de ce congrès, le parti avait pris la décision, pour préparer la constitution d'une force armée efficace, d'associer à ses "sections d'assaut" diverses formations paramilitaires nationalistes, notamment la "Reichsflagge" du capitaine Heiss et le "Bund Oberland". En février, se créait entre ces différents groupes ou associations une "Arbeitsgemeinschaft der vaterländischen Kampfverbände", communauté de travail des associations de combat patriotiques, et le 1er Mai quelques 10 000 hommes en armes avaient défilé à Munich sur le champ d'aviation d'Oberwiesenfeld. Les effectifs de ces groupes armés ne cessaient de s'accroître et l'unification des forces activistes contre-révolutionnaires dépassait déjà largement le cadre de Munich : l'activisme à visage fasciste faisait défiler ses troupes dans d'autres villes, notamment à Nuremberg.

Le 1er et le 2 septembre, Bodo Uhse participa à la journée allemande de Nuremberg, à ce "deutscher Tag" qui sembla être pour les participants et les observateurs venus là la dernière revue d'effectifs avant les événements décisifs. C'est par trains spéciaux entiers que les participants avaient afflué dans une atmosphère de joie indescriptible. C'était en effet la première étape de la marche sur Berlin, à partir de Munich. "Attention, note Bodo Uhse dans "Söldner und Soldat", ils rassemblent toutes leurs troupes à Nuremberg, le mot d'ordre serait ensuite : direction Wasserkopf-Berlin, section en avant marche ! Un tel voyage destination putsch est magnifique, je me réjouis à l'idée de revenir à Fürth ; cette fois, nous allions leur casser la gueule à tous ces types-là !" (56) Avec quelle confiance dans l'avenir écouta-t-il pas le discours d'Adolf Hitler :"nous avons créé les bases de l'armée de libération pour l'Allemagne nouvelle ; ce qui va se produire aujourd'hui, nous le savons. Dans quelques mois, dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être, les dès seront jetés en Allemagne. Nous ne savons pas encore comment ils tomberont, mais nous savons une chose : la victoire sera à nous. Ce qui

se prépare aujourd'hui sera plus grand que la Grande Guerre." (57) Electrisés, les participants à la manifestation hurlaient leur joie à côté de Bodo Uhse.

Et il comprit, tout comme ses camrades, ces paroles du chef du NSDAP comme une promesse : alors qu'ils prenaient le chemin du retour pour rejoindre leurs cantonnements, ils se demandaient si ce n'était pas déjà pour le lendemain : leur défilé dans les rues de Nuremberg fut impressionnant par sa force et son enthousiasme ; ils marchaient et étaient prêts à continuer leur marche aussi loin qu'on le leur ordonnerait, jusqu'au but final. Ce ne fut hélas pas pour ce jour-là. Friedrich Weber, le chef du "Bund Oberland", leur donna seulement l'ordre de rentrer chez eux : bientôt le "Bund" les rappelleraient et ce serait alors pour la victoire.

Mais bientôt ce jour tant attendu arriva : le 9 novembre au matin, Bodo Uhse fut réveillé par les cris de 'révolution nationale'. Hitler l'avait proclamée à Munich. On sait ce qui par ailleurs advint de sa tentative de s'emparer du pouvoir : von Kahr s'était désolidarisé de lui et la Reichswehr avait ouvert le feu pour disperser la colonne des partisans du mouvement national-socialiste devant la Feldherrnhalle. Mais si à Munich le succès escompté n'avait pas été atteint, les autres villes allaient-elles abandonner la lutte alors qu'on était si près du but ? A proximité de Bamberg où vivait alors Bodo Uhse, la compagnie du"Bund Oberland" se rassemblait sur le Michelsberg. Mais ce ne fut que pour entendre leur chef le lieutenant-colonel von Apfelstedt, leur ordonner de se disperser et de rentrer dans leur foyer, que lui et ses camarades s'étaient précipités en ce lieu. C'était l'échec, l'effondrement de tant d'espoirs, la fin de cette aventure. "C'était donc pour cela que nous avions tant trimé dans les casernes, deux ou trois fois par semaine, que chaque dimanche nous avions fait de longues marches, le sac au dos, que nous avions volé des armes, cambriolé, renoncé aux soirées au café, que nous n'avions plus regardé les filles, que nous avions laissé tomber toute ambition bourgeoise, que nous avions considéré travail et promotion comme des choses accessoires, que nous avions cru à la Révolution Nationale, à l'idéalisme, à

la libération et au renouveau de l'Allemagne, au 3ème Reich. Et tout cela seulement pour que ce polichinelle nous renvoie à la maison au moment décisif !" (58)

Pendant qu'à droite l'activisme se manifestait par ces deux tentatives de prise de pouvoir par la subversion armée, l'extrême-gauche crut elle aussi, étant donné le caractère exceptionnel des difficultés politiques, économiques et sociales, que le moment était venu d'imposer par les armes un changement radical.

Dès 1922, alors que la législation d'exception votée par le Reichstag pour poursuivre les assassins de Walter Rathenau commençait à être appliquée surtout aux militants ouvriers en lutte, il était déjà question de l'existence, au sein du KPD, d'un appareil militaire illégal, le"M-Apparat". Karl Tiedt, l'un des jeunes participants à la "Märzaktion" dans le roman d'Otto Gotsche, "Märzstürme", avait reçu de Max Lademann, l'un des responsables régionaux du KPD la mission"d'abandonner le travail public du parti et d'édifier l'appareil militaire illégal du parti communiste dans la région où il habitait". Et ce responsable lui donnait des instructions précises : "Mets-toi à la recherche de gens qui passent inaperçus, ils doivent être intelligents, tenaces et sûrs. Tu n'as pas besoin de bavards ou de types forts en gueule. Des camarades du parti que tout le monde connait ne doivent pas figurer parmi eux. Evite tout heurt avec la police et crée des liaisons." (59) L'excuse pour abondonner le travail quotidien du parti étaittrouvée : Karl voulait se marier et sa retraite politique provisoire ne susciterait pas de curiosité.

Pendant que se recrutaient ainsi les premiers cadres de cet appareil militaire illégal, les luttes sociales du mouvement ouvrier prenaient au cours de l'été 1923 une signification politique : l'extrême-gauche demandait la démission du gouvernement Cuno, au Reichstag d'abord, dans la rue ensuite. C'est alors que fut lancé le 11 Août le mot d'ordre de grève générale exigeant, outre le retrait du gouvernement Cuno,

des mesures immédiates de lutte contre la misère, notamment[60] la reconnaissance légale des conseils de contrôle prolétariens. A l'arrière-plan se profilait le projet d'imposer par la grève et l'action de masse dans la rue la constitution d'un gouvernement "ouvrier".[61]

Proclamée à Berlin, la grève générale semblait devoir gagner de proche en proche. A Crefeld et à Aix-la-Chapelle, la police tirait sur des manifestants, il y avait déjà des morts. Le mouvement s'étendait alors rapidement les 13 et 14 Août à Hambourg, en Saxe et en Thuringe, bien que Cuno eût donné sa démission dès le 12, le premier jour du mouvement, une démission qui n'était pas seulement à mettre au compte de la grève de plus de trois millions de travailleurs. Otto Gotsche note dans "Märzstürme" que le mouvement fut général à la Mansfeld AG et le départ du Cuno y fut salué comme une grande victoire par les ouvriers de l'entreprise. Mais déjà on sentait une tension croissante, c'est ce que Fritz Gretschke essayait d'expliquer à son amie Martina : "nous sommes à nouveau à la veille d'une catastrophe, Martina, à la veille d'une explosion. Nul ne peut savoir comment cela s'achèvera. C'est la grève, tous ceux qui portent des armes sont contre nous, prêts à bondir. Personne ne sait que faire, les gens ont faim, mais eux aussi, ils sont prêts à bondir." [62]

De fait, le ton et le fond des articles de la "Rote Fahne" changèrent du tout au tout dans les jours qui suivirent la grève contre le gouvernement Cuno. Le 16 Août elle publiait un poême intitulé "elle approche", le 19, c'était un chapitre d'une brochure de Goussev sur "les leçons de la guerre civile" intitulé 'que le prolétariat se prépare !' ; le 21 elle abordait le délicat problème des difficultés que rencontrerait le prolétariat pour s'armer en cas de soulèvement armé contre le pouvoir légal. Le 22 enfin, elle appelait les militants des autres partis à rejoindre la lutte du KPD pour l'établissement de la dictature du prolétariat. Cet appel préfigurait en quelque sorte la constitution à la base, dans les usines notamment, de comités d'action révolutionnaires. [63] Le 28 Août le bureau politique du KPD donnait une forme institu-

tionnelle à l'appareil militaire clandestin en créant un "conseil militaire" à la tête duquel fut nommé Ernst Schneller. Alors que la 'Schwarze Reichswehr' avait constitué des unités parallèles de réserve, le KPD créait son propre commandement militaire : le territoire du Reich était divisé en 6 commandements régionaux correspondant aux régions militaires. Conseillers techniques, commandants de district et de sous-district formaient les"Kampfleitungen" : il s'agissait pour l'essentiel de membres du mouvement ouvrier qui avaient reçu pendant la Grande Guerre une formation d'officier. (64) Mais ces décisions s'inscrivirent rapidement dans la réalité quotidienne vécue par la jeunesse ouvrière, sous la forme de l'organisation des"centuries prolétariennes".

Wilhelm Koenen, qui fut l'un des créateurs de ces centuries prolétariennes, raconte ainsi : "plus d'une nuit se passa àa faire des exercices militaires, à l'entrainement à l'usage des armes qu'on se procurait à l'état neuf et en quantité toujours plus importante. Et après les entrainements, elles étaient toujours remises avec soin dans des cachettes sûres."(65) A l'origine, ces centuries prolétariennes étaient conçues avant tout comme des "groupes prolétariens d'autodéfense" ; mais elles pourraient être développées pour des "motifs plus importants", expliquait Max Lademann à Karl Tiedt, dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme". Ce développement impliquait naturellement un accroissement substantiel de l'armement, aussi, comme dans le "Bund Oberland" mais avec plus de difficultés car on ne pouvait compter sur la complicité de l'appareil d'Etat, l'essentiel était de se procurer des armes. Un fois recrutés les cadres sûrs en fonction des critères déjà mentionnés plus haut, Max Lademann précisait qu'il fallait déterminer l'emplacement des cachettes d'ármes de l'Orgesch, ainsi que les endroits où la police et les autres organisations paramilitaires nationalistes stockaient les leurs. C'est à cette tâche que Karl Tiedt allait devoir s'employer (66) car le moment du soulèvement armé approchait, on n'en doutait plus dans cette région industrielle et ouvrière de l'Allemagne centrale, en ce mois de septembre 1923.

Déjà le 1er mai, à l'instar des sections d'assaut

du NSDAP, les centuries prolétariennes avaient défilé dans différentes villes, notamment à Berlin et avaient impressionné les foules. A présent, elles allaient s'engager ouvertement après s'être renforcées massivement. Pour ce faire, il fallait des armes et pour se les procurer, tous les moyens furent bons : même la corruption de fonctionnaires de la police que leurs besoins d'argent rendaient vulnérables en cette période d'inflation galopante, tel cet Oberwachtmeister qui en pleine nuit et contre remise d'une liasse de billets, chargea sur une carriole que Fritz et Karl avaient conduite jusqu'à un cantonnement de la police, plusieurs paquets contenant des fusils et des munitions. (67)

La situation devenait en effet de plus en plus claire : en liaison avec les préparatifs de la 'Schwarze Reichswehr' et pour prévenir, semble-t-il, tout coup de force, le gouvernement de Berlin avait décrété l'état d'urgence et confié, comme nous l'avons déjà vu, au général von Seeckt le soin de rétablir l'ordre si besoin était. Il n'yavait plus de doute pour les éléments les plus révolutionnaires de la classe ouvrière : Karl et Fritz avaient été convaincus par les arguments de Max Lademann :"c'est une question de semaines, peut-être même seulement de jours pour qu'on arrive à une situation où la classe ouvrière se trouve confrontée avec la question du déclenchement de la lutte pour le pouvoir. Il s'agissait de prendre de vitesse les putschistes de droite, d'empêcher la police et la Reichswehr de se rassembler aux points de concentration prévus, et de faire éclater l'adversaire en petits groupes par des actions de masses simultanées et unitaires dans toutes les parties du Reich." Et il concluait en précisant l'alternative qui selon lui caractérisait la situation : "l'état d'exception décrété par Ebert et qui confie le pouvoir aux militaires déclenche le processus conduisant à la dernière phase, à la dictature du général. Pour nous, cela signifie le soulèvement armé. C'est eux ou nous !" (68) On peut noter au passage que l'accélération de l'évolution de la situation était perçue de façon identique dans les deux camps, contre-révolutionnaire et révolutionnaire: pour Adolf Hitler aussi,

dans son discours devant les participants au "deutscher Tag" de Nuremberg, l'échéance de la lutte pour le pouvoir n'était plus qu'une question de semaines ou même de jours.

S'il n'est pas inopportun de rappelr ces paroles de Hitler, il ne s'agit pas pour cela d'établir systématiquement des symétries dans ce phénomène de l'activisme. C'est la situation particulière de la Saxe, de la Thuringe et de toute l'Allemagne centrale qui justifie ce rappel. Nos jeunes militants révolutionnaires savait d'une part qu'en cas de putsch fasciste à Munich, la marche sur Berlin passerait automatiquement par la Thuringe : il fallait donc tout mettre en oeuvre pour barrer la route militairement à cette entreprise. D'autre part, ils savaient aussi que le rapport de forces leur était favorable en Saxe et en Thuringe, bien plus favorable que dans les autres parties du Reich : des gouvernements ouvriers se constituaient en effet sur la base de coalitions entre le KPD et le SPD dans les Ladtage de Saxe et de Thuringe en ce début d'octobre 1923. Légalement s'était ainsi ouverte une brèche dans le dispositif politique de la république de Weimar : un processus s'amorçait qui voyait se nouer des alliances entre partis ouvriers pour la formation de gouvernements de type nouveau qui tournaient le dos à la stratégie centriste des partis de la "coalition de Weimar". (69) Mais c'était surtout la possibilité d'arracher une partie de l'appareil d'Etat aux forces conservatrices qui le contrôlaient partout et toléraient même les menées de l'activisme contre-révolutionnaire.

En toute hâte, la grève générale, prélude au déclenchement du soulèvement armé, se préparait, dirigée contre la dictature militaire. Elle devait obliger le gouvernement Stresemann à se retirer comme quelques semaines plus tôt le gouvernement Cuno. Des comités d'action locaux se constituaient tandis que les premières mesures concrêtes en matière militaire étaient mises en pratique. Dans la région de Mansfeld, Fritz et Karl, nos jeunes communistes, y participaient activement : la date était déjà fixée, dans la nuit du 22 au 23 octobre, (70) les centuries prolétariennes entreraient en action, en engageant la guérilla contre la police et la

Reichswehr. Une conférence qui se tint à Chemnitz le 21 et qui regroupait militants ouvriers et membres du gouvernement de Saxe, devait délibérer sur la suite à donner à l'action. Otto Gotsche, qui vécut lui-même ces événements, décrit dans "Märzstürme" la tactique adoptée : provoquer d'abord des manifestations de rue avec pillages de magazins, ce qui serait facile étant donné la misère généralisée avec l'inflation galopante ; la police devrait donc être sans cesse sur le qui-vive. Puis extension le lendemain de ces désordres aux villages environnants. Mettre le feu à des granges en pleine nuit et perturber les communications téléphoniques afin que les forces de police se dispersent à plusieurs endroits dans la nature. Lorsque la plupart des effectifs de police seraient ainsi en opération à l'extérieur de la ville, s'emparer des points stratégiques au centre de celle-ci, notamment des cantonnements de la police et de l'armée. Détruire enfin les forces de l'ordre sur le chemin du retour, lorsque celles-ci regagneraient la ville, dans le passage encaissé de la vallée entre Wimmelburg et Kreisfeld, au moyen d'une embuscade dont les différentes phases du déroulement seraient soigneusement prévues. Un véritable plan de campagne était ainsi élaboré avec précision, jusque dans le moindre détail (armement des participants, emplacement des armes lourdes, répartition des effectifs disponibles, etc...) selon des modalités qui n'avaient rien à envier à un plan conçu et préparé par un véritable état-major. (71)

C'est alors que dans la nuit du 22 au23 octobre le contre-ordre arriva. Il fallut alors, conformément aux décisions prises par la conférence de Chemnitz, prévenir chaque commando prêt à passer à l'action, d'abandonner ses positions et demander aux militants qui attendaient l'ordre de l'attaque, de rentrer chez eux. Situation identique à celle que vécut Bodo Uhse quelques jours plus tard sur le Michelsberg à la nouvelle de l'échec du putsch de Hitler à Munich. Fritz Gretschke qui avait patiemment mis ce dispositif de guérilla sur pied, dut faire un effort considérable pour convaincre ses camarades en pleine nuit que le moment n'était pas encore venu de frapper le coup décisif. Ce fut une épreuve particu-

lièrement déprimante pour lui et ses camarades. Mais tous voulaient croire que ce n'était qu'un ajournement instantané ! qu'importait la répression ! dès le 21 octobre, le gouvernement de Berlin avait engagé la Reichswehr et la police dans un processus de "Reichsexekution" contre la Saxe destiné à briser le pouvoir du gouvernement ouvrier : arrestations, exécutions, perquisitions se succédèrent pendant plusieurs jours. Cela n'avait pas empêché les préparatifs de se poursuivre. Les centuries prolétariennes se retrouvaient à l'exercice comme si rien ne s'était produit. Quelques jours plus tard, dans la nuit du samedi au dimanche, plus de 1200 de leurs membres s'étaient rassemblés, les éléments les plus jeunes et les plus dynamiques. L'entrainement eut lieu comme prévu dans la forêt de Bernstedt. Lorsqu'aux premières lueurs de l'aube l'ordre de dispersion fut donné, une quarantaine de membres étaient restés ensemble, notamment les chefs locaux avec Fritz Gretschke. La police intervint et les arrêta. Ainsi s'achevait pour lui et pour ses camarades cette tentative de prise de pouvoir par la force. (72) Le destin de ces deux personnages du roman d'Otto Gotsche avait été celui de nombreux militants révolutionnaires en cette fin du mois d'octobre 1923 - et non seulement en Saxe et en Thuringe mais aussi à Hambourg ou la tentive de soulèvement armé fut rapidement réprimée par les forces de l'ordre. (73)

Mais l'activisme d'obédience contre-révolutionnaire trouva d'autres champs d'action que ces luttes interieures : il se manifesta aussi dans les engagements des corps-francs aux frontières de l'Est, dans ces régions menacées par les progrès de l'Armée Rouge et les traités de paix, ainsi que dans les territoires occidentaux soumis à l'occupant français ou belge. Tout comme il refusait à l'intérieur les mécanismes de discussion et de décision du nouveau régime parlemantaire, pour impser un changement politique, l'activisme refusait les résultats acquis par les grandes puissances autour des tables de négociations. En dernier ressort, c'était la force qui devait ici trancher : les solutions de compromis et les traités écrits étaient considérés comme autant de capitulations inacceptables et infâmantes. Le verbe avait aussi peu cours pour

lui dans les rapports entre états que dans les rapports entre forces et groupes politiques à l'intérieur d'un pays : seules la violence et les armes étaient capables d'imposer des mesures propres à sauver la nation.

2/ Les formes militaires de l'activisme aux frontières du Reich.

A) L'engagement des corps francs dans les pays baltes.

On sait avec quel dégoût le jeune Ernst von Salomon considérait au printemps 1919 les jeux politiques à Weimar : il avait volontairement revêtu l'uniforme pour préserver de la nation allemande ce qui pouvait encore être sauvé mais il devait assister passivement à une entreprise qui démantelait le Reich et sa puissance. Aussi prit-il la décision le 1er Avril 1919, le jour anniversaire de la naissance de Bismarck, alors qu'hypocritement des parlementaires célébraient des fêtes patriotiques, de rejoindre avec quelques camarades les corps de volontaires qui se formaient pour lutter à l'Est, dans les pays baltes contre la poussée des troupes soviétiques. Ils partirent à vingt-huit, le sous-lieutenant Kay à leur tête, sans ordre, sans en référer à leurs supérieurs hiérarchiques, démarche caractéristique de l'activisme qui méconnait, par ce saut dans l'illégalité, les obligations de la discipline traditionnelle. (74) Et d'un peu partout en Allemagne, convergèrent vers les "Marches de l'Est" ces jeunes gens, poussés comme Ernst von Salomon, par le désir de combattre là où le pouvoir politique ne pensait qu'à capituler.

Qui étaient-ils donc ces jeunes activistes ? Une première catégorie est représentée dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" par von Lieven qui a rejoint son cousin Otto après l'écrasement des spartakistes à Berlin :

Il faisait partie de ces barons baltes qui avaient colonisé depuis plus de six siècles ces lointains territoires arrachés par l'Ordre des chevaliers teutoniques au pouvoir des Slaves et qui étaient menacés à présent de perdre leurs terres et tous leurs autres biens. Que leur restait-il donc sinon l'espoir que leur territoire serait défendu par tous ceux qui y affluaient sous l'uniforme des corps francs ? C'est une semblable motivation qui fit s'engager dans une troupe de volontaire le jeune comte Stenbock-Fermor, comme il nous le raconte dans son récit autobiographique "der rote Graf". Mais ni Lieven, ni Stenbock-Fermor n'étaient à eux seuls représentatifs de ces jeunes activistes : leurs origines en faisaient un cas particulier.

La plupart d'entre eux étaient poussés par les motivations les plus diverses. "Le Général von der Goltz/ attita à lui beaucoup de jeunes gens originaires d'Allemagne" note Anna Seghers."Quelques-uns parce que leur pays natal avait été séparé du Reich par le tracé des nouvelles frontières, la plupart parce que leur vrai patrie c'était la guerre. Ici à l'Est, on avait besoin de soldats, ici en haut, rien n'était encore décidé. Sur cette parcelle de l'Europe, ils croyaient qu'il y avait encore cette vie qui avait mauvause réputation mais qui attire toujours, cette vie que l'on gagne quand on la rejette au loin." (75) C'est avec ces éléments que ce général constitua la fameuse "Division de Fer" que rejoignit Ernst von Salomon avec ses camarades qui avaient rompu avec le régime de Weimar.

Parmi ses compagnons de lutte, on retrouvait ceux qui appartenaient aux catégories qu'Anna Seghers énumére au cours d'une conversation entre les deux cousins Lieven. Il y avait certes des aventuriers, attirés par l'appât du butin et avides de donner libre cours à leurs passions, mais il y avait aussi des patriotes qui ne pouvaient accepter le naufrage de la patrie et qui voulaient tout mettre en oeuvre pour défendre ses vraies frontières. On y trouvait également des Baltes qui voulaient sauver ce bastion du germanisme à l'Est auquel les attachaient sept cents ans de culture alle-

mande ; il y avait enfin des fils de paysans avides de se fixer sur un sol qui leur appartiendrait, car on avait promis du côté des nouveaux maîtres locaux de distribuer des terres à ceux qui viendraient défendre les jeunes états de Lettonie, Esthonie et Lithuanie. Mais, note Ernst von Salomon, "des unités qui voulaient combattre pour l'ordre, il n'y en avait pas". (76) Dans cette masse si hétéroclite, se détachaient néanmoins deux groupes intéressants par la motivation de leur engagement : ceux qui envers et contre tout défendaient leur passé national dans ces pays baltes et ceux qui se trouvèrent comme mus par un même élan, entrainés dans ces combats.

Herbert Volck appartenait au premier groupe. Le titre de ses souvenirs est en lui-même caractéristique de la nature de son engagement : "Rebellen um Ehre", rebelles pour l'honneur ; il s'agit en effet pour lui de ne plus accepter ces atteintes intolérables à l'honneur de l'Allemagne que furent les traités de paix et leurs conséquences ainsi que la politique des "Rouges" et des juifs à Berlin. Dans l'introduction de ses mémoires, il se caractérisait lui-même comme "descendant de l'Ordre des Chevaliers teutoniques", comme "combattant de la frontière"; son père avait déjà organisé un "groupe d'auto-défense des seigneurs allemands" qui dut faire face en 1905 aux premiers assauts de la révolution russe : à l'âge de 11 ans, il dut fuir avec sa mère la maison familiale de Dorpat. En 1919, ce fut pour lui le retour dans la patrie balte. Sans recevoir d'ordre de quiconque, il recruta, selon ses dires, dès le 11 novembre 1918 les premiers volontaires du corps-franc "Lüneburg-Volck". (77) Sa fidélité à l'Allemagne et aux origines de la famille fit de lui l'un de ces volontaires qui ne reconnaissaient plus d'autre autorité que le "Reich", c'est à dire cette entité mystique que la Grande Guerre venait de détruire. Il fallait en outre prendre la revanche sur ces révolutionnaires qui l'avaient obligé en 1905 à s'enfuir et reforger par la lutte le Reich tel que tant de siècles l'avaient façonné.

Avec Ernst von Salomon, nous avons affaire à un engagement d'un autre type. Bien qu'il n'ait pas fait la guerre au front comme la plupart de ses camarades, il considérait que la lutte n'était pas terminée. D'ailleurs, l'armistice de novembre 1918 n'avait pas mis un terme à cette guerre d'un type nouveau qui avait débuté en 1914 : ce n'était qu'une transition :"a quoi bon rester en Allemagne ? nous n'y sommes plus à notre place" disait Gohlke, l'un de ses compagnons dans "die Geächteten". "Ils pensent là-bas que la guerre serait finie. Mais je te le dis, aussi longtemps que nous aurons perdu, la guerre ne sera pas finie." (78) Et la guerre ne voulait pas les lâcher. Ils croyaient avoir une mission, mais laquelle ? ils étaient incapables encore de le dire, bien qu'ils sachent que la lutte pour le "Reich" commençait. C'est cette mission dont il se croyait investi qui fit du sous-lieutenant Gerhard Rossbach, âgé en 1918 de 25 ans, un déserteur et un mutin, comme Ernst von Salomon, lorsqu'il se porta avec 180 volontaires aux frontières de la Prusse-Orientale pour les défendre contre les incursions des Polonais de plus en plus hardis. Cette même mission en fit ensuite un chef de corps-franc et un rebelle qui refusa de prêter serment au drapeau de la République, ce "drapeau de la honte", et finalement il rejoignit en contradiction avec les ordres reçus les combattants du Baltikum pour lutter autour de Riga en novembre 1919. (79) La logique de son engagement fit enfin de lui l'un des chefs et artisans de la répression de la classe ouvrière en 1920.

C'est dans ces deux groupes qu'allaient se recruter les activistes du plus pur modèle -car les autres éléments mentionnés plus haut rentrèrent relativement rapidement dans les normes de la vie civile et bourgeoise lorsque leur espoir de butin eût été décçu et que l'attitude des Alliés et la politique du gouvernement de Berlin leur eurent ôté toute illusion sur un avenir doré. Leur engagement dans le Baltikum ferait d'eux des individualités exemplaires et on le retrouverait ensuite dans toutes les lutte intérieures, du putsch de Kapp aux attentats du mouvement Landvolk à la fin des années 20 (cf. le roman d'Ernst von Salomon "die Stadt"), des actions

de terrorisme individuel à l'organisation des premières milices fascistes.

Qu'apprirent-ils en effet au cours de ces combats ? Dans un première phase qui s'étendit de la fin de la Grande Guerre au 24 Aout 1919, date de la rébellion de la "Division de Fer", ils apprirent à agir de leur propre initiative. Plusieurs expressions reviennent dans le livre de souvenirs de Herbert Volck "Rebellen um Ehre" comme des leitmotivs pour définir leur situation. Face à une patrie qui avait "failli à tous ses devoirs" il s'agissait, comme en 1813, de faire venir de l'Est la libération du Reich.(80) Cette libération ne pouvait être le fait que de ceux qui seraient capables de mener "une guerre de leur propre initiative",(81) car le pouvoir était passé aux mains de ceux qui étaient sans cesse qualifiés "d'ennemis du Reich" (expression naguère chère à Guillaume II), qu'il s'agisse des "Rouges" ou des bourgeois plus soucieux de la reprise de leurs affaires que de l'avenir de la nation.

La conduite de ce même Herbert Volck est particulièrement significative : après avoir recruté une première fois des volontaires en novembre 1918, il revint à Lüneburg pour en chercher 150 supplémentaires, recrutés pour son corps-franc par son propre bureau de recrutement. Leur équipement ne pouvait être rassemblé que par de véritables actions de commando : une première fois à Königsberg où un groupe d'hommes résolus alla s'emparer du matériel nécessaire dans les dépôts de l'armée gardés par des "marins rouges" ; la deuxième fois à Lünebourg même où la moindre pièce d'armement était l'objet d'une véritable lutte. "Le rassemblement des unités de réserve et l'organisation de leur transport nous prennent tout notre temps et occupent toutes nos pensées. Autrefois, un tel transport arrivait à l'heure prévue, armé, habillé, prêt à l'engagement au feu. Aujourd'hui, il faut courir, implorer, menacer, se battre avec les autorités rouges, surmonter les réssistances secrètes et cachées des rouges et des bourgeois pusillanimes. Chaque bouton, chaque botte ne sont obtenus qu'au prix d'un combat. Aucune période n'est placé comme la nôtre sous le signe de la capacité de la per-

sonnalité à s'imposer." (82)

En effet, ces activistes apprenaient non seulement que la guerre qu'ils menaient à l'Est était une guerre qu'on ne voulait pas reconnaître à Berlin mais que seul leur engagement personnel était déterminant. (83) Ils apprenaient que cet engagement personnel était plus fort que n'importe quel ordre émanant d'une autorité, quelle qu'elle soit, que seul il était capable de vaincre les résistances, d'où qu'elles viennent. Cette primauté du caractère et de la volonté individuelle sur toutes les autres qualités s'affirmait naturellement contre tous ceux qui tentaient de faire prévaloir une loi ou de faire respecter un règlement. Et c'était l'affrontement avec des cheminots qui refusaient de laisser passer les trains qui transportaient hommes et matériel pour les corps-francs, les heurts avec les fonctionnaires qui leur refusaient leur soutien pour le ravitaillement, avec tous ces "Paragraphenmenschen", tel ce juge militaire affecté à la "Division de Fer", un homme qui, pour Herbert Volck, n'avait pas de sang dans les veines, qui ignorait ce qu'était le monde et dont l'action n'était dictée que par quelques paragraphes qu'il connaissait par coeur. (84) Mais ils apprenaient aussi en même temps ce qu'était la solitude : ils faisaient l'expérience d'un combat qui était décrié par une certaine presse, un combat qui n'était pas de ceux que la communauté nationale exaltait comme le sien. Et Herbert Volck expliquait sans cesse à ses hommes qu'ils devraient lutter seuls, et qu'ils mourraient seuls.

Cette impression de solitude fut encore accrue lorsque le 24 Août 1919 la "Division de Fer" entra en rébellion ouverte et refusa de regagner le territoire du Reich, comme le gouvernement de Berlin lui en donnait l'ordre. On connait la situation créée par l'ultimatum allié du 5 Août 1919 : inquiets de l'engagement militaire allemand dans les pays baltes, les Alliés exigeaient la destitution du général von der Goltz, chef des troupes qui y guerroyaient encore, et le rapatriement de celles-ci avant le 20 Août. Noske voulut alors faire appliquer les mesures imposées par les Alliés : en cas de refus d'obéissance de la part des troupes, celles-ci n'auraient

plus rien à attendre du gouvernement allemand. C'est pourtant le refus d'obéissance que choisirent ces troupes. Ernst von Salomon raconte ainsi dans "die Geächteten" comment le commandant Bischoff, sur le quai de la gare de Mitau, interdit d'une seule phrase l'embarquement des hommes dans les trains qui devaient les ramener en territoire allemand. Analysant ses sentiments et ceux de ses camarades, il reconnut que c'était de la folie, mais une folie qui seule pourrait garantir les chances de l'Allemagne à l'avenir dans cette région. "Nous qui avions la responsabilité de cette province pour la nation qui n'était pas encore née, nous ne voulions pas de l'abandon à une époque où l'abandon était l'exigence quotidienne. Nous disions "non" au Reich de ces jours-là, parce que nous avions dit"oui" à celui qui viendrait. Notre folie était ainsi un défi. Nous voulions supporter les conséquences de ce défi. Un homme ne peut pas en faire plus." (85)

A partir de ce jour-là, leur lutte fut une lutte totale jusqu'à ce qu'ils quittent le 30 novembre la Courlande après la conclusion d'un armistice. C'étaient des troupes décimées qui regagnèrent le Reich. (86) Mais avant cet armistice, ils s'étaient lancés à corps perdu dans une bataille sans merci, tuant, incendiant les maisons, détruisant les ponts et les installations industrielles et commerciales. "Nous abattions tout ce qui nous tombait entre les mains, nous brûlions tout ce qui pouvait brûler. Nous voyions rouge. Nous n'avions plus rien en fait de sentiments humains dans le coeur. Là où nous avions séjourné, le sol gémissait sous l'anéantissement. Là où nous avions donné l'assaut, il n'y avait plus que des décombres, des cendres et des poutres achevant de se consumer. Là où autrefois se dressaient des maisons, on ne voyait plus que quelque chose qui ressemblait à des abcès purulents sur le terrain tout blanc. Une gigantesque colonne de fumée signalait notre route. Nous avions allumé un bûcher et ce qui brûlait, c'était plus que du matériel sans vie, c'étaient nos espérances, nos aspirations, ce qui brûlait là, c'étaient les tables de la loi bourgeoise, les lois et valeurs du monde civilisé. Ce qui brûlait, c'était tout ce que nous avions traîné avec nous comme un bric-à-brac poussièreux, ce qui ap-

partenait encore au vocabulaire et à la foi en des choses et des idées d'un temps qui nous signifiait notre congé." (87)

Dans cette lutte désespérée, l'activisme avait atteint les limites extrêms dans le déchaînement de la violence. On comprend dès lors pourquoi les rescapés de cette aventure firent bloc derrière Kapp et Lüttwitz pour se venger de leurs échecs et pourquoi la violence de leur engagement fut si grande lorsqu'il s'agit, par exemple, de réduire l'armée rouge de la Ruhr. Le même Rossbach et en partie les mêmes hommes qui avaient foncé à travers la Lettonie, firent face avec la même rigueur aux milices ouvrières allemandes un an plus tard.

B) Les luttes aux confins du Reich et de la Pologne : "Oberschlesien".

On comprend aussi pourquoi le conflit germano-polonais à propos de la Haute-Silésie allait provoquer une nouvelle cristallisation de l'activisme aux frontières du Reich au cours du printemps 1921. Tous les"anciens"des luttes du Baltikum, du putsch de Kapp et du "Ruhrkampf" se retrouvèrent là. "Tous jeunes, tous prêts," écrit Ernst von Salomon dans "die Geächteten"."Un sur trois de ces hommes, je l'avais déjà rencontré quelque part à un moment donné dans les luttes de l'après-guerre en Allemagne. Et celui que ne n'avait pas rencontré personnellement, avait un ami que je connaissais, qui me connaissait ou qui avait combattu une fois sur le même champ de bataille qu moi. Au bout de trois minutes de conversation, nous avions fait connaissance."(88) Cette fois néanmoins, après les différentes décantations subies par l'activisme au cours de ses mutliples engagements, il ne restait plus pour Ernst von Salomon que ses exemplaires à l'état pur.

On connait les raisons de cet engagement allemand : la Haute-Silésie faisait partie de ces territoires à forte minorité étrangère soumis à plébiscite par le Traité de Versailles. Le plébiscite pour la Haute-Silésie qui eut lieu le 21 mars 1921, avait donné une majorité favorable au maintien de la province dans le Reich après de nombreux affrontements entre

Allemands et Polonais.(89) Dès la proclamation du résultat qui fut jugé, du côté polonais, comme obtenu par des truquages et des manipulations (notamment en faisant voter des gens originaires de la région mais qui n'y résidaient plus depuis longtemps), les éléments les plus actifs de la minorité polonaise, essentiellement dans la classe ouvrière, préparèrent par une grève générale le soulèvement armé qui éclata au début du mois de mai. Ce soulèvement fut le prétexte pour des troupes polonaises à une intervention directe sur les territoires contestés et c'est contre cette avance que réagirent nos jeunes activistes allemands accourus des quatre coins du Reich. Cette fois, la lutte dans laquelle ils se lançaient n'avaient plus le caractère problématique des luttes précédentes. Parmi ceux qui gagnèrent ainsi la Haute-Silésie, par petits groupes ou isolément, il n'y en avait pas un seul qui fût freiné par des considérations morales, pas un seul qui ne considérât les traités comme intangibles. Il n'y avait pour aucun d'entre eux un quelconque droit imprescriptible qui serait inscrit dans le ciel et qui dicterait à chacun ses règles de conduite : cette jeunesse allait chercher dans la vengeance directe ce qu'elle considérait comme la justice.(90) Rien ne pouvait s'opposer à leur impétuosité, rien ne pouvait faire naître des doutes en eux. C'est ce qui expliqua l'énergie de leur engagement lors de la bataille de l'Annaberg qui prit valeur de symbole dans leur lutte pour le Reich, ce qui expliqua aussi le caractère chaotique de leur engagement et de leur comportement.

Dans "der Fragebogen", Ernst von Salomon évoque quelques trente ans plus tard ce qu'étaient ses compagnons de lutte dans cette compagnie qui passait pour l'une des plus rebelles de ces formations de volontaires. Des étudiants de l'Université de Marbourg, pour la plupart des jeunes gens aguerris par d'autres luttes qui étaient venus ici"parce qu'ils ne sentaient nulle part à l'oeuvre une responsabilité politique ou parce qu'ils savaient que les responsables ne savaient pas ce qu'ils devaient faire."(91) Le sujet de leurs conversations n'était pas la politique officielle de l'Allemagne en ce mois de mai, car ils l'ignoraient totalement.

Au centre de leurs discussions souvent violentes se trouvaient seulement les appréciations qu'ils portaient sur l'action de leurs chefs qui, bien qu'élus par eux-mêmes, trouvaient à peine grâce devant eux. De véritables mutineries éclataient alors pendant quelques heures, les chefs élus quelques jours plus tôt étaient destitués et remplacés par d'autres que n'attendait pas un destin plus favorable. Ainsi se trouvaient portés à l'extrême les caractères fondamentaux de l'activisme : violence à outrance dans la lutte pour cette terre qu'il fallait arracher aux polonais, mépris absolu pour l'autorité légale de Berlin, affrontement constant entre individus qui n'acceptaient que fort difficilement d'être soumis à un ordre et à des chefs. (92) Et pourtant - et là apparait toute l'ambiguité de cet activisme -, ces jeunes étudiants n'avaient qu'une hâte, rentrer chez eux pour être prêts à occuper les places auxquelles leurs études achevées leur donneraient droit. Ce qui déconcertait fort Ernst von Salomon, pour qui de telles préoccupations n'avaient rien à faire avec la lutte nationale.

Qu'importe du reste ! dans ces combats naissait une sorte de communauté qui s'affirmait de plus en plus solide et qui donnerait naissance à toutes les sociétés secrètes et autres organisations extrêmistes qui pullulèrent au cours de ces premières années d'existence de la République de Weimar et qui constituèrent le troisième trait caractéristique de l'activisme, après le recours à l'action directe et l'utilisation de la violence.

Si certains de ces combattants du Baltikum, de la Ruhr ou de Haute-Silésie regagnèrent leurs foyers avec le sentiment amer que leur victoire avait été vaine ou que leurs sacrifices avaient été trahis, d'autres s'engagèrent dans une autre forme de violence lorsqu'il fut clair que les tentatives de soulèvement armé étaient vouées à l'échec, dans le terrorisme individuel.

3/ Les formes individuelles de l'activisme : le terrorisme.

A) Le terrorimse d'inspiration contre-révolutionnaire et nationaliste.

L'échec de ces tentatives armées pour s'emparer du pouvoir provoqua en effet dans tous les milieux activistes une vague de terrorisme individuel, mais à un degré bien moindre dans la classe ouvrière lorsque ses organisations avaient de solides structures et se référaient à la doctrine marxiste-léniniste de la révolution. Cette tentation du terrorisme individuel est assez bien analysée par Ernst von Salomon dans "die Geächteten" au cours d'une conversation avec Wuth, le lieutenant du groupe de corps franc auquel il appartenait lors du putsch de Kapp. Ils étaient tous les deux parqués avec leurs camarades dans le manège de la petite ville de Harburg après leur capture par des ouvriers armés et ils attendaient dpuis trois jours que leur sort soit réglé. Le soir du troisième jour, Ernst von Salomon dit à Wuth :"Plus j'y réfléchis, plus je sais avec certitude que notre combat n'est pas fini. Mais je sais aussi que notre échec était jusqu'à présent inéluctable. Nous ne serons plus engagés à l'avenir comme troupe, chacun doit mener maintenant so propre combat. Et toi, Wuth, que vas-tu faire ?" (93)

Pour Wuth, il n'y avait qu'une issue possible : renoncer au combat et adopter une forme d'action capable de garder intactes les qualités de ses hommes et les siennes propres, c'est à dire devenir paysan pour échapper aux forces destructrices qui résidaient dans la grande ville en attendant que la situation soit à nouveau propice. "Les dix derniers hommes qui sont encore avec moi, les derniers gars de Hambourg et moi, nous allons nous associer et nous installer à la campagne. Devenir des paysans, n'importe où, qu'importe !" (94) Que ce soit dans la plaine de Likstedt, la Lande de Lüneburg ou le Königsmoor près de Brême, ils s'installeraient sur un coin de terre, ils construiraient des maisons. Ils recréeraient ce mélange sain qui avait fait la force de la république ro-

maine, des soldats-paysans.

Mais de cette solution qui certes ménageait d'évidentes possibilités d'action pour l'avenir en garantissant à l'élite des guerriers santé physique et équilibre moral, mais qui laissait au pouvoir en Allemagne ceux qui s'y étaient installés depuis novembre 1918, Ernst von Salomon ne voulait pas. Pour lui, ceux qui gouvernaient étaient les éléments les plus inertes, les plus pesants de la société, partant ceux qui empêchaient tout progrès et tout mouvement. Ils l'avaient emporté et la révolution restait à faire contre eux :"nous avons perdu la guerre sous la domination de l'ancienne classe dirigeante," écrivait-il dans "die Geächteten","mais comme la nouvelle est la même que l'ancienne, qu'elle vit des mêmes mots, ils ont simplement joué au jeu de "verwechselt das Bäumchen" (95) - qu'elle est soumise aux mêmes conditions et aux mêmes obligations, cette classe ne peut réparer les conséquences de la défaite, j'ai de bonnes raisons pour penser qu'elle ne le veut pas. C'est bien vrai ce que les communistes disent, à savoir que c'est la même bourgeoisie qui jusqu'en novembre 1918 avait le pouvoir en coulisse,qui aujourd'hui règne au grand jour. Nous n'avons donc pas fait la révolution. Si la révolution n'a pas eu lieu, qu'y-a-t-il donc à faire ? C'est la révolution qu'il faut donc faire." (96) Comment donc la faire ou tout au moins en hâter la venue alors que toute tentative concertée semblait vouée à l'échec ? Puisqu'on ne pouvait renverser l'ordre existant et les institutions qui le garantissaient, puisqu'on ne voulait pas écarter du pouvoir par le jeu de ces institutions ceux qui le représentaient, on pensa alors qu'il fallait éliminer physiquement certains chefs politiques. Comment avait-on pu en arriver à cette solution individuelle et violente des problèmes politiques ? Sans analyser les causes proprement dites qui justifièrent le recours au meurtre politique ou à l'attentat isolé, on peut d'ores et déjà décrire le cheminement de ceux qui choisirent cette voie.

Le meurtre politique, qui fut l'arme privilégié de l'extrême-droite et de l'activisme contre-révolutionnaire dans les périodes de calme relatif qui séparèrent les grands soubresauts de l'activisme de type collectif et militaire, supposait un mépris profond de la vie humaine qui allait à l'encontre des traditions morales de l'occident chrétien que la philosophie du Siècle des Lumières, en les sécularisant, n'avait fait que renforcer, car tout en privant le monde du soutien d'un ordre religieux, elle avait élevé l'individu au rang de valeur suprême. C'était précisément cette primauté de l'individu que les tenants de la légitimité du meurtre politique appartenant au camp contre-révolutionnaire remettaient en question. Ils justifiaient leur attitude en faisant non plus de l'individu mais de la nation le fondement de leur conception du monde. La grande Guerre leur avait appris que l'individu qui luttait et mourait au combat n'était rien qu'un élément parmi tant d'autres dans une communauté qui le dépassait (97) et que cette communauté qui n'avait rien de comparable avec les pauvres dimensions de la vie humaine, avait son origine dans la nuit des temps et subsisterait quoi qu'il arrivât après la mort de l'individu. Ce qu'il fallait donc préserver, ce n'était pas l'existence éphémère de l'individu dont on croyait que de toutes façons par le déroulement du cycle éternel de la vie, il reviendrait à l'existence, mais la nation. Cette expérience du temps de la Grande Guerre fut transposée au temps de paix : on pouvait en effet considérer qu'après la défaite du Reich sur les champs de bataille, ce n'était pas tant l'individu qu'il fallait préserver comme le bien suprême que la nation. C'est pourquoi, le meurtre d'un individu pouvait apparaître comme justifié dans la mesure où il permettait d'assurer la survie de la nation. Des valeurs nouvelles s'imposèrent aux activistes contre-révolutionnaires que la morale traditionnelle et l'univers bourgeois, centrés sur le respect de l'individu, ignoraient totalement. En toute bonne conscience et par fidélité à la nation, il était juste de supprimer celui qui par son action mettait sa survie en danger.

Y avait-il seulement un autre moyen ? Dans "der Fragebogen", Ernst von Salomon tente de justifier sa participation à l'organisation de l'attentat qui coûta la vie à Walter Rathenau. Certes, il souligne la légèreté avec laquelle le plan de liquidation des adversaires politiques s'échaffauda dans le petit groupe de l'Organisation Consul auquel il appartenait,(98) des listes trainaient, manuscrites, avec des noms qu'on rayait ou qu'on rajoutait au gré de l'humeur du jour ; l'important cependant n'ést pas cela , c'est ce que Plaas explique dans une conversation avec Ernst von Salomon, trente ans plus tard. Pour défendre la nation, il ne fallait pas recourir aux moyens que les partis au pouvoir utilisaient : le mouvement national ne devait pas "exorciser Belzebuth avec le diable", il ne devait pas devenir un simple parti politique comme les autres, une organisation constituée pour préparer et gagner des élections : "nous voulions a priori un changement radical des choses, la 'révolution nationale' qui devait nous libérer de l'hégémonie matérielle et idéologique de l'Ouest, tout comme la France s'était libérée de la royauté au cours de la Révolution française. Nos moyens devaien obligatoirement être différents de ceux des autres. Je crois que c'est Kern lui-même qui au bout du compte lança dans la discussion qui était chaude l'idée toute logique en fonction de son tempérament qu'il fallait alors 'éliminer' les tenants de l'Erfüllungspolitik : 'éliminer' cela signifiait tout simplement tuer. Quels autres moyens étaient donc à notre disposition ? Pas un de ceux qui reculaient devant cette conséquence ne put en citer un autre." (99)

Ce n'était là du reste que l'aboutissement logique d'une évolution qui avait débuté dès le séjour d'Ernst von Salomon à Weimar en janvier 1919 : il était alors assis dans un café de la ville avec son lieutenant, raconte-t-il dans "die Geächteten", lorsqu'ils aperçurent "un petit monsieur replet, revêtu d'une redingote noire, un monsieur avec des lunettes d'écaille et un porte-document. 'C'est Erzberger',

chuchota le lieutenant et il me regarda en disant 'un homme solide et d'une application légendaire'. Mais ce n'était pas pour faire son éloge qu'il le qualifiait ainsi. Tout était ironique dans ses louanges. Car qu'est-ce que cet homme en face d'un officier ? que représente-t-il ? 'vous imaginez-vous ce que toute cette volaille caquèterait si un jour, on lui donnait la bonne correction qu'il mérite ? Serez-vous des nôtres ?' Je lui répondis alors 'oui, mon lieutenant." (100) La rossée qu'en imagiantion on voulait donner à Erzberger allait progressivement se transformer en assassinat avec la radicalisation des affrontements politiques et idéologiques. On ne se contentait plus de se représenter ce spectacle délectable qui répondait au mépris que ces jeunes militaires nourrissaient à l'égard des politiciens, on préparé l'élimination physique de ceux dons on estimait qu'ils trahissaient la nation.

D'autres considérations cependant intervinrent qui expliquèrent ce cheminement : à côté de ce mysticisme nationaliste et du refus de se compromettre dans le jeu des partis politiques, des motifs d'ordre politique conditionnèrent ce choix délibéré du meurtre comme moyen d'action dans la pratique quotidienne. Conséquents avec eux-mêmes, ces activistes contre-révolutionnaires pour qui, malgré la primauté de la nation, c'était l'individu qui faisait l'histoire, entreprirent méthodiquement, - contrairement aux affirmations d'Ernst von Salomon dans "der Fragebogen" qui tente de minimiser leur action en prétendant que leur plan n'avait rien de méthodique et qu'il n'était qu'une affaire entreprise avec une légèreté incroyable - de supprimer les chefs politiques qui avaient une certaine envergure et un certain prestige afin de paralyser le fonctionnement de l'appareil d'Etat et de plonger les citoyens dans le plus profond désarroi. C'est ce que tenta notamment l'Organisation Consul (O.C.) qui était tout autre chose que ce rassemblement de jeunes exaltés romantiques ou d'écervelés qui auraient eu une puberté difficile

tels que nous les décrit Ernst von Salomon.

Evoquant l'action de cette organisation issue pour l'essentiel de la brigade Ehrhardt, c'est à dire du fer de lance de l'activisme contre-révolutionnaire de type militaire, Willi Hoegner écrit : "elle devint le lieu de rassemblement de tous ceux qui aspiraient à détruire la république démocratique. Elle se chargea tout particulièrement de faire disparaître par la force des hommes d'état républicains pour priver la république de ses chefs, de provoquer des réactions violentes dans la classe ouvrière par la multiplication des meurtres politiques et d'établir ensuite à la faveur de ces événements, une dictature militaire avec l'aide de la Reichswehr." (101) Il est caractéristique en effet que les attentats terroristes visèrent essentiellement les hommes d'état de la "coalition de Weimar" qui symbolisaient la capitulation et l'abondon, - ceux que Willi Hoegner qualifie'd'hommes d'état républicains' - tandis que les chefs des organisations révolutionnaires de gauche n'étaient pratiquement pas la cible de ces activistes contre-révolutionnaires, à l'exception de Kurt Eisner qui tomba sous les balles du comte Arco-Valley le 21 Février 1919 à Munich.

Mais même dans ce cas isolé, on note la justesse du jugement de Willi Hoegner (102) quant à l'exploitation qui pouvait être faite du meurtre politique : cet assassinat fut à l'origine de la radicalisation du processus révolutionnaire bavarois. "Le coup de pistolet d'Arco met la république en état d'alerte", note Ernst Toller dans "eine Jugend in Deutschland", "les masses populaires en émoi réclament vengeance pour Eisner, le Comité Central des Conseils de Paysans, d'ouvriers et de Soldats s'empare du pouvoir, proclame la grève générale instaure l'état de siège en Bavière, convoque le Congrès des Conseils ; la classe ouvrière déçue par les carences de la république en matière de politique sociale exige que la révolution sociale succède enfin à la révolution politique ; ce qui a réussi en Russie doit réussir ici aussi. Le parlementarisme a fait la preuve de son échec, l'idée d'une république

des conseils gagne les masses." (103) Le Landtag n'osa plus dès lors se réunir, la presse bourgeoise fut interdite, on commença à armer la classe ouvrière. En radicalisant le processus révolutionnaire, l'assassinat de Kurt Eisner préparait le terrain à l'intervention de la Reichswehr et des corps-francs qui devaient quelques mois plus tard, suivant le scénario mis au point par les Versaillais pour l'écrasement de la Commune de Paris, liquider la République des Conseils et jeter les bases d'un régime conservateur autoritaire à Munich.

Dans tous les autres cas, ces meurtres politiques devaient, comme le note Arthur Rosenberg, historien mais aussi homme engagé dans la vie politique de l'époque, "démoraliser les républicains et rendre la forteresse ennemie mûre pour l'assaut final". (104) Ernst von Salomon confirme dans "die Geächteten" cet objectif au cours d'une conversation avec Kern : si Walter Rathenau devait être pris comme cible du prochain attentat de l'Organisation Consul, c'était parce qu'il était une forte personnalité qui avait compris les problèmes de son temps et qui était capable de les résoudre, une personnalité qui avait une dimension historique et était bien plus que ces "grandeurs d'un jour" (105) qui avaient été révélées par un concours fortuit de circonstances avant de sombrer rapidement dans la médiocrité. Walter Rathenau était un danger pour le "mouvement national" non seulement parce qu'il préconisait l'application stricte des clauses du Traité de Versailles en s'engageant dans une politique de normalisation des rapports avec les adversaires d'hier mais parce qu'il représentait une espérance pour le peuple allemand et par là, était capable, en gagnant l'appui des citoyens, de consolider l'Etat de Weimar.

En outre, la presse de droite, par de violentes campagnes de dénigrement et de colomnies menées au nom de l'idée nationale contre le personnel politique du nouveau régime et la ligne générale de l'action gouvernementale, contribuait

à justifier par avance toute action violente contre des individus. Lorsque le gouvernement interdit toutes les manifestations prévues à l'occasion de l'anniversaire de la signature du Traité de Versailles, on vit clairement dans cette décision la reconnaissance par lui du fait "que son existence était liée à l'existence même du traité qui avait apporté à l'Allemagne esclavage et misère. Il avouait par là n'être rien d'autre que l'exécutant de l'arbitraire étranger sur le sol allemand." (106) Cette réflexion d'un camarade de Bodo Uhse, membre comme lui du "Bund Oberland" rejoignait ce qu'écrivait le député national-allemand Wulle dans le"deutsches Tageblatt" :"le gouvernement n'était en réalité constitué que d'employés de l'Entente payés par le Reich allemand et qui n'avaient d'autre fonction que de satisfaire à ses exigences sous peine de perdre leur gagne-pain." (107)

Si la presse de droite, presse de grande diffusion et dont les idées sont présentées traditionnellement comme a-politiques, ne cessait d'accuser ministres et députés de la coalition de Weimar de haute trahison, cela ne signifiait-il pas clairement, dans le climat passionnel qui est normal après toute catastrophe nationale, qu'ils étaient passibles de la peine de mort ? Cela ne signifiait-il pas aussi que toute action violente et punitive contre eux était légitime ? Lorsque dans le cas d'Erzberger on ajoutait à cette accusation celle de corruption, ne justifiait-on pas doublement par avance tout acte de justice expéditive ? Ainsi le "Miesbacher Anzeiger" publiait le 17 Août 1921 un article intitulé "Wirth et gredin" dans lequel l'auteur écrivait à propos d'un possible retour d'Erzberger à la vie politique après le procés qui l'avait opposé à Karl Helfferich :"La grande majorité du peuple allemand est persuadée qu'Erzberger est un gredin corrompu. Il n'y a pas un homme en Allemagne qui ne considèrerait le retour de ce salopard comme le plus grand malheur parmi tant de malheurs. Ce gredin qui s'est engraissé en faisant ripaille est le modèle parfait de la vénalité et de la malpropreté. Personne n'a le courage de dire que nous ne nous laisserons pas toujours imposer comme chef politique un gredin déshonoré." (108)

Comme l'Etat s'avérait incapable de prévenir ou de châtier de tels crimes, il fallait donc que les individus se chargent de suppléer la justice officielle défaillante. Et lorsqu'une semaine après la publication de cet article, Erzberger fut effectivement assassiné par deux membres de l'Organisation Consul, la "Pommersche Tagespost", organe des nationaux allemands de Poméranie, put en toute quiétude saluer ce meurtre comme une libération :"tu ne feras plus de tort au pays", écrivait l'éditorialiste, et en annonçant la nouvelle de l'assassinat, le "Berliner Lokalanzeiger" la commentait en écrivant :"n'importe quel autre pays ferait preuve d'une compréhension sans limite envers ces conspirateurs." (109)

Parfois même la presse ne se contentait pas de dénoncer les traitres aux justiciers en puissance, elle appelait ouvertement au meurtre comme "die Welt am Sonntag"qui écrivait encore en février 1924 :"le devoir d'honneur de tout homme allemand doit être d'exécuter la peine de mort sur les traitres".(110) Et la "Reichsflagge", journal national-allemand de Hambourg offrait une prime de 500 RM à celui qui composerait un hymne commençant de la façon suivante : "que Dieu accueille Ebert, Wirth et Scheidemann, il a déjà accueilli Erzberger." (111) Il n'y avait donc rien d'étonnant à entendre les jeunes activistes des associations patriotiques chanter "A bas le Dr. Wirth ! faites résonner son crâne sous vos coups tirez sur Walter Rathenau, ce cochon dejuif damné par Dieu. Il n'y avait rien d'étonnant non plus à ce que de jeunes exaltés comme Ernst von Salomon et Bodo Uhse n'aient pu douter un seul instant du bon droit qu'ils avaient d'exécuter ce que cette presse considérait comme l'exigence de la volonté nationale. Une nouvelle justice était appelée à naître dont ils seraient les instruments.

Dans ce climat si particulier, les meurtres politiques devinrent des événements d'une banalité quotidienne qui suscitèrent certes l'indignation des masses mais qui s'avérèrent d'une redoutable efficacité pour provoquer le désordre

car la peur s'emparait de la population et surtout des bourgeois paisibles. "Le meurtre rôdait dans les rues", écrit Ernst von Salomon dans "die Geächteter", "poignard, pistolet, poison et bombe semblaient être la panoplie d'une troupe de criminels qui tuaient de sang-froid et qui avaient surgi de la confusion et des ténèbres où était plongée l'Allemagne. Des coups de feu claquaient dans les villes. Des hommes qui avaient une position en vue, que les masses toléraient comme chefs et qui étaient effectivement dignes d'elles, tombaient sous les balles." (112) Et le nombre de ces meurtres ne cessait de croître. Dans son étude "Vier Jahre politischer Morde" (quatre ans de meurtres politiques), E.J. Gumbel en enregistre 376 de janvier 1919 à juin 1922. Sur ce total de 376, 22 seulement furent commis par des extrêmistes de gauche ou attribués à eux, 354 sont à mettre au compte des extrêmistes de droite. En effet, si l'histoire ne retient aujourd'hui que l'assassinat de personnalités politiques de premier plan, comme celui de Gareis, député bavarois de l'USPD (113) ou celui de Kurt Eisner, celui de Walter Rathenau ou de Mathias Erzberger, il ne faut pas oublier tous les autres crimes dont certains furent même commis au sein même des groupes terroristes au nom de la Sainte Vehme.

C'est en effet avec la même rigueur implacable que les "traîtres" aux organisations activistes étaient châtiés. Et étaient qualifiés de "traîtres" ceux qui ne faisaient pas preuve de la discrétion souhaitable sur les activités secrètes auxquelles ils participaient. L'activisme contre-révolutionnaire mit en vigueur pour ses membres un code bien particulier qui prévoyait en dehors de tout cadre juridique légal une sanction exemplaire pour tout manquement aux règles du groupe terroriste. Vivant en marge de la loi, ces groupes ne pouvaient faire appel aux tribunaux réguliers pour régler les différents entre leurs membres. Ernst von Salomon note ainsi dans "die Geächteten":"on ne doit pas donner du travail aux tribunaux bourgeois quand on les combat." (114) Ils reprirent alors la tradition de la Sainte Vehme, cette institu-

tion qui, lorsqu'au Moyen-Age l'anarchie s'était installée dans le Saint Empire Romain Germanique, avait été créée par les chevaliers pour remplacer l'autorité défaillante des tribunaux d'Empire. En plein 20ème siècle, on châtia alors suivant le même principe, au nom de cette Sainte Vehme, ceux qui comme autrefois s'étaient rendus coupables de trahison ou de manquement grave à l'honneur tel que le concevaient les activistes, et une seule peine était prévue, la mort. Trahison ou manquement à l'honneur, c'était par exemple le comportement de ceux qui, par vantardise ou au cours d'une beuverie, parlaient en présence de tiers non-initiés de leurs activités au sein d'une organisation secrète ou d'un groupe de la "Schwarze Reichswehr". C'était aussi le comportement de ceux qui, pour toucher une récompense, dénonçaient la présence d'un dépôt d'armes ou les auteurs d'une action terroriste. Le châtiment était dans tous les cas la mort et il était exécuté par les anciens camarades du coupable.

Lorsque le jeune Richard Scheringer arriva au fort de Gorgast, dans son groupe de la "Schwarze Reichswehr", on le prévint immédiatement que "les traîtres tomberaient sous les coups de la Vehme" et pour impressionner les nouveaux arrivants, on racontait l'histoire d'un ancien membre de ce commando qui n'avait pas voulu révéler l'endroit où se trouvait un dépôt d'armes communste et qui pour cela, avait été torturé avant d'être exécuté et enseveli quelque part dans la campagne environnante. (115) C'est cette même expression, "les traîtres tombent sous les coups de la Vehme", qui est citée par Ernst von Salomon comme l'un des articles principaux des statuts non-écrits de l'Organisation Consul. (116) C'est une formule presque identique qui est mentionnée par Joseph Roth dans son récit "das Spinnennetz".

Mais il ne s'agissait pas seulement de pures menaces verbales ou de procédés d'intimidation propres à ces organisations. Wilhelm Hoegner avait eu accès aux archives bavaroises et les documents qu'il avait pu consulter établissent sans aucun doute possible, bien que les actions judiciai-

res n'aient pu que rarement aboutir, que ces menaces furent suivies d'effet. Nous trouvons trace du reste de cette forme de justice expéditive interne aux organisations secrètes contre-révolutionnaires dans les récits de notre corpus. Il arrivait parfois que l'un des membres disparaisse sans laisser de traces, mais il n'était pas parti pour une quelconque mission secrète dans une autre ville du Reich, comme on le prétendait au dehors : on devait retrouver plus tard son corps criblé de balles ou étranglé, dans un étang ou un fourré du voisinage.

C'est ce qui arriva à un jeune étudiant nommé Günther dans le récit de Joseph Roth "das Spinnennetz". Soupçonné d'avoir des contacts avec les communistes, il comparut devant le tribunal de son organisation. Lors du jugement, l'un des membres rappela les statuts, articles 6 et 9 : "quiconque agira contre les organisations patriotiques, par la ruse ou ouvertement par la violence, quiconque entretiendra des relations avec les partis de gauche à l'insu de la direction et à des fins qui ne seraient pas l'espionnage, sera condamné à mort conformément aux règles de la Vehme." (117) Condamné en vertu de ces articles, Günther fut abattu dans une forêt d'un coup de pioche sur le crâne. (116) On sait aussi qu'Ernst von Salomon participa à une telle action punitive et dut comparaître par la suite devant la justice officielle pour répondre de cette tentative d'assassinat. Dans son groupe de l'Organisation Consul, des rumeurs inquiétantes s'étaient en effet propagées : la police était sur la piste d'un des membres de l'Organisation nommé Weigelt dans "die Geächteten" et Wagner dans"der Fragebogen", qui avait participé à l'évasion de Dittmar, activiste notoirement connu et compromis dans diverses actions terroristes. Ce Weigelt-Wagner reconnut s'être vanté auprès des dames d'établissements de plaisir dans les petites villes de Thuringe de ses exploits récents. Il avait même fait état de sa participation au coup de main qui avait permis l'évasion de Dittmar, pour demander aide et soutien financier à plusieurs gros propriétaires terriens de Thuringe. Il était

donc à craindre qu'en cas d'arrestation il ne livrât à la police d'autres renseignements sur l'organisation. C'est pourquoi la décision fut prise de l'éliminer physiquement. Kern et Ernst von Salomon devaient exécuter la sentence au cours d'une promenade en forêt. "Il trébucha et s'accrocha lourdement à mon bras," raconte Ernst von Salomon,"je m'arrachai brutalement à son étreinte, il fallait en finir avec cette comédie. Que nous importait sa vie puisque lui-même ne savait que la brader dans son perpétuel mouvement de balancier entre l'ivresse et la faiblesse." (119) Sans doute Weigelt-Wagner réussit-il à échapper aux coups puis aux balles de Kern en se jetant dans l'eau d'une rivière et Ernst von Salomon n'osa pas tirer sur lui au dernier moment. Mais ce ne fut qu'un cas isolé car dans d'autres circonstances, la sentence fut exécutée implacablement.

L'activisme dans ses manifestations individuelles ne prit pas seulement la forme du meurtre politique : des attentats individuels sur les biens autant que sur les personnes caractérisèrent en effet cette période agitée. Mais c'était toujours dans la même perspective : devant les carences de la justice à châtier ceux qui étaient suspects de trahison ou l'impuissance de l'appareil d'Etat à combattre les menées subversives, l'individu s'érigeait en justicier ou visait à intimider l'adversaire par la violence et à le priver de moyens d'action.

C'est ainsi que dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung", le chauffeur de l'industriel rhénan Becker entendait de sa propre initiative jouer le rôle de justicier parmi le personnel de la maison. Dans cette région soumise à l'occupation française et où la population allemande acceptait fort mal le statut d'occupés, surtout lorsque des soldats de couleur devaient le faire respecter, il jugeait intolérable qu'une jeune fille allemande pût se compromettre avec l'ennemi. C'est pourquoi une jeune bonne de la maison

à qui de fort mystérieuse façon on avait coupé les tresses en raison de sa liaison avec un soldat français, fut renvoyée à la suite de la décision qu'il avait prise, lui, le chauffeur, de la mettre en quarantaine. (120) De telles brimades ne furent pas rares dans le contexte politique de l'époque. Néanmoins on doit accorder plus d'importance aux attentats d'intimidation ou de destruction commis par des individus isolés ou par des petits groupes d'activistes.

Ces attentats visaient essentiellement les locaux et les biens d'institutions ou d'organismes qui symbolisaient le maintien de l'Allemagne en état de dépendance à l'égard des Alliés ou qui pronaient ouvertement une politique susceptible de porter atteinte à l'intégrité de la nation allemande. Ce fut notamment le cas dans la Rhénanie occupée lorsque les milieux séparatistes s'agitèrent à la fin de l'été 1922. Le jeune Richard Scheringer, fils d'un officier de carrière tombé sur le front de l'ouest et lycéen à cette époque-là, avait écopé d'une amende de 5 000 RM et d'une peine de prison de 2 mois à la suite d'une altercation avec une femme belge, épouse d'un fonctionnaire français de la commission de contrôle interalliée. (121) Ce séjour en prison, dû selon lui à un déni de justice, lui fit prendre conscience de la situation des territoires occupés. C'étaient les occupants qui y faisaient la loi, même dans des procédures judiciaires au détriment de la vérité. Des deux versions contradictoires de l'altercation présentées au tribunal, les juges ne retinrent que celle présentée par la femme belge. Richard Scheringer eut beau tenter de se disculper en déclarant que cette femme l'avait injurié et frappé en premier, il fut condamné. La sentence l'amena à se demander quels étaient donc les droits des Allemands sur leur propre sol.

Cette expérience de ce qu'il avait perçu comme une injustice devait être déterminante pour son évolution ultérieure : si jusqu'alors il avait été influencé par la propagande de droite qui déterminait le comportement de sa famille et de ses amis, ce qu'il avait entendu n'était que des mots. Avec son séjour en prison, ces mots devinrent une réalité

particulièrement sensible. "Si jusqu'à présent", écrit-il dans "das grosse Los","je ne m'étais soucié ni plus ni moins que nous tous de l'occupation, je commençais en prison à laisser monter la haine en moi. Versailles avait soudainement pris une forme sensible, ce n'était plus simplement un traité de paix comme les autres, des souvenirs qui reposaient dans mon subconscient s'éveillèrent".(122) Et des souvenirs précis refirent en effet surface : la mort de son père au front, les années de famine, le retour des armées allemandes après l'armistice, l'entrée des troupes alliées victorieuses. Et pour décrire sa nouvelle situation,il ajoute :"Ces souvenirs se combinèrent sans cesse avec la fureur née de ma situation présente et ils firent surgir le rêve d'une libération nationale sur le terrain de la tradition et de l'histoire." (123) Lorsqu'au bout de trois semaines de détention, il fut libéré à la suite de l'intervention d'un avocat allemand qui résidait à proximité du lieu où s'était produite l'altercation et qui avait sous la foi du serment rétabli la vérité sur le déroulement des faits dont il avait été le témoin, c'était un jeune homme gagné à la cause de l'activisme nationaliste et contre-révolutionnaire qui retrouvait la libérté. Sa haine à l'égard des Français et de ceux qu'il considérait à présent comme leurs valets, allait s'exprimer par des actions de terrorisme individuel.

Les cibles de ces actions terroristes étaient clairement désignées : les chefs des séparatistes rhénans, Smeets et Dorten, s'étaient installés à Coblence où ils publiaient un journal, le "rheinischer Herold"; ce fut donc contre ce journal que Richard Scheringer porta ses coups. Faisant appel à l'intérêt des petits bourgeois menacés par l'inflation croissante, ce journal promettait monts et merveilles de la création d'une république rhénane dotée d'une monnaie autonome rattachée au franc français. Et cette promesse d'une prospérité future n'était pas sans effet sur l'opinion publique désemparée par la crise monétaire et sociale. Avec quelques camarades, Richard Scheringer s'en prit donc d'abord aux exem-

plaires du journal affichés comme il est d'usage sur la façade de l'imprimerie, la Gutenberg Druckerei ; puis, avec eux, il participa à une action destinée à saccager les locaux de la direction avant de préparer la mise hors service définitive des machines de l'imprimerie. Il faut dire que l'occupation de la Ruhr en janvier 1923 n'avait fait qu'exaspérer les passions. Une nuit donc, le petit groupe auquel appartenait Richard Scheringer pénétra dans la salle des machines de l'imprimerie, les installations électriques furent rapidement détruites, les machines elles-mêmes démolies à coups de marteau et les engrenages endommagés avec du gravier. (124)
A la suite de cette action de commando, Richard Scheringer dut quitter Coblence pour Berlin car il était recherché par la police. L'action judiciaire ouverte contre lui s'acheva par une condamnation par défaut à 10 ans de travaux forcés. Malgré l'efficacité momentanée de telles interventions ou de celle qui permit la dispersion des manifestants séparatistes à Düsseldorf alors qu'ils voulaient proclamer une république rhénane, Richard Scheringer comprit qu'une lutte efficace à long terme passait par l'adhésion à des organisations plus structurées, ce qui le conduisit dans les rangs de la "Schwarze Reichswehr" et au putsch manqué de Buchrucker à Küstrin.

B) Terrorisme individuel et classe ouvrière révolutionnaire.

Les tentations du terrorisme individuel furent en revanche très rares dans les rangs de la classe ouvrière. il ne nous appartient pas encore ici d'analyser les raisons qui firent que cette forme d'activisme fut surtout le fait des milieux contre-révolutionnaires. Nous ne pouvons que constater dans notre corpus la quasi inexistance de telles actions si l'on veut bien excepter le comportement aventuriste d'un Max Hölz ou d'un Erich Knauf. (125) qui se situait à la limite du soulèvement armé et du terrorisme individuel, notamment par les actions entreprises sur les biens de notables (incendies de villas) et par les prises d'otages. En effet,

rares sont les allusions à des faits assimilables à des attentats individuels. Otto Gotsche cite dans "Märzstürme" le cas de ce vieux garde-barrière nommé Siedentopf qui, écoeuré par la nouvelle qu'une manifestation de mineurs grévistes avait été dispersée par la troupe et que la fusillade avait fait une douzaine de morts et de nombreux blessés, n'abaissa pas la barrière au passage d'un train. "Si les autres peuvent se permettre d'assassiner ouvertement, nous, nous pouvons tout laisser courir." (126) Dans le tome 2 du roman, il mentionne un fait plus précis qui se serait passé à la fosse "Walters Hoffnung". Dans le climat de répression qui suivit l'écrasement de la "Märzaktion" de 1921, un porion avait signalé par deux fois le travail insuffisant d'un mineur de fond pour obtenir une punition. "C'est alors qu'étaient venus des hommes habillés de noir, ils l'avaient pris au collet dans l'obscurité dans un coin de la mine où l'extraction avait cessé, ils l'avait déshabillé entièrement et l'avaient poursuivi dans les galeries. (127) Ce n'est que l'après-midi que le porion fut retrouvé par l'équipe suivante. L'un des personnages du roman d'Otto Gotsche estimait qu'un tel traitement conviendrait parfaitement à l'un de leurs contremaîtres, à quoi Fritz, en militant responsable, répliqua que la classe ouvrière n'avait que faire de ces pratiques anarchistes, elles serviraient tout simplement de justification à une répression accrue sur les lieux de travail.

Les statistiques portant sur les meurtres politiques commis durant cette période confirment du reste l'impression que le lecteur des ouvrages de notre corpus peut avoir. Il faut du reste ajouter que les 22 meurtres politiques attribuées dans les statistiques déjà mentionnées et publiées par E.J. Gumbel ne visaient aucune personnalité politique (128) marquante. De ce panorama du terrorisme on peut conclure que le recours à la violence fut paradoxalement le fait de ceux qui prétendaient défendre l'ordre social tout en refusant l'Etat dans lequel il s'incarnait provisoirement et que, dans cet Etat lui-même, de nombreux milieux n'étaient pas fâchés

d'opposer cette violence aux aspirations révolutionnaires du mouvement ouvrier. On ne peut en effet conclure cette analyse des différentes formes de recours à la violence sans souligner toute l'ambiguité de l'attitude du régime face à la violence, d'un régime qui malgré ses exigences démocratiques et légalistes ne répugna pas à exploiter toutes les formes de violence pour lutter contre ses adversaires.

4/ Les ambiguités dans l'attitude du régime de Weimar face aux comportements activistes et à la violence organisée.

Cette période de l'histoire de l'Allemagne qui débuta avec les premiers signes de l'effondrement militaire en 1918 et qui s'acheva en 1924 avec l'effritement ou l'écrasement de l'activisme politique qui coïncidèrent avec le retour à la stabilité économique, vit donc se manifester la violence sous toutes ses formes. Cette violence avait été la conséquence du refus du jeu politique dont les règles étaient fixées par la Constitution de Weimar et dont le cadre était les institutions de la république. Mais peut-on considérer que l'activisme eut essentiellement une fonction de contestation de l'ordre politique et social ?

A) la fonction ambiguë de l'activisme contre-révolutionnaire.

Lorsque la gauche et certains éléments ouvriers prétendirent que les fusils et les grenades étaient les seuls moyens vraiment efficaces pour transformer une situation révolutionnaire en révolution effective ou pour hâter l'éclosion d'une situation révolutionnaire, ils assignèrent à l'activisme qu'ils préconisaient une fonction de contestation radicale de l'ordre politique et social. C'est ainsi qu'à la fin de son roman-reportage "Sturm auf Essen", Hans Marchwitza fait dire à Zermack, un soldat de l'armée rouge de la Ruhr en fuite alors que le travail reprend partout et que l'ordre règne à nouveau :"un jour prochain,le prolétaire arrêtera à nouveau ces roues de ses poings et il reprendra les fusils. Il n'y

aura plus d'armistice ! nous jetterons dans la Ruhr ceux qui le prêchent, nous cognerons sur la gueule de tous les bavards. Une seule chose aura la parole : les fusils !" (129) Refusant le cadre des institutions parlementaires et de la légalité bourgeoise, refusant la discussion et le compromis comme moyens d'action politique, ces activistes d'obédience révolutionnaire firent de l'action directe et armée l'instrument révolutionnaire par excellence, reprenant en cela une partie de la tradition anarchiste du 19ème siècle telle qu'elle avait été exposée et propagée par Bakounine dont les écrits théoriques proclamaient la nécessité de détruire l'Etat conçu comme moyen de coercition et de répression, quel que soit le régime politique et social, telle qu'elle avait été vulgarisée par le "catéchisme de la révolution" rédigé par les membres de"l'Alliance de la Démocratie Socialiste" sous l'influence (130) de Bakounine et du terroriste russe Netchaiev. L'activisme cette"propagande par l'action" qui avait dégénéré en Russie d'abord puis en France et en Italie au début du 20ème siècle au point de devenir une justification commode de toutes les formes d'agression contre les mécanismes sociaux, de l'attentat politique à l'assassinat et au banditisme, avait retrouvé auprès de certains éléments dela classe ouvrière un certain prestige, car, pleins d'une impatience révolutionnaire, ils pensaient que c'était le seul moyen susceptible de hâter l'édification d'un ordre politique et social nouveau. (131)

Mais étendre cette signification et cette fonction de l'activisme aux formes qu'il prit dans les milieux contre-révolutionnaires serait commettre une erreur importante qui du reste aboutirait à une interprétation contestable de l'histoire de la République de Weimar. Nous avons déjà noté dans notre introduction combien, dans le souci de nombreux historiens allemands de faire de la République de Weimar le régime démocratique allemand par excellence - en l'absence d'autres expériences -, on avait eu tendance à rendre la conjugaison des deux activismes, celui de gauche et celui de droite, responsable de l'échec du régime démocratique. En fait, la situation ne fut pas si simple car, si par certains aspects

l'activisme de droite voulut détruire l'Etat de Weimar qu'il semblait considérer comme la trahison institutionalisée de la nation, il ne faut pas oublier qu'il fut avant tout la réaction de désespoir des classes dirigeantes traditionnelles devant la menace de la révolution prolétarienne et que l'attitude de ces activistes de droite à l'égard de l'Etat de Weimar est tout aussi ambiguë, malgré le meurtre de quelques-uns de ses notables et quelques tentatives de putsch, que l'attitude de l'appareil d'Etat à leur égard, voire de larges couches de l'opinion publique.

Fort ambiguë fut en effet l'attitude des activistes contre-révolutionnaires à l'égard de l'Etat de Weimar. Sans doute y eut-il des manifestations violentes de contestation de celui-ci qui incarnait, à leurs yeux, l'acceptation de la défaite, l'abandon de portions importantes de territoire du Reich allemand, le refus de promouvoir une politique d'indépendance nationale face aux Alliés et l'accession des "Rouges" au pouvoir. Haque fois qu'ils recoururent à la violence, il y avait à l'arrière-plan leur rancoeur contre l'Etat qui bradait les richesses nationales et sapait la grandeur de l'Allemagne ; il y avait aussi le désir d'affaiblir cet Etat par tous les moyens. A chaque émergence de l'activisme contre-révolutionnaire, nous avons noté en outre que ses cibles étaient tantôt les institutions tantôt les individus qui mettaient cette politique en pratique. Néanmoins nous ne devons pas oublier, comme sont tentées de le faire des interprétations de l'histoire de cette période reposant sur le désir d'établir des symétries et d'opposer démocratie et "totalitarismes", que nos jeunes activistes contre-révolutionniares, consciemment ou inconsiemment, établissaient une hiérarchie dans les priorités de la lutte et que tout romantisme mis à part, - un romantisme de l'action auquel Ernst von Salomon, Bodo Uhse ou Richard Scheringer étaient loin d'être insensibles - ils luttèrent avant tout contre ceux qui menaçaient l'ordre social existant, prenant alors le relais de l'Etat jugé par eux incapable de le défendre efficacement,

mais permettant par là à cet Etat de se maintenir, voire de consolider son pouvoir.

L'origine sociale de nos activistes est significative déjà sur ce point. Certes il y eut de jeunes soldats du front de condition modeste qui furent abusés provisoirement par la propagande nationaliste, il y eut aussi ceux qui n'acceptèrent pas le retour aux conditions médiocres d'existence qu'ils avaient connues dans le civil avant de se trouver investis d'un autorité au cours de la Grande Guerre par le fait qu'ils avaient été promus sous-officiers au front, tel ce type de paysan si caractéristique qu'Anna Seghers nous présente dans "die Toten bleiben jung" sous le nom de Wilhelm Nadler, il y eut enfin ceux qui ne surent pas s'adapter à la vie civile après avoir connu, tout jeunes encore, gloire et honneur et qui n'avaient rien appris d'autre que le métier des armes. Mais progressivement une décantation s'était effectuée et l'essentiel des groupes activistes de droite se recrutait à la fin de 1919 parmi ceux qui à l'instar d'Ernst von Salomon avaient vécu jusqu'alors dans la certitude que leur avenir s'inscrirait dans des cadres déterminés à l'avance au sein de l'ordre social existant et qui avaient assisté plus ou moins impuissants à leur effondrement. (132) C'étaient des fils d'officiers ou de fonctionnaires du Reich, comme Richard Scheringer ou Bodo Uhse, des fils de propriétaires terriens ou descendants de propriétaires terriens menacés de perdre leurs biens à l'Est, tels Herbert Volck, le comte Stenbock-Fermor ou dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" von Lieven, mais c'étaient aussi tout simplement des fils de familles bourgeoises, jeunes lycéens ou étudiants, tel Ernst Ottwalt, pour qui la révolution était synonyme de tyrannie des "latjers", de la populace et des bas-fonds, des commerçants, de jeunes techniciens ou cadres des entreprises industrielles qui avaient rejoint la "Technische Nothilfe". (133) Ils n'aspiraient tous qu'à assurer avant tout le maintien d'un ordre social qui leur garantissait un avenir sans surprise et un statut intéressant.

Ils se mirent donc objectivement au service de l'Etat qu'ils prétendaient combattre, par un acte de volonté délibérée

de leur part ou par les conséquences logiques de leurs actes. Et cet engagement au service de l'Etat, ils le conçurent avant tout comme un usage impitoyable de la violence envers leurs adversaires. Car si l'histoire retient les assassinats politiques commis contre les représentants de l'Etat de Weimar par ces activistes contre-révolutionnaires, elle a trop tendance à passer sous silence les centaines d'exécutions sommaires de militants du mouvement ouvrier et les milliers d'exactions de toutes sortes qui jalonnèrent les premières années d'existence de la République.

Ce n'est pas un hasard si Anna Seghers fait débuter son roman "die Toten bleiben jung" par l'assassinat dans une forêt proche de Berlin du jeune révolutionnaire Erwin et si celui qui l'exécuta, le jeune officier von Wenzlow, représentant typique de la caste militaire prussienne, n'hésita pas à lui tirer le coup de révolver mortel dans la tête. Ce n'est pas non plus un hasard si, laissant de côté les actions spectaculaires de l'activisme dirigées contre le personnel politique de Weimar, - assassinat d'Erzberger et de Rathenau en particulier -, elle termine sa description de la période qui nous concerne par le récit de la participation de ce même von Wenzlow à la Reichsexekution contre le gouvernement socialo-communiste de Saxe au mois d'octobre 1923. L'assassinat commis de sang-froid sur la personne du jeune ouvrier Erwin, qui débarrassait notre groupe de jeunes officiers de ce personnage encombrant,(134) était la première étape de ce recours à la violence qui quelques années plus tard serait érigé en principe d'exercice du pouvoir par le gouvernement central de Berlin contre le gouvernement local issu légalement des élections en Saxe. Les exécutions sommaires auxquelles il fut procédé dans ce quartier ouvrier de Leipzig dont les hommes de von Wenzlow avaient pris le contrôle,(135) ne se différenciaient guère de la mort du jeune Erwin que par la justification qui en était donnée : il ne s'agissait plus d'un acte arbitraire destiné à mettre fin à une situation gênante mais d'une action concertée qui s'insérait dans une méthode d'exercice du pouvoir. Avec von Wenzlow, capitaine de la Reichswehr, l'activisme contre-révolutionnaire avait

conquis sa légitimité. En acceptant de servir l'Etat dans la Reichswehr, von Wenzlow n'avait pas renoncé à l'emploi délibéré de la violence, il faisait de l'activisme l'instrument d'une politique au service de l'Etat que par ailleurs il méprisait. (136)

On peut faire une constatation identique dans les autres actions concertées de répression du mouvement ouvrier. Lorsqu'il s'agit de réduire la résistance de l'armée rouge dans la Ruhr après l'échec duputsch de Kapp, les Kappistes repentis et tout ce que l'Allemagne comptait de lansquenets se mirent au service de ce gouvernement qu'ils voulaient renverser quelques jours plus tôt, pour écraser impitoyablement les mineurs et ouvriers métallurgistes en armes. Ce qu'Ernst Ottwalt avait vécu sans bien le comprendre à Halle - en l'espace d'une nuit il était devenu, lui, le partisan des putschistes, un défenseur patenté de la République alors que ceux qui avaient pris les armes pour la défendre,étaient devenus des rebelles et des criminels qui voulaient troubler la paix civile (137) -, fut le prétexte à une véritable guerre civile dans les villes et villages de la Ruhr où, sans merci, les ouvriers soulevés furent massacrés ou arrêtés.

Dans "Sturm auf Essen", Hans Marchwitza raconte ainsi ce que découvrirent ces ouvriers armés aux endroits où les combats avaient surpris les unités de l'armée rouge : des hommes à la solde de Noske et du gouvernement avaient défoncé à coups de crosses le crâne de plusieurs de leurs prisonniers qui étaient encore attachés à des troncs d'arbres. (138) On ne peut s'empêcher de mettre en parallèle ces atrocités avec le contenu du tract que Karl, le jeune héros du roman d'Otto-Gotsche "Märzstürme" avait trouvé collé dans un compartiment de chemin de fer : "Soyons gais et joyeux / défonçons le crâne de Wirth / gai, gai, tralalalala / Guillaume sera bientôt de retour ! / Quand un jour l'Empereur reviendra, / le Dr. Wirth aura les os brisés / les fusils crépiteront, tac, tac, tac / nos balles seront pour ces salopards de noirs et de rouges / cognez fort sur Wirth,/ cognez sur son crâne afin qu'il en

craque / flinguez Walter Rathenau / ce maudit cochon de juif !" (139) Y avait-il une différence entre le traitement que les jeunes activistes voulaient faire subir au chancelier Wirth et celui qu'ils firent effectivement subir à ces ouvriers abattus au bord de la Lippe ? Nos jeunes activistes contre-révolutionnaires s'étaient peu à peu intégrés dans le système de Weimar à l'exception de ceux, fort rares du reste, qui purgeaient des peines de prison, comme Ernst von Salomon : l'activisme s'était mis progressivement au service de l'Etat, les activistes jouaient le rôle de supplétifs lorsque la police officielle hésitait à intervenir. N'était-ce pas en effet ce qui caractérisait les services rendus par Herbert Volck à Hambourg lors du soulèvement communiste d'octobre 1923 ? Face aux sénateurs sociaux-démocrates qui ne prenaient pas le danger au sérieux alors que lui, Volck, et ses amis avaient prévenu la police, notre ancien chef de corps franc et activiste notoire regroupa quelques unités de la Einwohnerwehr déciées à agir et il passa à l'action, les armes à la main, faisant le coup de feu contre les insurgés d'Ernst Thälmann. (140)

N'est-il pas caractéristique aussi, dans cette perspective, le cheminement de Richard Scheringer à cette époque ? Si Bodo Uhse, après l'échec du putsch de Munich et le retour pitoyable de son groupe du "Bund Oberland" à Bamberg, avait adhéré au NSDAP qu'il considérait comme une organisation plus "sérieuse", Richard Scheringer, dont nous connaissons déjà les différentes étapes de l'engagement activiste, depuis les attentats à Coblence contre les milieux séparatistes jusqu'à son passage dans la "Schwarze Reichswehr", estima après l'échec de la tentative de putsch de Küstrin qu'à l'avenir, seule une action partie de la Reichswehr pourrait faire triompher son idéal de "révolution nationale". La Reichswehr avait en effet fait preuve de beaucoup d'autorité au cours de la crise de l'automne 1923 : les rafales de mitrailleuse dirigées contre les mutins de Küstrin ainsi que la façon dont les troupes régulières avaient fait front aux différentes entreprises subversives en Allemagne Centrale et en Bavière l'avaient convaincu. "C'était seulement par l'intermédiaire de la Reichswehr

qu'on pourrait faire quelque chose pour défendre la cause de la nation."Il se remit donc au travail au lycée afin de pouvoir se présenter au baccalauréat.(141) Il lui fut certes difficile de rattraper le temps perdu mais il y parvint au prix d'un effort important car il savait combien ce diplôme était nécessaire pour faire carrière comme officier dans l'armée. Le succès au baccalauréat ne signifiait pas pour lui l'accès au monde bourgeois et à ses activités traditionnelles, - il ne manquait pas pourtant de voix autorisées dans son entourage, comme celle de son ocle Piet, directeur général chez Bergmann, pour lui déclarer que l'aventure et l'activisme chers aux jeunes gens devaient céder la place à des occupations plus réalistes -; le succès au baccalauréat signifiait bien la possibilité d'entrer dans la Reichswehr comme aspirant. "Pour moi, la seule chose qui comptait, c'était la révolution nationale, c'est pourquoi je persistais dans ma décision. Puisqu'il n'était pas question que je sois agricultuer, j'irai dans la Reichswehr." (142)

C'est ainsi que peu à peu les classes dirigeantes traditionnelles qui avaient perdu en novembre 1918 leur force militaire et qui avaient dû subir dans un premier temps les conséquences directes des événements de novembre, retrouvaient chez ces jeunes activistes dont elles surent souvent habilement exploiter l'enthousiasme, le soutien armé dont elles avaient besoin. Leur comportement à l'égard des activistes contre-révolutionnaires est en effet d'une ambiguité troublante, car, de même que ces jeunes activistes voulaient abattre l'Etat et l'ordre existant mais finalement les sauvèrent, de même l'Etat et les classes dirigeantes traitèrent ces activistes de bandits et d'aventuriers mais surent apprécier l'efficacité de leurs méthodes avant de les intégrer dans leur propre dispositif de défense et dans leur pouvoir politique.

B) Les relations ambiguës entre l'appareil d'Etat, l'opinion publique et l'activisme contre-révolutionnaire.

On sait que dans un bel élan d'indignation, le Reichstag avait voté la loi pour la protection de la République à la

suite de l'assassinat de Walter Rathenau et que c'est en vertu de cette loi qu'Ernst von Salomon avait été condamné à la prison pour complicité dans cet assassinat. Quant à Kern et Fischer, les meurtriers, ils avaient trouvé la mort au cours d'une intervention de la police contre le chateau de Saaleck près de Bad Kösen où ils avaient trouvé refuge.(143) Mais doit-on oublier que ces mêmes activistes à qui l'on demandait parfois des comptes, avaient constitué le fer de lance des forces engagées par l'Etat contre les spartakistes au cours de l'hiver 1918-1919, puis contre la république bavaroise des conseils au printemps 1919 avant d'être utilisés par le général Watter pour réduire le bassin de la Ruhr insurgé à la fin du mois de mars 1920 ? Ne faisaient-ils pas partie de ces 300 000 volontaires (144) qui s'étaient alors enrôlés et avaient été armés par les soins du gouvernement légal ? Les Alliés eux-mêmes, qui représentaient pourtant la démocratie triomphante, ne furent jamais d'une rigueur extrême dans leur politique visant à imposer le désarmement de ces groupes armés. Bien qu'ils donnent des ordres de désarmement et de dissolution de ces formations paramilitaires, unités de volontaires, et autres corps francs, ils acceptèrent des reports de délais, des dérogations et des mesures d'ordre exceptionnel : car les puissances de l'Entente étaient tout aussi préoccupées de réduire la puissance militaire allemande que de préserver l'ordre social existant. Or, comme elles ne pouvaient pas intervenir directement pour lutter contre le "péril bolchevique", elles devaient laisser le soin de le faire à ces formations militaires qui avaient fait leurs preuves mais dont l'existence violait les clauses du Traité de Versailles. Ce qui explique que finalement ces foyers d'activsme théoriquement dissous purent subsister sous des formes diverses sans être inquiétés par des mesures de répression draconienne.

Ils bénéficièrent d'abord d'une aide effective des anciennes classes dirigeantes, essentiellement de l'aristocratie terrienne. Les jeunes activistes membres des groupes armés dissous se retrouvèrent en effet pour la plupart sur les terres des grands propriétaires terriens de Prusse-Orientale ou du Brandebourg, - comme une partie de la "Division de Fer"

ou comme le groupe auquel appartenait Ernst von Salomon, qui était hébergé près de Kehdingen dans le Nord de l'Allemagne. Ils recevaient là nourriture et logement, aidaient en théorie aux travaux des champs mais surtout, comme ils avaient conservé leurs armes, ils pouvaient éventuellement être utilisés en cas de grève contre les ouvriers agricoles pour les contraindre à reprendre le travail. C'est ce que fit par exemple le groupe auquel appartenait Theodor Lohse dans "das Spinnennetz" de Joseph Roth.

Est-ce à dire que ces individus furent accueillis avec le même enthousiasme par toute la population rurale ? On peut en douter. Bodo Uhse rappelle dans son récit autobiographique "Söldner und Soldat" que lorsque ces lansquenets désoeuvrés quittaient un village pour se fixer ailleurs, les paysans poussaient un soupir de soulagement : "les habitants du village aurraient pu raconter en long et en large les vols, les actes de brigandage et de pillage de leurs 'protecteurs' dont ils étaient fort heureux d'être dégarrassés." (145) Néanmoins, quelles que pussent être les exactions commises par ces groupes vivant en marge de la société et qui ici relevaient d'une juridiction pénale ordinaire, les autorités les toléraient car ces individus pouvaient encore être utiles. On gardait ces forces en réserve en prévision d'éventuels mouvements révolutionnaires : elles étaient pour les bourgeois apeurés des villes proches, les plus sûrs garants de la tranquillité, de la paix civile et de l'ordre. La peur de la révolution provoquait donc cette complicité tacite entre couches dirigeantes et activisme, quand ce n'était pas entre l'appareil d'Etat lui-même et l'activisme.

Car ces groupes d'activistes bénéficiaient aussi sinon de complicités directes dans l'appareil d'Etat du moins de sa bienveillance souriante. Cette bienveillance singulière est manifeste si l'on ananlyse les résultats des poursuites judiciaires et policières engagées à l'encontre de l'activisme et si on étudie le comportement de la Reichswehr à son égard. Bien étrange était en effet la faiblesse de la police

dans ses investigations portant sur l'activisme contre-révolutionnaire. Qu'il s'agisse de meurtres perpétrés sur la personne de chefs politiques de la coalition de Weimar ou sur celle de membres d'organisations clandestines terroristes soupçonnés de trahison, les enquêtes policières ne donnaient curieusement que bien peu de conclusions positives et claires quant aux auteurs présumés. En cette matière, le secrét qui régnait dans les organisations activistes ne peut qu'expliquer en partie ces "échecs" de la police.

Car cette impuissance apparente de la police ne tenait pas seulement à la nature des liens qui unissaient les membres de ces organisations entre eux. Ernst von Salomon note dans "die Geächteten" que l'appartenance à l'Organisation Consul était considéré dans certains milieux comme un honneur. "Il y avait des hommes dont toute la ville savait qu'ils étaient des personnalités dirigeantes de l'O.C. mais on ne les arrêtait pas : lorsque la police se décida enfin à intervenir contre eux, elle arrêta certes quelques individus, mais l'enquête ne donna aucun résultat." C'est ici que se manifestait tout le danger représenté par l'O.C. Et Ernst von Salomon ajoute : "En aucun cas on ne réussit à obtenir des aveux des prévenus et à faire la lumière sur les arrière-plans de la conspiration. Des élèves de seconde qui avaient la réputation parmi leurs camarades d'être des gens de l'O.C., des commandants honorablement connus, de respectables présidents d'association dont on parlait comme de gens dangereux, tous protestaient de leur innocence. Ils n'avaient rien à voir, selon eux avec l'O.C. Des individus qui avaient appartenu à la brigade Ehrhardt, qui entretenaient encore bien des relations avec leurs camarades fixés à Munich et ailleurs dans le Reich, qui parlaient ouvertement de leur chef, déclaraient à la police sans sourciller qu'ils ne savaient pas ce que c'était que l'O.C." (146) Indéniablement, de nombreux fonctionnaires de la police sympathisaient avec ces activistes, car ils étaie convaincus, adeptes pour la plupart des conceptions nationalistes et réactionnaires de l'administration wilhelminienne, que ces prévenus qu'ils devaient interroger, exprimaient des

idées justes et représentaient un système de valeurs qu'ils ne pouvaient eux-mêmes désavouer.(147)

Du reste, même si les preuves de la participation effective à un attentat étaient réunies, la justice se montrait dans de très nombreux cas d'une indulgence remarquable à l'égard des inculpés. C'est devenu un lieu commun que de parler de "justice politique" à propos de certaines cours ou de certains tribunaux de la République de Weimar. Ce qu'Arthur Rosenberg dénonce comme une règle générale - "A la Haute-Cour, les magistrats politiques reprirent bientôt leur rôle dirigeant. Ils envoyaient de préférence les communistes en prison mais épargnaient les conspirateurs des groupes d'extrême-droite qui étaient couverts par le ministère de la défense du Reich" (148) - trouve sa confirmation dans quelques chiffres avancés par Werner Maser dans son ouvrage "Frühgeschichte der NSDAP" :"la durée moyenne de détention atteignait 180 mois pour les condamnés de gauche mais seulement 4 mois pour ceux de droite. 10 condamnations à mort furent exécutés contre des militants de gauche, 0 contre la droite. Le caractère partisan des représentants de l'autorité contribua à lever tous les obstacles au développement des courants extrêmistes de droite". (149)

Quant aux statistiques dressées par E.J. Gumbel, elles sont aussi édifiantes. Analysant les meurtres politiques sous l'angle des dénominations qui leur furent données et des conclusions des actions judiciaires auxquelles elles donnèrent lieu, il nous livre dans son ouvrage "Vier Jahre politischer Morde" des informations significatives.(150) La classification des meurtres est déjà en elle-même interessante parmi les 354 meurtres commis par les activistes de droite, 184 étaient qualifiés"d'accidents mortels", 73 d'exécutions arbitraires, aucun ne figurait dans la rubrique "représailles", 45 auraient été commis alors que le prisonnier "prenait la fuite", 37 étaient à mettre au compte de la loi martiale, 9 s'expliquaient par une prétendue légitime défense, 5 seraient survenus en prison ou au cours d'un transport (lynchage), 1 enfin était qualifié de "suicide". Il ressort de cette classification qui préjugeait déjà du degré de sévérité de la sen-

tence, que toutes sortes de circonstances atténuantes pouvaient être en théorie invoquées. En revanche pour les 22 meurtres mis au compte d'activistes de gauche, aucun n'était classé dans la rubrique "accidents mortels", 8 étaient qualifiés "d'exécutions arbitraires", 10 d'actes de représailles, 3 étaient mis au compte de la loi martiale et 1 de la légitime défense. Bien évidemment, ces meurtres étaient présentés dans leur majorité comme des actes commis avec l'intention de donner la mort, donc ne justifiant pratiquement aucune circonstance atténuante. Les condamnations qui furent prononcées correspondaient à ce choix politique net qui se manifestait dès la détermination de la nature du crime. Des 354 crimes commis par la droite activiste, 326 restèrent impunis : il n'y eut que 24 condamnations ; 23 accusés qui avaient reconnu leur participation au meurtre furent acquittés, 3 d'entre eux furent même l'objet d'une promotion dans leur corps d'origine. Des 22 meurtres commis par l'activisme de gauche, 4 seulement restèrent impunis mais il y eut 38 condamnations et 10 exécutions.

Alors que la justice se montrait d'une telle mansuétude sélective, l'administration et la Reichswehr étaient pleines de prévenance à l'égard de ceux qui pouvaient échapper aux poursuites, notamment en se réfugiant en Bavière. Quelques allusions contenues dans le récit de Bodo Uhse "Söldner und Soldat" recoupent ce que Wilhelm Hoegner décrit dans son étude sur le radicalisme politique de 1918 à 1933. Ce qui était interdit dans tout le reste du Reich était en effet autorisé en Bavière, dans ce pays qui s'était constitué en place-forte de la droite conservatrice face à Berlin contaminé par la révolution. Tous les activistes poursuivis par la justice ou en rupture de ban y trouvaient aide et protection auprès de l'administration. Les anciens participants au putsch de Kapp s'étaient installés là avec leurs associations. Ludendorff et plus tard Tirpitz avaient élu domicile à Munich. Jagow, Pabst, Ehrhardt et d'autres individus accusés de crimes politiques et poursuivis par des mandats d'amener avaient leur entrée dans les bâtiments des autorités bavaroises, tout particuliè-

rement à la direction de la police. Le préfet de police Pöhner délivrait aux conspirateurs politiques de faux passeports et leurs organisations, souvent regroupées sous la forme de commandos de travail, étaient même employées sur les chantiers de l'Etat ou dans les ateliers de la police. (151) Les anciens chefs du putsch de Kapp tenaient des réunions dans les chateaux du Haut-Pays. Bodo Uhse raconte ainsi dans "Söldner und Soldat" l'arrivée de Ludendorff dans le chateau de l'éditeur munichois Lehmann où avaient lieu une réunion du "Bund Oberland". (152) Mais si la Bavière érigeait en principe de gouvernement son soutien aux activistes, - on peut ainsi mentionner que le comte Arco-Valley, assassin de Kurt Eisner, avait été promu au rang de "héros national incomparable" ou que von Killinger, qui avait participé à l'assassinat d'Erzberger, avait été acquitté par la cour d'Assises le 13 juin 1922 -, la même ambiguité caractérisait ailleurs les rapports entre les autorités de l'Etat et l'activisme.

Au sein de la police, certains services adoptaient une attitude qu'on peut au minimum considérer comme ambiguë. Otto Gotsche fait rappeler par l'un de ses personnages de "MärzstÜrme", Hugo Rank, que le crime politique est récompensé en Allemagne. Il évoquait l'affaire des officiers de police de Düsseldorf qui, à l'annonce de l'assassiant d'Erzberger, avaient déclaré en public : "Dieu soit loué, le cochon est mort ! d'autres suivront." Interrogé au Landtag sur les suites à donner à ces propos, Severing avait alors déclaré que, conformément à la loi, un même délit ne pouvait être puni deux fois. Comme son prédécesseur avait infligé une amende de 500 RM à ces officiers de police, - l'aquivalent en monnaie de l'inflation de deux paquets de cigarettes, - il ne pouvait être question de les punir une deuxième fois. Ils furent mutés à Hamborn et l'un d'eux fut même promu lieutenant. (153)

La Reichswehr n'était pas en reste dans le soutien qui était apporté à d'anciens activistes. Qu'on se souvienne ici du recrutement de Richard Scheringer comme aspirant : son passé de terroriste et de conspirateur, bien loin de lui por-

ter tort, lui servit de recommandation pour son admission dans le corps des officiers. Et quel spectacle ne découvrit-il pas en arrivant à la caserne ! Dès les premiers contacts avec le milieu militaire, il comprit qu'il n'avait pas fait fausse route et que son idéal de "révolution nationale" qui l'avait conduit à l'activisme, était ici aussi en honneur. Dans la Reichswehr, - en principe gardienne de l'Etat et des institutions -, on dénigrait à plaisir "la canaille sans énergie qui gouvernait" et la République elle-même. On devrait l'abattre et les officiers de carrière qui encadraient les futurs officiers expliquaient aux nouveaux arrivants qu'ils étaient là pour cela et non pour la défendre. L'esprit de l'activisme était bien vivant dans la Reichswehr. Lorsque Richard Scheringer et son ami Ludin entonnèrent le chant de la brigade Ehrhardt au cours d'une corvée, ce fut toute la caserne qui reprit en choeur les vers célèbres :"Hakenkreuz am Stahlhelm, Schwarzweissrotes Band / die Brigade Ehrhardt werden wir genannt." (154) Avec la police, l'armée régulière entretenait donc l'idéal antirépublicain de l'activisme de droite et se préparait à l'action.

L'opinion publique elle-même, manipulée par la grande presse fortement influencée par les milieux conservateurs, était partagée dans ses sentiments à l'égard de l'activisme contre-révolutionnaire. Certes, il y eut des mouvements de protestation contre certains assassinats politiques particulièrement marquants, tel celui de Walter Rathenau. Mais il ne s'agissait là que de réactions passionnelles et conjoncturelles. En profondeur, l'opinion publique éprouvait confusément de la sympathie pour certaines formes d'activisme contre-révolutionnaire dans sa nostalgie d'une revanche contre les Alliés et de l'instauration d'un pouvoir fort. Quand on se reporte au contenu des journaux qui étaient lus par une large fraction de l'opinion publique, on ne peut que constater combien la presse pouvait entretenir cette sympathie confuse et cette ambiguité. Nous avons déjà noté plus haut le rôle joué par les journalistes qui désignaient aux activistes de droite ceux qui devaient tomber sous leurs coups. Mais là ne

s'arrêta pas leur action qu'on peut qualifier de compromission manifeste avec l'activisme. La presse ne se contenta pas en effet de saluer certains meurtres comme des actes de courage, elle tenta même de tourner les victimes en dérision, voire de les mettre en accusation pour des délits de droit commun, essayant ainsi de les renvoyer dos à dos avec les activistes, mieux même d'élever ces activistes poussés par un idéal généreux bien au-dessus de ces affairistes et traîtres.

Le cas le plus frappant est peut-être celui d'une tentative d'assassinat contre Philipp Scheidemann. Alors qu'il faisait une promenade près de Wilhelmshöhe, il avait été agressé par deux individus et avait reçu une projection d'acide cyanhydrique au visage. Avant de s'effondrer, Scheidemann avait eu la force de tirer deux coups de pistolet dans la direction de ses agresseurs, Hustert et Ohlschlager, tous deux membres de l'O.C. La "deutsche Zeitung" chercha aussitôt à tourner Scheidemann en ridicule en minimisant la portée du geste de ces deux activistes : elle annonça la nouvelle sous le titre :"attentat à la poire à lavement" et ajoutait "si Scheidemann avait abattu ce stupide jeune homme qui l'avait aspergé, il aurait un mort sur la conscience pour une affaire, qui, selon toute vraisamblance, ne mérite pas plus qu'une bonne correction ou quelques paires de gifles." La démarche était claire : le criminel n'était plus l'activiste mais l'agressé. Quant à la "Kreuzzeitung", elle déclarait que Scheidemann allait exploiter cet incident mineur pour se faire un peu de publicité personnelle. La "Schlesische Zeitung" qualifiait quant à elle Scheidemann de "héros du pistolet" et prétendait qu'il gardait la chambre pour se rendre intéressant. En outre elle l'accusait d'avoir tiré à l'aveuglette dans la foule des promeneurs paisibles, ce qui faisait de lui, par ces exercices de tir intempestifs, un individu dangereux. (155)

De telles réactions de la presse qui soutenaient ouvertement l'activisme, expliquent l'accueil qui était fait dans certaines couches de la population aux exploits des activistes contre-révolutionnaires. Qui était donc cet Erzberger qui venaient de tomber sous leurs coups pour les jeunes gens

qui, comme Richard Scheringer, militaient dans des associations nationalistes ? "C'était un député du centre et un politicien favorable à la soumission de l'Allemagne à l'Entente. Il avait conduit les négociations d'armistice, et par la suite s'était engagé avec son autorité pour faire accepter le Traité de Versailles." (156) On comprend donc pourquoi la nouvelle de son assassinat ne suscita pas de réactions particulières d'indignation parmi eux. N'avaient-ils pas coûtume d'entendre un certain Monsieur Wulle de la "deutsch-völkische Freiheitspartei", s'adressant à des centaines de membres du Wandervogel réunis autour d'un feu de camp, sur les hauteurs en bordure de la Moselle, clamer bien haut la nécessité de tuer les traîtres au peuple et les politiciens favorables à la soumission aux conditions imposées par l'Entente.? Lorsque Walter Rathenau fut assassiné, Herbert Volck se trouvait à bord d'un navire qui faisait route vers les Etats-Unis. Quand la nouvelle parvint à bord par radio, elle fut aussitôt saluée par tous ceux qui l'apprirent comme un événement historique de la portée de l'attentat de Sarajevo. Pour l'officier-radio qui l'avait communiquée, l'Allemagne se rebiffait enfin après tant d'humiliations. Commentant l'événement, il déclara aux passagers : "cela peut être l'écho historique des coups de feu qui claquèrent à Sarajevo. Rathenau n'est pas l'un des 300 juifs et francs-maçons qui dominent le monde, qui ont jeté dans la guerre plus de trente nations pour abattre trois empires et pour instaurer l'esclavage institutionalisé par le Traité de Versailles ?" (157)

Au terme de cette description de l'attitude fondamentale de l'activiste qui est le recours à la violence comme conséquence inéluctable du choix de l'action directe en tant que seul moyen d'agir sur les événements, nous avons été amenés à montrer que tout au moins pour l'activisme contre-révolutionnaire il fut plus qu'une forme de contestation de l'ordre établi : il devint même, malgré la façade démocratique de l'Etat de Weimar, l'un des éléments de l'exercice du pouvoir. Cette ambiguité des relations entre le pouvoir légal et l'activisme contre-révolutionnaire devait être soulignée si l'on veut par la suite compren-

dre l'impasse dans laquelle s'engagea la république allemande.

Néanmoins il ne faut pas oublier que l'activisme s'orgnaisa en dehors des cadres normaux de la vie sociale, qu'il s'agisse des institutions traditionnelles ou des formations politiques. Et cette organisation correspondait bien évidemment à des besoins de deux sortes : d'abord il fallait garantir la sécurité des individus engagés dans l'activisme afin qu'ils échappent aux coups que pouvaient leur porter les organisations adverses, voire l'Etat, ensuite, il fallait qu'ils retrouvent au sein de ces groupes le soutien psychologique nécessaire, car il n'est pas facile de mener une existence marginale dans une société encore toute empreinte du conformisme wilhelminien.

L'activisme, qui essentiellement se manifesta par l'action individuelle, aboutit à la constitution d'innombrables groupes, associations et ligues où paradoxalement l'individu avait tendance à se fondre dans la collectivité à laquelle il appartenait. C'est ce troisième aspect de l'activisme qu'il est bon d'analyser et de décrire à présent, car il nous permettra, au-delà de considérations sur l'emploi de la violence qu'on peut juger superficielles, de pénétrer plus avant dans la compréhension de ce type de comportement social et politique. Et nous pourrons constater que les auteurs dont les oeuvres figurent dans notre corpus, nous seront encore d'une aide précieuse pour rassembler les éléments de cette analyse, tant ils vécurent avec passion cette expérience de vie collective originale qui constitua une réponse à la marginalisation de leurs comportements politiques en même temps que la recherche d'une identité sécurisante.

-:-:-:-:-:-:-:-

Notes relatives au chapitre 3

(1) Adam Scharrer - "Vaterlandslose Gesellen", op. cit. p;270-271

(2) Ernst Toller -"Eine Jugend in Deutschland", in Ernst Toller, p. 100

(3) Ernst Toller - ibidem, p.100

(4) Ernst von Salomon - "die Geächteten", op. cit. pa 12

(5) Ernst von Salomon - ibidem, p. 21

(6) Richard Scheringer - "das grosse Los", op. cit. p. 78 Le milieu dont parle R.S. et dont il est originaire est la bourgeoisie aisée avec des attaches paysannes en Bavière. De plus il compte un certain nombre d'officiers dont le père de l'auteur lui-même qui fut tué sur le front de l'Ouest.

(7) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", op. cit. p. 33

(8) Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", Paco Press, Amsterdam 1972, p. 15

(9) Ernst von Salomon - "die Geächteten", op. cit. pa. 23/25 Il analyse bien l'impression de soulagement que ressentit la ville à l'annonce de l'arrivée d'unités du front, mais aussi ce que leur marche dans les rues eut d'inquiétant, car il eut alors conscience de ce fossé quasi infranchissable qui séparait pour l'instant ces hommes du reste de la nation.

(10) Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 31

(11) cf. Ernst Ottwalt - ibidem, p.91

(12) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 107

(13) Ernst von Salomon - ibidem, p. 110

(14) Jacques Benoist-Méchin-"Histoire de l'armée allemande" t. II, p. 88 (Albin Michel, Paris 1964)

(15) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 112

(16) cf. Erwin Könnemann - "Aktionseinheit contra Kapp-putsch" Dietz Verlag, Berlin 1972. Dans son premier chapitre, l'auteur rappelle rapidement qui était à la tête du putsch et quels soutiens politiques les conjurés pouvaient espérer.

(17) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 114

(18) Ludwig Renn - "Nachkrieg" Aufbau Verlag, Berlin p. 479

(19) Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 151

(20) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 116-117

(21) Walter Fähnders - Martin Rector - "Linksradikalismus und Literatur", Rowohlt, Reinbeck bei Hamburg, 1974, T.I. p. 56

(22) Karl Marx - "Kritik des Gothaer Programms", Marx-Engels-Werke, Bd. 19, p. 28

(23) Karl Grünberg - "Brennende Ruhr", Verlag Neues Leben, Berlin 1952, cf. p. 120-122.

(24) Karl Grünberg - ibidem, p. 127

(25) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 71

(26) Karl Grünberg - "Brennende Ruhr", p. 133-134.

(27) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 73.

(28) Karl Grünberg - "Brennende Ruhr", p. 138 et p. 141.

(29) cf. le récit de cet épisode dans "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung", (Verlag Neues Leben, Berlin 1973), p. 265. Par leur défense opiniâtre, ces jeunes gens sauvèrent la vie à des centaines d'ouvriers armés qui risquaient d'être pris sous le feu d'armes lourdes ; mais ils trouvèrent tous la mort au cours de ce combat.

(30) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 215-217.

(31) cf. entre autres Ernst Ottwalt. Après l'échec du putsch les autorités demandèrent aux jeunes membres des corps francs et des unités de la Einwohnerwehr de "défendre la République contre le Bolchevisme". Non seulement ces formations favorables aux putschistes ne furent pas désarmées, mais elles reprirent le combat trois ou quatre jours plus tard contre les même adversaires, cette fois au service de laRépublique, et non plus contre elle, pour préserver "les biens les plus sacrés de la nation, la propriété privée et la culture contre les assauts d'une meute sauvage de gredins assoiffés de sang". (Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 313)

(32) Adam Scharrer - "der grosse Betrug",(Berlin 1962, Aufbau Verlag), p. 56

(33)"Die rote Fahne" - 17 mars 1920

(34) cf. Erwin Könnemann - "Aktionseinheit contre Kapp-putsch" op. cit. - reproduction hors-texte de cette affiche, p. 320.

(35) Hans Marchwitza - "Sturm auf Essen", (Köln 1972, Kiepenheuer - Witsch) p. 24.

(36) cf. Erwin Könnemann - "Aktionseinheit contra Kapp-putsch" circulaire n° 42 adressée par le comité central du KPD aux instances locales du parti. Texte cité p. 326

(37) Hans Marchwitza - "Sturm auf Essen" p. 137

(38) Max Hölz - "Vom weissen Kreuz zur roten Fahne", p. 109

(39) cf. Erwin Könnemann - "Aktionseinheit contra Kapp-putsch" p. 428-429

(40) cf. Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 72

(41) cf. Berta Lask - "Leuna 1921".

(42) Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p.394

(43) Otto Gotsche - ibidem, p. 410-411

(44) cf. Otto Gotsche - ibidem, p. 557

(45) Nous étudierons ce problème plus loin, c'est à dire d'une part la création des structures d'accueil pour des jeunes activistes et d'autre part l'exploitation de l'enthousiasme juvénile de leur membres par certains groupes ou factions.

(46) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", (Verlag der Nation, Berlin 1967) p. 90. On ne peut que constater ici l'utilisation de métaphores empruntées à la lettre du 26 mai de "Werther", signe conscient ou non d'une parenté certaine avec l'idéal du génie de la période du Sturm und Drang qui serait ici transposé dans le domaine politique.

(47) Jacques Benoist-Méchin- "Histoire de l'armée allemande" cité T. 2, 1919-1925, P; 273.

(48) Témoignage apporté par Wilhelm Hoegner - "der politische Radikalismus in Deutschland, 1918-1933". Wilhelm Hoegner, qui fut membre SPD du Landtag de Bavière de 1924 à 1932 et député au Reichstag de 1930 à 1933, avait été membre de la commission d'enquêtes chargée de s'occuper du putsch manqué de Hitler. Dans cet ouvrage qui reprend du reste une partie des chapitres de son ouvrage antérieur "die verratene Republik" (Zürich, 1938) aujourd'hui épuisé, il analyse la montée du radicalisme de droite avant de dénoncer ce qu'il considère comme la responsabilité des communistes dans l'ascension de Hitler au pouvoir. ("der politische Radikalismus in Deutschland, 1918-1933, G.Olzog Verlag, München 1962, p. 75

(49) cf. Jacques Benoist-Méchin -"Histoire de l'armée allemant.2, p. 274

(50) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 148

(51) Richard Scheringer - ibidem, p. 152-153

(52) Richard Scheringer - ibidem, p. 155

(53) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 59

(54) Bodo Uhse - ibidem, cf. p. 61

(55) Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 293-294

(56) Bodo Uhse -"Söldner und Soldat", p. 92

(57) Bodo Uhse - ibidem, il reproduit à la page 95 les passages les plus percutants du discours d'Adolf Hitler à Nuremberg le 1er Septembre 1923.

(58) Bodo Uhse - ibidem, p. 102

(59) Otto Gotsche - "Märzstürme", T.2, p. 198

(60)"Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", ouvrage collectif,(Dietz Verlag, Berlin 1967) Band 7, 1919-1923, cf. p. 212

(61) "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung", op. ci cf. p. 322

(62) Otto Gotsche - "Märzstürme", T.2, p. 345

(63) cf. Pierre Broué -"Révolution en Allemagne, 1917-1923" p. 723

(64) cf. Pierre Broué - ibidem, p. 730-731

(65) Wilhelm Koenen - "so entstanden dieproletarischen Hundertschaften", article publié dans "sächsische Zeitung", Dresde, du 11 Janvier 1956. cité notamment par "Geschichte der deut-

schen Arbeiterbewegung" op. cit. p.227

(66) Otto Gotsche - "Märzstürme", T. 2, p. 278

(67) Otto Gotsche - ibidem, p. 349

(68) Otto Gotsche - ibidem, p. 380-381.

(69) Les élections au Landtag de Saxe de novembre 1922 avaient donné 40 sièges au SPD et 10 au KPD, c'est à dire sur un total de 96 sièges la majorité absolue de 50. S'appuyant sur cette majorité, un gouvernement ouvrier était constitué, comprenant 5 ministres socialsites et 2 communistes le 6 octobre 1923. Brandler, le leader du KPD était en outre nommé directeur de la chancellerie d'Etat. Le 16 octobre suivait, d'après le même modèle, la constitution d'un gouvernement ouvrier en Thuringe.

(70) On peut rappler ici que le plan d'insurrection prévoyait le déclenchement de la grève générale pour le 21 octobre et le début du soulèvement armé à Hambourg le 23, ce qui constituerait le signal pour toutes les autres actions militaires de l'extrême-gauche. Ce même 21 octobre se réunissait à Chemnitz une conférence regroupant les membres du gouvernement de Saxe et des représentants des comités d'entreprises, des syndicats, des conseils de contrôle prolétariens. Cette conférence devait définir les objectifs et moyens du mouvement sur le point de s'engager. On sait que les divergences entre les participants empêchèrent le déclenchement réel du mouvement, sauf à Hambourg vraisemblablement à la suite d'une défaillance dans le système de transmission des consignes. A Hambourg le soulèvement se produisit donc mais après deux jours de durs combats, il fut écrasé par la police et la Reichswehr. (23-26 octobre 1923)

(71) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", t.2, p. 410-419

(72) cf. Otto Gotsche - ibidem, p. 473-475.

(73) On peut rappeler ici que l'activisme de gauche ne se manifesta pas seulement dans cette tentative concertée de prise du pouvoir par un soulèvement militaire. Outre l'épisode de Hambourg qui est certes mentionné dans notre corpus mais n'est pas vécu effectivement par les personnages, puisque le seul Hambourgeois qui aurait pu y participer, Walter Brenten, le héros de Willi Bredel, est en prison depuis l'été 1923 pour tentative de subversion dans la police. (cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 398) on peut signaler l'intervention active de groupes de militants de gauche, surtout de jeunes communistes contre les séparatistes rhénans, notamment sous la forme d'une action armée pour disperser ceux d'entre eux qui s'étaient réunis à Düsseldorf sour les "Rheinwiesen" le 30 septembre 1923 dans l'intention de proclamer une "république rhénane".

(74) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p.49

(75) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 35

(76) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p.54

(77) cf. Herbert Volck - "Rebellen um Ehre". Il donne des informations sur ses origines familiales et sur la constitution de son corps franc dans l'introduction au récit proprement dit, cf. p. 10, 12 et 13.

(78) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 61

(79) cf. sur cet épisode, -malgré la présentation apologétique évidente - Dominique Venner - "Baltikum", (Robert Laffont, Paris 1974), p. 147-150.

(80) cf. Herbert Volck -"Rebellen um Ehre", p. 88. Ce rappel du soulèvement de 1813 contre Napoléon est interessant car il montre une tentative chez ces jeunes activistes pour se raccrocher aux traditions prussiennes alors que la presse weimarienne les qualifie de "mutins" et de"bandits", d'individus sans foi ni loi qui n'ont plus de place dans la communauté nationale.

(81) Par deux fois, Herbert Volck (ibidem, p. 98 et 100) désigne sa lutte comme "der Krieg auf eigene Faust".

(82) Herbert Volck - ibidem, p. 79

(83) L'expression "freiwilliger Selbsteinsatz" ou "Einsatz" revient plusieurs fois, notamment ibidem, p. 25,28 et 39

(84) Herbert Volck - ibidem, cf. p. 67

(85) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 81

(86) Outre le manque de munition, les troupes de la "Division de Fer" souffraient du manque de médicaments : les blessés mouraient d'infection ou de gangrène quand ce n'était pas de froid. Jacques Benoist-Méchin précise ainsi les pertes subies "la division de Fer, forte de 10 000 hommes n'en compte plus que 5 800. Les Hambourgeois, qui formaient à leur arrivée, un bataillon de 600 hommes, ne sont plus que 24, commandés par un lieutenant." (Histoire de l'armée allemande, T.2, 1919-1925, p.54)

(87) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 104

(88) Ernst von Salomon - ibidem, p. 172

(89) Sur la totalité des suffrages exprimés, 707 554 voix, soit 59,6 % , allèrent au rattachement à l'Allemagne contre 478 802 qui s'exprimèrent pour le rattachement à la Pologne.

(90) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p.169

(91) Ernst von Salomon - "der Fragebogen", p. 157

(92) Ernst von Salomon - ibidem, p. 157

(93) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p.133

(94) Ernst von Salomon - ibidem, p. 134

(95) Jeu qu'on peut traduire par "changez d'arbre !" et qui s'apparente à notre jeu des quatre coins.

(96) Ernst von Salomon - ibidem, p. 134-135.

(97) Nous analyserons plus en détail cette conséquence du vécu de la Grande Guerre dans notre Deuxième Partie.

(98) N'est-ce pas disculper certains milieux qui furent complices de cette tactique (notamment certains politiciens comme Karl Helfferich) que d'en souligner les aspects chaotiques et arbitraires ? Cette tactique n'aurait-elle été donc le fait que de jeunes écervelés ? On peut en douter quand on constate l'ampleur du soutien dont ils bénéficièrent.

(99) Ernst von Salomon - "Der Fragebogen", p.107

(100) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p.46

(101) Wilhelm Hoegner -"der politische Radikalismus in Deutschland, 1918-1933", p. 35

(102) On peut toutefois noter qu'à Hambourg - le fait est mentionné par Willi Bredel,("Verwandte und Bekannte", t.2, p.395) - qu'une tentative d'attentat fut organisée contre Ernst Thälmann qui n'était alors qu'un responsable local du KPD : une charge d'explosif avait été placée contre la fenêtre de son appartement et n'avait occasionné que des dégats matériels.

(103) Ernst Toller - "eine Jugend in Deutschland", p° 104

(104) Arthur Rosenberg - "Entstehung und Geschichte der Weimarer Republik", p. 115

(105) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 190

(106) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 42

(107) cité par Wilhelm Hoegner - "der politische Radikalismus in Deutschland, 1918-1933", p.40

(108) cité par Wilhelm Hoegner - ibidem, p° 36

(109) cité par Wilhelm Hoegner - ibidem, p. 36

(110) cité par Wilhelm Hoegner - ibidem, p. 40

(111) cf. Werner Maser - "Frühgeschichte der NSDAP", p. 309

(112) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 180

(113) Gareis avait été accusé par les milieux nationalistes bavarois de haute trahison pour avoir parlé publiquement au cours d'une séance du Landtag de Bavière de dépots d'armes clandestins appartenant à des groupes d'auto-défense.

(114) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 200

(115) cf. Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 145-146

(116) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 180

(117) Joseph Roth - "das Spinnennetz", Fischer Verlag, Hamburg 1970, p. 40

(118) Joseph Roth - ibidem, p. 41 et 43

(119) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 201

(120) cf. l'allusion à cet événement symptomatique dans Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p° 149

(121) cf. sur cet épisode Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 113

(122) Richard Scheringer - ibidem, p. 115

(123) Richard Scheringer - ibidem, p. 116

(124) cf. Richard Scheringer - ibidem, p. 123-126

(125) Nous avons déjà mentionné l'action de Max Hölz au cours de la révolution de 1918 puis de la "Märzaktion" de 1921 pour les poursuites et la condamnation qu'elles lui valurent. Erich Knauf raconte dans un roman-reportage "Ça ira" les événements qui suivirent le putsch de Kapp dans la région de Gera et le narrateur, dans son roman, fut tenté au cours de ces semaines troublées, par un aventurisme qui était fort proche du terrorisme individuel.

(126) Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 157

(127) Otto Gotsche - ibidem, t. 2, p. 149

(128) cf. les statistiques déjà mentionnées plus haut et établies par E.J. Gumbel.

(129) Hans Marchwitza - "Sturm auf Essen", p. 172

(130) Karl Marx et Friedrich Engels reproduisent le texte du catéchisme de la violence dans leur écrit "un complot contre l'association internationale des travailleurs" de 1873,(in Werke, Bd. 18, p. 427-431)

(131) Sur les raisons qui expliquent ce regain de faveur pour certaines thèses extrêmistes de l'anarchisme du 19ème siècle cf. dans la Deuxième Partie de notre étude l'analyse des confusions idéologiques dans la classe ouvrière allemande.

(132) cf. Ernst von Salomon - "der Fragebogen", p. 326

(133) Nous étudierons plus tard (Deuxième Partie) les fonctions ainsi que le recrutement de cette association qui fut, avec les corporations étudiantes traditionnelles et avec les clubs sportifs de lycéens, le réservoir humain de l'activisme.

(134) "Macht Schluss" revint comme un leitmotiv dans le premier chapitre du roman ; finissez-en ! répétait le capitaine à plusieurs reprises à ses deux subordonnés.

(135) cf. Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p.119-122

(136) On sait notamment que des combats eurent lieu dans certaines villes comme à Pirna et Meissen. A Freiberg, 23 ouvriers trouvèrent la mort au cours de combats de rue contre la Reichswehr. cf. Wolfgang Ruge - "Deutschland 1917-1933", (Verlag der Wissenschaften, Berlin 1974) p. 235

(137) cf. Ernst Ottwalt -"Ruhe und Ordnung", p. 211-212.

(138) cf. Hans Marchwitza - "Sturm auf Essen" , p.129-131

(139) Otto Gotsche - "Märzstürme", T. 2, p.176

(140) cf. Herbert Volck -"Rebellen um Ehre", p. 251-269

(141) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 163

(142) Richard Scheringer - ibidem, p. 166

(143) cf. le récit qu'en donne Dominique Venner - "Baltikum", p.277

(144) chiffres cités par Jacques Benoist-Méchin -"Histoire de l'Armée allemande", t.2, 1919-1925, p. 60

(145) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 88

(146) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 182

(147) On peut noter du reste, comme dans le cas d'Herbert Volck que certains activistes n'hésitèrent pas à mener leur propre enquête contre les "traitres" en utilisant les relations qu'ils entretenaient avec certains membres de la police. Cette collaboration active entre activistes et services de police ne laisse pas de nous surprendre alors que l'Etat de Weimar, en principe, avait décidé de poursuivre les activistes de droite avec la même rigueur que les éléments subversifs de gauche. (cf. "Rebellen um Ehre", chapitre 2, affaire de l'enquête sur les activités de trafiquants d'armes)

(148) Arthur Rosenberg - "Entstehung und Geschichte der Weimarer Republik", p. 116

(149) Werner Maser - "Frühgeschichte der NSDAP", p. 313

(150) E.J.Gumbel - "Vier Jahre politischer Morde", cf. p. 61

(151) cf. Wilhelm Hoegner - "der politische Rädikalismus in Deutschland, 1918-1933", p. 54-55.

(152) cf. Bodo Uhse -"Söldner und Soldat" , p. 50

(153) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", t.2 p. 177

(154) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 176

(155) cf. Wilhelm Hoegner - "der politische Radikalismus in Deutschland, 1918-1933", p. 38

(156) Richard Scheringer -"das grosse Los", p. 104

(157) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 113

-:-:-:-:-:-:-:-:-

Chapitre 4 : LA CONSTITUTION DE GROUPES EN MARGE DE LA VIE SOCIALE TRADITIONNELLE.

Si l'on considère l'histoire individuelle de nos jeunes activistes telle qu'elle est décrite dans les oeuvres faisant partie de notre corpus, nous constatons immédiatement qu'ils adhérèrent très tôt à des groupes ou qu'ils en fondèrent eux-mêmes lorsque ceux qui existaient ne les satisfaisaient pas, ce qui aboutit à un foisonnement d'organisations en apparence incohérent, -mais nous aurons à nous interroger sur la réalité de cette incohérence et sur sa nature exacte.

Cette intégration à un groupe répondait, semble-t-il à un besoin profond, parfois même à une nécessité vitale. Pour l'instant, c'est ce point de vue que nous étudierons : notre analyse ne portera pas encore sur les conditions objectives qui favorisèrent la naissance de ces groupes, - qu'il s'agisse des données sociales, économiques, idéologiques et autres qui incitèrent les individus à s'y intégrer ou du fait que des structures d'accueil avaient été créées par le pouvoir ou les classes dirigeantes afin de récupérer à leur profit le dynamisme de ces jeunes gens dans le cadre des rapports ambigus qui s'établirent entre le régime de Weimar et l'activisme contre-révolutionnaire - nous y consacrerons une part importante de nos investigations dans la Deuxième Partie de notre travail. Nous nous bornerons provisoirement à analyser le jeu complexe des actions et interactions entre l'individu et le groupe, ce besoin de se retrouver dans une communauté qui partageait le même idéal, qui vivait du même enthousiasme et qui était le soutien indispensable dans le cas d'une action périlleuse.

Après un rappel de l'itinéraire caractéristique de chaque auteur ou personnage principal, nous essaierons décrire les groupes auxquels ils appartinrent avant de nous occuper des effets produits par cette appartenance, notamment

de la représentation qu'ils se faisaient du groupe, de ce qu'ils en attendaient et de ce que le groupe pouvait effectivement leur apporter en regard de cette attente. Par là, nous tenterons d'apprécier dans quelle mesure cette appartenance à un groupe peut être considérée comme trait pertinent de l'activisme au même titre que le recours à l'action directe et à la violence.

1/ Relations étroites entre l'activiste et le groupe.

Dès l'abord, il semble caractéristique de l'action et de l'existence même de nos jeunes activistes qu'elles furent indissociables du groupe auxquels ils avaient adhéré ou qu'ils avaient eux-mêmes créé. Dans la plupart des cas, le groupe prit une telle importance que la vie quotidiennne ne comptait pratiquement plus dans leurs préoccupations. Activistes révolutionnaires ou contre-révolutionnaires, ils inscrivirent leur action dans le cadre général des objectifs de ce groupe qu'ils avaient eux-même déterminés ou qu'ils avaient acceptés en y adhérant. Privés du soutien matériel ou affectif de ce groupe en cas de dissolution de celui-ci par exemple, ils éprouvaient alors un sentiment accablant de solitude qui débouchait sur l'impression de mener une vie absurde et sans but dans un monde indifférent ou hostile. Si nous établisson une espèce de fiche signalétique reproduisant les différentes étapes de leur histoire individuelle, nous constatons dans tous les cas cette constante.

A) Itinéraire de quelques activistes contre-révolutionnaires.

Qu'on se souvienne de la jeunesse d'Ernst von Salomon : admis très tôt à l'école des cadets, il y avait trouvé tout ce qu'un adolescent à peine sorti de l'enfence attend souvent en vain du milieu scolaire ou de l'environnement fa-

milial : la considération en tant qu'individu auquel on reconnait une valeur propre et la certitude que ce que l'éducation lui apportait et les servitudes auxquelles il était soumis, correspondaient à un but déterminé qui valoriserait son avenir. Il portait déjà l'uniforme et se préparait à être un officier de l'armée victorieuse dont il suivait avec ses camarades l'avance sur la carte de l'Europe. (1) La guerre n'était pas un jeu pour lui, elle était sa vie même et son avenir. Ce sentiment de participer aux événements, d'être plus qu'un témoin de l'histoire mais d'en être l'un des acteurs, était d'ailleurs renforcé par le fait que les hommes nouveaux dont on parlait de plus en plus et dont dépendait l'issue de la guerre, donc le destin de l'Allemagne, étaient presque tous d'anciens cadets, à commencer par Hindenburg et Ludendorff. Par delà les différences d'âge et de niveau dans la hiérarchie, Ernst von Salomon avait déjà la certitude d'appartenir à une communauté qui fournissait à la nation ses élites, celles des cadets et des "anciens" dont la solidarité était sans cesse soulignée et dont le rôle devait être déterminant dans l'histoire du monde.

Mais au fur et à mesure que la guerre se prolongeait et que son issue devenait de plus en plus incertaine, il souffrait de rester en marge des combats comme il restait en marge de la vie dans son internat, - et ses contacts avec les civils qui ne dissimulaient plus combien peu de cas ils faisaient de ces gamins déguisés ne faisaient qu'accroître son malaise. C'est alors que se produisit l'effondrement du Reich, la défaite survint comme un coup de tonnerre, accompagnée par la révolution qui ferma aussitôt les écoles de cadets. Notre adolescent découvrit alors la solitude dans un monde qui s'écroulait brutalement autour de lui. (2) Ses camarades se dispersèrent, il assistait lui-même impuissant au triomphe du désordre et à l'installation du chaos. Sa vie pouvait-elle encore avoir un sens en dehors du cadre social qui lui garantissait son appartenance à l'élite de la nation ?

Mais cette solitude déesespérante ne dura que quelques jours. Dès que les premières affiches apparurent qui demandaient des volontaires pour la défense des frontières, il s'enrôla. De ce jour, Ernst von Salomon ne vécut plus que dans un groupe et pour un groupe qui fit fonction pour lui de cette communauté de l'élite dissoute par la révolution. Ce fut d'abord dans cette unité de volontaires, puis,après son départ de Weimar,avec quelques autres, dont le lieutenant Kay, dans les corps francs dont il partagea l'aventure dans le Baltikum puis à l'arrière, dans le désoeuvrement, l'ennui et l'attente de la "révolution nationale". Ce fut ensuite sa participation au putsch de Kapp avec la Brigade Ehrhardt après l'échec duquel il rejoignit l'Organisation Consul, non sans avoir connu une nouvelle fois dans l' ntervalle l'expérience de la solitude avant sa rencontre avec celui qui se présenta à lui après une algarade avec un militaire français en disant "Kern" et en s'inclinant.(3) Mais au sein même de l'O.C., dont les contours restaient très vagues pour des raisons évidentes de sécurité, il constitua lui-même avec quelques amis son propre groupe qui se trouva impliqué au premier chef avec Kern, Fischer et les autres dans l'attentat qui coûta la vie à Walter Rathenau. Et il est à remarquer que par la suite, à sa sortie de prison, lorsqu'il eût purgé sa peine pour complicité de meurtre, Ernst von Salomon refusa l'existence solitaire d'un individu s'intégrant à la société bourgeoise traditionnelle : il rejoignit presque immédiatement les groupes d'activistes qui gravitaient autour du "Landvolk", ce mouvement de protestation paysan du Nord. Il adhérait à nouveau à une communauté d'idéal et de combat en marge de la légalité car son existence semblait n'avoir de sens qu'au sein d'une telle communauté.

C'est un itinéraire semblable que suivit Ernst Ottwalt pour qui novembre 1918 représenta une rupture décisive avec le monde qui aurait dû s'ouvrir à lui. Comme Ernst von Salomon, il appartenait déjà à un groupe social privilégié qui pouvait espérer constituer l'élite des années à venir.

Ce groupe auquel il appartenait précédemment était celui des lycéens d'origine bourgeoise, reconnaissables à leur casquette blanche, dont la révolution conduite par les "Latjer" et tous les bas-fonds de Halle menaçait gravement les positions privilégiées.(4) Nous avons déjà vu comment dès le début de la révolution de novembre, le lycéen Ernst Ottwalt s'était engagé dans le corps franc "Halle" pour empêcher ces maudits "Latjer" de s'imposer. Et si son temps de service actif sous les armes y fut limité à quatre semaines, il participa à toutes sortes d'actions : perquisitions, arrestations recherche d'armes qui devaient être soustraites aussi bien aux convoitises des révolutionnaires qu'aux futures investigations des membres des commissions de contrôle alliées,(5) entrainement au combat de rues.

Lorsqu'arriva l'ordre de dissolution du corps franc et qu'il dut rendre son uniforme et retourner au Lycée pourry préparer le baccalauréat, il ressentit l'impression particulièrement insupportable de n'être plus rien qu'un potache comme les autres, soumis aux vexations stupides et arbitraires de quelques professeurs. Cela dura jusqu'au jour où il fut contacté par celui qui avait été son chef dans le corps franc, le lieutenant Walter : il lui offrit de reprendre du service, mais cette fois comme espion et agent provocateur dans les réunions organisées par les communistes et l'USPD. Recruté donc comme membre d'une section de renseignements, il mena à partir de ce moment là une double existence.(6) Certes, ce n'était pas aussi exaltant que de se montrer dans les rues revêtu de l'uniforme militaire et porteur d'un arme ; il éprouvait aussi certains scrupules à cause de la nature de ses missions et quelque désarroi à cause de ce qu'il découvrait dans un monde qu'il avait jusque là totalement ignoré, celui de la classe ouvrière et de ses problèmes. Mais l'importance que lui donnaient sa nouvelle activité et son appartenance à cette organisation secrète qu'il soupçonnait être très puissante, pouvait encore gommer ses doutes et ses scrupules, - ainsi du reste que la joie de disposer de quelque argent, car on le rétribuait pour ses services

d'un genre spécial. Toutefois, plus que ses scrupules ou interrogations, ce fut le caractère routinier de cette activité qui le plongea progressivement dans un état croissant de trouble. Ses jours lui paraissaient vides, sans consistance, il considérait même sa vie et tout ce qu'il faisait comme s'il s'agissait d'un individu étranger à lui-même.(7) C''est alors que lui parvint la nouvelle du putsch de Kapp.

Son rengagement dans une unité de volontaires en liaison avec le putsch devait lui redonner pour un temps ce sentiment exaltant que sa vie ne faisait qu'un avec l'histoire qu'il allait combattre pour une juste cause et surtout qu'il allait enfin agir. C'est la libération de cet état de tension indupportable qu'il éprouvait depuis novembre 1918. Néanmoins cette expérience provoqua chez lui une prise de conscience qui peu à peu le détacha de ces milieux malgré son appartenance momentanée à l'Orgesch puis à la police en tant que supplétif lors du soulèvement de mars 1921 dans la région de Halle-Mansfeld. Ses réflexions sur les causes et les conséquences de son engagement l'avaient conduit à prendre ses distances par rapport à ses anciens amis et à sa corporation d'étudiants Quelques années plus tard, lorsqu'il rencontra son ancien ami Webach, toujours militant actif de la contre-révolution, à la tête d'un groupe de jeunes gens qu'il entrainait au comba à la lisière d'une forêt, il n'était plus qu'un homme isolé.(8 Sa rupture avec l'activisme contre-révolutionnaire l'avait coupé du groupe sécurisant auquel il avait appartenu, mais cet isolement ne devait être que momentané car il trouva bientôt le contact avec ceux qui se préparaient vraiment à faire naître un ordre nouveau. Plus tôt que Richard Scheringer ou Bodo Uhse, il avait compris qu'une partie de la jeunesse qui rêvait de révolution et de changement avait été manipulée, abusée et exploitée par ceux qui voulaient perpétuer l'ordre social existant.

Ce phénomène d'intégration à un groupe qui semble

devoir accompagner l'activisme n'échappa non plus à Anna Seghers en tant qu'observatrice de cette époque dans "die Toten bleiben jung" : qu'il s'agisse de l'officier aristocrate von Lieven ou du paysan Nadler, leur existence ne se chargea vraiment de sens à partir de la Grande Guerre que par l'appartenance à un groupe. Mais dès que l'activisme perdait du terrain dans la vie politique et que s'effritaient les organisations auxquelles il appartenait, le jeune activiste faisait l'expérience d'une existence sans consistance : il n'avait plus qu'un désir, retrouver une nouvelle communauté car il semblait incapable d'assumer seul sa condition d'homme.

Qu'on se souvienne de l'histoire de l'individu von Lieven. Après son engagement dans les corps francs de la "Division de Fer" pour tenter de défendre ce qui avait été la terre de ses ancêtres dans les pays baltes, il rejoignit ceux qui se battaient en Haute-Silésie. Puis, en vrai déraciné, il connut la vie difficile des anciens des corps francs dissous la communauté de l'ennui sur les terres de gros propriétaires terriens de Poméranie ou du Mecklembourg avant d'exercer à Berlin le métier de représentant de commerce pour ne pas être contraint à mendier. Ce métier, qui était une activité typique de la société des marchands, fit de lui un individu isolé qui, privé de toute raison de vivre et perdu dans la foule anonyme de la grande ville, ne concevait ce travail que comme le moyen de subsister avant que l'appel pour le nouveau soulèvement national ne retentisse enfin. Dans sa chambre qui donnait sur une arrière-cour dans une "Mietskaserne", il dut supporter l'ennui quotidien d'une existence sans but ni joie. A cette époque là, il recherchait en vain à qui se raccrocher, à qui faire confiance, à quelle communauté adhérer, mais il n'avait pas encore trouvé le groupe qui ne le laisserait pas mourir de faim, d'ennui ou de dégoût. (9) La nuit qui se faisait peu à peu autour de lui quand il regagnait sa chambre le soir et qu'il voyait de proche en proche de sa fenêtre envahir le ciel, était le symbole de cette expérience du néant que représentait la solitude pour lui. Les phases exaltantes de

sa vie avaient été celles de son engagement et cet engagement s'était inscrit dans le cadre d'une communauté. La dissolution de cette communauté avait signifié la fin de cet engagement et la plongée irrémédiable dans la solitude et le néant jusqu'au jour où, sous l'uniforme de la SS, il retrouva quelques années plus tard assurance et sécurité matérielle en même temps que la conscience d'agir directement sur le cours de l'histoire.

L'expérience du paysan Nadler n'est guère différente de celle de l'officier aritocrate balte von Lieven. Ce paysan que la guerre avait arraché à l'horizon borné et monotone des travaux des champs et de l'auberge du village pour faire de lui un sous-officier, ne put accepter le retour à cette exitence stupide. Que lui importaient à présent la récolte des pommes de terre, la location d'une nouvelle pâture pour ses vaches ou les dettes à payer alors qu'il fallait à Berlin ramener les"Rouges" à la raison. La guerre avait fait de lui un homme d'action, un individu qui avait découvert la puissance que confère le port d'une arme et la jouissance d'être par là maître de la vie et de la mort des autres, au-delà de toutes les règles auxquelles ilavait dû se plier autrefois, un individu aussi qui ne concevait plus la vie qu'au sein d'un groupe, sous la direction d'un chef qu'il vénérait et auquel il s'identifiait volontiers, le capitaine Degenhardt, pour oublier sa propre médiocrité. C'est pourquoi le retour à la ferme après l'échec du putsch de Kapp lui fut si pénible et si humiliant : la communauté de ceux qui ne rêvaient plus que d'action comme lui était dissoute. Son isolement parmi les autres paysans, la plongée dans la monotonie et l'anonymat ne devaient cependant pas durer longtemps car un nouveau mouvement s'organisait déjà au village même : d'abord au sein du "vaterländischer Verein der ländlichen Kriegsteilnehmer", une association d'anciens combattants, puis quelques années plus tard au sein de la SA, il allait retrouver une nouvelle communauté et surtout de nouveaux champs d'action pour lui-même.

Le cas de Herbert Volck n'est différent qu'en apparence de celui d'Ernst von Salomon, d'Ernst Ottwalt ou des personnages de fiction d'Anna Seghers. Il a certes constitué lui-même selon ses dires, son groupe, il n'est donc pas allé vers un groupe existant ; mais à partir du moment où le groupe fut constitué, il fut indissociable de lui sous peine d'être frappé d'impuissance ou de désespoir. La fin de la guerre qu'il avait passée en partie sur les théâtres d'opérations du Moyen-Orient, avait été pour lui l'occasion de découvrir qu'au sein même de l'armée il s'était constituée une élite de volontaires que l'armistice risquait de disperser.(10) Ceux qui s'étaient ainsi retrouvés quelques mois plus tôt au sein de cette communauté de combat où "le volontaire combattait en obéissant à sa propore volonté et à ses propres ordres" (11) ne pouvaient accepter la situation nouvelle créée par la défaite et la révolution. C'est pourquoi Herbert Volck se mit en devoir dès le mois de novembre 1918 de les regrouper dans le corps franc "Lüneburg-Volck" et les sept premiers membres qu'il recruta s'étaient rencontrés dans un compartiment de chemin de fer à la faveur d'un incident avec un civil.(12)

Dès ce moment là, Herbert Volck recruta, organisa et conduisit au combat ces jeunes activistes : d'abord dans la lutte contre le bolchevisme en terre balte, puis en Allemagne même, dans la lutte contre les trafiquants protégés selon lui par la police contrôlée par les "marxistes", à Hambourg notamment. Après un voyage aux Etats-Unis entre juillet 1922 et le printemps 1923 où il fit de l'agitation contre le Traité de Versailles dans les milieux d'origine allemande, il allait organiser de son propre chef avec des amis regroupés dans une unité de la Einwohnerwehr un ilôt de résistance contre le soulèvement armé fomenté par les communistes de Hambourg en octobre 1923.(13) Il reprit alors les armes et combattit de sa propres initiative aux côtés des éléments de la police engagés contre les insurgés d'Ernst Thälmann avant de monter lui-même sa propre organisation de contre-espionnage pour démasquer les agissements de soi-disant agents de Moscou en Allemagne. Le "Huttenbund" qu'il avait aussi créé

en novembre 1923 lui permit de poursuivre au grand jour le regroupement de ces jeunes activistes qu'il sélectionnait ensuite pour ces interventions occultes contre des espions de la Guépéou ou de la Tchéka. Doit-on s'étonner si Herbert Volck prit en 1928 lui aussi le chemin due Schleswig pour rejoindre Claus Heim et les activstes du"Landvolk" en révolte contre le système de Weimar , comme Ernst von Salomon et Bodo Uhse ?

Mais le désarroi provoqué par la défaite et la révolution de novembre 1918 ne peut expliquer à lui seul semble-t-il ce besoin de se retrouver dans une communauté nouvelle après la dissolution de la communauté de combat forgée au front. Parmi les activistes contre-révolutionnaires, il y eut aussi des jeunes gens qui n'avaient pas connu avec autant d'acuité la rupture de 1918 mais qui éprouvèrent le besoin de s'intégrer à des groupes nés en marge de la légalité et de la société.

Si nous considérons le cas de Richard Scheringer, nous constatons en effet une évolution identique bien que les années d'enfance eussent eussent été différentes. Pas d'école de cadets pour lui, simplement les déménagements successifs de ville de garnison en ville de garnison, de Berlin à Aix-la-Chapelle, de Rastatt à Coblence au gré des mutations qui marquèrent la carrière de son père officier d'active. Mais dès 1919 il adhérait à un groupe, le cercle d'aviron des lycéens de Coblence dont il appréciait la discipline militaire et la camaraderie à la différence du romantisme nébuleux qui régnait dans un groupe du Wandervogel qu'il avait un instant fréquenté.(14) C'est au sein de cette association qu'il allait faire, avec des camarades plus ou moins transfuges d'autres groupes du Wandevogel, ses premières expériences de la situation nouvelle dans laquelle se trouvait l'Allemagne, encore que les événements de politique intérieure ne constituent qu'une toile de fond bien pâle dans le récit.(15) L'essentiel de des préoccupations se limitait à l'époque à ses activités de rameur puis de président du club d'aviron.

On connait cependant déjà le tournant dans sa vie que fut sa première condamnation à un mois de prison à la suite de l'altercation qu'il eut avec une femme belge car il comprit alors dans quelle dépendance et position humiliante se trouvait l'Allemagne et que chaque individu avait le devoir de rejoindre ceux qui voulaient y changer quelque chose.

Lorsqu'il fut remis en liberté dans les conditions que l'on sait, il s'engagea tout naturellement dans le mouvement de protestation nationaliste contre les séparatistes et quelques-uns de ses camarades formèrent avec lui, au sein même du club d'aviron, un premier groupe d'activistes, une douzaine écrit-il, qui entreprirent spontanément de dévaster les locaux de la Gutenberg Druckerei à Coblence connue pour ses liens avec les spératistes.(16) A partir de ce moment-là Richard Scheringer ne devait plus vivre qu'en liaison étroite avec un groupe : ce fut d'abord ce qu'il appela son "Aktionsverband" qui recrutait ses membres parmi les lycéens, les membres du club d'aviron et de jeunes adhérents du Wandervogel(17), puis, après son installation à Berlin, l'association sportive "Olympia" où l'on s'entrainait au tir sous la direction d'un commandant rayé des cadres de la Reichswehr,(18) ensuite le groupe de la "Schwarze Reichswehr" du fort de Gorgast près de Küstrin et enfin, au sein même de la Reichswehr officielle, la cellule nazie qu'il tenta de constituer quelques années plus tard avec ses amis Ludin et Wend, le groupe célèbre des lieutenants d'Ulm.

Si nous étudions à présent le cas de Bodo Uhse, nous assistons à une évolution identique. Ayant dû interrompre ses études avant leur terme normal à la suite d'actes d'indiscipline au collège - il avait tiré avec un révolver à bouchons sur le nez de sonprofesseur de mathématiques -, il put, grâce aux recommandations d'amis de son père, officier des troupes coloniales en retraite, entrer à la rédaction du"Bamberger Tageblatt". C'est en tant que membre de la rédaction de ce journal qu'il assista à une réunion du célèbre "deutsch-völkischer Schutz- und Trutzbund" et ce premier contact indirect

avec les milieux nationalistes d'extrême-droite fut décisif : il fut entrainé presque aussitôt dans la campagne d'agitation contre les membres des commissions de contrôle alliées et il découvrit ainsi l'existence du "Bund Oberland" grâce à son ami Bob,[19] cette organisation qui sous le drapeau frappé de l'edelweiss, s'était distinguée au cours des combats de Haute Silésie, lors de l'assaut de l'Annaberg notamment.

Ce n'était d'ailleurs pas la première association à laquelle Bodo Uhse appartenait, il faisait déjà partie alors qu'il était encore lycéen, d'un groupe de la "Jugendbewegung" avec ce même Bob. Et le passage d'un groupe à l'autre fut facile pour lui : si l'esprit du Wandervolgel se pérpétuait dans le"Bund Oberland", c'était débarrassé de ses bavardages sur le retour à la nature et sur la naissance d'un homme nouveau, car le "Bund" était conçu "non comme le dépositaire de l'héritage mais comme un degré supérieur du Wandervogel dont il avait porté le romantisme dans la politique." [20]

Dès ce moment là, l'existence et les activités de Bodo Uhse furent inséparables de l'existence et des activités du"Bund Oberland": participation à des réunions, entrainement au combat dans les montagnes de Bavière, engagement de plus en plus marqué dans les luttes politiques au cours de l'automne 1923. Le travail à la rédaction du journal semblait perdre peu à peu de son importance dans sa vie. Que signifiait-il avec ses préoccupations anodines en regard de l'aventure activiste qui allait faire naître un troisième Reich ? Un Reich nouveau dont chacun de ces jeunes gens avait une image différente, mais dont tous savaient avec certitude qu'il n'aurait rien de commun avec cet Etat de Weimar fait de lâcheté et de renoncements.

Lorsque le putsch de Hitler échoua et que le groupe du "Bund" dut se disperser en attendant des jours meilleurs, le désir aigu de donner un sens à sa vie le fit adhérer au NSDAP reconstitué et son activité politique qui avait dû un moment s'interrompre reprit dans le cadre du mouvement national-socialiste aux côtés du "Landvolk", cette nouvelle émergence de l'activisme contre-révolutionnaire à la fin des an-

B) Itinéraire de quelques activistes révolutionnaires.

Malgré cette constante dans l'histoire individuelle d'activistes contre-révolutionnaires, l'adhésion à un groupe se créant en marge des institutions sociales ou politiques existantes et destiné à lutter contre elles ou à les suppléer, ne fut pas la caractéristique du seul activisme de droite. Bien que celui qui s'occupe de cette période soit peut-être amené à privilégier l'activisme de cette obédience dans cette perspective, étant donné la multitude d'organisations plus oumoins secrètes qui naquirent alors et dont les noms sont encore dans toutes les mémoires, il ne faut pas sous-estimer cette composante de l'activisme révolutionnaire : lui aussi se caractérisa par cette insertion de l'individu dans un groupe qui seul semblait garantir l'efficacité de l'action et la sécurité de l'individu.

L'histoire individuelle des principaux personnages représentatifs des tendances de l'activisme révolutionnaire issu des tâtonnements idéologiques et des erreurs tactiques du jeune KPD est significative sur ce plan. Si nous prenons le cas de ceux qui dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" représentent les aspirations révolutionnaires de la jeunesse ouvrière, nous constatons qu'il s'agit d'une constante dans leur comportement et d'une exigence d'autant plus forte que leurs luttes les opposaient non seulement à l'ordre établi à l'état capitaliste et bourgeois, mais aussi à ceux qui, au sein même de la calsse ouvrière, collaboraient avec cet état.

Face à cette guerre qui n'en finissait pas malgré les promesses réitérées de victoire finale, qui accablait la classe ouvrière de pertes toujours plus nombreuses en vies humaines et qui aggravait la faim et la misère, quelques jeunes apprentis et ouvriers des mines de la compagnie de Mansfeld

éprouvèrent le besoin à la fin de l'été de 1918 de créer une organisation nouvelle. Malgré leurs conceptions souvent divergentes quant aux futures modalités d'action,- qu'on se souvienne de l'attitude anarchisante de Gustav Kirchner dans ce groupe naissant : il n'avait qu'un désir, se servir de ce pistolet qu'il avait dérobé dans un train à un permissionnaire endormi pour lutter contre la guerre alors que Karl Tiedt et Fritz Gretschke voulaient déjà créer une nouvelle organisation de masse (22) - ils fondèrent dans la plus parfaite illégalité un groupe spartakiste qui leur permit dans un premier temps de distribuer des tracts et de coller des affiches (23) avant de contribuer au succès de la grève générale de novembre 1918.

Ce groupe de jeunes gens condamnés à une semi-clandestinité serait par la suite l'un des éléments essentiels de la lutte révolutionnaire, à la fois contre les anciennes classes dirigeantes, le patronat, l'Etat et les les instances du SPD. Lorsque fut créée la "freie sozialistische Jugend" dont devait quelque temps après naître le "kommunistischer Jugendverband", ils y adhérèrent et leur existence comme leur action allait devenir inspérable de celles de ce groupe, puis du parti auquel ils adhérèrent enfin, qu'il s'aggise du KPD ou du KAPD, puisqu'ils se divisèrent momentanément dans leur volonté d'action, entre ces deux partis de l'extrême-gauche. Lorsque fut enfin créé l'appareil militaire illégal du KPD, Karl Tiedt en prit la responsabilité à l'échelon local. Tous se retrouvèrent alors à ses côtés dans les unités militarisées des "proletarische Hundertschaften", ces centuries prolétariennes qui devaient être le fer de lance de la révolution. Au centre de leur vie personnelle comme de leur action se trouvait le groupe auquel ils appartenaient. Ce sentiment d'appartenance à un groupe qu'ils avaient créé et qu'ils voulaient préserver dans originalité leur permit bien souvent de surmonter leurs querelles ou leurs divergences à propos des objectifs à atteindre et de la tactique à utiliser.

Bien que Willi Bredel consacre relativement peu de place dans sa triologie romanesque "Verwandte und Bekannte" à cette période, nous constatons une évolution identique chez le personnage principal de la troisième génération de la famille dont il raconte l'histoire, le jeune apprenti métallurgiste Walter Brenten. Après le grand-père Hadekopf qui avait su maintenir vivant l'idéal socialiste malgré la répression bismarckienne et le père Carl Brenten pour qui le socialisme avait perdu tout sens révolutionnaire dans les années précédant la Grande Guerre, Walter Brenten représente dans cette fresque historique la radicalisation du socialisme à partir des leçons qu'on pouvait tirer des événements qui se produisirent entre 1914 et 1918.

Avec quelques camarades de son âge, Walter Brenten fut à l'origine de la révolte contre les instances statutaires du SPD et contre le représentant à Hambourg de celles-ci, Louis Schönhusen. Le "Jugendbund" qui se créa spontanément en pleine guerre et regroupa les jeunes apprentis et ouvriers qui refusaient catégoriquement la surveillance étroite des dirigeants du parti et l'obligation de suivre la ligne politique favorable à la collaboration avec les"jusqu'au-boutistes" de toutes obédiences, put bien être dissous par ce même Schönhusen, une nouvelle association naquit tout aussitôt à l'instigation de Walter Brenten et d'Audi Mayn (24) et elle s'imposa rapidement comme un élément important du processus révolutionnaire. Ceux qui y avaient adhéré se réunissaient régulièrement pour lire les "Spartakusbriefe" et assimiler les bases de la théorie marxiste. Si en janvier 1918 ils ne purent être encore assez puissants pour imposer le mot d'ordre de grève contre la guerre puisque le mouvement déclenché à Berlin n'eut aucune répercussion chez Loesser, la firme où travaillait Walter (il n'y eut que trois grévistes),ils purent néanmoins faire parvenir au front des tracts et de la littérature socialiste et contribuer à l'agitation révolutionnaire. Malgré l'arrestation de quelques membres du groupe illégal, Walter Brenten et ses amis se préparaient à agir car ils étaient persuadés que l'heure de l'action approchait.

Aussi se rangèrent-ils quasi spontanément aux côtés des marins venus des ports de la Baltique dès que le soulèvement de novembre 1918 éclata et ils s'emparèrent ainsi de la prison où étaient détenus les prisonniers politiques. Au printemps 1919, ils rejoignirent les ouvriers en armes lorsque la Reichswehr vint à Hambourg pour écraser une tentative d'insurrection. On devait ensuite retrouver Walter Brenten et ceux de son groupe qui n'avaient pas été dispersés par les événements participant sous la direction d'Ernts Timm, encore un ancien membre du premier groupe de jeunes socialistes, à la riposte contre le putsch de Kapp dans la région d'Itzehoe et de Lägerdorf, ce qui lui valut d'être recherché par la police. Mais son arrestation n'intervint qu'en 1923 lorsqu'il fut chargé d'organiser une action subversive au sein même de la police, toujours sur la base de l'action du groupe initial. Cette arrestation devait du reste l'empêcher de participer au soulèvement communiste d'octobre 1923 à Hambourg.

La réaction des personnages d'Otto Gotsche et de Willi Bredel est caractéristique de toute une partie de la jeunesse ouvrière. Il était évident que le regroupement de ceux qui portaient un même jugement sur la situation et qui aspiraient à un changement radical était nécessaire pour obtenir quelques chances de succès et qu'il allait de soi. Mais il est intéressant de noter que dans la totalité des autres cas - si nous prenons les romans décrivant la lutte dans le bassin de la Ruhr à la suite du putsch de Kapp ("Sturm auf Essen" de Hans Marchwitza et "Brennende Ruhr" de Karl Grünberg) ou même le récit d'Erich Knauf, "Ca ira" et l'autobiographie de Max Hölz - le jeune activiste, quelle que soit par ailleurs sa conception de la stratégie révolutionnaire, ne concevait son action que dans le cadre d'un groupe, que le groupe était le creuset où s'élaborait les modalités de l'action et que l'individu ne parvenait à son plein épanouissement qu'au contact du groupe. Ce que Willi Bredel écrit à propos de Walter Brenten et de son amie Ruth, "le nouveau groupe devint l'endroit où ils se sentaient chez eux",(25) résume ce que tous les autres jeunes activistes révolutionnaires

éprouvaient au plus profond d'eux-mêmes.

Il est significatif que Karl Grünberg ait conçu son roman "Brennende Ruhr" comme le passage d'un état complet d'isolement de l'individu à l'engagement conséquent au sein d'un groupe. Ernst Sukrow, son personnage principal, était étudiant en chimie lorsqu'il arriva dans la Ruhr pour travailler quelque temps comme mineur. Il était donc dans cette région sans aucune attache, ni familiale, ni sociologique, ni politique avec le milieu ouvrier. Au terme de son évolution, il devait combattre aux côtés des travailleurs qui tentaient de profiter de leur victoire sur Kapp et Lüttwitz pour imposer un changement radical en Allemagne. Cette évolution est pour Karl Grünberg le résultat de l'engagement progressif de Sukrow dans la luttet armée et de son insertion dans un groupe de l'armée rouge où il assuma rapidement des fonctions d'officier. Placé devant un choix important, combattre avec les putschistes contre la classe ouvrière (étant donné sa formation et ses fonctions dans l'entreprise qui l'assimilaient aux cadres, il avait été contacté dans ce sens par les milieux de droite) ou lutter avec elle, il avait finalement choisi la lutte pour le socialisme.

De ses contacts avec ses jeunes amis qui lui firent connaitre la dure vie de la classe ouvrière, de cette communauté de lutte à laquelle il avait adhéré et de la pratique révolutionnaire elle-même au sein du groupe, Ernst Sukrow avait retiré l'essentiel de ses convictions et la certitude que son action était juste. Ainsi s'expliqua du reste la joi qu'il eut à retrouver à Cologne plusieurs mois après l'écrasement de l'armée rouge, son ami Max Grothe, ce jeune communiste qu'il avait cru fusillé et qui avait réussi à survivre malgré une blessure grave. Ainsi pouvait renaitre malgré l'éclatement de la communauté de combat un groupe nouveau qui, grâce aux leçons du passé, du moins ils l'espéraient, serait capable d'agir encore plus efficacement.

Si Hans Marchwitza adopta une perspective différente dans son "Sturm auf Essen" pour décrire les combats dans la Ruhr, dans la mesure où il n'y a pas de destin individuel au centre de l'action mais les événements vécus collectivement par la classe ouvrière, nous ne pouvons que constater qu'une perspective d'action révolutionnaire ne fut possible que par la constitution d'un groupe cohérent, en l'occurence la classe ouvrière idéalisée lorsqu'elle parvint à éliminer de ses conceptions politiques l'influence des théories et pratiques de la collaboration de classes, c'est à dire lorsqu'elle se constitua en groupe clos à objectifs et stratégie propres. Franz Kreusat joua cependant peu à peu un rôle prépondérant dans l'action. Mais son importance croissante n'était pas conditionnée par son individualité mais par son insertion de plus en plus étroite dans le groupe de combattants qu'il avait organisé et qu'il commanda jusqu'au dernier jour de lutte au détriment du reste de ses liens affectifs avec sa mère et la famille de son amie, la fille du social-démocrate Trauten. Cette insertion dans le groupe lui apporta non seulement l'efficacité dans l'action mais encore un approfondissement de ses analyses politiques qui l'aurait préparé à reprendre la lutte à l'avenir s'il n'avait succombé à la dernière minute des combats.

Cette étroite liaison entre activisme et constitution de groupes en dehors de la légalité est illustrée en outre de la façon la plus nette dans le cas si particulier et extrême de Max Hölz, l'aventurier et chef de bande du Vogtland dont nous avons déjà indiqué les formes d'action, ou dans le cas assez similaire de Karl Wunderlich dont Erich Knauf raconte dans "Ca ira" les aventures chaotiques. Ce Karl Wunderlich constitua après les événements qui suivirent à Gera le putsch de Kapp sa propre troupe "révolutionnaire" dans laquelle se retrouvèrent certes quelsques ouvriers indignés par la situation politique, économique et sociale mais aussi des éléments marginaux de la population, des déclassés

et des représentants du sous-prolétariat, tel ce dompteur en chômage qui l'accompagnait partout. Ce groupe, animé par une dynamique propre, allait peu à peu définir de nouveaux objectifs à son action qui n'avaient plus rien de commun avec la lutte révolutionnaire conséquente bien que les cibles en soient toujours les patrons et les institutions bourgeoises.

Racontant sa vie à cette époque-là dans l'Erzgebirge Wunderlich compare son groupe à des lansquenets qui auraient été coupés du gros de l'armée et qui continueraient à guerroyer pour leur propre compte.(27) Peu à peu, ce groupe qui avait permis selon Erich Knauf, une riposte décisive au plan local contre les menées des putschistes de mars 1921, était devenu un monde clos, emporté par sa dynamique propre. Ce que l'auteur se propose de dénoncer à la fin du récit, c'est l'évolution dangereuse que peut connaitre un tel groupe lorsqu'il se coupe de la classe ouvrière organisée, lorsqu'il oublie qu'il ne doit pas seulement fomenter des troubles pour le plaisir de provoquer le chaos et lorsqu'il devient une fin en soi au lieu d'être l'instrument de la révolution.

Nous verrons du reste que ce danger fut le propre de l'activisme révolutionnaire lorsque nous aurons à nous occuper des incertitudes tactiques et idéologiques du mouvement ouvrier allemand, car, à l'inverse, de l'activisme contre-révolutionnaire pris en charge ou contrôlé en partie par l'appareil d'Etat et certaines fractions des couches dirigeantes, était maintenu, malgré quelques excès, dans un cadre relativement rigide qui empêchait, quoi qu'en puisse dire Ernst von Salomon dans "der Fragebogen", l'aventurisme et l'arbritraire de jouer un rôle trop important, - et les fusils de la Reichswehr étaient là à l'occasion pour le rappeler. Néanmoins, sans porter de jugement sur la pertinence des objectifs et méthodes de ces groupes plus proches des anciennes "grandes compagnies" que de forces révolutionnaires conséquentes, leur existence et leur action illustrent le fait qu'activisme et constitution de groupe étaient indissociables, même dans le mouvement ouvrier.

2/ Les différents types de groupes qui accueillirent les activismes.

Si dans certains cas, le jeune activiste prétend avoir créé lui-même son propre groupe, comme Herbert Volck et à la limite Ernst von Salomon au sein de l'O.C., ou comme les jeunes ouvriers d'Otto Gotsche et de Willi Bredel, dans les autres cas, il adhéra à un groupe déjà constitué. Cette période de l'immédiat après-guerre se caractérisa en effet par un foisonnement d'organisations de toutes sortes, destinées sans doute à jouer un rôle important dans la vie publique, mais traduisant aussi le désarroi d'individus incapables d'assumer seuls les conséquences des bouleversements sociaux et politiques qui suivirent l'effondrement du Reich. Si le moment n'est pas encore venu d'analyser les causes objectives de l'existence de ces groupes, - notamment leur création, leur financement et les soutiens dont ils bénéficièrent de la part de couches sociales déterminées, - ou les facteurs affectifs qui poussèrent tant de jeunes gens à y adhérer, - notamment les conséquences de l'expérience de la guerre sous toutes ses formes et de la mouvance des structures économiques et sociales -, on peut d'ores et déjà souligner le fait que l'existence de ces groupes marqua tout autant cette époque que l'adhésion à ceux-ci caractérisa le comportement du jeune activiste.

Si nous reprenons notre division entre activisme révolutionnaire et contre-révolutionnaire, nous pouvons retrouver dans notre corpus tous les types d'organisations qui les regroupèrent. Pour l'activisme contre-révolutionnaire, les organisations de type militaire comme les différentes milices d'auto-défense (Einwohnerwehr) et les unités de volontaires temporaires, les corps francs avec leurs dérivés paramilitaires qui se constituèrent après leur dissolution, les différentes associations (patriotiques, sportives ou antisémites) sans caractère militaire avoué mais réservoir de recrutement de l'activisme, la "technische Nothilfe",

la "Schwarze Reichswehr" et enfin la tentative de regroupement sous la houlette des nazis à l'automne 1923 de ces différentes forces afin d'en faire un mouvement de masse prêt à prendre le pouvoir, ce "deutscher Kampfbund" qui ne survécut pas à l'échec de Munich. Pour l'activisme révolutionnaire, l'éventail va des groupes de jeunesse révolutionnaire aux différentes tentatives de constitution de milices armées d'extrême-gauche.

A) Les structures d'accueil de l'activisme contre-révolutionnaire.

Les premières structures d'accueil possibles de l'activisme furent les différentes milices d'auto-défense (Bürgerwehren, Einwohnerwehren) qui se constituèrent dès la mi-novembre 1918. A l'origine, il s'agissait, étant donné la situation particulière dans laquelle se trouvait l'Allemagne immédiatement après l'armistice, de constituer des groupes armés de citoyens destinés à maintenir l'ordre en cas de désordres provoqués par les troupes revenant du front. On sait en effet que la discipline s'était brutalement relachée au cours des dernières semaines de la guerre, même dans les unités combattant en première ligne et que des pillages de stocks et entrepots militaires s'étaient produits. (28) Il fallait donc désarmer les unités susceptibles de provoquer de tels désordres en Allemagne même et éviter les pillages.

C'est dans ce sens que furent constituées ces milices de volontaires : par exemple dans les états de Bade et de Württemberg dès le 12 Novembre 1918, en Prusse le 15 à la demande du président des commissaires du peuple, Paul Hirsch, à Münster le 16 à l'instigation du grouverneur militaire local ou à Dortmund le 18 sous l'impulsion du conseil municipal. Ces milices de volontaires devaient assurer des fonctions de police dans les territoires concernés. (29) Dans les différents arrêtés portant création de ces unités, il était chaque fois question d'empêcher "les tentatives de pillage de la part de troupes refluant en désordre". Mais dès leur constitution,

ces unités d'auto-défense se caractérisaient déjà par une orientation politique générale claire : purent s'engager dans ces unités ceux qui n'étaient pas suspects de spartakisme, c'est à dire les partisans de l'ordre, qu'il s'agisse de sociaux-démocrates soucieux d'apporter leur soutien au gouvernement Ebert-Scheidemann ou de petits-bourgeois désireux de protéger leur mode de vie. Il était clair que la prévention des actes de pillage commis par les troupes revenant du front n'était qu'un prétexte dans de nombreux cas : dotés d'armes par la police ou par l'armée, ces unités furent presque aussitôt utilisées pour la lutte contre le mouvement ou-
/aux vrier révolutionnaire assimilé/pilleurs et fauteurs de troubles, et ce malgré un recrutement initial qui laissait une place relativement importante aux ouvriers "organisés", c'est à dire représentant les tendances majoritaire et révisionniste des syndicats et du SPD. En général, les membres de ces unités n'étaient pas à l'origine des jeunes gens ; néanmoins avec la diversification des missions qui leur furent confiées dès le début de l'année 1919, ces formations firent appel de plus en plus à des jeunes gens pour remplir des tâches particulières. En effet, le maintien de l'ordre fut confié à des groupes plus spécialisés et équipés à cet effet, les unités de volontaires temporaires et les corps francs, tandis que les milices d'auto-défense ne conservaient que des missions annexes, celles de service de renseignement et de corps de réserve pour les formations militarisées de guerre civile.

C'est ainsi que ce sont des membres de la "milice de citoyens" de Wilmersdorf qui procédèrent à l'arrestation de Karl Liebknecht et de Ros Luxemburg et qui les livrèrent aux officiers de la division de cavalerie de la garde dont le siège se trouvait dans les locaux de l'Eden Hotel. (30) Dans toute l'Allemagne, les membres de ces milices d'autodéfense se transformèrent en espions, ils dressaient les listes de militants ouvriers qui s'engageaient dans la révolution, préparant ainsi les arrestations massives auxquelles pouvaient procéder la police ou l'armée en cas d'insurrection, comme ce fut le cas au printemps 1919 ou après l'échec du putsch de Kapp. C'est ainsi qu'Ernst Oltwalt, notre jeune lycéen de

Halle, s'acquitta pendent plusieurs mois de cette tâche après sa libération du service actif dans la formation de volontaires temporaires qui l'avait recruté : assistant à toutes les réunions organisées par le KPD ou l'USPD, il devait faire un rapport sur les intervenants et se mêlant à la foule des participants, il devait épier les conversations et prendre note de tout ce qui se disait autour de lui.(31) En outre, ces milices devinrent elles-mêmes des réserves pour les formations paramilitaires de guerre civile. Karl Grünberg note dans "Brennende Ruhr", tout comme Otto Gotsche du reste, que ces unités étaient en permanence armées et qu'elles pouvaient être convoquées pour aider la police contre toute manifestation ouvrière.(32)

Après quelques mois de flottement, ces milices d'implantation locale virent leurs fonctions définies et codifiées dans un document publié en juin 1919, une brochure officielle éditée par le service central des milices d'autodéfense ("Zentralstelle für Einwohnerwehren"). Ainsi, sur tout le territoire de l'ancien Reich, ce qui s'était constitué d'abord de façon isolée avec des mots d'ordre parfois divergents, recevait une forme relativement cohérente en fonction des 10 tâches qui leur incombaient et qui étaient définies comme suit :

"1/ renforcement des services de politce par affectation de personnel de garde supplémentaire aux postes de police et de personnel d'accompagnement aux policiers en mission.
2/ établissement de cordons de surveillance pour bloquer le trafic deans les rues et isoler les places publiques.
3/ protection des gares et autres bâtiments publics.
4/ soutien accordé aux troupes régulières lors de perquisitions eu égard à leur meilleure connaissance des conditions locales.
5/ contrôle des véhicules.
6/ Soutien accordé aux troupes régulières pour la formation de corps francs recrutés parmi les membres les plus jeunes.
7/ édification de barricades sur la voie publique.
8/ acheminement de matériel de toutes sortes.

9/ organisation d'un service d'observation et de renseignement.
10/ constitution de l'ultime réserve pour les troupes régulières en cas de combats de rue." (33)

La Bavière nous fournit un exemple intéressant de cette rationalisation dans la mise sur pied des milices d'auto-défense. Nous avons déjà vu comment Kurt Eisner, s'appuyant sur les paysans et les conseils ouvriers 'dont quelques'indépendants' avaient réussi à prendre le contrôle, put prendre le pouvoir sans que les socialistes majoritaires d'Auer puissent tenter une récupération du mouvement comme à Berlin. Mais si officiellement les'majoritaires' ne pouvaient rien faire, ils travaaillaient déjà dans l'ombre au renversement du pouvoir de Kurt Eisner. Auer, leader des socialistes majoritaires, constituait une milice financée par les industriels. Comme Noske à Berlin qui s'appuyait sur la division de cavalerie de la garde et les premiers corps francs, Auer à Munich préparait la riposte à la gauche en s'appuyant sur les premiers corps francs et sa milice. "Cette milice," note Ernst Toller dans "eine Jugend in Deutschland", "est la première association qui organise les forces de la contre-révolution, précurseur de l'Orgesch, du Stahlhelm, des groupes d'auto-défense et des troupes de choc des nazis. Un jour, elles chasseront leur parrain, Cette troupe illégale travaille déjà à côté de la force armée régulière. Des industriels donnent de l'argent pour payer ce corps de mercenaire, les anciens officiers sont à nouveau à l'ouvrage, ils élaborent des plans pour occuper les bâtiments du gouvernement, ils organisent des bureaux d'spionnage et des commandos de sabotage, ils préparent même l'alerte antiaérienne." (34)

Mais bientôt une organisation unique regroupa toutes les milices locales, "l'Organisation Escherisch" ou "Orgesch". La Bavière avait en effet peut-êtrs plus que tout autre région de l'Allemagne, connu les effets de la révolution, car à la différence de ce qui s'était passé à Berlin, une république des Conseils s'était constituée à Munich et avait pu pendant quelques mois exercer le pouvoir. Lorsque sous les coups conjugués des corps francs et de la Reichswehr, le gouvernement

révolutionnaire fut liquidé, les éléments conservateurs constituèrent une puissante force contre-révolutionnaire ; l'un des membres de l'Orgesch, Erwin Rosen, publia en 1921 une monographie sur cette organisation (35) qui est fort instructive quant à ses structures et ses missions. Elle naquit à la fin du printemps 1919 du désir d'empêcher le retour de ce qui venait de se produire et qu'Erwin Rosen définit ainsi :"dans une grande partie de la Bavière, tout fut mis sens dessus dessous, du jour au lendemain, tout ce qui avait quelque apparence de droit, de sentiment national, de tradition." (36) Les premiers éléments se recrutèrent parmi d'anciens membres des corps francs sous la direction de Rudolf Kanzler dans la région de Rosenheim. Le mouvement fit rapidement tache d'huile et en juin 1919 le conseiller des eaux et forêts Escherisch lui donna unité et direction. L'implantation de l'Orgesch se fit sur la base de la commune, ville ou village ; on faisait appel aux "honnêtes" gens qui "se plaçaient sur le terrain d'une évolution dans le cadre des lois de la patrie. (ses membres) s'engageaient à empêcher par leur action personnelle les actes de violence et les mouvements qui visaient à renverser l'ordre légal existant." (37)

Derrière cette phraséologie rassurante se cachait un esprit contre-révolutionnaire particulièrement virulent. Cette entreprise fut vécue certes comme une expérience exaltante par beaucoup de jeunes gens, car elle fit naître une communauté qui semblait abolir les différences de classe et de conditions :"le général marchait, en simple membre de l'Organisation, sous les ordres d'un artisan ou d'un ouvrier qu'il avait élu pour chef. Le ministre participait aux séances d'entrainement aux côtés du ramoneur et le préfet aux côtés du serrurier." (38) Lorsque la grande fête de l'Orgesch fut organisée en octobre 1920 à Tegernsee, Erwin Rosen raconte combien il fut saisi jusqu'au plus profond de lui-même par le spectacle de cette foule au moment où on consacra officiellement le drapeau. Il avait à ses côtés un général et Escherisch lui-même, le grand chef, se comportait d'une façon extrêmement modeste. Ce qui unissait ces personnalités aussi diverses,

c'était "la conscience d'être des Allemands, et de ne vouloir ni ne pouvoir être rien d'autreque cela, des Allemands que d'innombrables lois unissaient aux hommes qui vivaient, travaillaient et luttaient autour de lui." (39)

Mais cette fiction de la communauté nationale retrouvée après l'abolissement des barrières sociales selon Erwin Rosen ne doit pas nous faire oublier le but premier de cette organisation qui était de lutter contre le bolchevisme et de regrouper tous ceux qui "ressentaient le désir vivace de posséder une mitrailleuse, un mortier, une caisse de grenades ou de semblables petites choses si utiles à la lutte et de se jeter individuellement au combat." (40) C'est bien cela que ressentit Ernst Ottwalt lorsqu'il apprit que le Hochschulring avait adhéré collectivement à l'Orgesch et qu'il en faisait donc partie lui-même en tant qu'individu. On leur dit qu'il s'agissait là d'une organisation créée pour protéger l'Allemagne du péril bolchevique, donc d'une "cause nationale à laquelle tout homme honnête était obligé de participer."(41)

De fait, le nombre des membres de l'Orgesch atteignit rapidement plusieurs centaines de milliers. Les archives de guerre bavaroises font état d'effectifs recensés variant de 375 000 en javier 1920 à un peu plus de 300 000 au moment de la dissolution en juillet 1921. (42) A partir de ces données chiffrées, on peut en conclure que durant cette période dans tout le Reich, les effectifs de ces différentes formations d'auto-défense devaient osciller autour du million. Une circulaire de février 1920 du service central du Reich des milices d'auto-défense consacrée au développement et à la force des Einwohnerwehren, avait établi une statistique générale portant sur les effectifs et l'armement (armes individuelles). Les effectifs en personnel s'élevaient à cette époque pour la Prusse à 526 164 et pour les autre états à 384 340.

Le nombre des armes individuelles s'élevait quant à lui pour la Prusse à 387 331 et à 278 922 pour les autres états. (43) On peut légitimement supposer que nombre de jeunes activistes figuraient déjà dans ces formations. Néanmoins le gros d'entre eux s'intégra dans les unités de volontaires temporaires et

les corps francs.

Les premières unités de volontaires temporaires avaient été créées à Berlin à la fin du mois de décembre 1918 sur ordre de Noske et par les soins de la division de cavalerie de la garde. Il s'agissait, lorsque le système se généralisa en Allemagne, de recruter des jeunes gens, essentiellement des lycéens et des étudiants. En cas d'événements graves, des appels à la jeunesse étaient lancés et tous ceux qui rêvaient d'action ou de revanche, tel Ernst Ottwalt à Halle, s'engageaient pour quelques semaines.(44) A la fin de leur engagement pour lequel ils percevaient une solde comme des militaires d'active, les jeunes gens restaient inscrits sur les listes, conservaient leur uniforme, comme Ernst Ottwalt qui le rangea soigneusement dans son armoire, et pouvaient à tout moment être rappelés. A la différence des milices d'auto-défense, ces formations de volontaires temporaires pouvaien être engagées en n'importe quel point du territoire. La seule différence notable entre elles et les unités régulières de la Reichswehr ou les corps francs ne résidait pas dans la nature des missions qui leur étaient confiées mais dans le fait qu'elles n'étaient pas maintenues en permanence sous les armes, bien qu'en dehors de leur période d'activité, leurs membres soient soumis à des séances périodiques d'entrainement sous la direction d'officiers d'active.(45)

Cette situation leur permit de s'insérer rapidement dans le processus contre-révolutionnaire engagé par Kapp et Lüttwitz en mars 1920 comme le raconte Ernst Ottwalt, à partir de sa propre expérience,(46) puis de participer de façon active à la lutte contre le mouvement ouvrier à la suite de l'échec du putsch. Des dizaines de milliers de jeunes gens furent ainsi engagés dans la lutte contre le mouvement révolutionnaire dans les différentes parties de l'Allemagne. Dans le roman de Willi Bredel "Verwandte und Bekannte", nous retrouvons la trace de cet engagement de jeunes activistes de droite à l'occasion de la relation qu'il fait des émeutes du 23 juin 1919 à Hambourg. Dans l'enceinte du dépot d'artil-

lerie de Bahrenfeld et regroupant essentiellement des étudiants de la nouvelle université de Hambourg s'était constituée la "Freweba" ou "Freiwillige Wachabteilung Bahrenfeld" (détachement de garde volontaire de Bahrenfeld). Dès le mois de mars, ses membres s'entrainaient déjà, si bien que lorsque des désordres éclatèrent en ville à propos d'une affaire de charcuterie fabriquée avec des cadavres de rats, de chats et d'autres animaux en état de décomposition avancée, Louis Schönhusen, le responsable local social-démocrate de l'ordre public (en réalité il se nommait Lamp'l), les fit intervenir pour rétablir l'ordre. "Il se souvint", note Willi Bredel, qu'en dehors de la ville, à Bahrenfeld, des jeunes gens insignifiants du point de vue politique s'entrainaient, ceux qu'on appelait des volontaires temporaires et qui s'étaient rassemblés pour le plaisir de jouer au soldat. Tout récemment, il avait reçu des rapports rédigés par des camarades du parti à Bahrenfeld dont les conclusions étaient exagérées. Ces imbéciles divaguaient quand ils parlaient de résurrection du militarisme. Militarisme parce que quelques centaines de jeunes gens remplis d'enthousiasme pratiquaient l'entrainement au combat !" (47) On sait en fait ce qui se produisit : ces jeunes gens ouvrirent le feu sur la manifestation ouvrière mais ils furent rapidement désarmés par des ouvriers en armes eux aussi mais mieux préparés par leurs expériences du front à un tel affrontement. Le résultat de cette épreuve de force fut certes l'intervention de la Reichswehr avec à sa tête le général Lettow-Vorbeck, bien connu pour les méthodes répressives qu'il avait appliquées lors d'expéditions coloniales mais aussi une réorganisation de cette unité de volontaires temporaires dont les grandes lignes sont contenues dans un texte qui définissait ce qu'elle serait à l'avenir. Constituée de 2 200 hommes aguerris et de 1 500 hommes dans un bataillon de formation, elle était rattachée directement à la garnison de Bahrenfeld, chaque homme qui en faisait partie devait se soumettre à l'avenir à un exercice d'entrainement toutes les quatre semaines, le samedi après-midi. Les insignes des grades obtenus antérieurement ne devaient pas être portés, armement,

équipement et uniforme restaient en dépôt au camp et en cas de crise grave, leur ordre de mobilisation serait public.(48)

Avec ce type de formations paramilitaires, destinées en principe à préserver l'ordre public mais organisées en fait par certains milieux dans le but de renverser la république pour instaurer un régime dictatorial, nous avons atteint, par comparaison avec les milices d'auto-défense relativement informelles un stade plus perfectionné d'encadrement de l'activisme en même temps que nous découvrions la première structure d'accueil véritable pour la jeunesse avide d'action. Mais ce sont les corps francs qui représentèrent le fer de lance de l'activisme militaire d'obédience contre-révolutionnaire, les groupes où se retrouvèrent les jeunes gens qui voulaient en finir non seulement avec le bolchevisme naissant mais aussi avec le nouveau régime républicain issu de la révolution de novembre.

Nous avons déjà fait la connaissance de trois représentants typiques de ce monde si particulier des corps francs, en l'occurrence Ernst von Salomon, Herbert Volck et parmi les personnages de fiction, dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" le jeune officier d'origine balte von Lieven. A quel type d'organisation adhérèrent-ils ? Le premier corps franc se constitua au début du mois de décembre 1918.(49) On sait que le mouvement partit d'un groupe de sous-officiers de la division de cavalerie de la garde stationnée à Berlin. L'adjudant Suppe, révolté par le désordre qui régnait dans les casernes berlinoises et inquiet de la tournure prise par les événements politiques, décida de constituer un corps. Constatant que l'anarchie régnait à Berlin, que personne ne demandait à qui que ce soit ce qu'il fallait entreprendre, il voulut regrouper autour de lui, sans l'autorisation de personne, ceux qui partageaient ses opinions sur la situation. S'appuyant sur le fait qu'en des circonstances exceptionnelles le règlement militaire reconnaissait au sous-officier le droit de prendre seul des décisions et des initiatives, et constatant que ces circonstances exceptionnelles

étaient réunies, il créa lui-même le premier corps franc.(50) Quelques deux mille sous-officiers rejoignirent presque immédiatement les rangs de ce corps franc qui devint quelques semaines plus tard le corps franc Reinhardt.(51)

Rapidement le mouvement se répandit à travers tout le territoire du Reich, avec comme buts essentiels non seulement de réagir contre l'anarchie qui régnait dans les casernes mais aussi de défendre à la fois un certain ordre social et les frontières de l'Est. L'initiative en revint chaque fois à des individualités connues pour leur bravoure au front et qui avaient su acquérir du prestige auprès de leurs subordonnés. C'est ainsi que le lieutenant Rossbach constituait sa "freiwillige Sturmabteilung Rossbach", au début décembre encore le lieutenant Paulsen créait son corps franc en Silésie et le chef d'escadron von Aulock à Hanovre.(52) Les liens personnels entre la formation et le chef étaient attestés par sa dénomination. Mais l'impulsion décisive devait être donnée par le général Maercker dans son manifeste du 14 décembre 1918 sous le titre"d'ordre constitutif du 'freiwilliges Landesjägerkorps"complété par un texte du 22 décembre sur les conditions d'admission dans le corps des chasseurs volontaires.(53) Ces deux textes furent alors considérés comme la charte des corps francs et établirent les bases de leur organisation.

Créés pour maintenir l'ordre à l'intérieur du Reich et pour défendre les frontières, ils étaient constitués uniquement de volontaires tenus à une discipline stricte reposant sur un lien de fidélité absolue au chef. Se dégageant des critères traditionnels de hiérarchie figée propres aux armées classiques, les corps francs favorisèrent l'instauration d'un système particulier de ralations : des hommes de confiance étaient chargés de missions précises dans le cadre des rapports entre hommes du rang et chefs et les hommes du rang qui s'étaient distingués au combat pouvaient être proposés par la troupe pour le grade d'officier. En ce qui concerne l'armement, il était différent de celui d'une armée conventionnelle puisque les missions de guérilla ou les combats de rue exigeaient

un matériel spécifique. En outre, la différence entre les différentes armes était abolie, chaque corps franc était organisé en corps de bataille autonome, avec artillerie de campagne, mitrailleuse lourde, cavalerie éventuellement et matériel de transport. Ce que l'on attendait d'eux fut défini de façon plus précise que ne le fit le général Maercker par le colonel von Epp qui levait ses propres troupes à la frontière de la Thuringe. Dans ses souvenirs, il écrit :"nous n'avons aucun besoin d'hommes qui soient faits pour être membres de milices bourgeoises, pour être des soldats d'opérette, des veilleurs de nuit ou des pompiers, donc qui cherchent à gagner de l'argent dans des conditions confortables. Ce qu'il nous faut, ce sont des hommes à qui le métier de la guerre procure le plaisir de se mesurer avec un adversaire et de le vaincre par une habilété supérieure, ce sont des lansquenets conscients et résolus qui mettent leur point d'honneur à bien faire leur métier." (54)

C'est dans une unité définie de la sorte qu'Ernst von Salomon s'engagea à la mi-décembre 1918 avant de rejoindre Weimar puis le théâtre d'opération des pays baltes ; c'est avec un tel corps franc qui s'était replié dans la région de Hambourg après la cessation des combats à l'Est qu'il tenta de participer au putsch de Kapp ; c'est dans ce cadre enfin qu'il combattit en Silésie en 1921, suivant en cela un intinéraire rigoureusement parallèle à celui de von Lieven dans le roman d'Anna Seghers. Si l'on considère à présent le cas d'Herbert Volck, il est frappant de constater qu'il recruta les premiers membres de son corps franc dans des conditions identiques à celles que connut l'adjudant Suppe et qu'il prit avec eux le chemin de l'Est avant d'autres aventures.

Lorsque les corps francs furent progressivement dissous, en partie sous la pression des alliés mais aussi parce que ces forces supplétives avaient de moins en moins de raison d'être avec la constitution d'une Reichswehr efficace, épurée et d'un nouveau type et qu'elles risquaient de devenir des éléments incontrôlables, étant donné la personnalité de

certains de leurs chefs, ils ne disparurent pas pour autant et restèrent l'un des foyers principaux de l'activisme. En effet, une foule d'organisations prit leur succession sous les appellations les plus diverses : elles regroupèrent, parmi les anciens membres des corps francs, les éléments les plus résolus, tous les nostalgiques des combats qui recherchaient un nouveau terrain d'activité.

La dissolution descorps francs qui devait intervenir à la fin de l'hiver 1919-1920 fut imposée par les Alliés mais nous verrons par la suite que ce processus fut lent et que leur attitude fut relativement ambiguë sur ce point. C'est pour le 13 décembre 1919 que les corps francs engagés dans les pays baltes reçurent l'ordre d'évacuer ces territoires. Ce fut pour eux un moment crucial : allaient-ils se soumettre et rentrer en Allemagne ? Dans un ordre du jour daté du 13 Décembre et adressé à ses hommes, Rossbach annonça qu'il se soumettait, mais le même texte était plein de sous-entendus pour l'avenir :"Camarades soldats !" déclarait-il,"letemps de notre séjour en Courlande et en Lithuanie s'achève. A présent nous rentrons en Allemagne et nous ignorons le sort qui nous y attend... Je suis persudadé qu'au printemps nous aurons d'autres devoirs à remplir. Vous demandez lesquels ? c'est un secret pour le moment comme toute notre politique qui doit rester cachée aux alliés. Soyez confiants et n'oubliez jamais que vous êtes allemands." (55)

Le retour en Allemagne signifiait théoriquement la dissolution de ces unités constituées de volontaires qui ne faisaient pas partie de l'armée officielle reconnue par le Traité de Versailles. Si certaines d'entre elles acceptèrent cette dissolution, d'autres s'y opposèrent, notamment la brigade Ehrhardt qui se replia sur le camp de Döberitz près de Berlin et le corps franc Rossbach. Celui-ci publia dans la "deutsche Tageszeitung" du 23 décembre 1919 l'annonce suivante :"le détachement Rossbach fait connaître qu'il a l'intention de ne pas se dissoudre mais de continuer la vie en commun au service de particuliers qui voudront bien l'employer dans un but d'intérêt national." (56) Mais même lorsque la dissolution officielle fut prononcée - la commission de contrôle

alliée exigea le 12 mars 1920 la dissolution de toutes le milices armées et groupes d'auto-défense pour le 10 Avril au plus tard et cette exigence était assortie de menaces précises, notamment l'occupation de la Ruhr en cas de non exécution de cet ultimatum - il exista toutes sortes de moyens pour qu'elle ne devint pas effective, ce dont témoignent Ernst von Salomon et Bodo Uhse qui furent membres de ces organisations ou témoins de leurs agissements.

Pour reprendre l'exemple du corps franc Rossbach il fut une nouvelle fois dissous après l'échec du putsch de Kapp, mais ses membres refusèrent de se disperser. Le bataillon se transforma en groupe de travail au service de la ligue agraire poméranienne (Pommerscher Landbund). Organisation semi-militaire, semi-agricole, ce groupe s'installa sur les terres des membres de la ligue pour y perfectionner son entrainement au combat. Comme le note Jacques Benoist-Méchin, "les armes déposées à Güstrow lors de la dissolution du corps franc, lui sont envoyées en Poméranie sous la désignation de pièces détachées." (57) Une nouvelle fois dissous le 24 novembre 1921, le corps franc Rossbach se transforma par la suite tantôt en mutuelle d'épargne dont le siège était à Kalsow dans le Mecklembourg, tantôt comme en 1922 en une association pour la formation professionnelle agricole ("Verein für die landwirtschaftliche Berufsbildung")

Quant aux hommes de la brigade Ehrhardt qui avaient été le fer de lance du putsch de Kapp, ils trouvèrent asile en Bavière. Là, ils s'installèrent à la campagne mais les conditions y furent différentes de celles qui régnaient à l'Est de l'Elbe. Les espoirs déçus et les aspirations brisées de ces hommes les transformèrent, malgré le soutien de certaines autorités bavaroises en semi-brigands. Les paysans bavarois étaient très méfiants à leur égard. C'est en effet sous la contrainte qu'ils se faisaient livrer ce qui était nécessaire à leur subsistance. Bodo Uhse arriva un jour dans leur cantonnement et il y trouva une table bien garnie. Etait-elle due à l'hospitalité généreuse des paysans ? certainement pas, car le chef de groupe lui déclara "qu'au contraire ces

paysans étaient d'une avarice incroyable et que tout ce qui était sur la table, on se l'était procuré, ce qui signifiait dans la langue usuelle des corps francs qu'on l'avait volé."(58

A la même époque, Ernst von Salomon allait avec ses amis que l'échec du putsch de Kapp avait démobilisés, à la recherche des armes que livraient les civils aux autorités sur ordre du gouvernement. Mais pour les obtenir, il fallait beaucoup d'argent, car les autorités donnaient une prime de 100 RM par fusil. Pour disposer de cette somme, il n'y avait qu'un seul moyen : aller quémander chez tous ceux qui, aisés et connus pour leurs opinions"nationales", étaient susceptibles de donner quelque chose pour soutenir l'action des "patriotes". Le produit de ces quêtes leur permit de constituer de véritables stocks d'armes illégaux car ils offraient 105 RM à ceux qui se rendaient au poste de police voisin avec un fusil sous le bras au lieu des 100 offerts par la loi. (59) Cette action leur donna l'occasion de se regrouper à nouveau dès que les associations prenant la relève des corps francs se constituèrent.

Parfois il s'agissait de groupes qui furent fondés par deux ou trois jeunes gens décidés. Ernst von Salomon raconte ainsi comment avec Kern et Heinz il recruta les membres les plus actifs et les plus décidés des associations patriotiques de la ville, comment il noua des contacts avec des groupes semblables dans d'autres villes, le tout coordonné par l'organisation Consul, survivance"civile"de la brigade Ehrhardt dont le chef, le capitaine Ehrhardt avait un bureau à Munich. Des émissaires mystérieux parcouraient le pays, allant de vill en ville, on apprenait ainsi que "partout attendaient de petits groupes de jeunes gens prêts à tout, les patrouilles du soulèvement. Il s'agissait pour nous aussi de les rassembler ici." (60) Dans ce but, Ernst von Salomon et ses amis adhérèrent à 18 associations et partout où ils rencontraient des jeunes gens qui s'insurgeaient contre la sclérose et l'attentisme des associations patriotiques qui se payaient de mots et étaient dirigées par de vénérables vieillards, ils intervenaient et leur faisaient part de leurs pro-

jets. Peu à peu ils constituèrent par cette entreprise de débauchage systématique une troupe destinée à emêcher les troubles dans les réunions organisées par les associations nationalistes et à interdire par la force aux communistes de tenir les leurs. (61) Ainsi ces groupes informels rattachés à l'Organisation Consul leur permettaient certes de retrouver la possibilité d'agir mais aussi de reconstituer la communauté dissoute des anciens des corps francs.

Dans le même temps, Bodo Uhse adhérait au "Bund Oberland" qui regroupait les anciens membres du corps franc du même nom qui s'était distingué lors des combats en Haute-Silésie et qu'Ernst von Salomon avait rencontré dans le train qui le conduisait là-bas (62) puis sur le champ de bataille lui-même. Le "Bund Oberland", ouvert à tous les jeunes de conviction "nationale" et décidés à agir, était destiné à leur donner une formation militaire en même temps qu'il entretenait la combativité des anciens du corps franc. Ces exercices n'avaient certes rien de bien exaltant : on se formait en colonnes le soir sur la place de Bamberg, on partait ensuite faire des marches dans les champs et les bois, on apprenait à se mettre au garde-à-vous, parfois aussi on se rassemblait dans la cour de la caserne après avoir présenté au poste de garde sa carte de membre de l'organisation et dans la salle du manège, un sous-officier de la Reichswehr vous apprenait le maniement d'armes, le demi-tour à droite et l'art de manoeuvrer au pas cadencé en rangs par deux ou par quatre. Cette formation militaire se déroulait suivant une stricte discipline et le cérémonial de l'appel montrait quel sérieux les chefs y attachaient. Trois absences n'étaient pas tolérées car on soupçonnait déjà celui qui s'en rendait coupable de s'être introduit dans l'association pour l'espionner. Après cette formation militaire sommaire, Bodo Uhse apprit, au cours de marches de nuit, à rechercher un ennemi fictif et de jour à donner l'assaut avec le plus de réalisme possible, à un point stratégique, un pont ou un château. Ainssi néanmoins se préaprait une troupe destinée à renverser le pouvoir légal ou à empêcherle bolchevisme de prendre ce pouvoir,notamment en Saxe et en Thuringe, pays

limitrophes dela Bavière.

En additionnant le nombre de membres de chaque organisation, on ne parviendrait pas à obtenir un total fiable, car beaucoup d'anciens membres de corps francs adhéraient, comme Ernst von Salomon à plusieurs d'entre elles. Néanmoins on estimait en 1922 le nombre de leurs adhérents à 250 000, des individus prêts à passer à l'action, comme devait le montrer la tentative de transformer la résistance passive dans la Ruhr au printemps 1923 en résistance plus active avec sabotages et attentats. (63)

Malgré l'importance de ces organisations qui regroupaient les anciens membres des corps francs et des jeunes gens qui, trop jeunes pour avoir pu y adhérer, apprenaient le métier des armes dans l'illégalité, d'organisations donc qui pouvaient en même temps remplir les fonctions d'instruction de la jeunesse et de perfectionnement des réserves, certains milieux, notamment au sein de la Reichswehr officielle estimèrent qu'elles étaient insuffisantes pour assurer la survie de la nation face aux dangers du bolchevisme et aux exigences des Alliés. C'est pourquoi la Reichswehr constitua elle-même ses propres formations parallèles, la "Schwarze Reichswehr"ou Reichswehr noire et le témoignage de Richard Scheringer sur la constitution de cette armée secrète est particulièrement intéressant car alors qu'il n'était qu'élève de la Oberprima du lycée de Berlin-Zehlendorf, il vécut toutes les péripéties de sa constitution et de son engagement.

Cette armée secrète fut organisée pour tourner les dispositions du Traité de Versailles relatives aux effectifs de l'armée tolérée et elles répondaient à un besoin incontestable. Réduite à 100 000 hommes, la Reichswehr n'avait pas de réserves sur lesquelles elle pourrait compter en cas de conflit ou de crise intérieure grave. Il fallait donc par le biais d'unités parallèles et échappant aux contrôles des commission alliées, encadrer ces réserves, les entrainer pendant de courtes périodes et préparer les dépôts d'armes nécessaires à leur équipement. En septembre 1920, un certain com-

mandant Buchrucker qui venait de quitter la Reichswehr, conçut un plan à cet effet qu'il soumit aux officiers de la IIIème Région militaire dont le siège était à Berlin. Il s'agissait, en s'appuyant sur la loi du 8 Août 1920 qui ordonnait le désarmement de la population civile, de créer "un organisme militaire qui, sous le prétexte de collecter et de détruire les armes, les stockerait dans des entrepôts clandestins et les conserverait en prévision du jour où il en aurait besoin."(64)

Le commandant de la IIIème région militaire donna à Buchrucker l'autorisation de constituer dans les principales garnisons de Brandebourg (Berlin, Küstrin, Francfort sur l'Oder, Spandau, Döberitz, Hahneberg, Potsdam, Fürstenwalde, Lübben) de petites sections baptisées"Arbeitskommandos". Théoriquement destinés à collecter, entreposer et entretenir ces armes, ces "commandos de travail",pouvant donc être considérés comme des ateliers techniques de la Reichswehr, avaient une existence légale. En fait, leurs personnels n'avaient de civil que le nom : il s'agissait de militaires dégagés des cadres de l'armée active qui encadraient des groupes de jeunes volontaires venus faire des périodes d'instruction de quelques semaines comme il est d'usage pour l'entrainement régulier des réserves dans une armée conventionnelle. Les effectifs de ces groupes étaient incontrôlables étant donné les conditions de recrutement et d'instruction. Néanmoins, la Reichswehr pouvait compter sur des jeunes éléments convaincus et prêts à combattre en cas de besoin. Au cours de l'été 1923, on peut évaluer leur nombre entre 50 000 et 80 000 d'après les études faites par Wentzcke dans un ouvrage paru en 1930 sous le titre "Ruhrkampf, Einbruch und Abwehr im Rheinsich-Westfälischen Industriegebiet." (65)

C'est précisément au cours de l'été 1923 que Richard Scheringer appartint à l'une de ces unités stationnées dans le fort de Gorgast près de Küstrin. Ce qu'il vécut lors de sa première période d'entrainement camouflée en travail temporaire pour les moissons puis, après son rappel, dans l'attente de la tentative de putsch de Buchrucker, nous est rapporté dans son récit autobiographique "das grosse Los". Il apprit

là le maniement d'armes, la technique du combat et surtout à se préparer à abattre le gouvernement légal dont l'attitude face aux Alliés dans la solution du problème de l'occupation de la Ruhr sembla justifier l'intervention brutale de ces unités en Octobre 1923. Et ces activités étaient particulièrement épuisantes car, comme il n'était pas question de faire manoeuvrer ces jeunes gens en rase campagne et en plein jour, l'entraînement au combat avait lieu de nuit. Ce qui ne signifiait pas du reste que la journée était consacrée au repos, bien au contraire car il ne fallait pas perdre une minute de ces quelques semaines de séjour au fort de Gorgast et matinés et après-midi étaient occupés à des exercices qui se succédaient sans trêve dans la cour du fort.(66) On sait comment finit cette entreprise : après la tentative de putsch du commandant Buchrucker déjà évoquée, ces unités furent dissoutes. Mais la Reichswehr était progressivement devenue dans l'intervalle une force militaire appréciable ; de plus, à partir de 1924, les changements politiques à la tête de l'appareil d'Etat et l'apaisement des tensions ne justifiaient plus l'entretien de telles formations plus ou moins clandestines.

Si importants que soient ces différents groupes ou formations de type militaire, il ne faut pas pour autant sous-estimer le rôle de groupes ou associations de type civil en apparence qui poursuivaient les mêmes buts et qui étaient inséparables de l'activisme contre-révolutionnaire.

La première de ces associations fut la "technische Nothilfe" (Teno) qui, bien que créée à la demande de Noske, donc du gouvernement légal, permit le regroupement de nombreux activistes de droite sur le lieu même de leur travail. Cette association était née par décret en date du 30 septembre 1919 (67) à la suite de nombreuses grèves qui avaient éclaté au cours de l'été dans des entreprises jugées vitales pour l'économie allemande. Pour les briser, le pouvoir avait d'abord fait appel aux "sections techniques" des corps francs qui devaient assurer le fonctionnement des services essentiels de ces entreprises mais qui s'en avérèrent fort incapables.

La création de ces "sections techniques" des corps francs [65] remontait aux combats de janvier 1919 à Berlin. C'est le capitaine Pabst, alors chef d'État-major de la division de cavalerie de la garde, qui avait eu l'idée de recruter dans le cadre de sections spéciales le personnel technique de la marine, des ingénieurs et des étudiants pour maintenir en état de marche certaines installations idustrielles jugées indispensables à la vie du pays. Ces "sections techniques" furent engagées pour la première fois à Gotha en février 1919 pour remettre en route la centrale électrique puis à Berlin au cours de la grève générale de mars 1919. Les membres de ces "sections techniques" se mirent ensuite à enquêter sur les entreprises vitales du Reich, à en faire le relevé ainsi qu'à préparer des plans d'action locaux. Pour la circonscription du VIIème corps d'armée, c'est à dire en gros la région industrielle entre Ruhr et Lippe, le général Watter prit les mêmes mesures dans le but d'assurer la sécurité des entreprises en cas de cessation de travail et de préparer la reprise de leur activité même sans le personnel ouvrier. C'est le corps franc Lichtschlag qui fut chargé de préparer l'exécution de ces mesures dans le bassin de la Ruhr. Le recrutement des membres de ces "sections techniques " dans la Ruhr se faisait par contacts personnels, auprès des cadres des entreprises ou des notables des administrations communales. En même temps on dressait les listes du personnel indispensable pour assurer le fonctionnement minimum de l'entrerpise et on rassemblait toutes les statistiques concernant la production. En cas de grève, l'intervention des "sections techniques"devait se faire sous la protection de l'armée dont elles dépendaient directement.

Mais cette organisation, bien que structurée déjà à l'échelon local de façon fort avancée, - à Berlin par exemple, elle comptait 1 025 membres au moment de la grève des ouvriers métallurgistes de septembre 1919 et à Hanovre des enseignants et étudiants de l'école d'ingénieurs formaient un groupe technique de l'ef fectif d'une compagnie -, ne parvint pas à empêcher les mouvements de grève. Certes, ces mou-

vements de grève pouvaient être brisés après leur déclenchement par la terreur, comme la grève des traminots berlinois, les piquets de grève pouvaient être arrêtés afin de garantir la "liberté du travail", mais les perturbations, même provisoires, provoquées par une cessation généralisée du travail ne pouvaient être évitées.

C'est pourquoi il fut décidé au cours de la grève des ouvriers métallurgistes berlinois de septembre 1919 de créer à l'échelle du Reich une organisation spécifique, la "technische Nothilfe" ou "Teno" qui, par décision du cabinet, fut rattachée le 28 Novembre 1919 au ministère de l'Intérieur pour éviter toute intervention des Alliés contre le caractère plus ou moins militaire de l'institution. Divisée en 16 groupes régionaux qui ne correspondaient pas forcément aux divisions administratives traditionnelles mais aux zones d'implantation des principales industries, elle fut placée sous la direction d'anciens officiers des "sections techniques" ou de marine et recruta la masse de ses membres dans les écoles d'ingénieurs, les universités, et s'adressait même aux élèves des classes supérieurs des lycées. Ce recrutement s'effectuait de façon confidentielle et dans le cas de mineurs d'âge, une autorisation écrite des parents était exigée. En outre, elle regroupait un certain nombre de cadre des entreprises concernées, comme put le constater Ernst Sukrow, ce jeune étudiant en chimie qui s'était engagé dans les laboratoires des acièries Fraschner et que Karl Grünberg dans son roman "brennende Ruhr" confronte aux différents aspects du monde du travail. Les militants d'extrême-droite et des gens connus pour leurs opinions"nationales" n'étaient pas les seuls du reste à adhérer à la "Teno" : on y trouvait aussi des responsables sociaux-démocrates connus pour leur anticommunisme. (69)

En effet l'idéologie véhiculée par la "Teno" était très habile : ses missions étaient centrées sur le concept en apparence apolitique de la technique. Elle se proposait d'être une association organisant la légitime défense des citoyens contre le radicalisme des fauteurs de grèves qui

risquait de provoquer le chaos généralisé de la vie sociale, donc qui menaçait les conditions de vie des citoyens, à savoir la fourniture de courant électrique, d'eau, de gaz, de combustibles et de ravitaillement. Par un amalgame astucieux dans la définition de ses missions, il était prévu qu'elle devait également intervenir en cas de catastrophe nationale et pouvait ainsi apparaitre aux yeux d'une grande partie de l'opinion publique comme une institution aussi utile que les corps de sapeurs-pompiers ou la Croix-Rouge. Les directives publiées pour la constitution des groupes de la "Teno" définissaient du reste (70) les entreprises "vitales" : il s'agissait des usines produisant le courant électrique, le gaz, l'eau, des ateliers des postes et télécommunications, des chemins de fer, des forges et aciéries, des mines, de l'agriculture, des raffineries de sucre, des distilleries, des moulins, des abattoirs et des entreprises fabriquant les engrais artificiels. L'extension de la notion "d'entreprise vitale" à des ensembles de production aussi variés fut du reste comme le note Karl Grünberg perçu par les ouvriers de ces entreprisescomme une provocation de la part du patronat qui visait par là à interdire pratiquement le droit de grève. (71)

Les effectifs de la"Teno", loin d'atteindre ceux des "Einwohnerwehren", furent cependant importants : au 1er octobre 1920, ils s'élevaient à 120 874, dont plus de 28 000 étudiants ou lycéens qui trouvèrent par ce biais le chemin de l'activisme et l'occasion d'agir (72), notamment lors du putsch de Kapp en tentant de stopper la grève générale déclenchée contre les putschistes. Mais l'échec fut partout évident notamment à Leipzig et à Halle, lorsque Lüttwitz voulut faire rétablir la production de courant à destination de l'agglomération berlinoise. Otto Gotsche rapporte aussi qu'un an plus tard, après le soulèvement de mars 1921 en Allemagne centrale, son intervention pour rétablir la circulation des chemins de fer à l'occasion des grèves des mécaniciens et chauffeurs de locomotive se soldat par une série d'accidents, car par solidarité avec les mécaniciens et chauffeurs, les aiguilleurs n'actionnèrent pas les signaux. (73)

A côté de cette association d'un type bien spécialisée et qui se compromit tout particulièrement avec l'activisme contre-révolutionnaire lors du putsch de Kapp,(74) de nombreuses organisations naquirent ou prirent un nouvel essor qui véhiculaient l'idéologie de cet activisme tout en offrant à ses représentants une couverture quasi officielle. Au premier rang de ces associations, il faut citer les groupements et ligues patriotiques qui furent créés ou se développèrent sous l'impulsion de la droite désireuse de regrouper tous les éléments "sains" de l'Allemagne face à ce que Franz Seldte appelait la "cochonnerie de la révolution".(75) Notre période se caractérise en effet par le phénomène suivant : sous le prétexte de rassembler les "anciens du front" et les "natio naux", de lutter contre le péril bolchevique ou la conjuration de la juiverie internationale, voire d'encourager la pratique du sport, on jeta de tous les côtés les bases d'une conspiration gigantesque de la droite contre la République : l'activisme contre-révolutionnaire tissait sa toile d'araignée sur tout le pays,(76) forçant peu à peu les couches modérées de l'opinion publique à le rejoindre.

Les nostalgiques de l'ordre ancien s'étaient rapidement ressaisis après les événements de novembre 1918 et ils avaient constitué une "nationale Vereinigung". Cette "union nationale"était destinée à fédérer tous les groupements nationalistes et à empêcher l'influence républicaine de gagner du terrain,notamment dans l'armée. Elle apparaissait comme l'héritière plus ou moins directe de ces formations plus ou moins éphémères qui s'étaient assignées pour but de soutenir l'action du gouvernement à partir de 1917, comme la"deutsche Vaterlandspartei". Fondée par le capitaine Pabst, - si actif à cette époque puisqu'on lui doit aussi, comme nous l'avons vu, la création des premières "sections techniques" des corps francs - qui avait été expulsé de l'armée à la suite d'une mutinerie qu'il avait fomentée dans son régiment pour tenter de renverser le régime au cours de l'été 1919, elle rassemblait des personnalités politiques de premier plan qui représentaient les cercles politiques d'extrême-droite et monarchis

tes : Ludendorff, le comte Westarp, ancien chef de file des conservateurs au Reichstag, le colonel W.Bauer, de l'ancien état-major impérial, Helfferich, ancien ministre du trésor impérial, le pasteur Traub, chapelain de la cour, l'ancien préfet de police de Berlin, Traugott von Jagow et le directeur de l'agriculture en Prusse, Kapp. (77) Cette "nationale Vereinigung" allait bien au-delà des buts que s'étaient assignées deux organisations secrètes qui étaient nées au mois de novembre 1918 : le "deutscher Offizierbund", la ligue des officiers allemands qui se fixait comme objectif de "maintenir intacte l'ancienne classe dirigeante considérée comme indispensable à la renaissance de la nation" et le "Nationalverband deutscher Offiziere", cette association nationale des officiers allemands qui se proposait de "constituer une force politique combattante et une troupe de choc pour la défense de l'Allemagne nationale et monarchique" (78). Elle devait en effet coordonner à l'échelle du Reich l'action d'organisations locales ou régionales fondées souvent autour d'un chef militaire connu dans une garnison ou d'un groupe d'anciens combattants qui avaient pris de l'importance dans une conjoncture particulière ou dans une aire géographique limitée.

Son action s'inscrivit d'abord dans un cadre général qui se caractérisa par le résurgence de mots d'ordre nationalistes ou par la définition de nouveaux objectifs, telle la lutte contre le bolchevisme ou la juiverie internationale. Cette résurgence du nationalisme qui ne laissa pas indifférente une bonne partie de la jeunesse estudiantine et lycéenne formée à l'école de l'historiographie à la Treitschke ou Ranke, est bien décrite par Willi Bredel dans "Verwandte und Bekannte". Alors que la ville de Hambourg était pratiquement en état de siège à la suite des émeutes du 23 juin 1919, le jeune Walter Brenten se dirigeait vers la place de l'Hotel de ville lorsqu'il entendit une voix nasillarde crier "le Front, organe de l'Allemagne nationale !". Le personnage qu'il nous dépeint alors était représentatif de cette génération d'hommes issue de la guerre, jeunes encore, - mais pouvait-on leur donner un âge ? - et prêts à reprendre le combat à n'importe quel

prix. "Les jambes du crieur de journaux étaient prises dans des culottes de cheval et des bottes de cuir ; sur son visage charnu, se croisaient des balafres ; autour de sa bouche aigrie qui semblait dépourvue de lèvres, couraient de profondes rides. Dans ses yeux brûlaient la haine et le mépris. Il marchait en faisant sonner ses talons garnis de fer. Avec une grimace méprisante, il fixait les visages des bourgeois qui s'arrêtaient pour le regarder. De sa voix nasillarde qui était plus une provocation qu'une incitation à acheter, il criait :"Le F-r-r-ont ! Or-r-gane de l'Allemagne nationale !" Ainsi, un propagandiste du militarisme, un capitaine en retraite était ressuscité, un homme du passé était ressorti de sa tombe et exigeait la revanche." (79) Revanche contre les Alliés, revanche contre la révolution, revanche contre les démocrates bourgeois que son journal appelait "démagogues", revanche contre les ouvriers qui y étaient traités de "canaille". De tels mots d'ordre n'étaient pas sans efficacité. N'est-ce pas avec ses variations sur ces thèmes qu'Adolf Hitler réussissait à la même époque à rassembler à Munich ses premiers auditeurs dans des salles de brasserie ?

En même temps qu'on prêchait le sursaut national, une "ligue antibolchévique" faisait placarder des affiches dans toute l'Allemagne, affiches semblables à celle qu'aperçut Ludwig Renn alors qu'il rentrait un soir à la caserne : c'était une affiche de "couleur sagg"."Un homme qui montrait les dents en poignardait un autre par derrière. Au-dessous de cette image, il y avait :

'voici le visage du bolchevisme !
Meurtre, pillage, privation de droits,
Déchainement des instincts !'

Dans le coin inférieur, écrit en petits caractères : ligue antibolchevique." (80) Créée par un ancien prisonnier de guerre nommé Eduard Stadtler, elle bénéficia aussitôt de fonds considérables dont une part importante était versée par le directeur de la Deutsche Bank, Karl Helfferich, qui figurait aussi dans le comité de patronage de la "nationale Vereinigung" Ces fonds étaient utilisés à la publication de tracts, de bro-

chures et de revues tirés à des centaines de milliers d'exemplaires ainsi qu'à la confection d'affiches qui propageaient tout à la fois la haine contre le bolchevisme et une imagerie horrifiante sur la réalité en URSS. Elle commençait en outre à mettre sur pied un important service de contre-espionnage anticommuniste. (81) Ludwig Renn note aussi que de leur côté les journaux publiaient régulièrement des récits d'horreurs qui seraient le lot quotidien du peuple russe depuis la prise du pouvoir par les communistes, ainsi que sur les méthodes de combat des Spartakistes. Il s'agissait bien évidemment d'effrayer aussi bien l'ouvrier social-démocrate qui aspirait à plus de bien-être après quatre années de guerre que le bourgeois désireux de préserver sa position économique et sociale. Mais cette imagerie et ces clichés ouvraient la porte à tous les excès de la part de ceux, essentiellement la jeunesse, qui se croyaient appelés à défendre la civilisation : la barbarie n'était plus à quelques milliers de kilomètres des frontières du Reich comme du temps de Guillaume II et de l'expédition en Chine, elle s'était insinuée en Allemagne même. Ainsi se justifiaient l'activisme anticommuniste et la répression impitoyable qui frappa les ouvriers en lutte, notamment à Berlin et dans la Ruhr.

L'effet conjugué de ces deux propagandes fut remarquable : Ernst von Salomon nous dépeint la situation qui régnait à droite dans la vie politique allemande de façon particulièrement vivante : au cours de ces années 1920-1921, "les associations patriotiques sortaient de terre comme des champignons. En leur sein se rassemblaient les croyants des couches sociales désemparées. C'était partout le même mélange d'opinions, d'hommes. Tout ce qui pouvait bien être sauvé du naufrage, qu'il s'agisse de lambeaux ou de fragments d'idéologie et de valeurs passées, de professions de foi ou de sentiments, se mêmait aux mots d'ordre et aux demi-vérités du jour qui attiraient les foules, aux vues insensées et au véritable flair, comme pour former une pelote prise dans un mouvement tourbillonnant perpétuel d'où s'échappait le fil tiré par mille mains qui s'affairaient à le tisser pour en

faire un tapis d'une multitude de couleurs déconcertante."(82) Néanmoins, malgré cette diversité et cette disponibilité de l'opinion publique, la jeunesse nationaliste n'y trouvait pas toujours ce qu'elle attendait : des jeunes gens impatients d'agir comme Ernst von Salomon ou ses amis Kern et Heinz n'appréciaient pas du tout certaines élucubrations qu'il leur était donné d'entendre. C'est pour pouvoir agir qu'ils avaient constitué, comme nous l'avons déjà vu plus haut, leur propre groupe, mais ces associations patriotiques leur avaient été utiles car ils avaient pu y rencontrer d'autres jeunes gens aussi décidés qu'eux et aussi déçus par ce qui s'y passait.

La Bavière fut un lieu privilégiée pour le développement de ces ligues patriotiques encore que le reste de l'Allemagne ne soit pas en reste.(83) Bodo Uhse qui avait adhéré au "Bund Oberland" put observer cette prolifération d'associations plus ou moins secrètes. Tandis que sa propre ligue grandissait chaque jour davantage au détriment de la cohésion interne et de la camaraderie des premiers mois, d'autres affirmaient aussi leur puissance. "Parmi les plus fortes figuraient en bonne place l'héritière des Einwohnerwehren, l'association "Bayern und Reich", qui sous l'impulsion du conseiller à la Santé Publique Pittinger ne le cédait en rien à ses devancières pour ce qui était de la fidélité monarchique et du séparatisme. A partir de Nuremberg se développait la "Reichskriegsflagge" du capitaine Heiss et les bruyants SA des nationaux-socialistes faisaient déjà parler d'eux car ils mettaient en pratique leur antisémitisme en rossant quelques commerçants juifs isolés. Dans le silence et le calme se réunissaient dans l'arrière-salle d'une taverne les hommes du groupe "Wiking" dirigé par un ancien officier de marine."(84) Ces précisions apportées dans le cours du récit concordent avec ce que nous rapporte Wilhelm Hoegner, l'ancien membre du Landtag de Bavière et de la commission d'enquête sur le putsch manqué de Hitler en 1923 dans son ouvrage déjà plusieurs fois cité sur le radicalisme politique en Allemagne de 1918 à 1933.

Mais ces associations et ligues patriotiques qui furent des structures d'accueil possibles pour l'activisme

alimentèrent le désir de recourir à la violence chez leurs membres les plus dynamiques non seulement par le moyen d'un nationalisme antiparlementaire et de l'anticommunisme mais encore par un antisémitisme dont la rigueur doctrinale justifiait tous les excès par avance. Le nationalisme puisait en effet sa force tout à la fois dans le ressentiment contre les vainqueurs d'hier, l'antibolchevisme et l'antisémitisme. Il cherchait notamment, en l'orientant contre les juifs, à exploiter le désespoir de certains milieux petits bourgeois dont la position économique dans la société de l'après-guerre vacillait déjà et dont la sécurité idéologique avait été mise à mal par la destruction, au moins superficielle, de "l'Obrigkeitsstaat".(85) Comme les sentiments antisémites de la population, notamment dans ces couches sociales menacées, étaient toujours prêts à s'extérioriser, certaines associations les réactivèrent en faisant d'un antisémitisme diffus un édifice doté de rationalité qui sembla apporter un système cohérent d'explication aux phénomènes de crise de l'époque.

Reprenant certains thèmes familiers aux publicistes de la fin du siècle dernier, elles les appliquèrent à la situation de l'Allemagne de l'immédiat après-guerre. Celle-ci fournissait la preuve indiscutable de ce que les théoriciens du passé avaient présenté comme hypothèse. Les juifs avaient préparé avec patience et ténacité la décadence du peuple allemand. A cette fin, ils utilisaient conjointement le libéralisme bourgeois qui sacrifiait les vertus germaniques traditionnelles au nom de l' utopique égalité de tous les individus considérés comme libres et égaux en droit et le bolchevisme qui détruisait l'ordre social lui-même. Ces deux idéologies en apparence contradictoires avaient été créées et popularisées dans le monde par les juifs qui ne pouvaient supporter le rôle éminent que jouait la nation allemande. Responsables de la coalition qui s'était attaquée à l'Allemagne en 1914, ils avaient précipité son effondrement militaire et s'apprêtaient à ruiner son économie et son peuple, l'inflation dont ils étaient tout naturellement responsables, était le dernier coup porté à la nation. Lutter contre les juifs et par tous les

moyens était donc la condition indispensable si l'on voulait sauver la nation allemande. (86)

C'est dans cette perspective de lutte que fut créée la "Thule-Gesellschaft" en Bavière par le baron von Sebottendorf. Bien que cette création remonte au mois de janvier 1918 et que ses origines la rattachent au "Germanenorden" de fondation plus ancienne (1912), ce n'est qu'après la défaite de novembre 1918 que l'association développa vraiment une activité que le baron von Sebottendorf définissait de la façon suivante :"Nous voulons dire à présent que le juif est l'ennemi mortel et à partir d'aujourd'hui nous agirons." (87) Parmi ses membres, on retrouva tous ceux qui allaient organiser, diriger ou superviser l'action des ligues patriotiques : Sebottendorf qui contribua à créer le corps franc "Oberland", puis après la dissolution du corps franc, le "Bund Oberland", des pangermanistes comme l'éditeur munichois Lehmann, Dietrich Eckart qui distribua lors d'une réunion de la société le premier numéro de son périodique antisémite "Auf gut Deutsch", Gottfried Feder, le premier théoricien de l'économie du NSDAP, Karl Harrer qui établit le contact entre la Thule-Gesellschaft" et la "deutsche Arbeiterpartei" d'Anton Drexler, noyau du futur NSDAP, etc... On peut dire avec Werner Maser que la "Thulegesellschaft" joua un rôle prépondérant chaque fois que se constituait une nouvelle société secrète ou un nouveau groupe paramilitaire, notamment les"Einwohnerwehren". (88)

A côté de la "Thule-Gesellsshaft", la ligue pangermaniste avait créé en 1919 le "Deutscher Schutz- und Trutzbund", ligue tout aussi antisémite que la précédente, mais moins influente en sous-main qu'elle. Un de ses membres allait cependant s'imposer rapidement comme le propagandiste patenté de l'antisémitisme au service de la cause nationale puis du fascisme, Julius Streicher. Ses discours violents attirèrent d'abord les foules désorientées puis son journal "der Stürmer" publié à Nuremberg exerça un travail en profondeur sur l'opinion publique avide de sensations. "Cet homme," écrit Bodo Uhse dans "Söldner und Soldat","ne parlait pas mais criait :'la question raciale est la clé de l'histoire universelle. Les

juifs sont notre malheur !' C'était une autre musique que l'antisémitisme fade du 'deutscher Schutz- und Trutzbund'." (89)
Ce recours systématique à l'antisémitisme avait une fonction politique de premier ordre pour l'activisme. Il servait certes de justification aux thèmes de la propagande nationaliste mais surtout il donnait un semblant de cohérence aux attaques conjuguées lancées contre la bourgeoisie libérale et les révolutionnaires bolcheviques, car ces deux cibles antagonistes semblaient à première vue se rattacher difficilement à un même complot sans l'intervention à l'arrière-plan des juifs. En outre, les derniers scrupules pouvaient être levés dans une lutte sans merci contre eux puisqu'ils ne faisaient pas partie de la communauté nationale et pouvaient donc être combattus comme n'importe quel ennemi extérieur.

Jusqu'à présent nous avons découvert peu à peu ce foisonnement d'associations et ligues qui semblaient sortir de terre comme des champignons selon Ernst von Salomon, mais il s'agissait d'associations à buts politiques clairement affirmés et qui étaient ouverts aussi bien à la jeunesse qu'aux adultes. Or il se créa aussi des associations dont le but était avant tout de regrouper les éléments les plus actifs de la jeunesse afin de susciter chez des réactions passionnelles et de les gagner à l'activisme.

Ce furent d'abord les associations sportives créées à l'initiative des milieux nationalistes et dirigées généralement par des officiers d'active ou en retraite qui remplirent cette fonction. Si nous prenons le cas de Richard Scheringer, nous avons déjà pu noter que c'est au sein de son club d'aviron de Coblence qu'il trouva les quelques jeunes gens décidés avec qui il organisa ses premières actions de commando contre les milieux séparatistes rhénans. Mais plus significative est sa situation lorsqu'il s'installa à Berlin-Zehlendorf à la suite des poursuites engagées contre lui en Rhénanie. Dès son arrivée, il adhéra au "Sport-klub Olympia", un groupe local de l'association sportive du même nom créée à Berlin et dans le Brandebourg par le général von Heeringen et dont plusieurs

chefs furent inculpés de complot contre la sûreté de l'Etat à la suite de perquisitions effectuées dans les locaux du siège central. (90) A Zehlendorf, le groupe était dirigé par un commandant en retraite et comprenait une douzaine de jeunes lycéens en blouson ; Richard Scheringer apprit là le tir à armes de guerre et les techniques du combat individuel. Dans la campagne aux environs de Zehlendorf, il s'initiait à la conduite de patrouilles contre un ennemi fictif et on savait que le club sportif était en relation étroite avec l'Organisation Consul déjà mentionnée à maintes reprises. "C'était notre préparation au combat national pour notre libération qui, pensions-nous, devait bientôt s'engager", écrit Richard Scheringer."Il n'était question de politique que dans la mesure où on vitupérait violemmnt contre la République et où on chantait à pleins poumons le chant de la brigade Ehrhardt. Le lendemain matin en classe, on était fatigué, très fatigué." (91) Mais qu'importait cette fatigue ! notre jeune Richard était prêt à rencontrer le capitaine en retraite, fiancé de la soeur de sa cousine Li, qui allait lui offrir d'autres possibilités de participer activement à la lutte contre la République en le faisant entrer dans la Schwarze Reichswehr. Dans cette association qui servait de relais, il avait acquis les premières bases indispensables à la formation militaire qu'il allait recevoir au fort de Gorgast.

A côté de ces associations sportives, il faut mentionner les très nombreuses associations de jeunesse qui,tout en se présentant comme les héritières du "Wandervogel" et des associations qui en dérivèrent avant 1914, eurent pour fonction de regrouper la jeunesse d'origine bourgeoise et de l'insérer dans le"mouvement national" en exploitant son désir d'engagement personnel et d'action ainsi que l'attrait exercé sur elle par une formation militaire et le maniement des armes. (92

Jacques Benoist-Méchin note, dans son "Histoire de l'armée allemande", parmi les plus importantes, le "Germanenorden", le "deutscher Waffenring", la ligue "Adler und Falke", le "Bismarck-Bund", le "deutsch-völkischer Jugendbund", le "Scharnhorstbund", le "Jugendbund Yorck von Wartenburg", la ligue "Jungdeutschland", le "Helmuth von Mücke-Bund", etc... dont

certaines n'avaient qu'une implantation locale ou régionale, mais dont d'autres étendaient leur activité à tout le territoire du Reich, notamment le "Jungdeutscher Orden" ou "Jungdo". (93) Otto Gotsche nous signale ainsi la constitution et les activités d'un groupe du "Jungdo" à Eisleben destiné à éduquer la jeunesse dans"l'esprit national". Lorsque fut connue la nouvelle de l'assassinat de Mathias Erzberger, un groupe du "Jungdo" défila dans la ville marquant ainsi son approbation pour ce meurtre. "(ce groupe) défilait sous des drapeaux de soie blanche ornés des croix étroites et dentelées de l'ordre, qui rappelaient le souvenir des chevauchées des chevaliers teutoniques dans les territoires de l'est-européen. 'Siegreich wollen wir Frankreich schlagen, Sterben als ein tapferer Hee-eld', chantaient-ils, ces jeunes Jungdo." (94) Ce sont ces mêmes Jungdo qui devaient assurer la protection de la confér nce que tint le général von der Goltz à Eisleben sur les thèmes bien connus de la lutte contre le bolchevisme et contre l'Etat de Weimar, traître à la nation allemande. Constitué de lycéens en uniforme, ce groupe intervint à la fin de la conférence aux côtés de la police pour disperser les jeunes communistes au moment où ceux-ci entonnèrent leur chant "Brüder zur Sonne..." qui répondait au chant de la brigade Ehrhardt. (95) Créé en janvier 1919 comme corps franc à Kassel par le lieutenant Mahraun, le"Jungdo" s'était transformé en association politique "civile" le 17 mars 1920. Le programme qui fut publié à cette occasion - et qui explique cette intervention lors de la confér nce de von der Goltz à Eisleben -, évoquait la nécessité "d'une renaissance morale du peuple allemand" dont la base devait être "d'éduquer la jeunesse qui grandissait dans l'esprit qui avait été celui des soldats du front", ce qui signifiait en clair l'écrasement du mouvement ouvrier, le renversement de la République et l'instauration d'une dictature de droite. Entre 1921 et 1923 cette association implantée surtout dans l'Ouest et le centre de l'Allemagne, comptait aux environs de 200 000 membres, lycéens, étudiants et même apprentis dans les professions du commerce. (96)

Quelle que soit la diversité de ces organisations associations patriotiques, ligues, mouvements de jeunesse, une tendance au regroupement s'esquissa au début de l'automne 1923, favorisée par l'acuité de la crise économique et politique et par les liens que tissaient entre eux les chefs plus ou moins occultes qui appartenaient à l'Organisation Consul ou à l'Orgesch. Nous avons déjà noté la naissance sous l'impulsion de Hitler dans le sud de l'Allemagne de ce qui fut baptisé "Arbeitsgemeinschaft der vaterländischen Kampfverbände" qui regroupait entre autres associations la "Reichskriegsflagge" et le"Bund Oberland" aux côtés du NSDAP et des SA. Cette unification progressive des forces activistes contre-révolutionnaires s'explique en effet par la situation générale de l'Allemagne telle qu'elle était perçue par une masse de gens sans conscience politique claire, fort désorientés et que nous retrouvons dans les publics qui écoutaient les diatribes de Hitler. "La psychose de revanche suscitée par l'occupation de la Ruhr et le désespoir consécutif à l'effondrement économique du Reich fournirent à Hitler une ambiance favoralbe à sa propagande", écrit Jacques Benoist-Méchin."Chacun de ses discours lui ralliait des milliers de mécontents, étudiants sans ressources, petits commerçants et rentiers ruinés par l'inflation, anciens combattants indignés par l'abandon de la résistance passive." (97)

Cette tentative d'unification déboucha sur l'organisation des "deutsche Tage" au début de l'automne 1923. Bodo Uhse participa ainsi au "deutscher Tag" de Nuremberg des 1er et 2 septembre, une manifestation qui sembla être pour tous les participants et observateurs venus très nombreux, la dernière revue d'effectifs avant des événements decisifs. Par trains spéciaux, les participants avaient afflué en uniforme à Nuremberg, la joie éclatait dans tous les coeurs : "Attention ! ils rassemblent tout à Nuremberg, puis le mot d'ordre sera : direction Wasserkopf, Berlin, en avant marche ! Un tel voyage'destination putsch' est magnifique. Je me réjouis de revenir à Fürth. cette fois, nous allons leur casser la gueule à tous ces types." (98)

Avec quelle confiance dans l'avenir Bodo Uhse et ses camarades du"Bund Oberland", pourtant si méfiants au départ à l'égard des nazis, n'écoutèrent-ils pas le discours de Hitler. "Nous avons créé les bases de l'armée de libération pour l'Allemagne nouvelle" clamait-il à la tribune,"Ce qui va se produir aujourd'hui, nous le savons. Dans quelques mois, dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être les dés seront jetés en Allemagne. Nous ne savons pas encore comment ils tomberont, mais nous savons une chose : la victoire sera à nous. Ce qui se prépare aujourd'hui sera plus grand que la Grande Guerre." (99)

Bodo Uhse et ses camarades avaient reçu ce message comme une promesse. Alors qu'ils regagnaient leur cantonnement le soir, ils se demandaient si ce n'était pas déjà pour le lendemain que la grand bouleversement était prévu. Avec quel enthousiasme ils défilèrent alors dans les rues de Nuremberg, ivres de leur force et de leurs chants. Ils marchaient déjà et étaient prêts à continuer leur marche aussi loin qu'on le leur ordonnerait, jusqu'au bout. On sait du reste comment cette aventure prit fin pour Bodo Uhse à Bamberg en novembre 1923 : la victoire promise par Hitler et Friedrich Weber, le chef du "Bund Oberland", s'était transformée, par un gris matin de novembre en un piteux ordre de dispersion.

L'activisme contre-révolutionnaire s'inséra donc dans un réseau d'associations innombrables des types les plus divers, qui tissèrent sur toute l'Allemagne cette gigantesque toile d'araignée et qui préparaient la dislocation de la république en obtenant, comme nous l'étudierons en détail plus loin soutien et complicités même de la part de certains milieux qui partageaient alors le pouvoir. Le même phénomène caractérisa-t-il aussi, quoiqu'à une échelle moindre, l'activisme révolutionnaire ? Il est bien évident que ne bénéficiant pas de soutiens extérieurs au mouvement ouvrier, notamment en fonds et équipements militaires, et combattu sans relâche à la fois par les instances officielles de l'appareil d'Etat et par les forces occultes qui oeuvraient à l'abri de celui-

ci, l'activisme révolutionnaire ne put constituer autant d'associations que l'activisme contre-révolutionnaire. Néanmoins il présente aussi tout un éventail d'organisations qui vont de la milice ouvrière armée aux mouvements de jeunesse.

B) Les structures d'accueil de l'activisme révolutionnaire.

Lorsque la révolution de novembre 1918 éclata, elle fit apparaître au grand jour ce que Lénine appela la contradiction dialectique du militarisme moderne (100) ; les techniques de la guerre moderne, exigeant de plus en plus de combattants, associées aux desseins d'un état militariste qui voulait enrégimenter les masses pour les mieux contrôler, avient fait naître une armée de plusieurs millions de soldats. Or parmi ces millions d'individus se trouvaient tout naturellement les jeunes classes d'âge du prolétariat industriel qui avaient appris à employer les armes les plus perfectionnées et à combattre dans les conditions les plus difficiles, voire les plus inhumaines. En fin de compte donc, le militarisme avait fait surgir les éléments constitutifs d'une armée prolétarienne bien entrainée et aguerrie, capable, après avoir renversé l'autorité de la hiérarchie militaire traditionnelle, de mener la guerre contre la bourgeoisie dans son propre pays et avec l'usage de la force armée qu'elle maitrisait à présent de l'exproprier et de la priver de ses soutiens classiques. Ainsi la force armée, naguère rempart de l'ordre établi, risquait aujourd'hui de le renverser : les techniques militaires n'étaient plus le privilège des classes dirigeantes. C'est du reste parce que celles-ci avaient compris la gravité de cette situation toute nouvelle pour elles, qu'elles constituèrent dès la mi-novembre 1918 les bases d'une nouvelle force militaire sélective à partir d'officiers et sous-officiers d'active auxquels vinrent se joindre des volontaires et qu'elles étoffèrent en y associant les struvtures susceptibles de préparer et d'entrainer des réserves dans le cadre d'associations dites

civiles et plus ou moins secrètes. Le système de la conscription avait révélé ses dangers, il fallait lui substituer un autre système fondé sur le volontariat et la sélection à partir de critères politiques.

C'est dans ce contexte particulier - nouvelles conditions pour la prise du pouvoir ou pour sa défense, - que s'inscrivit l'histoire de l'activisme révolutionnaire sous sa forme militaire. Nous étudierons plus loin les raisons qui peuvent expliquer en profondeur son inaptitude à s'imposer efficacement face aux classes dirigeantes traditionnelles malgré leur effacement momentané. Contentons-nous ici, comme pour l'activisme contre-révolutionnaire, de définir dans le cadre de quels groupes l'activisme révolutionnaire tenta de s'organiser.

Nous constatons immédiatement qu'il n'y eut pas d'organisations vraiment structurées avant 1920 et la constitution de l'Armée rouge dans la Ruhr et que ce n'est qu'en 1923 (centuries prolétariennes mises sur pied par l'appareil militaire du KPD) qu'on assista à une généralisation de ces organisations. (101) Au cours de l'hiver 1918-1919, l'extrême-gauche spartakiste puis communiste et l'USPD ne parvinrent pas à créer des unités armées ouvrières ; celles qui se constituèrent n'eurent pas d'existence durable. Il faut en effet rappeler les conditions dans lesquelles se fit la révolution: lorsque dans toutes les localités naquirent les conseils d'ouvrierset de soldats, les milieux activistes révolutionnaires furent très souvent submergés par la masse des sociaux-démocrates majoritaires qui voulurent immédiatement, par le recours à l'élection d'une assemblée nationale, donner une léglité aux nouvelles institutions de la république et qui firent appel aux forces de l'ordre traditionnelles pour assurer "la sécurité publique". Là en revanche où l'activisme révolutionnaire disposa d'une majorité, il créa tout aussitôt des milices populaires prolétariennes (proletarische Volkswehren ou Sicherheitswehren) (102) destinées à maintenir l'ordre, mais surtout à prévenir tout retour d'un pouvoir conservateur et

à préparer au plan local la naissance d'une armée populaire, à Leipzig ou à Halle par exemple où cette milice populaire eut les eff ctifs d'un régiment. Dans l'etat de Brauchschweig, c'est une "garde rouge" qui fut immédiatement levée dès le 13 novembre et ses effectifs atteignirent rapidement un total de 15 000 hommes soumis à une stricte discipline militaire.

Mais dans tous les autres cas, il ne s'agit que de formations militaires isolées au sein desquelles régnaient l'indiscipline et l'incohérence - qu'on se souvienne de la description que nous donne Ernst von Salomon dans "die Geächteten" des locaux et des individus de la Volksmarinedivision, description dont le caractère partial ne doit pas cependant nous faire sous-estimer l'état réel de cette troupe qui devait être la gardienne de la révolution -. Bien que recrutant exclusivement en principe des ouvriers "organisés" et connus pour leur militantisme dans les organisations ou syndicats de gauche, ces formations militaires toute provisoires ne parvinrent jamais à l'homgénéité idéologique qui aurait été la condition indispensable du succès. Elles reflètaient tout au contraire les divisions de la gauche et de l'extrême-gauche et étaient soumises aux fluctuations passionnelles des assemblées générales des conseils d'ouvriers et de soldats dont elles dépendaient directement. En outre, comme elles étaient dans l'incapacité d'assurer un minimum de rémunération à leurs membres, ce qui dans la situation économique fort critique des familles ouvrières après quatre ans de guerre était un handicap insurmontable en comparaison de ce qui était fait dans les unités de volontaires enrôlés en même temps par l'activisme contre-révolutionnaire (103) - leurs effectifs diminuèrent rapidement par lassitude ou crainte de l'avenir.

Mais ce furent des difficultés politiques quasi insurmontables étant donné la constellation politique du moment qui empêchèrent la création d'une armée populaire ou de son noyau, une "garde rouge" à Berlin. Dès le 9 novembre, Karl Liebknecht et Dorrenbach avaient tenté de former cette "garde rouge". Le 11 novembre, Ernst Däumig, membre de l'USPD, soumit également à l'exécutif du conseil berlinois des ouvriers et

soldats la proposition de créer une "garde rouge". Adoptée par 21 voix contre 1 (104), cette décision qui fut suivie dès le lendemain d'un appel aux volontaires, se heurta immédiatement à l'opposition de soldats représentant des régiments berlinois qui protestèrent contre ce qu'ils considéraient comme un vote de défiance à l'égard des hommes qui les avaient élus. Devant cette protestation, l'exécutif renonça à son projet de "garde rouge" tandis que Friedrich Ebert, dont on connait déjà les contacts avec le Grand quartier général, déclarait que les soldats de la garnison de Berlin seraient fidèles à la République.

A la suite de cet échec, le Spartakusbund créa la première organisation paramilitaire prolétarienne, le "roter Soldatenbund" avec à sa tête Willi Budich, (105) organisation qui créa des groupes locaux dans la plupart des grandes villes allemandes et fut à la tête des luttes de l'hiver et du printemps 1919, avant de garantir la sécurité des réunions et manifestations de masse du KPD dans les années qui suivirent. Mais à ce niveau encore, on n'assista pas à la constitution d'un réseau dense : se retrouvèrent en son sein trop souvent des jeunes gens impatients et inexpérimentés, convaincus que la mission qui leur incombait n'était pas celle d'une avant-garde consciente mais celle d'une minorité agissante. (106) En fait, qu'il s'agisse de l'appel du KPD du début du mois de janvier 1919 (107) ou de tous les autres tracts publiés et distribués par les organes locaux de l'activisme révolutionnaire, la revendication fondamentale était d'armer les ouvriers. Mais les structures dans lesquelles cet armement de la classe ouvrière aurait pu être pleinement efficace, ne purent jamais être créées valablement.

Aussi est-il significatif de noter que dans notre corpus les jeunes activistes révolutionnaires combattirent certes dès la première heure, mais semblèrent isolés, tel le jeune Erwin sur la mort duquel s'ouvre le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung". Encore plus significatif fut l'échec du mouvement de masse du 6 janvier à Berlin, quelques semaines après la chute du régime impérial : l'incapacité des forces

révolutionnaires à s'organiser de façon cohérente malgré la présence de plus de dix mille hommes en armes, aboutit finalement à l'échec de ce qui aurait pu être la deuxième étape de la révolution. Les forces contre-révolutionnaires allaient dans les semaines qui suivirent briser progressivement et méthodiquement le mouvement révolutionnaire dans les différentes régions de l'Allemagne.

Ce mouvement ne tenta de se reconstituer sur des bases militaires qu'en riposte au putsch de Kapp. Encore faut-il souligner que le bassin de la Ruhr excepté, l'activisme révolutionnaire ne disposa pas d'une force militaire structurée. Lorsque le mot d'ordre de grève générale lancé contre les putschistes par le gouvernement devint une réalité du fait de l'engagement total des organisations locales des syndicats et des partis de gauche, partout se constituèrent des comités d'action locaux ou régionaux regroupant leurs représentants et chargés de prendre le relais d'une administration trop suspecte de sympathie à l'égard du nouveau chancelier Kapp ou jugée trop tiède face aux menées des putschistes. Et ce sont ces comités d'action qui entreprirent alors de constituer des milices ouvrières, "Arbeiterwehren", après avoir lancé chaque fois à l'échelon local, en fonction du rapport des forces, notamment de la présence de formations plus ou moins favorables aux putschistes, le mot d'ordre d'armement des masses ouvrières.

Dans la quasi totalité des centres ouvriers, l'évolution fut identique en quelques heures à celle que nous décrit Otto Gotsche pour Eisleben dans "Märzstürme": "En un tour de main, les dépôts d'armes de la réaction qui étaient cachés dans les grands domaines de la région étaient devenus propriété des travailleurs. En l'espace de 24 heures, dix mille ouvriers armés étaient à la disposition du comité d'action unie." (108) En même temps qu'il réquisitionnait toutes les quantités de vivres disponibles pour le ravitaillement de la population, le comité d'action mettait à la disposition de la milice ouvrière tous les camions et véhicules privés. C'est le rédacteur du quotidien de l'USPD "Mansfelder Volkszeitung" qui prit le

commandement de cette troupe improvisée.

Ce processus, identique partout, est significatif de l'improvisation qui présida à l'enrôlement et à l'équipement des milices ouvrières. Certes, les comités d'action pouvaient s'appuyer dans un premier temps sur des hommes résolus, - et la façon dont fut immaginée la création d'une artillerie pour cette milice ouvrière est révélatrice des possibilités existant dans ce domaine ! (109) - mais ils ne disposaient ni d'une infrastructure cohérente permanente ni d'une unité idéologique à toute épreuve à la différence des formations de l'activisme contre-révolutionnaire qui avait su mettre sur pied de façon permanente depuis le mois de novembre 1918 ses propres troupes de guerre civile.

A cet égard, l'expérience de Karl Grünberg dans la région de Berlin est intéressante. Alors membre de l'USPD, il n'était pas d'accord avec la tactique des chefs de son parti qui pensaient pouvoir édifier le socialisme en Allemagne par des négociations et des élections. Il nous rappelle (110) comment, devant cette attitude des dirigeants de l'USPD et face aux dangers croissants que représentaient les formations armées plus ou moins clandestines de la contre-révolution, certaines organisations locales du parti créèrent des formations illégales d'auto-défense de caractère militaire. C'est ainsi que dans le district de Berlin-Pankow où il habitait, il fut chargé de mettre sur pied un bataillon. Il divisa le district en quatre cantons à chacun desquels il attribua une compagnie structurée suivant les règles du secret propres à tout mouvement clandestin. Si les chefs de compagnie et lui-même en tant que chef de bataillon connaissaient exactement l'importance des effectifs et de l'armement, chaque homme du rang ne connaissait que son supérieur immédiat et un compagnon de lutte. Ce type d'organisation clandestine recrutée parmi les militants de l'USPD permit à Karl Grünberg de disposer dès le 13 mars 1920 en quelques heures de 90 % des membres du parti enrôlés, pourvus chacun d'un sac à dos ou d'une musette garnie de provisions. Mais ce qui fit défaut, ce fut un état-major militaire central et des instructions claires établies pour tout le territoire

du Reich. Car même là où une ébauche de dispositif militaire clandestin avait été mise en place, ce ne fut que le résultat d'une improvisation d'inspiration locale, ignorée volontairement par les instances dirigeantes de l'USPD ou sous-estimée par celles du KPD. Malgré les épreuves du mouvement ouvrier lors de la lutte contre le putsch de Kapp, il ne semble pas que des leçons aient été tirées rapidement de cette expérience qui aurait pu être révolutionnaire et qui se solda par un échec.

On sait en effet comment, malgré les pressions exercées par l'extrême-gauche, les différents comités d'action donnèrent partout l'ordre de cesser le feu - sauf dans la Ruhr- dès le retour à Berlin du gouvernement Ebert-Bauer, les sociaux-démocrates majoritaires voulant par là empêcher les partisans d'une radicalisation de proclamer localement la république des conseils. C'est du reste cette situation qui favorisa l'évolution de petits groupes vers l'aventurisme, tel celui d'Erich Knauf déjà mentionné (111). Malgré l'allusion d'Otto Gotsche à la constitution d'une "armée rouge" régulière dans la région d'Eisleben (112), on ne peut qualifier ainsi cette formation d'une durée éphémère (une semaine environ) dont la dislocation fut provoquée par le désir de ses membres de reprendre le travail et de livrer les armes qu'ils avaient prises à la "réaction" contre versement des 100 RM promis par les autorités. (113) Quant à la "garde rouge" levée et commandée par Max Hölz dans le Vogtland pour aider les prolétaires de la Ruhr, elle se disloqua rapidement car les masses de la région prirent leurs distances de celui qui, malgré son prestige personnel, apparaissait alors déjà comme un anarchiste aux buts trop imprécis ou trop sommaires. (114)

L'épisode des luttes ouvrières dans la Ruhr dénote en revanche une volonté plus affirmée de structurer militairement l'activisme révolutionnaire. Après quelques succès locaux remportés par des milices ouvrières, notamment la prise de la ville de Dortmund le 17 mars 1920 enlevée aux troupes de la Reichswehr, le comité d'action de Hagen se mit en devoir d'uni-

fier les formations révolutionnaires éparses, de les doter d'une direction militaire unique et d'organiser la lutte sur des lignes de front nettement définies. On s'orientait donc vers des hostilités de type classique. C'est ainsi que fut mise sur pied une "armée rouge" dont les effectifs varient suivant les estimations de 80 000 à 100 000 hommes. Cette "armée rouge" (115) était divisée en bataillons et compagnies dont les chefs subalternes étaient élus par les hommes du rang. Hans Marchwitza note dans "Sturm auf Essen" qu'ils se manifestèrent spontanément. "Ici c'était un mineur de fond d'un certain âge, là un jeune revêtu d'un blouson frappé d'une cocarde rouge en tissu ; calmes et réfléchis, ils donnaient des ordres et les autres mineurs les suivaient sans élever d'objections." (116) Seuls les chefs d'un niveau plus élevé etaient désignés par les instances dirigeantes du mouvement. Pour l'essentiel, cette "armée rouge" fut levée en tenant compte des découpages géographiques traditionnels. Chaque localité avait son unité dont le ravitaillement et le paiement des soldes étaient assurés par le comité d'action local correspondant. Des bureaux de recrutement avaient été rapidement ouverts pour l'enrôlement des ouvriers ayant des connaissances militaires.et appartenant soit aux syndicats soit à l'un des partis de gauche. Presque toutes les compagnies avaient reçu en outre des personnels spéciaux : mitrailleurs, artilleurs, infirmiers courriers et techniciens des transmissions. Ainsi étaient constituées des formations de combat pouvant prétendre à l'autonomie au feu comme les corps francs. C'est dans cette structure déjà plus élaborée et plus centralisée que dans les autres régions de l'Allemagne, que l'activisme révolutionnaire tenta pour la première fois de se regrouper.

Néanmoins sans anticiper sur l'analyse des causes de son échec et de l'écrasement impitoyable de cette "armée rouge" par les troupes du général Watter, - nous procéderons à cette analyse dans notre deuxième partie lorsque nous consacrerons notre attention aux défaillances idéologiques et tactiques de la gauche, - cette structure militaire s'effondra au début du mois d'avril 1920 et ses membres se dispersèrent, reprenant leur travail et livrant leurs armes, ou s'enfuyant

dans la zone démilitarisée pour éviter les poursuites policières. A l'inverse des forces contrerévolutionnaires, l'activisme révolutionnaire n'avait pas encore créé ses structures permanentes militaires dans la clandestinité. Le mouvement de mars 1921 dans la région de Halle-Mansfeld, la "Märzaktion", s'organisa sur le même schéma de milices ouvrières improvisées et ephémères en réponse à ce que la classe ouvrière considéra à l'échelon local comme des provocations de la part des employeurs et de l'administration.

Ce n'est qu'au début de l'année 1923, en prélude à la grande crise de l'automne, que, les divergences idéologiques au sein de l'extrême-gauche étant provisoirement et superficiellement apaisées, un appareil militaire clandestin fut créé par le KPD dans toute l'Allemagne. Nous avons déjà vu comment dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" Karl Tiedt, l'un des jeunes militants ouvriers, abandonna toutes ses fonctions publiques dans le parti pour travailler à la création de cet appareil militaire illégal dans la région d'Eisleben. (117) Cette mesure décidée par le KPD répondait à la volonté, face à l'accélération des préparatifs de guerre civile dans les rangs de l'activisme contre-révolutionnaire et à cette gigantesque toile d'araignée qu'on tissait sur toute l'Allemagne, de "préparer la lutte armée contre les forces hostiles au peuple." Auprès du Bureau politique du parti fut créé un "conseil militaire" à la tête duquel fut nommé Ernst Schneller, alors âgé de 32 ans mais déjà un vétéran des luttes ouvrières en Saxe où il organisait à cette époque les premières centuries prolétariennes. Le KPD édifia un dispositif militaire parallèle aux circonscriptions militaires officielles. Le territoire allemand fut divisé en 6 commandements politico-militaires correspondant aux régions militaires. (118) Un "Revkom" ou "comité révolutionnaire" dirigé par August Klein fut chargé aux côtés du "Conseil militaire" de coordonner les actions politiques et militaires. Contrairement à ce qui a été souvent affirmé pour des raisons évidentes de propagande, les cadres techniques de l'appareil militaire du KPD n'étaient pas à de rares exceptions des officiers de l'armée rouge soviétique pas-

sés en Allemagne sous une fausse identité mais des Allemands qui avaient acquis une formation d'officier ou de sous-officier pendant la Grande Guerre - et qu'on retrouva du reste pendant la guerre d'Espagne organisant les brigades internationales ou la défense de Madrid contre les troupes franquistes. (119)

Ce dispositif militaire s'appuyait sur les "centuries prolétariennes" regroupant des communistes mais aussi dans une proportion variable des ouvriers n'appartenant pas au parti et implantées géographiquement sur la base de l'entreprise, du quartier ou de la localité. La centure se subdivisait en sizaines, groupes (=2 sizaines) et colonnes (=3 groupes). Le chef de la centurie était élu par ses membres. Généralement responsable politique du parti, il était assisté d'un conseiller technique, ancien officier ou sous-officier ayant servi au front pendant la Grande Guerre. (120) Heinrich Brandler, alors chef du KPD, évaluait les effectifs des centuries prolétariennes à 50 000 ou 60 000 pour la seule Saxe et effectivement, lors de défilés ou manifestations, leur présence était imposante le 1er Mai 1923, plus de 25 000 membres des centuries prolétariennes défilaient à Berlin, ils étaient 8 000 à Dresde, le 9 septembre ; 5 000 à Leipzig le 16 septembre ; 2 000 à Oelsnitz le 7 octobre. Néanmoins on évalue à 800 le nombre de centuries réellement opérationnelles pour toute l'Allemagne en octobre 1923 et la moitié environ était concentrée en Saxe et en Thuringe où elles étaient autorisées légalement contrairement à ce qui se passait dans les autres régions. (121)

Pour ces effectifs relativement importants, le problème de l'armement se posait en termes fort aigus. Certes il était prévu (comme ce fut le cas à Hambourg lors du soulèvement d'octobre) de s'emparer dès que le mot d'ordre d'insurrection serait donné, des dépôts de matériel de la police et éventuellement de la Reichswehr, mais il fallait pour cette première action disposer d'un minimum d'armes et de munitions. Comme les armes conservées par les individus après 1920 et la grande campagne de récupération qui avait été menée par le gouvernement n'étaient pas nombreuses, il fallut trouver des sources d'approvisionnement nouvelles. Outre quelques achats effectués

grâce aux fonds propres du parti, -mais ils furent limités -, on se procura ces armes indispensalbes par la solidarité ouvrière.

C'est ainsi que dans certains cas, des livraisons prévues pour les séparatistes rhénans ou pour des organisations contre-révolutionnaires furent identifiées comme telles au départ de l'usine et détournées de leur lieu de destination. Dans d'autres cas, grâce à des complicités dans la Reichswehr, à Potsdam notamment, et dans certains entrepots militaires, on procéda à des vols de matériel et d'explosif qui étaient ensuite acheminés clandestinement par des cheminots vers des noeuds ferroviaires importants où ils étaient réceptionnés par des responsables de"l'appareil militaire"pour être répartis ensuite entre les centuries. (122) Ainsi toute action destinée à procurer des armes aux organisations était déjà une forme d'action politique de haut niveau puisqu'elle supposait non seulement l'engagement personnel de l'individu mais encore suscitait une forme élevée de solidarité de classe. A la limite obtenir une arme avait de ce point de vue une signification politique plus élevée que le fait de pouvoir s'en servir car cela prouvait que le processus de sésintégration du système existant s'accélérait. Pendant ce temps, des exercices de nuit étaient organisés pour familiariser les plus jeunes membres au maniement d'armes et au tir tandis que les anciens combattants de la Grande Guerre se maintenaient en condition physique satisfaisante.

Après la"Reichsexekution" menée par le pouvoir central contre le gouvernement ouvrier de Saxe et la répression du soulèvement armé de Hambourg, ces formations militaires du KPD furent officiellement interdites et dissoutes. Mais le KPD avait tiré cette fois les leçons des échecs successifs de l'activisme révolutionnaire. Lorsqu'en 1924 la situation se normalisa, il créa à l'instigation d'Ernst Thälmann son nouveau chef, - mais aussi celui qui avait dirigé l'insurrection de Hambourg -, le "Roter Frontkämpferbund". En théorie destiné à regrouper les anciens combattants de la Grande Guerre et les anciens soldats de la Reichswehr favorables à la ligne politique

du KPD, cette ligue allait devnir l'organisation unifiée de défense prolétarienne. Grâce à ce nouvel appareil militaire clandestin permanent et fortement structuré sur tout le territoire du Reich (il se subdivisait en régiments, bataillons et compagnies à implantation géographique déterminée) et malgré sa dissolution à partir de 1929, le KPD put jusqu'en janvier 1933 lutter contre les nazis dans la rue, opposer l'activisme révolutionnaire à l'activisme fasciste naissant et se prévaloir de certains succès locaux.

Si les structures militaires de l'activisme révolutionnaire n'eurent en fait ni la cohérence ni l'efficacité de celles mises en place par l'activisme contre-révolutionnaire - les complicités que celui-ci avait dans l'appareil d'Etat et que nous étudierons plus en détail par la suite, expliquent en grande partie cette situation -, elles n'en constituèrent pas moins un élément important de la constellation politique dans les premières années de l'histoire de la République de Weimar. Néanmoins nous constation une différence quant aux rapports qu'elles entretinrent avec les organisations et associations de type civil qui représentaient la même idéologie si on les compare aux structures militaires de l'activisme contre-révolutionnaire. Il semble en effet que ce sont des associations de type civil qui leur servirent de réservoir pour le recrutement de leurs membres contrairement à ce qui caractérisa en général l'activisme contre-révolutionnaire dont les formes qu'on peut qualifier de civiles prirent le relais des groupes militaires lorsque leur engagement ponctuel prit fin ou lorsqu'ils furent dispersés sur ordre des autorités L'activisme révolutionnaire se manifesta d'abord au sein de groupes et d'associations civiles alors que dans l'autre camp ce fut en général le processus inverse.

Sans entrer dans les détails de l'histoire politique de la fin de la Grande Guerre et des premières années de la République de Weimar, comme nous le ferons au cours de notre

Deuxième Partie, nous pouvons constater en effet une évolution constante dans le sens d'une radicalisation du mouvement ouvrier qui jusqu'en 1923 déboucha épisodiquement sur des formes armées d'activisme. Le combat économique au sein de l'entreprise et politique dans la vie publique précéda chaque fois l'engagement armé. En outre, face au pullullement des associations et ligues contre-révolutionnaires - qui avaient pour but de regrouper le maximum d'adhérents en dehors du lieu de travail, car celui-ci était contrôlé par les organisations ouvrières, qui devaient présenter des aspects aussi variés que possible d'une même ligne politique pour en accroître l'attractivité, ou qui, pour les travailleurs indépendants devaient constituer un point de rassemblement qu'ils ne possédaient pas réellement en raison de leur isolement professionnel -, nous constatons que le nombre d'associations ou groupes révolutionnaires fut fort limité. Les différents personnages que nous avons retenus comme représentatifs de l'activisme révolutionnaire avec ses différentes variantes, ne parlent que du "parti" (en l'occurrence KPD ou USPD), du "syndicat" à l'occasion du "comité d'action" ou du groupe de la jeunesse ouvrière. Dans quelle mesure l'activisme révolutionnaire a-t-il pu trouver accueil dans ces différentes formations de type civil ?

Dès avant 1918 s'était manifestée la volonté de créer une autre forme d'organisation de la classe ouvrière que celle qui existait alors et qui, en raison de sa collaboration avec les employeurs et l'appareil d'Etat dans le cadre de la "Burgfriedenspolitik" ou politique d'union sacrée, semblait aux yeux de nombreux travailleurs avoir trahi la cause du mouvement ouvrier. Nous verrons avec quelles difficultés aussi bien idéologiques que tactiques ces nouvelles formes d'organisation naquirent, l'USPD, la ligue spartakiste, le KPD et divers mouvements de jeunesse. Mais au début des années 20, devant la montée du péril contre-révolutionnaire que le gouvernement légal ne parvenait pas à endiguer quand il ne le tolérait pas, un mouvement voulut aller plus loin encore que l'USPD et le KPD dans l'activisme : il fut représenté par l'Allgemeiner Arbeiter-Union et le KAPD. Enfin, après la dis-

parition de l'USPD et la perte sensible d'influence des communistes de gauche (KAPD), ce fut le KPD qui s'orienta résolument en 1923 dans la voie de la révolution par l'insurrection. Mais nous pouvons aussi constater que chaque fois que se produisit une émergence de l'activisme révolutionnaire, les organisations de jeunesse ouvrière jouèrent un rôle non négligeable

Le climat qui régnait dans les entreprises allemandes au cours des deux dernières années de la guerre est fort bien décrit par Adam Scharrer dans "Vaterlandslose Gesellen". Ce roman met d'abord l'accent sur le fait que l'expérience de la guerre ne se réduisit pas à celle que firent les soldats du front dans les tranchées de Verdun, sur la Somme ou sur l'Yser comme le laisserait supposer la littérature pacifiste à la Erich Maria Remarque, mais qu'elle embrassait aussi les événements vécus par la classe ouvrière en Allemagne même où le conflit mondial avait déterminé de nouvelles formes d'oppression politique et d'exploitation économique.(123) Mais il est aussi intéressant dans la mesure où il essaie de cerner le processus qui aboutit à la création de nouvelles organisations ouvrières révolutionnaires et par là prépara la révolution.

Dès le début de 1917 existait la "sozialdemokratische Arbeitsgemeinschaft", c'est à dire un groupe non encore structuré avant la création de l'USPD au congrès de Gotha en avril de la même année. Ce groupe rassemblait les députés et militants exclus du SPD à cause de leur opposition à la politique de soutien du parti aux objectifs du gouvernement et du Haut-Commandement. Les membres de ce groupe parcouraient déjà le pays et prenaient la parole au cours de réunions organisées par les syndicats. C'est à une semblable réunion qu'assista Hans Betzold, le personnage principal du roman d'Adam Scharrer. Ce représentant de la "sozialdemokratische Arbeitsgemeinschaft" tirait de l'analyse de la situation à la fin de l'hiver 1916-1917 les conclusions suivantes :"Nous avons le devoir de tirer un enseignement des expériences, de comprendre qu'un nouveau contenu de l'action prolétarienne détermine aussi de nouvelles formes d'association. Alors qu'un monde s'effondre, il s'agit d'assister de notre conseil et de notre action l'ar-

mée de la classe prolétarienne, de donner à son action le contenu et la forme qui sont déterminés par la situation concrète. Les anciennes formes du mouvement ouvrier qui étaient les leviers de la lutte de classes n'en sont plus devenues que des entraves." (124) L'orateur ignorait sans doute encore quelles formes apparaitraient à l'avenir, mais il était sûr qu'elles apparaitraient et qu'elles permettraient au prolétariat révolutionnaire d'agir plus efficacement.

C'est dans ces circonstances que naquit l'USPD en avril 1917 et ce nouveau parti allait solidement s'implanter à Berlin, dans l'Allemagne centrale et dans le bassin de la Ruhr. Malgré les divergences entre ses dirigeants, il devait constituer jusqu'à la fin de l'hiver 1918-1919 la force ouvrière révolutionnaire la plus active "à la base". L'engagement dans l'action révolutionnaire passa en général par l'adhésion à l'USPD, qu'il s'agisse d'Ernst Thälmann qui ne rejoignit le KPD qu'en 1920, de Karl Grünberg à Berlin-Pankow, ou des personnages de Hans Marchwitza dans "Sturm auf Essen". La ligue spartakiste, malgré son idéologie plus cohérente, n'avait pas encore de structures aussi nettes et ce n'est qu'après sa séparation de l'USPD et sa constitution en parti communiste (KPD) à la fin de décembre 1918 qu'elle commença à accueillir dans ses rangs l'activisme révolutionnaire de façon importante.

En fait, qu'il s'agisse de l'USPD ou du KPD, l'essentiel de la lutte révolutionnaire, conduite dès avant la fin de la guerre sur le mot d'ordre de Karl Liebknecht "c'est dans notre propre pays qu'il y a l'ennemi principal" (der Hauptfeind steht im eigenen Lande), consistait à regrouper les travailleurs là où ils se trouvaient en masse, c'est à dire dans les entreprises et non dans quelque local extérieur à leur sphère d'activité normale. Cette agitation dans l'entreprise contre l'état de siège, la poursuite de la guerre et les restrictions de ravitaillement fit naître un mouvement relativement original et parallèle aux formations politiques traditionnelles, le mouvement des conseils ou "Rätebewegung".

Au niveau de l'entreprise, des hommes de confiance furent élus contre les militants des syndicats influencés par le SPD pour organiser l'agitation, notamment lors des grèves de janvier 1918 et pour nouer des contacts entre les différents groupes révolutionnaires en formation, d'atelier à atelier, d'entreprise à entreprise. Leur tâche immédiate était d'empêcher que la protestation contre la poursuite de la guerre et l'exploitation accrue de la classe ouvrière ne se laisse détourner de ses buts moyennant la satisfaction de revendications ponctuelles telles que l'amélioration du ravitaillement ou l'augmentation des salaires sur lesquelles les sociaux-démocrates mettaient essentiellement l'accent.

Ce sont ces "hommes de confiance qui en janvier 1918 donnèrent le signal du déclenchement de la grève dans les usines d'armement. Adam Scharrer décrit ainsi dans "Vaterlandslose Gesellen" le processus :"les hommes de confiance devront quitter de façon démonstrative leur lieu de travail et se former en colonnes. Ce sera le signe pour le reste du personnel des usines." (125) Mais à plus longue échéance, ce sont eux qui formèrent les premiers conseils dans la perspective de la prise du pouvoir dans l'entreprise et l'appareil d'Etat. Ces conseils d'ouvriers, parallèlement à l'action de l'USPD et de la ligue spartakiste, devaient jeter les bases d'un nouvel état révolutionnaire, car ces conseils devaient être, selon les thèses de Lénine dans "l'Etat et la révolution" - ouvrage quu parvint en Allemagne peu de temps avant la révolution de novembre 1918 -, les organes institutionnels de la dictature du prolétariat par élimination des instances de la démocratie parlementaire bourgeoise. C'est cette ligne politique qui trouva son expression dans le mot d'ordre célèvre des spartakistes opposés à l'élection d'une assemblée nationale au suffrage universel "Alle Macht den Räten", tout le pouvoir aux conseils.

La période qui précéda et qui suivit immédiatement la révolution de novembre fut une période de profonds bouleversements politiques (en ce qui concerne les formations traditionnelles) et de grande labilité : cette labilité trouva

son expression dans la coexistence de trois formes nouvelles d'organisation des masses ouvrières qui se combattaient ou s'unissaient suivant les nécessités du moment. En effet, contrairement à ce qui s'était produit en Russie au moment de la révolution d'octobre, il n'y avait pas d'organisation puissamment structurée susceptible de représenter l'idéal révolutionnaire. Ce qui explique la tentation de l'activisme, voire de l'aventurisme désordonné et chaotique. La classe ouvrière allemande était encore en grande partie contrôlée par le SPD et les syndicats qui en dépendaient ; mais les éléments révolutionnaires et activistes tentaient de se regrouper au sein de l'USPD, du KPD lorsqu'il eut pris le relais de la ligue spartakiste ou de cette nébuleuse aux contours indistincts que constitua le mouvement des conseils dont le leader, Richard Müller voulut faire, idépendamment des formations politiques de type traditionnel, l'aile agissante de la révolution. (126) Nous verrons du reste comment les élections aux conseils d'ouvriers et de soldats furent influencés par les sociaux-démocrates majoritaires, comment ensuite les interminables discussions à l'échelon local ou à Berlin lors des Congrès qui réunirent leurs représentants furent manipulées par des éléments hostiles au processus révolutionnaire et comment finalement à partir de l'acceptation d'une assemblée nationale élue au suffrage universel, ils abandonnèrent tout rôle effectif dans la vie politique.

La fermentation et le bouillonnement d'idées qui caractérisaient certaines fractions de la classe ouvrière favorisèrent certes l'activisme révolutionnaire mais celui-ci ne put trouver le cadre propre qui aurait été susceptible de lui garantir efficacité et chances de succès contrairement à l'activisme contre-révolutionnaire qui par l'unicité de ses objectifs politiques (anticommunisme primaire et peur de la révolution) et par le soutien dont il bénéficia de la part des classes dirigeantes, parvint à modeler dans une large mesure l'avenir politique de la République de Weimar. Néanmoins, comme nous l'avons vu, ces différentes composantes de l'activisme révolutionnaire se regroupèrent spontanément au sein de comités

d'action à l'échelon de l'entreprise ou de la ville lorsque les circonstances l'éxigèrent, notamment en novembre 1918, dans les mois qui suivirent, lors de l'écrasement progressif du mouvement révolutionnaire, enfin en mars 1920 pour riposter au putsch de Kapp. L'agitation politique, le travail d'explication mené par ces différents courants révolutionnaires avaient créé un climat propice pour que les individus soient prêts à se regrouper, à prendre les armes dès que le signal leur serait donné de s'armer. Mais à l'improvisation du mouvement de riposte, succédait chaque fois la dispersion et la démobilisation des forces lorsque le danger immédiat était passe, le retour dans les vieilles ornières et la déception, sauf pour quelques éléments exceptionnels que la lutte avait amenés progressivement à un degré de conscience politique supérieure, comme Ernst Sukrow dans "brennende Ruhr" de Karl Grünberg et qui s'apprêtaient à faire du KPD le parti révolutionnaire de l'avenir.

Le KPD n'en était pas encore là cependant car il traversa en 1919 une grave crise qui aboutit à une scission en son sein avec la création du KAPD et parallèlement dans les entreprises à la naissance de groupes "unionistes" de l'Allgemeiner Arbeiter-Union. On sait dans quelle situation se trouvait alors le KPD créé au début de l'année : il sortait épuisé des luttes armées du printemps (127) : de nombreux militants avaient été arrêtés ou exécutés - notamment ses principaux chefs, Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg, Leo Jogiches et Eugen Léviné ; Franz Mehring était mort également. Le nouveau chef du parti, Paul Levi, proposa d'amorcer un processus de clarification idéologique et d'affermissement de l'organisation au cours du 2ème Congrès tenu illégalement à Heidelberg au mois d'octobre par l'adoption des "thèses sur les principes et la tactique communsite". Il s'agissait avant tout de se démarquer d'une certaine forme d'activisme révolutionnaire qui risquait à court terme de précipiter le mouvement ouvrier allemand à ses perte.

Ces thèses sur les principes et la stratégie communiste s'appuyaient sur les expériences récentes (128) : la révo-

lution ne pouvait être réalisée par un assaut frontal contre l'ordre existant, par un coup de force isolé. La libération de la classe ouvrière ne serait possible que par un combat politique incessant et par la conquête du pouvoir politique lui-même. Ce combat passerait par phases de flux et de reflux, de montée et de descente car la classe ouvrière allemande n'avait encore pleinement conscience ni de ses tâches, ni de ses forces. C'est pourquoi les communistes allemands devaient, afin de développer cette conscience, utiliser tous les moyens pour y parvenir. Il n'était donc plus question de renoncer à la tribune du parlement comme l'avait imposé le premier congrès constitutif du parti à la fin du mois de décembre 1918. Le boycott des élections revenait à négliger un important moyen de propagande et de lutte. Participer aux élections aux parlements de l'état bourgeois était donc une nécessité politique de premier ordre. De même, les communsites devaient s'engager dans l'action au sein des syndivats réformistes encore influencés par les sociaux-démocrates majoritaires car c'était là que les masses se trouvaient. Par là étaient condamnées toutes les tentatives de création d'une organisation syndicale particulière telle que le"mouvement des conseils' de Richard Müller alors membre de l'USPD et les gauchistes du parti, notamment Wolffheim et Laufenberg la préconisaient ; en même temps étaient condamnées aussi les méthodes anarchistes de lutte comme le sabotage économique.

L'adoption de ces thèses était considérée comme la condition sine qua non de l'appartenance ultérieure au parti, tous ceux qui les refusèrent s'exclurent d'eux-mêmes et constituèrent le KAPD (parti communiste ouvrier d'Allemagne) en avril 1920. Bien que son existence en tant que parti structuré et à effectif relativement nombreux (129) soit brève, - à la fin de 1921 il n'était plus comparable qu'à une secte - il joua un rôle important dans le soulèvement de Mars 1921 dans la région de Halle-Mansfeld où il avait conquis des positions de force dans les entreprises suivant sa conception que le travail d'agitation était à mener directement dans les entreprises. Le mouvement insurrectionnel de mars 1921, comme nous l'avons vu, fut déclenché dans les grosses entreprises

de la région et encadré immédiatement par des membres du KAPD dont la tactique consistait à donner les mots d'ordre directement sur les lieux de travail et à provoquer le soulèvement à partir de l'entreprise. (130)

Parallèlement au KAPD se constituait - notamment à Berlin et favorisée par lui -, une nouvelle organisation syndicale qui portait l'activisme révolutionnaire au sein des entreprises comme le KAPD, l'Allgemeiner Arbeiter-Union Deutschlands (AAUD). Il faut du reste noter , toujours en liaison avec la "Märzaktion" de 1921, qui connut aux usines Leuna une vigueur particulière, (131) que l'AAUD comptait environ 10 000 adhérents dans ces usines lorsque l'insurrection éclata. (132) Dans un article publié par Otto Rühle sous le titre "la révolution n'est pas une affaire de parti" les principes et la nature de l'AAUD étaient clairement définis : (133) "c'est le rassemblement de tous les éléments du prolétariat prêts à l'activité révolutionnaire qui proclament leur attachement à la lutte des classes, au système des conseils et à la dictature. C'est l'armée révolutionnaire du prolétariat (souligné dans le texte)... Elle prend sa source et grandit dans les masses ouvrières. Elle s'élève de façon conséquente, chair et sang du prolétariat, force d'action des masses, animée par le souffle chaud de la révolution." On comprend dès lors pourquoi les éléments les plus aventuristes du "roter Soldatenbund", de cette ligue des soldats rouges dont nous avons parlé plus haut à propos de la tentative de créer une garde rouge pendant la révolution de novembre, se retrouvèrent au sein du KAPD et de l'AAUD lorsque Paul Levi eut procédé au sein du KPD à la dissolution du la ligue au milieu de l'année 1919. (134)

Pendant que se produisait cette scission au sein du KPD et que les éléments les plus activistes le quittaient pour fonder leurs propres organisations, l'USPD était lui aussi déchiré par le problème de l'adhésion à la IIIème internationale. La majorité favorable à cette adhésion décidée au congrès de Halle du 12 Octobre 1920 rejoignit les rangs du

KPD tandis que la minorité acceptait finalement de fusionner en septembre 1921 aver le SPD. C'est ainsi que peu à peu la situation s'était clarifiée à l'extrême-gauche. Après la rapide perte d'influence du KAPD et la disparition de l'USPD le KPD représentait au moment de la crise politique et économique de 1923 le véritable parti révolutionnaire de la classe ouvrière,(135) un parti dont les effectifs atteignaient presque 300 000 adhérents, mais un parti dans lequel s'affrontaient encore des tendances contradictoires. C'est ainsi que s'explique la tentation de l'activisme de l'automne 1923 avec la création de l'appareil militaire déjà évoquée et les préparatifs d'insurrection armée. Les éléments gauchistes du parti concentrèrent toute leur attention aux préparatifs militaires - et la jeunesse ouvrière s'enthousiasma à l'idée d'une révolution proche, comme les articles de la "Rote Fahne" lorsqu'elle n'était pas interdite, la laissait prévoir -(136) mais négligeaient dans leur volonté immédiate d'action de développer les luttes de masse pour la défense des condtions de vie et des droits politiques de la classe ouvrière.

Heinrich Brandler, qui était alors le chef du KPD, freinait en effet ces luttes qui auraient préparé l'unité d'action à la base entre les différentes formations politiques et syndicales de la gauche : il estimait qu'il fallait économiser les forces du parti pour la prochaine grève générale et pour l'insurrection armée. De plus, - et en cela encore nous reconnaisson un des aspects de l'activisme qui était prêt à l'action là où il la croyait immédiatement possible mais négligeait de préparer le terrain là où la conscience politique des masses était encore insuffisante, - cette insurrection armée n'avait été soigneusement préparée qu'en Saxe, en Thuringe et dans la région de Hambourg, d'autres importants fiefs du mouvement ouvrier comme Berlin et la Ruhr restant en marge. Le résultat de cette situation fut l'échec, provoqué certes par une intervention massive de la police et de la Reichswehr mais aussi par le fait que si la masse des membres du parti, - surtout les jeunes -, s'était engagée

dans la préparation de l'insurrection, des millions de travailleurs dont le mécontentement pouvait pourtant faire illusion, n'étaient pas prêts à la grève insurrectionnelle. Les organisations politiques de la classe ouvrière n'avaient pas su ou pu mobiliser ces énergies latentes.

Mais les partis politiques ne furent pas les seuls à favoriser ou préparer une émergence de l'activisme révolutionnaire : les organisations de la jeunesse ouvrière furent aussi les structures d'accueil possibles de ces jeunes travailleurs pour qui la révolution, semblait-il, devait être faite immédiatement, et qui croyaient qu'à la faveur d'actions directes et de soulèvements armés, le socialisme pourrait être édifié ou tout au moins la classe ouvrière libérée. Il ne faut certes pas surestimer l'importance numérique des organisations de la jeunesse ouvrière, mais il faut reconnaitre que ceux qui en furent les dirigeants jouèrent presque en même temps un rôle politique important et qu'en outre en leur sein les mêmes divergences entre tendances ou options fondamentales qui divisaient les partis ouvriers étaient au centre des préoccupations.

Nous avons déjà plusieurs fois mis l'accent sur les conflits qui opposaient les jeunes apprentis ou ouvriers aux "fonctionnaires" du SPD : qu'il s'agisse de Walter Brenten le héros de Willi Bredel dans "Verwandte und Bekannte" ou du groupe de jeunes gens qui s'était formé autour de Fritz Gretschke et de Karl Tiedt dans "Märzstürme" d'Otto Gotsche, ils n'attendaient que l'occasion de rompre, dès avant la fin de la guerre, avec ceux qui représentaient la collaboration avec le militarisme et les classes dirigeantes tels Louis Schönhusen à Hambourg ou Hendriks et le directeur Mühling à Eisleben. Dès le mois d'avril 1916, quelques représentants de ces jeunes en révolte contre la tutelle du SPD s'étaient rencontrés à Iéna et avaient décidé de tout mettre en oeuvre pour regrouper les jeunes ouvriers révolutionnaires. Mais ce ne fut qu'à la fin du mois d'octobre 1918 que fut créée la "Freie sozialistische Jugend" (FSJ) qui deviendrait bientôt le "Kommunistische

Jugendverband" (KJV), association de la jeunesse communiste. Des groupes de la FSJ se formèrent dans les régions ouvrières Karl Tiedt et Fritz Gretschke fondèrent la leur.(137)

Dès ce moment là, la FSJ puis le KJV allaient jouer un rôle important dans l'agitation sociale et politique : notamment par des grèves de protestation contre les conditions de travail des adolescents et par la participation aux luttes armées de l'hiver 1918-1919. Avec des membres de la "Sozialistische Proletarierjugend (SPJ), jeunesse socialiste prolétarienne, qui fut créée parallèlement à l'USPD, ces jeunes gens et jeunes filles aidèrent les unités des Volkswehren et autres milices ouvrières dans leurs combats contre les corps francs et la police, notamment à Braunschweig où la FSJ avait recruté son propre détachement, la "jeune garde", pour s'opposer aux troupes du général Maercker,(138)

Mais l'association de la jeunesse communsite connut aussi, comme le KPD, ses partisans de la "théorie de l'offensive", c'est à dire d'une tactique consistant à se lancer dans des actions offensives contre la bourgeoisie dans n'importe quelle circonstance, même sans être assuré d'avoir derrière soi la majorité de la classe ouvrière.(139) Cette "théorie de l'offensive" qui refusait toute idée de front commun avec d'autres organisations ouvrières débouchait tout droit dans le putschisme dont la droite accusait à présent le KPD en liaison avec les événements de mars 1921 dans l'Allemagne centrale. Dès avant que n'éclate dette insurrection, Otto Gotsche nous décrit avec précision les thèses en présence à propos de la participation de la FSJ à la campagne électorale du KPD pour les premières élections au nouveau Reichstag prévu par la constitution de Weimar. Lors d'une réunion politique, Gustav Kirchner, celui-là même qui avait volé un révolver pour faire la révolution, interrompit l'orateur pour demander des des "actions révolutionnaires", tandis que Karl Tiedt qui plus tard corrigerait ses conceptions, demandait qu'au lieu de perdre son temps à coller des affiches et à distribuer des tracts, on s'occupe sérieusement de la préparation militaire dans le groupe. Fritz Gretschke représentait face à eux la

tendance opposée qui voulait renforcer le travail d'explication pour gagner l'appui de fractions de plus en plus larges de la population ouvrière : Être révolutionnaire ne consistait pas pour lui à se promener en permanence avec une grenade dans la poche. (140)

Et cependant, oubliant la nécessité que pour instaurer la dictature du prolétariat, il fallait avoir derrière soi au moins une grande partie de celui-ci, la jeunesse communiste suivit en 1923 la ligne politique de Heinrich Brandler et elle participa avec enthousiasme aux préparatifs de l'insurrection militaire ; comme les jeunes activistes des ligues patriotiques et contre-révolutionnaires, ils vivaient dans l'attente de l'explosion révolutionnaire. Ce qu'Otto Gotsche rapporte sur l'activité des jeunes gens du groupe de Karl Tiedt et Fritz Gretschke est confirmé par les rapports de police de l'époque qui signalaient que non seulement des membres de la jeunesse communiste mais aussi des adhérents de la "Sozialistische Arbeiterjugend", jeunesse ouvrière socialiste proche du SPD, participaient régulièrement et dans un ordre strict, aux erxercices militaires des centuries prolétariennes dont les hommes étaient généralement âgés de 18 à 25 ans. (141) Et au premier rang dans tous les affrontements avec la police et la Reichswehr, à Hambourg, en Saxe ou dans la Ruhr, on retrouva de jeunes membres de la jeunesse communsite, voire de la SAJ.

Mais si les différentes formes d'activisme s'inscrivaient dans l'appartenance à un groupe - et le parallèlisme dans l'attitude de ces jeunes gens qui à l'automne 1923 vécurent une grande attente, comme Richard Scheringer avec la "Schwarze Reichswehr" au fort de Gorgast, comme Fritz Gretschke avec ses camarades des centuries prolétariennes à Eisleben ou comme Bodo Uhse avec ceux du "Bund Oberland" à Bamberg, est significatif sur ce point -, ce n'est pas seulement parce que le groupe était une structure d'accueil pour des énergies avides de se dépenser ou le médiateur d'une idéologie qui laissait entrevoir la possibilité d'un monde meilleur, mais aussi parce que l'intégration au groupe semblait apporter à l'indi-

vidu une sécurité rassurante tout en le valorisant. Quelles étaient donc les répercussions psychologiques de cette intégration dans le groupe pour l'individu ? En quoi pouvait-elle l'inciter à recourir à l'action directe, voire à la violence ?

3/ Les répercussions psychologiques de l'intégration dans un groupe.

Pour pouvoir comprendre l'imprtance psychologique que revêtit pour l'individu l'intégration dans le groupe, il faut en même temps s'interroger sur les raisons qui firent que le groupe apparut comme un refuge sûr au jeune activiste qui refusait le monde qui l'entourait. Ces raisons, nous les trouverons principalement dans la représentation qu'il avait de ce monde qui lui apparaissait comme fondamentalement étranger à ses préoccupations quand il ne lui était pas hostile. Cette inadéquation du monde à ses préoccupations s'explique par le fait que selon lui il n'est peuplé que de médiocres et ne reconnait aucune valeur à l'individu et qu'en outre il paralyse, par ses mécanismes toute volonté novatrice. Nous verrons ainsi le groupe se constituer peu à peu en communauté affective face au monde hostile des "autres" et les membres du groupe adopter une attitude franchement élitaire face aux médiocres qu'ils doivent cotoyer dans la vie de tous les jours.

Nous avons déjà noté que l'adhésion au groupe - ou la création même d'un groupe nouveau -, s'effectua moins dans une perspective constructive et positive que par refus de l'ordre existant. La motivation d'une telle adhésion fut, semble-t-il, négative dans un premier temps. Trois exemples caractéristiques peuvent illustrer cette situation de départ.

Lorsque les écoles de cadets furent dissoutes en novembre 1918, le jeune Ernst von Salomon, qui avait une cons-

cience aiguë de sa différence par rapport au monde des civils et des bourgeois, chercha immédiatement le groupe nouveau qui l'empêcherait de sombrer dans la médiocrité de ces masses plébeiennes qui, telles des rats sorties de leur égoût avec sur le dos les immondices qu'on y trouve, s'étiraient en longue colonnes grises et veules dans les rues de Berlin. (142) Il ne voulait rien avoir de commun avec ceux qui marchaient sous la contrainte de la faim et de l'envie ou par lassitude (143) et qui portaient le fusil le canon renversé et trainant dans la boue. On sait combien il fut désemparé de ne pouvoir trouver tout d'abord quelques camarades qui auraient partagé ses vues et ses projets. On sait aussi que l'engagement dans un corps franc lui permit d'échapper au désespoir que lui inspira quelques jours durant ce sinistre spectacle.

Ce qui poussa Ernst Ottwalt dans son unité de volontaires temporaires n'est pas fondamentalement différent. Novembre 1918 vit à Halle selon lui l'apparition au grand jour de tout ce qui peuplait les bas-fonds de la ville, ces "Latjer" du sous-prolétariat semblables à ces bulles de gaz qui viennent crever à la surface des marécages. C'en était bien fini du monde policé où les lycéens portaient casquette blanche. C'était à présent le triomphe des bas instincts de la plèbe et elle le fêtait par des pillages, (144) c'était l'agression permanente contre ceux qui avaient du bien ou qui croyaient encore à certaines valeurs morales. Quant aux autorités et aux bourgeois, ils s'avéraient bien incapables de mettre un terme à ces scènes de désordre.

Mais du côté des révolutionnaires, l'adhésion au groupe signifia aussi le refus d'un monde hostile. Pour Hans Betzold, le jeune ouvrier spartakiste de "Vaterlandslose Gesellen" d'Adam Scharrer comme pour les jeunes apprentis de Willi Bredel dans "Verwandte und Bekannte", les groupes de jeunes révolutionnaires qui se créaient dans les usines étaient une riposte à la double hostilité des instances traditionnelles de la social-démocratie qui paralysait toute action et du pouvoir patronal associé au système répressif mis en place par la dictature militaire de Ludendorff. C'est en effet sous

ces deux aspects que leur apparaissait le monde environnant dans leur vie quotidienne. Bien qu'en apparence opposées, ces deux formes d'hostilité à la jeunesse révolutionnaire n'étaient que deux variantes objectivement complémentaires de la volonté de briser toute tentative d'ne finir avec l'ordre existant.

A) L'adhésion au groupe comme réponse à une situtation d'inadaptation au monde extérieur.

Sans approfondir encore les causes objectives de ce phénomène qu'est la perception par une grande partie de la jeunesse du monde environnant comme étranger ou hostile, - nous aurons à nous en préoccuper lorsque nous étudierons dans notre Deuxième Partie le terrain favorable à l'activisme (145) -, nous pouvons dès à présent constater qu'à l'origine il y a l'expérience vécue de l'inadaptation au monde quand ce ne fut pas celle du déclassement et de l'exclusion. Et ce faisceau de rapports négatifs à l'environnement humain et social concerne tout particulièrement les générations qui arrivèrent à l'âge d'homme pendant la Grande Guerre ou immédiatement après.

L'activisme recruta d'abord une bonne partie de ses membres parmi les anciens combattants du front qui, lorsque les hostilités prirent fin, n'étaient pas psychologiquement préparés à des conditions de vie normales : en effet, engagés volontaires ou mobilisés à 17 ou 18 ans, ils n'avaient pas encore de position sociale stable avant l'expérience du front. Comment pouvaient-ils bien se comorter ces jeunes gens dont certains étaient devenus, malgré leur jeune âge des officiers aux mérites reconnus, lorsqu'il retrouvèrent avec la paix revenue, des occupations bien banales ? Pour ces jeunes hommes "qui faisaient du porte à porte en qualité de représentants de commerce pour obtenir des commandes et qui devaient renoncer à leur supériorité", (146) le retour à la vie civile dans un monde en paix s'accomagna d'énormes difficultés d'adaptation à une existence qualifiée péjorativement de"bourgeoise"

par opposition à la vie exaltante du front.

Erich Maria Remarque avait déjà analysé dans "Im Westen nichts Neues" en détail les réactions d'un jeune soldat lors d'un séjour à l'arrière à l'occasion d'une permission, - et c'était l'expérience d'un abîme profond qui s'était creusé entre deux genres de vie et deux mondes, si bien que le retour au front apportait à Paul, le jeune permissionnaire, le soulagement et la sécurité affective.(147) Mais il centre en partie son deuxième roman "Der Weg zurück" sur ce problème. Bien que ce roman ne soit que bien accessoirement un témoignage sur l'engagement activiste par l'intermédiaire de la révolte individuelle et du crime du jeune Albert, il est intéressant dans la mesure où l'auteur analyse avec beaucoup de finesse le choc que provoqua le retour à la paix chez ses jeunes personnages. Une expression est caractéristique de cet état d'esprit des jeunes gens revenant du front, et elle revient comme un leitmotiv sous sa plume : ils ne se sentaient plus "chez eux", dans ce monde du temps de paix, ils étaient comme "en visite". A sa mère qui s'étonnait de le voir si instable, si agité, Ernst, le personnage principal répondit qu'il était vrai qu'il avait beaucoup changé : il n'était plus le jeune adolescent rêveur et silencieux de jadis, et il songeait en lui-même que si sa mère savait seulement la centième partie de ce qu'il avait vécu depuis son départ pour la guerre, son coeur se briserait car il lui était devenu totalement étranger "Elle s'assied près de moi, me caresse les mains, je les retire ; elle me regarde l'air soucieux :'souvent, dit-elle, tu m'es totalement étranger, Ernst, tu as alors un visage que je ne connais pas'. Il faut d'abord que je m'habitue, lui dis-je, j'ai encore toujours l'impression de n'être ici qu'en visite."(148)

Ce sentiment de leur étrangeté par rapport aux autres allait de pair avec le sentiment que le monde dans lequel ils retournaient n'était plus adapté à ce qu'ils en attendaient ou à ce qu'ils étaient capables de faire. "A quelques semaines de la fin de la guerre, les jeunes héros de "Im Westen nichts Neues" avaient présenti le drame (149) et la mort du jeune

Paul prenait déjà dans l'économie du roman une valeur symbolique : elle signifiait l'impossibilité de résoudre le problème de la réadaptation à un univers de paix. A présent, ce drame était devenu une réalité : à quoi étaient-ils bons ? de quoi étaient-ils capables dans ce monde où la guerre ne leur imposait plus ses dures exigences ? Avant de partir pour le front, ils faisaient encore leurs études ou étaient en apprentissage. Mais ils avaient encore relativement peu appris et ce peu, ils l'oublièrent même, et avec lui, tout ce qui était nécessaire pour "faire carrière" dans une société bourgeoise. C'est pourquoi ils se retrouvèrent sur les bancs du lycée pour reprendre les études trop tôt interrompues par le départ au front. Mais était-il possible de rouvrir les cahiers commencés trois ou quatre ans plus tôt et d'écrire sur la page suivante comme si rien ne s'était produit dans l'intervalle ?

Tous les jeunes gens qui sont au centre de l'action de "der Weg zurück" vécurent cette expérience désespérante d'une étrangeté totale et réciproque du monde et de soi-même, par ce contact repris avec le lycée. "Une centaine de jeunes soldats, dix-huit sous-lieutenants, trente adjudants et sous-officiers sont assis ainsi pour recommencer à vivre", écrit Erich Maria Remarque, "chacun d'eux sait conduire une compagnie sous le feu de l'ennemi, sur un terrain qui ne se prête pas à une attaque et avec le minimum de pertes. Aucun d'eux n'hésiterait un seul instant à prendre les mesures qui s'imposeraient si quelqu'un s'écriait dans la nuit 'ils arrivent !' Chacun d'eux est un soldat accompli, rien de plus, rien de moins. Mais pour la paix ? Sommes-nous encore bons à quelque chose en temps de paix ? Sommes-nous seulement encore capables d'être autre chose que des soldats ?" (150) Non encore démobilisés, ils avaient encore certes l'impression de constituer un groupe homogène face aux "autres", d'être tous semblables, d'éprouver les mêmes sentiments et d'avoir des réactions identiques, mais cette impression ne dura guère car la démobilisation fit disparaitre la communauté née dans les tranchées. Ils se retrouvèrent aussi seuls, toutes proportions gardées, que le jeune cadet Ernst von Salomon lorsqu'on ferma son école

et qu'il dut se séparer de son uniforme et de ses camarades.

Pour tenter d'oublier leurs incertitudes, les pressions auxquelles les soumettaient les nécessités de la vie civile et leur profond sentiment d'insécurité, ils essayèrent d'abord de maintenir artificiellement en vie ce groupe qui s'était formé au front. Mais était-ce encore possible ? En vérité, la communauté des camarades née dans la tranchée était bien morte. Chacun avait retrouvé son rang dans la société ses habitudes de vie et ses vêtements, autant de signes extérieurs de la rupture des liens qui les avaient unis. Les rencontres qu'ils organisaient de temps en temps dans quelque arrière-salle de café enfumée devaient entretenir une fiction et les libérer de leurs craintes et des malentendus qui déjà surgissaient entre eux. Mais malgré leurs efforts pour maintenir vivant le souvenir des épreuves vécues en commun, ces rencontres ne firent qu'approfondir le fossé qui se creusait entre eux. "Il est possible que ce soit la faute aux frusques civiles qui rapparaissent comme des taches de couleur au milie de ce qui nous reste comme effets militaires, il est possible que ce soit la faute aux professions, à la famille, à la position sociale qui se sont immiscées entre nous comme des coins, la bonne vieille camaraderie n'est plus." (151) Tout ce qui les avait unis, la guerre, les souffrances, les communes angoisses, tout cela avait disparu. Il n'y avait plus qu'une juxtaposition d'intérêts individuels. "A présent, nous le voyons bien, ce que la mort n'a pu réaliser, la vie le réalise elle nous sépare." (152)

Si les héros d'Erich Maria Remarque acceptèrent avec résignation et passivité cette solitude ou s'ils tentèrent par le recours à une camaraderie agissante d'individu à individu sans la médiation d'un groupe de sortir de cette situation, - et c'est cela que nous montre son troisième roman "Drei Kameraden", - nombreux furent ceux qui, placés dans des circonstances identiques, refusèrent l'impasse que représentait le retour à la vie civile. Ils adhérèrent à des groupes pour échapper à ce qu'ils vivaient comme une solitude absolue dans un monde qui ne les comprenait pas.

Les groupes qui se constituèrent alors représentèrent parallèlement à leur fonction politique, qui n'était pas toujours évidente pour leurs membres, un succédané de la communauté du front. Qu'on se souvienne ici du dégoût du paysan Nadler dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" à la seule idée de retrouver sa ferme avec ses tâches quotidiennes, l'arrachage des pommes de terre, la traite des vaches, avec aussi les dettes qui s'accumulaient. Il n'osait même pas se représenter le retour au village où il serait condamné à revoir toujours les mêmes visages de paysans bornés autour de la même table d'auberge. Que lui importaient les rerpoches que contenaient les lettres de sa femme ! il restait auprès de son capitaine et de ses camarades dans ce qui subsistait encore de l'armée et l'uniforme sous lequel il assurait des missions de maintien de l'ordre lui permettait encore de croire qu'il appartenait comme naguère à la communauté du front. (153)

B) L'adhésion au groupe en tant que forme de protestation contre un monde perçu comme hostile.

Mais si l'inadaptation à la vie civile fit de nombreux jeunes combattants du front les premières recrues des groupes activistes, elle n'explique pas à elle seule que les adhésions à ces groupes furent si nombreuses et qu'elles représentèrent un espoir. Car par delà la fiction d'une communauté de camarades retrouvée ou maintenue envers et contre tous, le groupe devint aussi l'instrument de la révolte contre un monde hostile qui faisait des anciens soldats des déclassés ou des réprouvés. Certes, certains tel Wenzlow dans "die Toten bleiben jung" d'Anna Seghers s'accommodèrent de ce déclassement estimant que c'était un devoir pour eux de le subir pour mieux pouvoir préparer l'avenir de la nation. En entrant dans la Reichswehr, il savait que sa carrière serait toute en grisaille sans espoir de promotion rapide et dans le présent synonyme de vie modeste. "Wenzlow éait le locataire le plus pauvre de l'immeuble dans cette banlieue résidentielle où il avait loué

un petit appartement après son mariage. Dans la même maison habitaient toutes sortes de bourgeois : un médecin, une famille de commerçants, un avocat et quelques fonctionnaires. Tous avaient diverses sources de revenus qui rendaient leur vie quotidienne plus facile et qui étaient bien plus importants que la maigre solde mensuelle avec laquelle les Wenzlow devaient joindre les deux bouts." (154) Mais tous les anciens membres des couches dirigeantes de la société aristocratico-militaire de l'empire défunt n'acceptaient pas le sacrifice consenti par ce militaire au nom de l'honneur et des traditions séculaires de la famille. L'eussent-ils voulu qu'ils ne l'auraient pu, car les effectifs de la Reichswehr après l'armistice étaient limités.

On peut du reste fort bien comprendre cette révolte. Après avoir connu les privilèges d'une position sociale en vue, ils refusèrent catégoriquement l'ordre nouveau qui tentait de s'édifier car il faisait d'eux des déclassés. Herbert Volck qui cotoya quelques représentants de ces milieux, exprime en leur nom dans "Rebellen um Ehre" son indignation pour la situation pitoyable qui leur fut faite dans la société de l'après-guerre. L'existence dangereuse au service d'une cause et l'exaltation que procurent les instants où l'on se mesure aux dangers, tout cela était bien fini ; d'autres impératifs commandaient la vie sociale. Il fallait se livrer à l'activité ennuyeuse et subalterne d'employé de bureau, supporter la tyrannie de supérieurs bornés et se contenter d'une maigre rémunération qui permettait tout juste de vivre. C'est un personnage de cette espèce que rencontrait régulièrement Herbert Volck pour des conversations secrètes destinées à préparer des actions violentes contre des trafiquants d'armes. A la fin de chaque entretien, il éprouvait toujours le même sentiment de pitié mêlé de colère contre le nouveau régime lorsqu'il voyait cet ami s'éloigner. "L'homme s'en va vers son bureau pour aligner des colonnes de chiffres, assis sur le siège dur d'une chaise de bureau. C'est là qu'il livre à présent son combat pour vivre, en travaillant pour un autre. Autrefois, il n'y a pas si longtemps de cela encore, cette homme était un soldat connu, un artisant des victoires allemandes." (155)

Herbert Volck voyait aussi régulièrement dans le Tiergarten une autre variante de ce type de déclassés de l'après-guerre, en la personne d'officiers renvoyés de la nouvelle Reichswehr qui se louaient comme écuyers auprès des nouveaux riches. "A cette heure matinale, il passe à cheval dans le Tiergarten des silhouettes curieuses. J'entends le bruit étouffé des sabots de chevaux sur le sable, la respiration haletante des bêtes, le crissement des harnais. Derrière les têtes des chevaux qui se balancent, apparaissent les visages bouffis et blêmes des banquiers, des profiteurs de guerre, des trafiquants Entre eux, à cheval, des écuyers au visage mince, grave, des officiers congédiés qui jouent le rôle de dresseur de chevaux pour trafiquants." (156) Pour eux l'aventure des corps francs avait aussi déjà pris fin, comme pour Lieven, l'ancien officier d'origine balte, dont Anna Seghers décrit l'existence besogneuse de représentant de commerce sans efficacité dans un logement d'arrière-cour. Les corps francs n'avaient été eux-mêmes qu'une solution provisoire à leur déclassement, quelques mois d'illusion.

Les corps francs avaient pourtant représenté pour tous ces déclassés une possibilité de recréer une communauté de combat et d'idéal qui, du moins le croyaient-ils, avait gommé au nom de la cause nationale, les différences de classes et les questions d'intérêts entre individus. Au delà de la fonction militaire de ces organisations destinées essentiellement à protéger l'ordre existant au moment où les forces traditionnelles de maintien de l'ordre avaient pratiquement cessé d'exister, les corps francs offrirent en effet un refuge à tous ceux que le retour à la vie civile avait brisés. Des liens d'un type nouveau se nouaient entre eux et ils n'avaient plus rien de commun avec ceux qui existaient dans l'armée officielle. La camaraderie des derniers mois de guerre, - celle qui naquit dans les unités spéciales de volontaires constituées sur le front de l'Ouest autour des "Stosstruppführer"- était ici débarrassée de tout code écrit, de tout arrière-plan institutionnel. Pour ainsi elle existait à l'état pur, car elle reposait sur la fidélité au chef et aux autres membres du groupe

sur la base d'un choix délibéré et permit la naissance de groupes humains totalement à l'écart des normes traditionnelles, dans lesquels les engagements les plus hardis semblaient légitimes.

En outre, la lutte dans les paysbaltes ou en Haute-Silésie, quand ce n'était pas sur le territoire allemand lui-même contre"l'ennemi de l'intérieur", leur avait donné pour un temps l'impression exaltante de participer eux-mêmes à une action décisive pour leur nation et pour l'histoire de l'humanité. "Il ne s'agissait pas pour nous de progresser en direction d'un but qui n'avait qu'une valeur militaire," écrit Ernst von Salomon dans "die Geächteten", "pour conquérir un point représenté sur la carte ou une ligne sur le terrain, c'était plutôt apprendre le sens d'une dure communauté, c'est à dire créer une nouvelle tension qui place le guerrier à un niveau supérieur, c'est à dire se délivrer de tous les liens qui le rattachent à un monde qui sombre parce qu'il est pourri, avec lequel le vrai guerrier ne pouvait plus rien avoir de commun." (157) Aussi comprend-on la profonde désillusion que fut pour eux la dissolution des corps francs (158) et nombreux furent ceux qui reprirent du service dans les organisations nationalistes secrètes et les ligues patriotiques quand ils n'essayèrent pas de subsister dans des commandos de travail comme celui auquel appartint Lieven pour quelques mois.

Il ne faudrait pas toutefois conclure que l'itinéraire du jeune soldat du front aboutit immanquablement à l'engagement dans l'activisme contre-révolutionnaire. Dans certains cas, une autre évolution fut possible à l'issue d'une prise de conscience souvent difficile. Qu'on se souvienne ici du passé du jeune Erwin dont le meurtre par des jeunes officiers et soldats hostiles à la révolution ouvre le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" : avant la guerre, il avait connu l'existence difficile de l'orphelin condamné à n'être que toléré là où on avait accepté de le recueillir ; il avait été soumis à toutes sortes de vexations et aux pénibles conditions de travail du service d'enlèvement des ordures ménagères de Berlin, car son oncle n'avait pas voulu lui payer son apprentis-

sage. L'engagement dans l'armée avait signifié pour lui en 1914 une libération. "A cette époque-là, l'armée avait été tout pour lui : une mère, une patrie, un refuge. Il avait accepté les mots d'honneur et de patrie avec autant de disponibilité qu'il avait pris les armes ; tout à coup, voilà que lui, l'avorton qu'on n'avait que toléré ou rossé ou oublié, il était destiné à de grandes choses." (159) Mais avec le premier tract de "spartakus", qu'il avait trouvé en décembre 1916, sa vie avait changé de sens.

Au lieu de s'en remette aux autes et de subir comme les jeunes gens d'Erich Maria Remarque, il revint du front avec la volonté de combattre et d'édifier un monde nouveau. Ce monde, c'était celui qui lui aurait permis de devenir un ouvtier qualifié et qui aurait fait régner plus de justice. C'est pour cela qu'il s'était battu pendant des semaines dans les rues de Berlin avec son ami Martin et d'autres révolutionnaires. Il n'avait pas cru à la camaraderie fallacieuse de l'armée et du front, il avait rejoint la solidarité ouvrière et trouvé là le réconfort contre le monde hostile dans lequel il avait vécu jusqu'alors. (160)

L'adhésion à l'activisme contre-révolutionnaire ne fut donc pas la seule issue possible à la crise provoquée par l'expérience de la guerre : le choix d'Erwin se fit pour une société qui lui permettrait ce qui ne lui avait pas été permis auparavant, c'est à dire de recevoir une formation dans un cadre social plus juste. Et c'était un choix réfléchi alors que l'adhésion à un corps franc résulta d'une fiction, celle de croire qu'on pouvait perpétuer des liens de camaraderie et vivre dangereusement en marge de la société bourgeoise traditionnelle,somme toute, c'était une fuite hors du réel alors qu'on croyait pouvoir lui imposer sa loi.

Mais la génération qui suivit celle du front, celle qui avait grandi alors que le père était sous l'uniforme et que la mère se retrouvait souvert veuve, connut aussi l'attrait de l'adhésion à un groupe, en réponse à un monde qu'elle aussi jugea hostile ou mauvais. Pour Bodo Uhse, l'adhésion au "Bund Oberland" signifia la possibilité de vivre en communauté

avec des camarades en marge de la vie bourgeoise. Avec ceux qu'il retrouva dans le premier groupe du Bund auquel il appartint, il vivait dans un système clos fait de symboles et de signes mystérieux. "Le serment prêté devant les flammes du feu de camp, les chansons qu'on chantait en marchant, l'esprit d'aventure hérité des mercenaires et des membres des mouvements de jeunesse qui survivait dans le Bund", (161) tout cela cimentait cette communauté de jeunes gens avides de romantisme.

Mais il ne se laissait pas prendre au piège de ces mythes, il savait que la jeunesse n'était pas une oasis de rêve coupée du monde réel, mais qu'elle devait agir sur son époque car, - le Grande Guerre l'avait amplement illustré par l'holocauste des jeunes volontaires issus du Wandervogel à Langemarck - il était impossible de croire que la jeunesse pouvait vivre dans l'illusoire sécurité d'un monde replié sur lui-même et fermé aux événements politiques. Leur quête d'aventure les conduisit certes sur des sentiers de forêts, mais ce n'était pas le désir d'y redécouvrir la nature loin des murs gris des villes tenatculaires qui les y poussait ni le désir de se livrer à uneactivité physique susceptible de leur procurer force et bonne santé comme le faisaient les petits bourgeois de l'époque, (162) il s'agissait de préparer l'avènement d'un monde nouveau dansquel serait brisé l'isolement de l'individu. "Un sol stable soffrit à mes pieds qui étaient las de sentir vaciller sous eux toute assise, tant était grande mon incertitude. Une communauté s'offrait à moi, je pouvais m'y réfugier pour fuir ma solitude." (163)

Jusqu'à présent, le monde qui était vécu comme hostile était celui qu'appréhendait à son retour au pays le jeune soldat du front désorienté et encore influencé par la propagande nationaliste quand il ne faisait pas partie lui-même des anciennes classes dirigeantes comme Lieven par exemple ou le fils de bourgeois ou d'officier. Mais la réalité de 1918-1919 n'est pas épuisé par cette expérience. Il y eut aussi des centaines de milliers de jeunes gens, - qu'ils aient servi au front ou non -, qui appréhendèrent le monde environnant comme

hostile et inacceptalbe car les conditions de vie et de travail y étaient devenues de plus en plus pénibles avec la prolongation de la guerre, ce qu'Erich Maria Remarque, malgré sa dénonciation poignante de l'absurdité de la guerre n'a pas vu. Ce monde hostile, c'est l'usine où travailla Hans Betzold dans "Vaterlandslose Gesellen" d'Adam Scherrer après avoir combattu au front, une usine où les contrôles policiers et les dénonciations faisaient règner la peur, où les heures supplémentaires non payées ne se comptaient plus, où la faim faisait ses ravages si une certaine solidarité ne se manifestait pas entr exploités, où enfin mensonges sur la situation réelle et calomnies sur ceux qui les dénonçaient empêchaient encore les forces révolutionnaires d'agir.

Si nous considérons à présent le roman "Märzstürme" d'Otto Gotsche, la situation n'y est pas décrite de façon sensiblement différente : ici c'était le régime inhumain du travail dans les mines om les jeunes ouvriers allemands cotoyaient des prisonniers français, premier signe pour certains de la solidarité internationale du prolétariat ; là, c'était ce maitre-plombier du nom de Berner (164) qui se reconnaissait tous les droits face à ses apprentis, notamment celui de les rosser comme il tenta de le faire sur Fritz Gretschke. A la différence d'Adam Scharrer, Otto Gotsche affine l'analyse il évoque sans doute l'action de la police qui pourchassait tous ceux qui voulaient que cette guerre prenne fin au lieu de prolonger inutilement les souffrances de la population ouvrière, notamment ceux qui collaient des affiches ou distribuaient des tracts, mais il montre aussi comment l'école était devenue une pièce maîtresse du système de mystification et de répression : elle était représentée dans le roman par ce directeur Mühling qui refusa qu'on honore d'une quelconque façon la mémoire du jeune Herbert Hunold dont il qualifia le suicide d'acte de trahison et de lâcheté envers la cause de la nation. (165) Otto Gotsche dénonce enfin tous ceux qui collaboraient avec cet état et ces individus qui refusaient à la jeunesse ouvrière le droit de s'organiser et de participer activement à la vie politique, au sein même du mouvement ouvrier.

Dans "Verwandte und Bekannte" de Willi Bredel, nous retrouvons les mêmes composantes dans ce monde environnant perçu comme hostile. C'était d'abord l'usine où Walter Brenten devait aller travailler dans le petit matin froid et brumeux, avec l'estomac vide, c'était le travail stupide qu'il fallait y accomplir dans des conditions toujours plus difficiles, c'était aussi l'état de siège qui laissait toute latitude à la police pour perquisitionner dans les vestiaires de l'usine et arrêter sur les lieux mêmes du travail tous ceux qui osaient dire que la guerre avait assez duré et que l'humanité pourrait bénéficier d'un sort meilleur si le système politique et social était changé. Mais c'était aussi ce Louis Schönhusen et tous ces bonzes du parti social-démocrate qui collaboraient si bien avec les autorités et se rendaient ainsi complices des mesures d'exception en empêchant toute action de la classe ouvrière.

Face à ce monde hostile qui se présentait sous ces traits si divers, ces jeunes gens trouvèrent dans le groupe révolutionnaire qu'ils créèrent ou auquel ils adhérèrent le moyen de s'intégrer à une communauté, - celle de la jeunesse ardente et enthousiaste, non corrompue par les compromissions et prête à agir, - et celui de lutter plus efficacement. Si les amis de Walter Brenten se sentirent d'emblée chez eux dans leur petit groupe de jeunesse révolutionnaire, c'est "parce qu'ils possédaient à nouveau des amis, qu'ils vivaient dans une communauté qui, consciente d'elle-même, allait son chemin sans s'en laisser détourner, le chemin qu'elle s'était choisi et qu'elle avait reconnu comme juste, une communauté qui ne s'en laissait imposer par personne." (166) C'est la même expérience que firent Karl Tiedt et Fritz Gretschke à Eisleben dans "Märzstürme" d'Otto Gotsche. Outre qu'il fut leur refuge contre tout ce qui dans leur existence quotidienne devenait insupportable, leur groupe devait devenir l'un des éléments constitutifs de la FSJ (jeunesse libre socialiste) puis du KJV (association de la jeunesse communiste) en même temps qu'il participait à toutes les actions organisées par les spartakistes puis par le KPD, qu'il s'agisse de la révolution de 1918 ou de la préparation à l'insurrection armée d'octobre 1923

Constitués donc essentiellement comme réponse à une série d'agressions venant du monde environnant, ces groupes devaient leur cohésion tout autant à des liens affectifs qui unissaient leurs membres qu'à une idéologie aux contours parfois mal définis et souvent fort rudimentaire pour les activistes contre-révolutionnaires. Rapidement cependant ils cessèrent d'être des refuges pour devenir le lieu de rencontre d'une certaine élite. Leur opposition systématique au monde traditionnel conforta leurs membres dans l'idée qu'ils représentaient effectivement l'élite de la nation ou de la classe ouvrière face à des masses lâches, veules ou corrompues.

C) L'adhésion au groupe comme valorisation de l'individu.

Une telle évolution dans la signification de l'adhésion au groupe fut grandement facilitée dans les milieux contre révolutionnaires par l'origine sociale de certains membres de ces groupes : ils appartenaient déjà à ce qui constituait les couches dirigeantes de la société. Il est bien évident qu'un jeune homme comme Ernst von Salomon faisait objectivement partie de ces couches sociales. Toute l'éducation reçue à l'école de cadets tendait à faire de lui un officier supérieur, c'est à dire un des futurs chefs de l'Allemagne selon les critères de l'ancien Reich : on lui apprenait qu'il était différent des autres jeunes gens déjà par le port de l'uniforme à un âge où les enfants jouent encore aux billes et on lui inculquait l'idéal du service jusqu'à la mort alors que les autres ne pensaient qu'à leurs petits intérêts quotidiens. C'est pourquoi dans le groupe représenté par le corps franc, il trouva la structure qui permettait à l'ancienne élite, après la disparition de l'école de cadets, de se retrouver. Mais au-delà de ce cas extrême, la conscience d'appartenir à la nouvelle élite de l'Allemagne se développa rapidement chez tous ceux qui adhérèrent à ces groupes ; toutefois, elle prit des formes différentes au-delà même des clivages traditionnels entre révolution et contre-révolution.

Il y eut d'abord ceux qui, comme Ernst Ottwalt, alors encore lycéen, ou le paysan Nadler chez Anna Seghers, considéraient que le port de l'uniforme et d'armes de guerre rangeait automatiquement un individu dans l'élite. Cette conception primaire de l'appartenance à l'élite transparait clairement dans le récit d'Ernst Ottwalt, "Ruhe und Ordnung". Quel plaisir de jouer au soldat alors qu'on était de patrouille avec 3 grenades à la ceinture et que le visage exprimait la résolution la plus ferme. Quel plaisir de "(sentir) les regards admiratifs et pleins d'un respect craintif des passants et de (jouir) du triomphe d'être quelqu'un !" (167) C'était aussi une jouissance raffinée que de crier "circulez !" ou "ne pas stationner !" à tous ces 'Latjer'. Mais c'était une impression encore plus agréable de marcher au pas cadencé dans les rues de la ville. "On ne sent plus ses jambes, on regarde droit devant soi à travers la foule des pauvres individus qui se pressent sur le trottoir et qui en apercevant nos armes prennent le visage crispé de celui qui veut apparaître innocent. C'est que nous sommes 'quelqu'un'". (168)

L'uniforme et les armes dissimulaient toutes les faiblesses : le lycéen timide et l'employé que son chef de bureau rudoyait avaient disparu sous ce masque, c'était l'élit du peuple allemand qui s'avançait et le regard qu'on jetait sur son voisin de rang donnait l'impression d'une force invincible. C'est pourquoi la dissolution du groupe signifia pour Ernst Ottwalt une terrible décadence : une fois l'uniforme ôté et les armes rendues, "ce serait à nouveau la rechute dans l'insignifiance absolue de notre vie de potache, d'étudiant ou d'employé. Siegmann n'est même que coiffeur et il parade aujourd'hui fièrement sous l'uniforme d'un sous-officier de hussard." (169) On comprend dès lors pourquoi Ernst Ottwalt chercha à tout prix à dix-sept ans, afin de retrouver ce prestige perdu après la dissolution de son unité de volontaires, le moyen de jouer un rôle même secret et pourquoi il accepta les missions d'espion et d'agent provocateur.

Une semblable compensation à sa propre médiocrité et une revanche contre ceux qui l'avaient méprisé, comme le

bijoutier Efrussi et son épouse, c'est ce que représenta pour Theodor Lohse, le personnage principal du roman de Joseph Roth "das Spinnennetz", l'admission dans l'organisation secrète puis l'importance de plus en plus grande qu'il prenait dans les"milieux nationaux". Ici, ce n'était pas l'uniforme qui conférait le droit de se considérer comme appartenant à l'élite, mais la participation à des actions secrètes dont notre Theodor Lohse préservait à grand'peine le secret, tant il avait besoin de se mettre en valeur, tant il souffrait de n'être pas connu dans toute sa puissance. Le paysant Nadler dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" souffrait aussi de ne pas être apprécié à ce qu'il considérait être sa juste valeur lorsqu'à l'occasion d'une permission il revint au village et revit ses voisins d'antan. Ici en effet il était dépouillé de ses attributs de puissance qui le rangeaient à Berlin parmi l'élite. "Les appels des voisins l'agaçaient, simplement le fait de les revoir, la façon dont lui-même trottinait derrière la charrette et la famille, tout comme par le passé, tout comme tous les autres. Et pour personne il ne pouvait paraître tel qu'il était en réalité. Encore et toujours un homme sous les armes, encore et toujours quelqu'un qui décidait de la vie et de la mort." (170)

Cette croyance qu'on faisait partie de l'élite parce qu'on possédait une arme et parce qu'on avait l'illusion de commander au destin des autres, peut être considérée comme la forme primaire de cette valorisation de l'individu par l'adhésion au groupe : il s'agit en effet d'un phénomène normal de compensation chez des sujets qui souffrent de complexes d'infériorité ou qui sont désireux de prendre une revanche sur le monde qui les entoure. (171) L'analyse que fait Bodo Uhse dans "Söldner und Soldat" de ses impressions lorsqu'il put enfin se procurer une arme ne démentira pas cette interprétation : l'arme que l'individu possédait était certes indispensable pour l'action future du groupe - encore qu'il sût qu'on avait prévu des stocks à toutes fins utiles sans attendre le résultat des recherches personnelles - mais elle procurait à celui qui la possédait désormais une joie intense.

Elle était dans la poche du manteau le symbole lourd de la force qu'on avait acquise :"c'était l'objet qui garantissait la supériorité dont l'usage augmentait de façon magique la force propre de l'individu au combat at qui faisait de l'adolescent un homme qui avait le droit de procréer et de tuer!"(172)

Avec Ernst von Salomon nous rencontrons déjà dans un premier temps une forme plus élaborée de cette opposition entre l'élite et la masse. C'était au début de son engagement dans les corps francs alors qu'il combattait à Berlin contre les spartakistes. Faisait partie de l'élite pour lui non seulement celui qui avait les attributs visibles de la puissance l'uniforme et les armes mais surtout celui qui avait le courage de combattre. Une première décantation se fit selon lui entre la masse et l'élite lorsqu'après la stupeur des premiers jours, certains eurent le courage de vouloir s'opposer à ceux qui menaçaient de précipiter la nation dans le chaos. La masse, c'étaient tous ceux qu'il ne put convaincre de la nécessité de lutter : chacun avait ses excuses pour ne pas le suivre l'un était malade, c'était pourtant naguère un professeur qui tremblait de colère en entendant seulement le mot de social-démocrate, un deuxième avait une femme et des enfants et estimait avoir suffisamment exposé sa vie pendant quatre ans au front, un troisième était peintre mais prétendait qu'il devait enfin se consacrer à son oeuvre. Quant au quatrième, un industriel du textile, il refusa par crainte de représailles de la part de ses ouvriers.(173) L'Allemagne allait-elle être une deuxième fois vaincue par ceux qui, résignés et passifs, acceptaient toutes les humiliations ?

Quelques-uns se levèrent cependant et ils défendirent l'ordre existant si menacé en ce mois de décembre 1918. L'élite naissait : c'étaient ceux qui "marchaient encore", qui faisaient le coup de feu contre les révolutionnaires dans les rues de Berlin alors que des bars et des boites de nuit où les bourgeois faisaient ripaille avec leurs épouses ou des cocottes, s'échappaient des flots de "musique nègre",(174) c'étaient ceux qui n'acceptaient pas que la nation allemande

sombrât définitivement, ceux que l'appel du sang envoyait dans les neiges de Courlande ou sur les pentes de l'Annaberg. Par sa participation à la lutte armée, c'est à dire non seulement parce qu'il refusait la politique d'abandon de la majorité du peuple allemand mais aussi parce qu'il ne craignait pas de mettre sa vie en jeu, notre jeune activiste s'était rangé dans ce qu'il définissait déjà comme l'élite.

Mais peu à peu cette définition de l'élite allait se diversifier et s'affiner en même temps que la masse à laquelle elle s'opposait se définissait par de nouveaux critères. Les jeunes activistes qui se regroupaient dans les corps francs s'apercevaient en effet que non contents de laisser la révolution s'installer au pouvoir, beaucoup trop de citoyens, essentiellement des bourgeois, pactisaient avec elle. Par crainte d'avoir à s'engager personnellement dans la lutte contre la révolution, ils toléraient tout ce qui était décidé par les nouvelles autorités et cherchaient seulement au prix de compromis à préserver dans leurs intérêts ce qui pouvait encore l'être. Par leur attitude, ils"émasculaient" l'Allemagne. (175)

C'est cette attitude qu'Herbert Volck décrit, plein de mépris, dans"Rebellen um Ehre" à propos de la situation à Königsberg au cours de l'hiver 1918-1919. "Les civils, des gens qui avaient fui "Berlin la rouge", se regroupent apeurés à proximité des soldats. Cela pourrait être une protection en cas de péril grave. On est bien désemparé quand on est soi-même dépouvu de courage. On a les poches pleines d'argent et de bijoux pour 'le voyage à la campagne'. Il est si difficile de simuler ici l'attitude qui convient ! Intérieurement, on aimerait bien l'Allemagne, mais extérieurement on est neutre avec le visage de quelqu'un qui a quelque chose à offrir - nous faisons des affaires avec quiconque, pourvu que cela ne nous coûte ni prise de position, ni engagement personnel." (176)
Mais dès que les soldats des corps francs quittaient Königsberg, en route vers le"Baltikum", les braves bourgeois de la ville comme pris d'une folie suicidaire, collaboraient avec les Conseils maîtres de la ville. Pour Herbert Volck faisaient

partie de l'élite ceux qui refusaient ce suicide collectif qu'acceptaient tant de gens naguère natis de la puissance et de la richesse. L'élite se définissait par la volonté de vivre envers et contre tout, même si c'était au prix d'un combat sans merci, même si ce combat semblait sans espoir dans l'instant.

Cette élite qui se regroupait dans les corps francs et autres organisations, semblait enfin avoir un but précis : sauver la nation alors que la masse ne se préoccupait que de ses intérêts mesquins et d'une politique à court terme. Elle vivait dans un monde à part, indifférente aux préoccupations quotidiennes de la masse, n'existant que pour l'idée qu'elle se faisait de l'Allemagne, dans l'attente d'événements qui lui permettraient de la réaliser pleinement. On ne peut s'empêcher de songer à Ernst von Salomon après la dissolution des corps francs et l'échec du putsch de Kapp. Ces événements l'avaient conforté dans son opinion qu'il faisait partie d'une élite que guidait l'appel du sang mais qui momentanément devait attendre le jour où elle pourrait à nouveau agir. Certes il travaillait pour assurer sa subsistance dans une compagnie d'assurances, mais ne se souciait guère de ce qui passionnait ses collègues de bureau qui appartenaient à la masse des "autres". Il n'y avait aucune relation humaine véritable entre eux et lui :"Mes collègues" écrit-il dans "die Geächteten", "savaient toujours quand avait lieu une réunion politique dans la ville. En comptant les bosses sur mon crâne, ils croyaient pouvoir reconnaître l'orientation politique de l'orateur qui avait parlé. Ils souriaient de ma stupidité, je me mêlais selon eux de choses qui ne pe regardaient pas. Mais ils ne me tenaient pas rigueur en échange de ne pas participer à leurs discussions sur les problèmes de salaires, d'échelles de rémunération et d'élections professionnelles qui duraient des heures." (177)

Ainsi nos jeunes activistes contre-révolutionnaires se coupaient-ils de la masse dont ils ne partageaient ni le système de valeurs (178) ni les préoccupations quotidiennes : ils vivaient dans un monde totalement à part qui, en fonction de cette croyance à l'existence d'une élite, était régi par un

code particulier dont on peut définir les grandes lignes à partir des témoignages que Bodo Uhse, Richard Scheringer et Ernst von Salomon portent sur leur vie parallèle.

Ernst von Salomon dont on peut dire que dans "die Geächteten" il idéalisa la situation de ces premières années de la République de Weimar pour ses compagnons de lutte, insiste tout particulièrement d'abord sur les signes extérieurs qui les faisiaent se reconnaître entre eux alors que les "autres" étaient incapables de percevoir leur appartenance à cette communauté de l'élite activiste. Il ne s'agissait pas seulement de détails vestimentaires, - car les restes d'un uniforme de la Grande Guerre étaient encore partie intégrante de l'habillement de nombreux individus en cette période de vie difficile - mais de signes de reconnaissance plus profonds, presque de nature physiologique ou raciale. Lorsque cette communauté de l'activisme contre-révolutionnaire se retrouva pour s'opposer en Haute-Silésie tout à la fois aux Polonais qui convoitaient la région et aux Alliés qui imposaient un plébiscite parce qu'il pouvait être défavorable à la nation allemande, ses membres semblèrent se reconnaître dès le premier regard.

Ernst von Salomon était ainsi parti, sans recevoir d'ordre, lorsque le 4 mai 1921 il avait lu dans la presse de l'après-midi les premiers comptes rendus du soulèvement polonais en Haute-Silésie. Dès le départ, il savait que son acte était de ceux que la masse des "autres" ne cpmprendrait pas : il avait rencontré sur le chemin qui le conduisait à la gare un collègue de la compagnie d'assurances où il travaillait alor et comme il lui avait demandé de dire à la direction qu'il ne reviendrait pas au bureau, ce collègue lui avait souhaité bonne chance pour sa nouvelle place en Haute-Silésie, car il n'avait pas un seul instant pensé à la vraie raison de ce voyage, croyant qu'il s'agissait d'une promotion ou de la perspective d'un gain supérieur. (179) Dans le train qui l'emmenait ensuite vers l'Est, il rencontra ceux qui comme lui avaient quitté leur occupations et leur famille pour aller combattre là où le territoire national était à nouveau menacé. Leur groupe s'opposait

déjà avec netteté à ceux qui dans le train représentaient les "autres", des voyageurs de commerce qui ronflaient, des hommes d'affaires qui avaleient leurs tartines. Ils se reconnaissaient entre eux comme les membres d'une secte d'initiés, car il s'agissait bien d'une secte d'initiés qui se reconnaissaient du premier regard. Un jeune homme lui avait marché sur les pieds dans le couloir et comme Ernst von Salomon avait immédiatement réagi, ce fut entre eux, l'espace d'un éclair, le signe de reconnaissance.(180)

Dès lors, ils parcoururent à deux le train et reconnurent ceux qui allaient constituer cette nouvelle communauté de combat, nouvelle incarnation de l'élite de la nation. Dans les compartiments, ils contrastaient vivement aux côtés des bourgeois déjà évoqués : "avec leur tignasse blonde et leur visage arrogant, ils avaient tous une extraordinaire ressemblance, sans que la raison de cette ressemblance fût reconnaissable pour celui qui n'était pas au courant de leur identité. Mais nous nous reconnaissions aussitôt, échangeant des saluts, nous venions de toutes les parties du Reich, flairant les combats et le danger sans savoir qui nous étions, sans ordre de marche et sans destination plus précise que ce simple mot 'Haute-Silésie'".(181) Et cette reconnaissance spontanée débouchait déjà sur la constitution de groupes : alors qu'ils étaient encore dans le train, ils formaient tous ensemble le noyau d'une compagnie, quelques minutes de conversation suffirent pour qu'ils apprécient les qualités de celui qui allait être élu chef et pour qu'ils reconnaissent son autorité. Ce qui se passa dans ce train qui filait dans la nuit était caractéristique des retrouvailles de ceux qui, après l'engagement des mois précédents et la dispersion qui s'ensuivit, parvenaient ainsi à se reconnaître. Une élite était née, semble-t-il, et elle vivait suivant des règles fort différentes de celles de la société traditionnelle.

Cette différence apparaissait d'abord dans la conception particulière de la discipline qui régnait dans les groupes de jeunes activistes contre-révolutionnaires. Ernst von

Salomon a souligné déjà comment ces groupes désignaient leurs chefs qui n'étaient pas imposés de l'extérieur par une quelconque autorité supérieure mais choisis par tous les membres en fonction de leurs qualités personnelles. C'est aussi ce que découvrit Bodo Uhse lorsqu'il adhéra au "Bund Oberland" : son ami Bob, qu'il avait pourtant connu dans les mouvements de jeunesse et avec qui il partageait tant de souvenirs dont la signification affective et symbolique constituait un lien solide entre eux (182) lui apparaissait à présent comme désigné par le destin pour être supérieur aux autres, sa dignité lui venait "de la mission qu'il s'était fait pour devoir de servir". (183) Cette discipline qui règnait au sein des groupes avait donc comme premier fondement la reconnaissance de la valeur individuelle de l'un des membres doté d'un charisme certain. Au-delà toutefois de cette adhésion collective du groupe aux buts et ordres donnés par un chef investi d'un pouvoir charismatique, il ne faut pas oublier le deuxième fondement de cette discipline qui était l'acceptation volontaire par chaque membre de se plier à la volonté du chef dans la mesure où celle-ci était censée représenter la volonté commune du groupe.

Cette composante de la discipline est tout particulièrement mise en valeur par Bodo Uhse qui, analysant son comportement dans le "Bund Oberland" écrit :"la base (de notre formation) n'était pas constituée par une discipline qui reposait sur le respect de l'autorité dotée d'un pouvoir de châtier mais par notre soumission volontaire à l'obéissance qui s'insérait certes, par notre appartenance à la communauté, dans des formes rigides, mais reposait sur le jugement que nous portions individuellement sur une situation donnée." (184) Cette conception de l'obéissance était donc aussi fondée sur l'appréciation que l'individu portait sur le bien-fondé des ordres qu'on lui donnait. La conséquence de cette conception apparut clairement , toujours selon Bodo Uhse, lorsque, pour le quatrième soir consécutif, le groupe dut faire l'apprentissage du "garde à vous" : ses membres, usant alors du droit qu'ils se reconnaissaient d'apprécier le bien-fondé d'un commandement, re-

fusèrent purement et simplement d'éxécuter l'ordre qui leur était donné, car ils estimèrent avoir d'autres tâches à accomplir que l'apprentissage de cette manoeuvre de caserne, traditionnelle dans une troupe de type conventionnel.

Est-ce à dire que ces groupes étaient débarrassés de toutes les institutions répressives inhérentes à n'importe quelle société organisée ? Nullement, mais ces institutions répressives n'étaient pas celles de la société en marge de laquelle ils s'étaient créés. Cette élite au service de la cause nationale reufsait en effet dans un premier temps aux institutions répressives normales le droit de s'occuper de ses affaires. L'expérience de Bodo Uhse est encore une fois significative sur ce point : alors qu'il était rédacteur stagiaire au "Bamberger Tageblatt", il avait été malmené au cours d'un meeting communiste et avait dû être hospitalisé. Un officier de police vint lui rendre visite dans sa chambre à l'hôpital pour savoir s'il voulait porter plainte contre ses agresseurs et pour lui offrir son assistance dans ce cas. Mais notre jeune activiste reconnut aussitôt dans ce personnage le fonctionnaire de police du "système" qui venait à la barre du tribunal,pour un traitement mensuel de 175 RM, afin de régler leurs comptes à de pauvres diables sous la foi du serment. Il fut dégoûté d'entendre cette proposition et refusa tout net l'aide de cet individu, valet de l'ordre établi, bien qu'il lui offrît la possibilité de se venger de ses agresseurs communistes."Je ressentis alors," écrit-il dans "Söldner und Soldat", "toute l'impudence de ce type-là qui me tendait la main pour m'assimiler à lui et à ses semblables, à des policiers, à des procureurs et à des gardiens de prison." (185) Sa vengeance ne pouvait être celle que la justice bourgeoise accordait car il était tout aussi hostile à ceux qui préconisaient la révolution communiste qu'à ceux qui prétendaient défendre l'ordre bourgeois et ne faisaient que perpétuer le règne de la masse médiocre. Sa vengeance lui serait offerte par le groupe auquel il appartenait, car le groupe seul avait le droit de châtier en fonction de ses propres objectifs.

Le système répressif sur lequel s'appuyait la vie

de ces groupes était inhérent à eux. La première conséquence était la loi du silence qui déterminait tous les rapports que les membres du groupe entretenaient entre eux ainsi qu'avec la masse des "autres". Cette loi du silence était certes destinée à garantir la sécurité des activités du groupe, - et en cela elle ne se différenciait en rien de celle observée par tout milieu aux menées conspiratives, - mais elle reposait aussi sur la conviction profonde de représenter, face à l'ordre établi, donc à la masse médiocre, la seule force capable d'imposer le salut de la nation. Ernst von Salomon souligne combien cette loi du silence unissait entre eux, face aux représentants du pouvoir politique et judiciaire, les membres des groupes activiste, en l'occurrence de l'Organisation Consul. Mais nous savons aussi que cette même loi du silence fut imposée aux membres de l'organisation secrète dont faisait partie Theodor Lohse dans le roman de Joseph Roth,"das Spinnennetz", ainsi qu'au jeune Richard Scheringer lorsqu'il entra dans une unité de la Schwarze Reichswehr. Il y avait été introduit par un capitaine en retraite qui, après s'être assuré qu'il était physiquement suffisamment robuste, lui enjoignit immédiatement de garder le secret le plus absolu sur ce qu'il allait découvrir. "Les traîtres tomberont sous les coups de la Vehme, avait dit ce capitaine en riant de façon étrange et son rire fit apparaître ses dents de façon aussi inquiétante. Dites que vous partez pour un domaine de l'Est de l'Allemagne pour y effectuer des travaux agricoles." (186)

Ces propos du capitaine en retraite rencontré par Richard Scheringer font apparaître la deuxième conséquence de ce système répressif inhérent au groupe activiste, c'est à dire la constitution d'une instance propre de châtiment qui entrait en action suivant des procédures expéditives lorsque la loi du silence était transgressée par les membres du groupe ou lorsque ceux-ci étaient soupçonnés de trahison. En effet, - et nous l'avions souligné lorsque nous avons étudié les différentes formes du recours à la violence dans les milieux de l'activisme contre-révolutionnaire (187)., les procédures de liquidation physique s'appliquaient non seulement aux servi-

teurs du"système" traîtres à la nation mais aussi par la reprise de la tradition moyen-âgeuse de la Sainte Vehme aux membres du groupe lui-même qui avaient failli à leurs devoirs. Par là le cercle se refermait sur ces groupes de l'activisme contre-révolutionnaire qui, dans leur conviction de représenter l'élite face à la masse des "autres", s'étaient créés leur propre système répressif en liaison avec leur conception particulière de la discipline interne.

Mais cette conception élitaire de l'action ne fut pas seulement caractéristique de l'activisme contre-révolutionnaire. Bien que sur des bases fort différentes, l'activisme révolutionnaire connut aussi cette tentation de s'ériger en élite de la classe ouvrière révoltée. Nous savons déjà combien dans les milieux ouvriers et notamment dans la jeunesse, le désir de s'émnciper de la tutelle des cadres traditionnels de la social-démocratie et des syndicats avait grandi dès la fin de la guerre. Les groupes révolutionnaires et activistes s'étaient constitués au moins autant contre eux, considérés comme des freins à l'action, quand ce n'était pas comme des traîtres au mouvement ouvrier, que contre l'appareil répressif de l'Etat et le pouvoir économique du patronat.

Le processus de constitution de ces groupes avait eu son origine dans la perception plus ou moins nette des rapports à redéfinir dans le mouvement révolutionnaire entre les chefs et les masses.(188) Qui étaient donc ces chefs que rejetaient avec la même résolution les jeunes ouvriers qui travaillaient dans l'usine de Hans Betzold dans "vaterlandslose Gesellen" d'Adam Scharrer, les jeunes camarades de Walter Brenten dans "Verwandte und Bekannte" de Willi Bredel et les jeunes apprentis ou mineurs de Eisleben dans "Märzstürme" d'Otto Gotsche ? Ce sont "des hommes qui sont aussi aptes à répondre à la question posée qu'un âne à jouer du luth," (189) des hommes incapables de remplir la mission qui leur incombe et que les exigences révolutionnaires de la situation déroutent totalement. Or qui étaient ces hommes ? des chefs du mouvement ouvrier

qui, pendant des années avaient été investis de ces fonctions par des congrès, des secrétaires du parti et permanents des syndicats, des journalistes et des parlementaires que les suffrages des militants avaient désignés pour les postes qu'ils occupaient dans le mouvement ouvrier. Et leur désignation s'était effectuée suivant les règles de la démocratie parlementaire bourgeoise, majorité contre minorité, au cours de réunions régulières des différentes instances du parti social-démocrate et des syndicats. Par là, le mouvement ouvrier s'était divisé, comme la société capitaliste,"en chefs et masses, représentants et électeurs, acteurs et spectateurs; de même que le procès de production capitaliste divise la société en deux groupes, d'une part les possédants qui déterminent le procès du travail et encaissent la richesse, d'autre part la masse de ceux qui travaillent, une masse muette et dépouillée de tout droit à cette détermination." (190)

Le principe démocratique qui fondait et légitimait la domination de ces chefs dépourvus d'idées et d'initiative avait eu une influence funeste sur la préparation de la révolution et sur son déroulement même puisque les conseils élus en novembre 1918 furent manipulés par ces mêmes chefs traditionnellement élus et finalement se sabordèrent en acceptant l'élection d'une assemblée constituante au suffrage universel qui reproduirait les anciens antagonismes de classes sans briser la domination de la bourgeoisie et l'emprise de son idéologie sur le peuple. C'est pourquoi le mouvement révolutionnaire devait non seulement lutter contre la domination du capital et de l'état bourgeois mais aussi contre ses propres chefs traditionnels et le fonctionnement des institutions du mouvement ouvrier organisé. L'activisme dont fit preuve l'extrême-gauche révolutionnaire était donc nécessairement au moins autant dirigé contre la démocratie bourgeoise parlemantaire que contre les procédures en usage dans le mouvement ouvrier, notamment contre le sacro-saint respect de l'ordre du jour fixé à l'avance pour toute réunion qui étouffait toute initiative venue de la masse et contre le recours systématique au bulletin de vote qui mettait en minorité immanquablement ceux qui proposaient une action peu conforme aux normes courantes. (19

Face à cette sclérose du mouvement ouvrier, l'activisme révolutionnaire voulut favoriser la naissance d'une communauté révolutionnaire qui, débarrassée du balast des traditions et des mécanismes légalistes du parlementarisme, surgirait de la masse et mènerait sa vie propre, et c'est cette communauté révolutionnaire qui constituerait la nouvelle élite du mouvement ouvrier.

L'élément fondamental dans la constitution de cette communauté révolutionnaire serait la volonté. Il semble en effet que la démarche première de nos jeunes activistes révolutionnaires fut l'affirmation d'une volonté souveraine qui pouvait s'imposer non seulement face aux mécanismes institutionnels qui réglaient jusqu'alors la vie du mouvement ouvrier mais aussi face aux conditions objectives de lutte contre le pouvoir bourgeois qu'imposait la situation concrète. Toutes proportions gardées, ils mettaient au premier rang de l'action révolutionnaire l'efficacité de la volonté comme Bakounine dans son oeuvre "Staatlichkeit und Anarchie", une efficacité que Karl Marx conteste dans sa note sur cet ouvrage (192) en soulignant que Bakounine ignore totalement les conditions économiques de la révolution sociale, dans la mesure où il considère que la seule base d'action est la volonté. De fait, nos jeunes activistes faisaient appel à la volonté de quelques éléments du prolétariat - ou d'intellectuels qui refusaient l'intégration dans la société bourgeoise - pour susciter dans la masse une action révolutionnaire. Mais ils recouraient aussi à la volonté destructrice d'éléments incontrôlés de la société, de déclassés qui, n'ayant rien à perdre, étaient prêts à tout oser pour promouvoir un changement révolutionnaire, et affirmer leur volonté de détruire l'ordre existant. (193)

C'est cette volonté qui constituerait selon eux l'élément moteur du mouvement révolutionnaire. On peut noter du reste la convergence des attitudes entre l'activisme révolutionnaire et le contre-révolutionnaire. Qu'on se souvienne ici du désespoir d'Ernst von Salomon constatant la lâcheté et l'inaction des bourgeois ou de la volonté d'action d'Ernst Ottwalt alors que les bourgeois de Halle n'étaient pas encore "réveillés". L'expression de cette volonté se produirait au

niveau de la spontanéité des masses qui déclencheraient la grève générale aussi bien contre une tentative contre-révolutionnaire que contre le pouvoir du capital dans l'entreprise. (194)

Mais comment facilitéer l'expression de cette volonté révolutionnaire qui serait selon les termes mêmes du programme du KAPD publié en mai 1920 le facteur déterminant de la révolution ? Si la situation révolutionnaire latente en Allemagne depuis 1918 ne parvenait pas à déboucher sur une véritable révolution, la cause devait en être recherchée dans le développement insuffisant de la volonté révolutionnaire des masses. Le programme du KAPD était significatif sur ce point : "au moment où les conditions objectives pour l'éclatement de la révolution prolétarienne sont données", pouvait-on y lire, "sans que la crise permanente donne lieu à une aggravation aiguë ou au moment où se produit cette aggravation aiguë sans que le prolétariat s'en empare jusqu'à ses dernières conséquences et l'exploite, il y a nécessairement des raisons de nature subjective qui s'opposent au progrès rapide de la révolution comme des facteurs d'empêchement." (195) C'est pourquoi le nouveau parti révolutionnaire tira la conclusion que sa tâche première devait être de favoriser le volontarisme de certains éléments du prolétariat, de les convaincre que "seule une action énergique fondée sur une décision de la volonté est nécessaire pour faire un usage efficace du pouvoir qu'en vérité ils possèdent déjà." (196)

Dans cette perspective, le problème fondamental de la révolution allemande aurait donc été celui du niveau insuffisant de conscience que le prolétariat avait de ses moyens réels de lutte. Une telle conception, outre qu'elle tournait radicalement le dos à l'idée de la spontanéité des masses sur laquelle s'appuyait par ailleurs le même KAPD et avec lui, l'activisme révolutionnaire, devait nécessairement déboucher sur la constitution d'une élite de dirigeants, intellectuels essentiellement, dont les préoccupations d'ordre subjectif consisteraient en un travail d'agitation idéologique à partir de l'expérience de certaines luttes provoquées

à dessein pour"révolutionner" les masses sans que celles-ci soient effectivement prêtes à les conduire.

Mais une telle expression de la volonté révolutionnaire se heurtait à l'incompréhension des masses. Cette incompréhension provenait d'une part de l'habitude qu'elles avaient de se plier aux mécanismes parlementaires du mouvement ouvrier, à leur incapacité à voir l'enjeu réel des luttes engagées depuis 1918. Significative à cet égard fut leur attitude lors de l'élection des différents conseils d'ouvriers et de soldats. Ludwig Renn note dans son récit "Nachkrieg" avec quelle facilité elles se laissèrent tromper par ceux qui briguaient leurs suffrages, notamment à propos de l'élection d'un conseiller de compagnie. C'est un avocat qui apparut à l'improviste dans la compagnie, posa sa candidature au mandat de conseiller et fut élu après avoir fait distribuer à tous les hommes un important lot de cigarettes. (197) Ces soldats, dont de très nombreux parmi eux étaient avant la guerre ouvriers et "organisés", n'avaient pas compris l'importance de cette élection et avaient désigné ainsi pour les représenter aux instances supérieurs, entre autres au conseil central des conseils d'ouvriers et de soldats, un individu venu on ne sait d'où et qui ne correspondait en rien à leurs désirs de paix et de changement.

Mais cette incompréhension des masses provenait aussi du fait qu'elles étaient prisonnières d'un système qui avant la guerre avait reposé sur des revendications économiques à court terme, sur la satisfaction de besoins immédiats sans perspective révolutionnaire à long terme. Inquiets pour leur emploi, de nombreux ouvriers hésitaient à s'engager plus avant dans une action dont ils ne voyaient pas bien les conséquences ultérieures, habitués qu'ils étaient à raisonner en fonction de résultats concrets et limités qui pouvaient être obtenus par la voie de réformes issues de négociations menées avec le pouvoir bourgeois. On se souvient à ce propos des mises en garde répétées de Hans Betzold et de ses camarades dans "vaterlandslose Gesellen" d'Adam Scharrer : dès les grèves du prin-

temps 1917 il prévenaient leurs compagnons de lutte des dangers qu'il y avait à laisser détourner leur mouvement de protestation contre la guerre par des concessions faites dans le domaine du ravitaillement quotidien. Et les tracts spartakistes mettaient alors l'accent sur le fait que la masse s'était laissée berner : au lieu d'orienter sa lutte en fonction d'objectifs généraux tels que la paix, elle s'était laissée entrainer sur le terrain étroit de négociations portant sur des suppléments de ration de pommes de terre et de viande, le problème du ravitaillement avait pris le pas sur le problème fondamental de la poursuite de la guerre (198) de même qu'après l'armistice la satisfaction de revendications immédiates comme l'octroi de la journée de huit heures prirent le pas sur la revendication fondamentale d'un renversement des structures du capitalisme. Dans ces circonstances, une élite d'activistes révolutionnaires se constitua qui méprisait la masse encore immature ou bornée dans ses exigences, une élite qui représentait, du moins le croyait-elle, la volonté agissante et la minorité consciente de la classe ouvrière, une élite qui se recruta aussi bien parmi les militants à haute conscience politique que parmi les aventuriers et rebelles de toute origine qui crurent trouver dans la révolution sociale un terrain d'action rêvé pour en découdre avec un ordre social qu'ils refusaient ou qui les avait rejetés.

C'est ainsi que se formèrent autour de chefs qui jouirent d'un prestige certain, tel Max Hölz, des groupes qui devaient représenter la volonté révolutionnaire des masses - du moins le croyaient-ils, - et les entrainer à l'action. La situation que décrit Erich Knauf dans son récit "Ca ira" est significative sur ce point : avant de revenir à des conceptions plus conformes à l'idéal révolutionnaire du mouvement ouvrier et à la tactique communiste, il avait été sensible à ce rôle déterminant que pouvaient jouer des groupes qui ne naissaient pas de l'union des masses ouvrières mais du rassemblement hétéroclite de tous les rebelles à l'ordre social qui pour la cirsonstances reprenaient à leur compte les mots d'ordre de la révolution communiste. Ils pouvaient jouer le rôle

d'avant-garde révolutionnaire étant donné la torpeur et la résignation de la masse dans ces petites villes de l'Erzgebirge où tout appartenait au maître de la fonderie, de la forêt et du sol et où l'on ne voyait passer dans les rues, telles des ombres, que "les silhouettes timides et pâles de la misère et de l'humilité," (199) à tel point que le narrateur se demandait s'il était possible de projeter une action quelconque dans ce milieu.

Cette conception élitaire de l'activisme révolutionnaire avait du reste bien des points communs avec l'attitude du héros idéaliste des pièces révolutionnaires du Sturm und Drang. C'était en effet le chef qui déclenchait l'action dans la masse dont la volonté était bloquée par l'exemple de son propre engagement. C'était le chef qui donnait forme à la volonté de la masse non par une élévation de la conscience politique ou par une organisation structurée mais en lui permettant de s'identifier elle-même. Et ce processus d'identification de la masse qui prenait conscience de ses problèmes au contact de l'engagement personnel du chef n'aboutissait pas à une amélioration qualitative de son combat par une définition théorique plus élaborée de ses objectifs mais seulement à un élargissement quantitatif de ses luttes qui naturellement étaient vouées à l'échec face au degré élevé d'organisation du système qu'elles affrontaient. (200)

C'est autour de la figure de Max Hölz que nous étudierons plus en détail que se cristallisa cette conception que Raoul Haussmann définit de façon lapidaire dans une scène dialoguée sous le titre "die Macht liegt auf der Strasse" (le pouvoir est dans la rue) :"Oui bon Dieu, révolution mondiale, merde ! Vous tous, dans les partis, vous ne faites que bavarder et bavarder et vous êtes à la traine de vos chefs, mais si Hölz va en prison pour la vie, vous ne vous débarrasserez pas de votre colère !" (201) Erich Mühsam, dans sa "Max-Hölz-Marsch" fait de même de Max Hölz l'avant-garde de la révolution, seul capable de déclencher le processus révolutionnaire, du reste aux objectifs fort schématiques. "La grenade à la ceinture / au bras le fusil / c'est l'assaut de la garde de

Max Hölz à travers le pays de Saxe / le bourgeois tombe à genoux / il ouvre son coffre / Hölz présente la note / au canon du pistolet / car notre victoire est proche / Max Hölz est de retour." (202) Face à l'incompréhension des masses seuls des individus comme Max Hölz qui regroupaient autour d'eux des éléments décidés, pouvaient agir.

Qu'il soit ainsi perçu comme un refuge pour l'individu confronté à un univers hostile ou comme le moyen d'entraîner les masses à l'action, qu'ils soit conçu comme le creuset où prend forme l'élite de l'avenir, pour la nation ou pour la classe ouvrière, ou comme l'expression chaotique de la volonté collective, le groupe s'inscrit dans un univers fait de pulsions irrationnelles déjà perceptibles dans sa façon de se constituer et d'agir. Certes, nous aurons l'occasion de montrer combien, tout au moins pour l'activisme contre-révolutionnaire, ces éléments irrationnels furent captés pour servir en toute rationalité les buts d'une politique de défense de l'ordre établi et combien ces jeunes activistes furent les instruments au service d'une politique dont la cohérence logique leur échappait souvent. Néanmoins, il n'en reste pas moins vrai que des facteurs irrationnels, tels l'appel du sang, le mythe du chaos régénérateur, le refus de se livrer à des analyses théoriques d'une situation concrète et l'attrait exercé par le chef sur la masse avaient leur origine dans une appréhension irrationnelle du réel. Une étude des tentations de l'activisme ne peut donc se concevoir sans une analyse détaillée de la façon dont ceux qui la vécurent appréhendèrent le réel.

-:-:-:-:-:-

Notes relatives au chapitre 4

(1) Sur la façon dont Ernst von Salomon appréhendait son éducation, cf. "die Kadetten", notamment p. 91

(2) cf. la description de sa situation et l'analyse de son état d'esprit dans "die Geächteten", 1er chapitre, sous le titre de "Wirre" (Désordre)

(3) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p. 146-147

(4) cf. Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 19-20

(5) cf. Ernst Ottwalt - ibidem,, p. 67

(6) C'est Ernst Ottwalt lui-même qui utilise le terme :"... und führe weiter ein phantastisches Doppelleben, von dem nur meine nächsten Freunde wissen." (ibidem, p. 132)

(7) cf. Ernst Ottwalt - ibidem, p. 150

(8) cf. sur ce point le dernier chapitre de"Ruhe und Ordnung".

(9) cf. Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 168-169.

(10) Nous n'insisterons pas encore sur ce point car il constitue l'un des éléments de ce que nous appelons dans notre Deuxième Partie le terrain favorable à l'activisme. Nous consacrerons en effet une étude approfondie au "Fronterlebnis" notamment à celui des "Stosstruppführer et de ceux qui participèrent volontairement à leurs actions.

(11) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 29.

(12) cf. Herbert Volck - ibidem, p. 27-28.

(13) On peut à ce propos noter l'imprécision de Herbert Volck dans la relation des faits puisqu'il situe le soulèvement communiste de Hambourg en novembre 1923, 14 jours après le putsch manqué de Hitler à Munich.

(14) cf. Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 22.

(15) cf. la façon dont le putsch de Kapp, l'assassinat de Mathias Erzberger et celui de Walter Rathenau sont insérés comme des péripéties mineures dans le récit.

(16) cf. Richard Scheringer - ibidem, p. 119

(17) cf. Richard Scheringer - ibidem, p. 122

(18) cf. Richard Scheringer - ibidem, p. 138

(19) cf. Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 7-13

(20) Bodo Uhse - ibidem, p. 13 Nous constatons une fois encore du reste l'importance du passage par le "Wandervogel" pour l'adhésion ultérieure à l'activisme contre-révolutionnaire.

(21) On ne saurait trop insister sur l'importance de ce mouvement de protestation paysanne dans le contexte politique allemand. Si Ernst von Salomon, Herbert Volck et Bodo Uhse entre autres se retrouvèrent dans le Schleswig en proie à l'agitatio c'est parce qu'ils crurent possible, après le calme relatif

des "années Stresemann" de redonner à l'activisme tout à la fois un nouveau champ d'action et une nouvelle vigueur. Mais on sait aussi que les nationaux-socialistes surent canaliser à leur profit cette vague de mécontentement et faire de ce renouveau de l'activisme antirépublicain et nationaliste alimenté par la crise agraire le début de la poussée électorale qui les fit vite apparaître comme l'ultime rempart contre les menaces d'une révolution d'inspiration marxiste.

(22) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 27 et p. 35

(23) Il peut paraître exagéré de ranger parmi les formes de l'activisme ce type d'actions. Mais nous ne devons pas oublier - nous l'analyserons du reste en détail dans notre Deuxième Partie -, que le régime politique allemand se caractérisait par un état de siège permanen et par des dispositions de contrôle incessant de la vie publique dans le cadre d'un système de dictature militaire. De telles actions signifiaient donc une rupture avec l'ordre établi et le désir d'agir directement sur le cours des événements.

(24) cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, "Die Söhne", P.118

(25) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", ibidem, p. 221. L'auteur utilise le terme de "Heimat" si complexe à traduire "die neue Gruppe wurde ihnen zur Heimat."

(26) On sait en effet que Sukrow avait eu des contacts avec le Rugard-Bund, organisation activiste de droite et que le sentiment qu'il éprouvait pour Gisela Zenk, une fille d'industriel ne fut pas étranger au début à ses hésitations, - ce qui montre du reste le manque de conscience politique de ce jeune étudiant, ainsi que l'emprise du milieu petit-bourgeois dont il était issu.

(27) cf. Erich Knauf - "Ca ira", (Büchergilde Gutenberg, Berlin 1931) p. 157

(28) Dans son récit "Krieg", Ludwig Renn fait état de cette indiscipline croissante même dans les unités stationnées à proximité du front. La lassitude éprouvée par les combattants s'ajoutait aux rumeurs persistantes d'armistice et provoquait cette désagrégation progressive de la discipline. De plus, à l'arrière immédiat du front, - en l'occurence dans les villes-étapes de Belgique, - les dépôts de ravitaillement de l'armée étaient pillés par des soldats en armes. (cf. Ludwig Renn, "Krieg", Aufbau Verlag, Berlin/Weimar, 1964, p. 274-283) qui revendaient ensuite à la population civile le produit de leurs rapines.

(29) cf. sur la naissance de ces milices, l'ouvrage de Erwin Könnemann, "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", Berlin/DDR 1971, Deutscher Militärverlag, p. 45-49.

(30) cf. Erwin Könnemann - ibidem, p. 88

(31) cf. Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 103-108

(32) ce qui explique du reste l'intérêt que représentait pour les forces révolutionnaires et le mouvement ouvrier la présence de ces armes chez des particuliers où il était plus facile de

se les procurer que dans les dépôts de l'armée ou de la police. L'armement des groupes d'ouvriers qui résistèrent aux putschistes de Kapp et Lüttwitz débuta notamment(cf. les allusions chez Karl Grünberg et Hans Marchwitza) par des perquisitions au domicile des membres de la Einwohnerwehr et la saisie des armes qu'ils détenaient.

(33) cité par Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", op. cit. p. 213.

(34) Ernst Toller - "Eine Jugend in Deutschland", p. 101

(35) Erwin Rosen - "Orgesch", August Scherl, Berlin 1921.

(36) Erwin Rosen - ibidem, p. 12

(37) Erwin Rosen - ibidem, p. 15

(38) Erwin Rosen - ibidem, p. 17

(39) Erwin Rosen - ibidem, p. 20

(40) Erwin Rosen - ibidem, p. 23

(41) cf. Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 271

(42) Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 156

(43) Document reproduit sous le numéro 23 en appendice par Erwin Könnemann, ibidem, p. 392

(44) Bien qu'Ernst Ottwalt baptise son unité de volontaires temporaires "Freikorps Halle", il s'agissait bien de ce type de formation militaire. Il y resta en service 4 semaines. (cf. "Ruhe und Ordnung", p. 92

(45) cf. Erwin Könnemann - Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 158-160.

(46) C'est dans l'après-midi du dimanche 14 mars 1920 que l'ordre de mobilisation est lancé aux volontaires temporaires de Halle dont Ernst Ottwalt faisait partie, c'est à dire après quelques heures d'hésitation au siège du gouvernement militaire quant à la conduite à tenir face au putsch berlinois de Kapp et Lüttwitz. (cf. Ernst Ottwalt, "Ruhe und Ordnung", p. 158)

(47) Willi Bredel -"Verwandte und Bekannte", T.2, "die Söhne", p. 297.

(48) cité par Erwin Könnemann, "Einwohnerwheren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 167

(49) Contrairement à l'affirmation de Herbert Volck qui déclare dans "Rebellen um Ehre" avoir recruté ses premiers hommes dès le mois de novembre. (cf. plus haut p. 205)

(50) cf. la relation qui est faite de l'événement dans "das Buch vom deutschen Freikorpskämpfer", Limpert, Berlin 1938 p. 34-38.

(51) cf. Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 62

(52) cf. sur ce point Dominique Venner - "Baltikum", (Robert Laffont, Paris 1974) p. 48. Ouvrage à utiliser du reste avec précaution, car non exempt d'erreurs et surtout écrit comme une apologie des corps francs.

(53) Ces deux textes sont cités par Jacques Benoist-Méchin, "Histoire de l'armée allemande", T.1, p. 118/119 et 121/122

(54) cité par Walter Franck, "Franz Ritter von Epp", Hamburg 1934. (In Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 147)

(55) cité par Jacques Benoist-Méchin - "Histoire de l'armée allemande", T. 2, p. 57-58. Il est évident qu'à l'arrière-plan de cette proclamation il y avait les projets de putsch militaire qui devaient prendre forme avec la tentative de Kapp et Lüttwitz en mars 1920.

(56) cité par Jacques Benoist-Méchin -"Histoire de l'armée allemande", T. 2, p. 58. Gilbert Badia mentionne aussi cette annonce dans son "histoire de l'Allemagne contemporaine", t.1, p.168

(57) Jacques Benoist-Méchin - ibidem, p. 151

(58) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 88

(59) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 155-156

(60) Ernst von Salomon - ibidem, p. 152

(61) Ernst von Salomon - ibidem, p. 152

(62) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p. 171

(63) Estimation avancée par Jacques Benoist-Méchin - "Histoire de l'armée allemande", T.2, p. 154

(64) cf. Jacques Benoist-Méchin - ibidem, p. 269

(65) cité par Arthur Rosenberg -"Entstehung und Geschichte der Weimarer Republik", p. 224

(66) cf. la relation de cet entrainement par Richard Scheringer "das grosse Los", p. 144-146

(67) cf. Erwin Könnemann -"Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 139

(68) cf. l'historique qu'en fait Erwin Könnemann, ibidem, p. 177-178.

(69) cf. Karl Grünberg - "brennende Ruhr", p. 64-65.

(70) cf. Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 181

(71) cf. Karl Grünberg - "brennende Ruhr", p. 61

(72) chiffres cités par Erwin Könnemann dans "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 184, à partir de l'annuaire de la "Teno".

(73) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T. 2 p. 100-101

(74) Malgré cette compromission et de nombreuses protestations dans les années qui suivirent, la "Teno" subsista jusqu'à la chute de la république de Weimar et fut conservée par le pou-

voir national-socialiste comme auxiliaire de la police dans le cadre de la défense anti-aérienne.

(75) Termes utilisés par Franz Seldte dans le manifeste qui accompagna la création du "Stahlhelm" à Magdeburg le 13 novembre 1918. Cité par Georges Castellan - "L'Allemagne de Weimar", Armand Colin, Paris, 1969, p. 107

(76) cf. le titre donné par Joseph Roth à son premier roman, "das Spinnennetz", qu décrit la situation trouble de ces années là et les agissements de l'activiste Theodor Lohse.

(77) Cette liste nous est fournie par Jacques Benoist-Méchin, "Histoire de l'armée allemande", T.2, p. 67 et par Erwin Könnemann - H.J. Krusch - "Aktionseinheit contra Kapp-putsch", Berlin 1972, p. 54. On reconnait du reste parmi eux les noms des futurs ministres de l'éphémère gouvernement Kapp-Lüttwitz.

(78) cf. Jacques Benoist-Méchin - ibidem, p. 67

(79) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T. 2, "die Söhne" p. 306

(80) Ludwig Renn - "Nachkrieg", Aufbau Verlag, Berlin 1964, p. 380

(81) cf. Pierre Broué -"Révolution en Allemagne", p. 175

(82) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 155

(83) Jacques Benoist-Méchin nous donne ainsi dans son "Histoire de l'armée allemande" une énumération particulièrement saisissante de toutes ces ligues (T.2, p. 154-155). A Berlin et dans le Brandebourg : Bismarck-bund, Selbstschutz Charlottenburg, Sportklub Olympia (dont fit partie Richard Scheringer alors lycéen à Berlin-Zehlendorf), Bund der Aufrechten, Bund für Freiheit und Ordnung, etc... A Hambourg et à Altona : Wehrkraft-Hamburg, l'association Lücke, Bund der Niederdeutschen, Jungdeutscher Bund. En Prusse-Orientale : Tatbereitschaft, Bund Graf Yorck von Wartenburg, Bund Alt-Preussen, Bund Jung-Preussenn Koenigsberger Wander- und Schutzverein, Bund Preussen, Bund von Lützow, Bund von Schill, etc.... en Bavière: Wiking Bund, Bücher-Bund, Andreas-Hofer-Bund, Arminius-Bund, Roland-Bund, Bund Frankenland, etc...

(84) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 40

(85) cf. le cas du jeune Theodor Lohse dans le premier roman de Joseph Roth, "das Spinnennetz". Il est significatif de ce désespoir du petit-bourgeois déclassé qui cherche l'explication de son statut social médiocre dans la conspiration de la juiverie internationale. Ses rapports de précepteur à famille riche dans la famille du bijoutier juif Efrussi - symbole de sa déchéance après la Grande Guerre où il avait porté l'uniforme de lieutenant - vont influencer son engagement politique placé de toutes façons sous le signe de l'antisémitisme. Ils ne font que confirmer son ressentiment à l'égard du jeune condisciple Graser qui au lycée était l'excellent élève face à sa propre médiocrité. Sa lecture des "protocoles des sages de Sion" lui apporta la preuve de cette conspiration universelle.

(86) Ces thèmes seront une constante qui préparait la vague antisémite du national-socialisme. Avant qu'Adolf Hitler ne le systématise dans "Mein Kampf" ou que dans son ouvrage "Deutscher Sozialismus", le comte E. Reventlow ne fasse l'analyse de la conspiration juive à la faveur de l'instauration du régime républicain en Allemagne. (Graf E.Reventlow - "deutscher Sozialismus", Weimar 1931, cf. chapitre I) l'antisémitisme constitue la base d'une intense propagande de tous les jours par la presse et les discours politiques, sans parler d'une certaine littérature (cf. Arthur Dinter - "die Sünde wider das Blut")

(87) cf. Werner Maser - "Frühgeschichte der NSDAP", p. 146

(88) Bodo Uhse note dans "Söldner und Soldat" le rôle joué par l'éditeur munichois Lehmann dans la vie du "Bund Oberland" (cf. Deuxième partie de notre étude, l'analyse du fonctionnement et de l'entretien des structures d'accueil de l'activisme.)

(89) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 36

(90) cf. Jacques Benoist-Méchin - "Histoire de l'armée allemande", T.2, p.154

(91) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 138

(92) cf. sur ce point le chapitre de l'ouvrage de Helmut Schelsky, "die skeptische Generation", (Eugen Diederichs Verlag, Köln 1963), sur la génération de la jeunesse qu'il appelle "politique".

(93) cf. Jacques Benoist-méchin - "Histoire de l'armée allemande", T.2, p. 155

(94) Otto Gotsche - "Märzstürme", T. 2, p. 65

(95) Otto Gotsche - ibidem, p. 170-171

(96) cf. article "Jungdeutscher Orden" dans "1830-1945, die bürgerlichen Parteien in Deutschland", ouvrage collectif, (Bibliographisches Institut, Leipzig 1970), Bd. 2, p. 226-237 Dès cette époque-là du reste, le "Jungdo" se rapprocha du NSDAP, à l'image de Leo Schlageter qui était à la fois membre du Jungdo et du NSDAP.

(97) Jacques Benoist-Méchin - "Histoire de l'armée allemande" T. 2, p. 295

(98) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 92

(99) Bodo Uhse - ibidem, p. 95

(100) cf. W.I. Lenine - "das Militärprogramm der proletarischen révolution", in "Werke, Bd. 23, Berlin 1957, p. 75...

(101) le "Roter Frontkämpferbund" et ses deux organisations annexes, "rote Jungfront" et "rote Marine", qui constitueront les structures paramilitaires permanentes comparables aux ligues contre-révolutionnaires ne seront créés qu'en 1924 par Ernst Thälmann. La mission de ces organisations sera de prévoir les modalités de la "défense prolétarienne". Interdites à la suite des incidents du 1er mai 1929 à Berlin, elles continueront à vivre dans la clandestinité comme organisation militai-

re secrète du KPD, et divisées en régiments, bataillons et compagnies à implantation locale, elles permettront de lutter dans la rue contre les actions terroristes des SA au début des années 30.

(102) cf. sur ce point l'analyse rapide qu'en donne Erwin Könnemann dans "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p.35-36 et 50-51.

(103) On peut noter aussi quelques phénomènes curieux tel le cas de Ludwig Turek qui, avec quelques autres spartakistes, s'engagea dans les corps francs de Maercker pour pouvoir protéger à sa façon l'Assemblée Nationale de Weimar et détourner armes et munitions au profit de militants spartakistes ou "indépendants". (cf. Ludwig Turek - "Ein Prolet erzählt", Verlag Neues Leben, Berlin/DDR, 1957, p.213...)

(104) cf. sur ce point Pierre Broué - "Révolution en Allemagne" p. 180 et Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 52

(105) cf. Erwin Könnemann - ibidem, p. 53

(106) On peut ici rappeler l'attitude de Gustav Kirchner dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" : il ne pense qu'à se servir du pistolet qu'il a dérobé à un permissionnaire endormi.

(107) Appel publié sous le titre "Alle Macht den Arbeiter- und Soldatenräten", in "Die Rätebewegung", (Herausgegeben von Günter Hillmann, Rowohlt, Reinbeck bei Hamburg, 1971, p. 98-99)

(108) Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 201

(109) On avait réquisitionné les explosifs des mines et des ouvriers ingénieux avaient fabriqué des charges de dynamite et inventé des systèmes de lancement de celles-ci. (cf. Otto Gotsche, ibidem, p. 210)

(110) cf. son ouvrage qui contient un certain nombre de souvenirs sur ses luttes politiques passées, notamment le chapitre "Gedanken zum 1. Mai". Karl Grünberg -"Episoden, Sechs Jahrzehnte Kampf um den Sozialismus", Dietz Verlag, Berlin 1969, p. 156-159.

(111) cf. plus haut, p. 214-215

(112) Il emploie le terme dans "Märzstürme", T.1, p. 210

(113) cf. Otto Gotsche - ibidem, p. 233-234

(114) cf. Erwin Könnemann - H.J. Krusch - "Aktionseinheit contra Kapp-putsch", p. 428-429.

(115) cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap. VII p. 78 et le chapitre qui y est consacré dans Erwin Könnemann-H.J.Krusch - ibidem, p. 251....

(116) Hans Marchwitza - "Märzstürme an der Ruhr", in "Arbeitereinheit siegt über Militaristen", Erinnerungen an die Niederschlagung des Kapp-putsches, März 1920, herausgegeben vom Institut für Marxismus-Leninismus beim Zentralkomitee der SED, Berlin 1960, p. 40

(117) cf. plus haut, p. 137

(118) cf. Pierre Broué - "Révolution en Allemagne", p. 730-732

(119) Notammen Wilehm Zaisser, alias "Général Gomez", Baumann, alias "commandant Schindler" ou Hans Kahle, alias "colonel Hans.

(120) sur cette organisation, cf. Pierre Broué, "Révolution en Allemagne", p. 733.

(121) Bodo Uhse se fait l'écho des craintes des milieux bourgeois en Bavière devant cette évolution qui faisait de la Thuringe un bastion révolutionnaire redoutable à leurs frontières. (cf."Söldner und Soldat", p. 73-74)

(122) cf. notamment le témoignage de Walter Ulbricht sur ce point, cité par "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap. VII, p. 227.

(123) Nous aurons du reste l'occasion de revenir sur ce point capital dans notre Deuxième Partie à propos de l'étude de l'expérience de la guerre.

(124) Adam Scharrer - "Vaterlandslose Gesellen", p. 189

(125) Adam Scharrer - ibidem, p. 235

(126) Richard Müller, dans son ouvrage "vom Kaiserreich zur Republik" définit ainsi sa position à propos de la nécessité pour chaque homme de confiance de prévoir un remplaçant pour le cas où il serait arrêté ou incorporé de force :"Parmi les chefs de l'USPD se trouvaient certes des camarades qui pouvaient prendre ma place, mais je refusais de nommer comme remplaçant un politicien de parti, parce que l'indépendance que les hommes de confiance révolutionnaires avaient conservée jusqu'alors face à la direction du parti avait fait ses preuves. Parmi les chefs de la ligue spartakiste, aucun n'entrait en ligne de compte ; après le départ de Rosa Luxemburg, la plupart des chefs spartakistes qui n'avaient qu'une formation théorique, manquaient souvent du sens de la lutte pratique quotidienne." (cité dans "die Rätebewegung", herausgegeben von Günter Hillmann, op. cit. p. 19)

(127) cf. l'introduction de l'étude de Walter Fähnders et Martin Rector, "Linksradikalismus und Literatur", p. 61 ainsi que les chapitres 15 et 16 de l'ouvrage de Pierre Broué - "Révolution en Allemagne".

(128) cf. l'analyse qui en est faite par Walter Fähnders et Martin Rector, par Pierre Broué et l'ouvrage collectif "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap.VII, p. 65

(129) Ceux-ci s'élevaient en mars 1921 à 40 000, ce qui est relativement important compte tenu de l'implantation géographique limitée : Berlin, Hambourg, Drese et la région de Halle-Mansfeld. Chiffres cités par Walter Fähnders et Martin Rector, "Linksradikalismus und Literatur", p. 62

(130) Un article publié dans la "Rätezeitung" (n° 54 de 1919) émanant des milieux qui quittèrent le KPD pour fonder le KAPD est clair sur ce point : il fallait créer une organisation d'entreprise :"la réalisation du socialisme exige le recours à des méthodes de lutte révolutionnaire contre le régime de violence de la bourgeoisie. La force du prolétariat ne réside

pas dans le bulletin de vote mais dans le refus de sa force de travail. Le climat qui règne dans l'entreprise est le baromètre de la capacité d'action du prolétairat. Il s'ávère donc comme une nécessité absolue de transporter le travail d'explication politique directement dans les entreprises, de donner directement aux entreprises les mots d'ordre politiques."
Les supports de cette activité politique seraient des organisations d'entreprise qui, même à effectifs réduits, seraient capables, contre les syndicats "réformistes" d'imposer l'action révolutionnaire. (cf. "die Rätebewegung", op. cit., p. 155-156)

(131) cf. Berta Lask - "Leuna 1921", dont nous avons déjà rendu compte à propos de cette émergence de l'activisme révolutionnaire, p. 126-127 de notre étude.

(132) chiffres avancés par Walter Fähnders et Martin Rector, "Linksradikalismus und Literatur", p. 62

(133) "Die Aktion", 10/1920, cité notamment par Walter Fähnders et Martin Rector, ibidem, p. 70-71.

(134) cf. Pierre Broué - "Révolution en Allemagne", p. 310

(135) cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap.VII p. 220.

(136) Nous avons déjà noté l'engagement total du groupe de jeunes gens d'Eisleben dans ces préparatifs, cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T. 2.

(137) cf. Otto Gotsche - ibidem, T.1, p. 152

(138) cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung", p. 231

(139) cf. ibidem, p. 289

(140) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 232-234.

(141) cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung", p. 319-320.

(142) C'est la découverte par Ernst von Salomon de la grisaille et de la médiocrité des masses révolutionnaires en novembre 1918 qui ouvre le récit dans "die Geächteten".

(143) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p.13. Il qualifie du reste ces foules révolutionnaires de "Kanaille", "Pack", "Mob" et "Pöbel".

(144) Ernst Ottwalt insiste particulièrement au début de "Ruhe und Ordnung" sur ces scènes de désordre : ici c'est l'attaque d'une épicerie fine : "on fait passer à l'extérieur (après avoir brisé les vitrines) du jambon, des conserves, des bouteilles de vin et de mousseux, et une mêlée confuse s'engage pour s'approprier les trophées. De la farine tourbillonne en l'air. Quelques-uns tombent parce qu'ils ont glissé sur des morceaux de lard qui gisent dans le ruisseau. On boit." Ailleurs, c'est le même spectacle : aucun type de commerce n'est à l'abri du pillage :"il y a une couche de débris de verre de plusieurs centimètres sur le pavé." ("Ruhe und Ordnung", p.25)

(145) cf. la Deuxième Partie de notre étude.

(146) Ernst Niekisch - "Deutsche Daseinsverfehlungen", (Berlin, 1950), cité aussi par Werner Maser, "Frühgeschichte der NSDAP", p. 250

(147) Erich Maria Remarque - "Im Westen nichts Neues", cf. chapitre 7, p. 107-119.

(148) Erich Maria Remarque - "der Weg zurück", p. 289.

(149) cf. Erich Maria Remarque - "Im Westen nichts Neues", chap.12, p. 185 :"nous sommes superflus à nous-mêmes, nous grandirons, quelques-uns s'adapteront, d'autres se soumettront, mais beaucoup seront désemparés. Les années passeront et finalement nous sombrerons."

(150) Erich Maria Remarque - "der Weg zurück", p. 279.

(151) Erich Maria Remarque - ibidem, p. 326

(152) Erich Maria Remarque - ibidem, p. 327

(153) cf. Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 50

(154) Anna Seghers - ibidem, p. 170

(155) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 104

(156) Herbert Volck - ibidem, p. 105

(157) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 52.

(158) C'est à cette époque, alors qu'il était membre de l'Organisation Consul et qu'il participait en outre à l'agitation politique violente avec quelques camarades, qu'Ernst von Salomon remplissait huit heures par jour des quittances d'assurances. (cf. "die Geächteten", p. 154)

(159) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 7

(160) Anna Seghers - ibidem, p. 9

(161) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 16

(162) On peut évoquer ici les promeandes dominicales dans le cadre de la famille telles qu'Ernst Glaeser nous les fait revivre dans "Jahrgang 1902".

(163) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 15

(164) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 104-105

(165) Ce jeune garçon avait été chassé de l'école huit jours plus tôt à cause de ses prises deposition contre la guerre. Une opération rendue nécessaire à la suite d'une otite contractée lors d'une séance de préparation militaire l'avait laissé presque totalement sourd. Ce choc psychologique s'ajoutant à la mort de son père au front, il n'avait pu supporter la situation. Comme son père était donc déjà tombé au front, le directeur de l'école devait déclarer"qu'au lieu de consacrer sa vie à la patrie comme l'avait fait son père, cet être faible et lâche s'en était débarrassé. En sa qualité de directeur d'école et de responsable de la Jugendwehr, il devait développer l'esprit de l'honneur et des vertus militaires dans le coeur des jeunes gens qui étaient confiés à sa direction." (Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 112)

(166) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, "die Söhne" p. 221

(167) Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 41

(168) Ernst Ottwalt - ibidem, p. 42

(169) Ernst Ottwalt - ibidem, p. 65

(170) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 50

(171) C'est du reste pour cette raison qu'on peut considérer le premier roman de Joseph Roth, "das Spinnennetz", comme une approche superficielle du phénomène de l'activisme contre-révolutionnaire dans la mesure où il en donne une interprétation psychologique qui, si elle est valable pour un individu donné, ne peut en aucun cas prétendre à être érigée en système définitif d'explication, puisque le contexte économique et social n'est abordé que de façon fort schématique et de plus épisodique.

(172) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 58

(173) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 117

(174) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p. 32

(175) L'expression est de Herbert Volck, dans "Rebellen um Ehre", p. 33) qui dénonce par là le comportement des bourgeois de Königsberg face aux "Rouges".

(176) Herbert Volck - ibidem, p. 25

(177) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 155

(178) Nous avons déjà eu l'occasion de souligner l'opposition de Lieven et de son ami Lütgen au système de valeurs traditionnelles avec ses dix commandements des Sans-Dieux dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung". cf. plus haut p. 71

(179)cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 170

(180) Ersnt von Salomon utilise les termes de "blitzhaftes Erkennen" (ibidem, p. 171)

(181) Ernst von Salomon - ibidem, p. 171

(182) Bodo Uhse évoque à ce propos la valeur symbolique qu'avaient leurs souvenirs communs, tels cette fête du solstice d'hiver où ils avaient mis en fuite un groupe de jeunes filles effarouchées dans la forêt enneigée ou ce naufrage d'une barque chargée de jeunes gens chevelus chantant des chansons populaires qu'ils avaient provoqué sur un lac aux eaux encore glacées. (cf. Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 13-14)

(183) Bodo Uhse - ibidem, p. 13

(184) Bodo Uhse - ibidem, p. 18

(185) Bodo Uhse - ibidem, p. 27

(186) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 139

(187) cf. plus haut, p. 163

(188) Le problème des rapports "chef-masse" était au centre des discussions dans le mouvement parti des "hommes de confian-

ce révolutionnaires" qui tendait à organiser les conseils sur des bases indépendantes des appareils des partis politiques et des syndicats traditionnels. Cf. notamment une analyse du problème publiée dans la "Rätezeitung", n° 5 du 19 avril 1919 sous la signature de Eugen Lewin-Dorsch. (in "die Rätebewegung", op. cit. p. 128-133)

(189) Eugen Lewin-Dorsch - ibidem, p. 129

(190) Eugen Lewin-Dorsch - ibidem, p. 130

(191) Ce recours systématique au bulletin de vote et cette affirmation de l'intangibilité de l'ordre du jour sont caractéristiques de l'attitude d'un Louis Schönhusen chez Willi Bredel ou d'un Hendriks chez Otto Gotsche.

(192) cf. Karl Marx - note sur l'ouvrage de Bakounine "Staatlichkeit und Anarchie", in K.Marx-Fr.Engels Werke, Bd. 18, p. 633 ...

(193) L'influence de ces éléments si elle fut moins sensible à Berlin fut au contraire très forte à Munich dans la république des conseils : la bohême intellectuelle de Schwabing et les anarchistes comme Erich Mühsam ou Gustav Landauer imprimèrent à la république des conseils une orientation volontariste très nette qui lui fut funeste lorsqu'elle fut confrontée aux tâches quotidiennes, notamment aux nécessités de la lutte contre l'intervention des corps francs et des gardes blancs en avril-mai 1919.

(194) Le processus de déclenchement de la grève générale contre le putsch de Kapp ou lors de la "Märzaktion" de 1921 dans la région de Halle-Mansfeld correspond à ce schéma. La grève semble émaner de la volonté spontanée de la masse avant d'être prise en mains par des chefs qui tenteront de lui imposer des buts précis, mais sans aucune coordination véritable avec l'ensemble du prolétariat allemand.

(195)cité par Walter Fähnders et Martin Rector - "Linksradikalismus und Literatur", p. 63.

(196) cité par Walter Fähnders et Martin Rector - ibidem, p.64

(197) cf. Ludwig Renn - "Nachkrieg", p. 345

(198) cf. le tract spartakiste publié le 2ème jour de la grève d'avril 1917 et qui commence par la mise en garde suivante : "on veut vous apater par des cartes supplémentaires (pour l'attribution de rations alimentaires plus importantes)". Cité en appendice à titre de document dans l'édition que nous utilisons du roman d'Adam Scharrer - "Vaterlandslose Gesellen", p. 297.

(199) cf. Erich Knauf - "Ca ira", p. 152

(200) C'est ce type de problématique que traite Franz Jung notamment dans ses récits "Joe Frank illustriert die Welt" (Berlin Wilmersdorf, 1921, literarische Aktionsbibliothek, Bd. 10) : il y évoque les luttes ouvrières dans les mines de charbon américaines.

(201) Raoul Hausmann - "die Macht liegt auf der Strasse", in "die Aktion", 11/1920, p. 474.

(202) Erich Mühsam - in "Revolution", p. 19. cité par Walter Fähnders et Martin Rector - "Linksradikalismus und Literatur", p. 284.

Chapitre 5 : L'APPREHENSION IRRATIONNELLE DU REEL ET SES CONSEQUENCES.

Chemin faisant, au cours de notre description des comportements activistes, nous avons déjà pu constater qu'à de nombreux niveaux affleurent les attitudes irrationnelles, qu'il s'agisse du recours à l'action directe associé au refus de mouler l'engagement politique dans les formes institutionalisées de la vie collective qui ont de tout temps correspondu au désir de rationaliser les rapports humains, ou qu'il s'agisse de l'adhésion au groupe qui apparaissait, dans le cadre d'une communauté affective comme le moyen d'imprimer sa marque personnelle au réel sans utiliser le support de la politique traditionnelle, à savoir le langage qui détermine les objectifs, convainc la masse et définit la nature des compromis ou accords indispensables au fonctionnement de toute société. Il nous a donc paru nécessaire, - sans pour autant analyser encore les causes idéologiques et sociologiques de des affleurements de l'irrationnel, - ce que nous ferons lorsque nous nous occuperons de définir les terrains favorables à l'activisme -, de pousser plus avant cette description des attitudes irrationnalles à partir de l'étude des relations entre nos jeunes activistes et le réel, en l'occurrence de la façon dont ils l'appréhendaient et des conséquences de ce système de relations qui permettront de comprendre leur recours à l'action directe, voire à la violence.

Ce qui frappe en premier lieu dans la relation des expériences vécues par ces jeunes activistes, c'est une dévalorisation systématique de la raison et une défiance aussi systématique à l'égard du langage, quoique pour certains d'entre eux, le langage soit le véhicule normal de leur idéologie personnelle, - et ils ne se privèrent pas de l'employer pour raconter ce qu'ils avaient vécu ou se justifier !. Parallèlement à ces deux traits fondamentaux, nous percevons aussi bien

dans leur discours que dans leur comportement le désir de valoriser la force de l'individu et d'exalter son rôle, ce qui n'est pas du reste sans être antinomique d'une conception du réel comme irréductible aux catégories de la raison humaine. Les conséquences de ces deux attitudes fondamentales sont, telles qu'elles apparaissent dans leur comportement et leurs témoignages, une vision manichéenne du monde reposant sur une opposition simpliste entre le bien et le mal, - quoique l'éthique d'un Lütgens dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" refuse ces concepts de bien et de mal - et, étroitement associée à cette vision du monde, la croyance aux vertus régénératrices du chaos.

1/ Remise en cause systématique du rôle de la raison et du langage.

A) L'activisme et la raison.

a) la raison présentée comme justification de la ligne réformiste du mouvement ouvrier, son dénigrement comme refus de cette ligne par l'activisme révolutionnaire.

Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, le dénigrement de la raison ne fut pas l'apanage exclusif de l'activisme contre-révolutionnaire. Si nous nous reportons aux situations conflictuelles qui virent naître à gauche les nouveaux groupes révolutionnaires qui représentèrent les premières formes de l'activisme face à la politique d'union sacrée du SPD, nous constatons d'abord que le discours des tenants de cette politique s'articulait sans cesse, pour des raisons diverses d'ailleurs, autour du concept de raison et de ses contraires. Dans le cas de la révolte de la jeunesse ouvrière contre la tutelle des instances statutaires du parti alors que la guerre n'était pas encore terminée, le premier arguement des représentants de la ligne traditionnelle du parti fut de contester à des "gamins de quatorze ans", à des

"morveux",(1) le droit de réprésenter un idéal révolutionnaire. Tout au plus s'agissait-il d'amusements et d'enfantillages dans le cas de ces adolescents à qui on refusait manifestement la qualité d'êtres raisonnables. Lorsqu'ils réclamèrent le droit de fabriquer des affiches et de les placarder dans la ville, les jeunes ouvriers et apprentis qu'Otto Gotsche met en scène dans "Märzstürme" s'entendirent à nouveau traiter de morveux tout juste capables de faire des bêtises, de commettre des actions irraisonnées qui ne pourraient qu'attirer des désagréments au parti social-démocrate.(2) Ce qui ressort de cette attitude des dirigeants du mouvement ouvrier organisé, c'était avant tout leur défiance à l'égard de la jeunesse considérée comme non encore pourvue de raison et de faculté de jugement, comme incapable donc d'avoir une action politique cohérente et sensée.

C'est cette attitude que représente, toujours dans le roman d'Otto Gotsche, le vieux social-démocrate Stanger (3) qui militait dans le parti depuis près de quarante ans et qui incarnait la ligne réformiste. Et il ne se faisait pas faute de qualifier les jeunes de "rêveurs" : les théories de la ligue spartakiste n'étaient selon lui que dangereuse illusion et ceux qui les défendaient une poignée de rêveurs capables seulement de provoquer du chahut, mais incapables de faire autre chose que vociférer dans des réunions. Ce même Stanger reprenait à l'occasion un cliché bien usé : selon lui, ces illusions et rêves prendraient bientôt fin au contact de la réalité qui rendrait raisonnable et il prédisait à ses jeunes interlocuteurs que leurs jeunes cornes s'émousseraient vite au contact du réel. Il est intéressant du reste de noter combien ce cliché aboutit finalement à faire accepter le réel, quel qu'il soit, au nom d'une prétendue sagesse, la seule réaction possible de l'individu étant de s'adapter à lui et non de le modifier. On voit par là une justification bien sommaire du réformisme de la social-démocratie qui visait à s'accommoder de l'ordre économique capitaliste existant pour en tirer le maximum d'avantages immédiats.

C'est la même attitude qu'adoptait Louis Schönhusen

face aux jeunes rebelles représentés par Walter Brenten dans le roman de Willi Bredel "Verwandte und Bekannte". Il ne leur reconnaissait aucun droit si ce n'est celui de se plier aux règles du parti et de faire preuve en cela de "raison". C'est du reste pour"aider" cette jeunesse encore immature selon lui qu'Hendriks,dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" proposait comme seule solution aux problèmes de la jeunesse qu'on la fasse bénéficier des conseils et de l'expérience, - donc de la "raison" qu'elle ne possédait pas encore elle-même, -"d'éducateurs qui ont fait leurs preuves, de solides pédagogues et de chefs expérimentés du mouvement ouvrier." (4)

Mais la jeunesse ne fut pas la seule catégorie de population à se voir reprocher son manque de "raison". Dans cette période troublée de la fin de l'année 1918 et du début de 1919, les dirigeants sociaux-démocrates qualifiaient "d'inconscients" (5) ceux qui organisaient des manifestations de la faim devant l'hôtel de ville de Halle. Hendriks, notre chef traditionnel du SPD à Eisleben, tentait à tout prix de dissuader ses concitoyens et camarades d'agir le 8 novembre 1918, qualifiant toute action de "folie", (6) d'acte irréfléchi. Dans le même temps, à Berlin, dans l'usine où travaillait Hans Betzold, le personnage principal de "Vaterlandslose Gesellen" d'Adam Scharrer", les responsables syndicaux faisaient sans vesse appel au sens de la "responsabilité" des militants, qualifiant ainsi d'irresponsable toute action révolutionnaire. (7) Une attitude identique se retrouva quelque temps plus tard lors des négociations menées entre les syndicats et la direction des mines de Mansfeld. Selon la relation qu'en donne Otto Gotsche dans "Märzstürme", le négociateur syndical en appelait à la raison des ouvriers en insistant sur la situation particulièrement difficile dans laquelle se trouvait l'entreprise en 1919. Ce serait faire preuve d'irresponsabilité selon lui que de vouloir ne pas tenir compte du bilan d'exploitation déficitaire. Par là, le négociateur syndical se plaçait délibérément dans le cadre d'une structure capitaliste et de ses impératifs : bien loin de la remettre en cause, sa "raison" lui commandait de modeler son action, en l'occurrence son absence d'action, dans ce moule intangible. (8)

A la limite, les défenseurs de l'ordre établi tentèrent même de jeter le discrédit sur certains contestataires et rebelles en les faisant passer pour des malades mentaux. Si nous étudions l'itinéraire de Max Hölz, nous constatons combien son attitude, aussi bien à l'égard de la guerre qu'il vécut comme combattant du front, que face aux problèmes de l'immédiat après-guerre, était marquée au coin de l'irrationnel et combien la tentation fut grande pour ses adversaires d'exploiter la situation et d'en faire un cas pathologique. Il est déjà caractéristique de noter qu'il fut profondément choqué lors de l'offensive de mars 1918. (9) Enseveli dans sa tranchée par l'éclatement d'un obus, il dut subir quelques jours plus tard, alors qu'il était encore sous ce choc, une douloureuse intervention chirurgicale : l'extraction sans anesthésie d'ongles du pied qui s'étaient incarnés. Sa réaction à l'opération fut si violente qu'il fit un séjour de sept semaines dans un asile d'aliénés et fut réformé pour ce motif. Dès ce moment-là, il était classé par la société dans le groupe de ceux qui refusaient le réel avec toutes ses conséquences et qui se révoltaient violemment contre lui. Bien que son séjour dans cet établissement de soins ait été de courte durée, bien qu'il ait été motivé par les répercussions d'une conjoncture particulière sur un individu, ce passé pathologique devait rester présent à la mémoire de ceux qui par la suite eurent à juger son action. Lui-même ne dit-il pas d'ailleurs qu'il se rapprocha du mouvement communiste pour des raisons purement affectives ? (10) Ces raison qu'il qualifie d'affectives furent systématiquement qualifiées d'irrationnelles et à la limite de pathologiques, même et surtout dans la presse de gauche lorsqu'il comparut devant ses juges pour sa participation à la "Märzaktion" de 1921. On put lire par exemple dans le journal "Republik" du 25 juillet 1921 (organe de l'USPD à Kiel):"A notre avis, cet homme doit être enfermé dans un asile d'aliénés, parce qu'il a une idée fixe : il veut faire la révolution et la guerre avec des barres de fer et des tenailles, recourant à l'arbitraire et au sentiment d'humanité, exploitant le romantisme des bandes de bringands et usant de

pathos. Il nous apparait ainsi comme un rebelle en proie à des troubles psychiques. Un cas intéressant pour les psychiatres." (11) Un tel jugement sinscrit déjà dans une perspective aujourd'hui connue : celle qui consiste à faire de tout contestataire de l'ordre existant quel qu'il soit, un malade mental ou à tout le moins un marginal et un inadapté.

On comprend dès lors pourquoi toute utilisation de termes évoquant de près ou de loin la raison dans le discours des chefs du mouvement ouvrier put être ressentie comme suspecte a priori et pourquoi un adjectif comme raisonnable put se charger d'une signification péjorative. En effet, était considiré comme "raisonnable" dans ce discours quiconque tenait compte de l'ordre existant comme d'une donnée intangible, donc quiconque acceptait le réel tel qu'il était et ne visait pas à le transformer. Etait considéré en revanche comme pure folie ce qui débouchait sur une action susceptible de le remettre en cause. D'emblée donc, l'activisme révolutionnaire refusa cette"raison" qu'on opposait systématiquement à ses analyses et à ses projets ; mais, au-delà de ces discours lénifiants, il refusa aussi tout ce qui,de près ou de loin,ressemblait à l'éducation de cette raison dont on attendait que l'individu fasse preuve, notamment la culture.

C'est ainsi que certains jeunes apprentis qui faisaient partie depuis longtemps déjà de l'association culturelle de la jeunesse ouvrière se détournèrent, dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" de cette culture sans vie qu'on leur dispensait régulièrement, tel Ernst Wilde qui déclara un jour à Fritz Gretschke :"Toute la culture n'est que chimère. Tu restes assis là, alors que l'estomac grogne au point que la faim te donne des maux de tête. Et un vieux pape du parti te récite des vers du'Wintermärchen' de Heine. Et merde ! Oh, je n'ai rien contre Heine, seulement contre ce vieux scribouillard dont l'estomac pend tout juste sous la pomme d'Adam comme une vieille outre de cuir vide, mais qui ne voit pas qu'à présent il y a autre chose à faire." (12)

Certes par la suite, certains d'entre eux comprirent la nécessité d'étudier les théories révolutionnairee, d'analyser une situation politique donnée sans se laisser aller à une perception purement affective de celle-ci, mais ce faisant, ils tentaient de conquérir à la raison de nouveaux terrains d'application, de la débarrasser de sa fonction bourgeoise et réformiste de pure justification de l'ordre existant pour lui faire jouer un rôle révolutionnaire. Walter Brenten illustre bien dans le groupe de jeunes que met en scène Willi Bredel dans "Verwandte und Bekannte" cette tentative. Qu'on se souvienne ici de la lecture d'ouvrages révolutionnaires qui constituait une part non négligeable de leurs occupations lorsqu'ils se retrouvaient. Toutefois, ce retour à une appréhension rationnelle du réel ne fut que fort lent dans les milieux révolutionnaires car, au cours de notre période de 1918 à 1923 la prédominance de critères irrationnels dans l'appréhension du réel était manifeste. Soumis à toutes sortes de pressions, le mouvement ouvrier ne parvenait pas encore à articuler de façon logique son analyse du réel ni sa stratégie d'ensemble.

b) le refus de la raison comme outil pertinent dans l'appréhension du réel par l'activisme contre-révolutionnaire.

Si à gauche l'activisme récusa pour un temps la raison, c'était au nom de ce qu'il considérait comme la nécessité d'agir. A droite, l'activisme n'était pas moins convaincu qu'il fallait prendre ses distances à l'égard de la raison. Alors que le putsch de Hitler venait d'échouer et que le"Bund Oberland" dont Bodo Uhse faisait partie, ne savait plus dans quelle direction s'orienter, certains idéologues, dont Otmar Spann de Vienne, tentaient de fournir à ces jeunes gens désemparés un support idéologique à leur révolte : c'était l'idée d'un état corporatiste, théorie que Mussolini développait dans la revue "Hierarchia", ou le plan de création d'un espace politique et économique du "Mitteleuropa" des catholiques nationaux-

allemands. (13) Mais toutes ces idées n'intéressaient guère nos jeunes activistes. "Ils faisaient une philosophie de l'absence de chemin dans laquelle nous nous trouvions", écrit Bodo Uhse, "la raison ne passait-elle pas pour suspecte ?" (14) C'est pourquoi à ceux qui leur parlaient de "Weltanschauung" de conception du monde, ils n'offraient que des sourires sceptiques. Car ce terme de Weltanschauung, ils le mettaient comme entre guillemets dans leur langage. Il était tellement galvaudé qu'on ne lui reconnaissait plus aucune valeur. Car la "Weltanschauung" était tantôt démocratique, tantôt chrétienne, tantôt elle justifiait les habitudes de vie des végétariens, tantôt elle était la propriété des adeptes de la gymnastique. "C'était devenu un grelot qui sonnait creux et qu'on agitait dans les séances de conseil d'administration lors de la répartition des dividendes ou dans les locaux de l'Armée du Salut lors de la distribution de la soupe aux pauvres." (15) "Vision du monde" signifiait pour eux avoir une formule pour tout, procédé bien commode de s'accommoder de la vie : on n'avait plus la vie sous les yeux mais une opinion toute faite sur elle. "La conception du monde (ainsi comprise) n'exigeait plus d'engagement de l'individu, elle était un acquiescement qu'on donnait au monde. Nous nous en débarrassion en haussant les épaules, et nous étions prêts à toutes les aventures." (16)

Suspecte parce que galvaudée, parce que servant à justifier le réel tel qu'il était, toute conception du monde, toute appréhension qui se prétendait rationnelle du réel était aussi refusée car elle était considérée comme incapable d'en rendre compte : la raison humaine qui la produisait n'était pas l'outil susceptible de permettre la connaissance de la réalité. De plus, dans son application au domaine de la politique, la raison ne pouvait produire qu'un système débouchant finalement sur une trahison de la nation dont elle ne parvenait pas à saisir l'essence.

Il est caractéristique en effet que pour l'activisme contre-révolutionnaire, pour ce qui est de la connaissance du réel, la raison était considérée comme incapable de nous four-

nir un cadre adéquat. C'est l'expérience que fit le jeune Ernst von Salomon lorsque l'irréparable se produisit en novembre 1918, lorsque furent connues les conditions de l'armistice, c'est à dire l'effondrement de l'Allemagne. Ce qui arrivait alors était proprement incompréhensible. Notre jeune homme se trouvait devant l'immeuble d'un journal et il lisait les conditions de cet armistice qui s'étalaient sous ses yeux, en caractères gras sur les feuilles placardées au mur. Ses réactions furent alors purement physiologiques d'après ce qu'il nous rapporte dans "die Geächteten". Après une première réaction d'irritation à la lecture de ces phrases laconiques, - c'est à dire après une première réaction d'ordre rationnel -, le physiologique prit rapidement le dessus. "J'eus ensuite l'impression", écrit-il, "que la faim à laquelle je croyais m'être habitué, déchirait les parois de mon estomac. Cette impression monta jusqu'à mon cour, m'emplit la bouche d'un vide putride et fit jaillir dans mes yeux des éblouissements au point que je ne pouvais plus voir les gens qui étaient agglutinés autour de moi, que je ne pouvais plus rien voir d'autre que le noir des lettres qui, avec leur affreuse impossibilité, m'enfonçaient dans le cerveau une monstruosité après l'autre. D'abord je ne compris pas. Je fus obligé de faire un effort pour comprendre. Je crus que je devais rire, je murmurais des paroles pour moi tout seul, la gorge sèche et plus durait l'acharnement de mes yeux à parcourir ces lignes, plus pesante se faisait la pression qui montait dans ma gorge. Finalement, je ne compris qu'une chose, c'est que les Français viendraient ici, que les Français entreraient en vainqueurs dans notre ville." (17)

Mais aussitôt Ernst von Salomon cherchait une explication à cette situation et il crut la trouver : ce qui venait de se produire était le résultat de l'intervention "d'un destin jaloux qui avait privé (nos héros) de la victoire finale". (18) Par là, il introduisait la notion de destin comme système d'explication de l'histoire humaine, c'est à dire un facteur déterminant le cours des événements qui était incommensurable à la raison humaine. De plus, par l'adjonction du qua-

lificatif "jaloux", il se replaçait dans un univers mythique, celui de la tragédie grecque, dans lequel ni les dieux ni le destin ne toléraient que les hommes soient heureux. Si ceux-ci parvenaient au bonheur, ils s'attiraient alors le courroux des dieux envieux. Par là, nous pénétrons dans un système d'explication des événements humains qui excluait tout contrôle rationnel par le fait même que le cours des événements était déterminé par des décisions prises par des forces ou êtres appartenant à un autre domaine que l'humain. Ce qui explique du reste les réactions purements physiologiques du jeune Ernst von Salomon, qui se comportait là comme une bête blessée, ignorant tout des causes de ses douleurs.

L'expérience qu'il fit de la guerre lors de son engagement dans le Baltikum confirme cette vision irrationnelle du monde qui faisait intervenir comme élément moteur de l'histoire le destin. La guerre qui se déchainait là-bas n'avait rien de rationnel pour lui. L'homme n'était que le jouet de forces qui le dépassaient. "La guerre que nous pensions mener nous menait elle-même", écrit-il dans "die Geächteten". (19) Et la description qu'il donne des combats confirme cette conception de la guerre qui "vint comme un géant sur le pays, et il n'y avait rien qui pût se dérober à son emprise." C'était elle qui poussait ces jeunes hommes comme dans un instant de folie sur les pentes les plus raides ou qui les faisaient s'aplatir dans la boue. C'était elle qui broyait le paysage, qui créait un monde où avaient cours des lois d'un caractère unique, c'était elle qui faisait surgir des corps possédés un cri effrayant, c'était elle qui sculptait ces visages aux cicatrices rouges et aux yeux hagards, c'était elle qui faisait s'enflammer les charpentes des maisons et ressurgir toutes les passions de l'homme de l'âge de pierre, au-delà de toute forme de culture et d'éducation. (20) La guerre apparaissait comme une force implacable qui avait saisi les hommes et le sol dans ses serres et qui ne voulait plus les lâcher. Elle planait au-dessus de la terre comme un monstre gigantesque dont les formes se seraient découpées sur le fond d'un ciel rougeoyant d'incendies. Le jeune activiste qui ne comprenait pas

les événements qui venait de se produire en novembre 1918 découvrait ainsi que le cours de l'histoire était déterminé en fait par des forces qui échappaient au contrôle de la raison humaine.

Au-delà de cette expérience des événements de 1918 et de l'engagement dans le Baltikum, l'activisme contre-révolutionnaire trouvait la confirmation du fait que la réalité avait une complexité dont la raison ne pouvait rendre compte. C'est en effet une des caractéristiques constantes des systèmes conservateurs de représentation du monde. En récusant la raison ils tentent de réagir contre l'usage de critères rationnels qui pourraient remettre en question l'hégémonie de l'idéologie dominante. Ils prétendent donc s'en tenir au concret, c'est à dire à un donné appréhendé globalement et subjectivement par l'individu, à un donné irréductible aux catégories rationnelles. Ainsi érigé en totalité inaccessible à une définition rationnelle, le "concret" est identifié à la "vie", c'est à dire à une pulsion qui s'inscrirait dans un cadre dépassant de loin les facultés de l'homme et qui échapperait même aux normes de toute société. (21)

Cette guerre vécue par nos activistes contre-révolutionnaires était une des manifestations de cette pulsion profonde.:Cette guerre qui détruisait et recréait le réel, cette force qui poussait l'individu jusqu'à ses limites de résistance et faisait surgir en lui des qualités insoupçonnées, n'éait que la forme visible d'un plan mystérieux qui commandait l'évolution de l'histoire humaine, hors de toutes considération sociales, politiques ou économiques. Et cette vie à laquelle l'activiste contre-révolutionnaire était confronté, était dans sa complexité insaisissable. L'essentiel était d'obéir à ses ordres, à ces pulsions qui semblaient provenir du plus profond de l'individu, de cette zone où l'individu était en contact avec des sphères échappant au contrôle de la raison.

Car qu'est-ce que l'individu dans cette perspective C'est un être dont l'activité rationnelle est loin d'épuiser la réalité qui est semblable à un iceberg dont la partie visible ne doit pas faire illusion sur les vraies dimensions. C'es

un être qui n'a de valeur que dans la mesure où il est intégré dans un ensemble qui lui est infiniment supérieur, à savoir la nation. Et la nation est la seule réalité vivante : elle plonge ses racines dans un lointain passé et survivra quelle que soit la destinée individuelle de chacun de ses membres. C'est au nom de cette réalité vivante, par delà les ridicules et méprisables calculs d'intérêts ou d'opportunité de la raison que l'activiste contre-révolutionnaire assume l'irrationalité de son comportement. Il sait bien comme Ernst von Salomon que ce comportement est pure folie, qu'il se trouve pris dans le "tourbillon du danger". Mais qu'importait pour lui que son comportement pût être qualifié de fou et d'insensé. "Nous étions fous", écrit-il à propos de la rébellion de ceux qui refusèrent le 24 Aout 1919 de regagner le territoire du Reich pour continuer à combattre dans les pays baltes, "et nous savions que nous l'étions. Nous savions que nous serions écrasés par la colère unie de tous les peuples, qui venait se briser autour de notre téméraire armée." (22) Mais cette folie, c'était une série d'actions qui alors préparaient l'avènement d'un nouveau Reich qui permettrait à la nation allemande de survivre dans toute sa puissance. Car la vie - ou la survie - de la nation n'avait rien de commun avec ce que les hommes politiques prétendaient proposer ou mettre en pratique: leurs actes n'étaient que vaine ou dangereuse agitation, quand ils ne préparaient pas, en tentant de se justifier par la raison, la disparition pure et simple de la nation allemande.

C'est pourquoi l'activisme contre-révolutionnaire refusait toute validité aux arguments présentés au nom de la raison et destinés à légitimer l'acceptation du Traité de Versailles et la situation semble-t-il irréversible qu'il pouvait créer pour la nation allemande. Qu'importe que le chancelier Bauer traite nos jeunes activistes et avec eux, tous ceux qui voulaient en refuser la signature de "rêveurs" et "d'esprits confus" (23) ! qu'importe tout ce que pouvait bien déclarer au nom d'une "politique raisonnable" le représentant du SPD Paul Löbe et qu'il veuille présenter ce Traité comme le début d'une nouvelle ère de l'histoire humaine qui se placerait sous

l'égide du droit et de l'idée d'égalité [24] ! Les forces qui commandaient l'évolution de l'histoire ignorait tout de ces idées prétendument éternelles : c'était la guerre qui, de même qu'elle s'emparait des individus et les conduisait, "jetait ses brandons dans toutes les parties du monde", c'était elle qui poussait les régiments dans les champs qui résonnent du tonnerre des canons" et qui "retirait les rênes des mains des chefs militaires effrayés".[25] Quiconque prétendait s'opposer à cette volonté qui dirigeait le cours de l'histoire et commandait le destin des nations méconnaissait donc la nature profonde de ce destin et, s'opposant à lui, il trahissait par là l'avenir de ces mêmes nations.

De même qu'ils refusaient les traités comme illusoire tentative de maîtriser cette force par des règles rationnelles, de même nos jeunes activistes nationalistes et contre-révolutionnaires s'opposaient à ceux qui voulaient ensuite conduire une politique qu'ils présentaient comme raisonnable, notamment ces "Erfüllungspolitiker" qui prétendaient en appliquant toutes les clauses du Traité redonner à l'Allemagne sa place parmi les nations civilisées. Une telle attitude politique équivalait à laisser de côté ce qui était fondamental dans les rapports entre peuples, à savoir la lutte sans merci qu'ils se livrent de toute éternité pour ne s'en tenir qu'à de superficielles considérations déterminées par la conjoncture. Or ce qui se passait à la surface ne les intéressait pas :"Il y avait déjà bien longtemps", écrit Ernst von Salomon à propos de l'année 1921, "que nous ne nous occupions pas de ce qui arrivait officiellement, les soucis des électeurs et des élus ne nous concernaient pas. Les délibérations des parlements, les ordonnances préparées par les ministres, les conférences des grandes puissances ne pouvaient faire parvenir jusqu'à nous les ronds qu'ils provoquaient à la surface malgré le grand tapage qu'ils faisaient. Car nous étions sous la surface et rien de ce qui venait d'en haut ne pouvait bouleverser les eaux jusqu'au fond." [26] Et il ajoutait que ce qu'ils considéraient effectivement comme politique était conditionné par le destin et par lui seul. Aussi, quoi qu'il leur en coûte, anathème lancé contre eux par la société ou

désarroi momentané provoqué par les conséquences directes de leurs actes, ils n'avaient pas d'autre issue que ce refus s'ils voulaient préparer le Reich de l'avenir.

Nous retrouvons ainsi, dans cette hostilité fondamentale à tous critères rationnels, une attitude assez semblable à celle de l'activisme révolutionnaire. D'un côté, l'acceptation de critères rationnels était synonyme d'acceptation du réel tel qu'il était, donc de l'ordre social existant, la politique rationnelle et raisonnable signifiait en fait l'abandon de tout mot d'ordre révolutionnaire et aboutissait à une trahison de la classe ouvrière. De l'autre, l'acceptation de critères rationnels était synonyme de vision superficielle de la réalité au nom de certains intérêts conjoncturels et débouchait sur une trahison de la nation dont le destin était incommensurable à la raison de l'individu et a fortiori à ses intérêts passagers. Le refus de la raison était dans un cas comme dans l'autre la conséquence immédiate de l'utilisation qui en était faite dans des circonstances données pour justifier une politique d'immobilisme ou d'abandon, il s'expliquait donc essentiellement semble-t-il, - et nous aurons l'occasion de le montrer dans la Deuxième Partie -, de façon purement conjoncturelle. Mais dans les deux cas perçait l'idée, au-delà de ces considérations conjoncturelles, que la raison était incapable de maîtriser le réel et que le cours de l'histoire s'inscrivait nécessairement en dehors de son emprise illusoire sur l'événement.

B) L'activisme et le langage.

Le véhicule normal des catégories rationnelles aussi bien dans l'appréhension du réel que dans les tentatives faites par les sociétés humaines pour régler leurs rapports étant le langage, il était logique que ce refus de considérer la raison comme outil pertinent débouche sur une critique systématique du langage et de toutes les institutions qui en font la base même de leur fonctionnement. C'est dans ce cadre que s'inscrit notamment l'antiparlementarisme de tout activisme

que, dans un premier moment de l'analyse de ses manifestations, nous avions relevé comme élément significatif du comportement politique. Comment se manifeste donc cette attitude critique à l'égard du langage ?

a) La défiance de l'activisme révolutionnaire à l'égard du langage.

L'activisme révolutionnaire semble ne percevoir dans les fonctions du langage que sa fonction mystificatrice, et laisser de côté le rôle positif qu'il peut jouer, notamment en faisant découvrir dans une réalité complexe ce qu'au premier abord l'individu n'y avait pas découvert et en permettant une prise de conscience préliminaire à toute action cohérente. Une bonne illustration de ce refus brutal du langage nous est fournie par Otto Gotsche dans son roman "Märzstürme" en la personne du jeune apprenti anarchisant Gustav Kirchner. Pour Gustav Kirchner, dont nous savons déjà avec quelle ferveur il était attaché au pistolet qu'il avait dérobé et qui selon lui constituait le seul argument valable dans les luttes politiques, toute tentative d'explication du réel au moyen du langage n'était que "bavardage". (27) Il se contentait de sentir ou de pressentir ce qui était l'enjeu des luttes qui se préparaient et Karl Tiedt, son jeune ami, avait bien compris la répugnance qu'il éprouvait face aux mots. Celui-ci tentait bien de lui expliquer clairement les objectifs de la gauche révolutionnaire, et cet effort le faisait même transpirer tant la tâche était ardue, il regardait autour de lui, espérant trouver quelqu'un qui pourrait bien l'aider et le soutenir dans cette entreprise. Mais Gustav Kirchner ne voulait rien entendre ; une formule à l'emporte-pièces devait selon lui clore le débat car tout le reste n'était que bavardage. "Le droit, le droit nous l'avons là où nous sommes les plus forts" s'écriait-il. Ce qu'il attendait des mots, c'était moins une analyse de la situation que des "instructions précises pour demain et après-demain". Le langage ne devait fonctionner pour leur que comme véhicule d'ordres à application immédiate.

Cette attitude avait son origine dans une défiance instinctive à l'égard du langage qui était considéré par lui et par ceux qui réagissaient comme lui, comme un piège. Bien loin de contribuer à dissiper l'opacité du réel, il l'accentuait et toutes les explications qu'il pouvait véhiculer n'étaient en fait que des constructions fallacieuses destinées à berner l'auditoire. Au Parlement, il n'y avait que des "tourneurs de phrases" (28) qui s'entendaient bien à dénaturer la réalité. Que signifiaient les mots si ce n'est, dans ce temple du bavardage, une tentative pour séduire l'auditoire, gagner ses faveurs et finalement le tromper ? A quoi bon participer à ces joutes verbales puisqu'en dernière analyse elles n'avaient d'autre but que d'échafauder des fictions et pervertir le robuste sens commun qui pensait toute situation en termes brutaux de rapports de forces ? Compter des bulletins de vote pour envoyer des représentants au Parlement n'avait aucun sens, il valait mieux, pour Gustav Kirchner, faire le recensement de ceux qui étaient prêts à lutter dans la rue et leur procurer des fusils.

On peut comprendre cette attitude si l'on se reporte aux conditions de vie et de travail qui, dans les secteurs de l'économie où se recrutèrent les activistes révolutionnaires, ne laissaient guère de place à une formulation claire de la situation. Si nous étudions la répartition géographique des foyers de l'activisme révolutionnaire, nous constatons qu'ils apparurent dans les régions où les conditions de vie et de travail étaient les plus dures, en l'occurrence les régions minières (Bassin de la Ruhr, Bassin de Mansfeld-Eisleben) et les régions à forte concentration d'industrie de base (chimie, sidérurgie) où la protection des travailleurs étaient encore insuffisante contre les risques d'accidents et où les atteintes diverses à l'organisme du fait du bruit, de la chaleur et du dégagement de produits toxiques étaient quotidiennes. En cela du reste nous trouvons des points intéressants de comparaison avec l'éclatement de grandes grèves spontanées dans certains secteurs de l'industrie française à la fin du 19ème siècle, notamment dans les houillères du

Nord et du bassin de la Loire.

Si nous nous référons ainsi au drame "Leuna 1921" de Berta Lask qui décrit le soulèvement de Mars 1921 dans l'entreprise, le chauffeur de chaudières qui au premier acte tente de décrire l'enfer dans lequel il travaille, était l'exemple vivant de l'individu qui ne croyait plus aux vertus du langage ou de la pensée à cause du type de travail qu'il devait accomplir jusqu'à la fin de son existence. Y avait-il en effet place dans son activité pour la pensée articulée ? "Nous des chaudières, nous de l'usine à gaz," s'écriait-il au cours d'une assemblée générale des ouvriers de l'usine, quand nous sommes perchés la-haut sur le four, toute gueule béante et que nous le chargeons, que la braise jaillit en l'air, que la fournaise nous rôtit les semelles et que la fumée empoisonnée tourbillonne au-dessus de nos têtes, ou bien quand nous sommes en bas, devant la porte du foyer, que nous faisons sortir le coke incandescent pour l'amener dans le fossé d'écoulement et que l'eau froide au contact du coke se met à bouillir et jaillit en l'air en vous ébouillantant et qu'avec ta barre de fer tu fais sortir toujours d'autre coke, alors tout est pareil, tout n'est que braise rouge. Tu ne sais plus si c'est la vie ou la mort, ou l'enfer dont parlent les curés. Pour celui qui trime là, les mots et les pensées n'ont pas de sens. Dans la fumée empoisonnée et la fournaise, tu ne te poses plus de questions sur la vie et la mort." (29) On comprend dès lors chez un individu soumis constamment à de telles conditions de travail cette impossibilité de se livrer, au-delà de la description brute de ces conditons de travail, à une analyse plus fine du réel par l'intermédiaire du langage. Il n'attendait que l'ordre qui devait lui permettre de se libérer de cette situation intenable.

Mais parfois aussi le niveau insuffisant de développement culturel et intellectuel du prolétariat industriel conditionna cette incapacité à articuler ce qu'il éprouvait et ce qu'il souhaitait ainsi que cette inaptitude à utiliser le langage comme outil révolutionnaire et support de l'action politique. Cet insuffisant niveau de développement faisait

du recours à l'action directe et à la violence brutale et aveugle le moyen privilégié de l'action politique. Sur ce point encore, la carte des foyers de l'activisme révolutionnaire est instructive : Berlin et les régions montagneuses du Vogtland et de l'Erzgebirge furent des lieux privilégiés pour l'émergence de l'activisme. Outre le fait que toute importante concentration urbaine favorise la naissance de groupes plus ou moins marginaux, il ne faut pas oublier les conditions de vie particulièrement pénibles dans les "Mietskasernen" berlinoises, dans ces logements sombres et étroits, où s'entassaient les familles ouvrières, sans aucun contact avec une quelconque manifestation de la vie de l'esprit. Ce ne fut pas non plus un hasard si les populations du Vogtland et de l'Erzgebirge qui vivaient dans des conditions de dépendance absolue à l'égard de l'employeur qui jouissait en outre de privilèges féodaux et dans une inculture notoire, furent tentées par les aventures activistes de chefs de bande comme Max Hölz. L'analyse cohérente d'une situation donnée était impossible pour ces êtres qui végétaient dans un milieu qui ne s'était guère transformé depuis que Gerhart Hauptmann l'avait étudié à la fin du siècle dernier pour écrire ses "Weber".

Mais les conditions de vie et de travail n'étaient pas la seule explication possible à cette attitude de défiance ou de refus à l'égard du langage. Elle provenait en effet non seulement du fait que nombre de nos jeunes activistes n'avaient guère eu l'occasion d'apprendre à le manier ou le loisir de s'en servir de façon constructive dans leur existence quotidienne, mais aussi de l'usage que les chefs traditionnels du mouvement ouvrier semblaient en faire. Point n'est besoin de rappeler ici que les accords écrits, forme figée du langage, servaient de prétexte à ceux qui les avaient négociés et signés, pour interdire toute action ultérieure. De tels accords permettaient de livrer la classe ouvrière à ceux qui l'exploitaient et l'opprimaient au nom d'un légalisme formaliste qui semblait ignorer que les rapports de force dans la réalité économique et sociale sont en constante évolution. De tels

accords faits de mots n'avaient d'autre but que d'entraver la liberté d'action de la classe ouvrière, voire de rendre possible son écrasement : les accords de Bielefeld notamment qui devaient assurer le retour au calme dans la Ruhr après le putsch de Kapp mais fournirent le moyen légal de réprimer brutalement et d'étouffer le mouvement révolutionnaire, restèrent longtemps dans les mémoires. Quant à l'utilisation faite par les chefs réformistes ou opportunistes du mouvement ouvrier du langage parlé, elle était au centre des critiques formulées par l'activisme révolutionnaire. Les parlementaires, quel que soit le parti auquel ils appartenaient, n'obtenaient d'autre résultat par leurs bavardages, que lemmaintien en place de ce "cadavre puant de la pseudo-démocratie bourgeoise"; se compromettre avec eux, c'était s'exposer à la contamination car utiliser le même langage q'ueux c'était se laisser infecter par les virus qui se dégageaient de cette charogne, comme au simple contact d'un grand contagieux. A quoi servaient en effet ces discours et ces parlottes ? à"faire tenir les masses tranquilles" et "à tourner casaque soi-même." (30)

Mais l'activiste révolutionnaire se défiait tout autant du langage de ceux qui dans leur foi révolutionnaire et leurs utopies d'intellectuels, sans contact avec le monde du travail, créaient la confusion et paralysaient toute action Certes, il ne s'agissait pas, de leur part, de contenir le flot révolutionnaire comme tentaient de le faire les chefs de la social-démocratie et des syndicats réformistes, mais le résultat objectif de leur comportement était le même. C'est ainsi que fut jugée l'action d'Ernst Toller à Munich par nos jeunes révolutionnaires d'Eisleben lorsque la république bavaroise des conseils dut faire face à l'intervention massive de la Reichswehr et des corps francs.

On sait que Lénine avait envoyé le 27 avril 1919 un télégramme à la république des conseils de Munich, télégramme qui contenait des instructions importantes pour la lutte révolutionnaire. Dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" Karl Tiedt donna lecture à ses jeunes camarades de ce télégramme et il le qualifiait de riche des expériences acquises

par la révolution d'octobre."La bourgeoisie doit être dépossédée de son pouvoir, elle doit être expropriée, sinon les travailleurs ne peuvent affirmer leur puissance. On doit organiser la levée en masse des travailleurs, la situation des petits paysans, des ouvriers agricoles et de tous les travailleurs doit être améliorée sur le champ aux dépens de la bourgeoisie. On ne doit pas attendre. Si nous n'intervenons pas dès aujourd'hui, ils utiliseront demain leur puissance et leurs moyens contre nous." (31) Face à cette tactique d'action immédiate préconisée par Lénine et qu'approuvaient Karl Tiedt et ses camarades, on sait qu'Ernst Toller qui dirigeait alors le comité d'action provisoire à Munich, constitué ce même 27 avril et excluant les communistes, préconisait une attitude plus souple à l'égard de la bourgeoisie (32) ; et cet intellectuel était si vivement critiqué par Karl Tiedt à cause de l'utilisation qu'il faisait du langage et de concepts empruntés à un humanisme suranné et à une conception utopiste des rapports humains, héritage du 18ème siècle. Son ami Bernhard était du même avis lorsqu'il analysait chaque phrase de ce télégramme :"c'est là la différence qui existe entre les communistes russes et ces esprits confus comme Toller à Munich. Il radote avec ses bavardages sur la 'dictature de l'amour'. Quand on tue, Bon Dieu, c'est la fin de l'amour !" (33) Il était évident que la situation révolutionnaire exigeait pour nos jeunes activistes autre chose que ces radotages d'intellectuels et ces discours charriant un romantisme verbal qui ne tenait aucun compte du réel.

b) la défiance de l'activisme contre-révolutionnaire à l'égard du langage.

Si pour l'activisme contre-révolutionnaire les motifs de cette défiance à l'égard du langage sont différents de ceux de son antagoniste, ils aboutissent néanmoins au même résultat. Nous savons déjà combien pour Ernst von Salomon qui reste le meilleur témoin du discours de l'activisme contre révolutionnaire dans la mesure où il a tenté d'analyser ses

réactions alors que la plupart des autres récits se cantonnaient dans la relation pure et simple des événements, l'individu n'était que peu de chose en regard de la nation : nous savons aussi que son histoire s'inscrivait selon lui dans un ordre universel qui pouvait apparaître à tout un chacun comme absurde ou régi par le destin mais qui répondait à un plan qui échappait aux calculs d'intérêts ou à notre logique humaine. C'est pourquoi son action n'était pas susceptible d'être comprise par ceux qui croyaient à la justesse et à la légitimité d'un politique régie par la raison humaine. Entre ceux-ci et les activistes contre-révolutionnaires n'existait aucune sorte de compréhension possible ni de dialogue.

Du reste Ernst von Salomon ne recherchait ni cette compréhension ni ce dialogue car il ne comprenait pas qu'on veuille formuler d'après les catégories de la raison des nécessités qui découlaient de la vie propre de cet ordre universel. De même, ceux qui auraient voulu lu demander des comptes n'auraient pas compris des motivations échappant à leur système de pensée rationnel. "C'est ainsi que nous ne pouvions pas répondre à la question qui nous parvenait si souvent de l'autre bord de l'abîme", écrit-il dans "die Geächteten", "à la question :que voulez-vous donc au juste ? nous ne pouvions pas répondre car nous ne comprenion pas la question et les autres n'auraient pas compris la réponse. Les deux parties ne luttaient pas pour le même prix. Car pour ceux de l'autre bord, il s'agissait de préserver ses biens et son existence alors que pour nous il s'agissait d'un processus de clarification. Pour nous il ne s'agissait pas de système et d'ordres, de mots d'ordre et de programme. Nous n'agissions pas d'après un plan et un but nettement cerné, nous n'agission pas, quelque chose agissait en nous. Et la question nous paraissait ainsi idiote et sans objet." (34) Ainsi était atteint le point de rupture pour ce qui était de la communication verbale entre l'activisme contre-révolutionnaire et le monde politique traditionnel, entre l'activiste et ses contemporains. Le langage était inadéquat à toute tèntative d'explication de ce qui au plus profond de l'individu le poussait à agir.

Mais si le langage était impuissant à rendre compte de l'action individuelle, il était tout aussi incapable de régir les rapports humains. Lois, constitutions, traités, conférences internationales, autant de formes que prend le langage parlé ou écrit dans l'effort de rationnaliser les rapports entre les hommes, tout cela était sans objet pour ces jeunes activistes. Nous avons déjà eu l'occasion à propos de l'analyse de leur comportement devant la justice (35) de souligner leur unanime refus des "paragraphes" qui tentaient d'emprisonner la vie et de soumettre l'individu à des règles qui ne tiendraient aucun compte de sa spécificité ainsi que leur mépris profond à l'égard de ces "Paragraphenmenschen" de ceux qui étaient chargés par la société de contraindre l'individu à se plier aux injonctions des "paragraphes". Mais cette attitude qui prétendait au nom de la vie rejeter toute forme de sclérose inhérente à un code écrit, s'appliquait aussi à tout ce qui prétendait régler d'un point de vue rationnel - et par là figé - les relations entre nations ou groupes humains.

L'analyse à laquelle procède Anna Seghers de l'état d'esprit du combattant de corps franc Lieven dans "die Toten bleiben jung" est particulièrement significative. Lorsque Lieven se retrouva sur les terres de la famille von Gleim après la dispersion de ceux qui, en 1921, avaient combattu en Haute-Silésie, il fit un retour sur le passé récent et compara sa situation avec celle des soldats qui en 1918 étaient rentrés du front aigris par une défaite qu'ils n'avaient pas comprise. De même que ceux-ci "n'avaient pu se représenter que par une nouvelle constitution et par des traités et des sanctions tout pouvait être résolu, de même", songeait à présent Lieven, "après les derniers événements qui avaient à nouveau coûté sang et effort, aucun homme ne pouvait croire que tout pouvait être réglé définitivement par quelques hommes d'Etat sans qu'ils y soient eux-mêmes pour quelque chose." (36) L'histoire, c'était le sang qui coule qui l'écrivait et non des rédacteurs de traités, c'étaient les corps francs dans leur lutte contre les insurgés polonais qui la faisaient et non

ceux qui avaient donné l'ordre d'arrêter les combats, qui avaient siégé dans les conférences internationales, qui avaient rédigé des protocoles d'accord et organisé des plébiscites. Lui, Lieven, et ses semblables refusaient cette intervention du langage et l'usage qu'on prétendait faire du papier pour écrire l'histoire, ce qui expliquait leur attente :"La vie vécue, tout le sang qui avait coulé, tout cela devait être tout à coup enserré dans le carcan de formules qui étaient aussi exsangues qu'un article de journal. Personne ne croyait à de telles décisions prises sur le papier. En commun ils en doutaient bien qu'ils aient en commun si peu de choses. Ils attendaient tous la décision définitive, celle qui aurait la chaleur du sang et serait authentique." (37)

Ce qui s'appliquait ainsi aux rapports internationaux était aussi valable pour la vie politique du pays. La comparaison que fait Lieven de sa situation en 1921 avec ce que vécurent les soldats revenant du front en 1918 à propos du nouvel ordre politique qui s'instaurait après l'effondrement du système wilhelminien, s'inscrivait directement dans la perspective vitaliste de l'activisme contre-révolutionnaire. Toute constitution écrite qui fige les structures sociales et politiques ne lui inspire que répulsion.(38) A l'arrière-plan des réflexions de Lieven, on perçoit l'aversion que lui inspirait toute constitution écrite qui était une entrave à la croissance organique de la nation. Car la constitution vivante d'un pays était un mode de comportement des individus, un recueil de règles flexibles comprises par tous et qui tiendrait compte de l'évolution du corps social. L'ultime conséquence de cette conception "vivante" de la constitution et du refus du langage écrit comme vecteur de celle-ci, était la croyance aux vertus régénératrice du chaos, manifestation extrême de l'irrationnalisme de l'activisme contre-révolutionnaire que nous étudierons à la fin de ce chapitre.

C) Absence d'analyse cohérente du réel et dégradation du langage : le recours aux stéréotypes.

a) Perversion du langage et stéréotypes de l'activisme contre-révolutionnaire.

Les conséquences immédiates de ce refus du langage aussi bien pour rendre compte du réel que pour tenter de l'ordonner étaient pour l'activisme contre-révolutionnaire l'absence d'une analyse véritable du réel et le recours systématique à des stéréotypes qui selon lui suffiraient à justifier son action. Quelle que soit en effet la défiance ou l'aversion que l'activisme éprouvait à l'égard du langage, il l'utilisait néanmoins pour justifier son action mais sous sa forme la moins élaborée, c'est à dire sous la forme de clichés ou stéréotypes. La force du verbe résidait alors moins dans sa signification comme système d'explication du réel en tant qu'élément d'une chaine logique que dans le contenu affectif qu'il véhiculait. Finalement, ce que l'activisme contre-révolutionnaire refusait, comme cela s'exprimait notamment dans les réflexions que suggérait à Lieven la situation au cours de l'été 1921, à savoir l'emprisonnement du réel dans un carcan de mots, caractérisait précisément l'usage qu'il faisait du langage. Ces clichés ou stéréotypes peuvent s'ordonner autour de trois grands thèmes : la défaite, le rôle joué avant et après celle-ci par des éléments hostiles à la communauté nationale et les valeurs proposées comme modèles.

Au cours de ces années troubles de l'immédiat après-guerre, il est évident que le choc provoqué par la défaite militaire et l'effondrement de l'Etat en 1918 a pu constituer un événement d'importance considérable qui affecta profondément la conscience collective dans de nombreuses couches de la société allemande. Eduquées en fonction d'une certaine conception de l'histoire que nous aurons à analyser plus loin, ces couches sociales ne concevaient les rapports entre nations que comme des rapports de force pure ; toute évolution historique s'accomplissant sous le signe d'une lutte entre forts et

faibles, une défaite ne pouvait être ressentie immédiatement que comme la marque infamante qui s'attachait à la nation incapable de s'affirmer et donc de survivre. D'un autre côté l'Etat wilhelminien qui avait hissé l'Allemagne au deuxième rang dans le monde pour sa puissance économique et qui aspirait à une hégémonie politique et culturelle, représentait pour ces couches sociales le type même de l'Etat puissant que rien ne parviendrait à ébrancler. La nation allemande qui avait trouvé sa forme politique dans cet Etat, semblait parvenue au sommet de sa force. On comprend dès lors le déarroi de ces couches sociales lorsqu'elles durent vivre en même temps le naufrage de l'Etat wilhelminien et la défaite de ses armées.

Tous ceux qui, comme l'inspecteur des douanes Matthias Brenten dans le roman de Willi Bredel "Verwandte und Bekannte" avaient tracé sur la carte de l'Europe les progrès de l'expansion allemande et suivi l'avance des troupes du Kaiser en terre étrangère, tous ceux qui comme lui avaient fait de l'Ukraine le grenier à blé du Reich, qui avaient annexé les états baltes et la Finlande, reprenant en cela la marche de l'Ordre teutonique et qui à l'ouest avaient englobé dans les frontières du Reich la Hollande, la Belgique et le Luxembourg, (39) ne comprenaient pas ce qui s'était passé et encore moins la misère qui s'abattait sur la nation allemande. Et la jeunesse qui avait reçu dans les universités et les lycées une éducation ultra-chauvine partagea ce désarroi.

Il n'y a donc pas à s'étonner si certains stéréotypes gagnèrent à la cause de l'activisme contre-révolutionnaire ceux qui avaient grandi dans la conviction inébranlable de la supériorité allemande. S'adressant à des masses bouleversées qui vouaient encore un véritable culte à la force comme seul facteur de décision dans les conflits entre nations, qui étaient animés de haine et de mépris à l'égard des autres peuples considérés comme inférieurs ou dangereux et qui cherchaien par tous les moyens à reconquérir la place perdue, ces stéréotypes rassemblèrent en une haine commune contre les Alliés et leurs "fondés de pouvoir" en Allemagne ceux qui n'avaient

pas compris les raisons de la défaite. Le langage utilisé par les agitateurs nationalistes n'était pas destiné à rechercher les causes de la défaite ni les leçons à en tirer, il avait comme seule fonction, en s'en tenant à quelques faits bruts empruntés à la réalité quotidienne, de décrire les charges que l'Allemagne, c'est à dire par extrapolation le simple citoyen, devait supporter et de dénoncer les responsables de cette situation. Un exemple typique nous est fourni par les discours que tenait en 1920 et 1921 à Munich Adolf Hitler, alors encore petit agitateur nationaliste à l'audience fort limitée. Les thèmes en étaient fort simples : il s'agissait de dénoncer les Traité de Versailles comme instrument d'humiliation et de destruction de l'Allemagne. (40)

Le langage devait purement et simplement déclencher des réactions passionnelles dans le public. La répétition de ces stéréotypes tels que "Schandfrieden", "Diktat" et "Novemberverbrecher" associée à la présentation ponctuelle de certains aspects de la misère du soldat du front ou du brave travailleur allemand provoquait dans des consciences politiques frustes et éduquées dans le chauvinisme des réactions de révolte. L'affectivité de ceux qui recevaient ces messages était fouettée, le but de l'orateur était clair : il s'agissait parmi les anciens combattants du front et les milieux nationalistes aigris qui constituaient le gros des auditoires, de susciter des réactions violentes tout à la fois contre les puissances occidentales et ceux qui à l'intérieur acceptaient de pactiser avec elles.

Le même procédé fut utilisé un peu plus tard pour dénoncer les causes de l'inflation. Bodo Uhse, alors jeune membre du "Bund Oberland", n'a pas entendu l'orateur Hitler dans les brasseries de Munich ; mais au cours de soirées organisées par le Bund, il avait entendu d'autres agitateurs nationalistes et il évoque dans son récit "Söldner und Soldat" ces interventions. La démarche intellectuelle et les procédés de Hepp, l'un des chefs du Bund, n'étaient pas différents de ceux de Hitler : "Hepp démontrait par son analyse que tout cela était la consé-

quence du fait qu'on avait arraché au Reich la Haute-Silésie, la Prusse Orientale, l'Alsace-Lorraine, Eupen-Malmédy, le Schleswig du Nord, la conséquence des livraisons brutales de matériel, du montant inouï des contributions de guerre, autant de clauses que les hommes de la République avaient signées de leur nom dans la galerie des Glaces du Palais de Versailles." (41) Des jeunes gens comme Bodo Uhse et Ernst von Salomon ne puvaient accueillir de telles paroles qu'avec enthousiasme et avec eux ceux qui ne rêvaient que de redonner à l'Allemagne sa place dans le monde et qui pensaient par leur engagement obéir à ce qu'ils croyaient être une exigence formulée par la nation.

Le mot-clé du discours de l'activiste contre-révolutionnaire qui s'inscrit dans cette perspective est "Verzicht" l'abandon. Analysant le comportement de ceux qui revenaient du front en 1918, Ernst von Salomon distinguait parmi eux un groupe particulièrement important pour l'histoire ultérieure de l'Allemagne : le groupe de ceux qui ne s'étaient pas libérés de l'emprise de la guerre, par opposition à ceux qui avaient retrouvé métier, profession et soucis quotidiens. Ceux-là "voyaient partout l'abandon et croyaient qu'ils étaient obligés d'être les sauveurs, qu'ils étaient obligés de marcher accomplissant ainsi de façon inconditionnelle leur devoir, ce qui leur conférait leur force d'âme." (42) Cette notion d'abandon, - qui ne signifiait pas seulement dans un sens transitif le renoncement à tel territoire ou à telle prérogative mais employé intransitivement désignait l'attitude d'un individu ou d'une nation qui renonce à la lutte et à jouer son rôle historique -, était naturellement sous-tendue par une conception des rapports entre nations reposant sur l'emploi de la force pure, le faible devant s'incliner devant le fort, le faible devant abdiquer car ne méritant pas de survivre. Toute nation ou tout groupe tenté de renoncer à la lutte - et pour nos jeunes activistes contre-révolutionnaires la bourgeoisie était par essence même un de ces groupes, - était donc condamné à brève échéance à disparaître. Ce qui imposait comme premier devoir par conséquent de réagir contre cette tentation de l'abandon

et de tout mettre en oeuvre pour réactiver les volontés individuelles lorsque la volonté de l'Etat chancelait. Le salut de la nation était au prix de cet effort individuel.

Leur conviction que la puissance allemande était invincible était si forte qu'ils ne cherchèrent l'explication à la défaite et à la situation créée par la Révolution de novembre 1918 que dans l'intervention d'éléments étrangers oeuvrant partout et par tous les moyens à détruire le potentiel de la nation allemande. Par là, nous retrouvons le deuxième grand thèem autour duquel s'ordonnaient ces stéréotypes. Si nous analysons le vocabulaire utilisé par Herbert Volck dans son récit "Rebellen um Ehre" nous constatons une fréquence significative de termes qui tendaient à démontrer que la défaite et ses conséquences étaient dues à l'action d'éléments étrangers à la communauté nationale qui parvinrent à s'infiltrer en Allemagne et à peser sur les décisions des autorités légales. Ici apparaissaient dans le discours de l'activiste contre-révolutionnaire des qualificatifs de type raciste.

Evoquant le mouvement révolutionnaire, Herbert Volc dénonce l'action de ces gredins, de ces types qui poussaient à la révolution mais qui n'étaient jamais en première ligne dans les manifestations : ils étaient éparpillés dans la foule lorsque le danger pouvait devenir imminent tous "ces visages galiciens dont les gueules parlent avec un accent étranger." (43) Et comme un leitmotiv revient dans son récit des journées révolutionnaires de 1918 la dénonciation de ces"meneurs de race étrangère"qui hurlent des slogans à la foule "avec un accent étranger", (44) de ces"meneurs venus de l'étranger qui avec l'aide des salopards de l'intérieur rendent le Reichstag fou" (45). C'étaient ces mêmes individus, "des membres d'une race étrangère" qui vivaient deux ou trois ans plus tard de la vente des dépouilles du Reich en bazardant au plus offrant les armements et les équipements de l'armée allemande. Par là ils continuaient à affaiblir de façon irréversible la nation tout entière. (46) C'étaient encore des individus dont l'origine raciale ne laissait aucun doute qui encadraien

les groupes armés d'auto-défense de la classe ouvrière et selon Herbert Volck, les ouvriers allemands "redoutent le Russe, le commissaire lippu revêtu du caftan." (47) Le bolchevisme était lui-même qualifié chaque fois que le terme apparaissait, "d'asiatique" pour montrer qu'il n'y avait que des rapports contre-nature entre la révolution et l'âme de la nation allemande, de même que tous ceux qui profitaient de la situation difficile pour s'enrichir, les trafiquants et autres personnages louches qui exerçaient leur activité dans le commerce des armes récupérées soi-disant pour les Alliés, étaient qualifiés de "galiciens". (48) Bien que dans son "Fragebogen" écrit à une époque ou certains éléments de droite tentaient de retrouver une viginité politique dans la société de la bonne conscience chrétienne-démocrate, Ernst von Salomon se défende d'avoir été guidé par des considérations antisémites dans son comportement d'activiste, il faut souligner combien de tels arguments pouvaient non seulement être efficaces sur une foule xénophobe, notamment sur les jeunes activistes, mais encore favoriser la résurgence de réactions antisémites plongeant leurs racines dans un fond toujours latent d'hostilité aux juifs.

Il n'est que de se souvenir ici de la haine que nourrissait Theodor Lohse dans le roman de Joseph Roth "das Spinnennetz" à l'encontre du bijoutier Efrussi, quel que soit par ailleurs le rôle que celui-ci ait pu jouer dans le mouvement national. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si au premier rang des thèmes traités dans les discours des premiers orateurs nazis figuraient au cours de cette période de violentes attaques contre la "juiverie internationale". Qu'il s'agisse de dénoncer la conspiration qui à l'intérieur comme à l'extérieur avait contribué à détruire l'Etat et la force militaire allemande, ou de stigmatiser les agissements des spéculateurs et trafiquants dans l'immédiat après-guerre, c'était toujours le même adversaire qui servait de cible : le juif. Au cours des 48 réunions organisées par Adolf Hitler et ses premiers lieutenants du 13 Novembre 1919 au 24 novembre 1920, 12 traitèrent les sujets suivants :"la question juive", "ariens et juifs",

"travailleurs et juifs", "pourquoi sommes-nous antisémites ?" Peu à peu cette campagne antisémite [49] puisant ses argument aussi bien dans certaines théories raciales du 19ème siècle que dans les vieilles traditions du Moyen-âge chrétien, gagnait du terrain. Julius Streicher, raconte Bodo Uhse dans "Söldner und Soldat", savait passionner ses auditoires petit-bourgeois qui ne comprenaient pas les raisons de leur détresse. "La question de la race est la clé de l'histoire du monde. Les juifs sont notre malheur" proclamait-il et il dénonçait la conjuration patiemment ourdie par les juifs telle que la révélait le protocole des Sages de Sion ou leur prétendue avidité pour le sang d'enfants chrétiens qu'ils mêlaient à la farine pour confectionner leur gateau pascal. [50]

A la même époque, celui qui avait été l'un des dirigeants de la social-démocratie et que ses fonctions en Prusse-Orientale [51] avaient rapproché rapidement des milieux contre-révolutionnaires, August Winnig, croyait découvrir les preuves de la responsabilité des juifs dans la catastrophe que venait de vivre l'Allemagne. Non seulement ceux-ci, dénonce-t-il dans son récit autobiographique "Heimkehr", contrôlaient de nombreux journaux à Berlin et les utilisaient systématiquement pour diffamer ceux qui tentaient encore de résister aux forces de désintégration, [52] non seulement ils tentaient de s'infiltrer partout dans l'administration à la faveur de leur formation universitaire de haut niveau, mais encore ils avaient corrompu le mouvement ouvrier allemand. Allant au-delà d'accusations personnelles qui faisaient état de l'origine israélite de Landsberg [53] ou de Haase à qui il déniait le droit de parler de culture allemande, [54] il croyait pouvoir établir avec certitude que le mouvement ouvrier allemand était devenu le lieu privilégié où les juifs mettaient leur plan diabolique en action : analysant la part prise par les cadres bourgeois dans le parti, il conluait :"la couche sociale culti vée n'avait cédé au mouvement ouvrier que ses marginaux et ses médiocres et le juif s'était joint à eux, l'apatride qui cherchait à se fixer, et l'éternel contestataire qui utilisait chaque tension et chaque fissure dans les ordres de valeurs des peuples pour oeuvrer à leur décomposition." [55]

En liaison avec cette interprétation de la défaite et de la misère qui s'ensuivit pour de nombreux citoyens allemands, on peut donc noter l'émergence de vieux thèmes de l'antisémitisme le plus vulgaire, de stéréotypes profondément ancrés dans la conscience collective depuis le haut Moyen-âge chrétien et qui refaisaient surface à l'occasion, système commode d'explication mais aussi incitation à l'action directe à et l'auto-défense du citoyen allemand puisque ceux-là même qui dirigeaient le jeune état républicain étaient quotidiennement dénoncés comme des représentants de l'Internationale juive, tels Walter Räthenau et certains chefs du mouvement ouvrier. Toutes les conditions étaient remplies pour que soient sacrifiés quelques boucs émissaires et que certaines couches de la population, participant à cette atmosphère de pogrom, approuvent ces actes ressentis comme la juste vengeance de la nation contre ceux qui représentaient les forces hostiles dont le combat n'avait pas cessé contre l'Allemagne malgré la signature des traités de paix.

Face à tout ce qui était considéré comme négatif et dangereux pour la communauté nationale, les milieux contre-révolutionnaires et tout particulièrement les milieux activistes proposaient des valeurs positives qui s'inscrivaient elles aussi dans des schémas stéréotypés. A la base de ces systèmes de valeurs proposé se trouvait le "Reich". C'est ce terme qu'utilise sans cesse Ernst von Salomon lorsqu'il essaie de définir le but de son action. C'était le "Reich" qu'il allait défendre avec ses jeunes camarades qui, comme lui, quittèrent Weimar où le patriotisme se diluait dans les jeux parlementaires et les querelles partisanes, c'était un oui au "Reich à venir" qui leur imposait de dire non à ce que l'Etat allemand était devenu après la défaite (56) c'était le "Reich" qui était au centre de ses préoccupations et de ceux qui avec lui étaient prêts à suivre Kapp et Lüttwitz mais aussi à marcher contre eux s'ils faiblissaient dans leur volonté. C'était le "Reich" qui le poussait et avec lui tant de jeunes gens, vers la Haute-Silésie lorsqu'au printemps 1921 elle fut menacée ; ces territoires de culture allemande risquaient d'être perdus

pour le "Reich". Aussi rien ne pouvait les retenir : l'appel du "Reich" les atteignit en plein coeur et ils se retrouvèrent tous dans ces trains de nuit roulant vers Dresde et l'Est. (57) C'était enfin le "Reich" qui justifiait tous les engagements dans les sociétés secrètes et toutes les actions que d'autres jugeaient criminelles.

Mais que signifiait ce terme de "Reich" ? C'était l'image idéale de ce que devrait être l'Allemagne. C'était certes une forme politique dans laquelle se coulerait l'histoir de la nation allemande mais elle n'avait rien de commun avec ce qui existait ailleurs, ce n'était pas un état multinational regroupant des peuples divers que la force maintiendrait unis, ce n'était pas non plus l'Etat de Bismarck malgré la volonté du chancelier de Fer de redonner vie à l'ancien Reich car il avait laissé hors de ses frontières trop d'hommes de langue et de culture allemandes. C'était une forme politique qui faisait éclater les notions traditionnelles d'Etat (58) et qui pouvait même se parer d'attributs révolutionnaires lorsque par exemple un jeune membre du"Bund Oberland" essayait de la définir, dans une salle du chateau de Hoheneck où se trouvaient rassemblées plusieurs sections du Bund :"C'est le Reich allemand de l'avenir,"déclarait-il, "que notre force veut créer sur les décombres et la pauvreté du présent. Un Reich qui rassemblera tous les hommes de langue allemande, un Reich libre d'empereurs et de rois, dirigé et non dominé, par une élité des mielleurs, choisis au sein du peuple conformément à l'ancien droit germanique,un Reich animé d'une volonté pacifique mais doté de la force du soldat, un Reich dans lequel il n'y aura pas place pour des oppresseurs et des exploiteurs, dans lequel quiconque veut manger devra travailler car la liberté du Reich est la liberté de la nation." (59) Tous nos jeunes activistes ne parvenaient pas néanmoins à articuler de façon aussi nette ce que représentait le"Reich" si bien que dans leur discours la confusion existait et des notions comme nation, Allemagne et Reich étaient à tout le moins interchangeables, l'essentiel restant leur nature mystique ainsi que les liens qui existaient, croyaient-ils, consubstantiellement

entre ces réalités ou institutions et eux.

A côté du"Reich" qui désignait le but visé par l'activisme, un autre ensemble de stéréotypes s'organisait autour de l'idée de "mouvement" pour définir cette fois le comportement idéal de l'individu. On se souvient des efforts désespérés du jeune cadet Ernst von Salomon pour rassembler en novembre 1918 quelques hommes décidés à prendre les armes : c'était partout la même résignation chez ceux auxquels il rendait visite. (60) On se souvient aussi du désarroi du jeune Ernst Ottwalt lorsque parcourant les rues de Halle il voyait partout le même spectacle : les bourgeois avaient laissé le pavé aux hordes hurlantes des "Latjer", ils se barricadaient chez eux, ils ne s'étaient pas encore réveillés. (61) Un monde d'écroulait car il n'avait pas compris qu'il devait vivre en se conformant à la grande loi de l'histoire qui était le mouvement. De l'expérience de cet effondrement que beaucoup vécurent au front et d'autres dans les rues des villes où passait la révolution, surgit l'idée que le Reich pouvait être sauvé si les individus comprenaient qu'il fallait accélerer le mouvement de l'histoire au risque de provoquer le chaos. Qu'importait du reste de provoquer le chaos puisque, comme nous le verrons plus loin, il était pour l'activiste éminemment régénérateur ; l'essentiel était de s'intégrer dans le dynamisme de l'époque - Ernst von Salomon n'a-t-il pas un moment cru aux vertus bienfaisantes de la révolution ? et il ne fut pas le seul dans les milieux classés comme contre-révolutionnaires à vivre dans cette ambiguité ! -,l'essentiel était d'agir face à cet Etat qui se créait sous le signe de l'abandon.et de la résignation.

C'est pourquoi ce stéréotype du mouvement qui anime la vie de l'individu comme celle de toute nation, chargea d'un sens particulier des termes empruntés au langage militaire tels qu'offensive (Vormarsch) ou percée (Durchbruch). Le jeune activiste Ernst von Salomon attendait de cette attaque à laquelle il participa dans les pays baltes à la fin de l'hiver 1918-1919, plus que des résultats militaires :"le mot d'offensive avait pour nous qui partions pour le Baltikum un

sens mystérieux, dangereux, mais qui nous rendait heureux. Nous espérions de l'attaque qu'lle nous apporte le suprême accroissement libérateur de nos forces, nous désirions qu'elle confirme la conscience que nous avions d'être de taille à affronter n'importe quel destin ; nous avions l'espoir de faire l'expérience en nous-mêmes des valeurs authentiques du monde." (62) La percée dont rêvaient tous les "Baltikumer" de la trempe d'Ernst von Salomon, c'était moins un succès militaire que ce qui devait les libérer de la sclérose du monde bourgeois, des exigences d'une société figée qui se condamnait elle-même à mort. Finalement, dans cette conception de l'histoire qui reposait sur cette notion de mouvement dans lequel tous les individus, tout comme les nations, devaient s'insérer, l'essentiel était d'agir sans s'interroger sur la justesse de son action, comme le dit Ernst von Salomon dans "die Geächteten". (63)

Qu'importait alors s'ils n'étaient pas compris par ceux qui les entouraient, s'ils les traitaient de dévoyés, d'esprits confus. "C'est ainsi qu'ils ont agi," écrit Ernst von Salomon faisant le point dans "dieGeächteten" sur les années de l'immédiat après-guerre, "des hommes dynamiques dans une époque dynamique et ils ne pouvaient être appréciés que selon des normes dynamiques, à un plan qui ne pouvait que paraître effrayant et menaçant pour le monde qui les entourait. Les étrangers qu'ils étaient devinrent des réprouvés, on les évita, eux dont on avait désiré l'aide, d'hommes d'action, ils devinrent des criminels. Et ils le savaient, et ils n'avaient pas envie de le regretter." (64) En effet, ils étaient profondément convaincus d'obéir à la loi d'évolution de l'histoire, bien supérieure à celles qui régissaient les rapports entre individus ou entre nations. Ils ne faisaient que se conformer à cette loi du mouvement inhérente aux choses que l'homme avait tenté de maîtriser par ses codes et ses textes mais qui s'imposait malgré tout.

C'étaient donc des stéréotypes qui constituaient l'armature du discours de l'activisme contre-révolutionnaire :

et c'était compréhensible dans la mesure où elle ne ressentait pas le besoin d'une approche plus structurée ni d'objectifs plus clairement définis, dans la mesure précisément où, quoi qu'ils fassent, ces activistes perpétuaient un état de fait même s'ils paraient leur idéal de qualificatifs révolutionnaires, donc dans la mesure où ils n'avaient pas à élaborer un nouveau système d'organisation du réel impliquant des structures originales. Mais on peut aussi constater dans l'activisme révolutionnaire certaines attitudes ou énonciations stéréotypées et celles-ci témoignaient d'une appréhension du réel hors des catégories logiques qui a priori semblait devoir être à la base de toute entreprise de transformation révolutionnaire de l'ordre existant.

b) attitudes et énonciations stéréotypées de l'activisme révolutionnaire.

Ces attitudes et énonciations stéréotypées de l'activisme révolutionnaire plongeaient leurs racines dans les courants de pensée anarchistes du début du siècle et s'inséraient dans une tradition qui avait marqué profondément les mouvements ouvriers américains et français. Elles tiraient leur force du fait que certaines thèses anarchistes coïncidaient avec les conclusions que certains individus tiraient à l'état brut de leurs propres expériences personnelles. En effet, elles correspondaient, semble-t-il, à un jugement de bon sens porté dans l'instant à la situation à laquelle ils étaient confrontés sans qu'il y ait d'analyse véritable des différentes composantes de cette situation ni d'élaboration des réponses qu'elle exigeait. Consciemment chez certains représentants de l'activisme révolutionnaire mais inconsciemment dans les masses dont la formation théorique et la conscience politique n'existaient qu'à l'état embryonnaire, le problème des rapports de forces réels aux plans économiques et sociaux était éludé. Il semble, pour reprendre ce que Gustav Landauer déclarait dans "Aufruf zum Sozialismus" (Appel

pour le socialisme) (65) que l'essentiel d'une révolution socialiste n'était pas la lutte pour le pouvoir menée par la classe ouvrière contre le capitalisme ni une modification des conditions matérielles, mais un mouvement d'ordre intellectuel, ce qu'il appelait dès 1895 "révolutionner l'esprit".

C'est cette volonté de révolutionner l'esprit qui animait Karl Tiedt tel que nous le présente Otto Gotsche dans "Märzstürme" lorsqu'il fit ses premières interventions en réunion publique contre les représentants du SPD assimilés par lui aux défenseurs de l'ordre établi. La révolution de novembre avait permis de montrer à la classe ouvrière ce dont elle était capable, mais ce n'était qu'une étape. Après avoir "renversé sur le crassier les débris de la boutique de Guillaume", il fallait à présent selon Karl Tiedt rassembler tout le monde. "Nous devons nous éduquer nous-mêmes pour devenir des hommes libres. Personne ne nous aidera si nous ne nous aidons pas nous-mêmes. Personne parmi nous ne se libèrera des entraves qu'il porte en lui-même s'il n'y met du sien. Les chaines qui nous liaient les mains sont brisées, mais c'est là-dedans," et avec son poing il frappait sa poitrine, "c'est là-dedans qu'il est toujours, celui qui courbe l'échine. C'est là qu'est enracinée la servilité comme la souche d'un chêne abattu. Parce que pendant des siècles on a opprimé et offensé les pauvres." (66) Il est clair que pour Karl Tiedt, qui représentait en ces débuts de la nouvelle république allemande une forme d'activisme révolutionnaire, l'essentiel était d'extirper de l'individu cette accoutumance séculaire à la servilité. La réussite de cette entreprise permettrait seule de donner au mouvement révolutionnaire toute son ampleur.

"Révolutionner l'esprit" consistait donc essentiellement à éduquer l'individu dans le sens du refus de l'ordre établi, à briser en lui des mécanismes de pensée séculaires qui avaient fait de la soumission absolue à l'ordre établi une vertu et le fondement de tout comportement social. Mais le modèle de cette modification ne pouvait pas être fourni par la classe ouvrière trop intégrée dans le procès de production

du capitalisme. C'est ce qu'expliquait ce même Karl Tiedt de façon imagée après avoir souligné l'importance primordiale de cet effort d'éducation de l'individu :"je ne veux pas parler comme un livre, mais celui qui au fond du puits a conduit le cheval de la mine, est pris lui-même sous le joug." (67) Seuls étaient capables de fournir ce modèle et de jouer ce rôle d'éducateurs certains individus qui ne faisaient pas partie intégrante du prolétariat, - ce qui devait du reste déboucher comme nous le verrons plus loin dans une sorte d'idéalisation d'éléments asociaux ou marginaux. Ces individus deviendraient, par leur comportement de rebelles, ceux qui conduiraient le "peuple" au socialisme. Ce terme de "peuple" dans son imprécision et son contenu affectif lourd du pathos révolutionnaire de 1789 et des autres mouvements du 19ème siècle, était par ailleurs significatif de la part de subjectivité inhérente à ce comportement politique, puisqu'il gommait tous les antagonismes de classes, d'intérêts et de culture qui étaient les données objectives de la vie économique et sociale. Ces individus d'exception pourraient conduire le peuple au socialisme car, selon Gustav Landauer, ils étaient les dépositaires de l'esprit ; et, dans une attitude qui n'était pas sans rappeler Zarathoustra prêchant à la foule sur la place de la ville, ils diraient ce que l'esprit leur inspirait, ils parleraient au peuple du peuple à venir. (68)

Cette attitude décrite par Gustav Landauer n'était-elle pas celle adoptée par Max Hölz au cours de son procès ? Nous avons déjà noté l'attitude de celui-ci devant ses juges, transformant ses déclarations en un long réquisitoire contre la bourgeoisie allemande. Sa conclusion était particulièrement significative. D'abord par l'utilisation d'une prose plus proche de la prose rythmée d'un prophète ou d'un prédicateur (69) que du discours argumenté du théoricien ; il n'y avait rien qui dans cette conclusion fût un appel à un effort de réflexion sur le réel, tout n'était que formules destinées à arracher une conviction, à soulever la passion de l'auditoire. Tout n'était par le procédé de la répétition et par la suppression des mail-

lons logiques, qu'une sorte d'incantation. "Je suis un combattant, je suis un homme d'action. Le mot ne peut nous sauver, le mot ne brise pas de chaines, l'action seule libère," s'écria-t-il dans le prétoire. (70) On peut aussi rappeler ici en quels termes il s'adressa à la foule des ouvriers rassemblés à Eisleben lorsqu'il se joignit à eux lors de la "Märzaktion"de 1921. Ces mots qui fouettaient ceux qui l'écoutaient n'avaient rien d'une explication politique, c'était un feu d'artifice qui s'élevait en l'air, c'était un appel dont la force résidait moins dans le contenu idéologique que dans le mot lui-même :"Cent fois poursuivi"; s'écria-t-il, "cent fois trahi et du plomb aulieu depain. Vous pouvez bien envoyer mille soldats pour nous assassiner, nous sommes toujours libres libres parce que l'avenir nous parle avec des mots doux à entendre, parce qu'il brise les lourdes portes de prison de ce temps." (71)

Mais outre le style incantatoire, la conclusion de son réquisitoire contre la société bourgeoise présentait un autre aspect significatif : elle reposait sur une vision du monde antithétique, dont les éléments s'opposaient non en fonction de leur rôle objectif dans l'exercice du pouvoir économique ou politique mais en fonction de clichés qui, non exempts d'influences chrétiennes, s'articulaient dans un système où l'essentiel était constitué par les connotations péjoratives ou laudatives qu'ils charriaient. (72) Pour lui, devant ce tribunal appelé à le juger, il ne s'agissait pas de dénoncer le pouvoir de la bourgeoisie mais de se démarquer d'elle à partir de ses propres catégories morales, à partir essentiellement du concept d'honneur tel qu'il était compris par la bourgeoisie puisqu'il se trouvait lui-même au banc communément appelé d'infâmie. C'est donc autour de ce concept de l'honneur que tournait sa conclusion et le bourgeois qui prétendait le défendre était immédiatement caricaturé : son apparence extérieure prenait le pas sur sa fonction sociale. Dans le même temps, l'honneur prolétarien était exalté en des termes empruntés au pathos chrétien de l'amour du prochain, sans qu'il soit fait une seule fois référence à la puissance objective que le

prolétariat représentait en tant que classe dans le jeu des forces économiques et sociales. "Honneur bourgeois, cela signifie monocle à l'oeil, ventre plein et tête vide..." (on croirait voir une caricature de Georg Grosz)"Pour moi, il n'y a qu'un honneur et il est prolétarien : il signifie solidarité de tous les exploités, il signifie amour du prochain, prouver par l'action qu'on aime son prochain comme son frère. Le monde est notre patrie et tous les hommes sont frères." (73)

Cette conclusion était enfin significative dans la mesure où Max Hölz entendait par son discours "révolutionner les esprits". Il était en effet celui qui avait pris conscience de la nécessité de lutter les armes à la main alors que la masse persistait dans son indifférence. Il était celui qui s'était mis à la disposition du mouvement ouvrier révolutionnaire et qui avait combattu pour lui, s'attirant ainsi la vindicte de la bourgeoisie au pouvoir alors que la masse hésitait. Il était celui qui à présent exploitait sa situation d'accusé pour tenter de tirer la masse de sa torpeur. Le but de son discours était clairement défini à la fin de ce réquisitoire : "Il faut secouer le prolétariat allemand pour le faire sortir du sommeil dans lequel il vit." (74)

Cette absence de fondements théoriques au comportement d'un activiste révolutionnaire du type de Max Hölz avait son origine dans la façon dont il était venu à la révolution. Sans décrire ici dans tous ses détails son itinéraire intellectuel et affectif, nous pouvons cependant noter que c'était la réaction d'un individu à des expériences individuelles qui fut à la base de sa conversion à la révolution. Et le terme de conversion peut être employé sans qu'on puisse parler d'abus de langage pour cet homme qui avait grandi dans un milieu profondément religieux. Les réactions individuelles qui débouchèrent dans le refus du rebelle avaient déjà leur origine dans le comportement de son père tel qu'il nous est décrit au cours du procès : celui-ci qui travailla de nombreuses années comme journalier, n'était pas de la race de ceux qui courbaient l'échine :"Dès qu'il voyait qu'il devait lécher les bottes,

à son patron", déclarait Max Hölz devant le tribunal, "il le quittait et allait son chemin".(75) Grand par son travail mais modeste par ses besoins, cet homme qui n'acceptait pas de courber l'échine mais passait son chemin au lieu de lutter, n'avait rien d'un prolétaire conscient de son appartenance à une classe sociale et cherchant dans la solidarité avec les autres exploités le moyen de lutter. Max Hölz, lui, ne voulut pas passer son chemin, il fit front, au lieu de faire preuve de la même passivité que son père.

Mais sa révolte fut tout individuelle. Celui qui avait travaillé immédiatement après sa confirmation comme journalier sur les terres d'un grand propriétaire terrien, celui qui était parti en Angleterre et y avait connu la faim, et le travail de nuit pour se payer quelques études, qui était retourné ensuite en Allemagne sans trouver d'emploi correspondant à sa qualification, celui qui enfin, après avoir étudié à Dresde tout en étant ouvreur dans un cinéma et ramasseur de quilles dans un établissement de jeux, s'était engagé volontaire pour la Grande Guerre, croyant combattre pour une cause juste, avait ainsi amassé une somme d'expériences individuelles considérable mais n'avait jamais établi de rapports entre la nature de l'ordre existant et sa propre situation (76) ; il n'avait pas perçu la solidarité qui existait entre lui et les autres travailleurs. Son absence de conscience politique était du reste évidente dans le jugement qu'il porta sur la guerre lorsqu'elle éclata. Peu à peu cependant, il découvrit à la guerre ce qu'il avait confusément pressenti dans la société civile, à savoir l'existence d'oppresseurs et d'opprimés. Cette expérience devait être décisive pour son évolution ultérieure. Mais encore une fois, ce fut un choc d'ordre affectif provoqué par le spectacle des combats et les souffrances endurées, qui suscita sa révolte, et comme il le reconnaît lui-même, (77) c'est de façon purement affective (gefühlsmässig) qu'il se rapprocha du mouvement communiste et se rangea aux côtés de la classe ouvrière dans ses luttes.

Certes, il reconnut à ce moment-là qu'il était

nécessaire d'approfondir la connaissance des objectifs du mouvement ouvrier, mais cet approfondissement qu'il dit avoir effectué au cours de son activité illégale, ne parvint pas à faire disparaître de son comportement son attachement à des formes d'action spontanée, à des explosions de révolte, qui le firent participer aux événements révolutionnaires de 1918 à 1921 hors du jeu normal des forces révolutionnaires, qui lui valurent dans certaines régions de l'Allemagne un réel prestige auprès de la classe ouvrière (78) mais qui chaque fois furent vouées à l'échec.

Révolutionner l'esprit par l'intermédiaire d'individus que leur contact avec le réel avait mûris très jeunes et transformés en rebelles, telle était la première constante dans ce discours de l'activisme révolutionnaire. On comprend dès lors que certains individus privilégiés, - parce qu'ils avaient connu la peine du monde et parvenaient à l'articuler de façon frappante, - aient voulu s'adresser au peuple, qu'ils aient pu refuser tout ce qui était cadre organisé de la lutte tout ce qui était parti traditionnel avec"appareil bureaucratique" et chefs.

On connait l'attitude antiautoritaire traditionnelle de l'anarchisme depuis les prises de position de Bakounine qui refusait tout à la fois toute forme de domination étatique et toute discipline révolutionnaire indispensable pour abattre les structures de la société capitaliste. Et ces théories n'étaient pas restées sans influence sur le mouvement ouvrier allemand, comme nous le verrons dans notre Deuxième Partie. Mais nos jeunes activistes révolutionnaires ne s'en tinrent pas à ces prises de position théoriques : à partir de leurs propres expériences, ils récusèrent les chefs traditionnels du mouvement ouvrier, ceux qui des années durant avaient gravi les échelons de la hiérarchie dans le parti ou le syndicat, parce qu'ils avaient perdu le contact avec les masses et ne ressentaient plus eux-mêmes ce que les masses ressentaient quotidiennement. Cette hostilité ouverte à l'é-

gard des chefs traditionnels du parti et du syndicat ainsi qu'à l'égard de la caste qu'ils constituaient et la dénonciation de leur rôle perçu comme funeste devaient être l'une des constantes du discours de l'activisme révolutionnaire.

Dans son récit "Ça ira", Erich Knauf raconte précisément comment des prolétaires se révoltèrent contre leurs chefs du parti et du syndicat et comment ils ripostèrent quasi spontanément au putsch de Kapp dans la région de Gera. C'est pourquoi, en guise d'exergue à son récit, il déclare à l'ami du temps des tranchées qu'il vient de rencontrer fortuitement dans un train de nuit alors qu'il doit faire le compte rendu d'un roman sur la révolution, que "les masses n'ont de leçons à recevoir de personne, pas même de ceux qui se sont élevés au-dessus d'elles pour devenir ses chefs, surtout pas ces masses communément désignées sous le terme de "populace". "Qui donc a jamais versé son sang pour chaque révolution ? Qui est passé à l'action alors que les autres croyaient qu'ils pourraient conclure des compromis là où seule l'action pouvait emporter la décision ? Crois-moi, rien ne me choque plus que la fatuité dont sont souvent empreints les jugements portés sur les autres par des prolétaires qui se sont élevés un peu au-dessus de la moyenne intellectuelle. Et même dans les réunions publiques, je ne peux me débarrasser souvent du sentiment qu'entre les chefs et la masse un fossé se creuse et qu'ils deviennent étrangers les uns aux autres." (79) Ces chefs avaient en effet perdu le contact avec la "vie", car selon Erich Knauf, - qui en cela rejoignait de façon curieuse les théories vitalistes de l'activisme contre-révolutionnaire - c'était la vie qui écrivait les meilleurs romans, ceux où la tension était la plus forte, (80) ce n'était donc pas aux chefs que la masse devait se confier pour la conception et la conduite de toute action révolutionnaire.

Cette défiance envers les chefs traditionnels, même ceux qui étaient effectivement issus du prolétariat, était en effet la constante que nous avons déjà soulignée lors de notre description du comportement général de l'activiste révolutionnaire. Chaque fois que la situation était perçue comme révolu-

tionnaire, le même stéréotype resurgissait dans son discours. Qu'il s'agisse de la rébellion des jeunes ouvriers et apprentis en 1918 contre les permanents du SPD telle qu'elle nous est rapportée par Willi Bredel ou Otto Gotsche, qu'il s'agisse du refus de reconnaitre les instances du SPD et du syndicat qui se manifesta dans l'élection d'hommes de confiance choisis en dehors des "appareils" et la constitution de conseils d'ouvriers dans les usines, tel qu'il nous est décrit par Adam Scharrer dans les usines berlinoises, ou qu'il s'agisse, - le mouvement révolutionnaire mu par une dynamique propre rejetant ceux-là même qui l'avaient animé - du refus de reconnaitre l'autorité de ceux qui avaient constitué contre la social-démocratie le KPD, tel qu'il s'exprime dans les paroles de Malchow, ce membre du KAPD qui au cours des événements de 1921 dans les usines Leuna représentait cette tendance activiste dans la pièce de Berta Lask "Leuna 1921" : ce stéréotype était systématiquement plaqué sur toute situation sans analyse pertinente de celle-ci, et notamment sans considération pour les nécessités d'une organisation sous la conduite de chefs ayant suffisamment de recul par rapport à l'événement brut pour évaluer les possibilités d'action efficaces.

Cette défiance envers les chefs avait comme corollaire une fétichisation de la masse qui, dépositaire exclusive de la "vie", aurait été seule capable d'avoir une action révolutionnaire car en elle était encore intacte la volonté qu'aucune organisation sclérosée ni aucun calcul d'intérêt particulier ne venait paralyser. C'était la leçon qu'Erich Knauf croyait avoir tiré du combat livré par la masse aux environs de Gera à une troupe de renforts destinée aux éléments de la ville favorable au putschiste Kapp. Dans ses propos on reconnait toutes les composantes de cette fétichisation de la masse :"Je sais une chose, je ne cesserai jamais de croire à la masse, à son élan révolutionnaire, à son instinct combatif, à sa disponibilité pour le sacrifice. Elle n'avait pas de chef, et si elle en avait eu un, il n'aurait pas osé lancer la masse sans arme contre les barbelés et les baïonnettes...

Depuis ces événements, j'ai eu beaucoup de déceptions. La masse m'est apparue souvent imprévisible dans ses réactions, et absurde. Mais alors, je pense à cette attaque qui n'eut pas besoin d'un commandement ni d'un signal. L'esprit de la masse s'est manifesté dans cette attaque, ni avant ni après personne n'a demandé le prix qu'elle coûterait, ni le salaire qu'il en retirerait ni même un mot de reconnaissance pour son action... Tout cela, ils l'ont fait non comme un troupeau de moutons que les chiens rassemblent par leurs aboiements mais parce qu'ils avaient la foi, parce qu'ils étaient poussés par la haine et par l'espoir." (81)

Certes il n'oublie pas au passage de rappeler quelques unes de ces déceptions qui lui causa la masse, notamment cet épisode qui vit après un combat victorieux contre le Kappistes, la plupart des combattants révolutionnaires rentrer chez eux, profitant de leur liberté souveraine d'individus pour ne pas consolider leur succès, par exemple en montant la garde la nuit autour de la ville. Il n'en conserve pas moins sa foi inébranlable en la masse, considérant cette incohérence dans son comportement comme une énigme. (82) Car lui, Erich Knauf, qui avait combattu à Verdun, faisait la différence entre ceux qu'il avait vu combattre à ses côtés à Douamont ou au Mort-homme, individus harassés de fatigue, aux visages indifférents, sans réaction ni enthousiasme, et ceux qui s'accrochaient par douzaines aux ridelles des camions pour rejoindre le village où étaient signalés les Kappistes. "ces groupes, sans autre ordre que l'envie d'aller se battre, s'étaient soudés pour former de nouveaux détachements" (83) et représentaient cette masse qui savait se battre et se sacrifier, cette masse dont la volonté n'avait nul besoin de chef. C'était le même instinct qui avait poussé la masse, selon Max Hölz, à se lancer dans le soulèvement de 1921 : selon lui en effet, ce soulèvement ne fut ni l'aboutissement d'une conspiration communiste, ni la conséquence de manoeuvres extérieures à l'Allemagne :"la classe ouvrière révolutionnaire s'est soulevée, poussée par ses sentiments : elle n'a pas voulu travailler sous la surveillance de garde-chiourmes en

armes."(84)

Cette volonté de la masse peut certes s'exprimer sous la forme extrême du soulèvement armé, mais elle s'exprime avant tout sous la forme de la grève qui est elle aussi fétichisée par l'activisme révolutionnaire. Sans doute la classe ouvrière détenait entre ses mains un pouvoir réel, celui de stopper des machines, d'arrêter la production et de contraindre la bourgeoisie à composer avec elle. Mais ce n'était pas cet aspect des choses qui était pris en considération par l'activisme révolutionnaire car il touchait au fonctionnement de la société capitaliste et au rapport de forces qui la sous-tendait, et nous savons combien cette face de la réalité l'intéressait peu. Max Hölz ne déclara-t-il pas au tribunal en 1921 qu'il a "appris que la libération de la classe ouvrière ne peut pas se réaliser dans le combat économique mais qu'un combat pour le pouvoir politique est nécessaire et qu'il faut le mener avec tous les moyens de la violence parce que la bourgeoisie cherche à maintenir la classe ouvrière en état de servitude avec tous les moyens de la violence." (85) Au passage on peut noter ici la convergence entre l'activisme contre-révolutionnaire et certaines formes de l'activisme révolutionnaire dans leur commun mépris pour les faits économiques qui ne seraient qu'un épiphénomène, une manifestation superficielle de la vie.

Ce qui en fait était retenu dans le déclenchement de la grève fétichisée comme élément de première importance, c'était qu'elle apparaissait comme la manifestation de la volonté libre et spontanée de la masse, - et l'on sait combien cet appel à faire preuve de sa liberté pouvait avoir d'écho auprès d'elle, le discours de Max Hölz mentionné plus haut tel qu'il nous est rapporté par Otto Gotsche dans "Märzstürme" en est la preuve vivante, (86) - la grève, c'était l'expression non exempte de bravade du refus de l'ordre établi sans en analyser les conséquences. Elle semblait n'être pas un moyen mais une fin en soi. Si nous nous reportons aux mots d'ordre des grèves de 1917 dans l'industrie d'armement, nous sentons déjà

dans des formules qui devaient au cours des années suivantes être reprises sans cesse, combien on fait appel à la volonté de la masse, combien tout dans le déclenchement de la grève se réduisait à une forme de volontarisme révolutionnaire. "Abandonnez les ateliers et les fabriques ! Cessez le travail ! Travailleur, réveille-toi et reconnais ta force ! Toutes les roues s'arrêteront quand ton bras puissant le voudra !" (87) Il semble en effet qu'on n'allait pas au-delà du geste qui consistait à extérioriser son refus de l'ordre existant et on ne sortait pas de ce cadre qu'était l'usine : elle était aussi fétichisée, comme dans les propos de Malchow, l'ouvrier de Leuna membre du KAPD dans "Leuna 1921" de Berta Lask. Celui-ci déclarait en effetdès le déclenchement de la grève en 1921 alors que le soulèvement devait être organisé militairement : "Nous resterons ici, nous occuperons l'usine, l'usine, notre forteresse." (88) Le caractère religieux de cette dernière affirmation n'échappe pas du reste au lecteur de la pièce, l'usine étant assimilée à la forteresse inexpugnable où la classe ouvrière trouvait refuge comme jadis le peuple de Dieu.

Cette fétichisation de la grève avec la découverte brute d'un pouvoir réel, - celui de faire stopper toutes les machines et toute production si on le voulait -, mais sans perspective d'une transformation des rapports de propriété et de production, laissait naturellement la porte ouverte à toutes les entreprises de provocation et de diversion. Ne comprenant pas toujours le sens de la grève, la masse pouvait être manipulée au nom de sa liberté et de sa nouvelle puissance, elle pouvait se laisser entrainer à des actes de sabotage, soit par des provocateurs patentés, soit par des anarchistes convaincus que la destruction de l'outil de production était comme la grève elle-même, une fin en soi.

Dans "brennende Ruhr", Karl Grünberg a décrit les deux conséquences possibles de cette conception fétichisée de la grève. C'est d'abord l'apparition d'un inconnu qui au cours d'une assemblée générale des grévistes en lutte contre Kapp, s'adressa en termes enflammés à l'auditoire,pour tenter d'exploiter son désir d'action rapide. Reprenant les arguments

de l'ouvrier anarchiste Meiring qui se refusait à toute forme d'organisation de la lutte, même par le canal de comités d'action élus par les grévistes eux-mêmes, il incitait la masse à agir, mais à quelle action ! "Nous voulons être libres," clamait-il, "nous n'avons pas besoin de bonzes. Nous voulons une république rouge de la Ruhr, un gouvernement des soviets comme en Russie. Nous sommes en grève et toujours en grève et il n'en sort rien. Pendant que nous crevons de faim, les gros bonnets, eux, tiennent encore le coup. Ils ont leur cave et leur cuisine pleines et ils rient dans leur barbe. Pourquoi n'allons-nous pas chez eux pour leur prendre ce qu'ils nous ont volé ? qui veut donc nous en empêcher ?" (89)

L'issue proposée à cette grève fétichisée était donc, en l'absence de toute perspective politique, le vol pur et simple des richesses accumulées par la bourgeoisie, le pillage des caves et greniers. Certes les membres du comité d'action présents démasquèrent à temps le provocateur qui voulait entrainer la masse dans une action desespérée susceptible de la déconsidérer et de légitimer une intervention brutale des forces de l'ordre contre de vulgaires criminels de droit commun, mais de divers côtés, des "bravo" avaient retenti dans la salle, signe que de telles paroles risquaient d'entrainer ceux que l'absence de perspective de la grève commençait à lasser. Les propos de l'anarchiste Meiring avaient préparé le terrain à une telle tentative de provocation. C'est ce même Meiring qui devait illustrer pleinement à quelque temps de là, le danger que représentait ce stéréotype de la grève fétichisée. Il ne voyait pas d'autre issue à la situation désespérée que la destruction pure et simple des installations industrielles. Comme il n'avait pas de conception de rechange à la forme de lutte en cours et devant l'intervention imminente des forces de l'ordre, il avait constitué des groupes de dynamiteros pur faire suater les installations des puits de mine à l'approche des troupes. (90) Et il n'eut aucune peine à les constituer car la masse désorienté par l'échec de sa grève dont elle avait tout attendu, était prête à tout tenter, même à détruire ce qui serait demain

dans un nouvel ordre économique, la base de sa puissance.

Cette absence de perspectives positives au-delà du simple refus de continuer à faire tourner les machines et le cas échéant le désir de faire "payer " aux riches et aux "gros" tout ce qui avait été vécu comme injustice ou exploitation, s'expliquaient par la force d'un autre stéréotype que l'anarchisme du début du siècle avait contribué à populariser et que les événements semblaient avoir justifié, notamment l'attitude du SPD auReichstag en 1914 lors du vote des crédits de guerre et con comportement face au mouvement révolutionnaire à partir de 1917. Il s'agissait de la conception selon laquelle toute participation à la vie politique dans le cadre des élections et du système parlementaire était inutile et dangereuse. Nous avons déjà noté les différentes formes que pouvait prendre le refus de participer aux institutions politiques mises en place par la classe dominante (91) et cet abstentionisme politique qui jeta l'anathème sur les institutions et organisations du mouvement ouvrier dans la mesure où elles acceptaient de jouer ce jeu politique.

Cette constante dans le comportement et le discours de l'activisme révolutionnaire s'articulait autour de deux clichés hérités de l'anarcho-syndicalisme qui contribuaient à accrédité la thèse de l'inutilité et du danger d'une tactique qui consisterait à utiliser les institutions de la bourgeoisie pour parvenir au pouvoir : le contact avec ces institutions et ceux qui les peuplaient ne pouvait avoir que la corruption de l'individu pour résultat, quelle que soit par ailleurs son honnêteté, ou même sa rigueur idéologique. Ces institutions ne permettraient aucun changement réel de l'ordre existant.

Cette idée de la corruption inévitable associée à la participation à une activité politique allait au-delà de la simple constatation qui se voulait l'émanation du bon sens populaire "politisch Lied, garstig Lied". Elle s'enracinait dans les expériences que le mouvement ouvrier avait pu tirer au cours des dernières années de ses contacts de plus en plus réguliers avec les organes du pouvoir de la bourgeoi-

sie, ces contacts personnels favorisant toutes les tentatives de corruption, qu'il s'agisse de la corruption financière d'un individu ou de la corruption idéologique. Notre jeune militant activiste révolutionnaire Karl Tiedt n'hésitait pas dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" à dénoncer cette corruption toujours possible et qui l'incitait à prendre ses distances à l'égard de la social-démocratie. "Tous se sont unis contre nous", s'écriait-il dans la salle où s'étaient rassemblés de jeunes ouvriers désireux comme lui de faire avancer la révolution et il rappelait comment les classes dirigeantes avaient réussi à corrompre certains éléments de la classe ouvrière :"L'église, l'école, l'empereur et l'administrateur des fonderies, tous les gros et petits chiens de garde que nous devions nourrir, oui, ils avaient trouvé assez de mouchards parmi nous, ils avaient aussi acheté assez de gens parmi nous qui s'occupaient de leurs affaires sordides." Comme le chef de la social-démocratie manifestait son impatience dans la salle en entendant ces propos, Karl Tiedt éprouva le besoin dans son effort d'explication pour ses jeunes amis, d'aller plus loin dans ses accusations. S'appuyant sur des expériences récentes, il précisa alors ses propos : "Il y en a par exemple qui avant-hier approuvaient encore les crédits de guerre et qui hier proclamaient la république..." (92) Comment donc faire confiance à ces individus et comment accepter dans cette perspective une collaboration quelconque avec le pouvoir que détenaient encore "les autres" ?

Du reste, cette collaboration serait-elle d'une quelconque utilité ? nos jeunes activistes révolutionnaires répondaient à cette question par la négative. Lorsque se posa le problème de la participation aux élections, d'abord de l'assemblée nationale constituante puis du premier Reichstag institué par la nouvelle constitution, nous savons combien furent vives les discussions au sein du nouveau parti de la classe ouvrière, le KPD, certains refusant de le transformer en une association électorale parmi d'autres. Cette défiance à l'égard du parlement et de son fonctionnement que Gustav Kirchner représentait dans le roman d'Otto Gotsche, partait

du principe simpliste que le pouvoir était "dans la rue et non dans la grande maison près de la porte de Brandebourg"(93) dans laquelle ne s'agitaient que des "faiseurs de belles phrases". Dans cet arguement de Gustav Kirchner s'inscrivait en filigrane la conviction que tout organe du pouvoir bourgeois, parce qu'il était un produit du système capitaliste, ne pouvait servir des buts révolutionnaires, que seul le renversement violent de celui-ci pouvait avoir pour conséquence la création immédiate d'un ordre nouveau. En effet, oubliant que la participation aux élections et aussystème parlementaire pouvait n'être pas considérée comme une fin mais comme un moyen, oubliant que cette participation pouvait servir de tremplin pour unparti révolutionnaire, comme le rappelait Fritz Gretschke, pour qui tous les moyens étaient bons pour gagner les masses à la cause de la révolution, nos jeunes activistes ne voyaient là qu'un piège qui leur était préparé, un moyen de plus pour faire perdre à un parti révolutionnaire sa rigueur idéologique et son intransigeance quant aux buts poursuivis.

Le parlement qui était synonyme d'impuissance pour Gustav Kirchner était encore pour Karl Tiedt dont l'analyse était moins fruste, le lieu où se négociaient les compromis et où régnaient en maîtres ceux quisavaient louvoyer entre factions adverses, c'est à dire lellieu où tout révolutionnaire se compromettait avec le pouvoir de l'ennemi de classe et devenait à son tour un social-démocrate. Pour lui, accepter d'entrer dans les institutions bourgeoises,"(c'était)disperser ses forces,(c'était)se perdre dans des broutilles. Mais c'est encore plus, c'est abandonner notre programme, c'est de la politique social-démocrate." (94) Ce qui explique qu'il valait mieux faire confiance aux fusils qu'aux bulletins de vote et qu'au lieu de perdre son temps dans des discussions, il serait nécessaire comme le proclamait Karl Tiedt, de jeter les bases, dès 1920, d'un entrainement militaire des membres du parti et de la jeunesse ouvrière, dons de se préparer à des actions de type putschiste. Ou, comme l'affirmait Max Hölz devant le tribunal, comme nous l'avons déjà noté, de recourir

à tous les moyens de la violence pour lutter contre la violence du pouvoir bourgeois.

Mais qui donc était prêt à se lancer dans ce type d'actions ? Quels que puissent être les arguements de jeunes activistes comme Gustav Kirchner ou Karl Tiedt, les masses ouvrières n'acceptaient pas facilement ce type d'aventurisme sauf sous le coup d'émotions collectives vives. Sans doute cet aventurisme prenait comme modèle le rebelle tant en honneur dans les sociétés préindustrielles et il bénéficiait du prestige dont naguère il avait pu jouir car il rétablissait spontanément une certaine justice (95) par des actions fort concrètes et fort spectaculaires ; mais les risques qu'il faisait courir étaient perçus comme plus importants que les bénéfices provisoires qu'il pouvait procurer : il ignorait - ou feignait d'ignorer les conditions dans lesquelles la bourgeoisie avait consolidé son pouvoir et le rapport de forces provisoirement en sa faveur qui en résultait, il ne tenait aucun compte de la force que pouvait représenter un prolétariat éduqué politiquement et conscient de sa solidarité de classe. Pour compenser ce manque toujours possible du soutien des masses, nos activistes étaient donc prêts à chercher ailleurs que dans la classe ouvrière des alliés et à accueillir parmi eux tous les déclassés, quelle que soit leur origine. Ces déclassés, que leur position marginale dans la société avait immunisés en quelque sorte contre toutes les formes de soumission ou d'intégration, leur semblaient devoir être les meilleurs combattants de la révolution. Un comportement déviant était alors la garantie d'un engagement résolu et total au service de la révolution.

Face à la masse ouvrière jugée veule et incapable d'agir, l'activisme idéalisa ces marginaux. La bande, - ou troupe de choc - dont Erich Knauf raconte dans "Ca ira" la constitution se composait entre autres éléments, de déclassés. Wunderlich, le narrateur, évoque ce qu'elle était : il y avait ses amis, "mais aussi des chômeurs et quelques 'bons à rien' étaient du nombre, tu sais, ceux que l'on nomme des éléments douteux. Tous avaient fait la guerre fraiche et joyeuse, ils avaient l'air d'être capables de mettre tout sens dessus des-

sous, et ils devaient montrer bientôt qu'au cours des quatre ans qu'avait duré la 'grande époque', ils avaient appris quelque chose." (96) C'est aussi avec son dompteur en chômage qu'il reconstitua une nouvelle troupe de choc pour organiser ses expéditions punitives dans l'Erzgebirge. On se souviendra ici que le même Erich Knauf vantait dès le début de son récit les mérites de ce qu'il appelle la populace, c'est à dire des éléments qui étaient parfois des prolétaires à la conscience de classe développée, mais aussi souvent des marginaux que la Grande Guerre avait laissés complètement désemparés, qui auraient pu tout aussi bien être recrutés par des corps francs, et qui avaient mis leur volonté et leur goût pour la bagarre au service de ce qu'ils croyaient être la révolution. N'ayant que leurs "chaînes à perdre", comme le proclame Oskar Kanehl dans son poème "Pöbel", (97) ils n'avaient ni à se soumettre ni à se modérer dans leurs actions, et encore moins à écouter les recommandations de quiconque, pas même du parti représentant la conscience et la stratégie révolutionnaire de la classe ouvrière. Leur position de marginaux méprisés par la bourgeoisie et considérés avec défiance par le prolétariat organisé les confortait dans leur conviction d'être les vrais révolutionnaires et remplaça finalement tout programme politique. Elle leur conférait en quelque sorte un brevet de révolutionnaire au-dessus de tout soupçon.

Au passage, on peut noter qu'avec Max Hölz cette idéalisation des éléments marginaux et asociaux devait atteindre son point culminant lorsqu'il dédia son ouvrage "Vom weissen Kreuz zur roten Fahne" non seulement aux"détenus politiques révolutionnaires victimes de la répression, mais aussi "aux voleurs, homosexuels, souteneurs, criminels et autres escrocs" c'est à dire à tous ceux qui étaient victimes de cette "prétention inouïe de l'état de classe bourgeois" de punir les individus qui ne respectaient pas ses normes. Toutes les frontières semblaient être gommées entre action révolutionnaire et criminalité ordinaire ou déviance, l'ensemble s'inscrivant selon lui dans le cadre de la lutte générale contre la société bourgeoi-

se.[98] "Ce que j'ai vécu dans la prison, ce n'était qu'un fragment de cette réalité que la société capitaliste cache derrière les termes ronflants de justice, exécution humaine des peines, assistance et élévation morale." S'il éprouve dans cet ouvrage le besoin de décrire ces événements de toutes sortes qu'il a vécus, c'est pour "éveiller et aiguiser chez les lecteurs surtout chez les jeunes qui ne sont pas encore sclérosés, la volonté de combattre contre la domination de la classe bourgeoise." [99] Par là, il s'avère que les jugements portés sur la "domination de la classe bourgeoise" et les formes qu'elle prenait, ne s'appuyait plus sur une analyse objective des données économiques et politiques qui la sous-tendaient, mais sur des stéréotypes dont la permancence est encore attestée aujourd'hui dans le discours du gauchisme. [100]

La raison était ainsi refusée par l'activisme de toute obédience comme outil inadéquat pour l'appréhension du réel : elle en méconnaissait les aspects profonds et seuls authentiques ou elle en masquait volontairement les aspects révolutionnaires, raison étant dans tous les cas synonyme de capitulation devant une réalité se perpétuant dans un état d'inauthenticité ou de veulerie. Par ailleurs, le langage en tant qu'effort de cette même raison pour articuler le réel n'était finalement utilisé que sous sa forme la plus impropre à cette articulation, langage ignorant absolument les données objectives et les modifications qu'elles entrainaient nécessairement, langage se réduisant à n'être que le véhicule de clichés et de stéréotypes. L'activisme attendait donc de pulsions irrationnelles ayant leur origine dans l'affectivité individuelle ou dans des sphères dépassant l'individu, et du rôle que certains individus pouvaient jouer du fait de leur engagement personnel, les réponses que la raison défaillante ou détestée ne pouvait lui fournir dans son interrogation sur les relations de l'homme au réel.

2/ Les pulsions irrationnelles comme lien primordial entre l'homme et le réel.

A) Pulsions ayant leur origine dans l'affectivité de l'individu.

Il semble en effet que ce soient en premier lieu des traumatismes ayant leur origine dans le contact direct entre le réel et l'affectivité individuelle et qu'on pourrait qualifier de primaires, qui ont provoqué les comportements activistes de nombreux jeunes gens. La réponse apportée par l'individu à la situation à laquelle il était confronté n'était qu'une sorte de réaction du même type que le réflexe à l'état brut, sans intervention de la raison comme élément de régulation ou d'élaboration. C'était du vécu de ce contact direct, en l'absence de toute intervention de la raison, ou à la rigueur à la suite d'une intervention minimale de celle-ci, que surgissait l'action.

Nous avons déjà noté le type d'impressions purement physiologiques qu'avait ressenties le jeune Ernst von Salomon lorsqu'il prit connaissance des conditions de l'armistice.(101) Pour un jeune cadet éduqué dans le système clos de la caste militaire wilhelminienne et habitué à se tenir sur un sol que rien, semble-t-il, ne devait ébranler, l'impression soudaine que tout s'effondrait autour de lui et que la terre se dérobait sous ses pieds fut le traumatisme qui déclencha le processus d'adhésion à l'activisme : comme il le raconte dans "die Geächteten", après s'être enfermé dans sa chambre dans un état de semi-prostration, il partit à la recherche d'amis pouvant engager la lutte avec lui contre la marée révolutionnaire. Qu'on se souvienne aussi du jeune Ernst Ottwalt et de son désarroi soudain lorsqu'il vit la ville de Halle livrée à la populace, à ces éléments troubles qui renversaient l'ordre établi et la sécurité qu'il représentait, qui molestaient ceux qui naguère jouissaient d'un prestige incontesté et qui mettaient à sac les vitrines des magasins. Ce traumatisme identique à un accés soudain de vertige, déclencha également

le processus d'adhésion à l'activisme : il se mit en quête de ceux qui accepteraient de lutter et s'enrôla dans le "Freikorps Halle". Qu'on se souvienne enfin de Bodo Uhse et de Richard Scheringer, tous deux issus des couches dirigeantes traditionnelles, en l'occurrence de la caste militaire, pour qui la fin de la guerre et la révolution signifièrent la fin d'un monde et qui eurent soudain l'impression d'être livrés à eux-mêmes, sans le secours d'un lien quelconque les rattachant à la réalité. Nous avons vu (102) lors de notre description des comportements activistes l'importance que revêtait l'adhésion à un groupe ou même la création de celui-ci : la recherche de liens nouveaux destinés à remplacer ceux que la catastrophe nationale avait rompus était fondamentale. Parce qu'ils étaient encore trop jeunes pour combattre eux-mêmes, ils renouèrent ces liens en adhérant à des associations ou groupes de jeunes qui furent l'antichambre de l'activisme. Mais ce désarroi, cette impression de vertige, cette expérience de la solitude et de l'isolement ne furent pas les seuls traumatismes déchlenchant le processus d'adhésion à l'activisme et suscitant les comportements activistes perçus comme seule réponse possible.

D'autres types de traumatismes ayant leur origine dans l'affectivité individuelle provoquèrent ces actions de type réflexe. L'aggression subie par l'individu n'avait pas son origine en effet seulement dans l'effondrement d'un monde dont la stabilité procurait peu de temps auparavant la sécurité à l'individu, elle pouvait aussi avoir son origine dans d'autres expériences à différents niveaux. C'était son organisme qui avait été agressé par la faim et les privations des années de guerre, c'était sa sensibilité qui avait été agressée par le vécu de la guerre et du retour à la vie civile. Pour l'instant, nous n'analyserons pas les causes de ces agressions, les divers aspects du "Kriegserlebnis", ni les modifications qu'elles purent entrainer dans l'histoire des individus et de la société, - ce qui sera pour une grande part l'objet de notre Deuxième Partie, - nous nous contenterons à partir de quelques exemples individuels caractéristiques de montrer la fonction de ces agressions comme élément déterminant dans l'élaboration

d'une réponse apportée par l'individu à une situation donnée.

D'un caractère primaire furent les traumatismes provoqués par le contact avec le réel pour les générations qui supportèrent la guerre et les temps difficiles de l'immédiat après-guerre. Au niveau purement physiologique se situa l'expérience de la faim. Certes, elle ne fut pas chez tous nos jeunes activistes un fadteur déterminant pour déclencher le recours à l'action directe. On sait par exemple qu'Ernst von Salomon et ses camarades de l'école de cadets qui souffirent autant de la faim au cours de la dernière année de guerre que les autres couches de la population, étaient profondément vexés par les plaisanteries qui couraient sur eux à Berlin, sur leur col multicolore et leur estomac vide, "parce que (ces plaisanteries) décrivaient crûment en effet une situation réelle, parce que cependant les cadets ne voulaient pas accorder à cette situation le degré d'importance que l'instinct matérialiste de la populace luiaccordait." (103) Ce mépris hautain pour la faim faisait partie intégrante de l'éthique du cadet pour qui la vie consacrée au service désintéressé de l'Etat excluait toutes considérations matérielles ou matérialistes. "Il n'était pas en effet de bon ton de parler des besoins du ventre d'une quelconque façon, bien qu'il fût tout à fait de règle de vanter, dès que l'occasion s'y prêtait, la satisfaction de ces besoins." (104) La faim n'était qu'une épreuve parmi tant d'autres destinée à forger le caractère de l'individu appelé par la suite à se mettre sans partage au service de l'Etat ; la mépriser fournissait la preuve qu'on était capable de se mesurer avec la réalité sans la laisser écraser l'homme.

Mais il n'en fut pas de même dans les autres couches de la population, fort peu sensibles, elles, à la valeur éducative de la faim considérée comme une épreuve dans laquelle se forgerait le caractère de l'individu. On sait que les masses étaient prêtes, après plus de trois années de privations, à agir brutalement pour se procurer ce dont elles avaient besoin

Le déclenchement de la révolution puis le retard considérable pris par la normalisation de la distribution des denrées alimentaires associés au chômage latent furent à l'origine de tentatives de pillages, c'est à dire de la forme la plus spontanée de l'action directe puisqu'elles signifiaient non seulement que la notion de propriété n'était plus reconnue mais que même les rapports normaux entre producteur et acheteur qui subsisteraient dans une société socialiste étaient niés.

Pour les jeunes apprentis de la région d'Eisleben qui sont les personnages principaux du roman d'Otto Gotsche "Märzstürme", guerre et faim étaient rigoureusement synonymes. Si Karl Tiedt considérait que la guerre et la faim, - auxquelles il fallait mettre un terme - n'étaient pas la même chose mais deux éléments d'une autre ensemble qui se situait à un niveau supérieur,(105) c'est à une réflexion déjà relativement poussée sur le capitalisme qu'il devait cette interprétation. Mais les autres jeunes de son âge n'avaient pas la même hauteur de jugement, Gustav Kirchner notamment. Celui-ci avait une façon de penser plutôt fruste, il avait son caractère et était entêté, seule l'action avait de la valeur pour lui et elle devait permettre de résoudre dans l'immédiat le problème de la faim. "S'il ressentait la faim, il était partisan de s'approprier du pain immédiatement, peu lui importait d'où il tirerait. Il prenait là où il trouvait." (106) Gustav Kirchner est ici représentatif du comportement de la masse lasse des privations et prête à tout.

Car tout ce qui touchait à l'alimentation pouvait faire office de détonateur dans une foule exaspérée. On connait l'origine de la manifestation spontanée qui,en juin 1919, dégénéra à Hambourg en une émeute sanglante. Une fabrique de produits de charcuterie avait, dit-on, utilisé de la viande avariée et des boyaux impropres à la consommation pour fabriquer des saucisses ainsi que des cadavres de chats et de rats dont on aurait découvert quelques exemplaires dans un tonneau qui répandait une odeur pestilentielle. Il n'en fallut pas plus pour qu'une manifestation se déclenche, que les manifestants se saisissent de la personne du directeur de cette fabri-

que, - lequel faillit être lynché et fut finalement jeté dans le lac de l'Alster -, et que la situation dégénère en affrontements avec une unité de volontaires temporaires stationnée à Bahrenfeld, dans la banlieue de la ville. (107) Comme les combats qui s'ensuivirent, durèrent trois jours, Noske envoya à Hambourg le 163ème régiment d'infanterie commandé par le général von Lettow-Vorbeck, ancien commandant en chef de Guillaume II en Afrique Orientale, afin de ramener la ville à la raison, ce qu'il fit le 1er Juillet. Cette situation ne fut pas une exclusivité hambourgeoise, elle se reproduisit dans de nombreuses villes où les émeutes de la faim entretinrent qu début de 1919 un climat d'agitation latent.

La faim était un tel facteur d'incitation aux actions violentes que le pouvoir en place tenta à maintes reprises de l'exploiter pour susciter lui-même dans un but provocateur des émeutes localisées. Par là, il déviait les luttes sociales de leurs buts politiques et économiques véritables, ce qui était une tâche relativement aisée dans des masses à la conscience politique aussi fruste que celle de Gustav Kirchner ; il criminalisait tout mouvement de protestation ainsi dévié de son objectif réel, ce qui avait pour effet de détourner de lui les éléments indécis de la classe ouvrière qui auraient pu se rallier au mouvement révolutionnaire mais qui hésitaient à enfreindre la loi morale parce qu'ils considéraient que cette infraction était la conséquence logique et inéluctable de l'action révolutionnaire ; enfin il en prenait prétexte pour ordonner l'intervention des forces du maintien de l'ordre comme à Hambourg, dans l'intention bien arrêtée non seulement de mettre un terme à ces exactions comme il est normal dans toute société organisée mais aussi de mettre hors d'état de nuire les éléments les plus actifs susceptibles par la suite d'activer le mouvement révolutionnaire.

C'est une telle provocation que raconte Adam Scharrer dans son roman "der grosse Betrug" : alors qu'un meeting de chômeurs s'achevait, qui avait regroupé donc des individus plus sensibles que d'autres à de telles actions possibles, un orateur s'était adressé dans la rue à la foule pour l'inciter

au pillage. "Celui qui est trop lâche pour ne pas aller chercher ce dont il a besoin, ne mérite que de crever. Les trafiquants, eux, s'engraissent !" s'exclamait cet orateur. (108) Et de fait, les magasins les plus proches furent soudain pris d'assaut, les vitrines brisées, leur contenu enlevé. La provocation ainsi montée avait pour but de légitimer la répression de toute activité éventuelle du "comité d'action" révolutionnaire dont la presse le lendemain dénonçait la responsabilité dans les pillages qui avaient eu lieu à proximité de Strausberger-Platz.

Si la faim devait provoquer de telles scènes de désordre, la forme la plus rudimentaire de l'activisme, elle fut aussi un élément déterminant dans l'aiguisement des conflits politiques et sociaux dès avant l'éclatement de la révolution de novembre. C'est une série de mesures prises par le service des céréales du Reich à la date du 23 mars 1917 et qui devaient entrer en vigueur le 15 avril qui furent à l'origine du déclenchement des grèves d'avril 1917 à Berlin. Il était en effet prévu, entre autres mesures, d'abaisser la ration quotidienne de farine de 200 à 170 grammes, de réduire de 25 % les rations de farine supplémentaires allouées aux travailleurs de force et de supprimer les suppléments pour enfants et adolescents. (109) L'indignation fut telle dès la publication de ces décisions, que le Ministre de l'Intérieur de Prusse von Lobbel envisageait dans au rapport au gouvernement du Reich la possibilité de l'éclatement de grèves ou de désordres pour protester contre l'aggravation des conditions de ravitaillement.

Les dirigeants des syndicats furent en effet débordés par des comités de grève qui s'étaient constitués dans les entreprises et par les manifestations qui s'organisaient aux cris de "nous voulons du pain !". Mais les tracts de la ligue spartakiste distribués dans les unsines berlinoises, notamment celui distribué le 2ème jour de la grève, tentaient d'infléchir les objectifs de cette grève et de ces manifestations en exigeant l'abrogation de l'état de siège, la suppression de la censure, la liberté totale de parole, de presse,

de réunion et d'association et l'annulation de la loi sur le travail obligatoire. (110) Le mouvement qui s'était déclenché à Leipzig dans les mêmes conditions pour des motifs purement économiques, prenait lui aussi une couleur politique évidente avec, outre des revendications de politique intérieure, l'exigence que le gouvernement se déclare prêt à négocier la paix sans annexion. La faim constitua donc le choc affectif le plus élémentaire qui provoqua l'engagement de couches de plus en plus importantes de la classe ouvrière dans la lutte ouverte contre le pouvoir, une lutte qui ne s'inscrivait plus dans les formes traditionnelles de l'action de la social-démocratie, une lutte qui devait déboucher sur la révolution faite sous le triple slogan de "pain, travail et paix".

Mais la faim ne fut pas seule à créer des situations conflictuelles débouchant sur des comportements de type activiste. Si nous nous reportons à l'histoire de l'individu Max Hölz telle qu'il la relate dans son "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft", nous relevons une série de chocs affectifs provoqués tout à la fois par l'expérience de la guerre au front et par la découverte de l'inégale et scandaleuse répartition des richesses à l'arrière à laquelle un jeune homme blessé, sans travail et se demandant pourquoi il avait sacrifié tant d'années de sa vie, était particulièrement sensible.
Ce fut d'abord la confrontation d'un jeune homme qui s'était engagé volontaire en 1914, enthousiasmé par l'idée de combattre pour une cause qu'il croyait bonne et juste, avec la réalité du carnage auquel il participa sur la Somme et en Champagne notamment. "J'étais si ébranlé par ce que j'avais vécu que je commençais à réfléchir au but que pouvait bien avoir cette boucherie" et il pousuit, évoquant les cadavres mêmés de soldats français, allemands et anglais se décomposant sous le soleil entre les lignes :"que feraient tous les parents et proches qui avaient envoyé leurs êtres chers au front pour la patrie s'ils voyaient leurs maris, pères, frères ou fils dans cet état ?' Je crois qu'alors ils mettraient tout en oeuvre pour mettre un terme à ce massacre." (111) On sait que son

comportement lui valut alors d'être interné dans un asile d'aliénés. (112) Mais ce choc affectif et l'indignation qui l'accompagna le firent se ranger aux côtés des révolutionnaires de novembre. C'est alors qu'il redécouvrit avec plus d'acuité encore aussi bien le peu de cas que le système économique faisait de l'individu, - "chaque fois qu'il se présentait pour demander un emploi, on lui répondait, malgré sa qualification, toujours la même chose :"nous ne pouvons à notre grand regret vous employer à cause de vos troubles nerveux," - que la scandaleuse répartition des richesses, - aux chômeurs qui ne demandaient que du travail et de quoi survivre, les autorités repondaient en menaçant de faire intervenir l'armée contre eux.; à ceux qui demandaient du bois et du charbon pour se chauffer, au cours de l'hiver 1918/1919, on répondait qu'il n'y en avait plus alors que des forêts immenses se trouvaient près de Falkenstein, "mais elles n'étaient là que pour remplir encore davantage les coffres des propriétaires déjà riches à ne savoir que faire de leur argent." (113) Le résultat de ces contacts traumatisants avec le réel fut d'organiser l'action de protestation des chômeurs sur la base d'une sorte de légitime défense contre ce système inique : ils vinrent alors eux-mêmes chercher ce bois dont ils avaient besoin dans les forêts du baron von Trützscher-Falkenstein. L'itinéraire de Max Hölz , de l'engagement volontaire en 1914 au service de l'Etat à la rébellion ouverte contre l'ordre existant en 1918 ne fut pas un cas isolé et lorsque nous analyserons l'expérience de la guerre et ses conséquences, nous verrons combien elle fut, pour de nombreux jeunes gens le facteur décisif dans leur évolution vers l'activisme. Son itinéraire est seulement exemplaire par les extrêmes entre lesquels il évolua.

Mais la guerre ne fut pas seulement le révélateur brutal des défaillances ou crimes d'un ordre politique et social avec comme conséquences l'indignation et la colère, sources de violences, elles provoqua chez d'autres individus un traumatisme d'une intensité au moins aussi forte dans la mesure

où elle leur conféra un pouvoir immense, celui tout à la fois d'imposer sa volonté à des subordonnés, - ce que la vie civile n'aurait jamais permis à cause d'un statut social médiocre -, mais que l'autorité découlant du grade dans la hiérarchie militaire rendait possible -, et d'être maîtres de la vie et de la mort des autres parce qu'on détenait par les armes un pouvoir absolu sur eux. Sans vouloir faire une spécialité de l'activisme contre-révolutionnaire du traumatisme que le retour à la vie civile constitua pour des individus qui sous l'uniforme avaient trouvé une compensation à leur médiocrité sociale ou naturelle, - car il y eut aussi parmi les activistes révolutionnaires des individus qui, à n'en pas douter, cherchèrent dans l'engagement pour la révolution le moyen de valoriser leur personne -, nous ne pouvons que constater, et en cela nous rejoignons différentes analyses des composantes psychologiques du fascisme ordinaire, que cette situation de retour à une vie sans prestige et sans pouvoir fut un élément déterminant du comportement de l'activiste contre-révolutionnaire.

Si nous nous reportons au roman d'Anna Seghers "dieToten bleiben jung", nous y rencontrons deux personnages particulièrement caractéristiques de cette réaction au retour à la vie civile, le chauffeur de von Klemm, Becker, et le brave paysan Wilhelm Nadler. Becker est cet individu que la vie aux côtés d'un officier, donc d'un être supérieur, avait profondément changé car il s'était senti arraché à sa médiocrité. Les liens qui l'unissaient à cet être supérieur valorisaient sa propre personne. C'est pourquoi il s'associa à toutes les missions confiées à son maître, de l'assassinat du spartakiste Erwin à la lutte dans la Ruhr en 1920 contre l'armée rouge, avant d'imposer lui-même sa dictature dans la cuisine et les communs de la maison von Klemm. Wilhelm Nadler est représentatif d'une autre forme de valorisation de l'individu par des moyens inauthentiques : le retour à la ferme signifia pour lui le naufrage dans la médiocrité après qu'il eût connu la gloire et la puissance de celui qui, par ses armes, était investi d'un pouvoir infini sur les autres. Sa femme lui écrivait qu'il fallait faire la récolte de pommes

de terre et prendre en fermage de nouvelles pâtures pour élever une vache de plus. Quelle absurdité ! mais aussi quelle déchéance pour celui qui avait connu le grand souffle de l'histoire de se retrouver assis comme par le passé chez l'aubergiste Zeibel aux côtés de paysans indécrottables et attelé aux mêmes tâches que par le passé, comme si rien ne s'était produit.

Les analyses cependant les plus pertinentes de cette conversion à l'activisme pour des raisons d'ordre psychologique qu'on pourrait définir comme le refus de s'identifier à ce qu'on croit être la médiocrité de la masse, nous sont fournies par Joseph Roth et Bodo Uhse. Qui est en effet le personnage central du récit "das Spinnennetz" de Joseph Roth ? Theodor Lohse était le fils d'un obscur contrôleur des douanes, de surcroît maréchal des logis de réserve. La guerre fit de lui un sous-lieutenant, mais lorsqu'elle prit fin, il dut se contenter de la vie sans joie et sans envergure de précepteur et de secrétaire chez le bijoutier Efrussi. Matériellement sa vie était assurée à grand'peine par de maigres honoraires et par les distributions de légumes secs hebdomadaires que faisait l'association des officiers de réserve à ses membres. Psychologiquement ils ouffrait de son état de subordination après d'Efrussi et du manque de considération dans sa propre famille."Il vivait dans la maison (de sa mère et de ses soeurs) toléré, mal-aimé; on ne lui accordait que peu d'attention et quand cela lui arrivait, il ne récoltait que mépris (on) ne pouvait lui pardonner de n'avoir pas accompli son devoir jusqu'au bout, qui aurait été de mourir en lieutenant et en héros deux fois nommé dans le communiqué du quartier général. Un fils mort serait toujours resté l'orgeuil de la famille. Un lieutenant renvoyé dans ses foyérs et victime de la révolution était une charge encombrante pour ces femmes. Theodor Lohse vivait avec les siens comme un vieux grand-père qu'on aurait vénéré s'il était mort mais qu'on méprisait parce qu'il restait en vie." (114)

La compensation pour ce traumatisme psychologique et ce statut social inférieur, Theodor Lohse allait la

rechercher dans l'engagement total au service de l'activisme sontre-révolutionnaire : il allait faire payer cher aux juifs - Efrussi, dont il était le domestique, était lui-même juif, - et aux Rouges - responsables de son déclassement -, tout le mépris qu'il rencontrait autour de lui. Et avant tout, il montrerait qui il était : "Ah, ils croyaient qu'il était un être insignifiant et sans danger ? Ils allaient le voir. Tous allaient le voir. Bientôt, il sortirait de son coin sans gloire ! il serait un vainqueur et ne serait plus prisonnier de son époque, ni accablé sous le joug de ses journées !" (115) Bientôt son nom s'étalerait en première page des journaux, on ne l'oublierait plus, Théodor Lohse ! on parlerait de lui à Munich et à Berlin. Service dans la Technische Nothilfe, crime de laVehme, répression brutale après provocation de grèves ouvrières, telles furent les étapes dans l'ascension de cet individu qui allait peut-être devenir un chef pour avoir voulu sortir de la médiocrité et de l'anonymat où l'avaient plongé, croyait-il, le retour à la paix et la révolution. (116)

Le cas du jeune Bodo Uhse, pour être différent de celui de ce personnage de Joseph Roth, n'en est pas moins intéressant. Pour ce fils d'officier des troupes coloniales qui avait mené grand train en Afrique et que la défaite avait rejeté, pourvu d'une pension dérisoire dans un emploi subalterne de la société industrielle, il n'y avait pas de doute : l'ère nouvelle était celle du nivellement dans la médiocrité bourgeoise. De surcroit, quel idéal pouvait-elle bien offrir à une jeunesse pour qui le service de la nation et le désir de justice constituaient les seuls repères valables pour l'action ? les bourgeois se gobergeaient et pactisaient avec les ennemis, acceptaient même en Bavière de laisser désarmer les seules forces capables de préserver les chances du Reich pour l'avenir. (117) L'adhésion aux groupes activistes signifia pour lui le refus de se compromettre avec ces milieux, le refus de se voir ravalé au niveau de ces bourgeois à la mort de qui il buvait avec ses camarades dans de grands pots en grès, assis dans les tavernes de Bamberg. (118) Tout ce qu'il fit

jusqu'au putsch manqué de Hitler en novembre 1923 devait le sauver de cette médiocrité, on comprend dès lors le désarroi dans lequel le plongea cet échec.

Toutes proportions gardées, il était confronté à la même situation que le paysan Nadler dans le roman d'Anna Seghers, "die Toten bleiben jung" lorsque celui-ci dut quitter l'uniforme pour retrouver la médiocrité de la vie paysanne. "Allions-nous retourner dans les bureaux et derrière les comptoirs des magasins ? dans les ateliers d'artisan et les usines devions-nous retourner aux états de comptes-courants et aux machines à écrire, aux alènes de cordonniers, aux pinceaux et aux étaux ? Allions-nous à nouveau retomber dans le quotidien, dans le travail réglé minutieusement de façon stupide ? et que nous haïssions car il ne nous procurait aucune joie et même pas de quoi payer notre pain ?" (119) Le refuge à cette médiocrité, puisque le"Bund Oberland" avait pitoyablement failli à sa mission, où le trouverait-il ? la réponse lui vint finalement de Munich et du NSDAP dont il allait devenir quelques années plus tard un ardent propagandiste avant de s'engager dans le nouvel activisme du mouvement Landvolk dans le Schleswig-Holstein.

B) La justification de comportements activistes par l'action de pulsions irrationnelles ayant leur origine dans des sphères hors de l'humain.

Mais l'adoption de comportements activistes ne fut pas présentée par ceux qui les vécurent dans le camp contre-révolutionnaire, comme déclenchée seulement par ces chocs affectifs d'ordre individuel. Elle fut aussi présentée comme déclenchée par des pulsions irrationnelles profondes, surgies de sphères d'où l'humain en tant que domaine de l'individu doué de raison était exclu. Ces pulsions irrationnelles semblaient alors avoir leur origine soit dans le sang, soit dans la nation conçue comme un organisme vivant dont l'individu ne serait qu'une parcelle insignifiante, soit même dans une volonté qui animerait l'histoire humaine et dont l'indivi-

du ne serait que l'instrument.

A maintes reprises, Ernst von Salomon essaya d'élucider dans "Die Geächteten" la nature de ces pulsions qui le faisaient se soupettre aux nécessités de la guerre, qui, comme nous l'avons déjà vu (120) s'emparait du monde et le modelait de façon irrésistible. Certes, il n'hésitait pas à dire qu'il ne savait pas sous l'emprise de quelle force il était poussé à agir, alors que pour tout être sensé sa situation et celle de ses camarades du Baltikum était sans issue après la dissolution des corps francs et leur installation près de Stade dans les fermes de la Marsch. La seule chose qu'il ressentait, c'était qu'il ne pouvait échapper à son emprise."Car nous ne nous débarrasserons pas, écrivait-il, de ce qui nous avait saisis. Nous ne nous en débarrasserions pas dans les tavernes à l'air étouffant où on buvait des grogs, ni dans les dancings qui chaque samedi se remplissaient de filles, de jeunes gars et de soldats, ni dans les rues et cafés cossus de Stade, ni même dans les fermes tranquilles de la Marsch. Quelque chose nous poussait et nous tournions en rond, ce n'était pas l'incertitude de ce que serait notre sort, ce n'était pas non plus l'absurdité de notre action, ce que c'était, nous ne le savions pas." (121) Et quoi qu'ils fassent, qu'ils se saoûlent, perdent leur argent au jeu ou passent leurs nuits avec des filles, ils ne pouvaient se libérer de l'emprise de cette force. Mais d'autres passages du roman parviennent à donner des éléments de réponse à cette question.

A un premier niveau, celui du volontaire Ernst von Salomon se lançant à l'assaut d'une position ennemie, tirant avec frénésie des rafales de mitrailleuse qui trouaient l'air et déchiraient des corps humains en face de lui ou lançant avec fureur des grenades, d'une façon tout automatique, il semble que ce fut tout à la fois la soif du sang des autres et le désir d'apaiser la fièvre qui s'était emparée de son propre sang qui poussaient l'individu à l'action. Mais cette fièvre n'était-elle pas l'appel du sang que des siècles et des siècles de civilisation avaient réussi à dompter et qui à la faveur de la situation de combat être humain contre être humain re-

surgissait avec toute sa vigueur ? D'un coin de forêt parvenaient des coups de feu, se souvient Ernst von Salomon. "Nous nous précipitions dans la forêt et n'avions d'autre désir que d'apaiser les envies de notre sang en donnant l'assaut à la vitesse de l'éclair à la maison qui était occupée." (122) C'était alors, comme le définit Ernst Jünger dans "der Kampf als inneres Erlebnis", le retour de l'homme préhistorique, de l'habitant des cavernes avec toute la violence de ses instincts déchainés. C'était l'explosion du sang qui ne se contentait plus d'irriguer le corps dans les veines et les artères de façon régulière pour lui fournir l'oxygène nécessaire à la vie. Le sang représentait tout ce qu'il restait de bestial dans l'homme, ce qui des siècles durant avait reposé avec toutes ses potentialités dans les profondeurs cachées de l'être humain. L'ivresse provoquée alors dans l'individu l'emportait sur ses vagues rouges qui le submergeaient ; c'était l'antique loi dusang, de la vie qui réapparaissait dans sa nudité, "se précipiter sur l'adversaire, le saisir comme le sang l'exige, sans arme, en titubant, le saisir sauvagement du poing, Il en a été toujours ainsi." (123)

Mais ce sang qui coule dans les veines de l'individu ne charriait pas seulement des instincts prêts à se déchainer comme dans toute bête sauvage. C'était aussi celui qui coulait dans les veines d'autres hommes, identique croyait-on pour une même nation ou une même race. Passant en revue les différents éléments qui constituaient les troupes combattant dans le Baltikum, Ernst von Salomon essayeit de définir ce qui les avait poussés les uns vers les autres. Selon lui, un processus de décantation s'était progressivement effectué au cours de l'hiver 1918/1919 dans la masse de ceux qui refluaient du front de l'ouest après l'armistice. Et ils se retrouvèrent, comme sur un signe mystérieux, "au-delà des normes bourgeoises" Ces groupes qui se constituaient, - tout comme l'individu isolé au combat, - étaient libérés de ces normes qu'Ernst von Salomon comparait à une "croûte qui les retenait prisonniers". "Et le sang nous emporta, dans un bouillonnement soudain , dans l'ivresse et l'aventure, le sang nous poussa loin de chez

nous et dans le danger, il poussa aussi les uns vers les autres ceux qui reconnaissaient leur parenté profonde." (124) Ainsi était née cette armée qui, selon notre jeune activiste, avait reçu de la nation à naître la mission de garder les provinces de l'Est. Ce sang qui coulait dans leurs veines était celui des derniers Allemands qui restaient en contact avec l'ennemi, celui des derniers Allemands en général. (125) Ici apparaissait donc, bien que de façon encore confuse, l'esquisse d'une idéologie s'articulant autour du sang conçu comme lien fondamental entre les membres d'une même communauté nationale et comme vecteur du destin de celle-ci. On comprend, à partir de telles impressions individuelles, le parti que purent tirer les théoriciens racistes de l'expérience de la guerre et la fonction politique qu'elle put remplir telle que nous l'étudierons en détail dans notre Deuxième Partie.

En attendant la systématisation de ces fonctions idéologiques du sang, nos jeunes activistes étaient persuadés que c'était l'appel de la nation qui s'identifiait avec cette sorte d'appel collectif lancé par le sang et que ce devait être leur guide dans toutes leurs actions. S'ils se retrouvaient avec d'autres dans un même combat, si en d'autres lieux, d'autres se dressaient aussi pour le même combat sans avoir reçu d'ordre formulé par une instance humaine, c'est qu'ils avaient tous perçu cet appel de la nation et du sang au plus profond d'eux-mêmes. Richard Scheringer et Bodo Uhse crurent le percevoir aussi, mais ils n'analysent pas dans leurs écrits ce phénomène, ils se contentent de constater que cette certitude d'incarner la volonté de la nation les avait poussés dans la voie du terrorisme et de l'action directe au sein d'organisations secrètes. Ernst von Salomon en revanche, qui avait déjà, au début de "die Geächteten" essayé d'analyser la façon dont s'étaient constitués selon lui spontanément les corps francs, revint sur ce point lorsqu'il évoque le développement de l'Organisation Consul. Parlant du lien qui unissait ses membres, de cette volonté commune qui leur faisait prendre conscience des mêmes dangers en même temps sans contacts apparents directs entre eux et en des lieux souvent fort éloi-

gnés les uns des autres, il le définit ainsi :"Le lien qui s'enroulait autour d'eux était plus solide que ne pourraient l'être des serments de fidélité et des statuts d'organisation. Ce qui les liait entre eux, c'était le même rythme qui battait dans leurs veines. Il apparut qu'une série de nouveaux commandements, reconnus par eux tous, avec la même sûreté élémentaire, les obligeait à suivre la même ligne. Ils se comportaient comme des hommes d'une seule et même race, ils ressentaient en eux les mêmes douleurs et les mêmes courants." (126) Par là, Ernst von Salomon donnait une définition particulièrement nette de sa conception du sentiment national, - ancré dans le sang, comme un héritage organique au même titre que tel ou tel élément de l'hérédité porté par les chromosomes -, mais aussi de la façon dont pouvait se déterminer selon lui la ligne politique d'un gouvernement national, - à partir de ce que l'on croyait être la pulsion vitale de la nation. (127)

Interférant avec cette pulsion dont le véhicule serait le sang commun à une race à travers la multiplicité des individus, interviendrait selon Ernst von Salomon un autre type de pulsions qui aurait son origine dans une volonté déterminant le cours de l'histoire et dont l'individu ne serait que l'instrument. En effet, il se sentait soumis à une loi qu'il ne comprenait pas, c'était cette loi qui le fouettait et fouettait ses camarades. Car "ce n'était plus un ordre qui nous maintenait ensemble", écrit-il dans "die Geächteten" à propos de la rébellion qui les fit rester avec la division de fer à Mitau, au mépris des ordres reçus de Berlin, "ce n'était plus la solde, ni le pain, ni le parfum chaud de la terre natale, ce qui nous poussait, c'était une contrainte dont on avait le pressentiment obscur, ce qui nous fouettait, c'était une loi dont nous ne percevions que l'ombre." (128) Cette loi qui guidait leur action est mentionnée du reste à plusieurs reprises dans l'analyse que fait Ernst von Salomon de son comportement à partir de ce moment-là.

Son action avec les "Baltikumer" s'inscrivait dans l'obéissance à cette loi qui à l'occasion, - mais peut-on at-

tendre une définition claire de son essence alors que par principe elle était pour lui insaisissable par la raison humaine ? - était l'expression de la vie ; son enthousiasme s'explique donc par la certitude qu'il avait de "faire l'expérience de tous les aspects de la vie dans nos coeurs". "Nous avions part aux énergies les plus profondes qui à présent éclataient, et nous nous sentions pénétrés par leurs tourbillons ; ainsi c'est pour la mort plutôt que pour la vie que nous étions mûrs." (129) Ailleurs, et il s'agit cette fois de son action dans l'organisation Consul et de sa participation à ses activités clandestines, - cette loi était l'expression d'une nécessité politique profonde, celle d'ébranler le système politique de Weimar ; toute action nouvelle de l'activisme contre-révolutionnaire suscitait une réaction du pouvoir en place, laquelle provoquait une escalade dans les moyens mis en oeuvre par ses adeversaires et hâtait donc la chute du système étranger aux exigences de l'âme allemande. Mais quoi qu'il leur en coûte, Ernst von Salomon, Kern et ses amis acceptaient cette loi et ses conséquences. "Nous nous soumettions en pleine conscience à cette contrainte, sans aucun frein nous nous précipitions dans toute nouvelle escalade, nous faisions l'expérience en nous-mêmes de ce que signifiait la malédiction attachée à la mauvaise action qui sans cesse créait le mal, sans sous-estimer à la vérité ni la malédiction ni le mal. Mais nous subissions l'envoûtement provoqué par l'expérience de cette loi qui nous comblait de bonheur et la certitude que nous étions les exécuteurs d'une volonté historique grandissait en nous avec tous les devoirs qu'elle impliquait." (130) On notera du reste avec quelle facilité nos activistes contre-révolutionnaires légitimaient les crimes de la Vehme et autres attentats terroristes au nom de l'histoire dont ils prétendaient être les instruments et aux ordres de qui ils agissaient, pour abattre par tous les moyens un système politique qui avait remplacé à la faveur d'une révolution le système jugé par eux plus conforme au génie de la nation allemande et à sa mission dans le monde.

3/ Valorisation systématique du rôle de l'individu dans l'histoire.

Est-ce à dire que l'activisme, qu'il s'agisse du reste de l'activisme révolutionnaire avec sa foi inébranlable dans la spontanéité des masses ou de l'activisme contre-révolutionnaire avec sa prétendue soumission à la loi du sang ou d'une volonté historique supérieure, méconnaisse le pouvoir de l'individu ? Nullement, et ce n'est pas un des moindres paradoxes du discours de l'activisme que cette place qu'il réserve à l'individu : alors que, semble-t-il, dans cette appréhension irrationnelle du réel, l'individu autonome, être raisonnable et doué d'une volonté propre, devait être réduit à un rôle bien épisodique, un rôle important pouvait être joué par la volonté individuelle tandis que celui joué par le chef pouvait être déterminant.

A) Rôle de la volonté individuelle dans cette conception du monde : notion d'engagement individuel.

Si nous nous reportons à ce que nous avons qualifié de stéréotype de l'activisme contre-révolutionnaire, à savoir cette notion"d'abandon" qui était au centre de la critique du système weimarien pour Ernst von Salomon et Herbert Volck, nous constatons en effet que ce terme d'abandon avec tout ce qu'il impliquait de connotations péjoratives dans la conscience du groupe, était destiné à susciter une révolte de la volonté individuelle face à la démission collective. De même, lorsque l'activiste révolutionnaire, reprenant à son compte le cliché de l'anarchisme du début du siècle, à savoir la nécessité de révolutionner l'esprit, tendait à favoriser une prise de conscience de l'individu débouchant sur une action volontaire, nous constations qu'il conférait un pouvoir exceptionnel à l'individu puisqu'il mettait entre parenthèses les conditions objectives dans lesquelles s'inscrivait sa lutte et qui pouvaient déterminer son échec, qu'il s'agisse des con-

ditions nouvelles créées par la bourgeoisie pour maintenir par la force son pouvoir ou des nouvelles conditions de lutte qui en résultaient pour la classe ouvrière. Comment l'individu pouvait-il donc jouer un rôle ? L'ambiguité quant à sa nature propre dans une conception irrationnelle du réel pouvait-elle être levée ?

Cette ambiguité était au centre même du discours de l'activisme contre-révolutionnaire. Face à"l'abandon" qui gagnait de proche en proche toutes les couches sociales, l'activiste représentait la "volonté" ; il ne voulait ni ne pouvait accepter la situation actuelle de l'Allemagne. Il se présentait en effet comme celui qui refusait de se plier aux conséquences de la situation créée par novembre 1918, celui qui voulait envers et contre tout agir. Mais s'agissait-il bien dans ses motivations d'un acte de volonté individuelle ? On peut dans un premier temps en douter si l'on se reporte aux témoignages d'Ernst von Salomon et d'Herbert Volck.

Selon eux en effet, certains individus se sentirent investis d'une mission qui dépassait le niveau de l'individu. Dans des termes à peu près identiques, ils tentèrent de formuler cette impression dont nous avons déjà par ailleurs analysé dans leur perspective les origines possibles. Ernst von Salomon caractérise dans "die Geächteten" de la façon suivante ceux qui se retrouvèrent après l'effondrement militaire dans les groupes de volontaires qui se constituaient :"Il y en avait qui sentaient qu'il devait y avoir une mission et que cette mission avait été déposée entre leurs mains. Quel était le contenu de cette mission ? aucun d'entre nous ne le savait et tous étaient à l'écoute des exigences de chaque jour qui passait. Mais les exigences étaient nobmreuses. La lutte pour le Reich commençait. Le sang ne s'était pas encore uni à la connaissance. C'est ainsi que nous étions prêts à agir en répondant à l'appel du sang." (131)

Tandis qu'Ernst von Salomon évoque de façon très générale ce phénomène d'adhésion aux corps francs, Herbert Volck rapporte dans son récit autobiographique "Rebellen um

Ehre" un événement précis qui s'était produit dans un compartiment de chemin de fer : les propos injurieux d'un marin révolutionnaire à son égard provoquèrent autour de lui la naissance d'un groupe qui n'acceptait pas la révolution. Les termes utilisés par le narrateur rappellent étrangement ceux d'Ernst von Salomon :"ici, alors que tout s'écroule, se retrouvent des hommes qui ne veulent pas de l'abandon. Aussitôt,c'est une espérance imprécise, l'appel du sang. Nous ne sommes pas encore sortis de cette guerre que déjà l'accomplissement d'un autre devoir est ce qui nous soutient. Aucun de nous ne sait encore ce qui va arriver, mais tous sentent qu'il y a une mission plus forte que l'ordre donné, engagement personnel volontaire." (132) Ce terme d'engagement personnel volontaire rejoint la conclusion d'Ernst von Salomon bien que celui-ci lui donne une formulation plus élaborée, plus emphatique aussi : "Et l'important n'était pas que ce que nous faisions s'avérât juste, mais seulement d'agir en ces journées où toutes les possibilités étaient ouvertes. Car la décision sur l'avenir de l'Allemagne reposait entre les mains de chaque individu et chaque individu était indissolublement lié au destin de l'Allemagne en cet instant de grâce irremplaçable." (133) Il semble donc que l'individu avait un rôle à jouer puisque l'essentiel pour nos deux témoins et acteurs de l'activisme contre-révolutionnaire, était d'agir. Mais comment concilier cette mission dont certains seraient les dépositaires avec la volonté individuelle dont l'action serait la manifestation ?

Au-delà de ce pathos sur la mission à remplir, apparaissait l'idée que dès que l'individu avait reçu ce message, - appel du sang, de la nation ou de l'Histoire -, il devait en accepter toutes les conséquences. Ce qu'il devait attendre de son action n'avait rien de commun avec ce que la foule exigeait à l'issue de la guerre : il n'était question ni de pain, ni de paix, ni de travail, ni de tranquillité retrouvée. Cette action n'aurait aucun effet bénéfique sur sa condition d'individu. Il devait savoir d'abord que ni les honneurs, ni l'argent ni la jouissance, ni les emplois rémunérateurs ne seraient la récompense de son action : celle-ci se situait à un autre ni-

veau que l'action à mobiles matériels car il rompait avec la masse veule et avec ses appétits. Il devait aussi savoir qu'il devrait apprendre à ne plus juger ses actes en fonction des valeurs morales de la masse, qu'il devrait notamment assumer pleinement sa condition de réprouvé et accepter qu'on le traite d'aventurier ou de bandit. (134) Il devait savoir enfin qu'il faudrait qu'il apprenne à lutter seul, à affronter le doute surgissant d'une telle situation et à mourir seul aussi. Accepter les conséquences de cette action dont la finalité échappait aux normes traditionnelles, c'était déjà faire preuve d'une volonté singulière. Mais comment était-il possible de les accepter ?

Dans la logique propre à cet "engagement personnel volontaire" dont parle Herbert Volck, accepter ces conséquences n'était possible que dans la mesure où l'individu savait que par delà ses propres intérêts, il mettait sa volonté au service de la nation. Puisque les conséquences de cette action pour l'individu semblaient ne justifier en aucune manière son engagement personnel, il fallait qu'il y eût une justification d'un ordre supérieur, or pour lui, elle existait : c'était la mission dont il avait senti confusément qu'il était investi, c'était l'avenir de la nation. La volonté de l'individu s'efforçait alors de faire de cette loi qui s'imposait à lui de l'extérieur sa propre loi. C'est au niveau du vocabulaire, notamment par l'utilisation alternée des verbes de modalité "wollen" et "müssen" que s'exprime cette conception du rôle effectif de l'individu.

En effet, aussi bien chez Ernst von Salomon que chez Herbert Volck, nous constatons un glissement dans le discours du verbe de modalité "müssen", qui exprime l'idée d'une contrainte imposée de l'extérieur à l'individu et qui s'applique à l'action telle qu'elle se présente à lui, dictée par le sang, la nation ou l'Histoire, au verbe de modalité "wollen" qui exprime alors la volonté pure de l'individu. Et ce glissement est significatif de la fonction de l'individu pour l'activiste contre-révolutionnaire.

Herbert Volck, dont le récit "Rebellen um Ehre" livre à l'état brut la relation des événements auxquels il avait participé dans le but en 1932 d'exalter son rôle en faveur de la cause "nationale", n'est pas l'exemple d'une articulation cohérente : il se contente en une phrase de style lapidaire de faire le saut entre les deux domaines, celui du "wollen" et celui du "müssen". Evoquant la constitution de son corps franc "Lüneburg-Volck" qui se fit au départ dans des conditions rudimentaires, il concluait en écrivant :"Bientôt ce corps franc est prêt à partir, animé par l'esprit du vouloir (aus dem Geist des Wollens) (souligné par nous, J.C.) animé par cette loi d'airain du devoir (Gesetz des Müssens) qu'il s'est lui-même donnée." (135) Dans sa concision, cette phrase indique clairement que l'individu finalement intériorise cette nécessité extérieure et qu'il l'accepte en en faisant sa volonté propre. Sa grandeur, à ses yeux, mais aussi sa force résident dans le fait qu'il est capable d'assumer le destin de la nation.

Chez Ernst von Salomon, le lieutenant Kern à qui l'auteur avait posé la question de savoir comment en tant qu'officier il avait pu survivre à novembre 1918, répondit avec plus de finesse dans l'analyse mais aussi non sans esthétiser sa position, qu'il n'avait pu en tant que tel survivre à ces événements. Ce qui vivait en lui, ce n'était plus lui-même, expliquait-il, il n'avait plus, depuis ces journées de novembre de moi qui lui soit propre. Tout en lui ne vivait que pour la nation. "Je fais ce qu'il faut que je fasse (was ich muss) (souligné par nous, J.C.).Parce que j'ai pu mourir, je meurs chaque jour. Parce que ce que je fais est donné à l'unique force qui existe, tout ce que je fais est l'émanation de cette force. Cette force veut l'anéantissement et j'anéantis. Jusqu'à présent, elle n'a voulu que l'anéantissement... Je sais que je serai broyé, que je tomberai quand cette force cessera de m'employer à son service. Il ne me reste plus qu'à faire ce qui m'est dicté avec ma volonté (Willen) pleine et entière. Il ne me reste qu'a adhérer pleinement à la belle dureté de mon destin." (136) Par là, Ernst von Salomon semble camper

à travers cet activiste responsable de l'assassinat de Walter Rathenau, un personnage tragique dont la grandeur résiderait dans l'effort constant pour mettre sa volonté au service de cette force supérieure qui présiderait aux destinées de la nation et de l'histoire. Mais ce qui ressort de cette réponse de Kern, c'est finalement que la valeur de l'individu résidait dans sa volonté d'accepter un destin qui était celui, supposé, de la nation.

C'est pourquoi l'essentiel pour Ernst von Salomon comme pour Herbert Volck consistait dans le fait de se porter volontaire pour se mettre au service de la nation. L'acte de volonté engageant l'individu ne se situerait donc pas au niveau de la détermination de l'acte à accomplir qui serait dans leur perspective dicté par une force extérieure à lui, mais dans le choix délibéré qu'il faisait de se mettre à la disposition de cette force dont parle le lieutenant Kern dans sa conversation avec Ernst von Salomon. Sa volonté se manifesterait donc dans cette disponibilité qui guiderait à partir de là son comportement. Pour Herbert Volck, - et nous aurons l'occasion de revenir sur ce point à partir de l'analyse de l'expérience du front telle qu'elle nous est relatée par Ernst Jünger notamment, - ce nouveau type d'individu avait surgi des combats de tranchées sur le front de l'Ouest au cours des deux dernières années de la guerre, alors que les nouvelles troupes engagées par le Haut-Commandement, constituées de trop jeunes recrues ou de civils de classes anciennes enrôlés à la hâte, s'avéraient incapables de faire face aux exigences de la guerre de position. Ce nouveau type d'individu était représenté par ces soldats qui se portaient volontaires pour des missions dangereuses, sans savoir quelle serait la situation à laquelle ils seraient confrontés, qui acceptaient par avance toutes les nécessités d'une forme de combat qui surgirait de circonstances imprévisibles. C'étaient aussi ces soldats qui sans en avoir les signes extérieurs, savaient prendre le commandement d'un groupe d'assaut si la situation l'exigeait. "Au cours des dernières années de la Grande Guerre, la conduite des opérations reposa de plus en plus, sans qu'on en parle,

sur des volontaires. Dans les batailles qui se déroulaient dans les trous d'obus, a surgi pour la première fois le volontaire isolé, ciment de l'ensemble. Alors que les troupes assurant la relève n'étaient pas faites pour cela, alors qu'avec leurs nerfs faibles et leur peu de foi elles flanchaient, qu'elles refusaient d'avancer ou reculaient, le volontaire restait sur place et combattait, mu par sa propre volonté et l'ordre qu'elle lui donnait." (137) Et effectivement l'activisme contre-révolutionnaire reposa essentiellement sur le volontariat, sur cette disponibilité permanente de l'individu, quoi qu'il puisse arriver par la suite.

On peut noter du reste que l'activisme révolutionnaire ne faisait pas moins appel à cet engagement volontaire de l'individu. Puisque les organisations traditionnelles du mouvement ouvrier étaient selon lui prisonnières de schémas d'action qui les paralysaient et que d'un autre côté la violence qui s'exerçait contre lui pouvait prendre des formes multiples, c'était l'individu qui devait modifier son comportement traditionnel de militant "organisé". Nous avons déjà insisté sur l'importance du concept de liberté individuelle érigé en absolu sous la forme de stéréotype par l'activisme révolutionnaire : qu'il s'agisse de l'appel que lançait Karl Tiedt dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" à se libérer de la servilité enracinée au plus profond de l'individu (138) afin de devenir des hommes libres capables de s'engager individuellement dans l'action ou du discours de Max Hölz déjà mentionné (139) aux grévistes d'Eisleben par lequel il les exhortait à faire usage de leur liberté car ils étaient libres, toujours libres, quelles que puissent être les mesures prises par le pouvoir en place pour préserver les privilèges de la bourgeoisie. La démarche n'était guère différente ici de celle de l'activisme contre-révolutionnaire : l'individu qui avait atteint un certain niveau de conscience politique, était appelé à faire usage de sa liberté, à s'engager personnellement par un acte délibéré de sa volonté, les circonstances devant par la suite lui dicter ce qu'il aurait à faire.

Il semble donc que toutes les formes d'activisme aient reposé sur ce postulat de la volonté libre de l'individu de se mettre à la disposition d'une mission qui le dépassait, quelles que puissent être les exigences qui en découlaient pour lui. Mais alors se posait la question du chef : qui donc serait investi des pouvoirs de chef alors que chaque individu s'engageait personnellement par un acte volontaire et que son action lui était dictée par les circonstances ? Quelle serait la fonction elle-même de ce chef ? La réponse à ces questions fera apparaître un deuxième niveau auquel se manifestait le rôle de l'individu dans cette vision irrationnelle du réel.

B) Le chef : critères de désignation et fonctions effectives.

Qui étaient les chefs de ces groupes de volontaires de l'activisme contre-révolutionnaire ? Certes, et nous aurons l'occasion de le voir en analysant les structures d'accueil de l'activisme dans notre Deuxième Partie, à l'échelon supérieur se trouvait placé un militaire de haut rang ou un notable jouissant d'appuis de toutes sortes auprès des autorités officielles ou occultes de la République qui venait de naître. Car l'activisme contre-révolutionnaire et les énergies qu'il regroupait furent exploités de façon plus ou moins ouverte par les couches dirigeantes traditionnelles de la société allemande, la plupart du temps à l'insu de ceux qui étaient ainsi utilisés. Mais à l'échelon subalterne, ceux qui encadraient effectivement nos jeunes volontaires étaient des individus d'un type particulier. Evoquant les combats du Baltikum, Herbert Volck rappelle ce qu'était la structure des corps francs et quelles étaient les tâches ou missions de leurs chefs. Au-dessus du gros de la troupe qui était constituée indifféremment de jeunes gens ou d'officiers qui avaient servi au front et dans laquelle ces distinctions avaient disparu, -"chez nous il n'y avait plus d'officier et d'hommes de troupe, il n'y avait que des combattants bien qu'il y eût parmi eux des offi-

ciers " (140) - se trouvait le chef. Celui-ci devait faire face à des situations qui exigeaient de lui toutes sortes d'aptitudes. Pour Herbert Volck, ce qui fut exigé de lui au"plan moral et viril (sic)", était tel qu'on n'en retrouve que de rares exemples dans l'histoire. "Ne devait-il pas en effet non seulement être le chef au combat et donner des ordres résolus et sûrs, mais aussi s'occuper du ravitaillement, de l'habillement des munitions et de la solde ? ne lui est-il pas arrivé plus d'une fois de partir de nuit à cheval avec son ordonnance pour atteindre une section éloignée en traversant les lignes des bolcheviques pour pouvoir le lendemain ponctuellement payer leur solde aux volontaires avec de l'argent emprunté ?" (141) On comprend dès lors que celui qui s'acquittait bien de missions aussi diverses pouvait compter sur une fidélité à toute épreuve de ses hommes, car lui seul était le lien qui les unissait, lui seul était ce qui leur donnait cette sécurité dont leur situation de rebelle face aux autorités établies les avait privés.

Le lien qui unissait en effet les activistes entre eux dans les corps francs ou organisations paramilitaires était le chef. C'était à lui que chacun jurait fidélité, c'était lui qui donnait en général son nom au groupe, c'était souvent sous son drapeau personnel qu'on défilait ou combattait, c'était de lui que chacun dépendait directement. Même lorsqu'ils comprenaient plusieurs centaines de membres, ces groupes reposaient entièrement sur ce lien individuel entre le chef connu de tous et la troupe. Cette fidélité jurée à lui et à lui seul était justifiée par l'adminration que chaque membre du groupe nourrissait à son égard. Il n'avait pas été investi dans ces fonctions, du moins le croyait-on parmi les jeunes volontaires, par une quelconque autorité extérieure au groupe, le droit qu'il avait de donner des ordres et d'exiger l'obéissance absolue, il le tenait de ses qualités personnelles que chacun avait pu papprécier et qui peu à peu en faisaient une figure de légende. Il avait eu en effet le courage et l'esprit de décision nécessaires pour refuser "l'abandon" ; de sa propre initiative il avait recruté des volontaires, les avait

organisés en unités combattantes ; il leur avait même donné leur drapeau, comme le lieutenant Rossbach, un drapeau qui n'avait rien de commun ni avec le drapeau du nouvel état, ni avec le drapeau aux couleurs de l'empire écroulé : marqué du R, il était le symbole d'une communauté de combat qui avait sa raison d'être dans la personnalité de son chef. Quant aux chants, ils leur étaient propres, comme celui de la brigade Ehrhardt devenu rapidement le signe de ralliement de l'activisme contre-révolutionnaire. Et ce chant,nous rappelle dans ses premiers mots que certains corps francs avaient choisi un emblême particulier:"Hakenkreuz am Stahlhelm /la croix gammée sur le casque" chantaient-ils, emblême qui rappelait à tout instant par sa présence sur l'uniforme, l'allégeance de chacun au chef qui l'avait choisi.

Mais pour Herbert Volck, ce système de commandement avait ses dangers à n'en pas douter. Si le chef tombait au combat, c'était le corps franc tout entier qui était frappé en plein coeur, car le serment de fidélité avait été prononcé au disparu. Il fallait alors que le groupe se donne un autre chef."Un nouveau chef devait lutter pour obtenir la confiance de chaque individu, lutter davantage que jamais un ange n'a lutté contre Satan. Le nouveau chef qui avait les meilleures chances était celui qui avait combattu dans les rangs du corps franc depuis le début de son existence. Son courage, sa capacité de décision, son esprit de sacrifice étaient connus de tous. L'etranger restait en revanche l'étranger, parce qu'il n'avait pas participé à la mise sur pied de la troupe de volontaires dès le premier instant, parce qu'il ne l'avait pas imprégnée de son âme." (142) Lorsque Bodo Uhse entra dans le "Bund Oberland", il apprit aussitôt que ce furent les anciens du corps franc qui avaient réussi à s'emparer de l'Annaberg en Haute-Silésie et que le capitaine Beppo Römer par son engagement personnel et sa "sauvage colère" avait contribué de façon décisive à cette victoire. (143)

Nous sommes là bien loin d'un système rationnel de commandement ; et que dire du recrutement des membres des corps francs ! certains corps francs aux chefs perstigieux exerçaient

sur les jeunes une fascination telle qu'il n'était pas rare que certains souhaitent s'y enrôler en abandonnant celui où ils avaient servi jusqu'alors. Ce que rapporte Herbert Volck à ce propos est significatif : le rayonnement personnel du chef de tel ou tel corps franc était si grand et si connu "qu'il arrivait toujours que, de nuit la plupart du temps, des volontaires d'autres corps francs venaient et demandaient à y être admis. Et pourtant nous n'avions rien d'autre à donner que notre engagement total. Mais c'était lui seulement qui avait de la valeur, les mots n'avaient pas cours." (144) Il semble ainsi que le seul critère pour l'enrôlement eût été dans certains cas l'admiration que l'on portait au chef légendaire. Et partout où il irait, on irait.

Il est bien évident que le type de discipline qui se développa dans ces groupes n'avait rien de commun avec ce qui avait cours dans une armée régulière. Il n'y avait plus ici d'autorité investie du pouvoir de châtier les manquements ou de décerner distinctions et promotions, pas de règlement écrit codifiant toutes les situations possibles. Si une sanction devait être prise, c'était le groupe lui-même qui en prenait la décision, et le groupe assumait ensuite lui-même son exécution. Au sein du groupe, le ton de cour de caserne et l'arrogance de l'adjudant de quartier commandant l'exercice étaient catégoriquement refusés par les membres comme nous avons déjà eu l'occasion de le noter à propos d'un incident survenu dans le "Bund Oberland" et auquel fut associé Bodo Uhse.(143) "Cette discipline", écrit Herbert Volck, "ne vient pas de l'ordre et de l'obéissance à l'ordre, elle ne vient que du coeur. Des soldats, tout bon officier peut les commander. Mais conduire des coeurs, chacun n'en est pas capable. Quiconque ne fait que donner des ordres sans faire sentir aux autres qu'il est lui-même prêt à mourir, celui-là verra ses volontaires refuser l'obéissance et se transformer en mutins au sens militaire courant du terme." (146)

Cette conception de la discipline, reposant uniquement sur l'adhésion de l'individu à un groupe dont le chef était devenu un personnage admirable tout en restant proche

de chacun et en méritant la confiance de tous, ne pouvait subsister cependant que tant que ce chef était capable à l'action de faire preuve de façon renouvelée de ses qualités exceptionnelles. Que les conditions qui favorisaient cette action changent, alors le groupe risquait fort de perdre sa cohésion et sa force. C'est cette expérience qu'a vécue Bodo Uhse dans le"Bund Oberland"qui n'était plus le corps franc héroïque de l'Annaberg mais une formation paramilitaire dont certains milieux cherchaient à s'attacher les services dans le Munich du début des années 20 où l'on conspirait ferme et au grand jour contre le gouvernement républicain de Berlin. C'est ainsi que les détachements du "Bund" avaient été convoqués un jour au chateau de l'éditeur munichois Lehmann. Certes, les anciens chefs étaient là, Friedrich Weber et Fünferle, Bob et Audax : Mais ceux qui voulaient prendre le contrôle de cette force militaire non négligeable tentèrent de placer à certains postes de commandement des hommes de confiance, tels ce commandant von Müller.dont la morgue aristocratique déplut immédiatement à nos jeunes activistes. On sait qu'il trouva les pneus de sa belle voiture de sport dégonflés et qu'Audax, l'un des chefs de section, refusa de faire exécuter ses ordres. A Friedrich Weber, le chef du "Bund", celui-ci déclara tout net :"Ce Müller n'est pas des nôtres, l'idée ne me viendrait, uniquement pour son bon plaisir, de prolonger l'exercice de nos hommes." (147) En vérité, c'était le groupe qui s'exprimait par la bouche d'Audax et bien que celui-ci fût sanctionné pour son refus d'obéissance et qu'il dût quitter sur l'heure le chateau, la discipline formelle n'avait pas triomphé. Ce qui retenait ces jeunes gens ensemble, ce n'était pas l'ordre donné par le commandant von Müller, mais le souvenir des exploits du "Bund" dans le passé et pour l'avenir, leur foi qu'ils étaient au service du Reich et non de ce "singe à monocle", de ce "cochon de prussien fou".

Ici, à travers la personnalité du chef, nous retrouvons la constante précédemment signalée, la conviction de s'être mis au service d'une mission historique destinée à garantir la survie de la nation. En effet, le volontaire de l'activisme

contre-révolutionnaire acceptait fort mal ces chefs nouveaux qu'on voulait lui imposer. Celui qui avait fait ses preuves au combat lui était infiniment supérieur. Mais cette supériorité il ne la devait pas seulement à son courage personnel qui lui attirait estime et admiration, il la tirait aussi de la conviction profonde de chaque membre du groupe qu'il était celui qui avait reçu avec le plus de force la mission que l'Histoire assignait à certains individus. Car le chef qu'admirait et que suivait chaque membre du groupe n'avait rien de commun avec ces nouveaux dirigeants que le parlementarisme avait suscités. Il n'avait pas été intronisé par la volonté arbitraire de quelques milliers d'électeurs, il ne tirait pas sa légitimité d'élections qui lui auraient délégué le pouvoir résidant dans la masse du peuple d'après les conceptions de la démocratie occidentale. C'était l'Histoire elle-même qui lui aurait accordé son pouvoir et garantirait sa légitimité, c'était de l'Histoire et non de la masse qu'il serait l'instrument. Il serait ainsi l'organe d'exécution d'un pouvoir qui le transcendait, celui de la nation, du Reich. A la limite la célèbre formule qui sous-tend toute une conception de l'histoire humaine et selon laquelle ce sont les grands hommes qui font l'histoire, serait complétée par l'affirmation inverse : l'Histoire, comme mouvement autonome, ferait de certains individus ces grands hommes auxquels ensuite l'historien prête une influence décisive sur le cours des événements. Le grand homme, le chef, ne serait rien que ce que l'Histoire aurait fait de lui.

Ce qui guiderait le chef dans toutes ses décisions - et on songe ici à la rébellion du commandant Bischoff le 24 Aout 1919, refusant de regagner le territoire allemand avec la "Division de Fer" comme le lui enjoignait le gouvernement de Berlin (148) -, ce serait une sorte de vision intuitive de l'avenir qui lui ferait entrevoir ce que la nation exigerait de lui, de tous, pour survivre. Le chef était l'expression du destin, la politique, même lorsqu'elle devait conduire à des actions qui devaient contrevenir aux lois et donc susciter la réprobation quasi générale, n'en devait pas moins être poursuivie car, Ernst von Salomon nous le rappelle

dans "die Geächteten", "ce que nous reconnaissions comme domaine de la politique, était conditionné par le destin, alors qu'au-delà de notre monde, la politique était conditionnée par des intérêts." (149)

C'est cette impression de destin qu'Ernst von Salomon a ressentie avec une puissance incroyable au plus profond de lui-même lorsqu'assistant avec Kern à un discours prononcé par Walter Rathenau, il vit le ministre de la République de Weimar et son futur assassin face à face, tout proches l'un de l'autre. A peine séparés par trois pas, tellement la salle était remplie d'auditeurs, car Rathenau semblait être celui qui donnerait une âme à la jeune république, ils apparurent à Ernst von Salomon comme étant les deux seuls individus présents, tout le reste avait disparu. Rathenau fixait Kern, après un moment d'hésitation, il ne s'adressait plus qu'à lui, mais Kern restait impassible et lorsque le discours fut achevé, tous deux se retrouvèrent côte à côte près de la sortie. Ernst von Salomon avait écouté la fin du discours sans en comprendre le sens, tant il était saisi par cette confrontation. Et Kern, évitant le regard interrogateur de Rathenau, avait quitté la salle, son visage semblant"privé d'yeux". (150)

Pour Ernst von Salomon, le destin avait dans cette confrontation muette, exprimé sa volonté. Kern savait à présent qu'il devait pour l'intérêt de la nation, éliminer celui qui était seul capable de faire du nouvel Etat autre chose qu'une institution provisoire. Ce visage"privé d'yeux" était le symbole de l'individu qui avait perdu sa personnalité et qui n'était que l'instrument d'une force supérieure, le destin de la nation. Le témoin de cette scène se considéra dès lors, par delà les liens d'amitié qui l'unissaient déjà à Kern, plus que jamais solidaire de celui qui, par son coup de pistolet, allait plonger l'Allemagne de Weimar dans le désarroi et la colère. Mais avant d'évoquer le mythe du chaos nécessaire car régénrateur dont l'assassinat de Walter Rathenau fut une des manifestations concrètes, ne serait-il pas nécessaire de se demander si le mythe du chef n'a pas aussi pu influencer l'activisme révolutionnaire.

Certes le moment n'est pas encore venu d'analyser les causes de l'influence qu'a pu jouer tel ou tel chef sur les masses ouvrières. Et cette influence put être bénéfique ou funeste pour l'avenir du mouvement ouvrier allemand, nous aurons l'occasion de revenir en détail sur ce point dans notre Deuxième Partie. Nous verrons que la faiblesse idéologique des masses révolutionnaires fut le terrain favorable à un comportement qui parfois fit dépendre les chances de succès d'une action de la présence ou de l'absence de chefs, quand il n'était pas conditionné exclusivement par la personnalité de celui quidoté d'une formation idéologique douteuse, en prenait la direction. Néanmoins, dans notre désir de déterminer les composantes irrationnelles des comportements de l'activisme révolutionnaire, notamment du rôle privilégié qu'il était tenté d'accorder à l'action individuelle, nous ne pouvons que constater que le chef ne fut pas loin de jouer le même rôle que dans l'activisme contre-révolutionnaire auprès de la masse, tout spécialement des jeunes.

Lorsque Ernst von Salomon nous décrit la manifestation du 6 Janvier 1919 à Berlin, (151) ces dizaines de milliers d'ouvriers berlinois, ces hommes en armes prêts à tout pourvu que des chefs leur en donnent l'ordre et qui finalement se retirèrent des rues qu'ils occupaient alors que leurs prétendus chefs avaient délibéré dans les locaux de la préfecture de police une journée et une nuit entière, sans parvenir à une décision, on peut en vérité le suspecter de vouloir juger le mouvement révolutionnaire d'après des critères propres à l'activisme contre-révolutionnaire, malgré l'article de la "Rote Fahne" qu'il cite à l'appui de son interprétation des événements et qui, écrit un an après, développait l'idée que ces masses n'étaient pas encore mûres pour l action, sinon leur premier acte révolutionnaire aurait été de mettre fin à ces discussions interminables et débouchant nécessairement sur le vide. Mais si l'on étudie les processus qui permirent l'organisation et le déclenchement d'actions révolutionnaires au cours de l'immédiat après-guerre, nous rencontrons chaque fois des individus qui surent par leurs qualités personnelles

réelles ou supposées, prendre la tête du mouvement et gagner une confiance quasi illimitée auprès des masses toute prêtes à les suivre comme s'ils représentaient effectivement l'avenir de la révolution dont ils seraient les organes d'exécution.

En effet, outre la faiblesse idéologique des masses révolutionnaires déjà mentionnée et qui fera l'objet d'une étude ultérieure, il faut tenir compte ici de circonstances conjoncturelles qui firent que le mouvement ouvrier était privé de chefs. Certains avaient été rapidement éliminés physiquement comme Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg ; quant à l'écrasante majorité d'entre eux, ils n'étaient plus suivis par les masses car ils s'étaient discrédités par leur politique d'union sacrée avec le pouvoir impérial au cours des années de guerre. Dans ces conditions, il était nécessaire de leur trouver des remplaçants le plus rapidement possible. De plus le mouvement révolutionnaire allemand conserva au cours de toute cette période un caractère sporadique et dispersé : il ne parvint jamais à une action généralisée sur tout le territoire, ni en 1918/1919, ni en 1920 ou 1921. Ses succès, lorsqu'il en remporta provisoirement, furent toujours localisés. Et même lorsque cette action fut planifiée à l'échelle du Reich comme en 1923, de par le caractère clandestin des préparatifs, il en était réduit à s'appuyer sur des groupes locaux. Dans ces circonstances, la personnalité de celui qui prenait la direction des opérations devait avoir une influence déterminante sur son déroulement et son issue. Mais sur quelle base et à l'aide de quels critères allait-on juger tel ou tel individu apte à assumer cette fonction ? Leur désignation obéirait-elle à des considérations d'ordre rationnel ?

Certes, une période qui se caractérisait dans le mouvement ouvrier et dans les masses en général par le refus d'accepter la tutelle des organes dirigeants du passé, favorisait les ambitions de provocateurs et d'aventuriers qui n'avaient d'autre but que de profiter de la situation pour obtenir rang et pouvoir dans un nouveau système qui allait naître. Les exemples ne manquent pas de telles erreurs de jugement de la part des masses qui portèrent à leur tête des individus

louches ou en firent leurs représentants. (152) Néanmoins certaines individualités surgirent qui par leur esprit de décision, leur combativité et leur engagement au service du mouvement ouvrier révolutionnaire surent gagner la confiance de ceux qui les avaient choisis pour représentants ou chefs. Autour de certains d'entre eux même se développa comme une légende qui fit entrer en ligne de compte bien d'autres élément que ceux d'une lutte révolutionnaire conséquente, notamment (153 des notions aussi équivoques que celle de justicier du peuple. Par là, on n'est pas loin d'établir certaines comparaisons avec ceux qui, pour lutter contre "l'abandon"qui menaçait le vieux Reich, prirent la tête de corps francs contre-révolutionnaires. Si l'on analyse les différentes périodes d'agitation nous voyons surgir ces types de chefs improvisés du mouvement révolutionnaire qui tous d'une façon ou d'une autre l'orientèrent vers l'activisme.

Dans un premier temps, - il s'agit de la dernière année de guerre avec les différents mouvements de grève qui touchèrent les usines d'armement, - parvinrent à s'imposer comme chefs ceux qui surent au cours d'assemblées syndicales organisées par les syndicats traditionnels, dénoncer de façon claire ce qu'ils estimaient être la trahison de la social-démocratie associée à la politique de guerre. C'est ainsi que Walter, dans le roman d'Adam Scharrer "Vaterlandslose Gesellen" (154) avait su trouver les mots pour exprimer tout à la fois ce que chaque participant à la réunions des tourneurs de l'usine au cours de l'hiver 1917/1918 éprouvait à l'égard de l'évolution de la guerre et ce que personne n'osait dire ouvertement aux représentants de l'appareil syndical. En termes simples et passant outre aux admonestations du président de séance qui voulait s'en tenir à l'ordre du jour strictement corporatif, il évoqua la guerre et ses horreurs et ceux qui à l'arrière s'efforçait d'en tirer le profit maximum, il dénonça les mesonges de la presse et les mesures d'oppression prises par le pouvoir militaire. Nul doute que celui qui s'était dressé là, revêtu encore de sa capote de soldat du front, était déjà choisi comme un chef possible par ceux qui l'acclamaient et conspuaient les permanents du syndicat.

Ce qui s'était passé dans cette usine se généralisa d'abord dans le mouvement quiaboutit à la constitution des conseils d'ouvriers et de soldats par l'élimination partielle et provisoire des chefs élus des syndicats et du SPD devenus au cours des ans des bureaucrates "arrivés" puis dans les différents"comités d'action" qui naquirent pour organiser les actions révolutionnaires ou les ripostes aux menées de la contre-révolution. En cela on ne faisait que suivre les directives données par les spartakistes dans leur appel à la grève de janvier 1918 : après avoir affirmé que le mouvement qui s'engageait alors n'avait rien d'une protestation théorique mais qu'il s'agissait d'un combat pour le pouvoir, le tract déclarait qu'avant de quitter les entreprises, les ouvriers devaient élire leurs représentants mais ils devaient prendre garde aux tentatives des chefs traditionnels des syndicats et du SPD pour s'infiltrer dans le mouvement et en infléchir l'action. "Faites en sorte que les chefs syndicaux , les socialistes de gouvernement et autres 'jusqu'auboutistes' ne soient élus sous aucun prétexte dans ces représentations élues du mouvement ; sortez ces individus des assemblées ouvrières ! la menace que représentent ces loups revêtus de la peau de l'agneau pour le mouvement est bien plus grave que celle de la police prussienne ou de tout autre police." (155)

Ces nouveaux chefs gagnèrent la confiance de la masse parce qu'ils étaient connus d'elle, qu'ils étaient issus d'elle et qu'ils savaient formuler simplement ce qui l'accablait. De plus, leur prise de position déclarée contre tout ce qui représentait l'autorité rendue responsable de la situation, dénotait un indéniable courage car un tel comportement signifiait immanquablement un avenir lourd de menaces pour celui qui l'adoptait. En cette période de désarroi, nombre d'individus sans conscience claire des objectifs à fixer mais exaspérés par une situation sans issue, trouvèrent auprès d'eux cette sécurité que leur garantissait le courage qu'ils avaient eu de dénoncer"l'appareil" traditionnel et de s'opposer à lui. C'est ainsi qu'a pu apparaitre auprès de ses jeunes amis Karl Tiedt, l'un des personnages principaux du roman

"Märzstürme" d'Otto Gotsche : constatant qu'en ce début d'automne 1918 les refus d'obéissance se multipliaient dans l'armée mais que le mouvement révolutionnaire qui se dessinait ne disposait pas partout de structures capables de l'animer, il fit appel à l'action de tous : "nous devons nous efforcer" concluait-il son analyse de la situation, "de mettre du mouvement ici dans ce silence étouffant." (156) Il se plaçait ainsi personnellement en tête de l'action révolutionnaire qu'il allait aussitôt organiser avec son ami Fritz Gretschke. Certes dans les années qui suivirent, tous deux affermirent leur connaissance des buts et de la stratégie globale du mouvement ouvrier révolutionnaire, non sans qu'il surgisse des conflits entre eux, notamment à propos de la participation aux élections de 1920. Mais au départ ce fut une attitude volontariste perçue comme telle par les jeunes membres de leur groupe qui leur conféra une autorité qui ne se démentirait jamais.

Si nous nous reportons à l'étape ultérieure d'émergence de l'activisme révolutionnaire qu'on peut qualifier d'activisme à forme militaire, nous pouvons faire des constatations quasi identiques. Ici encore, celui qui s'imposait et était accepté comme chef n'était pas un lointain dirigeant du parti ; comme il s'agissait d'organiser par exemple la riposte au putsch de Kapp au plan local sur la base de petites unités combattantes, le chef de chaque troupe était un individu dont on connaissait d'abord l'appartenance au prolétariat mais aussi les qualités de soldat. Car ici, - et c'est un paradoxe que nous étudierons plus loin, - le comportement au front, au service de l'impérialisme de 1914 à 1918, apprécié en termes traditionnels (bravoure personnelle, efficacité dans le maniement des armes, intuition stratégique dans un secteur géographique restreint, sûreté d'appréciation d'une situation d'affrontement armé et sens du commandement) fut un critère non négligeable dans la reconnaissance de l'autorité du chef révolutionnaire.

Le personnage de Franz Kreusat dans "Sturm auf Essen" de Hans Marchwitza en est l'illustration. Le "Fronterlebnis" qui a produit par milliers des lansquenets et mercenaires

qui se mirent au service de la cause contre-révolutionnaire avait fourni aussi au mouvement ouvrier révolutionnaire des cadres endurcis au combat, efficaces dans la lutte armée et appréciés comme tels par la masse. Qu'il s'agisse de l'organisation effective de la lutte armée sur des positions qui rappelaient aux environs d'Essen le front de l'Ouest au cours de la Grande Guerre ou de rétablir l'ordre dans une unité de l'armée rouge qui refusait d'occuper le secteur qui lui était assigné, (157) Franz Kreusat était de la trempe de ceux qui imposaient le respect, quitte à boxer celui qui s'opposait à lui par vantardise, comme pour rappeler aux autres qu'il était le plus fort physiquement et que déjà à ce niveau plus que rudimentaire dans une guerre civile à arrière-plan idéologique, on lui devait pour cette raison obéissance.

C'est pour des raisons à peine différentes que le jeune étudiant Ernst Sukrow, dans le roman de Karl Grunberg "brennende Ruhr" devint le chef d'un groupe armé lors du premier affrontement entre forces de l'ordre et ouvriers qui avaient pris possession des points stratégiques de la ville lorsque la riposte au putsch de Kapp se transforma en mouvement révolutionnaire pour la conquête du pouvoir. Cette légère différence réside dans le comportement général des deux individus : Kreusat apparait comme un individu poussé par une témérité volontairement tapageuse alors que Sukrow agissait en homme d'expérience. Celui-ci avait déjà proposé ses services au comité d'action car il avait au cours de la Grande Guerre commandé à plusieurs reprises des compagnies, mais ses offres de service n'avaient pas été tout d'abord acceptées car il (158) n'appartenait pas à la classe ouvrière du bassin, lui l'étudiant venu travailler dans la Ruhr. Grothe, le vieux militant ouvrier avait préféré ne pas répondre à ses offres de service. C'est lors du premier affrontement réel que ses compétences et son aptitude au commandement apparurent au grand jour : lorsque la situation se fit soudain si préoccupante que le besoin d'un chef expérimenté n'échappa plus à personne. Karl Grünberg note bien la situation de départ :"Du côté des ouvriers, il n'y avait tout d'abord pas de commandement dans

ce combat qui s'était embrasé de façon élémentaire. Chacun faisait ce qui lui apparaissait à lui-même comme juste en fonction de la situation. Ce n'est que peu à peu, au cours du combat qui dura trois heures, que l'exemple et les conseils de quelques individus se transformèrent en commandement à l'échelon local ; peu à peu, se formèrent des groupes agissant suivant des plans précis." (159) Ernst Sukrow fut ainsi l'un de ceux qui, par la longue habitude du front, initièrent rapidement les jeunes au lancer de grenade, un de ceux dont le "regard entrainé"savait apprécier immédiatement l'importance stratégique d'une position. Et le réflexe du fantassin livré à lui-même fonctionnait à nouveau, comme quelques années plus tôt :"que chacun se conforme à mes ordres,"s'écria-t-il, et les ouvriers le regardent, étonnés, mais obéissent." (160) Dès ce moment-là, il fut reconnu comme chef incontesté, aussi bien par ses hommes et ceux d'autres groupes qui avaient entendu parler de son engagement personnel que par le vieux militant ouvrier Grothe qui alla jusqu'à lui porposer de se charger de la répartition de toutes les formations du secteur.

Bien que le processus qui aboutit à la désignation de tels chefs tienne compte évidemment de certaines aptitudes définies, on ne peut que noter le caractère assez peu rationnel de sa reconnaissance par les membres du groupe. Ce qui la justifiait, c'était l'admiration pour celui qui osait se mesurer à l'autorité quelle qu'elle soit, c'était aussi la confiance faite à celui qui semblait, par sa volonté, prendre en charge le groupe et qui, par son expérience réelle ou plus ou moins supposée à partir d'anecdotes qui couraient sur lui, donnait l'impression de pouvoir affronter n'importe quelle situation. Avec un personnage comme Max Hölz, nous débouchons cependant franchement dans l'irrationnel.

Nous avons déjà eu l'occsaion à plusieurs reprises de rappeler l'itinéraire qui conduisit cet activiste révolutionnaire de l'engagement volontaire au service de l'impérialisme allemand en 1914 à l'organisation de la lutte révolutionnaire après la révolution de novembre dans l'Erzgebirge et le Vogtland,(161) sans oublier le rôle important qu'il joua

dans les événements de mars 1921 dans le bassin industriel de Halle-Mansfeld. Max Hölz surgit dans cette époque troublée comme l'individu d'une rare audace dont les coups de mains contre les "capitalistes" ou les institutions de l'état bourgeois réussissaient ; rapidement, la légende s'empara de ses exploits. De plus, le programme politique simpliste qu'il proclamait nétait pas fait pour déplaire à ceux que la misère de l'immédiat après-guerre avait touchés plus particulièrement et qui ne comprenaient toujours pas qu'une lutte révolutionnaire devait obéir à certaines lois objectives et que le succès ne pouvait s'envisager qu'à long terme. Pressés de voir se réaliser une amélioration immédiate dans leurs conditions d'existence, nombreux étaient ceux qui faisaient confiance à celui dont la ligne politique fut résumée de façon brutale mais claire à cette époque dans le document justifiant son exclusion du KPD en avril 1920 et publié dans le journal "der Kämpfer" de Chemnitz le 8 de ce mois : il voulait "prendre là où il y avait quelque chose pour le donner là où il n'y avait rien."(162) Ce communisme vulgaire qui ne tenait aucun compte des bases objectives du pouvoir bourgeois et de son influence sur le fonctionnement de l'Etat, par le biais notamment de la propriété des moyens de production, et qui ne s'attaquait qu'aux conséquences visibles de celles-ci, la richesse accumulée, était certes séduisant au premier abord mais ne faisait qu'accroître l'aspect irrationnel de son action ; irrationnel dans les motivations de celui qui prenait la direction du mouvement révolutionnaire, irrationnel par la nature des liens qui unissaient les foules subjuguées à celui qui se présentait comme leur chef.

Lorsque les événements de mars 1921 éclatèrent, il ne faut pas s'étonner si Max Hölz réapparut : salué par ceux qui semblaient n'attendre qu'un chef à leur mouvement, comme celui qui était capable de les conduire au succès, il fut accueilli par la foule dans un enthousiasme indescriptible. Evoquant la soudaine apparition de celui dont l'image de grand justicier hantait la conscience collective de milliers d'ouvriers du Vogtland, de l'Erzgebirge et de Saxe, Otto Gotsche note dans "Märzstürme" que celui qui annonça son arrivée dans

la salle ou se tenait le meeting des mineurs de Mansfeld ne put aller au bout de sa phrase : le nom de Max Hölz fut repris par des milliers de voix dans un vacarme assourdissant, il sembla alors que la police qui préparait son intervention ne pût plus rien faire alors que quelques instants auparavant cette menace imminente désorientait tous les présents qui ne savaient pas s'il fallait attendre son attaque ou la devancer.(163)

La vie clandestine de celui qui semblait ne devoir réapparaitre au grand jour que lorsque la situation l'exigeait c'est à dire lorsque tout autre moyen d'action que le soulèvement armé paraissait exclu, ne fut pas une des moindres raisons, avec le mystère qui l'entourait, de la fascination qu'exerçait la personnalité de Max Hölz. L'attitude de certains organes de presse du SPD ou de l'USPD lors de son procès en juin 1921 fut révélatrice de la peur que ressentaient certains milieux face à cette personnalité : la façon dont ils présentèrent alors l'individu Hölz tendit à détruire systématiquement dans les rangs de la classe ouvrière allemande le mythe qu'il semblait incarner. Présenté tantôt comme un "sous-officier prussien à l'horizon intellectuel borné," dont le cas s'apparentait à celui d'un "sous-officier ou officier qui aurait à rendre des comptes pour des mauvais traitements infligés à de simples soldats" ("Freiheit", USPD, Berlin, 23 juin 1921) tantôt comme "une nature d'adjudant, dilettante en stratégie", comme "l'incarnation du militarisme et de la politique de recours à la violence pour elle-même" ("Vorwärts", SPD, Berlin 23 juin 1921) tantôt même comme un 'individu qui avait sa place dans un asile de fous parce qu'il avait une idée fixe, celle de faire la révolution et la guerre", comme un "rebelle souffrant de troubles mentaux" ("Republik", USPD, Kiel, 25 juin 1921), Max Hölz devait à tout prix par ce procédé d'assimilation à des types connus de commortements que les masses rejetaient de façon quasi instinctive, être dépouillé de son prestige si fort auprès d'elles.(164) Il devait être ainsi discrédité à tout jamais ; de telles attaques venues des milieux politiques de gauche plongeaient du reste leurs racines dans un fond aussi irrationnel que l'était l'attachement qu'il

inspirait.

Au cours de cette analyse des conditions de désignation du chef, des sa reconnaissance par le groupe ou la masse et de son rôle dans l'action, nous avons pu constater des convergences troublantes entre les deux formes d'activisme opposées. Cette convergence semble s'expliquer notamment par la récupération de l'expérience du front par l'activisme révolutionnaire et la surestimation de qualités individuelles telles que le courage ou même la force physique pure, par la permanence dans le mouvement ouvrier révolutionnaire, au-delà de sa faiblesse idéologique, de structures mentales héritées de la société bourgeoise qui avait elle-même repris des éléments d'un système de valeurs militariste aux racines plus profondes encore puisque plongeant dans la société féodale. Il ne convient pas d'analyser ici comment la permanence de ces structures mentales associées à la croyance tenace au rôle déterminant de certains individus sur le cours de l'histoire a pu en partie contribuer à la naissance de ce que le mouvement communiste international a qualifié de culte de la personnalité. Néanmoins nous ne pouvons que noter combien l'activisme, quel que soit sa tendance, fut tenté de succomber à l'irrationnel alors même que les conditions de la lutte qu'il entreprenait exigeait au contraire une connaissance approfondie des facteurs objectifs qui modèlent la réalité.

La seule différence entre activisme contre-révolutionnaire et activisme révolutionnaire se situa sur un autre plan, ce qui explique du reste les succès de l'un et les échecs répétés de l'autre. Tandis que l'activisme révolutionnaire était en cette époque d'incertitude de la gauche quant à la conduite à tenir et à la stratégie à adopter la seule alternative à la compromission avec les partis bourgeois, compte tenu du rapport des forces politiques et économiques, - et une alternative vouée à l'échec étant donné les structures de l'Etat et la force objective des couches dirigeantes traditionelles, - l'activisme contre révolutionnaire fut une des variantes

seulement dans la tactique de ces couches défendant leur position et leurs privilèges. Il pouvait à la rigueur se permettre des erreurs d'appréciation qui pouvaient presque immédiatement être corrigées à un autre niveau par ceux qui l'utilisaient. De plus, les soutiens effectifs dont il bénéficia, lui permirent de s'organiser de façon cohérente alors même quil cultivait l'irrationnel pour gagner de nouveaux adeptes, comme nous aurons l'occasion de l'analyser en détail dans notre Deuxième Partie (étude des structures d'accueil de l'activisme). Ce qui du reste n'alla pas sans quelques difficultés lorsque certains jeunes activistes s'aperçurent qu'ils n'étaient finalement que des instruments au service de forces qui représentaient souvent ce qu'ils refusaient dans le monde moderne.

Par là, nous avons abordé déjà les conséquences de cette appréhension irrationnelle du réel et des types de comportements qu'elle suscita. A la lecture de tous les témoignages sur les activismes, nous pouvons constater essentiellement deux conséquences immédiates : d'abord la croyance au mythe du chaos régénérateur, ensuite une vision manichéenne du monde reposant sur une opposition simpliste entre le bien et le mal ou ce qui était perçu comme tel, vision manichéenne qui, en dernière analyse constitua la seule source de légimité de leur action à leurs yeux.

4/ Les conséquences de ces relations de l'homme avec le réel s'inscrivant dans un cadre irrationnel.

A) Le mythe du chaos régénérateur et sa fonction politique.

Ce n'était pas un des moindres paradoxes de l'activisme contre-révolutionnaire que de le voir défendre objectivement un ordre social que par ailleurs il semblait vouloir condamner et abattre. Ernst von Salomon a vécu en lui-même cette contradiction. Elle commença à affleurer à la conscien-

ce lorsqu'il vit l'indifférence des couches dirigeantes à l'égard des sacrifices que ces jeunes volontaires consentaient pour les défendre, - ne faisaient-elles pas bombance dans les cabarets berlinois à la veille de Noël en 1918 alors que de jeunes soldats rentrés indemnes du front et de jeunes volontaires pour qui c'était l'épreuve du feu, tombaient dans les rues toutesproches pour les défendre contre le danger spartakiste ? (165) Lorsqu'il se retrouva quelques mois plus tard sur le front balte avec son corps franc, il fut un retour en arrière sur cette période confuse. Ces quelques mois lui apparurent alors comme l'époque d'une lutte implacable pour le pouvoir menée par la partie la plus active des troupes du front à gauche comme à droite. Ceux-là même qui s'étaient affrontés avec la même rage des deux côtés savaient selon lui que le combat à tout prix était nécessaire. Or, à quoi aboutirent finalement leur engagement et leur lutte implacable ? à briser les menées révolutionnaires et à sauver la patrie du chaos comme on disait communément.

Mais était-ce juste ? "Nous qui combattions sous les anciens drapeaux, nous avions sauvé la patrie du chaos, que Dieu nous pardonne, ce fut notre péché contre l'Esprit. Nous avons cru sauver le citoyen, nous avons sauvé le bourgeois." (166) Ce passage de "Die Geächteten" est très intéressant car il est révélateur d'une interrogation sur le sens de la lutte que menèrent ces jeunes activistes et cette interrogation, comme nous aurons l'occasion de le voir plus loin, ne fut pas le seul fait d'Ernst von Salomon : tous ceux qui sentirent plus ou moins confusément qu'ils n'étaient qu'un des éléments d'une tactique beaucoup plus complexe qui leur échappait dans sa totalité. A ce point de notre analyse cependant, ce n'est pas cet aspect de la réflexion d'Ernst von Salomon qui doit nous occuper mais plutôt la fonction qu'il assignait au chaos dans le mouvement de l'histoire en général et dans l'évolution politique de l'Allemagne en particulier.

Le chaos était en effet pour lui un facteur déterminant du mouvement de l'histoire. Alors qu'il combattait pour défendre l'ordre, il croyait aux vertus éminentes du chaos.

"Le chaos est plus favorable que l'ordre à ce qui est en devenir", écrit-il à la suite de sa réflexion sur les conséquences de son engagement. "L'abandon est l'ennemi de toute forme de mouvement. Alors que nous sauvions la patrie du chaos, nous fermions la porte à ce qui était en devenir, nous ouvrions la voie à l'abandon." (167) Selon lui, ce ne sont pas en effet les constructions rationnelles qui permettent à l'histoire de progresser, mais le chaos, car du chaos seul peut surgir quelque chose de nouveau. On a pu qualifier (168) cette génération de la guerre de vecteur du nihilisme allemand ; non sans raison car elle voulait, comme Ernst von Salomon, accélérer de façon radicale le cours du temps jusqu'au renversement total. Et cette accélération n'était possible que par l'anéantissement du monde existant qui seul pouvait permettre le renouveau.

On sait que des auteurs de romans de guerre comme Franz Schauwecker ont salué la défaite et la destruction de l'état wilhelminien comme la seule base possible d'une renaissance nationale en Allemagne. "Notre époque,"écrit-il dans "Deutsche allein", "n'est bonne qu'à être anéantie... L'Allemand se réjouit de sombrer dans l'abîme, car c'est pour lui le rajeunissement, il vit avec sang-froid ses défaites car elles ne lui garantissent rien d'autre que des victoires à venir, parce qu'elles les rendent possibles et les présupposent." (169) Mais ce qui était ainsi interprété comme terrain indispensable au renouveau, la défaite, n'était qu'une des formes du chaos que l'activisme contre-révolutionnaire saluait comme régénérateur : il prit en effet d'autres formes par la suite ; il s'agissait d'empêcher par tous les moyens la mise en place des nouvelles institutions et la reconnaissance d'une nouvelle élite politique et sociale. Qu'importe si cela devait réintroduire un peu de barbarie dans les relations humaines ! "La civilisation c'est la vieillesse", entend-on au cours d'une conversation dans le roman d'Edwin Erich Dwinger "die letzten Reiter", "rajeunissons-nous donc, - si ce n'est pas possible autrement -, par un doigt de barbarie. Qu'importe si plus d'une chose est fichue, on peut toujours reconstruire après coup

la civilisation, mais une jeunesse écrasée reste perdue pour toujours." (170) Ce n'était qu'à ce prix-là, et seulement à ce prix-là que pour Ernst von Salomon qui s'intégra dans un courant de pensée largement répandu, le renouveau de la nation était possible.

L'illustration la plus parfaite qui nous est fournie de cette croyance à une fonction historique du chaos, est l'affaire de l'assassinat de Walter Rathenau, telle qu'elle fut vécue par Ernst von Salomon. Mais avant d'en venir à cet épisode des luttes politiques de l'immédiat après-guerre où l'activisme contre-révolutionnnaire manifesta avec le plus de netteté sa foi dans le chaos, il est bon de voir comment d'une façon plus générale cette conception du mouvement dans l'histoire trouva son application pratique dans la vie politique courante. Nous savons déjà que nos jeunes activistes contre-révolutionnaires avaient l'impression d'être mus par une pouvoir qui les dépassait, que "ce pouvoir n'était pas l'émanation d'eux-mêmes mais de forces mystiques que l'intellect pur avec toutes ses méthodes était incapable de connaitre." (171) Les actions qu'ils accomplissaient alors sous l'emprise de ce pouvoir - qu'on l'appelle appel du sang, de la nation ou volonté de l'histoire, - n'avaient d'autre but que d'accélérer le mouvement.

Qu'importe qu'elles n'aient aucun succès pratique pour des observateurs patentés des affaires politiques ! elles fouettaient le cours des événements, elles provoquaient des vagues bien plus hautes que tous les décrets et discours des ministres, que toutes les résolutions et promesses des partis politiques. Ces actions ébranlaient toujours davantage l'édifice du système politique, elles attaquaient ce qu'il avait à grand peine réalisé, le contraignaient à rendre coup pour coup pour se défendre et finalement devaient provoquer une escalade dans la violence de la part de l'activisme, jusqu'à ce que soit atteint le point de non retour du chaos final. (172) Le caractère totalement irrationnel de cette tactique saute aux yeux puisqu'il s'agit par une série d'actions issues de considérations purement conjoncturelles, voire ar-

bitraires, de provoquer le chaos, sans savoir du reste ce que l'on édifierait à la place du système détruit. L'anéantissement pour l'anéantissement ; pour ce qui était de l'avenir, il n'en était pas question.

Et pourtant, dans le cas de l'assassiant de Walter Rathenau, on peut parler d'une rationalisation de l'irrationnel : car s'il s'inscrivait dans cette volonté générale de créer le chaos, il n'en répondait pas moins à un impératif précis. Si nous nous reportons aux conversations qu'eut Ernst von Salomon avec son ami Kern, nous constatons en effet que Rathenau ne fut pas assassiné pour des raisons purement arbitraires. Kern avait bien jugé l'importance de cette personnalité politique. Lui seul était capable de redonner à l'Allemagne une âme et une foi, lui seul pouvait l'empêcher de sombrer dans le chaos. Lorsqu'il assista avec Ernst von Salomon au meeting donné par Rathenau, tous deux furent convaincus qu'il ne s'agissait pas d'une personnalité politique au destin éphémère comme la République de Weimar en avait fait naître des dizaines. "Cet homme semblait plein d'une éthique qui n'était pas nouvelle, ce qui était nouveau seulement c'est qu'elle était le motif dominant dans le coeur d'un homme d'Etat. Et, appliquée à la politique allemande, cette éthique lui donnait certainement tout d'un coup ce qui lui avait fait défaut si longtemps : plénitude, direction et sens." (173)

Kern et Ernst von Salomon ressentirent alors le danger qu'il représentait pour leur cause, car il était un espoir pour certaines couches sociales allemandes et était capable par là de faire accepter la politique d'exécution et les conséquences qui en découleraient pour la nation. De plus, mieux que les forces de l'ordre, il était capable d'empêcher le chaos de s'étendre par la confiance qu'il pouvait inspirer aux masses et par là bloquer le processus en cours de régénération de l'Etat. Pour cette double raison, il devait être éliminé. "Il a été mis en son pouvoir plus qu'au pouvoir de personne depuis le mois de novembre 1918. Si le destin s'approcha jamais d'un homme avec ses exigences, avec ses exigences les plus passion-

nées, c'était bien lui, cet homme." Il pouvait donc apparaître comme le seul individu à la mesure de l'époque. C'est en cela qu'il contrecarrait les plans de l'activisme contre-révolutionnaire. Lui laisser imposer sa politique, qui finalement figerait toute évolution possible, n'était-ce pas priver la nation de toutes ses chances de renaissance ? Or c'était bien cette renaissance qui était leur but et non de donner au peuple plus de bonheur et de confiance en l'avenir ; il s'agissait de redonner à l'Allemagne une identité authentique. "Nous ne combattons pas,"expliqua alors Kern,"pour que le peuple accède au bonheur, nous combattons pour l'obliger à suivre la ligne de son destin. Mais si cet homme offrait encore une fois au peuple une foi, s'il l'élevait encore une fois par son énergie au point de lui donner une volonté et une forme qui sont la volonté et la forme d'une époque qui mourut dans la guerre, d'une époque qui est morte, trois fois morte, je ne le supporterai pas." (174) Il n'y a donc pas à s'étonner si Ernst von Salomon tira la conclusion qui s'imposait : ils connaissaient à présent leur ennemi, il suffisait seulement de trouver le moyen de le frapper de façon décisive.

Qu'il s'agisse donc du mouvement de l'histoire en général ou de politique quotidienne, le chaos était considéré par l'activisme contre-révolutionnaire, - même lorsque ses adeptes luttaient objectivement pour le maintien de l'ordre -, comme le seul facteur susceptible de provoquer le renouveau. Toute notion de causalité ou de loi était évacuée des faits historiques et politiques, seule la destruction radicale permettait de faire surgir la nouveauté. Action totalement irrationnelle ou s'inscrivant dans une perspective plus réfléchie comme l'assassinat de Rathenau, tout devait tendre, semble-t-il à créer des situations irréversibles qui obligeraient alors les individus à pprendre des décisions dans l'instant. Mais une telle attitude était-elle l'apanage du seul activisme contre-révolutionnaire ?

Nullement, car l'activisme révolutionnaire connut aussi ses fervents adeptes de la destruction totale, ceux qui

pensaient que la destruction était en soi éminemment créatrice. Peu de choses séparaient au départ la croyance d'Ernst von Salomon que le mouvement de l'histoire était accéléré sinon provoqué par le chaos et ce que Bakounine écrivait déjà en 1842 dans son livre "la réaction en Allemagne". Dans cet écrit allant au-delà de la simple théorie politique de la nécessité de l'anéantissement de l'Etat comme base de départ d'une reconstruction de structures politiques et économiques nouvelles, il développait la thèse selon laquelle la simple volonté de destruction était en fait un principe créateur. En termes d'un étrange mysticisme pour un révolutionnaire conséquent, il affirmait ensuite sa confiance dans "l'esprit éternel". "Faisons donc confiance à l'esprit éternel qui ne détruit et n'anéantit que parce qu'il est la source insondable et éternellement créatrice de la vie. - La joie de détruire est en même temps une joie créatrice." (175) Ce qui était dans un premier temps compréhensible dans la logique d'un mouvement révolutionnaire - la destruction du principe d'autorité sous toutes ses formes, débouchait ainsi pour le théoricien de l'anarchisme sur une formule faisant appel à l'intervention d'un esprit éternel animant l'histoire, au-delà de toute rationnalité humaine.

Bien que l'activisme révolutionnaire ne reprenne pas mot pour mot à son compte de telles théories totalement irrationnelles développées au siècle dernier par Bakounine, nous sentons sous-jacentes à sa conception de l'action, la permanence de cette confiance dans le chaos régénérateur. L'action telle qu'il la concevait en effet n'était pas le résultat d'un processus de maturation de la conscience politique des masses ou de sa spontanéité collective. L'action était l'occasion pour les masses de s'identifier comme sujet révolutionnaire.

Il y avait donc ici un renversement complet de la doctrine de la révolution selon le marxisme. L'action n'était plus considérée comme l'aboutissement d'un long processus de maturation et d'éducation qui était rendu possible après l'analyse des facteurs qui faisait qu'une situation était jugée

révolutionnaire. En outre l'action n'était plus considérée comme l'oeuvre des masses parvenues à ce stade de conscience et maturité politiques agissant conformément à un plan élaboré. L'action devenait le moyen de provoquer la spontanéité des masses ; elle devait par des actes individuels isolés tout à la fois susciter les réactions violentes de la part du pouvoir qui rendaient la situation des masses intolérables et inciter les masses par la valeur exemplaire que ces actes pouvaient avoir, à rejoindre les individus isolés ou les petits groupes dans ce qui pouvait n'être au départ qu'une rébellion limitée. Ces actes individuels avaient en effet pour l'essentiel comme fonction de créer une forme plus ou moins poussée de chaos avec comme conséquence d'une part la prise de conscience fulgurante par les masses soumises que l'ordre qu'elles acceptaient, quelle qu'en soit la nature, morale, religieuse, policière, sociale ou autre, pouvait être remis en question quand elles le voulaient, d'autre part un renforcement du caractère répressif de l'Etat par ceux qui le représentaient avec tout ce que cela signifiait comme désagréments pour les masses. Cette spontanéité"contrainte" ou provoquée, qui est aujourd'hui encore l'essentiel de la tactique des groupes extrêmistes depuis les révoltes étudiantes de la fin des années soixante et qui s'exprime dans l'enchaînement provocation - répression a pour but de rendre inévitable sous la pression des événements une réaction violente des masses en dehors de toute analyse objective de la situation.

C'était là le principe qui guidait les "rebelles" dont nous avons eu l'occasion de rappeler l'activité, tel le narrateur dans le roman d'Erich Knauf "Ca ira" avec sa bande hétéroclite constituée d'éléments asociaux, tel surtout Max Hölz avec ses coups de main dans le Vogtland et l'Erzgebirge immédiatement après la guerre, destinés à provoquer la révolte des chômeurs et des masses contre les indsutriels et les hobereaux locaux en utilisant leurs causes de mécontentement. Dans une prise de position officielle pour Max Hölz, Franz Jung écrivait à propos de sa participation à la "Märzaktion" de 1921 :"C'est faire preuve de lâcheté et de mensonge que

de déclarer que de soi-disant'actes terroristes isolés' portent tort au mouvement communiste. Il est un fait, c'est qu'un mot d'ordre d'action, l'appel à la guerre civile, à l'attaque par le prolétariat de l'ordre bourgeois, doivent être accompagnés d'actions qui doivent montrer à la masse du prolétariat révolutionnaire que l'attaque contre l'état bourgeois et contre l'idéologie bourgeoise à laquelle on appelle, n'est pas une plaisanterie." (176) Franz Jung exprimait ici on ne peut plus clairement l'idée que l'action isolée même de type terroriste avait une valeur d'exemple pour la masse et qu'elle contribuait à accentuer l'évolution révolutionnaire. Même au prix d'une défaite momentanée, cette action qui était le fait souvent d'une minorité isolée de la masse et qui n'était pas comprise d'abord par elle, serait susceptible de la tirer de sa torpeur et de son apathie. Elle seule permettrait de surmonter l'obstacle que constituait le hiatus entre la subjectivité des masses qui ne seraient pas prêtes à la révolution et la situation objective jugée mûre pour cette même révolution.

Mais cette conception de l'action ne fut pas le seul fait de ceux qu'on peut qualifier de "rebelles" du mouvement ouvrier : elle émergea régulièrement entre 1918 et 1923 dans le mouvement ouvrier révolutionnaire se réclament du marxisme, et les critiques de Lénine au gauchisme au cours de cette période attestaient bien la permanence de ces tendances au sein même du jeune KPD. Dans le groupe de jeunes apprentis et ouvriers que nous décrit Otto Gotsche dans "Märzstürme", l'action était conçue de cette façon contre la guerre. Puisque les masses se complaisaient dans un silence total, qu'elles ne faisaient rien pour hâter la fin des hostilités, qu'elles étaient toujours prisonnières de la propagande nationaliste qui leur avait fait accueillir les événements de l'été 1914 avec enthousiasme, et qu'elles étaient incapables de se débarrasser de son influence, il fallait agir. La provocation que constituait au début de l'automne 1918 la distribution de tracts appelant les militaires à la désobéissance et les civils à la grève était une de ces actions que le jeune Gustav Kirchner dont nous connaissons déjà la prédilection pour l'acte terroriste individuel, (cf. l'épisode du pistolet dérobé dans le train à

un permissionnaire endormi) souhaitait de tout son coeur :"Je vous le dis, s'écriait-il alors, des actions sont nécessaires, nous devons sortir de nous-mêmes davantage que nous ne le faisons." (177)

L'attitude inouïe de Fritz Gretschke, le jeune apprenti, quipour la première fois dans l'histoire de l'atelier, osa faire front à son patron, le plombier Berner qui voulait le brutaliser comme c'était l'habitude depuis des siècles dans les rapports quotidiens entre maître et apprenti, était également une de ces actions individuelles qui devaient servir d'élément de détonateur pour une action plus générale des masses contre le système social du moins d'exemple et elle fut perçue en tant que telle car un autre apprenti, plus ancien que lui, lui déclara :"ce sont partout des chuchotements sur la révolution... on en a tous jusque là", et il se saisit à la gorge. "Je vous le dis, j'en ai plein le dos. Si je remarque quelque chose, je n'attends pas une seconde. J'en suis moi aussi." Tu le peux, lui dit alors Fritz. "Pour l'instant nous n'en sommes pas encore là, aidez-nous à réveiller tous ces bonnets de nuit. C'est déjà important. S'ils se lèvent enfin, ça partira tout seul. Le peuple entier en a plein le dos. Simplement, personne ne sait comment cela va tourner." (178) Dans un milieu très étroit comme celui de cet atelier, une telle action de rébellion et de violence était ainsi perçue comme le signe tangible d'une possibilité de soulèvement, la masse représentée par l'autre apprenti découvrait que l'acceptation d'une situation donnée si solidement ancrée dans les traditions,et intériorisée par les individus, n'était pas la seule attitude possible. Dans les années qui suivirent, il en fut souvent de même, avec toutefois une gradation croissante dans les moyens employés.

Cette gradation est manifeste si l'on suit le déroulement des événements. Après avoir contesté toutes les formes d'autorité, aussi bien celle des pouvoirs institutionnels de l'Etat (armée, magistrature, bureaucratie, assemblées élues) que celles même du mouvement ouvrier traditionnel, l'activisme révolutionnaire se lança progressivement dans des actions de type armé. Après avoir eu recours à des actes de pur ter-

rorisme individuel comme la séquestration de personnes et l'incendie de leurs biens ,[179] il organisa des mouvements de révolte à plus grande échelle, notamment le soulèvement de la Ruhr après le putsch de Kapp et celui de mars 1921 dans la région de Halle-Mansfeld, mouvement qui était fondamentalement destructeur de l'ordre établi et qui tout d'abord ne débouchait sur aucune plate-forme constructive, si ce n'est sous la forme de vagues revendications ponctuelles.

La façon dont Hans Marchwitza décrit dans "Sturm auf Essen" le début du soulèvement armé dans la Ruhr est significative. Il s'agissait pour ces mineurs de la banlieue d'Essen d'obtenir le "désarmement immédiat de la Reichswehr et de la police qui sont les ennemis de la classe ouvrière et l'armement des travailleurs". Face à ceux qui estimaient que la grève générale suffisait, un noyau d'activistes résolus à tout, tenta d'expliquer que seule la prise du pouvoir par les armes réalisées par le prolétariat pouvait assurer la victoire du socialisme et son édification. Mais quel socialisme ? peu de choses étaient dites là-dessus. Lorsque la police tira sur les grévistes rassemblés, le choc décisif se produisit avec le déclenchement du processus provocation-répression et les hésitants basculèrent dans le camp de la violence sans pour autant que des buts précis autres que ceux purement négatifs de l'élimination du gouvernement Ebert-Noske-Bauer aient été définis.[180] Les seules mesures concrètes - prises sous la contrainte des événements -, furent la levée d'une "armée rouge" et l'organisation militaire du prolétariat de la Ruhr, on sait comment en quelques jours ce soulèvement fut brutalement réprimé.

Le mécanisme qui provoqua le soulèvement de mars 1921 dans le bassin industriel de Halle-Mansfeld ne fut guère différent. Si nous nous reportons aux paroles de Malchow, l'un des dirigeants du KAPD local dans le drame de Berta Lask "Leuna 1921", nous constatons un discours où se mêlent désespoir, nihilisme et phraséologie révolutionnaire, qui certes était destiné à susciter l'adhésion de la masse au mouvement

de révolte, mais n'ouvrait aucune perspective sur l'avenir si ce n'était celle d'un chaos bien prévisible. A l'intervention d'un chauffeur de chaudière qui venait de décrire les conditions de travail inhumaines qui étaient les siennes, il répondit:"Pourquoi cela durerait-il ? Rien n'oblige à ce que cela dure comme ça. Vous ne devez pas le supporter. Il est temps que ça change. Le KAPD va bientôt vous appeler à prendre les armes. Nous sommes des révolutionnaires." (181) Cette réponse était significative de la confusion qui régnait au début et même tout au long de ce mouvement : le type de travail effectué par le chauffeur de chaudière ou le chauffeur des fours à coke allait-il disparaitre avec l'avènement d'un régime révolutionnaire ? Quelles étaient donc les revendications à la base de ce mouvement ? uniquement des revendications conjoncturelles sans ouverture sur l'édification d'un ordre socialiste nouveau : "reconnaissance des comités d'action dans l'usine, désarmement et départ des troupes stationnées dans la région, armement de la classe ouvrière pour lutter contre l'Orgesch. Si ces revendications ne sont pas satisfaites, nous passerons au soulèvement armé. C'est le mois de mars, camarades, et les mois de mars sont sanglants en Allemagne." (182) Bernd Kanne, membre du KPD, tenta bien d'expliquer le caractère aventuriste de ce soulèvement isolé, qui ne ressemblait en rien au mouvement qui suivit l'échec du putsch de Kapp l'année précédente, il ne fut pas écouté. On sait comment, par l'intervention conjuguée de la Reichswehr et de la police, notamment dans les usines Leuna, le mouvement fut écrasé impitoyablement après avoir été habilement exploité par des provocateurs qui surent tirer partie du confusionisme des différents comités d'action.

Si au point de départ nous avons pu constater certaines convergences quant à la fonction historique du chaos pour l'activisme contre-révolutionnaire et son antagoniste l'activisme révolutionnaire, nous avons pu assez rapidement constater aussi que sa fonction politique était conçue de façon différente. Tandis que dans le camp contre-révolutionnaire, il aboutissait objectivement à renforcer les structures autoritaires de l'Etat

et

structures qui pouvaient d'ailleurs être différentes de celles existant traditionnellement , - et ce n'était pas sans attrait pour certains jeunes gens qui rêvaient de révolution sans trop savoir ce que cela signifiait, comme Ernst von Salomon ou Bodo Uhse - dans le camp révolutionnaire, il était destiné à entrainer les masses à l'action, en leur prouvant qu'aucune société si forte soit-elle, n'était à l'abri de la contestation et de la subversion.

Comme les masses seraient par nature amprphes, sans ressort ni but, l'action de la minorité décidée ou d'un individu isolé devait les amener rapidement à se constituer en communauté de lutte en les délivrant des blocages qui les paralysaient dans leur volonté d'action. Son hypothèse de départ était que le chef ou la minorité agissante n'avait donc pas pour rôle de former les masses en les éduquant politiquement ou en les dotant d'un organisation structurée, le chef ou la minorité agissante aidait les masses dans leur processus d'identification comme sujet révolutionnaire potentiel. Une masse n'était pas rassemblée mais se reassemblait elle-même, de façon autonome ; ce qui se manifestait ensuite dans les actions ultérieures, c'est ce qu'elle contenait en germe en elle-même et qui s'épanouissait. Le chaos, avec tous les degrés qu'il pouvait comporter, - de la destruction systématique des biens et de l'élimination systématique des personnes à des formes plus raffinées telles que l'ébranlement de tous les organes de l'autorité ou la contestation radicale d'un système de valeurs sur lequel reposait la vie sociale -, était donc destiné à favoriser ce réveil des masses aux virtualités existantes mais inemployées. Cette croyance inébranlable aux vertus des masses libérées par le chaos était aussi peu rationnelle que la conception quasi mystique du chaos libérateur des énergies de l'histoire tel que le percevait Ernst von Salomon.

Quoi qu'il en soit de ces différences au niveau de la fonction politique du chaos provoqué par les activismes, nous voyons rapparaître l'individu, en la personne du chef comme facteur sinon décisif du moins prépondérant dans le déclenchement de l'action et l'infléchissement du cours des événements.

Nous avions déjà noté combien paradoxale était cette vision du monde qui d'une part semblait priver l'individu considéré en tant qu'être doué de raison, de tout rôle actif en le soumettant tantôt à des pulsions irrationnelles tantôt à une volonté qui déterminerait en dehors de lui le mouvement de l'histoire mais qui d'autre part privilégiait celui qui pouvait apparaître comme le chef par ses qualités personnelles ou par le fait qu'il incarnait d'une façon ou d'une autre cette volonté transcendentale. N'y a-t-il pas précisément par le biais de cette instauration volontaire du chaos, une sorte de nouvelle définition du rôle de l'individu dans le mouvement de l'histoire ? La jonction entre les deux sphères, totalement séparées semble-t-il, celle du cours de l'histoire et celle de l'action individuelle, ne se réalisait-elle pas dans la mesure où l'individu d'exception qui parvenait à donner à la masse amorphe son identité libérait les énergies latentes et permettait à celles-ci de donner au réel d'autres contours ?

La réflexion sur ce point n'était pas aussi poussée dans le camp de l'activisme contre-révolutionnaire que chez les extrêmistes de gauche. En effet, s'il a su nous donner des témoignages intéressants sur son action, s'il a su aussi par ces témoignages illustrer de façon frappante sa conception mystique de l'histoire, l'activisme contre-révolutionnaire n'a pas tenté, soumis qu'il était au schéma irrationnel de celle-ci, de lever les ambiguités ou contradictions qui la caractérisent si bien que la contradiction subsiste dans les écrits entre individu et réel. Du reste, comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, à l'arrière-plan de ses comportements irrationnels se situait, comme correctif possible à ses égarements, un appareil d'Etat dont la rationnalité garantissait par ses structures finement articulées les unes aux autres et par ses modes d'exercice du pouvoir, le succès en cas d'affrontement direct avec toute tentative subversive le remettant trop en cause.

L'activisme révolutionnaire, au contraire, pour le-

quel l'une des interrogations fondamentales, comme nous le verrons dans notre Deuxième Partie, porta sur la remise en question du rôle du chef dans le mouvement ouvrier traditionnel, notamment sur les rapports entre le chef et la masse, s'était attaché à tenter de résoudre cette contradiction. Y est-il parvenur ? rien n'est moins sûr. Si l'on se reporte à la prise de position publique citée plus haut de Franz Jung en faveur de Max Hölz, nous pouvons lire les phrases qui suivent : "Au sein de chaque action, il doit y avoir celui qui précède les autres et qui accomplit effectivement ce que le mot d'ordre prescrit. Personne parmi ceux qui connaissent le mouvement ouvrier, qui sentent et comprennent sociologiquement ce que le prolétariat veut, ne pourra nier cette nécessité ou bien il devrait renoncer à vouloir approuver un mouvement révolutionnaire issu du prolétariat. Ce fait de se mettre en avant, de se sacrifier pour le mouvement révolutionnaire, c'est précisément ce qu'a fait Max Hölz." (183) Par là, Franz Jung privilégiait le rôle de l'individu dans cette conception selon laquelle le putsch d'un groupe minoritaire était nécessaire comme moteur du mouvement historique et faisait de l'action de masse le résultat de cette seule action minoritaire ou individuelle. C'est à dire que bien loin d'introduire dans les luttes de masse la rationnalité que représentait l'élévation du niveau de la conscience politique de tous et l'élaboration de structures conséquentes au niveau de l'organisation, il perpétuait les mythes parallèles et inconciliables du rôle du chef et de la spontanéité des masses en dehors de tout cadre rationnel, il ne parvenait pas à résoudre la contradiction entre le chef conscient (prétendument) des buts à atteindre et des moyens pour y parvenir et les masses amorphes. Il ignorait en réalité le rôle dialectique du chef et de l'organisation dans le mouvement révolutionnaire puisque le seul et unique facteur de la naissance dans le prolétariat de la conscience de former une communauté de lutte résidait dans l'action individuelle du chef, dans l'activité putschiste d'une poignée d'individus. Il réduisait toute activité révolutionnaire au coup de main isolé, fruit de la décision d'une volonté individuelle, ce qui,

- les expériences de 1920 et 1921 l'ont montré, sans parler de la tentative avortée de soulèvement armé du KPD en 1923 - bien loin de transformer l'impatience virtuelle des masses en un combat politique organisé, conduisit au contraire à l'échec total face à un pouvoir qui recourut à l'irrationnel pour recruter ses défenseurs objectifs et disposait en même temps de la rationnalité d'un appareil d'Etat structuré pour écraser toute forme de contestation, même idéologique.

B) Une vision manichéenne du monde.

Si nos deux formes d'activisme ne parviennent pas ainsi à lever cette ambiguité fondamentale entre individu ethhistoire, ils n'en éprouvent pas moins le besoin de légitimer leur action, ou tout au moins de la rendre conforme àux exigences d'un certain code. Nous avons déjà noté qu'il existait un deuxième type de contradictions dans leur conception du monde : d'une part le refus de la raison comme système d'appréhension du réel et le refus du langage considéré comme véhicule normal des catégories de la raison, d'autre part l'utilisation systématique du langage sous la forme de stéréotypes pour justifier tout ce qu'ils entreprenaient. Ces stéréotypes permettaient de créer l'armature d'une vision manichéenne du monde ; par le fait qu'ils s'excluent mutuellement sans possibilité de compromis, ils constituèrent un cadre commode et sécurisant pour toute action, quelle qu'elle soit. Un système d'oppositons simplistes entre le bien et le mal tendait à remplacer les catégories éthiques traditionnelles et servait de critères de légitimité à toute action individuelle, si choquante qu'lle puisse être pour une opinion éduquée depuis des siècles dans une morale dont le christianisme avait défini les valeurs et dont la philosophie du 18ème siècle avait atténué les caractères religieux en la fondant sur des considérations rationnelles. De plus, les éléments antinomiques sur lesquels reposait cette vision du monde étaient personnalisés, le mal notamment apparaissant très nettement sous

les traits d'individus ou sous la forme de groupes qui étaient alors désignés comme les ennemis à abattre à tout prix.

Si nous nous reportons au récit autobiographique d'Ernst Ottwalt "Ruhe und Ordnung", nous trouvons immédiatement l'expression de cette vision manichéenne du monde. Faisant un effort de réflexion car obligé par ses activités d'espion et d'agent provocateur à assister à des réunions organisées par les communistes, il faisait le point sur ce qu'il devait croire àpropos de ceux qu'on lui avait présentés comme ses ennemis. "Et je dois croire, écrit-il, que les communistes sont des bêtes sauvages qui volent et assassinent, qui crient "panem et circenses", qui ne croient pas en Dieu, quisont des imbéciles à la tête vide et de répugnants matérialistes et que mes ennemis, - qui m'abattraient comme un chien enragé si je tombais entre leurs mains -, sont des hommes dépravés qui ont l'haleine pestilentielle et sont couverts de sueur et de crasse." (184) Dans ces quelques lignes, il résumait tout ce qui semblait justifier les actions de l'activisme contre-révolutionnaire.

On était loin d'une ligne politique élaborée : trois niveaux apparaissaient nettement dans cette légitimation de tout acte qui pouvait contribuer à éliminer physiquement le "bolchevique" (nous pouvons noter du reste au passage qu'Ernst Ottwalt répugne à utiliser ce terme d'origine slave, ce dont ne se privent ni Ernst von Salomon ni Herbert Volck, ni tous les manifestes et affiches de la "Ligue antibolchevique", le terme de bolchevique étant, par son origine étrangère, plus apte à provoquer une répulsion quasi instinctive chez ceux qui le liraient ou l'entendraient) : le "bolchevique"était celui qui défiait les règles de la morale traditionnelle puisqu'il pillait, volait, incendiait et assassinait au mépris de toutes les lois éternelles , celui qui, par son système supposé de pensée, ignorait tout d'un idéal humain puisqu'il niait Dieu et le rôle de l'esprit face à la matière, celui enfin qui, même physiquement était un défi à l'humanité puisque crasseux, puant et repoussant. Ainsi semblait se dessiner une opposition inconciliable entre l'humanité civilisée raffinée car ayant maîtrisé ses instincts, s'étant débarrassée des servitudes de son corps

et ne vivant que pour l'esprit et ceux qu'Ernst Ottwalt désignait du terme de "Latjer" avec la bonne société de Halle, ceux qui remontèrent tout à coup à la surface avec leurs cris, leurs odeurs et leurs appétits à la faveur de la révolution de novembre 1918. Ainsi décrits, il est bien évident que ces révolutionnaires méprisables, hideux et répugnants ne méritaient que le sort qu'on réservait d'ordinaire à tous les parasites et vermines de la création : comme les poux, les punaises et les cafards, ils devaient être systématiquement écrasés. Le terme de "rouge" qu'on leur appliquait aussi (185) avait perdu sa signification première de révolutionnaire pour ne conserver que celle de couleur du sang versé. De symbole de la contestation de l'ordre social, le rouge était devenu symbole de sang et d'atrocités.

L'activiste au service de la contre-révolution était alors habilité à anéantir en toute bonne conscience tous ceux qui lui apparaissaient comme des "rouges" ou des "bolcheviques". Car il s'agissait bien pour lui de défendre une civilisation et un ordre social contre des criminels et des sous-hommes. C'est ce qu'on avait expliqué à Ernst Ottwalt lorsqu'après l'échec du putsch de Kapp il fallut briser l'opposition populaire au gouvernement "Ebert-Noske-Bauer". A ces jeunes gens qui ne comprenaient pas très bien pourquoi du jour au lendemain ils étaient passés du camp de ceux qui voulaient abattre la république à celui de ceux qui devaient la défendre, on expliqua en effet que "les biens les plus sacrés de la nation , propriété privée et culture, devaient être défendus contre une meute sauvage de coquins assoiffés de sang." (186) Par là l'accent était mis sur le caractère criminel des agissements des révolutionnaires dont on notait moins le côté "sous-hommes" que le côté cirminel de leurs actes. Devant l'incapacité du pouvoir à maîtriser ces atteintes portées à la "civilisation" et aux valeurs établies, voire à ce que l'on considérait comme le fondement de toute société humaine, l'activiste contre-révolutionnaire était chargé d'une mission sacrée, celle de les défendre et tous les moyens étaient bons, y compris ceux que le code même de toute société humaine condamnait formellement.

Ils semblaient en effet être investis du pouvoir de justicier et de bourreau pour accomplir des sentences que la justice traditionnelle n'avait ni le temps ni les moyens de prononcer. Dans cette pterspective, les affiches de l'époque n'hésitaient pas à représenter le danger des "rouges" sous des formes particulièrement significatives : tantôt le "rouge" était présenté sur une affiche de la Bayerische Volkspartei du début de 1919 comme l'incendiaire qui allait mettre le feu à Munich après avoir embrasé Berlin,(187) tantôt comme l'individu masqué et revêtu d'habits écarlates en train de poignarder le brave soldat du front qui faisait son devoir sur une affiche du DNVP de 1924,(188) tantôt encore comme un monstre horrible venu de l'Est qui tenait du dragon et de l'aigle et qui cherchait à écraser les provinces orientales du Reich sur une affiche invitant les volontaires à s'enrôler dans la 31ème Division d'infanterie de von Lüttwitz à la fin de l'hiver 1918/1919.(189) Tout ceci était résumé dans l'affiche de la "Ligue antibolchevique" que put contempler un soir dans la rue Ludwig,Renn rentrant à sa caserne : un homme aux dents étincelantes en poignardait un autre dans le dos et la légende était, dans sa formulation lapidaire, sans équivoque :"c'est le visage du Bolchevisme, meurtre, pillage, privation des droit instincts déchainés." (190) Cette présentation du "rouge" ou du "bolchevique" devait lever tous les scrupules qui pouvaient surgir dans l'opinion publique quant aux méthodes de répression utilisées à son égard.

Si nous nous reportons à présent aux événements de mars 1919 à Berlin, pour ne citer qu'un exemple qui illustre bien cette lutte implacable contre les "rouges" , - à dessein nous ne mentionnons pas ici l'assassinat des chefs du mouvement révolutionnaire comme Rosa Luxemburg ou Karl Liebknecht qui pourraient encore dans une certaine mesure s'expliquer car il s'agissait de personnalités connues pour leurs prises de position antérieures et pour le rôle qu'elles auraient pu jouer en tant que chefs éventuels d'un nouvel ordre social - nous constatons que l'arbitraire apparent qui présidait aux exécutions sommaires était en fait la conséquence inéluctable

de cette vision manichéenne du monde, l'application mécanique de la décision de supprimer physiquement ceux qui, qualifiés de "rouges", représentaient, quelles que soient par eilleurs leurs activités passées, un danger potentiel pour l'ordre établi.

Dans l'anonymat le plus absolu, parce qu'ils étaient seulement des "rouges", des marins furent assassinés sans explication le 11 mars 1919 au 32 de la Französische Strasse. On sait qu'en vertu de la loi martiale, Noske avait décidé de dissoudre définitivement la Volksmarinedivision. Dans la soirée du 10 mars, les marins de l'unité en question avaient reçu l'ordre de se rendre le lendemain matin au bureau de leur unité, Französische Strasse 32 pour y recevoir leur solde et le certificat de démobilisation. Ceux qui se rendirent là en obéissant aux ordres furent accueillis par le lieutenant Marloh du corps franc Reinhard . Il en fit sortir 24 des rangs, au hasard et les fit abattre dans la cour de l'immeuble à la mitrailleuse. Traduit en justice pour ces exécutions sommaires, le lieutenent Marloh fut acquitté car il avait contribué par son action à débarrasser l'ordre social de quelques criminels en puissance. (191)

Le même système de justification s'appliqua à toutes les exécutions sommaires et assassinats collectifs. Lorsqu'en mai 1919 les troupes de la"division de fer" de von der Goltz reprirent Riga, ce fut le même déchaînement aveugle contre ceux qui étaient soupçonnés d'avoir été des bolcheviques : 3 000 personnès tombèrent à Riga sous les balles des pelotons d'exécution constitués par les corps francs. Même des femmes périrent ainsi, celles que décrivait alors le lieutenant-colonel Du Paquet, délégué français à la commission militaire interalliée de Lettonie comme des mégéres qui avec une sauvagerie inouïe auraient mis à mort dans une véritable boucherie tous les prisonniers que l'Armée Rouge avaient faits. (192) Les mêmes scènes se produisirent à Mitau où 500 personnes furent passées par les armes et à Tukkum où 200 périrent de la même façon. (193) Il serait trop long ici de rappeler de tels

épisodes qui marquèrent tous les affrontements entre forces révolutionnaires et contre-révolutionnaires, qu'il s'agisse de la répression dans la Ruhr en 1920 après l'échec du putsch de Kapp ou même de la"normalisation" exécutée par la Reichswehr en Saxe en 1923, lorsque son gouvernement composé de socialistes et de communistes fut dissous en vertu d'une décision du pouvoir central.(194)

Dans tous les cas, celui qui tombait sous les coups de l'activiste contre-révolutionnaire était victime moins de ses actes que du fait qu'il avait été rangé dans une catégorie particulière. Le seul fait d'être en possession d'une arme par exemple rangeait automatiquement celui qui la détenait dans la catégorie des ennemis de l'intérieur. Il faut dire que la propagande des milieux conservateurs et "nationaux" avait déjà soigneusement préparé le terrain sous le règne de Guillaum II en dénonçant sans cesse les prétendus agissements criminels de ceux qu'elle appelait les ennemis de l'intérieur et en exigeant des bons citoyens qu'ils soient prêts à lutter contre eux de façon aussi décidée et totale que contre les ennemis de l'extérieur. Il était donc facile après cette préparation idéologique d'attirer la vindicte sinon de la foule du moins des groupes activistes contre-révolutionnaires sur quiconque semblait s'apparenter à cet ennemi de l'intérieur. Mais ce n'était pas le seul facteur déterminant dans l'exploitation de cette vision manichéenne du monde;

Si dans la description que nous donne Ernst Ottwalt du communiste un élément semble ne pas avoir d'impact particulièrement important sur la foule, son matérialisme, car difficilement compréhensible pour des individus d'un niveau socio-culturel modeste, en revanche la dénonciation du "bolchevique" comme voleur, assassin et incendiaire devait nécessairement susciter des réactions de défense violente. On sait en effet combien il est facile en criminalisant un comportement politique oppositionnel(195), c'est à dire en le présentant en dehors de tout contexte politique dans sa réalité nue d'acte de violence, donc inacceptable dans une société civile normalement

contituée, de radicaliser la foule à son égard : lorsque le pouvoir fait appel à des notions évidents pour cette même foule, comme sécurité, ordre, tranquillité, mais qui sont en fait d'une ambiguité évidente puisqu'elles servent de prétexte à l'immobilisme, voire à la réaction politique, il est certain d'obtenir l'appui et le concours actif de tous ceux qu'effarouchent le désordre et les atteintes portées à la prétendue loi-morale (196) car toute forme de contestation de l'ordre existant est alors assimilée à un comportement immoral, donc menaçant pour tous. L'activisme contre-révolutionnaire pouvait donc se présenter à bon droit comme le défenseur de l'ordre moral, personne, parmi ceux qui acceptaient l'ordre établi, ne lui contestant le droit de s'ériger en corps d'autodéfense et de revendiquer pour lui-même au nom de la société tout entière tout ce que permettait la légitime défense.

Mais cette vision manichéenne du monde ne se contentait pas de situer les individus par rapport à des critères pseudo-moraux, tels que bien et mal déterminés en fonction de la défense de l'ordre existant, elle les définissait aussi dans un double système d'opositions dont les pôles étaient la nation et l'étranger pour le premier , le courage et la lâcheté (ou la peur) our le second.

Nous avons déjà noté (197) combien important fut le rôle attribué à des éléments étrangers dans le processus politique et militaire qui aboutit à la défaite de 1918 et à la désintégration des structures du régime wilhelminien, dans la relation qui en fut faite par l'activiste contre-révolutionnaire. Outre qu'elle avait pour but de masquer les responsabilités du personnel politique et militaire de l'entourage de Guillaume II tout en confortant les sentiments nationalistes puisque l'Allemagne n'aurait jamais pu connaître ce sort s'il n'y avait eu ces interventions de l'étranger dans sa politique intérieure, cette dénonciation était un facteur commode de mobilisation sinon de la foule dont on attendait le soutien bienveillant du moins de jeunes activistes. Elle évacuait des

affrontements de l'après-guerre tout ce qui pouvait faire penser qu'il s'agissait d'une lutte entre citoyens d'un même pays, d'un guerre fratricide. Mais si l'on voulait lutter par tous les moyens, y compris la violence la plus radicale, contre la contestation de l'ordre existant, il fallait combattre l'influence de la morale chrétienne que le 18ème siècle avait sécularisée et qui tendait à présenter tous les hommes comme des frères. Il faut dire du reste que les souffrances de la guerre avaient pu renforcer cette influence car elles avaient provoqué chez de nombreux soldats du front la prise de conscience qu'il existait une fraternité humaine au-delà des différences de couleur d'uniforme et de langue, et cette prise de conscience n'avait rien à voir avec des arguments théologiques ou livresques.(198) Or cette notion de fraternité ne pouvait être vidée de son sens dans la situation particulière de la défaite que si on soulignait les différences entre individus plutôt que leurs points communs. Et la différence la plus sensible car la plus élémentaire dans un tel contexte était celle qui s'attachait à l'appartenance à la nation. Cette notion d'appartenance à la nation était néanmoins rapidement restreinte dans sa signification. Car appartenir à la nation ne signifiait pas seulement parler une langue commune, vivre en commun avec d'autres individus sur un même sol et remplir d'autres conditions objectives de cet ordre, appartenir à la nation, c'était aussi lutter pour elle, notamment contre tous ceux qui voulaient sa perte en pactisant avec ses ennemis. L'ennemi intérieur cessait donc d'appartenir à la nation car il s'intégrait dans un vaste ensemble d'ennemis étrangers.

L'ennemi intérieur en venait à se confondre pour Herbert Volck et pour de nombreux représentants des milieux conservateurs avec ce bolchevique aux traits d'asiatique, à l'accent étranger et au vêtement porté sous d'autres cieux.(199) Il ne pouvait plus prétendre à se présenter comme un frère par rapport à ceux qui voulaient encore défendre la nation et n'avait donc rien à attendre d'autre quant à son sort que la rigueur la plus grande. Pour Herbert Volck, les luttes de l'immédiat après-guerre n'étaient en rien une guerre fratricide et

il ne comprenait pas ceux qui hésitaient à s'y engager en les considérant comme telles :"Pas question de frère là, seul est mon frère celui qui prend encore le parti de l'Allemagne. Les autres sont pires que l'ennemi extérieur qui n'a pu vaincre que grâce à leur aide." (200) Il s'agissait donc d'exacerber la xénophobie latente des foules surtout en période de catastrophe nationale lorsqu'elles cherchaient en dehors d'elles les raisons de celle-ci.

Cette vision manichéenne du monde faisait appel cependant à un autre type de réactions irrationnelles de la part des foules, celui que l'on peut rattacher à la polarité courage/peur. Ici il ne s'agissait plus de désigner l'ennemi à abattre comme étranger à la communauté nationale, mais de faire jouer d'autres réflexes solidement ancrés dans la vie collective en faisant appel au mépris latent qui s'adresse communément à ceux qui sont qualifiés de poltrons. Nous avons déjà souligné l'importance attribuée au courage personnel du chef de groupe dans l'activisme contre-révolutionnaire : c'était lui qui constituait en grande partie la base de sa légitimité et il attendait de tous ceux qui étaient sous ses ordres un courage identique au sien face à l'ennemi, seul en effet l'individu courageux méritait le respect car celui qui osait affronter le danger et ne redoutait ni la souffrance ni la mort était seul capable de survivre dans une vie conçue comme une lutte incessante. Et la foule aussi, plus ou moins consciemment, admirait celui qui était doté de ce courage et rejetait celui qu'elle considérait comme un poltron, car indigne de survivre et représentant un forme d'humanité inférieure. Elle était prête alors à toutes les exactions à son égard. Il suffit d'observer pour s'en convaincre le comportement de jeunes enfants déjà qui rejettent de leur groupe celui qui est jugé par eux poltron et qui n'hésitent pas ànen faire leur souffre-douleurs.

C'est "la peur qui gouverne le monde", note Herbert Volck et il rappelle dans son récit "Rebellen um Ehre" cet affrontement entre ceux qui possédaient naturellement le cou-

rage et ceux dont le comportement était guidé par la peur. C'est à Königsberg occupée par des marins révolutionnaires et une "milice populaire" qu'il fait cette expérience, alors qu'avec son groupe de volontaires il s'apprêtait à traverser la ville et à réoccuper le cas échéant le château. Ses hommes avaient compris la gravité de la situation et sans qu'il en eût donné l'ordre, ils avaient mis cinq cartouches dans leurs fusils. "Dès les premières rues de la ville, la menace est présente ; la 'milice populaire', des marins rouges avec des mitrailleuses aux carrefours, une voiture blindée s'approche lourdement dans un bruit de ferraille. Mais elle ttourne lâchement dans une rue adjacente. Les volontaires s'avancent silencieux, le fusil à la main, cinq cartouches dans le chargeur. Sur leur visage, un mépris plein de dureté. Ils font semblant de ne pas voir ces traîtres qui en s'appelant 'milice populaire' galvaudent le nom de notre peuple. Ils n'ont aucun courage, leur engagement dans la révolution, dans leur conseil d'ouvriers et de soldats ne vaut pas cher." (201) De fait, ils n'offrirent aucune résistance, justifiant ainsi le mépris de ces jeunes volontaires ; toutes les conditions posées le lendemain par Herbert Volck aux occupants du château furent acceptées. N'y avait-il pas là un encouragement pour la foule à se désolidariser de cette révolution et pour l'activisme à agir avec plus de rigueur à l'avenir ?

C'est du reste à ce même instinct de la foule que faisait appel la presse dans les récits qu'elle publiait à la suite des affrontements armés entre ouvriers et unités de volontaires ou groupes d'activistes contre-révolutionnaires. Ernst Ottwalt note dans "Ruhe und Ordnung" le caractère particulier des articles qui paraissaient dans le journaux bourgeois pour relater les combats qui à Halle avaient suivi le putsch de Kapp : il n'y eut question que de la défaite des ouvriers révolutionnaires en des termes méprisants : "les forces de l'ordre sont donc sur toute la ligne restées victorieuses. Sur le papier elles se sont battues de façon fabuleuse et les ouvriers même là ou des unités constituées furent engagées, ont pris leurs jambes à leur cou." (202) Cette entreprise de dénigre-

ment systématique, - qu'on se souvienne aussi du mépris d'Ernst von Salomon pour les manifestants révolutionnaires de novembre 1918 ! - devait contribuer à priver la révolution de toute crédibilité aux yeux d'une foule qui attachait de façon latente tant de prix à ce qu'elle supposait être le courage, et par là à justifier toutes les exactions de l'activisme contre-révolutionnaire, ces gens-là ne méritaient pas de réussir dans leur entreprise de subversion vouée à priori à précipiter la nation dans l'abîme car seulèeune nation osant affronter les périls de tous ordres pouvait survivre.

Cette vision manichéenne du monde, avec son schématisme primitif, n'était cependant pas le privilège du seul activisme contre-révolutionnaire. Si nous analysons le comportement de l'activiste révolutionnaire, nous pouvons aussi constater qu'il s'inscrivait dans une perspective identique aussi simpliste. C'était d'abord une opposition entre le bien et le mal redéfinis en fonction d'une interprétation superficielle des rapports sociaux selon laquelle le mal, c'était l'accaparement des richesses, l'exploitation de ses semblables, l'exercice inconsidéré du pouvoir sur eux. La lutte contre le mal ainsi conçu justifiait leur dessein de renverser l'ordre établi au nom d'une justice sans cesse bafouée. De même que nous avons constaté la criminalisation systématique du comportement de contestation de l'ordre établi, de même nous voyons rapidement se dessiner en liaison avec les souffrances endurées au cours des quatre années de guerre, un processus visant à transférer l'appréciation des différences de classes du domaine objectif socio-économique au domaine éthique. Au lieu de faire apparaître au grand jour les mécanismes qui permettraient l'accaparement de la richesse par une poignée d'individus ainsi que les répercussions que pouvait avoir l'exercice du pouvoir économique sur le fonctionnement du pouvoir politique et sur l'idéologie, il était fait appel pour radicaliser l'attitude des masses ouvrières à des critères moraux (ou perçus comme tels) qui ne s'appliquaient qu'aux conséquences des mécanismes en question.

Ce qui était alors dénoncé, ce n'était pas le système qui était responsable des injustices dont souffraient les masses ouvrières mais bien tel individu ou tel groupe qui en profitait ou le soutenait. Cet individu ou ce groupe attirait alors sur lui la vindicte des masses radicalisées par le scandale de l'inégale répartition des richesses. Au nom du bien qu'il croyait représenter, l'activiste n'avait alors de cesse qu'il n'ait élimié ce mal incarné par l'oppresseur ou le profiteur au détriment d'une lutte conséquente contre l'ensemble du système. C'est ainsi que des officiers furent brutalisés dans les rues en novembre 1918 en tant que représentants du militarisme sans que de tels actes isolés débouchent sur une remise en question conséquente des structures politico-militaires de l'Etat. C'est ainsi aussi que Max Hölz s'en prit dans le Vogtland au baron von Trützscher Falkenstein, propriétaire de forêts immenses (203) pour l'obliger à laisser les chômeurs de la localité y couper du bois et à la vendre à bas prix à la population qui, dépourvue de moyens de chauffage, devait déjà endure les grands froids de l'hiver. Mais le problème plus fondamental de la propriété privée des richesses naturelles n'était pas posé. On pourrait ainsi multiplier les exemples de ce comportement qui aboutit finalement à ce qu'on jugea être le châtiment justement mérité par un individu ou un groupe et la réparation d'un injustice dissociée de ses causes réelles et appréciée uniquement en fonction de concepts grossièrement définis en termes de bien et de mal. C'est ce qui semble donner le droit à un groupe de mineurs d'Eisleben de brutaliser, afin de le "corriger", un porion qui s'était permis de faire usage de son autorité pour adresser deux blâmes assortis de pertes de salaire à un homme de son équipe. (20
C'est enfin ce qui semblait justifier tout soulèvement contre la caste dirigeante pour le brave ouvrier Geschke dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" lorsqu'il apprit que Kapp, Lüttwitz et consorts tentaient leur putsch. Il n'est question dans ses propos que de cette "sale clique" qui espérait reprendre possession de ses palais et ministères, pour faire à nouveau suer le sang au peuple bien qu'il en ait tant

versé pendant la guerre. Il était prêt à tirer sur cette bande d'escrocs et de gredins, prêt aussi à se faire tuer si nécessaire. (205)

L'attitude extrêmiste de Geschke montre bien en outre qu'il n'était plus question ici d'hommes qui seraient tous frères. Cette vision mahichéenne du monde évacuait toute valeur reconnue à l'homme en tant qu'être humain ainsi que la croyance à l'existence d'une communauté humaine dont tous les membres seraient unis par des liens de fraternité excluant le recours à la violence dans leurs rapports mutuels. De même que pour l'activiste contre-révolutionnaire l'homme se définissait en fonction de son appartenance à un ensemble déterminé, en l'occurrence la nation, de même l'activiste révolutionnaire considérait que le concept d'homme n'avait plus de sens dans l'absolu : il n'en prenait que par l'appartenance à une classe sociale. Pour lui, que les hommes soient tous frères n'était qu'une illusion dépassée quand on considérait la situation actuelle. A un jeune mineur qui lui faisait remarquer que la lutte qui débutait dans la Ruhr après l'échec du putsch de Kapp était une guerre comme celle qui venait de l'échever, Murr l'un des personnages qui représentaient l'activisme révolutionnaire dans "Sturm auf Essen" de Hans Marchwitza répondit,,sentant le désarroi de son interlocuteur, que c'était bien une guerre mais que celle-ci était juste, contrairement à celle qui avait jeté les peuples d'Europe les uns contre les autres. "Cette fois-ci, c'est une autre guerre ; c'est une guerre de classe contre classe, des opprimés contre leurs oppresseurs, c'est la lutte pour la liberté des hommes qui travaillent et créent de leurs mains, c'est une guerre tout aussi cruelle mais une guerre juste, camarade." "Aurons-nous un jour la paix? demanda alors un traminot qui était resté assis jusqu'alors en silence."Pas avant que les travailleurs ne se soient soulevés dans tous les pays, n'aient pris les armes et n'aient envoyé au diable ces messieurs qui prétendent considérer les travailleurs comme leur propriété ou ne les aient soumis au pouvoir des travailleurs." (206)

Nous assistons donc à un renversement complet dans l'appréciation que l'on peut porter sur l'homme. Comme nous aurons l'occasion de le voir plus loin, l'expérience de la guerre avait fait naître le sentiment d'une fraternité humaine par delà les antagonismes de nations et avait favorisé le développement d'un fort courant pacifiste qui dénonçait toutes les formes de guerre et de violence avec vigueuer. Max Hölz lui-même, comme il le déclara au tribunal en 1921, partagea ces aspirations profondes.(207) Mais une fois la paix revenue, force fut bien de constater que d'autres antagonismes s'exacerbaient, plus violents peut-être car vécus quotidiennement, si bien que le concept d'homme perdit son caractère d'absolu que toute la tradition chrétienne et humaniste lui avait conféré. Il n'eut plus qu'une valeur relative en fonction de l'appartenance à un groupe ou ensemble social déterminé.

Fritz Gretschke, le jeune héros d'Otto Gotsche dans "Märzstürme" ne pouvait croire lui non plus à la fable selon laquelle tous les hommes seraient frères lorsqu'il se souvenait de cet événement de 1909, de cette manifestation sur la place du marché à Eisleben qui avait tant marqué ses années d'enfance.(208) Les mineurs faisaient grève depuis plus de trois mois et s'étaient rassemblés sur cette place ; c'est alors que la police à cheval était intervenue. Il avait vu son père frappé à la tête d'un grand coup de sabre par un policier monté sur un cheval qui lui parut gigantesque. Le sang avait coulé sur la joue de son père. Qui donc avait pu oser frapper ainsi son père, s'était-il demandé. Pouvait-il dix ans plus tard considérer que les policiers au service de l'ordre établi n'étaient des hommes commes ses camarades de travail ? un tel souvenir ne s'effaçait pas facilement, surtout quand ces mêmes policiers accomplissaient la même besogne.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le noter plus haut, l'activiste se définit toujours par rapport à"l'autre", c'est à dire par rapport à ceux qui appartiennent à l'ensemble qui s'oppose à lui. Sa vision manichéenne du monde était inséparable de ce facteur de classification qui évacuait de la catégorie "homme" tout caractère absolu. Mais l'appartenance

à l'ensemble constitué par les oppresseurs, - capitalistes et groupes à leur service, - n'était toutefois pas l'unique facteur de classification. Comme dans le cas de l'activisme contre-révolutionnaire, nous assistons à l'émergence d'une opposition entre ceux qui faisaient preuve de courage et les poltrons, ce qui nous montre du reste une nouvelle fois quelle difficulté a eue le mouvement révolutionnaire à se débarrasser de certains stéréotypes qui, comme dans le cas de la désignation et de la reconnaissance du chef, n'étaient guère différents de ceux qui sous-tendaient le comportement de l'activiste contre-révolutionnaire. Ici d'ailleurs le clivage qui apparaissait n'était pas rigoureusement parallèle au clivage précédent entre oppresseurs et opprimés.

Certes, l'activiste révolutionnaire considérait avec mépris tous ceux qui parmi les bourgeois se terraient chez eux sitôt qu'un mouvement de révolte se dessinait. Dans chaque récit mettant en scène les forces révolutionnaires, il y avait des Schapulka, comme dans le roman de Karl Grünberg, "brennende Ruhr" c'est à dire des bourgeois qui auraient bien voulu affronter le prolétariat en révolte, qui stockaient des armes chez eux, mais qui au dernier moment, malgré leur appartenance aux groupes armés bourgeois d'autodéfense, faisaient marche arrière et restaient chez eux. Il y avait aussi tous ceux qui avaient peur pour leurs biens et attendaient de mercenaires qu'on veuille bien les protéger. (209)

Mais parmi les"opprimés"eux-mêmes, nombreux étaient ceux qui, par peur des conséquences n'osaient pas se risquer à affronter la classe des oppresseurs dans une lutte directe. La ligne de partage entre les deux groupes (courageux et poltrons) scindait en effet la classe ouvrière elle-même. Si nous laissons de côté le groupe de ceux qui avaient trahi la cause de la révolution pour collaborer avec le capitalisme et la bourgeoisie, tels ces différents types de sociaux-démocrates représentés par Schönhusendans la trilogie de Willi Bredel ou par Hendriks dans le roman d'Otto Gotsche, individus à qui la révolution de novembre permit l'accès à des postes de responsabi-

lité importants dans le nouvel appareil d'Etat, et si nous excluons aussi de nos observations le groupe de ceux qui mystifiés par la propagande du pouvoir en place, considéraient que la participation à la révolution était un crime contre l'ordre naturel et divin du monde, telle la mère de Franz Kreusat dans le roman de Hans Marchwitza, nous constatons malgré tout qu'il restait tous ceux que la peur empêchait de se lancer dans le combat ouvert, les armes à la main. C'était la cohorte de ceux qui, avançant de faux prétextes tels l'attente d'informations complémentaires sur la situation à Berlin alors qu'il s'agissait de décider des formes locales de riposte au putsch de Kapp ou le renvoi de la décision à une assemblée générale des travailleurs de l'entreprise qui ne pouvait être convoquée avant plusieurs jours,(210) c'étaient aussi tous ceux qui en 1918 avaient peur de mettre en péril syndicat et parti en lançant des mots d'ordre"inconsidérés",(211) tel Stanger, ce bureaucrate du parti social-démocrate dans "Märzstürme" d'Otto Gotsche qui croyait encore à la possibilité de s'mparer du pouvoir en conquérant la majorité absolue aux élections. Si bien que l'activiste révolutionnaire eut tendance à considérer peut-être avec plus de mépris encore ses "frères de classe" que la peur paralysait ou que la pusillanimité faisait reculer que le bourgeois, qui presque par définition était incapable d'assurer par lui-même sa défense et avait toujours recours à des auxiliaires de tous ordres, publicistes, éducateurs, policiers, prêtres, soldats,qui lui rendaient ce service pour bénéficier des avantages de l'ordre établi.

-:-:-:-:-:-:-:-

Notes relatives au chapitre 5

(1) Otto Gotsche rapporte les termes suivants :"vierzehnjähriger Bengel", "Rotznasen", cf. Märzstürme, T.1, p. 63

(2) cf. Otto Gotsche - ibidem, p. 125

(3) cf. Otto Gotsche - ibidem, p. 77

(4) Otto Gotsche - ibidem, p. 141

(5) Otto Gotsche - ibidem, p. 88

(6) Otto Gotsche - ibidem, p. 121

(7) cf. Adam Scharrer - "Vaterlandslose Gesellen". L'acharnement à vouloir rester dans le cadre formaliste d'un ordre du jour ou à ne pas laisser déborder toute négociation avec les employeurs du cadre des limités fixées par eux, correspond à ce désir déviter tout acte "irresponsable" ou "irréfléchi".

(8) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", t. 1, p. 167-168.

(9) cf. Max Hölz - "Anklagerede gegen diebürgerliche Gesellchaf op. cit. p. 404-405. (in "Kürbiskern", 3/1970)

(10) Max Hölz (ibidem, p. 406) dit en effet : "nachdem ich mich gefühlsmässig der kommunistischen Partei angeschlossen habe..")

(11) cité dans "Kürbiskern" à la suite de "Anklagerede gegen.." p. 417.

(12) Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 78

(13) cf. Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 119.

(14) Bodo Uhse - ibidem, p. 120

(15) Bodo Uhse - ibidem, p. 120

(16) Bodo Uhse - ibidem, p. 121

(17) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 18.

(18) Ernst von Salomon - ibidem, p. 24

(19) Ernst von Salomon - ibidem, p. 75

(20) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p; 76.

(21) cf. Klemens von Klemperer -"Konservative Bewegungen zwischen Kaiserreich und Nationalsozialismus", Oldenburg Verlag, München 1957, p. 34.

(22) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 81

(23) Discours du chancelier Bauer lors du débat sur la ratification du traité de Versailles les 22 et 23 juin 1919. Cité dans "Parlamentsdebatten", Band 2, 1919-1933, p. 36

(24) Discours prononcé par Paul Löbe à la même occasion. ibidem, p. 43.

(25) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 76

(26) Ernst von Salomon - ibidem, p. 189.

(27) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 61-62.

(28) cf. Otto Gotsche - ibidem, p. 227

(29) Berta Lask - "Leuna 1921", p. 33

(30) cf. sur ce point les discussions entre les jeunes gens dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" sur le problème de la participation aux premières élections au Reichstag en 1920 cf. T1, p. 226-227.

(31) Otto Gotsche - ibidem, p. 163-164. Karl Tiedt donne dans ce passage du roman l'essentiel des conseils que Lénine adressait en même temps que son salut aux révolutionnaires munichois

(32) Il s'agit notamment de deux décisions prises par le comité d'action provisoire : l'autorisation donnée aux journaux bourgeois de reparaître et la reprise de l'áctivité de la police de l'ancien régime.

(33) Otto Gotsche - ibidem, t.1, p. 163.

(34) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 189.

(35) cf. plus haut, p. 74 sq.

(36) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 103.

(37) Anna Seghers - ibidem, p. 104. On peut noter au passage le mépris affiché pour tout accord international écrit qui se retrouvera dans la diplomatie du IIIème Reich, héritière de cette conception vitaliste des rapports internationaux.

(38) cf. Klemens von Klemperer - "Konservative Bewegungen zwischen Kaiserreich und Nationalsozialismus", p. 30. On peut noter à ce propos la continuité entre cette attitude de refus "sauvage" d'un ordre constitutionnel écrit et son refus institutionalisé par le IIIème Reich qui n'estima pas utile d'abroger la Constitution de Weimar ni d'en promulguer une nouvelle.

(39) cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhn p. 40. Ce passage met en lumière de façon évident les buts de guerre de l'Allemagne wilhelminienne telsequ'ils étaient perçus par les milieux nationalistes et qui n'avaient rien de commun avec la thèse de la guerre défensive mise en avant par le SPD pour justifier son ralliement à la politique d'union sacrée

(40) cf. Werner Maser - "Frühgeschichte der NSDAP", p. 256-257. Faisant le relevé des thèmes des discours prononcés par Adolf Hitler à cette époque, l'auteur note les titres suivants : "Deutschland vor seiner tiefsten Erniedrigung", "der Schandfrieden von Brest-Litowsk und der Versöhnungsfrieden von Versailles (avec naturellement une note ironique dans la formulation), "de Frieden der Versöhnung und der Verständigung von Versailles", (l'orateur s'attachait à dénoncer les contre-vérités contenues dans ces qualificatifs couramment utilisés pour désigner le traité de Versailles), "Versailles, Deutschlands Vernichtung", "Versöhnung oder Gewalt"?", "Macht und Recht", etc...

(41) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 35.

(42) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 77, cf. aussi p. 81

(43) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 19.

(44) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 20.

(45) Herbert Volck - ibidem, p. 21.

(46) Herbert Volck - ibidem, p. 105.

(47) cf. Herbert Volck - ibidem, p. 134.

(48) cf. Herbert Volck - ibidem, p. 26.

(49) cf. Werner Maser - "Frühgeschichte der NSDAP", p. 256.

(50) cf. Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 36.

(51) August Winnig, alors député social-démocrate au Reichstag, avait été chargé par le gouvernement provisoire d'organiser le rapatriement des troupes allemandes encore stationnées dans les pays baltes. A la fin du mois de janvier 1919, il reçut l'ordre de rejoindre Königsberg pour y rétablir l'ordre et défendre la frontière de la Prusse Orientale contre les incursions des Polonais et de l'Armée Rouge.

(52) cf. August Winnig - "Heimkehr", p. 226

(53) cf. August Winnig - ibidem, p. 120

(54) cf. August Winnig - ibidem, p. 227. Haase ayant attaqué les "barons baltes" lors des discussions qui précédèrent la rédaction de la Constitution, Winnig lui rétorqua qu'il "défendait dans les pays baltes une culture allemande vieille de sept siècles" et qu'il ne "pouvait exiger de Monsieur Haase qu'il comprenne ce qu'était la culture allemande".

(55) August Winnig - ibidem, p. 282.

(56) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 81

(57) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p. 169-170

(58) Armin Mohler place ce concept de "Reich" au centre de l'idéologie du groupe qu'il appelle "jungkonservativ" (cf. A.M. - "die konservative Revolution", p. 172 sq.) mais ce concept alimentait, bien au-delà des limites de ce groupe, les aspirations de la jeunesse nationaliste et de bien des milieux déçus par l'évolution qu prenait la République de Weimar.

(59) Bodo Ubse - "Söldner und Soldat", p.50.

(60) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 16-17.

(61) cf. Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 26-27.

(62) Ernst von Salomon - ibidem, p. 152

(63) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p. 77.

(64) Ernst von Salomon - ibidem, p. 187.

(65) Gustav Landauer - "Aufruf zum Sozialismus", herausgegeben von Heinz-Joachim Heydorn, Frankfurt/Main 1967.

(66) Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 138

(67) Otto Gotsche - ibidem, p. 138

(68) cf. Gustav Landauer - "Aufruf zum Sozialismus", op. cit. p. 62.

(69) Gustav Landauer ne déclarait-il pas en 1895 "Nous, anarchistes nous voulons être des prédicateurs, ce qui importe pour nou

c'est de révolutionner les esprits." cité par Walter Fähnders/ Martin Rector , "Linksradikalismus und Literatur", p. 35.

(70) Max Hölz - "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft op. cit. p. 414.

(71) Otto Gotsche -"Märzstürme", t. 1. p.411.

(72) Pour comprendre la faiblesse de l'argumentation politique de Max Hölz et ses limites idéologiques, on peut se reporter à une autre situation de procès, postérieure celle-là; au cours du procès de l'incendie du Reichstag, les accusés et notamment Georges Dimitrov, se livrèrent à une analyse du pouvoir fasciste et de son fonctionnement qui constitua le point de départ de la nouvelle interprétation du fascisme par la IIIème Internationale.

(73) Max Hölz - "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft op. cit. p. 415. On peut aussi noter au passage l'identité de formulation avec certains manifestes expressionnistes pour lesquels l'idéal de fraternité humaine, - tous les hommes étant frères - doit comme par enchantement faire disparaître toutes les situations conflictuelles du monde réel.

(74) Max Hölz - ibidem, p. 415.

(75) Max Hölz - ibidem, p. 399

(76) Max Hölz - ibidem, cf. p. 400 -402.

(77) Max Hölz - ibidem, cf. p. 406.

(78) On se souviendra ici de la façon dont il fut accueilli par les ouvriers d'Eisleben lorsqu'il "se mit à la disposition" du comité d'action lors de la"Märzaktion". cf. Otto Gotsche, "Märzstürme", T. 1, p. 410

(79) Erich Knauf - "Ca ira", p. 14

(80) cf. Erich Knauf - ibidem, p. 15. Cette formule qui, dans le contexte, s'applique en principe aux poêtes et écrivains incapables de transmettre une image réelle de la réalité, notamment de la révolution, recouvre en fait l'ensemble des rapports entre la masse et ses chefs.

(81) Erich Knauf - ibidem, p. 44.

(82) cf. Erich Knauf - "Etait-ce donc la même masse qui quelques heures plus tôt s'était déchainée comme une force de la nature, sans signal, sans ordre, s'en remettant entièrement à son instinct ? Etait-ce la même masse qui avait versé son sang et dans laquelle la mort avait frappé ? et elle voulait à présent fouler sous ses propres pieds les fruits de son sacrifice? j'étais là devant une énigme." ibidem, p. 55.

(83) cf. Erich Knauf - ibidem, p. 100.

(84) Max Hölz - "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft p. 411.

(85) Max Hölz - ibidem , p. 407.

(86) cf. plus haut, même chapitre, note 71.

(87) Ces mots d'ordre constituent la conclusion du tract du Spartakusbund distribué dans les usines berlinoises le 15 avril

1917. Le dernier mot d'ordre est une constante du discours du mouvement ouvrier révolutionnaire, mais dans sa formulation ramassée, il n'implique pas d'ouverture sur des perspectives politiques ou économiques nouvelles. Il est tout au plus susceptible de rallier les hésitants, comme le rapporte notamment Karl Grünberg dans "brennende Ruhr", p. 122.

(88) Berta Lask - "Leuna 1921", p. 58.

(89) Karl Grünberg - "brennende Ruhr", p. 178.

(90) Karl Grünberg - ibidem, p. 295.

(91) cf. plus haut, chapitre 2, p. 88 sq.

(92) Otto Gotsche - "Märzstürme", t. 1. p. 138.

(93) Otto Gotsche - ibidem, p. 227.

(94) Otto Gotsche - ibidem, p. 232.

(95) cf. les actions punitives organisées par Max Hölz dans le Vogtland ou ses entreprises visant à redistribuer certaines richesses comme le bois des forêts appartenant à des propriétaires nobles au bénéfice des chômeurs au cours de l'hiver 1918/1919.

(96) Erich Knauf - "Ca ira", p. 61.

(97) Oskar Kanehl - "wir sind der Pöbel", in:"die Aktion", 13/1923, p. 411.

(98) Max Hölz - "Vom weissen Kreuz zur roten Fahne", Malik Verlag, Berlin 1929, p. 12.

(99) Max Hölz - ibidem, p. 13.

(100) Sans vouloir actualiser systématiquement ces problèmes, on peut néanmoins noter la convergence de telles prises de position avec le soutien obtenu en 1975 par le mouvement de contestation qui avait touché plusieurs prisons françaises de la part d'organisations ou cercles "gauchistes" défendant des thèses similaires.

(101) cf. même chapitre, p. 327

(102) cf. chapitre 4, p. 198 sq.

(103) Ernst von Salomon - "die Kadetten", p. 190.

(104) Ernst von Salomon - ibidem, p. 190.

(105) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", t. 1, p.21.

(106) Otto Gotsche - ibidem, p. 26.

(107) cf. le récit qu'en donne Willi Bredel, "Verwandte und Bekannte", t. 2, die Söhne, p. 293-298.

(108) cf. Adam Scharrer - "der grosse Betrug", p. 40.

(109) Renseignements fournis par l'appendice à l'édition d'Adam Scharrer - "Vaterlandslose Gesellen" que nous utilisons. p.295.

(110) Tract cité dans ce même appendice, p. 298.

(111) Max Hölz - "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft", p. 403.

(112) cf. même chapitre, p. 323.

(113) Max Hölz - ibidem, p. 405.

(114) Joseph Roth - "dasSpinnennetz", p. 5-6.

(115) Joseph Roth - ibidem, p. 11.

(116) On peut rappeler ici à propos de ce personnage de Théodor Lohse qu'il représente d'une façon particulièrement frappante l'un des interprétations de l'adhésion au fascisme naissant, celle-ci s'effectuant essen iellement sous l'influence de facteurs psychologiques individuels. Theodor Lohse est le type même du fasciste commun qui chercha dans son engagement le moyen de surmonter un complexe d'infériorité et la médiocrité de son statut social par l'affirmation inconditionnelle d'unevolonté de puissance bien abritée derrière un cadre institutionnel qui tolérait ou favorisait ses débordements.

(117) cf. Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 20. Allusion à la dissolution et au désarmement de l'Orgesch exigé par le gouvernement de Berlin et finalement accepté à Munich par le gouvernement bavarois. On sait du reste que ce désarmement et cette disoolution furent des mesures en trompe-l'oeil et que les organisations paramilitaires subsistèrent dans une semi-clandestinité.

(118) cf. Bodo Uhse - ibidem , p. 21

(119) Bodo Uhse - ibidem, p. 103.

(120) cf. même chapitre, p. 327 sq.

(121) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 157.

(122) Ernst von Salomon - ibidem, p. 57

(123) cf. Ernst Jünger - "der Kampf als inneres Erlebnis",p.19.

(124) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 54.

(125) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p. 81

(126) Ernst von Salomon - ibidem, p. 186.

(127) Au passage, on peut noter que cette écoute de l'appel du sang et de la nation deviendra dans le système fasciste du IIIème Reich l'un des fondements de la justice puisque toute sentence devait se fonder sur le "Volksempfinden", sur ce que le peuple ressentait face au crime, c'est à dire la justification de la plus irrationnelles des jurisprudencespossibles.

(128) Ernst von Salomon - ibidem, p. 81

(129) Ernst von Salomon - ibidem, p. 176.

(130) Ernst von Salomon - ibidem, p. 206.

(131) Ernst von Salomon - ibidem, p. 77.

(132) Herbert Volck -"Rebellen um Ehre", p. 28

(133) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 77-78.

(134) cf. Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 52. Ces qualificatifs sont appliqués à son corps franc aussi bienpar les "rouges" que par les "bourgeois" qui selon lui ont honte de le propre faillite.

(135) Herbert Volck - ibidem, p.41

(136) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 213.

(137) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 29.

(138) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 138.

(139) cf. Otto Gotsche - ibidem, p. 411.

(140) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p.66.

(141) Herbert Volck - ibidem, p. 66.

(142) Herbert Volck - ibidem, p. 67.

(143) cf. Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 14-15.

(144) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 68.

(145) cf. plus haut, p. 296-297.

(146) Herbert Volck - ibidem, p. 51

(147) cf. Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 54-55.

(148) cf. le témoignage d'Ernst von Salomon à ce sujet dans "dieGeächteten", p. 80

(149) Ernst von Salomon - ibidem, p. 189.

(150) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p. 191-192.

(151) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p. 34-36.

(152) L'exemple d'élections dans la caserne au poste de conseiller et homme de confiance des soldats rapporté par Ludwig Renn dans "Nachkrieg" est particulièrement significatif.

Quelques belles paroles et quelques paquets de cigarettes firent l'élection de clui qui devait représenter la compagnie au conseil de soldats. (cf. L.R. - "Nachkrieg" p. 345)

(153) Le personnage de Max Hölz est ici caractéristique de cette tendance comme nous aurons l'occasion de létudier plus loin.

(154) cf. Adam Scharrer - "Vaterlandslose Gesellen", p. 229-230.

(155) cf."Dokumente und Materialien zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Berlin 1957, Bd.2, n° 26, p.71-73.

(156) Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 71

(157) cf. Hans Marchwitza - "Sturm auf Essen", p. 116-117. C'est l'attitude de Franz Kreusat qui n'hésite pas à prendre à partie celui qui semblait le meneur d'un groupe paisiblement installé dans une taverne en attendant que la situation militaire évolue : son arguement principal est le coup de poing qu'il lui décoche en plein visage pour lui rappeler qu'il faut obéir aux ordres de ceux qui décident de l'action à mener.

(158) cf. Karl Grünberg - "brennende Ruhr", p. 175-176.

(159) Karl Grünberg - ibidem, p. 202.

(160) Karl Grünberg - ibidem, cf. p. 203-205.

(161) cf. notamment : chapitre 2, p. 100 ; chapitre 3, p. 125 sq. ; chapitre 5, p. 355, sq.

(162) cf. Erwin Könnemann - "Aktionseinheit contra Kapp-putsch" p. 428-429.

(163) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 410.

(164) cf. les extraits de presse cités dans "Kürbiskern", 3/1970, à la suite du texte de son "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft" prononcée lors du procès devant le tribunal d'exception de Moabit le 22 juin 1921.

(165) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 30-33.

(166) Ernst von Salomon - ibidem, p. 78. La dernière phrase de l'auteur est du reste fort difficile à traduire puisqu'elle joue sur les deux termes de Bürger et Bourgeois :"wir glaubten den Bürger zuretten, wir retteten den Bourgeois".

(167) Ernst von Salomon - ibidem, p. 78.

(168) cf. Armin Mohler - "die konservative Revolution", p. 177. La génération de 1890 à 1905 qui vécut les effondrements consécutifs à la grande guerre qu'A.Mohler regroupe dans la catégorie des "Nationalrevolutionäre" est ainsi qualifiée.

(169) Franz Schauwecker - "Deutsche allein", cité par Armin Mohler - ibidem, p. 178.

(170) Edwin Erich Dwinger - "die letzten Reiter", Diederichs Jena, p. 174.

(171) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 205-206.

(172) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p.206.

(173) Ernst von Salomon- ibidem, p. 191.

(174) Ernst von Salomon - ibidem, p. 213.

(175) Michael Bakounine - "la réaction en Allemagne", cité "Michael Bakhunin, Philosophie der Tat", Herausgegeben von Rainer Beer, Köln 1968, p. 95 sq.

(176) Franz Jung - "Für Max Hölz", in KAZ, (Berlin 1921, n° n° 195, cité par Walter Fähnders et Martin Rector - "Linksradikalismus und Literatur", p. 186.

(177) Otto Gotsche - "Märzstürme", T. 1. p.72.

(178) Otto Gotsche - ibidem, p. 109.

(179) cf. dans "Ca ira" d'Erich Knauf l'arrestation arbitraire d'un chef d'escadron soupçonné de sympathies à l'égard des putschistes de mars 1920 (chap. 7), celle du maire d'un village pour le même motif (chap. 9), la prise d'otages (chap. 10) l'enlèvement d'un maire de village dans l'Erzgebirge et l'occupation de la villa d'un industriel (chap. 18) etc.. Cf. aussi les coups de main de Max Hölz dans le Vogtland avec prise d'otages, avec incendie de villas appartenant à des bourgeois, actes qu'il reconnut lui-même lors de son procés en juin 1921, lorsqu'il prononça son "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft".

(180) cf. Hans Marchwitza - "Sturm auf Essen", p. 20-22.

(181) Berta Lask - "Leuna 1921", Acte I, p. 33.

(182) Berta Lask - "Leuna 1921", Acte II, p. 55.

(183) Franz Jung - "Für Max Hölz", op. cit. p. 186.

(184) Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 142-143.

(185) On pourrait du reste faire une analyse identique de nos jours : notamment l'analyse des termes par lesquels on a désigné les révolutionnaires du Cambodge qui ont pris le pouvoir à Pnom-Penh après le désengagement américain. Le terme de "Khmers rouges" fait immédiatement penser par l'association de l'adjectif rouge à un terme inconnu de la grande foule à des insectes aussi terribles que les fourmis rouges qui détruisent et dévorent tout sur leur passage.

(186) Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 213.

(187) cf. affiche n° 22 dans "Anschläge und politische Plakate, Deutschland 1900-1970." op. cit.

(188) cf. ibidem, affiche n° 39.

(189) cf. ibidem, affiche n° 24.

(190) cf. Ludwig Renn - "Nachkrieg", p. 380.

(191) cf. le récit qu'en donne Dominique Venner - "Baltikum" (op. cit.) p. 92-93. Pour lui, dans cet ouvrage qui est une apologie de l'activisme contre-révolutionnaire, il ne fait aucun doute que le commortement du lieutenant Marloh se justifiait pleinement, étant donné les menaces que faisaient peser sur l'ordre social ces criminels potentiels de la Volksmarine-division.

(192) cf. Dominique Venner - ibidem, p. 132.

(193) Ces chiffres sont donnés par Dominique Venner, ibidem, p. 133, sans autre commentaire que celui qui consiste à présenter ces fusillades massives comme la riposte à des actes de cruauté.

(194) cf. les exécutions sommaires auxquelles se livrent les hommes de Wenzlow dans le roman d'Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 117-118.

(195) Nous avons déjà noté (cf. plus haut, p. 348) comment par le moyen de provocations, le mouvement révolutionnaire put parfois être dévié de ses objectifs lors de pillages de magasin par exemple. Qu'on se souvienne aussi notamment de la façon dont furent présentés à l'opinion publique française par la propagande du régime de Vichy les résistants : il s'agissait de bandits, de terroristes, de voleurs et d'assassins contre lesquels le corps social se devait de réagir avec toute la rigueur qu'on applique aux grands criminels. On sait aussi le phénomène complexe que représente à l'heure actuelle encore le radicalisme en République Fédérale ; il n'hésite pas à se lancer dans des actions aventuristes de type terroriste et le pouvoir en place en profite pour criminaliser toute forme d'opposition à l'ordre social existant.

(196) cf. notamment en République Fédérale la "collaboration" que la police attend de certaines catégories de citoyens, comme les pompistes, garagistes et autres dans sa lutte contre l'ex-

trêmisme.

(197) cf. même chapitre, p. 346 sq.

(198) Nous aurons l'occasion d'analyser cette prise de conscience et ses répercussions sur le comportement politique de certaines fractions de la jeunesse dans notre Deuxième Partie.

(199) cf. Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", notamment p.19, 20, 51, 134, etc...

(200) Herbert Volck - ibidem, p. 34

(201) Herbert Volck - ibidem, p. 46.

(202) Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 243.

(203) cf. Max Hölz - "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft", p. 405-406.

(204) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.2, p. 148-149.

(205) cf. Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 71-72.

(206) Hans Marchwitza - "Sturm auf Essen", p. 121.

(207) cf. Max Hölz - "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft", p. 403.

(208) Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1. p.68-69.

(209) cf. dans Karl Grünberg - "brennende Ruhr", p. 141-142. la perquisition effectuée au domicile de la famille Schapulla pour retrouver des armes appartenant aux groupes d'autodéfense contre-révolutionnaires et qui s'achève par le renoncement complet à toute action, lui,Schapulla, resterait neutre, et illivra les armes demandées.

(210) cf. Karl Grünberg - ibidem, p. 120-121.

(211) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", t.1, p. 74-76.

-:-:-:-:-:-:-

CONCLUSION.DE LA PREMIERE PARTIE.

Au terme de cet essai de description des comportements activistes au cours des premières années d'existence de la République de Weimar, tels qu'ils ont été vécus, nous pouvons sur la base des témoignages publiés par ceux qui les adoptèrent ou qui en connurent les tentations, constater un certain nombre de concordances aussi bien dans l'attitude à l'égard des règles de la vie collective que dans leur façon d'appréhender le réel. Quelle que soit par ailleurs leur option fondamentale, révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, les activistes (1) se distinguaient de la masse qu'ils jugeaient avec un mépris de tous les instants, par le refus de la morale qui règle les rapports humains et par le refus du jeu codifié des forces politiques et des institutions.

Ce refus a eu comme conséquence la contestation de toute forme de légitimité aussi bien à l'appareil judiciaire chargé de garantir l'application du code moral qu'à l'appareil d'Etat chargé de garantir le fonctionnement normal des institutions. Ce refus ne fut pas une simple attitude théorique car il déboucha dans la pratique tantôt sur le recours à la violence qui s'organisa dans des structures de groupes de type marginal ou clandestin, tantôt sur l'engagement individuel de type terroriste.

Refusant la rationalité que depuis le 18ème siècle certains courants philosophiques avaient introduite dans l'interprétation du réel et qu'à leur suite les théoriciens de la société et de l'Etat avaient également tenté d'introduire dans les rapports entre individus et nations, ils s'en tinrent dans ce qui leur tenait lieu d'idéologie, à des notions fort rudimentaires, assimilables à des stéréotypes ou à des considérations à la limite d'ordre mystique pour justifier le choix délibéré qu'ils avaient fait de se placer hors des normes com-

munément admises.

Au cours de cette description, nous avons eu maintes fois l'occasion de souligner combien la Grande Guerre avait pu jouer un rôle dans l'histoire des individus et de la collectivité, combien elle semblait constituer, par les expériences qu'elle leur fit faire, un terrain favorable au développement de comportements activistes. Au passage, nous avons noté qu'elle fut une rupture pour de nombreux jeunes gens et le cas de Max Hölz fut loin d'être isolé : il ne fut pas rare, cet itinéraire qui conduisit de l'engagement volontaire en 1914 pour un idéal nationaliste à l'activisme révolutionnaire après un stade intermédiaire qui fut l'adhésion au pacifisme. Ernst Toller, avec quelques années de recul éprouva le besoin dans son récit autobiographique "Eine Jugend in Deutschland" de décrire ce qu'avait été sa jeunesse, depuis son enthousiasme guerrier qui lui fit regagner l'Allemagne en 1914 pour s'engager jusqu'à sa participation aux luttes de la République des Conseils de Munich en passant par son activité en faveur d'un idéal pacifiste alors que la guerre faisait encore rage. Rupture, elle le fut aussi pour ceux dont le monde bien ordonné bascula brutalement avec l'effondrement des armées et de l'Etat wilhelminien et nous avons eu à maintes reprises l'occasion de souligner l'importance de cette rupture pour l'histoire d'individus tels que Ernst von Salomon.

Mais la guerre constitua aussi une rupture pour la collectivité. C'est autour d'elle que s'articula en effet l'éclatement du mouvement ouvrier avec la radicalisation de l'une de ses tendances. La Guerre avait permis en Russie de renverser le régime tzariste, l'Allemagne ne pourrait-elle pas suivre ce que d'aucuns considéraient comme un exemple ? La participation de millions d'hommes aux opérations militaires qui avait fait d'eux des soldats sachant lutter dans les conditions les plus difficiles ne préparait-elle pas le terrain à une prise de pouvoir par les armes ? Mais la guerre suscita et justifia de nouvelles formes d'action des milieux nationalistes et conservateurs. La lutte contre "l'ennemi de l'interieur" qui n'était avant 1914 que l'objet de discours enflammés de

Guillaume II prononcés à l'issue de banquets ou lors de ses voyages dans le Reich, prit des formes violentes, d'autant plus que le jeune pouvoir de la République de Weimar fut rapidement jugé par ces mêmes milieux incapable de défendre les intérêts de la nation quand ils ne l'accusaient pas de les brader. Cette rupture n'affecta pas seulement les moyens du combat politique : elle affecta aussi comme nous avons pu le noter déjà au passage le corps social lui-même : de profonds bouleversements se produisirent qui privèrent objectivement certaines couches sociales de leur fonction dirigeante ou qui accentuèrent les conflits entre classe ouvrière et bourgeoisie. Militaires déclassés, anciens combattants qui ne parvenaient pas à s'insérer à la fin de la Grande Guerre dans la société civile, mais aussi ouvriers confrontés à une situation économique particulièrement désastreuse qu'ils n'étaient pas décidés à accepter comme un destin inéluctable, constituèrent dans le corps social des éléments d'instabilité susceptibles de remettre en cause les formes traditionnelles de la vie sociale.

Mais si l'influence de la Grande Guerre semble d'emblée évidente, dans la mesure où cette expérience constitua une rupture décisive en de nombreux domaines, doit-on pour autant considérer qu'elle fut le seul et unique facteur expliquant ces tentations de l'activisme ? La Grande Guerre n'a-t-elle de signification que comme rupture ? (2)

Certes, au niveau de la perception que certains individus eurent de l'événement et qu'ils nous ont transmise par leurs témoignages, l'impression prévaut qu'elle fut essentiellement vécue comme rupture. Mais n'y a-t-il pas d'autres facteurs qui expliquent ce phénomène de l'activisme et qui, au-delà de l'exceptionnel que constituèrent les années 1914 à 1918 ont leur origine dans une évolution déjà plus ancienne ? Cet excentionnel lui-même n'a-t-il pas accentué certains déséquilibres économiques, politiques ou sociaux déjà perceptibles dans l'Allemagne des années précédant la Grande Guerre ? Ne fut-elle pas le révélateur d'une crise idéologique et sociale dont toutes les composantes étaient déjà réunies quelques

années auparavant ? l'activisme ne fut-il pas la tentative désor donnée de répondre à une situation d'une extrême complexité ?

C'est ce que nous essaierons de déterminer dans notre Deuxième Partie consacrée à l'analyse de ce qu'on pourrait appeler le terrain favorable à l'activisme au cours de ces premières années d'existence de la République de Weimar. Les témoignages sur lesquels nous fondons notre analyse nous livreront peut-être des indications intéressantes sur ces points et nous permettront de nuancer ce qui tout d'abord pourrait laisser penser que la Grande Guerre, c'est à dire l'exceptionnel - ou ce qui fut vécu comme tel -, a déterminé de façon décisive l'évolution ultérieure de la République de Weimar.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

Notes relatives à la Conclusion de la Première Partie.

(1) Il faut ici noter que ces concordances entre activisme révolutionnaire et activisme contre-révolutionnaire ne nous autorisent nullement à poser l'équation si fréquemment utilisée pour expliquer par la suite la chute de la République de Weimar : NSDAP + KPD = adversaires de la démocratie, ni à rassembler les deux parties antagonistes dans une catégorie unique ni a fortiori à parler de leur collusion pour abattre le"système".

On sait en effet que les activistes contre-révolutionnaires, malgré leurs sympathies ultérieures dans leur très grande majorité pour l'état fasciste de type hitlérien, ne sont nullement assimilables aux nazis. La ligne politique "légaliste" que le NSDAP adopta à partir de 1925 dénotait le souci évident de rompre avec toute forme de putschisme, ce que ne fit que confirmer son attitude à l'égard du mouvement Landvolk à la fin des années 20.

On sait aussi que l'activisme révolutionnaire resta en marge du mouvement communiste structuré au sein du KPD si l'on excepte la période révolutionnaire de 1918-1919 et la tentative avortée de soulèvement armé de l'automne 1923. Certes, au cours de cette période où le processus de clarification idéologique dans le mouvement ouvrier révolutionnaire ne s'effectua pas sans soubresauts ni tâtonnements, les tentations de l'activisme furent fortes, dans la jeunesse notamment. Néanmoins, le parti communiste allemand, au fur et à mesure qu'il parvenait à une analyse plus cohérente des réalités politiques, en fonction également de l'évolution interne du parti communiste de l'URSS face à la situation de la révolution dans le monde, sut se démarquer progressivement de cet aventurisme.

(2) Nous retrouvons ici toutes proportions gardées une interrogation qui est aussi celle des historiens à propos de la Deuxième Guerre Mondiale. Deux tendances s'opposent autour de l'alternative rupture ou continuité. Avec les historiens américains, c'est la thèse de la rupture qui prévaut, "l'exceptionnel que représenta la Deuxième Guerre Mondiale a provoqué l'ébranlement de la "société bloquée" qui selon eux caractérisait les modes de vie sociale en Europe. Avec les historiens marxistes en revanche, c'est la thèse de la continuité qui prévaut : la Deuxième Guerre Mondiale ne fut qu'une accélération de l'emprise croissante du capitalisme parvenu à un nouveau stade sur les forces productives et les formes d'exercice du pouvoir politique.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

DEUXIEME PARTIE :

E L E M E N T S P O U R U N E A N A L Y S E

D ' U N T E R R A I N F A V O R A B L E

A

C E S C O M P O R T E M E N T S A C T I V I S T E S.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Les nombreuses similitudes que nous avons pu noter dans les comportements activistes de type révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, les nombreux points de convergence quant à la perception du réel et à la définition des moyens à mettre en oeuvre pour répondre à une situation de crise permanente nous ont conduit progressivement à émettre l'hypothèse qu'il exista effectivement un terrain particulièrement favorable à l'émergence de tels comportements dans les débuts de la République de Weimar. Quels sont donc les facteurs qui ont pu favoriser sinon déclencher l'émergence de ces comportements ?

On peut sans doute considérer qu'ils furent la forme que prit une révolte de la jeunesse contre les structures politiques et sociales qui était déjà latente depuis la fin du siècle dernier dans l'Allemagne wilhelminienne. De là à voir en eux l'explosion chaotique des forces nouvelles libérées par la puberté chez des adolescents avides d'action, il n'y avait qu'un pas qu'Ernst von Salomon franchit dans son "Fragebogen". En effet, dans cet ouvrage qui, publié en 1951 représente une tentative d'explication de son passé devant déboucher sinon sur une disculpation totale du moins sur une minimisation de son engagement dans la mouvance fasciste,(1) l'activisme de l'immédiat après-guerre semble n'avoir été dans son cas et dans celui de ses camarades qu'un phénomène lié à l'évolution physiologique et psychologique de l'adolescent confronté à sa puberté. A cet égard, une conversation entre lui et son ami Plaas est significative de cette interprétation purement idividuelle du passé.

Plaas était alors un de ses proches, c'était le moment où furent organisés les assassinats politiques perpétrés au nom de la Sainte Vehme, entre autres celui qui coûta la vie à Walter Rathenau, c'est à dire le moment où l'activisme contre-révolutionnaire prit sa forme la plus radicale, celle du terrorisme individuel. Revenant sur ce passé déjà loin-

tain, Ernst von Salomon l'évoque au cours de cette conversation en rappelant l'épopée de Karl Moor :"Je me suis lancé dans ces affaires comme Karl Moor dans les forêts de Bohême," explique-t-il à Plaas, " hommes, hommes, engeance hypocrite de crocodiles ! tel que je le ressentais, l'événement était pour moi bien plus important que le résultat, cette ivresse incomparable qu'il y avait à se sacrifier, l'auto-destruction, le grandiose qu'il y avait à tenter de faire sauter la terre jusqu'à la lune. A tout prendre, une fort jolie manifestation de la puberté." (2)

Et pour étayer sa thèse, il rappelle son âge : il avait alors 19 ans, au moment des préparatifs de l'assassinat de Walter Rathenau, son ami Plaas en avait 21 et Kern 24. En présentant ainsi son engagement dans l'activisme contre-révolutionnaire comme une manifestation de la puberté chez de jeunes individus avides d'action et pour qui l'action politique n'était qu'une forme d'extériorisation des forces nouvelles qu'ils sentaient poindre en eux, il évacuait du phénomène de l'activisme toutes les autres composantes pour le réduire à un comportement purement individuel lié à un processus de mutation de l'adolescent : singulière interprétation a posteriori de ce phénomène si lourd de conséquences pour l'histoire politique de l'Allemagne !

Mais si l'on se reporte au récit témoignage écrit encore sous l'emprise des événements, "die Geächteten", nous constatons qu'il en est tout autrement. Loin de minimiser l'importance des mobiles politiques, chaque page en exacerbe au contraire la force. Bien qu'intériorisés sous la forme d'une expérience existentielle - qu'on se souvienne ici par exemple de la rage qui s'emparait de lui lorsqu'il faisait corps avec sa mitrailleuse pour balayer le terrain devant lui au cours des combats dans les pays baltes (3) -, ces mobiles politiques étaient toujours présents dans son discours. Et son expérience de la vie carcérale après sa condamnation ne fit que renforcer cette volonté de renverser l'ordre existant, c'est à dire la finalité politique de son engagement.

Sa réaction au règlement de la prison dans laquelle il devait purger sa peine est significative : il devait ici se plier à la loi de l'Etat et tout devait le lui rappeler, même la couleur de ses vêtements. Il n'était plus libre, la soumission absolue était la condition de tous les instants de sa vie, car c'était la volonté de Dieu.(4) C'est pourquoi il entreprit de mener une petite guerre contre l'administration et contre les règles du régime carcéral car pour lui cette punition n'avait pas le caractère sacré que prétendait lui conférer le règlement en question. "D'où tirent-ils leur prétention de disposer ainsi de moi ? qui leur en a donné le droit ? l'ont-ils réclamé du Ciel ? l'ont-ils obtenu par leur engagement personnel, par des sacrifices, par une action d'un caractère exemplair, faisant éclater les fondements de la société humaine ? Non, ce n'est que leur métier, leur mesquine occupation de bourgeois. Ils sont payés pour cela. C'est pour cela qu'ils obtiennent titres et rang. Ils n'affrontent aucun danger, ils ne portent aucune responsabilité. Le dégoût me monte jusqu'à la gorge. L'ordre bourgeois ? je l'ai transgressé. C'est ce qu'ils disent. Ils sont dans leur droit, mais moi, je crache sur ce droit."(5)

Cette petite guerre contre l'administration n'avait d'autre but que d'évacuer de sa situation de condamné tout ce qui en faisait une punition voulue par Dieu : car cette situation n'était que la conséquence d'une réaction de défense de l'ordre bourgeois qu'il avait bravé. Comme le livre qu'il désirait ne faisait pas partie de ceux que la bibliothèque mettait à sa disposition et qui avaient reçu l'aval du fonctionnaire subalterne, il devenait le symbole de cette lutte qu'il continuait de mener contre l'ordre bourgeois.(6) On sait du reste qu'après sa libération, il alla se mettre presque immédiatement au service des paysans contestataires du "Landvolk" dans le Schleswig-Holstein, rejoignant ainsi les rangs d'un nouvel activisme politique.

Si l'on considère à présent le roman de Hans Marchwitza "Sturm auf Essen" et le vécu qu'il relate, il ne fait

aucun doute également que l'activisme révolutionnaire qui se manifesta dans la Ruhr à la suite du putsch de Kapp ne fut pas une explosion épisodique de mécontentement ni une quelconque révolte de pubertés mal assumées : il avait des raisons bien plus profondes. Il n'est que de se reporter à la dernière scène du roman pour s'en convaincre. Lorsqu'après l'arrivée des troupes de Noske, les derniers groupes de l'Armée Rouge de laRuhr se dispersèrent et que le travail reprit partout dans les houillères et la sidérurgie, Jupp Zermack et Mahler, deux jeunes combattants de la révolution manquée, contemplèrent dans leur fuite le spectacle de ce paysage industriel, symbole pour eux de l'exploitation capitaliste et d'un genre de vie qui leur était imposé depuis toujours. "La fumée s'accrochait au ciel en masses encore plus compactes et enveloppait l'aciérie d'une grisaille couleur d'acier. Des puits parvenait le son des sirènes annonçant la remontée des bennes. Les puissantes poulies des câbles d'extraction semblaient tourner à une vitesse plus folle qu'auparavant tandis qu'accrochées aux câbles, les bennes chargées de charbon et d'hommes remontaient à la surface ou plongeaient dans l'air surchauffé des profondeurs. Le grincement des grues se mêlait au bruit de tonnerre des marteaux-pilons qui s'abattaient sur des blocs de fer incandescents. Toutes les cheminées crachaient une fumée noirâtre avec des reflets jaunes, du feu jaillissait sur l'horizon, le sang de la Ruhr, du charbon et de l'acier."(7)

Ce spectacle qui représentait pour eux toutes les raisons de leur révolte, leur montrait aussi que cette révolte ne saurait être passagère. Zermack s'adressant à Mahler en tirait en effet la leçon suivant : "Regarde là-bas, ces incendies gigantesques. Eteinds-les donc en soufflant dessus. C'est aussi impossible que d'éteindre l'idée dans nos coeurs. Les milliers de tombes des rebelles rouges de la Ruhr seront toujours, camarade, les guides des bataillons rouges que nous reformerons. Le prolétaire interviendra à nouveau un jour de ses poings dans le mouvement de ces roues, il reprendra les

fusils. Alors il n'y aura plus d'armistice ! ceux qui le prêcheront, nous les jetterons dans l'eau de la Ruhr et nous taperons sur la gueule des bavards. Une seule chose aura droit à la parole : nos fusils." (8) C'est sur ces phrases sans équivoque que Hans Marchwitza concluait son roman. Par là, il montrait bien que cette révolte de la Ruhr n'était pour Zermack que le début d'une lutte dont les causes étaient multiples et profondes. Si pour Ernst von Salomon c'était un certain ordre bourgeois qui était remis en cause, pour Hans Marchwitza c'était un certain type de société qui avait provoqué cette révolte et son échec n'était dû provisoirement qu'à la ruse de ceux qui le défendaient, à leur habileté à trouver dans la classe ouvrière elle-même ces "bavards" toujours prêts à un compromis avec eux.

A partir de ces deux témoignages aux multiples implications, nous sommes donc conduits à envisager avec une extrême prudence toute interprétation de l'activisme comme révolte purement juvénile contre un ordre politique et social perçu comme frustrant ou dépassé. Mais ces deux témoignages nous conduisent aussi à nuancer une interprétation qui ferait de l'activisme la conséquence inéluctable des expériences bouleversantes accumulées par les individus et la société allemande au cours de la Grande Guerre. On peut sans doute être tenté de privilégier le rôle de ces expériences comme facteur déterminant dans l'émergence de comportements activistes. Néanmoins, outre le fait que le cadet Ernst von Salomon était trop jeune pour avoir participé aux combats du front, il faut bien reconnaître que les racines de ces comportements étaient bien plus profondes.

Le désarroi d'Ernst von Salomon constatant que son engagement personnel n'avait permis que de sauver le bourgeois et cet ordre social qu'il avait cru combattre, tout comme l'amertume des jeunes activistes révolutionnaires constatant que leur combat avait été vain, sont là pour nous rappeler que la

Grande Guerre ne fut pas une rupture radicale dans l'histoire de l'Allemagne, bien qu'elle soit perçue comme telle par de nombreux individus dans leur histoire personnelle. La concevoir ainsi équivaudrait à faire preuve d'un singulier schématisme dans l'analyse des comportements et des mentalités à cette époque.

Si l'on veut donc tenter de connaître tout ce qui a pu favoriser l'explosion chaotique des activismes, nous sommes obligés de faire intervenir, à côté du choc provoqué par l'expérience de la guerre, différents facteurs dont les uns peuvent être de nature sociologique et économique et liés à la situation conjoncturelle de l'Allemagne de l'après-guerre et dont les autres peuvent s'inscrire dans une perspective plus large, notamment les structures sociales qui s'étaient mises en place dans les décennies antérieures et l'héritage idéologique de la nation allemande. Notre recherche visant à déterminer ce qui a pu constituer un terrain favorable à l'activisme pourrait donc s'orienter autour de trois grands centres d'intérêt :

analyse du rôle qu'a pu jouer l'exceptionnel dans l'émergence de comportements activistes, en l'occurrence l'expérience de la guerre pour les individus et la collectivité.

analyse des facteurs plus proprement conjoncturels pouvant favoriser dans notre période de référence l'émergence de comportements activistes, en l'occurrence le vécu des bouleversements qui affectèrent la situation économique, politique et sociale de l'Allemagne de 1918 à 1923.

analyse des facteurs plus proprement structurels pouvant avoir eu un effet identique et tenant à la place occupé par le "bourgeois" dans la vie sociale, en l'occurrence la réactivation et la politisation d'un discours antibourgeois traditionnel.

A partir de cette hypothèse de travail, nous ferons appel comme précédemment aux témoignages écrits puisque

dès le départ, notre analyse s'est attachée à saisir comment une situation fut perçue par des individus donnés et comment de la perception de cette situation purent résulter des comportements activistes. Au cours de notre démarche, nous laisserons donc de côté l'analyse détaillée des faits économiques, sociaux et politiques que nous supposons connus et qui du reste ont fait l'objet d'études nombreuses et approfondies. Nous nous contenterons chaque fois de rappeler brièvement dans quel contexte s'inséra la réaction des individus, l'essentiel étant dans notre perspective d'analyser l'influence qu'a pu avoir le vécu de ces faits sur l'évolution de leur mentalité et de leur comportement. De plus, tous les faits importants de cette période ne seront pas nécessairement évoqués en fonction de leur importance objective et historique : ils ne le seront que dans la mesure où ils constituèrent une expérience vécue par l'un des auteurs des ouvrages figurant dans notre corpus ou par l'un de leurs personnages de fiction.

-:-:-:-:-:-:-

Notes relatives à cet avant-propos.

(1) Il ne faut pas oublier en effet que le "Fragebogen" qui présente au lecteur un tableau des cinquante dernières années de l'histoire de l'Allemagne telles qu'elles ont été perçues par un individu donné, c'est à dire conditionné par un milieu social, une éducation d'un type particulier et la nécessité de dresser un bilan, repose sur les réponses développées avec une grande minutie au questionnaire soumis par l'administration militaire d'occupation en 1945 à tous ceux qui, de près ou de loin, s'étaient compromis avec le national-socialisme.

(2) Ernst von Salomon - "der Fragebogen", p. 109.

(3) Ernst von Salomon - "die Geächteten", cf. le chapitre intitulé "Sturm", p. 83-93.

(4) cf. Ernst von Salomon, ibidem, p. 247. On peut rappeler ici que ce règlement de la prison, en mêlant le temporel et le spirituel, en faisant de Dieu le garant de l'ordre établi en même temps que son fondateur, en faisant ensuite des autorités de l'Etat bourgeois les simples exécutants de Sa Volonté, s'inscrivait bien dans la perspective de la conception luthérienne de l'Etat. Celui qui était incarcéré comme criminel, l'était en fait parce qu'il avait transgressé les commandements de Dieu qui avait institué l'Etat. Le rebelle devait donc expier son crime qui était un péché, lui seul était responsable de sa situation présente, si pénible soit-elle à supporter.

(5) Ernst von Salomon - ibidem, p. 284.

(6) cf. Ernst von Salomon - ibidem, chap. "Kleinkampf", p. 292 sq.

(7) Hans Marchwitza - "Sturm auf Essen", p. 171.

(8) Hans Marchwitza - ibidem, p. 172.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

Chapitre 1 : L'EXCEPTIONNEL COMME TERRAIN FAVORABLE A L'EMERGENCE DE COMPORTEMENTS ACTIVISTES.

L'influence du vécu de la Grande Guerre.

A/ Définition de la problématique.

C'est à dessein que nous avons choisi le terme d'exceptionnel pour qualifier la Grande Guerre. Exceptionnel, cet événement le fut pour de multiples raisons et le témoin comme l'historien ne peut le percevoir que comme tel. En effet, depuis la Guerre de Trente Ans dont on connait les répercussions considérables aussi bien pour la démographie, le développement économique et culturel que pour la détermination d'un statut politique inadapté à l'évolution des autres nations européennes, aucune guerre n'avait pu ébranler l'Allemagne et son peuple aussi profondément. Ce caractère exceptionnel, la Grande Guerre le doit à plusieurs aspects qu'elle revêtit et qu'il faut ici brièvement rappeler.

Exceptionnel fut d'abord le fait qu'il s'agit d'une guerre totale. Certes, le sol allemand ne fut pas le théâtre des opérations comme cela avait été trop souvent le cas au cours des siècles précédents, lorsque les chefs militaires des puissances européennes en faisaient le lieu privilégié de leurs exploits. Mais la population dans sa totalité fut touchée par ses conséquences. Autrefois, c'étaient des gens de guerre, officiers de métier ou mercenaires qui participaient aux combats, seules quelques classes d'âge étaient concernées à leurs côtés, par l'engagement volontaire ou les enrôlements forcés dont la Guerre de Sept Ans notamment fournit de nombreux exemples. Avec la Grande Guerre, ce furent toutes les couches de la population qui, de près ou de loin, furent entrainées dans l'événement. Toutes les classes d'âge de la population masculine furent engagées dans l'effort de guerre

d'une façon ou d'une autre, les civils eux-mêmes firent l'expérience de la guerre et souffrirent du conflit dans leur vie quotidienne. Si les deux dernières années de celui-ci ne furent pas accompagnées des destructions massives que provoqua sur le sol allemand la deuxième guerre mondiale, elles furent marquées néanmoins par toutes sortes de contraintes et de privations. Les contraintes furent le fait de la dictature militaire de fait instaurée progressivement par le Haut-Commandement sous la direction de Ludendorff : tous les secteurs de la vie sociale, - de la vie publique au travail dans les entreprises - étaient contrôlés par l'autorité militaire, toutes les garanties constitutionnelles étaient suspendues et l'affectation en première ligne menaçait quiconque osait protester. Femmes et enfants ne furent pas épargnés non plus par les conséquences immédiates du prolongement des hostilités : le travail en usine dans des conditions précaires et la sous-alimentation permanente qui accrurent les taux de morbidité et de mortalité furent le lot de la grande majorité d'entre eux. A des degrés divers, la Grande Guerre fut effectivement vécue par tous.

Exceptionnelle fut ensuite la durée de la guerre. Les guerres auxquelles la nation allemande avait participé depuis la fin du 18ème siècle et qui alimentaient la mémoire collective en souvenirs exaltants, avaient été des guerres brèves, des campagnes isolées de quelques semaines, de quelques mois au plus. Après les trois dernières guerres victorieuses contre le Danemark, l'Autriche et la France, guerres qui avaient été des guerres-éclairs au sens actuel du terme, le Haut-Commandement considérait une guerre longue comme exclue : elle serait rendue impossible par tous les moyens techniques dont disposeraient les adversaires éventuels. En vérité, les premières semaines de l'été 1914 semblèrent lui donner raison : les troupes allemandes avaient conquis de vastes territoires et tenaient Paris sous leur menace directe. La foudroyante avance de l'automne 1870 semblait se répéter. Mais brutalement, cette guerre de mouvement se transforma en une guerre de positions. A l'automne de 1914, la ligne du front

occidental s'immobilisa et elle ne subit plus que des modifications mineures jusqu'à l'offensive de mars 1918. Avec l'hiver 1914-1915, la guerre revêtit un nouveau caractère : l'ivresse des marches victorieuses s'était évanouie, les soldats s'enfonçaient de plus en plus profondément dans la boue, ils se métamorphosaient en terrassiers dans leurs tranchées. Ils ne combattaient plus seulement contre des hommes mais contre la vermine, les rats, le froid, la pluis, la boue, la poussière. Peu à peu, le matériel devint l'élément décisif dans les combats. La guerre n'était plus une aventure exaltante comme les légendes du temps passé avaient trop tendance à la présenter. Elle avait pris toutes les apparences d'un monotone train-train quotidien où le bricolage tenait lieu d'occupation entre deux combats au corps à corps. L'individu qui combattait en 1917 à Verdun ou dans les Flandres échappait complètement aux définitions traditionnelles du guerrier : un nouveau type d'homme était en train de naître au contact de ces conditions de combat inhumaines.

Exceptionnelle aussi dans le contexte historique allemand fut la conclusion de cette guerre. Toutes les guerres dans lesquelles les Allemands s'étaient engagés au 19ème siècle après la catastrophe d'Iéna s'étaient achevées par des victoires. Les trois dernières campagnes conduites par la Prusse avaient finalement abouti à la glorieuse renaissance du Reich. Ces guerres avaient été l'occasion de faire éclater aux yeux du monde la puissance et la grandeur retrouvée de la nation allemande. Cette fois-ci, la guerre s'achevait sur une défaite sanctionnée par un traité de paix perçu comme une humiliation sans exemple puisqu'il livrait en plein 20ème siècle une nation au bon vouloir de ses vainqueurs. Mais ce qui fut plus grave encore, c'est qu'elle s'acheva sur l'effondrement d'un système politique et d'un monde dont les structures et les institutions semblaient établies pour durer des siècles. Qu'allait-il advenir de l'Allemagne ? Quelles couches sociales et quelles forces politiques allaient, après la capitulation sans conditions de novembre 1918 prendre le pouvoir et déterminer l'avenir du pays ?

Exceptionnel en effet dans le contexte historique allemand fut cet effondrement. Ce n'était certes pas un phénomène nouveau dans le monde puisque la défaite de Sedan avait coûté son trône à Napoléon III et provoqué presque instantanément la proclamation de la république et que la Russie tzariste avait connu pareille mésaventure dès le printemps de 1917. Mais qui aurait pu penser que la défaite s'accompagnerait en Allemagne d'une révolution venue des profondeurs du peuple ? Cet effondrement devait avoir des conséquences très importantes pour le sort de l'Allemagne. Tous les affrontements qui s'ensuivirent furent conditionnés par la terreur de larges couches de la population devant l'imminence d'un bouleversement total semblable à celui que connaissait alors la Russie ou par l'espérance que cette perspective nouvelle faisait naître dans d'autres couches de la population. Terreur de ceux qui s'attendaient à voir leurs biens confisqués, leur bétail saisi et même leur femme transformée en propriété collective, espérance de ceux qui voyaient se dessiner les contours d'une vie nouvelle qui n'aurait rien de commun avec celle qu'avaient vécue leurs parents.

Il est évident qu'un événement présentant tant d'aspects exceptionnels ne pouvait pas rester sans répercussions sur le comportement des individus et sur la vie d'une collectivité. Trois exemples peuvent nous servir d'introduction en illustrant l'ampleur des conséquences que le vécu de la Grande Guerre put avoir sur leur histoire et leur comportement, trois exemples qui débouchent directement sur le problème de l'activisme.

Dans son roman "die Toten bleiben jung", Anna Segh situe le début de l'action à Berlin lors des combats qui se déroulèrent autour du Marstall et opposèrent le 24 décembre 1918 des soldats révolutionnaires aux troupes régulières appelées à l'aide par Noske et Ebert. Erwin, le jeune révolutionnaire, avait été capturé par un groupe appartenant aux forces du maintien de l'ordre. Que signifiait pour lui cette

arrestation ? Il n'y avait plus aucun doute, c'était à brève échéance l'exécution sommaire. Mais il ne ressentait aucune angoisse. En 1914, il s'était engagé comme volontaire, il avait ensuite combattu pendant quatre ans, s'était accoutumé à l'idée de la mort. "Après qu'il eût connu au début des accès de terreur physique, la menace de la mort lui était devenue une chose naturelle" écrit Anna Seghers pour caractériser son comportement, "comme à tous les hommes sur terre qui savent tous qu'ils devront bien mourir un jour sans se laisser perturber en permanence par cette perspective." (1) Cette accoutumance à la mort explique son indifférence face à ses meurtriers et ses dernières paroles pleines de dédain. "Vous pouvez en finir maintenant avec moi, mais un jour, ce sera votre tour aussi."(2)

Mais ses meurtriers ne faisaient pas preuve d'une indifférence moindre. Leur accoutumance à la mort, celle qui vous frappe et celle qu'on donne soi-même, était si grande que Wenzlow, qui tira le coup de pistolet dans la tête d'Erwin, le fit avec le plus parfait sang-froid. "Il avait déjà tiré d'innombrables balles, et ses balles avaient donné maintes fois la mort depuis qu'il avait quitté l'école des cadets. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'ici, avec ces derniers coups de feu qui lui avaient été ordonnés, sur le propre sol de son pays, sur un homme seul issu de ce même sol, il venait de se passer quelque chose de particulier, et il n'y réfléchit même pas." (3) L'accoutumance à la mort que ces jeunes gens,à quelque camp qu'ils appartiennent, avaient côtoyée si longtemps, avait annihilé toute la valeur qui s'attachait à la vie d'un individu. Le respect de la vie du prochain, ce lointain héritage de l'éthique chrétienne, s'était évanoui dans les fumées du champ de bataille. Pour ces anciens combattants du front, l'action n'avait aucune limite, pas même la mort de l'autre.

Si nous nous tournons à présent vers ces petits cercles clandestins de l'activisme contre-révolutionnaire en lutte contre les politiciens du régime de Weimar, nous constatons la même indifférence à l'égard de la vie humaine. Revenant sur ce début des années 20, Ernst von Salomon évoque dans

son "Fragebogen" les discussions que les membres de son petit groupe oursuivaient alors sur les moyens à mettre en oeuvre pour atteindre les objectifs du "mouvement national". Il n'était pas question selon eux de chasser Beelzebuth avec l'aide du diable, c'est à dire d'organiser un nouveau parti politique, de faire la chasse aux voix des électeurs, de s'intégrer donc au système existant. Il fallait trouver d'autres moyens d'action. Ce fut le lieutenant Kern lui-même qui avait participé à tous les cmbats de la Grande Guerre "qui à la fin lança dans la discussion animée l'idée logique pour son tempérament que tout politicien partisan de la 'politique d'exécution' devait être 'liquidé'. Liquidé, cela signifiait naturellement tout simplement 'tuer'. De quels autres moyens disposait-on ?" En effet, qu'y avait-il comme autre moyen radical pour celui qui avait appris à tuer systématiquement l'ennemi que la mort de l'adversaire politique ?(4)

La conclusion semble déjà évidente : la Grande Guerre fut pour les individus sinon l'école de la vie, du moins l'école du mépris de la vie humaine, c'est à dire l'expérience qui favorisa au plus haut point par la suite toutes les formes d'activisme. Mais la collectivité elle-même fut profondément marquée par cet événement comme semble le prouver de façon non moins évidente la fonction politique qu'a pu remplir le mythe du soldat du front. Cette fonction apparait essentiellement sous deux formes, toutes deux du reste favorisant l'engagement de jeunes et de moins jeunes gens dans l'activisme contre-révolutionnaire, notamment dans le petit parti national-socialiste qui venait de se créer à Munich et qui était loin à ce moment-là de pratiquer une politique "légaliste" comme il prétendit le faire quelques années plus tard.

La première manifestation de cette fonction politique du mythe du soldat du front est illustrée par l'affiche de propagande. Si l'on étudie la représentation graphique qui fut donnée du combattant du front, nous pouvons constater une

évolution très nette. L'affiche annonçant une grande collecte à Hambourg le 1er Novembre 1915,[5] destinée à financer l'envoi de colis de Noël au front, nous présente le soldat dans un paysage hivernal, la capote agitée par le vent. La main gauche est dans la poche et la droite maintient le fusil sur l'épaule. Le visage est celui d'un individu appliqué à faire consciencieusement son devoir : le casque d'acier qui symboliserait plus tard l'esprit du front et l'expérience de la guerre, ne figure pas encore sur l'affiche - son usage ne se généralisa qu'à partir de 1916. L'effet souhaité par le dessinateur était de provoquer un mouvement de solidarité : rien dans l'attitude et les traits de cet individu destiné à être identifié au père de famille, au fils ou au frère de ceux qui verraient l'affiche, ne dénotait une volonté politique déterminée.

Si nous examinons à présent l'affiche éditée en 1918 par le Haut-Commandement[6] et portant comme légende : "nous sommes morts pour vous et vous voulez nous trahir", nous voyons immédiatement apparaître l'intention politique. Sur un fond rougeâtre se dessinent deux silhouettes dont la couleur passe du vert clair au vert foncé, l'une semble plus âgée et est coiffée de la casquette règlementaire, l'autre plus jeune, porte le casque d'acier. Le regard des deux personnages qu'on devine plutôt qu'on ne l'aperçoit - mais n'est-ce pas un message d'outre-tombe ? - s'adresse directement à ceux qui verrot l'affiche. Destinée à lutter contre l'affaiblissement de la combativité et la lassitude aussi bien de l'arrière que des troupes de première ligne, cette affiche faisait du soldat du front le messager d'une volonté politique. Déjà s'esquissait dans cette interrogation qui s'adressait à tous la théorie du coup de poignard dans le dos. Cette affiche avait délibérément stylisé le soldat du front : il était revêtu de sa capote dont on ne distinguait que les contours et coiffé du casque d'acier. Plus rien ne rappelait les petits soucis de la vie quotidienne, le froid qui obligeait à mettre une main dans la poche et à rentrer la tête

entre les épaules comme sur l'affiche précédente. Le soldat du front devenait un archétype qui devait susciter à l'avenir de ceux qui n'acceptaient pas "l'abandon" des réactions violentes contres les partisans de la révolution ou les tenants du régime de Weimar.

Cette tendance devait s'amplifier par la suite et bien qu'ils débordent des cadres chronologiques de notre étude, nous pouvons en citer deux exemples qui sont significatifs si l'on veut saisir comment s'affina la fonction politique de ce mythe. Le premier est une affiche électorale du DNVP de 1924 (7) représentant le coup de poignarddans le dos reçu par le soldat du front. L'auteur du crime, tout de rouge vêtu, coiffé de la casquette de prolétaire, porte un bandeau noir sur les yeux : c'est la révolution criminelle et aveugle qui était à l'oeuvre. Destinée à rappeler une nouvelle fois la thèse selon laquelle l armée et la nation auraient été poignardées dans le dos lâchement par la révolution, cette affiche représentant celle-ci sous les traits d'un ouvrier, individualisait le processus qui, selon la droite conservatrice et nationaliste avait conduit à la défaite. Il est bien évident que cette individualisation du fait politique donnait plus de force au message et ne pouvait que susciter des réactions individuelles d'agressivité hors de tout cadre institutionnel. Le deuxième exemple, plus tardif, est une affiche de propagande du NSDAP de 1928 (8) : au centre de celle-ci, de teinte gris sombre, le buste d'un soldat du front ; sous le casque luit le regard perçant de celui qui s'adresse aux foules attendant des consignes de vote : "national-socialiste, ou alors les sacrifices auront été vains".

La deuxième forme qu'a prise cette fonction politique du mythe du soldat du front est illustrée aussi nettement par la constitution et l'idéologie des groupes activistes. Nous aurons l'occasion d'évoquer ultérieurement les modalités de la mise en place des structures d'accueil de l'activisme. Dès à présent nous pouvons rappeler cependant à l'aide d'un exemple précis et qui a pu être étudié statistiquement avec plus de fiabilité que dans le cas des autres groupes activistes

plus éphémères, l'importance du rôle politique joué dans l'immédiat après-guerre par le "soldat du front". Le mouvement national-socialiste à ses débuts n'était qu'un groupement activiste parmi d'autres qui s'adressait essentiellement aux soldats encore sous l'uniforme et aux anciens combattants démobilisés. Ses premiers adhérents, comme nous le rappelle Adolf Hitler dans "Mein Kampf" furent des soldats qui participèrent avec lui dans les casernes de Munich à des cours sur des questions politiques organisés par les autorités militaires pour lutter contre le bolchevisme. Il eut ainsi l'occasion "de faire la connaissance de camarades qui partageaient mes opinions avec lesquels je pus discuter à fond de la situation présente" et il ajoute :"c'est ainsi que dans notre petit cercle, nous avons envisagé la création d'un nouveau parti. Les grandes lignes de son action, telles que nous les imaginions étaient les mêmes que celles qui par la suite trouvèrent leur réalisation dans le DAP." (9) Ceux qui le rejoignirent au DAP d'abord, au NSDAP ensuite étaient ces hommes profondément marqués par la guerre. Ils étaient passés par cette école de la vie qu'était le combat, ils étaient dominés par la volonté brutale, l'absence totale de scrupule, la foi fanatique et le sentiment de l'obéissance absolue.(10) Ainsi le DAP changea-t-il rapidement de visage avec l'arrivée massive, à partir de septembre 1919 de soldats encore sous l'uniforme ou récemment démobilisés. Si les soldats encore dans les casernes n'adhéraient pas forcément au parti, ils n'en constituaient pas moins ses premiers groupes d'action directe, notamment le service d'ordre, premier embryon de la SA.

Lorsque le NSDAP se créa, il accorda une place prépondérante à cette catégorie d'adhérents au détriment des éléments issus de la petite bourgeoisie et de l'artisanat qui au départ avaient constitué le gros des adhérents du DAP.(11) Ce qui était proposé comme grandes lignes du programme politique ainsi que comme moyen d'action correspondait exactement aux caractéristiques sociologiques du mouvement : c'était l'idéologie "ancien combattant" (12) dont les principales com-

posantes peuvent être regroupées sous les rubriques suivantes action afin que les sacrifices n'aient pas été vains, châtimen de ceux qui profitèrent de la guerre pour s'enrichir, châtimen des responsables de la défaite, abolition du statut internatio nal dégradant de l'Allemagne, revendication d'un rôle déterminant dans la vie politique et sociale; une telle plate-forme politique ne pouvait qu'exacerber les passions d'autant que ceux qui la représentaient avaient tiré concrètement de leur expérience des combats comme nous l'avons déja vu à propos de leur indifférence à l'égard de la vie humaine, la conclusio que seuls les moyens extrêmes avaient de la valeur et de l'efficacité.

Dans une première approche de l'analyse du terrain favorable à l'émergence de comportements activistes, nous constations donc l'influence considérable que la guerre en tant qu'expérience individuelle et collective avait pu jouer sur la détermination des moyens du combat politique. Nous serons donc amené à évoquer dans cette perspective précise quelles furent les conséquences de l'expérience du front pour cette génération.

Mais si les conditions dans lesquelles cette expérience fut vécue, furent pour l'essentiel identiques pour tous cette expérience déboucha sur des conclusions fort différentes notamment sur des attitudes diamétralement opposées à celles qui apparaissaient dans les milieux contre-révolutionnaires; l'expérience du front n'alimenta pas seulement l'activisme contre-révolutionnaire et son idéologie fruste, elle eut aussi ses prolongements dans le mouvement ouvrier révolutionnaire.

Mais l'expérience de la guerre, dans la mesure où elle fut totale, se réduit-elle à cette seule expérience du front ? de jeunes activistes comme Bodo Uhse, Richard Scheringer, Ernst Ottwalt ou Ernst von Salomon, trop jeunes pour avoi combattu en première ligne, ne la connurent pas sous cette forme extrême. Néanmoins, les années de guerre ne passèrent pas sans laisser de traces profondes dans leur histoire individuel

le, leur psychologie et leur comportement. Il faut donc aller au-delà de la simple expérience du front, si importante soit-elle au premier abord. Il faut voir dans quelle mesure la guerre vécue à l'arrière, aussi bien par les enfants qui y participèrent en quelque sorte par procuration, que par ceux que leur spécialité professionnelle retint dans les industries de guerre, c'est à dire vécue sous d'autres formes que le combat de tranchées, a pu constituer également un terrain favorable au développement des comportements activistes. Certes, cet aspect fut par trop négligé dans le foisonnement de publications qui marqua l'édition allemande dès le début des années 20, car les romans dépeignaient pour l'essentiel le sort du soldat, mais nous devons l'explorer car la guerre apparut alors sous d'autres aspects que les aspects militaires traditionnels dont le caractère insolite ne fut pas sans répercussions sur les individus.

B/ Ceux qui firent la guerre, l'expérience du front.

Une analyse des conséquences de l'expérience du front doit être introduite par une évocation rapide du climat qui régnait en Allemagne au cours de l'été de 1914. Ce n'est en effet que si l'on a perçu clairement ce que signifia pour la quasi totalité des Allemands la déclaration de guerre qu'on est à même de comprendre l'ampleur du désarroi d'une génération et la tentation pour certains de ses représentants de remettre en cause tous les fondements de la société humaine.

Ce désarroi, c'est Paul, le héros du roman d'Erich Maria Remarque "im westen nichts Neues" qui l'exprima d'une façon si pathétique qu'elle servit par la suite de modèle au courant pacifiste dans sa dénonciation de l'absurdité de la guerre. "Si nous étions rentrés dans nos foyers en 1916, la douleuret la force de ce que nous avions vécu nous auraient fait déchainer une tempête. Quand nous rentrerons à présent, nous serons las, déprimés, vides, sans racine ni espoir. Nous ne pourrons plus reprendre le dessus. On ne nous comprendra

pas non plus. Car avant nous a grandi une génération qui aura sans doute passé ces années-là en commun avec nous, mais qui avait un lit et une profession, elle retrouvera des anciennes position et elle oubliera la guerre. Après nous grandit une autre génération semblable à nous, à ce que nous étions autrefois. Mais elle nous sera étrangère et elle nous écartera. Nous sommes superflus pour nous-mêmes, nous grandirons, quelques-uns s'adapteront, d'autres se résigneront et beaucoup seront complètement désemparés. Les années passeront et en fin de compte nous succomberons. Mais peut-être que toutes ces pensées ne sont que mélancolie et abattement qui disparaitront quand je serai à nouveau sous les peupliers à écouter le bruissement de leur feuillage." (13) Paul n'eut pas la chance de réentendre, la paix revenue, le bruissement du feuillage des peupliers allemands. Il tomba alors même que la guerre s'achevait et que laconiquement le communiqué officiel déclarait qu'il n'y avait rien à signaler sur le front de l'Ouest, victime exemplaire d'une mort absurde.

Cette génération rentra décimée, mutilée, habituée à vivre dans la boue, à creuser de ses mains le trou où elle cherchait à s'abriter, le trou qui pouvait aussi devenir son tombeau. Elle rentra du front meurtrie, battue, prête à remettre en question tout ce au nom de quoi elle avait souffert et combattu, se demandant ce qu'était la vie, car l'expérience quotidienne de la mort avait réduit la vie à l'épaisseur de la minute qui passe, au bruit de l'obus qui éclate, se demandant enfin ce que serait son avenir dans un pays vaincu qu'elle ne reconnut pas lorsqu'elle le retrouva car dans les convulsions de la révolution, il cherchait à organiser ses nouvelles structures politiques et sociales. (14)

Parmi ceux qui rentrèrent, certains crurent, parce qu'ils avaient surmonté ces épreuves de quatre années de guerre, qu'ils avaient été élevés au-dessus de la masse des autres et que, nouvelle élite, ils seraient appelés à assumer un rôle dirigeant dans la société et l'Etat pour sauver la nation, quels que puissent être les obstacles pour y parvenir

Ernst Jünger avait dès 1922 dans son essai "der Kampf als inneres Erlebnis" défini en quoi pour certains individus de sa génération la guerre avait pu avoir cette fonction éducatrice. "La guerre mère de toutes choses est aussi la nôtre, c'est elle qui nous a façonnés au marteau et au burin, qui nous a endurcis pour faire de nous ce que nous sommes."(15) La guerre aurait donc fait naître une élite nouvelle que le combat avait sélectionnée et pour qui les formes de gouvernement démocratique n'avaient aucune valeur. "Détruisons le romantisme superficiel de la démocratie" s'écriait Friedrich Georg Jünger dans son essai "Aufmarsch des Nationalismus", "L'Europe n'est qu'une ombre dans le vent. Il n'y a pas de compréhension mutuelle, pas de réconciliation. Rien d'autre n'existe que le combat. Tournons-nous donc vers le ciel et nous trouverons la mystique d'un réalisme merveilleux. Non pas une communauté abstraite et vague d'Européens et d'esprits fatigués, mais une plénitude d'organismes puissants et respectables, un groupe de grands peuples qui respirent, vivent et sont animés par le déferlement du sang".(16)

Mais cette tentation de remettre en cause les fondements de la société existante fut aussi le fait de ceux qui découvrirent dans la guerre un nouveau visage du capitalisme, car la guerre avait perdu progressivement pour ces dernies son apparente absurdité, elle s'inscrivait dans la logique du système capitaliste et correspondait à la mise en oeuvre rationnelle d'autres moyens que la simple concurrence économique pour conquérir des marchés et accroître ses profits. C'est ce point de vue que voulut populariser Karl Liebknecht avec sa célèbre formule "l'ennemi est dans notre propre pays". C'est aussi ce point de vue que développait un militant ouvrier au cours d'une réunion syndicale à Berlin avant la fin de la guerre dans le roman d'Adam Scharrer "Vaterlandslose Gesellen": "Nous devons nous en tenir à ce que les socialistes savent depuis toujours, à savoir que la guerre n'est pas l'oeuvre d'hommes méchants par nature, de fauteurs de guerre. S'il est vrai que ceux qui ont jeté la torche dans le tonneau de poudre ont ainsi donné le signal du carnage dans le monde, il est aus-

si exact que les gouvernements et les diplomates des classes dirigeantes ne sont que les instruments qui exécutent la volonté des classes dirigeantes. La guerre n'est rien d'autre que la poursuite de la politique capitaliste par d'autres moyens. L'ordre qui repose sur la propriété privée atteint le niveau historique de son développement où la catastrophe est le produit de sa crise." (17) Ceux qui avaient découvert - ou redécouvert - la véritable nature de la guerre, s'apprêtaient aussi à recourir à la violence pour lutter à armes égales avec ceux qui n'avaient pas hésité à l'employer pour renforcer leur emprise sur l'humanité en prenant le reisque de provoquer le massacre collectif. C'est ainsi que la pacifiste Ernst Toller se retrouva à la tête de la république des conseils de Bavière et dut reprendre les armes pour organiser la défense de Munich contre la contre-révolution.

a) ce que signifia l'été de 1914 pour cette génération.

Lorsque la guerre avait éclaté, on était en fait bien loin de ces remises en question et de ces revendications. Une période riche de promesses semblait s'ouvrir et tous étaient partis au son des fanfares et sous des pluies de roses, sous les acclamations de foules compactes en délire, ivres de la grandeur allemande. La génération qui revêtait ainsi l'uniforme devait être la "jeunesse de fer du 20ème siècle.

x le déferlement d'enthousiasme.

Quel avenir radieux n'avait-on pas promis en effet à cette génération ! pédagogues et militaires, fonctionnaires et simples bourgeois s'exclamaient d'admiration devant la grandeur de cette Allemagne qui devait donner aux siècles à venir l'empreinte d'une civilisation que la décadence n'atteindrait pas. "Dans les familles, les réunions, les assemblées, dans les rues et les journaux, les compartiments de chemin de fer et les discours au Reichstag, on entendait les mêmes phrases : 'notre armée, notre industrie, notre science, notre art,

nos femmes, notre caractère, nos enfants, notre âme, tout ce que nous avons, c'est ce qu'il y a de meilleur au monde."(18) Aussi n'y avait-il pas d'autre impératif pour un jeune que la phrase quasi magique "montre que tu es un jeune allemand". En ces mois d'été de 1914, la guerre devait lui fournir l'occasion de le montrer, en même temps qu'elle serait l'occasion pour l'Allemagne toute entière de faire éclater sa supériorité. C'est pourquoi un enthousiasme sans pareil s'empara des foules soulevées par un élan irrésistible.

Toutes les classes d'âge, toutes les couches de la population participèrent à ce tourbillon, tout le monde voulait agir"pour l'Allemagne". Ernst Toller, qui dans son enfance avait connu tous les désagréments d'être juif, ne gardait aucune rancune envers les milieux nationalistes responsables de ces brimades : alors étudiant à l'université de Grenoble, il rentra en toute hâte en Allemagne pour rejoindre les engagés volontaires. "Patrie, guerre, Allemagne sont des mots doués d'une force magique" écrit-il dans son récit "Eine Jugend in Deutschland". "Quand nous les prononçons, ils ne se volatilisent pas, ils flottent dans l'air, virevoltent, s'enflamment et nous enflamment."(19)

Ceux qui ne partaient pas pour le front étaient entrainés par le vaste courant qui déferlait dans les rues des villes allemandes. La foule y ondulait au rythme du "Deutschland über alles", on chantait spontanément sur les trottoirs et dans les cafés "die Wacht am Rhein". Enfin il allait se passer quelque chose et tous, jeunes et vieux, étaient fiers de participer à ces événements historiques qui se préparaient. Evoquant ces journées tumultueuses quelques années plus tard, Adolf Hitler écrivait dans "Mein Kampf" : "Même aujourd'hui, je n'ai aucune honte à dire que je tombai à genoux, subjugué par un enthousiasme impétueux et que mon coeur débordant remerciait le ciel de m'avoir accordé le bonheur de pouvoir vivre en cette époque." (20) Mais qui donc aurait pu avoir honte de cet enthousiasme délirant ?

Munich elle-même, cette ville des arts si opposée

au militarisme prussien, connut des journées d'agitation indescriptible. On se souvient en quels termes Thomas Mann décrit dans son "Doktor Faustus" l'ambiance qui y régnait. Même l'humaniste Zeitblom fut emporté dans ce courant irrésistible : ce que chaque Allemand ressentait alors, c'était l'impression d'être arraché du sol et emporté vers les sommets, d'être saisi par le destin. Dans cette "fête héroïque" on se débarrassait du quotidien comme d'un fardeau pesant en entrant dans l'histoire. Finie cette stagnation du monde qui n'avait que trop engourdi l'humanité, participer à cette guerre, c'était un acte de foi enthousiaste en l'avenir, l'appel à remplir son devoir et à faire preuve de sa virilité.(21)

Dans son roman "Abschied", Johannes R.Becher ne décrit pas cette ambiance en termes différents. Alors que le roi de Bavière faisait son apparition au balcon, il s'éleva de la foule comme une tempête un chant unanime, "die Wacht am Rhein". Hans Gastl, son jeune héros, était perdu au milieu de cette foule : "ils chantaient, le visage entièrement bouleversé. Beaucoup sanglotaient ; des femmes étaient à genoux, moi aussi. J'avais ôté mon chapeau. Une force irrésistible me l'avait arraché. Je ne savais plus si je chantais avec les autres ou si je ne chantais pas. Je retins mon souffle et m'entendis chanter comme les autres. Je sentis un tremblement qui provenait de Hartinger qui tout comme loi trépignait d'un pied sur l'autre. Lui aussi, il avait de la peine à se tenir immobile."(22)

Et tout le monde était animé d'un même élan, l'anarchiste du café Stéphanie qui lisait un manifeste où il promettait de défendre l'Allemagne, le Dr. Hoch qui, la queue du billard en main, prouvait la nécessité d'une invasion de la Belgique et concluait en définissant la guerre comme un "acte psychique de libération de l'humanité sous la forme la plus violente, comme un déchainement massif de tous les complexes sous la forme la plus salutaire".(23) Le vieux social-démocrate Hartinger avait tout oublié des résolutions de l'Internationale, de l'existence de frères de classe et de socialis-

tes dans les autres pays. C'est son fils qui le décrit ainsi : "Quant à mon père, essayez de vous représenter le tableau : c'est un vieux militant du parti et ne voilà-t-il pas qu'il se met à raconter les histoires les plus touchantes du temps de son service militaire, comme n'importe quel type appartenant à une association d'anciens combattants. Hier soir, le vieux trésorier du parti était encore à la maison. Jusque tard dans la nuit et malgré les nombreuses commandes de mon père, ils ont joué aux cartes et l'atmosphère s'est échauffée, pif, paf, et flac, flac ! à la fin, ils ont chanté tous les deux 'die Wacht am Rhein'".(24) Comment donc comprendre cette adhésion enthousiaste et quasi unanime à la guerre ?

x la guerre comme libération et espoir.

La déclaration de guerre fut d'abord ressentie par la jeunesse comme une libération. Les jeunes avaient l'impression désagréable d'arriver trop tard dans un monde d'ordre et de tranquillité, à une époque qui de toute évidence "n'érigerait plus ses temples qu'à la gloire des épiciers et des fonctionnaires." (25) Il n'y avait plus qu'à s'insérer dans un monde bien établi où tout était réglé d'avance. Qu'y avait-il de nouveau à attendre puisque la nation avait fait son unité et que les progrès constants de l'économie et des techniques permettaient à chacun de jouir d'un certain bien-être ? La déclaration de guerre bouleversa radicalement tout cela, en quelques jours elle transformait le monde et relançait le mouvement de l'histoire qui semblait s'être arrêté depuis de longues années."J'étais ébloui, le monde était transformé, la guerre l'avait rendu beau" s'écriait le jeune héros d'Ernst Glaeser dans "Jahrgang 1902". Ils n'avait certes que 12 ans mais il partageait l'émotion de ceux qui partaient pour le front et qui chantaient aux fenêtres des wagons, ruisselantes de fleurs et de soleil.(26)

La déclaration de guerre fut aussi perçue comme un grand souffle d'air pur, l'espérance telle de découvrir la vie. Finie l'existence limitée aux soucis professionnels ou scolai-

res, aux tracasseries du supérieur hiérarchique ou du professeur. L'humanité somnolente s'éveillait. Laissons Ernst Jünger caractériser ce renouveau : "Nous avions quitté les salles de cours, les bancs des écoles et les établis, nous nous étions fondus dans un grand corps enthousiaste au cours des brèves semaines d'instruction. Nous avions grandi dans une époque de sécurité et nous avions tous l'ardent désir de connaitre l'extraordinaire, le grand danger. La guerre nous avait alors saisis comme une ivresse, c'est sous une pluie de roses que nous étions partis, ivres de fleurs et de sang. Tout ce qui était fort, grand, solennel, c'était la guerre qui allait nous l'apporter."(27)

Dans cette gigantesque fête colorée, on avait oublié la mort. Et quand bien même elle surviendrait, ne serait-il pas beau de mourir ainsi ?"Au pas de charge, emporté par une balle et fêté comme un héros, on pouvait ainsi s'épargner la mort solitaire, sale. C'est à une mort belle et sainte, en communion avec les autres que les trompettes nous appelaient. L'occasion était offerte de réaliser dans une certaine mesure en soi-même l'inévitable au lieu de s'embarquer dans une vie qui devait se prolonger sans rien nous apporter et qui ressemblait dans son ennui de réalité bourgeoise stupide à une maladie douloureuse qu'on traine pendant des années."(28)

Qui d'ailleurs aurait pusoupçonner que la mort allait frapper si durement les rangs serrés de ceux qui défilaient ainsi dans les rues ? Ils ne partaient pas pour longtemps, pour quelques semaines tout au plus. Car quel ennemi serait capable de résister au Reich plus longtemps ? Aussi la jeunesse considéra-t-elle cette expédition au beau milieu de l'été comme un prolongement glorieux des vacances. Quant à ceux qui n'avaient pas encore l'âge de partir, ils étaient certains, comme le jeune cadet Ernst von Salomon, qu'ils étaient arrivés trop tard et leur amertume était grande, ils enviaient ceux qui partaient car tout allait se passer sans eux.

Grâce à cette irruption de l'exceptionnel dans un monde d'où tout imprévu était évacué, la guerre fut aussi perçue comme la possibilité de donner un sens nouveau à la vie, de faire eclater les structures d'un monde que la jeunesse n'acceptait plus tel qu'il était. Elle allait démontrer qu'elle était capable d'actes responsables puisque le monde bourgeois dans lequel elle grandissait ne lui reconnaissait d'autre droit que celui d'apprendre à se conformer aux règles d'un ordre politique, économique et social rigoureusement codifiées. Ressentie comme une libération spontanée par la jeunesse, la guerre le fut aussi par la grande masse du peuple.

Car le même enthousiasme guerrier s'était emparé de jeunes bourgeois et d'ouvriers socialistes. Quelle situation paradoxale ! ceux-ci avaient appris à connaitre les thèses de l'Internationale, ils avaient cotoyé au cours de réunions politiques des représentants de partis socialistes d'autres pays qui partageaient le même idéal qu'eux. Or, du jour au lendemain, il virent en eux des ennemis et furent pris de la même frénésie que ces foules nationalistes et chauvines.

Pour comprendre ce paradoxe, il faut d'abord se souvenir que la guerre et tout ce qui s'y rattachait conservait un prestige incontestable même auprès de vieux militants socialistes. Pour ceux-ci, elle restait l'avênture qui arrachait l'individu à la vie quotidienne et l'expérience indispensable à la formation, l'événement qui faisait parcourir le monde et apprenait le courage. Le vieux social-démocrate Hartinger, dans le roman de Johannes R.Becher "Abschied" reconnaissait volontiers qu'il partirait lui aussi sans se poser de questions sur la nature de cette guerre. "S'ils m'incorporaient, je ne serais pas contre, ce serait alors pour moi l'occasion de sortir un peu du bon vieux train-train quotidien, de voir aussi un peu le monde. Depuis que j'ai achevé les voyages de mon temps du compagnonnage, il y aura bientöt vingt ans de cela, je suis tout le temps ac-

croupi sur cette table de tailleur."(29)

Désir de participer à la "grande aventure" mais aussi influence du système de valeurs de la société wilhelminienne aux structures aristocratico-militaires; la doctrine socialiste humanitaire et pacifiste faisant appel à la solidarité de classe, était encore incapable de détacher les individus de ces valeurs héritées des générations antérieures. Au premier rang de ces représentations collectives traditionnelles, il faut mentionner l'amour de la patrie à qui on doit le sacrifice de sa vie si elle est attaquée. A l'heure de la déclaration de guerre, l'ouvrier socialiste se sentit allemand avant tout, tel l'ouvrier social-démocrate "organisé" Kremmelbein dans le roman d'Ernst Glaeser "Jahrgang 1902" "Camarades",s'écria-t-il au cours d'une réunion, "c'est clair, l'Allemagne a été attaquée. Vous savez bien que je ne m'en laisse pas conter, mais maintenant nous devons défendre notre patrie."(30) C'est d'ailleurs cet argument que reprit le député Haase dans son discours au Reichstag du 4 Août 1914.(31) Par là, les socialistes, ces "vaterlandslose Gesellen" comme on les appelait communément, retournaient dans la communauté nationale et retrouvaient une sorte de sécurité affective dont une opposition constante au régime politique et social les avait privés depuis des dizaines d'années. Ils pouvaient ainsi démontrer qu'ils étaient au même titre que les autres citoyens des individus responsables pour qui l'intérêt national passait avant l'intérêt du parti ou de la classe. Non sans fierté, ils entendaient prouver qu'on les avait injustement calomniés et qu'ils étaient des citoyens comme les autres.

La deuxième représentation collective traditionnelle était une certaine conception de la lâcheté et du courage dont nous savons déjà qu'elle justifia quelques années plus tard les excès aventureux de l'activisme. En attendant, elle fut la base du comportement de ces socialistes lorsqu'il s'agit de partir pour le front. Ceux que leur pacifisme avait discrédités, entendirent prouver à présent qu'ils n'étaient pas des poltrons et que ce n'était pas la lâcheté qui leur avait fait refuser une politique étrangère ne reculant pas

devant le recours à la violence. L'occasion leur était offerte de montrer qu'à l'heure du danger, ils savaient aussi faire preuve de courage.

Pourtant une telle explication s'appuyant sur certains stéréotypes de la conscience collective ne suffit pas si l'on veut comprendre les applaudissements des militants au discours de Kremmelbein ou le consentement accordé par le groupe parlementaire socialiste aux propos de Haase. Ces applaudissements et ce consentement se fondaient aussi sur la conviction que cette guerre pourrait être le moyen de défendre et de faire progresser le socialisme. Défendre le socialisme, sans doute, car l'Allemagne était le pays au monde où le parti était le plus puissant, le mieux organisé, où il disposait de la représentation parlementaire la plus nombreuse, où il avait enfin toutes les chances d'accéder prochainement au pouvoir. Une victoire du tzarisme obscurantiste ou des puissances capitalistes occidentales sur l'Allemagne n'équivaudrait-elle pas à affaiblir sinon à éliminer le socialisme du coeur de l'Europe ? Ernst Glaeser fait ainsi dire à Kremmelbein : "vous ne devez pas oublier que c'est en France qu'ils ont tué Jaurès, notre camarade. Nous socialistes, avons le devoir de le venger. C'est à cela que la guerre doit servir."(32) Faire progresser le socialisme, certainement, car la classe ouvrière allemande entendait déjà troquer sa contribution à l'effort de guerre contre les réformes qu'elle réclamait depuis de nombreuses années : journée de huit heures, suppression du système électoral prussien avec ses 3 classes, droit de grève sans restriction. Aussi Kremmelbein conclut-il sons discours aux militants du parti en affirmant : "Pour nous, la guerre est la meilleure affaire que nous puissions faire, la bourgeoisie a besoin de nous, nous lui établirons après la facture exacte de ce qu'elle aura à payer."(3

Ainsi se retrouvèrent côte à côte bourgeois nationalistes adeptes des théories pangermanistes, petits bourgeois rêvant de la "grande aventure" et socialistes animés

par l'illusion de préparer un avenir meilleur tout en retrouvant leur place dans la communauté nationale. Tout allait changer, cette phrase magique qu'on entendait dans tous les milieux expliqua finalement ce mouvement unanime d'enthousiasme. Mais si tous parlaient de changement et de renouveau, les buts de ce changement étaient contradictoires lorsqu'ils étaient formulés clairement. La plupart du temps, ils ne le furent pas.

En effet, partout c'était l'image d'un torrent qui emportait tout sur son passage, d'un élan irrésistible. C'est ainsi que Johannes R.Becher perçut cette atmosphère de folle kermesse, prélude à la guerre. "Mais le fleuve s'écoulait, emportant tout. Pourquoi donc vous hâtez-vous ainsi ? Vers où vous hâtez-vous ? Qu'est-ce qui aurait pu contraindre ces millions d'hommes sur terre que leur hâte entrainait à s'arrêter une fois encore, à lever les yeux vers les nuages du ciel haut et sans fin et à se demander : pourquoi ? où allons-nous ? Mais personne ne se demandait comme Johannes R.Becher (34) pourquoi ce tourbillon s'était emparé de l'humanité ni vers où il l'emportait. On s'imaginait que l'avenir était là, tout proche, plein de promesses. Il était de l'autre côté de ces arcs de triomphe édifiés à la hâte dans les rues des villes, un avenir hachuré de canons de fusils qui défilaient, impression de force invincible, un avenir vers lequel on se précipitait au pas cadencé, au rythme des marches militaires, les mâchoires serrées et avec une ardeur telle que ceux qui restaient sur le trottoir se laissaient entrainer à marcher à la même allure.

b) de la kermesse héroïque à la découverte de l'absurde et à la révolte.

Derrière les arcs de triomphe, il y avait la gare et après plusieurs heures de trajet qui se déroulaient comme un voyage merveilleux, c'était le front. Les drapeaux avaient disparu, les fanfares s'étaient tues, ici, c'était la guerre. Le soldat qu'on apercevait en descendant du wagon n'était plus

le héros de cartes postales, jeune et fier, brandissant une épée pour partir à l'assaut, mais le soldat blessé et couché sur un brancard, le visage marqué par la souffrance. Ernst Toller [35] a connu ce premier contact dégrisant :"Il y en a un qui boîte sur ses béquilles, les vêtements déchirés et maculés de sang ; ils lui ont arraché une jambe. Je vois un blessé pour la première fois. Je vois un visage jaune comme la terre et aux traits affaissés, des yeux fatigués et un regard vide. Dans la poitrine, je sens une douleur lancinante, j'ai peur. Je ne veux pas avoir peur, je ne veux pas faiblir, qu'importe notre personne, je pense à l'Allemagne."[36] Le bel enthousiasme guerrer des premieres heures passées sous l'uniforme était déjà soumis à rude épreuve, mais on ne voulait pas encore en prendre conscience. L'Allemagne, ce mot chargé d'une force magique, dissipait les doutes, endurcissait ceux qui auraient pu hésiter.Devant ces premières souffrances naissait un sentiment de solidarité entre ces jeunes gens et chacun voulait en avoir sa part. Car l'illusion de vivre une aventure commune au sein d'une foule au combat persistait.

Le jeune soldat Ernst Toller ne se plaignait donc pas du sort qui l'attendait peut-être bientôt, au contraire, il s'y préparait. Il n'était pas encore en première ligne, mais il voulait vivre comme ceux qui y étaient. "Nous ne nous plaignons pas", note-t-il, plus nous sommes à la dure et mieux c'est. Ceux qui sont dans les tranchées n'ont pas de toit sur leur tête, chaque privation nous rapproche d'eux, demande-t-on des corvées pénibles ? tous se portent volontaires. Quand je nettoie les cabinets qui puent, je sens cela comme une distinction, je me sens valorisé." [37] Il n'était plus question de guerre héroïque et lointaine mais d'une présence aux odeurs et aux bruits obsédants, aux tâches reoutantes et exaltantes à la fois car elles accentuaient les liens affectifs entre ceux qui se battaient.

La montée en première ligne et l'engagement direct furent ressentis d'abord comme des variantes de ces tâches mais augmentées du danger. Dès les premières journées passées

au front, un nouveau comportement apparaissait chez le jeune soldat. Son comportement était d'abord conditionné par le fait qu'il se sentait enfin pris au sérieux. Il n'était plus l'adolescent que la société tenait en tutelle dans toutes ses institutions, mais celui à qui on confiait en toute responsabilité une arme qui signifiait le pouvoir absolu de vie et de mort. C'est ce qui frappa le plus Ernst Toller au cours du trajet qui le conduisit au front. Dans le train qui roulait tous feux éteints, les munitions avaient été distribuées à ces jeunes gens, ils les comptaient en silence, vérifiaient encore une fois le fonctionnement du fusil. Autour de lui, les paroles se faisaient plus rares, on parlait à voix basse car le front se rapprochait, on ne jouait plus au soldat, on le devenait réellement. Au bout de la nuit, c'était la ligne de feu, sur le sol, ce n'était plus un blessé mais un mort qui gisait, le crâne éclaté, la cervelle en bouillie au pied de l'autel d'une église à moitié éventrée par les combats. Aucune remarque n'accompagne la relation brute de cette découverte. Ernst Toller écrivain n'éprouve pas le besoin de commenter ce qu'Ernst Toller soldat ressentait : cette mort était normale, le jeu était fini, la guerre commençait.

x la découverte de l'absurde.

Car en fin de compte ce qui se décidait ici, c'était la vie ou la mort de chaque individu, toujours possible à tout instant, quel que puisse être le nombre de camarades à ses côtés. On apprenait ainsi que le sort de tout individu était la solitude face à la mort toujours présente. On apprenait aussi la joie de se retrouver encore en vie lorsqu'un obus avait éclaté à proximité, même s'il avait fauché trois ou quatre hommes. On apprenait enfin la joie cruelle que procurait le spectacle du groupe d'ennemis fauchés par son propre tir. "Je regarde fixement dans la lunette binoculaire" écrit Ernst Toller, "une vague de fièvre rouge inonde mon cerveau. L'émotion s'empare de moi, comme devant une table de je comme à la chasse, mon coeur bat la chamade, les mains tremblent, dans l'air un gargouillement, de l'autre côté s'élève

une colonne de poussière. Les Français s'éparpillent, mais pas tous, car quelques-uns gisent sur le sol, il y a des morts des blessés. 'Dans le mille', c'écrie le sous-officier. 'Hourra !' hurle le téléphoniste, 'hourra !' m'écrié-je."(38) Ce hourra, c'était la manifestation spontanée de l'allégresse que procurait la victoire d'un instant, c'était la joie d'avoir écarté une menace et d'avoir préservé sa propre vie.

Sentiment d'être pris au sérieux, joie égoïste de l'individu qui échappait au danger, mais aussi sentiment de sa supériorité. Au bout de quelques jours passés dans ce monde étrange, le jeune soldat oubliait son âge et son grade. Il devenait celui qui savait ce qu'était la guerre, celui qui avait su sauvegarder sa vie., celui qui avait subi l'épreuve du feu et l'avait surmontée. Il vivait à présent la guerre et se sentait supérieur à ceux qui ne partageaient pas encore cette expérience car il avait su non seulement vaincre le premier instant de peur mais aussi surmonter les difficultés quotidiennes de la lutte.

Cette valorisation de l'individu par l'épreuve du feu explique le bouleversement des structures sociales traditionnelles du temps de paix : au front en effet semblait déjà naître un monde dans lequel les différences entre individus provenant de leur origine sociale, de leur fortune, de leur niveau de culture étaient gommées. Chacun dans son trou d'obus n'était plus qu'un homme aux prises avec l'ennemi, avec la mort. Car la guerre était faitepar des hommes seuls, l'enthousiasme des foules qui noyait l'individu dans la masse n'était plus. Le soldat d'Erich Maria Remarque, égaré dans la nuit au milieu des trous d'obus, ignorant tout de ce qui se passait à quelques mètres de lui, le savait bien. Il laissa passer au-dessus de lui, sans bouger, la première vague d'assaut ennemie. "Si quelqu'un vient, je le poignarde aussitôt, cette pensée bat dans mon cerveau, je lui transperce la gorge pour qu'il ne puisse pas crier. Il n'y a que ça à faire, il sera aussi effrayé que moi et dans notre angoisse, nous nous jetterons l'un sur l'autre, il faut donc que je

prenne les devants."(39) Lorsqu'un corps roula dans le trou à côté de lui, il le frappa furieusement, sans réfléchir. Il sentit seulement le corps tressaillir sous lui, devenir flasque comme un sac. Il aurait voulu poignarder une seconde fois pour qu'il se taise car il aurait pu le trahir par un cri ou un gémissement.

Elle était en effet tragique cette solitude, car tout dans ce monde se réduisait aux limites d'une tranchée ou au périmètre d'un trou d'obus et tout n'était que hasard et absurdité. L'individu y faisait, sous la menace permanente d'un hasard qui pouvait le frapper à tout instant, l'expérience désespérante de son impuissance. Lorsqu'un obus sifflait au-dessus de sa tête ou que les balles ricochaient autour de lui, il n'avait qu'une seule possibilité : se recroqueviller, plus rien ne le protégeait que son casque dérisoire. "C'est par pur hasard que je reste en vie, comme c'est par pur hasard que je puis être touché" songe le soldat d'Erich Maria Remarque. "Dans l'abri réputé à l'abri des bombes, je cours le risque d'être mis en pièces, tandis qu'à découvert, sous dix heures du bombardement le plus violent, je peux très bien ne pas recevoir une seule blessure. Ce n'est qu'au gré des hasards que chaque soldat survit, et chaque soldat a foi et confiance dans le hasard."(40)

Bien loin de trouver une confirmation de sa puissance qu'on lui avait promise dans l'expérience du combat, l'individu roulé en boule sous le feu de l'ennemi ne vivait que son impuissance. Quelle déroute d'illusions : il fallait combattre seul alors qu'on était parti en rangs serrés, il fallait subir les effets d'un hasard aveugle alors qu'on s'était engagé, convaincu de sa propre puissance ! et la mort guettait, certitude de tous les instants.

x premières tentatives de réflexion.

Peu à peu néanmoins, ces expériences personnelles poussèrent certains jeunes gens à un type de réflexion qui allait au-delà de l'acceptation passive de ce destin que

constituait le combat quotidien avec tous ses hasards. Cette réflexion porta sur la nature de la guerre elle-même mais aussi sur les sentiments qu'ils éprouvaient et sur leur avenir. Si le destin de chaque individu isolé semblait absurde, cette guerre apparaissait aussi absurde dans son déroulement. En première ligne, le soldat ignorait tout de la conduite globale des opérations, c'était tout au plus s'il savait ce qui se passait à quelques kilomètres de l'endroit où il se trouvait, à en juger par le grondement des tirs d'artillerie les panaches de fumée ou les fusées éclairantes. Au-delà, qu'y avait-il ? Le combattant de la tranchée l'ignorait, il n'avait d'autre horitzon que des barbelés et des troncs déchiquetés. "Pendant treize mois" note Ernst Toller, "je reste au front : les grandes sensations s'émoussent, les grands mots se rapetissent, la guerre devient un train-train de tous les jours, le service au front une tâche quotidienne, les héros des victimes, les volontaires des enchaînés, la vie un enfer, la mort une bagatelle. Nous sommes les vis d'une machine qui s'avance, - vers où ? personne ne le sait, - qui recule, personne ne sait pourquoi. Nous sommes desserrés, limés, attirés, échangés, rejetés, le sens a disparu, ce qui brûlait n'est plus que scorie, la douleur est lessivée, le sol d'où jaillissait l'action et où s'enracinaient nos engagements est un désert vide."(41) Il n'était plus question de grands desseins, de la libération de la nation allemande, de l'affirmation de sa supériorité sur l'univers. Il s'agissait tout juste d'organiser une petite vie quotidienne en marge du hasard, une vie où le bonheur était une parenthèse qui avait la saveur d'une cigarette fumée à la hâte, le goût d'une gamelle de haricots engloutis tant qu'ils étaient chauds, le délassement que procurait le fait de débarrasser ses orteils des chaussures lourdes de boue.

L'absurdité de ces combats déshumanisait alors ces jeunes individus. Qu'importait si non loin d'eux, quelques dizaines d'hommes gisaient, le corps déchiqueté ! ils étaient encore en vie. Et ils sentaient combien ils étaient devenus indifférents à l'égard des autres, d'une indifféren-

ce qui était indispensable. "Les horreurs sont supportables tant qu'on se contente de baisser la tête, mais elles tuent quand on y réfléchit." (42) Car il n'y avait plus rien à faire pour les autres, ils étaient morts, ils avaient trouvé la paix. "Ce que nous voulons, c'est nous étendre de tout notre long sur le sol, dormir, bouffer jusqu'à ne plus pouvoir rien fourrer de plus dans notre estomac, boire et fumer pour que les heures ne soient pas vides. La vie est courte."(43)

Mais à se déshumaniser ainsi, ne courrait-on pas à la folie ? C'était le grand problème pour celui qui survivait. Lorsqu'il avait surmonté les épreuves des premières heures passées sous le feu roulant, il croyait que ses nerfs "tiendraient" à l'avenir sous les bombardements. Mais tous ne purent supporter cette tension nerveuse de tous les instants, la tension de l'attente dans les tranchées, la tension de l'exposition aux coups aveugles lors des tirs de barrages prolongés. Ils se précipitaient alors hors de l'abri dans une crise de folie soudaine. Personne ne pouvait plus retenir ces individus transformés en pantins gesticulants, ils tombaient immédiatement frappés dans leur inconscience. La folie qu'ils redoutaient, c'était aussi celle que croyaient déceler en eux leurs supérieurs ou les services de santé lorsque leur comportement à la suite d'un traumatisme violent n'était plus celui de l'individu robotisé, habitué à cotoyer l'absurde et à l'accepter, lorsqu'ils émettaient des doutes sur la nécessité d'un tel combat ou lorsqu'ils ne faisaient pas preuve de la même déshumanisation que les autres. Max Hölz, un moment interné dans un asile d'aliénés, en fut une illustration éclatante.(44)

Mais la forme de folie qu'ils redoutaient peut-être le plus, c'était la remise en question de tout ce qui les faisait encore croire à la vie. "Deux années de fusillades et d'obus, on ne peut pas s'en débarrasser comme on ôte une paire de chaussettes."(45) Telle est la constatation que firent les anciens élèves de Kantorek dans le roman d'Erich Maria Remarque "im Westen nichts Neues" lorsqu'ils essayè-

rent de répondre à la question posée par l'un d'entre eux, Müller, "que ferions-nous si la guerre était finie ?" Leurs études n'étaient pas encore achevées, mais que leur restait-il donc de ce qu'ils avaient appris ? Ils avaient déjà presque tout oublié car l'école ne leur avait servi à rien. Ici, au front, il avait fallu apprendre à allumer du feu avec le bois mouillé, à enfoncer la baïonnette dans le ventre car à cet endroit elle ne s'accrochait pas aux côtes. Reprendre les études ? à quoi bon ! d'ailleurs pouvait-on encore les prendre au sérieux quand on avait vécu au front ? Il faudrait bien pourtant choisir un métier, les plus anciens étaient favorisés car ils en avaient déjà un et retrouveraient leur ancienne activité. Mais ceux qui étaient passés directement de la cour du collège à la tranchée avaient l'impression de n'être plus que des bons à rien."Quand j'y pense, Albert, dis-je au bout d'un moment, je voudrais, lorsque j'entends le mot de paix, en supposant que la paix soit là, je voudrais faire quelque chose d'extraordinaire, quelque chose, tu sais, qui vaille la peine d'avoir été dans la merde, seulement, je ne peux rien imaginer. Quant à ce que j'entrevois comme possible, toutes ces histoires de profession, d'études, de salaire, etc... cela m'écoeure, car c'est toujours l'éternel refrain, et il te dégoûte. Je ne trouve rien, Albert, je ne trouve rien."(46)

Ils avaient dix-huit ans, mais ne croyaient plus à rien, ils avaient perdu tout sens de l'effort, n'avaient plus aucun goût pour l'activité. Quant au progrès, ils en ignoraient à présent la signification. Ils ne croyaient plus qu'à la guerre et l'expérience du contact avec l'arrière était une nouvelle raison de désespérer.

Qu'apportait en effet la première permission passée au pays après ces mois d'horreur ? Rien de ce qu'on en avait espéré ; tout au plus la dertitude qu'on était devenu un autre. "Ma mère sortit en courant de la maison" écrit Ludwig Renn dans son roman "Krieg" pour évoquer son arrivée en permission. "Elle vint à ma rencontre, me prit dans ses bras et

m'embrassa. Si elle savait ce que se suis devenu à l'intérieur de moi-même, si elle savait que je ne crois plus à rien, elle ne m'embrasserait pas."(47) Alors qu'avec sa croix de fer il était devenu un personnage considéré dans sa famille, il était gêné de se retrouver au milieu de ces gens qui lui demandaient de raconter ce qu'il avait vécu. Parlerait-il, ne parlerait-il pas ? finalement il se décida à parler, mais ses auditeurs ne pouvaient rien comprendre. Et ces dix jours de permission tant attendus s'écoulèrent, laissant dans son souvenir si peu de traces qu'un court paragraphe résume ce qu'ils furent : quelques promenades avec le plus jeune frère, du travail aux champs et à l'intérieur de la maison. Aussi n'est-il pas étonnant que le retour au front ait pu être apprécié comme le retour à une certitude, ici au moins, chacun avait les mêmes préoccupations, les mêmes problèmes et parlait le même langage.(48) Ce bref contact avec l'arrière était déjà la préfiguration de ce que serait cette paix dont ils ne savaient que faire.

Quant à ceux qui, blessés ou réformés, quittèrent le front avant la fin de la guerre, ils ne firent pas d'expériences fondamentalement différentes. Ernst Toller, après sa blessure et sa réforme, se précipita aussitôt dans les études : droit constitutionnel et histoire de l'art, littérature et poésie, tout l'attirait. Il se donna à tout avec une ardeur immense. Alors que le printemps fleurissait dans les jardins de Munich, il visitait les galeries de peinture, rencontrait Rainer Maria Rilke qui lui déclarait que la guerre l'avait rendu muet et que depuis des années il n'avait plus écrit un vers. "La guerre ? ce mot fait passer une ombre devant mes yeux. Depuis des semaines, je n'ai pas lu un journal, je ne veux rien savoir de la guerre, rien en entendre."(49) La guerre était pourtant partout présente, même dans les bras de celle qu'il aimait et dont l'ancien ami était tombé à Verdun : elle avait peur du froid, car les morts étaient enterrés sur le champ de bataille à même la terre. Devant l'autel de Mathias Grunewald surgissait dans sa mémoire l'image des

corps déchiquetés et éventrés de ses camarades. Dans la rue, il rencontrait des infirmières, des femmes voilées de noir. La fuite et l'oubli étaient donc impossibles, il avait eu l'illusion qu'il pourrait mettre ses expériences récentes entre parenthèses, qu'il pourrait reprendre la vie comme avant, mais ce qu'il avait vécu était trop fort pour qu'il puisse s'en libérer. L'oubli était-il donc impossible ? Ludwig Renn, Ernst Toller, Erich Maria Remarque en étaient convaincus : leur génération fut si profondément marquée que rien ne pourrait effacer quatre années de souffrances et de mort, pas même l'enthousiasme de la jeunesse avec le retour de la paix.

Est-ce à dire qu'ils allaient se satisfaire de ce constat ? qu'ils allaient accepter les conséquences de la guerre comme ils en avaient accepté les souffrances ? Tout ce vécu tragique ne risquait-il pas alors de resurgir et de provoquer une explication que la "génération perdue" voudrait définitive ? Car c'était bien une explication qu'elle exigerait, elle demanderait des comptes à ceux qui l'avaient entrainée dans cette aventure. "Les jours, les semaines, les années du front, ressusciteront à leur heure, et nos camarades morts reviendront alors, ils marcheront avec nous. Nos têtes seront lucides, nous aurons un but, et nous marcherons avec eux, nos camarades morts à côté de nous, et derrière nous, les années du front. Nous marcherons, mais contre qui, contre qui ?"(50)

Cette question posée par Erich Maria Remarque fut effectivement posée par toute une génération et les réponses qui y furent données, préparées par ce vécu tragique, marquèrent tout aussi profondément l'après-guerre que le feu et le sang avaient marqué cette génération. L'absence de réponse dans les romans d'Erich Maria Remarque et de Ludwig Renn qui se contentent de dresser le bilan de tous les événements vécus correspond du reste à l'analyse insuffisante du phénomène de la guerre à laquelle ils aboutirent : ils en dénoncèrent toutes les horreurs et toutes les absurdités mais n'en cherchèrent jamais les causes. Que pouvait-on attendre d'une telle

dénonciation ? N'ouvrait-elle pas la porte, dans la mesure où elle avait été l'attitude de centaine de milliers de jeunes à des comportements irrationnels ? ne risquait-elle pas de dégénérer en manifestations de révolte inopérantes ou inadéquates ?

x la découverte de la communauté humaine.

Telle qu'elle fut vécue par les individus dont nous venons d'évoquer rapidement les expériences, c'est à dire en s'en tenant à la constatation sommaire que cette guerre horrible opposait entre eux des hommes sans analyser les facteurs qui avaient contribué à son déclenchement, l'expérience du front débaucha sur la decouverte que quel que soit le côté où ils combattaient, les soldats n'étaient que des hommes, que leurs souffrances étaient idnetiques et que si ce conflit ne les avait pas dressés les uns contre les autres, ils auraient pu former une communauté fraternelle. Pourquoi cette découverte put-elle déboucher sur des comportements caractéristiques de l'activisme ?

Paradoxalement, la guerre allait révéler l'existence de l'homme alors que par nature, elle avait pour fonction de le détruire. Elle fut la circonstance qui favorisa la naissance d'une camaraderie entre individus confrontés aux mêmes dangers, camaraderie qui fut à la base de la constitution ultérieure des groupes activistes. Mais si nous parlons de la naissance d'une nouvelle communauté humaine sans barrages ni clivages, la communauté des soldats du front, il faut toutefois préciser d'emblée qu'il ne s'agit pas de cet état d'esprit nouveau qui sembla regir les rapports entre individus dans la nation allemande au moment de l'éclatement du délire collectif qui s'empara des foules en août 1914. Cette communauté n'avait rien de commun avec la pseudo-fraternisation qui semblait avoir réuni tout un peuple dans l'hystérie de la mobilisation générale. Cette camaraderie réunit des hommes dans la solidarité contre les épreuves et la souffrance communes.(51) C'est ainsi que naquirent des liens nouveaux entre les hommes,

des liens qui ne devaient rien à des rapports fondés sur des conventions sociales. Ils étaient même à l'opposé de celles-ci : ils naissaient hors de la société. Nul doute que la paix n'aurait jamais rapproché des individus aussi dissemblables par l'origine sociale et la culture et que de telles rencontres auraient été impossibles ailleurs que dans les tranchées.

Mais au-delà de ce processus qui fit naitre une communauté de destin parmi ceux qui étaient soumis aux mêmes épreuves et qui devait par la suite être érigée en mythe, le combat de tranchées fit découvrir que celui contre qui on se battait était aussi un homme. Au début de la guerre, l'ennemi était invisible, c'était un mot bien propre à enflammer les passions, mais vide de contenu concret, aussi bien en Allemagne qu'en France. Peu à peu, l'ennemi prit cependant un visage humain, on aperçut celui d'en face à la lunette ou même à l'oeil nu car la guerre des tranchées immobilisait les combattants et les rapprochait. On constatait qu'il était aussi crotté, aussi anxieux que de ce côté-ci du front. On apprenait à le connaitre avec ses manies et ses habitudes qui ne le différenciaient guère d'un Saxon, d'un Prussien ou d'un Bavarois. S'il arrivait que le combat mette face à face deux individus, chacun pouvait alors se rendre compte que l'autre avait un visage et un regard et celui qu'on tuait de ses propres mains n'était guère différent de soi si ce n'est par la couleur de son uniforme.(52)

Si Ernst Toller ne tua pas de ses propres mains un individu dont il aurait dû supporter le regard, il découvrit alors qu'il creusait une tranchée le cadavre d'un homme. "Un homme mort, non pas un Français mort, non pas un Allemand mort" note-t-il, "tous ces morts sont des hommes, tous ces morts ont respiré comme moi ; tous ces morts ont un père, une mère, des femmes qu'ils aimaient, un coin de terre auquel ils étaient attachés, des visages qui exprimaient la joie et la souffrance, des yeux qui ont vu la lumière du ciel."(53) Qu'il s'agisse d'Erich Maria Remarque ou d'Ernst Toller, qu'il s'agisse de Ludwig Renn qui découvrit à son entrée en Belgique que des civils seulement soupçonnés d'être des francs-tireurs

avaient été fusillés, c'est la même expérience que chacun retirait de la guerre. Les ennemis n'étaient plus que des hommes, de pauvres chiens comme eux et des mères, quelque part, se tourmentaient comme la leur ou des femmes, et ils avaient peur de mourir comme eux en qui ils avaient de plus en plus tendance à voir des frères.

x les tentations de révolte contre la guerre.

Nous savons que dans certains secteurs du front, des scènes de fraternisation eurent lieu, à l'occasion de la Noël par exemple, lorsque la guerre de positions eût figé les lignes au point que les hommes engagés les uns contre les autres finissaient par se connaitre. Dans son récit "Ca ira", Erich Knauf rappelle un épisode de fraternisation qui se produisit dans un secteur du front autour de Verdun, sur la côte 304 devant le Mort-Homme.(54) Tandis que les Allemands jetaient aux Français des paquets de tabac, les Français répondaient avec des boîtes de sardines et du chocolat. Karl Wunderlich qui raconte cet épisode, se souvient qu'à des périodes de calme relatif sur ce secteur du front, Allemands et Français visitèrent réciproquement leurs tranchées de première ligne, il se souvient aussi qu'ensemble ils reconstruisirent le réseau de barbelés et finalement les guetteurs allemands prévinrent ceux d'en face qu'une attaque venue de l'arrière était imminente.

Malgré de tels épisodes de fraternisation, cette redécouverte de l'homme dans la personne de l'adversaire, ce début d'interrogation sur l'identité de l'ennemi véritable qui n'était peut-être pas celui qui était désigné comme tel par un uniforme différent, ne débouchaient pas toutefois vraiment sur une action concrète de refus global de la guerre : ces expériences provoquaient seulement des crises de conscience individuelle et une culpabilisation de l'individu obligé d'assumer personnellement l'absurdité de la situation et la responsabilité de ses actes.

Certes, à l'Est un courant se dessina en faveur

des idées bolcheviques et il n'était pas sans inquiéter le Haut-Commandement. Celui-ci tenta d'empêcher toute fraternisation avec les soldats russes car ces troupes devaient être prochainement engagées sur le front de l'Ouest,(55) et il était indispensable de les préserver d'une contamination par les idées révolutio naires que le piétinement de la guerre ne pouvait qu'aggraver. C'est dans ce contexte que s'explique aussi la sévérité de certains jugements prononcés contre des prisonniers russes repris après une tentative d'évasion tel celui qui servit de mutif au roman d'Arnold Zweig "der Streit um den Sergeanten Grischa". Ce Grischa Paprotkin s'était évadé avec les papiers d'un déserteur russe. Lorsqu'il fut repris et reconduit au camp de prisonniers, il n'y eut aucune pitié pour lui : il fut jugé, condamné à mort et exécuté à titre d'exemple, au mépris du droit et de la loi car sa véritable identité avait pu être établie, et par là son innocence pour le crime de désertion. Cette mesure des juges militaires allemands était en fait destinée par sa vigueur exemplaire à prévenir toute tentative de fraternisation et tout élan individuel vers la liberté qui aurait menacé la cohésion de l'armée.

A l'Ouest en revanche, l'armée allemande n'avait guère perdu sa combativité. Si les offensives du printemps de 1918 n'aboutirent pas à l'objectif que s'était fixé Ludendorff, l'anéantissement de la puissance militaire alliée, c'est bien moins à cause d'un moral entamé par la propagande contre la guerre qu'à cause de l'épuisement physique des individus et de l'insuffisance des réserves en matériel. L'expérience du front, la découverte de l'homme dans la souffrance ne semblaient pas devoir donc constituer nécessairement le point de départ d'un mouvement révolutionnaire organisé puisque celui-ci eut son origine dans des unités noncombattantes - la marine et les dépôts de ravitaillement de l'arrière. Tout au plus ces expériences pouvaient-elles aboutir à une culpabilisation de l'individu obligé d'assumer personnellement la responsabilité de ses actes.

Ainsi posé en termes de responsabilité individuelle, un tel problème ne pouvait avoir d'autre solution que fragmentaire, une solution qui laissait de côté l'essentiel. "La guerre, c'est la guerre", cette justification facile communément admise montrait bien que l'explication globale n'était pas recherchée, que la guerre elle-même n'était pas au centre de l'interrogation et que la crise de conscience individuelle du soldat, lorsqu'elle se produisait, ne pouvait aller au-delà d'une solution individuelle. Bien que posant la question du bien et du mal en termes traditionnels - sans doute même à cause de cela - elle ne fournissait pas les éléments d'une interrogation authentique sur la guerre ni à plus forte raison les éléments d'une action cohérente contre elle.

Le premier pas vers l'activisme fut alors la désertion lorsque l'individu n'acceptait plus le confort affectif de la tranchée retrouvée. Certains, comme Johannes R.Becher n'hésitèrent pas à lancer des appels à la désertion, assimilant le déserteur au héros. (57) De tels appels ne constituaient néanmoins que le prolongement individuel d'une crise individuelle. Ils ne proposaient d'autre solution que la fuite de l'individu sans que celui-ci tente une action collective pour mettre fin à la guerre. (58) De plus, de tels appels ne pouvaient être compris tant était insurmontable l'obstacle représenté par ce 'maudit devoir' à accomplir. Du reste, la désertion allait à l'encontre de tant de représentations collectives que l'association des deux termes "déserteur" et "héros" était une énorme provocation. Le déserteur n'était-il pas depuis toujours à la fois le traître et le lâche ? Le jeune Allemand pouvait-il déserter ? aurait-il donc peur de ces Français que les journaux patriotes présentaient comme des dégénérés ? de ces Anglais qui n'avaient que l'esprit calculateur et intéressé de cupides épiciers ? de ces cochons de Russes qui étaient les êtres les plus primitifs de la race blanche ? (59) C'est dans la mesure où la désertion allait à l'encontre de ces représentations collectives si puissantes mais aussi dans la mesure où le déserteur refusait de se plier aux ordres de l'Etat en guerre qu'on peut ranger ce comporte-

ment parmi les comportements activistes en tant que forme primaire du refus de l'ordre existant. Mais ce fut un phénomène trop isolé - exception faite des dernières semaines de la guerre, encore qu'il s'agisse là de manifestations d'insubordination incontrôlée et se justifiant surtout par la lassitude ou par le désir d'échapper à des poursuites après le pillage de stocks militaires, notamment en Belgique, - pour qu'on puisse le prendre en considération comme indicateur valable de l'activisme.

Les contacts du soldat du front avec l'arrière préparaient en revanche le terrain à des comportements ultérieurs de type activiste révolutionnaire. Subissant ce qu'il considérait comme l'absurdité de la guerre et obligé d'assumer personnellement la responsabilité de ses actes, il découvrait en effet à l'arrière une méconnaissance profonde de la réalité de la guerre, non seulement de la part des "jusqu'auboutistes" qui contrôlaient la vie politique mais aussi de la part de ceux qui auraient pu animer un mouvement pour mettre fin à la guerre. L'hostilité à l'égard des uns, la défiance à l'égard des autres expliquent alors le refus des structures sociales et politiques existantes avec recours à l'action directe. C'est un thème courant dans nos témoignages que cette distorsion croissante entre les mentalités du front et de l'arrière. L'un des aspects de cette distorsion mérite néanmoins d'être souligné car il sera lourd de conséquences pour l'avenir. Si l'on se reporte l'expérience que fit le jeune Paul dans le roman d'Erich Maria Remarque "Im Westen nichts Neues" lors de ses permissions, on constate certes qu'il découvrit l'existence de deux mondes dont les différents intérêts divergeaient de plus en plus mais aussi qu'il devenait impossible de parler avec ces petits bourgeois de la ville qu'il rencontra au café : ceux-ci se méprenaient sur la nature de cette guerre et lui contestaient le droit - alors qu'il la vivait réellement au front, - de juger de la situation.(60) Cette impossibilité de communiquer entre individus, surtout lorsque l'interlocuteur était en fait le porte-parole de la politique de l'Etat, fut le premier encouragement au recours à l'action

directe car il n'y avait pas d'autre moyen pour infléchir le cours de cette politique.

Mais le soldat du front qui s'interrogeait sur la nécessité de la poursuite d'une guerre absurde ne trouvait même pas tout l'appui souhaitable auprès de certaines personnalités ou instances qui auraient pu, par leur clairvoyance, leur prestige ou leur influence, intervenir auprès des autorités. Privé lui-même de la possibilité de faire entendre sa voix, il ne trouvait pas l'intermédiaire qui aurait pu le faire à sa place. En effet, ceux qui auraient pu jouer ce rôle d'intermédiaire répugnaient à reconnaître eux-mêmes à ce jeune soldat le droit à la parole. Il restait enfermé dans un système de relations conditionné par une éducation de type autoritaire et répressif qui ne reconnaissait ni autonomie ni responsabilité à la jeunesse; cette forme de conflit de générations qui avait marqué les années précédant la guerre dans les milieux bourgeois prit un contenu nouveau à propos du jugement que la jeunesse porta sur la guerre ou qu'elle croyait pouvoir porter à bon droit car elle était au premier chef concernée.

C'est Ernst Toller qui fit l'expérience décourageante de cette immaturité dans laquelle on persistait à emprisonner la jeunesse alors qu'elle supportait l'essentiel de l'effort de guerre. Ceux qui adoptèrent cette attitude n'étaient pourtant pas de la trempe de ce Kantorek qui représente pour Erich Maria Remarque un corps enseignant nationaliste et impérialiste qui poussa la jeunesse à s'engager massivement dans la guerre dès les premiers jours du conflit. Ernst Toller avait en effet participé, lorsqu'il revint du front, à une rencontre de jeunes, d'artistes et d'intellectuels qui avait été organisée en pleine guerre au château de Lauenstein à l'invitation d'Eugen Diederichs. Max Weber était là, et le poête Richard Dehmer, Walter von Molo et le poête ouvrier Bröger, le sculpteur Krone et de nombreux professeurs dont Meinecke, Sombart et Tönnies. Chacun discutait et s'efforçait de présenter sa vision personnelle du monde ; pour la

pangermaniste Maurenbrecher, cette guerre était une mission confiée par Dieu au peuple allemand pour créer un nouvel Etat en Europe, incarnation de l'absolu. Pour Max Weber en revanche, il était urgent de donner une part de souveraineté au peuple, d'abroger la loi sur le vote par classes en Prusse et de parlementariser le gouvernement. Quant aux poêtes, ils déclamaient des vers en missionnaires de l'Esprit Saint.

Mais pendant ce temps, le carnage continuait sur les champs de bataille de l'Europe et tous ces gens restaient "sourds, muets, aveugles". "Je suis un jeune homme," note Ernst Toller dans sa profonde déception, "un jeune homme qui n'a pas encore atteint sa maturité. Tous ces hommes me sont supérieurs en expérience, en savoir, en maturité, par la force de leur entendement et de leur esprit. Parler devant eux me semble de la présomption, mais je ne peux me taire. 'Montres-nous le chemin', m'écriai-je, 'les jours sont brûlants et les nuits aussi, nous ne pouvons attendre plus longtemps.' Mais personne ne montre le chemin qui conduira vers un monde de paix et de fraternité. Ce soir, c'est un spectacle de danse donné par des danseuses, une nouvelle église s'édifie sur de grands mots, le temple mystique."(61) Au cours de ces journées, on avait beaucoup parlé, de grands mots avaient été échangés, mais rien de concret ne se produisit. Que faire donc si ceux qui étaient doués de ces qualités éminentes de lucidité et de savoir, étaient incapables de dénoncer l'absurdité de la guerre ? La révolte qui s'empara de lui comme de nombreux jeunes gens qui avaient suivi le même chemin, de l'engagement volontaire à l'expérience de l'horreur et de l'absurdité, déboucha sur la tentation de l'activisme.

Alors que l'hécatombe se poursuivait, quelques étudiants se regroupèrent autour de lui, ils dénoncèrent la guerre et les sacrifices imbéciles qu'elle imposait, ils voulaient savoir la vérité. Mais ces discussions étaient-elles pertinentes dans leurs conclusions ? On peut en douter si on le analyse. Leur point de départ était l'expérience individuelle de la guerre, mais elles débouchèrent sur une nouvelle version

du conflit de générations, ignorant totalement les autres facteurs qui avaient rendu la guerre inévitable : ils proposaient une solution utopique et du reste dans aucune portée pratique :"n'avons-nous pas juré, lorsqu'au front la mort était notre camarade, présente près de nous dans les tranchées et les abris, dans les villages et les forêts, dévastés par les obus, sous la grêle des shrapnells et à la lueur des étoiles, n'avons-nous pas fait le serment sacré que cette guerre ne pouvait avoir qu'un sens, le sursaut de la jeunesse ? Cette Europe doit être retrournée de fond en comble avec une charrue, c'est la promesse que nous avons faite, nos pères nous ont trahis, c'est la jeunesse du front, dure et étrangère à la sentimentalité qui entreprendra l'oeuvre de pacification, qui en aurait le droit sinon elle ? Ce qu'on nous refusera, nous l'obtiendrons par la force."(62)

C'est en constatant que porter des accusations contre ce monde responsable de la guerre n'avait plus aucun sens, qu'Ernst Toller concluait "nous devons devenir des rebelles". Et ces rebelles s'organisèrent aussitôt, créèrent le "Kulturpolitischer Bund der Jugend in Deutschland" dont le but était de supprimer la pauvreté et l'esclavage dans le monde. Confusionnistes dans l'analyse de la situation, ces jeunes gens réunis autour d'Ernst Toller étaient tout aussi irréalistes quant à leurs objectifs et aux moyens à mettre en oeuvre pour les atteindre :"Aucun d'entre nous ne sait comment supprimer la pauvreté ni commentrésoudre pacifiquement les contradictions dans la vie des peuples, mais qu'il faut que cela arrive, nous le savons tous."(63) Peu de temps après, cette association était dissoute, mais Ernst Toller savait qu'il devait agir et le mouvement révolutionnaire naissant à Munich serait le cadre de son action. Rejoignant les grévistes de janvier 1918 d'abord puis les masses soulevées en novembre, il rompait par là avec cette société et cet ordre politique improprement qualifié par lui de "monde des pères" par opposition à un monde illusoire de la jeunesse. C'est tout aussi instinctivement que Max Hölz, comme nous l'avons déjà vu,

se mit"à la disposition"du mouvement revolutionnaire.

L'expérience du front pouvait ainsi déboucher sur des comportements activistes : pour des jeunes gens issus de milieux bourgeois qui avaient accueilli avec enthousiasme la déclaration de guerre, dont ils croyaient qu'elle allait les libérer des tutelles et contraintes sociales, elle signifia la découverte de la souffrance et de la mort, la découverte aussi que le combat opposait des hommes entre eux que rien ne séparait que la couleur de leur uniforme. Confrontés à cette situation, ils n'y virent que l'action omniprésente du hasard générateur d'absurdité et la faillite du monde des adultes qui avait trahi les espérances de la jeunesse. Certes nombreux furent ceux qui parmi eux acceptèrent passivement cette situation, mais certains se rebellèrent, torturés au plus profond d'eux-mêmes par le remords né de ce qu'ils croyaient être leur responsabilité individuelle dans les actes qu'ils étaient obligés de commettre ou résolus à ne pas croire que la guerre était le fait du hasard, rébellion anarchisante contre toute forme de société ou rébellion les conduisant à adhérer de façon passionnelle au mouvement révolutionnaire naissant. Avec l'effondrement du Reich, ils crurent enfin qu'ils aideraient à créer un monde nouveau où l'homme connaitrait le bonheur, un monde dans lequel incomberait à la jeunesse la mission de rendre à l'homme sa place dans la société et l'Etat.

Mais d'autres, bien plus nombreux que ces pacifistes utopiques, ne furent pas torturés intérieurement par les images d'une guerre opposant des hommes à d'autres hommes ; ceux-ci ne virent pas que sous l'uniforme, quelle qu'en soit la couleur, se cachait un homme et qu'à quelque camp qu'il appartienne, il souffrait, mourait et était finalement l'unique victime. Ils demandèrent en effet pourquoi il avait fallu souffrir si longtemps pour que la guerre fût perdue, pourquoi l'Allemagne qu'ils sentaient vivre si intensément en eux, n'avait pas vaincu alors qu'ils avaient eux-mêmes gardé intacts

leur courage et leur foi. Ils se rebellèrent aussi, persuadés que l'avenir magnifique que leurs pères et leurs maîtres leur avaient promis, ne pouvait pas s'achever dans la défaite et l'effondrement de la nation. Comment perçurent-ils donc l'expérience du front pour en tirer la conclusion qu'ils devaient poursuivre la lutte, qu'ils ne devaient pas hésiter une fois la paix revenue, à tuer des hommes appartenant à la même nation qu'eux ? comment cette expérience put-elle déboucher sur la tentation d'un æactivisme au service de la contre-révolution ?

c) Guerre mère de toutes choses, ou de la transfiguration de l'expérience de la guerre à l'engagement au service de la contre-révolution.

x une autre interprétation de l'expérience du front.

Lorsque la guerre prit fin sur une défaite des armes allemandes, on n'était pas loin de penser dans certains milieux que cette défaite valait mieux qu'une victoire car cette situation, pour funeste qu'elle soit, permettrait peut-être un renouveau de l'Allemagne. La Grande Guerre avait en effet mis un terme à l'évolution d'un Reich que dans les milieux ultra-conservateurs on avait tendance de plus en plus à considérer comme un facteur de décadence pour la nation. A l'intérieur des frontières artificiellement fixées en 1871 et qui excluaient de cette nation un grand nombre de ceux qui par leur langue, leur culture et leurs traditions pouvaient prétendre y trouver leur place, s'étaient développés un état et une société animés par l'esprit capitaliste du profit égoïste si étranger aux vertus fondamentales des peuples germaniques, la fidélité, le service de la communauté, le sens du devoir. Cette évolution avait contribué à favoriser la montée d'un puissant mouvement socialiste qui dressait une partie du peuple contre l'Etat et au nom de la lutte des classes, sapait l'unité de la nation.

La guerre avait eu raison de cet empire qui sous des apparences d'invincibilité absolue n'avait pas su préser-

ver intactes les chances de la mission de la nation allemande à l'echelle du monde. Puisque cet empire indigne de survivre s'était effondré, qu'un nouvel Etat surgisse donc qui rende au peuple allemand la place prééminente dans le monde que lui conférait son destin historique. Mais faisant ainsi table rase du passé, la Grande Guerre fut considérée par ces mêmes milieux comme le creuset où se formait l'élite nouvelle qui devait contribuer à la naissance de ce nouvel Etat. Il est significatif que pour Alfred Rosenberg dans "Mythos des 20. Jahrhunderts" la Grande Guerre apparaisse comme le début de la révolution mondiale, comme l'aube des temps nouveaux. Pour lui en effet, les morts de la guerre étaient les victimes d'une catastrophe à laquelle une époque qui avait perdu tout ses des valeurs avait conduit l'Allemagne, mais aussi les martyrs qui étaient tombés pour l'avènement d'un monde meilleur animé par une foi nouvelle. Quant aux survivants, ils seraient appelés à prendre la tête du renouveau national.

De ce point de vue, l'expérience du front pouvait donc avoir pour les individus comme pour la collectivité une valeur exceptionnelle. Ne pouvait-elle pas révéler à chacun ce que l'existence paisible et sans problème des longues années de paix lui avait masqué, par exemple l'importance exceptionnelle pour l'individu du sang qui coulait dans ses veines et qui le rattachait à sa race mieux que des traditions ou des concepts ? ne pouvait-elle pas donner l'occasion à certains individus de faire preuve de leur valeur au-delà des hiérarchies établies, par leur engagement personnel dans un combat où ils mettaient leur vie en jeu à chaque instant ? ne pouvait-elle pas enfin réveler les fondements profonds d'une communauté nationale qui ne reposerait plus seulement sur un ensemble de traditions et de règles abstraites ?

Il y eut en effet une perception de l'expérience du front diamétralement opposée à celles des personnages d'Erich Maria Remarque ou à celle d'un Ludwig Renn et d'un Ernst Toller. Ce qui fut pour les uns le comble de l'horreur et de l'absurdité, un massacre indigne de l'humanité civilisée, fut pour les autres la révélation d'un destin incomparable.

Si atroce qu'elle ait pu être dans les détails, cette expérience du front devait être acceptée avec la joie que procure la découverte de nouvelles certitudes. (64) Tandis que les uns découvraient à travers l'expérience de la souffrance et de la mort l'existence de l'homme, qu'ils tentaient par leur révolte de lui faire reconnaitre son droit au bonheur et qu'ils tiraient de leur expérience la conclusion qu'il était nécessaire de lutter pour affirmer un idéal de fraternité humaine par delà les divisions artificielles entre nations, les autres tiraient de cette même expérience la conclusion que l'individu ne pouvait s'affirmer que dans la souffrance et le combat, qu'il n'était que fort peu de choses en comparaison de la race et de la nation et que celles-ci n'avaient que faire d'un idéal de fraternité humaine contraire aux lois éternelles de l'histoire. Mais comment cette perception de l'expérience du front fut-elle possible ? comment put-elle préparer certains individus à l'aventure de l'activisme contre-révolutionnaire ?

Bien loin de masquer les aspects horribles de la réalité du front, ceux qui portèrent témoignage dans cette optique partaient de la même constatation qu'Ernst Toller, Ludwig Renn ou Erich Maria Remarque : la guerre ne fut pas ce qu'on attendait. Eux aussi avaient cru à une guerre rapide et durent se terrer des années durant sur une ligne de front quasi immuable. Ils avaient cru à une guerre fraiche et joyeuse et vécurent l'horreur du corps à corps et du combat entre hommes, à l'arme blanche ou à poings nus. Mais alors que Ludwig Renn ou Erich Maria Remarque s'en tenaient à la description minutieuse de la vie quotidienne pour en dévoiler l'atroce absurdité, ces témoignages cherchèrent un sens caché à ces épreuves et les vertus bienfaisantes qu'elles pouvaient avoir pour l'individu et la nation.

C'est ce qui ressort clairement de l'introduction que rédigea Joseph Magnus Wehner aux extraits de "Sieben vor Verdun" qu'il publia en 1932 :"J'ai tenu à témoigner pour les morts, rien de plus. Toute l'horreur de la guerre peut se re-

trouver dans ce livre, mais les justes y trouveront aussi la force de guérison inhérente a l'humain."(65) Pour lui comme pour Franz Schauwecker, Werner Beumelburg ou Ernst Jünger, il s'agissait en décrivant leurs expériences du front de faire oeuvre exemplaire. Les récits qu'ils proposent aux lecteurs racontent les sacrifices et les épreuves de jeunes combattants qui allèrent à la mort, si atroce soit-elle, tout naturellement, sans dire un mot car le peuple allemand auquel ils appartenaient l'exigeait pour la défense de son droit à l'existence. La réalité quotidienne de la guerre des tranchées, cette expérience qui façonna toute une génération, était décrite dans ses moindres détails avec une minutie aussi grande que celle d'un Ludwig Renn. Si nous prenons le cas d'Ernst Jünger, nous constatons d'emblée qu'il ne passe pas par l'intermédiaire de personnages fictifs, ce sont ses impressions notées presque au jour le jour, ses doutes, ses angoisses et ses certitudes qu'il nous livre à l'état brut dans ses "Kriegstagebücher". Dans cette mesure, ces témoignages constituent un indicateur valable pour qui veut saisir l'évolution de ces jeunes gens qu'on retrouva après la révolution dans les rangs de l'activisme contre-révolutionnaire et qui fournirent plus tard au fascisme ses cadres les plus résolus.

Ces récits font état sans doute dans leurs conclusions de belles certitudes, mais les jeunes soldats dont ils décrivent au jour le jour la vie au front éprouvèrent avant de parvenir à ce stade sécurisant, l'angoisse et le doute, tout comme Paul dans "Im Westen nichts Neues", ou Ernst Toller. Ils furent désemparés lorsque la guerre prit une forme pour laquelle ils n'étaient pas préparés, ils virent leurs belles illusions d'une guerre fraiche et joyeuse s'évanouir. "Après un bref séjour au régiement", écrit Ernst Jünger dans "In Stahlgewittern", "nous avions complètement perdu les illusions que nous avions lors de notre départ, au lieu des dangers que nous avions espérés, nous n'avions trouvé que de la crasse, des corvées et des nuits d'insomnie, des tâches dont l'accomplissement exigeait un héroïsme qui nous convenait peu. Pire encore fut l'ennui qui est pour les nerfs du soldat plus né-

faste que la proximité de la mort."(66) Mais ces raisons de douter n'étaient plus celles des personnages d'Erich Maria Remarque : chez Ernst Jünger comme chez les autres écrivains d'inspiration nationaliste, la guerre dans les tranchées signifia en effet la fin des illusions qu'on se faisait sur l'homme, sur la nature du combat qu'on devait mener et finalement sur la nation qu'on avait cru rassemblée et unie derrière le front.

x l'itinéraire du jeune soldat nationaliste au front : la fin des illusions et le désenchantement.

Leur désillusion fut en effet grande. C'est d'abord l'homme qui sembla avoir subi une extraordinaire métamorphose dans la guerre des tranchées. C'est cette métamorphose que Werner Beumelburg essaya de décrire dans "Sperrfeuer um Deutschland". Le soldat y est dépeint comme un être étrange revêtu d'un uniforme qui se distinguait à peine par sa couleur et sa raideur de la terre ambiante. Lorsque la croûte de boue qui le recouvrait se désséchait et tombait, il apparaissait des pièces de tissus grossiers qui parvenaient à peine à masquer les dechirures, le tout était usé, rapé, délavé. D'ailleurs qui aurait eu envie de réclamer un uniforme neuf ? Celui qu'on portait dans cet état était le signe concret de son engagement personnel au combat, un témoignage visible de sa bravoure. Aux pieds, le soldat portait des bottes, elles aussi couleur de terre, qui s'enfonçaient dans laboue comme pour mieux accrocher au sol celui qui les portait. Sous la cloche grise du casque, presque trop grande pour la tête, le visage émacié était envahi par la barbe. A la ceinture, il portait un couteau logé dans une gaine de fer-blanc, un bidon cabossé avec de l'eau-de-vie et une boite à vivres renfermant un morceau de lard et une tranche de pain. Lorsqu'il n'était pas au combat, le soldat ainsi affublé sculptait un bâton dans une branche noueuse, gravait avec son couteau une douille d'obus, jouait aux cartes et fumait.

Dans le microcosme de la tranchée ou de l'abri, le temps n'existait plus pour ces hommes. Ils n'avaient plus con

science de l'avenir, ils ne pouvaient en aucun cas envisager ce que serait le lendemain tant ils étaient englués dans le présent auquel ils étaient soumis de façon inexorable. Dans "Feuer und Blut", Ernst Jünger analyse cette situation inhumaine - non sans l'esthétiser du reste. Par instants seulement, lorsque l'individu faisait une courte pause, il reconnaissait que quelque chose s'était passé. Mais ces brefs instants de lucidité pouvaient être aussi des instants de désespoir. "En de tels instants, nous apercevons combien faible est l'influence que nous avons sur les choses, combien tout surgit des profondeurs et ne parvient à l'existence que pour y rester un bref laps de temps et disparaitre à nouveau, remplissant ainsi une tache mystérieuse dans l'alternance du devenir, de l'être et de la fuite du temps. Seul l'homme, pour autant qu'il est un être conscient, ressent parfois avec un sentiment de douleur l'écoulement irrésistible du temps. Il pose alors la question inutile du sens véritable de tout cela, et éprouve le besoin de se raccrocher à la minute qui lui échappe dans sa fuite rapide."(67)

Etait-ce donc là l'avenir radieux réservé aux guerriers qui étaient partis de leur patrie revêtus de beaux uniformes avides de puissance, d'actes héroïques et rêvant de folles offensives ? En fait, le "héros" n'était plus qu'une créature soumise à un destin implacable et à l'arbitraire, tout aussi dépourvue du sens de l'avenir qu'un animal. Après avoir perdu ainsi ses illusions sur sa condition d'homme, le soldat des tranchées perdait celles qu'il pouvait encore avoir sur le combat qu'il devait mener. L'ennemi qu'il devait affronter était bien différent de celui qu'il avait cru trouver. Son combat n'était qu'un affrontement de tous les instants avec la nature hostile mais aussi avec le matériel utilisé par l'adversaire pour l'écraser.

Car c'est contre la nature hostile et ses éléments que se livrait le premier des combats. Ernst Jünger a ainsi connu la boue des Flandres, dans le secteur de Langemarck. "Tremblant de froid", écrit-il dans "In Stahlgewittern", "sans un seul fil de nos vêtements qui soit sec sur notre corps,

nous étions là, conscients d'être exposés au prochain tir d'artillerie, sans aucune protection dans la boue de la route. Ce fut une matinée déplorable et je fis encore une fois l'expérience qu'aucun déluge d'obus n'est capable de briser la résistance des hommes aussi totalement que le froid et l'humidité."(68)

Quant à l'adversaire humain, il restait le plus souvent invisible. La bataille était fort différente de l'image qu'on s'en était faite. C'est la remarque que fait Ernst Jünger à propos de la première grande bataille à laquelle il participa, celle des Eparges. "J'avais donc participé à une action de grande envergure sans avoir pu apercevoir un seul ennemi."(69) L'adversaire était en effet tout aussi profondément enterré qu'on l'était soi-même et de nouvelles formes de combat se développaient dans lesquelles l'homme ne jouait plus le premier rôle, c'était au matériel que revenait l'honneur, semble-t-il, de décider de l'issue de la bataille. "L'effet et l'importance du matériel utilisé sont si énormes que l'homme est en quelque sorte repoussé à l'arrière-plan bien qu'il s'agisse en réalité de son anéantissement. En vérité, c'est une lutte du matériel contre le matériel. Le rôle primordial à présent est joué par le feu roulant, le tank, l'aviateur, le bloc de béton, le tableau des coordonnées de tir, les statistiques et les télécommunications."(70)

Pendant des journées entières, de furieux combats se déroulaient, menés uniquement par l'artillerie qui travaillait exclusivement en fonction de coordonnées de tir établies à partir de cartes. La surprise n'existait plus, on pilonnait systématiquement une bande de terrain, et il n'était possible à l'homme d'intervenir que durant quelques instants pour tenter d'occuper ce terrain écrasé et retourné par les obus avant que le pilonnage ne recommence quelques dizaines de mètres plus loin. On ne savait plus très bien qui tirait les obus qui s'abattaient ainsi sur la première ligne.

Dans ces conditions, l'éssentiel était donc de disposer de bonnes réserves de matériel : le rôle primordial

était joué par les calculateurs qui dirigeaient le tir, par les statisticiens qui savaient prévoir le renouvellement des stocks de munitions et de pièces d'artillerie à point nommé et par les industriels capables de les fabriquer en quantité suffisante. Les soldats, c'est à dire les hommes en tant que force combattante, n'avaient plus qu'à rester plaqués au sol et à faire l'expérience quotidienne de leur impuissance fondamentale. Werner Beumelburg tire de l'analyse qu'il fit da la guerre dans "der Soldat von 1917" la conclusion que les chefs militaires avaient fait du matériel le seul principe actif de la guerre alors que l'homme n'avait en partage que la détresse.

Mais Ernst Jünger allait déjà plus loin que Werner Beumelburg : il ne se contentait pas de critiquer la stratégie adoptée par les états-majors de l'ère industrielle, il mettait en accusation l'ère industrielle elle-même, responsable de cet avilissement de l'homme. "La bataille", écrit-il dans "Feuer und Blut", "est un affrontement effrayant dans lequel se mesurent deux industries, et la victoire est le succès d'un concurrent qui sait travailler avec plus de rapidité et moins de scrupules. C'est ici que l'époque que nous vivons abat ses cartes : la suprématie des machines sur l'homme, du valet sur le maître devient évidente et cette profonde cassure qui déjà en temps de paix avait commencé à ébranler l'ordre économique et social apparait également dans les batailles et provoque la mort."(71)

Que restait-il donc à l'individu ainsi livré aux éléments de la nature, ainsi écrasé par la force aveugle du matériel si ce n'est la volonté de tenir coûte que coûte pour protéger ce qu'il croyait protéger, la nation à laquelle il appartenait ? Mais sur ce point encore, il s'était fait beaucoup d'illusions lorsqu'il était parti pour le front : peu à peu, il dut reconnaitre en effet que la communauté nationale retrouvée dans l'enthousiasme de l'été 1914 n'était plus qu'un lointain souvenir.

Car le soldat du front voyait peu à peu un abîme

se creuser entre lui et "les autres", ceux qui étaient restés à l'arrière. Cette cassure entre les deux mondes, celui du front et celui de l'arrière, n'alla qu'en s'approfondissant avec la prolongation de la guerre. L'union sacrée de 1914 n'existait plus, la guerre n'avait plus la même signification pour tous : sa prolongation et les nouvelles formes qu'elle prenait provoquaient chez le soldat du front un bouleversement tel qu'il ne parvenait pas à comprendre ce qui se passait à l'arrière ni la mentalité du civil.

Car à l'arrière, la vie se déroulait en apparence normalement, des gens allaient encore dans le petit matin à leur travail, comme par le passé, ils rentraient chez eux le soir. Théâtres, salles de cinéma et de concerts étaient ouverts et les femmes pouvaient être belles et désirables. Le soldat du front pouvait-il donc encore vivre en toute quiétude dans cet univers ? L'expérience de la guerre l'avait en fait si profondément bouleversé qu'il se trouvait là comme un étranger dans un pays dont il aurait ignoré la langue et les coûtumes. C'est pour montrer l'ampleur de ce bouleversement qu'Ernst Jünger insiste à plusieurs reprises dans ses "Kriegstagebücher sur les modifications que le vécu de la guerre avait apportées à sa personnalité et à sa façon de juger êtres et choses.

Si Ernst Jünger rappelle ce que fut sa rencontre avec un jeune anglais qu'il tua froidement de son arme (72) et quel sentiment de responsabilité individuelle il fut ensuite obligé d'accepter, c'est parce que de tels événements constituèrent des traumatismes irréversibles. Le jeune soldat s'apercevait alors combien l'esprit d'une époque, ses valeurs les plus sacrées, ses règles traditionnelles s'effondraient soudainement, combien aussi des pensées considérées nagère comme allant de soi se vidaient de leur sens, et le laissaient indifférent. Il constatait ainsi qu'il était enfermé dans un monde qui n'avait rien de comparable avec l'autre, celui de la paix. C'est l'expérience faite au cours de l'attaque telle qu'elle est analysée dans "Feuer und Blut" : "déjà les sens commencent à se brouiller sous le poids écrasant des excita-

tions qui les sollicitent, déjà plus personne n'est en état de contrôler ce qu'il ressent, ce qu'il pense, ce qu'il fait. C'est comme si une volonté étrangère s'immisçait entre nous et nos actes...Toutes les lois habituelles semblent abolies, nous nous trouvons comme pris dans des hallucinations d'une réalité plus élevée, comme plongés dans un monde régi par un autre droit, dans une autre zone de l'humanité, dans une autre zone de la nature." (73)

La première permission avait été pour Ludwig Renn et le jeune héros d'Erich Maria Remarque une expérience difficile : ils n'avaient plus reconnu leur cadre de vie et accablé par leurs expériences du front, ils ne trouvaient plus les mot pour parler "aux autres" et se retrouvaient parmi eux comme des étrangers. Dans les témoignages d'inspiration nationaliste l'abîme qui s'était creusé entre les deux mondes était aussi profond mais prenait un sens nouveau. Le soldat qui retournait au payx pour quelques jours constatait ici que le civil ne comprenait pas que le destin de l'Allemagne se jouait partout, sur le front comme à l'arrière. Il était ulcéré de voir combien ceux qui ne participaient pas personnellement au combat se préoccupaient de choses qui n'avaient rien à voir avec l'enjeu de cette lutte, combien le jeu des intérêts personnels - qu'il s'agisse de sa propre subsistance malgré la pénurie ou de la prospérité de ses affaires - marquait profondément la vie quotidienne alors que le jeune soldat faisait le sacrifice de sa jeunesse de la façon la plus désintéressée. Déjà l'inquiétude perçait : si le front tenait bon, l'arrière n'allait-il pas se décourager parce que la vie n'était plus aussi facile qu'avant et démoraliser le front ?

Le danger allait en effet croissant de cet affaiblissement du moral de l'arrière. Les lettres reçues par les soldats du front décrivaient trop souvent les difficultés de plus en plus grandes auxquelles se heurtaient les familles et l'effet de ces lettres ne fut pas sans inquiéter le Haut-Commandement. Car après avoir été le réconfort nécessaire, les lettres venues du pays, avec le découragement et la lassitude qu'elles contenaient, risquaient de saper même le moral du

front. En termes naïfs, elles proclamaient la lassitude de tous, dénonçaient l'injustice dans la répartition des sacrifices. Ainsi, non seulement l'arrière ne comprenait plus le soldat du front mais il souhaitait la paix pour retrouver sa quiétude, quel que soit le prix à payer pour l'obtenir.

Néanmoins, tant que le front avait constitué une communauté homogène, celle des hommes qui avaient vécu depuis le début la guerre des tranchées, ces facteurs de démoralisation n'avaient pu sper son énergie. Mais cette unité parviendrait-elle à se maintenir ? Au cours de l'année 1917, le soldat du front commença à en douter lorsqu'il vit la nature des renforts que le front de l'Ouest recevait.

x le tournant de 1917 : l'interrogation sur le sens de la guerre.

Pour combler les vides creusés dans les rangs de ses troupes en Champagne, sur la Somme et à Verdun, le Haut-Commandement fit monter en ligne des recrues d'un type nouveau : les uns trop jeunes et trop inexpérimentés pour affronter le combat, les autres trop vieux et mécontents d'avoir dû quitter l'arrière où ils avaient jusqu'alors joui d'une tranquillité relative. Pour lancer l'offensive du printemps de 1918, le Haut-Commandement avait en outre retiré du front de l'Est les divisions que l'armistice puis la paix avec la Russie rendaient disponibles, c'est à dire des hommes qui avaient cru que la victoire sur la Russie signifiait la fin toute proche de la guerre, des hommes aussi qui dans certains cas avaient fraternisé avec les soldats russes et avaient entendu parler de la révolution d'octobre. Cet amalgame d'éléments aussi divers provoqua un sensible relachement de la discipline et renforça chez certains la lassitude. Des actes individuels d'indiscipline se produisirent. Il ne s'agit certes pas de mutineries déclarées comme sur le front français, mais de refus sporadiques d'obéissance, d'attitudes irrespectueuses à l'égard des officiers, de manifestations de mauvaise humeur. Il n'était pas rare non plus que certains hommes se blessent volontairement pour échapper individuellement

à la guerre puisque celle-ci ne voulait pas prendre fin.(75)

C'est pour ces raisons qu'Ernst Jünger considère que l'année 1917 marqua un tournant important dans la conduite de la guerre. Comme il avait demandé un jour son chemin à un sous-officier, celui-ci, au lieu de rectifier la position avait enfoncé ses mains dans ses poches puis haussé les épaules en guise de réponse. Il note ainsi dans "In Stahlgewittern" "C'était la première fois que je rencontrais un homme au combat qui faisait des difficultés, non par lâcheté mais manifestement dans un accès de mauvaise humeur."(76) Cette mauvaise humeur était génératrice d'un relachement de la discipline mais aussi de faits troublants qu'il constata personnellement au cours du mois de novembre 1917 : simulation de la folie parmi les hommes fatigués,blessures volontaires, une grenade qui explosa mystérieusement au milieu d'un groupe de soldats. Cette modification du comportement de certains soldats entraina au printemps 1918 une modification assez profonde des conditions de combat.

Ceux dont le moral avait été ébranlé par le contact avec l'arrière, ceux même qui étaient récemment arrivés en première ligne ne constituaient plus des combattants valables. "Pour lancer l'asseaut proprement dit, on ne pouvait compter que sur peu de gens" écrit Ernst Jünger dans "In Stahlgewittern" "sur ceux qui avaient acquis au combat une trempe particulière, alors que la masse des autres, ceux qui suivaient, pouvait être considérée tout au plus comme une force d'appoint au feu. Dans ces conditions, on était plus volontiers le chef d'un petit groupe résolu que d'une compagnie timorée."(77) Dans ces groupes se retrouvèrent alors tous ceux qui ne voulaient pas croire que leur lutte et leurs souffrances avaient été vaines et qu'on pourrait remettre en cause ce que les combats avaient permis d'obtenir sur le terrain sous prétexte que la guerre aurait trop duré et qu'elle contrariait certains intérêts ou appétits de jouissance.

Au sein de ces groupes de combattants endurcis par les combats passés, le chef n'était plus celui qui était im-

posé de l'extérieur par un ordre quelconque de l'Etat-Major mais celui qui était reconnu comme tel par ses hommes. Nous voyons ainsi déjà émerger ce qui constitua le ciment des groupes activistes que nous avons déjà analysé, le lien personnel fait d'admiration et de confiance qui attachait les membres du groupe au chef, ce refus de toute autorité imposée de l'extérieur selon des critères formels de hiérarchie. Par cette définition de nouveaux critères de légitimité pour l'autorité, se trouvait remise en qustion la fonction même des Etats-Majors une remise en question qui se poursuivit par une appréciation négative de leur aptitude à définir finalité et modalités de l'action à entreprendre. Etant donné la nature des combats qui se livraient en première ligne, les hommes voulaient voir les interventions des Etats-Majors se limiter à une conduite d'ensemble de la guerre, les détails étant laissés à leur seule initiative. Et sous ce terme de "détails", il fallait entendre non seulement les décisions concernant l'action d'un petit groupe de combattants mais aussi parfois celles portant sur un secteur du front a l'échelon du bataillon.(78)

Car c'est par son engagement personnel, par son esprit de décision que l'individu l'emportait finalement sur l'adversaire, lorsqu'il avait pu supporter le déluge de fer et de feu des tirs de barrage. Il savait fort bien qu'il devait saisir toute occasion d'intervenir sitöt qu'il la percevait, même si l'ordre venu "d'en haut" se faisait attendre. Nous remarquons déjà ce que devait être l'engagement du groupe d'hommes résolus constituant un corps franc, s'efforçant dans un secteur limité d'obtenir, par sa témérité, et au mépris de tous les ordres, un avantage décisif. Nous sentons aussi poindre la tentation pour des hommes qui avaient vécu une semblable expérience de recourir à de tels procédés dans le combat politique en dehors de tout cadre institutionnel et de toute rationalité. Leur comportement était en effet dans de telles situations le résultat de pulsions irrationnelles qui faisaient agir les individus alors que dans des conditions normales, ces mêmes individus en auraient été totalement incapables.

C'est pourquoi Ernst Jünger insiste tant sur le caractère irrationnel du comportement de l'individu au combat. Ce qui gommait toute rationnalité dans le jugement porté sur une situation donnée puis sur la conduite à tenir, c'était moins l'eau-de-vie distribuée généreusement que la préparation d'artillerie qui plongeait l'individu dans un état de trouble tel qu'il oubliait toutes les précautions élémentaires de sécurité. "Par les préparatifs effrayants qui plongeaient le coeur humain dans le désarroi, l'individu se trouve placé dans un état où il n'est plus capable de prendre garde à sa sécurité et il se met à agir comme un être que rien ne pourrait atteindre."(79) La conséquence était un élan irrésistible qui s'emparait de lui comme dans un tourbillon. C'est ainsi qu'Ernst Jünger décrit le comportement de ceux qui partaient à l'assaut après ces effroyables préparations d'artillerie qui écrasaient la nature et privaient l'homme de raison. "Ils ne couraient pas, ils ne se mettaient même pas à l'abri, quand dans leurs rangs s'élevaient, hauts comme des tours, les panaches de fumée. D'une démarche lourde mais que rien ne pourrait arrêter, ils s'avançaient vers les lignes ennemies. On avait l'impression que la possibilité de recevoir une blessure était abolie."(80)

qu'y avait-il alors de commun entre ce type de combat et les buts poursuivis par le Grand Etat-Major ? Pour ce dernier en effet, le combat se réduisait rapidement à un nouveau type de concurrence entre deux capacités de production dans la mesure où on procédait à une destruction systématique de tout ce que les actions militaires avaient épargné. Ernst Jünger put ainsi constater, lors de la retraite de la Somme, l'étendue des dévastations provoquées volontairement par l'armée allemande sur les territoires qu'elle abandonnait. On abattait le moindre pan de mur, on arrachait tous les rails, on défonçait les routes, on minait tout ce qui pouvait l'être, caisses, boîtes, portes, afin de porter des coups décisifs aux capacités de production de la France. Et il s'indigne de cette tactique qu'aucune considération militaire ne semblait justifier dans "In Stahlgewittern" : "Pour la première fois

je vis ici la destruction systématique que l'allais rencontrer plus tard dans la vie jusqu'à en être dégoûté. Cette destruction est liée de façon funeste à l'esprit de notre époque qui pense en termes économiques et elle cause plus de tort qu'elle ne profite à celui qui la pratique. Quant au soldat, elle ne lui rapporte aucun honneur."(81)

Par les consignes qu'il donnait, le Grand Etat-Major adoptait donc une tactique qui répondait aux impératifs économiques d'un belligérant qui voulait atteindre l'adversaire non seulement dans son potentiel humain et sa puissance politique mais aussi dans ses capacités de production. Il se faisait ainsi le complice du capitalisme responsable de la décadence du Reich et poursuivait en fin de compte le même but que celui-ci, la suprématie économique de l'Allemagne dans le monde, seuls différaient les moyens : à la concurrence sur les marchés internationaux s'était substitué l'anéantissement physique du potentiel industriel et agricole de l'ennemi. N'y avait-il donc pas d'autre but à cette guerre que d'assurer l'hégémonie économique du bourgeois allemand en jouant les démolisseurs et les incendiaires ?

Cette tâche sans gloire amena le soldat des tranchées à méditer sur le sens de son combat : et il constata qu'il n'avait pas le même sens pour lui que pour le Grand Etat Major. Il croyait défendre l'existence de son peuple alors qu'on lui assignait des missions de destruction du potentiel économique de l'ennemi, il croyait que cette guerre était un affrontement historique entre peuples alors que la tactique adoptée visait à la transformer en un affrontement entre deux capacités de production. Aussi le soldat des tranchées n'était il pas loin de penser que le Grand Etat-Major trahissait le front sous la pression des politiciens et des milieux d'affaires dans la mesure où il était incapable d'apprécier la signification que revêtait le combat et où il en faisait une querelle de marchands avides d'éliminer leurs concurrents.

Du reste le Grand Etat-Major n'était pas seulement un lieu de décision, c'était aussi un lieu où travaillaient

toutes sortes d'individus, des magasiniers, fourriers, secrétaires, qu'on qualifiait volontiers d'embusqués. Pourquoi n'étaient-ils pas allés au front ? Adolf Hitler, présente une explication dans "Mein Kampf" qui fut souvent avancée dans les milieux nationalistes : les embusqués et leurs comparses étaient tous des juifs ou leurs amis. A propos d'un séjour qu'il fit à Munich lors d'une convalescence, il note qu'il ne rencontrait que "de l'irritation, de la mauvaise humeur desinjures où que l'on aille." C'était le comportement normal des ces embusqués."Le fait d'être un 'planqué' était presque le signe d'une intelligence supérieure alors que la fidélité au devoir et la volonté de 'tenir' au front passaient pour le signe d'une faiblesse intérieure et d'un caractère borné. Les services administratifs étaient peuplés de juifs. Presque chaque secrétaire était juif et chaque juif était secrétaire."(82) Ces juifs qui échappaient ainsi au service en première ligne pouvaient grâce aux appuis dont ils disposaient oeuvrer en toute tranquillité à l'affaiblissement de la nation.

Sans recourir à ce type d'explication déjà relativement élaboré et s'insérant dans une campagne antisémite plus générale,(83) le soldat du front qui avait fait l'expérience du feu pensait que ces embusqués et plus généralement ceux qui par lâcheté cherchaient à profiter de toutes les situations pour échapper à la montée en première ligne, étaient en fait des poltrons. Le soldat du front était à ce point fier de sa supériorité sur tous les autres qu'il jetait le discrédit sur tous ceux qui n'avaient pas partagé ses expériences. Toutefois, s'il était prêt à reconnaitre que tous ne pouvaient l'égaler en courage, s'il admettait la division de l'humanité en deux catégories, les braves et les poltrons, il n'était pas prêt à accepter que ceux qui appartenaient à cette deuxième catégorie, ces sous-hommes, abusent de la situation pour s'engraisser. Aussi était-il prêt à faire rendre gorge à tous ces "Etappenschweine", ces cochons de l'arrière. Mais il était encore plus indigné quand il apprenait que certains de ces "Etappenschweine" tentaient de tirer profit à plus long terme

de la guerre en préparant désordres et révolution.

L'embusqué devenait ainsi un objet de haine, la guerre faisait surgir de nouveaux antagonsimes au sein du corps social qui tantôt reposaient sur l'inégalité objective dans la satisfaction des besoins élémentaires de l'individu, - nourriture, habillement, sécurité -, tantôt se fondaient sur l'appréciation portée sur leur comportement, - courage ou lâcheté. C'est à l'approche de l'armistice que cette haine atteignit son paroxysme alors que dans les dépôts et camps de repos de l'arrière se constituaient les premiers conseils de soldats et que des refus d'obéissance dégénéraient en mutinerie. Les soldats du front qui avaient tenu jusqu'au bout et qui ne cédaient du terrain que pied à pied, apprenaient ainsi que les embusqués de l'arrière fomentaient des troubles, qu'ils s'en prenaient aux autorités militaires légales, les empêchant de faire face à leurs tâches. Ils parachevaient par là la sale besogne de ceux qui, à l'intérieur du pays, avaient saboté la défense en déclenchant des grèves et avaient par lassitude agi pour faire cesser la guerre. Dans l'armée elle-même, ils avaient donc introduit les premiers germes de décomposition alors qu'elle était restée relativement à l'écart des mouvements de révolte des civils contre la guerre.

Le soldat du front était donc allé de désillusion en désillusion après l'enthousiasme de l'été 1914. Mais ces désillusions et ces expériences ne pouvaient-elles pas être finalement enrichissantes pour les individus animés d'une foi inébranlable dans la nation et capables de les surmonter ?

* à la recherche d'un sens nouveau à donner à ce combat.

A l'occasion de l'évocation de cet itinéraire du soldat du front, nous avons vu peu à peu émerger certaines des composantes des comportements de l'activisme contre-révolutionnaire. Pour certains soldats du front, l'expérience de la guerre des tranchées fut un processus qui leur permit de trouver leur identité, par rapport aux "autres" qu'ils rejetaient avec mépris dans la catégorie des lâches, par rapport

à eux-mêmes dans la mesure où ils découvrirent qu'ils étaient capables de supporter la souffrance et de faire face à la mort. Ils y apprirent l'indifférence à l'égard de la vie humaine. Cette expérience contribua aussi à jeter les bases d'une vision du monde reposant sur des oppositions sommaires entre catégories d'individus, sur une polarité d'où tout compromis était exclu a priori, sur la croyance enfin au rôle du hasard et de l'irrationnel. Mais au-delà de cette expérience à l'état brut de la réalité de la guerre, on assista aussi à la recherche du sens de ce combat. Tandis que les écrivains de tendance nationaliste faisaient de cette expérience un moment décisif de l'évolution politique de l'Allemagne,(84) certains individus qui l'avaient vécue en tirèrent des conclusions qui les conduisirent tout droit dans le sillage de l'activisme contre-révolutionnaire. Alors que les héros d'Erich Maria Remarque se refusaient à réfléchir sur la signification de leurs actes - Paul préférait attendre la fin de la guerre de crainte que le trouble ne s'installât en lui -, alors que Ludwig Renn se refusait à aborder le problème de la signification politique des événements à la veille de l'effondrement - "je n'avais encore jamais réfléchi à la politique, je ressentais du dégoût pour elle, comme pour quelque chose de sale"(85) - des auteurs comme Werner Beumelburg, Franz Schauwecker, Joseph Magnus Wehner, Hans Zöberlein et surtout Ernst Jünger n'hésitèrent pas à poser la question du pourquoi de cette guerre puis à envisager les conséquences qu'elle pouvait avoir pour l'Allemagne. Leurs réponses à ces questions montrent comment il fut donc possible de surmonter toutes ces désillusions. Il n'est donc plus question dans leur perspective de génération brisée comme dans "Im Westen nichts Neues" mais d'individus parvenant, par delà leurs souffrances et leur désarroi, à une meilleure connaissance de leur destin et de leur force et d'une nation accédant à une nouvelle forme d'existence. La guerre aurait donc été une période privilégiée, une période de prise de conscience et de clarification.

Car la guerre était la manifestation impétueuse d'une réalité supérieure à l'homme : s'interroger sur les

causes objectives de la guerre, sur la conjonction d'événements politiques et économiques qui l'avaient rendue inévitable, voire dénoncer son absurdité n'avait aucun sens dans cette perspective.

Hans Zöberlein utilise une comparaison significative pour définir cette conception de la guerre :"la guerre a des causes très profondes, elle est venue comme un orage au plus gros de l'été, après une journée de chaleur accablante. Pourquoi la chaleur était-elle si accablante ? Le savons-nous ? pourquoi y a-t-il des étoiles au-dessus de nos têtes ? le savons-nous ?"(86) La guerre était un phénomène naturel, tout comme l'orage. Elle comptait parmi les manifestations de l'ordre cosmique. Aussi la seule attitude possible pour l'homme serait-elle de faire front à ce destin inéluctable. Il ne servirait donc à rien de poser la questions sur les causes de la guerre, - on ne s'interroge pas sur les causes du destin ni sur celles de l'orage - elle était là, réalité qui transcendait l'homme, qui s'inscrivait hors de la sphère de l'humain, que l'homme par conséquent ne pouvait qu'affronter et accepter.

Ce que l'homme voyait, ce qu'il vivait, tout ce qui arrivait n'était que la manifestation de cet ordre supérieur qui dirigeait la réalité et qui était incommensurable à la raison humaine. Bien prétentieux serait celui qui prétendrait s'arrogerle droit de juger de la guerre, c'est à dire finalement le destin en fonction des critères de la raison humaine."Nous sommes des types tout d'une pièce", écrit Ernst Jünger dans "Feuer und Blut", "tels que l'historien en a besoin, ni pantouflards, ni raisonneurs qui dissertent sur le droit ou l'injustice, mais nous sommes de la trempe de ceux qui interviennent avec vigueur là où c'est nécessaire. L'histoire est animée par une grande raison, elle n'a pas besoin de notre petite raison."(87) Cette idée d'une raison de l'histoire qui transcenderait l'homme est reprise par Joseph Magnus Wehner lorsqu'il s'adresse ainsi au combattant du front : "Veux-tu te sacrifier pour la loi à venir qui est supérieure à

toi ? Cette loi est inconnue, elle ne se révèle pas dans l'assaut des batailles, elle vient comme l'Esprit-Saint dans le vent de la Pentecôte à celui qu'elle a élu. Et celui-là apportera au monde la paix, la justice et l'amour."(88)

Qu'importaient alors la souffrance, les destructions et la mort. Elles correspondaient aux exigences de cette volonté supérieure qui dirigeait le monde, elles s'inscrivaient dans les desseins de cette force immense qui l'animait et à laquelle l'individu participait sans comprendre exactement le rôle qu'il jouait. Seule la foi quasi religieuse en cette volonté supérieure pouvait donner un sens à cette réalité atroce comme Ernst Jünger l'affirme dans "das Wäldchen 125":"nous qui ne voyons rien d'autre qu'un minuscule secteur, nous sommes écrasés par notre destin et la mort nous apparait sous une forme effrayante. Nous ne pouvons que pressentir que tout ce qui arrive ici s'intègre à un ordre supérieur et que les fils au bout desquels nous nous agitons en apparence d'une façon absurde, tiraillés de tous côtés, se nouent quelque part pour donner un sens dont l'unité nous échappe." (89)

Ces combattants volontiers comparés à des automates étaient donc mus par une volonté supérieure et cequi semblait n'être que l'accomplissement mécanique de certains gestes, la négation même de l'humain, était en réalité le dépassement de leur condition individuelle, leur intégration dans l'ordre cosmique. La déshumanisation apparente de l'homme qui se manifestait dans l'action irréfléchie, dans l'absence de tout sentiment, dans l'empire enfin qu'exerçait sur lui la satisfaction des besoins primaires de l'existence, la faim, la soif, le sommeil, était en réalité la preuve qu'il s'était dépouillé de tous les éléments artificiels dont la société l'avait surchargé, masquant en lui l'essentiel, c'est à dire son appartenance à la nature, sa soumission à d'autres impératifs que les conventions de la vie sociale à des impératifs profonds de son être encraciné dans la réalité cosmique que la raison ignorait.

Si elle faisait prendre conscience à l'individu qu'il n'était qu'un élément de cette vie cosmique, la guerre lui enseignait aussi que le combat était la loi fondamentale de cette vie. Car le principe qui régissait les actions humaines était pour Ernst Jünger le combat. En même temps qu'il apprenait à se réinsérer dans l'ordre cosmique, l'individu apprenait qu'il n'y avait d'autre sens à son existence que le combat. C'est pourquoi il exaltait la valeur de la guerre mère de toutes choses et éducatrice de l'homme par excellence. Elle avait en effet réappris à l'homme ce que serait la vérité première de toute existence : l'homme ne peut vivre que dans la mesureoù il parvient à imposer par la violence sa volonté aux autres et dans la mesure aussi où il les éliminerait s'ils lui résistent. La brutalité devait être la caractéristique constante de son attitude envers les autres. Certains penseurs de la fin du 19ème siècle comme Ludwig Gumplowicz, en appliquant aux rapports entre individus et entre nations les théories de Darwin sur la lutte pour la vie dans le monde animal, avaient fondé leur conception de l'évolution de l'humanité sur la nécessité du combat et cette conception avait été popularisée et vulgarisée dans toutes sortes d'écrits que le peuple allemand avait accueillis avec faveur tant il était fier de la jeune puissance du Reich.

Mais ce qui n'était que système et théorie dans une société ivre de sa puissance, était devenu avec l'expérience du front la loi de toute existence. Cet instinct fondamental qu'on avait cru découvrir en l'homme, la lutte pour la vie, était mis en lumière par la guerre. "Il y a sans doute", note Ernst Jünger dans "In Stahlgewittern" "des hommes qui, dans la vie quotidienne dépérissent et meurent comme des poissons sur le sable sec et ce n'est que dans le danger qu'ils s'éveillent et qu'ils se trouvent dans leur élément naturel."(90) Si en temps de paix, un système de valeurs influencé par l'idéal humanitaire du christianisme et du Siècle des Lumières n'avait pas permis à l'individu de tirer toutes les conséquences de cette conception des rapports humains, la guerre, par le déchainement des forces élémentaires qu'elle

provoquait, faisait apparaitre l'homme dans sa nudité originelle, semblant confirmer ce système d'explication de l'existence. L'homme se trouvait alors placé devant l'alternative brutale du "toi ou moi", celui qui tuait l'autre survivrait.

A maintes reprises, Ernst Jünger insiste sur ce point. Pour ce faire, il utilise la comparaison du chasseur à l'affût pour caractériser le comportement du soldat au front. Cette relation fondamentale dans la vie de la nature, le prédateur à l'affût de sa proie, déterminait la vie du combattant dans les tranchées. L'analyse de son état d'esprit pendant cette attente lui révélait un trait qui renforçait encore le caractère élémentaire de cet affrontement entre deux êtres vivants, à savoir l'absence de haine envers l'adversaire. "Je m'efforçais toujours", note-t-il dans "In Stahlgewittern", "de considérer l'ennemi sans haine et de l'apprécier en tant qu'homme en fonction de son courage. Tous mes efforts tendaient au combat à la rechercher pour le tuer et je n'attendais moi-même rien d'autre de lui."(91) Au-delà de toutes les considérations historiques, politiques ou psychologiques qui auraient pu justifier la haine, il ne voulait considérer l'adversaire que comme un individu semblable à lui. Dans leur affrontement, il n'y avait place ni pour la haine, ni pour le mépris, car haine et mépris étaient des sentiments issus du contexte politique de la guerre, c'est à dire de ce qui masquait la vraie réalité de celle-ci, de ce que l'homme avait inventé pour tenter d'expliquer rationnellement ce destin élémentaire qu'était la guerre.

En toute logique, la guerre étant cette irruption de l'élémentaire dans l'existence dela nation et des individus, en dehors de tout contexte historique, le combat ne pouvait pas se dérouler au nom de sentiments suscités artificiellement et entretenus par la société des hommes. Il n'était que la forme première de la lutte pour la vie; "la volonté de détruire est profondément enracinée dans l'être humain ; tout ce qui est faible devient sa proie, vivre signifie tuer."(92) Le combattant savait bien que de son adversaire ou de lui,

l'un des deux devait disparaitre car la vie, dans sa fonction élémentaire, présuppose toujours la destruction de l'autre. Dans son essai "der Kampf als inneres Erlebnis" Ernst Jünger revient sur cette idée lorsqu'il évoque l'homme surgissant dans la nudité de ses instincts déchainés. "L'homme est poussé par la volonté de tuer, et il passe au milieu des orages d'explosifs, de fer et d'acier. Et quand deux hommes se heurtent dans l'ivresse du combat, ce sont deux êtres qui se rencontrent et dont un seul peu subsister."(93)

Le combat n'était donc pas la conséquence de la méchanceté ou de la bêtise de certains chefs d'état, il n'était pas le résultat des antagonismes entre nations ou groupes sociaux, c'était le surgissement de l'instinct fondamental de toute existence. C'était un cri depuis longtemps oublié dans le monde de la civilisation moderne, poussé sous l'impulsion d'une soif de sang."Le cri qui s'élève alors, se mêlant dans cet affrontement à celui poussé par l'ennemi, est un cri qui est arraché aux coeurs devant lesquels apparaissent dans un éclair les limites de l'éternité. C'est un cri depuis longtemps oublié dans le flot de la civilisation, un cri fait de reconnaissance, d'horreur et de soif de sang."(94) A partir de ces expériences se mettait progressivement en place un système de relations présupposant, même en temps de paix et dans les luttes politiques quotidiennes, le recours nécessaire au combat.

Mais comment savoir que le combat devenait nécessaire ? La définition qu'Ernst Jünger donne du combat indique nettement ce qui poussait l'individu à lutter contre l'autre, c'était un appel du sang. La nécessité de la lutte était inscrite dans sa nature, au plus profond de lui-même et c'était le sang qui coulait dans ses veines qui le poussait à agir. Le sang, symbole primaire de la vie, était donc le moteur de ses actes. Lorsqu'il faisait battre ses tempes, lorsqu'il réchauffait son corps transi de froid et d'humidité, lorsqu'il déchainait en lui l'ivresse qui le faisait tituber sous le déluge de fer et de feu, c'était le sang et

lui seul qui déterminait le comportement de l'individu. C'est lui qui lui faisait oublier la peur, qui lui rappelait son destin éternel d'homme et qui lui ordonnait de se précipiter sur l'adversaire, de le saisir à la gorge s'il n'avait pas d'armes et d'utiliser ses poings nus.(95) Ce sang qui bouillonnait dans les veines de l'individu provoquait en lui une ivresse qui abolissait toutes les limites, dont Ernst Jünger affirme qu'elle l'élevait au-dessus de la condition humaine ordinaire et qui le métamorphosait en une force de la nature, comparable à la tempête qui se déchaine, à la mer en furie ou au tonnerre qui gronde.(96) Il se fondait alors dans le grand tout cosmique, ignorant la mort : tel une vague qui se brise et revient se confondre avec l'immensité de la mer.

Ces vertus du sang s'expliquent par le fait qu'il n'était plus considéré seulement comme le simple véhicule biologique de la vie à travers les cellules d'un organisme individuel ou comme le support d'un patrimoine héréditaire individuel inscrit dans les chromosomes, mais bien comme le fondement de toute collectivité humaine. C'est le sang qui en assure la cohésion et qui fait agir chacun de ses membres en fonction de l'intérêt collectif. L'individu n'était donc plus un être isolé ou rattaché seulement à ses ascendants directs car tel un flot ininterrompu selon l'expression de Friedrich Georg Jünger dans son essai "Aufmarsch des Nationalismus" le sang était le lien indissoluble qui réunissait les individus d'une même communauté raciale, il était ce qui les intégrait dans un tout vivant qui les dépassait.

Car le sang qui coulait dans leurs veines, qui les poussait irrésistiblement à agir et qui, lorsqu'il coulait sur la terre scellait leur union avec le sol, transformait les individus, leur faisait perdre conscience du danger et abolissait le contrôle rationnel de leurs actes. S'il était ainsi capable de transformer les individus, c'est parce qu'il était le véhicule de toutes les qualités d'un peuple ou d'une race et des lois qui régissait sa vie n'apparaissaient pas comme nécessairement compatibles avec les intérêts individuels

Il exigeait alors des individus qu'ils réalisent un destin incompréhensible à la petite raison humaine. L'appel du sang était l'appel de tout un peuple, le destin des individus n'était plus rien, tout au plus une péripétie dans la longue histoire du peuple tout entier. Par là se trouvait posé le problème de la souffrance individuelle.qui pouvait bien avoir un sens supérieur à celui qu'elle avait dans un destin individuel.

Aussi la souffrance individuelle fut-elle considérée dans cette perspective comme quantité négligeable. Par deux fois, dans "das Wäldchen 125" Ernst Jünger insiste sur le fait que l'important était de faire en sorte que ceux qui survivraient puissent poursuivre leur tâche car la vie ne se préoccupe pas d'épargner ou de sauver quoi que ce soit. La vie ne cessait pas parce que l'individu qui n'en était qu'une parcelle mourait."Dans cette lutte pour la possession d'un champ de ruines qui fait frémir d'horreur et sur lequel s'affrontent deux conceptions du monde, l'important n'était pas ce millier d'hommes qu'on pouvait sauver peut-être mais la douzaine qui survivait et qui devrait être à son poste à temps pour faire porter les coups de ses mitrailleuses et de ses grenades."(97) On ne peut mieux définir, en même temps que la nature du combat engagé, le peu de cas qu'on faisait de la souffrance individuelle lorsque deux peuples s'affrontaient. Mesurée aux dimensions de l'histoire, la vie individuelle n'était rien, seule comptait la survie de la collectivité.

De cette survie, Ernst Jünger ne doutait d'ailleurs pas car le monde conçu comme une unité organique qui avait son existence propre, survivrait à cet affrontement et c'est dans cette certitude qu'il trouvait une deuxième raison de minimiser l'importance qu'on pouvait accorder à la mort de l'individu. S'adressant à la terre de France qui était déchirée et dévastée, il lui dit que cette souffrance n'était qu'une péripétie sans importance : "tu ne seras pas épargnée, comme rien ne peut être épargné quand il y va de la vie des peuples. Car

chacun de tes villages paisibles et inconnus qui est pris d'assaut et dont le nom sera demain proclamé dans tous les pays de la terre, est le théâtre sur lequel se joue un morceau d'histoire qui doit décider de la vie de pays et d'empires. C'est pourquoi nous devons extirper de nous tout sentiment d'affliction car les champs seront à nouveau cultivés, les villages reconstruits et des hommes naîtront en plus grand nombre qu'il n'en faut."(98)

Dans cette perspective, on atteignait alors une interprétation quasi religieuse de la souffrance et de la mort. Dans cette lutte qui devait décider de l'avenir d'un peuple, rien n'était donné sans contrepartie et le sacrifice du sang, c'est à dire de l'existence individuelle, était cette contrepartie. Le combat entre peuples étant élevé au niveau du sacré dans la mesure où il était une sorte de jugement de Dieu entre peuples, tel que le définit Ernst Jünger dans "der Kampf als inneres Erlebnis", la pratique du sacrifice intervenait tout naturellement comme dans n'importe quelle religion en tant que lien nécessaire entre l'homme et la divinité. Le sacrifice qu'on offrait de sa vie devait alors hâter la venue de l'Esprit qui devait réaliser le destin du monde. Un parallèle s'établissait pour Joseph Magnus Wehner entre la mort du Christ et la mort du combattant : de même qu'après la Passion il y avait eu la Pentecôte, de même la mort du combattant aurait pour conséquence que l'Esprit descende sur les survivants.

Ainsi se trouvaient relativisées et valorisées les notions de souffrance et de mort. Par l'irruption de la souffrance et de la mort dans la vie quotidienne, la guerre rappelait en effet à l'individu quelle était sa vraie condition. La civilisation matérielle des années précédant la guerre avait contribuer à faire reculer la souffrance, à éliminer bien des dangers qui menaçaient naguère quotidiennement l'individu. La mort elle-même était repoussée dans un lointain en apparence inaccessible. Tout était destiné, del'emploi de nouvelles méthodes thérapeutiques jusqu'au confort quotidien,

à faire oublier la possibilité de la mort. Celle-ci n'était plus inscrite dans la vie de chacun que comme un accident fâcheux, une perturbation de l'ordre rationnel humain. Mais certains émettaient déjà des doutes sur l'authenticité de cette forme d'existence. La contrepartie de cette sécurité que l'homme croyait avoir trouvée grâce à la civilisation n'était peut-être que le nivellement dans la médiocrité pour les individus et les peuples.

Ernst Jünger rejoint cette conception d'une prolifération des médiocres grâce à la civilisation à partir de son expérience du front. Le monde sécurisant de l'avant-guerre ne permettait pas à l'homme de s'épanouir : celui-ci ne pouvait exister authentiquement que lorsqu'il devait faire face à la souffrance et à la mort. "Cette existence authentique qui lui était refusée dans la sécurité de l'univers du progrès technique lui était offerte à nouveau sur le champ de bataille grâce à cette percée de l'élémentaire que représentait la guerre. Car pour Ernst Jünger la souffrance et le voisinage de la mort sont des facteurs historiques fondamentaux pour le développement des individus et des peuples. Il les juge en effet d'après la quantité de souffrance qu'ils peuvent supporter et d'après la façon de la supporter."(99)

En effet, plus on s'exposait à la mort, plus le monde se chargeait de signification et plus profond était le sens de l'existence. Si bien que cette expérience était pour Ernst Jünger l'expérience fondamentale de tout être humain. Blessé grièvement lui-même quelques semaines avant la fin de la guerre, il en eut conscience dans la voiture qui le ramenait à l'arrière, "c'est alors", note-t-il dans "Feuer und Blut", "que je me laissai aller en arrière sur la banquette de la voiture, un voile tomba sur la plénitude d'images multicolores, effrayantes, merveilleuses de cette bataille, qui, comme un rêve aux couleurs sombres de sang et rouges de feu, a soumis le coeur aux épreuves de la profondeur de l'existence."(10 C'est pourquoi la blessure qu'il venait de recevoir compta parmi les rares instants de bonheur de sa vie. "Lorsque je m'a-

battis sur le sol, lourdement", écrit-il dans "In Stahlgewittern", "j'eus laconviction que c'en était inexorablement fini de moi. Mais de façon étrange, cet instant compte parmi les très rares dont je peux dire qu'ils ont été réellement des instants de bonheur. C'est alors que je compris, comme illuminé par un éclair, ma vie telle qu'elle était faite au plus profond d'elle-même."(101)

Souffrance et mort recevaient ainsi une signification positive : elles faisaient accéder l'homme à la conscience pleine et entière de sa condition authentique et étaient capables de lui procurer d'intenses moments de bonheur. Or c'est précisément dans le combat, quelqu'absurdes que soient les formes qu'il prenait, que le combattant avait la possibilité de faire ces expéreinces. Si le bourgeois, dans sa fuite devant la douleur, dans son souci d'oublier la mort, avait conduit l'humanité à une décadence inévitable, le combattant qui mettait sa vie en jeu à tout instant et cotoyait la mort, pouvait sauver l'humanité de son déclin car lui seul avait trouvé le sens de la vie. Ainsi étaient jetées les bases métaphysiques de tout activisme. Mais tandis que la souffrance et la mort étaient valorisées de la sorte, le sens du combat était lui-même redéfini.

Si Ernst Jünger éprouve de la répulsion pour les formes nouvelles que prenaient les opérations militaires, s'il critique la stratégie moderne qui avait tendance à remplacer l'intervention de l'homme sur le champ de bataille par un emploi massif et écrasant du matériel, il se sentait aussi attiré par ces nouvelles formes de combat. Alors que toutes sortes de dangers le menaçaient, le combattant se croyait invulnérable, il agissait comme si rien ne pouvait l'atteindre et comme si la mort était impossible bien que présente à tous les instants autour de lui. Il allait droit au but avec une sûreté dont il ne se serait jamais cru capable auparavant. Ces conditions inhumaines de combat arrachaient l'homme à sa médiocrité et pouvaient lui faire connaitre l'extase. "C'est une ivresse qui dépasse toutes les autres formes d'ivresse", écrit-il dans "der Kampf als inneres Erlebnis", "un déchaine-

ment qui brise tous les liens, une frénésie qui ne connait plus ni égards ni limites, comparable seulement aux forces de la nature."(102) Suivant l'expression de Gerhard Nebel dans son étude déjà citée, le combat devenait par cette ouverture vers une réalité jusqu'ici inconnue de l'individu, le "critère d'une ontologie".(103)

Dans ce contexte, le combat trouvait sa signification non seulement dans le but à atteindre (politique ou stratégique) mais encore et surtout en lui-même, par ce qu'il révélait du réel et de l'individu. Il est significatif qu'Ernst Jünger ne s'intéresse pour ainsi dire pas aux buts de la guerre tels qu'on les définissait avec toujours plus de netteté dans les milieux politiques. L'acceptation du combat pour lui-même excluait la réflexion sur son sens politique. Il expose du reste on ne peut plus clairement ce point de vue dans "der Kampf als inneres Erlebnis" :"Peut-être nous sacrifions-nous pour quelque chose qui n'est pas l'essentiel. Mais personne ne peut nous prendre notre valeur. L'essentiel n'est pas ce pour quoi nous combattons mais comment nous combattons. Nous allons droit au but jusqu'à ce que nous soyons vainqueurs ou que nous restions sur le terrain. La nature même du combattant, l'engagement de la personne pèsent d'un poids plus lourd que toutes les cogitations sur le Bien et le Mal. Nous voulons montrer ce qu'il y a en nous : si nous tombons par la suite, nous aurons réellement vécu."(104) Le combat était donc l'occasion privilégiée qui permettait à l'homme de montrer ce qu'il était réellement, par l'attitude qu'il adoptait plutôt que par le but poursuivi. C'est donc sur ce thème que sont centrés les récits de guerre d'Ernst Jünger : véritable bain de décantation, la guerre révélait les qualités véritables de l'individu, faisait naitre un nouveau type d'hommes, de nouveaux rapports entre les individus, une nouvelle hiérarchie dans la nation et finalement produisait de nouveaux chefs.

Lorsqu'Ernst Jünger dit de la guerre qu'elle est la mère de toutes choses, il insiste certes sur son rôle cré-

ateur au plan du devenir universel, sur son importance dans le développement historiquedes nations et des Etats; mais aussi sur sa valeur éducative pour l'individu lui-même. L'expérience du front désignait ceux qui seraient admis au nombre des combattants authentiques, donc des hommes véritables car il ne suffisait pas de se coiffer d'un casque et de porter un fusil pour être un combattant, Ernst Jünger l'avait constaté personnellement lui qui ne cessait de faire la distinction entre le bourgeois déguisé et le vrai combattant, entre ceux sur qui on pouvait compter et ceux qui n'étaient que des figurants.

La première bataille que vivait l'individu était déjà l'épreuve décisive qui révélait s'il était apte ou non à accéder à l'existence authentique. S'il supportait cette épreuve sans s'effondrer, il était alors capable d'entrer dans l'apprentissage du courage, un apprentissage long car il exigeait un équilibre nerveux suffisant pour supporter le déchainement ininterrompu des "orages d'acier". Les supportaient-ils sans sombrer dans la folie, alors l'épreuve du combat dans les tranchées et les trous d'obus était hautement révélatrice de la valeur individuelle. En effet l'individu ne combattait plus devant un public comme dans les siècles passés où l'affrontement de deux armées en ordre groupé, au son du tambour, se produisait à découvert et où les combattants s'avançaient presque au coude à coude. A présent l'individu ne se sentait plus soutenu par la pensée que d'autres l'observaient et le jugeaient.(105) Seul dans son trou d'obus il devait trouver en lui-même toutes les forces nécessaires pour tenir bon alors que tout semblait s'écrouler autour de lui. Et comme le but lointain du combat ne l'animait pas, sa motivation devait être fournie par l'instant. C'est de lui seul que dépendait son attitude et non plus du jugement que d'autres portaient sur lui ou de la finalité de cette guerre qu'il ne comprenait que confuséement. C'est pourquoi sa force résidait dans l'affirmation orgueilleuse de son moi. "Nous mourons aujourd'hui", écrit Ernst Jünger dans "das Wäldchen 125", par comparaison avec les guerres passées d'une mort to-

talement dépourvue de formes et fort solitaire. C'est pourquoi nous ressentons en nous avec d'autant plus de force l'envie de nous prouver dans une heure où s'affirme notre orgueil, qu'il y a encore en nous quelque chose de cette splendide attitude haute en couleurs face à la mort que l'individu courageux avait autrefois le privilège de montrer au grand jour devant les troupes formées en carrés."(106)

L'expérience du combat permettait ainsi à l'homme en développant chez lui le courage et la volonté de ne pas céder, d'affirmer sa supériorité sur le matériel qui l'écrasait. Aussi ceux qui avaient subi sans défaillance cette éducation eurent-ils conscience qu'ils formaient un groupe d'individus différents des autres, dont les caractéristiques furent définies par Franz Seldte, le chef du "Stahlhelm" de la façon suivante :"Nous étions devenus ces soldats du front endurcis, ceux qui dominaient parfaitement la matière guerrière, ceux dont les intuitions, les soucis, les doutes et les conceptions propres préparaient déjà à cette époque là cette évolution intérieure qui devait faire de nous dans l'après-guerre des citoyens allemands conscients. Nous, les soldats du front, nous avions tenu le coup à la guerre... la guerre avait fait de nous des hommes nouveaux, un peuple au sein du peuple."(107)

Mais, le courage mis à part, ces individus d'un type nouveau se distinguaient des autres par le refus systématique de tout ce qu'avait été le monde de l'avant-guerre. Ils se définissaient par la négation de toutes les valeurs de ceux qu'ils appelaient les bourgeois et les intellectuels. L'expérience du combat leur avait révélé que la guerre était devenue une gigantesque affaire commerciale pour la bourgeoisie allemande tandis que certains individus, influencés par des conceptions humanitaires surannées ne se livraient pas à la lutte avec la même ardeur qu'eux-mêmes. A l'approche de la fin de la guerre, ils avaient eu enfin l'impression que l'arrière les avait trahis. Face à cette masse de gens qui avaient dénaturé la guerre ou la faisaient perdre par leur comportement, ils se considéraient comme les seuls hom-

mes véritables et méprisaient profondément tous ceux qu'ils appelaient tour à tour épiciers, civils, bourgeois, écrivaillons ou gratte-papier; ils les haïssaient en bloc car ils représentaient le rationalisme le plus desséché, le matérialisme le plus vil ou l'esprit de subversion.

Par là, on constate qu'il ne s'agissait pas d'une simple remise en question de valeurs individuelles. Lorsqu' Ernst Jünger decouvrit que la guerre n'était rien d'autre que l'affrontement de deux industries et l'application de méthodes statistiques à un événement qui tombait hors des cadres de la raison, il s'élevait aussi contre tout un système économique, politique et social. L'expérience du front fut donc le choc qui provoqua la remise en question d'une conception de la vie et de la collectivité en général. Les hommes qui avaient découvert dans la guerre les forces élémentaires d'une nature que la civilisation avait cru pouvoir domestiquer, se détournèrent d'une conception de la vie qui faisait la part trop belle à la raison. Ils rejetèrent toutes les notions d'humanitarisme et de libéralisme qui s'étaient imposées de puis que la raison tentait de régler les rapports entre les individus et entre les états. Croyant aussi avoir découvert que le mouvement de l'histoire était déterminé par ce qu'ils appelaient l'esprit du monde, il rejetèrent toute finalité économique dans l'évolution des peuples et s'insurgeaient de façon confuse contre le capitalisme.

Lorsque Franz Seldte parle des "intuitions" des soldats du front et des "conceptions qui leur sont propres", il fait précisément allusion à ce désir de retrouver la vie dans sa signification profonde et il met l'accent sur un autre trait caractéristique de ce type d'homme nouveau. Ce qu'ils ont appris, leurs doutes, leurs espoirs, leurs certitudes et leur haines n'étaient pas issus d'une méditation abstraite mais du contact immédiat avec le réel, c'est à dire du combat dans lequel la vie s'offrait avec sa plénitude débordante et ses "virtualités extrêmes", selon Ernst Jünger.

"Les connaissances (de celui-ci) ont jailli,"écrit Gerhard Nebel, "non de la théorie mais de la pratique, elles ne sont pas le résultat du regard que porte le spectateur de loin sur les événements auxquels il ne participe pas, elles furent conquises dans la souffrance et l'ivresse de la fusion de l'individu dans l'évenement dans le danger de l'aventure existentielle, en courant l'ultime risque physique et métaphysique."(108)

Il n'est donc pas étonnant que ce nouveau type d'hommes né dans le combat ait pu croire qu'il constituait comme Ernst Jünger l'affirme dans son essai "der Kampf als inneres Erlebnis" l'élite de l'Europe Centrale, une race entièrement nouvelle, forte et pleine de volonté. Par suite, l'expérience du front ainsi conçue fut à l'origine d'un bouleversement des hiérarchies traditionnelles, de l'émergence d'une nouvelle élite et de la définition de nouveaux rapports entre les hommes.

* l'expérience du front comme creuset où naissait un ordre nouveau.

Cette nouvelle hiérarchie n'avait plus rien de commun avec la hiérarchie du temps de paix qui était qualifiée sans nuance de bourgeoise. Les critères qui déterminaient une fois pour toutes la position de l'individu étaient abolis. Tout ce qui naguère constituait l'armature des justifications d'un système social n'avait plus cours au front. Tout ce qui avait situé avant la guerre l'individu dans l'échelle sociale n'avait prétendument plus cours au front : ni la naissance, ni la fortune, ni la culture. Voyant défiler après l'armistice les troupes qui revenaient du front, Ernst von Salomon constatait dans "die Geächteten" que les hommes qui passaient ainsi au milieu de la foule avaient rompu avec leur ancienne condition. Eux qui avaient été des paysans. des ouvriers, des étudiants, des artisans, étaient devenus des combattants et rien de plus.(109)

Sous l'uniforme, les vieilles classifications so-

ciales étaient, semble-t-il, bien dépassées. Quant à la nouvelle génération de chefs, elle ne se formait pas dans les écoles d'Etat-Major et ne se recrutait pas dans des couches sociales bien déterminées : elle se formait au combat. Le combattant méprisait au front tous ceux qui prétendaient encore aux prérogatives que leur valaient naguère la naissance, la fortune ou la culture, il ne voulait plus rien savoir de cette ancienne élite d'intellectuels, de politiciens, d'hommes d'affaires et d'officiers nobles qui n'avait jamais subi l'épreuve du réel, c'est à dire du combat.

Cette nouvelle élite se caractérisait essentiellement par le courage et l'esprit de décision, la volonté et la confiance en soi, sa qualité première était l'impassibilité de celui qu'Ernst Jünger appelait l'homme fort, celui qui avait su prouver, seul, face à l'ennemi, ce dont il était capable. Dans cette perspective, le succès n'était qu'un élément de justification aléatoire. Si naguère il avait justifié dans la société bourgeoise la position de l'individu, - succès en affaires sanctionné par la richesse, succès dans une carrière politique, administrative ou militaire sanctionnés par l'accesion à des postes de responsabilité élevés - il n'était plus à présent ce qui consacrait la valeur de l'individu. Il n'était plus nécessaire d'être vainqueur pour être un héros. Ernst Jünger appartient à la génération qui perdit la guerre, qui finalement aurait combattu en vain si l'on s'en tenait aux critères du succès et qui aurait perdu tout droit par conséquent de revendiquer un honneur quelconque ; mais pour lui il n'en était rien, au contraire, ce n'était pas le succès qui faisait le héros - et il crut bon de rappeler au passage qu'Hector fut un héros bien que Troie eût été vaincue - mais la façon dont il affrontait le destin, alors même qu'il savait par avance que tout ce qu'il entreprenait risquait d'être vain. Ce qui avait consacré la nouvelle élite de la nation, c'était la façon dont elle avait su faire face à l'adversité, quelles qu'aient pu être les circonstances.

Cette nouvelle hiérarchie qui ne faisait pas du suc-

cès sa justification, reposait enfin sur l'idée que l'égalité entre les individus n'était qu'un leurre, une mystification démagogique. Le 19ème siècle libéral et bourgeois avait fondé ses théories politiques et économiques sur l'égalité qui était censée régner entre les individus. Or l'expérience de la guerre avait montré que cette égalité fondamentale n'existait pas. C'est ce qu'Ernst Jünger rappelle dans la préface qu'il écrivit à l'ouvragede son frère Friedrich Georg, "Aufmarsch des Nationalismus" : le combat avait prouvé que les individus réagissaient différemment lorsqu'ils était soumis au même feu. Certains s'effondraient, d'autres au contraire révélaient leur vraie personnalité. Le combat était le révélateur des diversités entre individus qui se manifestaient aussi bien dans l'aptitude physique à supporter la souffrance que dans l'aptitude psychique à affronter le danger. La guerre avait été un formidable bain de décantation : l'humanité qu'on avait pu croire homogène, se comportait en fait comme un mélange de corps de densité différente, qui se séparaient en fonction de leur densité respective. Très vite remontèrent à la surface ceux qui n'étaient pas capables de surmonter les épreuves, écume inutile. Le noyau compact qui précipita était constitué par ceux qui revendiquèrent le titre d'hommes forts, par rapport aux "autres", la masse.

Ce noyau compact, pour reprendre l'expression souvent employée, constitua un groupe informel né du contact entre des individus tous animés de la même conviction qu'ils étaient semblables et appelés à former l'élite de la société future. Entre les membres qui constituèrent ces groupes s'instaurèrent des rapports d'un type nouveau qui n'avaient rien de commun avec les rapports existant dans la société de l'avant-guerre. Ces rapports reposaient sur un code non- écrit qui modelait le comportement et les modes de pensée des individus. Ce code se résumait dans une seule affirmation :"tu es des nôtres" et en une seule exigence "sois loyal et fidèle à ceux qui te ressemblent", c'est à dire qu'il se fondait essentiellement sur la camaraderie. Ces termes de "camarades"

et "camaraderie" qui furent si souvent repris après la guerre dans tous les récits ainsi que dans la terminologie politique désignaient cette nouvelle forme de liens entre individus qui appartenaient à la communauté des combattants,(110) et qui voulaient ignorer les différences de classes, de culture et même de grade. Cette nouvelle forme de communauté faisait disparaitre le moi individuel qui se fondait dans un ensemble supérieur, le nous, c'est à dire ceux qui dans la tranchée attendaient le signal de l'attaque ou ceux qui se retrouvaient après l'assaut, ceux qui se connaissaient si bien pour avoir affronté ensemble les mêmes dangers, ceux qui aussi n'avaient même plus besoin de parler pour se comprendre tant ils étaient intégrés au groupe qui semblait vivre et penser pour eux, ceux qui quelques années après se reconnurent sans s'être jamais rencontrés auparavant, lorsque se constituèrent les corps francs.

Ce sentiment de camaraderie au sein d'une communauté nouvelle débarrassée de tous les aspects formels d'une société de type traditionnel, fut pour de nombreux observateurs le vécu fondamental du combattant, car il préfigurait ce que pourraient être les liens entre individus dans une communauté nationale régénérée après la guerre. Ce sentiment de camaraderie était l'esprit nouveau qui donnerait à la nation une cohésion supérieure. La communauté des combattants avait montré en effet ce que pourrait être une communauté humaine ne reposant pas sur des mécanismes figés, sur des traditions sclérosées ou des contraintes formelles mais sur des structures vivantes, sur des expériences faites en commun, sur le sentiment de participer à un ensemble auquel on adhérait pleinement.

De la solidité de ces liens, Ernst Jünger ne doutait pas : "c'est ainsi que nous sommes liés par nos expériences, nos travaux et notre sang. Comment pourrions-nous être liés plus étroitement les uns aux autres ?"(111) Ces liens remplaceraient alors les notions traditionnelles d'autorité. L'identité de pensée entre les membres du groupe aurait rendu inutiles les relations de type répressif qui réglaient les

rapports entre individus appartenant à des groupes institutionnalisés. Le lien de camaraderie se serait substitué à elles : il ne serait plus nécessaire d'imposer un ordre extérieur à l'individu car chacun participerait à la volonté commune du groupe. C'est au nom de cette participation à la volonté commune que chacun se sentirait responsable des autres au sein du "nous". Il s'engagerait en toute lucidité dans l'action pour les autres en sachant que les autres agiraient de même sous peine d'être exclus tacitement de la communauté. Dans cette perspective, les procédures de choix du chef ainsi que les raisons qui le faisaient reconnaitre comme tel seraient d'une nature bien différente.

L'image de ce que seraient les rapports entre les membres de cette nouvelle élite et la masse des autres était déjà offerte par les groupes de choc qui se constituèrent sur le front de l'Ouest au cours de l'hiver 1917-1918. Certes, ces groupes de choc durent se plier à la discipline militaire générale mais le commandement conféré à un individu ne trouvait plus sa justification première dans le fait que l'autorité supérieure en avait décidé ainsi. Dans un paragraphe de "Der Kampf als inneres Erlebnis", significatif par son titre "Mut", courage, Ernst Jünger fait une allusion claire à cette distinction entre l'authentique fonction de commandement et une simple façade sans signification. "Il est remarquable de constater avec quelle rapidité tout ce qui est l'espect extérieur d'une armée devient une façade sitôt que le courage ne l'habiteplus en tant que force motrice. Pas de parade martelant le sol, distinctions et drapeaux claquant au vent perdent leur waleur de symbole, se dévaluent au point de n'être que spectacles pour êtres faibles et vieillards si le souffle ardent du courage ne les enflamme plus. Tout cela n'est qu'une parure clinquante de la virilité et non son être véritable : le courage est récompense en soi, un lien qui enserre tous ceux qui sont égaux, et avec quel sentiment de supériorité l'homme du front ne regardait-il pas toute cette bande qui peuplait les arrières !"(112) Ainsi Ernst Jünger mettait l'ac-

cent sur un phénomène important, la remise en question dans le combat de tranchées du statut traditionnel du chef.

Cette remise en question est rapportée par tous ceux qui participèrent à ce type de combat. Etait le chef authentique celui auquel on obéissait non par un pur réflexe mais celui auquel on obéissait par une adhésion complète de l'être en acceptant au besoin de se sacrifier pour lui. De même que la communauté des combattants avait accueilli ou rejeté les individus sans tenir compte des critères de la hiérarchie sociale traditionnelle, de même le chef était accepté voire tacitement désigné sans tenir compte des épaulettes symbole social du commandement. C'est dire que le statut du chef se trouvait défini d'une façon nouvelle. Il n'était plus question d'un statut attribué en fonction de critères étrangers au code qui régissait la vie du groupe, mais d'un statut acquis, résultant de l'action de l'individu, conditionné par son courage personnel et sa compétence en matière de combat, mais exigeant aussi d'être sans cesse confirmé.

Cependant, étant donné le caractère particulier de cette guerre dans laquelle certains croyaient voir la réalisation du destin du peuple allemand et la manifestation d'un ordre supérieur à la raison humaine, un autre critère jouait un rôle important : le chef authentique était celui qui parvenait le mieux à exprimer la volonté qui animait les membres du groupe, celui qui savait décider dans l'instant de la conduite à adopter par le groupe, c'est à dire en fin de compte celui qui percevait les exigences de l'ordre supérieur à l'homme et qui recevait ainsi sa légitimité de l'histoire.

Ces deux critères qui désignaient le chef déterminaient aussi l'attitude des subordonnés. Celle-ci n'était pas empreinte de servilité ou de soumission aveugle. Ceux que leur courage personnel avait élevés au-dessus des autres et que l'histoire avait investis, inspiraient à ceux qui les entouraient un attachement total, une grande admiration et une confiance absolue. Cet attachement qui survécut à la fin des hostilités et fut un élément non négligeable dans le

recrutement des corps francs à partir de la personnalité de leurs chefs, s'expliquait par l'admiration que le combattant vouait à son chef. Dans le cadre restreint des groupes de choc tels ceux qu'Ernst Jünger menait au combat, chacun pouvait constater à chaque instant combien le chef prenait de risques et savait faire preuve de courage. L'admiration que son comportement quotidien suscitait entretenait la cohésion entre les éléments du groupe et fondait l'autorité mieux l'autorité que tout texte écrit. On savait qu'on servait sous les ordres d'un chef digne de l'être et chaque opération était pour tous l'occasion de le constater. Attachement et admiration s'accompagnaient d'une confaince absolue en la personne du chef. Celui qui dans les combats quotidiens avait fait la preuve de son courage, qui connaissait les limites que les hommes ne pouvaient pas dépasser mais qui savait jusqu'où il pouvait lui-même les entrainer, celui qui avait fait la démonstration de ses capacités techniques mais qui n'hésitait pas à discuter avec ceux qu'il avait envoyés en éclaireurs avant de monter un coup de main avait la confiance de tous ceux qui étaient sous ses ordres. L'exécution d'une mission n'était donc pas le saut dans l'aventure et l'inconnu ni le moyen pour un supérieur de se faire remarquer par l'Etat-Major, mais une tâche où l'on savait que le chef s'engagerait personnellement comme chacun de ses hommes, une tâche qui était devenue l'affaire de tous.

Il est significatif dans cette perspective que le passage de "der Kampf als inneres Erlebnis" dans lequel Ernst Jünger décrit les préparatifs d'une opération montée par son commando soit écrit à la première personne du pluriel. Ce "nous" qu'il utilise est révélateur non seulement de l'état d'esprit général du groupe mais aussi du fait que chacun considérait cette mission comme la sienne propre. Ce que le chef décidait était accepté sans aucune réticence par tous car chacun était sûr qu'il n'y aurait aucune différence d'appréciation entre le chef et lui. Le groupe faisait confiance au chef parce qu'il avait reconnu ses qualités, parce qu'on savait qu'il appréciait la valeur de chacun de ses hommes et

qu'il n'agirait pas à la légère avec eux. Ainsi le groupe et le chef ne formaient plus qu'un au moment décisif, cette unité symbolisée par le nous qui abolissait les rapports traditionnels de supérieur à subordonnés.

Ainsi se mettait en place un réseau de relations qui allaient dans l'immédiat après-guerre constituer les bases de l'attachement au chef dans les groupes activistes contre-révolutionnaires, essentiellement les corps francs. Nous avons déjà noté dans notre analyse de la constitution de ceux-ci et dans les liens qui unissaient les hommes au groupe, la part prépondérante prise par la personnalité du chef : cette importance de la personnalité du chef était à rechercher pour une part dans son histoire individuelle au cours de la guerre mais aussi dans un type de comportement quotidien dans lequels les hommes reconnaissaient ce qu'ils avaient naguère connu dans les tranchées.

x Bilan de cette expérience du front vécue dans cette perspective.

Bien loin d'être une expérience désespérante pour l'individu, l'expérience du front apparaissait donc comme l'occasion privilégiée dans laquelle se révélaient un nouveau type d'homme, de nouveaux rapports entre les individus, un nouveau type de communauté et un nouveau type de chef. La tentation était grande de donner à cette expérience des prolongements politiques et sociaux et de montrer que si la guerre avait provoqué trouble et désarroi chez de nombreux soldats, elle pouvait aussi permettre de rétablir sur de nouvelles bases une communauté nationale ébranlée par la défaite et la révolution à l'image de celle qui était née dans les tranchées. Et la plupart des formations politiques du centre et de la droite, sans parler du mouvement national-socialiste naissant, ne se privèrent pas d'exploiter à leur profit l'expérience du front. L'analyse de cette exploitation jusque dans la terminologie et l'affiche serait certes un élément important pour comprendre l'évolution ultérieure de la République de Weimar, mais là n'est pas notre propos. Il nous

appartient seulement ici de constater les convergences entre cette expérience et le manifestations de l'activisme contre-révolutionnaire et de voir dans quelle mesure elle a pu favoriser l'adhésion de certains individus à ses méthodes d'action.

Cette expérience fut d'abord le terrain favorable à une scission de la communauté nationale entre deux groupes qui s'excluaient radicalement. Nous avons vu qu'après avoir cru pendant quelques mois à l'union merveilleuse de 1914, le combattant du front avait découvert peu à peu que cette communauté nationale retrouvée n'avait masqué que provisoirement les anciennes divisions de l'Allemagne wilhelminienne. Il avait retrouvé d'une part l'esprit de profit de la bourgeoisie d'affaires et d'autre part l'esprit de révolte contre l'ordre établi. Il avait compris que certains profiteraient de la situation pour accroître leur richesse, plus confusément il pressentait que d'autres exploiteraient la situation créée par un affaiblissement de l'Allemagne pour renverser l'ordre social et politique. Son expérience quotidienne lui avait aussi révél que c'était dans les tranchées seulement que s'était maintenue cette union sacrée de 1914 car l'arrière était déchiré par des querelles doctrinales sybillines ou des conflits d'intérêts sordides.

Le combattant du front se persuada donc que lui seul représentait la nation, que la nation trouvait son expression véritable dans la communauté des tranchées et non dans les jeux des politiciens. Aussi son attitude à l'égard des "autres" allait-elle peu à peu changer : après le mépris plein de condescendance qu'on avait affiché pendant les hostilités à l'égard de ceux qui ne comprenaient pas le sens de la lutte ou qui n'y participaient pas effectivement, vint l'animosité. Car le nombre des "autres" croissait et semblet-il parallèlement à cette croissance, les difficultés auxquelles il était confronté s'aggravaient. Quel que fût le milieu auquel ils appartenaient, les "autres", classe ouvrière ou fossiles du grand Etat-Major, bourgeois d'affaires ou intelligenzia juive, s'étaient rendus responsables de cette monstruosité qu'avait été la bataille du matériel. L'animo-

sité se transforma en haine irréductible lorsqu'on crut que la défaite était le résultat de leurs manigances conjuguées. Ainsi la constitution de cette communauté des combattants débouchait sur un antagonisme de plus en plus aigu entre ceux qui y participaient, les héros de la cause nationale, et les "autres" qu'on appela au gré des circonstances défaitistes, traîtres, parvenus, profiteurs ou rouges.

Mais au nom de quoi la communauté des combattants du front ainsi constituée pourrait-elle, une fois la guerre finie, se dresser contre les "autres" ? Au nom de la nation à laquelle l'expérience du front avait donné un sens nouveau. Certes chaque Allemand savait confusément ce qu'était la nation. Dès l'école primaire, c'était le thème de nombreuses rédactions, c'était aussi le centre de l'enseignement de l'histoire. Ernst Jünger note dans "der Kampf als inneres Erlebnis" que ce concept de patrie ou de nation avait été placé au centre de la vie de chacun "comme le soleil dans le système solaire ou le noyau dans le tourbillon des énergies de l'atome". Mais patrie et nation n'étaient connues que sous la forme de symboles : les listes de soldats morts pour la patrie gravées sur les murs des casernes et des lycées, les statues des généraux sur les places publiques, les drapeaux qui flottaient partout à l'occasion des grandes fêtes nationales. Ce sont ces symboles et ces notions "qui ont fait de la guerre une chose solennelle et puissante : nous nous sentions les héritiers et les protagonistes de ces idées qui s'étaient transmises de génération en génération et qui approchaient de leur accomplissement. Au-dessus de nos pensées et de nos actes, il y avait un devoir, le plus difficile, un honneur, le plus élevé, un but éclatant, la mort pour le pays et pour sa grandeur."(113) Mais si la guerre se trouva ainsi, dans un premier temps valorisée par cet ensemble de représentations, elle allait à son tour valoriser ces symboles et leur donner un contenu concret.

La guerre fut en effet l'expérience concrète de la nation. Elle fut considérée par les chantres de l'expérience brutale du front comme Franz Schauwecker ou Joseph Mannus

Wehner comme un miracle. Elle avait rassemblé toutes les parties de l'Allemagne, même les plus éloignées les unes des autres, elle avait fait de toutes les diversités une unité, du Bavarois et du Poméranien qui luttaient côte à côte elle avait fait des Allemands. Les particularismes s'estompaient au profit d'une entraide désintéressée de tous pour parvenir au but commun, la victoire de la nation allemande. Sur le champ de bataille était né un nouveau nationalisme pour lequel la patrie n'était plus un concept abstrait mais l'expérience d'une lutte commune et de la souffrance, à la limite même une sorte de communauté mystique avec le sol que le fer et le feu avaient labouré et que le sang versé avait fécondé.

Ainsi, après avoir désigné l'ennemi aux multiples visages, l'expérience du front avait peu à peu donné un contenu concret à des notions - patrie et nation - qui seraient les mots clés de l'activisme contre-révolutionnaire et dont la sauvegarde serait l'objectif essentiel. Mais comment châtier ces ennemis et les mettre hors d'état de nuire ? Là encore, l'expérience du front fut le système de références qui semblait devoir servir à remodeler la société et l'Etat à venir.

En effet, la communauté des combattants prit une valeur exemplaire pour la constitution de la société future : cette camaraderie née de la souffrance et du danger était l'image de ce que pourrait être à l'avenir une société ignorant les calculs et les intrigues, où chaque individu serait jugé sur sa valeur personnelle et non en fonction de critères abstraits ; une société où l'homme et non plus la technique dont on avait tant souffert, jouerait le premier rôle, une société enfin d'où les distinctions entre classes sociales auraient disparu car la vie au front avait gommé les différences entre bourgeois et ouvriers. C'est une société sans classes qui serait née, selon Friedrich Georg Jünger dans l'expérience du front :"la ligne de démarcation entre ouvriers et bourgeois n'a plus aucune signification pour lui (le nouveau nationalisme). En lui se réalise une fusion des classes en une

nouvelle unité nationaliste. Cette unité mène un combat contre ses adversaires non parce qu'ils sont des bourgeois ou des ouvriers, mais parce qu'ils ne sont pas des nationalistes. Seule la volonté nationaliste de l'individu a de l'importance, le reste ne compte pas, ni la position dans la vie, ni la fortune, ni la formation intellectuelle."(114) Si l'on célébrait la camaraderie des tranchées, ce n'était donc pas pour évoquer le souvenir d'heures difficiels vécues en commun comme on pourrait le faire entre "anciens combattants" dans une amicale régimentaire, mais parce qu'elle était le modèle de l'organisation sociale de l'avenir, cette société sans classes qui ferait disparaitre tous les antagonismes issus du développement du capitalisme.

En attendant de réaliser cette organisation sociale examplaire, cette communauté des combattants était ce que recherchèrent certains soldats désemparés après l'armistice dans les corps francs et autres formations paramilitaires de la contre-révolution. Car ils y retrouvèrent, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'analyser, la sécurité du petit groupe animé d'un même idéal et rassemblant des individus de la même trempe. Attirés par la sécurité, ils adhérèrent à l'activisme avec d'autant plus de conviction qu'ils revendiquaient pour le combattant du front un rôle décisif dans le fonctionnement de la société et de l'Etat. Lorsque quelques années plus tard Franz Seldte analysa dans "Fronterlebnis" les conséquences de l'expérience du front, il insista sans équivoque sur ce point en reprenant la légende du coup de poignard dans le dos :"Aussi longtemps que le front tint bon, l'Allemagne fut libre, libre de la tutelle de l'ennemi. L'Allemagne redeviendra libre lorsque le peuple fera cofiance à ses combattants du front, - et à la jeunesse allemande."(115) C'est la même idée qu'exprime Ernst von Salomon dans "die Geächteten" lorsqu'il décrit le retour du "front". Ces soldats qui regardaient fixement devant eux, qui provoquaient la foule avec leur pas de parade absurde car aucune musique ne l'accompagnait, étaient les seuls qui savaient vraiment ce qu'était la nation, les seuls capables donc de la faire revivre. Après avoir noté

combien avaient été gommées en eux toutes les différences sociales, il concluait sa description ainsi :"Ce n'étaient pas des gens qu'on avait déguisés, à qui on avait donné des ordres qu'on avait envoyés au front. C'étaient des hommes qui avaient obéi à l'appel secret du sang, de l'esprit. Des volontaires, d'une manière ou d'une autre, des hommes qui avaient fait l'expérience d'une communauté, qui savaient trouver les choses derrière les choses et qui, dans la guerre, avaient trouvé une patrie. Patrie, peuple, nation, voilà les grands mots, - lorsque nous les prononcions ils sonnaient faux. C'est pour cela, précisément pour cela qu'ils ne veulent plus être des nôtres, c'est la raison de ce défilé muet, puissant, ressemblant à un défilé de fantômes."(116)

La guerre venait de prendre fin, ces combattants marchaient encore car pour eux le combat continuait. Ils voulaient faire revivre la nation que la défaite avait abattue qui avait été trahie ou abandonnée par lâcheté. C'est pourquoi le jeune cadet Ernst von Salomon, à peine âgé de 16 ans, s'engagea sur l'heure pour rejoindre ces combattants : ce spectacle l'avait convaincu qu'en les rejoignant il pourrait enfin raliser ce qu'il considérait comme son devoir, sauver la nation, car eux seuls étaient capables de le faire. Il était désormais prêt à accomplir toutes les missions qui lui seraient confiées. Ainsi se manifestait déjà la force d'attraction que put exercer le "front" sur certains éléments de la jeunesse qui pour n'avoir pas connu l'expérience des tranchées n'en avaient pas moins été traumatisés par la guerre.

Mais sur quelle base réorganiser la nation comme entité politique puisque l'empire wilhelminien s'effondrait ? On ignorait tout encore de la forme constitutionnelle qui lui serait donnée, une seule chose était sûre : le rôle privilégié du combattant dans l'exercice du pouvoir politique. Mais une grande idée dominait déjà les projets d'avenir : l'idée du Reich. La guerre avait en effet redonné un contenu nouveau à la notion de Reich. Au centre de la métaphysique nationaliste et de ses excroissances politiques, cette notion

exprimait la prétention à la domination sur les hommes en s'appuyant sur une mission divine. Mais le Reich wilhelminien avait perdu le sens divin de cette mission avec sa chasse forcenée à l'argent, son matérialisme et son affairisme. De la guerre à laquelle il ne survécut pas, devait naître une nouvelle conception du Reich.

Ce nouveau Reich dont rêvaient quelques années plus tard Ernst von Salomon et les jeunes membres du Bund Oberland dont Bodo Uhse était quelque chose de plus élevé qu'une simple constellation politique ou économique. Evoquant la bataille de Langemarck, Joseph Magnus Wehner affirme :"le Saint Reich allemand n'est lié ni à des frontières ni à des pays, il est infini comme le monde lui-même, il a été institué par Dieu et donné aux Allemands avec la mission éternelle de créer l'ordre et la loi dans le monde visible."(117) Ce nouveau Reich n'avait d'autres limites que celles qui étaient assignées par la mission divine dont il émanait mais il était aussi quelque chose de plus profond qu'un Etat de type traditionnel car il avait comme fondement humain le lien du sang entre les individus. C'est dans cette perspective que la bataille de Verdun devint le symbole de la bataille pour le Reich dans la mesure où le sol sur lequel coulait le sang allemand redevenait le sol du Reich. Par là se trouvait justifié l'engagement de groupes de volontaires hors des frontières du nouvel Etat issu du Traité de Versailles : dans les pays baltes et en Haute Silésie, ils combattaient pour cette idée qu'ils se faisaient du nouveau Reich.

C'est pourquoi aussi le nouveauReich serait un Etat qui ignorerait les partis politiques et leurs appétits particuliers qui risqueraient de le détruire intérieurement."Le nouveau nationalisme" écrivait Friedrich Georg Jünger, "ne voit pas dans l'Etat une institution créée dans un but déterminé ou répondant à une utilité, ce n'est pas une communauté économique ni le garant d'un bien-être réparti équitablement, c'est une communauté de combat reposant sur le lien du sang."(11

Ainsi les combattants qui rentraient du front avaient pu, pour certains du moins, retrouver des raisons de croire à l'Allemagne bien qu'elle soit vaincue et que son peuple soit déchiré par la révolution. Ils rentraient avec la conviction qu'ils constituaient, après tant d'épreuves surmontées ensemble, l'élite nouvelle du peuple allemand, d'incarner véritablement la nation, d'être enfin appelés à faire revivre le Reich. Et ceux-là qui avaient acquis ces certitudes étaient fermement décidés à tout mettre en oeuvre pour que le passé ne ressuscite pas avec ses ferments de décadence. Comme Franz Schauwecker le proclame :"Je sais une chose : la situation ne sera plus ce qu'elle a été et même si les autres désirent mille fois et par tous les moyens la laisser en l'état, elle ne pourrait plus y rester. Car cette paix est la continuation de la guerre avec d'autres moyens, chacun rejoint son propre front, le front est maintenant un front caché."(119) Et le roman de Hans Zöberlein "der Glaube an Deutschland" s'achève sur une idée identique : "la guerre est finie, le combat pour l'Allemagne continue. Volontaires, sortez des rangs, car nous devons apporter la lumière dans un monde plongé dans les ténèbres."(120) Ces volontaires allaient s'enrôler dans les groupes de l'activisme contre-révolutionnaire qui semblaient leur promettre la réalisation de toutes leurs aspirations.

Mais ces combattants qui rentraient du front furent rejoints par de tout jeunes gens qui, trop jeunes pour être allés au front s'étaient contentés de rêver leur guerre et ne voulurent pas laisser passer l'occasion de connaitre eux aussi enfin l'épreuve exaltante du combat, tels Ernst von Salomon, Ernst Ottwalt, Bodo Uhse ou Richard Scheringer. Quant à ceux qui encore apprentis ou manoeuvres avaient découvert grâce aux conditions exceptionnelles de la guerre que le système capitaliste était responsable de tant de violences et d'horreurs, ils rejoignirent un autre activisme, convaincus qu'ils étaient que ce système ne pouvait être abattu que par la violence.

C/ Les enfants de la guerre ou ceux qui jouèrent à la guerre.

L'analyse de la composition des groupes activistes révolutionnaires ou contre-révolutionnaires, nous révèle que la génération du front n'en fut pas la seule composante. En effet, la guerre fut aussi une expérience qui, vécue sous d'autres formes que la participation aux combats, marqua profondément la tranche d'âge immédiatement inférieure à celle des classes mobilisables. La génération qui avait été trop jeune pour avoir connu le feu, vécut néanmoins des épreuves aussi bouleversantes pour son affectivité et ce bouleversement fut si profond que les sociologues et pédagogues allemands de l'après-guerre éprouvèrent le besoin d'étudier le comportement spécifique de ceux qui furent appelés les "Kriegskinder".

Ces études notaient déjà dans le portrait qu'elles traçaient de ces enfants de la guerre qu'ils se trouvaient en état de rébellion latente à l'égard de la société et de l'ordre politique. C'est par exemple ce que dénotait Hermann Kautz dans son étude parue en 1926 "Im Schatten der Schlote" lorsqu'il décrivait le comportement du jeune adolescent représentatif de cette génération : c'est un individu qui "se sent indépendant, libre, qui fume, qui transgresse les interdictions et les règlements, qui fréquente en toute quiétude les débits de boissons, qui se sent en droit l'égal de quiconque."(121) Ses traits caractéristiques sont :"l'impossibilité de lui apprendre quoi que ce soit tant il est entêté, le mépris dédaigneux de l'ordre établi par l'école, l'église, la négation de l'intangibilité de la propriété d'autrui."(122)

Ce comportement qui correspondait au désir de n'accepter aucune tutelle, de tout remettre en question et au besoin d'intervenir directement pour imposer son point de vue, se reflétait dans les différentes organisations de jeunesse qui essayèrent dès la fin de la guerre de contribuer à la

création d'un ordre nouveau en Allemagne.(123) Car ce comportement contestataire et à la limite perçu comme nihiliste par les partisans de l'ordre établi, ne resta pas celui d'individus isolés ni de bandes plus ou moins informelles : il donna leur empreinte originale aux organisations de type politique qui virent alors le jour.

Dès 1921, plusieurs études furent consacrées à l'évolution des mouvements de jeunesse au cours de la guerre et des années qui suivirent, à leur signification culturelle et politique. Revenant à nouveau sur cette période considérée comme cruciale, le sociologue Helmut Schelsky définissait après la deuxième guerre mondiale la génération des années 20 comme la "génération de la jeunesse politique". Etudiant tour à tour les organisations de jeunesse regroupant des éléments de la bourgeoisie et du prolétariat industriel, il leur trouve des caractéristiques communes :"la jeunesse politique d'origine bourgeoise se caractérise exactement de la même manière (que la jeunesse prolétarienne) par un mode de pensée simple dirigé vers l'action. Elle se rassemble de la même manière dans des organisations de masse à structures rigides, qui se fixent des tâches d'agitation et de propagande, qui recourent à la violence et à l'engagement personnel et trouvent le couronnement de leur action dans des manifestations de masse et des défilés."(124)

On mesure le chemin parcouru dans les organisations de jeunesse depuis ces groupes de rêveurs qui avaient donné à la "Jugendbewegung" allemande de l'avant-guerre son contenu idéaliste fait d'aspirations à une vie plus pure et plus simple et au retour à la nature, tel que Hans Breuer le définissait en 1901. La jugendbewegung avait conduit les jeunes garçons hors des villes au bord des lacs et dans les forêts, hors du monde moderne dans un passé mythique. "Hors des murs gris de nos cités / nous parton dans le monde" chantaient ces jeunes qui croyaient constituer un monde à part. Les organisations de jeunesse issues de la Grande Guerre firent le chemin

inverse : c'est au coeur des cités, dans les rues et sur les places publiques ou dans les usines qu'elles agirent ; elles ne fuyaient pas le réel, elles l'affrontaient pour le combattre.

Mais ces études sociologiques ne sont pas les seuls témoignages intéressants sur cette crise de la jeunesse qui déboucha, pour cetains de ses représentants sur l'engagement dans l'activisme. Des romanciers donnèrent la vie à des personnages qui vécurent cette époque de bouleversement et qui souvent n'étaient rien d'autre qu'une réincarnation d'eux-mêmes. Faisant un retour sur leur passé, puisant dans les souvenirs de ce qu'avaient été leurs années d'enfance et d'adolescence, des auteurs comme Ernst Glaeser, Johannes R.Becher, Richard Scheringer, Ernst von Salomon, WilliBredel ou Otto Gotsche nous racontent ce que fut pour eux cette période de bouleversement. Avec la guerre, l'ordre ancien sur lequel reposaient éducation et institutions avait fait faillite, les injustices étaient apparues avec plus de netteté qu'auparavant. L'adolescent n'avait plus trouvé en face de lui d'avenir défini, sa vie devenait une lutte de chaque jour pour trouver du travail, pour subsister, pour avoir quelques raisons d'espérer.

Telle était bien en effet la situation du jeune cadet Ernst von Salomon et de ses camarades dès avant la fin de la guerre :"l'extrême douleur qui nous bouleversait était d'être pratiquement exclus de tout" écrit-il dans "die Kadetten"," de ne pouvoir avoir aucune action, ni pour ni contre, d'être obligés de rester à l'écart avec notre vigueur en disponibilité, une réserve pour un front qui n'existait pas, tenus en réserve pour rien et notre volonté tendues vers un vide peuplé de fantômes, dans cette direction où il y avait tout juste un Etat et où il n'y avait plus rien qu'un sentiment général. Telle était notre crainte, il semblait que nous étions devenus superflus."(125) Alors que tout s'effritait, le front et l'Etat, ces jeunes cadets se demandaient ce qu'ils allaient devenir. S'ils trouvaient en eux-mêmes encore suffisamment de force pour braver la rue qui les conspuait, ils

ne savaient pas ce que leur réservait l'avenir. Attendre ensemble, ne pas se séparer, leur groupe était la seule certitude à laquelle ils se raccrochaient. Ils étaient prêts à tout pour qu'il survive à la débâcle.

Il n'en allait pas différemment pour ces jeunes ouvriers et apprentis de Hambourg que nous décrit Willi Bredel dans "Verwandte und Bekannte". Jugés trop révolutionnaires ou trop insensés dans leurs projets et leurs attitudes par les vieux militants sociaux-démocrates, ils formèrent des groupes autonomes, tant ils se sentaient exclus du monde dans lequel ils vivaient, même des organisations de la classe ouvrière. "Le nouveau groupe devint leur patrie. Ils possédaient à nouveau des amis, vivaient dans une communauté qui, consciente d'elle-même et sans s'en laisser détourner, allait le chemin qui lui était propre et qu'elle reconnaissait comme juste, une communauté qui ne laissait personne s'occuper de ses affaires."(126) Ce fut aussi l'expérience faite par Fritz Gretschke et Karl Tiedt dans "Märzstürme" d'Otto Gotsche : au cours des derniers mois de la guerre, ils s'étaient de plus en plus sentis exclus de toute activité par ceux-là même qui devait organiser la lutte de la classe ouvrière. C'est pourquoi ils avaient créé dans la plus parfaite illégalité un groupe spartakiste qui leur permit de distribuer des tracts de coller des affiches contre la guerre puis de contribuer parmi leurs camarades du même âge au succès de la grève générale du début de novembre 1918.(127) Ce groupe de jeunes gens travaillant dans la mine de la compagnie de Mansfeld fut alors à l'origine de la constitution du mouvement ouvrier révolutionnaire dans la région.

Comment donc ces jeunes gens avaient-ils pu en arriver à ce point de rupture et d'isolement, même au sein d'institutions qui auraient pu leur assurer certitudes idéologiques et sécurité affective ? Lorsque la guerre avait éclaté, ils avaient tout, plus ou moins confusément partagé l'enthousiasme dont Ernst Glaeser et Johannes R.Becher nous donnent une image presque identique : les drapeaux aux fenêtres et le soleil brillant sur les blés mûrs, les bouquets de

fleurs et les chants dans les rues avaient fait du mois d'août 1914 une fête éclatante pour des enfants en vacances, situation paradoxale si l'on se souvient que peu de temps auparavant tant de raisons opposaient les adolescents et les enfants aux adultes. Mais comme au front, cette expérience enthousiaste fut brève : peu à peu la réalité terne reprit ses droits, démystification progressive de ces valeurs exaltantes que la guerre avait produite pour une existence éphémère. La fin des illusions préparait cette crise de conscience et ces doutes sur l'avenir qui chez certains purent favoriser l'engagement dans l'activisme lorsqu'ils parvinrent à l'âge d'homme dans des villes secouées par la révolution et affamées par les bouleversements qui suivirent l'effondrement de l'économie et de la monnaie.

a) l'adhésion enthousiaste au monde nouveau surgi de la guerre

Pour comprendre cette évolution, il faut d'abord évoquer brièvement le malaise ressenti par la jeunesse dans les années précédant immédiatement la guerre, malaise qui sembla disparaître avec l'éclatement de celle-ci.

x le malaise de la jeunesse dans les années précédant la guerre.

En quelques mots, Ernst Glaeser traduit l'étonnement de son jeune héros dans "Jahrgang 1902" à la déclaration de guerre : il était ébloui, le monde était transformé, la guerre l'avait rendu beau. Cet étonnement était fort justifié car ces jeunes gens nés aux environs du début du siècle avaient, semble-t-il, fort peu de raisons de trouver le monde beau. On exigeait d'eux en effet une soumission presque inconditionnelle aux lois régissant la vie de famille, l'école et la société. Ils n'avaient pas d'autre prespective d'avenir que de continuer l'oeuvre du père. C'est ainsi que le procureur Gastl concevait l'avenir de son fils Hans dans le roman de Johannes R.Becher "Abschied" : "oui, les fils sont là pour accomplir les rêves des parents, ou bien, comment dirais-je,

pour mener à son terme une oeuvre entreprise par eux, ou mieux ce que les parents n'ont pas atteint, - allons, il sait bien à quoi je pense, - c'est à cela, oui, à cela que les fils sont destinés."(128) Car le fils n'était pas seulement pour un père la chair de sa chair, il était aussi l'esprit de son esprit, tant était grand l'assujettissement des adolescents au monde des adultes et à son système de valeurs.

L'avenir, c'était pour eux une voie tracée à l'avance sans aucune possibilité de s'en écarter : ou bien parce qu'il n'y avait pour un jeune fils d'ouvrier aucune promotion sociale possible, ou bien parce que le jeune fils de bourgeois devait reproduire le système et le perpétuer en prenant la place du père. Quiconque osait s'insurger contre ces mécanismes devenait un marginal et pour un fils de bourgeois, c'était la rupture complète avec le milieu familial, l'aventure de la bohême ou l'engagement dans la Légion Etrangère comme le tenta Ernst Jünger. De l'avenir, il n'y avait aucun imprévu, aucun mystère, aucun merveilleux à attendre. On ne pouvait alors les trouver que dans le destin de Old Shatterhan et de ses compagnons dans les romans de Karl May.

L'avenir, c'était aussi la certitude d'une vie inauthentique. Dans une société où deux types de critères contradictoires réglaient les rapports entre individus - d'une part un système de valeurs héritées d'un passé féodal reposant sur une hiérarchie en apparence immuable et sanctifiée par Dieu, d'autre part la notion capitaliste de compétition entre individus dotés de chances égales au départ débouchant sur une lutte impitoyable pour la vie - les adolescents ne pouvaient se retrouver au sein d'un groupe vivant. Séparés par des barrières sociales quasi infranchissables à cause des traditions et des préjugés, ils l'étaient aussi par des niveaux de culture différents, déterminés par une sélection sociale stricte à l'entrée dans les établissements d'enseignement. Ces cloisonnements rigides entre groupes sociaux

différents ou antagonistes qui caractérisaient la société wilhelminienne avaient pour conséquence le renoncement de la jeunesse à ces sentiments spontanés d'amitié qui font de certains moments de la vie des expériences inoubliables. Les adolescents devaient combattre leurs inclinations pour se plier aux exigences des conventions en usage dans leur milieu. Quant à la loi sévère de la concurrence à l'interieur même du groupe social auquel ils appartenaient, elle avait pour conséquence cette méchanceté que le jeune héros d'Ernst Glaeser dans "Jahrgang 1902" décelait, malgré ses douze ans dans tous les rapports entre adultes.

Mais inauthentique car évacuant des rapports humains les inclinations, cette vie l'était aussi par le cadre dans lequel elle se déroulait au début du 20ème siècle. Pour satisfaire ses besoins matériels et son aspiration au mieux vivre, l'homme était venu dans les villes, ces monstres hérissés de cheminées, exhalant des odeurs d'abattoirs et de couloirs à l'humidité fétide, enveloppées dans des nuages de fumées grisâtres. L'homme était devenu un rat dans ces masses de pierre des "Mietskasernen" berlinoises ou dans les cités ouvrières du bassin de la Ruhr, un rat qui se terrait loin du soleil, loin des arbres et de la nature.

Quant au rôle qu'on laissait jouer à l'adolescent dans cette vie, il était très limité. C'est avec gratitude et reconnaissance qu'il devait accepter ce qu'on lui offrait et bien se convaincre qu'on ne voulait que son bien. Il devait d'abord accumuler un savoir qu'on voulait le plus vaste et le plus exhaustif possible, dans le cadre rigide d'établissements scolaires où le maître représentait l'autorité aussi bien en matière de discipline que de connaissances. C'était ensuite le refus systèmatique de toute réflexion personnelle. Le jeune adolescent était formé "en adoptant l'ordre social et l'ordre économique existant, les idées qui avaient cours sur les maîtres et les domestiques, sur la dynastie et le peuple ; et on ne parlait pas de ce dont il n'était pas d'usage

de parler."(129)

Dans cette perspective, l'école semblait avant tout destinée à briser soigneusement toute tentative de vie spontanée et autonome chez l'adolescent. L'esprit qu'avait introduit le Dr. Wulicke dans l'école que fréquentait le jeune Hanno Buddenbrook et dont Thomas Mann nous dit dans "Buddenbrooks" qu'il devait façonner des fonctionnaires dociles, devint la règle. Georg Kerchensteiner définissait ainsi l'éducation que devait donner l'école : "la valeur de notre enseignement, pour autant que de larges couches de la population en bénéficient, repose pour l'essentiel moins sur la formation des idées que sur l'éducation conséquente à réaliser un travail fait avec application, conscience, soin et propreté, dans l'accoutumance constante à une obéissance absolue et à l'accomplissement fidèle du devoir, dans l'action incessante de l'autorité en vue de développer le sens du service à accomplir."(130)

On sait que dès le début du siècle, les adolescents n'avaient pas accepté sans rechigner ce type d'éducation que la société tentait de leur imposer alors que le monde qu'elle voulait perpétuer ne les satisfaisait pas. Leur résistance passive, leur "mauvais esprit" dans les rapports quotidiens avec les parents et les enseignants, et lorsqu'ils avaient assez de détermination et qu'ils trouvaient les structures adéquates leur adhésion aux premiers mouvements de jeunesse semblèrent ébranler les fondements de la société au point que Guillaume II lui-même s'en émut et traita ce sujet dans plusieurs de ses discours. Ainsi, tour à tour ou ensemble, l'école, le milieu familial et la société bourgeoise furent l'objet de leurs critiques et de leur contestation. Si bien que les parents de ces jeunes révoltés se prenaient à douter de l'avenir du pays, tant il semblait compromis par la rébellion plus ou moins ouverte de la jeunesse.(131) Pourtant, lorsque survint la guerre, toutes les incertitudes, toutes les formes de contestation, de provocation et de révolte disparurent soudain.

x L'enthousiasme de l'été de 1914 ou la réconcialiation avec le monde.

En effet, l'enthousiasme indescriptible du mois d'août 1914 fut partagé par tous les enfants et jeunes gens qui accompagnèrent les jeunes mobilisés au long des rues, s'essayant à marcher au pas comme eux, chantant avec eux "die Wacht am Rhein" ou le "Deutschland über alles". Le jeune héros d'Ernst Glaeser n'avait que douze ans lorsque la guerre éclata mais il voulait participer à cette immense allégresse. Et c'est en des termes presque identiques que les scènes d'ivresse collective vécues par ceux qui n'avaient pas encore quitté leur enfance furent décrites par Ernst Glaser, Ernst von Salomon, Johannes R.Becher ou Richard Scheringer.(132) Car si la vieille génération, celle des pères,attendait de la guerre une remise en ordre complète du monde, ce miracle dont parlait le procureur Gastl dans le roman de Johannes R. Becher "Abschied" la jeunesse crut découvrir que la guerre pouvait avoir une influence bienfaisante sur le cours de la vie.

C'est avec ravissement que le héros d'Ernst Glaeser constatait avec ravissement cette métamorphose du monde naguère dominé par la méchanceté. "Où que je regarde, ceux qui le peuplaient s'mbrassaient. Tous étaient pleins de bonté les uns envers les autres, de même qu'autrefois ils avaient été pleins de méchanceté. Persisus et Kremmelbein, Brosius et Hoffmann, aucun ne haïssait plus l'autre. Ils buvaient ensemble, chantaient d'une même voix, leurs yeux avaient le même éclat, le monde avait rajeuni, la guerre l'avait rendu beau."(133) Certe pour ceux qui partaient pour le front, cette métamorphose du monde pouvait se comprendre. Du jour au lendemain, ils avaient été arrachés au milieu qui avait suscité leur révolte et leur dégoût, ils étaient entrés sans transition dans l'histoire. Mais les jeunes adolescents d'âge scolaire étaient restés dans le milieu qui avait suscité la révolte de la jeunesse. Comment s'explique donc cette métamorphose soudaine qui sembla s'opérer sous leurs yeux ?

Concrètement, la déclaration de guerre signifia

le départ du père et ce départ fut un premier facteur non négligeable dans la métamorphose du monde. Car si méprisable qu'eût été le père dans le monde bourgeois aux conventions étriquées, si honni qu'il eût été dans son rôle de gardien du conformisme ambiant et d'oppresseur de la spontanéité, il devint, dès que la guerre éclata, un être qu'on se mit à admirer. Si l'on trouve peu de traces de cette soudaine transfiguration du père dans le milieu où vécut et grandit le jeune Ersnt von Salomon ou le jeune apprenti Walter Brenten dans le roman de Willi Bredel, - car le conflit de générations n'était pas leur problème majeur -, Ernst Glaeser en revanche analyse cette transformation caractéristique de l'image du père en milieu bourgeois.

Après quelques inquiétudes à la déclaration de guerre car le père n'était pas parti avec les premiers convois de mobilisés, son héros fut rassuré quand il put enfin l'accompagner à la gare. Pleinement satisfait par la mobilisation de son père car il prenait place lui aussi parmi les héros, il n'aurait plus honte de ses camarades en classe. "En ces journées, nous ne pensions qu'à nos pères. Du jour au lendemain, ils étaient devenus des héros. Nous regrettions notre jeunesse car elle était une entrave à notre héroïsme. Nous aimions nos pères d'un amour neuf, sublime. Comme des modèles. Et de même qu'autrefois dans de petits détails de notre habillement, nous avions exprimé notre admiration pour les héros homériques ou les grandes figures des guerres de libération de 1813, en portant des casques grecs en tôle dorée ou des casquettes à la Lützow, de même nous nous mîmes à présent, d'une façon plus poussée, à nous modeler sur les silhouettes idéales de nos pères. Nous nous fîmes couper les cheveux à ras, au double zéro, à trois millimètres, car nous avions vu qu'on avait fait la même chose à nos pères lorsqu'ils étaient partis au front."(134)

Le père était ainsi devenu le modèle car il était le héros qui écrivait l'histoire. Le petit bourgeois avait dis-

paru sous l'uniforme de l'officier de réserve. Cet homme naguère revêtu lors de la premenade dominicale de la redingote étriquée qui laissait pointer un ventre de nanti, qui avait coutume de piquer un bleuet dans sa boutonnière et de brandir sa canne en marchant, détenait à présent entre ses mains le sort du pays.

Mais de même que la figure du père s'idéalisait au fur et à mesure que les troupes allemandes progressaient victorieusement en pays conquis, de même le fils prenait conscience de sa nouvelle importance dans le foyer sans homme. Lorsque le père de Richard Scheringer partit pour le front, l'ultime recommandation qu'il fit à son fils, - "sois brave, deviens un homme et fais plaisir à ta mère" - (135) exprimait bien tout ce qu'il attendait de lui. C'est aussi ainsi que voulurent se comporter tous ces jeunes lycéens et apprentis qui se retrouvèrent seuls, le soir, avec leur mère. Ils voulaient remplacer celui qui était parti, non seulement par leur présence mais aussi par leur aide effective lorsque les temps se firent plus durs avec la prolongation de la guerre.

Cet enthousiasme de l'été 1914 avait ainsi, semble-t-il, fait disparaître l'un des conflits qui avaient agité la jeunesse de l'avant-guerre. Là où le conflit père-fils avait troublé le calme de la vie familiale, le départ du père, sa prom otion au rang de héros facilitèrent l'adhésion des jeunes au monde des adultes qui cessa d'être méprisable. Mais tout comme le milieu familial, l'école avait suscité bien des conflits au cours des années antérieures. La guerre pouvait-elle modifier l'attitude des jeunes dont certains étaient en révolte ouverte contre l'école ?

Pour le jeune cadet Ernst von Salomon, la réconciliation avec l'école n'était pas nécessaire. En effet, la finalité de l'enseignement donné par les institutions de cadets ainsi que l'atmosphère qui y régnait, étaient fort différentes de celles que connaissait le jeune bourgeois dans son lycée. Certes une discipline rigoureuse réglait la vie du cadet, les

ordres devaient être exécutés, mais il le faisait avec joie, si durs soient-ils, car chaque acte était la preuve qu'il était capable d'affronter les difficultés et de faire partie de cette élite que constituait le corps des officiers. C'est pourquoi, comme il ne note dans "die Kadetten", les côtés négatifs de cette institution n'étaient pas insupportables pour ceux qui s'y soumettaient. En effet, matières enseingées et maîtres n'étaient qu'accessoires dans les écoles de ce type. C'était de l'instruction militaire que l'élève recevait l'essentiel de sa formation, c'est à dire l'obéissance absolue aux consignes du service. Ainsi était-il préparé effectivement au métier des armes. Cette éducation n'était pas en contradiction avec le monde dans lequel le cadet remplirait ses fonctions d'homme adulte. Le monde était simple, les cadets recevaient l'héritage que leurs pères avaient bâti de leurs mains et leur éducation leur apprenait la meilleure façon de le conserver intact.

Mais pour les autres, les lycéens, la situation était fort différente. D'une part, le contenu de l'enseignement semblait si loin de la vie, si théorique, qu'ils n'en comprenaient pas la nécessité. D'autre part, les maîtres n'étaient pas seulement les personnages guindés et un peu ridicules qu'on raillait à l'occasion. Ils pouvaient être aussi des personnages redoutables. Le type de tyran dont Leonhard Frank esquisse le portrait dans "die Räuberbande" était fréquent dans les écoles et les lycées. Mager, ce potentat à la cruauté raffinée qui savait si bien frapper de son bambour la pointe des doigts, inspirait même aux adultes de quarante ans une crainte à peu près identique à celle que ressentaient les gamins sur les bancs de l'école. Ils l'évitaient dans la rue comme s'ils se sentaient encore coupables d'une faute.

Plus fréquent et plus lourd de signification quant à la fonction sociale de l'institution scolaire était le maître officier de réserve qui concevait déjà la discipline scolaire comme une préparation à la vie de caserne. C'est Brosius dans le roman d'Ernst Glaeser "Jahrgang 1902" qui représente

ce type. Dès les premières pages du roman, il nous est présenté dans la cour de l'école comme celui qui, prenant prétexte de l'heure d'éducation physique, apprenait à ses élèves le "garde à vous", le "repos" et la marche au pas, comme celui aussi qui humiliait le jeune juif Silberstein incapable physiquement d'accomplir ces exercices, afin de susciter parmi ses élèves des réflexes nationalistes et antisémites.

Cette insatisfaction latente dans la jeunesse scolaire se dissipa presque instantanément avec la déclaration de guerre. Pour Ernst Glaeser, une cérémonie qui avait justement lieu le 2 août 1914 fut caractéristique de cette soudaine évolution. Alors qu'on distribuait les prix du concours annuel de tir, on apprit la déclaration de guerre. C'est alors que Brosius apparut, et la foule unanime l'acclama, "nationaux" et socialistes. Et le jeune héros du roman fut entraîné dans le tourbillon de l'ivresse collective, déclenchée par la bière et les chants. "Je reconnus Brosius, il était dressé debout devant moi, la stature puissante d'une nouvelle loi. Il me sourit, posa la main sur mon épaule. C'était la première fois qu'il me souriait, la première fois posait la main sur mon épaule. 'A la bonne heure' dit-il, 'un jeune garçon allemand supportera bien un verre de bière !' je me levai d'un bond, titubai, mais lorsque je vis son regard, je me mis au garde à vous et m'écriai :'A vos ordres, Monsieur le Dr. Brosius !'".(136)

De nouveaux rapports semblaient donc avoir surgi de cette situation nouvelle provoquée par le déclenchement de la guerre. Alors que l'enfant répondait par le traditionnel "à vos ordres", cette main posée sur son épaule symbolisait un lien d'un type nouveau entre le maître et l'élève. Brosius ne le poursuivait plus de son autorité tatillonne, il se présentait désormais comme l'ainé dans une communauté qui naissait : le jeune élève était à présent un jeune allemand, un individu égal en droit, invité à lever son verre avec le maître.

Et l'école devint du jour au lendemain le lieu

privilégie où la jeunesse se préparait à cette guerre que les pères faisaient déjà et qui devait lui offrir un avenir éclatant. Les années précédant la guerre s'étaient déroulées pour les écoliers et lycéens dans la morne répétition de leçons sur la fidélité au devoir, sur l'amour du service militaire, mais on n'avait aucune certitude sur l'existence de ces choses-là ni sur leur nécessité. Avec l'été 1914, tout ce qui n'était que prétexte à phrases et discours, devint la réalité de tous les jours. C'est une école entièrement transformée que le jeune héros d'Ernst Glaeser retrouva à la rentrée. Le directeur avait organisé une petite fête en l'honneur de son départ pour le front. Un élève récita un poême de Kleist, "Germania an ihre Kinder", puis le directeur s'adressa lui-même à ses élèves. C'est alors qu'au beau milieu de la cérémonie, le concierge apporta la nouvelle de la prise de Liège. Cette première grande victoire fut saluée par un hourra général et le déroulement de la fête s'en trouva entièrement perturbé. "Que disait le beau poême que nous avions appris par coeur l'année dernière pour l'anniversaire de la victoire de Sedan ? et suivant la cadence indiquée par le doigt de Brosius, deux cent cinquante garçons s'écrièrent d'une voix claire : 'où est Paris ? Paris est là, notre doigt dessus ; nous le prendrons !'"(137) Ce poême naguère creux et insipide, comme tant d'autres appris en classe et récités mécaniquement, prenait un sens nouveau. Il était à présent l'espoir de ces enfants rassemblés.

L'enseignement religieux prenait lui aussi un sens nouveau. Dieu qui était naguère le gardien ennuyeux de certains impératifs moraux, se tenait maintenant vivant aux côtés du peuple allemand. Ce n'était plus le Dieu de justice qui présent partout surveillait scrupuleusement les actes de chacun et à qui on adressait la prière du soir pour demander pardon des fautes commises, ce n'était plus non plus Jésus souffrant sur sa croix pour racheter le genre humain, c'était le Dieu des batailles comme le clama le professeur de religion : "Que tout appartienne à la patrie, tel est le suprême commandement du Dieu allemand. En ces journées de grand bouleversement, il s'es

révélé à notre peuple. Nous ne devons pas être des hommes de peu de foi. Plus il y a d'ennemis, plus Dieu est proche de nous."(138) Dieu lui-même participait donc à l'enthousiasme général, et quelques jours plus tard, le thème des punitions fut changé pour les élèves : les textes au programme n'étaient plus ceux de l'évangile de l'amour universel empruntés au Nouveau Testament maix ceux de l'Ancien narrant la conquête de Chanaan et la guerre contre les Philistins.

Ce rapprochement de l'école et de la vie devint même une participation active et directe à l'effort de guerre C'est ainsi que l'écolier Richard Scheringer participa avec les autres élèves de sa classe à la grande campagne nationale de collecte de l'or lancée sous le mot d'ordre "Gold gab ich für Eisen". Il visita toutes les maisons de son quartier, montant et descendant les escaliers. "Les gens donnent leur or", raconte-t-il dans "das Grosse Los", "je rapporte deux cents marks en or, collectés dans des cages d'escaliers claires ou sombres, élégantes ou nauséabondes. Et je reçois un diplôme d'honneur."(139) Si le père était au front, le jeune écolier faisait aussi, grâce à l'école son devoir. Dans l'exaltation des premiers jours de la guerre, on avait tout oublié des déclinaisons et des problèmes fastidieux, de la grisaille quotidienne et des vexations que faisaient subir les maîtres. Bien qu'il y eût à nouveau cinq heures de classe le matin, le jeune écolier avait conscience de vivre une grande époque.

La guerre mettait en effet un terme à cette monotone suite d'années où la seule préoccupation avait été de calculer à l'avance la part de budget familial qu'on réservait à la nourriture, à l'habillement, au voyage de l'été ou à la dot de la jeune fille qui grandissait. Préoccupation bien mince en un temps où la monnait avait la stabilité de l'or, où l'on connaissait à l'avance le rapport de ses biens, l'année où l'on serait promu ou celle du début de la retraite.(140) 1914 mit un terme à cette monotonie, ce fut l'irruption de l'inattendu dans la vie quotidienne.

Finie l'insatisfaction de cette vie sans ambition, "je respirai", note Ernst von Salomon apprenant les préparatifs de mobilisation générale. "Maintenant tout était libre et facile. Je savais ce que j'avais à faire. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Chacun à présent allait son chemin, dans une hâte silencieuse, mais empli de zèle, c'était comme si un ordre s'était imposé à tous."(141) Pendant que les plus vieux, attablés devant leur bière, discutaient de stratégie, les plus jeunes rêvaient en entendant les noms de ces villes étrangères qui tombaient une à une et s'enivraient de musique militaire, de drapeaux claquant au vent dans les rues et de défilés. Lorsqu'il vit un soir partir son père à la tête de sa compagnie, le jeune Richard Scheringer fut saisi d'une incomparable exaltation en entendant les accents des marches militaires, le grondement des véhicules, en voyant l'éclat oblique des fusils à la lueur des réverbères. "Tout était devenu différent, nouveau et libre, surtout pour nous les gosses."(142) Fini l'ennui quotidien, les drapeaux claquaient aux fenêtres, les victoires s'accumulaient, il se passait enfin quelque chose. Si naguère la jeunesse avait recherché cette nouveauté dans les jeux qu'elle pratiquait en culottes courtes, le sac au dos et en marge du monde, c'était, avec l'été 1914, la fin du jeu, une nouvelle époque commençait où chacun pourrait enfin agir en toute liberté et pourrait être soi-même.

Chaque minute donnait à chacun l'occasion de manifester son courage jusqu'aux extrêmes limites du possible et cette expérience ne fut pas l'apanage seulement de ceux qui étaient au front, elle fut aussi partagée par ceux qui jouaient sous le regard bienveillant des adultes, donnant des conseils ou approuvant d'un sourire : "dans les cours de récréation, c'étaient les instituteurs, dans les rues les pasteurs, en plein champ, les vieux paysans" note Ernst Glaeser.(143) Car ceux qui ne portaient pas encore l'uniforme jouèrent spontanément à la guerre. Les lettres du père ou du grand frère ainsi que les récits des premières offensives

fournissaient tous les éléments de ces jeux guerriers. Un jeu qui, somme toute, n'en était plus un car il était devenu une sorte de participation mystique à la lutte sur le front et les espions y étaient châtiés comme il convenait tandis que les prisonniers étaient enchainés et entrainés dans les caves. De nouvelles générations de guerriers s'entrainaient ils n'avaient qu'une hâte : montrer enfin ce dont ils étaient capables, comme leurs ainés au front. La guerre était donc partout présente, sérieuse et digne dans les sermons de l'aumônier, colorée aux fenêtres pavoisées, aventureuse dans les taillis, les chemins creux et les terrains vagues. Le monde éclatait d'une soudaine richesse que les enfants étaient avides de posséder car ils retrouvaient goût à la vie.

Cette réconciliation dans la fièvre avec un monde qu'on avait rejeté en bloc quelques années auparavant se traduisit presque immédiatement par une rapide perte d'influence des mouvements de jeunesse puis par une révision radicale de leurs objectifs. C'est ainsi que dans la jeunesse ouvrière, les jeunes et même la plupart des militants contestataires de ses organisations acceptèrent cette situation nouvelle avec autant d'enthousiasme que les autres. Ceux qui ne le partagèrent pas, - et ils étaient l'exception -, cachèrent leur désapprobation de crainte de passer pour des traîtres ou des lâches. C'est ainsi que par conviction ou sous la pression de l'opinion publique, les uns après les autres, les jeunes camarades de Hans Betzold dans le roman d'Adam Scharrer "vaterlandslose Gesellen" avaient regagné la caserne ou s'étaient engagés, c'est ainsi que lui-même avait capitulé après quelques jours d'insoumission. "Je n'ai aucune envie, explique-t-il à une amie d'être traité de lâche par le premier idiot venu, de ramper pour me cacher comme de la vermine ; je ne supporte pas cette vie. Et finalement la façon dont on se suicide n'a aucune importance."(144) On sait par ailleurs que la loi permettait la répression d'engagements politiques de jeunes de moins de 18 ans.(145)

Si la mise en tutelle des mouvements de jeunesse

d'origine bourgeoise s'était avérée plus délicate, un certain nombre de mesures l'avait favorisée (infiltration d'enseignants dans le "Wandervogel", reprise en main par l'Etat prussien à partir de 1911 de l'éducation de la jeunesse, militarisation du mouvement de jeunesse grâce au "Bund Jungdeutschland"(146)) et la pratique de jeux guerriers s'était répandue dès avant la guerre, donnant un contenu nouveau aux grandes randonnées pédestres des fins de semaine. Mais l'évolution la plus significative ne fut pas imposée de l'extérieur,elle s'opéra à l'intérieur même de la "Freideutsche Jugendbewegung"et fut illustrée par le changement de ton et de contenu des deux manifestes qu'elle publia à quelques mois d'intervalle. En 1913, la fête sur le "Hoher Meissner" avait été le prétexte à la publication d'une déclaration de principe qui réaffirmait avec force la doctrine de l'autonomie de la jeunesse et condamnait le patriotisme. "Avant tout, ce que nous haïssons, c'est le patriotisme stérile qui n'est qu'une débauche de mots et de sentiments, qui s'enthousiasme pour le passé, souvent aux dépens de la vérité historique et qui ne songe pas à se fixer de nouveaux buts."(147) Quelques mois plus tard, une correction importante intervint dans les termes du manifeste rédigé l'année précédente. Le texte de Marburg du printemps 1914 déclarait "les valeurs que les générations précédentes ont acquises et nous ont léguées, nous voulons les compléter en développant nos propres forces en toute sincérité sous notre propre responsabilité."(148) Une nouvelle solidarité semblait réunir donc les générations antérieures à la jeunesse actuelle autour de la notion de nation. Finalement et"en toute sincérité", les jeunes "Freideutsche" crurent à la défense de la patrie menacée mais surtout à la guerre comme possibilité d'agir en pleine responsabilité, en faisant le sacrifice de soi pour la communauté. Les jeunes adolescents avaient donc été saisis par le vaste mouvement passionnel de l'été 1914, avec toute la force de leur sensibilité, avec tous leurs rêves encore inassouvis. Mais cette fièvre résisterait-elle à la prolongation inattendue de la guerre et à ses conséquences ?

b) le monde était-il donc si beau ?

x découverte du nouveau visage de la guerre.

Peu à peu les chants se turent, on rangea les drapeaux annonciateurs de victoires, l'ivvresse collective avait pris fin. Ceux qui n'étaient encore que des enfants furent très sensibles à cette désillusion : les rêves exaltés se terminèrent brutalement sur les bancs de l'école où le travail avait repris comme si rien ne s'était passé et le soir, à la maison où l'on ne jouissait plus de la même facilité de vie, on pleurait parfois un mort. La guerre avait perdu son caractère de fête, elle devenait un travail quotidien, un "jour ouvrable" selon l'expression d'Ernst Glaeser.

C'est en effet à la maison que ce changement de décor fut le plus rapide. La mère tricotait des chaussettes et des pull-overs, cuisait de la patisserie, préparait des colis pour aider celui qui s'enterrait dans une tranchée à mieux supporter le froid ou la pluie. "La part de la guerre était calculée d'une façon pratique dans sa journée de travail. Pour elle (la mère) la guerre n'était plus un miracle, celui de la grande fraternisation, ni même le nouveau mythe du héros qu'on devait adorer sans un mot ni un geste. La guerre avait élargi leur champ d'activité, elle avait donné une matière nouvelle à leur joie de s'occuper : elle était entrée dans leur journée de travail."(149) La guerre qui enrichissait ainsi de tâches inattendues les occupations de la ménagère fut associée pour les enfants au cours du premier hiver au tricot et à la cuisson de gâteaux.

Hors du foyer, il y avait toujours quelques drapeaux aux fenêtres, mais ils se firent progressivement moins nombreux, leurs couleurs se ternissaient. Moins nombreux aussi devinrent les jours de vacance destinés à célébrer une victoire, car on parlaittoujours des mêmes localités pendant des semaines dans les communiqués. Le jeune Richard Scheringe qui passait ses vacances de Noël à Sarrebruck se souvient que dans les semaines qui suivirent cette fête, on reçut fort peu

de nouvelles de son père et de son régiment.(150) Et pourtant, alors qu'apparaissait dans les communiqués officiels le proverbial "à l'ouest rien de nouveau", une lettre du père arrivait qui racontait comment il avait subi un effroyable tir d'artillerei et qui disait que c'étaient les plus mauvais moments qu'il ait jamais vécus. Si officiellement il ne se passait rien, la guerre prenait un caractère plus acharné, plus sauvage.

Les lettres qui échappaient à la censure disaient la vérité sur la situation au front et les récits des premiers permissionnaires ne faisaient que confirmer ce qu'elles contenaient. Il n'était plus question que de déluge de fer et de feu, de trous creusés dans la boue pour s'abriter ou mourir. Pour les jeunes qui habitaient les provinces occidentales du Reich, le printemps de 1916 fut la révélation de ce qu'était la bataille de Verdun. Mieux qu'à travers les récits, ils pressentaient ce que devait être cette bataille : lorsque le vent soufflait du Sud-Ouest, l'air était empli d'un grondement sourd et continu. C'est en des termes presque identiques qu'Ernst Glaeser (151) et Richard Scheringer (152) nous en rapportent le témoignage. Ce sourd grondement qui évoquait un orage lointain, n'était-ce pas la preuve du caractère monstrueux de la bataille qui se livrait là-bas ?

Aussi le visage de la mère se faisait de plus en plus grave. Une victoire annoncée par le communiqué officiel n'en était vraiment une à présent que lorsqu'une lettre arrivait, confirmant que celui qui était au front s'en était tiré sans dommage. En effet, comme le note Ernst Glaeser, les tournées du "facteur de la mort" se faisaient de plus en plus fréquentes dans la rue.(153) C'était le prêtre qu'on appelait ainsi ; quand il apparaissait au bout de la rue, s'avançant de son pas "pastoral", chacun retenait son souffle et ne respirait que lorsqu'il avait dépassé la porte de la maison. Pour cette fois, ce serait encore chez le voisin que la mort ferait son entrée. Néanmoins l'image de la rue se modifiait : toujours plus nombreux étaient les enfants qui allaient à l'école

avec un crêpe noir au bras, toujours plus nombreuses étaient les femmes vêtues de noir qui faisaient leur marché. Y aurait-il donc plus de morts que de héros dans cette guerre ? De nombreux enfants ne comprenaient plus, pères et grands frères étaient partis en chantant, mais la guerre c'était la mort. Et elle s'inscrivait dans les journaux. Si en première page, l'optimisme provoqué par le "calme relatif" donnait le ton, la chronique locale était en grande partie occupée par des avis de décès marqués de la croix de fer. "J'étais assis là devant cette page de journal" note Ernst Glaeser,"la tête dans les mains. Tout ce que j'avais imaginé sur la guerre venait se briser devant ce cimetière des faits. Les adultes mouraient d'une mort que je ne comprenais pas à cause de sa soudaineté, de même qu'auparavant je n'avais pas compris leur vie. J'avais l'impression que les portes avaient été enfoncées et le toit soufflé."(154)

Ce premier contact avec la mort restait un motif d'interrogation bien qu'il provoquât la stupeur. Il n'avait pas à proprement parler de contenu existentiel. Que la mort pénétrât dans la maison sous les traits d'un prêtre ou sous l'apparence d'amis de la famille qui venaient annoncer une blessure grave du père - comme ce fut le cas pour Richard Scheringer -, la mort du père restait une phrase qui provoquait une nouvelle définition de la vie dont le contenu immédiat était négatif : "plus jamais père n'ira à la pêche avec moi", songe Richard Scheringer, "plus jamais nous ne boxerons ensemble, plus jamais nous n'apprendrons ensemble mes leçons, plus jamais nous ne construirons de bateaux à voile."(155) Il n'avait pas vu son père mort, il tirait seulement les conséquences d'un nouvel état de fait. Somme toute, l'enfant était conduit à repenser le monde en fonction d'une absence. Mais il lui était fort difficile de redéfinir négativement son existence. Réceptif aux impressions de la vie qui se renouvelait, l'enfant oubliait rapidement cette mort. Dans le cas de Richard Scheringer, la rentrée scolaire et le chan-

gement d'établissement après les vacances de Pâques l'y aidèrent grandement.

En fait, ce fut le spectacle de la souffrance des blessés, souvent inconnus, qui revenaient du front, qui ébranla le plus profondément la sensibilité de l'enfant. En des témoignages concordants, Ernst Glaeser et Richard Scheringer soulignent ce fait. C'est d'abord pour le jeune héros de "Jahrgang 1902" la découverte de ces blessés qui gisaient derrière les rideaux tendus aux portières des wagons-hôpitaux. L'odeur de phénol et la chaleur le firent tituber. Pourtant il accompagna un soldat grièvement blessé jusqu'à l'hôpital de la ville. Mais cet homme dont il ne voyait du visage qu'une profonde déchirure sur le front et des croûtes qui envahissaient les yeux mourut au cours du trajet. Il ne devait jamais oublier cet événement.(156) C'est de façon aussi indélébile que s'inscrivit dans la mémoire de Richard Scheringer le souvenir des blessés qu'il vit à l'hôpital où il avait dû séjourner pour une opération liée à une appendicite. "L'hôpital de Coblence est plein à craquer de blessés, on opère sans interruption, sans interruption on entend les hurlements de ceux que la douleur torture, leurs appels au secours, leurs gémissements plaintifs. La puanteur persistante du pus, l'odeur d'éther et d'iodoforme sont à la longue insupportables".(157) Ces cris et ces odeurs étaient plus chargés de signification pour une sensibilité d'enfant et plus lourds de menace que l'annonce de la mort lointaine du père. Cette découverte de la souffrance, susceptible de provoquer l'effondrement nerveux d'adultes comme Georg Trakl après la bataille de Grodek, marqua tout aussi profondément l'affectivité d'enfants qui se prirent à douter de tout ce qu'on leur avait raconté sur la guerre.

Car la guerre devait apporter, selon ses chantres, le bonheur du peuple et assurer à tous une prospérité inégalée. C'est ce qu'on répétait dans les cours d'histoire ou de géographie où il n'était question que d'accès à la mer, d'annexion du bassin de Briey pour obtenir toujours plus de

minerai de fer, d'annexion de la Belgique pour asseoir définitivement la puissance charbonnière de l'Allemagne, quant à la Pologne et à l'Ukraine, elles deviendraient à l'avenir son grenier. Tandis que les maîtres développaient ces théories, les enfants découvraient quotidiennement la faim. C'est Ernst Glaeser qui intitule un de ses chapitres de"Jahrgang 1902" "Faim",(158) c'est Richard Scheringer qui nous dit :"à cette époque commence pour moi la faim",(159) et Ernst von Salomon confirme dans "die Kadetten" "en 1917, ce fut le temps de la grande faim."(160)

La faim fut en effet une expérience collective importante d'autant que l'assiette bien remplie qu'on trouvait en rentrant chez soi était devenue depuis des dizaines d'années une certitude quasi absolue. Plus que les autres tranches d'âge, les enfants et adolescents furent sensibles aux difficultés du ravitaillement en produits alimentaires, car leur organisme exigeait plus que celui des adultes, car ils étaient aussi moins armés psychologiquement et intellectuellement pour comprendre les raisons de ces difficultés. Richard Scheringer, naguère tout heureux de ne pas devoir absorber une grande quantité de nourriture car la cérémonie du repas familial était d'un ennui sans égal, posait à présent chaque jour en rentrant de l'école la même question : "qu'y a-t-il à manger ?" Et la nourriture offerte devenait chaque jour plus mauvaise. "Le pain devient noir et collant, il est rare, le pain blanc et les petits pains sont réservés aux malades. On tartine le pain avec de la mélasse, la viande manque. Il y a beaucoup de morue séchée, de pommes de terre, de choucroute. Les premiers rutabagas font leur apparition sur les tables."(161) Quant à Ernst Glaeser, il rapporte le menu devenu désormais traditionnel :"le repas se composait de quelques tranches de saucisse maigre, de raves sculptées de façon recherchée, liées ensemble par une sauce claire, et de trois pommes de terre par personne. le pain était parfaitement utilisable pour modeler de petits bonshommes, il était comme de la terre glaise."(162) On attendait un miracle, mais la prière secrète qu'on faisait toujours avant de se mettre à

table restait sans effet.

Et les cadets eux-mêmes, bien qu'appartenant à un milieu privilégié, connaissaient aussi ces difficultés quotidiennes. Après avoir énuméré ce qui constituait les menus ordinaires, - purée de haricots, rutabagas, margarine, miel synthétique, boulettes dites "de viande" - Ernst von Salomon constatait combien la préoccupation de la nourriture devenait toujours plus envahissante. "Dans l'échelle de nos sentiments, et de nos rêves, la raréfaction progressive des produits alimentaires nous avait fait passer du simple plaisir de bouffer de la joie délectable de se remplir la panse, au désir furieux de savourer des mets délectables au palais. Finalement, nous étions parvenus à un stade où le fait de rassasier, d'apaiser tout simplement cette faim qui nous tenaillait et nous rongeait perpétuellement, devenait le souhait qui étouffait et éclipsait tous les autres."(163) S'il était naguère inconvenant dans des institutions de ce genre de parler des "besoins du ventre", à présent la faim était devenue une présence quotidienne si obsédante que tous les usages étaient renversés, la nourriture était devenue le souci majeur de la journée.

Mais la faim eut d'autres conséquences que cette sensation constante d'insatisfaction. Elle fut d'abord au sein de tous les groupes d'individus, - famille, école, collectivités de tous ordres - la cause de multiples rivalités qui altéraient gravement les relations humaines. Ernst Glaeser raconte comment elle contribua à détruire l'unité des familles. Les enfants se volaient mutuellement leur ration pendant que la mère leur donnait une partie de la sienne. A l'école, l'élève se damndait s'il resterait encore quelque chose lorsque le plat parviendrait en bout de table. Les cadets ne se comportaient pas autrement. Leur regard anxieux suivait le plat lorsqu'on l'apportait, raconte Ernst von Salomon, ils voulaient ainsi détecter à l'avance les pommes de terre qui étaient gâtées.(164) Chacun enfin observait le voisin, épiait tout ce qui entrait chez lui comme victuailles, le jalousait s'il recevait des parents ou amis habitant à la campagne ce

beurre ou ces oeufs devenus introuvables. Placée au centre de la vie, la faim suscitait des situations conflictuelles au niveau le plus primaire, c'était la redécouverte dans l'existence quotidienne de l'homme de la loi qui présidait à la vie animale, la recherche ininterrompue de la nourriture nécessaire à la survie.

La faim fut ensuite la cause de troubles physiologiques qui altérèrent la santé des jeunes. Sans parler de l'amaigrissement général de la population noté par tous les observateurs, il est possible de trouver d'autres manifestations de ces malaises. Ernst von Salomon analysant l'état de santé des jeunes de son âge, constate dans "die Kadetten" :"la lassitude s'était emparée de nous, elle nous faisait exécuter les mouvements quotidiens de notre service avec une apathie qui grandissait dans les heures précédant immédiatement midi au point de devenir une lourde somnolence."(165) De plus les organes affaiblis ne résistaient plus à la maladie. Avant les grandes épidémies de grippe de la fin de la guerre, c'était la dysenterie qui commençait ses ravages. C'est ce que raconte une mère à son fils dans "Jahrgang 1902" : "Kathinka est à l'hôpital, elle a la dysenterie. Cette maladie sévit dans de nombreuses familles, car par suite de la faim, les gens se sont jetés sur des fruits verts ou à moitié mûrs. Et ils les ont dévorés crus. Aucune pomme ne peut plus mûrir sur l'arbre. Les enfants sillonnent les routes et font tomber les fruits verts de arbres."(166) Quant au jeune Richard Scheringer, son état général déficient provoqua, après l'appendicite déjà évoquée, une bronchite post-opératoire qui le retint au lit plusieurs semaines et nécessita une convalescence de plusieurs mois, il n'était plus question pour lui d'aller à l'école car le coeur ne fonctionnait plus régulièrement. Il dut finalement suivre une cure à Bad Wiessee et perdit une année scolaire entière.(167)

Ainsi la guerre accumulait peu à peu des expérience que les enfants et adolescents enthousiastes de 1914 n'avaient pas prévues ni même pu imaginer. La guerre de 1917 était deve-

nue une tâche quotidienne qui comme toute routine excluait le merveilleux et l'inattendu. Elle avait fait pénétré dans un monde naguère protégé da souffrance et la mort, elle leur faisait enfin connaitre la faim et la maladie. Ces expériences brutales ne devaient pas rester sans effet. Elles les amenèrent inévitablement à s'interroger en eux-mêmes ou avec d'autres sur le sens véritable de cette guerre, et par là, à remettre en question tout ce qu'on leur avait fait croire, notamment que le monde s'était radicalement transformé.

x la fin d'une mystification.

Il semble que c'est le père qui tout d'abord eut à souffir de cette interrogation. Il perdit peu à peu ce prestige que la guerre à ses débuts lui avait conféré. Son départ et sa promotion au rang de héros avaient apaisé les conflits au sein de la famille. Mais si la guerre en se prolongeant révélait que les morts seraient peut-être plus nombreux que les héros survivants, elle révélait aussi que tous les survivants n'étaient pas des héros. Celui qu'on avait tout d'abord pris pour un héros se souciait à présent de détails matériels incompatibles avec l'image traditionnelle du héros. Par ses lettres on apprenait qu'il pouvait avoir froid ou faim comme n'importe qui, trouer ses chaussettes et s'enrhumer. L'uniforme glorieux cachait mal l'individu de tous les jours, celui qui se préoccupait de ses caleçons, de ses chaussettes et de ses rhumes. Mais ces lettres révélèrent aussi que cet homme de tous les jours pouvait avoir peur, mentir, être lâche même.

Le mensonge avait en effet permis au début de la guerre à tous ceux dont l'existence civile sans gloire n'avait été qu'humiliation et subordination, de faire croire pour un temps à leurs proches qu'ils étaient devenus des héros de légende. C'est ainsi que le groupe d'enfants du roman d'Ernst Glaeser "Jahrgang 1902" avait trouvé dans les lettre du père de l'un d'entre eux tous les détails nécessaires à l'organisations de leurs jeux guerriers. Chaque semaine, "il écrivait des récits exacts de combats, il décrivait les patrouilles

de nuit, les sentinelles abattues au clair de lune, des attaques, des escarmouches avec des chasseurs alpins, le combat pour s'emparer d'une ferme, l'incendie de villages, il donnait des indications sur l'humour dans les cantonnements, sur l'atmosphère gaie qui régnait au front, alimentée par la certitude de la victoire." Il s'avéra un jour que ces lettres n'étaient que la copie fidèle d'articles parus dans les journaux du front et le "héros" qui les avait expédiées était un fonctionnaire qui rêvait d'exploits guerriers tout en administrant un dépôt d'habillement à 20km du front.(168)

La peur fut plus généralement répandue que le m ensonge aussi grossier. Si elle ne s'exprimait pas toujours en termes précis, elle était présente en filigrane, dans toutes les lettres qui se voulaient rassurantes, une fois passée l'exaltation des premières semaines.(169) Après avoir fièrement raconté à ses condisciples que son père était à la pointe des combats, l'enfant lisait à présent dans ses lettres qu'il se réjouissait d'être dans un secteur tranquille. Suivant la tournure prise par la guerre, l'enfant ne serait-il pas tenté de penser que tout ce qui aurait pu être fait, ne l'avait pas été, que la guerre ne se gagnait pas dans les bureaux et les secteurs tranquilles et que l'ardeur des pères à défendre le pays avait été singulièrement amoindrie par leur peur du danger ?

Pire que la peur, la lâcheté fut enfin la conséquence de cette prolongation inattendue de la guerre. Au début, dans l'immense fraternisation de l'été 1914, tous avaient été égaux devant l'obligation de combattre, devant le danger. Mais peu à peu, en faisant jouer ses relations personnelles, en utilisant son argent ou par le biais de la simulation, on cherchait dans tous les milieux à échapper au service en première ligne. Le médecin militaire qui décidait des affectations en première ligne et des réformes était devenu le maître de la vie, une sorte de tyran comme l'antiquité en connaissait, note Ernst Glaeser.(170) On tentait de l'influencer par des cadeaux de le tromper sur son état de santé en se privant de nourritu

quand ce n'était pas en simulant la folie. Enfants et adolescents étaient les témoins de ces manoeuvres avant de devenir des juges.

Et même lorsque les pères étaient au front, les fils pouvaient lire de curieuses lettres dans lesquelles ils faisaient appel à toutes sortes de compromissions, comme le jeune Walter Brenten dans le roman de Willi Bredel, "Verwandte und Bekannte". "Il ne pouvait s'empêcher de penser à la dernière lettre arrivée de Neustrelitz, aux plaintes et aux prières de son père pour avoir des pièces d'or et des cigares. Des pièces d'or, c'était une permission, des cigares, une existence quotidienne plus supportable. S'il recevait suffisamment de cigares, lisait-on dans cette lettre, il n'aurait plus besoin de subir chicanes et vexations, il pourrait même avoir la chance de former lui-même les jeunes recrues. Walter se souvenait aussi d'une autre lettre : mère devait aller trouver Schönhusen, il pouvait lui faire obtenir une affectation spéciale dans l'industrie, c'était possible. Dire qu'autrefois il n'avait pas eu une seule bonne parole pour cet individu ! qu'ils étaient donc tous devenus des lâches ! même père !"(171) Cette constatation amère de Walter Brenten montre à quel point la déception sinon le dégoût était grande. Même celui que secrètement on avait cru au-dessus de ces bassesses s'y abandonnait sans aucun artifice. On comprend dès lors, devant le spectacle de cette génération prête à toutes les compromissions, la réaction de Walter Brenten qui demanda à son amie Grete de faire le serment qu'ils ne deviendraient jamais, eux, semblables à ces gens-là.

Un nouveau conflit de générations semblait alors inévitable, aux causes et aux répercussions beaucoup plus profondes que celui qui avait mis aux prises les générations bourgeoises de la prospérité wilhelminienne et leur jeunesse. car il se dessinait déjà sur un arrière-plan historique et politique grave : la prolongation de la guerre puis la défaite. Comment empêcher qu'un jour ne se posent des questions sur

la responsabilité des générations d'adultes dans la défaite ou dans l'échec de la révolution ? Comment éviter du reste ce conflit, même sans tenir compte du contexte historique et politique ? Car, malgré son absence physique, le père était présent d'une façon plus irritable encore. Dans ses lettres il ne manquait jamais l'occasion de rappeler qu'il faisait des sacrifices pour ses enfants, et que ses sacrifices seraient intuiles si la jeunesse ne voulait en faire qu'à sa tête. Qoui de plus irritant pour un adolescent que d'entendre répéter ou de lire sans cesse cette phrase ! surtout venant d'un père qu'il ne connaissait plus et qui n'avait pu voir s'effectuer les transformations dans la personnalité de celui qu'il traitait encore comme un gamin.

En lisant ces mots, dit Ernst Glaser, "nous étions effrayés, c'était la voix du front, c'était la voix de ces hommes qui avaient été autrefois nos pères, mais maintenant étaient loin de nous, étrangers à nous, inquiétants, grands, trop puissants, des ombres lourdes, écrasantes comme un monument. Que savaient-ils encore de nous ? ils savaient où nous habitions, mais quels étaient nos visages, nos pensées, ils ne le savaient plus."(172) Ces pères qui ne les connaissaient plus pouvaient-ils encore les conseiller ? à plus forte raison pouvaient-ils s'ériger en juges de leurs opinions et de leurs actes ? Pourraient-ils comprendre à leur retour les aspirations nouvelles de ces êtres qu'ils avaient quittés enfants et retrouveraient adolescents endurcis par les difficultés de la vie quotidienne ?

La confrontation inévitable se rpduirait et on pressentait que ce serait une révolte contre cette génération de parents que l'on rendait déjà confusément responsable de tout et qu'on jugeait incapable de redonner au monde une figure humaine. "Avec ces vieux", note Willi Bredel, "on ne pouvait plus rien faire ; ils avaient attrapé la teigne et les pellicules, ils étaient devenus gras et lâches."(173)

Si l'autorité des adultes en la personne du père était ainsi fortement ébranlée, l'école ne sut pas conserver le prestige qu'elle semblait avoir retrouvé au moment de la déclaration de guerre. Le travail quotidien avait repris, les programmes n'avaient pas changé, les études se déroulaient comme par le passé. Quelque chose avait néanmoins changé dans les établissements scolaires : le personnel chargé de l'enseignement n'était plus le même. Les professeurs en âge de porter les armes avaient quitté leur chaire, ils étaient remplacés par des hommes de plus de cinquante ans dans l'école qui accueillait les jeunes garçons du roman "Jahrgang 1902" des infirmes, comme le sous-directeur bossu ou des malades comme le professeur de chant tuberculeux.(174) Et ces gens là, note Ernst Glaeser, étaient bien plus grincheux qu'en temps normal les vieux proches de la retraite, car ils avaient tous une maladie. Le seul personnage bien portant était le professeur de gymnastique car il était indispensable pour la préparation militaire de la jeunesse.

Dans les écoles de cadets, comme le rapporte Ernst von Salomon, la situation n'était pas différente. L'instruction militaire était assurée à présent par ceux qu'on appelait les "Landsturmonkel", généralement des officiers de réserve d'âge respectable, civils guindés dans leur uniforme, ou par des officiers d'active revenus du front avec une blessure qui les rendait inaptes au combat.(175)

Mais ce changement de personnel s'accompagna d'un brutal arrêt de toute innovation pédagogique. Au cours des années précédant la guerre, les pédagogues s'étaient préoccupés de réformer le système éducatif et les adolescents avaient été les témoins de ces quelques transformations en même temps qu'ils essayaient eux-mêmes de promouvoir des formes d'organisation leur assurant autonomie et responsabilité. Tous les efforts de renouvellement pédagogique entrepris depuis le début du siècle en matière de programmes et de méthodes par la "Schulreformbewegung" étaient d'avance voués à l'échec. Car plutôt que de favoriser le libre épanouissement

des jeunes, il s'agissait avant tout de former de nouveaux combattants capables de servir la patrie dans la plus stricte discipline. Une telle réforme pédagogique était un luxe qu'une nation en guerre ne pouvait se permettre car ses énergies devaient être mobilisées pour un seul but. La nomination en 1917 comme sous-secrétaire d'Etat chargé des affaires scolaires auprès du ministre de l'intérieur de Heinrich Schulz, représentant de l'aile droite de la social-démocratie, servit de caution socialiste à cette politique de régression. Si les enfants et adolescents d'âge scolaire n'en eurent que confusément conscience, ils constatèrent en revanche que l'école ne leur apportaient plus ce qu'ils attendaient.

En effet, dans ce monde bouleversé où les morts s'accumulaient, des professeurs dignes continuaient, impavides, à leur enseigner les verbes irréguliers grecs ou les détails de l'armure des guerriers troyens. "La guerre n'avait aucun effet sur cette école,"constate Ernst Glaeser, "elle était traitée comme un chapitre d'histoire qui n'était pas encore écrit jusqu'au bout et qu'il n'était pas question pour cette raison d'enseigner. Bien qu'il fût fréquent que le père d'un élève tombât au front, bien que le nombre de jeunes assis sur les bancs de la classe avec un crêpe noir augmentât, on ne parlait pas, du haut de la chaire professorale, de la guerre". Sur le fronton du lycée était gravée l'inscription "Wissen ist Macht". Mais savoir quoi ? on apprenait dans tous les détails l'équipement militaire des Myrmidons, la guerre n'était qu'un exercice de traduction, car il n'exitait pas d'autre guerre que celle d'Homère.(176)

Quant à la misère quotidienne, la faim en l'occurrence, on devait l'oublier à la porte de la classe. Les élèves affamés qui traduisaient alors la relation du banquet des prétendants dans l'Odyssée n'avaient pas le droit de se tromper. Devant leurs yeux dansaient des images de victuailles, l'erreur de traduction se produisait alors et tout étonné, le professeur de grec qui croyait à un manque de préparation de

la part de l'infortuné Mahr qu'il interrogeait, apprit la raison de cette erreur :"J'ai si faim ! - Faim ? le professeur se retourne comme s'il venait d'entendre ce mot pour la première fois. 'Faim ? mais qu'est-ce que cela vient faire dans notre programme ?"(177) Bien évidemment rien, aucun rapport avec le programme car ni la guerre, ni la faim quotidienne n'y étaient inscrites.

Pourtant, à l'occasion de certaines cérémonies, la guerre était à l'ordre du jour. Mais ce n'était pas la guerre telle que les adolescents se la représentaient à présent d'après les nouvelles du front ou les conditions de vie de plus en plus difficiles. Ils sentaient confusément que ce qu'on leur disait n'était qu'une falsification de la réalité. Qu'on affublât les noms des généraux d'épithètes homériques avait déjà quelque chose d'anachronique qui aurait pu prêter à sourire dans d'autres circonstances. Mais chacun savait à présent que les vrais héros de ces combats n'étaient pas les généraux et que le résultat des batailles dépendait fort peu d'eux mais plutôt de la résistance et du courage de chaque soldat, si obscur soit-il. Mais de lui, personne ne parlait encore dans les discours officiels.

De telles apologies de la guerre étaient accueillies avec un scepticisme croissant par les élèves de l'école dans "Jahrgang 1902". Un incident décrit par Ernst Glaeser, contribua à faire grandir le doute. Le Fort de Vaux était tombé aux mais des troupes allemandes et l'école fêtait cette victoire avec toute la pompe traditionnelle. Mais le directeur, au lieu de célébrer la prise du fort comme il se devait de le faire, brandit soudain une liste de morts :"Jusqu'à aujourd-hui, s'écria-t-il, j'ai calculé qu'il y a eu 100 000 morts devant Verdun."(178) Il voulait par là mettre en garde les enfants et clamer les ravages que faisaient les combats. On l'interna sur le champ dans un établissement spécialisé pour le traitement des maladies mentales. Etait-ce donc un signe de dérangement mental que de parler de morts ? Quiconque voulait

montrer la réalité de la guerre devait-il passer pour fou ?

Autre fait significatif : lorsqu'il eût été interné, ce directeur fut remplacé par le professeur de religion. La religion était donc la seule force capable de prendre la relève de l'autorité défaillante et de justifier la poursuite de la guerre. Les enfants s'étaient aperçus du changement de ton des curés et des pasteurs : le Dieu d'amour et de miséricorde était depuis longtemps devenu le Dieu des batailles qui se tenait, casqué, aux côtés du peuple allemand et l'aiderait dans son combat. On s'interrogea donc sur la valeur de cet enseignement religieux et sur le rôle de Dieu lui-même dans cette affaire. Car cette guerre durait bien au-delà de ce qui avait été prévu et n'apportait que souffrances et misères. Dieu n'aurait-il pas tenu ses promesses ou était-il moins puissant qu'on ne le pensait ? Ne serait-ce pas plutôt le rôle de ses représentants sur terre qui devait être mis en cause ? Pasteurs et curés n'auraient-ils pas menti au peuple ?

Lorsque ces questions se posèrent avec de plus en plus d'acuité, l'année 1917 était déjà bien entamée et autour d'eux les adolescents entendaient parler des premiers bouleversements révolutionnaires en Russie. Ils étaient les témoins des divergences qui s'approfondissaient entre les différentes fractions du mouvement socialiste allemand et certains socialistes n'hésitaient pas à reconnaitre qu'ils avaient été aveuglés en 1914, tel le père d'August Kremmelbein dans le roman d'Ernst Glaeser "Jahrgang 1902". Les adolescents se posèrent alors d'autres questions qui allèrent au-delà d'une interrogation sur le comportement des adultes ou sur le rôle joué par le système éducatif dans le pays en guerre. Il s'agissait à présent pour eux de savoir ce que signifierait cette guerre et quel serait leur sort dans un monde dont tout laissait déjà prévoir qu'il serait profondément transformé.

x esquisse d'une interrogation sur la guerre et le monde.

C'est sous le signe de cette interrogation que se placèrent les derniers mois du conflit pour Ernst von Salomon et ses camarades de l'école de cadets de Karlsruhe. Nous savons combien il avait été d'abord exaltant pour ces jeunes cadets à peine sortis de l'enfance de porter l'uniforme de l'Empereur et de se préparer à être les officiers de l'armée victorieuse. A la longue cependant, cette participation imaginaire ne suffit plus à satisfaire leurs aspirations. La guerre restait en dehors de l'étroit domaine dans lequel ils vivaient, malgré l'expérience d'un bombardement aérien à Karlsruhe.(179) De plus, alors qu'en temps de paix, le jeune cadet était un adolescent respecté, conscient de ses droits et de ses devoirs, il n'était plus à présent pour les officiers instructeurs qui revenaient du front qu'un enfant jouant maladroitement à la guerre. Quelque peu méprisé par ses instructeurs, le cadet éprouvait aussi de la honte à n'être pas plus vieux de cinq ans car il serait alors sur le front comme ces ainés qu'il avait connus en entrant à l'école et dont certains étaient déjà morts. Il vivait en marge de l'histoire et était frustré de sa guerre. "Nous n'avions aucune idée de ce qui se passait au dehors et personne ne voulait ou ne pouvait nous en parler. Si bien que nous en étions réduits pour l'essentiel à un bizarre mélange de drapeaux et de lettres du front, de musique militaire, de sermons pour remercier le Seigneur, de discours et de récits fragmentaires qui nous parvenaient de la bouche des combattants sous des formes multiples et toujours différentes en fonction de l'optique et du tempérament de chacun. Raison de plus pour attendre avec impatience le jour où, l'affrontant de nos propres yeux et au péril de notre vie, nous serions livrés à cette violence qui nous semblait si sauvage, si effrayante, si belle avec son souffle chaud et mystérieux."(180)

Mais cette interrogation fut aussi le lot de tous les autres jeunes. Ils constataient en effet que la communauté merveilleuse de tout un peuple dans laquelle n'auraient plus joué aucun rôle les distinctions provenant de la richesse, de l'appartenance à un parti politique ou de la religion,

n'était plus qu'un lointain souvenir. Les vieilles notions de classes sociales, les préjugés traditionnels reapparaissaient aiguisant les contradictions entre fractions de la population. 1917 fut pour cette prise de conscience une année décisive. Alors que l'issue de la guerre devenait de plus en plus incertaine, les jeunes constataient en regardant autour d'eux que tous ceux qui avaient une position sociale ou de la fortune réussissaient à échapper au service en première ligne. "Des gens qui avaient assez d'argent" raconte Ernst Glaeser,"se faisaient délivrer des attestations de maladies graves par des sommités médicales ; ils devenaient soudain myopes, asthmatiques, souffraient périodiquement d'insuffisances cardiaques. Le directeur d'une usine n'eût même de cesse qu'il ne fût transporté dans une clinique psychiatrique à la suite d'une série d'accès de folie furieuse au cours desquels il mit en pièce le mobilier de son salon. Il put y rester en traitement car il eut la chance qu'on découvrît dans une branche éloignée de sa famille un cas de 'dementia praecox."(1
Quant à Richard Scheringer qui au mois de juin 1917 séjournait au bord du Tegernsee, il ne rencontrait que des gens atteints d'insuffisance cardiaque."Je m'étonne toujours qu'avec tant d'insuffisances cardiaques, aucun d'entre eux ne meure. C'est alors que l'histoire racontée par Miesen me revint à l'esprit en voyant ce général en permission qui boite tantôt de la jambe droite, tantôt de la gauche. Peut-être en est-il de même pour les insuffisances cardiaques."(182) Miesen était ce professeur qui lui donnait des lecons particulières après son appendicite. Comme ils en étaient venus à parler de la guerre, et que l'adolescent lui avait dit que des "gros" tombaient aussi, Miesen lui avait conseillé de regarder dans sa ville. Il pourrait alors voir combien nombreux étaient les colonels et généraux qui sous prétexte d'une convalescence, restaient à l'arrière.(183) Ainsi donc, ceux dont c'était le métier de se battre parvenaient à échapper au front, quant à ceux qui avaient quelque fortune ou quelque influence, ils restaient à l'arrière, occupant des postes importants dans l'économie et l'administration.

Mais même au front où soi-disant était née une nouvelle communauté de camarades, les vieilles inégalités et les conflits du temps de paix refaisaient surface. August Kremmelbein dit un jour à brûle-pourpoint à son ami, dans "Jahrgang 1902", que son père ne viendrait pas en permission pour sa confirmation. Il avait tenu des propos mettant en cause les "capitalistes" dans la poursuite de la guerre. Si son capitaine qui était au front depuis le début des hostilités avait laissé passer l'incident, le juge Galopp, originaire de la même ville que Kremmelbein et qui l'avait naguère poursuivi en justice comme "fauteur de troubles" et "élément subversif" fit tout au contraire pour obtenir une sanction. La belle phrase de Guillaume II, "je ne connais plus de partis", qui avait donné le ton à la fraternisation de 1914,n'était plus qu'un souvenir bien faible, la vieille haine contre les "vaterlandslose Gesellen" se rallumait. Et August Kremmelbein raconta :"Le juge Galopp qui veut être à tout prix nommé sous-lieutenant, a fait un rapport au régiment sur l'incident, c'est pourquoi mon père n'aura aucune permission pour le moment ni même la croix de fer pour laquelle il a été proposé depuis longtemps par son capitaine." Songuer, son ami revit dans sa mémoire l'arrestation du socialiste Kremmelbein avant la guerre et il se dit que décidément tout était redevenu comme avant.(184)

On s'aperçut aussi tout naturellement qu'il y avait toujours des riches et des pauvres, des puissants et des faibles. L'expérience de la guerre à l'arrière vécue par les jeunes à l'esprit plus critique que les adultes, fit ressentir avec une acuité croissante l'inégalité entre ceux qui se battaient et ceux qui profitaient de la situation. C'est l'époque où la jeune Richard Scheringer entendit parler en classe des luttes entre patriciens et plébéiens à Rome. Miesen, son professeur essayait ainsi de mettre l'accent sur les luttes de classes dans le passé afin que les élèves puissent eux-mêmes comprendre la signification de la situation actuelle. Au cours des leçons particulières qu'il donna au jeune garçon

convalescent, ces allusions furent moins voilées lorsqu'il parla "des petites gens de toutes les nations qui devaient payer les pots cassés afin que les 'gros' gagnent davantage." De telles idées faisaient déjà participer les adolescents, même dans les milieux aisés, aux controverses qui commençaient à agiter l'opinion publique allemande.(185) Plus précise était l'analyse à laquelle parvenait August Kremmelbein dans "Jahrgang 1902". Discutant avec son ami sur la signification du mot "capitaliste", il lui dit d'abord que le capitalisme était un système dans lequel peu de gens s'enrichissaient rapidement tandis que la grande majorité s'appauvrissait. Puis citant la lettre de son père, il expliqua qui était ce petit nombre de gens :"ce sont 1) les généraux, car la guerre est leur métier ; 2) les ministres, car ils veulent avoir la Belgique et la Pologne ; 3) les patrons des grandes entreprises car ils gagnent des millions avec leurs obus. Tu trouveras ces trois types de gens dans tous les pays. C'est pour cela que la guerre se poursuit. Ils ont en outre beaucoup de gens à leur service qui, par de beaux discours ou à l'aide d'une philosophie idéaliste endorment le peuple. Ces gens sont les curés, les enseignants, la plupart des rédacteurs de journaux et ces écrivains bourgeois qui sont trop bêtes ou trop veules pour dire la vérité."(186)

Et les expériences que les uns et les autres faisaient semblaient confirmer ces théories. La guerre pouvait enrichir certains individus et aviver les contradictions entre groupes sociaux. Le jeune Richard Scheringer qui habitait alors en Bavière, remarquait que les industriels rhénans aux bénéfices accrus par les commandes de guerre, achetaient des fermes aux environs du Tegernsee. Il y rencontra l'architecte Holl, un spécialiste de la restauration de ces maisons paysannes.(187) Il ne faisait en effet aucun doute pour la masse de la population que ces industriels gagnaient des sommes fabuleuses avec les fournitures d'armement.

S'enrichissaient aussi tous les commerçants et en général tous ceux qui avaient quelque chose à vendre car ils

alimentaient le marché noir. Le paysan, par exemple, était censé s'enrichir sur le dos du citadin. Lorsqu'il possédait bétail, basse-cour, champs, il devenait un personnage qu'on n'abordait qu'avec crainte et jalousie. "Lorsque nous entrions dans une cuisine paysanne" note Ernst Glaeser, "dans laquelle du lait frais emplissait des seaux et où un jambon se balançait dans la hotte de la cheminée, une gêne s'emparait de nous semblable à celle que ressentait August Kremmelbein et ses camarades d'origine ouvrière lorsqu'ils voyaient, il y a quelques années, un salon bourgeois avec un piano."(188) Et les enfants de la ville enviaient les paysans qui dévoraient devant eux de grosses tranches de pain couvertes de beurre. Quant aux paysans, ils se refusaient à livrer ce qui leur appartenait :"les champs sont nôtres, le blé est nôtre, les cochons sont nôtres, si les gens de la ville et les Prussiens veulent continuer à faire la guerre, qu'ils la fassent tout seuls ! nous voulons garder ce qui nous appartient."(189) Si les gens de la ville étaient dressés contre les paysans, ceux-ci ne l'étaient pas moins contre les citadins, car ils enviaient les ouvriers des usines d'armement qui étaient plus souvent qu'eux en position d'affectés spéciaux et dont les salaires étaient, croyait-on, en hausse constante alors que les prix agricoles devaient rester bloqués. Les jeunes lycéens d'Ernst Glaeser, Richard Scheringer ou les cadets condisciples d'Ernst von Salomon pouvaient ainsi constater partout combien les différentes couches de la population étaient divisées et se dressaient les unes contre les autres, chacun accusant l'autre de profiter de la guerre.

c) premiers éléments de comportements activistes.

Dans ce monde où chacun luttait pour subsister et les injustices ne faisaient que s'accroître, le désir d'activité des jeunes se tourna tout naturellement vers la satisfaction de ce besoin élémentaire de l'existence : manger. Les circonstances étaient telles que l'instinct aventureux

et avide d'action de la jeunesse s'éveilla sur les chemins qui condusiaient vers les fermes prometteuses de victuailles. On partait à la recherche d'oeufs et de pommes de terre et au retour, il fallait déjouer les contrôles de la gendarmerie. Chaque livre de beurre passée en fraude, chaque sac de pommes de terre mis en sûreté à la faveur de la nuit était fêté comme une victoire. Car le héros était à présent celui qui déjouait la surveillance des gendarmes et qui bravait l'autorité. "C'était beau et dangereux de se faufiler hors des fermes avec des oeufs défendus, de se jeter dans l'herbe quand un gendarme surgissait et de compter les minutes d'après les battements du coeur. C'était merveilleux et sublime de rouler le gendarme et, après avoir réussi une course victorieuse, d'être fêté en héros par notre mère."(190)

Parfois cependant, des incidents éclataient, tel celui raconté par Otto Gotsche dans "Märzstürme". Tandis que le groupe de ses jeunes apprentis rentrait bredouille d'une expédition à la recherche de quelques pommes de terre, un seul parmi eux avait pu en trouver. Un gendarme les découvrit et lui arracha son sac tyrolien dans lequel il les portait. L'affrontement fut évité de justesse entre Gustav Kirchner dont nous avons déjà noté les tendances à l'usage de la violence, et ce représentant de l'autorité. Il s'en fallut de peu que Gustav ne se précipitât sur le gendarme et que par mesure de rétorsion, un membre du groupe ne volât des pommes de terre dans un champ après cet épisode. Il n'en fit heureusement rien car une patrouille armée était toute proche, prête à intervenir pour protéger les récoltes. Ainsi, au coin de ce champ de pommes de terre, se trouvaient potentiellement face à face les deux formes d'activisme qui marquèrent l'immédiat après-guerre : les groupes d'auto-défense prêts à tout pour défendre la propriété et l'ordre existant et les groupes encore informels mais prêts à l'aventure et capables de s'y laisser entrainer en espérant corriger les injustices flagrantes du système.(191)

Cette révolte contre les conditions de vie imposées par la société en guerre et ce désir sinon de se faire

justice soi-même du moins de tenter par cette action directe individuelle de résoudre le problème du ravitaillement et de procéder à une meilleure répartition des richesses, n'était-ce pas déjà l'école de l'activisme ? Mais cet héroïsme qui consistait à conquérir une livre de beurre ou quelques pommes de terre pouvait-il être considéré par tous comme un idéal authentique ? Certainement pas par Ernst von Salomon, pour qui cette lutte pour la vie avait quelque chose de bassement plébéien et de dégradant.

Il ressentait déjà en lui-même combien la satisfaction de ses besoins élémentaires était devenue une préoccupation obsédante au point qu'il s'était laissé aller lui-même à se glisser hors de sa chambre en pleine nuit pour recevoir des petits paquets de nourriture que lui donnait la cuisinière du mess. Mais il était torturé par la mauvaise conscience, sa conduite était indigne d'un cadet.(192) Aussi, après avoir renoncé à ces escapades nocturnes sur le conseil de son sergent à qui il les avait confessées, il n'en fut que plus dur dans ses jugements sur les civils de la ville. Non contents de se moquer de ces gamins déguisés, ceux-ci oublieux de leur devoir qui aurait consisté à supporter les privations avec dignité et à ne pas enfreindre la législation en vigueur par respect pour le "front", trafiquaient et revendiquaient. Alors que le devoir de tous aurait dû être de lutter sans défaillance, les cadets entendaient partout au coin des rues de Lichterfelde, des individus haranguant la foule pour exiger du pain et la fin de la guerre. Ils voyaient aussi le laisser-aller croissant des foules, les premiers mouvements de révolte. Ils arrivaient à l'âge adulte dans un monde qui selon eux n'avait plus aucun sens des valeurs, où une révolution semblait se préparer qui se ferait non sous la bannière d'un idéal mais au nom de la faim et de la misère. Ne seraient-ils pas tentés dans un sursaut de légitime défense d'intervenir pour éviter que ces masses abusées ne précipitent la nation dans le chaos et l'abîme ?

Le danger était de plus en plus grand eu égard aux

réactions d'une population qui souffrait de privations, qui certes continuait à faire son devoir, mais sans conviction, et qui admettait de moins en moins la perspective d'une prolongation de la guerre dont l'issue était plus incertaine que jamais. Les masses ne voyaient plus par quel moyen pourrait se terminer cette guerre. Elles réclamaient que quelque chose se produisît pour ramener la paix, cette paix que manifestement ni l'Empereur, ni le gouvernement ni les chefs militaires ne pouvaient obtenir par leurs méthodes. Et cet état d'esprit s'était emparé de toutes les couches de la population qui se sentaient économiquement et socialement opprimées.

Cet état d'esprit était aussi celui d'une partie de plus en plus importante de la jeunesse. Les adolescents avaient découvert que la guerre était autre chose que ce qu'on leur avait raconté et promis. Elle signifiait privations et mort, hypocrisie et inégalités accrues. Ils avaient découvert que leurs parents et les adultes en général s'étaient trompés et les avaient trompés, que l'école voulait tout ignorer de cette situation, que le monde enfin dans lequel ils avaient cru trouver l'idéal et l'aventure n'était préoccupé que d'affaires et de profit. On comprend donc leurs premières réactions négatives à l'égard des institutions, de la cellule faimiale à l'école en passant par l'autorité de l'Etat. Pour l'instant il n'était question que de berner les gendarmes chargés de faire appliquer les règlements concernant la circulation des denrées alimentaires et le contrôle du ravitaillement. Mais un jour prochain ne seraient-ils pas tentés de s'en prendre au pouvoir politique lui-même, à l'ordre établi et à la société toute entière ?

Les milieux gouvernementaux avaient senti le danger de cette évolution possible. Ils essayèrent de lutter contre cette attitude de plus en plus contestataire de la jeunesse qu'on croyait dirigée contre la dynastie. Le 25 mai 1917, une réunion avait eu lieu au ministère de la guerre dont le but était détudier les mesures à prendre pour s'opposer au courant hostile à la monarchie. On jugea particulièrement sou-

haitable une campagne d'explication par l'intermédiaire des Eglises, de l'école et des hôpitaux militaires. A l'issue de cette réunion, une résolution fut adoptée :"les enseignants et les gens qualifiés, par exemple des officiers blessés, doivent donner des conférences d'inspiration monarchiste. Les conférences doivent être nombreuses et celles destinées à la jeunesse devraient être données de préférence en dehors des heures de classe, le soir, dans un cadre relativement selennel avec grand éclairage et en présence des parents... Le clergé et l'école doivent recevoir dans ce but des instructions approfondies et énergiques, car l'ampleur du danger n'est par reconnue partout dans le pays."(193)

Le texte de cette résolution est particulièrement révélateur de l'évolution générale : les doutes qui s'étaient emparés de la jeunesse et le malaise croissant qu'elle ressentait, tels qu'Ernst von Salomon, Willi Bredel, Richard Scheringer ou Ernst Glaeser s'en firent l'écho, tels qu'ils les avaient eux-mêmes vécus, étaient d'une telle ampleur que le gouvernement avait décidé d'intervenir massivement.

Mais était-il encore temps ? Cette campagne en faveur des Hohenzollern était-elle suffisante pour mettre un terme aux désillusions et pour éviter qu'elles ne se transforment en révolte ouverte ? Quant à ceux qui, comme les cadets, condisciples d'Ernst von Salomon, ne vivaient que pour la guerre, ne seraient-ils pas tentés, par n'importe quel moyen, de conduire eux aussi leur propre guerre après avoir été frustrés de la Grande, tout en voulant empêcher qu'on porte atteinte au monde qui devait être pour eux si plein de promesses ?

En fait il était déjà trop tard, car à l'arrière de nombreux civils adultes s'interrogeaient aussi depuis longtemps sur la finalité de cette guerre et sur les responsabilités dans sa poursuite.

D/ Une autre guerre ou "l'ennemi principal est dans notre propre pays".

a) à propos du contenu donné à l'expérience de la guerre et de la signification de celle-ci.

L'expérience vécue par ces jeunes gens nous a donc montré que la guerre ne pouvait être réduite en tant qu'expérience vécue par l'individu ou la collectivité à la participation effective aux actions militaires. L'expérience qu'on pouvait avoir de la guerre avait pris d'autres formes que celle du combat de tranchées et les antagonismes qui se révélaient de façon confuse dans les témoignages que nous venons d'analyser dénotaient que finalement dans la conscience collective, le visage de l'ennemi pouvait ne pas forcément correspondre toujours à celui que son uniforme désignait comme tel de l'autre côté de la ligne du front.

Il semble en effet d'après les expériences vécues par les jeunes à l'arrière que la guerre s'inscrivit dans une réalité globale et qu'elle fit ressortir de façon aiguë certaines contradictions entre goupes sociaux déjà antagonistes en temps de paix. Ces contradictions furent perçues avec une acuité croissante car en cette période de dégradation constante des conditions de vie elles opposaient riches et pauvres, puissants et faibles. Leur découverte fut notamment à l'origine du malaise confus qu'éprouva le jeune Richard Scheringer puis de son indignation à l'égard des couches dirigeantes traditionnelles.

Mais nous avons vu aussi, par la tentative d'explication qu'en donnait le père d'August Kremmelbein dans le roman d'Ernst Glaeser "Jahrgang 1902" que la guerre ne fut pas perçue seulement de cette façon élémentaire comme révélatrice ou cause de ces contradictions entre gourpes sociaux. Bien loin d'apparaître comme la cause de ces contradictions et antagonismes, comme on ne sait quel maléfice

qui aurait perturbé les rapports entre hommes, elle s'avérait en fait en être la conséquence inéluctable. La réalité globale dans laquelle elle s'inscrivait nétait ni une fatalité inhérente à l'histoire humaine ni une irruption du mal qui aurait soudain détruit une harmonie idyllique mais bien le système capitaliste : elle n'était que la forme nouvelle et extrême que prenaient les rivalités et la concurrence entre groupes sociaux et puissances capitalistes parvenues au stade de l'impérialisme.

Arrivé à ce point de notre analyse du rôle possible de l'expérience de la guerre en tant que facteur constitutif de comportements de type activiste, il semble utile de faire le point sur les différentes conceptions de la guerre telles qu'elles apparaissent avec plus ou moins de netteté dans les témoignages étudiés.

Nous avons vu que pour les écrivains nationalistes de la lignée d'Ernst Jünger, la guerre était un phénomène naturel indépendant des réalités économiques ou politiques. C'était la forme concrète que prenait la loi suprême de la lutte pour la vie à l'échelle des nations. Dans ce cadre, elle permettait à l'individu comme à la nation de faire la preuve de leur aptitude à la survie et de leur droit à l'existence. Mais au-delà de la simple survie, elle garantissait à l'individu qui avait surmonté l'épreuve, le droit d'assumer des fonctions dirigeantes dans la société et l'Etat. Elle révélait d'autre part à la nation qu'elle était digne de revendiquer l'hégémonie sur les autres peuples. Car la guerre était vécue et présentée comme le grand bain de décantation de l'histoire, comme le processus spécifique d'éducation du genre humain. La guerre était l'école où se formaient les élites futures, elle était l'occasion pour les individus et les nations de faire la preuve de leur aptitude à affronter avec courage et lucidité le destin et la mort. On ne s'étonnera donc pas de retrouver dans les corps francs et les aventures putschistes et terroristes de la contre-révolution ceux qui crurent avoir été ainsi désignés par l'histoire.

Nous avons vu également que pour les écrivains de tendance pacifiste et humanitaire de la lignée d'Erich Maria Remarque, la guerre restait un phénomène incompréhensible, une sorte de parenthèse dans l'évolution de l'humanité. Elle était interprétée comme une absurdité suprême et comme la négation des valeurs morales de toute civilisation, provoquée certainement par la stupidité ou la méchanceté de quelques dirigeants. Elle était perçue comme un déchirement profond de l'existence de l'individu qui se trouvait du jour au lendemain plongé dans un autre monde où resurgissait la barbarie qu'on avait cru vaincue par des siècles de civilisation. Dans cette perspective, la guerre apparaissait comme un état d'exception horrible et absurde auquel se trouvait confronté l'individu. Il était alors obligé d'assumer tout seul la responsabilité de ses actes car aucune liaison ne semblait exister entre ses actes et les conditions politiques, économiques et sociales du temps de paix. La réaction de l'individu ne pouvait être que la révolte de l'homme bafoué, blessé et outragé dans sa dignité d'être raisonnable, ou le remords de celui qui se sentait coupable de crimes contre ses semblables. En fin de compte, la guerre était coupée de tout contexte historique et ne pouvait susciter que des conduites de fuite ou de désespoir individuel chez celui qui ne l'acceptait pas quand elle n'était pas le traumatisme déclanchant un processus de rébellion chaotique contre l'ordre existant rejeté en bloc comme celui que vécurent Ernst Toller et Max Hölz.

Mais une troisième interprétation de la guerre est possible : on la voit émerger dans la lettre du socialiste Kremmelbein à son fils (194) dans le roman d'Ernst Glaeser. Elle n'est plus considérée comme une fatalité inhérente à l'histoire humaine ni comme une parenthèse dans l'histoire ou la conséquence de la méchanceté de quelques-uns mais comme le produit nécessaire d'un certain type de société. Le mécanisme qui aboutit au déclenchement de la Grande Guerre correspondait à un stade déterminé atteint par le capitalisme dans son évolution. Dans cette perspective, la

guerre était une nouvelle manifestation de la lutte entre groupes ou puissances capitalistes, elle s'inscrivait dans le processus général de passage aux nouvelles formes que prenait l'exploitation du monde par le capitalisme. Elle n'avait donc pas éclaté de façon soudaine et imprévisible, elle était au contraire la conséquence logique et inéluctable d'une situation économique et sociale déterminée caractérisée par des tensions de plus en plus vives.

Lorsque les conditions objectives à l'intérieur d'un pays ne garantissaient plus les taux de profit élevés pour les groupes capitalistes, lorsque par exemple les profits étaient amoindris par les revendications ouvrières formulées par des organisations puissantes ou menacés par la concurrence que faisaient d'autres producteurs apparus sur le marché international, ces groupes cherchaient par tous les moyens sinon l'adcroissement du taux de profit du moins son maintien au niveau antérieur. Dans ce but, ils tentaient d'exporter du capital à l'étranger où les taux de profit seraient plus élevés par un abaissement de la masse salariale grâce à une main d'oeuvre moins exigeante.(195) Dans ce but ils pouvaient aussi tenter de prendre le contrôle soit de nouveaux marchés susceptible d'absorber une production accrue, donc garantissant le maintien d'un taux de profit élevé, soit de nouveaux territoires où ils trouveraient des matières premières à des prix plus avantageux donc garantissant une diminution notable des coûts de production. Il n'existerait donc pas de rupture fondamentale entre temps de paix et temps de guerre mais seulement une modification des formes que prenait le processus d'exploitation des ressources naturelles et des forces productives, modifications imposées par certaines données d'ordre technologique, économique ou social. Ernst Jünger ne s'y était pas trompé, lui qui dénonçait la perversion de la guerre par le système capitaliste qui en faisait une nouvelle forme de concurrence entre producteurs.

C'est cette thèse que défendit au cours d'une réunion syndicale tenue à Berlin à la fin de 1917 un partisan

de Karl Liebknecht dans le roman d'Adam Scharrer "vaterlandslose Gesellen":"Nous devons nous en tenir à ce que nous enseigne depuis longtemps le socialisme : cette guerre n'est pas seulement l'oeuvre d'hommes méchants, de fauteurs de guerre. S'il est juste de dire que ceux qui ont jeté la torche dans le tonneau de poudre ont donné le signal du carnage universel, il est aussi juste de dire que les gouvernements et les diplomates des classes dirigeantes n'ont été que les instruments permettant aux classes dirigeantes de réaliser leur plan. La guerre n'est rien d'autre que la poursuite de la politique capitaliste par d'autres moyens. Le mode de production capitaliste se développe suivant des formes obéissant à des lois déterminées. La petite entreprise cède la place à la grande, la grande entreprise, propriété individuelle, cède la place à la société par actions. La grande industrie accroit à un rythme toujours plus fou la fabrication de marchandises. Ce qui commence à présent, c'est la grande compétition pour écouler ces marchandises sur le marché mondial, c'est le combat pour la place au soleil, c'est l'époque de l'impérialisme. Des goulots d'étranglement empêchent l'écoulement des marchandises, le prolétariat doit chômer et souffrir de la faim parce qu'il produit trop : l'ordre reposant sur la propriété privée arrive au point où la crise engendrera la catastrophe."(196)

L'intervention de ce militant membre d'un groupe spartakiste s'avère particulièrement instructive dans la perspective d'une nouvelle définition de la guerre. Elle met en effet en relief les trois phases principales dans l'évolution du système capitaliste. La première phase, qui est caractérisée par la petite entreprise,correspond à la période de la libre concurrence du 19ème siècle. Les prix et par là les taux de profit étaient réglés par la loi de l'offre et de la demande. De l'Etat, le capitaliste n'attendait que des interventions limitées : l'abolition des contraintes qui pesaient sur la circulation des individus afin d'accroître la main d'oeuvre disponible, - d'où la remise en question des struc-

tures féodales qui liaient l'individu à la terre et à son maître -, l'abolition des contraintes qui pesaient sur lacirculation des marchandises, - d'où la revendication de l'abaissement des droits de douane pour faciliter les courants commerciaux et l'importation de produits alimentaires bon marché. A cette période succéda celle de la grande entreprise qui correspondait à un accroissement rapide de la production lié aux progrés des techniques. Dès la fin du 19ème siècle se constituèrent des sociétés par actions seules capables financièrement de faire face aux exigences d'un développement des capacités de production sans cesse croissant. La tendance dominante ne fut plus alors celle de la libre concurrence. Bien que celle-ci soit toujours exploitée comme argument idéologique dans la défense et illustration du capitalisme sous la forme de la perversion de la notion de liberté réduite à la liberté d'entreprise et de l'appel à l'initiative individuelle comme seul moteur du progrès collectif, on assistait à la constitution de groupes monopolistiques, trusts, cartels, konzerns, destinés à organiser et réguler la production dans certains secteurs importants de l'économie, à fixer les prix en dehors de toute considération de concurrence et à délimiter les parts du marché revenant à chaque producteur participant à l'association. Mais un tel système de production devait rapidement faire éclater les limites nationales des économies pour des raisons bien évidentes (assurer les approvisionnements en matières premières en quantités toujours plus importantes et l'écoulement des produits fabriqués). La logique de cette évolution voulut que le capitalisme s'oriente vers une politique extérieure active, c'est à dire vers la conquêtes de marchés extérieurs nouveaux, et parallèlement vers la conquêtes de territoires riches en matières premières, c'est à dire en fin de compte vers l'impérialisme.

C'est alors que le capitalisme exigea de l'Etat qu'il joue un rôle autre que celui qui lui incombait précédemment : pour la conquête des matières premières et des marchés indispensables, il attendit une aide totale de l'appareil d'Etat. Ainsi apparut progressivement la nécessité d'une colla-

boration de plus en plus étroite des groupes monopolistiques et de l'appareil d'Etat, ce que Lénine appelle dans "Krieg und Revolution" "la fusion de la puissance gigantesque du capitalisme avec la puissance gigantesque de l'Etat pour ne former qu'un mécanisme unique."(197) Ainsi s'était engagé un processus qui aboutissait à la "fusion toujours plus étroite de l'Etat avec les groupes capitalistes tout-puissants."(198)

Il ressort de cette analyse que la guerre n'avait pas été déclenchée par on ne sait quelle fatalité inhérente à l'histoire humaine, à l'agressivité naturelle de l'homme ni par on ne sait quelle irruption du mal ou de la bêtise dans les rapports entre hommes et entre nations. Elle avait été le seul moyen pour certains groupes capitalistes d'assurer leur hégémonie en Europe, voire dans le monde. C'est cette fonction de la guerre que Hans Betzold, le personnage central du roman d'Adam Scharrer, définit de façon concise mais directe :"je vois que le capitalisme devait pousser cette politique criminelle jusqu'à son paroxysme, parce que l'avidité de profit a fait de la planète entière son terrain de chasse et que ce qui vient de s'enflammer, c'est la lutte des brigands entre eux."(199)

La guerre était ainsi démystifiée, débarrassée de son aura magique, elle s'avérait n'être qu'une étape dans l'évolution du capitalisme. Mais elle était aussi épurée de ce qui avait pu la faire accepter par une grande partie de l'opinion publique : il ne s'agissait plus d'une guerre défensive et ceux qui prétendaient qu'il en était ainsi ne propageaient que des fables destinées à aveugler les peuples. C'est ce que proclamait l'un des participants à une réunion illégale tenue par des militants socialistes de l'opposition alors que le deuxième hiver de guerre avait commencé : après avoir rappelé les revendications des milieux capitalistes allemands (annexion de la Belgique et de nouveaux territoires en France, report des frontières à l'Est, conquêtes de nouvelles colonies), il tirait la conclusion suivante :"Il ne s'agit plus de 'défendre la patrie', il s'agit de la défense d'inté-

rêts capitalistes dont le but est d'asservir d'autres peuples et d'opprimer par la force des territoires étrangers."(200)

Mais au-delà de ces buts extérieurs, la guerre offrait à l'intérieur même la possibilité d'accentuer l'exploitation de la classe ouvrière dans la mesure où elle permettait sous prétexte de la nécessaire cohésion nationale et de la lutte contre les traîtres en puissance, d'abolir toutes les garanties et libertés accordées jusqu'alors aux citoyens et de réprimer par là toute opposition. De plus, sous prétexte de rationaliser et de coordonner la production dans le cadre de l'effort de guerre, cette situation particulière permettait d'accentuer la tendance à la constitution de groupes monopolistiques : les organes créés au nom des impératifs de l'économie de guerre pour répartir les matières premières et les commandes de l'Etat se transformèrent objectivement en instruments au service de certains groupes puissants pour éliminer à volonté telle ou telle entreprise en la privant de matières premières ou de commandes.

L'intérêt du roman d'Adam Scharrer "Vaterlandslose Gesellen" qui fut au moment de sa publication le premier exemple en 1930 de l'interprétation de la guerre comme forme extrême de la politique du capitalisme dans sa phase de transition vers le capitalisme monopoliste d'Etat, réside en ce qu'il nous présente un tableau complet de ce que fut la guerre dans ce contexte économique et social. Alors que les autres témoignages se contentaient de décrire les événements qui se produisaient sur le front avec leurs répercussions psychologiques sur les individus, comme si la guerre avait été uniquement l'affaire des soldats du front, alors que ceux qui nous présentent la jeunesse à l'arrière s'en tenaient à une relation tronquée de la situation dans la mesure où le vécu ne dépassait pas le stade de la pure réaction émotionnelle (faim, colère, dégoût, indignation, désespoir), et dans la mesure où seules les conséquences directes de la guerre (enrichissement de certains petits profiteurs) et non ses causes lointaines étaient envisagées, ce roman élargissait

au maximum le champ d'investigation. Adam Scharrer présentait en effet non seulement l'expérience du front mais aussi ce qui se passait à l'arrière, ce qu'il appelle le front de l'arrière. Au niveau du vocabulaire même, par l'utilisation du mot composé "Heimatfront", il montrait qu'il n'y avait aucune antinomie réelle entre le front et l'arrière qu'on se plaisait à opooser dans les autres milieux. Il y avait aussi un front à l'arrière, avec cette différence que les affrontements y revêtaient des formes spécifiques et que l'ennemi s'y présentait sous son vrai visage et non sous l'apparence du prolétaire français ou du paysan russe qu'on avait déguisés en soldats.

Il est clair que cette description d'événements se déroulant en des lieux aussi divers et rendue possible dans l'intrigue romanesque par le retour du personnage principal Hans Betzold dans l'industrie d'armement après un temps de service au front et sa réforme, était en relation étroite avec la définition qu'il donnait de la guerre. Le retour à l'arrière ne servait pas de prétexte à la description de deux mondes antagonistes comme dans les autres témoignages : il permettait au contraire de montrer les convergences entre eux. Si Adam Scharrer avait limité son champ d'investigation aux combats en première ligne, notamment sur le front de l'Est on aurait pu en conclure que la guerre n'était qu'une guerre de conquête et ce faisant, on n'aurait accordé aucune attention ou une attention épisodique au renforcement des contradictions de classes à l'intérieur même du pays, c'est à dire au caractère profond de cette guerre menée par le capitalisme luttant pour asseoir son hégémonie, même aux dépens de ceux qui luttaient pour ses intérêts.

En présentant au lecteur ce qu'il appelle le front de l'arrière, il montrait l'autre aspect de laguerre conçue comme moyen d'endiguer et d'écraser le mouvement ouvrier au moment où il s'avérait dangereux pour le capitalisme. Alors que dans les autres témoignages sur la guerre, l'accent était mis sur la vie quotidienne dans les tranchées et les épreuves que devaient affronter les combattants en première ligne,

ou lorsqu'il était question de l'arrière sur la misère matérielle et physiologique de la population civile ou sur la détérioration des relations humaines, Adam Scharrer montre les liens qui existaient à ses yeux entre le traitement qu'on faisait subir aux masses ouvrières aussi bien dans les tranchées que dans les usines d'armement, ce qui lui permettait de désigner celui qu'il considérait comme l'adversaire véritable et non celui qui était présenté comme tel aux foules mystifiées.

b) l'expérience du front vécue par un militant ouvrier.

x les difficultés d'un comportement déviant dans l'atmosphère du mois d'août 1914.

Dès le début du roman, Hans Betzold nous est présenté comme un ouvrier qui refusa la gigantesque mystification qui accompagna la déclaration de guerre avec ses cortèges enthousiastes et ses manifestations de "fraternisation nationale", avec ses discours et ses manifestes enflammés sur la défense de la patrie et ses centaines de milliers d'engagements volontaires. Ce n'est pas la moindre des originalités de ce roman que cette attitude d'emblée critique à l'égard des événements et du climat d'ivresse collective. Contrairement aux autres personnages des romans prenant pour thème la guerre et présentant l'inévitable description des pulsions irrationnelles de l'été 1914, Hans Betzold était le personnage exceptionnel qui avait tenté de résister à ces pulsions et d'agir en conséquence. Pourtant rien ne le désignait auparavant comme l'un de ceux qui animeraient la grève des ouvriers des usines d'armement de janvier 1918, c'est à dire comme l'un des premiers représentants de l'activisme révolutionnaire.

Lorsque la guerre avait éclaté, il travaillait dans la banlieue de Hambourg, dans une petite entreprise d'Eilbeck. Ses camarades étaient au nombre d'une dizaine dans cette fabrique de tôles perforées. Dans cet environnement, il n'y avait rien assurément qui constituât pour ce jeune ouvrier de 25 ans les bases d'un comportement révolutionnaire.(201) "Il était

très agréable de travailler là, cette petite fabrique avait quelque chose d'idyllique au milieu de la verdure du jardin. Le cerisier près de la fenêtre, le sifflement des courroies, les trépidations de la raboteuse qui labourait en crépitant les plaques de métal moulé, le 'tsich pouf' du moteur à gaz pauvre étaient comme les accompagnements du chant des oiseaux. Le travail était supportable, une fabrique de tôles perforées. On y mettait aussi au point des machines spécialisées pour cette production et Landsberg (le chef d'entreprise) travaillait infatigablement à de nouveaux brevets. On ne regardait pas à passer une heure de plus sur le travail, ce qui comptait, c'était seulement la qualité. Nous passions la pause de midi, une heure et demie, dans le jardin, et le salaire, 80 pf. de l'heure, était supérieur à la moyenne... Ce travail tranquille dans un quartier tranquille d'Eilbeck, c'était pour moi la meilleure des choses."(202) Tout y était en effet fort différent du monde aliénant et écrasant de la grande entreprise.

La guerre survint alors qui mit fin à cette idylle, et elle fit de lui un adversaire déclaré des thèses de l'union sacrée défendues par le parti social-démocrate. Sa situation personnelle fut profondément affectée par cet événement sur tous les plans. Il perdit immédiatement son emploi car le patron de cette petite entreprise licencia tous ses salariés dès l'ordre de mobilisation générale. Que pouvait bien faire à présent une entreprise de cette taille dont tout le personnel, y compris le patron, était en âge de porter les armes ? Deux membres du personnel avaient du reste déjà rejoint leur unité. Dans le même temps, les perspectives de sa vie sentimentale s'étaient soudainement assombries : son amie, une jeune fille qui travaillait dans une usine de caoutchouc du voisinage, le catalogua immédiatement, comme son père, parmi les lâches car il se dérobait au "devoir sacré" en refusant de se porter volontaire pour le front comme l'avait fait le frère de celle-ci. Quant aux anciennes amitiés dans le parti, elles n'avaient pas survécu à cette tourmente brutale : il avait bien manifesté quelques jours auparavant contre la guer

re avec ses camarades, mais l'un après l'autre, ceux-ci s'étaient portés volontaires pour le front ou avaient obéi à l'ordre de mobilisation.(203) Pour différentes raisons du reste : certains étaient convaincus de la justesse de la ligne politique définie par le SPD, telle qu'elle s'était exprimée dans la résolution du groupe parlementaire à l'occasion du vote sur les crédits de guerre, d'autres craignaient de passer pour des lâches et des poltrons auprès des voisins ou amis, voire de leur femme, et c'était dans la plupart des cas le motif déterminant. En l'espace de deux ou trois jours, Hans Betzold se trouva ainsi confronté à la plus complète solitude, plus de travail, tensions avec son amie, perte des camarades qui avaient partagé ses idées et ses espoirs.

Il tenta néanmoins l'aventure solitaire de l'insoumission et de la clandestinité lorsqu'il reçut l'ordre de mobilisation. Mais que pouvait-il faire ? Personne n'était disposé à l'aider, il n'y avait pas de réseau pour accueillir les insoumis, et les amis eux-mêmes n'étaient plus sûrs. Tôt ou tard, il devrait céder, car qu'importe la façon dont on se suicide, songea-t-il à ce moment-là.(204) C'est ainsi qu'après avoir passé quelques nuits dans les lieux les plus divers sous le nom d'emprunt de Kiefernholz, il se présenta à son bureau de recrutement, racontant pour expliquer son retard une histoire invraisemblable de papiers d'identité volés au cours d'un séjour dans sa ville natale. Ce retard lui valut de ne pas être incorporé immédiatement et de travailler comme tourneur pendant quelques jours dans une entreprise de munitions. Mais ce retard lui permit aussi de réfléchir à la situation et de prendre les premiers contacts avec des éléments oppositionnels du mouvement ouvrier. Il n'était plus l'individu désemparé des premiers jours de guerre. "Nous sommes cinq camarades, Alfred raconte que l'action contre la guerre va se mettre en branle, notre réunion n'est consacrée qu'à un compte rendu oral des événements, c'est Klaus qui possède le matériel en haut chez lui. Je me sens à nouveau raccroché à une idée, qui au-delà des nuages de fumée de la destruction et du flot de sang versé, est au service de l'humanité."(2

x l'expérience des périodes d'instruction.

C'est dans cette disposition d'esprit, ayant retrouvé des certitudes et des amis avec qui il put par la suite échanger des lettres et discuter, donc se conforter dans son opposition à la guerre, qu'il fut confronté avec la vie militaire puis avec l'expérience du front. La vie militaire, ce furent d'abord les périodes d'instruction. Il fut incorporé dans une petite ville du Schleswig-Holstein et d'emblée il perçut ce qu'était d'après lui le sens des exercices stupides auxquels lui et ses camarades étaient soumis :"au cours de ces deux semaines, je parvins au résultat suivant : on transforme les hommes en idiots afin que plus tard l'aspect criminel de leurs actes ne leur vienne pas à la conscience!"(206) Il s'agissait bien de supprimer toute trace de raison ou de conscience dans le comportement des individus en les habituant à l'obéissance aveugle à des ordres absurdes ou répétitifs dans le but d'en faire des instruments dociles le jour de la montée en première ligne. Puis il suivit un stage de formation de mécanicien-réparateur de pièces d'artillerie en Pologne, enfin, - mais était-ce bien une période d'instruction ? - ce fut sa réincorporation à titre de sanction disciplinaire pour le rôle qu'il joua dans les grèves de janvier 1918, épisode qui montre bien du reste que le système militaire était destiné à briser toute réaction du mouvement ouvrier allemand car l'individu ne pouvait s'y soustraire en aucune manière.

L'expérience du front, ce furent pour lui deux séjours en première ligne, l'un sur le front de l'Ouest où il connut la guerre de tranchées dans le secteur entre Metz et Verdun, l'autre sur le front de l'Est où il connut tout à la fois la vie à l'arrière en territoire polonais occupé avec l'expérience des premiers essais d'organisation de militants du mouvement ouvrier polonais et la vie dans un régiment d'artillerie chargé du soutien de l'infanterie.(207) Mais si la place réservée à ces épisodes est relativement réduite dans l'économie du roman, on ne doit pas en conclure qu'Adam Scharrer se désintéressa de l'aspect militaire de la guerre : il considère seulement que l'on ne doit pas privi-

légier le récit des combats au détriment de l'analyse de ce qui lui apparaissait comme fondamental dans la vie au front, à savoir les tentatives de manipulation des individus destinées à leur faire perdre toute conscience et le renforcement des contradictions sociales qui marquaient déjà le temps de paix. Par là, il fait de la guerre non l'école de la nation ou du désespoir, mais l'élément indispensable de la prise de conscience révolutionnaire, dans la mesure où elle balaya une série d'illusions réformistes et où elle fit apparaître en toute netteté les caractères fondamentaux du capitalisme en crise.

C'est pourquoi Adam Scharrer mit avant tout l'accent sur le caractère de la formation militaire dispensée aux recrues avant leur montée en ligne. Les camps d'entrainement étaient des lieux où les officiers d'instruction s'efforçaient d'accabler l'individu de toutes sortes de chicanes, de corvées inutiles et d'exercices épuisants. Ces officiers d'instruction, particulièrement représentatifs de la mentalité petite bourgeoise,qui voyaient dans la guerre l'occasion d'accéder à un prestige social accru et à l'honneur inespéré d'exercer des fonctions de commandement, imposaient à leurs hommes un entrainement qui allait jusqu'aux limites de leur résistance physique. De tous côtés par ailleurs, les hommes étaient harcelés par des sous-officiers ambitieux qui trouvaient dans leur comportement ou leur tenue des imperfections réelles ou supposées mais toujours jugées scandaleuses et répréhensibles. Les hommes étaient obligés de recommencer dix fois le même travail. Ils étaient exposés à la vindicte arbitraire du commandant de compagnie qui laissait ses humeurs s'exprimer par des ordres stupides ou des punitions fantaisistes. On leur inculquait toutes sortes de règles destinées à les faire combattre conformément à l'esprit et à la lettre du règlement général. Ils devaient sans cesse apprendre à se présenter devant un supérieur et réciter la liste complète de ces supérieurs.

Bref, l'absurdité de telles méthodes ne pouvait échapper à un individu à l'esprit critique comme Hans Betzold surtout lorsqu'il y fut soumis une deuxième foix, après un pre

mier passage au front de l'Ouest et après un premier séjour à l'hopital, il dut subir une deuxième période d'instruction avant de pouvoir reprendre du service à l'Est. "Comment peut-on par exemple tuer quelqu'un, songe-t-il ironiquement, si les gestes ne sont pas conformes aux gestes règlementaires ? Que doit penser "lennemi' si un soldat allemand ne porte pas la cocarde à la verticale du nez ? Frappé de stupeur, il en oublie de se mettre en marche, c'est garanti ! Et on doit nous confier même des canons ?...Je suis convaincu que notre sous-officier serait frappé de désespoir s'il savait de quelle façon horrible on se moque au front des règlements militaires. Il nous fait monter et descendre vingt fois de cheval jusqu'à ce que tout colle au quart de poil."(208)

Certes, Adam Scharrer ridiculisait comme tout un chacun le faisait à cette époque, cette stricte observance du règlement. Mais il ne se contentait pas de cet aspect superficiel qui mettait en lumière le décalage flagrant entre la théorie et la pratique : il dénonçait aussi la fonction de ces exercices stupides. Selon lui, ils étaient destinés à faire naître chez le soldat qui arrivait au camp d'instruction un complexe d'infériorité pour briser sa capacité de résistance individuelle, pour le faire douter de sa valeur. Mais ils servaient aussi à provoquer des clivages artificiels entre groupes : ceux qui avaient subi cette instruction étaient ensuite incités à se moquer de la nouvelle vague d'arrivants encore novices, ils étaient prêts à les écraser de leur nouvelle supériorité récemment acquise dans le monde de l'armée, donc à jouer le rôle de relais et d'instruments d'intégration dans le système. Ce faisant, ces méthodes d'instruction étaient particulièrement propres à empêcher dans les unités envoyées au front la naissance d'un sentiment de solidarité, elles créaient des inégalités factices entre individus que tout aurait dû au contraire rapprocher. Au-delà de l'aspect purement risible de cet entrainement, Adam Scharrer laissait donc entrevoir par l'intermédiaire des expériences de Hans Betzold, comment elles étaient destinées à supprimer la solidarité qui

était à la base de l'organisation du mouvement ouvrier et qui, transposée au front, aurait provoqué sinon un refus collectif de participer à la guerre, du moins le terrain favorable à une contestation progressive. Cette interprétation de la signification des méthodes d'instruction comme manipulation des individus, tendait à détruire l'image idyllique qui avait pu naître par ailleurs de la "communauté du front" et de la "camaraderie des tranchées" dont il faut à présent étudier quelle description et quelle analyse Adam Scharrer en donne.

x à propos de la prétendue communauté du front.

Hormis les combats, mais ceux-ci ne duraient pas au-delà d'un certain nombre d'heures consécutives, l'expérience fondamentale quotidienne et constante de cette prétendue communauté du front était l'inégalité devant la faim. Le fantassin qui était en première ligne et celui qui était en réserve à l'arrière de la ligne de feu, souffraient en effet de la faim au point que la capacité de résistance à la maladie et les performances dans les actions militaires en étaient fortement amoindries. Mais était-ce bien là le lot de tous ceux qui constituaient cette communauté du front ? Pour Adam Scharrer, il n'y avait aucun doute : les légumes secs dans les vieilles boites, le pain sec, la charcuterie de conserve, la marmelade étaient réservés aux simples soldats. Ce mauvais ravitaillement de la troupe ne s'expliquait pas seulement par les difficultés d'approvisionnement mais par l'inégale répartition entre les différentes composantes de l'armée qui reproduisait fidèlement les différentes classes de la société civile. Tandis que la cuisine réservée aux officiers était préparée avec les morceaux nobles et des aliments de qualité, on répartissait les restes "honnêtement", car il n'y avait plus rien d'intéressant à prélever, dans les abris où campaient les hommes de troupe. "On avait reçu de la viande fraiche, mais ils n'avaient droit qu'à de la morue séchée ; on avait reçu des matières grasses, mais ils n'avaient droit qu'à de la mélasse nauséabonde. On avait reçu beaucoup de beurre,

mais il n'en fut distribué que très peu. Lorsqu'on fait les comptes, on ne s'y retrouve pas, on ne s'y retrouve jamais, on ne peut pas s'y retrouver."(209) Quant aux fruits du pillage dans les villages occupés, notamment sur le front de l'Est, ils revenaient essentiellement aux officiers. "Le capitaine de brigands et ses officiers 'réquisitionnent' naturellement les meilleurs morceaux. En outre, ils ont à leur disposition toutes les réserves de la cuisine, avantages auxquels il convient d'ajouter 800 Marks par mois pour le capitaine et'seulement'600 pour les lieutenants."(210)

C'est ainsi que le front apparaissait comme la reproduction fidèle des inégalités sociales du temps de paix au niveau le plus élémentaire, celui du minimum nécessaire à l'existence. Quiconque osait protester contre cet état de fait était immédiatement suspecté de tentative de démoralisation de l'armée et s'attirait les représailles de tous ceux qui profitaient du système, surtout des sous-officiers chargés des approvisionnements pour qui il n'y avait pas de petits profits.

Parler d'une égalité de conditions de vie pour tous les membres d'une idyllique communauté du front, était pour Adam Scharrer une mystification. Bien au contraire, les différences de classes apparissent ici avec encore plus de netteté qu'en temps de paix car il s'agissait de la satisfaction des besoins élémentaires de la vie. Cette inégalité de traitement correspondait du reste à une intention délibérée. Il fallait sans doute rendre les conditions de séjour au front aussi agrables que possible à ceux que la vie n'avait pas précédemment habitués à souffrir ou à se priver. Si le prolétaire était accoutume de longue date à la fatigue physique et à une nourriture déficiente, ce n'était pas le cas de tous ces messieurs qui occupaient des fonctions de commandement. Aussi non sans ironie Adam Scharrer souligne que "c'est un fait entendu que même salaire et même nourriture détruiraient si complètement la discipline de ceux qui considèrent

la guerre comme un séjour dans une station thermale que la guerre ne durerait pas un jour de plus. C'est pourquoi on s'est arrangé partout pour mermettre à ces messieurs et à ceux qui sont moins importants, de tenir le coup."(211) Mais cette inégalité de conditions de vie correspondait aussi au désir de provoquer délibérément des rivalités entre groupes de militaires plus ou moins bien traités afin de susciter des animosités bien utiles car empêchant la formation d'un front uni des combattants contre ceux qui les exploitaient. L'illusion pour certains de pouvoir tirer quelque profit, la perversion de leur comportement qui en résultait et d'un autre côté l'hostilité de ceux qui en étaient réduits à la portion congrue et qui ne nourrissaient aucune sympathie pour ces prétendus profiteurs étaient des obstacles majeurs à la prise de conscience de la situation et à la nécessaire constitution d'un mouvement de protestation contre la guerre regroupant tous ceux qui devaient en supporter les conséquences.

En outre, ce traitement relativement mauvais de l'homme de troupe l'obligeait souvent à recourir au pillage des territoires occupés, notamment des villages et des fermes dont on venait de s'emparer pour améliorer l'ordinaire. Certes, ce recours au pillage était en théorie interdit et les chefs de section devaient intervenir pour l'empêcher. Mais que pouvaient-ils faire ? Le simple soldat, ouvrier ou paysan allemand, se transformait ainsi lui-même en exploiteur et oppresseur, forme raffinée de la corruption de l'individu qui visait à l'intégrer dans la logique de la guerre impérialiste et à le compromettre de la façon la plus vulgaire qu'on puisse imaginer.(212)

Mais Adam Scharrer montra aussi que la communauté du front, bien loin d'être cette harmonieuse coexistence de supérieurs et de subordonnés, d'individus issus de milieux sociaux et culturels différents, ne fut en fait que le lieu où s'affrontèrent ceux que déjà le temps de paix opposait entre eux. L'essentiel de la description de la vie au front dans "vaterlandslose Gesellen" est consacré à la relation d'inci-

dents et de conflits de toutes sortes entre le groupe des subordonnés et celui des supérieurs.

Nous avons déjà rencontré chez Erich Maria Remarque notamment des traces de cette démystification de la communauté du front. Il dénonçait lui aussi l'usage que faisaient certains officiers de la supériorité que leur conférait leur place dans la hiérarchie pour exploiter les soldats et les maintenir dans une position humiliante. Mais cet auteur laissait totalement de côté le lien qui existait entre les officiers et les classes ou groupes sociaux auxquels ils appartenaient en temps de paix. Il se contentait de constater un état de fait qui semblait lié au phénomène de la guerre, au port de l'uniforme et aux prérogatives conférées par un grade dans la hiérarchie, sans voir que ces officiers appartenaient en dehors de cette conjoncture particulière, à des classes ou groupes sociaux déterminés. En effet, le corps des officiers qui à l'origine était constitué essentiellement de membres de familles aristocratiques admettait de plus en plus, surtout à la suite des pertes subies au front, des fils de familles bourgeoisies. Mais l'accès au corps des officiers était alors conditionné par la possession du baccalauréat ou d'un titre admis en équivalence, c'est à dire par un niveau de culture que seuls possédaient les fils de bourgeois et il s'effectuait après ce qu'on appelait "das Einjährige" c'est à dire un temps de service d'un an qui était consacré à la préparation de l'examen pour l'obtention du grade de sous-lieutenant.(213)

Les seules critiques qu'Erich Maria Remarque adressait à ce corps des officiers étaient qu'ils n'étaient pas à la hauteur du rôle qu'ils devaient jouer. Aussi les soldats se contentaient-ils de mépriser ces individus qui tentaient de compenser leur bêtise ou leur formation insuffisante par un respect crispé du règlement et de la discipline. La révolte contre ces supérieurs, quand elle parvenait à s'articuler, n'allait pas au-delà de quelques bons tours qu'on leur jouait.

C'étaient des refus d'obéissance de type bénin, des attitudes insolentes, des injures même parfois, mais jamais cette révolte n'allait au fond des choses, car elle s'en prenait seulement aux manifestations les plus frappantes mais les plus superficielles des antagonismes de classe.

Pour Adam Scharrer, il était évident en revanche que la hiérarchie du front n'était pas le produit de la situation particulière créée par la guerre. Elle n'était pas seulement, au niveau élémentaire des conditions inégales de ravitaillement, l'image fidèle de l'inégalité des conditions économiques, elle était aussi, dans les rapports sociaux, la reproduction de ce qu'était le temps de paix. Le front n'était pas une île, un quelconque monde privilégié d'où la lutte des classes aurait disparu comme par enchantement, mais un lieu où s'affrontaient hors des cadres figés du temps de paix, les classes antagonistes en la personne de leurs représentants. Et ces heurts au niveau des individus ne pouvaient qu'exacerber les contradictions en donnant à l'adversaire un visage précis : ils préparaient les prises de conscience révolutionnaires et les engagements ultérieurs dans l'action directe. Certes, le front avait pu rapprocher les individus mais pas toujours comme l'avait cru Erich Maria Remarque pour gommer de façon idyllique leurs différences,(214) bien au contraire, dans certains cas ils les faisaient surgir avec plus d'insolence et de netteté.

Qu'on se souvienne ici, dans "vaterlandslose Gesellen", de ces conversations entre individus d'origine très différente qui eurent pour cadre un stage de formation dans un atelier de réparation de pièces d'artillerie et qui furent déclenchées par la nouvelle de l'arrestation de Karl Liebknecht à Berlin le 1er Mai 1916. La partie de cartes qui était d'ordinaire le lieu de rencontre et le symbole de la réconciliation des classes, devint le lieu d'affrontement entre le futur officier Bohne, d'origine bourgeoise, qui faisait sa période d'un an, et l'ouvrier agricole Mau, originaire du Mecklembourg. Celui-ci avait trouvé que Liebknecht

avaitraison de dire ouvertement que la guerre n'avait que trop duré et que du reste plus personne ne croyait à la véracité des informations contenues par les communiqués officiels. Bohne se contenta de traiter l'ouvrier agricole d'imbécile, et pour donner un ton plus provocateur à ses propos, il traça en l'air de sa main trois croix pour rappeler que Mau ne pouvait porter de jugements sensés sur la situation puisqu'il était à peine capable d'écrire son nom. Il avait touché l'ouvrier agricole à son point sensible. Mais comme celui-ci restait sans réponse, ce fut Hans Betzold qui intervint : après voir rappelé l'inégalité dans l'accés à l'enseignement, surtout dans les régions rurales soumises à l'aristocratie terrienne, où l'ouvrier agricole est contraint de mettre ses enfants très jeune au travail, il ajoutait :"Ne trouves-tu pas que la sagesse scolaire qu'on a donnée comme de la bouillie au biberon au riche fils de famille ne peut pas être un critère pour son intelligence ? Ne trouves-tu pas que c'est de l'insolence que de faire le fanfaron avec sa 'culture' qu'on a acquise sur le dos des enfants de prolétaires ? Peut-être verras-tu que la culture moderne, l'insolence et la plus incroyable imbecillité peuvent très bien aller ensemble ?" A quoi Bohne ne trouva pour toute réponse en abattant ses cartes sur la table que "jalousie des classes qui ne possèdent rien !"(215)

Nous sommes fort éloignés de la description de ces liens solides de camaraderie qui se seraient noués dans les tranchées entre les soldats du front. En fait, Adam Scharrer constatait non seulement que les relations entre représentants de groupes hiérarchiquement et socialement différents étaient très tendues et que le moindre mot ou acte qui pouvait être interprété comme de l'insubordination était sanctionné par une peine de prison ou une mission dans un secteur dangereux, mais que cette situation favorisait la naissance d'une conscience de classe plus aiguë à partir de l'expérience concrète d'antagonismes dans des situations où la vie de l'individu était en jeu. La camaraderie tant vantée, même par Erich Maria Remarque comme ultime recours contre le désespoir, cédait la place à la

solidarité de classe chez ceux qui étaient parvenus à échapper aux pièges que leur tendait l'autorité. Ce n'était plus alors la participation à une communauté mystique reposant uniquement sur le sentiment et aux contours diffus qui permettait aux soldats de surmonter les embûches quotidiennes et la tentation du désespoir, mais la conscience qu'ils combattaient pour une cause commune, pour la libération de l'humanité de l'exploitation capitaliste. C'étaient des considérations politiques et sociales se fondant sur une analyse de la situation qui était à la base de cette solidarité et non des réactions instinctives comparables à celles d'animaux apeurés recherchant la sécurité au sein du troupeau.

Si Adam Scharrer s'attachait à dénoncer cette camaraderie factice et illusoire, c'est parce qu'elle était exploitée comme outil de mystification des masses, pour estomper les contradictions sociales et les injustices : il y voyait la tentation d'en faire l'embryon d'une société prétendument sans classes.(216) Alors que pour Erich Maria Remarque, sans parler bien entendu d'Ernst Jünger, les différences d'origine sociale, de formation et d'éducation avaient disparu sous l'uniforme, cet idéal de fraternisation au-delà des barrières sociales n'était qu'un invention des classes dirigeantes pour nourrir la foule de beaux sentiments et la détourner des vrais problèmes pour mieux l'exploiter.

Cette camaraderie répondait à des intentions bien précises auxquelles des considérations d'intérêt à court terme et à long terme n'étaient pas étrangères. Le lieutenant appelait le soldat "camarade" quand il avait besoin de lui, quand il avait peur et voulait se raccrocher à quelqu'un. "Quand les obus éclatent au-dessus de nos têtes, quand nos nerfs sont mis à nu et attendent le signal de l'attaque, quand les patrouilles se faufilent vers l'avant et que l'attaque est imminente, alors le lieutenant te donne une cigarette, le fils de paysan ou le propriétaire terrien un morceau de saucisse. 'Prends, camarade,' disent-ils alors. Que pourront-ils en faire s'ils sont fauchés par une balle ? C'est bon alors d'avoir un

camarade sur qui on peut compter. Mais c'est une camaraderie à bon marché, et elle cesse sitôt que nous nous éloignons à nouveau du feu. Alors, les va-nu-pieds, les prolétaires mangent à nouveau leur pain sec, les lieutenants fument eux-mêmes leurs cigarettes, les paysans et ceux qui ont de l'argent cherchent tout seuls à faire un sort à leur superflu. Celui qui leur nettoie les bottes crottées ou leur lave les chemises crasseuses peut récolter des miettes, mais elles ne viennent pas du camarade mais du maître qui paye son valet." (217)

Pour l'écrivain prolétarien, la solidarité qui devait unir alors les soldats, n'avait rien de commun avec cette imposture. Elle devait naître d'une évaluation objective de la situation, de la nécessité de réunir toutes les forces du prolétariat, quelle que soit la couleur de l'uniforme dont on avait affublé l'individu. Si bien qu'il n'était pas question chez Adam Scharrer de cette camaraderie trompeuse mais de conscience de classe internationaliste. Il tendait la main non seulement à son voisin de tranchée qui portait le même uniforme que lui, mais aussi aux "ennemis", à ceux qui comme lui étaient exploités parune autre puissance, car la solidarité des exploités contre les exploiteurs ne connaissait ni frontières ni patrie.

C'est pourquoi Hans Betzold noua des contacts avec des ouvriers polonais qui travaillaient dans l'établissement de réparation du matériel où il suivait son stage de formation de mécanicien militaire. Là il put expliquer que le prolétariat allemand était aussi exploité que le prolétariat polonais et donner quelques informations sur la situation an Allemagne pour démontrer que malgré les exactions commises par certains soldats allemands, ils avaient tous le même ennemi, la bourgeoisie capitaliste. C'est pourquoi aussi il participa au front même à des scènes de fraternisation entre les lignes. C'est ainsi que le premier Noël qu'il vécut sur le front de l'Ouest vit se produire l'une de ces manifestatio spontanées : en face d'eux, dans les lignes françaises, des

crosses de fusil apparurent soudain en l'air, un soldat français puis un autre, puis un troisième sortirent de la tranchée. En un éclair, tout le front sortit des tranchées : "les yeux brillent", raconte Adam Scharrer, "les 'ennemis' vont les uns à la rencontre les autres, ils se prennent les mains, tout le front dans le secteur Flirey-Saint-Baussant fraternise avec l'ennemi. Le cri des bataille des deux côtés des lignes est 'Paix'. 'Nous sommes frères', disent-ils, 'nous ne voulons plus tirer'. Au lieu de crânes éclatés, nous échangions des chocolats contre du tabac et des cigarettes, aucun officier n'osa s'interposer."(218)

x attitude critique du militant ouvrier à l'égard de la réalité du front et de la guerre.

Si nous suivons l'évolution du soldat Hans Betzold, nous constatons donc qu'il y a chez lui de plus en plus vivace le désir de mieux analyser la situation et de confronter son interprétation avec celle de ses amis. A la différence des personnages d'Erich Maria Remarque, il ne sombra pas dans le découragement et le mutisme. Nous avons vu que chez cet auteur la guerre signifia l'effondrement des valeurs traditionnelles et que cet effondrement s'accompagna d'une désintégration de la personnalité, de l'adaptation résignée au milieu barbare qu'était le front et finalement, tandis que l'individu se culpabilisait lui-même, au renoncement à toute action.(219) Les personnages d'Adam Scharrer sont aux antipodes de cette attitude : ils tiraient de leur situation la conclusion qu'il était nécessaire de se ressaisir intérieurement, de tenir le coup et de voir le parti qu'on pouvait en tirer pour parvenir à réaliser les buts révolutionnaires du mouvement ouvrier. Il n'y avait rien qu'il ne condamnât plus vivement que la fuite dans l'automatisme sécurisant des combats, dans l'absence de conscience ou dans une sorte de rêve stupide. Bien loin de se plier aux nécessités de l'heure, de renoncer à sa volonté, il importait pour Hans Betzold de prendre ses distances par rapport à ce que d'autres présentaient et vivaient comme un destin, de le surmonter et d'en tirer la force de régénérer

le monde.

Hans Betzold considérait en effet toujours la vie militaire ou les réalités du front avec le regard critique de celui qui veut conserver, quoi qu'il en coûte son aptitude à réfléchir, à mettre tout en question et à porter un jugement sur tout. Il ne pouvait s'empêcher en toutes choses de peser le pour et le contre. C'est ce sens critique particulièrement développé qui l'empêcha de succomber aux différentes formes d'intégration et d'adaptation aux réalités militaires qui le menaçaient, d'être "raisonnable" comme tant d'autres le furent. "Ce simple devoir du soldat (il s'agit de la présentation des vêtements), - aussi simple qu'il est possible de le penser, - se heurte déjà chez moi à une foule d'obstacles majeurs. Mon cerveau n'a pas de place pour ce qui va de soi, qui est simple."(220)

Ce qui lui permit, à la différence des personnages d'Erich Maria Remarque, de résister à cette désagrégation de la personnalité et de conserver son indépendance, ce fut sa conscience politique développée. En prolétaire conscient, qui avait déjà reçu un milimum de formation politique, il se raccrocha à son idéologie, non comme une religion dont il aurait attendu le salut par la croyance en certains dogmes mais comme une méthode d'investigation du réel, car la guerre n'était pas un état exceptionnel qui échapperait aux démarches analytiques de la raison humaine, elle était une forme de manifestation du réel accessibles à celles-ci, tout comme la situation du temps depaix. Les observations qu'il put faire étaient alors un des éléments du combat que tous ensemble ils menaient, lui au front et les autres camarades à l'arrière dans les entreprises. C'est parce qu'il était pleinement conscient que ses analyses et son combat, sa ténacité et son énergie servaient ses camarades de classe qu'il trouva la force nécessaire pour échapper au découragement.

Comme il le dit lui-même, "j'écris beaucoup à Klaus à Alfred et aux femmes, c'est ce lien qui me permet de résiste c'est dans leur monde que je vis. Ici, je ne suis qu'uncorps

étranger."(221) Cette sécurité affective et cette certitude de sentir derrière lui la présence de ses camarades de lutte le préservaient du danger de l'effondrement intérieur qui fut le lot de tant d'individus au cours de cette période. Elles lui permirent de mieux démonter les différents mécanismes de manipulation des masses mis en oeuvre par les classes dirigeantes, mais aussi de mieux établir les liens existant entre la vie au front et l'exploitatio capitaliste traditionnelle, même lorsque celle-ci revêtait des formes moins élaborées que le travail salarié et la production de plus-value dans la grande entreprise.

x la réalité du front ou les nouvelles formes d'exploitation de l'individu.

Cette exploitation des individus fut en effet l'un des traits caractéristiques de la vie du front. Pour l'officier, le brave soldat, travailleur manuel dans le civil, était une main d'oeuvre rêvée pour accomplir tous les travaux imaginables : c'était lui qui construisait des abris coquets et accueillants pour ses supérieurs, même si le mauvais temps faisait rage. "L'abri de l'officer est terminé", écrit Adam Scharrer à propos d'un épisode vécu par Hens Betzold sur le front de l'Est. "Il a des murs épais, de bons poêles, une cuisine spacieuse avec un bon foyer. Quelques artisans s'occupent des derniers détails de la décoration. Entre les bouleaux, il se dresse comme un petit pavillon de chasse."(222) D'ailleurs, ne fallait-il pas occuper le soldat ? toute occupation était le meilleur remède contre les velléités de révolte par la fatigue qu'elle procurait. C'était une tactique soigneusement étudiée qui associait le profit immédiat, en l'occurrence l'aménagement de lieux de séjour agréables, à une utilité à plus long terme, à savoir le maintien des hommes de troupe dans un état de torpeur qui interdisait toute prise de conscience et tout action concertée contre la guerre."Ils construisent et construisent, car les messieurs haut placés savent qu'un certain niveau de fatigue empêche le cerveau de

penser, 'occuper les gens' est le mot d'ordre."(223)

Mais le brave soldat soumis aux règles de la plus stricte obéissance pouvait aussi être utilisé pour le divertissement des officiers, dans la plus pure tradition féodale, notamment comme rabatteurs lorsque la configuration des lieux et le ralentissement des opération autorisaient l'organisation de parties de chasse. Hans betzold se souvient ainsi de ces parties de chasse montées par son capitaine :"celui-ci "est un chasseur passionné et fait rassembler toute la batterie le dimanche, régulièrement, pour une battue aux sangliers. Le soi nous rentrons affamés et épuisés mais le lendemain nous devons retourner au travail. Une seule fois nous avons touché une tranche de viande de porc en supplément, de 100 grammes. Cela tient au fait que ces messieurs du détachement, les officiers de la batterie d'artillerie lourde en position derrière nous, ceux de l'infanterie, etc... ont fort bon appétit et que notre capitaine est un bon compagnon. Les fêtes qu'il donne pour eux rassemblent d'autres gens que les rabat-joie que nous sommes. Ceux qui sont bien au chaud là-bas, qui boivent du vin et mangent bien, qui portent de chauds manteaux de fourrure et trottent sur des chevaux de race dans la forêt enneigée sont heureux. Que leur manque-t-il ?"(224)

La conclusion que tirait Hans Betzold de cette situation était bien qu'ilne pouvait exister de réelle solidarité entre hommes de troupe et officiers. De telles circonstances étaient même susceptibles de mettre en danger la cohésion interne de l'armée. Celle-ci ne reposait en fait que sur une discipline très stricte, recourant aux peines les plus diverses pour punir tout manquement, du châtiment corporel et de la simple brimade à la comparution devant le conseil de guerre. Le prolétaire récalcitrant savait ce qui l'attendait à la première incartade : c'était le refus de la permission pour le canonnier Jansen soupçonné d'avoir distribué des tracts ou 8 jours d'arrêt pour Hans Betzold sous prétexte qu'il avait refusé d'exécuter un ordre.(225)

Mais le soldat pouvait aussi dans certains cas être

utilisé ailleurs qu'au front par l'officier pour son profit personnel. Notre capitaine, chasseur passionné et organisateur de battues aux sangliers, était aussi propriétaire terrien. Il recourait donc à l'emploi de main d'oeuvre militaire, moyennant naturellement une permission, pour rentrer ses récoltes et faire exécuter les gros travaux saisonniers. Sans doute prétendait-il qu'il oeuvrait ainsi au ravitaillement du peuple allemand, mais en détachant de sa compagnie ou d'une batterie quelques hommes pour réaliser ces travaux, il pouvait bénéficier d'une main d'oeuvre gratuite et docile.(226) La guerre fournissait donc le cadre rêvé (système coercitif exemplaire, frais de main d'oeuvre réduits au minimum) pour de nouveaux types d'exploitation de l'individu, pour de nouvelles formes d'oppression.

Les hôpitaux militaires n'échappèrent pas à cette règle générale. Même en ces lieux où les individus auraient dû trouver pour supporter leurs souffrances, un cadre agréable, règnait la discipline militaire et les formes extérieures de respect devaient être scrupuleusement respectées. Lorsque Hans Betzold fut hospitalisé pour sa blessure aux pieds, il découvrit que les blessés, quelle que soit la gravité de leur état, devaient s'y plier, comme dans n'importe quelle caserne. Son étonnement fut grand :"Pourquoi faut-il donc que les blessés graves se redressent ou au minimum lorsqu'ils sont conscients qu'ils prennent, couchés, la position du garde à vou lorsque le médecin-commandant fait la visite ? Pourquoi faut-il que les lits soient alignés au cordeau ? Pourquoi faut-il que les pantoufles soient exactement placées à trois centimètres en avant du lit ? Pourquoi y a-t-il quatorze jours d'arrêt pour chaque manquement ?"(227) Mais ces tracasseries n'étaient qu'un aspect de la réalité de l'hôpital, le plus choquant pour un nouvel arrivant.

Plus on se familiarisait avec les conditions de vie des blessés, plus on constatait que ce microcosme reproduisait exactement la hiérarchie des classes. De même que l'ouvrier était livré dans la vie civile à l'arbitraire de son employeur,

de même le blessé était totalement dépendant du médecin-chef. Cette menace permanente de l'ordre de réaffectation en première ligne dans les hôpitaux surpeuplés donnait aux médecins et au personnel soignant un pouvoir absolu surles malades. Aucune confiance entre les malades et les autres catégories : une tension insupportable régnait entre ceux dont les blessures étaient en voie de guérison et les médecins, infirmiers, supérieurs hiérarchiques de tous ordres car tous les prétextes étaient bons pour renvoyer au front ceux qui étaient jugés indésirables. A l'arbitraire des décisions prises par certains médecins qui "devaient faire de la place" et qui déclaraient un peu n'importe qui bon pour le service au front(228) s'ajoutait la chasse systématique donnée à tous ceux qui osaient critiquer les autorités militaires. Des espions écoutaient les conversations, surtout lorsque des tracts "subversifs"faisaient leur apparition, des officiers vérifiaient"l'amour de la patrie" des malades et au besoin faisaient organiser des cours pour le renforcer lorsqu'ils croyaient constater des défaillances de ce côté-là.(229)

C'est à la suite de ce séjour dans un hôpital que Hans Betzold fut exempté de service actif et affecté par l'autorité militaire à la firme Krupp d'Essen. Sa nouvelle situation individuelle illustrait bien la réalité de cette guerre : qu'il serve au front ou qu'il travaille dans une usine d'armement, l'individu dépendait totalement de l'autorité militaire avec tout ce que cela impliquait comme privations de liberté. Mais surtout la guerre apparaissait avec ses deux visages : elle ne se réduisait pas à sa forme extrême, c'est à dire au service en première ligne. Les périodes successives de service au front et de travail dans les usines d'armement qui jalonnèrent la vie du personnage principal du roman d'Adam Scharrer "vaterlandslose Gesellen"étaient là pour rappeler que la guerre était partout présente et que l'arrière n'était pas épargné.

c) le front de l'arrière.

A la différence d'Erich Maria Remarque et d'autres écrivains qui se voulurent les témoins de l'expérience du front et qui ne consacrent à la vie de l'arrière que peu de place dans leurs romans ou récits sur la guerre - l'arrière y est jugé uniquement dans l'optique du combattant du front et deux traits seulement sont soulignés : les difficultés du ravitaillement et les différences de mentalités avec le "front" -, Adam Scharrer s'efforce de montrer que l'exploitation de la classe ouvrière allait de pair à l'arrière avec l'exploitation des soldats au front, que les deux groupes n'étaient pas antagonistes, qu'ils partageaient le même sort et que la guerre n'avait été qu'un prétexte pour renforcer l'exploitation de la classe ouvrière pour réaliser des profits plus élevés. La guerre avait dans cette perspective une double fonction dans la phase nouvelle du capitalisme : à l'intérieur elle permettait d'endiguer le mouvement ouvrier, de revenir sur certaines conquêtes sociales et de développer de nouvelles formes d'exploitation ; à l'extérieur, elle permettait la conquête de nouveaux marchés et la destruction du potentiel économique et militaire des concurrents. On comprend dès lors pourquoi, par les répercussions qu'elle put avoir sur la vie quotidienne, la guerre put être un facteur de radicalisation des forces politiques contestant l'ordre social existant.

x la guerre comme occasion d'endiguer le mouvement ouvrier.

Pour endiguer le mouvement ouvrier, il fallait d'abord faire en sorte que l'hostilité de principe à toute guerre qui était inscrite dans le programme du SPD et qui resta au centre de ses déclarations officielles jusqu'au 29 juillet 1914 se transformât sinon en soutien actif de la politique du pouvoir du moins en une neutralité bienveillante. Aussi, tandis que les militants du parti et les ouvriers manifestaient, comme Hans Betzold,(230) des négociations secrètes avaient été engagées

entre des représentants influents de la direction du parti, Südekum, Haase et Scheidemann, et le chancelier du Reich dans le but d'obtenir dans l'immédiat du groupe parlementaire social-démocrate un vote favorable aux crédits nécessaires au déclenchement des opérations militaires et à plus long terme l'interruption de toute action hostile au gouvernement ainsi que le renoncement à toute critique dans la presse du parti. En échange, le gouvernement s'engageait à ne prendre aucune mesure répressive contre les organisations et la presse du parti.(231)

C'est pourquoi, dès le 30 juillet, la presse officielle du parti adoptait massivement la thèse de la guerre défensive pour justifier son ralliement au gouvernement. On comprend donc le désarroi qui s'empara de nombreux militants comme Hans Betzold dans le roman d'Adam Scharrer ou son ami Alfred. Ce qu'Alfred soulignait dès ce moment-là, c'était l'embourgeoisement de ce qui avait été naguère un parti ouvrier sorti renforcé de son combat contre les lois anti-socialistes de Bismarck, c'était aussi le rôle dirigeant joué par des petits bourgeois aisés, ceux qu'on appelait déjà les bonzes, bien installés dans l'appareil du parti ; c'était enfin le décalage manifeste entre les projets de ces dirigeants et les aspirations de la masse des militants. De petits groupes de ceux-ci commençaient déjà, malgré leur isolement, à dénoncer la lâcheté et l'égoïsme des chefs du parti qui n'entendaient pas remettre en cause leur statut social ni leurs avantages matériels pour répondre aux voeux de ceux qui étaient ainsi qualifiés de figurants.

Mais Adam Scharrer ne se contenta pas de critiquer vivement l'attitude et la ligne politique du SPD, il s'en prit aussi aux syndicats à qui il demanda des comptes pour ce qu'il considérait comme une trahison des intérêts de la classe ouvrière. En effet les dirigeants syndicaux s'étaient lancés dans une politique de collaboration avec le pouvoir : renoncement à la grève, création de ces "Arbeitsgemeinschaften" regroupant ouvriers et patrons et destinées à organiser l'effort de guerre.

On comprend dans cette conjoncture le désarroi qui put progressivement s'emparer de certains militants avant de se changer en recours à l'action directe à la fois contre les structures du capitalisme et contre les structures internes du mouvement ouvrier qui ne leurpermettaient plus de s'exprimer et semble-t-il, ne songeaient pas à le défendre. C'est en prévision de ces réactions possibles et pour endiguer un courant contestataire dans le mouvement ouvrier que fut mis en place un dispositif de sécurité : il devait prévenir les difficultés qui ne manqueraient pas de surgir entre l'appareil d'Etat et les masses si celles-ci n'étaient plus convaincues par les arguments utilisés pour obtenir leur ralliement à la politique d'union sacrée. Les principaux éléments de ce dispositif furent l'instauration de l'état de siège dès le 31 juillet 1914 suspendant les garanties constitutionnelles, la loi sur le service auxiliaire patriotique du 5 décembre 1916 créant le travail obligatoire et restreignant la liberté de déplacement de la main d'oeuvre, la mise en place d'un système subtil de surveillance et d'encadrement de la classe ouvrière dans les entreprises soumises à l'autorité militaire.

Ce dispositif devait provoquer une tension croissante à l'intérieur des entrerpises et elle atteignit son paroxysme lors des grèves de janvier 1918 qui furent suivies de mesures massives d'épuration parmi les salariés qui s'étaient distingués par leur participation massive au mouvement. Ou bien ils se soumettaient à la discipline générale et se pliaient aux dispositions de la dictature militaire, ou bien ils étaient affectés en première ligne sur le champ. Une telle situation n'offrant que cette alternative devait immanquablement déboucher sur la tentation de recourir à l'action directe contre le système et les individus qui le représentaient, car qu'avait-on à perdre ?

x aggravation des conditions de travail dans les entreprises.

Tandis qu'elle était soumise à ce système de dictature militaire où même dans les moindres détails de la vie quotidienne les contrôles et interdictions devenaient chaque

jour plus pesants,(232) les conditions de travail se dégradaient sans cesse. Les limitations de la durée du travail n'avaient plus aucune valeur contraignante pour les entreprises, celle-ci atteignait souvent douze heures par jour.(233) Et cet allongement de la durée du travail allait de pair avec une accélération des cadences. Car pour accroitre la production, des cadences plus rapides déterminées par des contrôles chronométriques et réalisées par des ouvriers qualifiées à titre expérimental étaient imposées à la totalité du personnel sans distinction d'âge ou de sexe. De leur réalisation dépendait le salaire sans oublier le bon fonctionnement d'un atelier dont les différents postes de travail étaient solidaires les uns des autres. Qu'un ralentissement de la cadence intervienne quelque part, c'était la production de l'ensemble qui baissait, ce qui provoquait des tensions au sein de l'atelier entre salariés. En effet, le salaire à la pièce avait remplacé le salaire horaire, l'exploitation intensive l'exploitation extensive. Outre le profit financier indéniable que représentait l'introduction de ce système de rémunération, il avait un avantage non négligeable pour les chefs d'entreprise et les autorités : il était la source de conflits possibles entre ouvriers et minait la solidarité qui aurait dû les unir contre ce nouveau type d'exploitation. C'est cette atmosphère qui régnait dans l'usine de munitions où travaillait Hans Betzold : "un système raffiné, qui fait que les ouvriers se déchirent mutuellement,et entretenu par la peur de l'héroïsme, neutralise les esclaves affamés."(234)

Mais lorsqu'à grand'peine le salaire avait été gagné, l'ouvrier était littéralement rançonné par l'Etat qui l'obligeait périodiquement à verser une partie de celui-ci au titre des "emprunts de guerre". Dans un premier temps, un décret avait astreint les jeunes salariés à un système d'épargne obligatoire : une partie de leur salaire était bloquée sur un compte d'épargne. Par la suite, toutes les catégories de salariés virent leurs revenus ponctionnés. Les lésdressées à cette occasion dans les entreprises même où la souscription avait lieu, - souvent pour un montant équivalent

au salaire hebdomadaire - servaient à tester les sentiments patriotiques des "volontaires".

Ainsi l'ouvrier affecté à l'arrière et travaillant dans une usine d'armement était soumis sans cesse à des pressions d'ordre psychologique de la part de ses supérieurs et de la propagnade. Qu'avait-il donc à se plaindre puisqu'il ne risquait pas sa vie à tout instant comme ceux qui étaient au front ? On faisait appel à con esprit de sacrifice et à la nécessaire solidarité avec ceux qui étaient exposés au feu de l'ennemi. Mais ce travail n'était-il pas lui aussi dangereux ? l'ouvrier de l'arrière ne risquait-il pas de "mourir pour la patrie" lui aussi ? Toutes proportions gardées bien entendu, ce risque existait et il avait sérieusement tendance à s'accroître, n'épargnant ni les femmes, ni les classes d'âge les plus anciennes, bien au contraire. La fréquence croissante des accidents du travail était en effet une des caractéristiques des conditions de vie à l'arrière. On peut constater que là où des statistiques existaient, le taux d'accidentés du travail par rapport aux effectifs globaux s'était accru de 50 % environ au cours des années de guerre. Cette augmentation importante du nombre des accidents du travail et leur gravité s'expliquait par l'intensité accrue du travail. Mais il faut aussi tenir compte du manque de formation d'une partie de la main d'oeuvre qui ou bien avait été employée précédemment dans d'autres secteurs ou bien n'avait jamais travaillé dans l'industrie. On doit prendre en considération également le vieillissement du parc des machines-outils et leur manque de fiabilité. Enfin, et ce ne fut pas unedes moindres causes de la recrudescence des accidents du travail, la dégradation progressive de l'état sanitaire de la population ouvrière provoquait des défaillances de plus en plus nombreuses des réflexes et de l'attention. "Ici aussi", note Adam Scharrer, "on peut tomber en héros pour la patrie." (2)

Mais les hommes n'étaient pas les seuls à avoir ce privilège de la mort pour la patrie. Ce fut en effet une des particularités de cette situation nouvelle que d'inclure les femmes dans la guerre dans la mesure où elles furent as-

sociées en nombre toujours plus grand au processus de production. Si l'on étudie les statistiques portant sur la population active, on constate que si en 1913 les femmes représentaient 20 % de la population active, dans les mines et l'industrie, elles en représentaient 30 % en 1918.(236) Cet accroissement considérable de la main d'oeuvre féminine s'expliqua d'une part par la diminution sensible de la main d'oeuvre masculine d'autre part par les possibilités d'exploitation qu'elles offraient, étant donné la sous-rémunération de leur travail, bien qu'on impose aux femmes, sans considération pour leur état de santé, les mêmes tâches qu'aux hommes. Même des femmes enceintes, comme Sophie, la femme de Hans Betzold, ne pouvaient prétendre à des tâches plus légères, ce qui devait provoquer dans son cas deux avortements spontanés.

Il résulte des différents éléments de cette analyse que la guerre ne fut pas, même à l'arrière, le domaine réservé des hommes. Les femmes furent placées dans des conditions souvent plus difficiles que les hommes à cause de leur sexe, ce qui fut pour certaines le point de départ d'une prise de conscience politique. Quotidiennement, elles étaient exposées à la convoitise de trop de contremaîtres ou de chefs de service qui ne voyaient en elles, ces prétendues "veuves de guerre", que des objets sexuels qu'on pouvait s'approprier impunément. Il est donc compréhensible que peu à peu des femmes participèrent activement aux luttes politiques et syndicales. Ce furent elles en effet qui les premières osèrent manifester dans les rues de Berlin contre les mauvaises conditions de ravitaillement le 18 mars 1915. Il ne s'agissait plus de la protestation de suffragettes issues de milieux bourgeois mais d'un mouvement plus profond : à partir de cette année-là, les femmes participèrent de plus en plus nombreuses aux actions menées dans les entreprises, distributions de tracts notamment, et elles servirent de liaison entre le front et l'arrière par le courrier qu'elles adressaient à leurs maris, frères ou fils.

Si au niveau des conditions de travail, la classe ouvrière n'avait rien à perdre dans la lutte, et si tout au

contraire la poussait àrecourir à des formes d'action directe ou violente, que dire des conditions de vie que le problème des femmes nous a déjà laissées entrevoir !

x la détérioration des conditions de vie.

La guerre eut en effet des répercussions sur la vie quotidienne de presque toutes les couches de la population, et notamment de la classe ouvrière des grands centres urbains. Pour caractériser cette vie quotidienne, une seule expression revient dans tous les récits : la faim et cette faim était associée à une misère grandissante. La vie de la population civile se réduisit à partir de 1916 à la recherche de la nourriture, à la satisfaction des besoins élémentaires de la vie.

Comment aurait-il pu en être autrement puisqu'on sait que par rapport à la consommation d'avant-guerre, les rations de viande, de poisson, de matières grasses et de légumes secs représentaient en moyenne une diminution de 85 à 90 %, et même parfois plus.(237) Les cartes de rationnement introduites progressivement à partir de mars 1915 devaient permettre une répartition équitable des produits alimentaires existants. C'est ce que la presse officielle des syndicats et du SPD appela le "socialisme de guerre". Mais il n'en fut rien dans la plupart des cas. D'abord parce que les tickets correspondant aux rations n'étaient pas toujours honorés comme ils auraient dû l'être, par suite d'approvisionnements irréguliers, ensuite parce que les hausses des prix furent si brutales pour certaines denrées que les catégories sociales aux revenus les plus modestes ne pouvaient même pas acheter la totalité de la ration allouée.

Aussi tandis que la presse social-démocrate vantait les mérites de ce "socialisme de guerre", les contradictions sociales ne cessaient de s'aviver, à partir de ce problème du ravitaillement. Toutes les catégories sociales n'étaient pas soumises en effet aux mêmes rigueurs du rationnement. Outre les paysans qui parvenaient naturellement à soustraire une partie de leur production à l'obligation de livraison aux organismes officiels de collecte et de répartition des

produits alimentaires, certains éléments de la population, la grande bourgeoisie d'affaires notamment, ne connaissaient pas cette misère généralisée. La répartition des denrées-alimentaires respectait la hiérarchie sociale.(238)

Comment les masses n'auraient-elles pas pu être tentées par une radicalisation de leur comportement ? On sait que les grèves d'avril 1917 avaient été provoquées essentiellement par la faim : alors que la situation n'avait cessé de s'aggraver pour ce qui était du ravitaillement en produits alimentaires de base, le service des céréales du Reich avait publié le 23 mars un arrêté qui devait entrer en application le 15 avril : la ration de farine quotidienne était abaissée de 200 à 170 gr., la quantité de céréales réservée à ceux qui consommaient une partie de leur récolte était abaissée de 9 à 6,5 kg., la quantité de farine allouée aux associations communales pour les différentes catégories de travailleurs de force était réduite de 25 %,les suppléments pour adolescents étaient supprimés. Ces mesures qui devaient aboutir à une réduction drastique des rations de pain, furent à l'origine d'un mouvement de grèves "sauvages" qui toucha plusieurs grandes villes d'Allemagne et regroupa quelques 500 000 travailleurs autour d'une revendication initiale qui était "nous voulons du pain". A cette revendication élémentaire devaient s'ajouter presque aussitôt des revendications d'ordre politique telles la paix, l'aborgation de l'état de siège, la suppression de la censure, la liberté de la presse, d'association et de réunion, l'abrogation de la loi sur le service auxiliaire patriotique.

A ces insuffisances du ravitaillement s'ajoutait un appauvrissement constant du peuple. L'évolution des prix officiels - il n'est pas question naturellement des prix atteints par certaines marchandises au marché noir - est marquée globalement par rapport à 1913 par un quadruplement (239) alors que les salaires avaient été en moyenne multipliés par deux ou un peu plus mais étaient soumis de surcroît aux prélèvements quasi obligatoires au titre des emprunts de guerre.

Dès le début des hostilités, les prix avaient rapidement augmenté pour certains produits, d'abord par suite d'achats spéculatifs ou pour constitution de stocks personnels, ensuite à cause de leur raréfaction.(240) Par la suite, cette évolution ne fit que s'accentuer, accompagnée par une dégradation rapide de la qualité des produits, particulièrement sensible pour les chaussures et les vêtements, ce qui obligeait le consommateur à des achats de plus en plus rapprochés lorsque c'était possible pour renouveler des objets qui ne faisaient qu'un bref usage, costumes en fibres de bois, chaussures en carton et bois, etc...

x le mépris de la personne humaine.

Mais si dans ce mouvement de révolte les ouvriers en grève s'insurgeaient contre les conditions désastreuses du ravitaillement et contre la baisse importante du pouvoir d'achat des salaires, ils étaient aussi soulevés d'indignation aussi bien par le mépris dans lequel on tenait de plus en plus la personne humaine que par l'attitude des représentants de l'autorité. Le mépris de la personne humaine, c'étaient sans doute les conditions de travail qu'on imposait à tous sans distinction d'âge ou de sexe, c'était aussi l'extension de la prostitution par nécessité comme source de revenus pour de nombreuses femmes quand ce n'était pas pour obtenir du pain que rapportait un permissionnaire dans son sac. De jeunes femmes rôdaient ainsi autour des permissionnaires dans les gares et les restaurants, espérant obtenir un pain de soldat en échange de leur corps. Et au cours de la guerre, cette prostitution s'organisa. Après avoir été provoquée spontanément par l'instinct de conservation chez celles qui ne voyaient pas d'autre issue à leur situation, elle fut exploitée par la société. Des bordels s'ouvrirent un peu partout et accueillirent ces jeunes filles ou jeunes femmes souffrant de la faim. C'est Sophie elle-même qui avant de devenir la femme de Hans Betzold dans le roman d'Adam Scharrer avait été confrontée à cette situation : alors qu'elle avait obtenu une place de ser-

veuse dans un hôtel fréquenté par des messieurs "bien sous tous rapports" qui piquaient des drapeaux sur les cartes des fronts en buvant leur bière. Son comportement n'ayant pas plu à ces messieurs, elle fut congédiée par la patronne : "elle me fit comprendre qu'elle n'avait pas l'intention de perdre ses clients par ma faute. 'Vous semblez n'avoir pas besoin d'argent',me dit la dame en hochant la tête, 'vous n'aviez qu'à le dire tout de suite, par les temps qui courent, il y a suffisamment de jeunes filles qui sont contentes de pouvoir gagner quelque chose et qui n'ont pas votre visage de pisse-vinaigre."(241) Tout cela se disait le plus simplement du monde. Quel sentiment de respect pouvait donc inspirer cette société qui dégradait ainsi la femme et comment ne pas s'insurger contre cette exploitation de la misère de certains êtres ? Si le sentiment de révolte que pouvait susciter cette dégradation de la personne humaine n'avait pas d'objectif précis sur lequel il pût se concentrer, il n'en fut pas de même pour l'indignation que provoquait le comportement cynique des gardiens de l'ordre social.

Lorsque les représentants de l'autorité, policiers et gendarmes, apparaissaient comme les scandaleux bénéficiaires de ce système d'oppression et d'injustice, on comprend que certains éléments dans les masses ouvrières aient été tentés de leur régler leur compte dès que l'occasion leur paraitrait favorable. Leurs interventions arbitraires destinées à contrôler la circulation des produits alimentaires furent ressenties dans ce contexte comme particulièrement odieuses. Alors qu'ils devaient normalement empêcher tout trafic illégal de marchandises et lutter contre les "accapareurs", les gendarmes ne s'en prenaient qu'à des ouvriers affamés ou à des jeunes gens qui profitaient du dimanche ou d'un jour de fête pour battre la campagne à l'entour des villes à la recherche de quelques pommes de terre, d'oeufs, de beurre ou de lard. Si ces expéditions favorisaient le renforcement des contradictions entre ouvriers des villes et paysans qui n'hésitaient pas parfois à faire appel aux gendarmes pour se débarrasser de ces gens en qui ils n'avaient que trop tendance à voir des voleurs(242)

elles aiguisaient surtout celles qui existaient entre forces de l'ordre et ouvriers.

En effet les contrôles inhumains de la gendarmerie contribuaient à faire de cette situation une situation explosive, un terrain favorable à toute entreprise de révolte violente contre l'autorité ou de vengeance ultérieure. Lorsque ces pauvres gens affamés rentraient le soir, ils devaient subir un contrôle strict à la gare où les attendaient les groupes de gendarmes : ils ne pouvaient monter dans les wagons sans s'être soumis à la fouille de leurs bagages. Ceux qui par chance avaient réussi à trouver quelques pommes de terre ou quelques oeufs, risquaient alors de tout perdre s'ils ne parvenaient pas à échapper à cette fouille par quelque ruse. Le chef du détachement était souvent sans pitié et saisissait tout ce qu'il trouvait - pour son profit personnel, naturellement. "Cette ordure vous prend les quelques pommes de terre que vous avez pu obtenir à force de mendier", raconte une femme à propos d'un maréchal des logis de gendarmerie."Il y a huit jours, un groupe l'a envoyé promener, il s'en est fallu de peu qu'il ne soit expédié sous les roues d'un wagon. Et qui est-ce qui bouffe ce qu'ils vous prennent ? ce n'est pas pour rien qu'il a cette grosse bedaine."(243)

Le rapport d'un fonctionnaire de Saxe avait clairement expliqué le danger que recélaient ces confrontations : le comportement des gendarmes y était décrit dans des termes qui rejoignaient ce que racontent Adam Scharrer et Otto Gotsche Les conséquence de ce comportement pouvaient bien être une explosion de colère car les ouvriers et les jeunes qui les subissaient étaient poussés à bout. "Indescriptible" étaitleur irritation quand on leur saisissait sans indemnisation le peu de ravitaillement qu'ils avaient pu acheter."C'est du vol pur et simple" déclarait ce rapport, "incompatible avec les dispositions légales. C'est ainsi que le dimanche 1er septembre à Narsdorf, onze gendarmes ont procédé à des saisies sur des centaines de personnes des conditions les plus modestes. Si seulement on leur avait donné une indemnisation pour les mar-

chandises saisies, ils n'auraient pas eu au moins le sentiment d'avoir été pillés. Il est arrivé que des pauvres gens qui avaient emprunté de l'argent pour cette expédition rentrent chez eux les mains vides. Tout le travail reposant sur de bonnes intentions qui a été entrepris au sein de la classe ouvrière se trouve par là anéanti si de telles choses peuvent se passer dans un Etat régi par des lois et une constitution. Avec de telles méthodes, on pousse les travailleurs que seule la faim oblige à aller chercher de la sorte du ravitaillement, à descendre dans la rue, et le moment dont il a été question plus haut va bientôt arriver, c'est inévitable avec de tels événements."(244)

De ce tableau de la vie dans le Reich en guerre, il ressort donc que celle-ci, bien loin d'épargner les masses ouvrières, les avait au contraire prises dans un réseau de méthodes nouvelles d'exploitation et d'oppression ; qu'il s'agisse de la militarisation des usines, de l'organisation systématique de la misère au nom du "socialisme de guerre" ou de la liberté totale laissée aux chefs des grandes entreprises d'armement d'exploiter la main d'oeuvre comme ils l'entendaient pourvu qu'ils livrent le matériel commandé. Certes, les effets des hostilités ne furent pas aussi spectaculaires que sur le front, et il peut paraitre frivole de s'attarder ainsi sur les détails de la vie de l'arrière. Mais c'était précisément l'argument qu'on mettait sans cesse en avant pour mieux écraser toutes les velléités que pouvaient avoir ceux qui à l'arrière n'avaient pas perdu leur clairvoyance politique et qui dénonçaient avec de plus en plus de force ce crime commis contre l'humanité qu'était la Grande Guerre. Du reste, cette frivolité est toute relative, car il ne faut pas oublier qu'à une telle époque, une différence même minime dans l'évolution des salaires pouvait décider de la vie et de la mort, ou à tout le moins de la question 'avoir faim' ou 'mourir de faim.(245)

x la difficile prise de conscience de la classe ouvrière.

Cette situation explique pourquoi le mouvement ré-

volutionnaire qui par deux fois, au printemps 1917 et au cours de l'hiver 1917-1918 n'était pas parvenu à s'imposer, se répandit à travers toute l'Allemagne comme une trainée de poudre lorsque tout le monde put se convaincre qu'il était désormais vain de vouloir espérer encore la victoire, lorsque chacun put enfin se libérer des effets de la propagande officielle.

Ce ne fut certes pas une tâche facile pour les propagandistes de la révolûtion que d'entrainer les masses. Car la plupart des ouvriers et ouvrières soumis à ces donditions de vie de plus en plus inhumaines s'étaient laissés mystifier par la propagande officielle qui les exhortait sans cesse à tenir bon, à travailler dix heures par jour et plus pour un salaire de famine et même à sacrifier, prétendument pour les braves soldats du front, une partie de ce salaire en souscrivant aux emprunts d'Etat. Mais si la plupart des ouvriers se laissaient prendre au piège de la mauvaise conscience, quelques-uns avaient su très tôt découvrir le vrai caractère de cette guerre et percer à jour les mensonges de la propagande impérialiste. Hans Betzold était l'exemple de cette clairvoyance dès le début de la guerre, alors que tous ou presque étaient aveuglés. "Je vois, songe-t-il alors, que les hommes sont aveuglés ; des hommes qui nepeuvent rien au fait qu'ils sont nés allemands, anglais, français, russes, se jettent les uns sur les autres, des pères sur d'autres pères, des fils sur d'autres fils, des mères prient pour attirer la bénédiction de Dieu sur leur fils et la malédiction sur les fils des autres. Je vois que seul le prolétariat international pourra anéantir cette hydre et que l'humanité ne pourra s'arracher à la honte de cette ivresse du meurtre et du sang qu'en s'appuyant sur la solidarité internationale du prolétariat"(24

Toutefois, cette prise de conscience ne devait pas imposer une lutte de tous les instants contre la propagande officielle et les mythes nationalistes, elle impliquait aussi une rupture totale avec le mouvement ouvrier traditionnel. Hans Betzold et ses camarades savaient que le vieux parti social-démocrate et les syndicats ne pouvaient constituer les é-

léments moteurs de cette lutte contre la guerre qui débouerait inévitablement sur la lutte pour la révolution. L'action directe contre la vilence du système capitaliste devait se doubler d'une action directe contre le mouvement ouvrier traditionnel.

C'est ce qu'expliqua au cours de l'hiver 1917-1918 un représentant du "groupe Liebknecht" au cours d'une réunion socialiste : "le fait que non seulement le parti mais aussi les syndicats presque sans exception se soient rangés dans le camp de l'impérialisme ou restent prisonniers d'un pacifisme résigné, fait apparaître la question des rapports entre les chefs et les masses sous un jour nouveau. Nous avons le devoir deapprendre à partir de nos expériences, de comprendre qu'un nouveau contenu donné à l'action du prolétariat conditionne de nouvelles formes d'organisation. Là où le monde s'effondre, il faut aider de nos conseils et de nos actes l'armée du prolétariat en train de regrouper péniblement ses forces afin de donner à son action une forme et un contenu adapté aux conditions créées par la situation concrète. Les anciennes formes du mouvement ouvrier ne sont plus des leviers de son action mais des entraves."(247)

En rappelant brièvement ces différentes composantes de l'expérience des répercussions de la guerre sur la vie de l'arrière, nous avons vu peu à peu se définir un adversaire qui n'était pas celui que traditionnellement on s'attendait à rencontrer. Selon le mot d'ordre lancé par Karl Liebknecht, l'ennemi principal était pour le peuple allemand, dans son propre pays. Et cet ennemi avait plusieurs visages : le capitalisme et ses multiples soutiens, l'armée, la police, la bureaucratie, le personnel politique compromis avec les Hohenzollern mais c'était aussi au sein même du mouvement ouvrier ce groupe de gens qui, au nom d'abord d'une prétendue guerre défensive puis au nom du maintien de l'Allemagne dans son intégrité territoriale étaient devenus les alliés objectifs du capitalisme et ses soutiens.

Un autre front allait s'ouvrir contre cet ennemi

de l'intérieur qu'étaient les alliés objectifs du capitalisme et le capitalisme lui-même. L'originalité de la littérature prolétarienne est de nous présenter les luttes sur ce second front. Alors que la littérature d'inspiration nationaliste ou d'inspiration pacifiste n'aborda pratiquement jamais les tensions croissantes à l'arrière[248] et présenta la révolution comme si elle avait brutalement éclaté sans que rien ne puisse la laisser prévoir, cette littérature d'inspiration prolétarienne, dont le roman d'Adam Scharrer "vaterlandslose Gesellen" est le produit le plus caractéristique avec le début du roman d'Otto Gotsche "Märzstürme", déplace progressivement l'accent du front de l'extérieur au front de l'arrière et montre comment peu à peu se sont développées de nouvelles formes de lutte.

d) l'ouverture du front de l'arrière.

On comprendrait mal l'évolution ultérieure de la révolution allemande et notamment les tentations de l'activisme et de l'aventurisme si l'on n'analysait pas la façon dont s'ouvrit ce "front de l'arrière" et la nature des combats dont il fut le théâtre.

Nous avons déjà vu comment Hans Betzold avait vécu dans "vaterlandslose Gesellen" la déclaration de guerre, comment il avait fait l'expérience du renoncement du mouvement ouvrier allemand à la lutte contre la ugerre qui s'engageait, comment il s'était retrouvé isolé après le départ de ses camarades qui pour des raisons diverses avaient obéi à l'ordre de mobilisation, comment il s'était enfin lui aussi présenté à son centre mobilisateur. Le sentiment d'isolement que ressentit Hans Betzold au cours de ces journées décisives ne faisait qu'illustrer la situation générale : tandis que les masses ouvrières avaient manifesté encore en grand nombre à la fin du mois de juillet contre la guerre,elles avaient eu l'impression que du jour au lendemain leurs dirigeants les avaient totalement abandonnées.[(249)] et que l'espoir qu'elles avaient placé dans l'organisation internationale du proléta-

riat n'avait plus sa raison d'être. La conclusion que tira Alfred, l'ami de Hans Betzold, de ces événements était sans équivoque possible :"nous devons tout recommencer à partir zéro".(250) C'est ce qu'il fit avec quelques camarades dans son secteur étroit en attendant un élargissement du mouvement.

Cet élargissement du mouvement pour le renouveau du socialisme allemand se fit par étapes selon un rythme d'abord très lent, puis progressivement plus rapide à partir du printemps de 1917, l'évolution du nombre des grèves et des grévistes est sur ce point le seul élément quantifiable permettant une appréciation objective de la dégradation de la situation intérieure ainsi que de la prise de conscience graduelle de la classe ouvrière et de son engagement dans des actions de protestation stucturées. On peut ainsi constater que l'année 1917 constitua un véritable tournant avec 6 fois plus de grévistes qu'en 1916 et que l'année 1918 ne fit qu'accélérer le mouvement.(251)

Ce mouvement eut d'autant plus de peine à se développer qu'il devait affronter deux adversaires : le pouvoir et les organes statutaires du parti et gagner petit à petit du terrain dans un milieu mystifié et aveuglé. Mais quelle que soit la période considérée, celui-ci se constitua et grandit suivant des modalités caractéristiques de comportements activistes : formation de groupes d'action semi-clandestins, lutte ouverte contre les organisations existantes refus de tout compromis avec leurs positions jugées inacceptables dans une situation d'où tout dialogue était exclu, refus enfin de créer des structures trop rigides qui risqueraient de faire dégénérer le mouvement.

2 les débuts d'organisation des groupes oppositionnels.

Au cours des premiers mois qui suivirent la déclaration de guerre, on ne peut à vrai dire considérer que des groupes structurés se constituèrent. Il s'agit seulement pour ceux qui n'approuvaient pas la politique générale du parti de se rencontrer dans la masse frappée de stupeur. L'essen-

tiel était alors de se reconnaitre et de se retrouver.

Le point de départ était des amitiés antérieures à la guerre qui avaient résisté aux événements. Mais ces contacts ne devaient pas rester limités à la réactivation d'amitiés semblables : ils devaient permettre le regroupement de tous ceux qui n'acceptaient pas la collusion du parti social-démocrate avec la bourgeoisie. Aussi devraient-ils se dérouler en un lieu d'où toute corruption possible par la bourgeoisie soit par avance exclue, c'est à dire au sein de l'entreprise même. Dès lors, - et le roman d'Adam Scharrer l'illustre bien -, les efforts de l'opposition dans sa lutte contre la politique des socialistes majoritaires, se concentrèrent dans les entreprises, notamment sur les organisations syndicales, chaque réunion syndicale étant conçue comme l'occasion de faire entendre la voix de l'opposition qui n'avait par ailleurs d'autre moyen de s'exprimer que par des tracts. On ne pensait pas encore à donner un nom à ces groupes qui se créaient de façon sporadique ni même à les doter de structures propres.

Une seule chose était claire, comme le note Hugo Eberlein, l'un des dirigeants du noyau spartakiste dans un rapport ultérieur sur l'activité des premiers groupes oppositionnels :"En partant de notre travail pratique et de nos expériences, nous en vînmes à un principe d'organisation radicalement nouveau. Le vieu parti social-démocrate qui considérait que l'essentiel de ses tâches résidait dans la préparation d'élections, s'était tout naturellement adapté pour ses structures d'organisation aux structures électorales. Nous n'avions, nous, rien à voir avec des élections, ce que nous voulions, c'était regrouper les ouvriers révolutionnaires et ce à une époque ou nous nous trouvions dans l'illégalité la plus complète. Alors qu'au cours des premiers mois, seuls des liens fort laches existaient entre nous et les camarades d'autres régions du Reich avec qui nous avions pu entrer en contact par hasard, nous nous sommes toujours efforcés de rassem-

bler les ouvriers révolutionnaires là où ils étaient en masse, et nos efforts se portèrent tout naturellement sur les entreprises. C'est ainsi que notre organisation illégale s'édifia sur la base des entreprises."(252) La tactique consista à rechercher pour chaque localité importante un homme de confiance qui devait se faire remarquer aussi peu que possible par ses initiatives et dont la tâche essentielle résidait dans la recherche d'un homme de confiance pour chaque entreprise particulièrement importante. Par ce réseau d'hommes de confiance qui se constituait peu à peu sur la base de méthodes conspiratives, il fut possible de faire circuler les documents de propagande du groupe oppositionnel depuis le noyau dirigeant jusqu'aux ouvriers des entreprises."(253) Il semble que dans le roman d'Adam Scharrer, Klaus et Alfred aient joué ce rôle d'hommes de confiance, l'un faisant pervenir à Hans Bezold après son appel sous les drapeaux les premiers tracts, l'autre les distribuant dès que l'occasion se présentait.

Très tôt avait donc commencé, à l'instigation de cette opposition clandestine à la guerre et à la politique de la direction du SPD, une action qui préparait la voie à l'activisme révolutionnaire. Les mots d'ordre de "trêve politique" et de "trêve sociale" ou"d'union sacrée" propagés par la direction du SPD commençaient à perdre de leur valeur contraignante à la base.

A ce stade-là toutefois, l'analyse des causes de la guerre et les arguments utilisés restaient aussi sommaires que ne l'étaient les premières modalités d'action. Certes, les premières réflexions de Klaus montraient que la guerre n'avait pas été le résultat d'une évolution due au hasard mais qu'elle s'inscrivait dans une nécessité historique, notamment la recherche du profit à l'échelle de la planète par le capitalisme international.(254) Néanmoins, cette analyse restait fruste et pouvait tout au plus provoquer des réactions d'indignation car sa perception et son interprétation la réduisait à une série de clichés ou d'oppositions simplistes tout justes bons à déclencher des actions individuelles

de révolte ou de rébellion. Quant aux modalités de diffusion des thèses de ces groupes oppositionnels, elles en étaient restées à un stade fort rudimentaire. L'essentiel de leur effort avait porté sur l'institution d'un réseau de communication illégal à l'intérieur du SPD et sur l'édition d'une revue d'inspiration marxiste, "die Internationale". La créatio de cette structure clandestine n'était pas associées à l'idée d'une rupture totale avec la direction du SPD : ses fondateurs pensaient encore pouvoir conquérir le parti de l'intérieur pour la lutte révolutionnaire contre la guerre.

Ce n'est pas l'année 1915 qui vit la situation évoluer de façon sensible pour ces premiers groupes révolutionnaires. Si l'on se réfère au témoignage d'Adam Scharrer, la plupart des jeunes socialistes prêts à l'action avaient dû rejoindre leur unité : seules leurs femmes ou amies étaient susceptibles de poursuivre ce qu'ils avaient entrepris. La part croissante prise par les femmes dans ce premier travail d'agitation révolutionnaire telle qu'elle apparait dans son roman, se trouvait confirmée par le fait que les premières manifestations de rue contre la guerre furent l'oeuvre de femmes (devant le Reichstag le 18 mars 1915, puis le 28 mai avec l'intervention de la police à cheval.(255)

Mais il fallut attendre l'année 1916 pour que démarre effectivement une action révolutionnaire coordonnée.

x le renforcement des groupes oppositionnels.

Le point de départ de cette action révolutionnaire coordonnée fut la naissance du groupe "Spartacus". On sait que celui-ci fut créé à l'occasion d'une conférence du groupe éditeur de la revue "die Internationale" qui se tint clandestinement à Berlin dans le bureau de Karl Liebknecht le ler janvier 1916. A l'occasion de cette réunion furent discutées et adoptées les "directives sur les tâches de la social-démocratie internationale", c'est à dire qu'on procéda à une nouvelle définition des objectifs que devait se fixer une nouvelle internationale des travailleurs ainsi que des moyens

pour y parvenir. Par là, la rupture idéologique entre le groupe "die Internationale" et le SPD se trouvait consommée bien que ne fût pas encore défini comme but immédiat, ce que déplorait le représentant des "gauches" de Brême, Johann Knief, la rupture totale au niveau de l'organisation avec la direction centriste et de droite du parti social-démocrate. Tandis que le pacifisme était dénoncé comme une illusion, on s'assignait comme but premier une lutte totale sur tous les fronts contre l'impérialisme : lutte contra la guerre d'abord, mais aussi lutte pour s'emparer du pouvoir dans l'Etat, une lutte qui devrait être menée par une nouvelle internationale des travailleurs qu'il faudrait créer, aussi bien contre le pouvoir de l'impérialisme que contre les organismes existants issus de la Deuxième Internationale.

Parallèlement à la constitution du groupe "Spartacus" furent créées les premières organisations de jeunesse révolutionnaire à la suite de la réunion illégale d'une conférence de la jeunesse ouvrière qui se tint à Iéna à Pâques 1916. La rupture totale au niveau de l'organisation avec les mouvements de jeunesse ouvrière contrôlés par le SPD montrait déjà l'exemple(256) eu égard aux incertitudes et hésitations des ainés. Ce qui explique pourquoi les jeunes militants des organisations de jeunesse furent les éléments les plus actifs du mouvement révolutionnaire et les plus tentés par les solutions de l'activisme.(257)

La création de ces organisations, à structure plus ou moins rigide et plus ou moins autonome, eut comme résultat une action de propagande renforcée et mieux articulée contre l'impérialisme et la guerre. Aussi bien dans les entreprises que dans certaines unités du front, le groupe "Spartacus" parvint à faire distribuer des revues et des tracts : des revues et des journaux comme "Arbeiterpolitik", le "Sozialdemokrat" de Stuttgart ou la "Leipziger Volkszeitung", des tracts aussi, essentiellement les lettres de "Spartacus" dont la publication régulière avait été décidée le 1er janvier 1916 à Berlin et dont le premier numéro parut le 27 janvier, mais

également des textes de proclamation, des appels à des manifestations, etc...La première conséquence de cette action fut un accroissement du nombre de participants aux réunions et campagnes d'explication organisées par l'opposition.(258)

Mais au-delà de cette évolution quant à la nature des réunions des groupes oppositionnels, on notait une meilleure articulation des thèses qu'ils défendaient; notamment un approfondissement de l'analyse de la guerre comme produit de l'impérialisme.Les relations qu'on établissait entre la guerre et les buts du capitalisme ainsi qu'entre l'exploitation des territoires annexés ou occupés et l'exploitation du prolétariat du pays conquérant dénotaient un niveau d'analyse bien supérieur à celui des réflexions de Hans Betzold lors de son premier passage au front qui ne mettaient l'accent que sur les massacres du champ de bataille et les profits immédiats que certains pouvaient en tirer. Progressivement la contestation de la politique de guerre allait déboucher sur une contestation globale d'un système social et politique.

C'est dans ce contexte d'une redéfinition des objectifs de la lutte du mouvement ouvrier allemand que se situa la première manifestation publique contre la guerre organisée par le groupe "Spartacus", le 1er mai 1916 à Berlin et dans d'autres villes allemandes.(259) Par tracts et par consignes transmises oralement, le 1er mai avait été déclaré jour de lutte contre la guerre, pour la paix, le pain et la démocratie. Pour la première fois se reassemblèrent par centaines, des hommes, des femmes, des jeunes pour manifester leur opposition à la guerre. On sait que les manifestants furent dispersés par la police et que Karl Liebknecht fut arrêté.

Néanmoins, ce ne furent ni cette arrestation ni le procès qui suivit qui déclenchèrent des mouvements de protestation. Ceux-ci eurent leur origine dans les mauvaises conditions de vie. Ce fut d'abord le mauvais approvisionnement en produits alimentaires qui provoqua des manifestations violentes, à Leipzig notamment où, au cours des journées des 13,14 et 15 mai, une centaine de vitrines furent brisées et des quan-

tités non négligeables de produits alimentaires dérobées. De semblables bagarres se produisirent à la fin du mois de mai notamment à Kiel, Munich, Braunschweig, Osnabrück, Iéna, Magdebourg et Hanovre. La faim poussait ainsi des éléments désespérés de la population qui n'avaient aucune perspective d'avenir bien définies à des exactions de ce genre. Ensuite ce fut l'obligation d'épargne qui touchait les jeunes travailleurs que nous avons déjà évoquée qui suscita des mouvements de grève dans certaines entreprises.(260) Le mois de mai 1916 fut marqué à Braunschweig, Hanovre et Magdebourg par ces mouvements de protestation qui se développèrent spontanément en dehors de toutes les organisations de la classe ouvrière et qui conduisirent à des affrontements avec la police.

Toutefois, les mots d'ordre spartakistes commencèrent à infléchir progressivement l'orientation de ces actions spontanées, notamment par l'appel à la grève pour protester contre l'ouverture le 28 juin du procès contre Karl Liebknecht. Le lien s'établissait donc entre la lutte pour l'amélioration immédiate des conditions de vie et la lutte contre la guerre et contre les milieux qui la conduisaient en Allemagne même. Mais cet infléchissement politique des revendications alimentaires était encore nettement insuffisant : toute forme d'action risquait soit de donner lieu à des aventures violentes, soit d'être détournée de ses buts à long terme par suite du manque de perspectives cohérentes qu'aurait pu offrir une organisation révolutionnaire structurée et indépendante de la vieille social-démocratie.

C'est cette situation de privations à la longue intolérables et d'absence d'une alternative cohérente qui permettrait à des chefs de bande de la trempe de Max Hölz d'acquérir leur prestige au moment de la révolution en voulant rétablir une justice distributive par des moyens primaires, par exemple en châtiant les accapareurs ou en s'emparant de marchandises, là où elles se trouvaient. C'est aussi cette absence de perspective cohérente qui fit croire à certains jeunes ouvriers, tels Gustav Kirchner et quelques uns de ses

camarades dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme", que le pistolet qu'ils possédaient, était l'arme absolue. Les événements de l'année 1917 n'allaient que confirmer le malaise grandissant dans la classe ouvrière qui pouvait constituer l'élément fondamental d'une situation pré-révolutionnaire et l'absence de perspectives globales quant à l'avenir qui succèderait à ce présent insupportable.

x le tournant de 1917.

Le printemps de 1917 marqua effectivement un tournant dans la guerre telle qu'elle fut vécue à l'arrière. Après les manifestations sporadiques de mécontentement, voire de révolte de 1916, l'année 1917 devait être l'année de l'ouverture véritable du front de l'arrière. En outre l'action ne devait plus rester limitée à la classe ouvrière car deux nouveaux secteurs allaient être progressivement impliqués dans l'action : d'une part certains groupes d'intellectuels, d'autre part les équipages de certaines unités de la marine de guerre au mouillage depuis le début des hostilités dans les grands ports de l'Allemagne du Nord.

Si l'on veut comprendre l'ouverture de ce front de l'arrière avec la vague de grèves du mois d'avril et les mouvements de portestation dans la flotte dguerre au cours de l'été ainsi que le revirement de certains intellectuels ét étudiants, il faut se souvenir qu'à l'issue du troisième hiver de guerre, la situation n'avait guère évolué sur les fronts de l'Est et de l'Ouest. Alors que les journaux proclamaient sans cesse la volonté de paix de l'Allemagne, -"L'Allemagne veut la paix, seuls les ennemis ne la veulent pas, c'est pourquoi nous devons tenir jusqu'au bout"(261) - force était bien de constater que pour la population de l'arrière la situation se dégradait sans cesse.

Mais tandis que la situation évoluait de la sorte, deux événements favorisèrent la cristallisation du profond mécontentement latent dans des actions aussi bien dirigées contre l'Etat que contre l'ordre économique sous toutes ses

formes, à l'intérieur la création d'un nouveau parti ouvrier d'opposition, à l'extérieur la première révolution russe de mars 1917. Certains milieux gouvernementaux allemands ne cachaient pas leur crainte devant l'effet de contagion possible que risquait de provoquer cet événement sur le territoire duReich.(262) Car au moment où le mouvement révolutionnaire triomphait en Russie, un nouveau parti se créait en Allemagne en avril 1917 qui semblait pouvoir orienter l'action des masses ouvrières, l'U.S.P.D. La plate-forme politique qu'il publia à sa création pouvait servir de ligne directrice à des mouvements de masse ultérieurs. Non sans de longues discussions internes, le groupe spartakiste avait décidé, quoique gardant sa personnalité propre, d'adhérer au nouveau parti ce qui lui permit de faire diffuser plus largement son matériel de propagande.

C'est donc dans ce contexte que s'inscrivirent les luttes de cette année 1917 : pour le gouvernement allemand, le front de l'arrière devenait une réalité. Ce furent d'abord des désordres spontanés qui se produisirent dans certaines villes pour protester contre la disette. A Hambourg par exemple où des boutiques furent pillées, du pain acheté sans carte d'alimentation sous la menace, mais des quantités bien plus importantes en furent volées selon le rapport de la police qui redoutait pour l'avenir la répétition de semblables faits, surtout en fin de semaine. A Bermen, il en fut de même : une foule estimée à 8 à 10 000 personnes s'était assemblée devant la mairie pour demander des allocations supplémentaires de ravitaillement, en tête du cortège se trouvaient même quelques militaires en permission revêtus de leur uniforme. Comme satisfaction n'était pas donnée à ces revendications, la foule bombarda la façade de la mairie avec des pavés puis, malgré l'intervention de la police et des pompiers elle se répandit dans le centre de la ville, brisa des vitrines et pilla des étalages. A la suite de ces incidents, l'armée intervenait de façon spectaculaire pour rétablir l'orde, 3 compagnies du 7ème corps d'armée.(263)

Rapidement, ces désordres spontanés devaient dé-

boucher sur une grève d'une grande envergure qui éclata le 16 avril à Berlin, après une manifestation organisée la veille. Près de 200 000 grévistes étaient signalés dans la capitale où 300 entreprises des industries d'armement furent touchées. Ce mouvement de grève eut des prolomgements en province, notamment à Dresde, Leipzig, Magdebourg, Halle et Braunschweig. Malgré l'appel du groupe spartakiste à poursuivre la grève avec des objectifs plus politiques,(264) la plupart des participants à ce grand mouvement de protestation n'étaient poussés que par des motifs d'ordre purement matériels qui pouvaient certes provoquer des actions violentes mais pouvaient aussi cesser brutalement dès qu'une quelconque satisfaction à des revendications ponctuelles était donnée. Ce n'est qu'à Leipzig qu'une série de revendications politiques cohérentes fut formulée par les ouvriers en grève. Ils établirent comme on le sait un programme en sept points dans lequel les deux types de revendications coexistaient.(265)

Il faut néanmoins reconnaitre que ces revendications d'ordre politique restaient encore un phénomène isolé. Si elles avaient été formulées à Leipzig, c'est parce que cette ville était un fief du nouveau parti, l'USPD, dont la plate forme revendicative reprenait pour l'essentiel les termes du manifeste publié lors de sa création. Dans d'autres régions elles furent reprises par des groupes minoritaires qui n'avaient pas d'influences décisives sur les masses. C'est ce que constatait le jeune Walter Brenten à Hambourg dans le roman de Willi Bredel "Verwandte und Bekannte" : "des émeutes de la faim, des grèves étaient l'expression la plus claire de la lassitude de la guerre qui gagnait du terrain dans les masses et du désir de paix. Même dans la fabrique, chez Loesser, quand pendant quelques semaines on était resté sans recevoir des écrits révolutionnaires, on en demandait. Il manquait une organisation révolutionnaire. Les groupes isolés étaient trop faibles pour agir avec plus de succès contre les chefs de la social-démocratie et des syndicats qui faisaient tout pour inciter les ouvriers à tenir jusqu'au bout avec enthousiasme et qui coopéraient avec les militaires fidèles à l'Empereur pour paralyser l'opposition révolutionnaire."(26

Mais ce mécontentement ne resta pas le seul fait de certaines fractions de la classe ouvrière : il commença à déborder sur les milieux intellectuels, parmi les étudiants notamment parmi ceux qui avaient déjà servi au front et qui, comme Ernst Toller avaient repris leurs études après avoir été blessés et réformés. Des discussions passionnées s'engageaient entre eux, des associations ephémères se créaient mais au-delà de constatations générales sur la guerre et ses atrocités, ils ne pouvaient exprimer de façon constructive et précise ce qu'ils proposaient, comme nous l'avons déjà noté plus haut à propos de l'association "kulturpolitischer Bund der Jugend in Deutschland".(267) Ce qu'Ernst Toller et ses amis voulaient renverser, dans la confusion de leur idéalisme, c'était tout ce qui détruisait la "vie", tout ce qui était figé, sclérosé. Mais de la forme que pourrait prendre l'avenir, ils ne savaient rien si ce n'est qu'il ne serait en rien comparable au présent.

Bien plus grave que cette agitation d'intellectuels fut la tentative de mutinerie dans la flotte de guerre du début de l'été 1917. On sait que ce mouvement prit la forme de grèves de la faim, de protestations contre le régime alimentaire et disciplinaire, d'abandons massifs de navires sans permissions légales. Ici comme ailleurs, la lassitude de la guerre, les mauvaises conditions de vie furent les prétextes à une action qui prit rapidement une tournure politique. Ce malaise dans la flotte de guerre s'expliquait sans doute par les tensions de plus en plus vives qui régnaient sur les vaisseaux de ligne entre équipages et officiers. L'attitude arrogante de ceux-ci, souvent d'origine aristocratique, avait soudé l'unité de la quasi totalité des équipages. A cette situation conflictuelle, manifestation ponctuelle de la lutte des classes, s'ajouta un autre facteur : les équipages des grands vaisseaux de ligne étaient constitués, en raison de la haute technicité du matériel, de jeunes ouvriers des chantiers navals qui appartenaient pour la plupart avant la guerre au SPD et aux syndicats. Ces "organisés" avaient donc une certaine conscience politique et avaient gardé des contacts avec

les organisations du parti. Il s'était donc créé à bord de dertaines unités de la flotte une concentration particulièrement forte de soldats révolutionnaires potentiels qui purent exploiter le mécontentement des moins politisés d'entre eux.

Néanmoons, malgré les liens qui unissaient certains équipages aux milieux révolutionnaires qui tentaient de s'organiser, rien, dans ces revendications, ne débouchait sur une perspective socialiste : il s'agissait seulement de mettre fin à la guerre et d'apporter une amélioration substantielle aux conditions de vie à bord. Cette absence de perspective concrète quant à une possible alternative expliqua la relative facilité avec laquelle le pouvoir parvint à rétablir la situation, dans la marine comme ailleurs.

Le résultat de ces différents mouvements fut en effet décevant pour ceux qui les avaient organisés. Si le front de l'arrière avait été effectivement ouvert, il faut reconnaitre aussi que les adversaires du pouvoir et de l'impérialisme furent largement battus. Il y eut d'abord la répression impitoyable de la mutinerie de la flotte (10 condamnations à mort prononcées, 2 exécutées le 5 septembre 1917 - Max Reichpietsch et Albin Köbis - 181 années de forteresse et 180 années de prison distribuées aux instigateurs d'un complot visant à fomenter la révolution) ; il y eut ensuite quelques concessions faites sur des revendications d'ordre alimentaire pour mettre fin aux grèves. On promit une augmentation des salaires, un accroissement des rations de pain et de viande, une réduction du temps de travail si les ouvriers consentaient à se montrer "raisonnables" et à reprendre leur activité comme si rien ne s'était passé.

Mais tous ne furent pas dupes de cette tactique et quelques semaines de la fin de la grève dans l'usine où travaillait Hans Betzold, un militant révolutionnaire la dénonçait avec vigueur. Il dénoçait par là même aussi l'attitude de nombreux ouvriers ;"c'est pour des raisons de principe que je suis contre vontre tactique" écrit Adam Scharrer, "au front, les autres crèvent en masse et nous, nous sommes prêts à tri-

mer bravement pour les fauteurs de guerre, à condition qu'ils nous donnent un peu mieux à bouffer. On ressemble à un chien qui se moque de ce qu'il mord. S'il grogne, on lui jette un morceau."(268) Cette tactique de"lavettes", c'était aussi dans ses propos, la tactique des syndicats qui consistait à louvoyer entre deux camps sans jamais aborder les problèmes essentiels.

On comprend donc le désarroi de ceux qui comme Hans Betzold avaient cru à l'efficacité de ce mouvement. A quelques mois de là, au début de l'hiver 1917-1918, il était en proie au découragement, en constatant autour de lui la détérioration de la conscience politique et même des rapports humains. Les réunions de militants ouvriers ne lui apportaient plus rien. "J'y vais, mais je reviens l'esprit vide. Les forces qui vont à contre-courant sont trop dispersées, elles ne font toujours que constater que les choses restent en l'état. Toutes les recettes possibles surgissent alors : qu'ils crèvent dit quelqu'un, et il ne revient plus. D'autres font partie d'un gang de cambrioleurs ; d'autres ne vivent qu'en exhalant leur indignation sur le sang versé, leurs énergies s'évanouissent en crise d'hystérie. Les derniers sont saisis par un instinct bestial de conservation. Ils triment jour et nuit, sont sans cesse à la recherche de la bouffe. C'est comme ça qu'ils veulent s'en tirer, de cette grande époque que nous vivons. Des aventuriers apparaissent, des provocateurs sont partout à l'affût. La masse des ouvriers reste silencieuse, le courant n'est sensible que dans les profondeurs, à l'occasion il surgit dans les réunions, mais il n'y a rien de palpable au niveau de l'organisation, ce n'est qu'un écho. Et pourtant, c'est toujours cet écho. Il manque l'impulsion, seulement l'impulsion."(269) Mais d'où cette impulsion pouvait-elle venir ?

Certainement pas du Reichstag qui malgré le vote le 19 juillet de la résolution de paix, était devenu pour les masses ouvrières, cette institution qui votait les crédits de guerre ; pour mettre fin à la guerre, il ne pouvait être d'aucun secours, seule l'action directe pourrait obli-

ger le pouvoir à céder.(270)

Qui pourrait donc donner des consignes d'action ? Les perspectives n'étaient pas claires du tout. Si l'on suit la description des événements et l'évolution de la situation dans les usines telle qu'elle nous est présentée par Adam Scharrer dans "vaterlandslose Gesellen", on constate en effet la plus extrême confusion dans ces réunions de petits groupes d'ouvriers ou dans les assemblées syndicales. Les auditoires étaient partagés dans leur attitude à l'égard de ceux qui représentaient la "fraction Liebknecht", le nouveau parti "indépendant" ou la vieille social-démocratie. Leur flottement était tel qu'ils approuvaient à tour de rôle les propos des uns et des autres. Les frontières entre les spartakistes et les "indépendants" qui commençaient à s'organiser étaient floues. Comment aurait-il pu du reste en être autrement puisque la direction du groupe spartakiste de l'époque avait décidé, tout en conservant son autonomie idéologique, d'adhérer à l'USPD ?(271)

De plus, les chefs de l'USPD semblaient vouloir limiter leur action en faveur de la paix au refus des crédits de guerre et à d'autres moyens parlemenatiares, à des discours et à des conférences de presse. Tandis qu'à la base les éléments les plus révolutionnaires étaient prêts à des actions de masse de type* parlementaire, les chefs du parti issus de la fraction centriste du SPD ne voulaient s'engager que dans des actions de type parlementaire, persuadés que seule cette voie permettrait d'arracher la décision. Les incertitudes aussi bien pour ce qui est de l'organisation que de la définition d'une stratégie n'étaient pas faites pour donner des perspectives nettes aux masses ouvrières. Elles permettaient seulement aux courants les plus extrêmistes et activistes de présenter leurs solutions comme les seules susceptibles d'obtenir la fin de la guerre tandis que la résignation ou l'apathie risquait de s'emparer de tous ceux que l'échec des grèves avait déçus.

---

* extra-

L'automne 1917 fut ainsi pour la classe ouvrière allemande une période de désarroi : face à ce qu'elle considérait comme la trahison de la social-démocratie et de la bureaucratie syndicale qui collaboraient avec les autorités et se contentaient d'avantages matériels immédiats mais médiocres, face à l'emprise croissante des militaires qui intervenaient de plus en plus directement dans les usines et n'hésitaient pas à condmaner à mort les contestataires, face aux assemblées élues qui se laissaient berner ou corrompre, elle n'avait rien à opposer si ce n'est l'acceptation passive, en attendant ce qui provoquerait l'explosion. Alors, l'action directe et la violence pourraient apparaître comme la seule issue.

Telle fut la leçon que beaucoup tirèrent de la révolution d'octobre en Russie et tout particulièrement la jeunesse ouvrière. La voie parlementaire et la conclusion d'une paix qui ne remettrait pas en cause le capitalisme lui-même s'avéraient nettement insuffisantes. Il fallait absolument que la classe ouvrière s'empare du pouvoir politique, de tout le pouvoir politique. C'est l'opinion du jeune Walter Brenten dans le roman de Willi Bredel "Verwandte und Bekannte" : La nouvelle de la révolution d'octobre et de la prise du pouvoir par les bolcheviques le souleva d'enthousiasme :"la clase ouvrière d'un pays s'était insurgée, elle avait ordonné un 'halte impératif au massacre collectif, elle avait chassé les responsables de la guerre et avait pris le pouvoir elle-même dans l'Etat. C'étaient des travailleurs et des paysans qui en Russie avaient donné le grand exemple à tous les peuples du monde, ils leur avaient montré le chemin, avaient vaincu dans leur pays le capitalisme et la guerre et avaient établi la domination de la classe ouvière. Quelle action, quel début grandiose !"(272)

C'est à la même époque mais sans référence précise aux événements de Russie qu'Ernst Toller découvrit le lien qui existait entre le capitalisme et la guerre. Alors que dans un premier temps il s'était insurgé contre la guerre au nom de la dignité humaine, il comprenait à présent que la guerre

était étroitement liée à la nature età l'existence du capitalisme. Il lut des publications sur les causes de la guerre et s'aperçut que les buts de guerre de l'impérialisme allemand n'avaient rien à voir avec la défense de la liberté de la nation allemande. "La question de la responsabilité de la guerre n'est pas seulement la question de savoir qui est coupable, les classes dirigeantes sont prises dans un réseau dense d'intérêts, de concepts de l'honneur, de valeurs morales. Elles cherchent la puissance, la gloire, la liberté de leurs peuples dans l'ipuissance, la misère et l'oppression d'autres peuples. Mais aucun peuple n'est vraiment libre sans la liberté de ses voisins. Les politiciens se mentent à eux-mêmes et mentent aux citoyens, ils appellent leurs intérêts un idéal et pour cet idéal, c'est à dire pour de l'or, de la terre, du minerai, du pétrole, rien que pour des choses mortes, des hommes meurent, souffrent de la faim, connaissent le désespoir. Partout la question de la responsabilité de la guerre s'estompe devant la responsabilité du capitalisme."(273

Mais le discours d'Ernst Toller se caractérisait encore par la prédominance de catégories éthiques ou de concepts d'ordre général comme le mensonge, la puissance, la gloire, l'oppression ou l'intérêt. Un séjour en prison, à la suite de sa participation à une manifestation ouvrière, lui permit de découvrir l'analyse marxiste du système capitaliste. Là, il put lire des oeuvres de Marx, d'Engels, de Franz Mehring et de Rosa Luxemburg. Evoquant cet événement dans sa vie et ses conséquences, il note dans "eine Jugend in Deutschland" : "c'est seulement à ce moment-là que je devins socialiste, mon regard devint pour perçant pour étudier les structures de la société, les conditions de la guerre, le mensonge effrayant de la loi qui permet à tous de mourir de faim et autorise un petit nombre à s'enrichir, les relations entre le capital et le travail, le rôle historique de la classe ouvrière."(274)

Toutefois, alors que certains comme Ernst Toller et Walter Brenten, le personnage de Willi Bredel, découvraien

ainsi la nécessité d'un renversement du capitalisme et de l'instauration d'un ordre nouveau fondé sur le socialisme après la prise du pouvoir politique par la classe ouvrière, la masse de celle-ci était bien loin de partager leurs convictions. Elle était sans doute prête à se lancer dans une action, par lassitude de la guerre, et Walter Brenten entendait parler autour de lui davantage de paix et de révolution qu'auparavant. Mais chaque fois, les dirigeants de la social-démocratie et des syndicats intervenaient pour empêcher la naissance ou le développement d'un mouvement qui aurait pu avoir une certaine ampleur. Et willi Bredel note que face aux masses ouvrières, il y avait d'autres voix qui s'élevaient dans l'entreprise pour diffamer les bolcheviques russes qui n'étaient selon elles que de vulgaires terroristes qui ne savaient que créer le désordre.(275)

Lorsqu'au début de l'année 1918 il y eut à Munich des milliers de grévistes dans les usines d'armement, Ernst Toller se demanda avec inquiétude ce qui allait se passer car il partageait les craintes de Walter Brenten quant à l'attitude des dirigeants traditionnels du mouvement ouvrier allemand. La grève avait éclaté contre la volonté de ces dirigeants, mais sans avoir été organisée par les "indépendants" de Kurt Eisner qui étaient encore trop faibles pour la contrôler. Cette situation préfigurait déjà ce qui allait se passer au cours de cette année 1918, une amplification du mouvement populaire contre la guerre et pour une restructuration de la société dans une perspective socialiste, mais aussi un approfondissement des contradictions entre l'appareil du SPD et des syndicats et les forces révolutionnaires à qui le recours à l'action directe, quant ce n'était pas à l'aventurisme, apparut comme le seul moyen de sortir de l'impasse que constituait la collaboration de ces appareils avec les partis bourgeois dans le cadre strict du système parlementaire.

x Les événements de l'hiver et du printemps 1918.

Dès le mois de janvier 1918, la lutte contre la guerre et pour un changement radical de politique se concrétisa dans le grand mouvement de grève qui partit de Berlin et gagna la plupart des centres industriels. Cette grève fut réellement l'expression d'une volonté d'action issue de la "base" sans consentement ni même consultation du vieux SPD qui estimait alors qu'il n'y avait pas encore dans les masses les conditions favorables à une action décisive. Lorsque la grève fut effectivement décidée le 27 janvier au cours d'une assemblée d'ouvriers métallurgistes à laquelle avaient été convoqués des représentants de toutes les entreprises berlinoises, la classe ouvrière était depuis plusieurs semaines dans l'attente de cette décision.

Comme le note Adam Scharrer dans "vaterlandslose Gesellen" à propos de la perception de la réalité de ce début d'année par Hans Betzold, "je ressens en moi une tension, une attente qui vivre, c'est aussi l'impression de tous les camarades qui ont le regard fixé sur les journées du mois de janvier. La première grande épreuve de force politique est imminente, la grève de masse des ouvriers des fabriques de munitions." Dans les entreprises, c'était partout la même interrogation :"Que va-t-il se passer ? Va-t-on bientôt passer à l'action ? les ouvriers sentent qu'une organisation souterraine met tout en oeuvre pour les faire passer à l'offensive, pour mettre leur masse en mouvement, un jour déterminé, d'un seul coup. Le 'A' se trouvait déjà dans tous les tracts, le 'B' est en route, c'est le lundi 7 janvier que commence la grève de masse."(276)

Le lundi 28 janvier au matin (et non le 7 comme le note par erreur Adam Scharrer) 400 000 ouvriers cessaient le travail à Berlin même. Le processus fut identique dans toutes les entreprises concernées. Il s'agissait d'abord de faire en sorte que la grève fût un véritable mouvement de masse.

"Les dirigeants du mouvement décident", note Adam Scharrer, que le travail ne sera pas repris après la pause du petit déjeuner. Les hommes de confiance doivent se former en colonnes et quitter le travail de façon démonstrative, leur geste servant de signal au personnel de l'entreprise. Là où des secteurs entiers de l'entreprise entrent dans la grève, ils ne doivent pas abandonner en ordre dispersé les portes de l'usine, mais engager d'autres secteurs à en faire de même, ils doivent investir l'entreprise toute entière et si nécessaire, l'entreprise doit à son tour investir tout le terrain d'aviation."(277) L'accent était mis dès le départ sur le caractère massif que devait revêtir cette grève. L'expérience du printemps 1917 avait montré que la force du mouvement ouvrier résidait dans la masse, il fallait donc tirer les leçons de cet échec et faire en sorte que la lutte fût l'affaire de tous. Il fallait aussi prévenir toute tentative de désagrégatio du mouvement par le gouvernement ou toute tentative de dénaturation de ses buts par les organisations ouvrières traditionnelles.

Pour éviter ces deux dangers, les responsables du mouvement à l'intérieur même des usines mirent tout en oeuvre contre les tentatives d'intimidation. Face à l'intensification des attaques contre "les hommes de confiance" révolutionnaires, qui reprenaient tous les clichés de la propagande nationaliste,(278) les ouvriers desusines d'armement étaient appelés à ne pas se laisser intimider. Le mouvement révolutionnaire qui se préparait faisait appel à la solidarité ouvrière contre le système capitaliste et la guerre. C'est pourquoi les éléments révolutionnaires s'efforçaient de donner à la classe ouvrière un nouveau système de valeurs d'où le sentiment de responsabilité n'était certes pas exclu, mais dont l'objet n'était plus que les intérêts spécifiques de la classe ouvrière. "Vous savez bien ce qui est en jeu....Ne tombez pas dans le panneau de toutes les balivernes qu'on ne va pas manquer de raconter. Les hommes de confiance vous tiendront toujours au courant. A présent, le mot d'ordre est de tenir, - mais pour nous ! A présent, il s'agit de montrer que nous savons nous battre."(279)

Le sentiment de la solidarité ouvrière plaçait ainsi le mouvement en dehors des cadres politiques traditionnels, il ne s'agissait plus de négocier des compromis entre partenaires sociaux mais de s'opposer résolument en tant que classe à un système politique et social. C'est pourquoi il fallait organiser le mouvement sur des bases propres, en dehors de tous les appareils existants. Le mouvement du printemps 1917 avait montré que les grévistes livrés à eux-mêmes étaient dès le départ condamnés à l'échec et que l'insuffisance d'une organisation autonome les livrait aux manoeuvres de récupération entreprises par l'appareil de la social-démocratie et des syndicats. La révolution d'octobre en Russie avait montré qu'un mouvement révolutionnaire ne pouvait s'appuyer que sur des organes originaux du pouvoir issus directement du mouvement lui-même. C'était aussi l'exemple donné par le mouvement révolutionnaire naissant dans les provinces de la monarchie austro-hongroise à la mi-janvier 1918 : il obligeait le gouvernement de Vienne à reconnaitre des conseils ouvriers. Il fallait agir de même en Allemagne.

C'est à ce processus de création d'organes autonomes du pouvoir ouvrier que nous a fait assister Adam Scharrer dans "vaterlandslose Gesellen". Au cours de la réunion clandestine déjà mentionnée, trois collègues de travail furent ainsi désignés;à raison d'un pour mille ouvriers, des hommes de confiance furent désignés sur ce modèle pour constituer au sein de l'entreprise un "conseil d'ouvriers"; la réunion à l'échelle de Berlin de ces hommes de confiance donna naissance au Conseil d'ouvriers du Grand Berlin, dès le premier jour de grève, organisme qui comptait 414 membres. Par là, les mesures envisagées par le groupe spartakiste et exposées dans un tract du 27 janvier trouvaient leur application. Il se créait des conseils d'ouvriers "librement élus d'après les modèles russes et autrichiens qui seraient chargés de diriger cette lutte et les luttes ultérieures...Les hommes de confiance des entreprises doivent se réunir immédiatement et se constituer en conseils d'ouvriers. Faites en sorte que

les chefs syndicaux et 'socialistes de gouvernement' et autres jusqu'auboutistes ne soient pas élus dans ces organes représentatifs. Sortez ces types-là des assemblées d'ouvriers."(280)

Cette élimination des représentants du mouvement ouvrier traditionnel devait aller de pair avec la définition d'un programme précis qui fut adopté dès le 28 janvier par la réunion des 414 représentants des entreprises du Grand-Berlin.(281) Ce programme se référait pour l'essentiel au programme des grévistes de Leipzig du printemps de 1917. La seule nouveauté était le point 2 qui réclamait une participation de représentants de la classe ouvrière aux négociations depaix, ce qui ne pouvait rien avoir de surprenant puisque des socialistes siégeaient déjà dans les gouvernements anglais, français et belge. On peut noter aussi que ce programme, bien qu'il fût la plate-forme d'action directe du mouvement révolutionnaire par la tactique qu'il adoptait (aucune mention n'était faite à des négociations possibles) était dépourvu de caractère socialiste. Il tenait compte seulement des exigences immédiates des masses ouvrières, il n'abordait pas par exemple le problème fondamental de la propriété des moyens de production ni celui de la fonction politique des conseils d'ouvriers. Ceux-ci n'étaient pas érigés en organes de la dictature du prolétariat, ils étaient tout au plus les instances de direction et de coordination de la grève. Le comité central d'action des grévistes semblait ainsi n'^etre que la direction extra-parlementaire de la lutte qui s'engageait ouvertement contre la poursuite de la guerre et la dictature militaire.

Mais si le mouvement prit une grande ampleur avec une extrême rapidité, témoignant ainsi de la combativité latente de la classe ouvrière dans le cadre de nouvelles formes d'action, hors des institutions parlementaires et des appareils politiques et syndicaux, il s'effrita presque aussi rapidement dans les premiers jours de février sans que ses buts soient atteints.

Cet effritement est dû d'abord à l'inégal développement du mouvement. Si dans certains secteurs ou certaines localités le niveau de combativité de la classe ouvrière était très élevé, il n'en était pas de même partout. Cette passivité des masses dans ces secteurs ne pouvait tout naturellement qu'inciter certains éléments à vouloir devancer l'action des masses, à la provoquer le cas échéant en déclenchant le processus de répression qui à son tour devait susciter un réflexe de solidarité. Cette passivité relative était le terrain favorable à certaines formes d'activisme de la part de minorités agissantes comme il s'en développerait à la faveur des événements de novembre 1918. En attendant, elle soulignait combien grande était la peur de la répression dans les masses ouvrières.

Et cette répression s'abattit sur les grévistes avec une rigueur qui s'expliquait par les préparatifs engagés par le Haut-Commandement pour la grande offensive de printemps. Aux grèves, le Haut-commandement répliqua par la mise en place de tribunaux spéciaux militaires, par l'arrestation de nombreux dirigeants syndicaux ou politiques dont Dittmann, et par l'envoi immédiat au front de milliers de grévistes. C'est ainsi que Hans Betzold, le personnage principal du roman d'Adam Scharrer, reçut quelques jours après la grève, l'ordre de regagner son unité, il était mis fin à son affectation spéciale.

AApartir de cette grève, la police et l'armée surveillèrent avec plus de rigueur qu'auparavant toutes les activités dans le pays, notamment celles des cercles de jeunes socialistes qui s'étaient partout constitués contre la tutelle du SPD. Walter Brenten, dans le roman de Willi Bredel, faisait parti d'un de ces cercles et il connut la répression avec ses conséquences : "la plus grande prudence est recommandée car la police s'occupait tout particulièrement de ces groupes de jeunes socialistes après l'arrestation et la condamnation de leur mentor, le Dr. Eupert, à trois ans de réclusion criminelle. La police pénétrait partout, perquisition-

nait même dans les ateliers et arrêtait les suspects comme Peter Kagelmann. Mais déjà la riposte ouvrière s'organisait : le travail avait spontanément cessé dans l'atelier après cette arrestation et le lendemain matin, l'un des ouvriers ne reparut pas, le dénonciateur avait été rossé la nuit précédente par des inconnus et admis à l'hôpital." (282)

Cette répression qui caractérisa le printemps et l'été 1918 préparait ainsi le terrain non seulement à des réflexes spontanés de solidarité dans la classe ouvrière mais aussi à des mesures de représailles individuelles, des individus devant payer le prix de leur responsabilité plus ou moins lointaine pour des actes politiques relevant d'uns sytème de gouvernement. Il s'agissait là d'une des formes typiques de l'activisme, l'agression perpétrée contre des individus, dont l'assassinat serait la manifestation extrême.

L'histoire individuelle d'Ernst Toller s'inscrivait aussi dans ce processus de répression: pour sa participation à la manifestation des ouvriers en grève, il fut arrêté, réincorporé dans l'armée bien que sa blessure antérieure au front l'eût précédemment fait réformer. Inculpé de haute trahison suivant la proczdure courante, il fut en outre accusé de désertion. Interné ensuite dans un hôpital psychiatrique, il ne devait être libéré qu'au cours de l'été 1918. Les tribulations de cet individu, passant ainsi de la prison à l'hôpital psychiatrique ne furent pas une exception : elles devaient être l'une des formes que prit la répression des activités jugées subversives par l'autorité militaire. Il eut seulement la chance de pouvoir se faire hospitaliser sur intervention d'un médecin militaire de confession israélite qui avait voulu par là aider un corréligionnaire.

Mais si la répression du mouvement de grève se manifesta par un renforcement du dispositif de la dictature militaire sur le pays, elle prit aussi des formes plus directes par l'écrasement de toutes les tentatives de manifestations notamment dans le centre de Berlin. L'un des mots d'ordre du comité d'action des grévistes avait été de se constituer

en cortèges qui devaient gagner d'abord les entreprises où le travail n'avait pas cessé puis le centre de la ville. Face à cette situation, les autorités durent faire intervenir en premier lieu la police à cheval, puisque les policiers en civil et les agents provocateurs ne suffisaient plus pour disperser les attroupements, puis des unités militaires constituées pour l'essentiel de 5 000 sous-officiers prélevés dans les réserves stationnées à l'arrière.(284) Hans Betzold vécut l'une de ces manifestations : par l'intervention de la police à cheval, le cortège pacifique qui n'avait pour but que de démontrer la volonté de paix des grévistes et la puissance du mouvement qui était lancé, dégénéra rapidement en affrontements sanglants. A chaque charge de police répondaient des jets de pierre, les palissades étaient arrachées et fournissaient des armes de fortune pour riposter aux coups portés par le plat des sabres. Des rames de tramways furent immobilisées et renverser pour constituer les premiers éléments de barricades. Les manifestants étaient poursuivis jusque dans les escaliers des immeubles, les femmes n'étaient pas épargnées Dans certains cas, des détachements de police durent même faire usage de leurs armes pour se dégager.(285) Les premiers cris s'élevaient dans la foule pour exiger des armes : on promettait de revenir le lendemain avec autre chose que des pavés ou des planches.

Si l'on ne dispose d'aucune indication précise sur le nombre des morts et des blessés du côté des manifestants, - on suppose que plusieurs d'entre eux furent tués et un assez grand nombre grièvement blessés, - la police publia ses pertes qui officiellement s'élevaient à un mort et 27 blessés.(285) Au cours de ces événements, on avait donc assisté à l'ouverture réelle d'hostilités à l'arrière : la guerre impérialiste se transformait effectivement en guerre civile, le processus qui s'était engagé sur le pavé berlinois allait marquer pendant cinq ans l'histoire de l'Allemagne : les affrontements armés entre la classe ouvrière et l'appareil d'Etat, mais aussi entre les éléments conservateurs effrayés et les masse révolutionnaires avaient ainsi débuté. Face à la violen-

ce de l'appareil d'Etat et du système capitaliste sur la défensive, l'usage de la vilence semblait devenu inéluctable pour ceux qui les contestaient. En effet, la répression brutale du mouvement de grève avait appris aux ouvriers révolutionnaires qu'ils ne pouvaient plus compter sur leurs représentants élus au Parlement : ceux-ci n'avaient pu empêcher l'autorité militaire et la police de réprimer un mouvement qui pour l'essentiel reprenait les revendications qui s'étaient exprimées au Reichstag six mois auparavant et qui avaient donné matière à la fameuse résolution de paix. Peu à peu, lesmasses ouvrières prenaient conscience de la nécessité d'une lutte directe, d'une action conduite par de nouveaux chefs qui ne seraient pas compromis dans les jeux de la politique traditionnelle.

Car ceux qui avaient participé à ces luttes en avaient tiré un enseignement important, celui que Langenscheid, un militant révolutionnaire dans le roman d'Adam Scharrer, avait exposé avant même la cessation de la grève : c'était la question du pouvoir politique qui était maintenant posée, fini le temps des négociations :"Maintenant, il s'agit d'appeler la classe ouvrière à la rébellion ouverte, à la solidarité avec les soldats en permission. La grève perd son sens si on lui ôte son but. A présent, c'est l'état de siège qui doit tomber, à présent, il faut faire parvenir des tracts aux soldats. A présent, il faut dire aux ouvriers ouvertement que la question qui se pose est victoire ou défaite. Il faut organiser la résistance par tous les moyens... A présent, nous devons comprendre que la grève n'était qu'un début, sinon nous sommes perdus."(286) A la violence répressive devait s'opposer la violence révolutionnaire, aux négociations et bavardages devait succéder l'action. Aussi comprend-on que l'instauration du régime parlemantaire au début du mois d'octobre 1918 sous l'égide des politiciens qui siégeaient dans les différentes instances du pouvoir depuis de nombreuses années ne suscita pas d'intérêt dans les masses ouvrières. Le processus de radicalisation qui s'était amorcé en 1917 ne pouvait plus être stoppé, il risquait même au contraire

sous la pression des événements et des expériences vécues au cours des quatre années de guerre, de s'accélérer et de déboucher même sur des actions aventuristes.

x la situation à l'automne 1918.

Car les changements politiques ne furent perçus que comme les signes avant-coureur de l'effondrement d'un système ou comme une supercherie, donc comme autant de raisons d'aller toujours plus avant dans le recours à de nouvelles formes de lutte plus actives.

En fait, le nouveau chancelier n'était pas l'élu du Reichstag, mais l'homme désigné par Guillaume II lui-même avec l'assentiment de Ludendorff. La majorité du Reichstag qui soutenait le nouveau gouvernement n'avait pas obtenu sa constitution par la lutte, il lui avait été octroyé par l'empereur, dans le plus pur style de la "révolution d'en haut". Quant aux modifications des pratiques constitutionnelles qui s'annonçaient, elles étaient tout aussi octroyées que ce nouveau personn el politique. Analysant les événements de cette période, Ernst Toller pouvait écrire :"la victoire de la démocratie bourgeoise qui accompagne l'offre de paix n'éveille aucun écho. Ce n'est ni le Reichstag, ni le peuple qui l'ont obtenue par la lutte, elle a été ddictée d'en haut, imposée comme la carte de pain et le rutabaga."(287)

Du reste, comme ce nouveau chancelier, Max de Bade, prince de surcroit, pourrait-il bien mener une politique nouvelle ? Certes, de nouveaux ministres et secrétaires d'Etat entraient au gouvernement, notamment Scheidemann, Erzberger, et d'autres représentants de la nouvelle majorité parlementaire, mais les ministres prussiens restaient en place, un général était toujours ministre de la guerre (Groener qui avait remplacé Ludendorff) et les mêmes généraux conservaient la direction des grandes régions militaires dans lesquelles ils étaient directement responsables de l'ordre public comme précédemment.

Sans doute, ce gouvernement allait réaliser ce que la

majorité du Reichstag et les grévistes de janvier 1918 réclamaient : ce fut d'abord l'offre de paix du 4 octobre, ce fut ensuite le début de démocratisation du système politique avec la réforme de la constitution du Reich du 28 octobre qui réduisait les pouvoirs de l'Empereur et accroissait ceux du chancelier et des assemblées tandis que l'armée était placée sous la tutelle du ministre de la guerre. Enfin, le suffrage universel direct était introduit en Prusse et de nombreux détenus politiques, comme Karl Liebknecht, étaient amnistiés et libérés. En fait malgré ces changements au sommet de l'appareil d'Etat, bien peu de choses avaient changé dans la vie quotidienne.

C'est la question que se posait Ernst Toller lorsqu'il essayait de comprendre l'évolution de lasituation : "Qu'est-ce qui a donc bien changé de façon visible ? Le système électoral à trois classes a été supprimé. Liebknecht et les autres emprisonnés politiques sont amnistiés. Mais la presse reste muselée, les réunions sont interdites, les généraux gouvernent encore comme auparavant, les ministres sont issus des mêmes castes dirigeantes et les socialistes de droite Scheidemann et Bauer sont devenus secrétaires d'Etat, des Excellences."(288) N'était-ce pas l'ancien état de fait qui se perpétuait ? Le 7 novembre 1918, alors que les mouvements révolutionnaires se propageaient à travers tout le pays, le général von Linsingen s'appuyait encore sur les dispositions de l'état de siège pour interdire par voie d'affiches la constitution de conseils d'ouvriers et de soldats sous prétexte que de tels organismes étaient contraires à la législation en vigueur et de surcroit de nature à troubler l'ordre public.(289)

Si rien semblait n'avoir changé pour la population civile, les soldats encore engagés dans les opérations militaires percevaient la situation de la même façon. Leur indifférence à l'égard de ces réformes politiques est frappante. C'est Ludwig Renn à qui l'on demandait ce qu'il pensait de l'offre de paix du nouveau gouvernement, qui répondait :"Je

crois, je l'ai entendu dire, qu'on en fait grand cas, mais je ne comprends pas pourquoi." Et en lui-même il songeait : "Je ne voulais pas discuter avec ce type. Il m'était totalement indifférent de savoir ce qu'on disait de cet événement pourvu que la guerre s'achève."(290) L'évolution en cours était en effet jugée comme un simple jeu politique qui se déroulait en dehors du champ d'action des masses. Avec la même hébétude, chacun vaquait à ses occupations, à l'arrière comme au front. "Chacun pressentait la fin", note Willi Bredel "mais les ouvriers des chantiers navals et des usines parcouraient les rues de bonne heure le matin en direction du port en files muettes, les visages sombres et fermés...Ils titubaient de fatigue et de faim, mais ils mar haient... L'effondrement était imminent et ils le savaient. Quand ils rentraient le soir, morts de fatigue, ils tenaient des propos sauvages et lourds de menaces, dans leurs logements froids, devant des assiettes vides. Mais avant le point du jour, quand les réveils sonnaient, ils se levaient à nouveau et partaient en trottinant dans le silence, commepoussés par des forces mystérieuses, vers les chantiers navals et les usines."(291)

Les sociaux-démocrates avaient alors, semble-t-il pressenti le danger que représentait cette indifférence généralisée aux réformes obtenues car elle pouvait être le terrain favorable à une explosion incontrolable. Dans un appel du 4 novembre, le comité directeur du parti rappelait ce que le gouvernement du Reich avait réalisé depuis d'entrée des socialistes en son sein ; mais à quoi pouvait bien servir l'énumération de ces mesures bien qu'elle correspondît à une réalité politique nouvelle ! elles ne suffisaient plus pour prouver aux masses si souvent abusées dans un passé récent, l'ampleur des changements intervenus. Leur formatiom politique était insuffisante pour qu'elles puissent les apprécier. Comme le souligne Ernst Toller :"la révolution allemande trouva un peuple ignorant, une couche dirigeante de petits bourgeois bureaucrates. Le peuple demandait le socialisme, mais dans les années antérieures, il n'avait pas acquis de notion claire de ce qu'était le socialisme. Ilsse défendait

contre ceux qui l'opprimaient, mais il ne savait pas au juste ce qu'il voulait."(292)

Si certains éléments révolutionnaires commençaient à se faire une idée, sur la base des expériences de la révolution russe, de ce que pourrait être l'avenir, il faut bien reconnaitre en effet que pour la grande majorité de la classe ouvrière et des soldats qui en étaient issus, l'avenir n'avait encore aucun contenu précis. Seul comptait le présent, et le présent, c'était déjà le refus de toute autroité, la remise en cause de toute hiérarchie. Comme le note Adam Scharrer, les sous-officiers étaient impuissants face aux refus d'obéissance et aux quolibets qu'on leur adressait, un officier qui avait alors tenté de rétablir l'ordre, fut balayé par la masse des hommes de troupe. A peu de temps de là, 30 soldats, 30 déserteurs quittaient la caserne, dont Hans Betzold, la jonction allait se faire entre la classe ouvrière et ses soldats, mais dans quel but ? (293) L'action qui semblait imminente n'allait-elle pas déboucher sur le chaos ?

e) Emergence généralisée de comportements activistes dans le mouvement révolutionnaire naissant.

A la fois pour vaincre cette apathie d'une grande partie de la classe ouvrière et pour donner un but clair aux énergies révolutionnaires qui risquaient de se libérer à tort et à travers, mais aussi pour dénoncer l'illusion que représentait cette petite révolution octroyée par le pouvoir impérial, le groupe spartakiste et les différentes fractions de "Linksradikale" publièrent un appel à la population à l'issue d'une conférence secrète qui se tint à Berlin le 7 octobre. La première partie de cet appel (294) était consacrée à l'analyse de la situation qui se caractérisait par la défaite totale de l'impérialisme allemand. Tandis que cette défaite était à présent évidente, l'accent était mis sur les premières luttes révolutionnaires, sur les désertions qui se multipliaient dans certaines unités stationnées à l'arrière. On y dénonçait aussi les manoeuvres de milieux conservateurs et de

la bourgeoisie pour éviter l'issue révolutionnaire inéluctable et l'effondrement de leur pouvoir. En attirant dans la majorité parlementaire et au gouvernement les sociaux-démocrates, ces milieux pensaient pouvir faire l'économie d'une révolution et se maintenir à la direction des affaires. Ces socialistes qui depuis août 1914 déclaraient qu'ils ne laisseraient pas tomber la "patrie" face à la menace de l'ennemi extérieur, ne la laisseraient pas tomber une fois de plus face à la montée des froces révolutionnaires dans le prolétariat. "Dans la personne de Scheidemann et de Bauer, ils ont envoyé leurs agents au gouvernement pour y savuer sous la direction du prince Max de Bade le trône des princes et les coffres-forts des capitalistes,"déclarait cet appel.

Dans ces conditions, le peuple allemand devait absolument apporter son soutien à la rébellion des forces armées car elle était le point de départ du mouvement insurrectionnel qui seul pouvait éviter que la guerre ne s'achève sur une victoire de la bourgeoisie. La tâche primordiale était pour le peuple d'apporter tout son soutien aux soldats en lutte :"le peuple" lisait-on encore dans cet appel,"doit d'autant plus le faire qu'il n'a plus rien à attendre des représentants de la classe ouvrière au parlement, compte tenu de leur attitude face à la grève des marins de l'année dernière et de leur attitude dans la situation actuelle qui se caractérise par leur attachement au parlementarisme, à la société des nations et au système électoral prussien, ce qui en fait les agents de la réaction, même s'ils ne veulent pas jouer ce rôle."

Ce texte était d'un importance considérable pour l'évolution ultérieure du mouvement révolutionnaire, d'abord en ce qui concernait la tactique. Il signifiait que celui-ci devait s'engager obligatoirement dans l'action directe par le refus de participer aux jeux parlementaires et avec l'appui d'éléments de l'armée qui, de gardiens de l'ordre établi qu'ils étaient traditionnellement, devenaient, comme en Russie, la force qui ferait la décision. "Tous les moyens"devraient être

employés,"au mépris des lois et des ordonnances promulgées par l'autorité militaire". Ainsi se dessinaient les deux lignes de force de l'activisme révolutionnaire : le boycott des institutions parlementaires et la croyance à la possibilité d'un soulèvement armé en utilisant l'expérience et les armes des soldats issus de la classe ouvrière. Pour ce qui était des objectifs de cette lutte sur le point de s'engager, le divorce était consommé entre la social-démocratie majoritaire et la fraction révolutionnaire du mouvement ouvrier :"la lutte pour une véritable démocratisation n'a pas pour but le parlement, le droit de vote, la nomination des ministres parmi les députés et d'autres balivernes. Elle est dirigée contre les bases réelles du pouvoir de tous lës ennemis du peuple. Il s'agit de la propriété du sol et du capital, du contrôle de la force armée et de la justice."

Ainsi se dessinait, à partir de ces considérations d'ordre tactique, ce que seraient les objectifs du mouvement révolutionnaire tels qu'ils étaient grossièrement définis : abrogation de toutes les lois d'exception, - état de siège, loisur le service auxiliaire patriotique, limitation aux droits politiques des soldats -, libération de tous les emprisonnés, civils ou militaires, pour activités révolutionnaires, annulation sans indemnité de tous les emprunts de guerre, expropriation du capital bancaire, des houillères et de la sidérurgie, réduction du temps de travail et fixation d'un salaire minimum, expropriation de toutes les grandes propriétés foncières dont l'administration serait confiée à des délégués des salariés agricoles et à des petits paysans, modification des structures de l'armée avec notamment l'octroi du droit d'association et de réunion aux soldats, l'abrogation du système disciplinaire reposant sur la hiérarchie, le transfert des pouvoirs disciplinaires à des délégués des soldats, la suppression des tribunaux militaires, la possibilité de priver de ses fonctions de commandement un officier sur la base d'une décision prise à la majorité par les soldats, l'abrogation de la peine de mort pour délits politiques et militaires, la suppression des états et des

dynasties régnantes, le transfert de la responsabilité du ravitaillement de la population à des hommes de confiance élus par les ouvriers.

Cet appel du 7 octobre mettait aussi l'accent sur les organes qui seraient appelés à exercer le pouvoir révolutionnaire ; dans tous les secteurs, pour toutes les formes d'action, ces nouveaux organes du pouvoir seraient l'émanation de la base, des délégués ou hommes de confiance élus par les ouvriers et les soldats. Ce qui progressivement s'était imposé comme organe de lutte contre les instances du mouvement ouvrier traditionnel, les conseils et comités d'action élus par les masses, était ainsi proposé comme modèle d'organisation pour l'exercice du pouvoir révolutionnaire. Par là, ce texte définissait à partir de la situation créée par les luttes menées sur le front de l'arrière, une troisième ligne de force pour l'activisme révolutionnaire : le transfert de tout pouvoir à des conseils représentant hors des cadres institutionnels traditionnels, les soldats et les ouvriers.

Ce texte donnait donc un certain nombre de directives quant à la tactique à adopter dans les semaines à venir mais il contenait aussi les objectifs proposés aux éléments révolutionnaires de l'armée et de la classe ouvrière. Si les "indépendants", notamment leurs députés au Reichstag, restaient en retrait par rapport à ce programme, l'organisation des hommes de confiance révolutionnaires sous la direction de Richard Müller et d'Emil Barth s'en rapprochait progressivement et ses représentants tentaient à la fin du mois d'octobre de prendre des contacts avec des éléments de la garnison de Berlin pour organiser un soulèvement armé dans la capitale. Lors d'une réunion secrète qui eut lieu le 2 novembre, ils en fixèrent même la date au 11, alors qu'on ne savait encore rien ou fort peu de choses sur les événements qui se déroulaient déjà dans les ports de guerre du Nord du Reich, alors que le groupe spartakiste préparait de son côté une grève générale insurrectionnelle. Mais ces discussions et préparatifs furent bien vite dépassés car le 7 novembre

spontanément le mouvement insurrectionnel, parti des ports, gagnait toute l'Allemagne, y compris la Bavière.

Par tout ce qu'elle eut d'exceptionnel, c'est à dire par sa durée, par le type d'expériences douloureuses qu'elle imposa à l'individu, au front comme à l'arrière, par les contradictions qu'elle activa dans le corps social et par la leçon que représenta la révolution d'octobre en Russie, la Grande Guerre, eut donc pour conséquence directe l'éclatement du mouvement ouvrier.

Tandis qu'une fraction non négligeable se radicalisait et était chaque jour davantage tentée de passer à l'action directe, à la fois contre ses propres chefs et contre l'appareil d'Etat qui apparaissait de plus en plus comme le protecteur et l'émanation du système capitaliste, tandis que ces éléments refusaient de plus en plus ouvertement les procédures de gouvernement de la démocratie parlementaire bourgeoise et exigeaient l'instauration d'un nouveau pouvoir ouvrier, ses chefs traditionnels et ses organisations, après avoir soutenu de leurs votes la politique de l'Empereur et des chanceliers successifs, notamment en leur donnant les moyens financiers de la poursuivre, en étaient venus progressivement à des formes de collaboration plus directe avec le pouvoir et les représentants des grands intérêts capitalistes. Cette collaboration avait d'abord été officieuse dans le cadres des instances de coordination de la politique économique et sociale pour devenir ensuite officielle avec l'entrée en octobre 1918 de parlementaires sociaux-démocrates dans le gouvernement.

Si la rupture était ainsi consommée entre ces deux grandes tendances du mouvement ouvrier allemand, on pouvait se demander en constatant les incertitudes du début du mois de novembre 1918 si la fraction contestataire et activiste pourrait définir une stratégie et une tactique cohérentes et si celles-ci n'échapperaient pas, sous la pression des

masses et de mouvements de foule spontanés, aux dangers de l'aventurisme. Si la rupture était consommée avec les tenants d'une politique réformiste de collaboration de classes, si le vécu de la Grande Guerre avait ainsi été comparable à un lent processus d'éducation de la conscience de classe, rien n'était encore clarifié quant aux objectifs et aux moyens d'une révolution, - malgré le texte spartakiste du début du mois d'octobre - qui semblait avoir pris de court même les groupes dirigeants les plus révolutionnaires, ce qui risquait de laisser le champ libre à toutes les formes d'aventurisme.

E/ Conclusion au terme de cette analyse du vécu de la Grande Guerre.

De même que l'expérience du front avait pu préparer l'apparition de cette génération de lansquenets des corps francs et de terroristes, desperados de la nation et de la contre-révolution, qui estimèrent représenter la nouvelle élite de la nation allemande à la suite des épreuves qu'ils avaient surmontées et qui se crurent investis par l'histoire d'une mission nationale, dont la réalisation ne souffrirait aucune entrave et justifiait l'utilisation de tous les moyens possibles, y compris le recours à la violence et l'anéantissement physique des autres, de même les expériences faites au front et à l'arrière par la jeunesse ouvrière contribuèrent grandement à susciter chez elle des comportements activistes dans sa double révolte contre le système économique et politique responsable de tant de souffrances et contre ceux de ses chefs qui avaient pactisé avec les tenants du système.

Au cours de cette analyse du vécu de la guerre, nous avons pu donc constater qu'en fin de compte, cette série d'événements et d'expériences, par leur caractère exceptionnel, fit éclater les cadres traditionnels de l'action politique qu'il s'agisse du mode de désignation des élites avec le refus de reconnaitre comme inamovibles les élites en place aux-

quelles on préféra de nouvelles élites issues directement de l'action et appelées à se confirmer sans cesse dans celle-ci, qu'il s'agisse des mécanismes de l'exercice du pouvoir avec le refus de reconnaitre l'intangibilité des hiérarchies et procédures légales notamment les notions de représentation élue et de système parlementaire, ou qu'il s'agisse du code moral régissant cette action avec le refus des valeurs héritée du Christianisme et de l'humanisme du Siècle des Lumières auxquelles se substitua la notion de lutte sans merci impliquant l'élimination de l'autre, une lutte qui était le seul critère authentique permettant la valorisation de l'individu et la modification des structures de la société.

De tels bouleversements dans les comportements et les mentalités proovqués par l'expérience de la guerre sous toutes ses formes n'allaient pas rester sans effet sur la situation intérieure de l'Allemagne, notamment sur les pratiques politiques et sociales. Passant en revue les formes de comportements activistes, nous avons déjà pu constater dans la première partie de notre étude que la période de 1918 à 1923 devait se placer sous ce signe, avec semble-t-il une exacerbation croissante des tensions aboutissant aux multiples affrontements de l'année de crise 1923. Car bien loin d'apaiser les conflits, le retour à la paix ne fit qu'accentuer ces tendances à la violence qui se propagèrent même parmi les plus jeunes dont nous avons vu pourtant qu'ils n'avaient eu qu'une expérience fragmentaire de la guerre.

On peut donc en conclure que le vécu de cet exceptionnel que fut la Grande Guerre ne peut expliquer à lui seul ce phénomène de l'activisme caradtéristique de certains comportements politiques et sociaux dans les premières années d'existence de la République de Weimar. Ceci doit nous inciter à présent à chercher dans quelle mesure le vécu de la révolution et des différentes crises ultérieures a pu favoriser l'explosion des activismes.

-:-:-:-:-:-:-:-

Notes relatives au chapitre 1.

(1) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p.7

(2) Anna Seghers - ibidem, p. 11.

(3) Anna Seghers - ibidem, p. 11.

(4) Ernst von Salomon - "der Fragebogen", p. 107.

(5) Dans le recueil déjà cité "Anschläge, politische Plakate Deutschland 1900-1970", affiche n° 8.

(6) ibidem, affiche n° 14

(7) ibidem, affiche n° 39

(8) ibidem, affiche n° 61.

(9) Adolf Hitler - "Mein Kampf", T.1, p. 227

(10) Cf. Werner Maser - "die Frühgeschichte der NSDAP", p.174

(11) On peut ici rappeler que les principaux chefs "historiques du parti appartenaient à cette catégorie : Ernst Röhm, capitaine d'infanterie, Rudolf Hess, engagé volontaire, lieutenant à la fin de la guerre, Julius Streicher, lieutenant de réserve, Hermann Esser, engagé volontaire à 17 ans, Gregor Strasser, lieutenant de réserve, Otto Strasser, officier d'artillerie, Heinrich Himmler, aspirant dans un régiment bavarois, Hermann Göring,"as" de l'aviation allemande. L'importance du rôle joué dans le parti à ses débuts par cette couche d'adhérents issue directement des troupes du front, apparait encore après 1933 : 48,6 % des chefs nazis étaient des anciens combattants de la Grande Guerre et ils se partageaient dans la hiérarchie interne du parti les fonctions les plus élevées. (cf. sur ce point : Helga Grebing, - "Ursprung und Wesen des des Nationalsozialismus", p. 51)

(12) A ne pas confondre avec ce que représente dans le contexte français l'idéologie "ancien combattant". Celle-ci, à l'exception des tentatives faites par le régime de Vichy pour gagner à la cause de la "révolution nationale" derrière le "vainqueur de Verdun" les anciens combattants par l'intermédiaire de la Légion puis du SOL (Service d'ordre légionnaire), entend maintenir vivant par une vie associative développée, le souvenir des disparus et justifier un certain nombre de revendications portant sur les avantages matériels et moraux (retraites, pensions, distinctions honorifiques) tout en entretenant la camaraderie passée.

(13) Erich Maria Remarque - "Im Westen nichts Neues", Kiepenheuer & Witsch, Köln-Berlin 1962, p. 185-186.

(14) Erwin Piscator - "das politische Theater", Hamburg 1963, p. 35.

(15) Ernst Jünger - "der Kampf als inneres Erlebnis", p. 13.

(16) Friedrich Georg Jünger - "Aufmarsch des Nationalismus", Vormarsch Verlag, Berlin 1926, p. 16.

(17) Adam Scharrer - "Vaterlandslose Gesellen", p. 189.

(18) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", Goldmann Verlag, München, 1958, p. 61.

(19) Ernst Toller - "Eine Jugend in Deutschland", p. 60.

(20) Adolf Hitler - "Mein Kampf", T.1, p. 177.

(21) cf. Thomas Mann - "Dr. Faustus", Fischer Verlag, Frankfurt/main, p. 321.

(22) Johannes R. Becher - "Abschied", Aufbau Verlag, Berlin 1953, p. 374.

(23) Johannes R. Becher - ibidem, p.364.

(24) Johannes R. Becher - ibidem, p.367.

(25) Adolf Hitler - "Mein Kampf", T.1, p. 172.

(26) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 144.

(27) Ernst Jünger - "Kriegstagebücher 1", Ernst Klett Verlag, Stuttgart, "In Stahlgewittern", p. 11.

(28) Johannes R. Becher - "Abschied", p. 374.

(29) Johannes R. Becher - ibidem, p. 363.

(30) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 116.

(31) "Nous sommes menacés des horreurs de l'invasion ennemie. Ce n'est pas pour ou contre la guerre que nous devons nous décider, mais sur la question des moyens qu'exige la défense du pays. Nous allons à présent réaliser ce que nous avons toujours affirmé : à l'heure du danger, nous ne laisserons pas tomber notre patrie". cf. compte-rendu des séances du Reichstag, Session 1914-1916, séance du 4 Août 1914.

(32) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 116.

(33) Ernst Glaeser - ibidem, p. 116.

(34) Johannes R. Becher - "Abschied", p. 364.

(35) Si nous choisisson Ernst Toller comme témoin de cette évolution, c'est parce qu'il parcourut un itinéraire exemplaire, du nationalisme à l'activisme révolutionnaire en passant par le pacifisme.

(36) Ernst Toller - "eine Jugend in Deutschland", p. 40.

(37) Ernst Toller - ibidem, p. 41.

(38) Ernst Toller - ibidem, p. 44.

(39) Erich Maria Remarque - "Im Westen nichts Neues", p. 140.

(40) Erich Maria Remarque - ibidem, p. 70.

(41) Ernst Toller - "eine Jugend in Deutschland", p.54.

(42) Erich Maria Remarque - "Im Westen nichts Neues", p. 94.

(43) Erich Maria Remarque - ibidem, p. 94.

(44) Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer ce que fut l'expérience de la guerre de Max Hölz, notamment son internement pendant sept semaines dans un asile d'aliénés. On se souvient

quelors de l'offensive du printemps 1918, il avait vu tomber près de lui un jeune soldat, la jambe arrachée par le même obus qui tuait son cheval sous lui. Son ami depuis le début des hostilités fut lui aussi emporté presque en même temps. En outre il avait été enseveli peu après dans un éboulement de tranchées et le choc fut terrible, sous les coups conjugués de ces différentes épreuves. C'est alors qu'il dut subir une opération sans anesthésie, l'arrachage d'ongles incarnés qui avaient provoqué des abcès à ces pieds. Sa réaction à l'intervention chirurgicale considérée comme anormale - mais l'accoutumance à la douleur ne peut-elle pas parfois atteindre ses limites ? - lui valut cet internement. (cf. Max Hölz - "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft", op. cit. p. 404-405)

(45) Erich Maria Remarque - "Im Westen nichts Neues", p. 62.

(46) Erich Maria Remarque - ibidem, p. 62.

(47) Ludwig Renn - "Krieg", p. 125.

(48) On pourrait rappeler ici d'autres épisodes semblables dans le roman d'Erich Maria Remarque - "Im Westen nichts Neues", p.111 sq.

(49) Ernst Toller - "eine Jugend in Deutschland", p. 55.

(50) Erich Maria Remarque - "Im Westen nichts Neues", p. 95.

(51) L'illustration la plus parfaite de cette fraternité nous est fournie par Erich Maria Remarque (ibidem, p. 66-67) avec l'épisode de l'oie rôtie que mangent Paul et Kat dans une grange non loin du front.

(52) cf. sur ce point l'épisode raconté par Erich Maria Remarque, ibidem, p. 140.

(53) Ernst Toller - "eine Jugend in Deutschland", p.71.

(54) Erich Knauf - "Ca ira", cf. p. 11-12.

(55) Nous trouvons un exemple de cette fraternisation dans un récit de Berta Lask "An alle", (extrait de "Hammer und Feder", Deutsche Schriftsteller aus ihrem Leben und Schaffen, Verlag Tribüne, Berlin 1955, cité dans "Erlebte Geschichte", Verlag der Nation, Berlin 1968, p. 168-170.) C'est un permissionnaire qui raconte comment soldats russes et allemands se rencontraient entre les lignes, échangeaient des menus cadeaux, des couteaux de poche, du pain. Et c'est un de ces pains russes que le permissionnaire avait rapporté chez lui, symbole de cette fraternité humaine retrouvée à la faveur de la révolution russe ; ce n'était plus un rêve impossible mais une réalité.

(56) cf. le problème auquel est confronté Paul, le personnage principal de "Im Westen nichts Neues", cf. p. 148 sq.

(57) cf. Johannes R. Becher - "Mensch stehe auf !", cité dans "Menschheitsdämmerung", p. 253.

(58) Il faut souligner ici au passage combien la situation fut différente au cours de la deuxième guerre mondiale, notamment sur le front de l'Est où les désertions pour raisons idéologiques ne furent pas un fait d'une extrême rareté. La désertion permettait de choisir entre la lutte au service du fascisme et celle contre le fascisme, une lutte qui durait, du moins pour certains en Allemagne même depuis de longues années déjà. Cette décision d'ordre individuel débouchait en fait sur l'adhésion au camp antifasciste donc sur une forme de lutte collective.

(59) cf. Ernst Toller - "eine Jugend in Deutschland", p. 69.

(60) cf. Erich Maria Remarque - "im Westen nichts Neues", p. 110-111.

(61) cf. Ernst Toller - eine Jugend in Deutschland", chapitre intitulé "Auflehnung", p. 75 sq.

(62) Ernst Toller - ibidem, p. 79.

(63) Ernst Toller - ibidem, p.79.

(64) cf. sur ce point les études qui ont été faites sur la littérature produite par cette perception particulière de l'expérience du front, notamment :Ernst Loewy - "Literatur unterm Hakenkreuz", Fischer, Frankfurt/Main 1969, Rolf Geissler, "Heroismus und Dekadenz" Stuttgart, 1960 ; Helmut Kaiser "Mythos, Rausch und Reaktion", der Weg Gottfried Benns und Ernst Jüngers, Aufbau Verlag, Berlin 1962.

Cette littérature fut essentiellement conçue comme une riposte à l'immense succès remporté par des romans comme "Im Westen nichts Neues" d'Erich Maria Remarque ou "Krieg" de Ludwig Renn qui auraient réduit l'expérience exceptionnelle de la guerre pour l'individu à une expérience pitoyable, tout juste digne de "sous-hommes".

(65) Joseph Magnus Wehner - Introduction aux extraits de "Sieben vor Verdun", publiés dans "die deutsche Folge", Albert Langen, 1932.

(66) Ernst Jünger - "In Stahlgewittern", p. 19.

(67) Ernst Jünger - "Feuer und Blut", p. 457.

(68) Ernst Jünger - "In Stahlgewittern", p. 189.

(69) Ernst Jünger - ibidem, p. 40.

(70) Werner Beumelburg - "der Soldat von 1917", p. 47.

(71) Ernst Jünger - "Feuer und Blut", p. 446.

(72) cf. Ernst Jünger - "In Stahlgewittern", p. 268.

(73) Ernst Jünger - "Feuer und Blut", p. 504.

(74) Il n'est pas étonnant qu'Adolf Hitler en fasse dans "Mein Kampf" l'un des facteurs expliquant l'affaiblissement du moral des troupes. Faisant allusion aus "jérémiades" écrites par les femmes, il note : "le front était submergé par ce poison que des femmes sans cervelle fabriquaient chez elles. Naturelle-

ment sans se douter que c'était le moyen de renforcer à l'extrême chez l'adversaire l'assurance de la victoire... Les lettres absurdes des fammes allemandes coûtèrent par la suite des centaines de milliers de vies humaines." (T.1, p.207)

(75) C'est ce que rappelle Adolf Hitler pour le stigmatiser dans "Mein Kampf" : séjournant dans un hôpital militaire pour une blessure, il y vit des personnages au comportement scandaleux :"l'un d'entre eux se vantait d'avoir lui-même passé la main à travers les barbelés pour se faire hospitaliser. Malgré cette blessure ridicule, ilssemblait être présent ici depuis fort longtemps, de même qu'il avait trouvé un truc pour se faufiler dans un convoi pour l'Allemagne. Mais ce type qui distillait le poison poussait si loin son audace qu'il présentait sa propre lâcheté avec insolence comme le produit de la bravoure au même titre que la mort du soldat honnête. Beaucoup l'écoutaient en silence, d'autres partaient mais quelques-uns approuvaient ses propos".(T.1, p. 208)

(76) Ernst Jünger - "In Stahlgewittern", p. 212.

(77) Ernst Jünger - ibidem, p. 281.

(78) Joseph Magnus Wehner - "Sieben vor Verdun", p.15. Il est caractéristique en effet de constater que dans les récits ou témoignages d'inspiration nationaliste les prgrès réalisés en première ligne et qui pouvaient décider de l'avenir de tout un secteur, étaient essentiellement le fait de groupes d'hommes résolus, bien emmenés par leur chef, quel que soit par ailleurs le poid s du matériel mis en oeuvre.

(79) Ernst Jünger - "Das Wäldchen 125", p. 417.

(80) Ernst Jünger - "In Stahlgewittern", p. 250

(81) Ernst Jünger - ibidem, p. 141.

(82) Adolf Hitler - "Mein Kampf", T.1, p. 211.

(83) Qu'on se souvienne ici de la suspicion qui pesa sur Walter Rathenau quant à son dévouement à la cause nationale lorsqu'il accepta de diriger le service de répartition des matières premières dans les différents secteurs de l'industrie de guerre et qui l'amena à se retirer de ce poste.

(84) Il est significatif de constater que la littérature d'inspiration nationaliste - à l'exception du journal de guerre d'Ernst Jünger - n'a fait son apparition qu'après l'énorme succès de librairie des romans d'inspiration pacifiste. C'est ce qui explique le caractère à la fois didactique et apologétique, quand il ne va pas jusqu'à l'esthétisation de la guerre, que présentent ces écrits. Il s'agissait de préparer le renouveau national dans le pays. Dans cette optique, la conclusion du roman de Hans Zöberlein, "der Glaube an Deutschland" indique clairement le but poursuivi : c'est un appel non déguisé au"combat pour l'Allemagne." Pour Ernst Jünger en revanche, cette expérience de la guerre débouche moins sur un programme plitique que sur la recherche d'un sens au combat pour l'individu. Malgré leur date relativement tardive de parution, ces récits d'inspiration nationa-

liste sont intéressants dans notre analyse des causes possibles de l'activisme contre-révolutionnaire car ils contiennent de façon clairement articulée toutes les étapes de l'itinéraire qui conduisit certains jeunes soldats de la tranchée aux corps francs puis au terrorisme.

(85) Ludwig Renn - "Krieg", p. 272.

(86) cité par Rolf Geissler - "Heroismus und Dekadenz", p.96.

(87) Ernst Jünger - "Feuer und Blut", 4ème édition, 1928, p. 61. Ce passage a disparu du texte édité par Klett Verlag, édition que nous utilisons pour toutes nos références aux "Kriegstagebücher". Dans cette édition, il devrait figurer à la page 476.

(88) Joseph Magnus Wehner - "Sieben vor Verdun", p.

(89) Ernst Jünger - "das Wäldchen 125", p. 361.

(90) Ernst Jünger - "In Stahlgewittern", p. 371.

(91) Ernst Jünger - ibidem, p. 66.

(92) Ernst Jünger - "der Kampf als inneres Erlebnis", p. 45.

(93) Ernst Jünger - ibidem, p. 48

(94) Ernst Jünger - ibidem, p. 18

(95) Ernst Jünger - ibidem, p. 19. "la vue de l'adversaire apporte avec le paroxysme de la peur, la délivrance de ce poids insupportable par sa lourdeur. C'est la volupté du sang qui flotte sur la guerre comme un tourment rouge sur une galère noire, qui ne s'apparente qu'à l'amour par son élan sans limite...C'est elle qui rassemble toutes les énergies vers un seul souhait : se précipiter sur l'adversaire, le saisir comme le sang l'exige, sans arme, en titubant, et l'empoigner sauvagement du poing. C'est ainsi qu'il en a toujours été."

(96) Ernst Jünger - cf.ibidem, p. 57.

(97) Ernst Jünger - "das Wäldchen 125", p. 328.

(98) Ernst Jünger - ibidem, p. 332.

(99) Gerhard Nebel - "Ernst Jünger, Abenteurer des Geistes", (Wuppertal 1949) p. 107.

(100) Ernst Jünger - "Feuer und Blut", p. 556.

(101) Ernst Jünger - "In Stahlgewittern", p. 302.

(102) Ernst Jünger - "der Kampf als inneres Erlebnis", p.57

(103) Gerhard Nebel définit la guerre comme une ontologie de l'anti-angoisse chez Ernst Jünger. Celui-ci se situerait à l'opposé du nihilisme dont la catégorie fondamentale est l'angoisse, car l'homme n'existe que dans la mesure où il surmonte son angoisse. La guerre donne sertes à l'angoisse une énorme extension dans l'existence de l'homme mais elle souligne en même temps la réalité. D'où l'idée de la guerre comme critère d'une ontologie.

(104) Ernst JÜnger - "der Kampf als inneres Erlebnis", p. 57.

(105) Une exception doit être faite, celle des aviateurs qui se considéraient dans leurs combats singuliers en plein ciel comme les successeurs des chevaliers du moyen-âge et qui respectaient un certain code de l'honneur, s'interdisant par exemple de pousser leur avantage lorsque l'adversaire se trouvait dans l'incapacité pour une raison mécanique fortuite, de leur rendre coup pour coup.

(106) Ernst Jünger - "das Wäldchen 125". p. 396.

(107) Franz Seldte - "Fronterlebnis", cité par Kurt Sontheimer - "Antidemokratisches Denken in der Weimarer Republik", p. 123.

(108) Gerhard Nebel - "Ernst Jünger, Abenteurer des Geistes", p. 51.

(109) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 28-29.

(110) Il faut rappeler ici que ce terme de camarade (Kamerad) est fondamentalement différent dans le sens et l'emploi de "Genosse" qui est le terme utilisé par le mouvement ouvrier allemand. Kamerad sera employé essentiellement dans les milieux politiques de droite cultivant le souvenir du "Fronterlebnis".

(111) Ernst Jünger - "das Wäldchen 125", p. 338.

(112) Ernst Jünger - "der Kampf als inneres Erlebnis", p. 87.

(113) Ernst Jünger - ibidem, p. 103.

(114) Friedrich Georg JÜnger - "Aufmarsch des Nationalismus", p. 40.

(115) Franz Seldte - "Fronterlebnis", op. cit. p.123.

(116) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 29.

(117) Joseph Magnus Wehner - "Das Vermächtnis von Langemarck" in : Kurt Ziesel (Herausgeber) "Krieg und Dichtung, Soldaten werden Dichter, Dichter werden Soldaten", Lieser Verlag, Leipzig/Wien, 1940, p. 399.

(118) Friedrich Georg Jünger - "Aufmarsch des Nationalismus", p. 45. On notera au passage combien cette thèse se rapproche de la conception de l'Etat expcsée par Adolf Hitler dans "Mein Kampf".

(119) Franz Schauwecker - cité par Rolf Geissler - "Heroismus und Dekadenz", p. 94.

(120) Hans Zöberlein - "der Glaube an Deutschland", in:Rolf Geissler - ibidem, p. 98.

(121) Hermann Kautz - "Im Schatten der Schlote", Versuche zur Seelenkunde der Industriejugend, Einsiedeln, 1926, p.18.

(122) Hermann Kautz - ibidem, p. 19.

(123) On sait du reste que ces organisations de jeunesse servirent de réservoir de recrutement pour l'activisme ou de relais pour faire connaitre ses thèses, qu'il s'agisse de l'activisme révolutionnaire ou du contre-révolutionnaire.

(124) Helmut Schelsky - "die skeptische Generation", p. 63.

(125) Ernst von Salomon - "die Kadetten", p.222. On peut rapprocher cette dernière phrase du sentiment qu'éprouvaient les jeunes soldats d'Erich Maria Remarque : eux aussi avaient l'impression d'être devenus superflus dans le monde qui connaitrait le retour à la paix.

(126) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 221.

(127) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 27 sq.

(128) Johannes R. Becher- "Abschied", p. 392.

(129) Theo Herrle - "die deutsche Jugendbewegung", Gotha/ Stuttgart 1924, p. 7

(130) Georg Kerchensteiner - "Staatsbürgerliche Erziehung der deutschen Jugend", cité dans "Geschichte der Erziehung", ouvrage collectif, Volk und Wissen Verlag, Berlin, 1958, p.370 Onne peut ici que noter l'influence des théories luthériennes du "Beruf" et de la "Weltfrömmigkeit", c'est à dire du service que l'individu doit remplir dans la société et l'Etat avec le maximum de conscience, comme s'il s'agissait du service de Dieu lui-même.

(131) Les tenants de l'ordre établi s'en prenaient aux "Freideutsche" dont les buts étaient selon eux "la lutte contre la maison paternelle et la famille, contre l'école, contre toute religion positive et contre le patriotisme". cf. Viktor Engelhardt - "die deutsche Jugendbewegung als kulturhistorisches Phänomen", Berlin 1923, p. 63.

(132) cf. Ernst von Salomon - "die Kadetten", p. 76 sq. ; Johannes R. Becher - "Abschied", p. 373 sq.; Richard Scheringer - "das grosse los", p. 40 sq.

(133) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 118.

(134) Ernst Glaeser - ibidem, p. 141.

(135) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 46.

(136) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 128.

(137) Ernst Glaeser - ibidem, p. 128.

(138) Ernst Glaeser - ibidem, p. 128.

(139) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 41.

(140) cf. la description que donne Stefan Zweig de cette période dans "die Welt von gestern" qui,bien que s'appliquant à la monarchie austro-hongroise,n'en est pas moins pertinente pour toute une partie du monde occidental. Cette impression d'ennui et de monotonie est également soulignés par Ödön von Horvath dans "ein Kind unserer Zeit" :"il faut toujours entendre la même chose :'avant la guerre, c'était le bon temps !' Je deviens alors furieux. Il ne m'aurait pas plu, ce 'bon temps'". (Frankfut, 1976, p. 15)

(141) Ernst von Salomon - "die Kadetten", p. 76.

(142) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 41.

(143) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p.145.

(144) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 38.

(145) Le "reichsvereinsgesetz" (loi sur les associations) adopté par le Reichstag en avril 1908 interdisait aux jeunes de moins de 18 ans l'adhésion à des organisations politiques et la fréquentation de réunions politiques. Pour ne pas contrevenir à la loi, les instances dirigeantes de la Sociale-démocratie et des syndicats transformèrent les associations de jeunesse du mouvement ouvrier en associations culturelles sans but politique, en prononçant la dissolution de celles qui n'acceptaient pas cette transformation.

(146) Le "Bund Jungdeutschland", créé en 1911, avait pour but sous la direction d'officiers, de regrouper les associations de jeunesse afin d'entrainer leurs membres à des exercices militaires et de leur inculquer l'idéologie nationaliste. En 1914, les associations regroupées en son sein comptaient environ 745 000 Membres. (cf. "die bürgerlichen Parteien in Deutschland, 1830-1945", Bd.1, p. 162 sq.)

(147) Viktor Engelhardt - "die deutsche Jugendbewegung als kulturhistorisches Phänomen", p. 62-63.

(148) Viktor Engelhardt - ibidem, p. 63.

(149) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p.143.

(150) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 48-49.

(151) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 159-160.

(152) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 62.

(153) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 157.

(154) Ernst Glaeser - ibidem, p. 158-159.

(155) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 49.

(156) cf. Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 160-161.

(157) Richard Scheringer - "das grosse Los", p.66.

(158) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p.168.

(159) cf. Richard Scheringer - "das grosse Los", à propos de de la période de l'hiver 1915-1916, p. 61.

(160) cf. Ernst von Salomon - "die Kadetten", p. 187.

(161) Richard Scheringer - "das grosse Los", p.61.

(162) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 169.

(163) Ernst von Salomon - "die Kadetten", p. 190.

(164) sur ce comportement, voir Ernst von Salomon, ibidem, p. 190-191.

(165) Ernst von Salomon, - ibidem, p.190.

(166) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 176.

(167) Richard Scheringer - "das grosse Los", p.65-66.

(168) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 146.

(169) "Il ne qualifiait plus l'époque de grande mais de grave. Il était heureux d'être en Russie. Dans son secteur de lithuanie, il se passait des journées entières sans qu'un coup de feu fût tiré. Les soldats n'avaient pas envie de tirer, ils ne le faisaient que lorsqu'on leur en donnait l'ordre. C'est plein d'une admiratiion empreinte de gravité qu'il suivait avec ses camarades le combat héroïque de leurs camarades à l'Ouest. On espérait qu'il apporterait bientôt la décision et une paix honorable." (Ernst Glaeser - ibidem, p.168.

(170) Ernst Glaeser - ibidem, p. 169.

(171) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 20.

(172) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 188.

(173) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, On retrouve ce thème sous différentes variations jusqu'à la période de la grande crise. Cf. ödön von Horvath, "Ein Kind unserer Zeit", p.14. "Ne pleure pas, pensai-je, tu as toi aussi toute raison de le faire", et le héros s'adressait à son père, "c'est en vérité toute ta génération qui porte la responsabilité principale pour la situation minable dans laquelle je suis."(j'étais à cette époque-là chômeur et n'avais pas d'avenir".)

(174) cf. Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 162.

(175) cf. Ernst von Salomon - "die Kadetten", p. 90-91.

(176)Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 189.

(177) Ernst Glaeser - ibidem, p. 191.

(178) Ernst Gleser - ibidem, p. 167.

(179) cf. Ernst von Salomon - "die Kadetten", p. 109-110.

(180) Ernst von Salomon - ibidem, p. 124.

(181) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 168.

(182) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 72.

(183) Richard Scheringer - ibidem, p. 67.

(184) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 172.

(185) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 67.

(186) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 173.

(187) cf. Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 71-72. L'architecte Holl fait lui-même partie de ces réformés pour "insuffisance cardiaque".

(188) Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 171.

(189) Ernst Glaeser - ibidem, p. 178.

(190) Ernst Glaeser - ibidem, p. 171.

(191) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 18-19.

(192) cf. la relation de cet épisode dans Ernst von Salomon, "die Kadetten", p. 204-206.

(193) Arthur Rosenberg - "Entstehung und Geschichte der Weimarer Republik", p. 229.

(194) cf. Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 173.

(195) Le Reich était devenu un pays exportateur de capitaux. Avec des placements et des participations de capitaux à l'étranger d'un montant estimé à 35 Milliards de RM en 1913, il était devenu un concurrent sérieux pour la France dans ce domaine (il l'avait presque rattrappée) et à plus long terme pour l'Angleterre. (cf. Jürgen Kuczynski - "Geschichte der Lage der Arbeiter", Bd.4, p. 84 sq.)

(196) Adam Scharrer - "Vaterlandslose Gesellen", p.187. On peut noter ici au passage la parodie de la célèbre formule de Lausewitz sur la guerre comme poursuite de la politique lorsque la diplomatie a atteint ses limites.

(197) W.I.Lénine - "Krieg und Revolution", in "Werke", Bd.24, p. 401.

(198) W.I.Lénine - "Staat und Revolution", Berlin 1948, p.5

(199) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 53.

(200) Adam Scharrer - ibidem, p. 110.

(201) A la différence des autres romans de guerre dans lesquels les jeunes soldats semblaient - mis à part ceux qui étaient encore élèves dans un lycée ou une école professionnelle - n'avoir aucun passé, le roman d'Adam Scharrer nous présente rapidement ce qu'était la vie de Hans Betzold. Ce changement de perspective est important dans la mesure où l'individu confronté à la situation de la guerre n'apparait plus comme d'homme dans sa nudité originelle mais comme quelqu'un qui avait déjà une histoire et dans la vie sociale une fonction déterminée. Par là était rétabli le lien, dès le départ de l'action du roman, entre la vie du temps de paix et les conditions nouvelles créées par la guerre.

(202) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 8.

(203) "Cela t'étonne peut-être", lui dit la femme d'un de ses camarades", mais cela n'aurait eu aucun sens. Paul ne voulait réellement pas partir, mais l'un après l'autre, ils se sont tous inclinés." (Adam Scharrer, ibidem, p. 10)

(204) cf. Adam Scharrer - ibidem, p. 30. A une amie qui lui demandait pourquoi il était finalement prêt à céder, il répondit :"je n'ai aucune envie de me faire traiter de lâche par le premier venu, de ramper pour me cacher comme de la vermine ; cette vie est insupportable. Et finalement, la façon dont on se suicide n'a aucune importance."

(205) Adam Scharrer - ibidem, p. 41.

(206) Adam Scharrer - ibidem, p. 49.

(207) La place respective de ces deux épisodes dans l'économie du roman est incomparablement plus réduite que celle que leur réservaient les autres romans de guerre. A quoi bon en effet dresser le catalogue des expériences quotidiennes vécues dans les tranchées ! ces expériences réduisent le phénomène de la guerre à ses aspects militaires extrêmes.

(208) Adam Scharrer - ibidem, p. 114-115.

(209) Adam Scharrer - ibidem, p.132.

(210) Adam Scharrer - ibidem, p.99.

(211) Adam Scharrer - ibidem, p. 131-132.

(212) Il serait intéressant d'analyser sur un autre plan mais dans la même perspective les conséquences de la politique coloniale sur l'attitude du mouvement ouvrier, notamment la participation massive de jeunes recrues issues de milieux ouvriers à des campagnes coloniales ou à des opérations de "pacification", séquelles de la politique coloniale, comme la guerre d'Algérie de 1956 à 1962.

(213) Cette armée fut loin de ressembler malgré le mythe de la communauté du front, à l'armée de la révolution française qui sut créer ses propres cadres en dehors des réservoirs traditionnels de recrutement du corps des officiers, et encore moins à l'Armée Rouge issue de la révolution d'octobre dont les cadres étaient issus pour l'essentiel de la paysannerie ou de la classe ouvrière, malgré l'utilisation de certains anciens officiers de l'armée tzariste par Trotzki.

(214) Nous avons déjà noté cette expérience, notamment à propos de la relation par Erich Maria Remarque, de l'épisode de l'oie rôtie et partagée par deux jeunes gens que rien n'aurait rapprochés en temps de paix, que tout au contraire aurait séparés, leur culture, leur métier, leur origine sociale.

(215) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 161-162.

(216) Il ne faut pas oublier dans quel contexte Adam Scharrer a publié son roman en 1930 : l'ascension du national-socialisme a commencé et le mythe de la "Volksgemeinschaft", de la communauté nationale dépassant les oppositions de classes - séquelles du passé à éliminer - était l'un des thèmes principaux de sa propagande.

(217) Adam Scharrer - ibidem, p. 67.

(218) Adam Scharrer - ibidem, p. 72.

(219) Est-il besoin de rappeler ici ces passages caractéristiques de "Im Westennichts Neues" comme par exemple "la guerre c'est la guerre" ou "réfléchir ici sur ce que nous vivons serait trop dangereux" ou "on peut supporter l'horreur tant qu'on s'y soumet mais elle tue si on y réfléchit", etc..

(220) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p.46.

(221) Adam Scharrer - ibidem, p. 48.

(222) Adam Scharrer - ibidem, p. 142.

(223) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p.142

(224) AdamScharrer - ibidem, p. 142.

(225) Adam Scharrer - ibidem, cf. p.145-150.

(226) Adam Scharrer - ibidem, p. 151.

(227) Adam Scharrer - ibidem, p. 74-75.

(228) Adam Scharrer - ibidem, cf. p.75. C'est ainsi que la cure de grand air qu'on peut faire au front était considérée comme favorable à l'état de santé des tuberculeux.

(229) cf. l'épisode raconté par Adam Scharrer - ibidem, p.75. Dans le foyer de l'hôpital, quelques malades racontaient des histoires sans aucun contenu politique ; trois officiers avaient pénétré dans la pièce et furent mécontents d'entendre le refrain final d'une chanson :"et nous ne pouvons plus rien dire / car il y a dans cette salle trois badauds". A Quelques jours de là, fut organisé un de ces cours destinés à ranimer les sentimentspatriotiques de la troupe.

(230) Adam Scharrer fait allusion à cette manifestation dans "vaterlandslose Gesellen", p. 9. De fait, entre le 27 et le 30 juillet, des manifestations contre la guerre furent organisées dans la plupart desgrandes villes allemandes. La presse social-démocrate fait état de 30 manifestations regroupant 243 000 participants. Pour 28 autres, elle ne donne pas d'indication chiffrée mais on peut évaleur le nombre total des manifestants à environ 500 000. (cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap.V, herausgegeben vom Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED, Berlin 1967)

(231) Ce sont les propositios faites par Südekum dès le 29 juillet au chancelier duReich (cf. "Dokumente und Materialien zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Reihe II, Bd.1, p. 17)

(232) l'Entreprise dans laquelle travaille Hans Betzold après sa réforme provisoire est militarisée : c'est un chef artificier qui en assure la direction. Il est interdit de parler, de fumer, de quitter les machines. Il n'est permis que de travailler, 10 heures par jour. (cf. "vaterlandslose Gesellen", p.109) On peut se souvenir ici des dispositions draconiennes que contenait le règlement intérieur de la fabrique de papier de Diederich Hessling dans le roman de Heinrich Mann "der Untertan" : elles préfiguraient en temps de paix cet encasernement de la classe ouvrière.

(233) cf. Jürgen Kuczynski - "Geschichte der Lage der Arbeiter", Teil I, Bd.IV, p. 389-390.

(234) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 195.

(235) Adam Scharrer - ibidem, p. 89.
A propos de l'accroissement des accidents mortels du travail, on peut rappeler une statistique publiée par l'annuaire statistique du Reich : le taux d'accidents mortels du travail par

1000 assurés sociaux évolua de la façon suivante :
1902/1914 : 0,63
1915 : 0,74
1916 : 0,86
1917 : 1,03
1918 : 1,01

N.B. Au cours de la période de 1887 à 1914, ce taux avait rarement dépassé 0,70.

(cité par Jürgen Kuczynski - "Geschichte der Lage der Arbeiter", Teil I, Bd. IV, p. 399)

(236) Pour 5 794 035 hommes employés dans ces secteurs en 1913, on comptait 1 592 138 femmes. En 1918, tandis que le nombre d'hommes tombait à 4 296 969, celui des femmes atteignait 2 319 674. (Source ; Jürgen Kuczynski - ibidem, p. 364)

(237) Rations dinviduelles pour les produits alimentaires de base en pourcentage par rapport à la consommation du temps de paix : évolution de 1916 à 1918 :

Produit :	Juillet 16-17	juillet 17-18	juil-Déc.18
viande	31	20	12
poisson	51	?	?
oeufs	18	13	13
beurre	22	21	28
mat. gras.	14	11	7
pommes de t.	71	94	94

(source : Jürgen Kuczynski - ibidem, p. 351)

(238) cf. dans le roman d'Adam Scharrer le récit de la visite que fit Sophie, la femme de Hans Betzold dans la famille bourgeoise chez qui elle avait servi précédemment, p. 177.

(239) Evolution de l'indice du coût de la vie entre 1913 et 1918 (indice 100 en 1900)

1913 : 130
1914 : 134
1915 : 168
1916 : 221
1917 : 329
1918 : 407

(source : Jürgen Kuczynski, ibidem, p. 350)

En parallèle, évolution de quelques salaires horaires moyens : entreprise de construction mécanique (Berlin) : salaire horaire moyen masculin :
1914 : 0,66 RM ; 1917 : 1,24 RM ; 1918 : 1,57 RM
salaire horaire moyen féminin :
1914 : 0,33 RM ; 1917 : 0,59 RM ; 1918 : 0,76 RM
fabrique d'armement (Berlin) salaire horaire d'un tourneur :
1914 : 0,80 RM ; mars 1918 : 2,22 RM.

(240) C'est ainsi qu'entre 1913 et 1916 les prix de la viande de boeuf avaient augmenté de 250 %, du beurre de plus de 200 %, des oeufs de 400 %. Les prix des textiles et des vêtements avaient atteint dans le même temps des niveaux pratiquement inaccessibles. (cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap. V, p. 71) C'est ainsi que Jürgen Kuczynski singale une hausse des prix des chemises et des costumes d'hommes de 700 % en moyenne et une hausse de 300 % des prix des chaussures par rapport à 1913.(chiffres contenus dans un rap-

port du Chef d'Etat-Major de l'armée au chancelier du Reich en date du 4 juin 1918. (cf. "Geschichte der Lage der Arbeiter", p.250.

(241) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 39.

(242) cf. la description d'une de ces expéditions dans "Märzstürme" d'Otto Gotsche (T.1, p. 16-19). Karl Tiedt, Fritz Gretschke, Gustav Kirchner, Richard et Hermann ont ainsi rôdé toute la journée sans résultat : personne ne voulait leur vendre de pommes de terre.

(243) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p.207.

(244) rapport déposé aux archives centrales de l'Etat de Saxe à Dresde. (cité par Jürgen Kuczynski,- "Geschichte der Lage der Arbeiter", p. 355.

(245) cf. Jürgen Kuczynski - ibidem, p. 372-373? On peut ici rappler les ravages provoqués par la grande épidémie de grippe qui suivit la guerre et que ne s'expliquent que par le mauvais état sanitaire de larges couches de la population.

(246) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p.23.

(247) Adam Scharrer - ibidem, p. 189.

(248) Le récit autobiographique d'Ernst Toller "eine Jugend in Deutschland" est l'exception par la place qu'il consacre au processus de radicalisation de certains groupes de jeunes intellectuels munichois en lutte contre la guerre. Mais cette lutte contre la guerre est une révolte provoquée par l'indignation plutôt qu'un mouvement conscient et organisé contre les responsables objectifs du conflit mondial. Ce n'est que progressivement qu'Ernst Toller découvrira les liens unissant le système capitaliste et le conflit qui était à l'origine de l'indignation de ces jeunes intellectuels.

(249) Les discussions àl'intérieur même des organes dirigeants du SPD à propos du vote sur les crédits de guerre le 4 août 1914 semblent avoir été sinon escamotées par la relation qu'en fit la presse du parti, du moins sérieusement minimisées au point qu'elle put parler de l'unanimité du groupe parlementaire sur ce problème. On comprend dès lors le désarroi de simples militants qui ne surent comment interpréter cette unanimité de façade. Les opposatns, fort peu nombreux à l'époque, à la politique de soutien du gouvernement ne pouvaient faire connaitre leur opposition, du moins en Allemagne même ; ils durent faire publier leurs prises de position par des journaux socialistes étrangers, notamment par le"Berner Tagwacht" paraissant en Suisse.

(250) Adam Scharrer - "Vaterlandslose Gesellen", p. 37

(251) Evolution du nombre des grèves et des grévistes de 1914 à 1918 :

Années	nombre de grèves	nombre de grévistes.
à titre de comparaison : janvier-juillet 1914 :	1199	94 014

Années	nombre de grèves	nombre de grévistes.
août 1914	0	0
sept.décembre 1914	24	1 126
1915	141	12 866
1916	240	124 188
1917	562	651 461
1818	773	1 302 248

Il s'agit là des chiffres officiels reproduits par Jürgen Kuczynski - "Geschichte der Lage der Arbeiter", Bd.IV, p.249
Au cours de la même période, la moyenne mensuelle a évoluée de la façon suivante (nombre de grévistes)

septembre-décembre 1914	282
1915	1 072
1916	10 349
1917	54 288
1918	108 687

(252) Rapport de Hugo Eberlein sur les débuts dummouvement spartakiste cité en appendice de l'édition durroman d'Adam Scharrer que nous utilisons, p. 293-294.

(253) Pour le milieu de l'année 1915, Hugo Eberlein fait état dans le compte rendu mentionné ci-dessus de contacts établis dans 300 localités par le canal "d'hommes de confiance" ; le nombre de ces contacts devait s'élever à 3 000 au début de l'année 1918 lorsque les grandes grèves de l'industrie d'armement éclatèrent. (cf. ibidem, p. 294)

(254) Il s'agit d'une définition des "causes de la guerre" à partir de l'action du capitalisme international. cf. Adam Scharrer, ibidem, p. 53.

(255) cf. le récit publié dans un tract ronéotype du groupe "die Internationale". (Jürgen Kuczynski - Geschichte der Lage der Arbeiter", p. 253)

(256) A l'instigation de Karl Liebknecht, les délégués à cette conférence adoptèrent les principes suivants : lutte accrue contre la guerre, contre pacifisme et le chauvinisme de la social-démocratie, rupture pour ce qui est de l'organisation avec la direction de la jeunesse ouvrière, boycott de son journal, publication d'un organe de presse propre, adhésion à l'association internationale des organisations de jeunesse socialistes, manifestations publiques pour la paix le 1er Mai et actions contre la guerre dans le but d'améliorer la situation politique et économique de la jeunesse ouvrière. (cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap. V, p.81-82)

(257) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 22.

(258) cf. la réunion décrite par Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 109.

(259) Ces manifestations eurent lieu à Berlin, Braunschweig, Rême, Dresde, Duisburg, Iéna, Kiel, Leipzig, Magdeburg, Pirna et Stuttgart. (cf."Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap.V, p.83.

(260) Les modalités concrètes de cette épargne obligatoire étaient déterminées par les autorités militaires elles-mêmes et variaient d'une région militaire à l'autre. L'ordonnance du 18 mars 1916 pour la ville de Berlin et la province de Brandebourg promulguée par le commandant de la région militaire stipulait que le salaire versé en espèces aux jeunes travailleurs de moins de18 ans ne pouvait excéder 18 Marks par semaine. Dans la région militaire de Braunschweig, le salaire hebdomadaire ne pouvait excéder 16 Marks? Les raisons invoquées officiellement étaient, "dans l'intérêt de la sécurité publique" de "limiter la liberté de la jeunesse et même la libre disposition de la rémunération de son travail". (cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung", p. 130)

(261) C'est ce que put lire Hans Betzold au cours d'une permission dans lapresse allemande en 1917. cf. Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 179.

(262) C'est le cas de Helfferich notamment qui fit état en conseil des ministres le 5 avril de la conversation qu'il venait d'avoir avec le leader syndicaliste Cohen. Celui-ci prévoyait que sans action positive "rapide", "l'agitation publique que suscitent les difficultés de ravitaillement et le mouvement révolutionnaire en Russie risquent de provoquer une tempête telle que le gouvernement n'en sera pas maître". (cité par Gilbert Badia - "Histoire de l'Allemagne contemporaine", T.1, p. 71)

(263) Jürgen Kuczynski - "Geschichte der Lage der Arbeiter", Bd. IV, p.276

(264) cf. le texte de l'appel in E.Meyer - "Spartakus im Kriege" (die illegalen Flugblätter des Spartakusbundes im Kriege) Berlin 1927, p. 190-193.

(265) cf. Arthur Rosenberg - "Entstehung und Geschichte der Weimarer Republik", p. 182.

(266) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 199.

(267) Ernst Toller - "eine Jugend in Deutschland", p.79.

(268) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 202.

(269) Adam Scharrer - ibidem, p. 233.

(270) cf. Adam Scharrer - ibidem, p.186.

(271) C'était Leo Jogiches, en l'absence de Karl Liebknecht, incarcéré, qui le dirigeait à cette époque. Il n'avait pas suivi les avis de certains éléments par exemple Fritz Heckert et Heinrich Brandler du groupe de Chemnitz ou Arthur Crispien du groupe de Stuttgart qui exprima son hostilité à cette adhésion dans un article publié par le "Sozialdemokrat" sous le titre "ne nous jetons pas dans le marécage". Le groupe des "Gauches de Brême" avait adopté la même position. Leo Jogiches était persuadé de la possibilité de conquérir le nouveau parti de la révolution prolétarienne.

(272) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 167.

(273) Ernst Toller - "eine Jugend in Deutschland", p. 82.

(274) Ernst Toller - ibidem, p. 88.

(275) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 168.

(276) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 234-235. On peut noter au passage l'erreur sur la date, ce n'est pas le 7 janvier mais le lundi 28 que la grève des ouvriers des fabriques de munitions fut déclenchée. Pour ce qui est de l'allusion aux tracts contenant le point "A", on peut renvoyer au contenu du tract du groupe spartakiste de décembre 1917 qui sous le titre "l'heure de la décision" précisait que le combat pour une paix générale et démocratique était devenu la tâche principale du mouvement ouvrier allemand et que ce combat devrait prendre des formes d'actions de masses et de grèves qui devaient "paralyser tous les mécanismes économiques et l'industrie de guerre dans son ensemble". (cf. "Dokumente und Materialien zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung" Reihe II, Bd.2, p. 51)

(277) Adam Scharrer - ibidem, p. 235.

(278) "des éléments irresponsables veulent précipiter les ouvriers dans le malheur !" - criminels contre la patrie ! - Maintenant, alors que tous ensemble nous n'avons besoin de tenir que quelques semaines pour obtenir la victoire". cf Adam Scharrer - ibidem, p.235.

(279) Adam Scharrer - ibidem, p.234.

(280) "Dokumente und Materialien zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Reihe II, Bd.2, n° 26.

(281) cf. Helga Grebing - "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", p. 154 - cf. également Jürgen Kuczynski - "Geschichte der Lage der Arbeiter", p.284-285.

(282) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 203.

(283) cité par "Deutschland im ersten Weltkrieg", ouvrage collectif sous la direction de Joachim Petzold, Berlin 1970. Bd: 3, p. 155.

(284) cf. la description de la répression des manifestations berlinoises faite par Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 237-243.

(285) cf. "Deutschland im ersten Weltkrieg", Bd.3, p. 157.

(286) Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 245.

(287) Ernst Toller -"Eine Jugend in Deutschland", p. 97.

(288) Ernst Toller - ibidem, p. 97.

(289) cf. "Deutschland im ersten Weltkrieg", Bd.3, p. 528.

(290) Ludwig Renn - "Nachkrieg", p. 272.

(291) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne,

(292) Ernst Toller - "eine Jugend in Deutschland", p. 99.

(293) cf. Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen", p. 263-267.

(294) Cet appel est reproduit en fac-similé hors-texte dans l'édition du roman d'Adam Scharrer - "vaterlandslose Gesellen" que nous utilisons, p. 237. Les citations qui suivent sont empruntées à ce texte.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Chapitre 2 : LES FACTEURS CONJONCTURELS D'EXACERBATION DE COMPORTEMENTS ACTIVISTES :

L'influence du vécu de l'immédiat après-guerre.

Lorsqu'à partir de nos témoignages sur les premières années d'existence de la République de Weimar, nous avons essayé de décrire les caractéristiques essentielles des comportements cactivistes, nous avons constaté leur émergence au cours de trois périodes privilégiées : la révolution de novembre 1918 et ses séquelles jusqu'au milieu de l'année 1919, la crise du printemps 1920 avec le putsch de Kapp et ses prolongements jusqu'en mars 1921, la grande crise multiforme de 1923 avec ses différentes composantes : occupation de la Ruhr, inflation et désordres politiques de l'automne. Comment cette émergence de comportements activistes peut-elle s'expliquer sinon se justifier à partir du vécu des situations ? Comment ceux qui les vécurent et participèrent à ces luttes l'expliquent-ils eux-mêmes ?

Notre interrogation pourrait porter sur deux points si l'on veut tenter de comprendre cette situation : d'abord surle vécu de l'immédiat aprèsguerre lui-même. Nous avons vu dans le chapitre précédent comment peu à peu sous l'influence du vécu de la Grande Guerre, individus et collectivité avaient remis en question une grande partie de ce qui avait pu être naguère le cadre de leur existence, comment ils en étaient venus à l'idée que tant de souffrances ne devaient pas rester sans lendemain, que ceux qui en portaient la responsabilité devaient rendre des comptes et qu'en tout état de cause, tout devait être mis en oeuvre pour éviter le retour d'une telle catastrophe. La situation nouvelle créée par la fin de la guerre allait-elle leur permettre de réaliser ce voeu formulé au milieu de la tourmente ?

Si l'on se réfère à l'histoire des premières années du nouveau régime, il semble bien qu'il n'en fut rien, tout au moins pour le mouvement révolutionnaire qui fut écrasé tandis que la bourgeoisie capitaliste consolidait ses positions. Quant aux aspirations de certains éléments* révolutionnaires, elles furent en grande partie déçues, à proportion de leur confusion même et précisément à cause aussi de cette évolution du nouveau régime. Cette impasse dans laquelle l'histoire avait conduit les uns et les autres pourrait bien expliquer les réactions de désespoir débouchant sur l'activisme. Nous aurons donc d'abord à nous demander dans quelle mesure cette situation fut perçue comme sans issue pour justifier ces réactions de type activiste.

Dans un deuxième temps, si l'on veut comprendre cette émergence de comportements activistes, - et notamment la possibilité concrète de leur organisation, - il faut se demander dans quelle mesure cette tentation du recours à la force fut favorisée, voire exploitée par certains groupes au sein de structures spécifiques d'accueil. Alors qu'elle se donnait une façade qui se voulait exemplairement démocratique et légaliste par opposition à la monarchie wilhelminienne, la république de Weimar n'avait-elle pas suscité et entretenu de diverses manières l'organisation des activismes ? n'avait-elle pas par une attitude plus ou moins ambiguë à son égard, contribué à renforcer l'activisme contre-révolutionnaire ? n'avait-elle pas toléré ou même préparé la mise en place de structures parallèles d'exercice du pouvoir par la violence, provoquant par un choc en retour, les flambées d'activisme révolutionnaire ?

Telles sont les questions auxquelles nous essaierons de répondre dans notre étude de cet immédiat après-guerre à partir de l'expérience qu'en eurent ceux qui le vécurent.

---

* contre-

A/ Les premières années de la République de Weimar ou le temps des déceptions.

Les témoignages écrits qui constituent notre champ d'investigation sont particulièrement révélateurs de la façon dont une fraction de la jeunesse allemande perçut les trois grandes phases de l'histoire des premières années de la République de Weimar : la grande crise révolutionnaire de 1918-1919, le putsch de Kapp et ses séquelles, la crise multiforme de 1923. Ces trois phases importantes dans l'évolution et la consolidation du nouveau régime, furent effectivement perçues comme autant de situations sans issue pour ceux qui avaient cru pouvoir donner au monde un visage autre que celui qui lui avait été imposé par un régime qui les avait conduits à la Grande Guerre. Le but de notre analyse n'est donc pas de réécrire l'histoire de ces crises mais de voir comment des individus les perçurent, souvent de façon fort différente de leur présentation par les historiens. et comment, à partir de ces expériences, ils furent tentés d'adopter des comportements activistes.

1/ La grande crise révolutionnaire de 1918-1919.

Lorsque cessèrent les derniers soubresauts de la crise révolutionnaire de 1918-1919, l'Allemagne s'était donnée une constitution démocratique et avait signé le Traité de Versailles qui fixait son statut international après sa défaite militaire. En quelques mois, les nouveaux dirigeants avaient semble-t-il réussi à donner au régime issu de l'effondrement du Reich ses bases institutionnelles et à définir ses rapports avec les puissances victorieuses, au moyen de textes qui avaient reçu l'accord d'une large majorité de l'opinion. Mais ce bilan fut-il perçu de façon aussi positive par ceux qui avaient mis tant d'espoir dans les bouleversements qui avaient débuté en novembre 1918 ?

Bien que partant de prémisses entièrement opposées, Willi Bredel et Ernst von Salomon portaient un jugement identique sur les premiers mois du régime de Weimar. Tout ce qui s'était passé au cours de cette période si agitée n'avait en rien contribué à modifier fondamentalement l'ordre existant.

C'est d'abord la constatation que l'on peut faire si l'on se reporte à cette scène de retrouvailles familiales dans le roman "Verwandte und Bekannte" dans laquelle Willi Bredel décrit cette soirée de la fin de l'année 1918 qui vit les deux frères Brenten, Carl, le social-démocrate, et Matthias, l'inspecteur des douanes conservateur et nationaliste, assis pour la première fois depuis de nombreuses années autour de la même table. Matthias Brenten saisit l'occasion pour exprimer sa satisfaction sur le déroulement des événements des deux derniers mois et sur le rôle qu'avaient joué les sociaux-démocrates. "Pour moi, déclara-t-il, les sociaux-démocrates ont été jusqu'à maintenant des jean-foutre et des criminels. Mais aujourd'hui, je sais - et nous en faisons quotidiennement l'expérience, - qu'il y a aussi parmi eux des hommes estimables circonspects, fondamentalement bons et même agréables. La pègre qui s'était accrochée à eux est partie, pour leur bonheur, chez lès spartakistes. Oui, mesdames et messieurs en tant qu'ancien fonctionnaire fidèle à l'Empereur et en tant que conservateur convaincu, je reconnais ouvertement et sincèrement que j'ai le plus grand respect pour les sociaux-démocrates qui font preuve de réflexion et de mesure. J'admire vraiment le courage qu'ils déploient pour s'opposer aux masses déraisonnables. Pour moi, c'est une surprise : c'est pourquoi il ne m'est pas pénible de tendre la main en guise de réconciliation à mon frère, le social-démocrate."(1)

Cette poignée de mains entre le fonctionnaire impérial conservateur et le social-démocrate et ces éloges des "socialistes raisonnables" qui avaient su s'opposer aux masses pour une nouvelle union sacrée comme en 1914 mais cette fois contre l'ennemi intérieur, étaient pour Willi Bredel les symboles de l'échec de la révolution de novembre :les jeux

étaient faits. Ceux dont on avait cru durant quelques semaines pouvoir abattre la puissance, avaient résisté. L'ordre bourgeois de l'époque wilhelminienne avait été sauvé, pour la plus grande satisfaction de ceux qui l'avaient soutenu et servi, et ce grâce au concours de ceux-là même dont on disait naguère qu'ils étaient les ennemis de l'ordre établi et les traîtres à la nation. Toutes les luttes menées par l'aile révolutionnaire du mouvement ouvrier au cours de la guerre contre les dirigeants réformistes de la social-démocratie avaient donc été vaines.

Tandis que cette fête familiale se déroulait, le jeune beau-frère de Carl Brenten, le quartier-maître Fritz Hardekopf, qui appartenait à la division de marine populaire, qui en tant que tel avait été l'un des artisans du succès de cette révolution qui avait fait de CarlBrenten un membre du conseil d'ouvriers et de soldats, était arrêté par les troupes du général von Hoffmann et incarcéré dans les caves du bâtiment du gouvernement. Alors qu'il protestait contre cet acte arbitraire, un jeune lieutenant le traita de mutin et lui dit qu'il allait recevoir ce qu'il méritait.(2 Cette juxtaposition d'évenements prenait pour Willi Bredel valeur de symbole pour cette révolution manquée et trahie.

Ernst von Salomon était tout aussi aigri que Willi Bredel de la situation résultant des affrontements de l'hiver 1918-1919. Bien que se rapportant au contexte du début de l'année 1920, l'appréciation qu'il porte sur cette période témoigne de la même déception et de la même impuissance. "Toutes les anciennes valeurs sont à nouveau là," note-t-il dans "die Geächteten", "elles n'ont jamais disparu, mais maintenant elles se montrent sans la façade brillante que leur conférait avant la guerre l'importance qu'on leur reconnaissait. Eglise, marché, école, société, tout est encore là, exactement comme avant, seule l'armée est fichue, et c'était ce qu'il y avait de mieux dans toute la période

qui avait précédé la guerre."(3) Le jeune cadet qui avait trouvé dans les corps francs du Baltikum l'occasion de reprendre la lutte pour la nation allemande, pour une certaine idée qu'il se faisait du Reich, ne pouvait que constater la permanence de ce qui avait fait de l'Etat wilhelminien un Reich décadent, un état bourgeois plus préoccupé de conquérir des marchés pour ses commerçants et industriels que de préserver l'héritage millénaire du Reich.

Les mois de trouble qui avaient précédé et suivi l'armistice avaient semblé lourds de promesses à ceux qui espéraient un renouveau : ils avaient en effet vu s'effondrer le système politique responsable de la décadence nationale et la grande masse du peuple donnait l'impression d'être prête à l'action pour abattre ce qui à ses yeux était responsable de sa misère, de ses souffrances et de ses deuils. Mais comme Ernst von Salomon, ils durent bien vite déchanter. La République des Ebert, Scheidemann, Noske et Rathenau ne faisait que consolider l'ordre bourgeois après l'avoir débarrassé de ses institutions monarchiques, l'hypocrisie était finie;

C'est pourquoi ceux qui avaient pensé dans l'élan des journées révolutionnaires de novembre que le passé avait basculé et qu'on pourrait instaurer le socialisme, se demandèrent si l'Allemagne avait vécu une révolution. Quant à ceux qui avaient puisé dans l'expérience amère de la défaite l'énergie nécessaire pour sauver la nation trahie par les "rouges", et bradée par les bourgeois avides de profit, ils s'interrogeaient sur la nature du nouveau régime tout en préparant sa chute. Mais la situation n'avait-elle pas été dès le départ sans issue en regard de leurs aspirations ? Quels moyens pouvaient-ils donc utiliser pour tenter de l'infléchir encore alors que des textes et des institutions l'avaient figée ? Quiconque cherche à comprendre les raisons de cette situation doit se reporter aux événements qui conditionnèrent l'avénement de la république.

a) la révolution ou le temps des illusions et des déceptions : la classe ouvrière face au nouveau régime.

Nous avons déjà souligné dans notre première partie dans quel état d'impréparation s'effectua cette explosion révolutionnaire dans les premiers jours de novembre. Les cortèges qui s'organisèrent alors dans la plus pure improvisation, les occupations sauvages de locaux, les mauvais traitements infligés à tous les officiers que les manifestants rencontraient, la constitution des premiers conseils d'ouvriers et de soldats étaient autant de formes d'un activisme primaire qui n'avait d'autre but que la destruction immédiate de toutes les formes d'autorité.

x la révolution vécue comme une fête.

Le mouvement révolutionnaire fut en effet d'abord vécu partout comme une libération totale et explosive de toutes les contraintes que l'autorité militaire faisait peser depuis des années, pour ne pas dire des décennies sur l'individu et la société. Il donna lieu à des scènes quasi identiques dans toutes les villes d'Allemagne qui furent vécues par tous les participants comme une fête gigantesque. Si nous nous reportons au témoignage d'Adam Scharrer dans "vaterlandslose Gesellen" nous assistons à la constitution de ce gigantesque cortège quittant les usines. "Nous poursuivons notre marche : à présent ce sont des centaines de milliers qui marchent ensemble. Des banderoles apparaissent, les drapeaux se transforment en une marée rouge. Les enfants se joignent au cortège, des traminots, des pompiers, des infirmiers. Il y a aussi des groupes entiers de soldats : des fusilliers, des chasseurs, des uhlans, des marins. Des marins sur des camions, des marins avec des fusils. Partout où ils font leur apparition, des cris d'allégresse les saluent, on les porte en triomphe, on les fait parler. Sans cesse arrivent des nouvelles :'l'Empereur a pris la fuite !', 'Les prisonniers politiques de Moabit sont libres !'. Des ouvriers parlent, des voitures renversées, des fenêtres. Ce sont

de petites formes humaines exténuées, des colosses, des femmes. Ils brandissent le poing, s'intègrent en grondant dans l'armée en marche, poussent des cris d'excitation, d'allégresse."(4) Ces instants furent vécus comme les inoubliables retrouvailles d'un peuple qui avait réappris à parler, à crier sa joie, à croire à l'avenir. Toutes les barrières s'effondraient, l'armée retrouvait sa liberté, comme la classe ouvrière, la vie semblait renaître. La guerre avait débuté par des cortèges exaltés qui parcouraient les rues fleuries, elle s'achevait par cette explosion populaire que rien ne semblait devoir arrêter

Mais tandis que cette vague de vie et d'espoir déferlait dans les rues, submergeait les casernes et venait battre les façades des résidences princières et des bâtiments officiels, la plus grande confusion régnait. On ne s'attaquait qu'aux signes visibles et extérieurs du pouvoir. Les officiers devaient se cacher sinon ils étaient pris à parti par la foule excitée et maltraités, on leur arrachait les épaulettes et les décorations. Comment les autorités militaires auraient-elles pu du reste réagir ? la marine contestée n'avait pu résister, une fois les principes de la hiérarchie ouvertement bafoués, plus rien ne pouvait arrêter leur remise en question globale dans un tel climat passionnel. Tout l'édifice de la société militarisée de l'Allemagne wilhelminienne s'effondrait comme un chateau de cartes. On salua comme autant de victoires décisives l'élimination des officiers dans les corps de troupe, l'élection de conseils d'ouvriers et de soldats, l'abdication de Guillaume, la démission de Max de Bade, la proclamation de la république. Peu importait qu'elle le soit deux fois, par Scheidemann et Liebknecht, le drapeau rouge flottait sur le Château des rois de Prusse à Berlin. Mais cela suffisait-il pour mener à bien une révolution ? cette situation ne recélait elle pas des dangers ?

x Les dangers d'une telle situation.

En fait, dès son origine, le mouvement révolution-

naire fut confronté à deux dangers : d'une part l'intervention d'aventuriers qui tentèrent d'exploiter la confusion à leur profit, d'autre part le manque de conscience politique de la grande majorité des masses populaires révoltées. Cette situation de fête libératoire était en effet le terrain favorable à des aventuriers dont l'activisme n'avait rien de commun avec un engagement politique et qui s'infiltrèrent dans le mouvement avec d'autant plus de facilité que personne n'aurait contesté à quiconque le droit de ce joindre à ce grand élan d'enthousiasme ; bien au contraire, car tous ceux qui se ralliaient à lui étaient les bienvenus.

Lorsqué Ernst Toller fut emprisonné à Munich après l'écrasement de la République des Conseils de Bavière, il réfléchit aux événements qui venaient de se dérouler avec déjà une certaine distance - c'était en 1920. Son interrogation portait alors aussi bien sur le rôle qu'il avait été obligé de jouer, lui le pacifiste qui reprit les armes et accepta la mission de s'occuper des opérations militares conduites par les forces révolutionnaires que sur les raisons plus générales qui pouvaient expliquer l'échec du mouvement révolutionnaire en Bavière. Ses "Briefe aus dem Gefängnis", lettres écrites de la prison, contiennent des jugements lucides sur la période troublée de la révolution.Etudiant dans une lettre à Tessa les causes de la haine qui persista jusque dans les prisons entre les révolutionnaires d'hier, il notait d'abord l'appartenance aux différents groupes ou groupuscules qui s'étaient affrontés, mais il insistait surtout sur l'un des phénomènes les plus navrants à ses yeux : le goût de l'aventure pour l'aventure qui avait entrainé dans la révolution des gens qui n'avaient rien à y faire. "Chaque révolution attire des gens qui n'ont absolument rien à voir avec les idées dc la révolution. Ils vont à la révolution par envie d'aventure, pour des raisons obscures, nébuleuses, par joie du mouvement, par désir de s'enivrer, par manque de sécurité ou pour d'autres motifs dont je ne veux pas évoquer la saleté."(5)

De nombreux éléments troubles s'introduisirent en

effet non seulement dans les cortèges de manifestants mais aussi dans les groupes révolutionnaires ou les conseils élus. Certains le firent par pur arrivisme, les situations de troubles favorisant les ascensions rapides. Un bel exemple nous est fourni par Ludwig Renn dans son roman "Nachkrieg" en la personne de cet individu que personne ne connaissait dans la caserne, dont on disait seulement qu'il était avocat et qui se fit élire dans un conseil moyennant la distribution de 10 10 000 cigarettes aux soldats de la compagnie. Et personne n'avait eu l'idée de s'interroger sur les manigances de cet individu qui se retrouva rapidement membre du conseil de soldats à l'échelon du bataillon.(6)

Mais à côté de ces arrivistes, il faut aussi signaler la présence d'agents provocateurs qui ne se contentaient pas, comme le jeune Ernst Ottwalt de s'infiltrer dans les manifestations révolutionnaires pour y jouer le rôle d'espion et éventuellement celui de provocateur, tel qu'il le relate dans son récit "Ruhe und Ordnung". On peut ici mentionner trois cas exemplaires : celui de Colin Ross, agent d'Ebert et de Wels qui fut finalement convaincu de connivences avec les éléments monarchistes et exclu du SPD en décembre 1918 (il devint plus tard "géopoliticien" sous le régime nazi) ; celui d'Otto Strobel, auteur d'un article antisémite paru dans le journal réactionnaire "Deutsche Tageszeitung" du 13 décembre 1918 ou le cas enfin du lieutenant Waltz qui avait donné à la police le plan de l'insurrection militaire projetée en novembre et le moyen d'arrêter le leader syndicaliste Däumig.(7) C'est sur ce terrain favorable aux aventures de toute sortes que des chafs de bande comme Max Hölz purent édifier leur renommée, attirant à eux ceux qui découvrirent qu'après la fête de la révolution, les problèmes quotidiens n'avaient pas été résolus et que des individus louches en avait profité pour satisfaire leurs ambitions personnelles.

Mais la personnalité ou l'habileté de ces aventuriers ne fut pas la seule raison pouvant expliquer leur succès. Ils trouvèrent en effet des masses particulièrement ré-

ceptives à leurs paroles et prêts à les suivre. Le manque d'éducation politique de l'Allemand moyen, héritage du système politique wilhelminien aggravé par les pratiques de la dictature militaire en temps de guerre, l'empêchait de comprendre les raisons profondes des oppositions entre les différentes fractions et tendances du mouvement ouvrier, donc de comprendre les choix fondamentaux. Ludwig Renn en fut l'exemple typique après son retour du front. Il ne comprenait rien à toutes ces dissensions et contradictions entre groupes"révolutionnaires" ni même à la révolution elle-même. Sa description des événements dans les casernes berlinoises au début du mois de novembre 1918 le montre bien,(8) cette juxtaposition de scènes où se mêlent tant d'actions sans lien apparent est significative de son désarroi. Mais sa participation personnelle aux événements dans la ville même de Berlin est plus significative encore que son écriture : alors qu'il était de garde comme sous-officier de permanence, il reçut l'ordre téléphonique de se tenir prêt avec un groupe d'intervention, des incidents menaçant de se produire devant la rédaction de la "Volkszeitung". "Je sortis en courant, note-t-il, et quittai la loge du portier pour constituer mon groupe d'intervention. C'est alors que je me dis : qu'est-ce que c'est donccomme parti que la "Volkszeitung" ? Est-ce un journal social-démocrate Je ne comprenais pas cette lutte entre sociaux-démocrates et spartakistes, mais il valait mieux être prudent."(9) Heureusement pour lui, il n'eut pas à intervenir car la manifestatio s'était dispersée d'elle-même.

Ce comportement est significatif : il recevait des ordres et ne savait pas contre qui ni pourquoi il devait agir, au-delà de la simple obéissance-réflexe. Si Ernst Toller avait distinguer les aventuriers parmi les révolutionnaires, Ludwig Renn ne parvenait pas encore à comprendre le mouvement lui-même. Il était particulièrement représentatif de cette masse que le système wilhelminien avait maintenue dans l'ignorance des faits politiques et des doctrines et qui se laissait entrainer dans telle ou telle direction pourvu que l'ordre en

fût donné de façon claire et qu'elle crût discerner la légalité formelle de cet ordre.

Ce furent ces masses précisément qui occupèrent les villes et les usines, les casernes et les bâtiments administratifs. Mais à ces masses à l'éducation politique insuffisante malgré les efforts faits par quelques groupes révolutionnaires depuis deux ans, il ne fut présenté aucun objectif précis par une organisation solidement structurée et bien implantée, ce qui facilita la "récupération" du mouvement par les sociaux-démocrates"majoritaires" et l'élimination progressive des embryons du pouvoir révolutionnaire qui avaient pu se constituer.

x la "récupération" du mouvement par les sociaux-démocrates.

Il n'avait pas fallu plus d'une semaine pour que le système politique allemand s'effondrât. Mais ceux qui l'avaient jeté à bas n'avaient en commun que leur haine contre les fauteurs de guerre et les profiteurs de tous ordres, contre les militaristes jusqu'auboutistes et les hobereaux ainsi que leur désir de paix. Ce qui allait se passer lorsque le pouvoir politique fut entre les mains du "Conseil des Commissaires du peuple" est illustré par la situation de Fritz Hardekopf, le quartier-maître mutin de Kiel dans le roman de Willi Bredel. Il avait participé dès le premier jour au mouvement révolutionnaire et était parti pour la capitale avec des formations de volontaires pour défendre la révolution. Au mois de janvier 1919, alors que son beau-frère le social-démocrate Carl Brenten fêtait sa réconciliation avec l'inspecteur des douanes Matthias Brenten, représentant de la droite conservatrice, il était en prison et essayait de comprendre ce qui s'était passé :"tout allait mal pour la révolution, tout n'était que mollesse et demi-mesure, et par dessus le marché, cette absence d'unité, cette absence de but. N'avait-on pas l'impression que tout allait sens dessus dessous ? Chaque groupe ne s'opposait-il pas à l'autre ? Et combien y avait-il de groupes ? impossible de les compter. Comment les bolcheviques avaient-ils

donc réussi à unir les travailleurs russes autour d'eux ? Les spartakistes n'y parvenaient pas. Les "indépendants" étaient eux-mêmes divisés, pendant que les uns tiraient vers la gauche, les autres entrainaient le mouvement vers la droite."(10)

Fort peu de choses unissaient en effet ceux qui s'étaient retrouvés dans les rues des villes allemandes en ce mois de novembre. Lorsque ce qui les unissait dans une haine commune eût disparu, ou lorsqu'ils crurent l'avoir éliminé, notamment les signes extérieurs du pouvoir monarchique et l'emprise de l'armée sur la vie publique, des cortèges séparés se constituèrent, avec des mots d'ordre différents, voire contradictoires.Parmi eux, il y avait ceux qui, comme Erwin ou Martin, dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" s'étaient jetés dans la révolution pleins d'espérance : "ce qu'ils avaient compris dans le mot de révolution, ce n'était pas seulement le renversement d'un régime, l'état des soviets ou 'tout le pouvoir aux conseils'. C'était la vie nouvelle qui avait aussi peu de rapports avec la vie passée que l'au-delà avec le monde d'ici-bas. Ils avaient attendu avec autant d'ardeur la réforme agraire que les sentiments inouis qu'ils ressentirent en eux-mêmes. Il (Erwin) avait espéré pour lui qu'il pourrait peut-être devenir ajusteur, et même peut-être dans cette vie nouvelle dessinateur industriel, tout comme il avait espéré que le monde serait dirigé à l'avenir dans la liberté et le justice par un pouvoir inépuisable. C'est pour cela qu'il s'était battu pendant des semaines dans les rues de Berlin."(11) Pour ceux-là, la révolution, d'était le renversement de l'o rdre bourgeois, avec des possibilités nouvelles de promotion pour les individus, c'était un monde nouveau à naître, plus juste, plus libre et qui valait bien la peine qu'on souffrît encore un peu pour en imposer la venue ou même qu'on se sacrifiât pour lui.

Mais les masses étaient bien loin de partager cet enthousiasme. Ernst Niekisch qui faisait alors partie de groupes activistes de gauche, définit assez clairement et non sans mépris l'attitude des masses avec leur passivité et leur absen-

ce de perspectives révolutionnaires. L'ouvrier allemand, explique-t-il dans "gewagtes Leben", avait trouvé dans la période précédant la guerre, l'ordre capitaliste à son goût. Il avait apprécié la sécurité relative qu'il lui assurait avec un plein emploi à peu près constant, un système d'assurances sociales et des salaires assez élevés. "Il ne haïssait pas l'ordre social bourgeois et il ne lui faisait des difficultés que pour qu'il le fasse taire au moyen de concessions plus favorables pour lui. Son indignation était plutôt dirigée contre la façade féodale que contre la structure bourgeoise de la société. Lorsqu'il réclamait la liberté, il levait le poing avec davantage de haine contre le hobereau que contre le bourgeois. Au fond, il voulait à peine aller plus loin que les idées de 1789. Il enviait la France pour sa démocratie et son système parlementaire. Il n'était en vérité qu'un petit bourgeois et le fossé qui le séparait du bourgeois n'était pas si profond, et en tout cas, il n'était pas infranchissable. C'est pourquoi un homme comme Ebert était son representant lui qui de son propre aveu avait voulu garder sa fidélité aux Hohenzollern. C'est pourquoi enfin en novembre 1918 rien ne lui était plus étranger que la révolution prolétarienne."(12

Il n'est donc pas étonnant que ces masses immenses qui emplissaient partout rues et places publiques aient pu attendre des heures durant, ne sachant que faire, une fois l'enthousiasme de la fête libératrice retombé, comme lors de cette énorme manifestation du 6 janvier 1919 décrite par Ernst von Salomon dans "die Geächteten".(13) Il n'est pas étonnant non plus que ces masses aient toléré la reprise en main du mouvement par les sociaux-démocrates "majoritaires" qui s'attachèrent immédiatement à mettre un terme à la révolution. Comme le note Vicky Baum, cette révolution devint presque aussitôt une révolution sérieuse, ordonnée, digne, comme tout ce qui était allemand. Ne vit-on pas dans les rues de Kiel des lanternes rouges pour signaler la présence des barricades la nuit ? (14)

C'est dans ces conditions que Friedrich Ebert était

devenu chancelier du Reich. Il considéra d'emblée sa tâche de façon très précise et très limitée. Face aux masses révolutionnaires désorientées, il proposait un programme qui devait dans l'immédiat procurer du pain à tous, cela passait avant tous les principes. Ce n'est qu'après qu'on pourrait progresser méthodiquement par étapes, ver la réorganisation de l'économie suivant un modèle socialiste. Il fallait éviter la guerre civile à tout prix, même par des concessions faites à gauche, pour autant qu'elles ne mettent pas en péril la construction de la démocratie et la garantie du minimum vital à la population.(15)

Le rôle joué par Friedrich Ebert à Berlin fut transposé par Willi Bredel dans le contexte de Hambourg. Le dirigeant réformiste local, Louis Schönhusen, (nom de fiction pour Lamp'l) se hâta de prendre le contrôle du mouvement révolutionnaire. Comme les garnisons de Hambourg et Altnoa s'étaient ralliées au mouvement et avaient élu des conseils de soldats, il fallait tout mettre en oeuvre pour y acquérir une influence prépondérante, il en fut de même lors de la grande manifestation populaire qui fut organisée devant la maison des syndicats. Il n'y eut alors que quelques groupes de jeunes socialistes en rupture avec les "majoritaires" pour s'étonner de l'apparition de ce Louis Schönhusen au balcon et de ses paroles saluant la victoire de la révolution et la marche vers le socialisme.

Les quelques cris isolés poussés par cette poignée de jeunes gens, "les bonzes à la porte ! A bas Schönhusen le diviseur, le socialiste partisan de la guerre ! démission ! Jusqu'auboutiste !" Ces cris eurent seulement comme effet d'irriter quelques ouvriers plus âgés qui traitèrent les perturbateurs de morveux, "les priant de déguerpir, sous pétexte qu'ils n'avaient rien à faire ici".(16) L'impasse était totale pour ceux qui croyaient encore à la révolution : dès le début, l'énergie du mouvement révolutionnaire était confisquée, brisée, ceux qui n'étaient pas d'accord n'avaient qu'à se taire, la possibilité même de discuter au sein du parti leur était refusée. Que leur restait-il donc sinon

le recours à l'action directe pour tenter d'imposer leurs vues ?

Dans les casernes aussi, on s'interrogeait sur la nature de cette révolution et le trouble des jeunes soldats était bien compréhensible. C'est ainsi qu'Erich Maria Remarque nous décrit leur état d'esprit lorsque la manifestation conduite par le conseil d'ouvriers et de soldats parvint devant l'hôtel de ville de la localité où se trouvaient les personnages de son roman "der Weg zurück". Un homme s'était avancé et commençait à lire un discours. "Mais ses paroles passent au-dessus de nous, dansun gargouillement. Elles résonnent et se perdentdans les airs, elles ne nous atteignent pas, ne nous entrainent pas, ne nous soulèvent pas. C'est toujours le même gargouillement monotone. Nous nous impatientons, nous ne comprenons pas, nous sommes habitués à agir, c'est pourtant une révolution, il faut qu'il se passe quelque chose ! mais le type là-haut ne fait que parler. Il conseille le calme et la réflexion. Et pourtant personne n'a encore commis d'actes irréfléchis."(17) D'autres orateurs prirent la parole après lui, exhortant la foule au calme et conseillant aux manifestants de rentrer chez eux, car disaient-ils en montrant les lumières aux fenêtres de l'hôtel de ville, les chefs veillaient et travaillaient.

En fait, ils travaillaient à faire en sorte que le mouvement révolutionnaire fût stoppé et que cette révolution ne débouchât pas sur un véritable bouleversement de l'ordre social. Erich Maria Remarque, dont nous citions ici le témoignage non en tant que représentant de l'activisme mais en tant que témoin d'une situation qui conduisit la révolution dans l'impasse, se contentait de reprendre les termes mêmes de la proclamation de Friedrich Ebert, qui dès le 9 novembre appelait les citoyens à évacuer les rues, à garder le calme, à veiller au maintien de l'ordre.(18)

Mais il ne suffisait pas pour stopper le mouvement révolutionnaire de canaliser ainsi les énergies libérées par

le soulèvement des premiers jours de novembre, il fallait aussi annihiler toute tentative de créer un pouvoir révolutionnaire, c'est ce qui fut fait systèmatiquement par les dirigeants de la social-démocratie lorsqu'ils disposèrent du pouvoir politique par l'intermédiaire du Conseil des Commissaires du Peuple.

× Les conséquences de la liquidation des formes de pouvoir révolutionnaire.

Une fois ce gouvernement provisoire désigné, il fallait lui conférer une légitimité qu'il ne tenait encore que de mouvements de foule et que le Reichstag élu sous l'ancien régime ne pouvait en aucun cas lui accorder. C'est à cette fin que fut réunie le 10 novembre au cirque Busch à Berlin une assemblée des représentants des conseils d'ouvriers et de soldats. Pour la constituer, des élections eurent lieu dans les entreprises et casernes berlinoises dans la matinée même. En cela, le gouvernement provisoire semblait vouloir satisfaire une des revendications du mouvement révolutionnaire qui voulait fonder la légitimité du nouveau pouvoir sur des instances élues directement par les masses ouvrières.

Mais les sociaux-démocrates surent manipuler les électeurs pour asseoir solidement leur influence : d'abord en utilisant l'appareil du parti et des syndicats pour soutenir ses militants qui se présentèrent dans les entreprises et casernes comme les "candidats de l'unité" face aux activités fractionnelles des spartakistes et autres "bolcheviques", ensuite en accroissant l'importance relative des délégués de soldats élus dans les casernes qui, par leur origine sociale diversifiée, ne représentaient pas de façon homogène la classe ouvrière, et qui de surcroit, par suite de la persistance de certains rapports hiérarchiques, étaient souvent des adjudants ou autres sous-officiers. C'est donc cette instance qui confirma la désignation des membres du Conseil des Commissaires du Peuple et qui procéda à l'élection d'un

conseil exécutif de 28 membres [19] après avoir coupé la parole à Karl Liebknecht qui exigeait que tout le pouvoir fût remis aux c nseils. Dès le 10 novembre, il était clair que les sociaux-démocrates"majoritaires"allaient tout faire pour imposer la politique définie la veille par Friedrich Ebert et que l'opposition de gauche ne parviendrait pas à faire entendre sa voix, même au sein des nouvelles instances élues, comme Karl Liebknecht au cirque Busch. Il n'est que de se reporter ici au témoignage d'Otto Gotsche dans "Mârzstürme" qui transposa en province pour des événements de moindre importance cette impossibilité qui fut faite à l'opposition de gauche de s'exprimer;

Le conseil d'ouvriers et de soldats avait pris en main à Mansfeld les affaires de la commune. Le groupe de jeunes ouvriers révolutionnaires, deux cent cinquante environ, avait décidé de délguer au conseil deux représentants, Fritz Gretschke et Karl Tiedt, mais ces deux représentants de la jeunesse révolutionnaire ne furent pas admis à siéger au conseil. Ils tentèrent alors d'intervenir au cours de la première réunion de cet organisme pour présenter les revendications de la jeunesse : mais ici encore, la parole leur fut refusée par Hendriks, le dirigeant local de la social-démocratie, qui les traita de "blancs-becs" qui ne connaissaient rien aux problèmes du ravitaillement de la population et qui du reste n'avaien aucun droit (?) à faire entendre en ce lieu leurs revendications. Le même Hendriks fit explulser ces jeunes de la salle où se tenait la réunion.[20] Cette procédure d'exclusion systématique de l'opposition de gauche de toute discussion était le prélude, puisqu'il n' y avait pas d'autres moyens de se faire entendre, au recours à l'action directe, car on rejetait dans l'activisme ceux qu'on privait ainsi du droit à la parole.

Néanmoins, les sociaux-démocrates "majoritaires" ne pouvaient se contenter de cette apparence de légitimité obtenue au cirque Busch. Ils étaient en cela fidèles aux thèses de Bernstein : la révolution était actuellement possible grâ-

ce aux bulletins de vote , les convulsions violentes étant désormais inutiles. Aussi le pouvoir devait-il être remis à bref délai au peuple tout entier par le biais d'une Assemblée Nationale élue au suffrage universel. Mais un obstacle devait être levé : les conseils d'ouvriers et de soldats constituaient à ce moment-là un pouvoir réel qui coexistait avec des organes traditionnels élus antérieurement et des administrations. Dans les jours qui suivirent la chute du régime wilhelminien, ce furent eux qui prirent un certain nombre de mesures d'urgence (ravitaillement, démobilisation, aide sociale, etc..) et qui purent les imposer parce qu'ils disposaient d'une partie de la force armée à cause du soutien que leur apportaient des unités stationnées à l'arrière. Néanmoins, ces conseils n'étaient pas pour la plupart animés de sentiments révolutionnaires excessifs. La plupart de leurs membres ne désiraient que l'application de mesures immédiates pour améliorer les conditions matérielles d'existence, ils tendaient à les transformer en bureaux d'aide sociale. Quelle que soit cependant la combativité de ces organismes issus plus ou moins directement du mouvement du mouvement révolutionnaire,le nouveau gouvernement ne voulait pas les voir s'arroger un pouvoir concurrent du sien ni être les dépositaires de la volonté populaire. C'est pourquoi dans son optique, leur composition devait être renouvelée et il fallait obtenir d'eux qu'ils renoncent à tout rôle dirigeant dansle nouveau régime qui tentait de se mettre en place.

On procéda donc à l'élection de délégués à un congrès des conseils du Reich qui devait se réunir à Berlin du 16 au 21 décembre 1918. Le cadre dans lequel s'effectuèrent ces élections était déjà significatif de l'orientation que prendrait le congrès en fonction de l'origine sociale de ses membres. Elles eurent lieu non au sein des entreprises et et des casernes mais dans les quartiers d'habitation, si bien que la petite bourgeoisie, fonctionnaires et employés notamment, exerça une influence déterminante sur les résultats du scrutin.(21) En outre, si on analyse l'orientation politique des délégués, on constatë que le SPD disposait parmi eux

de la majorité absolue avec 289 mandats sur 489 contre 90 représentants pour l'USPD parmi lesquels on ne trouvait que 10 membres de la ligue spartakiste.(22) Ni Karl Liebknecht, ni Rosa Luxemburg n'avaient été élus par suite dumode de scrutin majoritaire et ils ne furent même pas admis à siéger avec voix consultative comme le réclamèrent le 16 décembre des dizaines de milliers de travailleurs berlinois au cours d'une manifestation monstre devant le siège du congrès. Dans ces conditions, le congrès entérina donc les décisions proposées par le Conseil des Commissaires du Peuple, notamment la décision de faire procéder rapidement à l'élection d'une Assemblée Nationale (décision qui fut obtenue par 344 voix contre 98) et la décision de transférer aux Commissaires du Peuple la totalité du pouvoir législatif et exécutif.

Ainsi, au cours de ce Congrès, les conseils s'étaient eux-mêmes déssaisisde toutes leurs prérogatives de fait : alors qu'ils auraient pu être les premiers organes d'un pouvoir révolutionnaire original, ils avaient renoncé à tout rôle réel. C'est ainsi qu'Ernst Toller perçut l'événement. Il avait participé en tant que délégué au congrès et note : "c'est ici qu'enfin la volonté politique de la révolution allemande devait se manifester. Mais quelle déception : quelle ignorance des réalités ! quel manque de volonté elle a manifesté ! le congrès des conseils allemands renonce volontairement au pouvoir, ce cadeau inespéré de la révolution. Les conseils abdiquent, ils confient le sort de la république au hasard du résultat d'élections hypothétiques faites par un peuple qui n'aura pas été éclaire. Dans tout gouvernement parlementaire, les ministres sont responsables devant le Reichstag. Or les conseils décident que les commissaires du peuple ppurront gouverner sans le contrôle et indépendamment du comité central des conseils. La république a prononcé elle-même son arrêt de mort."(23) Certes Ernst Toller en restait à une analyse superficielle du phénomène, estimant qu'il s'agissait avant tout d'un manque de volonté de la part des conseils, mais il avait compris l'importance décisive de ces journées pour la suite de la révolution allemande.

Décisives, elles le furent pour deux raisons : d'abord à cause du choix qui avait été fait entre deux types de pouvoir possibles. La fraction dirigeante du SPD avait opté pour la démocratie parlementaire telle qu'elle s'était développée au 19ème siècle sous l'influence de la bourgeoisie ; en cela elle refusait la mise en place d'un pouvoir révolutionnaire d'un type nouveau comme celui qui s'était mis en place en Russie ou comme celui qui tentait de se constituer en Hongrie. Ensuite à cause de la hâte qui devait présider à l'élection de l'Assemblée Nationale. A vouloir organiser des élections générales trops rapprochées des événements alors que la crainte du désordre et du chaos était vive dans certaines couches de la population, et qu'elle était avivée par une active propagande contre les spartakistes, on courait le risque d'un réflexe de défense de l'ordre établi. Et ce risque était grand car les femmes à qui le droit de vote était accordé, étaient pour la plupart sans aucune éducation politique, surtout dans la petite bourgeoisie. Enfin, les dispositions de l'état de siège ne permettaient pas de véritable débat politique d'autant que la campagne électorale se déroula en même temps que des affrontements sanglants, des perquisitions, des arrestations, des exécutions sommaires.

On comprend dès lors pourquoi une majorité se dessina rapidement, malgré les efforts de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg, au cours du congrès constitutif du parti communiste allemand du 30 décembre 1918 au 1er Janvier 1919 contre la participation à ces élections qui furent qualifiées de manoeuvres destinées à tromper la classe ouvrière et à la détourner de tâches plus urgentes telles que le renforcement des conseils, c'est à dire du pouvoir véritablement révolutionnaire. Et cette tendance antiparlementaire devait rester vive au sein du mouvement communiste allemand au cours des années ultérieures, ce qui lui valut la réputation d'ennemi de l'état constitutionnel.

Tandis que les nouveaux dirigeants du régime issu de novembre s'installaient avec leur légitimité, ils mainte-

naient en place les différents organes administratifs de l'ancien régime. Ils ne faisaient que tenir les engagements pris par Friedrich Ebert le 9 novembre dans son appel aux fonctionnaires du Reich et des états. Dès le lendemain, la ligue spartakiste avait dénoncé le danger d'une telle décision. Pour que la révolution atteigne ses buts, il fallait, déclarait son appel, procéder au désarmement de la police et des officiers et à l'armement de la classe ouvrière, le pouvoir de toutes les autorités civiles et militaires existantes devait être transféré aux conseils tandis que les juridictions militaires d'exception devaient être abolies. Quant,à l'administration, elle devait être confiée à ces mêmes conseils.(24) L'application de telles mesures aurait donc signifié une épuration conséquente de l'administration impériale de tous ses hauts fonctionnaires conservateurs et leur remplacement par des membres des conseils.

Il n'en fut rien si bien que la coexistence d'un corps de fonctionnaires conservateurs et monarchistes et d'une série d'organes du pouvoir populaire de fait devait aboutir nécessairement à des situations conflictuelles telles que les éléments les plus actifs de ces derniers n'hésiteraient pas à recourir à la violence pour obtenir satisfaction de certaines revendications matérielles immédiates, la cible privilégiée de leurs attaques étant l'échelon le plus proche de l'administration municipale et la police locale. De plus, le maintien en place de la police impériale devait permettre aussi le déclenchement de provocations et la répression énergique de menées jugées subversives : ceux qui dans cette police avaient des années durant traqué l'ennemi de l'intérieur et les "rouges n'avaient pu du jour au lendemain se transformer en exécutants fidèles des volontés du nouveau régime. Ainsi se préparaient des actions de répression du mouvement révolutionnaire tandis que le terrain propice à une exacerbation des tentations de l'activisme était créé chez ceux qui, exclus du pouvoir politique, se voyaient à présent menacés parune administration qui avait à peine changé de visage depuis la dictature militaire de Ludendorff.(25)

Ainsi étaient créées les bases légales pour la répression impitoyable du mouvement révolutionnaire : la croisade contre ceux que Guillaume II avait sans cesse désignés comme les ennemis de l'intérieur pourrait commencer. Tel fut le paradoxe d'une révolution qui fit appel aux éléments conservateurs pour se maintenir au pouvoir, n'hésitant pas à faciliter la constitution des structures d'accueil pour l'activisme contre-révolutionnaire comme nous le verrons plus loin. En attendant, nous pouvons ici rappeler les méditations du quartier-maître Fritz Hardekopf dans le roman de Willi Bredel : avant même l'élection de l'Assemblée Nationale, donc avant la mise en place officielle de la nouvelle légalité, il avait été arrêté, incarcéré. Les Commissaires du Peuple avaient fait marcher des troupes revenues en hâte du front contre les marins révolutionnaires : on avait tiré sur eux, sur ceux qui étaient cantonnés dans le Marstall ou au Château de Berlin. "Ses camarades et lui étaient venus pour protéger la révolution et son gouvernement. Mais le gouvernement s'était jeté dans les bras des généraux et avait fait tourner leurs canons contre ses défenseurs. Au 9 novembre qui s'était déroulé sans effusion de sang devait succéder par la volonté de ces chefs sociaux-démocrates des journées sanglantes de guerre civile pour maintenir ou défendre l'ordre ancien. Pendant ce temps, sur les colonnes Porris des affiches en lettres d'un rouge éclatant proclamaient 'le socialisme est en marche' On n'avait pas touché à un cheveu d'un capitaliste, d'un hobereau, d'un général, mais quotidiennement on assassinait des travaialleurs et le prisonnier savait qu'il pouvait être la prochaine victime."(26)

Otto Gotsche faisait la même constatation dans "Märzstürme" : sur les colonnes Porris, des lettres gigantesques criaient :'le socialisme est en marche' mais tandis qu' Ebert et Scheidemann promulguaient leurs décrets sans importance, c'était la garde blanche des Lüttwitz, Rossbach et Maercker qui était en marche, avec ses bottes cloutées, sur les ordres des Ebert, Scheidemann et Noske."(27) Par étapes

successives, utilisant des provocations, les milieux conservateurs au service du pouvoir des Commissaires du Peuple puis du nouveau gouvernment issu des élections, anticipant même parfois sur leurs décisions, écrasèrent le mouvement révolutionnaire ville après ville. Tous n'eurent pas la chance d'être arrêtés et conduits en prison comme Fritz Hardekopf ou Ernst Toller à Munich, nombreux furent ceux qui furent abattus dans les rues des villes au cours d'engagements militaires ou exécutés presque séance tenante comme Karl Liebknecht ou Rosa Luxemburg, ou pour revenir dans le domaine de la fiction, comme le jeune Erwin, dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung".

Face à cette situation sans issue autre que la violence, les extrémistes de gauche, spartakistes puis communistes, éléments révolutionnaires des "indépendants" voire aventuriers, avaient été tentés, là où ils disposaient de la majorité dans les conseils, de prendre le pouvir dans la ville ou la région et de proclamer leur "république des conseils". La durée d'existence de ces républiques fut très brève : en général elle n'excéda pas quelques jours, par exemple à Mannheim ou Braunschweig (une journée), à Cushaver (cinq jours). Là où ces rpéubliques purent s'établir plus longtemps comme à Brême en janvier et à Munich en avril, elles s'achevèrent sur des représailles sanglantes menées par des troupes régulières ou des formations de volontaires envoyées par le gouvernement de Berlin. Le choc provoqué par le bain de sang de Munich en mai et les nouvelles parvenues de Hongrie sur l'écrasement brutal de la république des conseils de Budapest et sur la terreur blanche qui s'en suivit, devaient avoir des répercussions à long terme sur l'attitude politique des éléments révolutionnaires de la classe ouvrière allemande qui moins que jamais était prête à pactiser avec les sociaux-démocrates au pouvoir et à s'engager dans une tactique de compromis. Bien loin de briser l'élan révolutionnaire, cette répression préparait le terrain à d'autres actions plus violentes.(28)

Mais cette répression exacerbait en même temps les passions de la"majorité silencieuse" et de la droite conservatrice, et même de nombreux ouvriers sociaux-démocrates, convaincus que le gouvernement agissait pour le bien de la révolution. A côté des affiches vantant le socialisme en marche, d'autres affiches, note Adam Scharrer dans "der grosse Betrug criaient la peur du bolchevisme : "la patrie est en danger, la vague du bolchevisme met nos frontières en péril ; elles le représentaient comme un monstre noir se précipitant sur les femmes et les enfants sans défense, comme un crâne ricanant au couteau entre les dents, tandis que les spartakistes étaient dépeints comme des bandits assoiffés de sang, dans la presse de droite. Un tract de'l'association pour la lutte contre le bolchevisme' s'adressait aux femmes :'femmes allemandes, savez-vous ce dont le bolchevisme et le spartakisme vous menacent ? Le bolchevisme veut la socialisation des femmes. C'est tout le sexe féminin qu'il veut souiller. Un décret anarchiste des Russes montre à quel destin horrible vous êtes vouées par ces bêtes qui ont perdu tout caractère humain". Quant aux tracts des sociaux-démocrates, ils n'hésitaient pas à transformer les spartakistes dès janvier 1919 en fauteurs de guerre :"nous avons fait la révolution pour mettre un terme à la guerre ; Spartakus veut une nouvelle révolution pour commencer une nouvelle guerre."(29)

De telles déclarations n'étaient rien d'autre que des appels à la violence et au merutre : une véritable histéri antibolchevique déclenchée aussi bien par la droite conservatrice que par certains dirigeants de la social-démocratie préparait ainsi les explosions de l'activisme contre-révolutionnaire. En attendant, la répression officielle du mouvement révolutionnaire fut plus dure que les pratiques du maintien de l'ordre pendant la guerre, même aux périodes les plus strictes de la dictature militaire de Ludendorff et du régime de l'état de siège. Si la justice wilhelminienne avait fait exécuter les marins Reichpietsch et Köbis, c'était après une action judiciaire respectant les formes du code militaire. Quant à ceux

qui avaient été jetés en prison en raison de leurs activités contre la guerre, ils avaient été amnistiés par le gouvernement Max de Bade ou libérés par la révolution. Or ce furent souvent ceux-là même qui furent mis hors d'état de nuire sur ordre du gouvernement du 10 novembre ou par les troupes à sa solde, même au moyen d'exécutions sommaires. Il n'y avait même plus la parodie d'une justice expéditive.

x les déceptions provoquées par les conditions de vie quotidienne.

Pendant ce temps, les conditions de vie quotidienne avaient plutôt tendance à se dégrader, du moins dans la perception que les individus qui attendaient tant du retour de la paix, pouvaient en avoir. La situation économique ne fit que renforcer les rancoeurs d'une partie de la classe ouvrière déjà exaspérée par les provocations des milieux contre-révolutionnaires et la répression à laquelle elle était soumise. Les conditions du ravitaillement restaient toujours aussi mauvaises. Parmi les motifs qui déclenchèrent des actions violentes, on note le manque de charbon qui incita notamment Max Hölz à organiser ses premiers coups de main au cours de l'hiver 1918-1919 et l'approvisionnement insuffisant en denrées alimentaires de première nécessité,(30) que rendait plus difficile encore le maintien du blocus par les Alliés avant la signature du Traité de Versailles.

Sans doute le gouvernement prenait des mesures sociales objectivement importantes, comme l'introduction de la journée de huit heures. Mais elles passèrent d'abord presque inaperçues, car le chômage sévissait parmi les démobilisés. Plus d'un million d'entre eux avaient quitté la caserne et étaient sans travail. Le retour à la paix fut synonyme pour une large fraction de la classe ouvrière de misère accrue alors qu'on en attendait le miracle d'une vie instantanément devenue meilleure. Ils s'estimaient heureux ceux qui obtenaient une place comme auxiliaire ou pour des travaux occasionnels. Les personnages qui vivaient alors autour de l'ouvrier Geschke

dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung", ne pouvaient guère subsister quegrâce à ce genre d'occupations. Le chômage provoqué par la difficile reconversion de l'industrie de guerre(31) et par l'usure excessive du parc des machines était encore accru par la pénurie de matières premières qu'entretenait le blocus maintenu par les alliés et par les première livraisons "sauvages" de machines et de matériel de transport au titre des réparations.qui désorganisaient encore davantage l'appareil de production. Certains pourraient alors être tentés de s'emparer de leur propre chef des biens qui existaient encore pour apiser leur faim ou pour tirer vengeance des "riches"et autres "profiteurs de guerre".

Pour ceux qui s'étaient imaginés que le retour de la paix redonnerait du travail à tous, les illusions ne durèrent guère. Ce fut le cas par exemple du jeune ouvrier Albert Buchner, dans le roman d'Adam Scharrer "der grosse Betrug". La firme Hartmann & Fleiss où il avait commencé à travailler avant la guerre dut fermer ses portes le 2 février 1919 par suite de l'impossibilité de se reconvertir à l'industrie de paix. Toutes les dispositions prises par le gouvernement pour assurer du travail aux démobilisés s'avéraient n'être qu'un leurre. Il fut porté à la connaissance du personnel de cette etnreprise que jusqu'au 2 février ceux qui voulaient quitter volontairement leur emploi pourraient le faire contre une indemnité de licenciement. A partir du 3 février, la direction de l'entreprise pourrait licencier le nombre d'ouvriers qu'elle jugerait nécessaire sans leur allouer d'indemnité spéciale et en tout cas avec l'agrément des autorités car, déclarait-on dans ces milieux, il s'agissait d'une nécessité économique contre laquelle on ne pouvait rien.(32) On comprend alors la colère de certains ouvriers de la firme en question. Mais que pouvait-on dire ? n'était-on pas en partie responsable de cett situation ? "Nous croyons avoir fait la révolution, tout à cou nous nous apercevons que nous avons aussi peu droit à la parol qu'avant. Mais la plupart d'entre nous ne pouvaient s'imaginer autrement que comme travailleurs et salariés. Et les autres au si, ceux qui payent nos salaires, nos exploiteures, ne s'imagi

nent pas autrement que ce qu'ils sont. C'est là précisément que réside la difficulté. Aussi longtemps que nous verrons dans cet état de choses un phénomène immuable, cela restera ainsi. Et il faut bien que cela reste ainsi."(33) Rien n'avait donc changé, ni dans la mentalité des individus habitués à obéir et à accepter sans mot dire leur sort, ni dans les rapports entre employeurs et salariés, entre le capital et le travail, malgré les assurances du gouvernement.

En outre, la fin de la guerre n'avait pas mis un terme aux difficultés de ravitaillement. Le marché noirfleurissait de plus belle, le peuple avait toujours faim. On comprend donc la réaction de ce marin que rapporte Ludwig Renn dans "Nachkrieg" lorsque prenant la parole devant le conseil de soldats, il dénonçait la passivité des autorités face à la disette croissante : "pourquoi n'avons-nous pas de pain ni de viande ? sans interruption depuis des mois, de pleines cargaisons de navires arrivent à Hambourg. Pourquoi tout cela nous passe-t-il sous le nez ? Parce qu'il est plus avantageux de vendre ces vivres sans tickets derrière les comptoirs à des prix exorbitants, que de les vendre au grand jour, dans les magasins faits pour ça, à des prix normaux. Et si nous ne liquidons pas les trafiquants, ça va continuer ainsi encore longtemps."(34) Dans ces propos du marin qui appelait à l'action directe et violente pour mettre un terme aux agissements des trafiquants, on faisait allusion à nouveau à ceux qu'on avait un peu perdu de vue dans les premières semaines de la révolution, les bourgeois.

En effet, la classe ouvrière avait concentré ses attaques contre l'armée et ses représentants, s'imaginant que les défauts de l'organisation économique seraient balayés avec la disparition de la dictature militaire et la fin de la guerre. Mais cette illusion ne dura que l'espace des premiers jours de la révolution : on s'aperçut alors qu'il ne suffisait pas de changer certains aspects du régime politique pour provoquer un changement automatique du régime social. Les bourgeois étaient toujours là, défendant leurs privilèges, respon-

sables du pouvoir économique donc du chômage, de la hausse des prix et de l'exploitation accrue de ceux qui avaient retrouvé un emploi, responsables aussi de la misère des démobilisés exclus du monde du travail.

Tandis que la classe ouvrière était ainsi confrontée à ces difficultés de la vie quotidienne, elle pouvait se demander si le régime politique lui-même avait bien changé. Sans doute Guillaume était parti, sa moustache arrogante avait pris place parmi les défroques illustres au musée de l'histoire, la république avait été proclamée, on avait obtenu le suffrage universel, l'état de siège était enfin levé, on préparait l'installation d'un régime où les députés représentant le peuple sauraient dire leur mot sur tous les problèmes. Mais l'armée était toujours là et les "Bleus" aussi. Après avoir été bafouée, elle avait repris courage et vigueur car elle le savait que le nouveau régime aurait besoin de son aide. Elle n'était plus formellement sous les ordres de Hindenburg ou de Ludendorff, elle dépendait à présent de Noske, mais était-ce bien une différence importante ? Avec l'impudence de la bonne conscience, lorsque les combats de rue avaient cessé, elle procédait dans les quartiers ouvriers à des perquisitions et arrestations, elle était présente partout pour maintenir l'ordre.(35) Par là étaient créées les bases pour une riposte spontanée, brutale et massive au putsch de Kapp, telle qu'elle allait se produire un an plus tard. Car le recours à la violence pouvait apparaitre comme l'ultime alternative à ce régime qui avait escamoté la révolution.

Et ce ne furent ni les élections du 19 janvier 1919 ni l'installation légale du nouveau régime qui changèrent quoi que ce soit à cette situation. On avait en effet voté mais que signifia cet événement ? pour les jeunes gens du roman d'Otto Gotsche "Märzstürme", ce n'était qu'une farce à laquelle on ne devait pas participer. Les jeunes du groupe de Walter Brenten dans le roman de Willi Bredel n'y prêtèrent aucune attention. Quant à Ernst Toller, il ne les mentionne pas dans son récit "Eine Jugend in Deutschland", bien qu'il

soit concerné par cet événement politique puisqu'il était membre du comité central des conseils ouvriers de Munich. Ce qui l'inquiétait déjà à cette époque, c'était la constitution de groupes paramilitaires d'autc-défense par la droite conservatrice bavaroise, c'est à dire par la réalité objective du nouveau pouvoir, au-delà des déclarations d'intentions et des textes de loi qui allaient bientôt être adoptés.

x les déceptions provoqués par l'orientation et les pratiques du nouveau régime.

Trois points avaient été jugés fondamentaux par la fraction révolutionnaire de la classe ouvrière : transformation de l'ordre économique par des mesures de nationalisation remettant en cause la propriété privée des moyens de production dans certains secteurs-clés de l'économie, octroi de pouvoirs réëls aux conseils ouvriers considérés comme organes éventuels du pouvoir révolutionnaire, contrôle strict de l'armée et dissolution des formations militaires temporaires. Or le nouveau gouvernement du régime de Weimar n'avait rien réalisé de vraiment constructif dans ces domaines si l'on s'en tient aux appréciations portées sur lui par cette fractio révolutionnaire, bien au contraire. La commission destinée à étudier le problème des nationalisations avait conclu à l'impossibilité de les réaliser dans l'immédiat. Les conseils ouvriers étaient privés de tout pouvoir par une loi.(36) Quant à d'armée, elle se réorganisait sur des bases traditionnelles en même temps qu'une soigneuse épuration permettait l'élimination des cadres jugés trop à gauche. Le nouveau régime n'avait donc en rien remis en cause les principes sur lesquels reposait l'ordre bourgeois. Du reste, ses pratiques quotidiennes furent perçues comme un démenti flagrant apporté aux intentions démocratiques de ses dirigeants.

Ces pratiques quotidiennes dans l'exercice du pouvoir furent vécues par des éléments de plus en plus nombreux de la classe ouvrière comme particulièrement intolérables au point qu'ils ne virent d'autre issue à cette situation que la

reprise de la révolution. Mais étant donné la faiblesse des organisations révolutionnaires, cette perception négative de la situation ne pouvait déboucher que sur des actions violentes sans perspective d'ensemble qui n'étaient alors que le prétexte commode à de nouvelles opérations brutales de répression, elles-mêmes accroissant la tension dans le pays. Sans entrer dans le détail des événements que connurent les différentes régions de l'Allemagne trois exemples peuvent être avancés à partir de nos témoignages qui montrent la conjonction de ces différents éléments : réaction à une situation perçue comme sans issue, action violente et radicalisation du mouvement révolutionnaire avec comme but confusément fixé de "refaire la révolution", rétablissement brutal de l'ordre qui crée à nouveau des tensions.

Si l'on s'en tient à un ordre chronologique, on peut d'abord envisager la répression des grèves du début du mois de mars à Berlin. Ces grèves avaient éclaté le 4 sur une plate-forme revendicative précise ; application de mesures de nationalisation, élection de conseils d'entreprise, désarmement des groupes armés de volontaires chargés des opérations de maintien de l'ordre. Elles paralysèrent la production et les transports pendant quelques jours. Dans le même temps, les restes de la division de marine populaire avaient déclenché des désordres contre le gouvernement. Bien que n'ayant rien de commun avec ces désordres, le mouvement de grève fut réprimé par Noske avec la plus extrême rigueur.

Noske prit en effet prétexte du prétendu massacre de 60 fonctionnaires de police par les "spartakistes" à Lichtenberg et du pillage de quelques magasins dans le centre de la ville pour décréter le 9 la loi martiale. S'il s'est avéré par la suite que ces rumeurs sur des atrocités commises par les "spartakistes" étaient sans fondement, nous possédons un témoignage sur le mécanisme qui provoqua les pillages de magasins et servit de prétexte à l'intervention de la troupe. Il nous est fourni par Adam Scharrer dans "der grosse Betrug". Exploitant la colère des chômeurs et le mécontentement général

issu de la disette qui régnait encore, des provocateurs entrèrent en action, comme au terme de cette assemblée de chômeurs décrite par l'auteur. Un individu se mit à les haranguer alors qu'ils sortaient du local où avait eu lieu la réunion : "Montrant les magasins situés à proximité, il s'écria :'celui qui est assez lâche pour ne pas aller prendre ce dont il a besoin, ne mérite que de crever. Les trafiquants s'engraissent.' Quelques rideaux de fer s'abaissent à grand bruit, les propriétaires de magasins se barricadent. L'orateur parle de plus en plus fort puis il poursuit sa route, lentement avec sa troupe. Klirr ! Peng ! avant qu'albert ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, les magasins étaient pris d'assaut. Il voulut s'enfuir, mais la police lui barra la route. Il se retourne et vit 'l'architecte' Rohrbeck debout devant la vitrine brisée. Celui-ci attendait calmement les policiers : il se dirigea ensuite vers le lieutenant, une carte d'identité à la main."(37) Le prétexte était alors offert à la troupe pour intervenir dans cette rue. Au cours des combats et des expéditions punitives qui firent rage pendant plusieurs jours à Berlin, plus d'un millier d'ouvriers berlinois tombèrent sous les balles des troupes de von Lüttwi tz, suivant les renseignements officiels fournis par Noske lui-même, et plusieurs milliers furent incarcérés. L'amalgame entre le mouvement révolutionnaire et la délinquance de droit commun, la criminalisation du mouvement de protestation de la classe ouvrière avaient réussi à provoquer un réflexe de peur et une réaction violente même de la par d'unités de volontaires croyant agir pour la défense des valeur morales de toute société civilisée.(39)

Le deuxième exemple nous est fourni par la situation à Munich et l'écrasement de la république des conseils. On sait que celle-ci fut le résultat d'une flambée révolutionnaire provoquée par l'assassinat de Kurt Eisner par le comte Arco-Valley, le jour de la réunion du Landtag de Bavière. A la suite de cet attentat terroriste, le comité central des conseils de Bavière avait décrété l'état de siège, la classe ouvrière et ses alliés bavarois étaient alors convaincus que le parlementarisme avait échoué et comme le note Ernst Toller,

"l'idée d'une république des conseils gagne les masses."(40) A la violence contre-révolutionnaire, devait répondre la violence révolutionnaire. Sous la pression des conseils locaux de Würzburg, Augsburg, Fürth, Aschaffenburg, Lindau et Hof qui avaient déjà dans leurs villes respectives proclamé une république des conseils, le comité central bavarois des conseils se réunissait dans la nuit du 6 au 7 avril et la proclamait pour toute la Bavière. Tandis que dans la confusion le nouveau régime tentait de s'organiser, le leader social-démocrate Hoffmann, nouveau Thiers de la Commune munichoise, s'enfuyait à Bamberg avec le gouvernement régulier.

Encore une fois, Ernst Toller constatait à propos de l'élection des nouveaux commissaires du peuple "l'ignorance, l'absence de buts, le caractère nébuleux de la révolution allemande."(41) Il doutait déjà du succès de l'entreprise. "Lorsque je quitte la palais Wittelsbach, le jour point. La révolution a vaincu. Mais la révolution a-t-elle réellement vaincu , Cette république des conseils est un coup de main d'une folle audace des masses ouvrières déséspérées qui veulen sauver la révolution allemande qui était perdue. Devant la petite pension où j'habite, un de nos chefs de section attend. 'Nous avons le pouvoir maintenant', me dit-il, 'L'avons-nous réllement ?' dis-je. Le camarade reste interloqué puis me regarde l'air gongeur. Je prends congé rapidement."(42)

Le doute d'Ernst Toller était pleinement justifié, car, comme on le sait, le 23 avril, l'attaque contre Munich était lancée par le pouvoir central du Reich. Une à une, les villes bavaroises étaient tombées. Munich elle-même fut encerclée, dans la meilleure tradition versaillaise puis conquis après de durs combats de rue au prix de lourdes pertes. La coalition des sociaux-démocrates et des corps francs avait eu raison de la révolution, la Bavière allait devenir en quelques mois le bastion de la réaction armée en Allemagne après avoir été une éphémère république des Conseils parla volonté des masses déçues par l'évolution de la situation dans le reste du

pays.

Un troisième exemple nous est fourni par la situation à Hambourg à la fin du mois de juin. Il n'y avait plus ici de projets révolutionnaires. Ce fut simplement l'explosion spontanée du mécontentement qui couvait, telle que nous la décrit Willi Bredel dans "Verwandte und Bekannte". Toutes sortes de facteurs contribuaient à alimenter ce mécontentement et cette profonde déception. On apprenait l'écrasement des groupes révolutionnaires à Braunschweig par les "Noskes" et les ouvriers pensaient que les événements qui s'étaient produits jusqu'alors n'avaient pas été la vraie révolution. Il s'était agi tout au plus de "chasser Guillaume" et de renverser l'ancien système politique. Walter Brenten pensait en effet qu'si les militaires reprenaient le contrôle de la situation dans certaines villes, la révolution n'était pas finie, bien au contraire. Et dans l'entreprise où il travaillait, qu'y avait-il de changé ? Le vieux Nehrlich ne parvenait plus à suivre les cadences nouvelles. Malgré le soutien que devaient en principe lui accorder les lois récemment promulguées, il fut obligé de quitter "volontairement" sa place sous la pression de la direction,(43) et Bollert, membre du conseil ouvrier, ne protesta pas contre cette mesure ; il préconisait au contraire une politique de collaboration entre les ouvriers et la direction au nom de "l'intérêt général". Au sein de l'entreprise, la protestation contre de telles pratiques était impossible. Dans la rue en revanche, il n'en était pas de même. Un jour, le mécontentement accumulé à la suite de cette série de revers enregistrés par la révolution et de conflits sociaux non réglés, éclata brusquement. A cette situation perçue comme sans issue, les masses répondirent par une explosion de colère pour une cause en apparence anodine et le soulèvement qui s'en suivit entraina une répression exemplaire.

Des rumeurs avaient circulé en ville selon lesquelles une fabrique de conserves de viande aurait utilisé des cadavres de rats pour la préparation de ses saucisses. L'indignation populaire se changea en émeute. On voulut lyncher le di-

recteur de la fabrique qui finalement fut jeté dans l'Alster. Le nouveau sénateur social-démocrate Louis Schönhusen fit alors appel à un commando de jeunes volontaires pour rétablir l'ordre : de jeunes lycéens et étudiants qui s'étaient constitués en corps franc dans la banlieue. Ils ouvrirent le feu sur la foule mais furent rapidement cernés dans l'hôtel de ville par les ouvriers du port à qui quatre ans de guerre avaient donné l'expérience des combats, et durent capituler. Noske envoya alors des troupes régulières et des corps francs plus aguerris : ils firent leur entrée dans la ville le 1er juillet avec, en tête du défilé, le général von Lettow-Vorbeck, un ancien commandant militaire dans l'Est-africain allemand. "Etat de siège, recherche des armes, contrôle par surprise des passants dans les rues, couvre-feu, toute la ville de Hambourg était devenue une caserne et devait obéir aux ordres d'un général. Toute vie politique était suspendue, toutes les associations durent ajourner leurs manifestations, même les rencontres sportives furent annulées. L'Eglise dut avancer ses heures de prière et les amoureux renoncer à leur rendez-vous."(44) Louis Schönhusen comme Noske à Berlin avait fait appel aux forces armées pour rétablir l'ordre tandis que les couches dirigeantes traditionnelles, à la faveur de cette explosion incontrôlée de colère populaire reconquéraient le pouvoir que la révolution leur avait contesté.

Même là où le pouvoir local s'appuyait sur le résultat d'élections qui avaient donné en janvier1919 une majorité aux partis ouvriers, il fut renversé par la force des armes comme à Dresde et Leipzig. Chaque fois, c'était le général Maercker, guerroyant avec ses corps francs ç travers le pays, qui était l'exécuteur des volontés du gouvernement de Berlin. Au milieu de l'année 1919, c'était bien en effet à ces corps francs qu'appartenait réellement le pouvoir et non aux élus du peuple qui discutaient à Weimar. Dans ces conditions, on comprend le peu d'enthousiasme de la population lorsque les journaux publièrent la nouvelle que la Constitution de la République avait été adoptée par l'Assemblée. Hambourg notamment ne pavoisa pas, la ville était pratiquement en état de siège

sous les ordres de Lettow-Vorbeck. "La République n'était pas populaire", écrit Willi Bredel, "on se méfiait d'elle dans la classe ouvrière, trop de gens d'hier dont on n'avait pas oublié qu'ils avaient été des dignitaires de l'Empire, occupaient à nouveau d'importantes fonctions et étaient comblés d'honneurs. La force armée qui se tenait à l'arrière-plan, ne se montrait même pas républicaine, elle existait comme cachée derrière un rideau de fumée."(45) Si importante pour le destin de l'Allemagne, l'année 1919 s'achevait et n'avait apporté que fort peu de changements dans la vie des gens. Fort peu d'espérances avaient trouvé leur accomplissement. Pour Willi Bredel, l'arbre de la nouvelle liberté avait été planté dans un sol sablonneux dans lequel les racines ne trouvaient aucune nourriture, ses fleurs s'étaient fanées prématurément et il n'avait produit que peu de fruits.(46)

Dans ces conditions, tous ces insatisfaits, déçus ou désespérés seraient peut-être tentés de considérer que tout ce qui s'était produit depuis novembre 1918 n'était rien en regard de ce qu'ils attendaient d'une révolution. Ils seraient alors tentés de recourir à la violence puisque les structures nouvelles institutionnelles figeaient la situation et bloquaient une évolution, que leur fonctionnement n'était possible que grâce au soutien énéergique de forces armées douteuses et que leurs mécanismes excluaient tout autre moyen d'action que la bulletin de vote dans l'urne.

b) le vécu de la révolution et de ses suites pour les jeunes nationalistes.

Si la fraction révolutionnaire vivait ainsi l'après-novembre comme unepériode décevante, cela ne signifiait pas pour autant que tous les autres milieux étaient satisfaits. Les jeunes nationalistes revenus de la guerre avec la conviction qu'ils représentaient la nouvelle élite du Reich éprouvaient eux aussi un profond sentiment d'instisfaction, qui pouvait être un élément de labilité important dans la vie politique.

L'armée représentait évidemment le corps le plus menacé par l'évolution en cours, mais aussi celui qui disposait encore d'une force réelle. Pourchassés pendant quelques semaines, humiliés, molestés en public, ses cadres avaient dû quitter en grand nombre les casernes, se cacher quelque temps et renoncer à leur statut privilégié. Mais très vite, ils avaient su reconquérir leur place dans l'Etat et la société puisque le nouveau régime était obligé de s'appuyer sur eux pour s'établir. Ces milieux n'allaient-ils pas être tentés d'exploiter cette dépendance dunouveau régime à leur égard pour imposer leurs vues ? - un régime dont ils jugeaient du reste le personnel politique avec un profond mépris.(47)

Quant aux jeunes qui représentaient la génération du front, ils vécurent l'année 1919 comme une période de désillusion croissante débouchant sur un désespoir qui pouvait justifier toutes les aventures, y compris le recours à la violence au nom de la légitime défense pour l'individu bafoué ou la nation en péril. Rapatriés après les combats dans les pays baltes, Ernst von Salomon et ses compagnons trainaient leur ennui à Stade : "Nous attendions et ne savions pas au juste quoi. Nous gardions nos armes et ne savions pas quand elles nous serviraient encore. Nous vivions en marge et nous nous heurtions partout à des murs, nous n'appartenions plus à rien, nous étions des corps étrangers dans le Reich. Nous sentions qu'on exigeait de nous une justification, mais il n'y avait personne pour nous la demander là où nous assumions notre responsabilité, nous sous sommes repliés sur nous-mêmes et avons vécu dans le silence, accablés par tout le fardeau des problèmes non résolus, sachant que nous nous étions donnés au destin comme une pierre, mais la pierre avait été rejetée. On dit que nous devions être engagés en cas de désordre, mais nous ne voulions plus combattre pour l'ordre et le calme."(48)

QQatre grandes expériences jalonnent cet itinéraire conduisant une fraction de la jeunesse à l'activisme contre-révolutionnaire dans l'immédiat après-guerre : l'humiliation de la défaite et de la révolution, l'expérience du déclasse-

ment dans la société bourgeoise du temps de paix, les désillusions provoquées par le nouveau régime et le ressentiment pour le sort réservé à la nation allemande dans le monde.

x L'humiliation de la défaite et de la révolution.

Le retour du front et la découverte d'un pays livré à la révolution avaient été un premier traumatisme important pour ceux qui étaient partis en 1914 riant et chantant dans des gares décorées de drapeaux et ruisselantes de musique et de soleil. Au mois de novembre 1918, ils vécurent un retour bien différent. Lorsqu'ils repassèrent les frontières du Reich, c'étaient des soldats fourbus et vaincus qui regagnaient leurs cantonnements, dans l'indifférence des gens, comme le note Erich Maria Remarque dans "der Weg zurück". Mais ils n'acceptèrent pas, du moins certains d'entre eux, cette situation. Ernst von Salomon était dans la foule massée sur les trottoirs pour voir passer quelques-unes de ces unités :"Les yeux enfoncés, à l'ombre de la visière du casque, étaient profondément enfouis dans des cavités sombres, grises, aux arêtes bien marquées. Ils ne regardaient ni à droite ni à gauche mais toujours tout droit devant eux, comme s'ils scrutaient encore la terre déchirée, de leur troucreusé dans la boue ou du parapet de leur tranchée. Devant eux, l'espace était libre. Ils ne disaient aucun mot. Aucune bouche ne s'ouvrait dans ces visages émaciés."(49) Des jeunes filles avaient bien quelques bouquets de fleurs, mais elles restaient là, embarrassées, ne sachant que faire tandis que quelques mouchoirs s'agitaient.

Ils étaient d'autant moins prêts à accepter cette situation qu'ils avaient été officiellement accueillis par Friedrich Ebert devant la porte de Brandebourg le 11 décembre et que celui-ci leur avait souhaité la bienvenue en des termes que personne ne devait oublier "c'est avec joie" leur avait-il dit, "que nous vous saluons de retour dans votre patrie. Aucun ennemi ne vous a vaincus."(50) Et ce qualificatif d'invaincus allait être repris de plus en plus souvent. Richard Scheringer assista ainsi au départ des dernières troupes allemandes qui

évacuaient Coblence avant l'arrivée des premiers détachements américains d'occupation : "invaincus, criait-on dans la foule, ainvaincus" (51) et ils étaient prêts à le croire mais ne reconnaissaient plus l'Allemagne qu'ils retrouvaient, elle avait pris un autre visage et ceux qui le lui avaient donné étaient peut-être bien les responsables de cette défaite que ne leur avaient infligé, croyaient-ils, ni les Français, ni les Anglais, ni les Américains.

Car partout c'étaient les mêmes manifestations de protestation dans les rues, les mêmes cortèges qui réclamaient du pain, les mêmes groupes de civils armés et de militaires débraillés qui prétendaient représenter la nouvelle autorité. Aussi furent-ils révoltés, conscients d'avoir fait leur devoir jusqu'au bout et d'incarner la nation allemande. Revêtus de leurs uniformes qui portaient encore les traces des combats, ils s'interrogeaient déjà : était-ce pour voir cela qu'il avait fallu tant souffrir ? ne faudrait-il pas demander des comptes à tous ceux dont le triomphe avait scellé la défaite de la nation.?

Et pour nos jeunes animés d'un idéal nationaliste ces civils qui braillaient dans les rues, ces marins déguisés en révolutionnaires, ces soldats dépenaillés qui prétendaient être membres des "conseils" étaient bien misérables. On est loin, dans leur optique, de l'impression de fête qu'avait ressentie la classe ouvrière au cours de ces journées de novembre. Ernst von Salomon ne voyait que des visages gris, des traits tirés, des vêtements frippés, des pieds qui se trainaient sur le pavé humide et froid de novembre, des os qui pointaient sous de vieux manteaux délavés. Et ces foules avançaient en désordre flot pitoyable sur lequel pendait çà et là un drapeau rouge mouillé et maculé de taches douteuses. C'étaient donc eux, ces combattants de la révolution, ces déchets d'humanité qui avaient contraint l'Empereur à prendre la fuite et qui avaient obligé l'armée impériale à capituler sans conditions."Ils sont comme des rats, pensai-je, qui portaient sur leur dos la poussière des ruisseaux, trottinant, gris avec leurs petits yeux cernés et bordés de rouge." (52) Des femmes aussi étaient là

qui plapissaient sous leurs fichus effrangés et avec elles des enfants dépenaillés. C'étaient même eux qui marchaient en tête des cortèges, tactique des"rouges" qui, par lâcheté, se faisaient précéder par les femmes et les enfants.

Et c'était cette racaille qui occupait la Préfecture de Police.Quel spectacle pour le jeune cadet Ernst von Salomon qui avait été élevé dans la stricte observance de la dscipline de l'armée wilhelminienne. "Une pièce avec des tables de bois blanc et des bancs sur lesquels il y avait dans un fouillis délirant des gamelles, des musettes, des pots de bière, des morceaux de savon, des bouts de lard, et éparpillés parmi tous ces objets, des cartouches, des fusils, des baionnettes, des pièces d'équipement : une mitrailleuse appuyée de travers contre le mur cotyait une caisse de grenades. Ils étaient là, les marins, couchés, accroupis, debout. Ils fumaient, jouaient aux cartes, sommeillaient, mangeaient, bavardaient. Au-dessus d'eux, l'air lourd de sueur, de fumée, de poussière, les relents d'un campement."(53) La description de ce désordre s'insérait dans la campagne de diffamation qui s'était rapidement développée contre les forces révolutionnaires, les "gens bien" ne pouvaient que s'insurger contre l'arrivée au pouvoir de tels individus à la puanteur prolétarienne et contre ce chaos qui allait se généralisait si on n'y mettait pas bon ordre.

Dans les casernes, le spectacle n'était pas plus reluisant. Beaucoup de soldats avaient directement regagné leur foyer. Seuls restaient dans les casernes les plus jeunes et les plus vieux. "Ils étaient assis, gras, à leur aise dans de vastes pièces. Ils rédigeaient des motions et percevaient soldes et indemnités, voire des primes spéciales à la journée. Ils vivaient sur les stocks de provisions encore en magasins. Les gratte-papier des services de démobilisation, les jeunes soldats en chômage qui venaient ici chercher un salaire, des déserteurs et une poignée de soldats de métier constituaient les garnisons. C'étaient des garnisons prêtes à tout, sauf à travailler et à se battre."(54) On comprend l'écoeurement de jeunes épris d'idéal comme Ernst von Salomon : l'armée n'était

plus qu'un service d'assistance qui versait des indemnités et distribuait des rations alimentaires. Face à cette décomposition. certains voulurent alors reconstituer le plus tôt possible des noyaux "sains" : ils se regroupèrent autour de quelques officiers et se retrouvèrent ainsi dans les premiers corps francs.

La constitution de ces premiers groupes fut d'ailleurs plus que le résultat de cet écoeurement : il avait fallu d'abord se défendre : la situation dans les rues justifiaient des actes de légitime défense. La lie de la société qui avait soudain surgi des bas-fonds des grandes villes, ceux que le jeune Ernst Ottwalt appelle les "Latjer", agressait tout ce qui portait encore des uniformes règlementaires, des épaulettes et des décorations. Ernst von Salomon qui avait revêtu son uniforme de cadets en fit l'expérience. Traité de singe et de pantin, il reçut des crachats en plein visage, des coups de bâton sur la nuque et un coup de poing sur le nez.(55) Un soldat qui avait subi le même sort quelques instants auparavant, se posait la question, mais pourquoi ? mais pourquoi donc ?.

C'est donc une réaction d'auto-défense qui conduisit ces soldats et ces gens qui refusaient la dictature de la racaille et le chaos, à s'organiser. C'est ainsi que le jeune Ernst von Salomon qui avait vu défiler les régiments berlinois rentrant du front, s'engagea dans les premiers groupes de volontaires qui se constituaient. C'est ainsi aussi que naquirent en Bavière, si l'on se reporte au témoignage d'Erwin Rosen, les premières formations dont la réunion constituerait l'Orgesch. Comme celui-ci le note dans sa monographie sur l'Organisation Escherisch, le chaos et la révolution avaient tout mis sens dessus dessous dans une grande partie du pays. "Mais il est un fait, c'est qu'en même temps, beaucoup de poings s'étaient serrés et beaucoup de gens s'étaient décidés à risquer leur vie pour lutter contre la terreur rouge."(56) La logique de la situation les poussa à l'action violente. Mais ce faisant, ils se coupèrent encore plus du corps social.

C'est cet isolement qu'éprouva Herbert Volck lorsqu'il partit pour l'Est avec les jeunes volontaires qu'il avait lui-même recrutés à Lüneburg. La traversée de Königsberg fut révélatrice de cette situation : la ville était aux mains des révolutionnaires et les bourgeois courbaient l'échine. Mais qu'importait cet isolement pour lui ! c'était au contraire un facteur propice car il ne ferait que stimuler l'ardeur au combat de ses hommes qui avaient ainsi atteint un point de non-retour : "cette situation, écrit-il dans "Rebellen um Ehre", en évoquant la traversée de la ville, est celle qui convient pour mes jeunes gens. Ils commencent à s'habituer au fait que nous sommes seuls, que nous combattons seuls et que nous mourrons seuls."(57)

Cet isolement ne fit que s'accroître au fil des mois car après avoir été ceux qu'on humiliait, qu'on maltraitait et qui n'avaient cru trouver d'autre recours que dans l'organisation de leur propre défense par les armes, ils devinrent peu à peu ceux que la société du temps de paix rejetait. La défaite et la révolution en avaient fait des humiliés et des meurtris, l'après-guerre en fit des déclassés et leur expérience du déclassement fut un deuxième jalon sur le chemin qui les condusisit à l'activisme.

x l'expérience du déclassement et de l'ennui dans la société bourgeoise du temps de paix.

Le déclassement dont ces jeunes gens firent l'expérience prit pour certains d'entre eux des formes objectives bien concrètes. Tel était le cas du jeune officier von Wenzlow dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung". Si le Traité de Versailles était signé avec les réductions d'effectifs qu'il prévoyait, qu'aviendrait-il de lui ? C'était la fin brutale d'une carrière à peine commencée, la confrontation avec un avenir pour lequel dans son milieu rien nel'avait préparé. Il n'aurait plus que son nom, ce bien qui était celui de sa famille depuis des siècles et que personne ne pourrait acheter, même à prix d'or. Il pouvait certes s'accrocher à ce qui faisait ainsi sa supériorité sur les autres, mais l'avenir ne

lui offrait guère de perspectives encourageantes : il pu rester dans la nouvelle Reichswehr, mais il n'y avait plus aucune chance qu'un conflit éclate dans les années suivantes, plus de chance donc de faire preuve de ses qualités et mérites personnels au combat si le régime nouveau se maintenait en place.

N'avait-on pas sous les yeux l'exemple de la génération des pères dans ces milieux et de ce qu'ils étaient devenus avec le nouveau régime ? Pour les anciens officiers de l'armée impériale, le bon vieux temps des parades somptueuses, des uniformes brillants, des casques empanachés et des réceptions fastueuses était bien loin. Bien loin le temps où le père de Bodo Uhse avait été officier de l'armée d'Afrique et où il avait connu les fastes des garnisons coloniales. Qu'était-il devenu, cet ancien officier colonial ? un vulgaire portier et veilleur de nuit...Comme le note son fils dans "Söldner und Soldat", il disait que "s'il n'y avait pas eu la révolution, il serait à nouveau en Afrique et moi auprès de lui.Là-bas, on avait des chevaux et tout ce qu'il fallait, on était un monsieur, on mangeait du caviar à la glace en smoking blanc à l'Ambassade russe avec des envoyés du Tzar...Le monde aurait été plus libre, les femmes plus belles, et finalement il serait resté quelque chose de l'héritage du grand-père. Aulieu de cela mon père travaillait comme portier dans l'usine de roulements à billes de Schweinfurt parce que sa pension ne lui suffisait plus pour vivre."(58)

Cette expérience de la déchéance sociale fit de certains de ces jeunes gens des lansquenets et des mercenaires, comme l'aristocrate balte von Lieven dans la fresque romanesque d'Anna Seghers.Privé de ses attaches avec la famille qui avait perdu le domaine des ancêtres, il s'engagea dans les corps francs et guerroya partout où des affrontements se produisaient Lorsque les corps francs furent dissous, il se demanda avec angoisse ce que serait sa vie : resterait-il sur le domaine qui l'avait accueilli après la dissolution des corps francs ? chercherait-il à se faire héberger en ville ? rejoindrait-il les rangs des insurgés d'Abd el Krim en Afrique du Nord ? Finalement, il se retrouva sur le pavé de Berlin, indifférent

à tout ce qui se passait autour de lui, louant une chambre donnant sur une arrière-cour dans une "Mietskaserne". Il végétait comme démarcheur d'une agence de publicité lumineuse et ne cherchait des contrats que pour payer sa nourriture. "Lorsqu'il avait assez d'argent pour faire une fois un bon repas dans un hôtel et attendre ensuite en supportant la faim jusqu'au premier du mois suivant, il restait des jours entiers sans se préoccuper de ses affaires. Une seule raison empêchait qu'on le renvoie : un directeur général avait fait comprendre à un sous-directeur qu'il fallait éviter que Lieven ne sombrât dans la déchéance."(59)

Mais tous n'eurent pas la chance de tels appuis : car dans ce Berlin que Herbert Volck décrit avec dégoût, il n'y avait pas de place pour ces anciens soldats, d'autres gens tenaient le haut du pavé. Assisdans une boîte de nuit, il contemplait le spectacle autour de lui :"un nègre en frac rouge frappe à coups redoublés sur la batterie. Il a les lèvres fardées de rouge. Mais en cette même nuit, ses frères de race, au bord du Rhin, font la chasse aux femmes blanches. Mais quel rapport avec l'ambiance qui règne ici ! l'orchestre de jazz mène grand vacarme, le saxophone hurle, les riches hennissent. C'est ici qu'un soldat du front doit végéter... Ici à la lumière artificielle, dans le vin, au milieu des femmes, dans une réalité fardée, on fait la noce. Berlin de jour, Berlin de nuit, la crasse le jour, la débauche la nuit. C'est ici que fleurissent les affaires. Berlin !"(60) A la même époque l'ancien cadet et combattant des corps francs Ernst von Salomon remplissait huit heures par jour des reçus de primes d'assurances dans un bureau.(61)

Tous ces jeunes gens avaient dû renoncer à leur aventure exaltante et ils ne vivaient plus que d'expédients. Rien ne semblait devoir modifier cette situation si l'on ne venait pas bouleverser profondément les nouvelles structures sociales et politiques qui se mettaient en place. Il ne servait à rien d'avoir été un héros admiré de la Grande Guerre : l'exemple de Hermann Göring, l'un des pilotes les plus prestigieux de la Luftwaffe, en fut l'illustration évidente : tour

à tour pilote de haute voltige au Danemark, pilote civil en Suède, étudiant à Munich sans parvenir à terminer ses études, recherchant dans la drogue une compensation, il ne trouva d'autre issue à sa situation qu'en prenant la direction de la SA, cette formation paramilitaire de l'agitateur munichois Adolf Hitler.

Mais cette impression de déclassement fut provoquée non seulement par certains bouleversement des structures politiques et sociales, mais aussi par la perception du temps de paix comme une époque frustrante. Pour ceux qui avaient connu l'ascension dans la hiérarchie sociale grâce aux grades de sous-officier ou d'officier de réserve, le retour à la vie civile fut la rechute dans la médiocrité d'un statut subalterne. Finis les honneurs et la puissance ! le paysan Wilhelm Nadler. dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" avait vécu quatre ans dans l'illusion d'être devenu un personnage important. Une fois la guerre finie, ce devait être le retour à ses champs de pommes de terre et à ses vaches. Dans la guerre, il avait trouvé les honneurs et la puissance."L'honneur, c'était pour lui l'honneur officiellement reconnu, envié paré de décorations. La puissance, c'était être plus puissant que les autres paysans. Tout cela n'avait aucun rapport avec l'honneur et la puissance dont les pasteurs bavardent dans leurs prêches."(62) Le rêve était fini, il fallait revenir au village pour entendre à nouveau le meuglement des vaches, le piaillement des enfants, pour revoir le tablier de cusine rayé de bleu de sa femme, pour partir chaque matin que Dieu fait aux champs et retrouver le soir à l'auberge les autres paysans. Il était persuadé au printemps 1919 comme le lui avait dit son chef Degenhardt, qu'il était fait pour autre chose que cultiver des pommes de terre, qu'il pouvait contribuer à faire en sorte que la guerre soit"le prélude à quelque chose de plus puissant qui serait différent de la vie quotidienne minable du paysan comme la vie ici-bas était différente de l'au-delà."(63) Son engagement dans l'activisme contre-révolutionnaire devait être la forme de compensation à ce sentiment de frustration qu'il ressentit lorsqu'il re-

prit contact avec la vie civile. Et que dire de ce Théodor Lohse, l'ancien lieutenant dont Joseph Roth nous dit dans son récit "das Spinnennetz" qu'il avait eu par deux fois l'honneur d'être mentionné dans le communiqué officiel et qui se retrouva précepteur chez le joailler juif Efrussi !

Au-delà de ce sentiment de frustration qui constitua un terrain idéal pour des comportements activistes, il faut aussi rappeler que pour nombre de jeunes soldats, l'existence en dehors de la guerre apparut d'une monotonie désespérante. Après avoir cru que la paix leur apporterait une plénitude de vie, ils constatèrent que c'était justement le contraire qui se produisait, même les jeunes de l'univers romanesques d'Erich Maria Remarque. "Les journées et les semaines se réduisaient à des riens entre nos mains, nous les passons à faire des choses sans importances, superficielles, et quand nous regardons en arrière, il ne reste rien, nous n'avons rien fait... Et ce vide nous inquiète, car nous sentons qu'on ne nous comprend pas et que l'amour lui-même ne peut nous être d'aucun secours."(64) Ils découvraient l'ennui.

Cette expérience fondamentale fut faite par des milliers d'individus et l'attrait des réunions d'anciens combattants résidait déjà dans le désir de pouvoir faire revivre de passé encore proche. Certains d'entre eux cependant rendaient déjà responsable de cet ennui la vie quotidienne du temps de paix, c'est à dire la grisaille del'ordre bourgeois. En effet, de nombreux activistes contre-révolutionnaires furent moins des hommes au service d'une idéologie par conviction que des aventuriers pour qui la guerre avait été la révélation de l'existence authentique. Après cette expérience, ils ne purent se résoudre à cette plongée dans l'ennui. La "cause nationale" ne fut alors qu'une justification bien commode. Alors que certains des héros d'Erich Maria Remarque ne trouvaient d'autre issue à leur ennui que le suicide,(65) ces aventuriers cherchèrent dans l'action et la violence le remède à leur ennui.

Telle avait été l'expérience de Lieven dans le roman d'Anna Seghers lorsqu'il avait été condamné avec ses camarades des corps francs dissous à vivre sur les terres d'un grand propriétaire terrien. Ils vivaient tous dans l'odeur douceâtre d'un effroyable ennui, rien ne pouvait la dissiper. Et les relations entre eux en étaient même affectées. "C'est à la guerre que la vie avec tous ces types-là est supportable, dans les pays baltes, dans la Ruhr, en Pologne. Ici, dans ce domaine reculé, la vie était devenue insupportable pour qui se souvenait des visages qu'avaient autrefois ses camarades... Ils formaient autrefois une communauté de combat, ils devinrent ensuite une communauté de destin, à présent ils deviennent une communauté de l'ennui."(66)

Pour rompre le cercle de cet ennui, la quête renouvelée du danger dans l'action, pourvu qu'elle soit violente, était le seul poyen qui s'offrait et qu'offrit l'activisme. Et nos jeunes aventuriers s'y lancèrent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils étaient persuadés constituer la nouvelle élite. Mais le nouveau régime qui se mettait en place n'était pas prêt à leur reconnaitre ce rôle d'élite.

x les désillusions provoquées par la nature du nouveau régime politique.

Dans doute une grande chance s'était offerte à eux : l'Allemagne s'était débarrassée à la faveur de la révolution du fardeau du passé, de toutes les contraintes résultant de traditions figées. On se trouvait dans une phase de transition riche de toutes sortes de virtualités, ce qui expliquait l'euphorie qui régnait, selon K. von Klemperer dans certains milieux conservateurs pour qui toutes les hypothèses de réorganisation de l'Etat étaient possibles, en cette période vécue comme un"pays de rêve". On allait peut-être pouvoir créer quelque chose de neuf. Des petits groupes décidés pourraient grâce à leur audace, forcer les décisions. D'où cette ambivalence dans la perception des suites de la défaite. L'effondrement du régime wilhelminien fut en effet perçu à la fois comme une malédiction et une bénédiction. Ne pourrait-on pas,

après avoir fait table rase du passé, ouvrir la voie aux créateurs d'un Empire de mille ans ? C'est ainsi notamment que Moeller van den Bruck jugea cette période : pour lui elle signifiait avant tout l'effondrement de l'empire wilhelminien, la rupture totale avec le passé, donc en fin de compte, les meilleures chances possibles pour un renouveau radical. "L'exaltation des sentiments", note K. von Klemperer, "créa les conditions propices pour que chacun renonce à ses attitudes traditionnelles et s'engage résolument dans de nouvelles orientations."(67) Et cette rupture avec le passé permettrait même peut-être de changer aussi les caractères fondamentaux de la vie économique.

Déjà pendant la guerre, à la faveur des mesures prises pour organiser l'économie, on avait en apparence remis en question les principes fondamentaux du capitalisme libéral. Pour la répartition des matières premières et des commandes de l'Etat, on avait créé des mécanismes de régulation de la production et de la distribution qui semblaient être en contradiction avec les lois traditionnelles du marché capitaliste.(68) Au "socialisme de guerre", ne pourrait-on pas faire succéder un "socialisme prussien" ? C'est ce"socialisme prussien" que quelques années plus tard le comte Reventlow devait tenter de définir dans son ouvrage "deutscher Sozialismus". Le libéralisme bourgeois aboutissait selon lui à un processus d'expropriation constant des classes moyennes allemandes et de la petite paysannerie, ce patrimoine passant aux mains du capitalisme international.(69) Face à cette évolution néfaste pour la nation allemande, il préconisait son socialisme qui était ainsi défini :"un socialisme allemand ne veut rien savoir du gain et du profit. Ce qu'il vise en premier lieu, c'est la couverture des besoins du peuple et compris dans ces besoins, les besoins des individus." Et il poursuivait en réclamant la suppression de la monnaie d'or fétichisée et son remplacement par une "monnaie populaire et nationale sur la base du travail sous une forme quelconque."(70)

Walter Rathenau avait aussi pensé que même en temps

de paix, on pouvait faire prévaloir contre l'intérêt limité de l'entreprise, l'intérêt de la communauté nationale, dont on devait en priorité satisfaire les besoins. Mais il constata bien vite que le renversemen de certaines structures n'était pas possible malgré tous les efforts qu'il fit au sein de la 2ème Commission qui devait étudier les mesures de socialisation. Il déclarait au journal "die Welt am Montag" du 10 novembre 1919 :"Ce ne fut pas une révolution,seulement un effondrement...La première année n'a apporté que des mesures bourgeoises, une constitution républicaine à l'ancienne mode, mais elle n'a apporté ni idées, ni actes."(71) Nos jeunes nationalistes qui étaient animés de sentiments anticapitalistes confus au nom de l'intérêt national qui devait prévaloir sur les intérêts privés furent aussi déçus par cette évolution que certains socialistes. La politique de "l'ordre et du calme" à tout prix avait ainsi brisé le dynamisme de cette époque et ouvert la voie dans le cadre du système parlementaire à un renforcement de la position dominante de la bourgeoisie et de ses intérêts.

Et au gré de ceux-ci, elle s'alliait tantôt avec les conservateurs, tantôt avec la social-démocratie. Elle avait naguère transformé le Reich en gigantesque entreprise industrielle et commerciale à la recherche de marchés et de colonies au détriment de la mission européenne historique de la nation allemande ; à présent, avec son alliance avec les sociaux-démocrates, elle tolérait la révolution et la destruction de la nation. C'est là l'image que découvrit Herbert Volck à Königsberg lorsqu'il y arriva avec ses deux cents volontaires de Lüneburg. Comme il était intervenu auprès des autorités légales pour obtenir leur aide afin de poursuivre sa route, malgré l'emprise des"rouges"sur la ville, ces autorités lui promirent assistance et lui offrirent même une voiture chargéede présents collectés auprès de la population. Avec mépris, Herbert Volck note :"chère Königsberg rouge ! le bourgeois paye son tribut pour réconforter le coeur du soldat ; c'est correct. Mais dès que nous serons partis, les rouges recevront à nouveau tout ce qu'ils exigeront."(72) En at-

tendant, un défilé du détachement de volontaires s'organisait en ville : la liesse des bourgeois qui y assistèrent ne fit cependant pas oublier à Herbert Volck qu'après leur départ, ces mêmes bourgeois seraient à nouveau prêts à toutes les compromissions. Leur comportement était bien représentatif du jeu des alliances entre les partis bourgeois et la social-démocratie au sein du nouveau système parlementaire.

Mais au-delà de la critique de ces compromissions de la bourgeoisie et de son alliance contre nature avec les "rouges", on peut noter que nos récits ne contiennent pas d'analyses critiques théoriques du système parlementaire sur lequel reposait le nouveau régime. Nos jeunes activistes se contentaient de contester les formes d'exercice du pouvoir qu'impliquait le système à partir de l'expérience de la guerre et du combat. La jeune génération avait appris à obéir et à donner des ordres, elle ne reconnaissait de valeur qu'à l'action et non aux mots. Elle faisait davantage confiance aux armes qu'aux textes de lois et ne comprenait rien aux compromis, synonymes de compromissions et de trahisons. Elle n'avait rien de commun avec ces rédacteurs de paragraphes qui prétendaient mettre la vie en formules et ignoraient que celle-ci est faite du sang qui coule. C'est pourquoi, le 1er avril 1919, Ernst von Salomon quitta Weimar, ce haut-lieu des bavardages et des tergiversations, des compromissions et des trahisons, des parapluies et des chapeaux mous, pour se rendre aux frontières où les décisions authentiques étaient prises quant au salut et au destin de l'Allemagne.

C'est pourquoi aussi Herbert Volck était plein de mépris à l'égard de ceux qui étaient chargés de faire appliquer ces textes de lois, tel ce juriste qui faisait fonction de conseiller au tribunal militaire et qui essayait toujours bien que servant dans une région où les règles formelles de la justice n'avaient plus cours, de respecter strictement le code bourgeois. "C'était un de ces hommes faits de paragraphes sans âme, dépourvus de sang, qui doivent toujours avoir raison parce qu'ils savent par coeur des paragraphes étrangers à la

réalité du monde." La présence de ce "cerveau à paragraphes" dans la Division de Fer de von der Goltz n'était pour lui qu'une "tentative des pacifistes bourgeois pour dénaturer le sens du combat des corps francs."(73)

En même temps, dans le mépris qui entoure la description de ces hommes détenteurs du nouveaupouvoir présentés comme des pantins risibles, on sentait que l'animosité ne se dirigeait pas seulement contre les nouvelles institutions mais aussi contre les hommes qu'on jugeait indignes de ces fonctions. Et l'on sait combien la personalisation des méfaits d'un système et la cristallisation de réactions de refus et de rejet sur des individus peut inciter à l'action directe sur ces mêmes individus identifiés au système. Surtout si on dénonce en même temps leur conduite comme crapuleuse. Ces politiciens ne se contentaient pas en effet d'être des médiocres et des adversaires de la vie, ils trafiquaient grâce à leur position. Soucieux de leurs propres intérêts plus que de l'intérêt général, ils oubliaient les limites qui devraient exister entre l'exercice du pouvoir et la vie privée. N'était-il pas significatif que Matthias Erzberger ait été une des plus illustres victimes du terrorisme ? Il représentait le bourgeois qui par sa collusion avec la social-démocratie avait préparé le déclin de l'Allemagne et qui, une fois parvenu au pouvoir, symbolisait la corruption du nouveau régime. L'appel du lieutenant Kay à une action contre cet individu à laquelle le jeune Ernst von Salomon (74) se déclara prêt sur le champ à participer, ne fut pas un fait isolé : avant de succomber sous les balles de deux anciens officiers, le 26 août 1921, il avait été l'objet d'une première tentative d'assassinat : à la fin du mois de janvier, un jeune aspirant du nom de von Hirschfeld avait tiré sur lui un coup de pistolet qui ne l'avait blessé que très légérement.

Mais les politiciens en vue n'étaient pas les seuls à avoir ces conduites jugées crapuleuses : le brave bourgeois allemand qui constituait leur assise électorale agissait de même. Lorsque le gouvernement fit appel à l'intérêt pour obtenir la restitution des armes encore en la possession des civils

- il offrait 100 marks de récompense par fusil livré -, les bourgeois avides de gain accururent en masse."De partout arrivent des bourgeois trainant des fusils", note Herbert Volck, ils se précipitent dans les commissariats de police pour y recevoir chacun 100 Marks. 100 Marks s'il vous plait ! que ne peut-on pas acheter avec cette somme et les bourgeois accourent. Ils ne sentent pas que ces 100 Marks font se retourner dans leurs tombes des cimetières militaires cent morts allemands. Nous observons parfois les commissariats : les bourgeois qui ont peur, qui ont honte aussi peut-être, portent leurs fusils cachés sous le manteau. Bourgeois, républicains par intérêt !"(75) Ils désarmaient ainsi eux-mêmes leur pays par appât du gain. La bourgeoisie triomphante avait ainsi fait de la corruption des individus son système de gouvernement.

Une nouvelle période commençait dans l'histoire de l'Allemagne : le nouveau régime avait ses certitudes et ses institutions, comme l'ancien. Mais elles étaient inscrites dans des textes de lois et de traités et non dans l'âme et les traditions de la nation. Après avoir aspiré à faire renaître un Reich nouveau, nombreux furent ceux qui furent déçus par ces nouvelles certitudes. Allaient-ils accepter ces décisions? L'attitude de Lieven dans le roman d'Anna Seghers était claire sur ce point : bien qu'elle eût été formulée quelques mois plus tard lors de l'arrêt des combats en Silésie, elle n'en était pas moins représentative pour tous ces gens-là : "de même que les soldats du front après la guerre, blessés, désespérés, meurtris, bouleversés au plus profond d'eux-mêmes n'avaient pu s'imaginer que tout pouvait être résolu par une nouvelle constitution, par des traités et des sanctions, de même aujourd'hui personne ne croyait après les derniers événements qui avaient à nouveau coûté beaucoup de sang et de peine, que tout pouvait être réglé par une poignée d'hommes d'état sans qu'eux-mêmes y contribuent. Le dernier mot n'était pas dit."(76)

Cette génération avait donc le sentiment d'avoir été vaincue une première fois par l'arrière alors qu'elle

tenait bon sur le front et une deuxième fois par l'apathie et la lâcheté de ce peuple qui ne voulait pas omprendre que son avenir était menacé par sa compromission avec les idées bourgeoises et les utopies de la social-démocratie conjuguées. On avait ligoté la volonté d'action de cette génération dans un réseau de paragraphes sans vie, on avait donné le pouvoir à une coalition d'intérêts disparates et à des individus méprisables.

L'état bourgeois et son personnel politique devinrent alors les cibles des attaques de ces jeunes gens rêvant d'un sursaut national. Certes, ils n'oubliaient pas le danger du bolchevisme, mais ce danger avait été fermement combattu et vaincu pour un temps. Ils se réservaient du reste la possibilité de l'exploiter à nouveau comme élément de propagande pour gagner à leur cause des masses apeurées par la perspective d'une relance de l'agitation révolutionnaire. En attendant, ces jeunes ne croyaient pas à la durée des décisions prises sur le papier, tout comme les révolutionnaires du reste, bien que réduits un moment à l'impuissance. "Tous attendaient la décision définitive", écrit Anna Seghers, "la véritable, celle qui s'obtient dans un bain de sang chaud. Mais les uns croyaient que leur propre vie devrait changer dès que le monde aurait fondamentalement changé ; les autres croyaient que leur vie ne pourrait changer que si un Reich allemand ressuscitait, redouté et puissant, comme il l'avait été par le passé. Un saint empire, comme on l'avait nommé autrefois, et être citoyen de ce Reich de la nation allemande aurait payé de tous les sacrifices."(77)

Ceux qui avaient vécu au combat la naissance d'une nouvelle élite et qui étaient convaincus d'y appartenir, se trouvaient non seulement exclus de la société et de l'Etat mais aussi des mécanismes dedécisions car la masse avait confié le pouvoir à des épiciers, des rhéteurs et des gratte-papier. Or, que faisait-on de ce pouvoir ? on l'utilisait pour sceller le statut international de l'Allemagne qui en ferait une nation réduite à l'exploitation et à la dépendance.

x La révolte contre ceux qui bradaient la nation.

Pour ces jeunes nationalistes, ce n'étaient pas en effet les Alliés qui étaient les principaux responsables des conséquences immédiates de la guerre mais ces mêmes bourgeois qui avaient été complices du coup de poignard porté dans le dos à l'armée du front et qui, une fois l'armistice signé, pactisèrent avec l'étranger de même qu'ils avaient pactisé à l'intérieur avec les révolutionnaires ennemis de l'ordre. Ces milieux, après avoir soutenu totalement les buts de guerre du Reich wilhelminien, avaient aspiré à la paix lorsque leurs intérêts avaient paru menacés,(78) même si celle-ci devait être obtenue au prix de la défaite.

Il est significatif dans cette perspective que Hindenburg ne mit pas l'accent exclusivement sur la révolution lorsqu'il déposa devant la commission parlementaire d'enquête en 1919 : globalement, il accusa "l'arrière" dont la volonté de vaincre s'était peu à peu effritée, c'est à dire aussi bien les "rouges" que les bourgeois d'affaires. "Le souci de savoir si l'arrière resterait suffisamment ferme jusqu'à ce que la guerre fût gagnée ne nous a plus jamais quitté dès ce moment-là...Les intentions du Haut-Commandement ne purent plus être mises en application. Nos demandes réitérées d'une stricte discipline et d'une législation aussi stricte ne furent plus satisfaites. Il était inévitable que nos opérations échouent dans ces conditions et que l'effondrement se produise, la révolution ne forma plus que la dernière pierre de l'édifice. Un général anglais déclara avec raison :'l'armée allemande a été poignardée dans le dos.'"(79) Pour préserver ses intérêts, la bourgeoisie d'affaires avait préféré sacrifier l'Allemagne et elle portait au moins autant que le "rouge sans patrie" la responsabilité de l'effondrement militaire. Après l'armistice, elle ne fit rien pour essayer de préserver ce qui de la puissance de la nation pouvait encore l'être. Bien au contraire, elle sembla aller au devant des exigences des Alliés.

D'abord en trafiquant avec les stocks de l'armée.

Comme celle-ci démobilisait des centaines de milliers de soldats, certains hommes d'affaires tentèrent de s'emparer des stocks d'équipement afin de les liquider au plus offrant, en Allemagne ou à l'étranger. Un climat étrange régnait ainsi à Berlin selon Herbert Volck :"Berlin est dominée par l'achat, la ventre, l'argent, le gain ; il n'y a plus d'idéal...Juifs et bourgeois trafiquent, saisissent l'occasion qui se présente : on peut s'enrichir en vendant l'armement du peuple allemand. A présent, la guerre est finie ici, mais les trafiquants savent bien qu'il y a toujours une guerre quelque part dans le monde, que d'autres se battent pour leur profit. La paix provisoire a débarrassé les mort,s les démobilisés et les déserteurs de leurs équipements. Les biens de l'armée devraient-ils donc rester inemployés ? se miter ? la conjoncture est la conjoncture, le trafiquant est là pour remettre en circuit des marchandises et les écouler. Personne ne l'en empêche."(80) C'est pourquoi Herbert Volck se donna pour mission momentanée variante de l'activisme contre-révolutionnaire, de traquer personnellement ces spéculateurs qui s'enrichissaient en bradant la puissance militaire allemande.

Mais l'essentiel de l'activité funeste des bourgeois se déroulait sur un autre plan : ils ne songeaient qu'à tout accepter des exigences alliées pour éviter de mécontenter l'Entente qui pourrait en cas de difficultés retarder le retour à une activité économique normale. Ils acceptaient d'abord que les Alliés puissent fouler le sol national. Ce que ceux-ci n'avaient pu obtenir par les armes, ils l'obtenaient dès la signature de l'armistice : l'occupation de la rive gauche du Rhin. Et ce fut un traumatisme inoubliable pour les habitants de cette région que ces points de contrôle installés sur les voies d'accès à la rive gauche. Pour aller d'une ville allemande à l'autre, il fallait montrer un laissez-passer dont il n'était pas rare qu'il soit contrôlé par un nègre.(81)

Ils eurent ensuite l'audace de renier ceux des Allemands qui continuaient à se battre sur les frontières de

l'Est dans les corps francs. Se soumettant aux injonctions de l'Entente au cours de l'été 1919, ils qualifiaient dans leur presse et dans des déclarations publiques ces derniers combattants allemands de bandits et d'aventuriers."C'est ainsi que les 'rouges' et la bourgeoisie dans sa lâcheté nous appellent, honteux qu'ils sont de leur échec et parce que nous sommes partis pour protéger leur sommeil."(82) C'est ainsi que Herbert Volck ressentit cette diffamation des Baltikumer qu'August Winnig devait dénoncer dans son ouvrage "Heimkehr" comme le résultat d'une campagne de presse des journaux à la solde des "rouges" et des bourgeois. "Nos soldats étaient dépeints comme des incendiaires. De même qu'à l'étranger pendant la guerre on avait accusé notre armée des atrocités les plus abominables, de même la presse gouvernementale soumettait à un traitement identique ces volontaires bien qu'elle sache ce qu'elle leur devait."(83)

C'est dans ces conditions que fut signé et ratifié le Traité de Versailles. Pour nos jeunes soldats nationalistes, la signature et l'entrée en vigueur du "Diktat" constituèrent, associées à l'adoption de la Constitution, les bases de l'ordre bourgeois restauré en Allemagne et signifièrent la fin définitive de tout espoir de rénovation nationale. Herbert Volck tirait la conclusion de cette évolution comme suit :"Au cours de ces journées de l'été 1919, on assiste à la pérennisation dans l'Allemagne rouge, au plan de la politique extérieure, de la situation créée par la révolte de novembre : l'intérêt, l'envie, l'hypocrisie et la peur des responsabilités sont officiellement érigés en principe par le gouvernement allemand qui accepte le Traité de Versailles réduisant le pays en esclavage."(84)

Le Traité fut le traumatisme de toute une génération dans la vie publique allemande. Dans la perception passionnelle de ses conséquences, trois séries de dispositions eurent une influence décisive sur le comportement de nos jeunes gens et plus généralement sur celui des milieux nationalistes : la réduction draconienne des effectifs de l'armée, la reconnaissance pleine et entière de la responsabilité de l'Allemagne

dans le déclenchement des hostilités et l'exigence de poursuites judiciaires contre des citoyens allemands qualifiés de criminels de guerre, quels que fussent leur nom et leur rang. Ces dispositions qui s'ajoutaient aux amputations de territoires, signifiaient pour de nombreux militaires un avenir sans espoir et pour les tenants de l'idée nationale le discrédit attaché à leur cause ; assimilée à une résurgence de la barbarie dans un monde civilisé.

Il ne faut donc pas s'étonner si, dès le milieu de l'été 1919 les mesures prises par le gouvernement ou qui fut qualifié de mollesse scandaleuse de sa part à l'égard des exigences des Alliés, voire de trahison de l'intérêt national, provoquèrent les premières manifestations d'agitation dans les milieux nationalistes et militaires. Dès que fut connue l'acceptation par le gouvernement allemand des conditions dictées par les Alliés, la tension s'accrut soudain dans ces milieux. A peine un mois plus tard, le général von Lüttwitz qui était à la tête de la première région militaire, pouvait convoquer de sa propre initiative pour une "réunion de travail" un certain nombre de chefs militaires qui publièrent le 26 juillet à l'issue de leurs discussions des directives qui prenaient la forme d'un ultimatum à peine déguisé à l'adresse du gouvernement.(85) Certains éléments représentatifs de la droite conservatrice et militaire étaient donc déjà engagés dans un processus sinon de conspiration du moins de contestation du gouvernement et ils comptaient bien exploiter le malaise de tant de jeunes gens déçus et irrités par la situation. L'évolution de la politique intérieure du nouveau régime devait rapidement leur fournir l'occasion de mettre en place un dispositif permettant toutes les aventures. En effet, les débats à propos de la loi sur les conseils d'entreprise réactivaient l'opposition ouvrière au nouveau régime et déclenchaient dans le courant du mois de décembre 1919 des manifestations de protestation dans tout le pays. Le 13 janvier 1920, jour du vote de la loi par l'Assemblée Nationale, une manifestation regroupant plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers se déroula devant le Reichstag protégé par les forces de l'ordre sous la

direction du même général von Lüttwitz. Sur ses ordres, les manifestants furent dispersés à la mitrailleuse : 42 morts et 105 blessés restèrent sur le pavé berlinois. Ce nouveau bain de sang provoquant de nombreuses manifestations de protestation, l'état d'exception était proclamé sur tout le territoire avec transfert des pouvoirs de police à l'autorité militaire. Le général von Lüttwitz ne pouvait disposer de plus de facilités pour préparer une entreprise subversive.

Lorsque la révolution eût été brisée dans toutes les régions du Reich, souvent au prix d'un vrai bain de sang, un régime politique était né qui garantissait à la bourgeoisie non seulement la sauvegarde de la propriété privée contre toutes les menaces de collectivisation mais aussi un pouvoir économique et politique sans partage ainsi que la position dominante dans la société qui correspondait à sa puissance effective et que le système wilhelminien ne lui avait pas accordée. De même queles masses ouvrières se sentirent frustrées par cette évolution, de même la jeune génération nationaliste formée par l'expérience du front se sentit privée par le nouveau régime de la position qu'elle avait espéré obtenir. Pour les deux pôles antagonistes de l'échiquier politique allemand, la situation semblait sans issue avec l'instauration et la consolidation de ce régime bourgeois. Mais l'avantage semblait être au cours de l'hiver 1919-1920 dans le camp contre-révolutionnaire.

Deux facteurs devaient rendre l'affrontement inévitable : d'une part la volonté politique des milieux militaristes et conservateurs qui devint ce que Herbert Volck appelle le"combat secret pour l'Allemagne",(86) d'autre part le désarroi d'une masse de jeunes hommes qui, placés devant ce qu'ils percevaient comme une situation sans issue, étaient prêts à marcher contre le nouveau régime. C'est ce que définit Ernst von Salomon lorsqu'il évoque dans "die Geächteten" l'état d'esprit des ses compagnons de combat au moment où le gouvernement procéda à la dissolution des corps francs. "En fait,

le gouvernement pouvait bien supposer qu'il se cachait derrière cette concentration de troupes menaçantes la conspiration d'un parti, un complot de la réaction. Mais ce n'était pas cela qui fit marcher les soldats, c'était aussi peu une opinion politique qu'on peut discuter ou une force politique organisée. Ce n'était pas cela, c'était au fond tout simplement le désespoir et il s'exprimait depuis toujours de façon inarticulée."(87)

La République de Weimar était donc née sous une constellation politique étrange : issue de la révolution, elle fut rapidement abandonnée par les éléments qui avaient contribué de façon décisive à la créer en renversant la monarchie ; elle fut alors protégée et sauvée par ceux qui ne voyaient en elle que le résultat d'une "mutinerie et d'une haute trahison et qui ne voulaient rien savoir d'une ère nouvelle où règnerait le pouvoir démocratique de la République."(88) La domination de la bourgeoisie alliée à la social-démocratie ne pouvait satisfaire ni les uns ni les autres car elle avait su décevoir à la fois les artisans de sa création et ceux qui l'avaient sauvée du chaos révolutionnaire. Aussi, tout en se combattant avec acharnement, ces deux pôles antagonistes allaient dans un mouvement parallèle, prenant réciproquement prétexte de leurs actions respectives pour justifier leurs interventions, tenter de renverser le pouvoir légal qui leur avait échappé. La grande crise politique de la fin de l'hiver 1920 sembla leur offrir cette occasion.

2/ Le vécu de la crise de 1920 : le putsch de Kapp et ses conséquences.

Le début de l'année 1920 fut en effet marqué par une grave crise intérieure qui prit tous les aspects d'une guerre civile malgré la tendance très nette à en minimiser l'importance dans l'historiographie contemporaine. C'est dans le bassin de la Ruhr que les opérations entreprises furent d'une envergure telle que Georg Eliasberg (89) parle

d'elles comme du plus important soulèvement qu'ait connu l'Allemagne depuis la Guerre des Paysans. Le putsch tenté par Kapp et Lüttwitz et la réplique violente du mouvement ouvrier illustrent bien que les tensions entre camp révolutionnaire et camp contre-révolutionnaire avaient atteint leur paroxysme et avaient pu mobiliser des masses importantes.

Si nous savons que l'année 1919 n'avait fait qu'aviver les antagonismes en les chargeant d'un contenu passionnel, si nous savons aussi que les événements associés au putsch correspondirent à une flambée particulièrement spectaculaire des activismes, il faut tenter de comprendre à présent pourquoi ce recours à la violence prit la forme de ce putsch militaire, pourquoi ensuite de ce putsch manqué résultat un renforcement de l'influence des partisans de l'ordre bourgeois, pourquoi enfin ces événements préparaient d'autres aentreprises activistes.

a) la montée des périls pour le nouveau régime au cours de l'hiver 1919-1920

Au cours de notre analyse de la perception qu'eurent les individus et certains groupes sociaux des événements de l'année 1919, nous avons vu comment peu à peu le nouveau régime fut pris sous le feu croisé des oppositions tandis que les Alliés ne le ménageaient guère. L'hiver 1919-1920 peut être qualifié de période de montée des périls pour lui, d'unepart parce que les milieux contre-révolutionnaires qui disposaient encore d'importantes forces sous les armes étaient de plus en plus tentés de les utiliser avant leur démantèlement, d'autre part parce que les courants révolutionnaires se renforçaient progressivement au sein du mouvement ouvrier au sein de ses organisations mais aussi en marge d'elles.

x l'agitation dans les milieux contre-révolutionnaires.

Dans ces milieux, la deuxième moitié de l'année 1920 avait été une période d'intense activité pour ce qui est de l'organisation de leurs structures politiques et de la défini-

tion de leurs buts en fonction de l'évolution du nouveau régime, notamment par la création aumois d'août de la "Nationale Vereinigung" par le capitaine Waldemar Pabst qui devait chapeauter les associations éparses des anciens des corps francs et les milieux nationalistes dans les différentes régions du Reich.(90) Tandis que s'opérait ainsi ce regroupement des forces antirépublicaines et nationalistes, on notait une intense activité des milieux militaires dans la lutte contre le pouvoir civil et le nouveau régime : pour mémoire, l'équipée du capitaine Pabst qui voulut s'emparer du pouvoir à Berlin le 21 juillet avec quelques éléments du corps de cavalerie de la garde, le memorandum en forme d'ultimatum adressé par von Lüttwitz au gouvernement le 26 juillet, et dans les pays baltes la rébellion contre le gouvernement, dans le courant du mois d'août.

S'appuyant sur les clauses militaires du Traité de Versailles, les Alliés exigèrent l'évacuation de ces territoires par les corps francs qui y combattaient. Ernst von Salomon qui était alors engagé là-bas, vécut dette rébellion. Puisque "rouges" et bourgeois s'étaient acoquinés pour trahir la nation et ceux qui luttaient encore pour elle, il ne restait à ces derniers qu'à refuser l'obéissance aux ordres qui venaient de Berlin, ce que firent les officiers de la "Division de Fer" en s'opposant au rembarquement des troupes qui devaient quitter ces territoires. Ernst von Salomon était sur le quai de la gare de Mitau le 24 août lorsque cet événement se produisit. Tous les peuples pouvaient bien à présent se liguer contre eux, leur rébellion était le premier acte concret qui signifiait au gouvernement qu'il était allé trop loin. C'est dans cet état d'esprit que fut lancée l'offensive désespérée contre Libau après que Rossbach et ses hommes eurent rejoint la "Division de Fer" au mépris des ordres reçus. "Nous avons vu rouge, nous n'avions plus de sentiments humains dans notre coeur. Là où nous avions séjourné, le sol gémissait encore sous nos coups qui anéantissaient tout. Partout où nous avions donné l'assaut, il ne restait plus, àla place des maisons que des décombres, des cendres, des débris de poutres qui se consu-

maient, tels des abcès purulents dans les champs où scintillaient la gelée. Une gigantesque colonne de fumée signalait notre passage. Nous avions allumé un bûcher et ce qui brûlait là, c'était plus que des objets sans vie, c'étaient nos espoirs, nos aspirations, les tables de la morale bourgeoise, les lois et valeurs du monde civilisé, c'était ce que nous avions trainé avec nous, comme un bric à brac poussiéreux, du vocabulaire et de la foi dans les choses et les idées de notre temps qui nous abandonnait."(91) Cette ardeur désespérée au combat préfigurait celle que ces hommes mettraient dans l'engagement contre le nouveau régime qui ne manquerait pas de se produire à brève échéance en Allemagne même.

Tout semblait en effet l'annoncer. Les milieux militaires ne se contentaient plus de présenter des revendications en liaison avec la situation des personnels militaires ou avec l'application du Traité de Versailles : ils préconisaient des mesures de politique intérieure visant directement à la remise en cause du régime démocratique et à la répression du mouvement ouvrier. Tandis que les anciens des corps francs attendaient le signal et fourbissaient leurs armes, ces milieux préparaient un putsch militaire qui, malgré les mesures prises par le gouvernement légal, fut déclenché dans la nuit du 13 mars 1920.(92)

x l'activité des éléments révolutionnaires dans le mouvement ouvrier.

Pendant que se préparait le putsch de Kapp et Lüttwitz et qu'Ernst von Salomon attendait avec ses camarades le mot d'ordre libérateur, les forces révolutionnaires du mouvement ouvrier n'étaient pas restées inactives. Si le KPD voulait éviter à l'avenir avec ses "thèses sur les principes communistes et la tactique", sur le parlementarisme et la question des syndicats, les dangers que représentaient le putschisme et les actions minoritaires de toute nature, son congrès d'octobre 1919 s'était divisé lors du vote sur l'adoption de ces thèses. Une forte minorité se prononça contre.(93) Les antagonismes entre minorité et majorité s'exacerbèrent et

aboutirent lors du 3ème congrès qui se tint à Karlsruhe les 25 et 26 février 1920 à la scission duKPD et à la constitution du KAPD deux mois plus tard sur des bases gauchistes.

Tandis que le KPD connaissait ces affrontements qui a court terme renforçaient les tendances aventuristes et activistes de certaines de ses organisation locales et régionales dissidentes, - une conjoncture qui n'allait pas rester sans effet sur les modalités de riposte au putsch de Kapp - l'USPD procédait lui aussi à une définition de sa stratégie et de sa tactique. Lors d'un congrès extraordinaire qui se tint à Leipzig du 30 novembre au 6 décembre 1919,(94) l'aile révolutionnaire du parti marquait des points importants avec l'adoption du principe sans équivoque de la dictature du prolétariat sur la base du système des conseils et l'affirmation de la nécessité de la destruction de l'état capitaliste. Cette prise de position allait favoriser une certaine forme d'activisme révolutionnaire à la base avec la constitution de "conseils" et de "comités d'action" au détriment d'une action concertée et centralisée, étant donné la part laissée aux initiatives individuelles ou locales.

On assitait en même temps à un renforcement de l'agitation dans les entreprises qui pouvait dans une certaine mesure justifier les allusions de milieux conservateurs et nationalistes à un regain de la menace bolchevique. Cette agitation avait d'abord comme origine les mauvaises conditions de vie et elle se manifesta par un nombre important de mouvements de grève. Réprimé brutalement dans ses entreprises politiques, le mouvement révolutionnaire reprenait son activité dans le secteur des revendications économiques. Les grèves politiques de masse cédaient la place à des actions ponctuelles ou sectorielles contre les tentatives des milieux patronaux pour reprendre les acquits sociaux de la révolution et pour l'amélioration des conditions de vie. Ainsi éclatèrent les grèves des employés des chemins de fer, des mineurs de potasse, des ouvriers agricoles de Poméranie, des mineurs et sidérurgistes de Silésie, la plus importante fut celle des ouvriers métal-

lurgistes de Berlin qui dura du 18 septembre au 11 novembre et toucha 160 000 travailleurs. Si l'on se reporte aux statistiques des grèves, on constate l'ampleur de ces mouvements. Alors qu'en 1918, 7 397 entreprises avaient été affectées par les mouvements de grève, 51 804 le furent en 1919. Alors que le nombre de jours de grève s'élevait pour 1918 à 5,2 millions, il atteignit en 1919 48 millions.(95) Mais au cours de l'hiver 1919-1920, l'agitation se concentre autour de la loi sur les conseils d'entreprise et l'on sait avec quelle brutalité la manifestation du 13 janvier 1920 devant le Reichstag fut réprimée.

Aussi la nouvelle du putsch de Kapp fut-elle reçue par la classe ouvrière alors que sa combativité dans les entreprises s'était sans cesse renforcée mais que malgré les efforts de clarification entrepris par les deux partis se réclamant de la révolution, les dangers de réactions de type aventuriste étaient loin d'être écartés. On assista alors à une série d'évenements qui se succèdèrent en quelques jours : premiers succès des organisateurs du putsch à Berlin, mais riposte immédiate de la classe ouvrière par la grève générale, tentative d'extension du mouvement subversif à la province mais là aussi résistance de la classe ouvrière et cristallisation de cette résistance dans le bassin de la Ruhr où elle prit la forme d'un soulèvement armé avec définitions de nouveaux objectifs de lutte, le mot d'ordre n'étant plus d'abattre le groupe Kapp-Lüttwitz mais d'instaurer un gouvernement ouvrier c'est à dire de refaire la révolution manquée de 1918, répression impitoyablement menée enfin de ce mouvement révolutionnaire par les milieux conservateurs et le gouvernement légal dont l'unité s'était rapidement ressoudée face à ce péril nouveau.

b) l'échec du putsch de Kapp et la victoire de la bourgeoisie modérée tels qu'ils furent vécus par les acteurs.

Les journées de mars et du début d'avril 1920 furent en effet le théâtre d'une situation bien paradoxale qui

fut sans doute décisive pour l'avenir de la République de Weimar mais qui laissa bien des traces dans l'histoire individuelle et les comportements ultérieurs de la plupart de nos jeunes activistes. Alors que, semble-t-il, tous les facteurs étaient réunis pour le succès du putsch sur le plan technique, il échoua au bout d'une centaine d'heures. Alors que le mouvement ouvrier avait remporté une victoire qui aurait pu déboucher sur une relance du mouvement révolutionnaire, il fut à nouveau, comme en 1918-1919 impitoyablement écrasé.Tout en essayant de savoir pourquoi cette situation prit cette tournure en apparence paradoxale, on peut se demander en quoi le vécu de ces événements a pu préparer le terrain à d'autres tentations activistes dans les années qui suivirent.

x les espoirs, les interrogations et les désillusions de l'activisme contre-révolutionnaire.

Si l'on se place dans la perspective des participants au putsch, il semble que toutes les chances étaient de leur côté. Il faut d'abord mentionner la disponibilité de tous ceux qui, comme Ernst von Salomon, attendaient le signal du soulèvement national, qui étaient prêts à marcher même sans Kapp et Lüttwitz et même à l'occasion contre eux.(96) Tous ceux qui avaient cru à l'instauration d'un nouveau Reich et que la république bourgeoise avait déçus, tous ceux qui comme Ernst Ottwalt encore lycéen, se désespéraient du vide des journées et de l'inaction après avoir cru quelques mois auparavant comme membres d'unités de volontaires temporaires, qu'ils faisaient l'histoire, tous ces jeunes gens apprirent la nouvelle du putsch avec une joie inexprimable.

L'état d'esprit des premiers est bien analysé par Ernst von Salomon dans "die Geächteten" : la nouvelle des événements de Berlin ne fit que donner un but précis à leur disponibilité. Le décret du 29 février portant dissolution de certaines unités de volontaires avait été pour eux le signal de la mobilisation : ils avaient ressorti les armes de leurs cachettes et avaient quitté leur cantonnement. Déjà les groupes épars de soldats étaient en marche autour de Stade, sans

en avoir reçu l'ordre. Les affiches qu'on placarda sur les murs au cours de l'après-midi du 13 mars leur indiquaient clairement à la disposition de qui ils étaient à présent.(97)

Quant à l'état d'esprit des seconds, qui attendaient impatiemment que quelque chose se passe, c'est Ernst Ottwalt qui le caractérise ainsi dans "Ruhe und Ordnung" : "La nouvelle (du putsch) m'électrise. Enfin c'est parti. Il va y avoir quelque chose à faire, on pourra se rendre utile, on n'aura plus besoin de se trainer dans les rues, en lycéen collé au baccalauréat, on sera à nouveau soldat, considéré par tout le monde avec amitié et respect, notre utilité et notre force nous redonnerons le respect de nous-mêmes."(98) Menacés dans leur moyens d'existence ou croyant donner un sens authentique à leur vie, les uns et les autres étaient prêts à tout mettre en jeu pour soutenir l'action entreprise.

On sait que tandis que les putschistes pouvaient compter sur cette disponibilité dans différentes régions de l'Allemagne, ils voyaient aussi devant eux s'effriter rapidement la capacité de résistance de l'appareil d'état. Le gouvernement légal avait quitté précipitamment Berlin pour Dresde puis pour Stuttgart. Bien qu'il veuille prendre ses distances par rapport au mouvement de grève générale, il ne pouvait compter sur l'appui inconditionnel de l'armée dont l'attitude était pour le moins ambiguë. Ralliée aux putschistes en général à l'est de l'Elbe, elle devait faire face dans la Ruhr à un soulèvement armé de la classe ouvrière et abandonner les principales agglomérations. Seules les régions de Hesse, Bade et Wurtemberg au Sud et la façade maritime du Nord-Ouest constituaient des bastions fidèles au gouvernement Bauer.

Malgré ces circonstances en apparence favorables, le gouvernement des putschistes ne put se maintenir que quatre jours au pouvoir. Et bien des jeunes gens qui l'avaient soutenu ne comprirent pas cet échec et la situation paradoxale dans laquelle ils se trouvaient. Leur analyse ne porta pas sur les raisons profondes de cet échec, sur les divergen-

ces entre fractions des couches dirigeantes quant à la stratégie d'ensemble, sur l'attitude réservée de l'administration pourtant foncièrement conservatrice et des partis traditionnellement partisans de l'ordre établi. Ils constatèrent simplement un revirement surprenant : soudain, pour préserver l'ordre existant, menacé encore une fois par le bolchevisme, il fallut mettre un terme à ce qui fut présenté comme la folle équipée de Kapp et Lüttwitz et se retourner immédiatement contre l'ennemi de toujours, le "rouge", si bien que les troupes et autres formations de volontaires qui avaient été le fer de lance des putschistes rétablirent l'ordre au nom de ce gouvernement Bauer traité quelques jours plus tôt de "criminel, périmé, incapable, lâche" tandis qu'on appelait en renfort d'autres unités bien connues, notamment la célébre brigade von Epp de Bavière.

Dans la région de Halle, c'est le témoignage d'Ernst Ottwalt qui est particulièrement significatif si l'on veut comprendre la perplexité ou le désarroi de ces jeunes qui venaient de se lever pour la révolution nationale. L'unité de volontaires temporaires reconstituée qu'il avait rejointe plein d'espoir dès l'annonce du putsch se trouva brutalement confrontée à une situation inattendue : devant les volontaires rassemblés, plusieurs personnes se présentèrent qui leur désignèrent le nouvel ennemi à combattre : "en l'espace d'une nuit, notre situation a changé d'une façon si grotesque que nous ne parvenons toujours pas à y croire : nous qui hier encore étions plus ou moins ouvertement aux côtés des adversaires de la république, nous sommes aujourd'hui appelés à être les protecteurs et gardiens du gouvernement légal dont nous ne voulions rien savoir. Et les autres qui hier encore combattaient les troupes de la dictature militaire avec l'apparence du bon droit, sont à présent les ennemis de la république, des 'insurgés', des 'criminels' qui troublent la paix et que nous pouvons et devons abattre avec la bénédiction pleine et entière de toutes les lois et dans l'accomplissement d'un noble devoir moral. A l'appel de la compagnie, la situation nous est expliquée : il ne s'agit plus maintenant de Kapp et Lüttwitz,

c'est la république allemande qui court les plus graves dangers et il faut la défendre contre les attaques des bolcheviques qui veulent instaurer en Allemagne un état des soviets."(99) Ils allaient tous ensemble défendre la propriété privée et la civilisation menacée par une meute sauvage d'individus assoiffés de sang dont la riposte avait permis au gouvernement berlinois de retrouver ses bureaux.

Mais outre ce désarroi bien compréhensible, on peut aussi percevoir une interrogation chez certains jeunes sur la nature même du projet de Kapp. Ils avaient tant attendu le sursaut national prometteur d'un renouveau mais ils ne virent dans cette tentative que le soulèvement désespéré d'hommes du passé. Ce fut le cas d'Ernst von Salomon qui découvrit que ce putsch n'était que l'entreprise de quelques vieux messieurs. C'est en chantant qu'ils s'étaient embarqués lui et ses camarades, dans ce train qui devait les conduire de Stade à Berlin, pleins d'espoir bien que les noms qu'on citait ne fussent pour eux que des noms du passé monarchique de la Prusse. Le seul qui leur inspirait confiance était le capitaine Ehrhardt qui devait être un jeune capitaine. Car ce soulèvement devait être pour eux la révolte de la jeunesse qui ne se reconnaissait pas dans l'état bourgeois qu'elle avait contribué à établir et à consolider au prix de son sang depuis novembre 1918. Contrairement à Wirth, son lieutenant qui avait exactement jugé le sens de cette entreprise e qui lui expliquait qu'il importait peu qu'il y ait des noms qui évoquent le passé mais que l'essentiel était de réduire à néant ce que la révolution avait apporté, Ernst von Salomon persistait à croire qu'avec ses camarades il allait poursuivre l'oeuvre entreprise par la révolution.(100)

Or, que constata-t-il ? D'abord qu'un abîme séparait le contenu de ce programme de gouvernement de toutes les aspirations confuses qui les avaient engagés dans l'action."Cette proclamation ne débutait-elle pas par l'idée qu'il s'agissait de se défendre ? ce n'était pas le témoignage d'une foi qui était sûre de sa force.Cela ne suffisait pas pour ce combat,

à la première épreuve, ce serait la défaillance, même s'il ne s'agissait que de se lancer dans la gueule d'une ville prête à se battre. Ce n'était pas cela qui nous avais dicté notre chemin, ce n'étaient pas les mots du programme. Le sens ? c'était dans cette aventure hasardeuse que résidait le sens de notre action. C'était un sens suffisant que cette marche dans l'inconnu car elle correspondait aux exigences de notre sang."(101) Ensuite, il constata, avec le violence de la réaction populaire dans Harburg où leur détachement fut bloqué, avec les pertes qu'ils subirent alors et avec la détention qu'ils vécurent dans des conditions angoissantes, qu'il n'y avait pas de place pourleur grand dessein : ils étaient plus isolés que jamais, d'ailleurs Kapp s'était enfui, le putsch était fini. Que leur réservait l'avenir ?

La déception d'Ernst Ottwalt ne fut pas moindre, après l'enthousiasme qui s'était emparé de lui à la nouvelle des événements de Berlin. Le manifeste publié par le nouveau gouvernement contenait certes un certain nombre de mesures d'ordre politique, mais "aucun élan, aucun mot qui résonne, pas de pathos, pas même la rigueur tranchante du soldat. Pas un mot de la lutte contre la république, contre la domination de la rue, pour l'avenir de l'Allemagne." Il n'y avait rien dans ce texte qui pût satisfaire l'enthousiasme tendu vers l'avenir de ces jeunes gens.(102) Et que constataient-ils autour d'eux ? les incertitudes autorités militaires qui voulaient attendre une clarification de la situation, qui, respectant les procédures hiérarchiques normales, demandaient des ordres aux autoritéssupérieures,lesquelles, comme le général Maercker à Dresde, ne donnaient pas signes de vie.(103) Tandis que tant de jeunes volontaires étaient prêts à agir, à tenter le tout pour le tout, les militaires tergiversaient et ne les réunissaient que lorsque le putsch n'eût plus d'espoir de réussite, lorsqu'il s'agit alors de lutter contre l'autre ennemi, la classe ouvrière.

Quelles pouvaient être les conséquences de ces expériences pour ces jeunes activistes ? dans un premier temps, certains qui avaient soif d'action voulurent se venger de

l'échec subi et ils trouvèrent l'occasion de satisfaire leurs énergies contrariées dans la lutte contre l'autre ennemi. Si Ernst von Salomon avait été désarmé avec ses camarades par les ouvriers de Harburg et n'avait pu rejoindre les unités de la Reichswehr appelées à sauver l'ordre établi, d'autres purent en revanche laisser libre cours à leurs passions déchaînées.

Dans les régions où la classe ouvrière ne s'était pas constituée en unités armées, leur tâche fut facile, mais cela n'exclut pas pour autant l'usage de la violence. Tel ce témoignage qui nous est rapporté par Ludwig Renn dans "Nachkrieg" pour la région de Leipzig et de Dresde etqu'il emprunte au compte rendu des événements publié par un journal :"il est établi que des volontaires enembuscade ont tiré sur des hommes sans armes. Beaucoup de femmes et d'enfants figurent parmi les victimes de ce massacre injustifié...La Reichswehr a dirigé ses attaques contre la maison du peuple, l'aprise sous le feu de ses armes automatiques et l'a incendiée. Il n'y a pas de doute que cet incendie faisait partie d'un plan concerté de la Reichswehr. Les ouvriers qui sont tombés aux mains de la soldatesque déchainée ont été rossés et ont subi toutes sortes de mauvais traitements. A Dresde, ce sont des unités de la Reichswehr et de volontaires, qui, équipées de voitures blindées et de mitrailleuses, ont occupé la place de la poste et provoqué un bain de sang qui coûta la vie à plus de cinquante personnes et en blessa un grand nombre d'autres."(104) De semblables opérations de pacification eurent lieu dans la région de Mansfeld avec comme conséquence les funérailles des victimes à Eisleben que mentionne Otto Gotsche dans "Märzstürme".(105)

Mais ce fut dans la Ruhr quelles scènes de guerre civile les plus violentes se produisirent. Des combats acharnés avaient opposé des groupes d'ouvriers armés à des éléments favorables aux putschistes avant l'effondrement du putsch, mais ce n'était rien en comparaison de ce qui allait se produire à partir du 2 avril avec la reconquête du bassin par les unités de la Reichswehr associées aux formations de volontaires et

aux corps francs. Nombreux furent les ouvriers qui tombèrent les armes à la main, mais nombreux aussi ceux qui furent arrêtés sur simple dénonciation d'un voisin ou parce qu'ils avaient une apparence suspecte. Le bilan de ces opérations du maintien de l'ordre établi par Karl Severing, chargé par le gouvernement de la conduite des opérations, fait état de plus de 1000 morts.(106)

Si cette répression prit, sous la direction des autorités militaires des formes systématiques avec l'instauration de juridictions d'exception, elle fut aussi laissée à l'arbitraire des individus dont l'état d'esprit n'était pas porté à la clémence. Un exemple de cet arbitraire fut l'assassinat d'un journaliste américain qui "tentait de prendre la fuite" après sa condamnation à mort à Wesel. On avait en effet saisi sur lui des papiers, le compte rendu d'interviews de soldats de l'armée rouge qui fut immédiatement assimilé à du matériel de propagande bolchevique et en tant que tel justifiait la sentence extrême.(107)(108)

On pourrait citer ici maints passages des récits de Karl Grünberg ou de Hans Marchwitza mais le mieux est de laisser la parole à l'un de ces jeunes exaltés, l'étudiant Zeller, de la brigade von Epp, célèbre en Bavière pour ses opérations contre la république des conseils en 1919. Son journal de marche rapporte à la date du 1er avril(109) l'action montée contre la localité de Pelkum occupée par des unités de l'armée rouge et où le cimetière fut le théatre du dernier acte de cette opération. Le nombre des morts parmi les "insurgés" est estimé à 300. De fait, on a dénombré 98 morts rien que dans une fosse commune à proximité et le maire d'une commune voisine fait allusion à 136 blessés admis dans son hopital. Dans une lettre datée du 2 avril,(110) notre étudiant Max Zeller raconte ses exploits à Pelkum. "Je suis à nouveau dans ma compagnie. C'est hier dans la matinée que je l'ai rejointe et nous avons donné notre premier assaut à une heure de l'après-midi. Si je ne vous écrivais pas tout, vous diriez que ce sont des mensonges. On ne fait absolument pas de quartier. Nous abattons même les blessés. L'enthousiasme est ma-

ginifique, presque incroyable. Notre bataillon a deux morts, les rouges 200 à 300. Tout ce qui nous tombe sous la main est liquidé à coups de crosses avant de recevoir une dernière balle. Pendant les combats, j'avais beaucoup pensé au service A de l'hôpital. Cela vient de ce que nous avons aussi fusillé dix infirmières des rouges, chacune portait un pistolet sur elle. C'est avec joie que nous avons tiré sur ces bonnes femmes, comme elles ont pleuré et imploré qu'on leur laisse la vie sauve ! rien ! quiconque est pris les armes à la main, est notre ennemi et il faut qu'il en soit convaincu. Pendant la guerre, nous avons été plus humain avec les Français. Que se passe-t-il à l'Hôpital ? Ici, la population nous donne tout ce qu'on veut, dans les cafés, on nous sert gratuitement, souvent à 2o ou 30 hommes."(111)

Cet acharnement qui rendit les combats plus meurtriers relativement que ceux menés sur le front au cours de la guerre s'explique sans doute par la liberté laissée à ces jeunes gens à qui on expliquait qu'il n'y avait plus de citoyens allemands mais seulement des bolcheviques et qu'il fallait les éliminer ; mais aussi par la déception après l'attente d'instants décisifs : ils firent payer cher aux ouvriers, insurgés ou non, l'échec de leur entreprise.

La suite de ces événements devait du reste laisser nos jeunes activistes dans le plus grand désarroi. Le résultat le plus clair de leurs exploits fut le renforcement des positions des partis bourgeois, précisément de ceux qui, alliés aux sociaux-démocrates, avaient donné à l'état de Weimar ses institutions et son statut international dépendant et humiliant Ils avaient consolidé le régime des usurpateurs. Sans doute à l'issue des élections de juin 1920, l'ancienne "coalition de Weimar" ne possédait plus la majorité dans le nouveau Reichstag et les sociaux-démocrates qui avaient perdu près de la moitié de leurs voix par rapport à 1919 et ne représentaient plus l'allié nécessaire, étaient exclus du nouveau gouvernement ; mais la composition du cabinet était caractéristique de l'évolution du régime : il ne comprenait que des représen-

tants des partis bourgeois du centre (Zentrum, DDP) auxquels s'associaient pour la première fois des représentants de la droite modérée (DVP) et des "techniciens" (dont un membre du comité directeur de l'association patronale 'Reichsverband der deutschen Industrie', Walther Simons). Et ce nouveau gouvernement allait, comme les précédents, appliquer le Traité de Versailles.

L'objectif était donc toujours clairement défini pour Ernst von Salomon : c'était toujours la révolution nationale. Mais, à la suite de l'échec du putsch, il fallait adopter d'autres formes de lutte. Alors qu'il était retenu prisonnier par les ouvriers armés à Harburg, il avait eu avec Wuth son lieutenant et camarade de combat, une conversation sur ce sujet :"plus j'y réfléchis, plus je sais avec certitude que notre combat n'est pas terminé. Mais je sais aussi que jusqu'à présent notre échec était inévitable. Nous ne serons plus jamais engagés comme troupe. Maintenant, chacun doit individuellement mener son porpre combat. Que feras-tu,Wuth ?" (112) Comme Wuth lui répondit qu'il pensait s'installer avec quelques camarades sur un lopin de terre et devenir paysan, Ernst von Salomon affirma qu'ilne trouverait jamais le repos, car finalement il n'y avait eu aucun changement dans le personnel politique dirigeant ni dans les forces sociales qui jouaient un rôle déterminant. L'activisme allait prendre d'autres formes, celles du terrorisme individuel afin de paralyser l'action du pouvoir bourgeois pour le discréditer en montrant son impuissance et afin de frapper ses chefs au moyen d'attentats destinés à intimider ceux qui les soutenaient et à provoquer le chaos.

x l'expérience de la défaite pour l'activisme révolutionnaire et ses conséquences.

Paradoxalement, l'activisme révolutionnaire tira une conclusion radicalement opposée de son écrasement, à savoir la nécessité de constituer des structures armées plus efficaces pour disposer de la seule force capable de renverser l'ordre établi. A la fin du roman de Hans Marchwitza, "Sturm

auf Essen", le grand Zermack, l'un des chefs locaux de l'armée rouge, ne se faisait aucune illusion surles chances de succès d'un mouvement révolutionnaire si on ne recourait pas à ce moyen.(113) Bien loin d'avoir compris les dangers de soulèvements locaux, face à un appareil d'état qui disposait de structures militaires puissantes et réorganisées, certains éléments révolutionnaires, dont Ernst Däumig dans l'USPD qui avait maintenu au cours de l'année 1919 l'existence d'une organisation militaire clandestine, continuaient à croire à la possibilité de réussir un coup de main armé sur le pouvoir politique. A l'intérieur même du KPD, on préparait la création d'un appareil militaire clandestin surlequel on pourrait s'appuyer pour une opération de ce type. En attendant, l'activisme révolutionnaire ne semblait pas avoir perdu de sa virulence, bien au contraire, malgré la sévère défaite qu'il avait subie et la répression qui s'abattit sur lui. Les raisons de cette attitude n'étaient pas à chercher seulement dans le désir de prendre une revanche.

Il y eut d'abord le renforcement de la tendance antiparlementaire et aventuriste influencée encore par l'anarcho-syndicalisme et l'attachement aux conseils ouvriers comme seule forme d'organisation du pouvoir révolutionnaire. Cette tendance devait se constituer en parti, le KAPD, au mois d'août 1920. Ces éléments gauchistes qui avaient joué un rôle important dans les trois régions où la riposte au putsch de Kapp fut la plus vive (Allemagne centrale, Grand-Berlin, bassin de la Ruhr) croyaient encore à la possibilité d'un soulèvement armé comme l'illustre la tentative de mars 1921, la "Märzaktion", qui fut le plus pur produit de l'activisme et de l'aventurisme dans sa spontanéité, son isolement et par le rôle que jouèrent des individualités comme Max Hölz.

Il y eut ensuite les différentes expériences jugées désastreuses de compromis entre le mouvement ouvrier et le pouvoir (suspension de la grève générale contre le putsch de Kapp, accords locaux entre militaires et comités d'action révolutionnaires qui renforcèrent la position des militaires ou les ti-

rèrent d'une impasse, comme certains épisodes racontés par Otto Gotsche, départ organisé des responsables du putsch de Kapp de lacapitale, accords de Bielefeld dans la Ruhr, etc.) Les conclusions que purent tirer de ces compromis les éléments les plus extrêmistes du mouvement ouvrier furent que toutes les discussions en vue de compromis équivalaient à autant de trahisons, de coups de poignard portés dans le dos à la révolution puisque de toute évidence ces négociations n'étaient destinées qu'à faire gagner du temps lorsque le rapport de forces tendait à devenir défavorable au pourvoir et que l'appareil d'état n'était pas décidé à respecter les compromis auxquelles elles aboutissaient et qui n'avaient d'autre but que de désarmer le prolétariat. Les conséquences de ces compromis - la répression brutale par la Reichswehr et l'influence croissante qu'elle prenait dans l'état, - justifièrent encore une fois deux attitudes caractéristiques des compurtements activistes en milieu ouvrier : la défiance à l'égard des représentants des masses délégués par elles pour participer à des discussions avec le pouvoir, donc suspects de compromissions avec celui-ci, et le refus de s'engager dans de telles discussions qui de toutes façons n'aboutissaient qu'à l'affaiblissement des positions révolutionnaires.

Au-delà de la thèse constante de l'activisme révolutionnaire "discussion = compromis = trahison", il y eut enfin une réactivation des controverses sur la question de la participation au système parlementaire lui-même, donc réactivation d'un troisième constante des comportements politiques de l'activisme. En effet la réussite provisoire du putsch et la fuite du gouvernement légal prouvaient au moins trois choses : d'abord la faillite du régime parlementaire incapable de faire front, ensuite la faillitede la politique adoptée par Noske à l'égard des militaires, enfin la nécessité de trouver d'autres soutiens que ceux choisis depuis plus d'un an par la "coalition de Weimar". Or, les syndicats s'étant avérés les seuls éléments sur lesquels la république pouvait compter avec le succès de la grève générale, l'idée de la constitution d'un gouvernement ouvrier pour remplacer l'équi-

pe Bauer-Noske avait de rapides progrès dans les organisations de gauche entre le 18 et le 26 mars. L'échec de cette entreprise avec la constitution le 27 mars d'un nouveau gouvernement de coalition SPD-Zentrum puis le résultat des élections du 6 juin qui consolidait les partis bourgeois donc rendait illusoire tout recours parlementaire, expliquèrent le regain d'intérêt pour la doctrine et la pratique des conseils lors du mouvement de mars 1921 qui reposa pour l'essentiel sur la constitution de comités d'actions locaux et d'entreprise.

Si l'activisme révolutionnaire songeait donc à se réorganiser sur des bases permanentes, l'année 1920 voyait en attendant la consolidation du pouvoir bourgeois. Cette consolidation était symbolisée par cette courte scène que décrit Ernst Toller dans ses "Briefe aus dem Gefängnis" racontant son transfert en juillet 1920 dans une autre prison où il devait purger sa peine pour saparticipation à la république des conseils de Munich, il écrivait à Tessa :"C'est sous les regards des bourgeois gros et gras qui souriaient avec la satisfaction qu'ils éprouveraient au zoo en contemplant, avides de sensations, des bêtes sauvages dans leur cage sûre, et accompagné de leurs sarcasmes que je quittais Neuburg pour revenir dans mon 'buen retiro'." (114)

Les participants aux luttes contre-révolutionnaires avaient remis leurs uniformes dans les placards, le travail reprenait dans les usines ; mais dans les deux camps qui s'étaient affrontés au cours des opérations de guerre civile du printemps, l'apaisement était loin d'être acquis. Si Ernst von Salomon pensait déjà à d'autres formes solitaires de combat, dirigées cette fois contre les représentants de l'ordre bourgeois, certains soldats de l'armée rouge de la Ruhr n'avaient plus confiance qu'en leur fusil.

Plus que jamais une nouvelle attente commençait pour les uns et pour les autres, pour tous ceux qui aspiraient à un changement radical et qui avaient été soit bernés soit écrasés, le recours à l'action directe semblait la seule issue face au parlementarisme bourgeois triomphant.

3/ Le vécu de la grande crise de 1923.

Cette attente dura pour les uns et les autres, entrecoupée d'actions isolées, jusqu'à la grande crise de 1923 qui se caractérisa par le retour généralisé à des formes d'activisme collectif : tentatives de putsch, préparation de soulèvements armées avec militarisation des organisations politiques, réactions collectives violentes à des entreprises de l'adversaire au nom de la légitime défense, interventions non moins brutales des forces de l'ordre.

Nous avons décrit dans notre première partie, à partir des témoignages constituant notre corpus, ce que fut cette multiple émergence des activismes au cours de cette année, qui fut pour le régime républicain depuis qu'il existait la période la plus critique pour sa survie. Comment peut-on expliquer cette réactivation des comportements activistes? Il semble qu'il y ait eu deux facteurs dans cette réactivation : d'une part un regain de faveur des comportements activistes qui semblèrent gagner l'adhésion d'individus ou de groupes jusqu'alors étrangers à eux ; d'autre part, une série d'événements vécus par les individus et la collectivité comme des catastrophes au point que le recours à la violence semblait être la seule issue possible.

a) l'évolution des mentalités politiques et la force attractive de comportements activistes.

Si l'on observe l'évolution des mentalités au cours des années 1920 à 1923, on constate aussi bien dans les milieux révolutionnaires que contre-révolutionnaires, qu'à la résignation passagère qui fit suite à l'échec de 1920, fit place une disponibilité croissante pour des comportements activistes qui semble avoir affecté progressivement des catégories d'individus jusqu'alors peu concernés.

Des organisations nouvelles d'inspiration nationaliste et de tendance activiste se constituèrent en effet auxquelles adhérèrent des jeunes qui n'avaient pas connu l'expérience du front. Parmi elles, on peut citer la "schwarze Reichswehr"

dans laquelle s'enrôla le jeune Richard Scheringer, le"Bund Oberland" en Bavière, successeur du corps franc du même nom dans lequel le jeune Bodo Uhse fit ses premières expériences de participation aux événements politiques ou le "Jungdeutscher Orden" dont les parades arrogantes dans les villes industrielles constituaient selon Otto Gotsche dans "Märzstürme" un défi à la population ouvrière. Ainsi vinrent s'ajouter aux anciens - c'est à dire à la tranche d'aĝe de 22 à 23 ans, reliquat de la génération du front -, des adolescents qui voulurent eux aussi se mettre au service de la cause nationale. Parfois même, cette adhésion correspondait à une politisation du traditionnel conflit de générations : tel était le cas que Hanns Johst voulut exemplaire dans sa pièce "Schlageter", le jeune August Schneider, fils d'un "Regierungspräsident" social-démocrate, voulut participer aux opérations de commando contre les troupes d'occupation françaises dans la Ruhr aux côtés des ainés qui avaient vécu la Grande Guerre et les luttes contre la révolution.

Le mouvement ouvrier révolutionnaire trouva quant à lui une partie de la jeunesse ouvrière disponible pour s'engager aux côtés des"vétérans" de la révolution dans la préparation de nouvelles luttes. Comme nous l'avons vu dans notre première partie, c'est sur cette fraction de la jeunesse qui dans sa grande majorité n'avait pas connu la Grande Guerre, que s'appuya l'appareil militaire clandestin du KPD pour constituer ses futurs groupes d'assaut. Dans les deux cas, il s'agissait d'individus jeunes qui n'acceptaient pas le monde désespérant ou incompréhensible dans lequel ils étaient condamnés à vivre.

Mais cette disponibilité pour des comportements activistes s'étendit aussi à des groupes sociaux qui étaient jusqu'alors restés relativement à l'écart de l'agitation. Des petits bourgeois, naguère partisans de l'ordre, rejoignaient progressivement les rangs de l'activisme contre-révolutionnaire et constituaient les premiers éléments d'une base de masse d'un mouvement fasciste naissant, tandis que dans la classe ouvrière s'organisaient des formes de riposte à

ce mouvement qui se situaient en dehors des cadres parlementaires.

La marche sur Rome de Mussolini et la prise du pouvoir par les chemises noires le 20 octobre 1922 pouvaient être un encouragement à la constitution d'un mouvement de masse contre-révolutionnaire dont l'action se déroulerait en dehors des cadres constitutionnels sans adopter forcément le modèle du putsch militaire. Le mouvement fasciste italien avait prouvé son efficacité dans la conquête du pouvoir par l'action directe face à une crise aux multiples aspects. Il avait su regrouper les classes moyennes lasses du désordre et animées d'un nationalisme ardent mais aussi rallier une partie non négligeable de la classe ouvrière dont l'anticapitalisme sommaire ne se satisfaisait pas en période de chômage et de dépéression des affrontements idéologiques entres socialistes et communistes. Le fascisme italien faisait déjà figure de modèle pour ceux qui étaient atteints de plein fouet par la détérioration de la situation économique en Allemagne et qui vivaient avec l'occupation de laRuhr par les troupes franco-belges une nouvelle humiliation infligée à leur pays.

De fait, on assistait à la constitution d'un mouvement contre-révolutionnaire aux assises de masse assez larges qui ne se limitait pas au NSDAP bavarois d'Adolf Hitler dont les progrès rapides étaient suivis par les grands journaux du Reich[115] et commençaient à intéresser certains industriels. Dans le Nord aussi, ce jeune mouvement fasciste s'appuyait sur un nouveau parti né d'une scission au sein du DNVP, le "deutsch-völkische Freiheitspartei" (DVFP) et fondé le 16 décembre 1922.[116] En liaison avec les projets munichois de Hitler et Ludendorff, il préparait lui aussi un putsch contre le "système" de Weimar et une marche convergeante sur Berlin.

La gauche révolutionnaire avait perçu le danger que représentait la montée de ce mouvement fasciste: dès le mois de décembre 1922, au 4ème congrès du Komintern, Karl Rade le dénonçait car il risquait d'attirer à lui non seulement une partie de la petite bourgeoisie victime de l'exploitation

capitaliste mais aussi, par ses slogans démagogiques, une partie non négligeable de la classe ouvrière en proie au doute. C'est pour répondre à ce danger que se constiuèrent les "centuries prolétariennes" autant comme fer de lance du mouvement ouvrier révolutionnaire que comme groupes d'auto-défense prolétarienne et antifasciste, notamment dans la Ruhr en riposte à l'arrivée de commandos nationalistes considérés comme l'avant-garde du fascisme munichois. C'est aussi dans cette perspective que fut créé un comité antifasciste sous la présidence de Clara Zetkin et que le 29 juillet 1923 fut déclaré "grande journée antifasciste" sur tout le territcire allemand. Des centaines de milliers de manifestants dans de nombreuses villes affirmèrent ainsi qu'ils étaient prêts à la riposte contre la montée du fascisme mais aussi qu'ils exigeaient une autre politique que celle pratiquée par le gouvernement Cuno.(118)

Ainsi semblait se préparer un affrontement violent entre forces révolutionnaires et forces contre-révolutionnaires qui rassemblaient des foules de plus en plus nombreuses à la faveur d'une conjoncture fort complexe qui fut perçue dansles deux camps comme sans autre issue que la lutte ouverte, dans la rue.

b) une conjoncture politique et économique perçue comme exigeant des solutions radicales et violentes.

Pour comprendre la force attractive des comportements activistes et le climat de guerre civile latente qui en résulta, il faut rappeler brièvement ce que fut cette année 1923. Ce fut d'abord une année qui débuta par une profonde crise du sentiment national bafoué par l'occupation de la Ruhr. Cette mesure fut vécue comme une humiliation d'autant plus forte que la guerre s'était achevée depuis plus de quatre ans, et les tentatives des séparatistes rhénans ne firent qu'exacerber les passions nationalistes. Ce fut ensuite une année qui vit se développer une crise économique sans précédent dans l'histoire des économies modernes avec l'inflation galopante.

Ce fut enfin une année marquée par une grave crise politique à l'intérieur même du pays qui se manifesta aussi bien par l'incapacité des gouvernants à maitriser les problèmes économiques que par les divergences en matière de stratégie et de tactique au sein du mouvement ouvrier, divergences qui ne purent que favoriser un renouveau de l'aventurisme révolutionnaire et de la tentation du putschisme.

x l'humiliation provoquée par l'occupation de la Ruhr : une nouvelle crise aiguë du sentiment national aux multiples répercussions.

On sait que le gouvernement français avait décidé l'occupation de la Ruhr le 11 janvier 1923 pour répliquer aux retards de certaines livraisons au titre des réparations mais aussi pour imposer ses projets de réorganisation de l'industrie lourde en Allemagne et en France.(119) Cette intervention militaire qui soumit la région et les populations de la Ruhr à un régime brutal d'occupation permit alors à une agitation nationaliste de se déchainer contre la France ce qui constituait naturellement un terrain favorable aux menées contre-révolutionnaires à l'intérieur et à une réactivation des tendances activistes derrière le paravent commode de la défense de la patrie humiliée.

Il ne faut donc pas s'étonner si la "résistance passive" décrétée par le gouvernement Cuno se transforma assez rapidement en résistance active notamment par l'organisation d'attentats contre les infrastructures routières et ferroviè-res et contre les personnels d'occupation. Les partisans de la politique du pire laissèrent affluer plus ou moins clandestinement dans le bassin de la Ruhr lesactivistes nationalistes au passé jalonné par les luttes dans les corps francs, dans le Baltikum, en Haute-Silésie. Ils pensaient ainsi créer une situation irréversible leur permettant, à la faveur de cette lutte"nationale", de constituer des organisations de masse de type fasciste capables de liquider les acquits de la révolution (droits sociaux, régime parlementaire, etc..) et de renforcer les effectifs de la "schwarze Reichswehr" qui

pourrait bientôt peut-être faire pression sur les Alliés.

Les différents aspects de cette situation sont présentés avec netteté dans la pièce de Hanns Johst "Schlageter". C'est d'abord la reconstitution de l'ancienne camaraderie des fronts de laGrande Guerre et de l'immédiat après-guerre, Les naufragés de la paix qui végétaient dans l'ombre ou tentaient comme Schlageter et son ami Thiemann de s'insérer dans la société bourgeoise par des études universitaires, se retrouvèrent soudain : Hausser et Übernitz, ces anciens officiers qui évoquaient leurs itinéraires identiques (Baltikum, Haute-Silésie), le baron von Redwitz que sa vie aventureuse avait éloigné de son domicile depuis 1916, Peter, l'ancien ordonnance du lieutenant Schlageter qui avait su le retrouver à temps pour reprendre la lutte avec lui. D'anciens réseaux renaissaient, des mots d'ordre circulaient, dans une semi-clandestinité, on préparait la reprise de la lutte contre les Français. A Schlageter qui s'étonnait de le voir soudain réapparaitre, son ancien ordonnance répondit qu'il l'avait recherché dans plusieurs villes auprès d'anciens camarades du front avant d'obtenir son adresse. Un ancien camarade lui avait dit que "quelque chose semblait se préparer car beaucoup d'anciennes connaissances affluaient ici avec sac tyrolien, guêtres et trench-coat" (120) et il était parti pour reprendre le combat.

Mais dans un premier temps, Leo Schlageter ne perçut pas la nécessité de cette action contre les Français. Übernitz, le baroudeur, ne voulait créer que le désordre pour faire surgir du chaos des situations nouvelles : il savait de source sûre que les Français allaient dans les jours prochains occuper la Ruhr et que le gouvernement allait proclamer la résistance passive. Il était partisan "d'activer un peu ce passif" et Hausser, son compagnon, voyait déjà en imagination un pont sauter, une écluse s'ouvrir brutalement, et une voie de chemin de fer "se tordre de rire".(121) Schlageter considérait en revanche que la priorité absolue était une action résolue à l'intérieur : rappelant à ses camarades

quelle avait été l'attitude du gouvernement de Berlin en 1919 à l'égard des corps francs du Baltikum, de quelles diffamations ils avaient été l'objet par la suite, il pensait que l'action directe et immédiate contre les Français était dangereuse : sans disposer de l'appui constant et sûr du gouvernement, ils seraient dans la même situation que précédemment. L'action prioritaire devait donc être dirigée contre le gouvernement de Berlin :"nous ne pouvons continuer ainsi, nous gaspillons notre poudre là où elle n'a que faire. d'abord action à l'intérieur, puis action à l'extérieur." Comme Hausser s'interrogeait sur le sens de cette "action à l'intérieur", Schlageter s'expliquait :"collons au mur ceux qui depuis 1918 rêvent de fraternité mondiale ! faisons sauter les parlements pour que naisse le Reich !" et il précisait sa pensée en disant à Übernitz :"d'abord un véritable gouvernement allemand, ensuite nous pourrons mettre des fourmis dans les culottes des Français."(122

Mais progressivement, il comprit que le sursaut national pouvait renverser l'ordre des priorités et créer les conditions d'un changement à l'intérieur : l'exploitation de la situation internationale permettrait la révolution nationale. Au général X qui apparait dans la pièce sous le titre d'Excellence, et qui lui demandait s'il était possible d'exploiter les pressions de la France dans un sens révolutionnaire en politique intérieure, il répondit :"je pense que ce qui fut juste pour les marxistes en 1918 sous la pression des puissances ennemies, devrait aussi être juste pour les éléments nationaux aujourd'hui sous la pression des mêmes puissances. Nous avons le droit - le Français nous le donne par l'occupation - de nous soulever et de dire : la compréhension mutuelle, la fraternisation au sens de l'Internationale s'avèrent nêtre que des dupereis, donc il nous faut un gouvernement radicalement national ! envoyons au diable le système de novembre !" Et à l'Excellence qui s'interrogeait, "donc, c'est la marche sur Berlin ?" il répondait :"les deux, activons la résistance à l'ouest et ensuite, l'Allemagne réveillée s'emparera du pouvoir."(123) Ce discours s'inscrivait donc dans une perspective claire : en fouettant le sentiment national, il

fallait provoquer le réveil du peuple allemand et créer une situation telle - notamment parles réactions de l'occupant que la "révolution nationale" soit inéluctable, - c'est à dire ce que souhaitaient certains milieux proches du gouvernement Cuno. La crise nationale permettrait de liquider ce qui restait de la révolution de novembre.

L'impact de la crise fut tel que se rallièrent à cette stratégie, plus ou moins consciemment, non seulement les vétérans de l'activisme contre-révolutionnaire mais aussi des jeunes gens non encore engagés politiquement qui pouvaient devenir la base de masse d'un mouvement fasciste à la faveur de cette crise, comme le jeune August Schneider. Celui-ci était le fils de l'ancien contremaitre membre du SPD devenu à la faveur de la révolution "Regierungspräsident", mais pour lui l'idéal de son père, lalutte de classes, le socialisme, l'Internationale appartenaient au passé, ils avaient représenté des étapes historiques nécessaires mais devaient céder la place à l'idéal d'une communauté nationale, de cette "Volksgemeinschaft" qui allait naître de la lutte commune de tous les Allemands contre les Français, lorsque la résistance passive se transformerait en soulèvement national.

A son père qui proclamait son attachement à l'Allemagne telle qu'elle était, pour laquelle il avait combattu pendant quatre ans sur le front et pour qui Schlageter n'était que l'un des "derniers aventuriers, fanatiques, incendiaires et bandits de la Grande Guerre qui devaient être éliminés par le fer et le feu", il répliqua "non ! je te le dis, moi, je n'ai aucune idée de ce qu'on pu être la bataille dans les tranchées, les tirs de barrage, les lance-flammes et les tanks. Nous qui nous sommes ralliés à Schlageter, nous ne nous sommes pas ralliés à lui parce qu'il est le dernier soldat de la Grande Guerre, mais parce qu'il est le premier soldat du Troisième Reich."(124) Cette crise nationale semblait lui fournir l'occasion d'oeuvrer au renouveau de l'Allemagne, c'est pourquoi il s'engagea totalement aux côtés de Schlageter : sa participation à l'action de sabotage qui valut à ce dernier

d'être fusillé par les Français, lui valut à lui-même d'être condamné dans la pièce de Hanns Johst aux travaux forcés à perpétuité.

Tandis que l'activisme contre-révolutionnaire trouvait, à partir de cette crise nationale, un nouveau champ d'action et connaissait un regain notable, la fraction révolutionnaire de la classe ouvrière se radicalisait de façon sensible en fonction de cette même crise nationale.

Dans l'immédiat, le regain d'activité de groupes activistes contre-révolutionnaires et leur nouvelle audience auprès de ceux pour qui ils incarnaient la lutte au service de la"cause nationale"inquiétait dirigeants et adhérents du KPD. La constitution rapide de centuries prolétariennes au printemps de 1923 répondait au désir de créer partout des groupes d'auto-défense de la classe ouvrière prêts à la riposte contre toute tentative fasciste visant les manifestations organisées par le mouvement ouvrier ou les locaux de celui-ci. Cet aspect de leur mission est notamment expliqué dans le roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" par Max Lademann aux jeunes militants communistes réunis autour de Karl Tiedt et Fritz Gretschke.(125) C'est dans ce cadre qu'elles intervinrent contre la manifestation jugée provocatrice que le "Stahlhelm" organisa à Eisleben au cours de l'été. De sévères affrontements dans les rues de la ville et dans les environs immédiats marquèrent la riposte ouvrière.

On comprend donc le sens de la démonstration de force de ces groupes d'auto-défense révolutionnaires le 1er mai 1923 et dans d'autres grandes villes : ces groupes militarisés y précédèrent les cortèges de travailleurs. Mais les centuries prolétariennes les plus nombreuses se constituèrent dans le bassin de la Ruhr, précisément là où l'aile gauche du KPD attachée à sa ligne "d'offensive révolutionnaire" avait une position dominante et où le regain d'activité des groupes activistes nationalistes était le plus fort. Leur action y fut à l'origine d'incidents violents aussi bien avec la police allemande qu'avec les troupes d'occupation française, les conditions particulières favorisant les tentatives de passer à

l'action directe au plan local ou régional.

Mais au-delà de cette préoccupation immédiate, le mouvement ouvrier révolutionnaire fut conduit à une réflexion plus profonde sur les répercussions possibles des événements de la Ruhr, et notamment de l'exécution de Leo Schlageter. Il était en effet évident que la vague d'indignation nationaliste qui suivit cette exécution risquait de détourner une partie non négligeable de la classe ouvrière de ses objectifs révolutionnaires propres, le souvenir de la politique d'union sacrée pour défendre la patrie menacée en 1914 n'était pas effacé des mémoires.

Cette crainte était ressentie par les militants ouvriers selon Otto Gotsche qui écrit dans "Märzstürme" : dès l'occupation de la Ruhr, "ce fut l'ouverture brutale dans les journaux locaux de toutes tendances d'une campagne d'information sur les événements qui avaient pour théâtre le champ de bataille du Rhin et de la Ruhr. Ce que le peuple allemand avait vécu à peine dix ans plus tôt lors du déclenchement de la Grande Guerre, se reproduisait à présent... A longueur de colonnes, les journaux racontaient les atrocités des Français, dénonçaient la'honte noire'. Et les milieux chauvins de Paris ne ménageaient pas leur peine pour fournir aux politiciens berlinois partisans de la revanche la matière quotidienne de leurs titres. Les gens se souvenaient en frissonnant des puits empoisonnés et des innombrables espions du mois d'août 1914."(126)

Les événements dont les usines Krupp d'Essen furent le théâtre à la veille de Pâques semblaient confirmer ces craintes. Les troupes d'occupation avaient tiré àla mitrailleuse dans la masse des ouvriers qui voulaient empêcher la réquisition de camions à l'intérieur de l'usine. Cette fusillade était en liaison directe avec l'hystérie nationaliste et Fritz Grestschke songeait :"si les travailleurs ne l'empêchent pas, il ne pourra pas en être autrement. Hindenburg lance des appels dans ce sens, et Cuno, et Ebert - résistance passive, résistance passive ! ils excitent l'opinion publique. Cuno

a dit que le peuple allemand uni est en deuil, sur le Rhin et la Ruhr, dressé contre l'ennemi héréditaire."(127)

La propagande des milieux nationalistes risquait donc de lancer les masses dans des actions irréfléchies au nom de la défense de la nation, leur faisant ainsi perdre de vue que l'ennemi était le même à Berlin et sur la Ruhr, les grands groupes capitalistes. C'est pour éviter de commettre ce qu'il considérait comme l'erreur fondamentale de la social-démocratie en 1914, la politique d'union sacrée, que le KPD adopta une attitude résolument combative face au pouvoir de Berlin qui culmina dans les grandes grèves de l'été dont l'objectif était la chute du gouvernement Cuno et la constitution d'un gouvernement "ouvrier". Cette désignation sans équivoque de l'ennemi à combattre était d'autant plus nécessaire que des couches sociales jusque là fort réticentes à toute action directe se laissaient gagner par les passions nationalistes et risquaient de rejoindre le mouvement fasciste naissant. C'est pourquoi il fallait tenter de récupérer au profit du mouvement ouvrier révolutionnaire les énergies libérées dans les classes moyennes par le sursaut de nationalisme qui les agitait. C'est ce qu'entreprit de faire Karl Radek avec son célèbre discours sur Leo Schlageter du 20 juin 1923.(128)

La conséquence directe de ce discours fut un appel à la lutte du prolétariat révolutionnaire contre l'ennemi qui était le même à Berlin et sur la Ruhr. L'aggravation rapide de la situation économique ne pouvait du reste qu'inciter les éléments les plus radicaux de la classe ouvrière à prévoir des formes d'action directe au-delà des mécanismes de la démocratie parlementaire : les préparatifs dans ce sens s'engageaient avec la multiplication du nombre des centuries prolétariennes dont le but n'étaient plus seulement de se défendre contre les menées fascistes éventuelles mais de déclencher un processus révolutionnaire. Comme le signalait Max Lademann dans le roman d'Otto Gotsche, la constitution de ces milices ouvrières répondait à présent à "des motifs plus importants" que l'autodéfense, il fallait commencer, dans l'illégalité, à tout pré-

voir pour leur armement.(129)

Mais ce fut au début de l'automne que la crise provoquée par le statut international de l'Allemagne sembla atteindre son point culminant. L'impasse était totale après plus de huit mois de résistance passive assortie d'actes de violence, la France n'avait pas cédé. On sait que le gouvernement de Berlin rapportait le 26 septembre le mot d'ordre de "résistance passive" et le lendemain, le président du Reich Friedrich Ebert, décrétait l'état d'exception et transférait l'exercice du pouvoir exécutif au ministre de la Reichswehr, donc en fait à l'armée et à son chef, le général von Seeckt, en prévision de troubles éventuels. Certains crurent alors le moment venu de s'insurger contre ce qu'ils considéraient comme une trahison de la nation, notamment le commandant Buchrucker et ses groupes de la "schwarze Reichswehr"de Küstrin ou Adolf Hitler et son NSDAP pour qui l'abandon de la politique de résistance passive dans la Ruhr n'était que la preuve supplémentaire de la faillite totale du "système de novembre".

Certains jeunes gens se laissèrent entrainer dans ce mouvement de révolte. Sous le coup de l'atmosphère fièvreuse provoquée par cette série d'événements et par l'agitation développée par la propagande, ils se rallièrent aux organisations qui semblaient promettre le renversement du"système de novembre". Bodo Uhse se retrouva ainsi avec ses camarades du Bund Oberland aux côtés des groupes nationalistes et fascisants à Nuremberg pour le "deutscher Tag", cette mobilisation générale contre l'état de Weimar qui répondait dans une certaine mesure à la journée antifasciste qui deux mois plus tôt avait rassemblé les éléments les plus actifs de la classe ouvrière mais préparait aussi ce qui devait être la "marche sur Berlin". Il était prêt comme eux à obéir à l'ordre qui n'allait pas manquer d'être donné. Cette crise nationale d'une ampleur sans précédent depuis la fin de la guerre plaçait l'Allemagne dans une situation de guerre civile larvée : tout allait se jouer dans les semaines suivantes en dehors des règles de l'état de Weimar et contre lui.

Ce réflexe d'auto-défense aux deux extrêmes de

l'échiquier politique allemand était une des conditions essentielles de l'émergence de l'activisme : il devait jouer à plein lorsque le séparatisme rhénan sembla vouloir tirer ses propres conclusions de la situation créée par l'échec de la "résistance passive". Comme nous l'avons déjà vu,(130) la lutte contre le séparatisme avait été pour le jeune Richard Scheringer la première étape de son engagement politique avec les différents attentatsperpétrés contre les journaux d'inspiration séparatiste. Les menées de ces milieux ne pouvaient que susciter en effet la colère de tous ceux qui vivaient au plus profond d'eux-mêmes la crise nationale. Chacun chercha le moyen de s'y opposer directement. Richard Scheringer devait rejoindre la "schwarze Reichswehr" tandis que d'autres s'attaquèrent directement aux leaders séparatistes. C'est ainsi que Smeets, l'un des chefs du mouvement à Cologne, avait déjà été victime le 17 mars 1923 d'un attentat nationaliste. Ces menées devaient aussi provoquer une réaction violente des éléments les plus actifs du mouvement ouvrier en Rhénanie. Ce fut alors l'action résolue des communistes à Düsseldorf le 30septembre lorsque ces séparatistes voulurent y proclmaer une république rhénane. Ils empêchèrent l'arrivée des trains spéciaux qui devaient amener les partisans de cette république et des groupes d'ouvriers armés dispersèrent sous la conduite de Walter Stoecker ceux qui avaient pu se réunir malgré tout sur l'esplanade prévue pour le rassemblement. Il s'agissait là d'une action de type révolutionnaire visant à empêcher la constitution d'un état de type conservateur dont la raison d'être aurait été de préserver l'existence de certains monopoles bancaires et industriel devant la montée d'un péril révolutionnaire.

Mais l'activisme contre-révolutionnaire intervint de façon encore plus brutale à l'encontre des groupes dirigeants du séparatisme. A Aix-la-Chapelle, Wiesbaden, Coblence, dans l'Eifel, des républiques indépendantes avaient été proclamées dans les derniers jours d'octobre. Elles durent faire face aux interventions rapides et expéditives des milieux activistes nationalistes. Mais c'est dans le Palati-

nat où une "république palatine" avait été proclamée que se produisirent les événements les plus graves : l'assassinat de Joseph Heinz-Orbis à Spire le 9 janvier 1924 et la liquidation de 15 chefs séparatistes dans l'hôtel de ville de Pirmasens le 12 février auquel des commandos d'activistes nationalistes avaient mis le feu après l'avoir cerné et tenté de le prendre d'assaut.

Si la crise nationale avait pu atteindre en 1923 c niveau paroxystique, c'est cependant moins à cause des implications qu'elle pouvait avoir pour le sentiment national blessé que parce qu'elle coïncidait avec une crise économique san précédent qui ébranlait fondamentalement toute sécurité matérielle des individus et semblait illustrer l'incapacité des milieux économiques et politiques dirigeants à maîtriser certains mécanismes en même temps que leur leur désir de profite au maximum des avantages qu'ils pouvaient retirer du désordre ainsi créé.

x Le vécu d'une crise économique sans précédent.

Sans entrer dans les détails d'une situation bien connue qui ne cessa d'empirer de l'automne 1922 à la fin de l'année 1923, il est bon de rappeler quelques faits qui expliquent pourquoi la plupart des couches sociales perçurent cette situation comme une absurdité monstrueuse, pourquoi elles furent plongées dans un désespoir profond, pourquoi enfin ell furent tentées par des réactions de type activiste par suite de ce traumatisme.

Car ce fut bien un traumatisme d'une ampleur inouïe que cette période om le prix d'un kilo de viande de boeuf atteignit des grandeurs qui s'exprimaient en nombres naguère réservés à l'évaluation des distances dans les espaces interplanétaires ; où il fallait se débarrasser au plus vite de la paye de la journée qu'on transportait dans une valise sinon l'argent servirait tout juste le lendemain à payer quelqu os ; où les économies amassées après des années d'effort, mar après mark, correspondaient tout juste à la somme nécessaire

à l'achat d'un timbre-poste ou d'un journal, et où le livret de caisse d'épargne, naguère objet de respect dans les familles ouvrières était accroché comme vulgaire papier dans les cabinets.(131) La conséquence directe de cette situation sans précédent qui allait bien au-delà dans les grandes villes et les régions industrielles de ce qu'avait connu la population au cours des deux dernières années de guerre, fut une dégradation généralisée de l'état sanitaire, particulièrement sensible parmi les enfants d'âge scolaire dans les quartiers ouvriers avec une recrudescence de la tuberculose et du rachitisme. A ce phénomène purement physiologique s'ajoutait une détérioration des rapports humains, la lutte pour la survie des individus provoquant la remise en question généralisée des valeurs morales propres à toute vie sociale, des liens d'amitié entre individus jusqu'au respect de la propriété d'autrui, sans parler de la solidarité de classe dans le monde ouvrier.

Dans le même temps, on assistait à un accroissement rapide du chômage : globalement on peut évaluer pour la période de novembre et décembre 1923 le nombre des chômeurs totaux à 3 millions et celui des chômeurs partiels à 3 millions également. En fait, cette période ne constitua que l'aggravation d'une situation sur le marché du travail qui avait été le résultat de la difficile reconversion à une économie de paix. L'exemple de l'ouvrier Geschke dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" est significatif : depuis sa démobilisation, il n'avait obtenu que des emplois précaires comme manoeuvre sur des chantiers éloignés de son domicile. Avec la montée de l'inflation, il fut encore une fois licencié et ne retrouva un emploi qu'au début de la période de stabilisation, mais pour le salaire dérisoire de 88 Pf. de l'heure. Dans l'intervalle, il ne vécut qu'entre le bureau de la main d'oeuvre et la petite cuisine de son logement où heureusement sa femme Marie avait du travail à domicile : elle cousait des boutons et des galons sur des vêtements pour un grand magasin(132) et assurait ainsi la survie des membres de la famille.

On comprend dans ces conditions que la classe ouvrière ait pu connaitre à cette époque un processus rapide de radicalisation : qu'il s'agisse de l'adhésion de certains éléments de plus en plus nombreux à des thèses révolutionnaires ou de sa participation à des actions de plus en plus violentes. Tandis que la stratégie traditionnelle du mouvement syndical (négociations, conventions collectives) était jugée dérisoire eu égard aux fluctuations de la monnaie et que ses appareils s'effritaient par manque de ressources financières, de nouvelles formes d'organisation apparaissaient avec la création de comités de chômeurs toujours plus nombreux et de comités de contrôle dont la mission était de promouvoir à l'échelle du quartier ou de la ville des formes d'auto-défense contre les spéculateurs et les profiteurs de l'inflation. Au milieu de l'année 1923, il existait plus de 800 de ces comités de contrôle élus par des assemblées de quartier ou d'entreprise, c'est à dire suivant un modèle typique de l'activisme révolutionnaire, en dehors des institutions légales ou traditionnelles de la vie politique. Devant la carence des pouvoirs publics, ces comités de contrôle obtenaient certaines baisses de prix par leurs pressions sur les commerçants, la distribution gratuite ou la vente à prix réduit de marchandises saisies chez les spéculateurs et même parfois le relogement d'ouvriers expulsés pour non-paiement de loyer dans des appartements vides.(133)

Dans le même temps, le paysage politique évoluait rapidement. Alors que le SPD perdait rapidement de son influence dans la classe ouvrière car il apparaissait comme trop compromis avec le système capitaliste, le KPD apparaissait comme le seul mouvement capable de mettre un terme aux agissements néfastes des capitalistes allemands. Du reste, la consolidation du pouvoir soviétique en URSS et ses premiers succès en politique intérieure conféraient une crédibilité nouvelle au modèle de restructuration de la société qu'il proposait et appliquait. Si en 1922, le SPD rassemblait encore derrière lui la majorité de la classe ouvrière, le rapport de forces avec le KPD s'était inversé de l'avis de tous les observateurs au

cours de l'été 1923. Celui-ci était à présent certainement majoritaire dans la classe ouvrière, compte tenu des résultats obtenus par ses militants lors d'élections professionnelles dans les entreprises, quelles que puissent être les conséquences des divergences au sein de ses instances dirigeantes.(134) Ce nouveau rapport de forces entre KPD et SPD permit, lors du déclenchement de la grève contre le gouvernement Cuno d'ironiser sur la dénomination même du SPD qui se qualifiait encore à l'occasion de parti des "socialistes majoritaires". Comme le rapporte Otto Gotsche dans "Märzstürme" la grève avait été votée dans une usine à une large majorité malgré les interventions répétées d'un membre du conseil central d'entreprise de la "Mansfeld AG" et du SPD. C'est alors que quelqu'un lui avait crié :"vous vous appelez bien 'socialistes majoritaires' mais vous ne l'êtes plus !"(135)

Ce renforcement d'audience du KPD allait de pair avec une augmentation sensible des effectifs du parti(136) sur la base des cellules d'entreprise, c'est à dire en dehors des cadres traditionnels de la démocratie bourgeoise dont le terrain de lutte est le bureau de vote et la circonscription électorale. On pouvait également noter une progression spectaculaire des effectifs de la jeunesse communiste qui passèrent en quelques mois de 30 000 à 70 000 ainsi que de son influence sur la jeunesse ouvrière en général, c'est à dire sur des classes d'âge appelées à l'action politique avant même qu'elles s'insèrent, par le droit de vote, dans les mécanismes de la démocratie bourgeoise, influence qui se traduisit par la participation de plusieurs centaines de milliers de jeunes à des "rassemblements" ou à des "marches" au cours du printemps et de l'été 1923.

Cette radicalisation de la classe ouvrière se manifesta dans les actions qui s'organisèrent à partir de la fin de 1922 dans les entreprises en réaction à la situation économique de plus en plus catastrophique. La tactique réformiste visant à obtenir par des négociations des avantages ponctuels sanctionnés par des accords entre "partenaires sociaux" ayant conduit la classe ouvrière dans l'impasse,

de nouveaux types de solutions et d'actions furent progressivement proposés qui s'inscrivaient dans une perspective de lutte de classes et débouchèrent sur le recours à la violence. Au cours de l'année 1922, les mouvements de grève s'étaient multipliés et avaient déjà abouti à des affrontements de plus en plus violents. Le début de cette évolution fut marqué par la grève des cheminots de février 1922 qui, de purement économique - défense du pouvoir d'achat et de l'emploi menacé - devint politique : il s'agissait de défendre le droit de grève que le gouvernement prétendait refuser à une catégorie de citoyens en vertu de l'article 48 de la Constitution. Le mouvement s'acheva sans doute sur une défaite des grévistes dont certains chefs furent arrêtés tandis que la "technische Nothilfe" était engagée pour briser le mouvement et faire redémarrer le trafic. Mais à partir de ce moment-là les mouvements de grève éclatèrent, partis de la "base", dans les secteurs les plus divers, ouvriers des centrales électriques et des usines à gaz de Berlin, ouvriers métallurgiques de l'Allemagne du Sud, etc...

Sous la pression des organisations syndicales locales ou régionales, les syndicats avaient tendance de plus en plus à devnir des organisations de lutte appelées non seulement à défendre les droits sociaux de la classe ouvrière mais également à proposer de profondes transformations des structures économiques et politiques. Cette évolution du syndicalisme apparut clairement lors du congrès des conseils d'entreprise de la fin novembre 1922. Ils proposèrent un véritable porgramme révolutionnaire qui appelait à l'action directe non seulement contre les employeurs mais aussi contre l'état de Weimar. Ce programme[137] qui prévoyait entre autres choses la distribution aux ouvriers de produits alimentaires à prix réduits, le report des charges de la fiscalité directe sur les possédants, le contrôle de la production dans les entreprises, la nationalisation des secteurs-clés de l'industrie, la dissolution des associations contre-révolutionnaires l'épuration de la Reichswehr, de la police et de la justice, devait être réalisé par un gouvernement "ouvrier" s'appuyant

sur des milices ouvrières (d'où l'accélération de la constitution des centuries prolétariennes avec une finalité différente), des conseils d'entreprise et des comités de contrôle. Ainsi réapparaissait dans ce programme-manifeste le discours activiste sur les conseils ouvriers qui remettait en question non seulement les rapports de production capitalistes mais aussi les formes d'exercice du pouvoir dans la démocratie parlementaire et le fonctionnement même des partis politiques traditionnels.

Sur cette base, au cours du printemps 1923, la situation sociale ne cessa de se tendre dans les grandes régions industrielles. Sans énumérer les nombreux affrontements qui marquèrent ces tensions, on peut néanmoins rappeler ici brièvement quelques faits caractéristiques qui contribuèrent à la définition d'une stratégie nouvelle dans le mouvement ouvrier. Car celui-ci était confronté comme nous l'avons vu à une lutte sur deux fronts qui était illustrée par la situation dans le bassin de la Ruhr : tandis que l'intervention des troupes françaises contre les ouvriers de Krupp à Essen le 31 mars coûtait la vie à 11 d'entre eux et en blessait un grand nombre dont 3 devaient succomber par la suite, l'agression de la police allemande et de groupes fascistes à Mühlheim/Ruhr le 18 avril coûtait la vie à 8 chômeurs. Quant à la grève de mai à Gelsenkirchen elle aboutit à des sanglants affrontements : les grévistes avaient pris d'assaut l'hôtel de ville le 23 et s'étaient rendus maîtres de la ville pendant plusieurs jours tandis que se reconstituaient des milices ouvrières dans la tradition de l'armée rouge de 1920.

Malgré l'échec de ces mouvements de grève, de plus en plus, les ouvriers étaient convaincus que les institutions et le personnel politique de Weimar devaient être remplacés. Incapables de lutter contre la crise économique, ils recouraient à la violence contre la classe ouvrière avec l'aide des autorités françaises, ce qui démontrait que les discours nationalistes sur la résistance à l'occupant n'étaient que des phrases. A cette violence utilisée par l'appareil d'état,

ne pouvait que répondre la violence révolutionnaire.

Dès le 15 juin, Karl Radek déclarait dans un rapport devant l'exécutif élargi de l'Internationale que la classe ouvrière allemande allait devoir combattre. Et le 20 il poursuivait dans son célèbre discours sur Leo Schlageter "quiconque tâchera à la suite des spéculateurs, des rois du fer et du charbon, de réduire en esclavage le peuple allemand, se heurtera à la résistance des ouvriers communistes". Ceux-ci répondraient à la violence par la violence.(138) Ainsi réapparaissait ce "climat de novembre" par allusion à la fermentation révolutionnaire de l'automne 1918 : il était d'abord propice au déclenchement d'une vaste grève politique contre le gouvernement Cuno puis à la préparation effective de la prise du pouvoir par la violence.

Mais dans la petite bourgeoisie et les classes moyennes, nombreux étaient ceux qui furent tentés aussi par une stratégie et une tactique activistes, dans leur révolte chaotique contre le parlementarisme en faillite, l'effondrement monétaire et leur expropriation par les grands groupes capitalistes. Faisaient partie de ces catégories sociales les petits commerçants et artisans, tous ces petits entrepreneurs qui furent rapidement ruinés par le processus inflationniste.

Et le traumatisme de la crise fut particulièrement grave pour certains d'entre eux qui avaient tenté de profiter de la situation de pénurie résultant de la guerre pour créer leur propre affaire au début des années 20. Anciens salariés ou ouvriers d'usines, ils avaient ouvert de petits commerces ou de petits ateliers, ils s'étaient établi à leur propre compte et avaient échappé au statut de prolétaire ou d'employé subalterne. Bien qu'ayant créé son affaire un peu plus tôt, Carl Brenten, l'un des personnages du roman de Willi Bredel "Verwandte und Bekannte" est l'illustration cette ascension sociale et de cette expérience de la crise. Ouvrier de la fabrique de cigares, il avait créé sa propre petite entreprise, comme au bon vieux temps des débuts de

l'ère industrielle. Mais que pouvait-il faire contre les difficultés de trésorerie nées de l'inflation et contre la concurrence des grandes fabriques ? La situation devint pour lui rapidement désespérée : "il ne pouvait surmonter le problème de l'inflation. Quand il croyait avoir gagné quelque chose, il s'avérait en y regardant de plus près, qu'il avait beaucoup perdu. Quand il avait conclu une affaire et qu'il se mettait à calculer le gain qu'il en retirerait, il constatait qu'il était obligé, pour tenir son engagement, d'ajouter de l'argent de sa poche."(139) Plus personne ne pouvait l'aider dans son entourage et il dut se résigner à voir sa femme accepter l'emploi peu prestigieux de tenancière de toilettes publiques : le ménage put ainsi compter sur des rentrées d'argent régulières. De tels individus qui avaient rompu toute attache avec la classe ouvrière organisée et qui ne comprenaient pas le malheur qui les frappait, versèrent rapidement dans un anticapitalisme primaire, terrain privilégié de l'agitation antisémite, le juif étant le spéculateur responsable de tous les maux et l'incarnation du capitalisme sans visage, ou dans un ressentiment nationaliste, les réparations étant considérées comme la cause de tous les malheurs.

Faisaient aussi partie de ces catégories sociales les fonctionnaires et employés qui, dans la société wilhelminienne avaient été les piliers de l'état et de l'ordre social. Ne disposant pas d'organisations syndicales combatives ils ne pouvaient défendre efficacement leurs droits. De plus, leur statut social passé leur interdisait pratiquement la participation à des actions revendicatives aux côtés du prolétariat industriel qu'ils considéraient non sans mépris. De la sorte, ils n'obtinrent que tardivement la possibilité de percevoir leur traitement à des intervalles plus rapprochés que les fins de mois. De plus, ils avaient été victimes d'un écrasement progressif de la hiérarchie des rémunérations, particulièrement sensible dans la fonction publique. En effet, si en 1914, le traitement d'un fonctionnaire moyen était environ le double de celui d'un petit fonctionnaire, la différence était ramenée à présent entre 30 et 50 %.(140)

On comprend dès lors que ces catégories sociales qui vécurent cette période comme celle d'un déclassement injustifié, n'aient pu s'identifier avec le régime qu'elles rendaient responsable de leur déclassement et qu'elles aient pu s'engager dans la lutte ouverte contre lui, qu'il s'agisse d'une adhésion aux thèses antiparlementaires et antidémocratiques du fascisme naissant ou du mirage confus des bienfaits d'une dictature militaire avec un "homme fort". On comprend aussi que certaines catégories de fonctionnaires, y compris dans la police, aient pu être tentées de ne pas faire preuve d'une grande énergie pour défendre le régime qui les appauvrissait sans cesse. C'est dans cette perspective notamment que le KPD, sensible à cette crise de confiance dans le régime, entreprit de s'infiltrer dans la police au cours du printemps 1923 et d'y développer une agitation contre le pouvoir en éveillant surtout parmi les jeunes fonctionnaires une "conscience socialiste". C'est ce type d'activité qui valut à Walter Brenten dans le roman de Willi Bredel d'être incarcéré après avoir été démasqué.(141)

Ainsi s'était produit un phénomène d'une portée inouie : l'expropriation et la prolétarisation des classes moyennes non pas dans le cadre d'une socialisation de l'économie réalisée par un pouvoir socialiste ou communiste, mais dans un état bourgeois qui avait inscrit au premier rang de ses préoccupations la défense de la propriété privée. Ces classes moyennes, victimes d'un déclassement aussi grave que certains militaires après l'armistice, ne virent pas que les grands groupes capitalistes avaient déployé autant d'ardeur à les dépouiller qu'ils en avaient déployé à réprimer le mouvement ouvrier. Elles ne comprirent pas qu'elles pouvaient être solidaires de la lutte que celui-ci menait : elles se contentèrent de sombrer dans le pessimisme et d'attendre la venue d'un homme providentiel ou la montée d'un mouvement politique de type nouveau qui mettrait un terme aux agissements de l'état de Weimar rendu responsable de tous les maux. Tentées par l'aventurisme, elles fournirent aux mouvements fascistes naissants une bonne partie de leurs adhérents, qu'il s'agisse

du NSDAP ou du DVFP.[142] N'ayant plus rien à perdre, elles crurent dans leur désespoir avoir tout à gagner d'un changement brutal, même au prix de l'aventure.

x le vécu des incertitudes politiques.

La conjonction de cette situation économique catastrophique et de la crise de conscience nationale influença bien évidemment la situation politique intérieure. Et celle-ci à son tour offrit un terrain favorable aux entreprises activistes dont nous savons déjà quelles formes elles prirent : préparation d'un soulèvement communiste en Saxe et en Thuringe, soulèvement effectif à Hambourg, tentatives de putsch à Küstrin avec la "schwarze Reichswehr" et à Munich avec le NSDAP. Dans quelle mesure la situation politique intérieure telle qu'elle fut vécue par certains individus avait-elle pu conduire à ces explosions des activismes opposés ?

Si l'on veut comprendre cette évolution au sein du mouvement ouvrier allemand, il faut tenir compte, outre le fait que les facteurs constitutifs de l'activisme résultant du vécu de la Grande Guerre n'avaient encore rien perdu de leur influence, des débats sur la stratégie et la tactique dans les deux partis qui s'adressaient à la classe ouvrière.

Tandis que le SPD avait abandonné officiellement au congrès de Görlitz en septembre 1921 les principes marxistes révolutionnaires qui en théorie en core étaient restés valables depuis l'adoption du programme d'Erfurt en 1891, et qu'il avait rejeté toutes les motions demandant la constitution d'un front uni du prolétariat englobant les communistes, il préconisait une coalition de tous les partis qui acceptaient même pour la forme, la Constitution de Weimar, notamment avec le DVP représentant certains intérêts capitalistes et qu'on appelait alors le parti de Hugo Stinnes. Une telle ligne politique impliquant l'alliance au centre et à droite excluait la possibilité pour le mouvement ouvrier de constituer un front uni et de s'emparer du pouvoir à son profit par la voie légale des élections. Sa fraction révolutionnaire, rejetée a priori

comme "ennemie de l'Etat" en dehors du fonctionnement normal des institutions, fut donc tentée par une stratégie et une tactique de l'action directe.

On peut noter à cette occasion la réactivation du schéma ami-ennemi comme base des mécanismes politiques allemands avec une nouvelle variante. Après avoir reposé à la fin de l'époque wilhelminienne sur une polarisation autour de la notion de défense de la nation - l'adversaire étant le "type sans patrie" -, ce schéma avait ensuite été centré sur la notion de maintien de l'ordre public au cours des premiers mois de crise révolutionnaire - l'adversaire étant alors le "fauteur de troubles". A présent, l'adversaire dénoncé et combattu était celui qui était "l'ennemi de l'Etat", la notion centrale du mécanisme politique étant le respect formel de l'institution, quel que soit l'usage qui en était fait. Cette exclusion d'un groupe hors de la communauté au nom de ce qui était massivement présenté commele bon droit, justifiait donc le recours à la répression la plus violente voire à l'action directe individuelle conçue comme légitime défense.

Quant à la fraction révolutionnaire du mouvement ouvrier, elle était une nouvelle fois rejetée dans une opposition discriminée qui ne pouvait être que violente d'autant plus qu'elle avait tiré la conclusion que ce type d'action permettait de renverser un gouvernement bourgeois, comme cela avait été le cas pour le cabinet Cuno sous la pression de la grève générale proclamée par les communistes en août 1923.

La situation au sein même du KPD était telle, avec l'affrontement permanent entre un courant gauchiste et un courant centriste que la politique du SPD associée aux effets des crises économique et nationale renforça la position de ceux qui voulaient passer à l'action directe contre l'Etat de Weimar et ses structures économiques et sociales. Dès 1921 l'échec de la tactique préconisée par la"lettre ouverte" et visant à la constitution d'un front uni de la classe ouvrière pour éliminer certains aspects de la détresse matérielle quotidienne, provoqua un renforcement de la tendance gauchiste autour de Ruth Fischer, Arkadi Maslow, et de quelques jeunes intellec-

tuels berlinois qui ne croyaient pas à la possibilité d'un front commun de lutte avec les sociaux-démocrates et pour qui seul le recours à une action directe conduirait à un résultat. Malgré l'échec de la Märzaktion, cette tendance parvint à s'imposer dans le parti (remplacement de Paul Levi, "l'opportuniste", par Heinrich Brandler) et définissait sa "théorie de l'offensive" qui était en contradiction totale avec l'esprit de la "lettre ouverte". Sans tenir compte du réel rapport de forces entre classes, le parti s'engageait dans la lutte ouverte contre le pouvoir : il abandonnait la tactique défensive qui avait prédominé depuis l'hiver 1918-1919 puisque le parti était assez fort à présent pour déclencher, si c'était nécessaire, de sa propre initiative, le soulèvement révolutionnaire (cf. manifeste publié lors de la fusion KPD-USPD de décembre 1920).

La tentation du putschisme était, semble-t-il, la réaction logique à la situation d'isolement dans laquelle la gauche révolutionnaire était plongée. Mais jusqu'à l'automne 1923, le KPD hésitait encore entre la tactique du front uni et la théorie de l'offensive révolutionnaire. Dans ces conditions, l'ambiguité qui régnait dans la définition de sa tactique associée aux difficultés matérielles de transmission des mots d'ordre favorisa l'émergence sinon de l'aventurisme du moins la tentation de recourir à des soulèvements armés, même isolés.

D'une part en effet, la position officielle du parti (8ème congrès de février 1923 à Leipzig) prévoyait la constitution d'un gouvernement ouvrier destiné à mener une politique "prolétarienne" en s'appuyant sur les organisations issues du front uni réalisé à la base dans les entreprises et les quartiers ; par là il cherchait à mobiliser au-delà des masses ouvrières tous ceux qui n'acceptaient plus de payer les conséquences de la crise. Mais d'autre part on notait la résurgence d'une thèse déjà ancienne[145] selon laquelle la chute du capitalisme était toute proche, l'inflation galopante étant le dernier stade de la crise aiguë que le système traversait. Chercher à unir les masses était donc superflu puisque la vic-

toire était inévitable. La politique de front uni et de gouvernement ouvrier, par l'opportunisme qui risquait de la déterminer dans le but d'élargir son assise dans l'opinion publique, ne ferait que retarder l'échéance de cette victoire totale car la bourgeoisie tenterait par toutes sortes de compromis de se maintenir en place.

Cette ambiguité apparut nettement dans les pratiques communistes dès le milieu de l'année. On assista d'une part à la constitution de "gouvernements ouvriers" en Saxe et en Thuringe dans lesquels les ministres communistes se conduisirent commes des ministres soumis aux règles du parlementarisme comme dans n'importe quel gouvernement bourgeois,(146) et d'autre part à la mise en place de structures militaires clandestines et à leur armement sous la direction du "Conseil militaire"(secret) du KPD dans la perspective d'un soulèvement armé qui débuterait par un mot d'ordre de grève générale.

Et cette ambiguité se retrouve dans les comportements des jeunes militants ouvriers du roman d'Otto Gotsche "Märzstürme" tels que nous les avons décrits dans notre première partie. Certes leur discours ne reprenait pas les différents thèmes théoriques de discussion, mais tandis qu'ils travaillaient auprès de leurs camarades à la constitution d'un front uni de la classe ouvrière, ils s'engageaient aussi totalement dans les entreprises militaires clandestines, avec le même enthousiasme et le même sérieux que Bodo Uhse dans son Bund Oberland. Car, tandis que les partisans d'une dictature militaire faisaient entendre leur voix avec toujours plus d'insistance et que l'entrée de sociaux-démocrates dans le gouvernement Stresemann après la chute du gouvernement Cuno semblait préfigurer une tactique de rechange des couches dirigeantes face à la crise, la tentation était grande de tenter le tout pour le tout, même en sachant que le système en place disposait, contrairement à novembre 1918 d'une force militaire réorganisée et structurée.

On connait les conséquences de cette tentation du tout pour le tout et de la sous-estimation des capacités de

résistance du système : l'activisme révolutionnaire devait essuyer un échec cuisant.(147) Tandis que les gouvernements ouvriers de Saxe et de Thuringe étaient incapables de s'opposer à la "Reichsexekution" qui avait débuté le 21 octobre, le soulèvement armé des communistes de Hambourg était rapidement réprimé et le plan de soulèvement militaire en Saxe et en Thuringe avorta. Il n'y eut même pas de mouvement de grève généralisé pour riposter à l'intervention de la Reichswehr. Pour s'être laissé tenter par un activisme qui l'isola, le mouvement révolutionnaire connut ainsi une défaite dont il ne se relèverait pas avant 1933.

Mais cette situation politique fluide devait aussi susciter les espoirs de l'activisme contre-révolutionnaire. Comment était-elle perçue par tous ceux qui avaient lutté contre la révolution de novembre ? Elle se caractérisait d'abord par un désordre croissant (grèves nombreuses et violentes) qui inquiétait les milieux petits bourgeois déjà durement touchés par une inflation dont ils ne comprenaient pas les causes et qui risquait de les inciter à réagir violemment, comme leurs homologues italiens derrière Mussolini. Face à la montée de l'agitation ouvrière, on constatait alors un renforcement de la campagne antibolchevique avec un déferlement de haine contre les "rouges" qui plongeait ses racines dans le climat de guerre civile latente entretenu dès avant la guerre par la presse, les discours de Guillaume II et certaines organisations à l'encontre de la social-démocratie.

Or la solution proposée par le Parlement à cette situation perçue comme désespérée fut la constitution du gouvernement Stresemann immédiatement présenté comme "marxiste" à cause de la scandaleuse entrée de quatre ministres SPD dans le cabinet. Ainsi réaccédaient au pouvoir ceux qui en novembre 1918 avaient perpétré leur crime contre la nation. Non content de laisser libre cours à l'inflation, le "système de Weimar" s'en remettait à présent aux "rouges" pour sa survie, ce qui constituait un cas de légitime défense pour ceux qui voulaient

effectivement sauver la patrie en danger. Le processus de liquidation de la nation qui s'engageait avec l'abandon de la résistance passive dans la Ruhr exigeait une actiom directe et rapide avant qu'il ne soit trop tard. Cette présentation de la situation provoqua un réflexe d'auto-défense activiste. Adolf Hitler avait bien compris le parti qu'on pouvait en tirer et il ne manqua pas de la faire jouer lors du discours qu'il prononça devant des dizaines de milliers de personnes au "deutscher Tag" de Nuremberg des ler et 2 septembre 1923.

Le jeune Bodo Uhse, alors membre du Bund Oberland, participa à cette manifestation impressionnante par le nombre de participants et le nom prestigieux de certains invités d'honneur. Les propos tenus par Hitler et qu'il rapporte dans "Söldner und Soldat" sont très clairs pour ce qui est des passions qu'ils devaient susciter. Après avoir rappelé que les chefs de la république n'étaient que des "fonctionnaires marxistes", il évoquait rapidement le sort qui selon lui était réservé à l'Allemagne. "Ce qui se passe en Saxe, ce qui se prépare en Thuringe, ce qui commence ouvertement aussi en Prusse, c'est la transformation dans un premier temps pacifique de la république démocratique en un système despotique moscovite. Pacifique, cette transformation le restera jusqu'à ce que les temps soient mûrs pour la proclamation à la place du Reich allemand de la dictature d'un queconque - juif. Nous savons que le destin nous briserait à juste titre s'il ne surgissait pas de nous-mêmes la force de lui opposer notre résistance. Car c'est la mission de notre mouvement. C'est la croix gammée ou l'étoile soviétique, le despotisme de l'internationale communiste à l'échelle du monde ou le Saint Empire Romain Germanique."(148) De telles paroles suscitèrent alors la volonté d'action des participants : ils savaient, comme Bodo Uhse prêt à marcher sur l'heure sur Berlin, que face à ce danger si nettement désigné, il n'y avait pas de troisième voie : une force résolue se dressait, il fallait que chacun la rejoigne et soit prêt au combat.

La Bavière était devenue l'espoir de tous les mi-

lieux contre-révolutionnaires : ceux qui y avaient trouvé refuge deux ans plus tôt comme le capitaine Ehrhardt étaient rejoints par d'autres qui étaient persuadés que c'était de Munich que partirait le signal de la révolution nationale. Le lieutenant Rossbach, l'anncien chef de corps franc, était du nombre ainsi que ce baron von Vogel que notre jeune activiste Ernst Ottwalt avait rencontré un jour dans la rue:"j'ai la certitude,lui avait-il expliqué, que c'est de Munich que repartira la rénovation de l'Allemagne, nous allons enfin remettre de l'ordre à Berlin, cela ne peut durer plus longtemps, Hitler et Ludendorff vont le faire."(149) Nombreux étaient ceux qui partageaient les espoirs de ce baron ; des officiers congédiés mais aussi des étudiants qui militaient dans des organisations plus ou moins secrètes en attendant le miracle qui allait enfin les délivrer d'une vie quotidienne mesquine et sans intérêt.

L'enjeu était tel qu'il n'y avait pas à tergiverser. Tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre avaient déjà participé aux entreprises de l'activisme contre-révolutionnaire étaient prêts à agir. Richard Scheringer partit pour Küstrin rejoindre son unité de la"schwarze Reichswehr" sur convocation du commandant Buchrucker, Bodo Uhse rejoignit son bataillon du Bund Oberland au matin du 9 novembre sur le Michelsberg près de Bamberg. Tous pensaient que l'heure décisive était arrivée et qu'enfin allait cesser ce scandale qu'était la république de Weimar. Pour les uns, ce serait l'instauration de la dictature militaire qui proclamerait l'état d'exception après avoir chassé les gouvernants civils de Berlin, pour les autres ce serai la proclamation de la "révolution nationale" en Bavière, la constitution d'un gouvernement provisoire assortie de la destitution du gouvernement de Berlin et la marche sur la capitale du Reich pour y régler leurs comptes à tous les criminels encore au pouvoir et responsables de la catastrophe de 1918.

Mais il n'était pas nécessaire de faire partie de ces cohortes surgissant de leur clandestinité relative pour donner libre cours à ses passions activistes. Même ceux qui

portaient l'uniforme officiel de la Reichswehr, comme le capitaine von Wenzlow dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" n'eurent pas un comportement bien différent de celui qu'auraient eu nos jeunes activistes s'ils avaient triomphé : ils réprimèrent avec la plus extrême rigueur les quelques sursauts de résistance à la "Reichsexekution" en Saxe et en profitèrent pour régler leurs comptes à quelques militants ouvriers que la délation, résultat de l'hystérie anti-rouge chez les lâches et les faibles, leur avait livrés.

On sait quelle fut la fin pitoyable du putsch de Küstrin et de celui de Munich. Sans doute l'activisme contre-révolutionnaire eut à déplorer quelques morts et blessés, (deux morts et sept blessés au cours de l'unique heurt entre Reichswehr et hommes de Buchrucker à Küstrin avant que celui-ci ne se constituât prisonnier,(150) quelques victimes des balles de la Reichswehr devant la Feldhernnhalle à Munich) sans doute aussi quelques organisations furent dissoutes, comme le Bund Oberland, la Reichsflagge et le NSDAP, mais était-ce bien la défaite de la cause que défendaient ces activistes ou seulement l'échec de leur tactique ? En regard des répressions successives qui s'étaient abattues sur le mouvement ouvrier révolutionnaire depuis 1918, ces quelques salves furent tout au plus l'équivalent de coups de semonce et les mesures d'emprisonnement prises à l'encontre de telle ou telle personnalité, comme Adolf Hitler, étaient assimilables, par les conditions de détention qui leur étaient accordées, à des incitations à la réflexion dans le calme. Ce que comprit fort bien ce même Hitler qui en profita pour rédiger dans sa prison une grande partie de son "Mein Kampf". Mais nos jeunes activistes n'allaient-ils pas s'interroger sur le sens de cette évolution ? ne se sentiraient-ils pas frustrés de la victoire qu'ils avaient cru si proche ? n'étaient-ils pas devenus superflus dans un monde qui leur avait laissé croire pendant quelques années qu'ils étaient ses seuls défenseurs ?

4/ Bilan de ces années agitées.

Les temps étaient en effet bien révoluts où l'activisme contre-révolutionnaire pouvait être utile au maintien de l'ordre existant par les forces supplétives qu'il avait mises sur pied et par les énergies et les enthousiasmes qu'il avait su capter. Ces comportements paraissaient au contraire susceptibles de le désservir par une agitation désordonnée et morcelée - c'est ce qu'on avait fait comprendre aux compagnies révoltées de la "schwarze Reichswehr" et aux bandes du "deutscher Kampfbund" réunies par Hitler et Ludendorff en Bavière. On n'avait plus besoin de leur service, l'appareil d'état chargé d'assurer la protection de l'ordre existant était suffisamment fort pour se passer de l'aide de ces forces supplétives. La Reichswehr était devenue une armée de métier efficace, disciplinée, épurée de ses éléments politiquement douteux et le général von Seeckt ne pouvait plus tolérer l'aventurisme pseudo-révolutionnaire de certains groupes de droite. Parallèlement, l'année 1923 s'achevait sur une lourde défaite du mouvement ouvrier révolutionnaire qui pour quelques années ne pourrait plus constituer de danger réel - militants emprisonnés, organisations dissoutes, masses lasses de ces luttes qui avaient duré plusieurs années et coûté la vie à des milliers d'individus, masses tentées aussi par l'inaction car la politique de stabilisation allait leur apporter progressivement une amélioration des conditions de vie.

Ce revirement brutal de la situation fut perçu par nos jeunes activistes contre-révolutionnaires comme une défaite incompréhensible, notamment par ceux qui n'avaient pu en vivre les dernières péripéties. C'est ainsi qu'Ernst von Salomon était déjà en prison depuis quelques mois lorsqu'une lettre écrite par un ami lui fit le récit des événements de Munich.(151) Le signal tant attendu avait enfin était donné, tous s'apprêtaient à marcher sur Berlin, des unités sur pied de guerre de la "schwarze Reichswehr" dans le Nord, dans toute la Bavière paradaient des groupes armés en uniforme. L'armée de la révolution nationale s'était constituée presque sponta-

nément et plus rien ne semblait devoir l'arrêter. Mais ce fut l'incompréhensible échec. "C'était fini, note-t-il dans "die Geächteten", tout était fini, et pourtant cela avait été une heure comme il n'en est offerte qu'une à un peuple en cent ans de son histoire. Et nous, et Nous ?"(152) Tous s'étaient dispersés, tous ceux qui avec tant d'enthousiasme et de disponibilité s'étaient rassemblés si rapidement, s'étaient évanouis dans l'anonymat de la foule. Il n'y avait soudain plus personne pour continuer la lutte.

Et ceux-là même qui avaient été associés de près à ces événements comme Richard Scheringer et Bodo Uhse ne comprirent pas ce qui s'était passé et furent plongés dans le désarroi. C'est d'abord Richard Scheringer qui avait repris sa place au lycée après l'échec de Buchrucker. L'objectif de ses efforts n'était plus que le baccalauréat; mais il devait s'interroger encore longtemps sur les événements de cet automne ; il était convaincu que la cause nationale avait été galvaudée et trahie."Comment, nous ne le savions pas."(153 Quant à Bodo Uhse, il était en proie à la même interrogation. après l'adhésion enthousiaste de tant de gens à la cause de la révolutionnationale, il constatait que tous ces gens-là l'abandonnaient comme les rats abandonnent le navire en perdition. Le Bund Oberland aurait pu être le fer de lance de la révolution nationale, il avait déjà été engagé dans des missions de surveillance à la frontière de Thuringe, il ne comptait plus qu'ne poignée de jeunes fidèles, les autres, le directeur des postes Hagen, le Dr.Ziegler, les commerçants et avocats, les fonctionnaires et même les jeunes stagiaires, tous avaient suivi l'exemple du lieutenant-colonel Apfelstedt, ils étaient retournés chez eux pour ne plus quitter leur domicile.(154) Que restait-il donc comme perspective d'avenir à cette poignée d'individus avides d'action ?

"A la mystique des corps francs et des ligues", note Jacques Benoist-Méchin, les partis au pouvoir s'efforcent de substituer une éthique du travail, basée sur l'esprit d'entreprise et le culte de la technique. Financés par l'or américain,

des gares, des cités ouvrières, des aéroports surgissent un peu partout. L'Allemagne se lance à corps perdu dans une frénésie de rationalisation et de production qui vont engendrer avec le temps la surporduction et le chômage."(155) Et Bodo Uhse confirme ce point de vue dans "Söldner und Soldat". "La rationalisation était victorieuse, de gigantesques empires économiques naissaient, issus de la concentration et dirigés par d'audacieux capitaines d'industrie sans scrupules. Le soleil d'espérances en apparence libérales se levait et desséchait le terrain sur lequel aurait pu se développer la passion des agitateurs."(156) Ce que représentait encore l'activisme contre-révolutionnaire put être chiffré lors des élections à la présidence du Reich en mars 1925 : le candidat des ligues d'extrême-droite, Ludendorff, ne recueillit que 210 968 voix, c'est à dire un pourcentage infime de l'électorat allemand. Il fallut donc songer à s'insérer dans la vie bourgeoise. Mais était-ce possible ?

Là encore, l'expérience de Bodo Uhse est très significative de ce désarroi et de cette profonde amertume. Les chef du Bund Oberland avaient abandonné leurs jeunes troupes, celles-ci devaient donc se tirer d'affaire toutes seules. "Fallait-il donc que nous retournions dans les bureaux et aux comptoirs, dans les ateliers des artisans ou les fabriques, retrouver les livres de comptes et les machines à écrire, l'alène du cordonnier et l'étau ? Devions-nous à nouveau être condamnés au train-train quotidien, au travail stupide et minutieusement réglé qui ne nous procurait aucune joie et ne nous apportait même pas de quoi gagner notre pain ?"(157) Privés ainsi de leur raison de vivre, ils devaient à parésent se contenter de très peupour vivre, victimes eux aussi des conséquences immédiates de la stabilisation de la monnaie. "Depuis longtemps notre situation se dégradait pour ce qui était de l'argent, le mark avait été stabilisé, l'incertitude de l'inflation avait cessé, la vie était devenue plus sûre et plus bourgeoise, seule notre vie ne l'était pas devenue. Nous avions des dettes dans tous les bistrots."(158)

Quand ils demandaient alors un secours momentané aux gens fortunés qui, il n'y a pas si longtemps encore, se déclaraient proches de leurs aspirations politiques, ils essuyaient des refus humiliants ou recevaient une aumône afin qu'ils ne reviennent plus les importuner. Aussi cherchèrent-ils à se venger. Les amis de Bodo Uhse provoquaient dans les cafés de Bamberg les bourgeois qu'ils rendaient responsables de l'échec de la révolution nationale. Ils raillaient ceux qui prétendaient avoir été de vrais soldats parce qu'on les avaient temporairement déguisés en uhlans, ils se battaient avec eux, en trublions désoeuvrés. Ce comportement de marginaux provocateurs leur valut, surtout dans des villes petites ou moyennes, d'être considérés comme des fauteurs de troubles et en conséquence d'être exclus de la bonne société. Aussi l'on comprend que, lorsque le NSDAP se reconstitua, Bodo Uhse y adhéra immédiatement pour échapper à cette marginalisation humiliante : dans ses rangs, il pensait retrouver la communauté de ceux qui combattaient pour la révolution nationale, ainsi que les certitudes qu'il avait perdues en novembre 1923.

Dans ces différents témoignages qui se rejoignent sur le constat d'échec de l'activisme contre-révolutionnaire, nous retrouvons donc cette conviction que ceux qui avaient participé à ses entreprises avaient été brutalement abandonnés En fait, ils étaient devenus simplement superflus. La défaite du mouvement ouvrier révolutionnaire sur le terrain et ses divisions idéologiques semblaient rendre impossible, même à moyen terme l'émergence d'un danger réel pour le système capitaliste et l'ordre existant. L'instauration d'un système ouvertement dictatorial ne s'imposait même plus, ni l'utilisation de la violence. Les mécanismes du régime parlementaire ne constituaient plus un danger : même en les utilisant, la gauche, trop divisée,ne pourrait accéder au pouvoir au moyen d'une majorité électorale. Les structures rationnelles de l'Etat ne risquant plus d'ouvrir légalement la voie à la révolution, il n'était plus besoin de faire appel aux mécanismes irrationnels ni aux mythes de l'activisme contre-révolutionnaire. Le chaos régénérateur et le mépris de tout texte règlementant les rap-

ports politiques et sociaux étaient rangés provisoirement au musée de l'histoire, l'appel à l'irrationnel n'avait plus sa raison d'être ni le refus systématique de la légalité constitutionnelle et du parlementarisme.

C'est pourquoi les responsables politiques s'érigèrent en garants scrupuleux de la légalité, en défenseurs zélés de l'Etat, contre ceux qu'on n'appelait plus maintenant que les ennemis de l'Etat. C'est dans cet esprit que les mesures d'exception prises à l'automne 1923 furent soigneusemen présentées comme respectant les mécanismes constitutionnels. C'est le Reichstag lui-même, par une loi votée régulièrement, ("Ermächtigunsgesetz") le 13 octobre qui accorda les pleins pouvoirs à l'exécutif dans le respect des textes constitutionnels,[159] pour éliminer les gouvernements ouvriers de Saxe et de Thuringe dont la légalité constitutionnelle ne faisait pourtant aucun doute; c'est le Président duReich, en vertu des pouvoirs que lui conféraient cette loi et l'article 48 de la Constitution qui ordonna l'intervention de la Reichswehr en Saxe et en Thuringe suivant la procédure de la Reichsexekution prévue par un autre paragraphe de la Constitution. Lorsque le gouvernement Stresemann, mis en minorité le 22 novembre, fut remplacé par le gouvernement Marx, celui-ci demanda immédiatement par un nouveau vote du Reichstag le renouvellement des pleins pouvoirs puisque la loi du 13 octobre les avait accordés nommément au gouvernement Stresemann.

Ainsi, jusqu'au bout, l'appareil d'Etat et les partis au pouvoir voulaient donner l'impression qu'ils se conformaient scrupuleusement à présent aux dispositions constitutionnelles et que rien dans leur action ne portait atteinte ni aux principes de l'état constitutionnel ni au bon fonctionnement du régime parlementaire. Par cette tactique de respect de la légalité formelle, ils espéraient se présenter comme les héritiers de la pensée libérale, reconquérir la confiance de la petite bourgeoisie déçuepar le régime et gagner même à leur cause les couches du prolétariat qui avaient gardé intacte leur confiance dans le système parlementaire. Par là il s'agissait d'élargir les assises du régime conservateur qui s'ins-

tallait progressivement en obtenant le soutien de tous ceux qui dans le peuple allemand étaient las des troubles et pour qui le respect des textes et pratiques constitutionnelles devaient apporter la liberté et l'ordre.

Mais que dissimulait cette façade de légalité scrupuleuse ? C'était d'abord l'instauration d'un régime autoritaire répressif qui se servit de tout l'arsenal règlementaire et juridique pour mettre hors d'état de nuire le mouvement ouvrier révolutionnaire. Les ordonnances prises en vertu de l'article 48 de la Constitution furent appliquées par de forces de police et des unités militaires disciplinées avec toute la rigueur nécessaire : suspension du droit de grève, interdiction du KPD et de toutes les organisations de masse qui lui étaient proches, dissolution de tous les embryons éventuels d'un pouvoir révolutionnaire parallèle issus du mouvement d'union ouvrière, des centuries prolétariennes aux comités de contrôle en passant par le mouvement des conseils d'entreprise révolutionnaires.

Mais au-delà de ces mesures répressives prises en vertu de la loi, présentée comme émanation de la volonté populaire, la fin de l'année 1923 présenta deux aspects caractéristiques pour ce qui était de l'orientation générale prise par le régime de Weimar. Ce fut d'abord le 22 novembre la relève de l'équipe gouvernementale Stresemann par un gouvernement Marx de centre-droit. Ainsi était mis un terme à la fiction longtemps entretenue d'une république dans laquelle, en liaison avec le centre, la social-démocratie conduirait l'Allemagne sur la voie d'une plus grande démocratisation des formes de vie politique et d'une plus grande justice sociale.

Ce fut ensuite, comme le note Jacques Benoist-Méchin dans son histoire de l'armée allemande, le rôle de plus en plus important pour ne pas dire déterminant joué par la Reichswehr dans le régime. Or cette armée était devenue rapidement, par une série de mesures visant à la réorganiser de façon rationnelle, un bastion du conservatisme. Selon son analyse, qui repose sur l'examen des événements de l'automne 1923,

"trois piliers soutiennent à eux seuls toute la charpente de l'édifice : le président duReich, investi des pouvoirs que lui confère l'article 48 de la Constitution ; l'article 48 de la Constitution qui permet à l'armée d'intervenir dans les affaires intérieures dupays; l'armée qui détient le pouvoir réel mais a besoin pour l'exercer de la promulgation de l'état d'exception."(160) Finalement c'était l'armée qui détenait le pouvoir réel dans les affaires intérieures du pays, elle était devenue la clé de voûte du système. Richard Scheringer l'avait bien compris : après le désenchantement provoqué par l'échec du putsch de Kuchrucker, il n'eutplus qu'une idée en tête : passer son baccalauréat pour pouvoir être admis comme élève-officier dans la Reichswehr. Elle seule pourrait à l'avenir, quand elle le voudrait, réaliser la révolution nationale. Son admission se fit du reste sans difficulté : il était fils d'officier d'active tombé aufront, avait des relations par sa famille dans les milieux de droite et avait donné des preuves de son orientation politique "nationale" par ses engagements successifs dans des entreprises contre-révolutionnaires ou nationalistes.

Le pouvoir qui sortait ainsi renforcé de cette crise politique n'était en fait pas une institution chargée de faire appliquer une politique innocente de juste équilibre entre les intérêts divergents des différents groupes de citoyens. L'appareil d'Etat n'avait rien d'un arbitre plácé au-dessus des particuliers et des partis, comme la propagande gouvernementale tenta de le faire croire à cette époque-là. En effet, le gouvernement Marx promulguait, conformément aux souhaits formulés par les organisations patronales, un train de 63 ordonnances, toutes dirigées contre les conquêtes sociales de la révolution de novembre 1918. La plupart des mesures prises au nom de l'intérêt général n'avaient pour but que de réduire notablement les charges des entreprises et les coûts de production, donc de rendre plus compétitives les entreprises allemandes sur les marchés extérieurs sans diminuer les taux de profit. On peut ici rappeler les principales de ces mesures : diminution des salaires et traitements, li-

cenciement de nombreux fonctionnaires, diminution des allocations de chômage, des rentes d'invalidité civiles et militaires, augmentation du barême de l'impôt sur le revenu des salariés, hausse des loyers, diminution des dépenses sociales et culturelles de l'Etat, octroi d'avantages fiscaux aux entreprises notamment la diminution de l'impôt sur les fusions. Toutefois l'ordonnance qui prit une valeur symbolique fut celle du 21 décembre sur la durée du travail[161] tout en reconnaissant le principe de la journée de huit heures elle réintroduisait en règle générale la journée de dix heures et autorisait même dans certains cas particuliers des durées de travail plus importantes encore.[162]

Tandis que ces mesures entraient en application, l'économie allemande amorçait un important processus de mutation. Elle réorganisait son appareil de production, modernisé à peu de frais grâce à l'inflation, par une accélération de la concentration, elle adoptait des méthodes rigoureuses d'abaissement des coûts de production qui entrainaient sinon une détérioration de la situation des salariés, du moins un ralentissement notable de l'amélioration de leurs conditions de vie.[163] Cette évolution fut rendue possible par la mise en place d'un dispositif répressif et l'orientation plus nette du régime vers la droite qui serait couronnée au printemps 1925 par l'élection de Hindenburg à la magistrature suprême. Ainsi, avec la mort de Friedrich Ebert, disparaissait le dernier vestige d'un quelconque rôle joué par la fraction la plus modérée du mouvement ouvrier dans l'appareil d'Etat. Peut-être peut-on alors rappeler que c'est ce même Hindenburg élu du cartel des droites, que la "Nationale Vereinigung" de Wolfgang Kapp et des autres conspirateurs de l'hiver 1919-1920 proposait déjà pour les fonctions de président du Reich en attendant une décision définitive sur la forme de l'Etat. Cinq ans plus tard, se réalisait donc, après l'élimination progressive des sociaux-démocrates du gouvernement, dans la plus stricte légalité, l'un des objectifs principaux des conjurés de Kapp.

Il est bien évident que dans ce contexte général l'activisme contre-révolutionnaire n'avait plus sa raison d'être. Ce qu'il s'était fixé comme but, l'instauration d'un état fort, l'élimination des "rouges" et autres "marxistes" des organes de décision de l'état, pouvait être considéré comme atteint à la faveur de cette grande crise nationale, économique et politique.

L'activisme cessa donc de jouer un rôle dans les pratiques politiques après la liquidation en février 1924 du dernier noyau de séparatistes rhénans à Pirmasens. Ce n'est qu'en 1928-1929 qu'on devait assister aux débuts d'une nouvelle émergence de l'activisme contre-révolutionnaire dans le Schleswig-Holstein. Pour les couches dirigeantes, cet activisme s'avérait même dangereux à présent : tout trouble, si minime soit-il, risquait de retarder la reprise économique surtout de décourager les investisseurs étrangers à qui le plan Dawes allait bientôt offrir toutes facilités d'intervention. Elles s'attachèrent sinon à les briser, du moins à l'empêcher de se manifester après avoir puissamment contribué à l'organiser. Et ces couches dirigeantes en avaient les moyens car si l'on étudie la naissance et le fonctionnement des structures d'accueil de l'activisme contre-révolutionnaire, on peut s'apercevoir que cet activisme fut loin d'être l'expression spontané d'un romantisme juvénile aux objectifs idéalistes

B/ Conditions de la création et du fonctionnement des structures d'accueil des comportements activistes.

Comme nous l'avons vu dans notre première partie, l'adhésion à un groupe fut une des composantes principales de ces comportements, le groupe était inséparable de l'action de l'individu en tant qu'instrument privilégié de sa révolte et en tant que lieu où il croyait trouver sécurité affective et matérielle. Mais le groupe auquel il adhérait ou qu'il créait lui-même comme Ernst von Salomon avec ses amis Kern et Heinz ou comme les jeunes ouvriers et apprentis du roman d'Otto Gotsche n'était pas libre de toute attache avec l'or-

dre existant, quoi qu'en pense l'activiste contre-révolutionnaire ni l'instrument de l'affirmation de sa totale autonomie. La manière dont ces groupes furent engagés dans la stratégie d'ensemble des camps en présence montre bien que cette révolte de la jeunesse que certains crurent vivre en adhérant à l'activisme fut essentiellement mise au service de forces politiques et sociales qui les dépassaient. Lorsque laconjoncture favorisa l'émergence de tels comportements, ces forces surent les canaliser et les exploiter pour tenter d'atteindre leurs objectifs.

Il serait donc intéressant de se demander si la constitution, l'entretien et le fonctionnement des groupes qui furent les supports des comportements activistes n'étaient pas aussi les produits de cette conjoncture, si leur création fut aussi spontanée que certains de leurs jeunes membres le crurent. Ainsi pourrons-nous peut-être vérifier plus précisément si l'impression confusément ressentie par de nombreux activistes d'avoir été "floués" au cours de ces années-là reposait sur un fondement réel et s'ils avaient été ou non les victimes d'une exploitation systématique de leurs enthousiasmes et de leurs rancoeurs. Dans le même temps, nous pourrons aussi peut-être comprendre, par l'analyse des insuffisances des structures d'accueil de l'activisme révolutionnaire, pourquoi celui-ci connut une défaite bien réelle et quasi inéluctable et pourquoi certains jeunes gens qui y avaient adhéré eurent eux aussi l'impression de n'avoir pas été utilisés au mieux de leurs forces et de leur enthousiasme.

1) Les structures d'accueil de l'activisme contre-révolutionnaire.

a) prémisses de comportements activistes contre-révolutionnaires.

Sans nous lancer dans une étude des pratiques politiques du régime wilhelminien, on peut rappeler ici que l'activisme contre-révolutionnaire des débuts de la république de Weimar n'est compréhensible que s'il est replacé dans un pro-

cessus de tension croissante des rapports politiques et sociaux qui avait son origine dans les pratiques politiques antérieures à 1914 et reposant sur l'antagonisme irréductible entre deux groupes à l'intérieur de la nation allemande.

Qu'on se souvienne par exemple du comportement de Diederich Hessling dans le roman de Heinrich Mann "der Untertan" lors des manifestations de février 1892 à Berlin. Après avoir regretté que la police n'intervînt pas plus brutalement pour les réprimer, il passa lui-même aux actes en agressant un individu qui, à considérer sa tenue et son chapeau, était sans doute "un de ces types" que dénonçait couramment Guillaume II. Hessling avait eu une réaction d'auto-défense contre le danger de la subversion, il s'était cru habilité à ouvrir les hostilités contre eux et il exprimait le souhait que la lutte décisive contre l'ennemi de l'intérieur se déclenche.(164) Il apparaissait ainsi déjà comme le représentant le plus primaire de l'activisme contre-révolutionnaire. Sa brutalité nue n'était que le résultat immédiat du climat de tension créé progressivement par Guillaume II et ses discours et soigneusement entretenu par la presse conservatrice et nationaliste. Dès le début de son règne en effet, le jeune Empereur avait exclu de la communauté nationale tous ceux qu'il appelait les types sans patrie, la racaille rouge et les éléments subversifs.(165)

Mais la légitimité d'une telle intervention résidait dans le fait que ces individus n'étaient pas seulement des ennemis politiques : ils étaient présentés aussi comme ceux qui portaient atteinte à la religion et aux principes moraux, qui allaient ruiner l'institution sacrée du mariage et dépouiller de leurs biens par un véritable vol organisé ceux qui avaient acquis quelque chose par leur travail honnête. Ils s'agissait donc non plus seulement d'un combat politique mais de la réaction de défense des gens honnêtes, honorables, respectueux de la morale contre ceux qui ne reconnaissaient aucune valeur à celle-ci.(166) Toute forme d'opposition politique ou de critique de l'ordre existant pouvait être associée à une atteinte caractérisée portée aux principes moraux sur

lesquels reposaient les sociétés civilisées, la voie était ainsi ouverte à la criminalisation de toute action oppositionnelle, ce qui justifiait toutes les rigueurs, même l'intervention directe de l'individu prétendument honnête au sens moral blessé.(167)

Tandis que se développait cette campagne de dénonciation de l'ennemi à abattre, les premières structures d'accueil étaient créées qui permirent de regrouper ceux que ces menées "criminelles" indignaient. Cet effort d'organisation est décelable à trois niveaux : par le biais de l'antisémitisme, dans des milices patronales et surtout dans les "Kriegervereine", ces associations d'anciens combattants tendant à devenir des formations paramilitaires au service du nationalisme militant. L'antisémitisme, qui avait déjà été utilisé comme système d'explication commode de tous les défauts de l'organisation politique, économique et sociale du Reich, fut à l'origine d'exactions contre des individus et des biens qui devaient se poursuivre à intervalles réguliers, avec d'autant plus de virulence que le mouvement socialiste était présenté lui-même progressivement comme un pur produit du judaïsme. Conjointement, dans certains entreprises des groupes d'auto-défense étaient constitués, destinés à briser les grèves ou même à provoquer les grévistes afin de justifier par des désordres l'intervention de la force armée. On assistait donc à la création sous l'impulsion de syndicats patronaux de groupes armés qui préfiguraient la "technische Nothilfe" de l'après-guerre. Ce fut notamment le cas en 1905 avec la création, lors de la grève des mineurs dans le bassin de la Ruhr, des "milices de protection des puits". Leurs membres recrutés parmi les porions ou les ouvriers politiquement sûrs, étaient armés d'un révolver et assermentés en tant qu'auxiliaires de police.Ils ne se contentaient pas de protéger les installations industrielles ou le personnel qui refusait d'obéir aux mots d'ordre de grève, ils pénétraient aussi à l'occasion dans les logements des mineurs pour obliger ceux-ci à reprendre le travail.(168) Ainsi se formaient surles lieux de travail les embryons d'une troupe de guerre civile que pouvaient rejoindre ceux que la haine antisocialiste poussait à agir.

Mais dans ce contexte, les associations d'anciens combattants ou "Kriegervereine" devenaient à l'échelle du Reich la structure d'accueil privilégiée des énergies nationales prêtes à faire front contre le péril rouge. A cette fin fut créé le "Kyffhäuserbund der deutschen Landeskriegerverbände" en 1900 regroupant toutes les associations existantes d'anciens combattants et d'anciens soldats, dans le but de maintenir les soldats libérés du service militaire dans un cadre permettant la poursuite de la militarisation des éléments favorables au régime. Les membres de ces organisations ne se contentaient pas de faire comme naguère la propagande électorale des candidats "nationaux" : ils eurent aussi la possibilité comme en Prusse où les associations possédaient plusieurs dizaines de milliers de carabines de pratiquer l'entrainement au tir et au combat.(169) Sous leur influence se constituèrent aussi des formations paramilitaires de jeunesse telles que "Jugendwehr" et "Jungdeutschland" qui accueillirent les jeunes gens prêts à s'engager activement dans la lutte contre le péril "rouge". C'est ainsi que le"Bund Jungdeutschland" déjà mentionné orientait son action vers la préparation militaire des adolescents : marches de nuit, jeux guerriers, initiation au secourisme, exercices d'endurance, etc..(170) L'influence de telles associations pour la jeunesse fut loin d'être négligeable car elles faisaient appel au sentiment de camaraderie et à l'attrait des jeux guerriers(171) et semblaient s'inscrire dans le large mouvement d'organisation de la jeunesse de l'époque tout en pervertissant les buts. Mais elles créaient les bases d'un embrigadement des jeunes au service de l'ordre existant.

De la sorte, les événements révolutionnaires de novembre 1918 ne prirent pas les milieux conservateurs totalement au dépourvu et tous les jeunes soldats, lycéens et étudiants épris de sentiments nationalistes surent presque immédiatement où trouver une organisation qui pût les accueillir après une courte période d'incertitude et de flottement. De plus les liens étroits qui s'étaient noués entre l'appareil d'Etat, différents secteurs de l'économie et ces organisations

de masse ne disparurent pas avec le nouveau régime, le corps des officiers et les administrations n'ayant pas été épurés, les interlocuteurs restèrent les mêmes. Quant aux milieux économiques, ils cha gèrent en grande partie du financement et de l'entretien de ces groupes de guerre civile. Les individus qui étaient préparés de longue date par la propagande et les clichés qu'elle véhiculait, à l'explication finale avec les "rouges" purent ainsi presque instantanément être pris en charge et laisser libre cours à leurs passions et ressentiment

b) définition et mise en place d'un nouveau dispositif de défense de l'ordre existant.

x les contradictions quant au dispositif traditionnel de défense.

Le danger qu'avaient prévu dès avant la guerre certains chefs militaires - une armée regroupant tous les citoyens sans exception et les entrainant au maniement des armes dans une société aux tensions chaque jour plus vives - se trouva confirmé par les faits. Le système militaire imposé par les circonstances (guerre totale) recélait en effet une contradiction redoutable pour les états qui durent l'adopter ainsi que pour les classes dirigeantes de ces états qui luttaient pour leur avenir. D'une part, ils étaient obligés d'incorporer dans une armée de masse tous les individus valides, même ceux jugés politiquement peu sûrs et la classe ouvrière apprenait la maîtrise des techniques de combat les plus modernes d'autre part, ce qui la préparait efficacement au combat révolutionnaire éventuel. Ce système militaire risquait donc de con duire le système capitaliste lui-même à sa perte.

Dès la signature de l'armistice, la situation était devenue rapidement grave. Tandis que dans certaines unités, les éléments révolutionnaires semblaient l'emporter et que se joignaient à eux des membres d'organisations ouvrières pour former les premiers groupes armés, dans la plupart des autres, les soldats ne pensaient qu'à regagner au plus vite leur foyer. Quant à ceux qui restaient dans leurs casernements c'était bien plus, comme Ludwig Renn le souligne dans "Nach-

krieg" pour continuer à percevoir une solde régulière et à bénéficier de certains avantages[172] que pour se mettre au service de ceux qui voulaient défendre la nation menacée. Peu à peu, l'énorme force militaire du pays risquait de se désagréger ou de passer à la révolution.

En outre, à la faveur de cette situation confuse dans la plupart des casernes nombreux furent ceux qui emportèrent avec eux des équipements, armes et munitions.[173] De la sorte, des centaines de milliers d'armes individuelles et de mitrailleuses légères furent soustraites aux forces du maintien de l'ordre. Cachées dans lës habitations, les jardins ou même les ateliers avec la complicité des employeurs, elles pouvaient constituer les stocks appréciables en vue de l'armement de groupes de guerre civile, - même révolutionnaires, car dans les périodes de tension, des militants ouvriers firen systématiquement la chasse aux dépôts d'armes clandestins de la droite.

Dans ces circonstances, les classes dirigeantes ne pouvaient plus compter en toute confiance surle dispositif traditionnel de défense, naguère leur plus sûr rempart contre les menées subversives. Il y avait sans doute encore parmi les troupes d'élite des unités qui pouvaient être considérées comme opérationnelles et qu'on pourrait retirer du front de l'Ouest[174] pour assurer le maintien de l'ordre à Berlin, mais ces mesures s'avérèrent très rapidement insuffisantes. Des méthodes nouvelles étaient nécessaires pour le recrutement et l'engagement de groupes armés susceptibles de prendre la relève des forces conventionnelles défaillantes.Sur place, partout où la nécessité s'en faisait sentir, et sur la base du volontariat, il fallait créer des structures nouvelles pour accueillir les éléments de la population, notamment les plus jeunes, qui étaient prêts à s'engager dans l'action, mais qui, comme Ernst von Salomon s'étaient trouvés soudain désemparés et isolés. Nous avons vu dans notre corpus à partir des témoignages recueillis,[175] quelle avait été la mission de ces différents groupes armés et notamment comment ils avaient permis le regroupement des éléments contre-révolution-

naires. Notre propos est à présent d'analyser les conditions dans lesquelles ces formations de combat d'un type nouveau furent organisées, comment elles constituèrent les étapes préliminaires dans la définition et la mise en oeuvre d'un nouveau dispositif de défense par la récupération de tendances activistes dans la jeunesse et comment celle-ci perçut cet aspect de la réalité.

× les premiers éléments de ce dispositif : les milices de citoyens et autres associations d'auto-défense.

Les premières structures mises en place furent des milices civiles ou milices d'habitants qui prirent appui sur les organisations "nationales" existantes. Ces "Bürgerwehren" ou"Einwohnerwehren" furent créées à l'instigation des autorités, même là où le SPD avait pris leur contrôle à la faveur de la révolution. C'est donc l'administration qui, en liaison avec ces associations fut àl'origine de leur création. Tandis que l'appareil d'Etat prenait ces mesures, des associations privées comme le "Schutzverband der deutschen Landwirtschaft" (association pour la protection de l'agriculture)(176) intervenaient également. Cette association mettait sur pied dès novembre 1918 àla demande des grands propriétaires terriens des groupes de combat armés destinés à s'opposer à toute réforme agraire.qui s'appuyaient pour l'essentiel sur les "Kriegervereine" et les sociétés de tir locales. Les universités de leur côté appelaient les étudiants à remplir leur "devoir patriotique" et à s'engager dans ces milices qui naissaient moyennant des aménagements du régime des études.(177) Le patronat ne restait pas inactif : sur la base d'expériences antérieures à la guerre, certains chefs d'entreprise comme Franz Seldte à Magdeburg avec son "Stahlhelm" créaient leurs propres milices qui devaient être progressivement intégrées dans les "Einwohnerwehren". Nous trouvons du reste dans notre corpus plusieurs références à de tels événements. C'est ainsi que von Klemm,l'industriel rhénan dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung", avait créé dans son entreprise son groupe d'auto-défense."J'ai rassemblé, explique-t-il, les meilleurs éléments parmi nos employés et ingénieurs, même des gens

issus du petit personnel ouvrier. Nous avons mis sur pied notre association. Nous faisons des exercices sportifs, surtout pour les jeunes qui n'ont pas fait la guerre. Cela leur procure un plaisir formidable de manigancer cela au nez et à la barbe des occupants."(178) Et Otto Gotsche signale dans "Märzstürme" que la politique du grand patronat de la région de Mansfeld ne fut pas différente : la direction des mines de cuivre décida de créer de tels groupes d'auto-défense avec l'aide d'anciens combattants et de les financer sur le budget d'investissement de la société tandis que la police fournirait les armes. Ce fut le nouveau chef du personnel, un ancien officier de la Garde du nom de vonGrünemann qui fut particulièrement chargé de cette tâche.(179)

Tandis que se mettait en place ce dispositif de fortune, une intense propagande se développait qui exploitait la situation de l'Allemagne vaincue et menacée à ses frontières par le bolchevisme dans ses Marches de l'Est. Déjà l'association "Grenzschutz Ost" appelait les volontaires à s'engager pour lutter contre ce péril sous le mot d'ordre "Entrez dans la 'protection des frontières de l'Est' ! protégez la patrie contre le bolchevisme".(180) Par là le rapport était établi entre l'ennemi de l'extérieur et le révolutionnaire qui par ailleurs était assimilé de plus en plus fréquemment à un bandit voulant piller et voler dans les campagnes et les petites villes. Tous les honnêtes gens devaient donc se rassembler pour se défendre(181) et le mot d'ordre de"protection de la maison et de la ferme contre les pillards et les brigands" s'inscrivait dans le droit fil des incitations à la violence naguère proférées par l'Empereur et la presse conservatrice qui criminalisaient le mouvement révolutionnaire. Communément, les "Einwohnerwehren" furent présentées comme destinées à réprimer les pillages de magasins et les attaques de banque.(182)

Parallèlement à la constitution de ces groupes armés d'auto-défense, on créa une organisation chargée, à l'initiative du capitaine Pabst de protéger les usines et autres services publics pour empêcher que les menées révolutionnaires

ne plongent le pays dans le chaos, la "technische Nothilfe" ou "Teno" dont nous avons déjà vu quel type d'activités lui incombait.(183) Il s'agissait en exploitant l'impact que pouvait avoir sur les foules le cliché "révolution = désordre" de se présenter aux honnêtes et paisibles citoyens comme une association apolitique destinée à maintenir coûte que coûte la production industrielle et l'approvisionnement de la population, contre les agissements des fauteurs de troubles. Tout en récupérant ainsi les énergies d'ouvriers et de cadres volontaires, d'étudiants, de lycéens et de fonctionnaires au nom de l'intérêt général, la "Teno" préfigurait déjà ce que pourrait être une mobilisation totale de la communauté nationale au-delà des contradictions sociales inhérentes au système capitaliste.

Mais malgré leur importance numérique - près de 900 000 membres pour les "Einwohnerwehren" et plus de 120 000 pour la "Teno" au début de 1920, malgré les services qu'elles avaient pu rendre au coup par coup, ces associations et formations de combat n'avaient constitué qu'une première étape dans la mise en place d'un dispositif de défense nouveau. Il faut reconnaitre, ce que constata maintes fois notre lansquenet et aventurier Herbert Volck, que la témérité et le mépris du danger n'étaient que rarement leurs qualités premières. En octobre 1923, au moment du soulèvement communiste à Hambourg, les braves bourgeois étaient encore inscrits sur les listes des "Einwohnerwehren" mais ils étaient saisis d'effroi et ne pensaient qu'à trouver protection auprès de ceux qui accepteraient de se battre pour eux. "Pour nous, hommes de la résistance nationale, il est amusant d'observer ces groupes de philistins effarouchés. Des bourgeois, des gros commerçants, des propriétaires de villas qui sont de bons patriotes lorsqu'il n'y a aucun danger, lorsqu'on est sûr que rien n'arrivera à un héros fort en gueule, viennent à présent à nous, le col relevé, le chapeau profondément enfoncé sur le visage blafard."(184) Membres théoriques de ces groupes, ces gens-là n'auraient voulu en fait combattre pour rien au monde. Ils cherchaient alors des aventuriers qui voudraient bien, moyen-

nant finance - les plus astucieux avec des dollars - protéger leur villa ou leur magasin.(185) Cette situation grotesque n'était que l'illustration tardive du fait que ce type de formation ne pouvait être qu'un palliatif provisoire en attendant la constitution d'unités plus structurées.

× les deuxièmes éléments de ce dispositif : les formations de volontaires temporaires.

Les formations de volontaires temporaires, "Zeitfreiwilligenverbände" et corps francs, furent la première tentative de reconstituer une armée parallèle sur la base d'un recrutement sélectif à partir du volontariat. Les premières furent prévues pour des interventions de type militaire et étaient directement rattachées, pour ce qui est des équipements, de l'armement, du cantonnement, de l'entretien et de l'entrainement à une unité militaire conventionnelle. C'est ainsi que les premières de ces formations se constituèrent à Berlin sous la tutelle de laDivision de Cavalerie de la Garde, que celle dont Willi Bredel décrit l'intervention dans "Verwandte und Bekannte" lors des émeutes du 23 juin 1919 (186) dépendaient du dépôt d'artillerie de Bahrenfeld et que celle dont fit partie Ernst Ottwalt à Halle était placée sous l'autorité ducommandant de la garnison.(187) Elles se différenciaient en outre des "Einwohnerwehren" par leur mobilité, l'âge et l'origine sociale de leurs membres. Ces formations pouvaient être envoyées n'importe où en Allemagne pour des opérations militaires et étant donné la nature de celles-ci, leurs membres étaient pour l'essentiel des jeunes gens, lycéens ou étudiants surtout.

La seule différence existant entre ces formations de volontaires et les troupes régulières ou les corps francs était queles hommes n'étaient convoqués que pour de brèves périodes d'engagement de quelques semaines. A l'issue des opérations, ils reprenaient leurs activités civiles normales, comme notre jeune Ernst Ottwalt qui retrouva les bancs du lycée après quatre semaines passées sous l'uniforme, sans que toutefois le contact soit rompu avec l'unité de rattachement

qui pouvait les convoquer à tous moments si la situation l'exigeait, par voie d'affiches ou par messages individuels. Pour ce qui est du recrutement, on faisait certes appel à la jeunesse qui pouvait s'enthousiasmer pour la "cause nationale", mais on veillait aussi soigneusement à écarter tout individu suspect. Ces formations devaient être exemptes de toute contamination révolutionnaire possible. Comme le note Erwin Könnemann dans son étude exhaustive sur ces formations, on avait créé par exemple à Lübeck un comité de sélection constitué par des personnalités de la ville susceptibles de juger les recrues éventuelles quant à leur caractère et à leurs opinions politiques. A Hambourg, une autre technique était utilisé pour filtrer les engagés : à côté des étudiants et lycéens admis sur recommandation de certains enseignants, on trouvait dans l'unité de Bahrenfeld des employés de diverses entreprises de la ville envoyés par la direction, notamment de la Dresdner Bank, de la Norddeutsche Versicherungsgesellschaft ou de la Hamburg-Amerika-Linie. Par là, ces formations étaient des unités fiables susceptibles de renforcer les troupes régulières en cas de troubles intérieurs graves.

En dehors des périodes de service, les membres de ces formations ne restaient pas inactifs puisqu'ils étaient obligés de faire partie aussi des "Einwohnerwehren". On les retrouvait également soit membres de l'Orgesch comme Ernst Ottwalt (188) et associés à des activités d'espionnage et de provocation dans les organisations ouvrières, soit membres d'autres associations qui sous des raisons sociales diverses préparaient la survie de ces formations armées de guerre civile dans la perspective d'une dissolution prochaine.(189)

Ces formations purent ainsi accueillir tous ceux qui rêvaient de venger l'honneur national ou de faire la chasse aux "rouges", tous ceux qui trop jeunes avaient été privés de la grande aventure de la guerre et cherchaient une compensation, tous ceux enfin qui ne reculaient pas devant l'usage de la violence pour renverser la république.

x les troisièmes éléments de ce dispositif : les corps francs

Tandis que se tissait cette toile d'araignée dense d'organisations paramilitaires parallèles aux unités de la Reichswehr, un autre type de structures d'accueil de l'activisme contre-révolutionnaire se mettait en place dans le pays avec les corps francs. Nous avons décrit dans notre première partie à partir d'exemples significatifs, comment des jeunes gens, militaires ou non, s'engagèrent dans des corps francs, comme Ernst von Salomon ou en créèrent eux-mêmes comme Herbert Volck. S'ils trouvèrent ainsi une organisation déjà constituée ou les moyens d'en créer une, cela signifiait que des structures nouvelles pour une armée provisoire reposant sur le système du volontariat étaient en cours d'édification.

En effet, les forces supplétives à mission déterminée comme la "Teno" et les"Einwohnerwehren" ou celles destinées à faire face à une crise locale aiguë (formations de volontaires temporaires) ne disposaient ni de la mobilité nécessaire ni de l'armement différencié ni surtout de la disponibilité totale que pouvaient exiger des interventions à grande échelle aussi bien contre des menées subversives à l'intérieur que contre des menaces précises aux frontières. C'est dans cette perspective que furent créés les corps francs, dans la tradition des corps de volontaires qui s'étaient constitués en Prusse pour lutter contre les armées napoléoniennes après la défaite de l'armée prussienne conventionnelle.

Les corps francs représentaient donc une tentative sérieuse de reconstituer une armée permanente efficace et opérationnelle alors que les divisions impériales se disloquaient après l'armistice et que s'indignaient ceux qui, comme l'adjudant Suppe à Berlin(190) n'acceptaient ni la défaite ni le désordre qui s'emparait des casernes. Ce furent les premiers corps francs qui, associés à des unités encore structurées et disciplinées comme la Division de cavalerie de la Garde écrasèrent le soulèvement de la mi-janvier à Berlin.(191) A partir de ce moment-là, les corps francs se multiplièrent dans les régions les plus menacées par le mouvement révolu-

tionnaire (192) : dans la Ruhr les corps francs Lichtschlag, Schulz, Hacketau, Düsseldorf, LÜtzow, Pfeffer, en Bavière les corps francs Epp, Oberland, Hutschenreuther, Werdenfels, Bamberg, Bayreuth, dans la région industrielle de l'Allemagne centrale la brigade Ehrhardt et le corps de chasseurs volontaires du général Maercker, en Silésie les corps francs Aulock, Hesterberg, Heydebreck et la brigade de marine Loewenfeld, tandis que dans les pays baltes se renforçaient les corps francs Rossbach, Eulenburg et Plewe à côté de la"Division de Fer". Suivant un plan progressivement rationnel, on regroupait ceux qui avaient une formation militaire, l'expérience des combats et des connaissances techniques spécialisées. Comme par ailleurs la situation économique était particulièrement critique, certains purent aussi être attirés par les avantages matériels consentis : une solde fixe toujours supérieure à 5 marks par jour, avec éventuellement des primes spéciales, sans compter la nourriture, le logement l'équipement et en cas de démobilisation la fourniture de vêtements civils.

On sait que ces unités furent progressivement dissoutes sous la pression des Alliés qui voulaient faire appliquer les dispositions militaires du Traité de Versailles, mais aussi à l'instigation du Haut-Commandement de la Reichswehr provisoire qu'inquiétaient le caractère composite de leur recrutement ainsi que la relative autonomie fondée sur le prestige personnel du chef. Leur fiabilité absolue n'était pas garantie car de nombreux jeunes gens s'y engagèrent sans maturité politique suffisante au sortir de la guerre et furent amenés à réfléchir sur la nature des opérations qu'ils durent exécuter - le cas de Beppo Röhmer du Bund Oberland est significatif dans la mesure où il rejoignit les rangs révolutionnaires après cette période confuse et ne fut pas sans influencer,par son prestige personnel, l'attitude d'éléments plus jeunes comme Bodo Uhse ; à un degré moindre, on peut aussi mentionner le cas dujeune Alexander Stenbock-Fermor (193) qui, en fils de famille aristocratique des pays baltes, s'engagea tout naturellement dans les corps francs

destinés à lutter contre les bolcheviques puis se rapprocha peu à peu du mouvement ouvrier révolutionnaire. Mais il est certain aussi que les conditions de recrutement particulièrement souples du début permirent à quelques éléments de l'activisme révolutionnaire de s'introduire dans ces formations dans le but de préparer plus tranquillement des opérations comme Ludwig Turek, ce jeune révolté qui rejoignit le mouvement spartakiste puis s'engagea comme volontaires dans les unités du général Maercker....afin de tenter de dynamiter le lé théâtre de Weimar où se réunissait l'Assemblée Nationale en janvier 1919.(194)

C'est lorsque des mesures de dissolution ou d'intégration dans la nouvelle Reichswehr furent prises que d'autres membres des corps francs commencèrent à s'interroger sur le sens véritable de leur action : ils ne comprenaient plus très bien le rôle qui pouvait encore leur être assigné dans une nouvelle stratégie de la contre-révolution. C'est pour éviter des rébellions possibles comme celle qui était en germe dans les propos tenus par Ernst von Salomon lorsqu'éclatait le putsch de Kapp - il envisageait avec ses camarades de marcher sur Berlin sans Kapp et même au besoin contre lui - que peu à peu les corps francs se reconvertirent en ligues ou associations plus ou moins secrètes destinées à accueillir, à côté de ceux qui avaient effectivement combattu dans les mois qui suivirent l'armistice, des représentants des classes d'âge plus jeunes qui n'avaient pas fait la guerre.

x les quatrièmes éléments du nouveau dispositif de défense : les ligues et associations paramilitaires.

Avec le recul, on peut aujourd'hui apprécier la fonction de ces ligues ou associations dans la stratégie des forces contre-révolutionnaires. Alexander Stenbock-Fermor les analyse dans cette perspective.(195) Ces forces devaient pouvoir disposer de l'appui de larges couches de la population dans les milieux petits-bourgeois. Déçus dans leurs aspirations nationales par le nouveau statut international

de l'Allemagne et dépouillés en partie de leur patrimoine et de leur prestige social, ces milieux se dresseraient contre le prolétariat avec qui ils ne voulaient à aucun prix s'identifier malgré l'identité objective de conditions de vie. Le moment venu, ils pourraient être engagés dans une lutte de masse contre les partis ouvriers et les syndicats à l'image de ce qu'avait réalisé Mussolini avec ses"chemises noires" en Italie au nom de l'ordre.

A partir du récit donné par Bodo Uhse dans "Söldner und Soldat" nous disposons d'un exemple de cette reconversion des corps francs en ligue. Le corps franc Oberland se transforma en Bund Oberland, c'est à dire en une association organisant la préparation militaire de jeunes gens sous la direction des "anciens" du corps franc et assurant leur endoctrinement sur la base du mythe du Troisième Reich qui ne tarderait pas à se substituer à la république des traîtres. Si les corps francs avaient été officiellement dissous, leurs anciens membres devenaient le noyau"dur" de ces ligues ou associations qui tissèrent leur réseau sur tout le territoire allemand. Tros exemples caractéristiques de cette reconversion nous sont fournis par le corps franc Rossbach, la brigade Ehrhardt et l'Orgesch.

Lorsqu'il dut se dissoudre, le corps franc Rossbach permit d'abord à ses membres de trouver une activité professionnelle qui ne les séparât pas les uns des autres. Ceux qui appartenaient aux unités motorisées, créèrent en Prusse-Orientale une entreprise de transport. Quant aux fantassins, ils trouvèrent travail et logement sur les terres de grands propriétaires terriens(196) chez qui ils constituèrent des "communautés de travail" et entreposèrent leurs armes. Rossbach avait fondé un club à Berlin qui assurait la permanence de l'institution.et permit sa reconstitution au moment du putsch de Kapp pour lutter contre l'armée rouge de la Ruhr. A nouveau dissous en mai 1920, le corps franc se transformait en communauté de travail au service de la "ligue agraire de Poméranie", puis en une organisation plus souple subdivisée en associations diverses, pour les randonnées pédes-

tres, l'épargne, la formation professionnelle agricole tandis qu'en Silésie il donnait naissance à des sociétés de tir et de surveillance. En 1923, sous la direction d'un bureau d'information sis à Berlin, une réseau politico-militaire avait été mis en place : il comptait plus de 8 000 membres, faisait partie du NSDAP en tant qu'adhérent collectif et était co-propriétaire du "Völkischer Beobachter".(197)

La brigade Ehrhardt donna naissance quant à elle à la célèbre O.C., Organisation Consul à laquelle adhérèrent certains de nos jeunes activistes ou dont ils découvrirent par hasard qu'ils faisaient partie. Lors de la dissolution, les officiers de la brigade créèrent d'abord le VEEO ou "Vereinigung ehemaliger Ehrhardt-Offiziere", (association des anciens officiers d'Ehrhardt) qui ouvrit un bureau à Munich.(198) Cette officine devint au cours de l'hiver 1920-1921 le centre politique et décisionnel de la future O.C. avec quatre départements : pour la formation de commandos terroristes, la propagande, les finances et les contacts avec les autres organisations "nationales". L'O.C. qui regroupa rapidement plus de 5 000 membres créa des groupes locaux dans la plupart des grandes villes, communiquant entre eux par des agents de liaison et des messages chiffrés. Les buts officiels étaient d'une part d'empêcher la subversion de l'Allemagne par la révolution, d'autre part de réactiver les partis de droite trop mous dans cette tâche, au besoin par l'assassinat de quelques-uns de leurs représentants les plus connus, comme Matthias Erzberger et Walter Rathenau. Le pseudonyme d'Ehrhardt, le "Consul", indiquait clairement l'objectif réel de l'entreprise : l'instauration d'un régime dictatorial. Dissoute à la suite des meurtres politiques, l'O.C. renaquit sous une autre étiquette en tant que "Bund Wiking" en mai 1923 qui compta rapidement plus de 10 000 membres et subsista jusqu'en 1928.(199)

L'Orgesch ou Organisation Escherisch apparait plusieurs fois dans nos récits ou romans de référence, soit qu'elle figure au premier plan des préoccupations des militants ouvriers révolutionnaires en tant qu'adversaire princi-

pal soit qu'elle accueille dans ses rangs de jeunes activistes contre-révolutionnaires. Inscrite au registre des associations de Munich, elle étendit son activité à toute l'Allemagne. Elle se présenta en effet comme un mouvement qui visait à regrouper tous les Allemands animés de sentiments patriotiques. En fait, cette pétition de principe était surtout destinée à prévenir les interventions de la commission de contrôle militaire interalliée et à masquer aux yeux de l'opinion publique une part importante de son terrain d'action. Car à côté de revendications politiques telles que la réanimation du sentiment national, la lutte contre les trafiquants et les usuriers ou la mise en oeuvre de mesures destinées à atténuer les oppositionsentre classes sociales, elle déclarait s'engager à maintenir l'ordre et à participer activement à la formation physique et morale de la jeunesse. A cette fin elle collabora avec certains officiers de laReichswehr comme Röhm en Bavière ou Buchrucker dans le Nord de l'Allemagne pour dissimuler des armes qui devaient être livrées aux alliés et pour entrainer de jeunes lycéens et étudiants au tir. A son apogée, cette organisation comptait environ un million d'adhérents de toute nature et possédait des dépôts d'armes clandestins dont la saisie figurait en bonne place parmi les revendications du mouvement ouvrier. Dissoute officiellement au cours de l'été 1921, cette organisation poursuivit une existence plus ou moins illégale ou créa de nombreuses ligues d'implantation locale, baptisées souvent "Heimatbund". (200)

Lorsqu'on fait le bilan de cette situation dont Ernst von Salomon dit qu'elle se caractérisait par la naissance d'associations de toutes sortes dans les milieux nationalistes et par leur croissance aussi rapide que celle des champignons, on constate que les liens entre elles étaient étroits qu'elles faisaient partie d'un plan visant à reconstituer un appareil répressif efficace à cibles différenciées, qu'elles étaient les différents éléments d'un vaste mouvement de masse politico-militaire exploitant rancoeurs et dispnibilités de certaines couches de la population et que malgré des rivalités passagères, (201) comme celles qui purent être sensibles

lors du "deutscher Tag" de Nuremberg, elles pouvaient fournir une base populaire à un régime de type dictatorial. Mais il est évident que la mise en place de ce dispositif rationnel de défense d'un nouveau type exigeait à la fois des moyens financiers importants et un soutien effectif de l'appareil d'état qui ne se limitât pas à la mansuétude de la justice ou de la police face à leurs exactions. Car cette action aventureuse dont rêvaient tant de jeunes militants exaltés de l'activisme contre-révolutionnaire coûtait fort cher et supposait l' aide constante d'une administration plus ou moins complice.

c) les conditions de fonctionnement de ce dispositif de défense de l'ordre établi.

x les moyens financiers.

Les moyens financiers dont disposaient ces structures de l'activisme contre-révolutionnaire furent considérables. Car il ne s'agissait pas seulement d'équiper leurs membres et de leur verser une solde, il fallait aussi prévoir l'assurance contre les risques de blessure et l'assistance aux familles en cas de décès, ce qui fut fait dans les détails et réglé par des circulaires officielles de la Reichswehr. Combien nous sommes loin ici, avec la définition des modalités d'assurance, de cette rage de lutte qui s'emparait de certains jeunes gens, de ce romantisme de l'action et de leurs rêves d'un chaos régénérateur !

D'après les renseignements dont on dispose, il semble que ces moyens financiers provenaient de deux sources : d'abord du budget de l'Etat et des collectivités locales dans les cas de Einwohnerwehren, des unités de volontaires temporaires et des corps francs, ensuite de particuliers ou d'associations privées chargées de collecter des fonds.(202)

Dans le premier cas, il s'agissait de crédits spécifiques alloués à ces formations pour la rémunération des personnels et leur entretien. Dans le deuxième cas,il pouvait s'agir de contributions proportionnelles à la masse salariale

des entreprises ou du nombre d'hectares des exploitations agricoles, ou même de la non-interruption de versement du salaire à un salarié d'une entreprise pendant son temps d'activité dans un groupe armé. C'est par hasard qu'Ernst Ottwalt découvrit cet aspect des choses : comme il raconte dans "Ruhe und Ordnung", il continua, après sa démobilisation de son unité de volontaires, à percevoir une rémunération pour ses activités d'agent de renseignement. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il s'aperçut que l'argent qu'il touchait ne venait pas de l'Etat-Major de la garnison mais d'une organisation intitulée "deutsche Wirtschaftshilfe". En effet, l'un de ses camarades avait vu le livret d'épargne bancaire de leur chef, le lieutenant Walter, et dans ce livret étaient portés régulièrement les versements effectués par cette organisation.(203) Une telle organisation exista effectivement après le putsch de Kapp pour gérer un fonds de l'industrie destiné à lutter contre ""toute tentative de subversion organisée par la gauche". Ce fonds en dépôt à la "Nationalbank-für Deutschland" atteignit par moment la somme de 400 millions de Marks et fut administré par un comité à la tête duquel se trouva d'abord le général (en retraite) von Watter, bien connu dans la Ruhr, puis l'ancien aide de camp de Guillaume II en exil à Doorn. C'est ce fonds sans cesse approvisionné par les "milieux de l'industrie et du commerce" qui servit à financer les grands organisations comme l'Orgesch ou l'O.C.(204)

Pour être complet, il ne faut pas oublier l'aide en nature qu'offrirent de nombreux propriétaires terriens aux anciens des corps francs, à l'Est de l'Elbe et en Bavière, en les accueillant quelque temps dans leurs domaines et en leur fournissant travail, nourriture et logement, dans le but à court terme de les utiliser comme briseurs de grève, comme ce fut le cas du groupe armé dont Thoedor Lohse était le chef dans "das Spinnennetz" de Joseph Roth. Parfois aussi ces forces supplétives s'y trouvaient regroupées afin de préserver leur existence contre les tentatives de dissolution imposées par des autorités extérieures ou les manifestations de

désagrégation progressive avec l'inaction et l'ennui. Ce fut le cas du corps franc de von Lieven dans le roman d'Anna Seghers ou de celui d'Ernst von Salomon après son retour des pays baltes. Ce fut aussi le cas des derniers éléments de la brigade Ehrhardt que Bodo Uhse rencontra dans certains villages bavarois, menant déjà une vie assez proche du banditisme.

Parfois enfin, ces formations supplétives étaient entretenues par ces milieux dans la perspective relativement proche d'une action précise. Ce fut le cas de la "schwarze Reichswehr" dont les principales unités se constituèrent dans le Brandebourg. Pour Richard Scheringer qui avait été recruté pour ces unités, les liens étaient évidents entre les milieux agrariens et cette troupe contre-révolutionnaire bien que le bénéfice que ses jeunes membres en retiraient eût été particulièrement faible. Nous savons dans quelles conditions se déroulait la vie quotidienne au fort de Gorgast. "Il n'y avait pas de solde, les quelques rentrées d'argent profitaient à la première compagnie. Nous, de la deuxième, ne percevions de temps en temps que cinq cigarettes par personne qui provenaient de dons faits par la Ligue Agraire. La Ligue Agraire s'occupait soi-disant de la nourriture. On peut bien dire qu'elle n'y mettait pas son point d'honneur. La "tambouille" était juste bonne pour les cochons. Et si des hommes de troupe qui servaient là en permanence n'avaient pas toujours apporté des pommes de terre en supplément que nous faisions cuire après les repas, nous serions morts de faim."(205) Mais au-delà de ce soutien matériel direct, ces différentes forces supplétives ne pouvaient s'organiser et subsister que grâce à un soutien effectif de divers secteurs de l'appareil d'état, voire grâce à la compréhension des alliés.

x soutien plus ou moins ouvert de l'appareil d'état.

Si nous avons déjà évoqué le soutien actif que les établissements d'enseignement supérieur apportèrent à la constitution de groupes armés de jeunes volontaires, ou l'impunité voire le traitement de faveur dont jouirent en Bavière ceux

qui étaient poursuivis dans les autres régions du Reich pour leurs activités terroristes, nous n'avons en fait mentionné que des aspects fragmentaires de ce soutien. D'autres formes de soutien plus massif peuvent être brièvement rappelées. C'est d'abord le soutien administratif : ce sont des règlements d'administration publique émanant du ministère de l'intérieur ou du gouvernement de Prusse qui non seulement fixèrent les modalités de recrutement des "Einwohnerwehren" mais incitèrent les autorités locales à les mettre sur pied. C'est l'administration qui avait organisé dans tous les détails le financement de ces unités par des circulaires, c'est à dire des textes règlementaires à valeur contraignante pour les échelons subalternes au cours du mois d'avril1919 qui prévoyaient les modalités de rémunération, les types d'armement et les assurances destinées à couvrir tousles risques.

Une autre forme de soutien fut l'attitude ambiguë de l'administration en matière de dissolution. On connait les délais obtenues pour celle-ci, les dérogations accordées par les alliés pour circonstances exceptionnelles. Mais même là où des décisions formelles de dissolution furent prises, celle-ci ne fut qu'une façade à l'intention des alliés ou des mesures destinées à rationaliser la récupération de toutes les énergies contre-révolutionnaires. L'exemple de la Bavière est particulièrement significatif. Dans un premier temps, le gouvernement bavarois sembla se soumettre aux injonctions conjuguées duReich et des Alliés et notre jeune activiste Bodo Uhse le déplorait avec ses camarades. Comme il le rapporte dans "Söldner und Soldat",la bourgeoisie bavaroise avait cédé, sacrifiant la cause nationale à la crainte de représailles de l'Entente;"le gouvernement bavarois s'est soumis à la pression du gouvernement duReich, il avait ordonné la dissolution et le désarmement des Einwohnerwehren malgré les paroles énergiques prononcées peu de temps auparavant par leur chef, le conseiller des Eaux et Forêts aux cheveux grisonnants Escherisch. Ainsi était tombée l'organisation armée bavaroise la plus forte qui n'était pas seulement considérée commele rempart le plus sûr de la bourgeoisie bavaroise

mais qui était en même temps suspecte en tant qu'exutoire du légitimisme et du séparatisme bavarois auxquels le Bund Oberland s'opposait d'une haine farouche. Dans des pots de grès, nous bûmes à grands traits à la mort des bourgeois."(206

Mais dans un deuxième temps, ces mesures eurent des effets à long terme bénéfiques pour les milieux conservateurs au-delà de cette appréciation naïve portée par nos jeunes activistes. Cette dissolution ne pouvait que renforcer la haine contre l'Entente et ses suppôts allemands, donc le courant contre-révolutionnaire mais elle permettait aussi l'élimination de certains facteurs de division dans le mouvement "national", notamment l'influence trop grande du particularisme bavarois. Les organisations semi-clandestines qui allaient se constituer comme l'O.C. ou se renforcer comme le Bund Oberland et les premiers groupes nationaux-socialistes seraient débarrassés de ces facteurs de division.

Pendant ce temps, les autorités militaires n'étaien pas restées inactives : pour elles, la préservation du potentiel de défense de la nation légitimait toutes les formes de soutien matériel aux milieux de l'activisme contre-révolutionnaire. Elles intervinrent de façon tout à fait officielle pour l'armement et l'entrainement des différents groupes armés. Sans le concours de laReichswehr, les "Einwohnerwehren" n'auraient jamais pu disposer de la quantité considérable d'armes légères et d'équipement qu'elles possédaient.(207) Quant aux corps francs, il est bien évident que sans l'aide active de la Reichswehr, ils n'auraient pu avoir l'armement léger et lourd qu'ils réclamaient ni les moyens en matériel de transport et en ravitaillement prélevés sur les stocks existants. Le cas des corps francs engagés dans les pays baltes est particulièrement exemplaire : ils bénéficièrent à la fois de l'aide de l'administration représentée par le Haut-Commissaire social-démocrate August Winnig et du soutien des unités de la Reichswehr malgré les mesures prises par le gouvernement de Berlin pour metter fin officiellement à leur action.

Mais c'est aussi de leur propre initiative que les autorités militaires soutinrent ensuite les formations supplé-

tives, pépinières de l'activisme contre-révolutionnaires. Allant au-delà de simples mesures conservatoires comme la rétention d'armes promises à la réquisition par les alliés, elles favorisèrent la constitution de la "schwarze Reichswehr" A partir du témoignage de Richard Scheringer dans "das grosse Las", nous savons tout ce qu'elles firent pour renforcer le potentiel militaire de l'Allemagne en même temps qu'elles préaparaient les conditions pour l'instauration d'une dictature militaire. La création et l'entrainement de cette armée parallèle et secrète était un élément fondamental de leur dispositif.

Si l'on se reporte à l'expérience de ce jeune activiste, on constate que c'est avec une lettre de recommandation d'un capitaine en retraite qu'il se rendit le 1er juillet dans les bureaux de l'Etat-Major de la région militaire de Berlin, Kurfürstenstrasse, et que c'est là qu'il reçut des mains de l'adjudant de service un billet de chemin de fer pour Küstrin avec l'ordre de se présenter à la caserne d'infanterie de la ville où il retrouva le soir même des jeunes gens qui avaient suivi la même filière que lui.(208) La Reichswehr assurait donc tout à la fois l'hébergement et l'entrainement de ces jeunes gens, dans ses locaux, mais aussi leur encadrement et leur prise en charge dès l'instant où ils manifestaient l'intention de s'engager dans ce type de formation.

Insister sur la façon dont fut réprimée par la Reichswehr la tentative de putsch du commandant Buchrucker et par là présenter la Reichswehr comme une force apolitique au service de l'Etat de Weimar, reviendrait à laisser de côté cet aspect important de la situation : c'est laReichswehr elle-même qui avait organisé cette armée parallèle et si elle estima pouvoir s'en passer en octobre 1923, c'est parce que finalement elle avait reçu les pleins pouvoirs pour assurer le maintien de l'ordre. Elle était donc la maîtresse de fait de la situation en attendant que les milieux conservateurs prennent effectivement le contrôle progressif du pouvoir central jusqu'à l'élection de Hindenburg en 1925 à la présidence.

d) Problématique de cette situation telle qu'elle fut vécue par certains activistes.

Ce soutien effectif d'associations privées et de l'appareil d'état n'alla pas cependant sans poser des problèmes à certains jeunes gens qui avaient cru trouver grâce à elles le moyen de renverser un ordre établi qu'ils rejetaient confusément. Certes, ils avaient fait dans ces formations l'expérience exaltante d'une communauté de jeunes las de vivre dans les cadres étriqués et mesquins de la société bourgeoise, ils avaient cru y trouver le moyen de préserver certaines valeurs ; mais ils perçurent aussi qu'en fait ils servaient les tenants d'un certain ordre établi et devenaient ainsi les défenseurs de l'ordre bourgeois que par ailleurs ils contestaient.

Certains, comme Ernst von Salomon, tentèrent d'idéaliser leur engagement en le présentant comme la réaction spontanée d'une jeunesse éprise du romantisme de l'action, comme une forme non élaborée d'existentialisme et ils exprimaient leur mépris contre cesbourgeois repus incapables de se défendre eux-mêmes ou contre les fossiles d'un autre âge qui avaient fait leur réapparition avec le putsch de Kapp. D'autres, tels Ernst Ottwalt, Bodo Uhse, Richard Scheringer tirèrent la conclusion qu'ils avaient été bernés et que ceux qui luttaient contre l'ordre établi n'étaient pas à leurs côtés, dans ces forces supplétives de la contre-révolution, mais dans le camp révolutionnaire qu'ils avaient momentanément combattu. Toutefois, cette rupture pour eux se situa en dehors des cadres chronologiques de cette étude C'est pourquoi, à l'issue de cette analyse des conditions de fonctionnement des structures d'accueil de l'activisme contre-révolutionnaire, nous ne pouvons que faire état de leurs doutes et de leurs interrogations.

Sans aller jusqu'à remettre en cause leur engagement, certains d'entre eux commencèrent en effet à s'interroger d'une façon plus pertinente qu'Ernst von Salomon pour qui il ne s'agissait que d'une exploitation de la jeunesse et de

ses révoltes par des représentants du passé. C'est d'abord Ernst Ottwalt qui, en tant que membre d'une unité de volontaires temporaires de Halle fut impliqué dans le putsch de Kapp et ses séquelles et dans des actions d'espionnage des milieux révolutionnaires. Autour de lui, dans la fièvre qui régnait parmi ses jeunes compagnons alors que Kapp tentait de s'emparer du pouvoir à Berlin, il notait déjà combien leur motivation était confuse, combien ils étaient peu au courant des objectifs poursuivis par leurs chefs. En fin de compte, certains d'entre eux ne savaient plus pourquoi ni contre qui ils se battaient. Etaient-ils pour Kapp ? devaient-ils au contraire lutter pour le maintien de l'ordre ? Telles étaient les questions qu'ils se posaient.(209)

Lorsque ces unités de volontaires furent ensuite engagées après l'échec des putschistes dans des opérations contre des groupes armés de la classe ouvrière au nom de la défense de la république et de la propriété privée contre les agissements d'une meute sauvage de gredins assoiffés de sang, Ernst Ottwalt (210) comprit que lui et ses camarades étaient des instruments au service de forces qui ne visaient qu'à perpétuer un certain ordre social à leur profit. "Je lutte contre les ouvriers. Mais qué m'ont-ils fait, ces ouvriers ? Au cours des derniers mois, j'ai suffisamment vu et appris ce qui pourrait me faire apparaitre comme justifié leur combat contre l'ordre social existant. Et que m'importe l'ordre social existant ? Mes liens avec lui sont-ils si étroits que je doive le défendre au prix de mon sang ? N'est-ce pas en vérité une honte de ma part que de me mettre au service d'une cause dont je doute de plus en plus de la justesse ?"(21
Si ce fut au contact de la réalité des luttes armées qu'Ernst Ottwalt commença à s'interroger, dans le cas de Bodo Uhse ce fut lorsqu'il vit apparaitre ceux qui les manipulaient en sous-main.

On sait avec quel enthousiasme Bodo Uhse s'intégra dans le Bund Oberland. Tout semblait justifier cet engagement, le goût de la jeunesse pour une vie aventureuse, un certain idéalisme qui lui rendait odieux les agissements de la grande bourgeoisie coalisée avec le système de Weimar. Cet engage-

ment était ainsi une riposte aux menées bolcheviques et aux manigances des bourgeois. Pour tous ceux qui rêvaient d'un Troisième Reich, la situation était on ne peut plus claire lorsqu'on était membre du Bund Oberland. Face à eux, les représentants typiques de la grande bourgeoisie, comme les banquiers d'affaires Melchior ou Dornberg, des industriels comme Walter Rathenau ou Friedrich von Siemens s'étaient alliés à des représentants de la moyenne bourgeoise comme Wirth, Erzberger ou Fehrenbach pour brader la nation. Tous ensemble, ils étaient les artisans de la "politique d'exécution". Il était facile pour ces jeunes gens de cristalliser leurs sentiments antibourgeois sur ces personnalités qui symbolisaient le régime veule de la compromission et de l'abandon.

Mais ils ne voyaient pas que derrière les associations dont ils faisaient partie, se cachaient d'autres représentants influents de la grande bourgeoisie tels que Karl Helfferich de la Deutsche Bank, AlfredHugenberg, alors administrateur de la firme Krupp, Hugo Stinnes, le magnat de la Ruhr ou le banquier Cuno de la Hamburg-Amerika-Linie.(212) Cette confusion soigneusement entretenue dans les organisations politiques de la droite, cette double ligne politique de la bourgeoisie expliquent la colère et l'étonnement des jeunes activistes du Bund Oberland qui virent apparaitre, comme Bodo Uhse, le grand bourgeois munichois Lehmann parmi eux. Sa présence aux côtés de Ludendorff provoqua un malaise certtain car elle était la preuve de toute l'ambiguité de la mission de ces formations de l'activisme contre-révolutionnaire. Le romantisme des marches de nuit dans la forêt bavaroise, l'exaltation que procurait naguère l'assaut donné à une position occupée par un ennemi fictif, tout cela semblait céder la place à des préoccupations d'ordre politique qui étaient étrangères à ces jeunes gens. Ce Lehmann et ceux qui soutenaient l'action du Bund Oberland n'étaient que des représentants ou même des chefs de file de cette grande bourgeoisie qui risquait de mener la nation à sa perte. Pourrait-on encore avoir l'illusion que le Troisième Reich auquel ils aspiraient parviendrait à se débarrasser aisément de l'emprise de ces protecteurs qui appartenaient tous au monde bourgeois ?

Eugen, l'un des camarades de Bodo Uhse, n'hésitait pas à "partir en campagne avec un esprit mordant contre ces bourgeois, ces ennemis de la jeunesse et du peuple."(213) Mais pour l'instant, il fallait supporter la présence de Lehmann qui écoutait le visage fermé les propos d'Eugen. Il fallait aussi supporter la présence d'individus ressurgis d'une autre époque comme ce commandant von Müller, portant badine et se pavanant dans une voiture de sport, qui devait faire manoeuvrer la troupe dans l'après-midi. En attendant d'édifier le Troisième Reich dans lequel de tels individus, on en était sûr, n'auraient pas leur place, on vitupérait contre eux : "quel poseur et quel m'as-tu-vu, ce singe à monocle ! Nous étions d'accord avec Fünferle, ce type n'avait rien à faire avec nous, c'était le monde ancien, l'arrogance aristocratique, la réaction bourgeoise."(214) On leur jouait aussi de bons tours : n'avait-on pas dégonflé les pneus de la voiture de sport de ce von Müller ? Mais quoi qu'il en soit, on se pliait à la discipline qu'ils imposaient.

Tandis qu'Ernst Ottwalt se refusait encore à remettre en question son engagement effectif aux côtés de ces milieux réactionnaires dont il jugeait la légitimité de plus en plus fragile - il avait peur de la solitude dans laquelle une telle décision ne manquerait pas de le plonger -(215) ces jeunes activistes autour de Bodo Uhse apprenaient qu'ils n'étaient pas les maîtres de leurs décisions, qu'il faudrait compter avec des forces occultes représentées par ces hautes personnalités, qu'enfin l'édification du Troisième Reich dont ils rêvaient ne se ferait pas sans heurts avec ces forces du passé qui exploitaient leurs ardeurs juvéniles. Néanmoins, ils surmontèrent provisoirement le dépit que leur avait causé cette journée mais les événements qui allaient suivre ne devaient qu'accroître leur malaise, notamment la nomination d'un lieutenant-colonel Apfelstedt à la tête des sections de Franconie du Bund et l'ordre de dispersion qui leur fut donné après l'échec du putsch de Munich en novembre 1923.

Mais pour beaucoup de ces jeunes activistes, il

était déjà trop tard ; ils avaient contribué à mettre en place le dispositif qui permit progressivement aux milieux conservateurs de s'emparer de presque tous les leviers de commande ou de les reconquérir après un court intermède pseudo-révolutionnaire. Ils avaient aidé à la constitution d'un réseau dense d'organisations destinées à défendre l'ordre existant quoi qu'il en coûte et quelles que soient la tactique et la statégie. Beaucoup s'en tirèrent avec l'amertume d'avoir étéexploités, d'avoir lutté et souffert pour des buts qui n'étaient pas les leurs. Ils avaient cru à la révolte d'une génération contre le passé, ils n'avaient été que les instruments au service d'un plan cohérent dont la rationalité est illustrée par la façon dont s'étaient constituées et avaient été engagées ces formations armées. Beaucoup devinrent par la suite des isolés, des déracinés, socialement et politiquement, des individus en quête de certitudes après avoir fait l'expérience de leur force et de leur échec.

2/ Les structures d'accueil de l'activisme révolutionnaire.

Lorsque nous avons décrit les émergences de l'activisme révolutionnaire sous sa forme militaire, nous avons pu constater combien ses structures d'accueil furent fragiles et combien il fut facile à l'appareil d'état s'appuyant sur les différentes formes de l'activisme contre-révolutionnaire, de le réprimer. Il est évident que la constitution de groupes armés dans le mouvement ouvrier ne pouvait trouver le même terrain propice que leurs homologues contre-révolutionnaires : ni les soutiens financiers importants ni les complicités dans les autorités civiles et militaires, ni même le goût des individus pour une stricte discipline de type militaire.

Mais si l'on veut comprendre les raisons de l'échec de cette forme d'activisme révolutionnaire, il faut aller au-delà de ces évidences. De même que pour la naissance d'un activisme contre-révolutionnaire, nous avons constaté que certains facteurs avaient favorise dans l'Allemagne wilhelmi-

nienne l'apparition de structures d'accueil pour tous ceux qui rêvaient d'une explication décisive avec les socialistes et autres fanatiques de la subversion, de même nous pouvons nous demander si dans les années précédant la guerre le mouvement ouvrier, même dans sa fraction la plus révolutionnaire, avait réellement envisagé la possibilité de recourir au soulèvement armé pour s'emparer du pouvoir et s'il avait agi en conséquence.

De ses prises de position et de sa tactique générale devaient découler un certain nombre de conséquences : d'abord le caractère spontané et désordonné de la constitution de ces structures d'accueil de l'activisme révolutionnaire en 1918 ainsi que les hésitations dans le ralliement à cette forme d'action; puis le caractère essentiellement défensif qu'elles revêtirent là où elles se constituèrent partant leur caractère purement conjoncturel et l'absence de coordination à l'échelle du territoire du Reich, enfin la constitution tardive d'une organisation cohérente dans le but de s'emparer du pouvoir. Mais il était alors trop tard, car l'ordre existant s'était raffermi et avait créé son nouveau dispositif de défense. Peut-on parler d'une crise de conscience des activistes révolutionnaires identique à celle que connurent certains activistes engagés dans le camp de la contre-révolution ? Si elle se manifesta chez certains d'entre eux, ce fut moins à cause du sentiment d'avoir été exploités pour des buts qui n'étaient pas les leurs qu'à cause de l'insuffisante préparation de leur engagement ou de l'absence d'une réelle stratégie révolutionnaire d'ensemble.

a) l'impréparation du mouvement ouvrier à des formes de lutte armée.

Si l'on se reporte à la période précéant la Grande Guerre, il semble bien que le recours généralisé à des méthodes révolutionnaires sur la base d'engagements de groupes armés dans la perspective de la conquête du pouvoir ait été totalement exclu par le mouvement ouvrier allemand, même par ceux qui représentaient en son sein les options les plus ra-

dicales.

x raisons théoriques de cette impréparation.

La première de ces raisons théoriques tenait à la conception même de l'utilisation du système parlementaire pour l'accession au pouvoir. Dès la reconstitution du parti socialiste après l'abrogation des lois antisocialistes de Bismarck, la tactique de prise du pouvoir était clairement définie par August Bebel au Congrès d'Erfurt en octobre 1891. Condamnant les revendications formulées par les "jeunes socialistes" d'une politique offensive contre la monarchie wilhelminienne et le système capitaliste, il justifiait sa position d'abord par la puissance militaire dont disposaient encore les classes dirigeantes. Des luttes sur les barricades comme celles que dans les décennies antérieures la bourgeoisie avait entreprises contre le système féodal, se termineraient dans un bain de sang et par l'anéantissement du mouvement socialiste. "Ce qui se produirait à l'époque du fusil à répétition et des canons de gros calibre au cours d'une révolution faite par quelques centaines de milliers d'individus au maximum, je l'ai expliqué récemment déjà à Dresde, nous nous ferions pitoyablement abattre comme des moineaux."(216)

Mais la justification de ce refus d'une politique de lutte active éventuellement au moyen d'un soulèvement armé se fondait aussi sur une vision d'ensemble de la situation qui se caractérisait selon lui par l'affaiblissement continu et inéluctable de la société bourgeoise dont la preuve manifeste était fournie par la crise généralisée de l'économie capitaliste qui atteignait alors en Allemagne, au début des années 90, son paroxysme. Il était inutile de courir le risque d'un bain de sang."La société bourgeoise travaille si puissamment à sa perte que nous n'avons plus qu'à attendre le moment où nous pourrons ramasser le pouvoir qu'elle aura laissé échapper de ses mains....Oui, je suis convaincu que

la réalisation de nos buts ultimes est si proche que peu de ceux qui sont aujourd'hui dans cette salle ne vivront pas ces journées."(217) Cette confiance optimiste dans la victoire prochaine du socialisme en Allemagne marqua toute cette période (218) et conditionna le choix des moyens de la lutte politique même lorsque la crise eût été surmontée.

A partir de l'hypothèse que les classes dirigeantes respecteraient leur légalité et cèderaient le pouvoir si elles étaient mises en minorité par les électeurs, les moyens envisagés par le mouvement ouvrier pour conquérir le pouvoir étaient ceux qu'offraient la participation aux consultations électorales dans le cadre constitutionnel. La seule agitation envisagée était la propagande qui se développait à cette occasion dans le but de gagner sans cesse de nouveaux adhérents et de nouveaux électeurs. Le succès remporté aux élections de 1903 qui virent le SPD obtenir pratiquement un tiers des suffrages exprimés ne fit que confirmer pour la majorité des dirigeants du parti le bien-fondé du choix de cette tactique légaliste et parlementaire.

Le discours prononcé par Jean Jaurès en 1904 au Congrès d'Amsterdam de l'Internationale Socialiste ne les ébranla pas dans leur conviction : constatant l'abîme qui se creusait chaque jour davantage entre la force électorale que représentait le SPD et son influence politique réelle dans le cadre des institutions du Reich, notamment en raison de l'hégémonie des classes dirigeantes traditionnelles que préservaient les types de scrutin antidémocratiques de la plupart des états et les modes de recrutement des hauts-fonctionnaires, cet observateur extérieur au mouvement ouvrier allemand et à ses traditions déplorait l'inaction d'un parti en apparence en pleine ascension mais au pouvoir fort limité.

L'évolution ultérieure du SPD devait au contraire confirmer cette fétichisation du bulletin de vote comme arme politique absolue et cette volonté de s'insérer progressivement dans la légalité parlementaire du système wilhelmi-

nien, quelles qu'en soient les imperfections. Trois événements internes au SPD devaient dans les années qui suivirent illustrer cette ligne politique. Qu'on se souvienne du discours prononcé par Carl Legien aux Etats-Unis devant la Chambre des Représentants : il tint des propos rassurants, bien proches de ceux qu'aurait pu tenir un représentant du libéralisme bourgeois au milieu du 19ème siècle. Qu'on se souvienne ensuite de l'affaire provoquée par Eduard Bernstein à la suite du succès électoral de 1903 lorsqu'il émit l'idée que le parti et le groupe parlementaire devaient revendiquer une place dans la présidence du Reichstag : (219) la période d'une activité purement critique en tant que force d'opposition négative au parlement était révolue, le groupe social-démocrate devait à présent collaborer à la réalisation de toutes les grandes tâches nationales et l'entrée d'un socialiste dans la Présidence du Reichstag ne serait qu'une possibilité d'accroître le champ d'influence du parti. Cette proposition fut certes repoussée au nom du principe de la conquête du pouvoir politique qui devait être obtenue non par des compromis avec l'adversaire mais par une victoire remportée sur lui. Néanmoins ces thèses révisionnistes allaient sous des formes diverses faire leur chemin, qu'on songe à l'attitude hésitante de l'appareil du parti sur le problème monarchique en 1918 ainsi qu'à sa politique privilégiant comme organe du nouveau pouvoir une assemblée nationale où les partis bourgeois risquaient de jouer un rôle déterminant. Qu'on se souvienne enfin de l'argumentation de Kautsky dans le débat sur la grève de masse avec objectifs politiques. Il soutenait en 1910 que l'obtention de la majorité absolue des voix était l'objectif primordial et que ce n'était plus l'affaire que de quelques années. Il tirait donc la conclusion que l'agitation ne devait pas se concentrer sur le thème de la grève de masse mais sur les prochaines élections au Reichstag (220) seules capables d'assurer la victoire.

On était donc bien loin de se préoccuper de la préparation d'une force structurée capable de s'opposer aux entreprises éventuelles de l'armée et des organisations conser-

vatrices et nationalistes qui affirmaient leur volonté si nécessaire de vaincre par les armes le péril socialiste. Même la gauche du parti n'allait pas au-delà de cet objectif de la conquête du pouvoir par le bulletin de vote. La grande discussion engagée dans le parti en 1906/1907 sur le thème de la grève de masse à objectifs politiques illustrait fort bien dette stratégie d'ensemble de la prise du pouvoir. Car la grève de masse telle qu'elle fut préconisée par Rosa Luxemburg n'avait d'autre but que de faire sauter le verrou que constituaient les modes de scrutin antidémocratiques dans les états et d'obtenir que la classe ouvrière fût représentée en toute justice dans les assemblées élues, à quelque niveau que ce soit, c'est à dire de lui permettre par un nombre de mandats correspondant effectivement aux suffrages exprimés et par l'abolition de pratiques comme le scrutin public en Prusse, de jouer pleinement son rôle politique dans l'éventualité toute proche de la conquête de la majorité des électeurs.

Le mouvement ouvrier cantonnait donc son action dans les limites d'une stratégie qui prévoyait la conquête du pouvoir par une modification du rapport de forces à l'intérieur même de l'institution parlementaire qu'il s'agissait de paralyser et de neutraliser comme instrument de domination de la bourgeoisie et des autres couches dirigeantes traditionnelles. C'était donc bien davantage une action visant à récupérer l'institution existante qu'une action visant à créer un système nouveau sur la base d'instances spécifiques du pouvoir comme les conseils ouvriers qui ne firent leur apparition qu'à la fin de la guerre sous l'influence d'expériences réalisées à l'étranger, en Russie et dans la monarchie austro-hongroise en décomposition.

La deuxième raison théorique résidait dans l'attitude du mouvement ouvrier allemand à l'égard de l'armée et plus généralement du pouvoir. Karl Liebknecht qui s'était spécialisé dans les problèmes militaires, avait défini dans ses études sur le militarisme et l'antimilitarisme[221] une attitude possible à l'égard de l'armée sur la base d'une théorie révolutionnaire.[222] A partir de la double constatation

que la classe ouvrière dans une lutte ouverte ne pourrait rien faire avec ses bulletins de vote contre une armée équipée de fusils et de canons, mais que les soldats de cette armée étaient en grande partie issus d'elle, il tirait la conclusion que la victoire de la classe ouvrière était possible si les soldats refusaient de suivre les ordres que leur donneraient leurs chefs à la solde du capitalisme, s'ils comprenaient le rôle de gardiens de l'ordre établi qu'on voulait leur faire jouer. Mais pour parvenir à ce résultat, la tâche était difficile tant était forte l'influence du militarisme sur les individus et la société : sous la forme de la propagande insidieuse qui s'était développée autour des prétendues vertus militaires qui valoriseraient l'individu, sous la forme d'une propagande plus directe qui exaltait les succès internationaux que l'armée pouvait obtenir, sous la forme brutale enfin de la répression dont les mauvais traitements infligés à des soldats par des sous-officiers n'étaient qu'un des aspects qu'il dénonçait régulièrement au Reichstag.

Il fallait donc selon lui éduquer, par une contre-propagande, la conscience de classe de la jeunesse qui ne devait pas oublier ses origines et ses intérêts dès lors qu'elle revêtait l'uniforme et lui démontrer tous les aspects néfastes du militarisme. Il fallait l'amener à refuser toute participation aux manifestations stupides de nationalisme qui suivaient les séances du conseil de révision ou accompagnaient la célébration du "Sedantag" ; il fallait l'inciter à faire usage de toutes les procédures de plainte contre officiers et sous-officiers abusant de leur pouvoir ; il fallait enfin lui démontrer quotidiennement que l'armée n'était que la force au service d'un système social et politique pérpétuant l'exploitation de l'homme par l'homme ou de nations par d'autres nations. Karl Liebknecht voyait dans cette action auprès de la jeunesse le moyen de priver l'armée de toute efficacité comme instrument au service de l'ordre établi.

Mais quelle que puisse être l'efficacité possible de cette stratégie - l'ivresse patriotique de l'été 1914 en

montra clairement les limites - elle visait uniquement à vider une institution existante de sa substance et à faire en sorte qu'elle ne puisse plus intervenir comme instrument de l'exercice du pouvoir par une classe dirigeante.(223) Elle ne prévoyait pas la mise en place de structures nouvelles, ni pour doter d'une force armée spécifique une jeune pouvoir ouvrier révolutionnaire, ni même pour hâter la chute de l'ordre existant ou organiser l'auto-défense du mouvement socialiste. On voit donc toute la distance qui séparait déjà le mouvement ouvrier révolutionnaire des forces contre-révolutionnaires qui commençaient à mettre en place des structures parallèles capables de suppléer les forces conventionnelles en cas de besoin.

Le dynamisme révolutionnaire potentiel dans les années précédant la Grande Guerre ne se voyait offrir ni au plan politique ni au plan militaire des structures d'accueil : il n'était pas question de mettre en place un contre-pouvoir effectif, tout au plus le mouvement ouvrier allemand avait-il réussi à créer une contre-société avec tous les inconvénients qui en découlèrent comme nous le verrons dans le chapitre suivant. Même en janvier 1918, alors que la lutte ouverte semblait inévitable entre la classe ouvrière et le régime wilhelminien pour obtenir la cessation de la guerre, et que des mots d'ordre de création d'organes spécifiques du pouvoir ouvrier étaient lancés (conseils élus dans les entrprises) il n'était pas fait mention, dans les 7 revendications constituant la plate-forme d'action des conseils ouvriers de Berlin à la date du 28 janvier, de la création de structures militaires spécifiques du mouvement ouvrier.(224) Car ici encore, on voulait par la cessation de toute activité de production dans les usines, priver le pouvoir en place des moyens de poursuivre la guerre, de même que naguère la propagande antimilitariste était destinée à priver l'armée de son efficacité et que la conquête de la majorité absolue aux élections devait vider l'institution parlementaire de son contenu de classe. La force de la classe ouvrière résidait donc dans la capacité qu'elle avait de stopper toutes les machines et tous les

mécanismes du pouvoir si elle le voulait.

Par là, nous touchons à l'un des aspects les plus importants de l'histoire du mouvement ouvrier allemand : il ne prévoyait pas les formes spécifiques d'exercice du pouvoir à mettre en place au moment de la révolution, il se contentait d'objectifs négatifs dans sa lutte contre le capitalisme en surestimant sa force et la gravité des contradictions et faiblesses du système existant et il laissait ainsi la porte ouverte à l'improvisation et à l'aventurisme, ce qui le condamnait par avance à l'échec dans un pays où l'appareil d'Etat particulièrement développé et efficace était aux mains d'une caste déterminée et avait noué des liens étroits avec les dirigeants de l'économie.

On assista alors à une situation pleine de contradictions : en même temps que le mouvement ouvrier affirmait avec toujours plus de vigueur sa prétention à conquérir le pouvoir politique et que les tenants de l'ordre établi diversifiaient leur mode de riposte, il ne définissait pas ce que pourraient être les structures d'accueil d'un dynamisme révolutionnaire dont la montée devenait de plus en plus sensible. Bien au contraire, il semble avoir tout mis en oeuvre par la ligne politique dominante, pour empêcher ce dynamisme révolutionnaire de se manifester, car dans la perspective électoraliste, des considérations d'opportunité s'ajoutaient à ces raisons politiques.

x considérations d'opportunité expliquant cette attitude.

La ligne politique qu'Eduard David définissait dans un article des "sozialistische Monatshefte" comme "l'exploitation positive" et "l'expansion du pouvoir parlementaire"(225) exigeait en effet que le parti apparût comme "responsable", c'est à dire comme prêt à souscrire un certain nombre de compromis avec des éléments de la bourgeoisie libérale et comme capable de juguler en son sein ce que David appelait le "révolutionnarisme". Les événements de 1905 en Russie associés à une agitation importante de la classe ouvrière allemande

culminant dans la grande grève sauvage des mineurs de la Ruhr, avaient redonné une certaine vigueur à ceux qui, dans le parti, préconisaient une stratégie de lutte offensive au lieu d'une stratégie de paralysie du système capitaliste. La défaite électorale subie par le SPD aux élections de 1907[226] ne fit alors que renforcer le courant de droite : le parti effrayait à nouveau par sa phraséologie révolutionnaire ; aussi devait-il tout faire afin de gagner ou regagner des électeurs petits bourgeois, il devait notamment apparaitre comme rassurant dans ses objectifs et ses moyens.

Cette considération d'opportunité électoraliste eut pour conséquence d'une part les tentatives faites par la direction du parti pour empêcher la constitution d'organisations de jeunesse par trop indépendantes des instances de l'appareil car elles risquaient de se ranger aux côtés des révolutionnaires. On sait que s'appuyant sur la loi de 1908 sur les associations, la direction du SPD interdit la constitution ou le maintien d'associations autonomes de jeunes. Etait visée essentiellement "l'association des jeunes ouvriers d'Allemagne"(siège Mannheim) qui s'était rangée aux côtés de Karl Liebknecht dans la lutte contre le militarisme. Cette association fut contrainte de se dissoudre le 3 mai 1908 sous la pression des représentants des syndicats et du parti.[227] Nous avons vu du reste par de nombreux témoignages dans notre corpus, notamment de Willi Bredel et Otto Gotsche, que de telles pratiques discriminatoires et rpéressives à l'intérieur même du mouvement ouvrier allaient susciter la révolte de certains jeunes et préparer le terrain à la constitution de groupes révolutionnaires et à l'adoption de comportements activistes.

D'autre part les instances dirigeantes du parti mirent tout en oeuvre pour étouffer certains débats théoriques. Si Friedrich Engels avant sa mort se plaignit déjà de ne pouvoir s'exprimer en toute liberté dans la presse du parti, cette tendance ne fit que s'accentuer au moment de la discussion sur la grève de masse. Tout ce qui risquait de remettre en question la stratégie du parti était censuré.

C'est ainsi que Rosa Luxemburg ne pouvait publier d'articles dans le "Vorwärts" expliquant sa position dans le débat et et que toute approbation formulée par des "militants de base" ou des groupes locaux du parti au cours de réunions publiques était passée sous silence. Non seulement donc le débat théorique sur des questions de fond était évacué de la presse du parti (228) mais même la jeunesse se trouvait dans l'incapacité de s'organiser de façon autonome. On voit donc que pour apparaître rassurant aux yeux d'électeurs potentiels, le SPD n'hésitait pas à réprimer toute manifestation d'un dynamisme révolutionnaire. Par là, il risquait donc de radicaliser une partie non négligeable de ses adhérents mais surtout des jeunes sur des bases particulièrement confuses. On ne peut du reste que souligner ici le décalage entre les positions du SPD et les préoccupations des classes dirigeantes à la même époque qui n'attendaient que l'explication définitive avec le socialisme montant. N'avait-on pas créé une "association pour la lutte contre la social-démocratie" destinée à coordonner toutes les actions dans ce sens ?

Ces considérations d'opportunité ne firent que jouer un rôle plus grand encore avec la situation nouvelle créée par la guerre. Plus que jamais à partir d'août 1914, toute forme d'action révolutionnaire était bannie. Le mot d'ordre était de mettre en sommeil la vie politique pour la durée de la guerre dans le cadre de la politique d'union sacrée, la classe ouvrière devant par la suite faire payer ses bons et loyaux services dans la défense de la patrie par une lutte accrue pour ses revendications. Etaient bannies même certaines actions à valeur symbolique comme chanter "l'Internationale" en public. Le comité pour les problèmes de la jeunesse auprès de la direction du parti avait en effet interdit le chant de"l'Internationale" pour la durée de la guerre, considérant ce chant comme intempestif dans les circonstances actuelles.(229) Ludwig Turek rapporte dans son récit "ein Prolet erzählt" cette situation qu'il a lui-même vécue dans un groupe de la jeunesse ouvrière de Stendal : le dirigeant local du parti chargé des affaires de la jeunesse fut saisi d'effroi lorsqu'il comprit que les jeunes dont il avait la responsa-

bilité se disposaient, à l'issue de la première réunion qui suivit le 4 août 1914 à entonner "l'Internationale"."Il nous dit alors que par cet acte nous le plongerions, lui et sa famille, dans le malehur et il nous arracha la promesse de ne plus chanter dans la rue, ni ce soir-là, ni plus tard."(230)

Ces conditions défavorables ne firent que s'accentuer au cours de la guerre, non seulement à cause des dispositions prises pour le maintien de l'ordre dans le cadre de la dictature militaire de fait de Ludendorff, mais aussi dans le cadre de la collaboration entre l'appareil du parti et des syndicats d'une part et les autorités civiles et militaires d'autre part en matière de politique économique. On comprend donc que lorsque la révolution éclata dans un pays où manifestement rien n'avait été sérieusement prévu à une grande échelle pour la conquête du pouvoir dans une situation de crise aiguë, dans un pays aussi où l'action révolutionnaire s'était concentrée d'abord et avant tout sur une campagne d'explication indispensable certes, mais insuffisante face aux forces dont pouvaient disposer les couches dirigeantes.

Le dynamisme révolutionnaire qui réussit à s'imposer peu à peu dans certaines fractions de la classe ouvrière et ouvrit le "front de l'arrièr", ne commença que tardivement à créer ses propres instances d'action et de décision sous la forme des conseils ouvriers à partir des grèves de janvier 1918 ; mais il n'avait pas encore pu se doter, même à l'état embryonnaire, de structures d'accueil de l'engagement armé, tant était fortement ancrée la conviction que le pouvoir en place s'effondrerait de lui-même. Face à un camp contre-révolutionnaire capable en quelques semaines, une fois l'effet de surprise passé, de réactiver ou de créer ses propres structures d'accueil pour l'activisme latent de certains milieux, le mouvement ouvrier révolutionnaire paya le prix de son impréparation : son engagement armé, par son improvisation, était voué à l'échec.

b) tentatives de mise sur pied de structures militaires révolutionnaires.

La conséquence de cette situationd'ensemble fut, lorsqu'éclata la révolution, la mise en place spontanée et sporadique mais fort insuffisante de structures militaires révolutionnaires : tandis que dès la mi-octobre, le Haut-commandement et le pouvoir politique prévoyaient les mesures à prendre pour écraser tout mouvement subversif, la stratégie générale des forces révolutionnaires restait encore prisonnière, pour ce qui était du rôle de l'armée, de la conception selon laquelle il fallait tout faire pour empêcher qu'elle soit engagée en tant que force contre-révolutionnaire contre la classe ouvrière. Il fallait vider les casernes plutôt qu'armer le prolétariat. La "Volksmarinedivision" et les quelques unités militaires révolutionnaires qui firent leur apparition après le 9 novembre furent la conséquence de cet événement et non le facteur déterminant dans son déclenchement. Ces forces militaires se rallièrent à la révolution plutôt qu'elles ne la provoquèrent par leur action armée.(231) Quant à la constitution des conseils de soldats, elle visait essentiellement à déposséder les officiers de leur pouvoir de commandement, donc par là à vider l'armée de son contenu de classe et à la rendre inopérante.

Ce n'est que de façon isolée et sous des formes conspiratives que quelques groupes de combat armés s'étaient créés en octobre 1918 dans des entreprises extérieures à l'institution militaire. Les membres de ces groupes berlinois s'appelèrent les "chats noirs" et ils étaient équipés de fusils, de grandes et de mitrailleuses qu'ils avaient pu détourner dans la fabrique de fusils de Spandau et dans diverses autres usines d'armement (Oberspree, Wittenau, Suhl) grâce aux liens qui s'étaient noués entre hommes de confiance révolutionnaires de ces différentes entreprises.(232) Mais il n'y eut pas de préparatifs d'ensemble allant dans ce sens. Du reste, l'engagement armé dans les premiers jours de la révolution de la part de ceux qui la déclenchèrent fut moins le résultat d'un plan concerté(233) qu'une réaction de défen-

se comme à Kiel le 3 novembre lorsque la police militaire ouvrit le feu contre les marins mutinés.

Un témoignage intéressant à ce sujet nous est fourni par Karl Grünberg qui raconte dans ses souvenirs comment s'organisa la manifestation du début de la révolution à Düsseldorf où sonunité était stationnée. Rien ne fut fait pour armer le prolétariat. "Dans mon élan juvénile, j'avais cru qu'à la fin de la manifestation, compte tenu de la situation, on appellerait le peuple à s'armer, et j'étais prêt moi-même à reprendre mon fusil malgré ma maladie. Au lieu de cela, on appela à un cortège à travers la ville. Je ne m'étais pas représenté le déclenchement d'une révolution d'une façon si platement bourgeoise."(234) Du reste, le mot d'ordre d'armement de la classe ouvrière et de création de forces armées qui lui soient propres se heurta à de nombreuses réticences voire à l'opposition déclarée de ceux qui représentaient alors le nouveau pouvoir révolutionnaire.

Ce furent d'ailleurs les soldats eux-mêmes, membres des conseils nouvellement élus dans les casernes, qui s'opposèrent massivement à cette création. L'exécutif berlinois des conseils ouvriers avait en effet appelé tous les travailleurs à s'engager dans une "garde rouge" qui aurait regroupé, en dehors des cadres militaires traditionnels, le prolétariat en armes. Mais dès le 13 novembre, cette décision suscitait une grande irritation dans les conseils de soldats qui y virent une marque de défiance à leur égard. Ils ne virent pas en fait le danger d'une intervention armée de forces contre-révolutionnaires ou furent manipulés par les dirigeants de la social-démocratie dont l'objectif premier était moins la poursuite d'un processus révolutionnaire que la préparation de l'élection d'une Assemblée Nationale. C'est pourquoi le conseil exécutif des conseils ouvriers berlinois revint sur sa décision et stoppa le processus qui aurait conduit à la création d'une armée révolutionnaire.(235) C'est pourquoi aussi les grandes manifestations de décembre et de janvier se droulèrent sous des formes qui permirent leur facile répression tandis que la "Volksmarinedivision", dans son iso-

lement quasi total, put être éliminée progressivement en tant que facteur susceptible de jouer un rôle dans le rapport général de forces.

La tentative de certaines organisations locales de l'USPD de créer à l'instigation d'Emil Barth une organisation militaire clandestine resta trop isolée et du reste trop liée à des plans utopiques de nouvelle révolution pour constituer des structures d'accueil cohérentes pourle prolétariat armé. Elles subsistèrent néanmoins sous la forme d'un sercice d'crdre disposant d'armes individuelles dont l'existence est attestée dans la Ruhr en 1920 par des documents des services de police. C'est sous leur impulsion du reste que furent mises sur pied les premières unités de "l'armée rouge de la Ruhr" lors de la riposte au putsch de Kapp.

Quant à la Ligue spartakiste, elle était partagée semble-t-il, entre deux tendances contradictoires : Karl Liebknecht d'un côté restait fidèle à sa ligne antimilitariste de l'avant-guerre : i l avait fondé, dès sa libération de prison, une "Assaciation nationale des déserteurs". Mais d'un autre côté, sans doute à l'instigation de Leo Jogiches, était créée une "ligue des soldats rouges" qui devait être le noyau d'une armée rouge dont les premiers groupes isolés s'organisèrent en décembre 1918. Qu'en fut-il exactement de ces groupes armés ? Dénoncés par la justice et la police comme l'organisation militaire de combat du KPD, ils furent dissous par celui-ci en mai1919 qui qualifiait certains de leurs tracts et de leurs mots d'ordre de "tentatives d'infiltration d'espions et d'agents provocateurs à la solde de la réaction". Les anciens adhérents de cette"ligue des soldats rouges" devaient du reste constituer quelques mois plus tard le noyau du KAPD.(236)

Ainsi, tandis que l'activisme contre-révolutionnaire était doté de structures d'accueil diversifiées et disposant déjà d'un armement important, l'activisme révolutionnaire était privé de toute organisation cohérente : quant à celles qui avaient été créées localement et momentanément, elles

étaient suspectes auprès des instances dirigeantes du nouveau parti communiste. Il ne lui restait plus, comme forme d'organisation et d'action que le cadre ambigu de bandes comme celles que levait alors un Max Hölz. En dehors de ces manifestations marginales à la limite de la délinquance et se coupant de plus en plus de la lutte politique de la classe ouvrière,(237) l'organisation de structures d'accueil de l'activisme révolutionnaire fut dans les deux années qui suivirent moins le fait d'une stratégie délibérée de conquête du pouvoir qu'une réaction d'auto-défense de la classe ouvrière contre les entreprises contre-révolutionnaires.

c) les réticences à l'égard de la constitution de structures permanentes de type militarisé.

Il est évident que dans une période d'extrême labilité politique - émergence de tensions soudaines entre forces opposées mais aussi absence quasi totale de partis révolutionnaires forts capables de prévoir une action à long terme en s'appuyant sur une masse de militants convaincus et cohérents dans leur projet - toute tentative ou toute stratégie faisant appel à la force des armes ne pouvait être considérée que comme suspecte : ou bien elle risquait de conduire à une aventure sans issue, ou bien elle était le fait d'éléments qui auraient pu s'infiltrer dans le mouvement révolutionnaire pour mieux préparer, à la faveur de provocations, son écrasement complet. De plus, il ne faut pas oublier une certaine lassitude pour la lutte armée ressentie par de nobmreux militants ouvriers qui avaient vécu les grandes batailles de la guerre et qui préféraient d'autres moyens de lutte.(238) Car si l'expérience de la guerre fut un facteur déterminant pour l'émergence sporadique de l'activisme, elle fut aussi un frein dans l'élaboration d'une stratégie conséquente de prise du pouvoir par la violence, tout le monde savait les souffrances et les deuils que la lutte armée signifierait. L'essentiel devait donc être le recours à des moyens économiques, c'est à dire la paralysie du système par des grèves longues et dures à objectifs politiques.

Mais on sait aussi que la grève elle-même était non seulement dénoncée comme un facteur de trouble par les tenants d'une politique visant à préserver l'Allemagne du chaos et à permettre aux honnêtes gens de vivre de façonnormale, mais même considérée par une partie de l'opinion publique comme un délit de droit commun par suite des pratiques judiciaires de l'Allemagne wilhelminienne, puisque la grève avait été peu à peu assimilée à une entreprise de chantage sur un individu en l'occurence le chef d'entreprise, donc passible des peines prévues par le code pénal.(239) Quant aux grévistes, ils étaient en outre passibles des peines prévues par le même code pour refus de travailler, donc de satisfaire aux devoirs qui incombaient au chef de famille pour la subsistance de la famille. Enfin, la grève était susceptible d'entrainer la proclamation de l'état de siège.(240)

Cette situation ne fit que s'aggraver avec les conséquences que les grèves pouvaient avoir selon les milieux nationalistes sur la survie de la nation allemande après la défaite de 1918. Car elles risquaient non seulement de porter tort à un individu ou à une entreprise et de perturber le fonctionnement de la vie sociale, mais aussi d'affaiblir les capacités de résistance de la nation toute entière déjà gravement humiliée par les Alliés. L'usage se généralisa alors de proclamer systématiquement l'état de siège et d'engager l'armée contre les grévistes et de créer des juridictions d'exception sous la forme de cours martiales pour juger tous les crimes ou délits commis en liaison avec les grèves. Comme le recours à de telles mesures s'inscrivait dans une tradition déjà ancienne, il pouvait paraitre aux yeux de larges couches de l'opinion bourgeoise comme parfaitement légitime. Mais d'un autre côté, il fut perçu par de nombreuses fractions de la classe ouvrière, notamment après la grève généraledéclenchée à la suite du putsch deKapp comme une réaction intolérable de l'appareil d'état surtout alors que la grève avait permis sa survie.

C'est alors que, soumis à cette répression brutale, certains éléments révolutionnaires décidaient d'aller au-delà

de cette simple pratique de la grève comme paralysie du système économique que pour répondre à la violence, ils exigèrent l'armement de la classe ouvrière et la lutte les armes à la main. Cette forme de lutte était dorénavant semble-t-il possible, elle était la riposte quasi nécessaire à une situation de violence créée par les forces contre-révolutionnaires. Ces différentes raisons d'ordre théorique et pratique expliquent pourquoi il n'y eut pas de structures permanentes d'accueil de l'activisme révolutionnaire jusqu'au début de 1923 mais des flambées d'activisme dans le cadre de structures provisoires s'organisant presque spontanément.

On peut du reste trouver une autre raison à cette absence de structures permanentes de type militaire dans la nature même de l'habitat ouvrier tel qu'il s'était développé dans les décennies antérieures et qui put laisser supposer que la permanence de ces structures n'était pas nécessaire. La concentration du prolétariat industriel s'était en effet effectuée dans l'Allemagne wilhelminienne de deux façons : ou bien sous la forme de cités ouvrières à population homogène vivant presque totalement coupées des quartiers bourgeois, comme dans les grands centres indsutriels de la Ruhr ou à Berlin, ou bien sous la forme de l'annexion par les villes de villages dans lesquels les anciens ouvriers agricoles et petits paysans restant dans le cadre de la communauté villageoise aux liens très forts,allaient travailler dans les usines proches comme dans la région de Halle-Mansfeld ou dans certains centres de l'industrie textile du Vogtland et de l'Erzgebirge.(241)

Dans les deux cas, la solidarité de classe qui était fondée sur le travail en commun dans la même entreprise avec les mêmes difficultés se doublait d'une solidarité de communauté humaine sur la base de l'habitat, communauté humaine qu'avait de plus renforcée la constitution d'une contre-société telle que les pratiques de la social-démocratie l'avaient organisée avant la guerre. Dans ces conditions on peut dire - et on le constate du reste en lisant "März-

stürme" d'Otto Gotsche ; "brennende Ruhr" de Karl Grünberg ou "Sturm auf Essen" de Hans Marchwitza, - que la permanence de telles structures ne fut pas perçue comme nécessaire : en très peu de temps, on pouvait rassembler des milliers de manifestants ou des centaines de combattants éventuels, aussi bien sur le lieu de travail qu'en dehors de lui. Mais la réciproque était aussi vraie : en quelques heures, ces masses mobilisées si rapidement pouvaient s'évanouir dans la nature, dès que le danger était passé ou que la répression se faisait particulièrement meurtrière. Ce n'est qu'à la suite des échecs répétés subis par le mouvement révolutionnaire à partir de l'hiver 1922-1923 que des formes plus structurées d'action militaire éventuelle furent envisagées par le KPD.

d) Orientation vers la constitution de structures permanentes de type militaire.

Avant cette modification de tactique, nous avons pu constater au cours de notre étude des réactions aux événements de 1920 et 1921 que les formes d'intervention armée de l'activisme révolutionnaire s'étaient partout organisées spontanément en tant que phénomène d'auto-défense, tantôt pour riposter à l'intervention des forces de l'ordre, tantôt pour prévenir les menées de groupes fascistes. On retrouve cette même improvisation lorsqu'on analyse les formes d'armement de ces formations de combat potentielles.

A la différence des structures d'accueil de l'activisme contre-révolutionnaire qui disposaient pour des raisons bien compréhensibles de stocks d'armes, l'activisme révolutionnaire était très démuni.

x le problème de l'armement du mouvement ouvrier révolutionnaire

Ce ne fut pas seulement l'absence de complicités dans le système militaire traditionnel qui expliquait cette situation. Deux autres éléments doivent être pris en compte. D'abord les nombreuses perquisitions effectuées au domicile des militants ouvriers après les journées révolutionnaires qui permirent de saisir de nombreuses armes individuelles dé-

tournées lors de la démobilisation, ensuite les différentes campagnes organisées par les pouvoirs publics pour obtenir la restitution des armes détenues par les particuliers moyennant une prime qui, dans une période de crise économique persistante et de chômage latent, pouvait ne pas apparaître comme dénuée d'intérêt.

Dans ces conditions, l'activisme révolutionnaire recourut pour l'essentiel de son armement à la saisie des armes cachées dans les dépôts clandestins des "Einwohnerwehren" et de l'Orgesch. Même lorsqu'il se donna ses premières structures cohérentes au début de l'année 1923, le mouvement révolutionnaire comptait avant tout sur le vol d'armes dans les locaux et cachettes de ces organisations pour les équiper. C'est ainsi, comme le note Otto Gotsche dans "Märzstürme" que dans un premier temps il fallait, sur les instructions de Max Lademann qui s'occupait de ce secteur d'activité, faire le recensement de tous les dépôts d'armes clandestins appartenant à l'Orgesch , au "Jungdeutscher Orden" et à d'autres organisations responsables d'assassinats politiques. Il fallait même par des complicités qu'on pouvait avoir dans ces milieux, obtenir des informations sur les quantités d'armes et de munitions détenues par la Reichswehr et la police ainsi que sur les lieux où on pouvait les trouver.(242)

Du reste, tous les mouvements de 1920 et 1921 furent marqués, lors de leur déclenchement, par des coups de main contres des unités isolées de la Reichswehr, contre des commissariats de police ou au domicile de membres connus des formations paramilitaires de droite. De même, en 1923, alors qu'existaient les centuries prolétariennes, l'armement provenait pour l'essentiel de ces sources. Tandis que le soulèvement de Hambourg en octobre 1923 débutait précisément par l'assaut donné à des commissariats de police dans le but d'y saisir les armes disponibles, il était prévu en Saxe l'armement des premiers groupes insurrectionnels à partir des stocks de la police et de l'Etat.(243) Ce n'est que dans des cas semble-t-il assez limités en nombre, que l'activisme révolutionnaire recourut à d'autres méthodes comme le détournement de colis

d'armes et de munitions au départ des usines d'armement ou en cours de transport.(244)

Quant aux achats d'armes effectués avec le soutien direct de l'Internationale communiste, on ne peut en évaleur l'importance exacte puisque, selon les déclarations faites après les événements, le nombre fusils dont disposaient les groupes de combat en 1923 varie de 600 à 50 000, ce dernier nombre était avancé par un ancien communiste passé au service du national-socialisme(245) dont le témoignage peut paraître au moins sujet à caution. Quoi qu'il en soit de ces estimations divergentes, on retiendra que l'essentiel des mesures prises pour l'armement du mouvement révolutionnaire consista dans la préparation minutieuse du désarmement du camp adverse, celui-ci devant fournir les armes indispensables à la lutte et leur conquête étant déjà un acte politique de haut niveau.

Pour tout observateur de la situation à cette époque, malgré les difficultés bien compréhensibles qu'il y a à vouloir faire un bilan chiffré de cet armement, un fait semble clair : cet aspect des choses joua un rôle relativement mineur dans les préoccupations des chefs du mouvement révolutionnaire qui comptaient avant tout sur la désintégration de la Reichswehr et sur la toute-puissance de la grève générale pour balayer le pouvoir en place. L'essentiel était pour eux de rassembler des combattants plutôt que des armes et surtout des combattants conscients des buts à atteindre et de la discipline à observer plutôt que des aventuriers dont les méthodes conspiratrices et la force matérielle risquaient d'entraver ou de dénaturer l'action politique d'ensemble. C'est la peur d'une dualité de stratégie entre "politiques" et"militaires" mais aussi les leçons tirées de l'expérience bonapartiste après la révolution française qui semblent avoir poussé, dès le début, le KPD à envisager avec une extrême prudence la constitution de structures militaires permanentes parallèles aux structures politiques légales. Après l'échec et la dissolution de la "ligue des soldats rouges", les organisations politico-militaires de l'extrême-gauche furent, comme

l'affirme Hugo Eberlein, responsable des questions militaires du KPD, dans un article de la "Rote Fahne" du 28 décembre 1921, moins une structure spécifique destinée à programmer et organiser des actions qu'une tendance politique regroupant tous ceux qui "croyaient alors que la révolution était possible avec des moyens militaires".(246)

x vers la création d'un appareil militaire du KPD.

Ce n'est donc que tardivement que l'extrême-gauche révolutionnaire envisagea la mise sur pied de structures permanents d'accueil pour l'activisme avec quatre ans de retard sur l'activisme contre-révolutionnaire, un retard qu'elle ne put combler comme le montra l'efficacité de la Reichsexekution en Saxe. Lorsque la tactique générale défensive céda la place à une stratégie offensive à la faveur de la crise de 1923, nous avons vu que le KPD et d'autres groupes appartenant à la "base" du SPD et des syndicats préparèrent effectivement le renversement du pouvoir en place par une grève générale et un soulèvement armé. Nous avons vu aussi comment de jeunes militants révolutionnaires s'engagèrent avec enthousiasme dans ce projet, mais aussi comment ce projet échoua avant même de recevoir si ce n'est à Hambourg, un début d'exécution.

Néanmoins, il est intéressant de noter que pour la première fois à l'échelle du Reich, le mouvement ouvrier avait tenté de créer ses propres structures permanentes de type militaire. Un "conseil militaire" avait été désigné le 28 août 1923 par leBureau Politique du KPD ; sous la direction d'Ernst Schneller,(247) un ancien instituteur de 32 ans originaire de Leipzig et ancien lieutenant pendant la Grande Guerre, ce "conseil militaire" était chargé de coordonner toutes les actions à entreprendre dans ce domaine en s'appuyant sur les "centuries prolétariennes" dont la création remontait à la fin de l'hiver 1922-1923 et dont la première apparition massive en public avait eu lieu le 1er mai 1923. Ces organisations de masse dont nous avons déjà décrit(248) le fonctionnement et les activités, devaient constituer sinon

l'armée nouvelle de la révolution allemande qui avait tant fait défaut en novembre 1918, du moins des forces susceptibles de lutter contre le dispositif de défense diversifié mis en place par la bourgeoisie.

Il semble que la nouvelle direction du KPD ait tiré par la suite les leçons de l'échec de l'automne 1923 : elle créa en 1924, en remplacement des centuries prolétariennes dissoutes à la fin du mois d'octobre 1923, une structure permanente paramilitaire, le "Roter Frontkämpferbund", ce "Front rouge" qui grâce à ses groupes et sections calqués sur les subdivisions militaires, permit dans une semi-clandestinité de doter le mouvement ouvrier révolutionnaire de forces d'auto-défense. Si elles ne purent empêcher l'accession des nazis au pouvoir, ces formations du "Rotfront" leur contestèrent longtemps et énergiquement le pouvoir dans les rues des quartiers ouvriers et les défendirent contre les raids de représailles desSA. Mais c'est là un problème qui déborde largement le cadre chonologique de notre étude.

C/ Conclusions au terme de cette analyse du vécu des crises de l'immédiat après-guerre.

Notre étude de la façon dont fut vécu l'immédiat après-guerre nous a donc montré que la situation créée par la défaite et par le processus de modification des structures de l'Etat et de la société qui s'engageait alors, avaient pu constituer un terrain favorable à l'émergence de comportements activistes, aussi bien dans les milieux révolutionnaires que contre-révolutionnaires ou conservateurs.

Face à une situation d'ensemble perçue par différentes couches de la société comme sans issue, soit par suite du blocage des mécanismes politiques et sociaux, soit par suite d'une aggravation intolérable des conditions d'existence, le recours à la violence sembla être dans certains milieux le seul moyen susceptible de changer le cours des événements ; ainsi, bien loin de s'estomper dans la mémoire individuelle

ou collective, les expériences accumulées par les individus au front et à l'arrière, dans les combats de tranchées ou dans les luttes sociales et politiques que la guerre avait exacerbées, contribuèrent au contraire à accréditer l'idée que ce recours à la violence était non seulement la seule issue possible mais qu'il était le seul mode d'action vraiment efficace. A telle enseigne que les milieux contre-révolutionnaires et même les milieux politiques modérés surent l'exploiter judicieusement pour préserver les chances de survie de l'ordre établi en l'intégrant à son dispositif de défense tout en prônant le respect de la légalité et à l'occasion en rejetant au nom de ce respect, ceux qui avaient mis la violence à son service.

Nous avons aussi analysé le malaise qui résulta de cette ambiguité et qui plongea certains représentants de l'activisme contre-révolutionnaire dans un désarroi profond lorsqu'ils prirent conscience du rôle objectif qu'ils avaient joué au service d'un ordre établi qu'ils remettaient confuséement en question. Mais peut-être faudrait-il alors se demander, au-delà de ces simples facteurs conjoncturels, ce qui avait pu les inciter à contester la validité et la légitimité de l'ordre bourgeois.

Or nous avons déjà constaté combien certaines thèses et certaines formes de comportement étaient indissociables des réalités sociales, politiques et idéologiques de l'Allemagne wilhelminienne. A plusieurs reprises, nous avons pu expliquer certaines attitudes qui sans cela auraient pu paraître incombpréhensibles en remontant dans le temps jusqu'à la fin du 19ème siècle, qu'il s'agisse par exemple de la brutalité des affrontements entre forces politiques opposées ou des hésitations du mouvement ouvrier à définir une stratégie offensive.

Ces tentations de l'activisme semblent donc s'inscrire dans un ensemble plus vaste que le système de réactions spontanées des individus et d'une collectivité aux événements de la Grande Guerre et de l'immédiat après-guerre. C'est pour-

quoi, à partir de ces premières constatations ponctuelles, notre interrogation pourrait à présent porter globalement sans faire de la préhistoire, sur un ensemble de facteurs plus anciens, notamment sur le rôle qu'ont pu jouer dans cette évolution vers l'éctivisme certains phénomènes sociologiques inscrits dans les structures sociales de l'Allemagnequi s'étaient mises en place au cours des décennies précédentes ou surl'influence qu'ont pu avoir certains héritages idéologiques qui ont profondément marqué les mentalités et les comportements.

-:-:-:-:-:-:-

Notes relatives au Chapitre 2.

(1) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 261-262.

(2) Willi Bredel - ibidem, p. 265.

(3) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 134.

(4) Adam Scharrer - "Vaterlandslose Gesellen", p. 271

(5) Ernst Toller - "Briefe aus dem Gefängnis", lettre du 9 octobre 1920. p. 201.

(6) Ludwig Renn - "Nachkrieg", p. 345.

(7) cf. Pierre Broué - "Révolution en Allemagne",1917-1923, p. 178.

(8) Ludwig Renn - "Nachkrieg", p.328-329.

(9) Ludwig Renn - ibidem, p. 342.

(10) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, dieSöhne, p. 266.

(11) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 9.

(12) Ernst Niekisch - "Gewagtes Leben", p. 45-46.

(13) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 33-36.

(14) "Entre le théâtre, la gare située à proximité et le quartier où nous habitions, les Spartakistes avaient édifié des barricades, mais de nuit, elles furent signalées par des lanternes rouges du service municipal de la voirie afin que personne ne se blesse les orteils en les franchissant. Je ne peux m'imaginer de meilleur symbole pour cette révolution paisible faite dans l'ordre". Souvenirs de Vicki Baum, cités dans "Historisches Lesebuch", 1914-1933, p. 128.

(15) cf. Friedrich Stempfer - "Erfahrungen und Erkenntnisse, Aufzeichnungen aus meinem Leben", Köln 1957, p. 227.

(16) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne. p. 238-239.

(17) Erich Maria Remarque - "der Weg zurück", p. 245.

(18) Le 9 novembre à 12 heures, le prince Max de Bade avait transmis ses fonctions de chancelier du Reich à Friedrich Ebert qui promit de les remplir dans le cadre de la Constitution du Reich, c'est à dire de l'Allemagne wilhelminienne. Dans le même temps, il appelaitles fonctionnaires à rester à leur poste et il s'adressait à la population, proclamant "qu'il apporterait le plus rapidement possible la paix au peuple allemand et qu'il consoliderait la paix qu'il avait obtenue par ses luttes" et il concluait sa proclamation :"Mes chers concitoyens, je vous le demande instamment à tous, évacuez les rues ! faites en sorte que règnent l'ordre et la calme." (cité par Wolfgang Ruge - "Deutschland 1917-1933", p. 64.)

(19) il comprenait 7 permanents de l'USPD, 7 du SPD et 14 représentants des soldats, pour la plupart, des éléments proches du SPD.

(20) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 147-150

(21) renseignements fournis par Wolfgang Ruge - "Deutschland 1917-1933", p. 519.

(22) Outre ces délégués, on comptait 27 mandats pour une fraction autonome de soldats, 10 pour un groupe de "soldats et ouvriers révolutionnaires", 25 se déclarèrent en faveur du parti démocratique (bourgeois) et 48 sans appartenance politique. (Renseignements fournis par Wolfgang Ruge, ibidem, p. 519)

(23) Ernst Toller - "Eine Jugend in Deutschland", p. 101.

(24) cf. le contenu de cet appel - "Dokumente und Materialien zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Reihe II, Bd.2, p. 341. Nous n'avons retenu de cet appel que les revendications concernant l'administration.

(25) cf. à ce sujet Georg Eliasberg - "der Ruhrkrieg von 1920" p. 17. Le premier chapitre de son étude est consacré à l'analyse des mécanismes qui permirent le maintien en place des strcutures conservatrices du pouvoir.

(26) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, dieSöhne, p. 267.

(27) Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 155.

(28) cf. sur ce point les conclusions que tire Georg Eliasberg "der Ruhrkrieg von 1920", p. 18. Il voit dans cette répression à juste titre le terrain favorable à l'action armée telle qu'elle se développerait un an plus tard dans la Ruhr à la suite du putsch de Kapp.

(29) documents cités par Georg Eliasberg - ibidem, p.8

(30) Nombreux furent ceux qui, parmi les mercenaires de la contre-révolution recrutés dans les premières semaines après les événements de novembre, s'engagèrent pour recevoir une solde quotidienne et des rations alimentaires convenables. C'était ce que promettaient notamment les appels à l'enrôlement des volontaires.

(31) C'est précisément au nom de cette considération que les entrepreneurs de la région de Mansfeld refusèrent au printemps 1919 toute augmentation de salaire. Le marché intérieur n'existait plus et comme les commandes de l'armée avaient disparu, il n'était plus possible de satisfaire la moindre revendication salariale.(cf. Otto Gotsche, "Märzstürme", T.1, p. 16)

(32) cf. Adam Scharrer - "der grosse Betrug", p. 20.

(33) Adam Scharrer - ibidem, p.23. On peut noter au passage la conception anarchisante du changement de mentalité conçu comme préalable indispensable à toute révolution sociale.

(34) Ludwig Renn - "Nachkrieg", p. 378.

(35) cf. la perquisition décrite par Ernst von Salomon, "die Geächteten", p. 36-43.

(36) La "loi sur les conseils d'entreprises" fut adoptée par l'Assemblée Nationale le 4 février 1920. Il aura donc fallu presque un an pour que la reconnaissance par laConstitution de Weimar des conseils d'entreprises obtenue par les grèves du début du mois de mars 1919 aboutisse à une loi. Au terme de la loi, par la constitution de 4 commissions spécialisées (commission sociale compétente pour les questions de salaires et d'organisation du travail, commission technique compétente pour les problèmes d'organisation de la production, commission commerciale compétente pour les problèmes de l'exploitation commerciale et commission des moyens de l'entreprise compétente pour les problèmes financiers, les investissements et le bilan), les conseils d'entreprise se voyaient assigner des tâches précises - à condition que l'entrepreneur accepte de collaborer effectivement - qui brisaient, par leur spécialisation, la fonction révolutionnaire qu'ils auraient pu ou voulu conserver. (cf. le mode d'emploi de cette loi tel qu'il est envisagé par Paul Neumann - dans "der Arbeiterrat", n°31/1920, sous le titre "für die Praxis der Betriebsräte in Gross- und Mittelnetrieben".

(37) Adam Scharrer - "der grosse Betrug", p. 40. Nous avons cité ce passage plus haut comme caractéristique de l'importance que pouvait avoir la faim dans l'éclatement des désordres et l'émergence de comportements activistes.(cf. plus haut, p.377)

(38) cf. Gilbert Badia - "Histoire de l'Allemagne contemporaine", T.I, p.144.

(39) cf. Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p.115.

(40) cf. l'analyse d'Ernst Toller, sur les conséquences de cet assassinat, dans"Eine Jugend in Deutschland", p.104.

(41) Ernst Toller - ibidem, p.107.

(42) Ernst Toller - ibidem, p.108.

(43) cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 286-287.

(44) Willi Bredel - ibidem, p. 305.

(45) Willi Bredel - ibidem,p. 314.

(46) Willi Bredel - ibidem, p. 334.

(47) cf. le jugement du général Maercker sur ces bourgeois "A la classe ouvrière bien organisée, disciplinée et prête à tousles sacrifices, s'oppose presque partout une bourgeoisie totalement désorganisée, écartelée entre quatre ou cinq partis antagonistes et peu disposée à se sacrifier aux intérêts de lapatrie. Alors que la classe ouvrière a produit dans sa lutte contre le gouvernement, une pléiade de chefs résolus dans vingt villes d'Allemagne où j'ai eu à intervenir, je n'ai pas rencontré un seul chef digne de ce nom dans les milieux bourgeois."("Vom Kaiserheer zur Reichswehr", cité par

Jacques Benoist-Méchin - "Histoire de l'armée allemande", T.I, p.306. On peut toutefois noter au passage l'exagération dans les éloges que le général Maercker adressait à la classe ouvrière. Si elle était prête à tous les sacrifices, et si effectivement elle eut des hommes d'action particulièremer énergiques, elle fut loin d'être bien organisée et disciplinée.

(48) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p.107.

(49) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p.25.

(50) cf. Georg Eliasberg - "der Ruhrkrieg von 1920", p.26.

(51) cf. Richard Scheringer - "das grosse Los", p.80.

(52) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p.13.

(53) Ernst von Salomon - ibidem, p.22

(54) Ernst von Salomon - ibidem, p.44

(55) cf. le récit de cet épisode, Ernst von Salomon, ibidem p.14-15.

(56) Erwin Rosen - "Orgesch", cf.p.13-14.

(57) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p.45.

(58) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p 27.

(59) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung",p.116.

(60) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre" p.146.

(61) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p.154.

(62) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p.89.

(63) Anna Seghers - ibidem, p.52.

(64) Erich Maria Remarque - "Der Weg zurück", p.303.

(65) cf. Erich Maria Remarque - ibidem, p.303.

(66) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p.105-106.

(67) K.von Klemperer - "Konservative Bewegungen zwischen Kaiserreich und Republik", p.86.

(68) Il n'est pas dans notre propos d'analyser ici ces mécanismes de régulation, on doit néanmoins rappeler que dans l'histoire générale de l'évolution des structures capitalistes, ils correspondent à la première mise en place des structures du "capitalisme organisé" sousle signe d'une intervention de l'état en faveur des groupes monopolistiques les plus puissants. On peut donc rester sceptique quant à la remise en cause du capitalisme qu'aurait signifiée l'introduction de ces mécanismes de régulation.

(69) cf. Graf E.von Reventlow - "Deutscher Sozialismus", Civitas Dei Germanica, Weimar 1933, A.Duncker Verlag, p.26-28.

(70) cf. Graf E.von Reventlow - ibidem, p.264 et 268, passim

(71) cité par K.von Klemperer -"Konservative Bewegungen zwischen Kaiserreich und Republik", p. 94.

(72) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p.48.

(73) Herbert Volck - ibidem, p. 67-68.

(74) cf. Ernst von Salomon - "dieGeächteten", p.46.

(75) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 124-125.

(76) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p.103.

(77) Anna Seghers- ibidem, p. 104.

(78) Peu à peu, la production industrielle de l'Allemagne en guerre baissait, l'indice - base 100 en 1913, tombait à 67 en 1915, 64 en 1916, 62 en 1917 et 57 en 1918. La baisse des dividendes au cours de la dernière année de guerre devenait aussi inquiétante. L'institut pour l'étude de la conjoncture donnait les chiffres suivants quant aux dividendes versés en pourcentage du capital (calculés en marks constants) :

Année	total pour l'industrie :	Industries métallurgiques	Industries chimiques
1913/1914	7,96	8,33	5,94
1914/1915	5,00	5,69	5,43
1915/1916	5,90	10;00	9,69
1916/1917	6,52	14,58	11,81
1917/1918	5,41	9,60	10,68

(indications fournies notamment par Charles Bettelheim, "l'économie allemande sous le nazisme", Paris 1971, p.17 et Jürgen Kuczynski, "Geschichte der Lage der Arbeiter", Bd.IV p. 191.)

(79) Compte-rendu sténographique des travaux de la commission parlementaire d'enquête de 1919, cité par "Historisches Lesebuch",1914-1933, p. 141.

(80) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p.106

(81) cf. Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 22.

(82) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 52.

(83) August Winnig - "Heimkehr", p. 249.

(84) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 98.

(85) cf. General von Lüttwitz - "Im Kampf gegen die Novemberrevolution", cité par Jacques Benoist-Méchin - "Histoire de l'armée allemande", T.2, p.64-65. On exigeait : 1) la livraison des prétendus responsables de la guerre ne doit avoirlieu sous aucun prétexte ; 2) la diminution des effectifs de la Reichswehr est inadmissible tant que le péril bolchevique rend nécessaire le maintien des effectifs actuels ; 3) l'accès du gouvernement sera interdit à tout membre du parti "indépendant" USPD ; 4) le bien-être matériel de la troupe doit faire l'objet de plus de soins et on doit s'occuper davantage des conditions d'existence des soldats démobilisés ; 5) l'unité du Reich doit être préservée.

(86) "On nous a certes privés de nos uniformes, nous les volontaires", écrit-il dans"Rebellen um Ehre" (p.103) faisant allusion à la dissolution des corps francs, "mais personne ne peut nous enlever la part que nous prenons au combat secret pour l'Allemagne".

(87) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 111.

(88) Wilhelm Högner - "der politische Radikalismus in Deutschland, 1919-1933", München 1966, p. 13.

(89) cf. Georg Eliasberg - "Der Ruhrkrieg von 1920", p.259 Pour ne citer que deux exemples, on peut rappeler la place et l'importance qu'accordent à ces événements deux ouvrages standards d'histoire de l'Allemagne. Wilhem Treue dans sa "Deutsche Geschichte" (Stuttgart, 1958) ne consacre que quelques lignes au putsch, p.711. Dans le même chapitre, l'auteur consacre deux lignes de plus à l'assassinat de Matthias Erzberger, comme si le coup d'état manqué n'avait été qu'un épisode sans importance dans les jeux politiques du nouveau régime et une entreprise montée par un individu isolé. De plus, à la lecture de ces lignes, il semble que les putschistes furent vaincus facilement, sans effusion de sang et que ces événements n'eurent d'autre conséquence que la disparition dans les oubliettes de l'histoire de l'instigateur de l'entreprise. Pour Golo Mann, dans sa "Deutsche Geschichte im 19. und 20. Jahrhundert", (Frankfurt/Main, 1958), p. 690, les événements sont l'occasion de remarquez ironiques :"c'est aucours de ces journées que le général von Seeckt adopta une attitude de neutralité ironique : on verrait jusqu'où Kapp irait. Pour cette fois, il n'alla pas loin. On avait besoin pour un coup d'état, d'une préparation minutieuse." L'entreprise aurait donc échoué par suite d'une mauvaise préparation. Comme Wilhel Treue, il la réduit aux plans personnels du "dictateur de quatre jours" qui aurait agi de son propre chef. Mais ni du processus qui aboutit auputsch, et qui s'étend sur une bonne partie de l'année 1919, ni des exactions commises par les forces contre-révolutionnaires, ni a fortiori des nombreuses victimes, il n'est nulle part question.

(90) cf. l'article qui lui est consacré dans "die bürgerlichen Partein in Deutschland", 1930-1945", Bd 2, p. 339-340.

(91) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 104.

(92) cf. la lettre adressée par le général von Lüttwitz à Noske le 1er septembre 1919, citée par Erwin Könneman/Hans Joachim Krusch - "Aktionseinheit contra Kapp-putsch", p. 45.

(93) les "thèses sur les principes et la tactique communistes" ne furent adoptées que par 31 voix contre 18.

(94) cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap.VII, p. 67-68.

(95) Indications fournies par Erwin Könnemann/Hans Joachim Krusch - "Aktionseinheit contra Kapp-putsch", p.42.

(96) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 112.

(97) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p.112-113.

(98) Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 150.

(99) Ernst Ottwalt - ibidem, p. 211-213.

(100) A wuth, il répliqua exactement "nous devons continuer la révolution", "die Geächteten", p. 114.

(101) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p.116.

(102) Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 151.

(103) C'est ce que nous déclare Ernst Ottwalt : pour ce qui est de la garnison de Leipzig, "impossible d'avoir au téléphone des responsables. On apprend une seule chose : la garnison de là-bas est aussi peu décidée que chez nous. A Dresde, c'est la même chose : le commandant de la 4ème région militaire, le général Maercker, ne peut être atteint par téléphone, il est remarquable que ce soit précisément aujourd'hu Il faut donc prendre les décisions de sa propre initiative." ("Ruhe und Ordnung", p. 153)

(104) Ludwig Renn - "Nachkrieg", p. 494.

(105) cf. Otto Gotsche - "MärzstÜrme", T.1, p. 222.

(106) cf. Georg Eliasberg - "der Ruhrkrieg von 1920", p.224.

(107) Cesjuridictions d'exception furent justifiées par la "terreur rouge" qui se seraait exercée dans le bassin pendant quelques jours. Dans son ouvrage déjà cité, Georg Eliasberg s'attache à démontrer qu'il n'y a pas eu de terreur rouge organisée mais tout au plus des actes isolés de groupuscules échappant au contrôle des comités d'action, comme l'assassinat d'un directeur de mine. Quant aux événements qui se déroulèren au château d'eau d'Essen, ce ne fut pas un massacre prémédité mais une méprise : les occupants des étages inférieurs de la tour avaient hissé le drapeau blanc pour se rendre, mais ceux qui étaient retranchés dans la partie supérieure accueillirent les ouvriers qui venaient en prendre possesions par des grenades et des tirs d'armes automatiques. Il est significatif que les 15 ouvriers inculpés dans cette affaire aient été tous acquittés, d'autant plus significatif si l'on se souvient des usages de la justice de la république de Weimar en matière de répression desactes de violence.(cf. Georg Eliasberg, ibidem, p. 239-240)

(108) sur cette "bavure" et sur d'autres du même genre, cf. Georg Eliasberg - ibidem, p. 242.

(109) Donc un jour avant l'ordre officiel d'entrée dans le bassin pour les forces de répression.

(110) cf. Erwin Könnemann/Hans Joachim Krusch - "Aktionseinhei contra Kapp-Putsch", p. 455.

(111) lettre déposée aux archives centrales de Potsdam, ministère de l'intérieur, citée par Erwin Könnemann/Hans Joachim Krusch - ibidem, p. 461-462 et par Georg Eliasberg - "der Ruhrkrieg von 1920", qui signale en outre qu'une action en justice fut intentéecontre lui en juin 1920, pour...diffamation de l'armée.

(112) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 133.

(113) cf. Hans Marchwitza - "Sturm auf Essen", p. 172.

(114) Ernst Toller - Lettre à Tessa de Niederschönenfeld, juillet 1920, in "Briefe aus dem Gefängnis", p. 191.

(115) Louis Dupeux - "Stratégie communiste et dynamique con-

servatrice", op. cit. p. 212.

(116) Issu d'une scission de la droite contre-révolutionnaire et antisémite du DNVP, le "deutsch-völkische Freiheitspartei" résuma son programme dans quelques formules lapidaires :"libérons-nous du Diktat de Versailles, du parlementarisme stérile, de la domination des juifs et du capitalisme boursier, de toute forme d'exploitation du travail, du marxisme, du bolchevisme, de la lutte de classes et de l'esprit de caste." Il s'implanta rapidement en Prusse, Mecklemburg-Schwerin, Poméranie, Prusse-Orientale, Silésie, Thurigne, Saxe et dans le pays de Bade. Le but avoué de ce nouveau parti qui s'appuyait sur des milices armées et entrainées sous la direction de l'ancien chef de corps franc, le lieutenant Rossbach, était le renversement du régime. Il était qualifié par la "rote Fahne" de parti du Reich du fascisme" et par le "vorwärts" de groupe politique dont les plans prévoyaient des actions en comparaison desquelles le putsch de Kapp et les assassinats de ministres ne seraient que des préludes sans importance. Dès le début de 1923, le DVFP préparait un complot prévoyant la marche sur Berlin, la dissolution du Reichstag, la chute du gouvernement et l'assassinat de quelques hommes politiques. Après l'échec du putsch de Munich, les divergences entre NSDAP et DVFP aboutirent progressivement à la perte d'influence du second nommé qui s'accrochait à des notions monarchiques périmées et tendit de plus en plus à se transformer en association paramilitaire au détriment du caractère de parti de masse qu'il avait eu à l'origine.(cf."die bürgerlichen Parteien in Deutschland",1830-1945", Bd.1, P.765-770)

(117) Il considérait en effet que la victoire du fescisme italien était "la plus grande défaite qu'aient essuyée depuis le commencement de la période de révolution mondiale le socialisme et le communisme, une défaite plus grande que celle de la Hongrie soviétique." cf. Louis Dupeux - "Stratégie communiste et dynamique conservatrice", p. 213.

(118) cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap.VII p.208-209.

(119) Tandis que les propositions formulées par Poincaré sur la base des revendications d'Eugène Schneider et de François de Wendel prévoyaient dans ce cartel du charbon et de l'acier une participation de 60 % pourles groupes français et de 40 % pour les groupes allemands, ceux-ci exigeaient au moins une participation paritaire. (cf. Wolfgang Ruge - "Deutschland 1917-1933", p. 195-196.)

(120) Hanns Johst " Schlageter" in Günther Ruhle - "Zeit und Theater, Diktatur und Exil, 1933-1945", Frankfurt/Berlin 1974 p. 122-123.

(121) cf. Hanns Johst - ibidem, p. 95-96.

(122) Hanns Johst - ibidem, p. 97

(123) Hanns Johst - ibidem, p. 106

(124) Hanns Johst - ibidem, p. 114-115.

(125) cf. Otto Gotsche - "Märstürme", T.2, p. 277.

(126) Otto Gotsche - ibidem, p. 285.

(127) Otto Gotsche - ibidem, p. 298.

(128) cf. sur ce point l'étude qu'en fait Louis Dupeux, dans sa thèse déjà mentionnée sur le national-bolchevisme, p.215-241, et qui passe en revue les différentes interprétations qui en ont été données.

(129) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.2, p. 277-278.

(130) cf. plus haut, p. 167 sq.

(131) cf. sur ce point les descriptions qu'en donne Anna Seghers dans "die Toten bleiben jung", à propos de la vie de la famille Geschke et de leurs voisins.

(132) cf. Anna Seghers - ibidem, p. 116.

(133) cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap.VII p.197.

(134) Lors des élections au Reichstag de mai 1924, et malgré la répression dont il avait fait l'objet après sa tentative de soulèvement armé de l'automne 1923, le KPD obtenait 3,7 millions de voix. Le SPD profitant des premiers résultats de la politique de stabilisation, en obtenait 6 millions, ce qui représentait malgré tout un nouveau recul de 100 000 voix (1 %) par rapport à son effondrement spectaculaire de 1920.

(135) Otto Gotsche - "Märzstürme", T.2, p. 337.

(136) Sur cette influence croissante du KPD, voir l'étude détaillée faite per Pierre Broué dans "Révolution en Allemagne 1917-1923", p. 682-683.

(137) cf."Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap.VII p. 174.

(138) cf. Pierre Broué - "Révolution en Allemagne, 1917-1923" p. 691 et 693.

(139) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 372.

(140) Indications fournies par Gilbert Badia - "Histoire de l'Allemagne contemporaine", T.1, p. 187.

(141) cf. l'épisode du roman de Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 387-391.

(142) Si nous ne disposons pas de données statistiques précises surl'origine sociale des membres de l'éphémère DVFP, nous savons en revanche avec précision que ces couches sociales constituèrent le terrain privilégié de recrutement pour le NSDAP et cette situation devait caractériser encore en 1930 le parti. Les classes moyennes étaient nettement surreprésentées dans le parti par rapport à leur poids réel dans la population active. cf. Helga Grebing - "der Nationalsozialismus, Ursprung und Wesen", p. 51.

(143)cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap.VII p. 124-125 et Pierre Broué - "Révolution en Allemagne,1917-1923", p. 453-458.

(144) Les thèses pour la définition d'une tactique du front uni et du gouvernement ouvrier y avaient été adoptées par 118 voix contre 59.

(145) C'est August Bebel qui avait formulé pour la première fois de façon claire cette thèse le 16 octobre 1891 au congrès d'Erfurt en déclarant, s'adressant à l'oppositon gauchiste qui exigeait une politique plus active :"la société bourgeoise travaille avec tant d'énergie à sa propre perte que nous n'avons qu'à attendre le moment où nous n'aurons qu'à ramasser le pouvoir qu'elle aura laissé échapper de ses mains." Cette thèse de la chute prochaine du capitalisme fut reprise par la suite par différents courants gauchistes pour justifier leur tactique "offensive".

(146) C'est la critique de fond que leur adressa Georges Dimitrov lorsqu'il étudia les formes de lutte nécessaires contre le fascisme. (cf. Georgi Dimitroff - "die Offensive des Faschismus und die Aufgaben der kommunistischen Internationale im Kampf für die Einheit der Arbeiterklasse gegen den Faschismus", in "Ausgewählte Schriften", (Berlin 1958, Bd.2, p.602.

(147) Si cuisant que le comité exécutif de la IIIème Internationale étudia tout particulièrement, au début de 1924, les événements d'Allemagne et publia un document sur ceux-ci, qui contenait une analyse des erreurs du KPD dans son appréciation du développement de la situation révolutionnaire et du rapport de forces réel. Il essayait de tirer les leçons des défauts au niveau de la tactique et de l'organisation du parti.

(148) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 95.

(149) Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 193-194.

(150) d'après Jacques Benoist-Méchin - "Histoire de l'armée allemande", T.2, p. 281.

(151) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 262-266.

(152) Ernst von Salomon - ibidem, p. 266.

(153) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 163.

(154) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 134.

(155) Jacques Benoist-Méchin- "Histoire de l'armée allemande", t.2, p. 322.

(156) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 134.

(157) Bodo Uhse - ibidem, p. 103.

(158) Bodo Uhse - ibidem, p. 117.

(159) La procédure suivie par Hitler en mars 1933 ne fut pas différente : c'est le Reichstag lui-même qui lui accorda par un vote les pleins pouvoirs dans le cadre de l'Ermächtigungsgesetz après les élections du 5 mars. Comme cette loi prévoyait expressément l'expiration de ces pleins pouvoirs au bout d'un temps donné, la prolongation de ces dispositions fut régulièrement votée par le Reichstag. Il s'appuya même sur l'article 48 de la Constitution pour gouverner par ordonnances dès février 1933.Il n'y eut jamais d'abrogation formelle de la Constitu-

tion de Weimar mais seulement de certaines de ses dispositions,et ce jusqu'en 1945.

(160) Jacques Benoist-Méchin - "Histoire de l'armée allemande", T.2, p. 318.

(161) L'introduction de la journée de 8 heures qui était au premier rang des revendications des syndicats et de la social-démocratie depuis le début du siècle avait été considérée après être passée inaperçue au cours de l'hiver 1918-1919 comme la conquête la plus importante de la classe ouvrière allemande. Son maintien est mentionné dans toutes les plates-formes revendicatives.

(162) D'après Arthur Rosenberg, qui prend comme source de ses informations, une statistique syndicale de mai 1924, la durée hebdomadaire du travail s'élevait jusqu'à 48 heures pour 45 % des aslariés. 42 % travaillaient en moyenne de 48 à 54 h. pour13 % la semaine de travail dépassait les 54 heures. (cf. "Entstehung und Geschichte der Weimarer Republik", p. 153)

(163) On s'accorde en général pour reconnaitre dans les histoires de l'économie de cette époque que ce n'est qu'en 1928 que le salarié allemand moyen retrouva son pouvoir d'achat de 1913, c'est à dire un an seulement avant le début de la grande crise mondiale.

(164)cf. Heinrich Mann - "der Untertan", München 1966, Dtv, p. 45-47.

(165) C'était une constante dans les discours de Guillaume II que de dénoncer ceux qui "ne méritent pas de porter le nom d'allemand" (toast prononcé à l'occasion de la parade du 2 septembre 1895, jour anniversaire de la bataille de Sedan,) et de les traiter d'ennemis de la nation. (cf. "Reden Kaiser Wilhelms II", München 1976, Rogner & Bernahrd, p. 81). Le 24 février 1892, en pleine crise économique, n'avait-il pas demandé (Banquet du Landtag de la province de Brandebourg) à tous ceux qui n'étaient pas satisfaits de la situation en Allemagne de "faire tomber la poussière de leurs pantoufles et de s'arracher le plus rapidement possible à la misère et à la désolation qui caractérise notre situation" ? (cf., ibidem, p. 48). Par là, il les excluait de la communauté nationale.

(166) Qu'on se souvienne ici du célèbre discours prononcé à Potsdam à l'occasion de la prestation de serment de nouvelles recrues des régiments de la Garde le 23 novembre 1891. L'armée devait "être prête à intervenir aussi bien contre l'ennemi de l'extérieur que contre l'ennemi de l'intérieur" et le devoir des hommes serait peut-être "d'abattre de leur fusil ou de transpercer de leur sabre leurs propres parents et frères". (cf. ibidem, p. 47)

Lorsque nous avons parlé de l'Orgesch dans notre première partie, nous avons noté qu'elle était présentée comme le rassemblement de tous les honnêtes gens qui voulaient combattre ceux qui portaient atteinte aux lois et recouraient aux actes de violence. (cf. plus haut, p.220 sq.)

(167) cf. le discours de Guillaume II du 26 novembre 1902 dénonçant le rôle criminel joué par les jouranlistes d'oppo-

sition à propos de la mort d'Alfred Krupp. (cf. ibidem, p.119

(168) cf. Jürgen Kuczynski - "Geschichte der Lage der Arbeiter", Bd.4, p.150

(169) cf. article "Kyffhäuserbund der deutschen Landeskriegerverbände" in "die bürgerlichen Parteien in Deutschland,1830-1945", Bd.2, p. 303.

(170) cf. article "Bund Jungdeutschland", ibidem, Bd.1, p. 162 sq.

(171) cf. l'épisode raconté par Johannes R. Becher dans son roman "Abschied". Les jeunes élèves du pensionnat Johannes vont voir leur directeur pour qu'il permette l'organisation de jeux guerriers dans les environs de l'établissement et celui-ci, non seulement leur donna l'autorisation demandée mais mit à leur disposition tout le matériel nécessaire. (p.156-157)

(172) comme nous l'avons vu plus haut, de nombreux conseils de soldats s'étaient transformés en organes de discussion qui se préoccupaient moins de la révolution que de prestations sociales par exemple.

(173) L'exemple de l'ouvrier Geschke dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" est significatif. Bien que n'étant pas alors un militant révolutionnaire, il avait rapporté chez lui son fusil et l'avait caché sous le plancher de la cuisine, il devait faire retirer son fusil de la cachette lors de la riposte au putsch de Kapp. (cf. p. 73)

(174) cf. sur ce point Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 31 et 41, passim.

(175) cf. plus haut, p. 217 sq.

(176) cf. l'article "Einwohnerwehren" in "die bürgerlichen Parteien,1830-1945", Bd.1, p.779.

(177) Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 208. L'université de Tübingen avait décidé en outre que les étudiants devaient, au moment de l'inscription, fournir toutes pièces justificatives de leur participation aux activités des "Einwohnerwehren".

(178) Anna Seghers - "die Toten bleiben jung", p. 42.

(179) cf. Otto Gotsche -"Märzstürme", T.1, p.281-285.

(180) cf. "Anschläge und politische Plakate in Deutschland" affiche n° 24, cf. aussi Frédéric V.Grunfeld - "le dossier (Paris 1974, R.Laffont) p. 29.

(181) C'est un des arguments avancés par Wolfgang Heine dans son décret ordonnant la constitution "d'Einwohnerwehren" en date du 18 mars 1919. cf. l'article "Einwohnerwehren" in "die bürgerlichen Parteien in Deutschland, 1830-1945", Bd.1, p. 779.

(182) cf. Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 391.

(183) cf. plus haut, p. 234 sq.

(184) Herbert Volck - "Rebellen um Ehre", p. 264.

(185) Herbert Volck- ibidem, p. 265.

(186) cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2 die Söhne", p. 297.

(187) cf. Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 92.

(188) Ernst Ottwalt - ibidem, p. 271.

(189) C'est ainsi que les formations de volontaires temporaires de Düsseldorf se transformèrent en une "Niederrheinische Bewachungsgesellschaft" (une société de surveillance) et que celles de Hambourg s'intégrèrent à la "Ledergesellschaft" qui avait été fondée par de gros commerçants dans le but, dès 1919, de préserver la liberté des électeurs contre la terreur que pourrait faire régner une minorité.

(190)cf. plus haut, p. 225.

(191) cf. l'unité à laquelle Ernst von Salomon appartenait et qui procéda à des perquisitions dans les quartiers ouvriers de Berlin après les journées sanglantes de janvier.

(192) La plupart d'entre eux furent créés entre janvier et avril 1919 d'après le tableau qui est présenté dans l'article "Freikorps" de "die bürgerlichen Parteien in Deutschland,1830-1945", Bd. 2, p. 59-63.

(193) cf. son récit autobiographique : Alexander Stenbock-Fermor - "der rote Graf", (Berlin,1973)

(194) cf. Ludwig Turek - "ein Prolet erzählt", (Berlin 1957) (1ère édition, Malik Verlag, Berlin 1930) p. 213 sq.

(195) cf. Alexander Stenbock-Fermor - "der rote Graf", p.171 sq.

(196) C'est ce processus qui est aussi mentionné par Joseph Roth dans "das Spinnennetz" et par Anna Seghers dans "die Toten bleiben jung" à propos du sort de l'ancien officier von Lieven.

(197) cf. sur ce point "die bürgerlichen Parteien in Deutschland, 1830-1945", Bd.2, p. 56. On peut aussi consulter Arnolt Bronnen - "Rossbach", Berlin 1930.

(198) que le jeune Ernst von Salomon fréquenta régulièrement.

(199) cf. les articles "O.C." et "Bund Wiking" dans "die bürgerlichen Parteien in Deutschland, 1830-1945", respectivement Bd. 2, p. 454-457 et Bd.1, p. 190-194.

(200) cf. article "Orgesch" dans ibidem, Bd.2, p.459-463 et Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", passim. Le nombre particulièrement élevé de membres revendiqué par l'Orgesch s'explique par le fait que de nombreuses associations ou ligues y adhérèrent comme le Jungdeutscher Orden, les héritiers du corps franc Rossbach ou en Prusse et en Saxe les éléments les plus actifs des "Einwohnerwehren" dissoutes.Lors de l'assemblée constitutive de l'Orgesch, étaient présents des représentants de toutes les organisations d'auto-défense de Prusse-Orientale, Silésie, Mecklemburg, Brandenburg, Berlin, Saxe, Thuringe, Braunschweig, Hanovre, Oldenbrug, Poméranie, Westphalie, pays de Bade. On notera

du reste que contrairement à ce que de prime abord on pourrait penser, la Bavière n'eut pas le privilège d'etre le seul refuge de l'activisme contre-révolutionnaire. Celui-ci se manifesta partout. Seules des conditions plus favorables à Munich expliquent le fait que celui-ci y trouva la possibilité d'y installer ses bureaux et ses centres décisionnels.

(201) Bodo Uhse note dans"Söldner und Soldat" qu'il existait une certaine rivalité "à la base" entre Bund Oberland et SA. Les membres du Bund Oberland considéraient en effet les SA comme des trublions sans envergure et sans efficacité, incapables de se plier à une discipline militaire. Ce n'est que dans l'enthousiasme des défilés communs au sein du "deutscher Kampfbund" que cette rivalité et ces antagonismes élémentaires perdraient de leur virulence au cours de l'automne 1923. (cf. p. 91)

(202) cf. Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 197 et le document cité en annexe p. 361. Il est d'usage de dire que les dépenses sociales engagées par la République (notamment les hausses de traitement des fonctionnaires, le relèvement des allocations de chômage et des retraites ainsi que les subventions accordées à certains organismes publics ou privés dans la perspective d'une amélioration des conditions de vie) ont constitué un facteur non négligeable dans le renforcement de la tendance inflationniste. Il y a toujours sous-jacente dans une telle présentation des faits l'idée qu'un régime de gauche est incapable de défendre efficacement la monnaie à cause d'une politique démagogique. Mais qui a jamais mentionné ce type de dépenses particulièrement improductives et qui allaient à l'encontre même des objectifs du nouveau régime puisqu'elles permettaient d'organiser la contre-révolution ? Un exemple parmi d'autres : le sénat de Hambourg demandait 300 000 Marks le 12 mai 1920 pour l'entretien des "Einwohnerwehren"? En 1919, c'est une somme de 1,5 Millions de Marks qui pour la seule ville de Hambourg avait été dépensée. (cf. Erwin Könnemann, ibidem, p. 195.)

(203) cf. Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p. 115. Pour Jacques Benoist-Méchin, il ne fait non plus aucun doute que ces milieux contribuèrent aussi à financer la "schwarze Reichswehr" :"au cours de l'automne 1922, le commandant Buchrucker informe le lieutenant-colonel von Bock, chef d'Etat-Major de la 3ème région militaire que ces unités se développent rapidement grâce aux subsides de certains magnats de la grande industrie qui craignent un retour offensif des communistes et veulent se constituer une troupe de protection supplétive". (cf."Histoire de l'armée allemande", T.2 p. 271)

(204) cf. article"Orgesch" dans "die bürgerlichen Parteien in Deutschland, 1830-1945", Bd.2, p. 460

(205) Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 144.

(206) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p.21.

(207) cf. le rapport d'activité des "Einwohnerwehren" de février 1920 publié sous forme de circulaire aux différentes formations adhérentes. (ces formations disposaient au total en Prusse de 387 311 armes individuelles et de 278 922 dans les

autres états. En outre, elles étaient dotées en moyenne de 1 mitrailleuse pour 500 membres et d'une mitrailleuse de réserve, ces armes étant concentrées dans les zones urbaines où le péril révolutionnaire était particulièrement important. (cf. Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", annexe, p. 392)

(208) cf. Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 139.

(209) cf. Ernst Ottwalt - "Ruhe und Ordnung", p.179.

(210) cf. Ernst Ottwalt - ibidem, p. 213.

(211) Ernst Ottwalt - ibidem, p. 235-236.

(212) cf. Pierre Broué - "Révolution en Allemagne", p. 286-287

(213) Bodo Uhse - "Söldner und Soldat", p. 51.

(214) Bodo Uhse - ibidem, p. 54.

(215) Ernst Ottwalt écrit en effet, à la suite des réflexions qui n'entament pas son désir de se porter volontaire pour des actions de maintien de l'ordre contre des ouvriers armés : "je ne dois mon courage qu'à ma lâcheté, qu'à ma crainte de la solitude, qu'à l'impossibilité d'échapper à mes pensées, qu'à la peur tout simplement : j'ai peur de la vie chactique, incompréhensible et absurde dans laquelle je me vois plongé." ("Ruhe und Ordnung", p. 237)

(216) Discours prononcé par August Bebel devant le congrès d'Erfurt le 16 octobre 1891, cité par Gerhard Ritter -"das deutsche Kaiserreich. ein historisches Lesebuch", Göttingen, 1975, p. 282.

(217) ibidem, p. 283

(218) Si l'on se reporte à la trilogie romanesque "Verwandte und Bekannte "de Willi Bredel, on trouve l'expression de cette foi inébranlable dans la prochaine victoire du socialisme : les sociaux-démocrates de Hambourg dont il décrit la vie quotidienne ne doutent plus un instant de celle-ci, même lorsque l'économie allemande prit un essor incroyable :"les années d'essor économique en Allemagne avaient procuré même aux couches supérieures de la classe ouvrière des ressources acceptables. A cela s'ajouta, après l'abrogation des lois antisocialistes, la croissance continue des effectifs des organisations ouvrières et du nombre des électeurs sociaux-démocrates. Beaucoup de militants commençaient à compter déjà surles doigts le temps qui les séparait du moment où existerait 'l'état du futur'. L'insouciante certitude d'une victoire prochaine donnait une intensité peu commune à la joie de vivre." (T.1, die Väter, p. 73)

(219) cf. article d'Eduard Bernstein publié dans les "sozialistische Monatshefte", 1903, Berlin 1903, p. 478 sq.

(220) Jürgen Kuczynski - "Geschichte der Lage der Arbeiter", Bd.4, p. 183.

(221) Notamment son rapport du 30 septembre 1906 présenté devant l'Assemblée générale du "Verband junger Arbeiter Deutschlands" (siège Mannheim) sous le titre "Jugend und Militaris-

mus", son article "Rekrutenabschied" paru le 22 septembre 1906 dans "die Junge Garde" et surtout son ouvrage "Militarismus und Antimilitarismus unter besonderer Berücksichtigung der internationalen Jugendbewegung" paru en février 1907.

(222) cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung" p.55-58.

(223) C'est dans cette ligne que s'inscrivirent les mouvements de protestation à bord des bâtiments de la flotte de la Mer du Nord et de la Baltique de l'été 1917 et même de l'automne 1918 : refus d'obéissance, extinction des chaudières, abandon des unités.

(224) On peut rappeler ici pour mémoire ces 7 revendications : conclusion d'une paix sans annexion, sur la base du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, participation de représentants de la classe ouvrière aux négociations de paix, amélioration du ravitaillement de la population civile, abrogation de l'état de siège et de toutes les mesures d'exception, abrogation du contrôle militaire sur les entreprises, libération de tous les détenus politiques, démocratisation de la vie politique par l'introduction du suffrage universel direct et secret pour les élections au Landtag de Prusse. (cf. "die Rätebewegung", herausgegeben von Günter Hillmann, p.16)

(225) Thèse présentée par Eduard David dans les "sozialistische Monatshefte", X/1912, citée par Pierre Broué - "Révolution en Allemagne", p. 30.

(226) Si l'on compare le résultat des élections de 1907 à celles de 1903, on constate qu'avec une participation accrue au scrutin (elle passe de 75,3 % à 84,3 %) le SPD enregistre une chute brutale du nombre de ses mandats (de 81 à 43) ainsi que du pourcentage de ses voix (de 31,7 % à 28,9 %)

(227) cf. sur ce point "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung", p. 64-65.

(228) C'est ainsi que Karl Kautsky refusa une telle parution dans "die neue Zeit" mais présentait en même temps une apologie de la stratégie d'ensemble de paralysie du pouvoir capitaliste. cf. Jürgen Kuczynski - "Geschichte der Lage der Arbeiter", Bd. 4, p.183.

(229) cf. Jürgen Kuczynski - ibidem, p. 239.

(230) Ludwig Turek - "ein Prolet erzählt", p. 53.

(231) Comme le note Anna Seghers, Martin et Erwin, dans"die Toten bleiben jung" vinrent à Berlin pour combattre aux côtés de la révolution et le marin Hardekopf fit de même dans le roman de Willi Bredel "Verwandte und Bekannte".

(232) cf. Erwin Könnemann - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände", p. 26-27.

(233) Le programme en 14 points des marins mutinés ne comprenait aucune référence à cet aspect de l'action.

(234) Karl Grünberg - "Episoden", (Berlin 1969) p. 137.

(235) Les termes de la résolution adoptée le 13 novembre au

soir par le conseil exécutif sont particulièrement clairs : "considérant que la constitution d'une garde rouge particulière en tenue civile en dehors des unités existantes de la garnison de Berlin a pu laisser croire que cette nouvelle formation était l'expression d'une défiance à l'égard de l'attachement des troupes à la révolution alors que de leur côté les troupes s'étaient déclarées prêtes dans une décision unanime de leurs représentants dans les conseils d'ouvriers et de soldats à verser leur sang sur l'ordre du conseil exécutif pour la défense des acquis révolutionnaires et la consolidation de la république socialiste, le conseil exécutif décide : 'la constitution d'une garde rouge est provisoirement supendue". (cité par Günter Hillmann - "die Rätebewegung", p. 35)

(236) cf. sur ce point les informations apportées par Georg Eliasberg - "der Ruhrkrieg von 1920", p. 108-110.

(237) C'est du moins la conviction qu'acquit peu à peu Erich Knauf dans son récit "Ca ira" dont nous avons déjà plusieurs fois exploité des passages dans notre étude.

(238) Même lorsqu'il s'agissait de déclencher des grèves, comme par exemple contre les putschistes de Kapp, la résolution des hommes n'était pas toujours comprise par les femmes qui craignaient que les fils ou maris qui étaient revenus sains et saufs du front ne succombent à présent sous les balles de la police et de la troupe. Cette attitude des femmes risquait de renforcer la crainte de certains hommes. Qu'on se souvienne des réflexions de quelques femmes dans le roman de Hans Marchwitza "Sturm auf Essen" lorsqu'elles virent passer devant elles le cortège des grévistes. C'est la mère de Franz Kreusat, ce militant de l'USPD qui marche en tête, qui le traite d'idiot et d'imbécile pour ce qu'il a entrepris, ce sont les cris que d'autres poussent :"faites attention de ne pas vous faire trouer la peau". (cf. p. 19)

(239) Cette procédure s'appliquait en vertu de § 253 du code de procédure pénale qui punissait d'une peine d'un mois de prison au minimum quiconque obtenait ou tentait d'obtenir un avantage matériel par la violence ou la menace.

(240) Ce futle cas par exemple de la grande grève des ouvriers de l'industrie textile de Crimmitschau en 1903/1904 qui fut réprimée en vertu de l'état de siège proclamé dans la ville le 4 décembre 1903. (cf. Jürgen Kuczynski -"Geschichte der Lage der Arbeiter", Bd. 4, p. 158-159)

(241) On peut noter aussi du reste dans ce cas précis que l'action révolutionnaire pouvait aussi être paralysée par ce type d'habitat. Comme le note à différentes reprises Otto Gotsche dans "Märzstürme", les travaux du jardin (indispensables pour assurer un approvisionnement correct du ménage en légumes) pouvaient constituer un obstacle important au déclenchement d'une action ou à la mobilisation permanente des individus.

(242) cf. Otto Gotsche - ibidem, bd.2, p.277.

(243) cf. Otto Gotsche - ibidem, p. 417.

(244) C'est ce que signale Walter Ulbricht, alors membre du "conseil militaire" du KPD. Des expéditions d'armes destinées à la Reichswehr ou à des organisations nationalistes alors encore engagées dans la lutte contre les forces françaises dans la Ruhr furent détournées par des cheminots ou des ouvriers à Suhl ou Chemnitz. Des soldats d'un régiment de Potsdam parvinrent à soustraire de leur côté des armes individuelles tandis que des explosifs étaient volés dans un camp de Berlin-Charlottenburg et acheminés vers les noeuds ferroviaires les plus importants. (cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Kap. VII, p. 227)

(245) Ces précisions sont apportées par Pierre Broué - "Révolution en Allemagne", p. 734.

(246) cité par Georg Eliasberg - "der Ruhrkrieg von 1920", p. 109.

(247) Pierre Broué précise dans son ouvrage "Révolution en Allemagne" (p.730) qu'un officier de l'armée rouge soviétique letton d'origine, Rose, connu sous le nom de Gorev, aurait joué le rôle de chef suprême de cet appareil militaire.

(248) cf. plus haut, p. 273.

-:-:-:-:-:-:-

Chapitre 3 : LES HERITAGES IDEOLOGIQUES ET SOCIOLOGIQUES COMME FACTEURS CONSTITUTIFS POSSIBLES DES COMPORTEMENTS ACTIVISTES.

L'activiste ou l'antibourgeois.

Lorsque nous avons décrit dans notre première partie les différentes composantes des comportements activistes, nous avons relevé un certain nombre de constantes qui signifiaient en fait le refus global des mécanismes sociaux et politiques sur lesquels sont fondés en Europe Occidentale depuis des décennies les systèmes d'exercice du pouvoir mis en place par la bourgeoisie - ou préconisés par elle - ainsi que la non-reconnaissance de la légitimité des principes qui sous-tendent ces mécanismes. Au-delà de l'affrontement violent entre forces révolutionnaires et contre-révolutionnaires, l'immédiat après-guerre semble donc se caractériser par une révolte radicale contre tous les apports de la bourgeoisie et de son idéologie depuis le Siècle des Lumières, contre tout ce qui était destiné à rendre le fonctionnement des Etats et des sociétés aussi rationnel et humain que possible, mais aussi contre toutes les déviations que l'application de ces principes avait pu souffrir en fonction de situations de crise, notamment lorsque ce type d'Etat et de société dut recourir à des méthodes de lutte en contradiction avec ces principes pour assurer sa survie ou lorsqu'il leur tourna le dos pour accroître sa puissance et son influence.

On pourrait donc se demander pourquoi ces apports décisifs de la bourgeoisie au fonctionnement de la société et de l'Etat furent si violemment contestés et pourquoi de tous côtés, le bourgeois et l'ordre qu'il incarnait furent les cibles d'attaques objectivement conjuguées. Car enfin l'activiste contre-révolutionnaire éprouva souvent autant de mépris à leur égard qu'il éprouvait de haine à l'encontre des "rouges. A la limite, ce mépris était proportionnel à l'estime qu'il pouvait éprouver pour les "rouges" qu'il com-

battait. Il serait alors peut-être possible de comprendre pourquoi la révolte chaotique de certains extrêmistes contre-révolutionnaires écoeurés par les imperfections et les tares de l'ordre établi les incita, après une réflexion approfondie sur la fonction réelle de la bourgeoisie dans la société et l'Etat à se rallier aux combattants révolutionnaires.

Quant à l'activiste révolutionnaire, il constatait que le bourgeois n'était pas seulement le propriétaire des moyens de production et le défenseur d'un ordre social générateur de guerres et d'inégalités, mais aussi le créateur d'un genre de vie qui exerçait une attraction réelle sur tous ceux qui étaient situés au-dessous de lui dans la hiérarchie sociale. La réussite qu'il représentait risquait de servir de modèle à une partie de la classe ouvrière qui serait détournée de ses objectifs spécifiques de lutte. Les pratiques politiques qu'il avait introduites risquaient d'être adoptées par celle-ci au détriment de sa combativité. L'activisme ne serait-il pas la réponse à cette forme insidieuse de corruption du mouvement ouvrier que représentait son "embourgeoisement" dans tous les domaines ?

Il semble donc qu'au-delà du choc provoqué par la partcipation à la guerre avec ses différentes répercussions, comme l'accoutumance à la mort, le relatif mépris de l'existence des autres et l'incitation à la violence, au-delà des crises de différente nature que traversa la jeune République de Weimar et qui purent plonger les individus et la collectivité dans des situations perçues comme sans issue, l'émergence des comportements activistes soit liée à la perception du rôle croissant joué par la bourgeoisie dans la société allemande depuis la fin du 19ème siècle, la guerre et l'immédiat après-guerre n'ayant fait que souligner l'ampleur et le caractère néfaste de ce rôle

On constate en effet que l'ennemi commun de tous les activistes, au moins au niveau du discours, semble être le bourgeois et l'ordre qu'il représente. Qu'il s'agisse de

certaines habitudes de vie ou de la marque qu'il avait imprimée dans les structures sociales malgré les combats d'arrière-garde d'une aristocratie sur le déclin, qu'il s'agisse du système de valeurs qu'elle avait promu ou des formes d'exercice du pouvoir qu'elle avait créés, la bourgeoisie était devenue la cible d'une contestation chaotique, le discours antibourgeois était le dénominateur commun de tous les activismes.

Partant de cette constatation que nos témoignages contiennent ce discours antibourgeois avec de multiples variations, nous nous interrogerons d'abord sur la nature des liens existant entre la perception de ce rôle croissant joué par la bourgeoisie et l'émergence de comportements activistes. Y a-t-il pure coïncidence entre les deux phénomènes ou relation de cause à effet ? Pourquoi cette période put-elle faire apparaître une telle relation de cause à effet ?

Mais au cours de cette interrogation, nous constaterons aussi très rapidement que le bourgeois dont on dénonçait ainsi le rôle néfaste n'était pas le même personnage pour tous. Qui donc était ce bourgeois, cible prvilégiée de tous les activistes ? Quiconque essaie de définir ce concept de bourgeois s'aperçoit que ce n'est pas chose facile étant donné les nombreux stéréotypes charriés par les langages et les idéologies du 19ème siècle et les connotations parfois opposées qui leur étaient associées. En quoi ces stéréotypes et connotations ont-ils pu peser lourd dans la détermination des modes d'engagement politique d'une fraction non négligeable de la jeunesse allemande ? Mais nous serons aussi amenés à nous demander, étant donné la nature de certaines représentations qui sous-tendent ces comportements, ce que furent la part du discours, voire de la mystification, et la part d'une analyse cohérente du réel dans les justifications de cette contestation globale de l'ordre bourgeois.

A/ Un ennemi commun, le bourgeois.

Lorsque la Grande Guerre prit fin et que ceux qu'Erich Maria Remarque appelle la "génération perdue" ou la "génération brisée" rentrèrent dans leurs foyers, lorsque ces soldats du front dont Ernst von Salomon écrit qu'ils constituaient désormais un monde à part retrouvèrent une Allemagne humiliée par la défaite et la révolution, lorsque ces prolétaires berlinois dont Adam Scharrer décrit les souffrances et les espoirs, firent la désolante expérience qu'on les avait trompés, nombreux furent ceux qui se demandèrent qui était responsable d'un tel gâchis.

Les uns se demandèrent qui avait pu s'arroger le droit de priver tant d'individus de leur jeunesse et de ne leur laisser en partage que la souffrance et la mort ; et les plus jeunes qui n'avaient pas connu l'atroce réalité des tranchées se posèrent des questions identiques car ils avaient pu constater en regardant autour d'eux, que dans la génération de leurs parents tous n'avaient pas subi le même sort. D'autres furent tentés de se demancer qui avait bien pu les priver de la victoire à laquelle ils avaient cru si ardemment, pourquoi la nation à qui ils avaient tout donné devait connaitre l'humiliation de la défaite et du chaos et pourquoi ses nouveaux dirigeants semblaient s'accommoder de cette situation Les autres enfin qui avaient cru qu'une Allemagne nouvelle surgirait de la défaite et de la faillite du Reich wilhelminien et que l'avènement de cet "état du futur" s'inspirant des idées du socialisme dont ils rêvaient après leurs pères serait la juste compensation de leurs souffrances, se demandèrent par qui et comment ils avaient pu être privés de cette autre victoire qui aurait signifié la naissance d'un monde nouveau débarrassé des injustices.

Ces interrogations simultanées et contradictoires semblaient préparer un règlement de comptes dont l'ampleur serait à la mesure des souffrances endurées si longtemps par tant d'individus et des espérances déçues. Les tenants du

passé auraient bientôt à répondre de leurs actes, de leur incapacité et de leurs escroqueries. Il est significatif que celui qui se présenta dans l'immédiat-après-guerre comme "le soldat du front", comme celui que rien n'avait distingué de ses millions de semblables pendant ses quatre années de présence dans les tranchées, Adolf Hitler, ait intitulé la première partie de son "Mein Kampf" "eine Abrechnung", un règlement de comptes. Il voulait ainsi réclamer justice pour ses camarades de combat. Mais avant même d'écrire cet ouvrage, il avait fait de ce règlement de comptes l'un des thèmes favoris de ces discours qui déjà, dans les brasseries du Munich, attiraient des centaines d'auditeurs.

Cette revendication correspondait du reste à une attente confuse qu'Erich Maria Remarque exprimait aussi à la fin de son roman "Im Westen nichts Neues" : tantôt il s'imaginait tous ceux qui avaient combattu à ses côtés, les vivants et les morts, se levant ensemble et marchant, - mais contre qui ?(1) tantôt il envisageait la possibilité pour toute cette génération de se dresser devant la génération des parents et de leur demander des comptes.(2) Mais ce type d'interrogation indifférenciée et mal articulée risquait de ne provoquer qu'une confuse rancoeur aux conséquences chaotiques, et de déboucher sur des explosions de colère aveugle qui se prêtent si facilement à des maneouvres de récupération.

Cette tentation du règlement de compte fut aussi vécue par les vaincus de la révolution de novembre et des tentatives révolutionnaires ultérieures. C'est sur une image assez proche de celle d'Erich Maria Remarque que s'achève le roman de Hans Marchwitza "Sturm auf Essen". Les soldats de l'armée rouge de la Ruhr, après leur échec en 1920, eurent l'impression d'avoir été trahis, et ils furent battus, écrasés, pourchassés. Fuyant devant la répression, deux d'entre eux contemplèrent une dernière fois la ville où le travail avait repris et où l'ordre régnait à nouveau. "Nous reviendrons", dit l'un d'eux, Jupp Zermack."Le prolétariat stoppera un jour à nouveau les roues des machines avec ses poings. Il reprendra

les fusils. Il n'y aura plus d'armistice, nous jetterons dans la Ruhr ceux qui le prêcheront. Nous mettrons notre poing dans la gueule de tous les bavards. Une seule chose parlera, nos fusils."(3) Ce texte déjà cité plus haut comme particulièrement représentatif de la tentation du putschisme dans le mouvement ouvrier, c'est aussi l'appel aux morts d'un combat vain, comme dans "Im Westen nichts Neues", l'expression de l'exigence d'un règlement de comptes avec tous ceux qui furent enus pour esponsables des souffrances et des défaites, même à l'intérieur du mouvement ouvrier. Mais qui étaient donc ces responsables sinon le bourgeois aux multiples incarnations ?

1) Le bourgeois dénoncé en tant que détenteur du pouvoir économique et politique.

Celui qui avait détenu ou conquis progressivement au cours des dernières décennies les deux formes de pouvoir réel dans une société, la culture et les moyens de production, c'est à dire le bourgeois, allait être mis en accusation par tous ceux qui cherchaient confusément les responsables de la catastrophe qu'avait été la Grande Guerre avec toutes ses conséquences. Ils y furent aidés par le fait que la légende du "coup de poignard dans le dos" disculpait ceux qui détenaient une troisième forme du pouvoir, la haute administration et l'armée, c'est à dire l'aristocratie militaire et foncière.

A l'arrière-plan de toutes les évocations des années de souffrances et de désillusions se profile donc progressivement l'épaisse silhouette en redingote et haut-de-forme du bourgeois, dont on crut reconnaitre qu'il avait profité de la situation pour asseoir encore davantage son pouvoir quand il n'avait pas détourné à son profit les énergies de la jeunesse, voire de la nation entière. C'est autour de ces notions d'exploitation de la situation, voire de détournement des énergies que s'organisa la transcription des expériences vécues dans nos témoignages. Ce sont ces notions qui servirent de base à la reconstruction des événements, ce sont elles qui

alimentèrent le discours antibourgeois sous ses multiples aspects, ce sont elles qui justifièrent en dernière analyse les accusations portées contre le bourgeois et les coups que lui adressèrent les activismes au nom de l'indispensable règlement de comptes.

a) le bourgeois coupable d'nrichissement scandaleux à la faveur de la guerre.

La forme la moins élaborée de ce procès fait au bourgeois nous est offerte dans l'opposition courante entre ceux qui à l'arrière tiraient profit de la situation pour s'enrichir et ceux qui au front sacrifiaient leurs années de jeunesse ou leur vie. Au cours de notre analyse des différentes expériences de la guerre, nous avons noté cette constante indignation contre ceux qui purent accroître leur fortune à la faveur de la guerre. Nos témoignages fourmillent d'allusions à ces petits profiteurs qui arrondissaient leurs bénéfices par le marché noir, à ces sous-officiers bienveillants pour ceux qui savaient leur faire de petits cadeaux, à ces boutiquiers aux caves et arrière-caves encore remplies de victuailles.

Mais ils font aussi allusion à ces industriels, principaux bénéficiaires des commandes de l'Etat et dont les gains atteignirent des niveaux inespérés. Il suffit de rappeler ici les expériences du permissionnaire Paul Bäumer constatant avec stupeur que les souffrances n'étaient pas réparties équitablement entre tous les Allemands et que ceux qui avaient le verbe le plus haut n'étaient pas précisément ceux qui souffraient le plus;(4) on se souviendra aussi du résultat des observations du jeune Richard Scheringer dans "das grosse Los" qui voyait autour de lui dans la campagne bavaroise les signes extérieurs d'une richesse accrue par la guerre, ces nouvelles résidences luxueuses, oeuvres de l'architecte Holl, lui-même réformé pour"raison de santé".(5) On peut aussi rappeler les premières réflexions de l'ouvrier social-démocrate Kremmelbein dans "Jahrgang 1902" d'Ernst Glaeser (6) sur ceux qui avaient intérêt à ce que se poursuive la guerre, notamment

ces industriels qui gagnaient des millions à fabriquer des obus ou la confuse protestation des soldats et ouvriers confrontés à la guerre dans "Vaterlandslose Gesellen" d'Adam Scharrer : avant de comprendre les raisons du conflit, ils s'attachaient seulement à ses conséquences superficielles.

Cette indignation était certes provoquée par des faits bien réels dont la liste pourrait être ici considérablement allongée, mais les conclusions qui pouvaient en être tirées n'éclairaient pas encore la nature même de cette guerre. Ces faits n'en étaient que les conséquences immédiates, directement perceptibles dans la vie de tous les jours. Elles semblaient découler d'une opposition simpliste entre le monde de l'arrière qui faisait des bénéfices et celui du front qui faisait des sacrifices : elles s'inscrivaient aussi dans les oppositions stéréotypées entre civil et soldat, entre jeune génération et "vieux". Quant aux réactions qu'elles pouvaient entrainer, ce pouvait être, soit à vif, - et Max Hölz l'avait compris avec sa bande du Vogtland - de faire rendre gorge à ces profiteurs, soit au plan politique, une agitation démagogique, ce dont ne se priva pas Adolf Hitler lorsqu'il rédigea son premier programme en 25 points et tint ses premières réunions publiques.(7)

Si ces réactions primaires ne débouchaient pas sur une remise en question globale du rôle des classes dirigeantes dans l'Etat et la société, les oppositions simplistes qui les avaient provoquées et qui étaient solidement enracinées dans la conscience collective, permettaient néanmoins de désigner l'ennemi qu'on identifia globalement au bourgeois.

b) Le bourgeois coupable de détournement de la guerre à son profit.

Lorsque nous avons décrit l'expérience du front telle qu'elle fut vecue et relatée par Ernst Jünger, nous avons noté combien il fut désabusé lorsqu'il constata que la guerre n'était pas ce qu'il espérait. Calculées dans les bureaux des Etats-Majors comme une vulgaire opération industrielle ou commerciale avec un solde débiteur ou créditeur, avec

des pertes et des profits, avec des prévisions à court ou long terme, les opérations militaires se réduisaient de plus en plus au front à un duel impitoyable que se livraient deux puissances industrielles par matériel interposé : à l'arrière on se bornait à établir des séries de statistiques, on n'y comptabilisait pas seulement les pertes en hommes et en armes et les quantités de vivres nécessaires, on planifiait tout à présent : une offensive était une opération quantifiable avec des alignements de chiffres : les distances de tir pour l'artillerie lourde, les quantités de ciment et d'acier nécessaires aux fortifications, la durée d'utilisation probable du matériel, le nombre d'obus que pouvaient tirer les canons à l'heure, etc...

Les techniques de gestion et de prévision mises au point par la bourgeoisie d'affaires avaient trouvé un nouveau champ d'application : la guerre cessait d'être cet affrontement naturel entre individus et nations commel'aurait exigé la loi profonde de toute vie, pour devenir l'affrontement de matériels de plus en plus monstrueux, un ensemble de faits donnant lieu à l'établissement de bilans et de prévisions. Le vainqueur serait celui dont l'efficacité dans la production du matériel, son renouvellement, la prospective et la comptabilité seraient les meilleures. Mais au-delà de cette perversion de la guerre par ces techniques de gestion et la notion d'efficience, nos jeunes combattants nationalistes avaient peu à peu constaté avec Ernst Jünger que les combats qu'ils livraient n'avaient en dernière analyse d'autre but que de détruire les capacités de production du camp adverse, donc de l'éliminer en tant que concurrent futur sur les marchés mondiaux.

Quelle désillusion pour Ernst Jünger que l'expérience de cet acharnement avec lequel tout ce qui constituait la puissance économique de l'ennemi était systématiquement détruit. Etait-ce bien la fonction du soldat que de rendre inutilisables des installations industrielles ou des voies ferrées, que de noyer des puits de mines, de combler des ca-

naux et de brûler des fermes avec les récoltes ? Ainsi, non seulement le bourgeois s'enrichissait à l'arrière sur le dos de ses compatriotes mais il était sorti de ses comptoirs et de ses fabriques pour donner à la guerre une autre signification et la détourner à son profit.

c/ le bourgeois coupable de détournement de la puissance de l'Etat à son profit.

Avec le roman d'Arnold Zweig "der Streit um den Sergeanten Grischa" apparaissait parmi les témoignages sur la guerre publiés à la fin des années 20 une nouvelle dénonciation du rôle funeste qu'avait pu jouer la bourgeoisie : elle avait aussi tenter de détourner à son profit le fonctionnement de l'appareil d'Etat, notamment d'infléchir l'application des lois dans un sens qui lui soit favorable et de placer ses intérêts au-dessus des normes du droit qu'elle avait elle-même définies.

Qu'on se souvienne du thème du roman : l'action entend démasquer le rôle de la bourgeoisie dans une situation autre que celle, alors traditionnelle dans ce genre de témoignage, de la guerre de tranchées où les contradictions pouvaient apparaitre dans une lumière crue. C'est donc sur le front de l'Est, dans un secteur qui pouvait paraitre paradisiaque aux combattants de Verdun qu'Arnold Zweig entreprit d'illustrer cette main-mise de la bourgeoisie sur l'appareil d'Etat et le détoumnement du droit à son profit. On connait l'arguement du roman : un jeune prisonnier russe, Grischa Paprotkin, s'est évadé d'un camp allemand, aspirant à retrouver sa famille et la liberté. Pour ce faire, il s'était emparé des papiers d'identité d'un déserteur russe du nom d'Ilya Biuschew. Repris par une patrouille allemande, Grischa Paprotkin fut condamné à mort pour désertion sous le nom de Biuschew et exécuté bien que sa véritable identité eût été établie et son innocence reconnue.

Alors que la Russie connaissait les premiers soubresauts révolutionnaires, il fallait en effet faire un exem-

ple pour empêcher que des désertions ne se produisent ou que des scènes de fraternisation ne viennent entamer le moral des troupes dans un secteur où les conditions de combat n'étaient pas de nature à entretenir les ardeurs guerrières. Ce cas évident de violation du droit provoqua dans l'unité où il se produisit la constitution de deux camps autour du thème: le prisonnier russe doit-il être condamné et exécuté ou non ?

Or on constata que ce ne furentpas les représentants du corps des officiers, aristocrates formés à l'école prussienne, dont le chef de file était le général von Lychow, qui imposèrent l'exécution : éduqués suivant un code strict de l'honneur, ils n'admettaient pas que le droit pût être bafoué car pour eux, il ne pouvait plus y avoir de Prusse sans honneur ni droit. Ce furent les représentants d'une nouvelle couche sociale, arrogante et avide de pouvoir, cette bourgeoisie impérialiste qui avait soutenu la monarchie wilhelminienne, qui imposèrent cette exécution.Les considération sur le droit et l'honneur s'effaçaient devant des considérations d'efficacité : il fallait stopper tout processus d'affaiblissement de l'armée dont le front de l'Ouest avait encore besoin et faire un exemple à propos de ce cas de désertion.

Parmi les partisans de l'exécution, deux figures sont particulièrement représentatives : c'est d'abord le général Schieffenzahn, un homme énergique qui a organisé non seulement les campagnes de l'armée allemande mais aussi la vie économique de toutes ces provinces russes dans la perspective d'une annexion au Reich. Il avait compris l'importance des ressources que le pays recélait :"ses forêts, ses plaines, les possibilités de mise en culture de son sol, ses ressources naturelles, ses fabriques." Il avait mis en circulation une nouvelle monnaie et créé un réseau de banques de prêt ; il avait aussi mis sur pied un système scolaire complet et amorcé un processus de germanisation. Il était l'artisan de l'impérialisme allemand qui associait les grands thèmes de la propagande pangermaniste aux intérêts du capitalisme en quête de nouvelles richesses et de nouveaux marchés.

"On pouvait formuler de façon claire ce qui le poussait à agir : il souhaitait, lorsqu'on conclurait la paix, annexer ce territoire au Reich allemand après l'avoir rendu exploitable, tout comme il avait déjà mis son réseau ferré à l'écartement allemand. Il était parfaitement clair pour lui que le rôle des Allemands sur cette terre n'avait fait que commencer, dans ses pensées, ils apparaissaient commele peuple destiné à régner sur le monde, à créer une nouvelle civilisation et à améliorer la race humaine."(8)

L'autre figure représentative de cette bourgeoisie impérialiste, c'est Albin Schilles, ce gros industriel de la Ruhr et député au Reichstag qui lui rendit visite dans son quartier général pour lui faire part des souhaits de l'industrie lourde qu'il appelait du reste des "nécessités" : déportation de vingt à trente mille habitants de cette région qu'il utiliserait comme main d'oeuvre à bon marché dans ses entreprises au moment où il était privé d'une partie de ses affectés spéciaux appelés au front, accroissement des commandes d'armes et de matériel de chemin de fer pour la mise en valeur du pays occupé.(9)

Ce sont ces deux représentants typiques de la bourgeoisie impérialiste - et Schieffenzahn savait rappeler à von Lychow qu'il appartenait à une autre couche sociale que lui et qu'il devait son accession à ces hautes fonctions non à son nom mais à ses mérites personnels et à l'efficacité de son action - qui détournèrent au profit des intérêts qu'ils représentaient la puissance de l'appareil d'Etat et de la justice : la puissance de l'appareil d'Etat par la fourniture envisagée de vingt à trente mille esclaves d'un nouveau type et la justice par l'écrasement immédiat de toute manifestation de désagrégation de l'instrument de sa puissance. Ce faisant, ils bafouaient tous les principes et toutes les normes que la bourgeoisie avait naguère fait triompher. Certes, cette analyse du rôle de la bourgeoisie impérialiste par Arnold Zweig représente un progrès par rapport au schématisme de l'opposition simpliste entre front et arrière, entre combat-

tants et profiteurs. Mais elle ne pouvait alimenter qu'un discours antibourgeois superficiel dans la mesure où il semble que l'appareil d'Etat tel qu'il le conçoit n'est pas l'instrument d'oppression d'une couche sociale sur d'autres groupes sociaux mais uninstrument au service du bien public et du droit détourné de sa mission première par quelques individus, dans la mesure donc où l'Etat serait susceptible à lui seul, en vertu des principes qui le fondent, de garantir le respect des valeurs humanistes à condition que ceux qui le servent soient décidés à secouer la tutelle de ces Schieffenzahn et Schilles, alias Ludendorff et Stinnes. La seule conclusion pratique qu'on risquait de tirer de cette vision des choses était qu'à la limite, il suffisait de se débarrasser de ces individus pour faire triompher la justice et le droit sans rien changer aux structures mêmes.

On voit par là que malgré l'affinement de l'analyse on était loin encore d'une appréhension globale de tous les mécanismes qui condusiaient àla guerre et à de nouvelles formes d'oppression et d'exploitation, et notamment d'une appréhension du rôle complexe de la bourgeoisie dans son déclenchement et sa conduite. C'est à une appréhension aussi superficielle ou lacunaire de la réalité de la guerre que les activismes sous toutes leurs formes devaient leur discours antibourgeois et leurs comportements aventuristes ou terroristes : faire payer les riches et les profiteurs, les écarter par la force du pouvoir qu'ils avaient détourné de ses objectifs au besoin par la liquidation physique, idéaliser le combattant à qui le premier rôle devait revenir dans cette tâche d'assainissement et dans le gouvernement futur de la nation. L'exemple quiasi parfait de ce discours antibourgeois superficiel nous est fourni par Ernst von Salomon dans "die Geächteten" avec ses deux facettes, la révolutionnaire et la contre-révolutionnaire, dont il croit voir, à partir de ses expériences personnelles, la convergence objective.

d) un exemple de la convergence des discours antibourgeois superficiels : Ernst von Salomon.

Dès les premières pages du récit "die Geächteten" le discours antibourgeois est évident. L'auteur s'y déchaine contre ces bourgeois qui n'avaient rien compris à ce qui s'était passé sur le front pendant quatre ans et qui, à présent, dans cette nuit du 24 décembre 1918 ne pensaient qu'à festoyer. Tandis que la champagne du marché noir coulait dans leurs verres, les premiers volontaires des corps francs soldats à peine sortis de l'enfer du front et jeunes cadets des écoles dissoutes, se battaient pour les protéger contre la révolution. C'est ainsi que le sous-officier Poessel tomba sous les balles des révolutionnaires alors que des boîtes de nuit voisines sortaient des flots de lumière et les rythmes saccadés des musiques nègres, alors que les bourgeois, profiteurs de guerre et nouveaux riches, buvaient et dansaien en compagnie de leur femme ou de vulgaires cocottes.(10) Et lorsque la révolution eût été vaincue à Berlin, il s'aperçut bien vite que c'était le monde des bourgeois qu'il avait contribué à sauver avec le sang de ses camarades, un monde à présent dépourvu de toute valeur qui ne songeait plus qu'à survivre après avoir été au 19ème siècle le vecteur du progrès et de la civilisation.

Sa hargne se déchaine ensuite contre ces mêmes bourgeois qui quelques semaines plus tard avaient été délégués par leurs semblables à Weimar pour y discuter de la lettre de paragraphes constitutionnels alors que le territoir national était menacé dans son intégrité et que la frontière de l'Est risquait de s'effondrer. Dans ces circonstances particulièrement dramatiques pour la nation allemande, les bourgeois, promoteurs du nouvel ordre politique, les maintenaient lui et ses camarades dans l'oisiveté comme protection éventuelle contre une nouvelle flambée révolutionnaire bien qu'ils eussent été recrutés pour la défense des Marches de l'Est.(11)

Sa hargne se déchaine enfin contre ces bourgeois

qui prétendirent plus tard s'arroger le droit de les juger, lui et ses camarades de combat, pour un acte qu'ils considéraient eux les bourgeois comme un crime eu égard à la loi écrite mais qui n'était qu'une forme de ce règlement de comptes tant espéré avec le monde ancien en faillite et dont on ne devait plus tolérer qu'il pût à nouveau se reconstituer, paré d'une nouvelle crédibilité. Sa hargne se déchaine contre ces bourgeois hypocrites qui se présentaient comme les gardiens intransigeants des lois humaines mais qui n'avaient d'autre donction que de défendre à tout prix un certain ordre établi. Revêtus des signes extérieurs du pouvoir judiciaire, ces individus s'étaient réunis là pour juger les assassins de Walter Rathenau et leurs complices, mais ils n'allaient pas prononcer une sentence contre une violation des lois humaines, tout au plus allaient-ils faire un exemple pour tenter de sauver l'ordre établi en éliminant le danger représenté par ceux qui le contestaient par tous les moyens.

L'impassibilité de ces juges travestis dans leurs robes transformait leur visage en masque hypocrite du droit bourgeois.(12) Tantôt fêtés comme des héros pour avoir vaincu le péril révolutionnaire, tantôt traités comme des criminels lorsque leurs actes troublaient la quiétude du monde bourgeois restauré sur ses bases,(13) quelques-uns de ces jeunes activistes connurent alors les prisons, coupables de leur révolte chaotique contre l'ordre bourgeois, c'est à dire coupables de s'être mépris sur la signification véritable de leurs engagements passés.

C'est donc en prison que le jeune condamné Ernst von Salomon rencontra un jeune mineur de la Ruhr nommé Edi, condamné lui aussi par des juges semblables. Certes, il se serait sans aucun doute battu contre lui quelques mois plus tôt s'ils s'étaient trouvés tous deux face à face dans une rue les armes à la main car Edi était communiste. Mais malgré cette opposition fondamentale entre eux, l'activiste contre-révolutionnaire crut percevoir qu'ils parlaient le même langage. A vrai dire, les premiers contacts ne furent pas faciles : "Lorsque nous apprîmes qui nous étions, nous fûmes

tout d'abord frappés de stupeur et des barrières étaient prêtes à s'élever entre nous, car nous étions encore bien trop prisonniers des préjugés d'un monde auquel nous n'appartenions plus ni l'un ni l'autre."(14) Mais ce fut cela précisément qui les rapprocha, cette situation qui leur était commune. Tous deux étaient rejetés par le même monde, au nom des mêmes lois dans un milieu qui leur était fondamentalement hostile, représenté par la voix du geôlier qui les renvoyait avec les mêmes mots dans leur cellule respective. C'est cette voix qui,représentant l'ordre établi, fit disparaître progressivement leur hostilité réciproque quasi instinctive. Elle les replaçait dans leur commune condition de prisonniers, de réprouvés par un certain ordre social.(15) Néanmoins, si cet ordre social était représenté pour Edi aussi par le bourgeois, il donnait à ce terme une autre signification qu'Ernst von Salomon.

Pour Edi en effet, ce jeune mineur de la Ruhr, le bourgeois était avant tout le détenteur du pouvoir économique, de cette force qui maintenait des millions d'hommes dans des conditions de travail et d'existence indignes de l'espèce humaine. Ernst von Salomon avait emprunté les traits sous lesquels il dépeignait le bourgeois à l'imagerie traditionnelle qui se complaisait à le représenter sous les traits d'un individu jouisseur et repus, plus préoccupé de ses propres affaires et de la sauvegarde d'un ordre qui les faisait prospérer que de l'intérêt de la communauté. Le parapluie qui l'accompagnait traditionnellement montrait qu'en toutes circonstances même dans la vie courante, il craignait constamment quelque chose, la pluie ou la révolution. Edi, quant à lui, n'utilisait pas de tels stéréotypes. Sa représentation du bourgeois n'était pas ce type de caricature. Il racontait à son compagnon de détention qui n'avait connu d'autre environnement que l'intérieur cossu d'une famille de fonctionnaires aisés et le monde clos de l'école de cadets, ce qu'avait été sa dure vie de mineur de fond, cette existence accablante qui avait un arrière-goût de pommes de terre et de schnaps et qui avait été si pauvre en joie.

Et Ernst von Salomon comprit alors les raisons qu'avait Edi de combattre avec une volonté inflexible ce qui n'était pas "ouvrier". Mais il eut aussi l'impression que leur combat était au fond le même parce que dirigé contre la même classe. "De même qu'il disait oui à son existence en communion avec ceux qui au fond de la taille luttaient avec lui contre la roche noire et contre cette classe sans consistance, insaisissable, qui étranglait tout et sur l'ordre de laquelle il ne voyait pas le soleil, de même j'avais dit oui à mon destin, à cette communauté, oui à la masse grise des combattants sans nom qui marchèrent un jour au combat sur l'ordre de cette même classe."(16)

De cette communauté de destin, Ernst von Salomon avait cru pouvoir déduire une solidarité de lutte. Mais son analyse restait fort superficielle et ne pouvait fournir prétexte qu'à un vague discours antibourgeois caractéristique des courants de la "révolution conservatrice", débouchant tout aussi bien sur l'illusion d'une "révolution nationale" aux contours et buts imprécis et ambigus susceptibles d'être récupérés par l'ordre existant que sur la révolte criminelle ou sur l'esthétisme. Ce qu'il contestait au bourgeois, c'était le droit de conserver le pouvoirpolitique après avoir conduit le Reich à sa perte, c'était la prétention de se vouloir le défenseur des lois humaines et le détournement de ces mêmes lois à son profit. Mais il ne s'interrogeait ni sur la légitimité ni sur les conséquences de ce pouvoir économique qu'Edi tentait, lui, de briser par la révolution. Cette analyse et ce discours antibourgeois constataient seulement qu'il y avait une exploitationpar le bourgeois des forces vives de la nation et le détournement des pouvoirs qu'il détenait dans le but de sauvergarder des intérêts égoïstes. La justification de toute action résidait alors dans la constatation parallèle que cette exploitation et ce détournement s'étaient produits pour le plus grand dommage de la collectivité nationale toute entière. Toute action entreprise contre le bourgeois serait donc une réaction d'auto-défense de la collectivité.

2) Le bourgeois dénoncé en tant que détenteur du pouvoir culturel et responsable de sa perversion.

Mais ce discours antibourgeois plongeait ses racines aussi dans la constatation que le bourgeois avait dénaturé la culture et l'avait détournée à son profit. Cette expérience fut celle de milliers de jeunes gens qui, à l'instar des personnages d'Erich Maria Remarque avaient quitté les bancs du lycée pour participer à la guerre et, après leur démobilisation, reprirent les études après une interruption de plusieurs années. A la faveur de cette interruption et de l'accumulation d'expériences incomparables, ils prirent conscience très nettement de tous les aspects fallacieux de cette culture que le système éducatif prétendait leur transmettre. La reprise de contact avec l'école, une fois la paix revenue et l'uniforme ôté, se solda par un heurt inévitable qui ne fut pas dû seulement au retour à la situation antérieure de "potache" et à l'acceptation de règles, conventions et contraintes bien dérisoires après la vie au front. Il fut aussi provoqué par la prise de conscience que toute la culture avait été sciemment falsifiée et par le désir d'en demander raison à ceux qui furent considérés comme les responsables de cette falsification. Ici encore, le bourgeois fut au centre du procès.

A la fin du 19ème siècle, le bourgeois était parvenu à s'imposer commele détenteur de la culture en Allemagne et l'enseignement qui était chargé de la transmettre s'était intégré à la société bourgeoise dont il assurait par ses structures et son contenu, la reproduction conforme. Progressivement la culture avait perdu une partie de l'orientation humaniste et universelle qu'elle avait acquise depuis le 18ème siècle pour devenir une pièce du dispositif de défense du système social existant.(17) La bourgeois l'avait transformée en appareil idéologique de justification de sa position dominante, il l'avait asservie à ses intérêts économiques et politiques. La théorie de"l'éducation du citoyen" telle qu'elle fut préconisés par Georg Kerchensteiner au début du siècle

qui affirmait la priorité de "l'éducation au travail appliqué, consciencieux, fait à fond et proprement","l'accoutumance constante à l'obéissance" et "l'accomplissement fidèle du devoir" étant les bases du système, sur la formation de la pensée,(18) allait exactement dans ce sens.

C'est sur ce point qu'Erich Maria Remarque mettait particulièrement l'accent à la différence d'Ernst von Salomon. Dans "Im Westen nichts Neues", il avait déjà dénoncé la mystification de toute une jeunesse par des enseignants qui lui inculquèrent une idéologie nationaliste et chauvine au lieu de lui transmettre les valeurs de l'humanisme, qui entrainèrent ensuite toute une génération dans la guerre au nom de cette idéologie exaltant le rôle éminent qui incomberait au peuple allemand, qui enfin se firent les propagandistes zélés de la poursuite des hostilités à tout prix alors que la guerre tendait à satisfaire des rêves d'hégémonie mondiale aux antipodes des idéaux humanistes de la culture allemande des 18ème et 19ème siècles. Si la culture n'avait pu empêcher ces flots de sang de couler, c'est qu'elle n'était que des mots creux et qu'elle n'avait pas rempli sa mission ou qu'elle en avait été détournée. De ces deux aspects, ce fut semble-t-il tantôt l'un, tantôt l'autre qui l'emporta chez Paul Bäumer.(19)

Dans "der Weg zurück", c'est le même thème de la falsification et de la perversion de la culture par ses détenteurs qui revient, mais traité cette fois dans l'optique du jeune démobilisé qui dut reprendre ses études interrompues. Un discours du directeur de l'établissement accueillit à cette occasion ces élèves d'un type bien spécial lors d'une brève cérémonie. Dès le début de celle-ci néanmoins les autorités s'aperçurent vite que ces nouveaux élèves avaient une étrange attitude."J'observe les groupe des enseignants" nous confie le narrateur, "autrefois, ils avaient pour nous beaucoup plus d'importance que d'autres hommes, non seulement parce qu'ils étaient nos supérieurs mais parce qu'au fond nous avions foi en eux bien que nous nous moquions de leurs travers. Aujourd-hui, ils ne sont plus pour nous qu'un groupe d'hommes d'un certain âge qui ne nous inspirent plus qu'un amical mépris."(20)

Malgré ce malaise dans l'auditoire, le directeur prit la parole pour faire l'éloge de ceux qui étaient tombés et qui, selon la formule consacrée, "avaient fait leur devoir". Mais toute la phraséologie patriotique et nationaliste ne faisait plus aucun effet sur ces jeunes soldats qui de plus n'éprouvaient plus aucun respect pour ces enseignants. L'un d'eux interrompit donc brutalement ce discours grandiloquent et creux pour dire que lui et ses camarades n'avaient que faire de ces périphrases sur l'héroïsme du combattant ni sur l'incomparable beauté de la mort au champ d'honneur, car le directeur n'avait vu, lui, de la guerre que des drapeaux claquant aux fenêtres et des défilés de troupes au son de marches militaires, mais jusqu'à la gare seulement. Tout le pathos de 1914 n'était que des mots, du vent. "Nous exigeons de vous", s'exclama-t-il, "que vous ne nous dictiez plus notre façon de penser sur ces choses. Nous sommes partis dans l'enthousiasme, le mot de patrie sur les lèvres, nous sommes à présent de retour dans nos foyers, la notion de patrie au fond du coeur. C'est pourquoi nous vous prions à présentde vous taire, laissez donc là les grands mots, ils ne nous conviennent plus. Ils ne conviennent plus non plus à nos camarades morts. Nous les avons vu mourir. Le souvenir de leur mort est si proche que nous ne pouvons supporter qu'on parle d'eux comme vous le faites. Ils sont morts pour beaucoup plus que cela."(21) En tout cas, ils n'étaient pas morts pour qu'on puisse à présent exploiter ainsi leur sacrifice et se livrer à une nouvelle forme de détournement de certaines valeurs.

3) Le bourgeois allemand dénoncé en tant que modèle possible pour la classe ouvrière et corrupteur de celle-ci.

Mais le bourgeois ainsi dénoncé dans le discours antibourgeois inhérent aux activismes pouvait aussi être ce modèle auquel se référaient de larges couches de la classe ouvrière lorsque dès avant la guerre elles essayaient de se représenter leur avenir en l'absence de toute perspective claire sur la réalisation du socialisme puisque le réformisme, avec ses différentes variantes, ne visait plus qu'à obtenir, par

des actions ponctuelles, une amélioration immédiate des conditions de vie dans le cadre du système économique et social existant. Le bourgeois était celui qui, par son genre de vie et ses habitudes de pensée, risquait sinon de pervertir la classe ouvrière toute entière, du moins d'influencer une grande partie de ses chefs.

Aussi ceux qui, en 1918, s'interrogeaient déjà sur l'avenir de la société allemande et qui souhaitaient le changement de cet ordre social responsable de tant d'inégalités et de la guerre elle-même, se demandaient-ils avec anxiété si finalement une partie de la classe ouvrière et de ses chefs traditionnels ne s'étaient pas laissés prendre au mirage bourgeois et s'ils n'étaient pas tout disposés à sauver l'ordre établi dont ils aspiraient à profiter à leur tour au lieu de pousser plus avant le mouvement révolutionnaire. Ils se demandaient aussi si le mouvement ouvrier lui-même ne s'était pas dans son ensemble métamorphosé en une pâle copie de la société bourgeoise.

Ernst Toller n'en doutait pas un seul instant : il était même persuadé, non sans raison du reste,(22) que ses chefs haïssaient la révolution. En effet, il constatait que le peuple allemand s'était trouvé emporté dans le mouvement révolutionnaire sans savoir clairement sur quoi il devait déboucher et une grande partie de la classe ouvrière, par peur de l'inconnu et sous la pression d'une propagande identifiant la révolution au chaos, à la famine et à la guerre, se détourna d'elle. Dans "eine Jugend in Deutschland", il nous propose son explication : "les socialistes de droite et les chefs syndicalistes s'étaient alliés et acoquinés avec les forces de la monarchie et du capitalisme, leurs péchés étaient devenus leurs propres péchés. Ils s'étaient accommodés du juste milieu bourgeois, leur idéal était de dépasser la condition de prolétaire par l'accession à la petite bourgeoisie. Il leur manquait la confiance dans la doctrine qu'ils proclamaient, la confiance dans le peuple qui, lui, leur faisait confiance."(23)

Ernst Niekisch, cet autre intellectuel qui s'était

rangé comme Ernst Toller aux côtés de l'extrêmisme de gauche à cette époque-là, portait dans "gewagtes Leben" un jugement identique :"Ces organisations (SPD et syndicats) avaient depuis longtemps fait la paix avec l'ordre capitaliste et bourgeois. Elles voulaientréduire l'ampleur de l'exploitation capitaliste...Le travailleur voulait être mieux placé dans l'ordre capitaliste. Il vivait comme un petit bourgeois, les modifications qu'il envisageait n'avaient d'autre but que de l'élever au niveau du bourgeois plus aisé."(24)

Sous la plume de ces deux écrivains qui, au sortir de l'adolescence et de l'expérience de la guerre avaient pris part à la révolution de novembre 1918, le terme de bourgeois apparaissait avec une signification nouvelle : il n'avait plus seulement la signification traditionnelle à présent que lui avaient conférée les analyses marxistes de la société capitaliste : être bourgeois désignait un mode de comportement qui peu à peu avait gagné du terrain dans la classe ouvrière et paralysait progressivement son action. Le bourgeois n'était donc plus seulement l'ennemi de classe détenteur du pouvoir économique, politique et idéologique, il pouvait être présent au sein même du mouvement ouvrier en la personne de quelques chefs (par leur origine petite bourgeoise ou par les objectifs qu'ils se fixaient). En outre, plus ou moins consciemment, il pouvait être aussi présent en chacun de ses membres pour autant qu'ils acceptaient à des degrés divers de le considérer comme modèle ou qu'ils adoptaient certaines de ses pratiques.

Mais à partir de ces analyses exactes de certains phénomènes caractéristiques du mouvement ouvrier allemand, il se développa sous l'impulsion d'activistes révolutionnaires une chasse systématique à tout ce qui pouvait être "bourgeois" ou jugé comme tel dans les partis et les syndicats, dans leurs objectifs et leurs formes de lutte. Cette chasse était du reste d'autant plus violente que ceux qui la menaient étaient souvent eux-mêmes d'origine bourgeoise et en rupture avec leur milieu d'origine. La conséquence fut une notable paralysie de l'action de ces organisations accompagnée de querelles intes-

tines au nom d'un purisme et d'un rigorisme qui furent au moins aussi funestes que les formes d'embourgeoisement qu'ils voulaient extirper.

Cet embourgeoisement du mouvement ouvrier fut au centre du discours antibourgeois de l'activisme révolutionnaire. L'attention vigilante qu'on réserva à ses manifestations tendit du reste à estomper quelque peu la priorité de lutte contre l'autre bourgeois, bien réel celui-là, qui détenait richesse et pouvoir. Lorsque nous avons analysé les différentes composantes des comportements de l'activiste révolutionnaire dans le domaine politique, nous avons noté cette répulsion quasi instinctive inspirée par tous ceux qui, de près ou de loin, pouvaient entrer en contact avec la bourgeoisie, car un tel contact les rendait suspects de corruption, qu'il s'agisse des élus dans les assemblées ou des dirigeants syndicalistes appelés à négocier avec le patronat. De là découlèrent bien entendu les courants favorables à un boycott généralisé des élections, le recours automatique aux grèves comme seule forme d'action dans la lutte contre les employeurs et dans une perspective plus générale, la théorie de l'affrontement sans compromis, classe contre classe.

Nous avons aussi noté la suspicion qui s'attachait à toutes les formes d'organisation reposant sur des appareils stables et structurés dans lesquels les mécanismes parlementaires s'étaient imposés avec délégation de pouvoir par les masses à des responsables cessant par là même de leur appartenir car se coupant d'elles, et dans lesquels les méthodes bureaucratiques de gestion pouvaient l'emporter sur le dynamisme spontané de la base. De là découlèrent évidemment la défiance systématique à l'égard de toutes les instances existantes et la préférence caractéristique pour des "comités d'action" et des "coordinations" surgissant certes de la masse des militants en lutte mais d'une existence aussi éphémère que les pulsions qui les animaient et d'une inefficacité flagrante face à un pouvoir si solidement structuré et implanté dans le pays.

Nous avons en outre noté l'aversion à l'égard du verbe qui falsifierait la réalité et par lequel s'insinueraien la trahison et la compromission car le verbe était aussi la propriété du bourgeois qui avait appris à le maîtriser et pouvait l'utiliser pour berner ses adversaires moins experts dans son maniement. Nous avons enfin noté le refus catégorique de s'en tenir à des revendications fragmentaires qui laisseraient intactes, même provisoirement, les strcutures d'ensemble de la société bourgeoise. Obtenue sur la base de compromis, la satisfaction de telles revendications risquait de démobiliser les énergies révolutionnaires abusées par des avantages immédiats. Parallèlement à ce refus nous avons rencontré les exigences d'un rigoureux purisme dans la statégie qui ne s'accommodait d'aucune alliance avec des éléments étrangers à la classe ouvrière. De là découla presque inévitablement un maximalisme dans la définition des objectifs à atteindre qui, accompagné d'une insuffisante estimation du rapport de forces, débouchait soit sur l'aventurisme, soit sur le délire verbal mais de toutes façons sur l'isolement croissant du mouvement révolutionnaire dans les périodes cruciales de lutte.

Il est caractéristique en effet que ce discours antibourgeois qui était nécessaire au départ étant donné les circonstances qui avaient conditionné l'évolution du mouvement ouvrier allemand, connut une telle inflation qu'après l'échec des tentatives révolutionnaires de 1923, il se détruisit lui-même et fit de l'activisme qu'il alimentait, un phénomène spasmodique plus propre à entretenir les fantasmes de groupuscules d'intellectuels marginaux qu'à constituer une force politique véritable ayant sa source dans la classe ouvrière. Il faut dire aussi que son attrait devait sensiblement diminuer avec la définition enfin cohérente d'une stratégie et d'une tactique par le KPD qui avait tiré les leçons de l'échec cuisant de 1923.

Cette rapide allusion à quelques témoignages représentatifs de notre période de référence et à quelques-unes des grandes tendances qui marquèrent les manifestations de l'activisme laisse bien apparaitre que le bourgeois - individu

appartenant à une classe sociale déterminée ou se distinguant par un certain comportement et un système de valeurs propre - était devenu la cible de toutes les critiques. Il était tenu pour responsable de tous les maux et de toutes les défaillances du système politique et social, c'était lui qui devait rendre des comptes, c'était lui qui devait être éliminé comme détenteur de pouvoir et agent corrupteur de la vie sociale et politique.

Mais ces témoignages et ces tendances montrent aussi combien ce concept de bourgeois était équivoque puisque, si de tous les côtés on le mettait en accusation et on cherchait à le neutraliser, chacun définissait ce qu'il recouvrait en fonction de critères différents, moraux, affectifs, idéologiques, politiques, économiques ou sociologiques. Il semble donc nécessaire, pour comprendre l'importance du discours antibourgeois dans la genèse des comportements activistes, de tenter de définir aussi exactement que possible ce que ces jeunes gens entendirent par "bourgeois", employé comme substantif ou adjectif, au sortir de la Grande Guerre.

Cette étude nous conduira tout naturellement à nous demander si ces définitions parallèles, divergentes ou contradictoires du "bourgeois" ont surgi du bouleversement de la Grande Guerre qui en elle-même fut un élément constitutif important dans la genèse des comportements activistes ou si ces circonstances exceptionnelles, associées aux crises répétées qui suivirent, n'ont pas favorisé une nouvelle émergence et une réactivation de stéréotypes et définitions plus anciennes dont la crédibilité parut accrue.

D'un autre côté, il faut démarquer ce discours d'une simple opposition entre générations : il se situa en effet bien au-delà de l'expression littéraire courante du conflit de générations à tendances antibourgeoises que l'évolution rapide des moeurs et du genre de vie avait exacerbé depuis quelques décennies. Si dans certains de nos témoignages l'origine sociale des personnages ou de l'auteur lui-même - dont le père

était par exemple magistrat ou fonctionnaire, donc serviteur patenté de l'ordre bourgeois (25) - a pu créer sans doute une situation propice à la révolte contre l'ordre établi et donc constituer une cause possible de ce discours dans le cadre traditionnel du conflit de générations, on ne peut généraliser. Ce discours antibourgeois ne fut pas seulement provoqué par une situation conflictuelle entre individus.

Il semble en effet ressortir de tous nos témoignages et de notre analyse des crises successives qui secouèrent le jeune Etat de Weimar que sa consolidation fut perçue comme un nouveau triomphe de l'ordre bourgeois : la révolution était brisée, l'ordre rétabli et la justice veillait. Le discours antibourgeois sous-jactent à certains courants de pensée du 19ème siècle ne trouvait-il pas là une nouvelle justification et un nouveau champ d'application ? Quels sont donc ces anciens stéréotypes ainsi réactivés dans ce discours antibourgeois ?

B/ Récupération et réactivation d'un discours antibourgeois traditionnel.

Les quelques attitudes typiques que nous venons de caractériser montrent qu'à partir des expériences collectives et individuelles des deux dernières décennies, une partie non négligeable de la jeunesse allemande avait cherché à définir son identité propre par rapport au "bourgeois". De plus, cette notion de "bourgeois" semblait constituer le point de convergence des tendances opposées de l'activisme, une espèce de dénominateur commun à toutes les formes de révolte après avoir été pour chacune d'elles prise séparément une sorte de catalyseur de leurs aspirations et de leurs répulsions.

Mais lorsqu'il s'agit de cerner cette notion de "bourgeois", une difficulté majeure surgit immédiatement. Elle recouvre en effet des réalités fort diverses. Pris comme substantif ou adjectif, ce terme de "bourgeois" désigne d'une part une catégorie socio-économique déterminée, définissable aisément par des critères sociologiques et économiques dans une situation historique donnée. D'autre part, il sert à désigner

avec des connotations péjoratives manifestes depuis le début du 19ème siècle un certain type d'individu, un certain système de valeurs et un certain genre de vie : il est à la base de stéréotypes véhiculés par la conscience collective de l'Occident industriel engagé dans son processus de libération des structures féodales.

Ces deux aspects si différents qu'on pourrait qualifier grossièrement d'objectif et de subjectif en fonction des critères qui permettent de les définir, sont sous-jacents dans nos témoignages écrits sur la période de référence et sont souvent imbriqués l'un dans l'autre. Les auteurs de ces témoignages nous présentent en effet cette notion de "bourgeois de façon relativement indifférenciée avec ses deux aspects, et les jugements qu'ils portent sur l'individu ou l'ordre social ainsi qualifié sont souvent influencés par ces stéréotypes ou connotations hérités du 19ème siècle et que pour des raisons de commodité nous désignerons sous le terme de mythologie antibourgeoise. Du reste, cette mythologie antibourgeoise, si elle est particulièrement présente dans la définition de l'identité et des comportements de l'activiste contre-révolutionnaire, ne fut pas sans influencer aussi l'identité et les comportements de l'activiste révolutionnaire.

Toutefois, la permanence de cette mythologie antibourgeoise évidente dans une forme de discours commune aux deux tendances activistes opposées ne doit pas nous faire oublier qu'il y a eu effectivement une réactivation des stéréotypes et connotations hérités du passé en fonction des données objectives de l'histoire économique, sociale et politique de l'Allemagne du début du 20ème siècle. Ces stéréotypes et connotations acquirent ainsi une nouvelle vigueur qui justifia un refus qui se voulut global et radical de la part d'individus, de groupes sociaux ou de familles idéologiques, de la position dominante prise progressivement par la bourgeoisie et son système de valeurs.

Avant d'analyser la réactivation de ce discours antibourgeois traditionnel et des jugements de valeur qui lui

étaient associés et qui constituèrent le fondement idéologique des activismes pour ce qui est de la détermination de l'adversaire à combattre et des méthodes à utiliser à cette fin, on peut rappeler brièvement, sans vouloir faire une histoire du bourgeois à travers les âges, les circonstances qui en favorisèrent l'élaboration et en fixèrent quelques composantes.

1/ Les bases objectives du discours antibourgeois traditionnel la bourgeoisie comme groupe social aux caractéristiques et aspirations spécifiques.

Le terme général de bourgeois désigne dans nos civilisations européennes les membres d'un groupe social spécifique qu'on peut définir à l'aide de critères sociologiques. Il s'agit d'une "classe de personnes jouissant d'une liberté fondée en droit, habilitées à participer activement au processus de formation de la volonté politique et vivant généralement dans les villes. Ces personnes ne fondent pas leur prétention à un prestige social élevé, à la puissance économique et à l'influence politique sur les privilèges hérités du passé mais sur un statut social caractérisé par la propriété et la culture."(26) On s'accorde à reconnaitre dans cette classe de personnes deux groupes aux caractéristiques différenciées : schématiquement la bourgeoisie d'affaires possédant et exploitant les moyens de production et la bourgeoisie possédant le savoir et l'exploitant au service des affaires ou de l'Etat.

a) 1ère composante de ce groupe : la bourgeoisie d'affaires.

C'est dans les villes que s'était développé ce groupe social et son lieu d'habitation tout autant que le type d'activités qu'il remplissait le distingua de la noblesse et de la paysannerie. Face à l'aristocratie héréditaire, la bourgeoisie dut sa puissance grandissante - propriété et exploitation des moyens de production, richesse mobilière - non à la tradition et à la naissance mais à son travail quotidien et à ses mérites. Malgré l'utilité de cette activité

la bourgeoisie ne put tout d'abord s'imposer comme groupe participant à la détermination de la volonté politique, celle ci restant du domaine de l'aristocratie. Cette position prééminente de l'aristocratie est encore illustrée au début du 20ème siècle en Allemagne par le rôle prépondérant qu'elle jouait en Prusse dans l'armée et la haute administration où elle occupait les postes de responsabilité et de commandement dans les secteurs les plus importants.(27) Face à la paysannerie attachée au sol et au propriétaire terrien, la bourgeoisie d'affaires était constituée d'individus libres, dont le statut, à l'origine garanti par des chartes, s'affirma avec l'essor du capitalisme et de la libre concurrence.

Cet essor à partir du 18ème siècle eut pour conséquence avec l'accroissement de la richesse mobilière, une revendication de plus en plus insistante formulée par la bourgeoisie de partage du pouvoir politique, ce qui ne manqua pas de provoquer des situations conflictuelles avec l'aristocratie et, comme réaction de défense de celle-ci, la constitution d'un faisceau de critiques adressées au bourgeois qui s'organisèrent autour de la notion de sauvegarde de la spécificité nationale. On sait que cette revendication de partage du pouvoir politique découla d'une remise en question au nom de la raison, des fondements mystiques ou théocratiques de l'hégémonie de l'aristocratie. L'Etat ne fut plus considéré par le bourgeois comme une institution divine mais comme un contrat unissant des individus doués de raison, libres et égaux, dans le but d'assurer à la collectivité sinon le bonheur, du moins un certain bien-être et une justice dans la répartition de celui-ci. Si ces théories rationalistes sur l'essence et les missions de l'Etat parvinrent à ébranler le système féodal à des degrés divers dans certains pays européens, l'aristocratie put, dans les pays de langue allemande préserver ses formes de domination en les parant du qualificatif de despotisme éclairé pour tenter de récupérer le prestige de la raison à son profit. Aussi, à la faveur des guerres contre la Révolution Française et Napoléon Ier, on put dénoncer le nouveau système politique bourgeois comme

une forme de gouvernement apportée par les étrangers ou les envahisseurs.(28) Plus généralement, le système de valeurs adopté par la bourgeoisie et qui sous-tendait ces formes de gouvernement, fut dénigré et rejeté comme foncièrement étranger à "l'âme allemande". On sait quel usage fut fait par les milieux nationalistes et conservateurs de cette argumentation contre les formes de gouvernement démocratique, notamment après 1918.

On comprend pourquoi, dans ces conditions, le Reich wilhelminien put être encore le cadre d'un conflit entre la bourgeoisie d'affaires et l'aristocratie qui se matérialisa dans les controverses sur les grandes orientations de la politique économique et étrangère et pourquoi en cette période de montée du nationalisme, la bourgeoisie put être soumise à des campagnes de dénigrement et à certaines formes de discrimination, surtout lorsqu'elle restait fidèle à son idéal de libéralisme qui avait marqué les mouvements révolutionnaires de 1848 en Europe.(29)

Face à cette résistance de l'aristocratie soutenue par les milieux conservateurs, la bourgeoisie d'affaires se soumit en apparence, ce que déplorait alors Max Weber dans son célèbre discours inaugural prononcé en 1895 à l'Université de Fribourg.(30) Elle paraissait alors être plus soucieuse de conquêtes économiques et plus avide de profit que mue par des ambitions politiques sérieuses : depuis l'échec de la révolution de 1848, elle s'était progressivement désintéressée de la politique dont elle était tenue à l'écart par les mécanismes institutionnels d'inspiration conservatrice. Si elle s'y intéressait, c'était sous une forme de dilettantisme sans efficacité.(31) Dans certains cas, elle se complaisait même dans une attitude de soumission servile à l'aristocratie.(32)

En fait, cette bourgeoisie d'affaires allemande parvint, par sa puissance économique, voire par des liens personnels avec les dynasties, infléchir les orientations de la politique du Reich mieux qu'elle n'aurait pu le faire avec un groupe parlementaire important au Reichstag. De plus, elle

sut organiser, pour influencer l'opinion publique, une agitation à partir de groupes de pression divers sur certains objectifs propres, flotte, politique coloniale, ouverture de marchés à l'étranger entre autres. C'est ainsi qu'elle put propager des buts de guerre expressément économiques qui complétèrent et étoffèrent les visées expansionnistes propres à certains milieux nationalistes et pangermanistes et étayèrent les considérations d'ordre stratégique des milieux militaires. Mais ces préoccupations mercantiles ravivèrent alors de vieilles suspicions quant à l'authenticité de l'attachement de la bourgeoisie à la cause nationale : elles fournirent le prétexte à de nouvelles campagnes de denigrement orchestrées par les milieux conservateurs.

Car on s'aperçut que le bourgeois défendait non seulement un système politique non-allemand et qu'il essayait de mettre à son service pour son plus grand profit personnel la force du Reich, mais une politique économique qui portait atteinte à la puissance de la nation. Pour l'aristocratie foncière, la bourgeoisie d'affaires avait lentement miné les bases de sa puissance économique séculaire dans la deuxième moitié du 19ème siècle. Par suite de l'industrialisation rapide, la part de l'agriculture aussi bien dans le revenu national du Reich que dans les investissements diminuait de façon considérable en valeur relative par rapport à l'industrie.(33) Cet affaiblissement de l'agriculture fut alors présenté comme un affaiblissement de la capacité de résistance de la nation en cas de guerre : l'exode rural qui accompagnait l'industrialisation privait l'agriculture de main d'oeuvre, donc diminuait ses capacités de production, donc rendait la nation dépendante de l'étranger pour l'approvisionnement en produits essentiels. Cette dépendance était du reste délibérément provoquée par l'ouverture du marché allemand à des produits agricoles étrangers bon marché qui concurrençaient gravement les productions nationales et à terme pouvaient les condamner.

L'habileté de l'argumentation avancée par l'aristocratie pour défendre ses positions menacées fut alors de pré-

senter dans un discours antibourgeois de plus en plus cohérent, cette évolution comme un préjudice porté à l'homme - réduit par la quête du profit de la bourgeoisie à vivre dans des cités industrielles inhumaines totalement coupé de la nature - et à la nation - condamnée à une dépendance accrue en matière d'approvisionnement en produits alimentaires qui ne manquerait pas d'amenuiser ses capacités de résistance en cas de guerre. Parallèlement, cette évolution qui avait provoqué la croissance rapide d'un prolétariat industriel nombreux, avait fait naitre un nouveau danger pour la nation, et la bourgeoisie ne faisait rien pour l'endiguer, au contraire. Les milieux conservateurs la dénoncèrent de plus en plus vivement comme en partie responsable des menées subversives issues de ce nouveau groupe social : c'était elle qui fournissaitau mouvement socialiste naissant une part importante de ses cadres intellectuels, c'était elle qui, par les concessions qu'elle faisait au mouvement ouvrier, l'encourageait dans ses revendications.(34)

Ce faisceau de critiques formulées depuis des dizaines d'années par l'aristocratie et les milieux conservateurs à l'encontre de la bourgeois constitua le terrain favorable à une agitation intensifiée par l'effondrement du système wilhelminien en 1918 : ne voilà-t-il pas que ces "Koofmich" méprisables car intéressés, cupides en affaires et matérialistes allaient profiter de la catastrophe nationale pour mieux bouleverser les structures sociales et politiques traditionnelles et pour mieux développer leurs activités et accroître leurs profits !

Toutefois, lorsque la bourgeoisie d'affaires allemande crut pouvoir accéder, à la faveur de la révolution de 1918 au plein exercice du pouvoir politique, celui-ci lui fut contesté par une classe ouvrière puissante, dotée d'organisations nombreuses, qui s'étaient lentement renforcées au cours des trois dernières décennies. Consciente de sa force croissante, la classe ouvrière voulut changer une société profondément injuste malgré le progrès global qu'elle avait apporté dans la vie de l'humanité. Pour ce faire, elle vou-

lait s'appuyer sur une conquête du pouvoir politique notamment par l'utilisation du suffrage universel, c'est à dire du moyen que la bourgeoisie avait utilisé pour briser le monopole politique de l'aristocratie. La bourgeoisie d'affaires se trouva donc dans une position inconfortable de lutte sur deux fronts et menacée par l'application d'un des principes qu'elle avait si ardemment défendu.

Dans cette situation de lutte sur deux fronts et à partir de son histoire, il n'y a rien d'étonnant à ce que le bourgeois d'affaires ait pu être considéré par toutes sortes de courants politiques ou idéologiques comme l'ennemi à abattre, malgré sa réconciliation apparente avec les couches dirigeantes traditionnelles contre le péril rouge. Il n'y a rien d'étonnant non plus qu'à partir de la critique de sa fonction économique présentée de façon démagogique, des convergences aient pu apparaitre dans la dénonciation de certaines de ses conséquences entre les milieux conservateurs et certaines prises de position d'éléments de la classe ouvrière.

Mais cette définition de la bourgeoisie resterait incomplète et ne permettrait pas de comprendre toutes les facettes du discours antibourgeois de l'immédiat après-guerre si on ne tenait pas compte d'autres couches sociales qui depuis la fin du 18ème siècle étaient venues s'ajouter aux premiers éléments qui l'avaient constituée, ces couches sociales qui, détentrices des savoirs, fournirent à la fois au capitalisme naissant et à l'Etat ses cadres.

b) 2ème composante de ce groupe : les "bureaucrates".

Ces nouvelles couches à l'intérieur de la bourgeoisie regroupaient tous ceux qui, sans être détenteurs du pouvoir économique mais uniquement par leur savoir ou leur origine familiale avaient progressivement accédé à des postes de responsabilité au sein des organismes économiques ou de l'appareil d'Etat, dans l'administration centrale, l'appareil judiciaire et le corps enseignant.(35)

On sait en effet qu'étant donné la complexité croissante des problèmes de gestion à résoudre dans les entreprises orientées vers la production de masse et employant des milliers d'ouvriers, les entrepreneurs durent s'adjoindre des équipes de spécialistes dans les domaines de la production, de la commercialisation, de la gestion et de la recherche. Il se constitua donc une nouvelle couche sociale de techniciens, ingénieurs et spécialistes qui mirent leur compétence à la disposition de l'entrepreneur propriétaire des moyens de production, défendirent ses intérêts et favorisèrent ses projets. Ce faisant, ils adoptaient le genre de vie et le système de valeurs de la bourgeoisie d'affaires dont ils se sentaient solidaires.

Mais parallèlement, les missions de l'Etat se multipliaient, exigeant la création d'une bureaucratie importante qui par son travail assurerait le bon fonctionnement des différents organismes veillant à la vie de la collectivité. Ce phénomène de bureaucratisation croissante dont Max Weber a souligné à maintes reprises l'importance dans les sociétés modrenes, a suscité la naissance d'une nouvelle couche sociale nettement hiérarchisée suivant le degré de connaissances et le niveau de responsabilité. Cette couche sociale nouvelle contribua à maintenir la continuité dans l'Etat et à garantir l'ordre social contre tout risque de changement. Se présentant comme politiquement neutre dans la mesure où elle appliquait les décisions de l'autorité, économique ou politique, elle était en fait un facteur fort important du conservatisme. Qu'il s'agisse de l'administrateur civil, du magistrat, de l'enseignant, du cadre de l'économie ou du simple employé, chacun contribua à défendre l'ordre existant et à propager l'idéologie officielle.

Cette couche sociale, complétée par tous les membres des professions libérales dans lesquelles les individus de confession israélite étaient relativement nombreux - ce qui ne pouvait que favoriser les tentations d'assimiler l'intellectuel bourgeois au juif suspect par nature - allait se

heurter à cause de ses activités à une double hostilité. C'était d'abord l'hostilité des milieux conservateurs traditionnels car c'est au sein de ce groupe que se recrutaient les chefs de file de la contestation de l'ordre existant sinon de la révolution,(37) ces intellectuels dévoyés oeuvrant à la ruine de la civilisation. Mais c'était aussi l'hostilité des milieux ouvriers car ces bureaucrates s'étaient mis au service du pouvoir économique et politique et se faisaient les défenseurs d'une société qui les exploitait, comme elle exploitait le prolétariat.(38) De plus, ces bureaucrates à l'efficacité tant vantée, servirent peu à peu de modèle aux permanents appointés du syndicat et du SPD pour l'organisation et l'accomplissement de leurs tâches propres, ce qui favorisa la constitution d'un appareil rigide dans le mouvement ouvrier et une certaine sclérose dans ses activités.

Sans doute lorsque la Grande Guerre avait éclaté, les conflits entre groupes sociaux antagonistes avaient paru perdre de leur virulence, mais cet apaisement ne dura guère : avec la prolongation de la guerre et l'impression que tous les sacrifices n'étaient pas partagés de façon équitable dans la collectivité, les anciennes critiques formulées à l'égard de la bourgeoisie dans son ensemble reprirent de leur vigueur. Avec le retour de la paix qui signifia son installation progressive dans les instances du pouvoir politique et la consolidation de son pouvoir économique, l'affrontement entre groupes antagonistes ou supposés tels était inévitable. Et il put être d'autant plus rude que de vieux griefs que le 19ème siècle avait formulés, que véhiculait la conscience collective sous la forme d'une sorte de mythologie antibourgeoise et qui avaient fait du terme "bourgeois" un qualificatif péjoratif, trouvèrent une nouvelle actualité et une nouvelle justification.

2/ Les bases subjectives du discours antibourgeois : la mythologie antibourgeoise du 19ème siècle.

Le concept de bourgeois était en effet un élément

constitutif important de la mythologie du 19ème siècle véhiculée non seulement par la littérature mais aussi par la chanson, l'opérette et la caricature. Cette mythologie est inconcevable sans le personnage du bourgeois. Tourné en dérision par l'aristocratie pour ses prétentions et sa vulgarité plébéienne, honni par les romantiques qui lui reprochaient sa conception de la vie trop matérialiste et terre à terre, dépeint sans aucun ménagement par les écrivains réalistes qui dénonçaient son âpreté au gain et sa dureté, cible de choix des humoristes à cause de sa mesquinerie et de son apparence épaisse et repue, vilemment attaqué par les naturalistes qui découvrirent en lui, en même temps que les socialistes le responsable de la misère ouvrière et de la déchéance de l'individu dans la ville, le bourgeois avait été tout au long du 19ème siècle l'objet de sévères critiques. Il avait été constamment défini par des critères négatifs dans les représentations collectives. Il servit en quelque sorte d'anti-modèle lorsqu'il s'agissait dans la période de profondes mutations que traversait l'humanité, d'établir le portrait de l'individu idéal. Il était ce que celui-ci ne devait pas être, tout à la fois l'homme englué dans le réel et la matière, le représentant d'un rationalisme arrogant, le couard se refusant à agir, le notable arrivé refusant toute idée de changement et l'hypocrite tournant le dos délibérément à la vérité.

a) le bourgeois ou l'anti-esprit.

Dans cette mythologie du 19ème siècle, le bourgeois fut d'abord l'anti-esprit. Employé comme substantif ou adjectif, le terme de bourgeois était presque toujours synonyme de vision matérialiste et bornée de la réalité. On connait ces descriptions du philistin représenté par les romantiques comme dénué d'idéal, uniquement préoccupé de son confort personnel, incapable de réflexion mais se complaisant de temps à autre dans des méditations vagues qui lui donnaient l'illusion, sous son bonnet de coton et dans sa douillette robe de chambre, de participer à une vie supérieure. Mais si de telles charges contre le bourgeois restaient superficiel-

les, relevant du folklore estudiantin, de la légende de la bohême artistique ou du monde de l'opérette, on pouvait aussi trouver une explication cohérente de la genèse de cette représentation du bourgeois comme anti-esprit, et c'est Novalis qui la fournit, dans les propos qu'il prête au vieux mineur dans "Heinrich von Ofterdingen" ou dans ses considérations sur la propriété dans les fragments "Blütenstaub".(39)

Dans cette représentation romantique du bourgeois qui allait être popularisée au 19ème siècle au point d'en devenir un des grands mythes par réaction contre l'efficience prônée par le capitalisme naissant, c'était donc le matérialisme borné dans le sens d'une préoccupation exclusive pour ses propres intérêts au détriment d'autres considérations désintéressées comme la beauté, qui était le grand thème de ce premier discours antibourgeois. Le schéma était ainsi fixé pour ce qui était l'un des éléments de la polarité : l'appriopriation des trésors de la nature pour satisfaire sa cupidité sans borne. Progressivement, ce thème allait subir une variation : on passa de l'appropriation des trésors de la nature à l'appropriation des richesses de la nation. L'absence d'idéalisme et la confisaction par le matérialisme bourgeois des biens de la nation allaient devenir l'un des thèmes majeurs du discours antibourgeois des milieux conservateurs du 20ème siècle avec naturellement rapprochement possible de ce discours et du discours antisémite.

Mais cette critique du bourgeois au nom de la sauvegarde des droits de l'esprit était en fait un paradoxe au 19ème siècle car celui qui était ainsi dépeint commele matérialiste adversaire de l'esprit était en réalité celui qui tentait de mettre en pratique les idées du 18ème siècle sur la raison comme unique instrument d'appréhension du réel. Par sa volonté de maitriser ainsi le réel, il représentait les idées de ce siècle dont les théoriciens conservateurs, comme Joseph de Maistre, affirmaient qu'il avait été le siècle arrogant et insolent par excellence puisqu'il avait voulu soumettre le réel aux exigences de la raison. C'est pourquoi

le bourgeois fut dénoncé avec au moins autant de virulence comme le représentant d'un rationalisme arrogant.

b) le bourgeois ou l'arrogance de la raison.

On tenta en effet non plus de l'attaquer exclusivement pour son matérialisme mais sur le terrain qu'il avait choisi, c'est à dire celui de l'interprétation du réel pour dénoncer l'insuffisance ou l'inanité de ses conclusions. Déjà Novalis avait fait de l'observateur rationaliste du réel ce scribe incapable de faire autre chose que de copier des pages et des pages et du règne de la raison ce paysage figé dans la glace. Mais c'est la deuxième moitié du 19ème siècle qui vit émerger les critiques les plus systématisées dans ce domaine. On aurait pu croire que l'efficacité dont la bourgeoisie avait fait preuve tant dans le domaine économique que politique lui aurait permis d'échapper à ce rôle d'anti-modèle que la mythologie romantique d'inspiration conservatrice lui avait imposé, il n'en fut rien.

On commençait à se demander si l'homme n'avait pas progressivement perdu de vue certains aspects de la réalité sous l'influence de cette interprétation rationaliste du réel. La réalité ne serait-elle pas plus complexe que ne le laisserait supposer le rationalisme bourgeois ? Certaines forces n'agiraient-elles pas dans l'homme et dans l'histoire qui échapperaient au contrôle rigoureux de la raison ? La raison était-elle bien capable de tout appréhender de la multiplicité du réel ? Ainsi s'annonçait ce refus systématique propre à toutes les formes d'activisme de croire à la toute-puissance de la raison sur le cours de l'histoire et pour ce qui est de l'activisme contre-révolutionnaire cette croyance à un appel du sang qui serait bien plus fort que tous les arguments logiques.

La croyance naissante à ces pulsions irrationnelles jaillissant de l'individu lui-même comme de la collectivité devait enrichir le discours antibourgeois d'un thème supplémentaire. Ce n'était pas seulement l'aptitude du bourgeois à appréhender le réel grâce à la raison comme outil unique qui

était mise en doute ni son arrogante prétention à vouloir l'emprisonner dans ses catégories qui était dénoncée, ce fut son attitude fondamentale devant le réel qui fut stigmatisée. Il avait installé l'homme dans un monde illusoire de confort d'où tout danger devait être écarté, par là il avait masqué les mécanismes profonds de l'histoire humaine irréductibles à la raison. Il avait évacué de ses théories sur le destin de l'homme et des sociétés humaines ce qui en était la loi essentielle, la lutte primaire pour la vie. Patiemment, l'idéologie rationaliste bourgeoise avait entrepris de convaincre l'humanité qu'une évolution sans heurts était possible, sur la base de compromis obtenus grâce à l'influence bienfaisante de la raison et que chacun y pourrait prendre part en vertu de l'égalité entre êtres raisonnables.

Or, dès le milieu du 19ème siècle, des penseurs s'étaient attaqués à cette vision idéalisée des rapports humains fondés à l'avenir sur la raison pour démontrer au contraire que la lutte était inévitable. On sait bien évidemment que cette notion de lutte était au centre des premières analyses marxistes des rapports sociaux et qu'elle conditionnerait les comportements des tendances les plus radicales du mouvement ouvrier. Mais cette même notion fut aussi au centre de courants idéologiques qui alimentèrent le discours antibourgeois en honneur dans les milieux conservateurs : ils firent du bourgeois qui voulait bannir de sa conception idéalisée du monde et de l'existence toute forme de lutte un individu timoré et pusillanime.

c) le bourgeois ou la peur de la lutte.

Dans la deuxième moitié du 19ème siècle en effet, les théories du darwinisme social avaient connu une faveur croissante dans l'opinion publique influencée par les théses conservatrices. On sait que la lutte pour l'existence comme moteur de la sélection naturelle entre les espèces que Darwin avait établie comme principe de l'évolution du règne animal fut transposée dans l'histoire des sociétés et des races humaines. C'est l'inégalité qui existerait fondamentalement

entre individus, peuples ou races qui serait à l'origine de tous les rapports de forces déterminant le mouvement de l'histoire. Comme dans le règne animal, le plus fort tenterait d'imposer sa loi au plus faible et toutes les doctrines prétendant que la raison ou les grands principes moraux ont une influence déterminante seraient des représentations fallacieuses.(40) Et l'historiographie allemande de la fin du 19ème siècle, représentative des tendances ultra-conservatrices de l'époque, s'inscrivit dans cette ligne, avec Ranke et Treitschke. De l'étude de l'histoire des peuples, il résultait que ce n'était pas dans la mollesse de la paix (41) qu'un peuple parvenait à s'imposer et à subsister maispar la guerre. C'était au feu que chaque peuple faisait la preuve de ses qualités, tel le peuple allemand qui avait forgé sa nouvelle unité et son Reich moderne en écrasant la France veule et corrompue de Napoléon III.

Un publiciste actif de l'idéologie conservatrice et nationaliste allait plus loin encore que les historiens dans ses théories sur l'évolution des sociétés humaines, le général von Bernhardi pour qui la guerre était le critère unique de sélection, le seul moyen permettant à un peuple de survivre. Une vision du monde inspirée par des sentiments humanitaires conduirait inévitablement à la survie artificielle des peuples inférieurs, c'est à dire à la décadence et à la dégénérescence globale de l'humanité. Le manifeste de la Ligue pangermaniste reprit ces idées lorsqu'il prétendit que les Allemands étaient un peuple de seigneurs qui devait s'emparer de lui-même de la part du monde qui lui revenait sans attendre que les autres peuples lui accordent, par un acte de bonne volonté ou de compréhension mutuelles, son droit imprescriptible à l'existence.(42)

Or, que faisaient les bourgeois alors que ces théories sur le mouvement de l'histoire se répandaient dans le public et gagnaient un nombre croissant d'adeptes parmi les intellectuels ? Ils se contentaient d'accroître leur puissance économique en conquérant de nouveaux marchés dans le monde. Trop préoccupés de l'essor de leurs affaires, ils ou-

bliaient que cette concurrence pacifique entre marchands n'éliminait pas les peuples les plus faibles. Ils préparaient ainsi le déclin de la nation allemande dont ils laissaient s'émousser les qualités guerrières inemployées et la décadence de l'humanité entière en tolérant que des nations inférieures puissent continuer à jouer un rôle important.

A la faveur de ces reconstructions de l'histoire humaine en fonction de critères irrationnels, le discours antibourgeois s'était enrichi d'une troisième composante : si les boutiquiers et les industriels préféraient leurs affaires à la lutte ouverte, sanglante, pour la domination du monde, c'était non seulement par cupidité et désir d'accroître leur richesse ou par inadéquation de la raison au réel, c'était aussi par peur ou lâcheté. Les transactions commerciales dans leurs bureaux leur faisaient courir moins de risques que l'engagement personnel sur les champs de bataille. Ce qui ne les empêchait pas du reste de soutenir en paroles ces manifestations d'une volonté de puissance propres à asseoir davantage leur position. Ainsi s'esquissait déjà en temps de paix le portrait-robot de celui qui serait, la guerre venue, l'embusqué et le profiteur de guerre : ce bourgeois qui parvenait à échapper au service en première ligne et profitait de la situation pour s'enrichir, qui préférait préparer la défaite de son pays puis pactiser avec la révolution afin de relancer ses affaires, qui chercha enfin à se faire protéger par des jeunes gens décidés moyennant de l'argent car il était incapable d'assurer lui-même sa propre défense ou tergiversait sur les moyens à employer. Ce thème de la lâcheté rapprochait encore une fois le discours antibourgeois du discours antisémite qui ne cesse d'affirmer que le juif est par nature lâche et incapable de se battre et que pour cette raison il tentait de prêcher l'humanitarisme qui ne lui faisait courir aucun risque personnel.

d) le bourgeois ou le refus du changement.

Mais si le bourgeois refusait ainsi de prendre des risques, c'était aussi parce qu'il était "arrivé", confor-

tablement installé dans l'existence,et qu'il répugnait à faire courir un danger à sa position. Le bourgeois se désignait lui-même à ses concitoyens par son statut social, par sa richesse qui était présentée comme le fruit d'une vie de labeur - mais qui était en réalité de plus en plus fréquemment le fruit de l'activité des ancêtres -, en un mot par tous les signes extérieurs de la réussite considérés comme autant de récompenses de son ardeur à la tâche. Pourquoi donc aspirer au changement alors qu'il n'y avait plus qu'à attendre paisiblement la vieillesse ou l'âge de la retraite ? Le père Gastl dans le roman de Johannes R. Becher "Abschied" avait ainsi atteint le sommet de l'échelle sociale avec sa nomination comme haut magistrat et le droit à une pension confortable. Le bourgeois fonctionnaire n'avait aucun intérêt à remettre en question quoi que ce soit de l'ordre établi, car il risquait de tout perdre. Le bourgeois d'affaires ne pouvait lui non plus souhaiter de bouleversement alors que les affaires marchaient bien et que la conjoncture était nettement favorable dans toutes les branches de l'économie. L'immobilisme du bourgeois craignant que le changement quel qu'il soit ne vînt remettre en question sa position et ses acquis provoqua un blocage de la société qui enrichit le discours antibourgeois d'une nouvelle composante.

Ce reproche d'immobilisme fut à la base des conflits de générations qui agitèrent les familles bourgeoises à la fin du siècle dernier et donnèrent naissance à des mouvements de protestation et de révolte parmi les adolescents qui ne pouvaient plus supporter la tutelle des générations plus âgées ni le blocage de la vie sociale.(43) Ceux qui aspiraient à la vie et étouffaient dans le carcan qu'on leur imposait s'insurgeaient contre cet immobilisme équivalent à une mutilation de leur existence. Ce reproche d'immobilisme et de sclérose s'appliquait d'ailleurs aussi aux bourgeois par comportement, notamment à ce nouveau type de bourgeois créé par les appareils du mouvement ouvrier, ces permanents embourgeoisés, ces "Parteibonzen" de la social-démocratie et des syndicats qui n'avaient plus qu'un objectif : préserver l'organi-

sation qui leur fournissait des conditions d'existence confortables et la considération sociale, contre toutes les tentatives révolutionnaires de jeunes militants qui n'acceptaient pas la ligne réformiste et attentiste officielle.(44) C'est contre ces blocages et cet immobilisme que devaient s'insurger plus tard les jeunes activistes de toute obédience lorsqu'ils refusèrent de prendre en compte les hiérarchies et organisations en place, lorsqu'ils refusèrent les critères traditionnels désignant les élites sociales ou politiques et tentèrent de déterminer eux-mêmes qui serait leur chef et ce qui fonderait sa légitimité.

Parallèlement à cet immobilisme et à cette sclérose la bourgeoisie avait développé comme système de défense une certaine forme d'hypocrisie dont la dénonciation constitua la dernière composante importante de ce discours antibourgeois. Le bourgeois était en effet l'exemple vivant du décalage entre les idées et les actes, les principes et les comportements.

e) le bourgeois ou l'hypocrisie érigée en système.

Lorsque Paul Bäumer, le jeune héros d'Erich Maria Remarque obtint sa première permission et revint au pays, il y rencontra les plus zélés propagandistes du nationalisme et de l'impérialisme allemand parmi les bourgeois de la ville. En buvant leur bière et en fumant leur cigare, ils critiquaient les troupes du front qui n'en faisaient pas assez à leur goût pour écraser les français. Bien à l'abri dans la salle de leur café habituel, ils vitupéraient contre cette "éternelle guerre de position" et ils reconstruisaient le monde en fonction des futures conquêtes de l'Allemagne, tel ce directeur à la chaîne de montre en fer(il avait fait son devoir et donné son or pour forger l'acier victorieux) qui exposait les visées expansionnistes les plus précises.(45) Tel était aussi l'inspecteur des douanes Brenten dans le roman de Willi Bredel "Verwandte und Bekannte" qui nous le campe devant sa carte de l'Europe dont il parcourait du regard les pays tous les matins, avec une fierté sans borne à la pensée de tout ce

que l'Allemagne allait conquérir, tandis qu'il restait dans son bureau.(46)

Par cette variante de l'hypocrisie, l'expérience des années de guerre ne venait que confirmer ce qu le comportement des bourgeois avait laissé présager ou illustré dans les années antérieures. Qu'on se souvienne du fossé qui s'était creusé chez le bourgeois moyen entre les principes de morale sexuelle qu'il prônait en public et voulait imposer aux autres et ses propres pratiques : les pères de famille qui se voulaient irréprochables et se présentaient comme des parangons de vertu entretenaient des cocottes. Qu'on se souvienne de l'attitude ambiguë du bourgeois moyen à l'égard de la vérité sur le monde et les êtres : les conventions, les tabous stupides les empêchaient d'accéder à cette vérité et ils acceptaient tout en reconnaissant le caractère contraignant et frustrant de ces entraves à la vie.

C'est contre cette hypocrisie et cette vision tronquée volontairement des êtres et du monde que s'insurgèrent dès le début de notre siècle certains groupes de jeunes.(47) Les adolescents qui les créèrent acceptaient aussi peu ces pratiques et cette hypocrisie que l'immobilisme des adultes bourgeois. Ils cherchaient dans leurs groupes "la spontanéité, le sentiment de la nature et de leur propre corps, ils refusaient ce qui était malsain et voulaient retrouver la simplicité, l'unité, la communion avec les autres, l'activité indépendante et responsable, la communauté entre individus, la foi."(48)

Dans leur révolte contre un ordre social qu'ils jugeaient inauthentique et contre des valeurs fallacieuses, "ils remirent tout en question : la vie de famille, l'école, la société, l'Eglise, l'Etat. Par leurs méditations et leurs discours, ils détruisaient tout : la communauté, l'amour, l'amitié, la nation et l'humanité puis ils reconstruisaient tout sur de nouvelles bases." (49) Ils quittèrent donc l'école et la maison paternelle, lieux bourgeois par excellence, pour vivre au contact de la nature, loin de toutes les commodités

de la civilisation aux conséquences pernicieuses pour la vie de l'humanité, loin de toutes les conventions que le conformisme régnant avait progressivement érigées en impératifs moraux, loin de toutes les formes de perversion de la vie comme l'alcoolisme et la pornographie bourgeoise. Au sein des groupes qu'ils constituèrent, ils retrouvèrent tout à la fois le charme d'un paysage que la civilisation urbaine avait fait oublier, la beauté du corps humain que le naturisme révélait à nouveau et la joie de se livrer sans contrainte à ses sentiments.

Ainsi s'était peu à peu constitué au cours du 19ème siècle une mythologie antibourgeoise qui du romantisme à la révolte de la "Jugendbewegung", de la caricature du "Biedermeier" aux exclamations passionnées de l'expressionnisme, mettait en relief cinq défauts fondamentaux du bourgeois : son matérialisme, son rationalisme desséchant, sa peur de s'engager dans l'action, son immobilisme et son hypocrisie. Cette mythologie se concrétisa dans un discours antibourgeois qui influença progressivement de larges couches de la population, notamment la bourgeoisie elle-même par l'intermédiaire de ses jeunes générations. En raison de son audience grandissante, ce discours antibourgeois n'allait pas rester dans influencer le fonctionnement des mécanismes sociaux. Qu'il s'agisse du refus de plus en plus largement exprimé par la jeunesse de s'identifier au modèle bourgeois ou de la constitution de groupes en marge de l'ordre existant, nous constatons dès le début du siècle une forme de révolte qui pour ne pas déboucher encore sur des actions politiques visant à renverser l'ordre existant, n'en était pas moins par la nature des comportements qui émergeaient, le premier stade de l'activisme. (50)

Mais déjà aussi, avant que la guerre ne survînt, provoquant les bouleversements de structures et de mentalités que nous avons analysés, le discours antibourgeois traditionnel s'était progressivement chargé d'une signification politique : les milieux conservateurs et nationalistes allaient

s'attaquer à ce bourgeois ainsi typé et, reprenant tous les éléments constitutifs de ce discours, ils tentèrent d'expliquer le déclin de la nation allemande, malgré son énorme puissance économique, par l'influence néfaste de la bourgeoisie. Par toutes les forces négatives qu'il représentait, le bourgeois devint pour ces milieux le responsable de la décadence allemande tout autant que les "vaterlandslose Gesellen", ces types sans patrie adeptes du marxisme internationaliste.

3/ Vers la politisation d'une mythologie.

Dès la fin du 19ème siècle, les milieux conservateurs traditionalistes considéraient en effet la place occupée et le rôle joué par la bourgeoisie dans le Reich wilhelminien d'un regard de plus en plus critique et inquiet. Dans ces milieux un courant d'opposition à la bourgeoisie se renforçait ; il s'ordonnait autour de quatre idées directrices qui vinrent donner une fonction politique précise au discours antibourgeois traditionnel.

Par son souci exclusif de l'intérêt matériel, le bourgeois trahissait l'idée du Reich ; par son individualisme, il minait le fondement de tout Etat qui devait être la communauté nationale conçue comme réalité vivante supérieure à l'individu ; par son esprit pratique et son rationalisme appliqué aux mécanismes économiques, il refusait de tenir compte des forces profondes qui présidaient à l'évolution historique des peuples et il arrachait l'individu au milieu dans lequel devrait normalement se dérouler sa vie, c'est à dire à la nature et au sol d'une part, aux formes ancestrales d'autorité d'autre part ; par son cosmopolitisme lié à ses intérêts d'affaires et à sa culture, il abandonnait tout autant que le marxiste internationaliste l'héritage et les valeurs typiquement germaniques.

Ces quatre griefs réunis donnèrent une densité politique au discours antibourgeois traditionnel et constituèrent les base d'une opposition conservatrice à la bourgeoisie et au capitalisme qui devait marquer profondément les

luttes politiques et sociales à l'époque de la République de Weimar. Ils devaient aussi conférer à l'activisme contre-révolutionnaire qui les fit siens une façade généreuse et novatrice qui ne fut pas sans influencer de nombreux adolescents de toutes conditions dans la mesure où les milieux qui les propageaient semblaient vouloir prendre leurs distances à l'égard du capitalisme et proposer une alternative.

a) le bourgeois affairiste traître à la mission et à l'idée du Reich.

Lorsque le Reich avait été fondé par Bismarck, les milieux conservateurs avaient pu croire pour un temps que l'idéal mystique qui s'attachait au terme de Reich que l'Allemand considère depuis toujours comme ne pouvant désigner à l'état pur qu'un état allemand, trouvait une nouvelle réalisation et qu'il renaissait après la dislocation et la disparition sans gloire du premier Reich millénaire vaincu par les armées de Napoléon Ier. Or rapidement, des voix s'élevèrent pour exprimer leur déception.

Tantôt avec Constantin Frantz, Paul de Lagarde et Friedrich Naumann[51] c'était le caractère artificiel des frontières du Reich qui était dénoncé, - d'où l'idée reprise par Arthur Moeller van den Bruck de l'inauthenticité du Reich bismarckien[52] tantôt on s'inquiétait avec Friedrich Nietzsche de la capacité de ce nouveau Reich à créer ou recréer une culture allemande, car il sacrifiait trop au culte de la réussite économique au détriment de l'idéal, le bourgeois y devenait alors le promoteur de la "Zivilisation" technicienne et matérialiste au détriment de la "Kultur".

Cette évolution préoccupante s'expliquait dans cette perspective par le fait que le nouveau Reich était de plus en plus dominé et perverti par la bourgeoisie malgré les apparences institutionnelles dans la mesure où elle lui conférait sa puissance. C'est pourquoi le Reich wilhelminien put être considéré par ses contempteurs comme un état hybride : en apparence destiné à redonner à la nation allemande sa grandeur puisque forgé sur les champs de bataille, il lui avait

donné une place prépondérante sur les marchés internationaux. Alors qu'il semblait destiné à devenir l'Etat des Guerriers et des Héros, il était devenu, pour reprendre l'antithèse chère à Werner Sombart, l'Etat des marchands.(53) Derrière une façade féodale qui rappelait le souvenir de l'ancien Reich millénaire, se produisaient de profondes modifications dans la société et le pouvoir économique de la bourgeoisie se renforçait. Le cadre urbain lui-même dans lequel vivait le bourgeois dans l'Allemagne wilhelminienne était significatif : il faisait ses affaires et s'enrichissait dans des immeubles qu'il édifiait en imitant l'art roman ou le gothique flamboyan c'est à dire dans des styles architecturaux qui avaient marqué les périodes les plus brillantes du Saint Empire. Mais ce n'était qu'un trompe-l'oeil.

Pour les conservateurs, le bourgeois avait détourné le Reich de sa mission : il ne considérait pas l'Etat comme la réalisation de l'idée nationale mais comme un moyen de pression qui pouvait contrecarrer ou satisfaire ses aspirations et comme un instrument au service de ses affaires. Il fit de la politique le champ clos où s'affrontaient des intérêts divergents etréduisit l'Etat à n'être plus que le moyen d'assurer profit matériel et sécurité,d'accroître la production industrielle et de favoriser son écoulement sur les marchés du monde entier.(54) Quant à la culture, il n'en avait que faire : elle fut remplacée par une science préoccupée uniquement d'efficience. Le savoir que diffusaient les écoles d'ingénieurs et les "Realschulen" était destiné à fournir à la bourgeoisie la main d'oeuvre nécessaire à la bonne marche de ses affaires et un enseignement professionnel spécialisé prit rapidement la place de la culture et des humanités.

La politique extérieure du Reich était elle aussi déterminée par les mêmes considérations de profit matériel et d'intérêts, ce qui explique en partie pour l'historien Arthur Rosenberg son apparente incohérence :"C'est ainsi que la bourgeoisie n'influença pas sous Guillaume II la politique étrangère selon un plan concerté mais les différentes firmes qui avaient des intérêts à l'étranger exerçaient à l'envi sur

l'Empereur et les services administratifs du Reich une pression constante. L'Empereur et le chancelier considéraient qu'il était de leur devoir de satisfaire les exigences de l'économie. Le chaos de la politique étrangère wilhelminienne a ainsi une double origine : d'une part la manière de travailler de l'Empereur lui-même, incohérente et sans ligne directrice, d'autre part, l'enchevêtrement des intérêts particuliers des firmes qui ne s'intégraient dans aucun plan d'ensemble."(55

Parallèlement à cette évolution, on constatait une prépondérance croissante des intérêts matériels dans la définition des objectifs politiques des masses et une transformation des partis politiques qui ne se présentaient plus que rarement comme les représentants de grands courants de pensée ou d'idéologies mais de plus en plus comme des groupes de pression destinés à arracher la satisfaction d'avantages matériels à court terme en fonction de la conjoncture. Les partis traditionnels se doublaient d'associations destinées à organiser l'agitation autour de thèmes précis (Flottenverein, Bund der Landwirte, Kolonialgesellschaft, Kolonialverein...) ; expansion coloniale, construction d'une flotte puissante, défense de l'agriculture ou défense de la propriété allemande contre les Polonais, tout était bon pour rallier les masses à l'ordre existant qui serait seul capable d'assurer leur bien-être. Le mouvement ouvrier n'échappait pas à cette tendance dans la mesure où la politique syndicale s'orientait de plus en plus vers la conquête d'avantages immédiats pour certaines catégories de salariés sur la base de négociations avec les représentants des structures capitalistes qui n'étaient plus remises fondamentalement en question. La politique n'était plus guidée par des affrontements portant sur des idées ou des principes mais par unopportunisme dénué de cohérence. Les affaires s'étaient progressivement emparées de l'Etat et déterminaient toutes les grandes orientations de la vie publique.

A la veille de la Grande Guerre, on constatait donc l'émergence d'un courant antibourgeois dans certains milieux conservateurs et nationalistes qui reprochaient au bour-

geois d'avoir trahi la mission du Reich, d'avoir fait de cette communauté mystique une gigantesque association pourla défense d'intérêts particuliers. Les critiques qu'Ernst Jünger adressait donc au Grand Etat-Major et au pouvoir politique correspondaient à un malaise réel dans l'opinion publique : elles s'inscrivaient non seulement dans un contexte idéologique dominé par des considérations sur la fonction de la guerre dans l'histoire des sociétés mais aussi dans un contexte politique défini par l'asservissement de l'Etat aux intérêts particuliers. On comprend aussi la signification des critiques adressées par Adolf Hitler dans la première partie de "Mein Kampf" au Reich wilhelminien : elles représentaient pour l'essentiel les griefs faits par ces milieux à la bourgeoisie quant à son rôle dans la détermination des grandes options de la politique allemande. La puissance de la nation s'était diluée dans la poursuite d'objectifs qui ne pouvaient qu'être nuisibles au Reich car l'espace vital qui lui faisait défaut ne pouvait être obtenu par des traités économiques mais par la conquête militaire et en tout cas jamais dans des colonies africaines mais en Europe même, par une poussée vers l'Est au détriment de la Russie.(56)

b) le bourgeois individualiste traitre à la communauté.

Cette prépondérance des intérêts économiques particuliers dans la définition de la politique de la nation était intimement liée à une certaine conception de l'individu que la bourgeoisie avait progressivement imposée dès le 18ème siècle et qui était en contradiction avec la conception de la communauté nationale qui était à la base de tout le système de pensée du conservatisme allemand à la fin du siècle dernier.

Elle avait érigé l'individu en valeur absolu et proclamé la priorité de ses intérêts sur ceux de la communauté. En effet, après avoir revendiqué la liberté pour l'individu contre toutes les formes de contraintes - politiques, économiques et sociales - la bourgeoisie avait obtenu par étapes que l'individu pût affirmer ses droits, et de ses droits, elle fit un absolu. Un ordre social s'était édifié dans lequel

l'individualisme était la valeur primordiale, qu'il s'agisse du droit pour chaque individu de s'élever dans la hiérarchie sociale par son travail personnel et ses qualités (idéal du self made man) ou du droit pour chaque individu de déterminer en théorie librement ses choix lors d'élections politiques.

La première conséquence de cette primauté de l'individu avait été selon les critiques conservateurs la disparition du sentiment de solidarité des bourgeois à l'égard de leurs semblables, notamment à l'égard de ce quatrième état qui s'était constitué dans les fabriques avec l'avènement du machinisme et de la révolution industrielle. Non seulement l'éthique capitaliste reposant pour l'essentiel sur la concurrence individuelle dressait les individus les uns contre les autres au détriment de la cohésion de la communauté nationale, mais le système lui-même avait divisé cette communauté en groupes ou classes antagonistes. L'individualisme forcené du bourgeois avait donc exclu de la société et de la communauté ce quatrième état qu'il ne considérait que comme de la main d'oeuvre à sa disposition.

Pour le comte Reventlow qui dans son ouvrage "Deutscher Sozialismus" reprenait quelques années plus tard ce type de critique à l'égard du bourgeois à qui il reprochait son absence totale de sens de la solidarité. Le libéralisme bourgeois faisait appel aux sentiments les plus bas de l'individu - recherche du profit, exploitation de ses semblables, absence de scrupules - ; ce faisant, il affaiblissait la cohésion de la communauté nationale qui n'était plus que le champ clos où s'affrontaient des intérêts particuliers. Seule la Prusse conservatrice avait selon lui montré la voie pour maintenir et défendre ce nécessaire sentiment de solidarité en prenant les premières mesures contraignantes contre la bourgeoisie industrielle. C'est en Prusse en effet que les premières mesures règlementant le travail des enfants avaient été prises et non dans les autres états allemands où l'influence du libéralisme bourgeois était plus forte. Bismarck devait poursuivre cette oeuvre de réconciliation nationale au-delà des intérêts particuliers du capitalisme d'affaires, par sa

législation sociale.(57)

On comprend dans ces conditions la valeur exemplaire que put avoir pour les milieux conservateurs la renaissance de la communauté nationale dans les tranchées où selon eux tous les conflits d'intérêts devaient faire place à la lutte pour la survie de la nation puis sa réactivation face aux humiliations qu'elle dut subir dans l'immédiat après-guerre.

Mais en même temps, au nom de la valeur absolue qu'il reconnaissait à l'individu, le bourgeois avait faussé les mécanismes profonds de l'histoire humaine dans la mesure où refusait de reconnaitre les liens qui unissaient l'individu à la communauté ou au groupe dont il faisait partie. Etudiant les mouvements conervateurs dans l'évolution idéologique qui conduisit au IIIème Reich, K.von Klemperer écrit : "les découvertes faites par la psychologie et les sciences sociales ébranlèrent un monde qui semblait s'acheminer tout droit vers une suprématie de la raison et un système de gouvernement reposant sur la représentation populaire : ces sciences constataient en effet que l'homme était dominé par des facteurs irrationnels et la société par des traditions et des mythes."(58) Or ces recherches et découvertes furent utilisées par l'idéologie conservatrice pour affirmer que l'individu était déterminé par le groupe national ou racial dans lequel il vivait et que ce groupe avait son existence propre, au-delà de l'apparence qu'il présentait d'être une somme d'individus. Ainsi ces découvertes servirent-elles à contrer l'individualisme bourgeois, les différentes théories sur la prééminence de la nation ou de la race ne feraient que renforcer ce courant antiindividualiste.

C'est dans ces théories que la mystique d'auteurs naticnalistes comme Franz Schauwecker ou Hans Magnus Wehner plongeait ses racines lorsqu'ils minimisaient dans leurs récits de guerre la souffrance et la mort de l'individu puisque seule comptait la survie de la communauté et ils expliquaient la supériorité du combattant allemand sur ses adversaires par son appartenance à la communauté raciale germani-

que. Ce sont ces théories qui préparaient le terrain à une mythologie du sang, support des qualités individuelles et moteur de l'action telle qu'Ernst von Salomon l'exploita pour expliquer la constitution spontanée des groupes activistes contre-révolutionnaires et leur révolte au nom de la nation bafouée. Car l'individu n'était rien par lui-même il n'était que ce que son origine raciale ou nationale permettait qu'il soit, avec ses caractéristiques physiques et intellectuelles prédéterminées. Il n'existait pas d'individus isolés et autonomes, contrairement à ce que prétendait le bourgeois individualiste mais des membres de communautés ou d'ensembles dont le comportement était fixé de toute éternité par des facteurs biologiques communs, par des formes de pensée collective ou même par la langue qu'ils parlaient.

La conséquence de l'avènement d'une forme de gouvernement démocratique pouvait être à coups sûr le déclin de la nation car, outre qu'il accordait l'égalité de droit à des groupes raciaux jugés inférieurs comme les juifs, ce système politique consacrait l'éclatement de la communauté en une multitude d'individus dotés en théorie des mêmes droits et du même pouvoir. Non seulement ce système permettait aux intérêts particuliers de déterminer l'orientation générale de l'Etat mais il oubliait cette donnée fondamentale que constituait dans l'histoire de l'humanité la primauté du groupe. C'est pourquoi l'Allemagne wilhelminienne, malgré sa façade monarchique, prenait peu à peu sous l'influence de la bourgeoisie individualiste les apparences d'un système démocratique - notamment par l'élection du Reichstag au suffrage universel - et par là tournait le dos aux intérêts de la nation.

Le sursaut national provoqué par l'éclatement de la Grande Guerre allait heureusement mettre un terme à cette évolution considérée comme véritablement catastrophique. Les "idées de 1914" devaient contribuer à redonner au peuple allemand l'idée que la nation était bien supérieure à l'individu et que celui-ci n'était qu'un élément non privilégié parmi d'autres dans un ensemble qui s'élevait jusqu'à Dieu.

Ces "idées de 1914" (59) devaient servir de support idéologique au renouveau national. Il s'agissait de redonner à la nation cette cohésion et cette foi qu'elle avait perdues sous la pression des milieux bourgeois à l'époque de la civilisation technique et de l'expansion économique. A cette entreprise participèrent activement deux organisations qui se firent les propagandistes de cette idéologie antibourgeoise : le "Bund deutscher Gelehrter und Künstler" (ligue des savants et artistes allemands) et la "deutsche Gesellschaft 1914" (société allemande de 1914).(60) Des intellectuels connus militèrent dans les rangs de ce mouvement qui prit une forme strcuturée le 28 novembre 1915. Tandis que Werner Sombart exaltait l'Allemagne pays traditionnel des héros et des guerriers par opposition à l'Angleterre pays des marchands, le jeune Thomas Mann réaffirmait l'opposition entre la culture germanique et la civilisation technicienne occidentale et voulait contribuer à surmonter la crise spirituelle qui s'était manifestée dans l'atmosphère "fin de siècle". Dans les masses avides de puissance les publicistes vulgarisaient et pervertissaient les idées nitzschéennes sur la vie et le surhomme. Max Scheler tentait enfin de montrer que la guerre rétablissait le contact entre les différents éléments qui dans l'univers s'enchainaient nécessairement selon lui - l'individu, le peuple, la nation, le monde et Dieu- mais que la civilisation bourgeoise avait dissociés en attribuant à l'individu une place privilégiée.

A la faveur de la guerre, il fallait en outre contre l'ordre bourgeois capitaliste, rétablir un ordre social dont on pensait qu'il serait plus juste et plus naturel et dans lequel la seule collectivité vivante, la nation, retrouverait tous ses droits face au profit individuel. Au nom de la rationalisation de la production de guerre, on s'attaqua donc en apparence à la notion de profit individuel et à la satisfaction des intérêts privés que la bourgeoisie d'affaires considérait comme les uniques moteurs de l'activité économique. L'organisation de l'économie de guerre telle qu'elle fut conçue par Walter Rathenau et Richard von Moellendorf n'était

pas seulement un moyen pour fournir dans les circonstances particulières de la guerre le soutien indispensable à l'armée en campagne par une régulation de la production, elle voulait aussi se présenter comme la première étape dans un processus de transformation radicale de l'ordre social bourgeois traditionnel. A la faveur de cette organisation planifiée de la production de guerre, on pouvait mettre un terme à la pratique du "laissez-faire" de l'économie libérale et justifier par des arguments patriotiques la limitation des profits individuels.(61)

La guerre semblait donc devoir ébranler l'ordre social bourgeois et par là même donner aux milieux conservateurs traditionalistes non seulement de nouveaux arguments contre la bourgeoisie mais aussi des moyens de lutter contre la désagréagation progressive de la communauté nationale sous les assauts conjugués de l'individualisme et de la quête du profit. En abolissant individualisme et quête du profit, ces milieux pensaient en effet pouvoir rétablir la communauté nationale sur les bases traditionnelles que la bourgeoisie avait sapées depuis près d'un siècle car la bourgeoisie avait aussi porté atteinte aux traditions : l'attachement de l'homme au sol nourricier et le lien direct qui unissait précédemment l'individu à son chef.

c) le bourgeois libéral et citadin traître aux traditions.

Le pouvoir économique bourgeois reposait en effet sur la concentration de la main d'oeuvre nécessaire à la production dans des villes de plus en plus gigantesques. Par là le lien organique entre l'individu et le sol avait été rompu, ce lien qui s'inscrivait dans un faisceau de relations réciproques de fécondation et de subsistance. Ainsi les racines profondes de l'existence des hommes avaient été arrachées de leur milieu nourricier et vivifiant. C'est donc un individu déraciné que l'ordre bourgeois entassa dans les villes, cette espèce d'hommes qu'Alfred Rosenberg devait appeler quelques années plus tard les "Asphaltmenschen", cette

génération des rues et de l'asphalte qui avait perdu tout contact avec la nature, ces hommes sans visage ferments de trouble et de révolte mais aussi du déclin de la race. Cette masse désorientée et en quête d'un sens à donner à son existence trouva des alliés lorsqu'elle voulut défendre ses droits en la personne de ceux qui traditionnellement n'avaient pas de patrie ni d'attaches, ces errants de toujours qu'étaient les juifs. La bourgeoisie avait fait du prolétariat industriel une nouvelle diaspora qui avait trouvé auprès de l'antique diaspora juive le soutien qu'elle attendait en attendant de renverser l'ordre existant.

Mais non content de déraciner les individus et de miner leur santé physique et morale, l'ordre bourgeois les arrachait aux formes ancestrales d'autorité, les laissant livrés à eux-mêmes dans une société dominée par l'individualisme. La bourgeoisie avait en effet détruit ce qui était dans le système complexe des relations féodales, un lien personnel entre les représentants des différentes couches sociales. Au nom de l'égalité des individus considérés comme devant posséder les mêmes droits car tous également doués de raison, le bourgeois était parvenu à supprimer partout où il avait pu s'emparer du pouvoir politique, les relations personnelles de type patriarcal qui caractérisaient le monde féodal et dont on vantait la survivance surles terres appartenant aux junkers prussiens. Tous les liens personnels disparurent, remplacés par ce que Karl Marx appelait dans le "Manifeste Communiste"(62 "le froid intérêt, les dures exigences du paiement au comptant" mais aussi dans le domaine politique par cette illusion d'une égalité théorique entre individus considérés comme entités autonomes.

En fait, pour pouvoir écumer le monde en toute quiétude, industriels et commerçants avaient donné en pâture aux masses abusées le suffrage universel, l'illusion de participer effectivement à la gestion des affaires. Au lieu du lien traditionnel reposant sur la fidélité entre êtres humains, ils avaient instauré un ordre qui reposait certes sur la liberté de l'individu mais pratiquement sur son isolement.

On comprend dès lors pourquoi, après la Grande Guerre, lorsque furent abolies les dernières survivances de l'ordre féodal on chercha dans les milieux conservateurs traditionalistes à recréer des liens entre individus reposant sur la fidélité et l'allégeance personnelle au chef, par exemple dans le système de recrutement des corps francs dont les chefs représentaient la nouvelle aristocratie issue de la guerre et les membres une nouvelle forme de vassalité. C'est ce but que cherchaient aussi à atteindre divers mouvements de jeunesse plus ou moins encadrés par les milieux conservateurs(63) par la pratique de la soumission directe et personnelle de l'individu au groupe et au chef. La renaissance de tels liens était au centre des préoccupations de tous ceux qui se retrouvèrent dans la nébuleuse de la "Konservative Revolution". La nouvelle forme de révolution devait aspirer essentiellement à substituer à la quête de la liberté, ferment de dissolution des sociétés humaines, la recherche d'un système de relations entre hommes susceptibles de rétablir unité et totalité après que la bourgeoisie eût fait éclater la collectivité en une juxtaposition d'êtres prétendument autonomes, par son idéologie individualiste.

On comprend aussi la floraison d'écrits à prétention philosophique ou scientifique qui entendaient redonner un lien organique à toute communauté humaine et justifièrent certaines pratiques de l'activisme contre-révolutionnaire. Tantôt c'était la critique du système parlementaire d'un Carl Schmitt dans son essai "die geistesgeschichtliche Lage des Parlamentarismus" publié en 1923 alors que la crise du système de Weimar atteignait son paroxysme. L'auteur y présentait le parlementarisme, facteur de décomposition de la communauté nationale et de l'Etat, comme l'instrument utilisé par la bourgeoisie au 19ème siècle pour s'emparer du pouvoir politique. L'Etat du 20ème siècle devait selon lui reposer non sur une atomisation du peuple mais sur un mythe recréant l'unité de la communauté - lequel mythe était déjà trouvé par le national-socialisme, la race. Tantôt c'était l'esquisse de ce que serait l'Etat futur débarrassé de l'idéologie bourgeoise

telle que nous la proposait, toujours au cours de l'année de crise Arthur Moeller van den Bruck dans son ouvrage "das dritte Reich". Cet état serait la vrai démocratie qui reposerait non sur un contrat illusoire entre individus mais sur la communauté du sang qui coulait dans les veines de tous les citoyens. Ainsi étaient proposés différents modèles de communauté humaine qui visaient à se substituer aux systèmes politiques et sociaux créés et mis en place par la bourgeoisie. Le discours antibourgeois d'inspiration conservatrice rappelait parlà que l'individu était autre chose qu'un être raisonnable ou une entité juridique autonome et l'Etat autre chose qu'un contrat entre individus. La communauté qu'ils formaient était profondément enracinée dans le sol et vivait au rythme des pulsations qui faisaient couler un même sang dans l'organisme de tous ses membres.

d) le bourgeois cosmopolite traître à la nation, ou l'idéologie bourgeoise comme fondamentalement non-allemande.

Nous avons vu comment avait pris naissance ce dernier grief à l'encontre du bourgeois : il reposait pour l'essentiel sur l'affirmation sans cesse renouvelée que les idées et valeurs véhiculées par l'idéologie bourgeoise n'avaient rien de spécifiquement allemand ou germanique. Qu'il s'agisse du christianisme directement dérivé du judaïsme et prônant un certain nombre de valeurs typiquement sémites ou de l'idéal du Siècle des Lumières qui avait pris forme dans une sorte d'espace culturel européen, il n'y avait rien qui trouvât son origine dans le vieux fonds ancestral des peuples germaniques. Qu'on se souvienne des critiques adressées par Paul de Lagarde et Houston Stewart Chamberlain à cette communauté intellectuelle de l'occident sans attaches nationales et aux écrits qu'elle avait produits.(64) Seuls selon eux Friedrich Nietzsche et Richard Wagner méritaient vraiment le qualificatif d'allemand. Qu'on se souvienne aussi des critiques formulées contre les système politiques bourgeois qui selon Julius Langbehn étaient en contradiction avec l'âme allemande. Ces systèmes étaient les produits du culte de l'argen

trait caractéristique de l'Américain du Nord et du juif et aux antipodes des aspirations du pur héros allemand Siegfried.(65)

La réactivation de ce grief trouva son origine comme ferment d'agitation politique dans l'exacerbation du nationalisme au cours des années précédant la Grande Guerre et dans la crise d'identité nationale consécutive à l'humiliation de la défaite et du Diktat de Versailles. Alors que le bourgeois s'apprêtait à se soumettre à ces exigences de l'étranger, les critiques le présentant comme par trop enclin à adopter ses modèles de comportement et d'institutions politiques hors de la nation allemande et de ses traditions ne pouvaient que trouver un accueil favorable dans les masses désorientées.L'accusation de trahison des caractères spécifiques de la nation allemande pouvait en être la conséquence extrême avec la tentation de l'insurrection contre ceux qui s'en rendaient coupables, comme en 1923, lorsque la crise de conscience nationale parvint même à influencer le comportement et les options de l'extrême-gauche révolutionnaire.

Lorsque la Grande Guerre avait éclaté, l'ordre bourgeois était au centre d'analyses que les idéologues du conservatisme faisaient du monde moderne. La tradition antibourgeoise latente dans les représentations collectives de la première moitié du 19ème siècle avait progressivement perdu son caractère folklorique et avait été réactivée par l'observation des activités et du comportement de la bourgeoisie en pleine ascension. A partir de la constatation de certains défauts du système politique et économique de la bourgeoisie, elle s'était chargée d'une signification politique.

Les diverses conséquences des fonctions économiques que la bourgeoisie assumait ainsi que ses options politiques et idéologiques furent considérées par les milieux conservateurs traditionalistes comme les causes directes de la crise de civilisation et de société que connaissait le Reich wilhelminien avant d'être dénoncées comme les facteurs déterminants du déclin de la nation allemande que scellerait la défaite de

1918. Progressivement un courant anticapitaliste et antibourgeois condamnait la "ploutocratie" et le système parlementaire se chargeant au passage d'éléments antisémites caractérisés. Il gagnait des adeptes de plus en plus nombreux dans les milieux traditionnellement conservateurs et nationalistes. Mais l'effondrement de l'empire wilhelminien en novembre 1918 ne permit pas de faire table rase de cet ordre bourgeois, comme l'avait confusément espéré Ernst von Salomon par exemple. Bien au contraire, cet ordre s'affirma alors plus fort que jamais avec la bénédiction des Alliés.

C'est pourquoi ce discours antibourgeois aux multiples aspects retrouva une nouvelle vigueur dansles circonstances dramatiques de l'après-guerre avec l'adhésion d'une partie de la jeunesse allemande déçue par le passé et avide d'idéal aux buts et méthodes de l'activisme contre-révolutionnaire. Celle-ci crut voir dans cet activisme la possibilité de régler son compte au bourgeois cynique et pervers. Nous avons vu combien ce discours fut exploité par les classes dominantes - et même par la bourgeoisie elle-même - lorsqu'il s'agit de recruter les forces nécessaires à la lutte contre le péril révolutionnaire. On fit en effet miroiter les avantages d'une société nouvelle qui aurait été débarrassée de l'influence pernicieuse du bourgeois. D'où la déception et le désarroi déjà étudiés de ceux qui s'aperçurent qu'ils avaient été manipuléset exploités au point de sauver ce qu'ils voulaient abattre.

Ce même discours antibourgeois et anticapitaliste devait du reste quelques années plus tard contribuer à la mystification des masses allemandes par la propagande nazie qui prétendit elle aussi, en présentant le mouvement comme une révolte plébéienne et nationale, vouloir mettre un terme aux agissements de la ploutocratie internationale qui mettait l'économie et la nation allemande en coupe réglée et condamnait des millions d'hommes au chômage. Ainsi ce courant anticapitaliste et antibourgeois devait être une composante déterminante dans la propagande fasciste lorsqu'elle voulut accréditer la thèse d'une relève du marxisme défaillant devant

la grande crise du début des années 30.

C/ Les ambiguités du discours antibourgeois révolutionnaire.

Parallèlement à cette réactivation d'un discours antibourgeois au service de la contre-révolution dans le but d'obtenir le soutien actif d'une partie de la jeunesse qui considérait dans une révolte confuse que l'ordre existant avait fait faillite, on pouvait aussi constater qu'un discours antibourgeois confus pouvait alimenter l'activisme révolutionnaire qui s'insurgeait tout autant contre le système capitaliste que contre la stratégie et la tactique du mouvement ouvrier allemand. Le discours antibourgeois révolutionnaire prenait en effet pour cible au moins autant ceux qui avaient pris la tête du mouvement ouvrier que les classes dominantes dans le système capitaliste : l'activisme révolutionnaire se manifesta d'abord au sein du mouvement ouvrier lui-même avant de déborder dans des actions violentes contre le système capitaliste, c'est à dire à l'intérieur de la social-démocratie et des syndicats dont il contesta les formes d'organisation et la ligne politique générale.

Mais ici encore, malgré le rôle déterminant qu'ont pu jouer les événements de la Grande Guerre et de l'immédiat après-guerre dans l'émergence de comportements activistes de type révolutionnaire, on ne peut considérer qu'elle ne fut que le produit de ces réalités d'un caractère exceptionnel ou conjoncturel. Au cours des décennies antérieures, différents phénomènes d'ordre sociologique ou idéologique avaient sans doute déjà préparé le terrain à cette contestation violente de la stratégie et de la tactique du mouvement ouvrier organisé. Quels sont donc ces phénomènes de divers ordres qui ont pu contribuer à l'articulation de ce type de contestation ? Quels liens peut-on établir entre eux et les comportements activistes que nous avons décrits dans notre première partie ?

1) L'héritage sociologique du mouvement ouvrier allemand.

Parmi les phénomènes d'ordre sociologique qui ont marqué les décennies antérieures, on peut en noter trois qui ont pu provoquer une scission à l'intérieur du prolétariat et susciter des tentations de recourir à l'action directe : d'abord ce qui est communément appelé l'embourgeoisement de la classe ouvrière, ensuite la constitution du mouvement ouvrier en contre-société dans l'Allemagne wilhelminienne à défaut d'être un contre-pouvoir efficace, enfin le sort particulièrement difficile réservé à la jeunesse ouvrière, notamment aux jeunes apprentis qui eurent l'impression d'être livrés à eux-mêmes et à de nouvelles formes d'exploitation sans pouvoir compter surle soutien actif des organisations de la social-démocratie.

a) l'embourgeoisement des individus.

La naissance de l'activisme est en effet en milieu ouvrier la conséquence logique d'une scission intervenue progressivement au sein même du prolétariat industriel dont les chefs et une large fraction purent apparaitre comme embourgeoisés, non seulement dans leur genre de vie qui se rapprochait de plus en plus de celui des petits bourgeois mais aussi dans leurs objectifs et leur comportement politique influencés par l'idéologie et les pratiques de la bourgeoisie dominante.

Lorsque Karl Marx et Friedrich Engels avaient publié leur"Manifeste communiste" , la situation qui se caractérisait selon eux dans l'histoire de toutes les sociétés humaines par une lutte de classes (66), était devenue on ne peut plus claire avec la montée de la bourgeoisie. La société entière se scindait de plus en plus en deux grands camps antagonistes, en deux classes qui s'affrontaient directement, la bourgeoisie et le prolétariat.(67) Si l'édition de 1848 du "Manifeste communiste" ne présentait pas de définition précise des deux classes antagonistes, une note de Friedrich Engels à la traduction anglaise de 1888 la donnait de la façon suivante :"On entend par bourgeoisie la classe des capitalistes mo-

dernes qui sont propriétaires des moyens sociaux de production et emploient du travail salarié : on entend par prolétaire la classe des ouvriers salariés modernes qui, ne possédant en propre aucun moyen de production en sont réduits à vendre leur force de travail pour pouvoir vivre."(68)

Une distinction aussi tranchée était sans doute par la netteté des oppositions qu'elle délimitait, un facteur déterminant dans la définition globale des objectifs politiques de la lutte du prolétariat. Les lignes de front étaient nettement tracées et cette netteté permettait, en désignant l'adversaire de façon non équivoque, de mobiliser toutes les forces contre lui. Mais nous avons vu aussi qu'à la fin du 19ème siècle alors même que Friedrich Engels donnait cette définition, la bourgeoisie devenait un groupe social qui se diversifiait progressivement par suite des fonctions nouvelles que l'appareil de production faisait apparaitre dans la société industrielle et qui se développaient dans l'administration de l'Etat lui-même. Elle s'étoffait avec l'apparition des nouveaux cadres de l'économie moderne et des fonctionnaires de l'Etat aux fonctions et responsabilités de plus en plus diversifiées ; elle ne se définissait plus nécessairement en terme de propriété mais aussi de genre de vie et de savoir. Mais en même temps qu'elle s'enrichissait de ces nouveaux éléments, la bourgeoisie, en raison de son efficacité et de ses succès appréciés comme facteurs de progrès humain, put être présentée comme un modèle pour de nombreux groupes sociaux. Si elle était en effet dénoncée comme antimodèle par les milieux conservateurs traditionalistes, elle n'en prenait pas moins pour d'autres groupes sociaux, à l'intérieur même du prolétariat, la valeur d'un modèle. Car le bourgeois devint peu à peu, au-delà de sa signification stricte de représentant d'une classe socio-économique donnée, le représentant d'un genre de vie et de certaines valeurs pouvant exercer une attraction sur des individus ou des groupes extérieurs à la bourgeoisie.

Au-delà de la catégorisation tranchée qui était une des hypothèses de base du marxisme, on pouvait alors constater que malgré son appétit de pouvoir politique, malgré son

exercice brutal du pouvoir économique, malgré son rôle de défenseur borné de l'ordre existant, la bourgeoisie ne fut pas l'objet de jugements totalement négatifs. Bien au contraire, car dans la perspective d'ascension sociale proposée par le capitalisme de la libre entreprise, - une ascension sociale qui pouvait du reste se limiter à l'adoption d'un certain genre de vie - la bourgeoisie dans son ensemble était devenue une classe de référence en fonction de laquelle se déterminaient pour leur genre de vie, leur système de valeurs, leurs aspirations et même leur méthode de travail certains groupes situés plus bas dans l'échelle sociale que la bourgeoisie définie sur la base de critères purement économiques.

La bourgeoisie exerçait en effet une influence de plus en plus grande sur les couches les plus aisées de la classe ouvrière et cette influence s'insinuait non seulement dans le genre de vie des individus mais même dans la pratique politique du mouvement ouvrier. L'origine sociale des chefs du mouvement ouvrier allemand, qui pour la plupart, lorsqu'ils n'étaient pas des intellectuels issus de familles bourgeoises étaient des fils d'artisans ou des artisans eux-mêmes, donc des travailleurs indépendants appartenant à la petite bourgeoisie traditionnelle des villes moyennes et des villages,(69) ne suffit pas à expliquer ce phénomène. C'est la base elle-même du mouvement ouvrier qui fut réceptive à ce que la bourgeoisie pouvait lui offrir en matière de genre de vie et de perspectives d'avenir.

Dans les années qui précédèrent immédiatement la guerre, la société allemande s'orientait déjà, grâce à la production de masse de biens de consommation et à une légère mais constante augmentation du niveau de vie, vers ce que serait notre actuelle société de consommation. Dans le cadre de cette expansion, l'ouvrier allemand semblait effectivement ne plus croire à la possibilité ni à la nécessité de renverser le pouvoir économique de la bourgeoisie. Il s'en accommodait, comme il s'accommodait avec nombre de ses "frères de classe", d'une politique impérialiste et d'entreprises coloniales habilement présentées comme la base même du progrès social à l'in-

térieur.(70)

Certes, l'ouvrier allemand protestait toujours contre les difficultés matérielles de l'existence mais il s'insurgeait avant tout, en dehors de toute analyse conséquente des rapports de production, "contre la dépendance absolue dans le travail de 'ceux d'en haut', du patron, du capitaliste, du contremaître, et contre l'assujettissement matériel et intellectuel à un statut social inférieur dans espoir de s'en affranchir. C'est pourquoi ses souchaits tournaient toujours autour des mêmes choses : gagner davantage, être indépendant, acheter une petite maison, avec unlopin de terre, un appartement, de préférence une 'petite exploitation avec quelques champs et un verger', 'une petite ferme', ou exercer un métier artisanal."(71) Ces souhaits passéistes ou inadéquats à la société industrielle, s'expliquaient sans doute par le manque de perspective claire quant à la reconstruction du monde d'après des principes socialistes mais aussi et surtout par la surestimation du monde bourgeois dont l'ouvrier vivait encore coupé et dont il surestimait les mérites et avantages.

Dans les enquêtes menées dans l'Allemagne wilhelminienne par Paul Göhre et Adolf Lewenstein (72) le caractère petit bourgeois des ambitions et objets de désir de l'ouvrier allemand était manifeste. Il ressort des réponses obtenues à cette occasion - et malgré une trantaine d'années d'écart entre les deux entreprises puisque Paul Göhre publia son étude en 1891 et Adolf Lewenstein en 1912 - qu'ils souhaitaient "un piano", "une bicyclette", une "bonne bibliothèque", une "belle boite de peinture", et toujours la même chose : "de beaux habits et un bel appartement avec du mobilier", c'est à dire qu'ils voulaient posséder les signes extérieurs de l'appartenance à la bourgeoisie.(73) L'accession à un groupe social supérieur semblait pouvoir être obtenue par l'acquisition d'objets propres à ce groupe social ou par l'adoption de ses habitudes de vie. Bien loin de contester les structures économiques qui assuraient à ce groupe social sa position privilégiée, ils se contentaient de s'en rapprocher par ces expédients illusoires, croyant s'identifier à lui par l'imitation de ses habi-

tudes et de ses goûts. Il faut noter du reste que la publicité commerciale qui naissait au début du siècle n'était pas étrangère à cette attitude car la possession des produits dont elle vantait les mérites et qui semblaient n'appartenir qu'à des privilégiés ou à l'élite contribuait à valoriser subjectivement l'individu qui parvenait à les acquérir.

Mais une telle forme de valorisation de l'individu reposant déjà sur le volume et la nature de la consommation n'apportait pas de changement radical dans le statut social si ce n'est au niveau des apparences. Elle montrait tout au plus que le salaire bien employé permettait de vivre, toutes proportions gardées, comme ceux que l'on prenait comme modèles et dont on adoptait les méthodes de gestion en affaires dans la gestion du budget familial. Si l'on se reporte à présent au premier tome de la trilogie de Willi Bredel "Verwandte und Bekannte", le personnage de Carl Brenten présente une autre forme de cet embourgeoisement dans la mesure où il tente de changer son statut social. Considéré par sa famille comme un prolétaire car il était ouvrier dans une fabrique de cigares alors que ses frères et son beau-frère faisaient partie de la petite bourgeoisie, il s'efforça après son mariage d'échapper à cette condition humiliante non en luttant avec plus de rigueur dans les organisations socialistes pour obtenir une modification de l'ordre social mais en s'établissant à son propre compte, en créant sa propre fabrique de cigares.(74) Carl Brenten était par là le représentant typique de cette catégorie d'individus qui cherchèrent dans la libération du statut de dépendance salariale, par la création de leur propre "affaire", le moyen d'échapper à leur condition de prolétaire et d'accéder à la bourgeoisie par une autre voie que l'imitation des habitudes de vie. En fait, il était la victime du mythe anachronique d'une ascension sociale aux possibilités illimitées sur la base de la liberté d'entreprendre qui permettrait à l'ouvrier dynamique et sérieux de trouver sa place dans la bourgeoisie d'affaires. C'était oublier les nouvelles structures de l'économie capitaliste du début du 20ème siècle, qui ne laissaient guère de place aux grandes aventures industrielles et commerciales qui avaien

marqué les dernières décennies.(75)

Le rêve d'une ascension sociale possible comme entrepreneur s'accompagna naturellement dans le cas de cet individu d'un comportement politique de plus en plus chaotique qui lui attira les reproches de son beau-père, le vieux militant social-démocrate Johann Hardekopf qui avait connu les luttes contre la loi antisocialiste de Bismarck. Pour cet homme d'une autre génération qui croyait encore à l'action politique désintéressée, et à un idéal d'émancipation de la classe ouvrière par la lutte, Carl Brenten était devenu un petit bourgeois qui serait tenté de se retirer du travail politique, ce qu'il ne niait pas du reste :"Je crains que cela arrive nécessairement, lui répondit-il un jour, mais nous restons soldats de la grande armée, beau-père. Cela doit suffire. Cela suffit aussi. La politique, c'est une affaire malpropre. Je préfère faire des affaires avec des cigares."(76)

b) l'embourgeoisement des organisations de la classe ouvrière.

Plus grave que cet embourgeoisement qui pouvait tout au plus conduire à un désengagement politique de certains individus qui abandonnèrent les revendications de fond et n'eurent plus de militants que le nom, fut celui représenté par la constitution d'un appareil de permanents appointés dans le parti et les syndicats et qui fut considéré comme une perversion et un détournement de l'idéal révolutionnaire qu'ils étaient censés conduire à la victoire.

Nous avons vu que la fin du 19ème siècle se caractérisa par la transformation progressive des partis politiques aussi bien pour ce qui était des programmes que de leur fonctionnement. Tandis que l'idéologie pure cédait la place à la défense d'intérêts matériels à court terme, les structures chargées de défendre ces intérêts se métamorphosaient : les comités électoraux et réunions de notables étaient remplacés par des organisations animées par des fonctionnaires appointés qui faisaient carrière dans un appareil dont les organes jouissaient d'une vie permanente dans des locaux propres.

Cette nouvelle couche sociale, surtout dans la classe ouvrière, jouit d'un prestige certain : ses membres en étaient les porte-parole et les représentants actifs aussi bien face au pouvoir politique que face aux employeurs. Leur activité incessante d'intermédiaires dans des négociations sociales ou au Parlement leur valait une considération incontestable. Du reste, ils mettaient leur point d'honneur, tel le vieux August Bebel, à représenter le plus dignement possible leurs mandants. (77) Mais au-delà de ce prestige, ils jouissaient aussi, tout au moins pour ceux qui accédaient à des postes de responsabilité, de ressources nettement supérieures à la moyenne de celles dont disposaient leurs concitoyens, notamment les fonctionnaires de l'appareil d'Etat ou les ouvriers spécialisés. (78)

Notre fabricant de cigares Carl Brenten, dans le roman de Willi Bredel, se serait laissé tenter lui-même par ces perspectives séduisantes pour des prolétaires ou fils de prolétaires à qui la société wilhelminienne refusait, par ses mesures discriminatoires et sa rigoureuse sélection sociale dans le système éducatif, toute promotion véritable. L'activité politique leur permettait tout à la fois d'accéder à des postes de responsabilité et de bénéficier de revenus confortables. Avant de s'installer à son compte comme fabricant de cigares, il avait envisagé ce type d'ascension sociale. Il avait vu comment un de ses anciens collègues de la fabrique de cigares, Louis Schönhusen, avait accédé au comité directeur du SPD : et il ne s'estimait pas inférieur à lui, bien au contraire pour ce qui était de ses talents d'orateur. Il se voyait donc lui-même entrant dans la direction du parti, élu au Sénat de Hambourg, puis au Reichstag, prononçant des discours reproduits à des centaines de milliers d'exemplaires, il entendait les vivats qui montaient vers lui. (79) L'action politique risquait fort alors de n'être qu'un moyen parmi tant d'autres pour échapper à la médiocrité individuelle avec toutes les conséquences que ce détournement de l'institution à des fins personnelles pouvait avoir pour la pratique politique elle-même.

Ces conséquences étaient déjà dénoncées avant même

que n'apparaissent les premiers signes d'un activisme révolutionnaire. C'est ce que faisait par exemple celui que ses collègues du chantier naval appelaient "l'anarchiste" dans le roman de Willi Bredel. Ce Fritz Mengers n'était pas du tout convaincu de la nécessité d'une bureaucratie dans le mouvement ouvrier ; néanmoins, il était prêt à l'accepter à condition que ses membres ne perçoivent pas "ces jolis traitements bien rondelets à la fin du mois, qui à la longue ramollissent le coeur le plus rouge et le font fondre comme du beurre. Des permanents de syndicat ne devraient en principe toucher que l'équvalent de la paye moyenne des ouvriers qu'ils défendent. Tu verrais alors, ça ferait merveille et nous en profiterions tous. Penses-y un peu !"(80)

Ce que formulait cet ouvrier "anarchiste" de façon simpliste dewait quelques années plus tard être analysé par Karl Liebknecht lorsqu'il tira les leçons de l'échec de la social-démocratie dans prétendue lutte contre la guerre et de son ralliement à la thèse de la guerre défensive. Au cours de sa détention, il rédigea dans sa cellule pendant l'été 1916 le texte bien connu sur les "divergences de vue au sein de la social-démocratie" dans lequel il écrivait à propos de la bureaucratie professionnelle du parti que son "intérêt consistait à éviter toute situation de crise sérieuse, tout conflit décisif, à revendiquer un rôle officiel, à poursuivre une politique modérée, tolérée et même bien vue des classes dominantes, une politique qui ne mette pas en jeu ni l'organisation.. ni leur position personnelle, ni leurs conditions d'existence. L'organisation est devenue pour eux une fin en soi, elle n'est plus le moyen pour une fin révolutionnaire." Et il poursuivait en indiquant que les individus qui appartenaient à cette bureaucratie de profession se transformaient facilement en chefs et tyrans qui refoulaient toute initiative ou action révolutionnaire des masses.(81)

Ainsi s'était constituée une caste de privilégiés d'un nouveau genre qui cherchait à dissimuler son existence et qui avait ses intérêts propres et clairement définis. Il faut noter du reste que Max Weber ne porte pas de jugement

fondamentalement différent sur ce phénomène de bureaucratisation des partis politiques bien que ses préoccupations soient différentes de celles de Karl Liebknecht. Dans sa conférence "Politik als Beruf" prononcée au cours de l'hiver 1918-1919, à Munich, il en analysait les conséquences en sociologue : selon lui, la discipline, la cohésion, la solidarité voire la sclérose de l'appareil de permanents d'un parti politique se fondaient sur l'honneur social, la rétribution matérielle les privilèges qui s'accordaient à ces fonctions, mais en retour, l'activité dans le parti était considérée comme une fin en soi, ou comme un tremplin pour une carrière administrative éventuelle dans un état futur débarrassé de mesures discriminatoires ou d'interdits professionnels.(82)

Ces fonctionnaires d'un type nouveau s'installèrent donc dans des bureaux confortables ; bien habillés, adoptant les manières des bourgeois qu'ils cotoyaient dans les assemblées politiques ou qu'ils rencontraient pour discuter de revendications salariales, ils avaient l'impression d'être devenus des bureaucrates dont l'efficacité et le sérieux ne devaient en rien le céder à ceux de la couche similaire qui gérait l'économie et l'état wilhelminien. Cet appareil qu'ils avaient mis en place et qu'ils avaient détourné en partie au profit de leurs ambitions personnelles, parvenait en outre à paralyser, à cause de ses règles de fonctionnement et de ses méthodes de travail, l'initiative des masses ; dans les bureaux ou Friedrich Ebert avait introduit des méthodes modernes d'organisation, le téléphone, les machines à écrire, la sténographie, la tenue de fichiers, l'envoi systématique de circulaires et la collecte de questionnaires,(83) dans ces bureaux aussi où les éléments issus deu prolétariat industriel étaient notoirement sous-représentés, l'idéal révolutionnaire n'avait plus sa place.

C'est ce que crut constater Carl Brenten dans "Verwandte und Bekannte" de Willi Bredel : lorsqu'il se rendit à la maison des syndicats de Hambourg, il fit une découverte qui le désorienta : "Ah bon Dieu, ce que ça peut grouil-

ler d'employés là-dedans ! et ce sont des messieurs bien habillés ! il y a même des pancartes accrochées au mur dans les couloirs :'ne pas faire de bruit SVP !' mais oui, pour l'amour de Dieu, ne pas faire de bruit, ne pas faire de bruit !" Ce silence qui devait régner partout était pour Carl Brenten dont les conceptions politiques étaient rudimentaires et confuses et qui s'entenait à une vision de l'homme politique comme tribun populaire se repaissant des vivats de la foule, le contraire d'une activité politique véritable et il désapprouvait cette évolution qui modifiait progressivement le caractère révolutionnaire de ces organisations.(84)

Mais ce Carl Brenten qui fréquentait régulièrement la cantine de la maison des syndicats observait aussi les activités de ceux qui "travaillaient" dans cette maison : ils s'intéressaient moins aux problèmes politiques de fond qu'à des discussions sur des points de détail dans une convention salariale ; ils étaient plus attirés par l'introduction de méthodes de travail rationnelles que par l'analyse des mécanismes de l'exploitation capitaliste à l'époque de l'impérialisme. Tel était cet Adolf Tietgen, ce trésorier du syndicat des ouvriers des transports, qui avait étudié les principes de la comptabilité scientifique selon les spécialistes américains pour les appliquer à la gestion des fonds qui lui étaient confiés. "Tous étaient fiers de ce que dans leurs bureaux le travail soit fait aussi proprement et aussi silencieusement que dans les grandes entreprises commerciales."(85)

La bourgeoisie exerçait donc une force attractive de plus en plus grande sur la classe ouvrière et sur le mouvement ouvrier lui-même. Mais au-delà de ce phénomène qui devait singulièrement émousser la combativité générale du mouvement ouvrier allemand, la période précédant la Grande Guerre présenta un deuxième phénomène d'ordre sociologique au moins aussi lourd de conséquences que le premier : la constitution du mouvement ouvrier en véritable contre-société dont le développement d'un corps de bureaucrates spécifiques n'était qu'une manifestation parmi d'autres, bien qu'elle ait été peut-être la plus apparente.

c) constitution du mouvement ouvrier allemand en contre-société.

L'origine de ce phénomène est à rechercher d'abord dans la réaction aux dispositions de la loi antisocialiste de Bismarck : si cette loi fut un coup dur porté à l'organisation d'un mouvement politique structuré comme l'attestent les résultats électoraux du parti socialiste de l'époque, le "sozialistische Arbeiterpartei",(85) le mouvement ouvrier sut trouver d'autres formes d'organisation, notamment par la création d'associations d'épargne et de sociétés de tous ordres. C'est ce qu'évoque Willi Bredel dans "Verwandte und Bekannte" pour la ville de Hambourg. "Comme des champignons après une pluie d'orage, toutes les associations possibles surgirent du pavé de la grande ville. C'était la forme que prit l'auto-défense des travailleurs qui ne voulurent pas perdre leur cohésion par suite de l'interdiction de leur parti politique. Il se créa alors des associations pour le divertissement, des clubs d'épargne, des sociétés pour la promotion de la culture et du chant, des associations de théâtre, de joueurs de skat, de joueurs de quilles, des associations de fumeurs de pipe et même pour l'étude des éclipses de soleil. L'association d'épargne dont Johann Hardekopf avait été l'un des fondateurs, portait le nom de 'Maienblüte' : c'était le symbole que le vieil esprit social-démocrate reverdirait et refleurirait comme en mai sous cette apparence."(86) Ces différents types d'association brisaient ainsi l'isolement auquel était condamné l'ouvrier allemand par l'application rigoureuse de la loi.

Mais lorsqu'en 1890 la loi d'exception ne fut pas prorogée une nouvelle fois par le Reichstag, l'isolement politique du mouvement ouvrier allemand ne fut pas rompu pour autant. Bien au contraire : alors qu'il retrouvait son identité politique, le mouvement ouvrier devait faire face à un ensemble de pratiques sociales et politiques qui firent de la classe ouvrière une classe sociale discriminée et des militants socialistes des ennemis de la patrie et des citoyens de seconde zone.

A l'arsenal juridique mis en place pour lutter contre toute forme de subversion, s'ajoutaient les systèmes électoraux antidémocratiques qui privaient la classe ouvrière d'une représentation équitable dans les instances élues, ainsi que les campagnes de dénonciation de "l'ennemi de l'intérieur" qui mettaient l'ouvrier socialiste au ban de la nation. La classe ouvrière vivait ainsi dans une sorte de ghetto qui se matérialisait dans les conditions de l'habitat et et de l'accès au système éducatif, un ghetto qui se justifiait par une série de stéréotpyes dévalorisant que les milieux bourgeois utilisaient volontiers pour qualifier le prolétariat.

S'il est inutile de revenir sur les pratiques politiques wilhelminiennes qui sont largement connues, on peut en revanche rappeler brièvement comment se réalisa le processus d'urbanisation qui accompagna et conditionna le développement des grands complexes industriels dans la mesure où il consacra le territoire réservé à la classe ouvrière et l'organisa. Lorsque le développement rapide de l'industrie fit appel à une main d'oeuvre toujours plus nombreuse en provenance des régions rurales de l'Est du Reich, les cités ouvrières et autres immeubles locatifs édifiés à la hâte, ne furent pas intégrés au tissu urbain traditionnel : le prolétariat industriel fut expulsé du centre des cités et rejeté à leur périphérie, à proximité immédiate des lieux de travail. Ainsi marginalisés par les conditions de l'habitat, les ouvriers allemands n'avaient aucun contact réel avec les centres des cités et la réciproque était du reste vraie : la population bourgeoise des quartiers résidentiels ignorait tout ou presque de ces ouvriers, ce qui ne pouvait qu'encourager les pratiques discriminatoires.(87)

Quant au système éducatif, il renforçait encore cette ségrégation inscrite dans l'habitat. Les fils d'ouvriers étaient exclus dans leur quasi totalité de l'enseignement secondaire pour ne pas parler de l'enseignement supérieur.(88) Jusqu'en 1920, il n'y avait pratiquement pas de passerelles entre les écoles primaires ordinaires et les établissements d'enseignement secondaire dans la plupart des états allemands.

Les établissements d'enseignement secondaire étaient flanqués de classes primaires qui étaient leur propre réservoir de recrutement et étaient fréquentées par les élèves issus de milieux bourgeois qui se destinaient à des études longues.(89) Ce recrutement sélectif et exclusif faisait que la plupart des enfants de familles aisées ne fréquentaient pas les mêmes écoles que les enfants de familles ouvrières. En 1906, rien que pour la Prusse, on dénombrait 29 101 élèves dans ce type de classes primaires. En outre, il existait la possibilité pour ces mêmes milieux d'envoyer leurs enfants dans des écoles primaires privées qui préparaient uniquement aux études secondaires : 643 établissements de ce type existaient sur le territoire allemand en 1901, fréquentés par 41 328 élèves.(90) Les frais de scolarité y étaient si élevés que seuls pouvaient les fréquenter les enfants de famille disposant de hauts revenus. Dans les années qui précédèrent la Grande Guerre, on estimait en Prusse à 5 % seulement le pourcentage d'une tranche d'âge qui avait accès à l'enseignement secondaire, ce qui, curieusement correspondait aux 5 % des ménages qui dépassaient le seuil des 3 000 RM de revenu annuel d'après le recensement de 1907. Une comparaison entre deux villes prussiennes pour ce qui est de l'accès à l'enseignement secondaire illustre bien cette situation : si en 1909 5,2 % des élèves d'une tranche d'âge parvenaient à Gelsenkirchen à l'enseignement secondaire, ils étaient 40 % à Potsdam ville de garnison et résidence royale.

Quant aux écoles primaires ordinaires, on les considérait comme des "écoles de pauvres", ce qui apparaissait nettement dans les dépenses d'enseignement : en Prusse, un élève d'école primaire en milieu rural "coûtait" 27 RM. contre 62 en milieu urbain alors qu'il "coûtait" 243 RM dans l'enseignement secondaire. Les classes surchargées (71 élèves par maître dans l'enseignement primaire en moyenne en 1899/1900 mais les classes de plus de 100 élèves n'étaient pas rares) et le système de l'école primaire à classe unique ou à deux classes diminuaient sensiblement l'efficacité de l'appareil éducatif si bien que les élèves issus de familles ouvrières

accumulaient au départ un tel handicap que même si les familles avaient pu envisager les sacrifices financiers nécessaires ils n'avaient que peu de chances de pouvoir poursuivre avec succès des études longues.

Les enfants étaient du reste conscients de cette situation et les témoignages ne manquent pas sur la perception de cette ségrégation sociale dès l'école. Il n'est que de se reporter au roman de Johannes R. Becher "Abschied" dont le jeune héros Hans Gastl fréquente une école primaire qui, par exception n'est pas de celles réservées aux élites sociales. Le premier de la classe est le fils d'un petit tailleur social-démocrate. Mais il sait qu'il n'ira pas au-delà de ce niveau de formation. "Etre ça et étudier !" s'exclamait plein de mépris l'un des condisciples de Hans Gastl et celui-ci d'ajouter :"des gens commelui ne peuvent arriver de toutes façons à rien. Un type comme ça !"(91) Et l'un des représentants des milieux aisés n'hésitait pas à traitre les autres élèves de "sales et crottés". Par là, nous constatons que ces phénomènes objectifs de ségrégation par l'habitat et le système éducatif se doublaient d'un certain nombre de représentations collectives qui apparaissaient comme autant de justifications pseudo-éthiques de cette ségrégation.

La classe ouvrière était constituée selon ces milieux par des individus sans moralité, corrompus, enclins à tous les vices et à l'ivrognerie. Leurs vêtements laissaient échapper des odeurs de crasse et de sueur, leur mauvaise haleine était proverbiale.(92) Et c'est vrai que les ouvriers fréquentaient les bistrots et il était courant qu'ils s'enivrent : mais l'alcool était un refuge pour le père de famille qui hésitait à rentrer dans un logement exigu.(93) Quant au bistrot, c'était le lieu où, à ses heures libres, celui qui n'avait qu'une "Schlafstelle" à sa disposition, un coin pour dormir qu'il louait à une famille - généralement ouvrière - pouvait trouver un peu de chaleur et un banc pour s'asseoir.(9
C'est vrai aussi qu'ils étaient mal habillés, que leur vie sexuelle ne se déroulait pas aussi facilement que pour les bourgeois qui fréquentaient en bonne compagnie des lupanars

distingués et que des pratiques plus directes pouvaient choquer. Dans une société qui n'accordait son attention qu'à une façade qui devait être irréprochable, les ouvriers ne pouvaient qu'être la cible de telles diffamations.

Le parti et ses organisations prirent alors une place de plus en plus grande dans la vie des individus. Ils se développèrent sans cesse comme une forme de défense face à ces agressions multiples et devinrent le cadre dans lequel les ouvriers diffamés et discriminés retrouvèrent leur identité, le cadre dans lequel ils organisèrent peu à peu leurs temps libres et tentèrent de développer leur formation et où ils eurent l'illusion de créer leur propre société. Mais ce faisant, parti et organisations diverses du mouvement ouvrier, bien loin d'atténuer les effets de cette ségrégation, ne firent que les amplifier.

Cette vie associative permit en effet à la classe ouvrière de définir une manière de vivre et de sentir qui lui soit propre. Ces organisations furent bien plus que des associations temporaires regroupant des individus dans le but de défendre des intérêts à court terme ou même de mobiliser des forces pour imposer un changement de société. Elles créèrent effectivement une manière de vivre. Elles furent bien plus qu'une machine politique, elles donnèrent à l'ouvrier allemand dignité et statut dans un monde à lui. L'ouvrier, en tant qu'individu, vivait dans son parti, le parti pénétrait des habitudes quotidiennes, ses idées, ses réactions, ses attitudes résultaient de l'intégration de sa personnalité dans cette collectivité.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : rejeté de la communauté nationale, traité en citoyen de seconde zone, diffamé et exclu du groupe des gens "bien" et respectables, l'ouvrier allemand créa sa propre communauté. Il s'y retrouvait après le travail, avec des gens qui pensaient comme lui, Avec les plus vieux, ils évoquaient le temps des luttes contre la loi d'exception, ils rêvaient pour leurs enfants d'un avenir meilleur. Dans cette communauté d'un type nouveau dont les bourgeois étaient exclus, ils se sentaient forts lorsqu'ils

étaient assis côte à côte, leurs mérites respectifs étaient reconnus, mais suivant des critères qui n'étaient pas ceux de l'Allemagne officielle. Ils découvraient ainsi que les critères de l'idéologie dominante ne s'appliquaientpas à eux et qu'une autre façon de vivre et de concevoir le monde était possible.

C'est bien ce qu'illustre Willi Bredel dans "Verwandte und Bekannte" à propos de l'histoire de l'association "Maienblüte" déjà mentionnée. (95) Créée à l'origine comme groupe camouflé du parti, cette association d'épargne était destinée à soutenir le cas échéant les militants poursuivis. Au début du siècle, elle se transforma progressivement en association destinée à organiser les loisirs de ses membres. La génération des anciens militants du temps de la législation d'exception cédait la place à ceux qui n'avaient pas connu la semi-clandestinité et qui se préoccupaient davantage de préparer des réunions amicales et des sorties de plus en plus fréquentes que des actions politiques. On voulait s'amuser, car on était certain que bientôt les socialistes arriveraient au pouvoir : Bals masqués au temps du carnaval, fêtes de plein air en été, sorties en groupe pour Pâques ou la Pentecôte, soirées dansantes en automne, tel était l'éventail des activités proposées par l'association et financées par les revenus des fonds naguère prévus pour soutenir des militants en difficulté. Les membres de cette association avaient ainsi organisé une nouvelle forme de vie sociale totalement indépendante de la société traditionnelle. Certes, ils en observaient les rites et les habitudes, en s'appropriant les différentes formes de fêtes propres aux différentes périodes de l'année telles qu'elles avaient été progressivement fixées par la tradition, mais ils restaient entre eux et préservaient jalousement cette autonomie.

On sait du reste que cette contre-société débordait largement les secteurs de la politique et des loisirs : le sport, la promotion de la femme et la culture furent aussi intégrés dans ces activités.

L'essor pris par le sport dans les milieux bourgeois ne laissa pas le mouvement ouvrier indifférent : il créa lui aussi, sur la base d'une stricte autonomie, ses propres organisations.(96) Tandis que se développait cette vie associative qui tendait à embrasser tous les domaines de la vie sociale - y compris la promotion de la libre pensée et de la lutte contre l'alcoolisme -(97) on pouvait aussi noter que les femmes prenaient une part de plus en plus grande à ces activités. Contrairement à ce qui se passait dans la bourgeoisie qui cantonnait la femme strictement dans son rôle d'épouse, de mère et de ménagère au dessus de tout soupçon, le mouvement ouvrier commençait à lui faire une place dans ses activités. Il est significatif à cet égard que bien avant la fin du siècle, le vieux militant Johann Hardekopf dans le roman de Willi Bredel ait introduit sa fiancée dans l'association "Maienblüte".(98) Les femmes n'étaient plus des êtres exclus de la vie sociale : travaillant en plus grand nombre dans les entreprises industrielles et le commerce, elles participaient aux luttes des hommes, partant aux différentes formes de vie associative. L'institution traditionnelle du "Stammtisch" pour messieurs seuls tendait à se réduire à unepratique bourgeoise.(99) On était certes encore loin d'une égalité de droits, mais les pratiques du mouvement ouvrier permettaient à la femme de participer plus activement à la vie sociale.

Mais on sait que l'effort le plus spectaculaire entrepris par le mouvement ouvrier s'appliqua au secteur de la formation et de la culture. Car un système éducatif parallèle au système officiel fut effectivement mis sur pied, destiné à accueillir les exclus du système éducatif officiel. Créé à l'origine en 1891 par le vieux Wilhelm Liebknecht pour former les ouvriers appelés à constituer l'appareil de permanents du parti et des syndicats, ce système éducatif dispensa d'abord à ce public spécifique des enseignements d'histoire, d'économie politique, de comptabilité, de documentation, de sténographie. Pour l'année 1904, cette école comptait à Berlin 1000 élèves d'un type spécial.

Cet effort de formation s'amplifia par la suite et se diversifia, aussi bien géographiquement que pour ce qui est des publics et des finalités : dans les grandes villes furent créés des "Bildungsausschüsse", comités de formation, corrdonnés par un comité central de formation créé en 1906. En 1909, il existait déjà 124 de ces comités de formation, en 1913, leur nombre atteignait 364. Pour la période qui s'étend de 1907 à 1913, plus de 110 000 participants aux sessions de formation organisées par ces comités purent suivre des cours d'économie politique, de sciences de la nature, d'histoire économique et politique générale, d'histoire du mouvement ouvrier international, mais aussi s'initier aux arts et au théâtre. Avec les ressources financières dont disposaient ces comités, des bibliothèques furent ouvertes, des sociétés musicales fondées, des représsntations théâtrales et des lectures publiques d'oeuvres littéraires organisées.

Dans son roman "Jahrgang 1902", Ernst Glaeser nous campe, en la personne de Kremmelbein, le portrait d'un de ces militants socialistes qui animaient alors ces comités de formation.(100) Avec l'aide du syndicat et du parti, il avait fondé un club sportif ouvrier et un cercle de chant ; il avait ouvert une bibliothèqèe qui mettait à la disposition de ses adhérents des ouvrages scientifiques et les écrits fondamentaux du mouvement ouvrier. Personnellement, il animait des soirées de formation pour ses camarades et leur déroulement était"aussi austère que des heures de cours de mathématique", mais Kremmelbein jouissait auprès de ses camarades d'un prestige croissant car il avait toujours réponse à tout, souvent même sous forme de statistiques précises et incontestables.

Ainsi, à l'intérieur du mouvement ouvrier, chacun pouvait trouver des possibilités de formation scientifique et artistique que lui refusait le système éducatif officiel. L'accès à cette formation ne pouvait naturellement que renforcer la conscience de classe des individus car les milieux bourgeois raillaient à qui mieux mieux ce système éducatif parallèle dont les responsables et animateurs n'avaient pas reçu la rituelle formation universitaire.(101) Ce système éducatif

parallèle permettait ensuite l'ascension progressive de militants ouvriers à des postes de responsabilité dans la presse et l'appareil du parti et des syndicats, forme la plus apparente de cette contre-société. Mais cette situation si particulière ne risquait-elle pas d'émousser les énergies révolutionnaires du prolétariat tout en lui fournissant de précieux outils de lutte ?

En fait, le fonctionnement de cette contre-société n'allait pas dans le sens d'une radicalisation des masses ouvrières, bien au contraire, il en étouffait singulièrement la combativité et transformait la classe ouvrière en une pâle copie de la société bourgeoise. Les avantages offerts par cette contre-société furent le piège qui se referma sur ceux qui croyaient encore à la possibilité de la lutte. Car ceux qui avaient obtenu prestige social et avantages matériels dans son cadre n'avaient que peu de goût pour une lutte radicale. Ces braves sociaux-démocrates de Hambourg qui présidaient aux destinées de la "Maienblüte" dans le roman de Willi Bredel et qui avaient nom Carl Brenten et Paul Papke étaient satisfaits de leur sort. Le souci de l'action politique avait cédé la place au désir de permettre à leurs camarades de jouir de leurs loisirs. Il y avait aussi ceux dont l'avancement dans l'appareil du parti et des syndicats était réglé suivant des modèles que n'aurait pas désapprouvés une administration publique ou une entreprise privée : efficacité dans la gestion, application stricte des instructions, travail bureaucratique minutieux. Il y avait enfin ces centaines de milliers d'adhérents qui ne voulaient pas risquer de mettre en péril leur sécurité marginale et l'édifice patiemment construit depuis trois décennies en se risquant à proposer ou à suivre des mots d'ordre révolutionnaires.(102)

Influencée par la propagande officielle qui exploitait une politique sociale en avance sur celle des autres pays industriels et les retombées d'une conjoncture économique favorable,(103) la classe ouvrière allemande se cantonnait dans des revendications portant sur des domaines mineurs. Tandis qu'elle se limitait à réclamer une participation plus im-

portante aux bienfaits de l'expansion économique sans porter atteinte aux structures du système, elle avait perverti ses organisations pour en faire une fin en soi. Mais tous les adhérents de la social-démocratie, tous ceux qui travaillaient alors dans un système de production de plus en plus orienté vers l'efficience et la productivité ne pouvaient se satisfaire de ce monde clos comme unique perspective d'avenir.

d) la révolte de la jeunesse ouvrière contre la place qui lui était faite dans la société.

Dans les rangs de la jeunesse ouvrière, le mécontentement allait en effet croissant. Nous avons vu, lors de notre description des formes spécifiques de l'activisme dans (104
le mouvement ouvrier, que la contestation puis la révolte de la jeunesse débuta par la constitution de groupes autonomes en révolte contre la tutelle des permanents et autres responsables du SPD et des syndicats, c'est à dire par la remise en question des structures sur lesquelles reposait cette contre-société. Ce mécontentement s'expliqua certes dans les années de guerre par le refus de la poursuite des hostilités mais aussi par des raisons plus profondes qui tenaient à la place de la jeunesse dans l'appareil de production et à la perception qu'elle avait de sa situation dès avant la Grande Guerre. Le désarroi de la jeunesse ouvrière qui en résulta sembla être alors de plus en plus incompatible avec l'auto-satisfaction d'individus du genre de Paul Papke et Carl Brenten.

Car la jeunesse avait l'impression d'être considérée comme quantité négligeable et elle souffrit particulièrement de cette situation. car ses préoccupations n'étaient plus celles de ses ainés, comme c'était encore le cas au début de la révolution industrielle. Certes, les conditions de vie de la jeunesse s'étaient en théorie améliorées depuis la loi de 1891 qui réduisait la durée du travail. Des juridictions spéciales avaient été mises en place dès 1890 pour veiller à l'application des différentes lois sur le travail des jeunes, un corps d'inspecteurs du travail avait été créé et une

nouvelle loi sur la protection de l'enfance votée en 1903. Mais la lecture des rapports des inspecteurs du travail montre bien que la plupart des employeurs ne tenaient que fort peu compte de cette nouvelle législation,(105) et que du reste les peines qu'ils encouraient en cas d'infractions étaient dérisoires, de l'ordre de quelques RM. d'amende. Plus grave que la durée excessive du travail était la sous-rémunération de celui-ci en comparaison du salaire moyen d'un adulte. L'adolescent accomplissait souvent les mêmes tâches mais recevait une rémunération généralement inférieure de moitié à la rémunération d'un adulte.(106)

Mais ce furent plutôt les conditions de vie et de travail de plus de 3 millions et demi de jeunes de moins de 18 ans qui déclenchèrent la constestation des formes traditionnelles de lutte du mouvement ouvrier ou qui tout au moins constituèrent un terrain favorable à son éclosion.(107) On sait en effet que c'est le suicide d'un jeune apprenti berlinois, en juin 1904, Paul Nähring, dont on découvrit le corps couvert de contusions multiples à la suite des mauvais traitements que lui infligeait son patron, qui fut à l'origine de la première organisation autonome de jeunes ouvriers et apprentis, le "Verein der Lehrlinge und jugendlichen Arbeiter".

Pour comprendre cette contestation, il faut d'abord brièvement rappeler la situation de la jeunesse au sortir de l'appareil éducatif. Pour la très grande majorité des enfants issus de familles ouvrières, l'école primaire était la seule institution de formation fréquentée. Seule une petite minorité parmi eux pouvait être accueillie par des établissements dispensant une formation professionnelle qui du reste était si spécialisée qu'elle ne garantissait pas une insertion professionnelle correspondante.(108) Il est significatif que dans les témoignages de notre corpus, les jeunes issus de ces milieux s'insèrent directement dans le processus de production au sortir de l'école, soit dans une usine, soit comme apprentis chez des artisans.

Cette insertion était alors particulièrement problématique. Pour ceux qui entraient directement en usine, com-

comme Walter Brenten dans le roman de Willi Bredel, les premiers travaux réalisés dans un atelier et les conditions auxquelles ils étaient soumis n'avaient rien d'enthousiasmant. Sans aucune préparation, Walter Brenten franchit la porte de l'usine pour la première fois par un froid matin d'avril. Le travail qui lui fut alors imposé était sans aucun intérêt : ébarber à la lime des carters de moteur, scier des fers ronds à même longueur pendant des heures, voilà qui n'était pas fait pour donneur le goût du travail. De plus, comme la guerre venait de débuter, "il n'y avait pas d'enseignement au centre d'apprentissage, les professeurs manquaient, ils étaien au front. Quant à la formation professionnelle, elle était aussi absente, car les contremaîtres étaient surchargés de travail avec les commandes de guerre en cours. Les apprentis étaient donc livrés à eux-mêmes, ils étaient obligés de faire fonction de manoeuvre, auprès des compagnons, et d'imiter leur tour de main en les observant, sans beaucoup apprendre dans ces conditions. Car on travaillait aux pièces et chaque question, chaque dérangement dans le travail était perçu comme une intervention inopportune." (109)

Si la guerre rendait les conditions plus difficiles dans les années qui avaient précédéles conditions d'insertion de ces jeunes n'avaient pas été plus favorables. Le système de rémunération aux pièces était un obstacle important à la prise en charge effective par un ouvrier spécialisé ou un contremaître d'un jeune à former car elle signifiait une baisse du rendement donc une baisse de rémunération. En outre, la parcellisation croissante du travail dans les industries de transformation n'était pas faite pour donner aux jeunes le goût du travail bien fait : il ne comprenait pas le sens des opérations qu'il accomplissait. Quant à ceux qui, dès l'âge de 14 ans, devaient travailler au fond de la mine pour un salaire équivalent au 6/10 du salaire d'un mineur adulte, les conditions étaient encore plus mauvaises, comme l'illustrent les cas de Gustav Kirchner et de Karl Tiedt dans "Märzstürme" d'Otto Gotsche.(110) On comprend dès lors pourquoi, à cause de l'impression qu'ils avaient d'être exploités davantage

que les adultes et à cause de l'absence apparente de signification d'un travail répétitif, ces jeunes tentèrent de s'organiser en dehors des cadres traditionnels du mouvement ouvrier et même contre eux.

Quant aux apprentis qui travaillaient dans de petites entreprises ou chez des artisans, leur sort était encore plus mauvais. L'apprenti dépendait la plupart du temps totalement du bon vouloir de celui qui l'employait, surtout si celui-ci assurait par contrat son hébergement. Si l'on se reporte aux indications fournies par le recensement de 1907, des 809 286 apprentis recensés, 496 618 travaillaient dans des ateliers d'artisans ou dans des entreprises employant moins de 10 salariés.(111) Les employeurs voulaient alors tirer parti au maximum de cette main d'oeuvre particulièrement bon marché et docile. On sait que les charges salariales pour les apprentis étaient nettement inférieures à celles que supportaient les entreprises pour des adolescents d'âge identique insérés directement dans la production. Toujours en 1907, un apprenti en 3ème année d'apprentissage percevait en moyenne un salaire hebdomadaire de 6 RM. alors qu'un jeune de 17 ans employé dans une usine percevait en moyenne le triple. De plus, les apprentis étaient soumis à une discipline "paternelle" qui légitimait le recours aux châtiments corporels. Enfin, outre ses tâches normales, il n'était pas rare que l'apprenti dût accomplir toutes sortes de travaux annexes : garçon de courses, bonne d'enfants ou femme de ménage pour la matiresse de maison. Et l'ébergement à domicile dans une "Schlafstelle" rendait cette dépendance encore plus étroite.

Cette situation fut donc perçue comme de plus en plus insupportable par ces adolescents et la rébellion de Fritz Gretschke dans le roman d'Otto Gotsche (112) était significative de ce refus latent d'une situation devenue inacceptable : le maître-plombier Berner qui avait frappé le jeune apprenti ne put poursuivre sa correction : celui-ci s'était emparé d'un tuyau et était prêt à résister après avoir fait sauter de la main de son agresseur le tuyau qui lui servait aussi

d'arme.

Pour ces centaines de milliers de jeunes, les structures de la social-démocratie semblèrent inadaptées et sa stratégie d'ensemble sans rapport avec leurs préoccupations quotidiennes, d'autant plus que leur liberté d'action était singulièrement limitée. Nous avons déjà évoqué l'usage qui fut fait par le parti et les syndicats de la loi de 1908 sur les associations qui permit aux organisations du parti de dissoudre les premiers groupes qui se constituaient sous l'impulsion de représentants de l'aile gauche du mouvement ouvrier et qui risquaient de renforcer les tendances révolutionnaires au détriment de la ligne politique réformiste.

Dans ces conditions, il n'y avait pas d'autre issue que la création de groupes semi-clandestins tels les premiers cercles de jeunesse prolétarienne auxquels appartint Walter Brenten dans le Hambourg décrit par Willi Bredel ou la révolte individuelle d'un Fritz Gretschke, car les anciens du parti et l'appareil étaient totalement insensibles à leurs problèmes. Alors que les jeunes percevaient leur situation comme de plus en plus intolérable par le degré accru d'exploitation auquel ils étaient soumis, car ils étaient dans la classe ouvrière le point de moindre résistance au système capitaliste, les organisations de la classe ouvrière, quand elles ne vivaient pas dans la satisfaction d'avoir pu édifier à leur guise une contre-société cohérente qui offrait à certains de leurs membres des possibilités de promotion sociale, se préoccupaient davantage d'améliorations matérielles à court terme que de réformes de structure qui auraient pu modifier ce processus d'exploitation.

Les jeunes soumis à ces conditions furent alors tentés dès que la conjoncture leur parut favorable, de recourir à des comportements activistes qui trouvaient leur racine dans certains héritages idéologiques du mouvement ouvrier allemand.

2) Les héritages idéologiques du mouvement ouvrier allemand.

Ces héritages idéologiques sont de deux ordres : d'abord le manque de perspectives socialistes du mouvement ouvrier allemand associé à la répression de toute analyse déviante de la situation qui aurait conduit à la définition d'une nouvelle stratégie, ensuite l'influence que pouvait avoir une tradition anarchisante déjà solidement enracinée dans les mouvements européens de contestation de l'ordre établi.

a) Le manque de perspectives socialistes dans le mouvement ouvrier allemand et ses pratiques internes.

Il est aujourd'hui communément admis que le mouvement ouvrier allemand, dans les années qui précédèrent la Grande Guerre, n'arrivait pas à dégager des perspectives de lutte cohérentes malgré ses millions d'électeurs et d'adhérents, malgré la puissance parlementaire et financière qu'il représentait. Cette puissance apparente n'était pas mise au service d'une ligne politique dans laquelle cette jeunesse en proie aux défficultés que nous venons d'évoquer, aurait pu voir un recours ou une alternative.

On se souviendra que le mouvement ouvrier allemand était traversé de courants divergents. Il y avait d'abord quelques orthodoxes qui restaient fidèles aux objectifs du marxisme mais voulaient attendre pour s'emparer du pouvoir la décomposition du capitalisme inscrite comme une loi immuable dans l'évolution du système, cette position justifiait du reste tous les attentismes. Il y avait aussi une aile gauche qui, peu nombreuse, se recrutait essentiellement parmi les intellectuels et dans quelques organisations syndicales de la métallurgie et se regroupait autour de Rosa Luxemburg. Dans ces cercles minoritaires, on prophétisait des guerres de grande envergure dans un avenir proche qui entraineraient des bouleversements révolutionnaires et on réclamait que la social-démocratie se prépare à un tel avenir, en élaborant une stratégie et une tactique de prise du pouvoir qui tiendrait compte de ces données nouvelles. Face à ces deux tendances qui en-

visageaient le renversement de l'ordre établi, les deux courants majoritaires au sein du parti avaient renoncé à une perspective de lutte de classes.

On sait que le premier de ces courants était le courant réformiste fortement ancré dans les organisations syndicales qui au lieu d'étudier les conditions pratiques d'une prise en charge par la collectivité des moyens de production, cherchaient par tous les moyens à tirer le maximum de profit à court terme de l'ordre social existant et de la conjoncture économique favorable. C'était la "Butterbrotpolitik", la politique qui voulait mettre du beurre sur les tartines de l'ouvrier. C'était aussi la tendance qui fit des mouvements de protestation contre la guerre des grèves à but économiques limités et qui en 1918 considéra que l'obtention de la journée de huit heures était une victoire fondamentale de la révolution.

Le deuxième de ces courants était le révisionnisme qui dans la perspective d'un abandon de la stratégie de lutte de classes, préconisait de renoncer à une phraséologie révolutionnaire jugée dépassée et d'accepter pour la classe ouvrière un rôle positif au sein même de la société capitaliste sur la base d'une alliance avec la bourgeoisie libérale. Par là, la social-démocratie renonçait à sa vocation de parti révolutionnaire antibourgeois : elle risquait de devenir un parti populaire qui reprendrait l'idéal du libéralisme de gauche bradé par la bourgeoisie dès le milieu du 19ème siècle.(113)

La première conséquence de ces divisions et de ces infléchissements doctrinaux fut ce que l'historien Arthur Rosenberg caractérise comme l'opposition entre une activité intense dans le domaine social et une passivité totale dans tous les autres domaines de la vie publique, une passivité qui se parait d'un radicalisme formel. "Le responsable social-démocrate moyen n'avait aucun intérêt profond pour les problèmes de politique extérieure, de l'armée, de l'école, de la justice, de l'administration et de l'économie en général. Il ne pensait pas qu'un jour viendrait où lui, le social-démocrate, serait

appelé à décider de toutes ces choses. Ce qui lui tenait à coeur, c'était ce qui était en rapport étroit avec les intérêts professionnels de l'ouvrier d'industrie."(114) Le seul intérêt que présentaient les luttes politiques résidait pour lui dans la conquête de nouvelles circonscriptions électorales car une telle conquête s'inscrivait sans doute dans la perspective globale d'une prise de pouvoir par une majorité au parlement mais elle était avant tout perçue comme une victoire de l'organisation locale du parti. Tout nouveau siège au Reichstag était le plus grand honneur qui pouvait lui revenir, c'est à dire la justification du sérieux de son travail en tant qu'organisateur.

Mais au-delà de cette absence de perspective socialiste globale, la deuxième conséquence de ctte situation au sein de la social-démocratie fut, à l'échelle de l'ouvrier allemand moyen une perception fort confuse de ce que pourrait être l'avenir. Si l'on se reporte à l'enquête déjà citée d'Adolf Lewenstein,(115) on constate que pour ce qui était de l'avenir, les ouvriers interrogés faisaient preuve d'une absence singulière de représentations concrètes associée à une grande confiance. Un ouvrier métallurgiste de 29 ans déclarait ainsi :"je ne suis pas sans espoir car quiconque est aussi pénétré des idées socialistes que moi, croit à une libération comme à un nouvel évangile." Un autre ouvrier déclarait :"Je crois à la révolution sociale par la voie de l'évolution. Je suis optimiste de nature, je n'espère pas, je sais. Je ne sais pas si l'avenir sera meilleur pour moi au sens grossièrement matériel. C'est aussi accessoire. Mais le mouvement ouvrier moderne me rend heureux, moi et tous mes amis, par la lumière croissante qu'apportent les connaissances qu'il nous transmet. Nous comprenons que nous ne sommes plus l'enclume mais le marteau qui forgera l'avenir de nos enfants. Et ce sentiment vaut son pesant d'or."(116)

C'est bien cette perception confuse de l'avenir qui caractérise la conscience politique d'un Carl Brenten dans "Verwandte und Bekannte" de Willi Bredel.(117) Cet individu était sans doute irrité par le comportement et les pra-

tiques des responsables syndicaux réformistes ; il ne comprenait pas non plus le quiétisme de ceux qui voulaient jouir de la situation présente. Il repoussait aussi l'idée quele capitalisme agonisait de lui-même et que par conséquent la révolution, synonyme de destruction, était inutile ppur le jeter à bas, tout en évoquant de temps au autre la possibilité d'une politique plus active de conquête du pouvoir, ce qui lui valait d'être traité"d'utopiste". Mais s'il critiquait les pratiques du syndicat et du parti dans une perspective qui pouvait être qualifiée de gauchiste, il n'avait pas de plan pour l'avenir, il ne voyait pas ce que serait cette conquête du pouvoir. Sa formation politique rudimentaire ne lui permettait pas de répondre à son interrogation éventuelle sur la nature des moyens à mettre en oeuvre, il n'avait lui aucun écrit théorique et se contentait d'une appréciation individuelle et naïve de la situation.

Il était évident qu'une période de crise aiguë avec émergence de situations nouvelles devait plonger militants et direction du parti dans le désarroi par suite de cett insuffisante formation politique ou de cette définition stéréotypée des objectifs à atteindre à court terme. Comment du reste aurait-il pu en être autrement ? Certes, les analyses non conformes à la ligne officielle du parti existaient bien, l'activité des représentants de l'aile gauche du parti le prouve bien, qu'il s'agisse de ceux qui devaient en 1918 constituer le noyau de la Ligue Spartakiste autour de Rosa Luxemburg, Karl Liebknecht et Franz Mehring, qu'il s'agisse de divers éléments qui animèrent les polémiques contre la ligne officielle défendue par Karl Kautsky comme Karl Radek, Julian Marchlewski, Anton Pannekoek, Friedrich Westmeyer et Wilhelm Koenen, ou qu'il s'agisse de représentants de certaines couches du prolétariat industriel comme Heinrich Teuber, Fritz Heckert, Josef Ernst et Richard Müller qui s'opposaient à la stratégie prudente des syndicats. Mais leurs analyses et leurs prises de position n'avaient que peu de chance d'être connues de la masse des militants comme l'illustre bien le grand débat sur l'utilisation de la grève de masse dans

les luttes politiques.(118)

Mais si malgré tout ils tentaient en se plaçant déjà en dehors de la légalité du parti de se faire entendre, notamment en éditant à partir de décembre 1913 la "sozial-demokratische Korrespondenz",(119) les représentants de l'opposition qui s'appuyaient sur les militants de certains grands centres urbains ou industriels ne pouvaient non plus infléchir la ligne politique générale dans les instances de décision, notamment lors des congrès statutaires. L'existence d'un appareil de permanents anpointés ne suffit pas à expliquer à elle seule cet immobilisme des instances de décision. Celles-ci étaient en effet manipulées de telle sorte que toute velléité révolutionnaire fut étouffée. Le prolétariat industriel qui soutenait la ligne plus active de l'aile gauche était sous-représenté dans les congrès et les organes de direction.(120) Les échecs répétés des partisans de l'aile gauche dans les congrès postérieurs à 1905 s'expliquent en grande partie par les mécanismes de désignation des délégués et des permanents qui laminaient la représentation des grands centres ouvriers au profit d'organisations non typiquement prolétariennes.

Ainsi la social-démocratie ne procédait pas autrement que l'Etat wilhelminien à l'égard de ses opposants : s'appuyant sur une bureaucratie conservatrice plus préoccupée de préserver ses avantages acquis et d'accroître ses prérogatives et propres chances de promotion interne que de se livrer à une analyse approfondie de la situation qui aurait risqué de remettre en question un statu quo somme toute bénéfique, elle marginalisait ses opposants et provoquait des réactions négatives à l'égard de toute organisation structurée. Le principe même de l'organisation était rendu responsable de la sclérose et de l'immobilisme. Nombre de jeunes ouvriers confrontés à la situation que nous avons décrite ne se reconnaissaient pas dans ces responsables du parti qui cultivaient l'auto-satisfaction et une idéologie optimiste du progrès continu, inéluctable et pacifique. Ils faisaient

même le serment entre eux, comme Walter Brenten et ses amis (12
dans le roman de Willi Bredel, de ne jamais leur ressembler. Et en tout cas, pour commencer, ils créaient leurs propres organisations qui se voulaient indépendantes de la tutelle des instances dirigeantes du parti. Ils ne reconnaissaient pas non plus leurs aspirations dans ce que décidaient les congrès du parti ni dans les articles de sa presse, à plus forte raison lorsque la guerre entra dans sa troisième ou quatrième année.

Mais ainsi marginalisée, cette opposition qui gagnait du terrain dans la jeunesse ouvrière ne parvenait que difficilement à articuler les motifs de sa révolte (transformée trop souvent par l'appareil du parti en une opposition entre générations ou classes d'âge) et à proposer des modalités d'action cohérentes. Certes, elle réussit à créer peu à peu des embryons d'organisations autonomes à l'échelle locale au cours des dernières années de guerre, mais elle ne réussit pas à définir une ligne révolutionnaire conséquente ni à la diffuser.

Ainsi livrés à eux-mêmes, au fur et à mesure que s'aggravaient les conditions de lutte et la situation générale de l'Allemagne, ces jeunes membres ralliés à l'opposition interne du parti purent être tentés par des solutions radicales peu en rapport avec la stratégie et la tactique du mouvement révolutionnaire. En cela ils purent être influencés par un courant anarchiste dont les thèses connurent une diffusion non négligeable dans les milieux révolutionnaires, ce courant anarchiste diffus constituant le deuxième héritage idéologique ayant préparé le terrain à l'activisme.(122)

b) l'influence d'une tradition anarchiste européenne.

Dans ce processus de désenchantement croissant puis de révolte ou de désarroi, certains thèmes de la pensée anarchiste classique du 19ème siècle puis de l'anarcho-syndicalisme français du début du 20ème purent retrouver une nouvelle actualité et une audience auprès de ceux qui en venaient

à douter de tout, même de la valeur de la théorie révolutionnaire marxiste. Il est significatif que l'ouvrier contestataire des chantiers navals de Hambourg ait pu être qualifié par ses camarades de travail "l'anarchiste" comme le rapporte Willi Bredel dans "Verwandte und Bekannte".(123)

En vérité, on ne peut pas parler jusqu'en novembre 1918 d'un mouvement anarchiste important en Allemagne qui ait pu apparaitre comme le concurrent direct du SPD en milieu ouvrier ni même d'une influence directe et massive des théories de l'anarchisme classique sur les opposants à la ligne politique majoritaire dans le parti. Sans doute la période de semi-clandestinité de la social-démocratie allemande à partir de 1878 avait favorisé les contacts entre dirigeants socialistes en exil et les milieux anarchistes installés en Suisse. Le contenu des publications distribuées illégalement dans le Reich à cette époque s'en ressentit quelque peu. Sans doute aussi l'exclusion du groupe des "Jeunes" du SPD en 1891 qui dénonçaient la surestimation du travail parlementaire et le centralisme des structures du parti avait contribué à faire connaitre quelques thèmes de la pensée anarchiste. Sans doute enfin, deux personnalités ne furent pas sans influencer la jeunesse intellectuelle et la bohême artistique de quelques grandes villes qui croyaient reconnaitre leurs aspirations dans ce courant, Erich Mühsam et Gustav Landauer - qui du reste devaient jouer un rôle non négligeable dans la république des conseils de Munich. Mais l'anarchisme classique ne parvint pas à susciter d'autres organisations que des groupuscules d'intellectuels qui ressemblaient plus à des sectes qu'à des groupements politiques ni à publier autre chose que des revues à faible tirage et à existence précaire.(124)

Quant à l'anarcho-syndicalisme qui avait joué un rôle important dans l'unification du mouvement ouvrier français, il ne parvint pas non plus à concurrencer directement en tant qu'organisation les "syndicats libres". Ses partisans étaient hostiles à la constitution de syndicats fortement centralisés à l'échelle nationale telle qu'elle s'amorçait dès 1890 avec lacréation de la "commission générale" des "syndi-

dicats libres" sous la direction de Carl Legien. Ils étaient également hostiles au principe de la remise du pouvoir de décision dans les syndicats à ces structures de décision centralisées. Ils privilégiaient comme forme d'organisation la constitution de groupes locaux de militants dans une branche industrielle donnée dans la perspective de la prise en mains des entreprises par les salariés qui y travaillaient, d'où le nom de "Lokalisten" qu'ils reçurent. Ces divergences de fond amenèrent les partisans allemands de l'anarcho-syndicalisme à quitter les "syndicats libres" en 1897 pour créer en 1901 la "Freie Vereinigung deutscher Gewerkschaften", l'union libre des syndicats allemands. Mais avec une dizaine de milliers d'adhérents, celle-ci ne pouvait concurrencer véritablement les "syndicats libres" avec leurs 2 millions et demi de membres en 1914.

Néanmoins, certains thèmes de la pensée anarchiste purent retenir l'attention de ceux que la situation désorientait et influencer après la révolution de novembre certains comportements activistes. En effet, à l'arrière-plan de ceux-ci, on retrouve les grands thèmes de cette pensée qui contestait depuis des décennies l'ordre établi, et ils étaient sous-jacents dans le discours de ceux qui, avant novembre 1918, dénonçaient la trahison des dirigeants sociaux-démocrates et syndicalistes. Qu'il s'agisse de la critique de toute forme d'autorité et d'Etat, du refus du parlementarisme sous toutes ses formes et de la préférence accordée au recours à l'action directe, de la méfiance à l'égard des organisations structurées et des militants appointés qui étaient à leur tête, ou de l'illusion d'une prise en charge directe de l'entreprise par ses salariés, ces prises de position furent les éléments constitutifs d'une révolte mal articulée et parfois contradictoire au moment de la révolution de novembre et elles se retrouvèrent dans certaines composantes de l'activisme révolutionnaire tel que nous l'avons décrit dans notre première partie.

On sait que la théorie bakhouninienne de la révolution reposait sur le refus catégorique de toute forme d'auto-

rité. Contre le communisme qui selon lui "aboutit à la centralisation de la propriété dans les mains de l'Etat", Bakhounine préconisait "la destruction radicale du principe d'autorité et de la tutelle de l'Etat" qui "jusqu'au jour d'aujourd'hui a asservi les hommes, les a opprimés, exploités et corrompus." Au lieu donc de transférer à l'Etat la propriété des moyens de production et des richesses naturelles, il réclamait une libre organisation de la société et de la propriété collective et sociale de bas en haut, au moyen de la libre association et non de haut en bas, par l'intermédiaire d'une autorité, quelle qu'elle soit.(125) Pour Bakhounine, c'était en effet l'Etat en tant que tel qui était le principe déterminant de la société bourgeoise, c'était donc lui qui devait être détruit en premier car de lui dépendait tout le système et non les structures économiques du capitalisme. Le maintien en place de l'Etat et des formes d'autorité qu'il secrétait reviendrait à rendre toute révolution impossible. Cette attaque fondamentale contre l'Etat trouvait sa confirmation aussi bien au niveau de l'expérience que pouvait avoir la social-démocratie allemande des pratiques autoritaires et répressives de l'état bismarckien puis wielhelminien qu'au niveau de l'expérience que pouvaient avoir certains militants de pratiques identiques à l'intérieur même de cet Etat dans l'Etat que constituait la social-démocratie.

L'opposition simpliste entre "ceux d'en haut" et "nous en bas de l'échelle", entre "die da oben" et"wir unten" qui était une des composantes constantes du discours ouvrier jusqu'à la guerre de 1914 (126) avait peu à peu été transposée à l'intérieur de la contre-société édifiée par la social-démocratie. Le terme de "Bonzen" et même de "Oberbonzen" était significatif de cette transposition.(127) De même que l'Etat secrétait par nature la réaction, le conservatisme et l'oppression, de même cette nouvelle incarnation du principe d'autorité qu'était l'appareil du parti secrétait son propre conservatisme et ses propres formes de répression. De même que l'Etat devait être détruit et remplacé par une libre association d'individus, de même les organisations structurée

du mouvement ouvrier responsables des mêmes méfaits que l'Etat devaient être remplacées par des comités d'action ou conseils constitués à la base et représentant effectivement les aspirations de la masse.

S'attaquer à l'Etat c'était par conséquent refuser toute participation au système parlementaire et aux élections. Refuser le système représentatif tel qu'il était pratiqué par l'Etat wilhelminien avec les distorsions maintes fois dénoncées entre pays légal et pays réel et tel qu'il fut adopté ensuite par le régime de Weimar soumis à la bourgeoisie, aboutissait naturellement au mot d'ordre de boycott des élections et du Parlement qualifié de boutique à bavardages, de "Schwatzbude". Mais dans le même temps, on contestait le système représentatif sur lequel reposait le fonctionnement du parti social-démocrate avec la sous-représentation manifeste des éléments prolétariens et le filtrage systématique des idées car il était calqué sur le système parlementaire de l'Etat. On comprend donc la convergence qui put exister quelques années plus tard entre le boycott des consultations électorales et le refus de participer aux jeux parlementaires d'une aprt et la volonté de donner au mouvement ouvrier non seulement des structures nouvelles mais des modes de fonctionnement spécifiques d'autre part. On comprend aussi que la conclusion nécessaire puisse en être la tentation de recourir à l'action directe aussi bien contre les structures de l'Etat que contre les instances de la social-démocratie.

Mais structures de l'Etat ou instances du parti, les organes du pouvoir étaient représentés par des hommes. Or ceux-ci étaient corrompus par leur appartenance au "système". La réflexion menée par l'anarchisme sur l'influence de cette appartenance au système, - qu'il s'agisse de l'Etat ou du mouvement ouvrier organisé - conduisait donc tout droit au refus d'utiliser ces hommes dans un processus révolutionnaire, voire à leur élimination physique.

Le facteur décisif était alors, pour permettre le déclenchement d'un processus révolutionnaire, l'apparition d'hommes nouveaux au premier plan de l'action. C'est pourquoi

le mouvement révolutionnaire ne pouvait être porté que par des déclassés et des marginaux, c'est à dire par des individus à la volonté non pervertie qui ne défendaient pas les intérêts spécifiques d'une classe menacée ou opprimée mais qui, exclus de la société, s'insurgeaient contre elle en bloc. Leur force résidait précisément dans le fait qu'ils n'étaient plus enracinés dans le tissu social, qu'ils n'avaient plus rien à perdre C'étaient ces individus qui constitueraient le réservoir d'une contestation radicale et qui seraient prêts sans aucun scrupule à détruire l'ordre existant sous quelque forme qu'il se manifeste. Bakhounine déjà s'était détourné du prolétariat comme moteur de la révolution : il lui préférait dans ce rôle des groupes de marginaux et de déclassés.(128)

Ceux qui reprirent par la suite en Allemagne les théories de l'anarchisme classique, adoptèrent cette position, notamment Gustav Landauer dans son "Aufruf zum Sozialismus". Selon lui, les artisans d'une révolution socialiste ne seraient pas les travailleurs intégrés dans le processus de production capitaliste, donc manipulés et pervertis par lui, mais quelques intellectuels déclassés et des individus rejetés par la bourgeoisie qui deviennent "chevaliers d'industrie, vagabonds, souteneurs, clochards ou délinquants par habitude". Tous ces marginaux qui se sentent attirés vers les couches les plus basses de la société et en qui "l'esprit" agit encore car il n'a pas été tué par l'intégration au "système" seront appelés à conduire le peuple au socialisme.(129)

Cette méfiance fondamentale à l'égard de tous les individus "corrompus par le système" (130) ne pouvait que trouver un accueil favorable auprès de ceux qui observaient d'un oeil critique l'évolution de l'Etat et de la société wilhelminienne : la bourgeoisie avait été corrumpue par le succès économique et s'était ralliée en masse au camp conservateur. La classe ouvrière à son tour se laissait progressivement détourner de ses objectifs révolutionnaires par les avantages qu'elle retirait de l'expansion continue de l'économie. Quant aux responsables du mouvement ouvrier, ils s'étaient laissés corrompre par leur promotion sociale au sein de ses organisations et

tenaient par dessus tout au statu quo.

Cette idéalisati on du rôle possible des marginaux et des déclassés commemoteurs de la révolution fut réactivée par les événements de novembre 1918 alors que tant de soldats et d'ouvriers n'aspiraient plus qu'au repos et que syndicats et SPD mettaient tout en oeuvre pour organiser le retour au calme et consolider quelques acquis sociaux fragmentaires. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu à propos de l'exemple précis de la bande constituée par l'aventurier Karl Wunderlich dont Erich Knauf nous narre les exploits dans son "Ca ira", l'activisme révolutionnaire n'hésita pas à faire appel à ces déclassés et marginaux ; c'est pourquoi enfin dans tous les mouvements qui suivirent, les noyaux actifs se constituèrent en dehors des structures des partis traditionnels sous la direction d'individus qui comme Max Hölz représentaient excellemment ce type d'aventuriers non intégrés à ces structures et au "système" et qui étaient salués comme l'ultime recours par des masses plongées dans le désarroi.(131)

Mais en même temps qu'on nourrissait cette méfiance à l'égard du prolétariat industriel, on définissait aussi la révolution comme une prise en charge directe de l'entreprise par les travailleurs qui y étaient employés. Tandis que les structures de l'Etat et les différents supports du principe d'autorité devaient être détruits, la nature de la propriété devait aussi être changée ainsi que le système de répartition des produits du travail dans ce nouveau cadre de propriété collective des moyens de production. La justification de ce changement était l'idée que chaque homme avait droit à la vie, à une existence décente et au bonheur. Partant du principe avancé par Kropotkine (132) que les biens produits devaient être répartis sur la base de la solidarité entre êtres humains suivant la maxime "à chacun selon ses besoins" certains éléments du mouvement ouvrier purent proposer la prise en charge des entreprises par les ouvriers eux-mêmes parce qu'ils étaient les plus qualifiés pour apprécier ces besoins. Le syndicat à l'échelon local ne serait plus seulement une organisation de combat mais l'organe de l'auto-gestion ouvrière

future selon les partisans de cette réorganisation de la propriété des moyens de production. Cette auto-gestion au niveau de l'entreprise et de petites unités de territoires préconisée par les "Lokalisten" permettrait de satisfaire effectivement les besoins de chacun.

Quant on se souvient du malaise croissant que pouvait susciter dans la jeunesse de l'immédiat avant-guerre l'évolution du mode de production capitaliste avec les formes de plus en plus aliénantes que prenait le travail industriel et avec les rivalités existant entre les différentes catégories de salariés,(133) quand on connait aussi le désenchantement grandisssant qui s'emparait de ces mêmes couches d'individus devant la déshumanisation des rapports humains dans une société dont le fonctionnement était axé sur le profit individuel et le succès en affaires et qui voyait les inégalités s'accroître entre groupes sociaux, quand on connait enfin la stratégie syndicale qui s'inscrivait dans ce cadre pour réclamer pour la classe ouvrière de nouveaux avantages à court terme, on comprend qu'un tel idéal de solidarité et d'autogestion ait pu tenter certains jeunes. Mais on comprend aussi qu'à l'occasion de périodes de crise caractérisée, ceux qui avaient pu être tentés par ces aspirations confuses aient cru devoir procéder, tel Max Hölz, à une redistribution des richesses par la violence ou que, dans le cas où ils ne s'en tenaient pas à cette solution sommaire du problème des inégalités sociales, ils aient envisagé dans les zones qu'ils contrôlaient momentanément, la remise en route des installations industrielles sur des bases nouvelles, celle de la gestion directe par la classe ouvrière.

Analysant le processus de radicalisation du mouvement ouvrier, Kurt Geyer qui fut un de ces personnages hésitant entre plusieurs attitudes et plusieurs lignes politiques,(134) notait en 1923 dans un bilan qu'il dressait des cinq années qui venaient de s'écouler en Allemagne (135) que les milieux représentant cette radicalisation et cette orientation vers des comportements activistes "ne visaient pas à

éduquer la volonté socialiste des masses en éveillant leurs capacités de discernement et leur intellect mais à les entrainer dans l'action en se fondant sur la valeur exemplaire que prenait la lutte ouverte.

Cette lutte ouverte signifiait donc qu'il fallait refuser avant tout toute forme de travail"concret" et de collaboration au sein des institutions existantes avec les représentants du"système" quels qu'ils soient. Ce refus devait s'appuyer sur la thèse que l'ennemi s'était approprié les institutions à son seul profit ou qu'il les avait détournées de leur but, ainsi que sur la thèse que toute forme de collaboration entrainait inévitablement la corruption de ceux qui y participaient, même s'ils étaient animés des intentions les plus louables dans l'absolu. Si dans des cas extrêmes on acceptait dans un premier temps de collaborer, c'était uniquement afin de montrer la duplicité des classes dirigeantes et l'inutilité d'une telle collaboration. Car une évolution obtenue par le biais de la participation au "système" ne s'attaquait pas aux problèmes de fond qui étaient la redistribution du pouvoir économique et politique. Les seuls intérêts que pouvait présenter cette participation se situaient dans deux domaines: on pouvait disposer d'une tribune pour le dénoncer et trouver les moyens de procédure qui pouvaient ouvrir la voie à des provocations et au sabotage de la vie politique.(136) Si l'activiste acceptait d'entrer dans le "système", c'était uniquement pourle saboter et mieux démasquer l'ennemi et non pour lui arracher des concessions partielles, même au prix d'un isolement momentanément accru par l'incompréhension d'une telle tactique dans les masses.

Quant aux formes d'organisation du mouvement ouvrier traditionnel, elles étaient au moins aussi suspectes car d'une part elles étaient contrôlées par une nouvelle catégorie de bourgeois, ces"bonzes"appointés des appareils, et d'autre part elles avaient adopté les mêmes principes de fonctionnement que la démocratie bourgeoise formelle. Il n' y avait rien à attendre d'elles car par leur nature même, elles para-

lysaient toute action spontanée susceptible de répondre à une conjoncture nouvelle.

Toutefois, lorsque l'action devint inévitable, sou l'effet d'une conjoncture perçue comme sans autre issue que la révolte et la violence ou sous la pression d'une provocation caractérisée montée par les tenants de l'ordre établi, elle fut chaque fois vouée à l'échec si bien que l'activisme révolutionnaire ne fut plus le fait après 1923 que de groupuscules isolés ou d'intellectuels marginaux, sans aucune portée politique réelle. L'histoire de la République de Weimar est jalonnée par ces échecs répétés. Sans doute peuvent-ils s'expliquer par des facteurs conjoncturels : l'aile révolutionnaire du mouvement ouvrier allemand n'avait pas élaboré à temp un projet cohérent, elle n'était pas parvenue à s'organiser de façon homogène et efficace à l'échelle du Reich, au moins autant à cause de la répression brutale qui s'abattit sur elle qu'en raison des luttes entre tendances rivales ou contradictoires, elle avait sous-estimé de façon flagrante la capacité de résistance des couches dirigeantes menacées.

Mais l'analyse des héritages du passé récent du mouvement ouvrier allemand nous a aussi montré queles tentations du recours à des comportements activistes peuvent être considérées comme indissociables de son histoire même. La constitution du mouvement ouvrier en contre-société face à la société officielle qui le discriminait et l'excluait, la stratégie et les modes d'organisation de la social-démocratie et du syndicalisme évoluant dans son sillage, leurs modèles politiques et même la personnalité de ceux qui étaient à leur tête conditionnèrent une révolte globale, essentiellement parmi les jeunes qui les assimilèrent à l'ordre bourgeois au point qu'il mobilisèrent une partie non négligeable de leurs énergies à les combattre.

Or, outre le fait que cette lutte sur deux fronts n'était pas faite pour accroitre l'efficacité du combat qui aurait dû se concentrer sur l'adversaire principal, le capitalisme, et que le risque fut fréquent de se tromper d'adver-

saire, il faut bien reconnaitre que la dénonciation de l'embourgeoisement du mouvement ouvrier organisé s'appuyait autant sur des critères subjectifs ou des stéréotypes empruntés en partie au discours antibourgeois traditionnel que sur une analyse approfondie des rapports sociaux qui aurait permis la définition d'une stratégie nouvelle et cohérente pour le mouvement ouvrier révolutionnaire.

Ce confusionnisme dans la dénonciation de l'embourgeoisement et de la corruption des "appareils" du mouvement ouvrier devait du reste émerger à nouveau quelques années plus tard lorsque sévit la grande crise et que le désarroi s'empara de millions d'individus atteints dans leurs conditions d'existence et déçus par un régime dont les échecs furent en bloc attribués à l'incapacité des partis ouvriers à proposer une alternative.

D/ Conclusion au terme de notre analyse des héritages sociologiques et idéologiques des générations confrontées aux expériences de la guerre et de l'immédiat après-guerre.

Les milieux conservateurs et contre-révolutionnaires avaient donc récupéré les grands thèmes de la mythologie antibourgeoise du 19ème siècle pour leur donner, à la faveur de l'analyse qu'ils faisaient de l'évolution du Reich wilhelminien un nouveau contenu de caractère politique susceptible de redonner foi et idéal à tous ceux qui, dans la jeunesse,ne comprenaient ni n'approuvaient cette situation. Ils purent ainsi mobiliser à leurs côtés une fraction non négligeable de la jeunesse qui ressentait un malaise profond à la suite des expériences qu'elle faisait dans un monde agité par la guerre et profondément divisé par des questions d'intérêts. Mais croyant oeuvrer à l'édification d'un ordre nouveau, elle ne fit que contribuer à renforcer l'ordre ancien.

Parallèlement, certains éléments du mouvement ouvrier qui n'acceptaient pas la stratégie de son courant majoriatire ni celle de la direction des syndicats, eurent tendance à voir l'influence de la bourgeoisie s'étendre à tous les

domaines de la vie sociale et politique et y exercer son action corruptrice. S'appuyant sur l'analyse qu'ils faisaient de l'évolution du monde ouvrier et de son fonctionnement, ils dénoncèrent en effet non seulement le rôle néfaste de la bourgeoisie dans la vie économique qu'elle avait organisée suivant le modèle capitaliste et dans la vie politique qu'elle avait asservie à ses intérêts en faisant de l'Etat un instrument à son service, mais aussi l'insidieuse corruption des mentalités et des comportements politiques qu'ils constataient dans le monde ouvrier, sous l'influence des modèles qu'elle avait suscités. Même les partis et organisationsqui devaient en principe la combattre, semblaient de plus en plus infectés par cette corruption que l'évolution de la société allemande avait largement favorisée au cours des trois décennies précédant la Grande Guerre ainsi que l'infléchissement de la doctrine socialiste vers le réformisme et le révisionnisme.

Compte tenu de cette situation, ces révoltés mirent finalement plus d'acharnement à combattre la corruption du mouvement ouvrier par les idées et valeurs bourgeoises que le système d'ensemble de la bourgeoisie. Et quand ils s'attaquaient à ce dernier, ce fut en dehors des formes d'action du mouvement ouvrier organisé, essentiellement par le recours à l'action directe qui seul leur semblait la forme de lutte adéquate, l'unique moyen pour sortir le mouvement ouvrier de son impuissance et de sa passivité.

En fait ces pulsions d'activisme se soldèrent par autant d'échecs pour ceux qui avaient cru voir dans ce type de comportement l'arme absolue. Et ces échecs furent perçus non comme résultant d'une inadéquation d'une stratégie et d'une tactique à un ordre don donnée ou d'une mystification soigneusement organisée, mais comme confirmant la thèse d'une incapacité globale et définitive du mouvement ouvrier allemand à faire face à une situation de crise aiguë ou comme accréditant l'idée que le système démocratique avec ses partis traditionnels était incapable de maitriser une telle situation. Le retour à une situation économique plus favorable à partir de 192[illegible] fit sans doute perdre de la virulence aux activismes. Mais le

terrain était préparé pour le succès de la propagande nationale-socialiste.

Le doute qui était né quant à l'aptitude des partis ouvriers à faire front à la crise de 1929 ne fut pas un des moindres facteurs qui favorisèrent l'adhésion à un mouvement qui sut se présenter comme une tentative entièrement nouvelle de donner une solution à la crise et plus généralement de restructurer politiquement l'Allemagne. La propagande du NSDAP exploita en effet les multiples thèmes d'un discours antibourgeois confus et dirigea ses attaques à la fois contre la ploutocratie, la bonzocratie, la corruption par le "système". En même temps, elle faisait des chefs nazis des hommes nouveaux issus du peuple et au passé pur de toute compromission. A la limite ce confusionnisme préparait le terrain à l'entreprise raciste qui présenta rapidement l'ennemi bourgeois sous les traits du juif et les méfaits du capitalisme moderne comme le résultat des machinations de la juiverie internationale.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

On disait [illegible] après 33 : die Systemzeit

Notes relatives au Chapitre 3.

(1) cf. Erich Maria Remarque - "Im Westen nichts Neues", p.95 "Les jours, les semaines, les années passées ici resurgiront, et tous les camarades morts se relèveront pour marcher ensemble." Mais par deux fois, il posait la question "contre qui ?"

(2) cf. Erich Maria Remarque - ibidem, p. 168. Que restait-il à cette génération qui n'avait appris de la vie que la mort ? Placée devant l'angoissante question "que deviendrons-nous ?" elle serait tentée de demander des comptes à la génération de ceux qui l'avaient formée et jetée dans la guerre.

(3) Hans Marchwitza - "Sturm auf Essen" , p. 172.

(4) cf. Erich Maria Remarque - "Im Westen nichts Neues", p.110 111.

(5) cf. Richard Scheringer - "das grosse Los", p. 71-72.

(6) cf. Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 173.

(7) Dans le premier programme du NSDAP du 24 février 1920, le point 12 qualifiait de crime contre le peuple tout enrichissement personnel au moyen de la guerre et il exigeait la confiscation totale de tous les bénéfices de guerre.

(8) Arnold Zweig - "Der Streit um den Sergeanten Grischa", Berlin 1963, Aufbau Verlag, p. 205-206.

(9) cf. Arnold Zweig - ibidem, p. 209-210.

(10) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 32.

(11) cf. Ernst von Salomon - ibidem, p. 49. On retrouve du reste la même hargne chez Herbert Volck dans son récit "Rebellen um Ehre" lorsqu'il dénonce l'incapacité des bourgeois à se défendre eux-mêmes et leurs tentatives d'acheter, au besoin avec des dollars, le soutien de ces jeunes activistes dont ils appréciaient dans d'autres circonstances les activités en termes fort ambigus. (cf. p.264)

(12) cf. Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 244.

(13) On sait néanmoins, malgré les outrances de langage d'Ernst von Salomon de quelle indulgence la justice de la république de Weimar sut faire preuve à l'égard de ce type de contestataires, même lorsqu'ils méprisaient de façon grossière les vies humaines.

(14) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 256.

(15) On se souviendra ici dans quelles circonstances Richard Scheringer découvrit quelques années plus tard qu'il combattait sous le mauvais drapeau. Condamné à 18 mois de prison en octobre 1930 pour activités pro-nazies dans le 5ème régiment d'artillerie stationné à Ulm où il servait comme lieutenant, il rencontra en prison des militants communistes au contact desquels il comprit que le but qu'il s'était fixé dans son combat ne pourrait jamais être atteint en suivant le NSDAP.

(16) Ernst von Salomon - "die Geächteten", p. 225.

(17) On peut rappeler ici les déclarations faites par Guillaume II dans un discours sur la question sociale prononcé le 9 janvier 1900 à l'école technique supérieure de Charlottenburg."J'ai voulu mettre au premier plan les écoles techniques supérieures car elles ont de grandes tâches à accomplir non seulement des tâches techniques mais encore de grandes tâches sociales...Elles peuvent de multiples façons exercer une grande influence sur la situation sociale." Après avoir déclaré que la social-démocratie n'était qu'un phénomène éphémère, il ajoutait que les écoles techniques devaient former des cadres conscients des "devoirs sociaux envers les ouvriers". De ces écoles, il attendait la solution définitive du problème social, c'est à dire l'acceptation par tous de l'ordre économique existant et l'intégration en son sein. (cf. "Reden des Kaisers Wilhelm II.", Rogner-Bernhard , p. 80) Quant au contenu de l'enseignement, il était au moins aussi important que l'éducation d'un état d'esprit de soumission à l'ordre existant : cf. les discours dans lesquels il définit sa conception de l'enseignement de l'histoire de l'Allemagne ou de l'Antiquité classique.

(18) cf. Georg Kerchensteiner - "Staatsbürgerliche Erziehung", Erfurt, 1909, p. 37-38.

(19) Ce que contiennent ses livres et ses cahiers, ce n'est plus que des mots, rien que des mots et ils ne le touchent plus, constate-t-il lors de sa première permission. (Im Westen nichts Neues", p. 114) Mais les responsabilités de tous les Kantorek, ces professeurs de lycée représentatifs de la bourgeoisie impérialiste, est aussi soulignée dans d'autres passages du roman, notamment p. 12-14.

(20) Erich Maria Remarque - "der Weg zurück", p. 272-273.

(21) Erich Maria Remarque - ibidem, p. 276.

(22) On se souviendra ici des déclarations de Friedrich Ebert à ce sujet ainsi que de son attitude dans les premiers jours de la révolution de novembre 1918.

(23) Ernst Toller - "eine Jugend in Deutschland", p. 81.

(24) Ernst Niekisch - "Gewagtes Leben", p. 46.

(25) cf. la courte notice biographique jointe dans la bibliographie pour les auteurs de nos ouvrages de référence.

(26) E. Fraenkel- article "Bürgertum", in "Fischer Lexikon, Staat und Politik", (11. Ausgabe, Frankfurt/Main, 1969, p.65.

(27) La composition du corps des officiers prussiens était particulièrement significative : si en 1913, 30 % de tous les officiers seulement étaient d'origine noble, ces 30 % occupaient en revanche en grande partie les postes de responsabilité et se partageaient l'encadrement de certains types d'unités. Dans la cavalerie, arme noble par excellence, le pourcentage d'officiers d'origine aristocratique atteignait 80 % ; dans l'infanterie, il tournait autour de 48 % et dans l'artillerie de campagne autour de 41 %. Ce n'est que dans les unités du génie, arme typiquement bourgeoise, que ce pourcentage tom-

bait à 6 %. Parmi les régiments prussiens, 16 avaient exclusivement des officiers d'origine noble tandis que dans toutes les unités de la garde il n'y avait que 59 officiers d'origine bourgeoise. Quant aux 625 officiers faisant partie de l'Etat Major, ils étaient pour les trois-quart d'origine noble. (cf. Hans-Ulrich Wehler - "das deutsche Kaiserreich, 1871-1918"

La même constatation s'imose si l'on considéère l'origine sociale des responsables de la haute administration prussienne. D'après une statistique officielle établie à la fin de l'année 1910, sur les 12 "Oberpräsidenten", (équivalent de nos préfets de région,) 11 étaient d'origine noble, sur les 36 "Regierungspräsidenten" (équivalents de nos préfets) 13 seulement étaient d'origine bourgeoise. Sur les 22 "Polizeipräsidenten" (équivalents de nos préfets de police) 7 seulement étaient d'origine bourgeoise. Les proportions étaient inversées seulement dans la magistrature et la bureaucratie des ministères. (cf. compte-rendu des séances du Landtag de Prusse, cité par Gerhard Ritter - "das deutsche Kaiserreich, 1871-1914", p. 70)

(28) On sait à quelles réticences, voire à quels blocages se heurta pendant des décennies l'étude du jacobinisme allemand par les historiens allemands.

(29) Ce fut l'épreuve que dut supporter dans le roman de Heinrich Mann "der Untertan" le vieux bourgeois libéral Buck. Ce qui lui avait valu à l'époque tant de prestige, sa condamnation à mort pour sa participation aux journées révolutionnaires de 1849, n'était plus à présent qu'une marque indélébile d'opprobre : il avait osé contester l'ordre établi et restait à jamais suspect de trahison.

(30) cf. Max Weber - "der Nationalstaat und die Volkswirtschaf in "Gesammelte politische Schriften", Tübingen, 1958, p.18 sq.

(31) On peut ici rappeler le dilettantisme politique et l'aventure malheureuse de Treibel lors de sa candidature à une élection dans le roman de Theodor Fontane "Frau Jenny Treibel".

(32) cf. L'attitude de Diederich Hessling face au Regierungspräsident von Wulckow dans le roman de Heinrich Mann "der Untertan".

(33) Si l'on étudie trois variables, on constate qne régressio constante de l'agriculture par rapport à l'industrie : dès 169 l'agriculture était surclassée pour ce qui était de la part qui lui revenait dans le produit intérieur : elle tombait de 37,9 milliards de RM en 1873 à 32,2 milliards tandis que celle de l'indsutrie passait de 31,7 à 36,8 milliards, - et l'industrie sortait à peine de la crise qui durait depuis 1873-1874.
Dans le domaine des investissements, on note que ceux-ci s'élevaient à 9 milliards en 1914 pour l'agriculture, en régression de 1 milliard par rapport à 1970 tandis que l'effort d'investissement dans l'industrie pour la même période passait de 14 milliards à 54,5.
Pour ce qui est enfin du nombre de personnes employées dans les deux secteurs, on constate la même distorsion croissante : si le nombre des actifs dans l'agriculture passait de 8,5 mil-

lions en 1871 à 10,5 millions en 1914, celui des actifs dans l'industrie, les transports et le secteur tertiaire passait de 5,3 millions à 13 pourla même période - augmentation de la population globale de 30 % environ.

(34) On peut rappeler ici que la politique libérale d'une fraction de la bourgeoisie avait été dononcée comme un premier pas vers le socialisme. Les 'patrons sociaux' était considérés comme les fourriers du socialisme.

(35) Il est caractéristique de constater que si, dans les postes de responsabilité dépendant directement du pouvoir exécutif ou de la diplomatie, l'aristocratie avait une position dominant, en revanche dans l'administration proprement dite et dans l'appareil judiciaire, les personnels d'origine bourgeoise constituaient une importante majorité. Toujours d'après les statistiques déjà mentionnées (cf. note 27) en Prusse. à la fin de 1910, les responsables de l'administration à l'échelonlocal et régional se répartissaient de la façon suivante : Oberregierungsräte : 109 d'origine bourgeoise sur 141 ; Regierungsräte 473 d'origin e bourgeoise sur 612 ; Regierungsassessoren : 311 sur 506, directeurs de tribunaux administratifs : 34 sur 36. Suels les "Landräte dont la nomination dépendait encore pour une bonne part de jeux d'influences de la part de l'aristocratie foncière en zone rurale, échappaient à cette tendance générale : 213 d'origine bourgeoise seulement sur 481. Si l'on se reporte aux cadres des ministères, on contate que sur 28 Ministerialdirektoren, il y en avai 22 d'origine bourgeoise et sur 244 conseillers auprès des ministères, 214 étaient égelement d'origine bourgeoise. Quant aux conseillers près les tribunaux administratifs, 41 sur 45 étaient d'origine bourgeoise. (cf. Gerhard Ritter- "das deutsche Kaiserreich, 1871-1914", p. 70.

(36) Le terme de bureaucratisation n'a pas ici un sens péjoratif. Il désigne simplement ce développement continu du secteur tertiaire dans l'économie et les services administratifs de l'Etat au détriment des activités de production proprement dites incombant au secteur secondaire et dont la révolution industrielle avait accéléré la croissance.

(37) C'est ainsi par exemple que des écrivains comme Ernst Glaser ou Johanner R. Becher étaient fils de magistrats de rang On se souviendra du reste aussi de la vigueur des attaques portées par Guillaume II dans ses discours contre les journalistes, allant notamment jusqu'à rendre l'un d'eux responsable par ses critiques de"l'Empire Krupp",de la mort d'Alfred Krupp (cf. le discours du 26 novembre 1902 prononcé lors des obsèque de celui-ci) ou contre les écrivains accusés de ne présenter que les aspects conflictuels de la réalité sociale.

(38) cf. le thème courant dans les pièces de théâtre publiées et jouées par les associations culturelles socialistes avant la Grande Guerre, notamment celle d'A.Kapelle- "Dr. Max Hirschkuh oder das Amt des Heuchlers", 1872, (in "Frühes deutsches Arbeitertheater,"eine Dokumentation von Friedrich Knilli und Ursula Münchow, München 1970) Les pièces didactiques de la même veine mettaient en garde les ouvriers contre les agissements hypocrites de ces bureaucrates au service du capital.

(39) cf. Novalis - "Heinrich von Ofterdingen". Le vieux mineur explique ainsi sa théorie :"La Nature ne veut pas être en la possession exclusive d'un seul. Devenue propriété, elle se transforme en un poison pernicieux qui chasse la quiétude et allume l'envie malsaine d'attirer toutes choses dans le cercle de la possession, avec son cortège de soucis sans fin et de passions effrénées. C'est ainsi que la Nature creuse secrètement le sol sous les pieds du propriétaire et elle l'ensevelit bientôt dans l'abîme qui s'ouvre afin de pouvoir passer de main en main et satisfaire de proche en proche son penchant à appartenir à tous les hommes." (ed. Aubier, p. 184)
Dans les fragments "Blütenstaub" il alla si loin dans cette direction qu'il niait le principe même de la propriété individuelle et qu'il écrivait que la Nature est l'ennemie de possession éternelles et que la terre appartient à toutes les générations et à tous les hommes. (cf. edition Kluckhohn, Leipzig 1930, II, p.16) Par ailleurs, il affirmait que le rôle de l'Etat, seul propriétaire de la nature, devrait être de déléguer ses pouvoirs sur elle aux citoyens. La propriété individuelle n'était selon lui que le signe de notre époque d'égoïsme et de barbarie. (ibidem, II, p. 275 et III, p. 91 et 294.)

(40) cf. que qu'écrivait Ludwig Gumplowicz :"ce qui effectivement et durablement détermine le cours de l'histoire du monde ce sont des théories bien différentes, des principes bien différents qui conviennent mieux à la nature élémentaire des masses. Ce ne sontpas les théories de Bouddha ni les paroles du Christ, ni les 'principes de la Révolution Française' qui résonnent dans le vacarme des combats livrés par les peuples. Ce que l'on entend bien haut ici c'est : ici blanc, ici noir, ici aryen, ici sémite, ici mongol ; ici européen, ici asiatique ; ici chrétien, ici musulman, ici germain, ici romain, ici slave et ainsi de suite en mille variations. Et c'est sous ces cris de bataille que l'histoire se fait, que le sang humain est versé à flots - afin que s'accomplisse une loi naturelle inscrite dans l'histoire du monde que nous sommes bien loin encore de connaitre." ("der Rassenkampf", Innsbruck, 1928, p.295)

(41) La longue période de paix qui avait précédé la Grande Guerre n'était-elle pas qualifiée communément dans les écrits des milieux conservateurs de période de dépérissement, d'affaiblissement et d'oisiveté malsaine ? Adolf Hitler devait du reste résumer tout cela dans sa formule lapidaire :"c'est dans un combat sans fin que l'humanité a grandi, c'est dans une paix sans fin qu'elle ira à sa perte." (Mein Kampf", T.1, p. 147)

(42) cf. les idées reprises par Adolf Hitler dans les thèses de l'Alldeutscher Verband sur ce point, ibidem, T.1, p.146 sq.

(43) Il est du reste caractéristique que dans la terminologie courante, le tarme de "bürgerlich", bourgeois, s'oppose au terme de révolutionnaire lorsqu'il désigne les partis politiques.

(44) cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, A plusieurs reprises, dès avant la fin de la guerre, l'hostilité entre le groupe de jeunes réunis autour de Walter Brenten et les permanents du parti s'était exprimée sous forme de controverses violentes. Elle devait aboutir à la constitution d'un groupe révolutionnaire refusant la tutelle du parti.

(45) cf. Erich Maria Remarque - "Im Westen nichts Neues" p.110.

(46) cf. Willi Bredel- "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 40.

(47) Les familles bourgeoises connurent de profonds déchirements lorsque les adolescents rompirent avec elles (par exemple Hans Gastl dans le roman de Johannes R.Becher "Abschied") tantôt pour vivre seuls"l'aventure" dans ce qu'ils croyaient être le dépaysement (par l'engagement dans la Légion Etrangère dans le cas d'Ernst Jünger ou le choix de la marginalité dans la"bohême" -comme Hans Gastl-) tantôt pour se regrouper en dehors des cadres traditionnels de la cellule familiale, de l'école et de l'église, qu'il s'agisse de bandes informelles aux activités provocatrices et à lalimite de la délinquenc (cf. le roman de Leonhard Frank "die Räuberbande") ou des premières organisations structurées du"Wandervogel"et de la "frei deutsche Jugend")

(48) Theo Herrle - "die deutsche Jugendbewegung", Gotha/Stuttgart, 1924) p.17.

(49) Theo Herrle - ibidem, p. 41.

(50) Il est significatif que les groupes de Wandervogel et autres organisations héritières de la "freideutsche Jugend" qui s'étaient reconstitués après la guerre aient pu devenir l'antichambre de l'activisme contre-révolutionnaire quand ils n'étaient pas son réservoir de recrutement. Le cas de Richard Scheringer et des amis qu'il avait alors ou de Bodo Uhse est représentatif de cet itinéraire. Quelques années plus tard, la "Hitlerjugend" reprit ces traditions de la Jugendbewegung pour attirer les jeunes, cf. l'expérience et les souvenirs de Inge Scholl dans "die weisse Rose".

(51) cf. l'écrit de Friedrich Naumann "Mitteleuropa" publié en 1915. Ce concept de Mitteleuropa prenait dans ce contexte une signification impérialiste et expansionniste qui justifiait la politique du"Drang nach Osten". Par ailleurs, on peut aussi reppeler qu'avant la Grande Guerre, Friedrich Naumann avait été l'un des partisans actifs d'un impérialisme aux dimensions du monde qui devait permettre à l'allemagne de résoudre la question sociale et d'assurer le bien-être à tous. C'était un des éléments de sa stratégie politique lorsqu'il fonda en 1896 son "Nationalsozialer Verein".

(52) Arthur Moeller van den Bruck, dans "das Dritte Reich" paru en 1923, pouvait qualifier le Second Reich de "Zwischenreich", Reich intermédiaire, entre deux formes authentiques de cet idéal, dont l'une avait régné sur l'Europe pendant mille ans et dont l'autre serait l'oeuvre de sa génération.

Cet ouvrage était au centre des discussions des jeunes activistes que côtoyait Dodo Uhse dans le Bund Oberland. Il leur fournissait non seulement le nom de l'état futur qu'ils voulaient fonder mais aussi quelques idées concernant sa mission et ses moyens.

(53) On pense ici à l'écrit de Werner Sombart publié au début de la Grande Guerre dans le cadre de l'agitation qui se développait autour des "idées de 1914" sous le titre "Händler und Helden" qui reprenait cette opposition existant selon lui entre l'Anglais, le marchand et l'Allemand, le guerrier et le héros, opposition que l'évolution du Reich wilhelminien avait estompée mais que la guerre permettait à nouveau de réactiver. L'Allemand oublieux depuis quelques décennies de sa "nature profonde", pouvait la retrouver à la faveur de la lutte qui venait de s'engager.

(54) Tous ces thèmes devaient se retrouver concentrés dans l'ouvrage publié par Ernst von Reventlow "Deutscher Sozialismus" qui en 1933 n'était que la reprise systématisée de tous les griefs faits depuis cinquante ans par les milieux conservateurs aux bourgeois allemands. Ils avaient notamment sacrifié la puissance agricole de la nation au profit de l'industrie et ils avaient adopté le principe du libéralisme anglais : plus l'individu travaille pour lui et plus ce travail lui rapporte, plus grand est le bien être de la collectivité. (cf. p. 79), pincipe qui ne fit qu'accroître les injustices et par là aviver la question sociale.

(55) Arthur Rosenberg - "Entstehung und Geschichte der Weimarer Republik", p. 58.

(56) cf. Adolf Hitler - "Mein Kampf", T.1, p. 156. Il est intéressant de noter que quelques pages plus loin, il définissait la nature de l'Etat de la façon suivante : "Il n'est pas le rassemblement de partenaires économiques dans un espace vital aux frontières déterminées dont le but serait de réaliser certaines tâches économiques mais l'organisation d'une communauté d'êtres vivants égaux par leurs particularités physiques et spirituelles dans le but de rendre possible le maintien de leur espèce et d'atteindre ce but de leur existence qui leur est assigné par la Providence... L'Etat est un organisme racial et non une organisation économique." (ibidem, p. 164-165)

(57) cf. Ernst von Reventlow - "Deutscher Sozialismus", p.80 s

(58) Klemens von Klemperer - "Konservative Bewegungen zwischen Kaiserreich und Nationalsozialismus", p. 12.

(59) C'est un sociologue de l'Université de Münster, Johann Plange, qui avait inventé cette désignation.

(60) cf. Klemens von Klemperer - ibidem, p. 57-63. Cf. aussi l'article "Deutsche Gesellschaft 1914", in "die bürgerlichen Parteien in Deutschland, 1830-1945", Bd.1, p. 378-380.

(61) C'est une interprétation possible de cette action et tous les partisans du "Kriegssozialismus" ne manquèrent pas de s'appuyer sur cette régulation de la production pour propager leurs idées et vanter les mérites du socialisme prussien ou allemand

Mais on peut aussi considérer que ces deux organisateurs de l'économie de guerre représentants de l'und des puissants Konzerns (AEG) des nouveaux secteurs de pointe de l'économie déjà fortement concentrés et caractéristiques du "capitalisme organisé" tentaient par là une opération de restructuration du capitalisme allemand permettant de passer à une phase de concentration accrue dans les autres secteurs, par le biais de la régulation des approvisionnements et de l'écoulement des produits, dans une étroite collaboration avec l'appareil d'Etat.

(62) Karl Marx - Friedrich Engels - "Manifeste du parti communiste" op. cit. p. 39 (Editions sociales, Paris 1966)

(63) C'est la tendance représentée par la "Bündische Jugend" dont les principaux groupes étaient la "deutsche Freischar" "Adler und Falken" ou les "Artamanen" et dont le nombre d'adhérents oscilla autour de 50 000 dans les premières années d'existence de la République de Weimar. Issue du désir de se rassembler de sa propre initiative sous l'autorité de chefs sortis de ses propres rangs, cette variante de la "Jugendbewegung" qui fournit une part non négligeable de leurs jeunes membres aux diverses organisations activistes contre-révolutionnaires emprunta, malgré ses professions de foi d'indépendance, ses objectifs aux groupes de tendance raciste ou néoconservatrice (cf. Armin Mohler - "die konservative Revolution", p. 195) Bien que ne se déclarant pas officiellement comme adversaires de l'ordre bourgeois, ces associations étaient fortement influencées par le discours antibourgeois d'inspiration conservatrice.

(64) cf. Georg Lukacs - "Zerstörung der Vernunft", p. 502 et 607.

(65) Julius Langbehn - "Rembrandtals Erzieher", p. 308.

(66) du moins comme le précise Friedrich Engels dans une note aux éditions anglaise de 1888 et allemande de 1890 "dans l'histoire transmise par les textes", c'est à dire dans l'histoire des sociétés humaines postérieures au phénomène de "décomposition des communautés primitives". (cf. Karl Marx-Friedrich Engels - " Le manifeste du parti communiste" Edition Aubier, Paris, 1971, p. 75.

(67) Karl Marx-Friedrich Engels - ibidem, p. 77.

(68) Karl Marx-Friedrich Engels - ibidem, p. 75.

(69) Il est remarquable de noter que les éléments appartenant à la jeune aile gauche du SPD étaient des intellectuels (Karl Liebknecht, Franz Mehring, Rosa Luxemburg) ou des ouvriers d'industrie (Fritz Heckert, Wilhelm Pieck, Richard Müller, Robert Dissmann, Wilhelm Koenen, Heinrich Tauber) tandis que les dirigeants de l'appareil du parti étaient soit des représentant de "l'aristocratie ouvrière" (Philipp Scheidemann, typographe) soit des artisans ou des ouvriers travaillant dans les secteurs de l'artisanat. Auer et Bebert étaient bourreliers, Gustav Noske vannier, Otto Wels tapissier, Jakob Kaiser relieur et Stegwald ébéniste.

(70) C'est sur ce thème notamment que Friedrich Naumann tenta de regrouper dans son "Nationalsozialer Verein" des éléments

de la petite bourgeoisie et des couches supérieures de la classe ouvrière. Cette thématique eut d'ailleurs une influence telle sur l'opinionpublique que la direction du parti social-démocrate ne parvint pas à formuler de condamnation globale du colonialisme et qu'elle se contenta d'en dénoncer certains aspects au cours des débats parlementaires.

(71) Helga Grebing - "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", p. 99.

(72) Paul Göhre - "Dreieinhalb Monate Fabrikarbeiter und Handwerksbursche", (Berlin 1891) - Adolf Lewenstein - "die Arbeiterfrage. Mit besonderer Berücksichtigung der sozialpsychologischen Seite des modernen Grossbetriebs und der psychophysischen Einwirkungen auf die Arbeiter". (München 1912)

(73) cf. Helga Grebing - "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", p. 99.

(74) cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.1, die Väter, p. 249.

(75) En effet, à l'inégalité qu'on pourrait considérer comme naturelle entre les individus (dynamisme, goût du risque, adaptation aux besoins d'un marché en expansion probable) s'ajoutait une inégalité qui résidait dans la propriété ou non-propriété d'un appareil de production qu'il était de plus en plus difficile de créer ex nihilo. Les grands entrepreneurs du début du siècle - à l'exception de ceux qui créèrent des entreprises dans de nouveaux secteurs technologiques comme la chimie ou l'électricité et plus tard l'automobile et qui bénéficièrent de soutiens bancaires importants, - furent ceux qui héritèrent de positions déjà solides conquises par la génération précédente.

(76) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", t.1, die Väter, p. 256.

(77) Philipp Scheidemann raconte dans ses mémoires qu'il ne se souvient pas d'avoir vu une seule fois le vieux August Bebel participer autrement qu'en redingote noire aux séances du Reichstag. Pour celui-ci, le Parlement était vraiment quelque chose de grand et d'important : parce que le peuple voulait envoyer y siéger ceux qu'il jugeait être ses meilleurs représentants, et en tout cas ceux qui jouissaient de sa confiance et devaient défendre ses intérêts. On ne va pas dans une telle maison, c'était l'opinion de Bebel, dans une tenue qu'on peut mettre pour aller dans un bistrot. (cf. Philipp Scheidemann - "Memoiren eines Sozialdemokraten", Dresden 1928; p. 212, T.1)

(78) Les chiffres cités par Jürgen Kuczynski - "Geschichte der Lage der Arbeiter",(Bd. IV, p. 307) sont intéressants à ce sujet. Secrétaires et trésoriers de la direction du parti percevaient en 1907 comme traitement 4 200 RM, le fonctionnaire des syndicats 3 557 RM, le traitement de début d'un permanent du syndicat des mineurs s'élevait à 1680 RM pour atteindre 2 680 dans les postes de responsabilité alors que le salaire annuel moyen des ouvriers spécialisés était en 1909 de 1 300 RM environ et pour les catégories inférieures de 1 020 RM. Le niveau de vie de la bureaucratie ouvrière était donc nettement supé-

rieur à celui d'un fonctionnaire situé à un échelon moyen de responsabilité et même à celui d'un petit entrepreneur.

(79) cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.1, die Väter, p. 88-89.

(80) Willi Bredel - ibidem, p. 143.

(81) Karl Liebknecht - "Meinungsverschiedenheiten in der deutschen Sozialdemokratie", (1916) cité dans "die Rätebewegung", op. cit. p.10-11.

(82) cf. Max Weber - "Politik als Beruf", édition française dont le titre est traduit de façon contestable par"la vocation d'homme politique". (Paris 1959, cf. p.117 et 129). On peut noter du reste que le passage dans la bureaucratie du mouvement ouvrier fut l'école à laquelle furent formés les hauts fonctionnaires et gestionnaires des collectivités locales issus du SPD qui remplacèrent prgoressivement les administrateurs conservateurs au cours de la période de Weimar.

(83) cf. Pierre Broué - "Révolution en Allemagne,1917-1923" On connait l'anecdote selon laquelle Friedrich Ebert, prenant ses fonctions au secrétariat du SPD en 1906 s'indigna de ne pas trouver sur son bureau ni téléphone ni machine à écrire.

(84) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.1, die Väter, p. 260.

(85) Willi Bredel - ibidem, p. 371.

(86) Après la réunification des deux partis socialistes en 1875, les candidats socialistes avaient obtenu en 1877 493 000 voix. En 1878, le nombre des voix socialistes reculait à 437 000 pour tomber à 312 000 en 1881, ce qui, compte tenu des conditions particulières qui résultaient de la loi d'exception, pas de tracts, pas même parfois de bulletins de vote portant les noms des candidats socialistes, témoignait malgré tout de la capacité de résistance sinon de l'électorat du moins des militants précédemment organisés.(cf. à ce sujet le rapport d'August Bebel au congrès de Halle en octobre 1890 dans lequel il dressait le bilan des 12 années de loi d'exception. Reproduit en partie dans "das deutsche Kaiserreich", op. cit, P. 241-242.)

(87) Cf. l'attitude des chômeurs dans le centre de Berlin au cours des manifestations de février 1892 telle qu'elle est décrite par Heinrich Mann dans "der Untertan", p. 43-44. Pour ce qui est de la signification du lieu d'habitation, on peut rappeler les changements de résidence de l'employé Pinneberg dans le roman de Hans Fallada "Kleiner Mann, was nun ?" : ils correspondent chaque fois à une évolution dans sa situation sociale et sont chargés de significations précises. Le fait que von Lieven dans le roman d'Anna Seghers "die Toten bleiben jung" doive habiter dans une de ces Mietskasernen édifiées dans les banlieues grises de Berlin est également perçu par lui comme une forme aiguë de déchéance.

(88) Pour les informations sur ce point, cf. "Geschichte der Erziehung", ouvrage collectif, Berlin 1958, Volk und Wissen Verlag, p. 353-356.

(89) On peut noter que ce système nétait pas une spécialité allemande : les classes primaires annexées aux lycées existèrent en France jusqu'au début des années 60.

(90) On peut rappeler ici qu'il ne s'agissait pas comme en France d'écoles confessionnelles - puisque l'enseignement religieux était donné obligatoirement dans les établissements d'enseignement publics, mais simplement d'écoles qui permettaient, moyennant le paiement de sommes élevés, un enseignement de meilleure qualité en raison des normes d'encadrement plus favorables et du matériel pédagogique plus varié et plus abondant mis à la disposition des élèves.

(91) Johannes R. Becher - "Abschied", p. 102.

(92) C'est en fonction de ces stéréotypes encore qu'Ernst von Salomon décrit dans "die Geächteten" aussi bien les foules révolutionnaires de novembre/décembre 1918 que les conditions de vie dans les logements ouvriers où il dut perquisitionner en janvier 1919.

(93) En 1895, on dénombrait encore à Berlin environ 25 000 logements d'une pièce habités par 6 personnes ou plus.

(94) Au début du siècle, on dénombrait encore 80 000"Schlafstellen" dans la ville de Berlin, occupées essentiellement par de jeunes apprentis ou des ouvriers célibataires coupés de leur cadre de vie familiale.

(95) cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.1, die Väter, p. 72-73.

(96) Pour mémoire : "Arbeiterturn- und sportbund", fédération ouvrière de sport et de gymnastique,(1892) ; 'Arbeiterradfahrerbund 'Solidarität'", pour le sport cycliste (1896) ; "Arbeiterschwimmerbund", pour la natation (1897) ;"Freier deutscher Rudererverband", pour l'aviron(1899) ; "Arbeiterathletenbund", pour l'athlétisme (1906) ; sans oublier l'association ouvrière de tourisme "die Naturfreunde", les amis de la nature,1896.

(97) En 1903 s'était créée une ligue ouvrière contre l'alcoolisme, "Deutscher Arbeiterabstinenzlerbund" tandis qu'en 1905 se créait un "Verein der Freidenker", association de libres-penseurs.

(98) cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.1, die Väter, p. 69.

(99) On comprend pourquoi Guillaume II tonnait dans ses discours contre ces femmes qui voulaient s'organiser et participer aux luttes politiques, cf. le discours prononcé lors du banquet donné en l'honneur de la province de Prusse-Orientale, le 25 août, vraisemblablement 1910,(édition Rogner-Bernhard, p. 153). Non seulement elles portaient atteinte par là aux structures sociales traditionnelles mais elles venaient renforcer le camp des opposants à l'ordre établi.

(100) cf. Ernst Glaeser - "Jahrgang 1902", p. 47-48.

(101) Il n'est que de se souvenir ici de l'accueil que purent trouver tous ceux qui tentèrent de s'exprimer, notamment les premiers créateurs de théâtre ouvrier et les premiers ouvriers écrivains. Le théâtre ouvrier ne sortit que des décennies plus tard de la clandestinité à laquelle l'avait condamné le monde de l'édition et de la critique, alors que les cahiers de romans feuilletons atteignaient des tirages déjà fort élevés. Mais ces derniers n'avaient bien évidemment pas la même fonction idéologique.

(102) Ce fut un des éléments décisifs dans le refus d'une politique offensive à l'égard du pouvoir aussi bien dans les luttes engagées contre les systèmes électoraux antidémocratiques au cours de l'hiver 1907-1908 et en 1910 qu'au moment de la déclaration de guerre en 1914.

(103) C'est une constatation désabusée que fait Wolfgang Buck dans une conversation avec son père, le vieux libéral de 1848, dans "der Untertan" de Heinrich Mann. "Que peut-on espérer, père ? Ils se gardent bien d'envenimer les choses commes ces privilégiés d'avant la révolution. Ils ont malheureusement appris de l'histoire la modération. Leur législation sociale édifie le rempart qui les protège et elle corrompt. Elle rassasie précisément le peuple assez pour qu'il n'y ait plus d'intérêt à lutter sérieusement pour le pain et à plus forte raison pour la liberté." (p.348)

(104) cf. première partie, p. 270 sq.

(105) cf. "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung" p.23.

(106) cf. la situation à Berlin en 1901 :

Salaires moyens journaliers :			
adultes hommes	2,90	femmes	1,60
adolescents hommes	1,40	jeunes filles	1,10
cf. la situation à Essen :			
salaires moyens journaliers :			
adultes hommes	2,80	femmes	1,50
adolescents hommes	1,20	jeunes filles	0,80
cf. la situation à Paderborn :			
salaires moyens journaliers :			
adultes hommes	2,25	femmes	1,50
adolescents hommes	0,80	jeunes filles	0,50

Source : statistiques citées par "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung", p. 22.

(107) D'après le recensement de 1907, ce nombre s'élevait en chiffres ronds à 4 330 000.
Répartition par tranches d'âge et secteurs de l'économie :

Tranches d'âge		Industries mines	Agriculture	Commerce Transports	Administration
14/16	M.	469 842	333 218	65 809	22 013
	F.	149 780	332 759	38 632	171 583
16/18	M.	575 948	316 829	86 228	31 366
	F.	212 082	343 637	61 076	209 083

A cela s'ajoutaient une centaine de milliers d'apprentis dans des emplois de bureau.
Source : statistique reprise du recensement de 1907 et citée

par "Über die Jugend", Verlag Neues Leben, Berlin 1953.

(108) On estimait à 30 % avant la Grande Guerre le pourcentage des adolescents entre 14 et 18 ans qui pouvaient avoir accès à ces écoles. La situation ne devait guère évoluer dans les premières années de la République de Weimar puisque si 50 % environ des garçons pouvaient les fréquenter, 10 % seulement des filles pouvaient y étudier. (cf. "Geschichte der Erziehung" p. 357)

(109) Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 76.

(110) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 11-13.

(111) cf."Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung", p. 25.

(112) cf. Otto Gotsche - "Märzstürme", T.1, p. 105-108.

(113) cf. Hans Ulrich Wehler - "das deutsche Kaiserreich", 1871-1918", p. 88.

(114) Arthur Rosenberg - "Entstehung und Geschichte der Weimarer Republik", p. 12.

(115) cf. note 72 ci-dessus.

(116) cité par Helga Grebing - "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", p. 100.

(117) cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.1, die Väter, p. 372-373.

(118) cf. sur ce point Jürgen Kuczynski - "Geschichte der Lage der Arbeiter", Bd. IV, p.182-183. et Pierre Broué - "Révolution en Allemagne", p. 38-39.

(119) C'était un hebdomadaire de dimensions modestes édité par Rosa Luxemburg, Franz Mehring et Julian Marchlewski.

(120) cf. sur ce point Pierre Broué - "Révolution en Allemagne 1917-1923", s'appuyant sur les analyses de Schorske - "German social-democracy", p. 34-35.

(121) cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte", T.2, die Söhne, p. 18-19.

(122) cf. sur ce point Walter Fähnders -Martin Rector - "Linksradikalismus und Literatur", p. 18-39.

(123)cf. Willi Bredel - "Verwandte und Bekannte" T.2, die Söhne, p. 143.

(124) La revue "Freie Arbeiter" avait un tirage qui oscillait entre 5 000 exemplaires en 1910 et 2 000 en 1912. cf. Walter Fähnders - Martin Rector, ibidem, p. 31.

(125) cité par Walter Fähnders - Martin Rector, ibidem, p. 21

(126) cf. les enquêtes réalisées par Adolf Lewenstein déjà citées dans le cadre de l'étude du système de représentation des faits sociaux en milieu ouvrier.

(127) C'est Konrad Haenisch, rédacteur à la "Dortmunder Arbeiterzeitung" qui l'utilise semble-t-il pour la première fois dans une lettre à un ami. Partisan des thèses de la gauche du

parti, malgré les votes de confiance unanimes et répétés des organisations de base regroupant des mineurs, il dut abandonner ses fonctions, tant ses conditions de travail étaient devenues intolérables sous l a férule des ces "Oberbonzen" ou superbonzes qui incarnaient le principe d'autorité dans la hiérarchie du parti. Elu à un poste de responsabilité par une conférence du parti, il en fut écarté à la suite d'une intervention directe de responsables syndicaux. (cf. Pierre Broué - "Révolution en Allemagne, 1917-1923", p. 35)

(128) Marx et Engels dénonçaient déjà dans "l'Alliance de la démocratie fondée par Bakhounine une société de déclassés qui se recrutait parmi les exclus de la bourgeoisie et le sous-prolétariat de la société industrielle. cf. "Ein Komplott gegen die internationale Arbeiterassoziation", in"Marx-Engels-Werke" Bd.18, p. 331.

(129) cf. Gustav Landauer - "Aufruf zum Sozialismus", p. 112.

(130) On peut du reste noter le regain de ces théories si l'on observe l'évolution des mouvements gauchistes depuis la contestation étudiante des années 60 : ils font appel de façon systématique et indifférenciée à tous les groupes "opprimés par le système" : femmes battues, prisonniers de droit commun, homosexuels, victimes de l'évolution économique, etc..

(131) C'est ainsieffectivement qu'il fut accueilli par les révoltés de la "Märzaktion". On peut aussi noter au passage que la propagande nazie présenta les chefs du mouvement comme des individus qui n'avaient pas été corrompus par le "système".

(132) cf. Peter Kropotkin - "Gegenseitige Hilfe in der Entwicklung", édition allemande autorisée et publiée sous la direction de Gustav Landauer, Leipzig, 1904.

(133) Ce n'est pas un hasard si les ouvriers révoltés des usines Leuna en Mars 1921 insistaient tant sur les conditions inhumaines de travail dans pièce de Berta Lask "Leuna 1921" et si une étude de la répartition géographique de l'activisme révolutionnaire fait apparaitre son émergence dans les régions où dominaient les mines, l'industrie lourde et la chimie. (cf. plus haut p. 334-335), c'est à dire dans les secteurs d'activité où, malgré les progrès technologiques, des conditions de travail particulièrement inhumaines subsistaient.

(134) Kurt Geyer fut dès la révolution de 1918 un partisan actif du système des conseils. Jusqu'en 1920 il fut journaliste et député de l'USPD puis il adhéra au KPD avant de retourner en 1922 au SPD.

(135) cf. Kurt Geyer - "der Radikalismus in Deutschland", Jena 1923. extraits cités par Gunter Hillmann - "die Rätebewegung", p. 216-221.

(136) On peut noter que l'activisme contre-révolutionnaire n'a pas autrement procédé quelques années plus tard : les nazis utiliseront les facilités du système parlementaire et exploiteront les libertés garanties par la constitution pour mieux abattre la République de Weimar.

-:-:-:-:-:-:-

CONCLUSION GENERALE

Outre l'intérêt qu'elles présentent pour le germaniste, les années d'existence de la République de Weimar offrent à l'historien un champ d'investigation particulièrement riche dans la perspective de l'étude des origines du phénomène fasciste en Allemagne. Plus généralement, elles ont pu être considérées comme une illustration significative des dangers que peut courir en période de crise aiguë un régime de type démocratique parlementaire, lorsque celui-ci se trouve confronté à diverses formes de contestation.

Parmi les réponses apportées aux interrogations liées à ces problématiques, il en est une qui est avancée communément et qui sert du reste de justification à certaines mesures préventives prises par le gouvernement de la République Fédérale dans son souci de défendre l'ordre public : les agissements de minorités radicalisées et recourant à l'action directe, voire au terrorisme, pour imposer leurs points de vue. Les effets conjugués de ces extrêmismes opposés auraient provoqué la désagrégation puis la chute de l'état démocratique fondé à la suite de l'effondrement du Reich wilhelminien. La période de l'immédiat après-guerre avec ses multiples crise aurait constitué un handicap insurmontable pour le nouvel état qui, lorsqu'il dut faire face à la grande crise de 1929, était trop faible pour la résoudre.

Si nous avons choisi d'étudier cette contestation chaotique de l'ordre politique et social nouveau qui s'était édifié à partir de novembre 1918 en prenant comme base l'analyse de témoignages écrits et publiés par ceux qui vécurent cette période et qui pour plusieurs d'entre eux participèrent effectivement aux événements, c'est parce que nous avons pensé qu'il n'était peut-être pas inintéressant, au-delà d'intentions ultérieures de justification ou d'explication de leur

comportement, de s'interroger sur la façon dont ils avaient perçu ces événements et dont ils avaient apprécié avec une certaine distance leur engagement. Mais nous avons aussi pensé que ces témoignages pouvaient nous livrer des informations sur les événements eux-mêmes et sur la nature même de leur engagement.

L'intérêt immédiat pouvait en effet résider d'abord dans une description des mentalités et des comportements activistes avec leurs différentes composantes et constantes. Nous n'avons pas manqué de constater combien cette description pouvait être précise et coincider avec les études historiques portant sur ces faits. C'est ainsi que nous avons pu établir les constantes des comportements activistes : refus de la morale traditionnelle, non-reconnaissance de la légitimité de l'appareil judiciaire et de ses décisions, rejet des procédures d'exercice du pouvoir reposant sur la délégation de celui-ci par élection à certain individus et sur le caractère intangible des décisions prises par une majorité quantifiable, rejet par conséquent de toute forme d'exercice du pouvoir de type parlementaire, constitution de groupes en marge des structures politiques et sociales traditionnelles, confiance quasi absolue dans les vertus de l'action directe de type collectif ou individuel avec éventuellement l'utilisation de la force contre les individus ou les institutions. Progressivement, nous constations aussi certaines constantes dans l'appréhension du réel qui sous-tendait ces comportements : une remise en question systématique des fonctions de la raison et du langage, le rôle important joué par des pulsions irrationnelles dans les relations entre l'homme et le réel, la valorisation systématique de l'individu comme facteur historique primordial.

Ce faisant, nous pouvions établir de nombreuses convergences entre des comportements d'individus luttant dans des camps politiques opposés, qu'il s'agisse des méthodes d'action ou des motivations, quels que puissent être par ailleurs les objectifs à atteindre, plus ou moins clairement dé-

finis. De telles convergences pouvaient alors expliquer certains cas de radical changement d'orientation de tel ou tel, qui, après avoir combattu dans le camp de la contre-révolution, se rallia par la suite au camp révolutionnaire. Sans doute de tels cas de réorientation peuvent-ils avoir leur raison profonde dans le manque de maturité de certains jeunes gens, mais la description qu'ils nous donnent de leur itinéraire pesonnel ainsi que les témoignages sur l'époque laissent entrevoir d'autres raisons que la jeunesse et l'inexpérience. Ces convergences réelles dans les mentalités et les comportements devaient nous conduire à nous interroger sur ce qui a pu constituer un obstacle à la prise de conscience claire des situations, voire sur les entreprises de mystification et d'exploitation dont certains individus purent être les victimes.

En effet, si certains avaient une foi massive dans la cause qu'ils défendaient, tel Herbert Volck, d'autres y avaient adhéré en se méprenant sur son sens ou en étant abusés par la propagande intense développée par les couches dirigeantes menacées, ce qui ne manqua pas de provoquer des crises de conscience difficiles à surmonter.

A partir de ces expériences vécues, on pouvait donc tirer des conclusions intéressantes aussi bien sur l'aptitude des individus à juger clairement des situations qu'ils vivaient que sur l'exploitation qui pouvait être faite de leur disponibilité et de leurs enthousiasmes juvéniles. Deux types de question surgissaient alors : quelle était l'origine de ces difficultés à juger clairement des situations ? pourquoi leur disponibilité put-elle être ainsi exploitée ?

Il fallait donc, dans un deuxième temps, s'interroger sur un vécu beaucoup plus vaste dans lequel s'inscrivaient leur mentalité et leurs comportements : quelle avait été leur histoire individuelle ? quelle avait été l'histoire du groupe auquel ils appartenaient ? Sans pour autant réécrire l'histoire objective de la période considérée, il fallait prendre en considération pour expliquer leurs mobiles et leur

situation, les différentes expériences qu'ils avaient eues dans le monde dans lequel ils avaient grandi et atteint l'âge d'homme. C'est ce que nous avons tenté de faire à partir de l'analyse de trois couches de vécu : le vécu de la Grande Guerre, le vécu des crises de l'immédiat après-guerre, la réception des héritages des décennies antérieures qui imprégnèrent leur éducation et l'environnement social dans lequel ils passèrent leur jeunesse.

Le vécu de la Grande Guerre pouvait avoir une valeur exceptionnelle étant donné le caractère exceptionnel de cet événement. Sociologues, psychologues et juristes savent aujourd'hui quelles peuvent être les répercussions sur le psychisme et le comportement des individus d'une telle expérience : elle est génératrice de conduites brutales, de formes variées de délinquence lorsque l'individu n'a pas retrouvé le chemin de la vie civile et manqué sa réinsertion dans le monde de la paix. Il était évident que dans la situation de crise politique généralisée à partir de novembre 1918, ce type de conduites trouva son champ d'application dans les luttes politiques elles-mêmes. Mais la relation de ce vécu nous a conduit à relativiser l'importance attribuée généralement à l'expérience du front : il y eut d'autres formes du vécu de la guerre, qui pour n'être pas aussi dramatique en apparence, put infléchir de façon décisive l'évolution de certains individus et de certains groupes sociaux. Pour la comprendre, il fallait donc tenir compte de ce que certains ont pu appeler le "front de l'arrière", tout comme de ce que les enfants perçurent à leur échelle des événements qui agitaient le monde.

Le problème fondamental de ces tranches d'âge fut que le retour à la paix ne s'accompagna pas d'un retour à la normalité. Crises économiques et politiques se succédèrent, accompagnées d'un profond bouleversement des structures sociales qui pour certains signifia déracinement et déclassement, sans parler des conditions matérielles d'existence. Ceci nous a donc conduit à nous interroger sur l'influence que ces crises purent avoir sur les individus et les groupes aux-

quels ils appartenaient.

Et cette analyse des relations du vécu de ces crises de l'immédiat après-guerre nous a permis de constater quel décalage pouvait exister entre l'histoire telle qu'elle peut être objectivement écrite par l'historien et telle qu'elle est vécue par tel ou tel individu. Sans doute retrouve-t-on dans ces relations les grandes phases ou césures de l'évolution de la période, mais tel événement jugé comme fondamental par l'historien (la rédaction et l'adoption de la Constitution, la tenue d'élections générales, la formation ou la démission d'un gouvernement, le contenu d'une législation nouvelle) passe presque inaperçu dans l'expérience individuelle alors que d'autres aspects de la réalité prennent une importance majeure. Cette relativisation du fait historique explique sans aucun doute le caractère excessif de certains comportements qui fut encore accru par des phénomènes de groupe : car nos personnages, témoins et acteurs, n'étaient jamais confrontés seuls à la réalité mais au sein d'un groupe dans lequel la perception du réel est sélective et les réactions individuelles se cumulent au lieu de se juxtaposer, aboutissant à une exacerbation des passions.

Progressivement, nous avons pu constater que ces réactions individuelles ou collectives semblaient se concentrer sur un type d'individus ou sur des institutions globalement définis par le même terme:bourgeois. C'est pourquoi il nous est apparu nécessaire, sans réécrire l'histoire des générations antérieures, de nous interroger sur les raisons qui pouvaient expliquer cette polarisation des hostilités et des rancoeurs sur un adversaire en apparence commun, à quelque camp qu'on appartienne. D'où notre analyse de certains aspects des héritages sociologiques et idéologiques de cette génération de jeunes gens car leur mentalité et leurs comportements ne pouvaient pas ne pas être influencés par certains stéréotypes charriés par le langage et la conscience collective ainsi que par certains mécanismes qui réglaient le fonctionnement de la vie sociale.

Ces différentes expériences dans des domaines aussi

divers mais s'inscrivant toutes dans un commun refus de l'ordre établi - qu'il s'agisse de celui représenté par la civilisation du profit égoïste, au détriment de la collectivité nationale, ou de celui représenté par un mouvement ouvrier sclérosé et installé dans l'abandon de ses principes - ne pouvaient que faciliter la récupération et l'exploitation des insatisfactions et désespoirs mal articulés par les classes dirigeantes à la position provisoirement ébranlée.

Ce qui fut fait, non sans susciter le désarroi de certains qui en prirent conscience tandis que d'autres apparaissaient comme les artisans d'une contestation chaotique avant d'être rejetés par ceux qui les avaient exploités. Aussi, à la lecture de ces témoignages, on peut se demander si la République de Weimar fut bien à ses débuts l'état démocratique et reposant sur le droit qu'elle voulait être. Dénonçant officiellement les agressions terroristes dont elle était l'objet, elle sut, aux périodes de montée des périls pour sa survie, faire appel à des comportements activistes pour se défendre, notamment en tolérant ou facilitant la mobilisation de tous ceux qui croyaient encore pouvoir édifier un ordre nouveau plus généreux et plus désintéressé, tandis qu'elle frappait impitoyablement les milieux révolutionnaires.

Mais au-delà de ces aspects historiques, nous avons découvert, chemain faisant, des individus d'un intérêt évident: non seulement parce que chacun de ces jeunes gens se dépeint ou est dépeint avec ses traumatismes et ses interrogations, ses inquiétudes et ses doutes, ses choix et ses échecs, mais parce que ces témoignages nous offrent un éventail d'hommes se plaçant délibérément en marge de l'ordre établi et échappant aux normes d'une société dont ils refusaient les finalités et les modes de fonctionnement. De même que leur confuse révolte les avait fait se dresser contre ce qu'ils croyaient être l'ennemi commun, le bourgeois, de même ils adoptèrent des attitudes et des moyens d'action presque identiques. Et nous avons découvert, à partir des comportements

de chacun différents types de contestation de l'ordre établi et de lutte contre lui dont certains étaient curieusement des résurgences de types d'un passé aux caractéristiques sociales et politiques fort différentes et dont les autres furent l'essai de réponse aux nouveaux modes de fonctionnement de la vie publique et sociale.

Il est en effet curieux de constater la résurgence de certaines formes archaïques ou traditionnelles de marginalisation de l'individu et de contestation de l'ordre établi. Dans un Etat et une société qui se préentaient comme reposant sur un contrat passé entre individus et établi dans le but de promouvoir des objectifs au service de l'homme, et comme disposant d'institutions capables de faire respecter par chaque contractant les droits et devoirs impliqués par ce contrat, nous avons vu réapparaitre trois attitudes qui avaient été caractéristiques d'époques où cette notion de contrat comme base de la vie politique et sociale n'existait pas mais où l'arbitraire du prince ou d'une élite était érigé en loi absolue.

Nos jeunes combattants des corps francs avaient été recrutés suivant des modalités qui rappelaient singulièrement celles qui présidaient jadis au recrutement des armées princières avant l'établissement de la conscription. Bien peu de choses les différenciaient de ces lansquenets qui étaient à la solde de tel ou tel chef militaire ou politique. Et lorsqu'ils avaient fini de guerroyer contre l'ennemi qui leur avait été désigné par le chef, ils restaient regroupés, vivant d'expédients, parfois même se livrant à la délinquence comme les résidus de la brigade Ehrhardt en Bavière. Ernst von Salomon et von Lieven, Herbert Volck et Fünferle du Bund Oberland furent pour un temps la réincarnation de ces lansquenets modernes, dont la biographie exemplaire peut être représentée par cet Iversen dont Ernst von Salomon campera plus tard le portrait dans "die Stadt". Mais ce type de comportement ne fut pas spécifique à l'activisme contre-révolutionnaire : les bandes levées par Max Hölz ou celle décrite par Erich Knauf ne différent de ces bandes de lansquenets que par l'objectif

opposé qu'elles poursuivaient.

Tandis que resurgissait ce type d'individus,on assistait à la réapparition de formes de contestation propres à une situation de fait créée par un ordre social figé - comme jadis le monde féodal - et reposant soit sur un code strcit règlementant les rapports entre individus soit sur l'arbitraire de celui qui détenait la force. Lorsque l'individu s'insurgeait contre l'immuabilité des structures ou l'absence d'instances d'appel face à ce code ou à cet arbitraire, il n'avait d'autre recours que de se mettre lui-même hors-la-loi et de passer à l'action directe, soit contre les nantis pour corriger les inégalités de cet ordre social, soit contre l'ordre social lui-même pour en corriger les injustices soit enfin contre l'individu détenteur du pouvoir pour châtier son arbitraire. Les figures traditionnelles du brigand généreux qui redistribue auxpauvres les trésors qu'il volait aux riches du justicier qui corrigeait les effets de l'arbitraire du prin ou les défaillances de sa justice et du redresseur de torts qui punissait les crimes impunis se retrouvent parmi nos jeunes activistes.

Qu'on songe à Max Hölz redistribuant aux chômeurs et déshérités du Vogtland les vivres et autres produits comme le bois et le charbon accaparés par les nantis, qu'on songe aux tribunaux secrets de la Vehme qui armèrant le bras de jeunes membres d'organisation clandestines pour châtier les traîtres à leurs yeux impunis par la justice officielle, qu'on songe aux actions de représailles engagées dans chaque camp contre ceux qui détenaient une parcelle d'autorité, du porion dans la mine au ministre; on se rend compte que les activismes révolutionnaire et contre-révolutionnaire,réactualisèrent des formes de justice expéditive ou de correction spontanée des inégalités qui avaient jadis caractérisé certains mouvements de révolte contre l'ordre établi.

Au-delà de ces formes d'action précises, on assista aussi à la réactualisation d'un type de comportement quiavait été celui de l'individu refusant le conformisme de l'ordre établi. De même que naguère des figures d'aventuriers s'étaien

insurgées contre le conformisme du monde féodal et étaient parties sous d'autres cieux pour vivre à leur manière, de même le conformisme de la société bourgeoise secréta ses propres aventuriers qui en bloc rejetaient la morale traditionnelle et ses valeurs héritées du christianisme et de l'humanisme comme von Lieven, ou qui refusèrent de se plier aux règles du groupe social auquel ils appartenaient comme ces ouvriers insurgés en rupture avec le mouvement ouvrier et ses traditions et qui tentèrent à plusieurs reprises de s'emparer du pouvoir. A la différence de leurs prédécesseurs, ils ne quittèrent pas le monde dans lequel ils avaient jusque là vécu, ils se coupèrent simplement de lui pour vivre leur aventure au sein de groupes spécifiques régis par ce qu'ils considéraient comme les exigences d'une vie authentique.

Mais à côté de ces résurgences de modes de comportement empruntés au passé, nous avons constaté aussi que cette contestation de l'ordre établi prit des formes spécifiques et nouvelles en fonction de la nature même des structures politiques et sociales mises en place par la bourgeoisie depuis le 19ème siècle. Celles-ci reposant d'abord sur le système représentatif dans lequel la masse délègue ses pouvoirs à certains individus, elles ne pouvaient que personnaliser l'exercice du pouvoir. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la lutte contre le système se transforme en une lutte contre l'individu incarnant le système ou détenteur du pouvoir. Ainsi apparurent avec une fréquence de plus en plus grande les types de terroristes individuels qui considéraient que la liquidation physique des individus représentatifs du système était le moyen de renverser le système lui-même.

Par ailleurs, comme ce système repose sur un certain nombre de règles destinées à évacuer les conflits des relations entre individus ou entre individus et institutions, donc visant à assurer sa survie par l'ordre et la sécurité que ces règles faisaient régner, le terroriste s'en prit aux institutions dans le but de désorganiser la vie sociale et de provoquer le chaos d'où devaient surgir de nouveaux modes

d'organisation. Qu'on se souvienne ici des pratiques du terrorisme individuel s'attaquant aux individus telles qu'Ernst von Salomon les a lui-même vécues dans l'O.C. ou de cette autre forme de terrorisme que certains militants ouvriers influencés par les thèses anarchistes développaient en s'attaquant aux mécanismes mêmes de la vie économique et sociale.

Il est évident que cet ordre social tenta de se défendre contre de telles pratiques - et nous avons vu que le système qui se voulait démocratique et légaliste, n'hésita pas à prendre des mesures répressives d'un caractère rigoureux allant même jusqu'à enfreindre sa propre légalité - , ceux qui luttèrent contre lui eurent alors recours à des méthodes d'organisation clandestines. La plupart de nos jeune activistes furent ainsi condamnés à devenir des militants clandestins avec des pseudonymes, des activités de façade et une double vie. Certes, il y avait eu dans le passé des sociétés secrètes mais elles ne regroupaient que quelques dizaines d'individus à des fins conspiratives. A présent, c'étaient des milliers d'individus qui faisaient partie de ces associations plus ou moins secrètes regroupées en réseau. Dès qu'une mesure d'interdiction ou de dissolution frappait telle ou telle de ces associations, d'autres se reconstituaient instantanément avec les mêmes individus : l'ordre légal avait ainsi suscité l'émergence d'une vie clandestine parallèle aux multiples ramifications.

Le mouvement ouvrier avait connu déjà sa période de clandestinité sous Bismarck, certains de ses éléments furent à nouveau contraints d'adopter de telles méthodes d'organisation et d'action, surtout lorsqu'il s'agit de préparer en 1923 le soulèvement armé et de constituer un appareil militaire illégal parallèle aux structures officielles du KPD. Quant aux anciens des forces supplétives de la contre-révolution, on sait quelles furent leurs diverses formes d'organisation dont les sigles ou abréviations comme O.C. ou Orgesch étaient présents dans tous les manifestes de la gauche. Cette contestation de l'ordre établi, si elle ne passa pas obligatoirement par le recours au terrorisme, fut en revanche

inséparable de cette clandestinité, dans certains cas toute relative vu la complicité de l'appareil d'Etat. Un Karl Tiedt, organisateur des centuries prolétariennes fut le pendant d'un Richard Scheringer s'engageant dans la "schwarze Reichswehr" ou d'un Ernst von Salomon participant aux actions de l'O.C.

Cette clandestinité généralisée était exigée non seulement par le danger représenté par les mesures répressives éventuelles prises par l'appareil d'Etat mais aussi par la nécessité de constituer des structures armées. Car à la différence des mouvements de contestation de l'ordre établi qui s'étaient manifestés autrefois, les activismes de l'immédiat après-guerre se caractérisèrent par les structures militaires plus ou moins diversifiées qui les accueillirent, par l'entrainement des individus au combat et par la préparation d'actes de subversion armée. Ainsi apparurent dans la vie politique des individus prêts à l'action armée : les uns pour profiter de l'avantage que leur conférait leur rôle provisoire de défenseur de l'ordre établi, les autres pour retourner contre celui-ci les armes qui avaient été mises à sa disposition dans la guerre impérialiste.

Mais quels qu'aient pu être leur enthousiasme et leur foi, leur courage et leur absence de scrupules, les uns et les autres furent vaincus. Les uns étaient devenus superflus avec leur révolte chaotique dans un Etat qui se consolidait avec la reprise économique : certains devinrent des desperados attendant un nouveau signal qui leur apparut quelques années plus tard sous la forme de la croix gammée tandis que d'autres s'interrogeaient sur l'usage qui avait été fait de leurs énergies et ne comprenaient pas encore les raisons de leur échec. Quant aux autres qui avaient cru à la proximité de la révolution socialiste, ils s'étaient retrouvés isolés, eurent l'impression d'être trahis et furent impitoyablement écrasés.Lorsque commença l'année 1924, c'est une génération deux fois brisée qui assista au renforcement d'un régime que ni les uns ni les autres n'avaient voulu.

B I B L I O G R A P H I E

1/ Ouvrages constituant notre corpus.

Pour replacer l'auteur dans son époque et éventuellement rappeler ce que fut au cours de la période 1918-1923 son activité politique, nous insérons dans cette partie de la bibliographie quelques informations d'ordre biographique (jusqu'en 1923) qui permettront de mieux comprendre la portée de son témoignage.

BECHER, Johannes R. - "Abschied", (1940)
Edition utilisée : Aufbau Verlag, Berlin DDR, 1953.

- Né le 22 mai 1891 à Munich, Johannes R. Becher a grandi dans une famille bourgeoise (son père était un haut magistrat). Il a étudié dans différentes universités (Munich, Iéna, Berlin) la philologie, la philosophie et la médecine. Ses premiers essais poétiques qui remontent à cette période s'inscrivent dans le mouvement expressionniste dont ils reprennent les accents de révolte contre le monde bourgeois en général. Cette révolte empreinte d'utopie et d'idéalisme devait cependant dans le contexte de la Grande Guerre se transformer rapidement en engagement politique : il adhéra d'abord à l'USPD puis à la Ligue spartakiste avant d'être membre du KPD dès sa création. Son roman "Abschied" (commencé en 1935 et publié en juillet 1940) décrit l'itinéraire du jeune bourgeois Hans Gastl en révolte contre son milieu qui cherche sa voie et se rapproche progressivement du mouvement révolutionnaire.

BEUMELBURG, Werner - "Der Soldat von 1917"
Edition utilisée : Stalling Bücherei, Schriften der Nation, n° 34, Oldenburg 1932. (extraits du roman "Sperrfeuer um Deutschland", Stalling Bücherei, Oldenburg 1929.)

- Né le 19 février 1899 à Traben-Tranbach, Werner Beumelburg était fils de pasteur. En 1914, il s'engagea comme volontaire dans une unité combattante et fut nommé officier en 1917. Décoré de la croix de fer 2ème et 1ère classe, il fit la totalité de la guerre au front. A sa démobilisation, il fit des études de sciences politiques à Cologne. Nous avons retenu de son importante production qui traite du "Fronterlebnis" un recueil de textes empruntés à "Sperrfeuer um Deutschland" qui figurait au cours de la Deuxième Guerre mondiale en bonne place dans les bibliothèques de garnison. Bien que ne traitant pas directement de l'activisme, cet écrit est un document particulièrement clair pour ce qui est de l'analyse du Fronterlebnis comme terrain favorable à l'émergence de comportements activistes de type contre-révolutionnaire.

BREDEL, Willi - "Verwandte und Bekannte". (Bd.1, die Väter, 1941; Bd.2, die Söhne, 1949; Bd.3, die Enkel, 1953)
Edition utilisée : Aufbau Verlag, Berlin DDR, 1962.

- Né à Hambourg le 2 mai 1901, Willi Bredel était le fils d'un ouvrier d'une manufacture de tabacs. Il apprit le métier de

tourneur et travailla dans différents chantiers navals de la ville. Dès 1916, il était membre de la SAJ (jeunesse ouvrière socialiste). En 1917, il rejoignait le mouvement spartakiste puis le KPD dès sa création. En 1922, il connut le chômage et participa en octobre 1923 au soulèvement communiste de Hambourg, ce qui lui valut une condamnation à 2 ans de prison. A la faveur d'une amnistie, il fut libéré et avant de devenir rédacteur à la "Hambourger Volkszeitung", il s'embarqua sur un navire de commerce et connut divers pays étrangers. Sa trilogie romanesque "Verwandte und Bekannte" puise largement sa matière dans les expériences de sa famille et dans les siennes propres, notamment les tomes 1 et 2 qui nous intéressent ici, qu'il s'agisse du devenir du mouvement ouvrier allemand jusqu'en 1914 ou de l'itinéraire du jeune apprenti Walter Brenten - encore que sa participation au soulèvement de Hambourg n'apparaisse pas puisque son héros est incarcéré avant ces événements à la suite de ses tentatives d'infiltration dans la police.

GLAESER, Ernst - "Jahrgang 1902" (1928)
Edition utilisée : W. Goldmann Verlag, München 1958.

- Né le 29 juillet 1902 à Butzbach (près de Giessen), Ernst Glaeser était le fils d'un juge de première instance. Après des études supérieures à Freiburg in Breisgau, il eut une carrière de journaliste et d'écrivain. L'intérêt de son roman "Jahrgang 1902" réside non seulement dans l'importance de la part que représente l'autobiographie dans sa matière mais surtout dans la description des conséquences du vécu de la Grande Guerre pour de jeunes lycéens, trop jeunes pour être engagés au front, mais suffisamment âgés pour juger une situation qui ébranla profondément le monde bourgeois de la "Belle époque". Ce roman est un élément indispensable pour qui veut considérer que la Grande Guerre fut aussi vécue comme un traumatisme par toute une partie de la jeunesse sans qu'elle fût plongée dans la bataille de tranchées et l'enfer de Verdun.

GOTSCHE, Otto - "Märzstürme" (1.Fassung : 1933, 2. Fassung : 1953) Edition utilisée : Mitteldeutscher Varlag, Halle 1959.

- Né le 3 juillet 19o4,à Wolferode (près d'Eisleben), Otto Gotsche était le fils d'un mineur. De 1918 à 1921, il fut apprenti plombier. Il était en même temps membre d'un groupe de jeunesse socialiste dont les relations furent étroites, dès sa création, avec le spartakisme puis avec le KPD. En 192 il était à la direction régionale du KVJ (association de la jeunesse communiste). Sa participation à la "Märzaktion" de 1921 lui valut une condamnation à une peine de prison. En 1923 il participa aussi à la préparation du soulèvement armé en Saxe, ce qui lui valut une nouvelle condamnation pour haute trahison. A sa libération, il devint permanent du KPD et correspondant ouvrier de la presse du parti. Son roman "Märzstürme", conçu à l'origine (1928-1929) comme un récit autobiographique, avait été mis au pilon par les nazis. En 1953, il remania cette première version pour en faire un roma plus détaché de la stricte autobiographie. Néanmoins, il rest un document important pour connaitre l'histoire d'un groupe de jeunesse prolétarienne et les conditions de son engagement

de 1918 à 1923 dans la région d'Eisleben, dans tous les conflits politiques et sociaux, tout en conservant, regroupés dans les personnages de Karl Tiedt et Fritz Gretschke des éléments autobiographiques évidents.

GRÜNBERG, Karl - "Brennende Ruhr" (1928)
Edition utilisée : Verlag Neues Leben, Berlin 1952.

Nous avons également consulté : "Episoden, sechs Jahrzehnte Kampf um den Sozialismus" - Dietz Verlag, Berlin 1969.

- Né le 5 novembre 1891 à Berlin, Karl Grünberg était le fils d'un cordonnier. Après avoir exercé diverses professions (copie d'adresses, apprenti forgeron, employé dans une librairie de gare, auxiliaire de laboratoire) il suivit de 1910 à 1912 les cours de l'école de formation ouvrière à Berlin. Militant du syndicat des transports puis du SPD (1911) il occupa des emplois de laborantin à Oldenburg, Leverkusen et Wittenberg (1912-1915). Incorporé en 1915, il fut affecté dans un dépôt d'armement. Après son adhésion à l'USPD en 1918, il participa à l'élection des conseils de soldats lors de la révolution de novembre puis aux combats de décembre 18, janvier et mars 1919 à Berlin. En 1919, il organisa un groupe armé prolétarien à Pankow qui fut engagé en 1920 contre le putsch de Kapp. En 1920, il adhéra au KPD dont il organisa pour la "rote Fahne" le service des correspondats ouvriers. Son roman "Brennende Ruhr" publié en 1928, décrit l'itinéraire individuel d'un jeune étudiant venu travailler dans la Ruhr et qui, placé devant le choix de se mettre au service des putschistes de Kapp ou de rejoindre la classe ouvrière dans sa lutte contre eux, se décida pour cette dernière solution. Ce roman fut le premier témoignage littéraire sur les combats de l'armée rouge de la Ruhr contre les putschistes et contre le système bourgeois de Weimar.

HÖLZ,Max - "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft" texte de sa déposition devant le tribunal de Moabit en juin 1921. Edition utilisée : "Kürbiskern", 3/70.
"Vom weissen Kreuz zur roten Fahne" (1929)
Edition utilisée : Malik Verlag, Berlin 1929.

- Né le 14 octobre 1889 à Moritz (près de Riesa), Max Hölz était le fils d'un ouvrier qui exerça diverses activités. Très jeune, il dut travailler pour gagner sa vie, comme berger notamment dès l'âge de 11 ans. Il mena ensuite une vie errante, émigra en Angleterre à l'âge de 16 ans et il étudia dans ce pays (cours dans une école technique) tout en travaillant la nuit comme laveur de voiture dans une entreprise de taxis. Il rentra en Allemagne pour effectuer son service militaire puis trouva, après plusieurs tentatives infructueuses, un emploi de technicien dans une entreprise de construction de lignes de chemin de fer en Bavière. Mais il ne resta pas longtemps dans cet emploi : il partit pour Dresde sur le conseil d'ingénieurs de la firme pour entreprendre de nouvelles études de technicien qu'il se paya en exerçant divers métiers (ouvreur dans une salle de cinéma par ex.). Engagé volontaire

en 1914, il parcourut l'intinéraire classique de nombreux adolescents, de l'enthousiasme à la révolte. Une révolte qui le conduisit à l'activisme et à l'aventurisme de 1918 à 1921 jusqu'à sa condamnation par le tribunal de Moabit pour sa participation à l'assassinat d'un propriétaire foncier par sa bande. Nous avons retenu ses deux témoignages fondamentaux sur cette période avec toutes les ambiguités de ses options, sa déposition devant le tribunal de Moabit et son récit autobiographique écrit en prison et paru au Malik Verlag en 1929. On peut rappeler en outre qu'un film a été tourné par la DEFA en RDA (1974) "Wolz, Leben und Verklärung eines deutschen Anarchisten" (Günther Rücker pour le scénario et Günter Reisch pour la mise en scène) qui reprend pour l'essentiel l'histoire de Max Hölz.

JOHST, Hanns - "Schlageter" (1933)
Edition utilisée : texte reproduit dans Günter Rühle - "Zeit und Theater, Diktatur und Exil, 1933-1945". Frankfurt-Berlin, 1974.

- Né le 8 juillet 1890 à Seehausen, Hanns Johst était le fils d'un instituteur. L'adolescent qui voulait devnir missionnaire, étudia la médecine, l'histoire de l'art et la philosophie tout en étant acteur de théâtre. Celui qui devait jouer par la suite un rôle particulièrement important dans la politique culturelle du IIIème Reich, avait débuté par des poêmes et des oeuvres dramatiques de style expressionniste prenant comme thème la guerre et l'extase de la mort. Il représente cette tendance à l'irrationalisme - la raison étant qualifiée de non-allemande par nature -, cette propension à la soumission au destin issue pour une bonne part du Fronterlebnis. Sa pièce "Schlageter" (dédiée à Adolf Hitler) était l'exaltation de la mort héroïque de l'individu qui se sacrifie pour son peuple et sa patrie en danger. Outre cela, elle nous montre l'itinéraire de quelques jeunes individus qui participèrent à toutes les luttes de l'après-guerre au service de la contre-révolution avant de devenir les premiers combattants de la "révolution nationale".

JÜNGER, Ernst - "In Stahlgewittern" (1920)
"der Kampf als inneres Erlebnis" (1922)
"Das Wäldchen 125" (1925)
" Feuer und Blut" (1925)
Edition utilisée : Gesamtausgabe in 10 Bänden, Ernst Klett Verlag, Stuttgart, 1960 sq.

- Né le 29 mars 1895 à Heidelberg, Ernst Jünger était le fils d'un pharmacien. Encore élève de première au lycée, il fit une fugue qui le conduisit à Marseille où il voulut s'engager dans la Légion Etrangère. Engagé volontaire en 1914, il fit toute la guerre dans des unités combattantes. En 1918 il avait le grade de lieutenant et était chef d'un groupe de choc dans la région de Cambrai. 14 fois blessé, il reçut l'ordre "Pour le mérite". Il resta dans la Reichswehr jusqu'en 1923. Nous avons retenu dans notre corpus ses récits de guerre comme particulièrement significatifs pour ce qui est de la description du Fronterlebnis mais aussi pour ce qui est de l'exploitation ultérieure qui put en être faite à partir du vécu de certaines situations.Son interprétation débouchait directement sur l'idéologie des corps francs et

de la révolution conservatrice..

KNAUF, Erich - "Ca ira"
Edition utilisée : Büchergilde Gutenberg, Berlin 1931.

- A notre connaissance, le roman-reportage "Ca ira" est le seul écrit publié par Erich Knauf dont par ailleurs le nom ne figure ni dans les ouvrages standards d'histoire de la littérature contemporaine (publiés en RDA ou en RFA) ni dans les comptes rendus ou articles publiés par la "Rote Fahne" (cf. Manfred Brauneck - "die rote Fahne", Wilhelm Fink Verlag, München, 1973) ni dans la "Linkskurve" (1930,1931,1932). Nous avons néanmoins utilisé ce témoignage que constitue "Ca ira" car il présente deux aspects intéressants de l'activisme révolutionnaire : la riposte au putsch de Kapp dans la région de Gera et l'organisation d'une bande de marginaux profitant de la situation de crise pour se lancer dans des actions de type aventuriste.

LASK, Berta - "Leuna 1921", Drama in 5 Akten. (1927)
Edition utilisée : Dietz Verlag, Berlin 1961.

- Née le 17 novembre 1878 à Wadowice (Galicie), Berta Lask était la fille d'un industriel. Epouse d'un médecin berlinois, elle connaissait de longue date les problèmes sociaux dans une grande ville mais la Grande Guerre fut l'événement qui la rapprocha du mouvement ouvrier. Elle adhéra au KPD en 1923 et sa production littéraire des années 20 fut marquée profondément par son engagement politique. Son drame "Leuna 1921" qui fut interdit dès sa publication, relatait les événements de mars 1921 dans les usines Leuna lors du soulèvement ouvrier. Elle y met l'accent notamment sur la tactique aventuriste du KAPD et sur les causes de l'échec du mouvement.

MARCHMITZA, Hans - " Sturm auf Essen" (1930)
Edition utilisée : Kiepenheuer Witsch, Köln, 1972.

- Né le 25 juin 1890 à Scharley (près de Beuthen), Hans Marchwitza était le fils d'un mineur et dès l'âge de 14 ans, il travaillait lui aussi à la mine. A partir de 1910, il était mineur de fond dans la Ruhr. Incorporé en 1915, il resta au front jusqu'en 1918 puis participa à la révolution. En 1919, il adhérait à l'USPD ; en 1920, il prit une part active à la riposte au putsch de Kapp puis aux combats de l'armée rouge de la Ruhr en tant que chef de section. Membre du KPD depuis 1920, il fut de ceux qui en 1923 résistèrent activement à l'occupation française dans le bassin. Son premier roman "Sturm auf Essen" est le récit des événements qu'il a vécus alors en mars-avril 1920 sans qu'il s'agisse d'une pure autobiographie. Plutôt que la description d'un destin individuel, ce roman veut être la relation des événements depuis le déclenchement de la riposte contre les putschistes jusqu'à l'écrasement de la dernière compagnie ouvrière.

OTTWALT, Ernst - "Ruhe und Ordnung" (1929)
Edition utilisée :reproduction de l'édition du Malik Verlag par Paco Press, Amsterdam, 1972.

- Né en 1901, le jeune Ernst Ottwalt était élève du lycée de

Halle/Saale où il habitait chez un oncle, ancien aumônier militaire, lorsqu'éclata la révolution de 1918. Son récit autobiographique "Ruhe und Ordnung" est la relation de l'itinéraire d'un adolescent qui appartenait alors aux milieux aisés de la société wilhelminienne dont il partageait les sentiments nationalistes et antisocialistes. Après s'être engagé dans les unités de volontaires contre-ravolutionnaires en 1918-1919 et au moment du putsch de Kapp, il s'interrogea sur la valeur de cet engagement puis rejoignit le mouvement ouvrier révolutionnaire au service de qui il fut journaliste et scénariste ("Kuhle Wampe"avec Bertolt Brecht).

REMARQUE (REMARK), Erich Maria - "Im Westen nichts Neues" (1929)
"Der Weg zurück" (1931)
Edition utilisée : en un seul volume : Kiepenheuer Witsch, Köln 1962.

- né le 22 juin 1898 à Osnabrück, Erich Maria Remarque était le fils d'un relieur. Il dut interrompre ses études à l'école normale d'instituteurs d'Osnabrück en 1916 pour servir au front jusqu'en 1918. S'il ne participa pas activement aux luttes politiques de l'après-guerre, il est néanmoins un témoin particulièrement important des répercussions de la Grande Guerre sur une génération qui, si elle ne périt pas dans les tranchées, rentra dans ses foyers moralement et physiquement brisée. On ne peut valablement étudier l'expérience de la guerre et ses conséquences pour les individus en laissant de côté ces deux romans qui connurent un succès mondial considérable.

RENN, Ludwig - "Krieg", (1928)
"Nachkrieg" (1930)
Edition utilisée : en un seul volume, Aufbau Verlag, Berlin DDR 1964.

- Né le 22 avril 1889 à Dresde, Ludwig Renn qui s'appelait en réalité Arnold Vieth von Golssenau était le fils d'un précepteur de princes à la cour de Saxe. Officier d'active, il était chef de bataillon à la fin de la guerre. En 1919-1920, il occupait le poste de commandant élu d'une unité des forces de sécurité à Dresde. Il quitta l'armé en 1920 avec le grade de capitaine pour entreprendre des études dans divers domaines. Ce n'est qu'en 1928 qu'il adhéra au KPD. Outre leur valeur documentaire pure sur les événements qu'il avait lui-même vécus au front et après la révolution, ses deux romans relatifs à notre période de référence sont indispensables pour comprendre l'évolution d'individus sans formation politique qui, confrontés à la réalité barbare de la guerre puis aux conflits de l'immédiat après-guerre, se détachèrent progressivement des milieux nationalistes et contre-révolutionnaires : le maréchal des logis Renn (dont il prit le nom comme pseudonyme) refusa de faire tirer ses hommes sur des ouvriers en grève lors du putsch de Kapp et se laissa désarmer par eux, ce qui représentait le premier pas en direction du mouvement ouvrier.

ROTH, Joseph - "Das Spinnennetz" (1923)
Edition utilisée : Fischer Verlag, Frankfurt/Main, 1970.

- Né le 2 septembre 1894 à Brody (Wolhynie), Joseph Roth avait tout d'abord étudié la philosophie à Vienne. A l'issue de la Grande Guerre à laquelle il participa comme soldat du front,

il mena une vie errante dans les grandes villes européennes tout en exerçant la profession de journaliste. Son activité dans ce domaine le conduisit tout naturellement à s'intéresser aux événements qui agitaient l'Allemagne du début des années 20. Le premier roman qu'il écrivit,"das Spinnennetz", empruntait sa matière à ces événements : l'agitation qui se développait dans les milieux nationalistes et contre-révolutionnaires et dont Theodor Lohse (préfiguration de Himmler ?) était un représentant particulièrement actif. C'est ce personnage qui nous a conduit à nous intéresse à ce roman qui parut à partir du 7 octobre 1923 dans "Arbeiterzeitung" de Vienne comme feuilleton et qui fut réédité en 1970 à partir d'un manuscrit (vraisemblablement le manuscrit original) retrouvé dans les archives de l'éditeur Allert de Lange à Amsterdam.

SALOMON, Ernst von - "Die Kadetten", (1933)
"Die Geächteten", (1930)
"Der Fragebogen", (1951)
Editions utilisées : "die Kadetten", Rowohlt, Hambourg, 1953 "die Geächteten", Rowohlt, Hambourg, 1962. "Der Fragebogen", Rowohlt, Hambourg, 1961.

- Né à Kiel le 25 Septembre 1902, Ernst von Salomon était le fils d'un officier de carrière qui embrassa ensuite la carrière de policier. Il fut élevé dans les écoles de cadets de Karlsruhe et Berlin. A la dissolution du corps des cadets au moment de la révolution de 1918, il s'engagea aussitôt dans les premières formations de volontaires contre-révolutionnaires, combattit à Berlin, dans les pays baltes, fut membre de la brigade Ehrhardt au moment du putsch de Kapp, combattit ensuite en Haute-Silésie avant de devenir membre actif de l'Organisation Consul (O.C.) Pour complicité dans l'assassinat de Walter Rathenau, il fut condamné à 5 ans de détention criminelle. Il est le représentant le plus typique de toutes les formes d'activisme contre-révolutionnaire au cours de notre période de référence, aussi bien pour ce qui est de l'influence de la formation pour son émergence (cf. "die Kadetten") que pour les événements auxquels il prit directement part (cf. "die Geächteten"), sans parler des tentatives ultérieures de justification (cf. "der Fragebongen").

SCHARRER, Adam - "Vaterlandslose Gesellen",(1929)
"der grosse Betrug" (1931)
Editions utilisées : "Vaterlandslose Gesellen", herausgegeben und kommentiert vom Arbeitskollektiv "Proletarisch-revolutionärer Romane", Oberbaum Verlag, Berlin 1974.
"der grosse Betrug", Aufbau Verlag, Berlin DDR, 1962.

- Né le 13 juillet 1889 à Kleinschwarzenlohe (Niederbayern) Adam Scharrer était le fils d'un berger communal. Il apprit le métier de serrurier puis travailla comme tourneur aux chantiers navals de Kiel et Hambourg. Il vécut la Grande Guerre comme fantassin sur le front de l'ouest avant d'être affecté spécial dans l'industrie d'armement à Berlin où il participa à la grève de janvier 1918. Membre de la ligue spartakiste puis du KPD, il adhéra ensuite au KAPD en 1920 dont il resta membre jusqu'en 1933. Rédacteur à la "kommunistische Arbeiter-

zeitung" et collaborateur de l'organe théorique du KAPD "Proletarier", il est un représentant typique de l'activisme révolutionnaire qui se situa à gauche du KPD. Les deuxromans utilisés dans notre travail s'insèrent dans cette perspective révolutionnaire : "Vaterlandslose Gesellen" en tant que document sur le vécu de la guerre sous toutes ses formes, y compris à l'arrière, dans les usines et les foyers, "der grosse Betrug" en tant que document sur l'immédiat après-guerre et sur l'échec de la révolution.

SCHERINGER, Richard - "das grosse Los unter Soldaten, Bauern und Rebellen" (1959)
Edition utilisée : "das grosse Los", vom Autor bearbeitete Ausgabe, mit einem Vorwort von Bodo Uhse - Aufbau Verlag, Berlin DDR, 1963.

- Né le 13 septembre 1904 à Aix-la-Chapelle, Richard Scheringer était le fils d'un officier de carrière. Sans la césure de la Grande Guerre, il aurait lui aussi embrassé sans problème la carrière militaire comme c'était de tradition dans sa famille. Mais les événements firent de sa jeunesse une période chaotique : études perturbées par la mort de son père sur le front de l'Ouest puis par la maladie, sentiment national blessé par la défaite, incarcération à la suite d'une altercation avec l'épouse d'un membres des troupes d'occupation, participation à des attentats contre les séparatistes rhénans, installation à Berlin avec sa mère pour échapper à des poursuites policières en zone occupée de Rhénanie, engagement dans la "schwarze Reichswehr" et participation à la tentive de putsch de Buchrucker, telles sont de 1918 à 1923 les étapes d'une existence qui devait se poursuivre du reste sous le signe d'une participation active aux événements en dehors des sentiers battus et dont le procès intenté aux "lieutenants d'Ulm" ne fut qu'un épisode, tout comme son adhésion ultérieure au mouvement communiste. Son récit "das grosse Los" est un document important - tout au moins dans ses parties consacrées à la période 1918 1923 - pour la compréhension de l'engagement d'une partie de la jeunesse dans le camp nationaliste et contre-révolutionnaire qui se sentit ensuite frustrée dans ses aspirations par l'évolution que prenait le mouvement national-socialiste en qui elle avait placé sa confiance.

SEGHERS, Anna - "die Toten bleiben jung" (1949)
Edition utilisée : Aufbau Verlag, Berlin DDR, 1959.

- Née le 19 novembre 1900 à Mayence, Anna Seghers était issue d'une famille bourgeoise. Après des études supérieures à Cologne et Heidelberg, elle se rapprocha progressivement du mouvement ouvrier allemand (adhesion au KPD en 1928). Sans avoir participé directement aux événements de notre période de référence, - encore qu'elle eût connu fort bien pour les avoir vécues, les conséquences de l'occupation française en Rhénanie -, elle nous fournit un document particulièrement intéressant sur les comportements et les mentalités des différentes couches sociales allemandes à partir de la révolution de 1918. C'est dans cette mesure que nous avons cru devoir nous appuyer sur son roman "die Toten bleiben jung" si riche en notations et informations diverses.

SCHAUWECKER, Franz - "Aufbruch der Nation" (1929)
Edition utilisée : Deutsche Buchgemeinschaft, Berlin 1929.

- Né le 26 mars 1890 à Hambourg, Franz Schauwecker était le fils d'un employé des douanes. Il étudia l'histoire et la germanistique. Il participa à la Grande Guerre dans des unités combattantes et fut grièvement blessé. Il avait à la fin de la guerre le rang de commandant de compagnie. Dès 1919, il s'engagea dans la lutte contre la révolution. Son roman "Aufbruch der Nation" est un exemple caractéristique de l'exploitation possible du Fronterlebnis dans une perspective nationaliste, telle qu'elle a pu justifier l'engagement actif dans la lutte contre-révolutionnaire de jeunes soldats revenant du front.

TOLLER, Ernst - "Eine Jugend in Deutschland", (1933)
"Briefe aus dem Gefängnis"
Edition utilisée : "Prosa, Briefe, Dramen, Gedichte", Rowohlt Hambourg, 1961.

- Né le 10 décembre 1893 à Samotchin (près de Bromberg), le jeune Ernst Toller connut toutes les difficultés qu'il pouvait y avoir dans cette province orientale du Reich à être le fils de gens aisés de confession israélite. Lorsque la guerre éclata, il était étudiant à Grenoble. Il rejoignit l'Allemagne non sans mal pour s'engager comme volontaire. L'expérience des combats fit du patriote un pacifiste qui se rapprocha progressivement du mouvement ouvrier après sa réforme. Pour son action lors de la grève de janvier 1918, il fut arrêté et condamné à la détention, mais assez rapidement libéré. En novembre 1918, il participa activement à la révolution à Munich en tant que président du conseil des ouvriers et des soldats puis après l'assassinat de Kurt Eisner en tant que chef de l'USPD bavarois. Après la proclamation de la République des Conseils, il fut l'un des organisateurs de la lutte contre les forces contre-révolutionnaires d'intervention. A l'entrée de celle-ci à Munich, il ne dut d'avoir la vie sauve qu'au fait qu'il avait réussi à se cacher à temps. Arrêté, il fut ensuite condamné à 5 ans de détention criminelle. Nous avons retenu son récit autobiographique "Eine Jugend in Deutschland" et ses "Briefe aus dem Gefängnis" comme témoignages particulièrement significatifs de son évolution du nationalisme à l'activisme révolutionnaire.

TUREK, Ludwig - "Ein Prolet erzählt" (1930)
Edition utilisée : Verlag neues Leben, Berlin DDR, 1957.

- Né le 28 août 1898 à Stendal, Ludwig Turek était le fils d'u serrurier. Il apprit le métier de typographe et d'imprimeur puis travailla comme ouvrier-fraiseur dans une usine de machines-outils. Dès l'âge de 14 ans, il appartenait à la SAJ (jeunesse ouvrière socialiste). Pendant la guerre, au front et à l'arrière, il participa à l'agitation contre celle-ci. Dès sa création, il adhéra au KPD, ce qui ne l'empêcha pas de préparer un attentat de type anarchiste contre l'Assemblée National de Weimar. Dans la Ruhr, il combattit dans les rangs de l'armée rouge après le putsch de Kapp. De là, il partit pour la Pologne rejoindre l'Armée Rouge mais il échappa de peu au pe-

loton d'exécution dans un camp de prisonniers en Lithuanie. Son récit "ein Prolet erzählt" est un témoignage intéressant sur les tentations de l'aventurisme et sur le manque de cohérence dans les comportements politiques de toute une frange du mouvement ouvrier révolutionnaire.

UHSE, Bodo - "Söldner und Soldat",(1935)
Edition utilisée : Verlag der Nation, Berlin DDR, 1967.

- Né le 12 mars 1903 à Rastatt, Bodo Uhse était le fils d'un officier de l'armée wilhelminienne dont une partie de la carrière s'était déroulée dans les colonies. Après ses études, il travailla comme volontaire dès l'âge de 17 ans dans la rédaction du "Bamberger Tageblatt". Ses origines familiales et ses sympathies pour les idées nationalistes le conduisirent tout naturellement dans les rangs du mouvement de jeunesse (bündische Jugend) puis dans ceux du "Bund Oberland" aux activités duquel il participa régulièrement jusqu'à l'échec du putsch de Hitler à Munich. Son adhésion au national-socialisme qui suivit la déception provoquée par cet échec, ne dura que quelques annéeq puisque dès le début des années 30, il devait rejoindre les rangs du mouvement communiste après avoir été promis à un brillant avenir dans la presse nazie. Son récit "Söldner und Soldat" est un témoigange intéressant pour l'histoire de ces individus qui comme Beppo Römer, crurent trouver dans l'activisme contre-révolutionnaire le moyen d'abattre l'ordre bourgeois avant de réviser de façon radicale leur façon de penser.

VOLCK, Herbert - "Rebellen um Ehre" (1932)
Edition utilisée : Bertelsmann Gütersloh, 21-40ème mille Berlin 1932.

- Né en 1894 à Dorpat en Livonie, Herbert Volck est un de ces allemands d'origine balte qu'on rencontre si fréquemment dans les milieux d'extrême-droite, (son père avait déjà organisé en 1905 une milice d'auto-défense des populations allemandes à Dorpat). Cette année-là, il dut du reste quitter sa maison natale (conséquence de la révolution russe de 1905) pour trouver asile à Lübeck. Après son service militaire en 1913, il fut mobilisé en 1914 - chef de patrouille en France, 1915 officier d'aviation sur le front de l'Est, son avion ayant été abattu, il fut interné dans un camp de prisonniers en Sibérie dont il s'évada pour rejoindre, à travers la Mongolie et la Chine, l'Allemagne en février 1918. Chargé de mission politico-militaire dans le Caucase (détacher les terrains pétrolifères de la région de Bakou de la jeune URSS) il rejoignait alors ce nouveau théâtre d'opérations dont il revint au moment de l'armistices pour créer son propre corps franc "Lüneburg-Volck". Après la dissolution du corps franc qui avait combattu dans les pays baltes, il exerça ses activités contre-révolutionnaires tantôt au service de la police (Hambourg) tantôt par une tournée de propagande (1922-1923) aux Etats-Unis, pour faire de l'agitation contre le Traité de Versailles. Son récit "Rebellen um Ehre" est un témoignage particulièrement intéressant aussi bien sur les méthodes de l'activisme et le phénomène des corps francs que sur l'idéologie qui les sous-tendait.

WEHNER, Joseph Magnus - "Sieben vor Verdun" (1930)
Edition utilisée :"Sieben vor Verdun", Auswahl, in "die deutsche Folge", Albert Langen, München 1932.

- Né en 1891 à Bernbach (Rhön), Joseph Magnus Wehner fait partie de cette génération de combattants nationalistes qui tentèrent d'idéaliser le Fronterlebnis. Son roman "Sieben vor Verdun" s'inscrit dans cette perspective et contribue à éclairer les possibilités d'exploitation politique de l'expérence de la guerre par réaction à la littérature d'inspiration pacifiste de l'époque ainsi que le rôle qu'a pu jouer cette expérience sur des individus jeunes dans leur engagement politique de l'immédiat après-guerre sous le signe du mythe du soldat du front.

ZWEIG, Arnold - "Der Streit um den Sergeanten Grischa"(1928)
Edition utilisée : Aufbau Verlag, Berlin 1963.

- Né le 10 novembre 1887 à Gross-Glogau (Silésie), Arnold Zweig était le fils d'un bourrelier de confession israélite. Il étudia dans diverses universités allemandes les disciplines les plus variées. Incorporé en 1915, il servit d'abord dans des dépots d'armement du Nord de la France et de Serbie puis comme collaborateur des services de presse de l'Etat-Major du front de l'Est. Après sa démobilisation, il s'installa en Bavière (Starnberger See) où il vécut de 1919 à 1923 puis il se fixa à Berlin jusqu'à son départ pour l'exil en 1933. Nous avons retenu le volume le plus célèbre de son ensemble romanesque "der grosse Krieg der weissen Männer" - "der Streit um den Sergenaten Grischa" pour l'interprétation qu'il donne du phénomène de la guerre - l'individu broyé par des mécanismes juridiques détournés de leurs buts et exploités par les classes dirigeantes désireuses de sauvegarder leur position menacée.

-:-:-:-:-:-:-:-

2/ Autres ouvrages (témoignages et oeuvres de fiction) qui ont été pris en considération pour décrire et analyser le vécu de cette période.

a) ouvrages intéressants pour une étude des mentalités et des comportements.

BRECHT, Bertolt - "Gedichte" Philipp Reclam jun. Leipzig 1969.

"Trommeln in der Nacht" in "Frühe Stücke", Dtv Ausgabe, München 1962.

BRONNEN, Arnolt - "Rossbach",Berlin 1930.
(un récit parmi d'autre sur le monde des corps francs)

DWINGER, Edwin Erich - "die letzten Reiter". Diederichs Verlag, Jean 1935.
(un témoignage de l'exploitation politique du Fronterlebnis et du mythe du soldat du front)

FALLADA, Hans - "Damals bei uns daheim". (151-163 ème mille) Rowohlt, Hambourg 1958.
(évocation de la vie bourgeoise avant la Grande Guerre, avant le profond bouleversement qui l'affecta)

FRANK, Leonhard - "die Räuberbande" Rowohlt, Hambourg 1953.
(une forme élémentaire de révolte de la jeunesse contre le monde bourgeois dès avant la Grande Guerre)

HUCH, Rudolf - "Anno 1922" (roman) Hanseatische Verlagsanstalt, Hambourg 1929.
(un autre aspect de la réaction d'une jeunesse désemparée aux événements de l'immédiat après-guerre)

JUNG, Franz - "Joe Frank illustriert die Welt"
(transposition dans le domaine américain des luttes sociales avec tendances marquées à l'anarchisme)
"die rote Woche"
(récit de fiction évoquant un soulèvement de la classe ouvrière allemande)
Les deux récits : Sammlung Luchterhand, Darmstadt/Neuwied 1972

JÜNGER, Friedrich-Georg - "Aufmarsch des Nationalismus"
Vormarsch Verlag, Berlin 1926.
(exploitation politique de l'expérience de la guerre au service du nationalisme et de la contre-révolution)

PISCATOR, Erwin - "das politische Theater" Hambourg 1963.
(intéressant pour ce qui est de l'évocation des conséquences de l'expérience de la guerre sur un individu)

REGER, Erik - "Union der festen Hand", Roman einer Entwicklung. Rowohlt, Berlin 1931.
(ouvrage très controversé par la critique communiste - cf. LINKSKURVE, 1/Janvier 1932, à la suite d'une lettre de lecteur publiée dans 12/Décembre 1931) et portant sur les conditions de vie et de lutte de la classe ouvrière de la Ruhr)

STENBOCK-FERMOR, Alexander, graf von - "der rote Graf"
Verlag der Nation, Berlin DDR 1973.
(le fils d'une famille d'aristocrates baltes confronté à la révolution - son itinéraire de l'engagement dans les corps francs à l'adhésion au mouvement ouvrier révolutionnaire)

b) Recueils de textes contenant des extraits d'oeuvres ou d'écrits significatifs pour l'analyse des situations dans la période étudiée.

DRAHN E. - LEONHARD S. - "Unterirdische Literatur im revolutionären Deutschland während des Weltkrieges". Berlin 1920.

ENZENSBERGER, Hans Magnus (herausgegeben von)
"Klassenbuch 2", ein Lesebuch zu den Klassenkämpfen in Deutschland, 1850-1919.
"Klassenbuch 3", ein Lesebuch zu den Klassenkämpfen in Deutschland, 1919-1971.

Luchterhand Verlag, Darmstadt/Neuwied 1972.

FÄHNDERS, Walter - RECTOR, Martin - "Linksradikalismus und Literatur", Rowohlt, Hambourg 1974. (2 Bände)
(indispensable pour la connaissance de toutes les tendances et de tous les écrits du "gauchisme"allemand de 1918 à 1933. appareil critique particulièrement imprtant)

HOFFMANN, Ludwig - HOFFMANN-OSTWALD, Daniel - "Deutsches Arbeitertheater, 1918-1933". Henschel Verlag, Kunst und Gesellschaft, Berlin 1972. (2 Bände)

KNILLI, Friedrich - MÜNCHOW, Ursula - "Frühes deutsches Arbeiter theater", C. Hanser Verlag, München 1970.
(on y trouve notamment le texte de la pièce de A.KAPELLE, "Dr. Max Hirschkuh oder das Amt des Heuchlers" auquel il est fait référence dans notre étude)

LOEWY, Ernst - "Literatur unterm Hakenkreuz" Fischer Verlag, Frankfurt/Main 1969.
(pour l'analyse du "Kriegserlebnis" dans une perspective nationaliste puis fascisante)

PINTHUS, Kurt (herausgegeben von) - "Menschheitsdämmerung" Rowohlt, Hambourg 1959.
(réédition de l'anthologie de la poésie expressionniste)

RÜHLE, Günter - "Zeit und Theater, Diktatur und Exil, 1933-1945) Frankfurt/Berlin, 1974.
(contient le texte de Hanns JOHST, " Schlageter"

VESPER, Will - "die Ernte der Gegenwart", Langenwiesche-Brandt, Ebenhausen bei München 1943.
(anthologie d'inspiration nationaliste)

ZENKER, Edith, (herausgegeben von) - "Wir sind die rote Garde" Erzählende Prosa, Versdichtung, Dramatik, Anthologie. Sozialistische Literatur 1914-1935. Verlag Philipp Reclam jun. Leipzig 1974. (2 Bände)

ZIESEL, Kurt - "Krieg und Dichtung, Soldaten werden Dichter, Dichter werden Soldaten". Lieser Verlag, Leipzig/Wien, 1940.

c) souvenirs et mémoires publiés par des personnalités qui furent témoins directs et acteurs des grands événements politiques de notre période.

GEYER, Kurt - "der Radikalismus in Deutschland" Jena 1923.

HITLER, Adolf - "Mein Kampf", 18ème édition, Franz Eher Nachfolger, München 1933.
(utilisé comme témoignage sur la période étudiée)

HUGENBERG, Alfred - "Streiflichter aus Vergangenheit und Gegenwart" Berlin 1927.

MAYER, Gustav - "Erinnerungen" München 1949.

MÜLLER, Richard - "Vom Kaiserreich zur Republik",
Bd.1 : Ein Beitrag zur Geschichte der revolutionären Arbeiterbewegung während des Weltkrieges.
Bd.2 : Die Novemberrevolution. Berlin 1925.
(témoignage de l'un des acteurs directs des luttes révolutionnaires dès avant la fin de la guerre)

NIEKISCH, Ernst - "Gewagtes Leben", Begegnungen und Begebnisde, Köln/Berlin 1958. Kiepenheuer Witsch.
"Das Reich der niedren Dämonen", Rowohlt Hambourg 1953.

NOSKE, Gustav - "von Kiel bis Kapp", zur Geschichte der deutschen Revolution. Berlin 1920.

SCHEIDEMANN, Philipp - "Memoiren eines Sozialdemokraten", Dresden 1928.

STEHR, Harmann - RATHENAU, Walter - "Zwiesprache über den Zeiten", Geschichte einer Freundschaft in Briefen und Dokumenten herausgegeben von U. Meridies-Stehr. Leipzig/München 1948.

STEIN, Adolf - "Friedrich der Vorläufige, die Zeitz und die anderen, die Weimarer Nationalversammlung 1919". Berlin 1919.

STEMPFER, Friedrich - "Erfahrungen und Erkenntnisse" Aufzeichnungen aus meinem Leben. Köln 1957.

WINNIG, August - "Heimkehr", Hanseatische Verlagsanstalt, Hambourg 1936.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

3/ Textes utiles à la compréhension des luttes idéologiques et de l'évolution des mentalités.

BAKHUNIN, Michael - "Philosophie der Tat", herausgegeben von Rainer Beer - Köln, 1968.
"Staatlichkeit und Anarchie", herausgegeben von Hansjörg Viesel, Berlin 1972.
(écrits fondamentaux de l'anarchisme européen)

GUMPLOWICZ, Ludwig - "Der Rassenkampf", Innsbruck 1928.
(l'ouvrage classique du "darwinisme social")

KROPOTKIN, Peter - "Gegenseitige Hilfe in der Entwicklung" herausgegeben von Gustav Landauer, Leipzig 1904.

LANDAUER, Gustav -"Aufruf zum Sozialismus", herausgegeben von Hans Joachim Heydorn, Frankfurt/Main 1976.
(un socialisme influencé par les thèses de l'anarchisme)

LANGBEHN, Julius - "Rembrandt als Erzieher" Leipzig 1890. 25ème édition non datée.

LENIN, Wladimir Iljitsch - "Werke" Dietz Verlag, Berlin 1957 sq. Notamment :
Bd.23 : "das militärprogramm der proletarischen Revolution"
Bd.24 : "Krieg und Revolution"
Bd.31 : "der linke Radikalismus, eine Kinderkrankheit im Kommunismus.
cf. aussi : "Staat und Revolution", Dietz Verlag, Berlin 1948.

LENIN, W.I. - STALIN J. W. - "über die Jugend", Berlin 1953.

MARX, Karl - ENGELS, Friedrich - "Werke", Dietz Verlag, Berlin 1957 sq. Notamment :
Bd.18 : "Ein Komplott gegen die internationale Arbeiterassoziation".
Bd.18 : "Konspekt von Bakhunins Buch "Staatlichkeit und Anarchie"
Bd.19 : "Kritik des Gothaer Programms"
Ont été également utilisées les éditions françaises de "Manifeste du parti communiste" Aubier, Paris 1971, Editions sociales, Paris 1968.
"Le Capital", Editions sociales, Paris 1948.

MOELLER VAN DEN BRUCK, Arthur - "das dritte Reich", Berlin 1923.

REVENTLOW, Ernst, Graf zu - "Deutscher Sozialismus, Civitas Dei germanica", A.Ducker Verlag, Weimar 1933.
(une synthèse de toutes les thèses antibourgeoises et anticapitalistes du conservatisme allemand.)

SONTHEIMER, Kurt - "Antidemokratisches Denken in der Weimarer Republik", Nymphenburger Verlagshandlung, München 1962.

WEBER, Max - "der Nationalstaat und die Volkswirtschaft" in "Gesammelte politische Schriften", Tübingen 1958.
"la vocation d'homme politique", Plon Paris 1959

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

4/ Contributions à une étude critique des différents témoignages sur la période considérée.

(Le but de notre étude n'étant pas essentiellement littéraire, nous ne mentionnons ici que quelques écrits portant les grandes orientations idéologiques)

FAYE, Jean-Pierre - "Langages totalitaires", Hermann, Paris 1972.

FRIEDRICH, Wolfgang - "Otto Gotsche", vom Arbeiterkorrespondenten und schreibenden Arbeiter zum Schriftsteller der Arbeiterklasse. VEB Verlag Sprache und Literatur, Halle 1960

GEISSLER, Rolf - "Heroismus und Dekadenz", Zeitroman und völkisch-nationalsozialistische Literaturkritik. Stuttgart, 1964.

HARTUNG, Günter - "Über faschistische Literatur", in "Weimarer Beiträge", 3/68, Sonderheft 1/2, 1968.

KAUFMANN, Hans ,(Autorenkollektiv unter Leitung von) "Geschichte der deutschen Literatur", Bd.10, 1917-1945. Volk und Wissen Verlag, Berlin 1973.

KABERMANN, F. - "Widerstand und Entscheidungen eines deutschen Revolutionärs, Leben und Denken von Ernst Niekisch". Köln, 1973

KAISER, Helmut - "Mythos, Rausch und Rekation", der Weg Gottfried Benns und Ernst Jüngers. Aufbau Verlag, Berlin 1962.

KLEMPERER, Viktor - " L T I", Notizbuch eines Philologen, Verlag Philipp Reclam jun. Leipzig 1970.

LUKACS, Georg - "Zerstörung der Vernunft", in G.Lukacs' "Werke", Bd.9, Luchterhand, Neuwied-Berlin Spandau, 1962.

NEBEL, Gerhard - "Ernst Jünger, Abenteurer des Geistes" Wuppertal 1949.

PAETEL, Karl O. - "Ernst Jünger, Weg und Wirkung" Stuttgart, 19149.

PAULSEN, Wolfgang - "Expressionismus und Aktivismus", Thèse de doctorat, Bern 1934.

RICHARD, Lionel - "Nazisme et littérature" Maspero, Paris 1971.

SAGAVE, Pierre-Paul - "Ernst von Salomon, son milieu, ses idées, ses récits". in "Etudes germaniques", 4/1954, 1/1955.

SOERGEL, Albert - HOHOFF, Curt - Dichtung und Dichter der Zeit". Bd. vom Naturalismus bis zur Gegenwart. August Bagel, Düsseldorf 1964.

WELZIG, Werner - "der deutsche roman im 20. Jahrhundert". Kröner verlag, Stuttgart 1967. (chapitre sur le "Kriegsroman")

-:-:-:-:-:-:-

5/ Ouvrages sur l'histoire de la période considérée.

a) histoire générale de l'Allemagne : ouvrages choisis en fonction de la problématique de l'époque étudiée.

ADLER, H.G. - "die Juden in Deutschland", Kösel Verlag, München 1961.

DROZ, Jacques - "Le nationalisme allemand de 1871 à 1939" cours de Sorbonne, 1950, édité par le CDU Paris.
"Le romantisme politique en Allemagne" A.Colin, Paris 1963.

GROSSER, Alfred - "L'Allemagne de notre temps" Fayard, Paris 1970.
"Hitler, la presse et la naissance d'une dictature", A.Colin, Paris 1972.

KUCZYNSKI, Jürgen - "Geschichte der Lage der Arbeiter unter dem Kapitalismus", Bd. IV, 1900 bis 1917-1918. Akademie Verla Berlin 1967.

MANN, Golo - "Deutsche Geschichte im 19. und 20. Jahrhundert" Fischer Verlag, Frankfurt/Main 1958.

NORDEN, Albert - "Lehren deutscher Geschichte", zur politische Rolle des Finanzkapitals und der Junker. Dietz Verlag, Berlin 1947.

PETZOLD, Joachim,(Autorenkollektiv unter Leitung von) "Deutschland im ersten Weltkrieg" (4 Bände) Dietz Verlag, Berlin 1970.

"Reden Kaiser Wilhelms II.", herausgegeben von Axel Matthes Rogner Bernahrd, München 1976.

TREUE, Wilhelm - "deutsche Geschichte", Knaur, Stuttgart 1958

VERMEIL, Edmond - "L'Allemagne contemoraine", sociale, politique et culturelle. Paris 1953 (T.2)

WEHLER, Hans Ulrich - "Das deutsche Kaiserreich 1871-1958" Kleine Vandenhoeck Reihe, Göttingen 1975.

b) histoire politique de la République de Weimar.

BADIA, Gilbert - "Histoire de l'Allemagne contemporaine" Editions sociales, Paris 1962, (T.1)
"Le spartakisme", Annales, mai-juin 1966.
"Les spartakistes", archives Julliard, Paris, 1966.
"Rosa Luxemburg", Editions sociales, Paris 1975.

BRACHER, Karl Dietrich - "Die Entstehung der Weimarer Republik", Hannoversche Druck- und Verlagsgesellschaft, Hannover 1963.
"Die Auflösung der Weimarer Republik" Ring Verlag, Villingen/Schwarzwald, 1964 (4.Auflage)

BROUE, Pierre - "Révolution en Allemagne, 1917-1923". Arguments, Editions de Minuit, Paris 1971.

CASTELLAN, Georges - "L'Allemagne de Weimar", A.Colin, Paris 1969.

DEDERKE, Karlheinz - "Reich und Republik", Deutschland 1918-1933. Stuttgart 1973.

ELIASBERG, Georg - "Der Ruhrkrieg von 1920" Verlag neue Gesellschaft, Bonn-Bad Godesberg, 1974.

GUMBEL, E. J. - "Vier Jahre politischer Mord" Berlin 1922

HOEGNER. Wilhelm - "Die verratene Republik, Geschichte der deutschen Konterrevolution" Isar Verlag, München 1958.
"der politische Radikalismus in Deutschland, 1918-1933". G. Olzog Verlag, München 1962.

KONNEMANN, Erwin - KRUSCH, Hans Joachim - "Aktionseinheit contra Kapp-Putsch", Dietz Verlag, Berlin 1972.

ROSENBERG, Arthur - "Entstehung und Geschichte der Weimarer Republik", Europäische Verlagsanstalt, Frankfurt/Main, 1962.

RUGE, Wolfgang - "Deutschland 1917-1933" , Verlag der Wissenschaften, Berlin DDR, 1974.

SCHWARZ, Albert - "Die Weimarer Republik", Akademische Verlagsgesellschaft, Athenaion Dr. A. Hachfeld, Konstanz 1958.

c) histoire économique de la République de Weimar.

BECHTEL, Heinrich - "Wirtschaftsgeschichte Deutschlands im 19. und im 20. Jahrhundert" Verlag Georg D.W.Callwey München 1967.

BETTELHEIM, Charles - "L'économie allemande sous le nazisme" Maspero, Paris 1971.
(intéressant pour l'évaluation des conséquences économiques de la Grande Guerre en début d'ouvrage)

KUCZYNSKI, Jürgen - "Geschichte der Lage der Arbeiter unter dem Kapitalismus" Bd.IV 1900 bis 1917-1918. Akademie Verlag, Berlin DDR 1967.
(tableaux statistiques nombreux et précis sur l'évolution de l'économie allemande avant et pendant la Grande Guerre)

LUTGE, Friedrich - "Deutsche Wirtschafts- und Sozialgeschichte". Springer Verlag, Berlin/Heidelberg/New York 1966.

SAMUELSON, Alain - "Le Mark, histoire de la monnaie allemande". Didier, Paris 1971.
(pour l'étude de la crise inflationniste de 1922-1923)

ZAHN, Friedrich "Deutschlands Volkswirtschaft beim Eintritt ins 20. Jahrhundert" in "Jahrbücher für Nationalökonomie", 3. Folge, Bd.21, Jena 1901.

d) ouvrages traitant de certains aspects de la vie sociale, essentiellement des problèmes de la jeunesse allemande.

BURGELIN, Henri - "La société allemande, 1871-1968" Arthaud, Paris 1969.
(bon cadre général pour une analyse de l'évolution de la société allemande)

EILDERMANN, Wilhelm - "Jugend im ersten Weltkrieg", Tagebücher, Briefe, Erinnerungen. Dietz Verlag, Berlin 1972.
(Né à Brême en 1897, l'auteur a milité dans l'organisation de jeunesse socialiste, a participé aux activités du groupe des "gauches" de Brême et fut incorporé en 1916. Témoignage intéressant sur l'évolution idéologique de la jeunesse ouvrière dans les groupes oppositionnels de la social-démocratie)

ENGELHARDT, Viktor "Die deutsche Jugendbewegung als kulturhistorisches Phänomen". Arbeiterjugendverlag, Berlin 1923.

GESCHICHTE DER ERZIEHUNG, Autorenkollektiv, mit einer Einführung von Dr. Günter Ulbricht) Volk und Wissen Verlag, Berlin 1958.

GOHRE, Paul - "Dreieinhalb Monate Fabrikarbeiter und Handwerksbursche", Berlin 1891.
(document intéressant si l'on veut comprendre les raisons objectives de la révolte d'une partie de la jeunesse ouvrière dans l'Allemagne wilhelminienne)

HERRLE, Theo - "die deutsche Jugendbewegung in ihren kulturellen Zusammenhängen" F. A. Perthes, Stuttgart 1924.

JAHNKE, Karl Heinz (Autorenkollektiv unter Leitung von) "Geschichte der deutschen Arbeiterjugendbewegung" Verlag neues Leben Berlin 1973.
(gros ouvrage riche en informations de toute nature sur la naissance et l'évolution du mouvement de la jeunesse ouvrière - mais se limitant aux formations proches du spartakisme puis du KPD)

KAUTZ, Hermann - "Im Schatten der Schlote", Versuche zur Seelenkunde der Industriejugend, Verlagsanstalt Benzinger & Co. Einsiedeln 1926.

KELLER, Hans - "Jugend und Erziehung in der modernen Dichtung" Thèse de doctorat, université de Zurich 1938.
(Mise au point utile sur la place de lajeunesse comme thème littéraire dans la littérature d'expression allemande du 20ème siècle)

KERCHENSTEINER, Georg - "Staatsbürgerliche Erziehung der deutschen Jugend", 4.Auflage, Erfurt 1909.

KINDT, Werner - (herausgegeben von) "die deutsche Jugendbewegung, 1920-1933" Die bündische Zeit, Dokumentation der

Jugendbewegung, Bd.III. Verlag Eugen Diederichs, Düsseldorf-Köln, 1975.

LEWENSTEIN, Adolf - "Die Arbeiterfrage", Mit besonderer Berücksichtigung der sozialpsychologischen Seite des modernen Grossbetriebs und der psychophysischen Einwrikungen auf die Arbeiter. München 1912
(ouvrage présentant l'analyse d'enquêtes réalisées auprès d'ouvriers et portant sur leurs conditions de vie et leurs objectifs)

ROGER, Gerhard - "die pädagogische Bedeutung der proletarischen Jugendbewegung in Deutschland" Volk und Wissen Verlag, Berlin 1956.

SCHELSKY, Helmut - "die skeptische Generation" Eugen Diederichs Verlag, Düsseldorf-Köln 1963.
(excellent rappel de la naissance et de l'évolution de la Jugendbewegung, du "Wandervogel" à la"politische Jugend" apparaissant déjà dès le début de la République de Weimar)

SCHULT, Johannes - "das Jugendproblem in der Gegenwart" Arbeiterjugendverlag, Berlin 1924.

e) ouvrages traitant des formations politiques et autres organisations ayant joué un rôle au cours de la période étudiée.

ANGEL, Pierre - "Eduard Bernstein et l'évolution du socialisme allemand". Didier, Paris 1961.
(étude fondamentale pour la compréhension de la tendance révisionniste dans la social-démocratie allemande)

BERGSTRAESSER, Ludwig - "Geschichte der politischen Parteien in Deutschland" 11. Auflage, völlig überarbeitet und herausgegegeben von Wilhelm Mommsen, Günter Olzog Verlag, München/ Wien 1965.

BOCK, Hans Manfred - "Syndikalismus und Linkskommunismus von 1918-1923" Zur Geschichte und Soziologie der Freien Arbeiterunion Deutschlands (Syndikalisten), der Allgemeinen Arbeiterunion Deutschlands und der Kommunistischen Arbeiterpartei Deutschlands. Verlag Anton Hain - Meisenheim/Glan 1969.

DIMITROFF, Georgi - "Ausgewählte Schriften", Dietz Verlag, Berlin 1958.
in Bd. 2 :"die Offensive des Faschismus und die Aufgaben der kommunistischen Internationale im Kampf für die Einheit der Arbeiterklasse gegen den Faschismus".

DUPEUX, Louis - "Stratégie communiste et dynamique conservatrice". Essai sur les différents sens de l'expression "national-bolchevisme en Allemagne sous la République de Weimar, 1919-1933.
Atelier de reproduction des thèses, université de Lille III, 1976.

FISCHER, Ruth - "Stalin and german communism", Cambridge (Mass.) 1948

FLECHTHEIM, Ossip K. - "die KPD in der Weimarer Republik" Europäische Verlagsanstalt, Frankfurt/Main 1969.

FRICKE, Dieter - (Autorenkollektiv unter Leitung von) "die bürgerlichen Parteien in Deutschland, 1830-1945". Bibliographisches Institut, Leipzig, 1970 (2 Bände) (outils de travail indispensable, ces deux volumes contiennent classés par ordre alphabétique toutes les organisations politiques de la période considérée à l'exception de celles appartenant au mouvement ouvrier, avec une mine d'informations sur leur création, leur programme, leurs adhérents, leurs chefs, leurs activités, leur évolution etc...)

GREBING, Helga - "Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung" Nymphenburger Verlagshandlung, München 1966
"Ursprung und Wesen des Nationalsozialismus" 15. Auflage, Günter Olzog Verlag, München/Wien 1964.

HILLMANN, Günter - (herausgegeben von) "die Rätebewegung" Rowohlt, Hamburg 1971

INSTITUT FÜR MARXISMUS-LENINISMUS BEIM ZK DER SED, Autorenkollektiv, Walter Ulbricht Vorsitzender.
"Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung"
Dietz Verlag, Berlin 1967.
Bd. 5 : 1914-1917
Bd. 6 : 1917-1919
Bd. 7 : 1919-1923
Bd. 8 : 1924-1929.

KLEMPERER, Klemens von - "Konservative Bewegungen zwischen Kaiserreich und Nationalsozialismus" Oldenburg Verlag, München 1957

MASER, Werner - "die Frühgeschichte der NSDAP", Athenäum Verlag, Frankfurt/Main 1965.

MEYER E. - "Spartakus im Kriege", die illegalen Flugbläter des Spartakusbundes im Kriege. Berlin 1927.

MOHLER, Armin - "die Konservative Revolution in Deutschland" 1919-1932, Grundriss ihrer Weltanschauungen. Vorwerk, Stuttgart 1950.

MOMMSEN, Wilhelm - "deutsche Parteiprogramme", 2. Auflage, Günter Olzog Verlag, München 1964.
(outil de travail indispensable pour l'étude des formations politiques depuis la période du Vormärz)

ROSEN, Erwin - "Orgesch" August Scherl, Berlin 1921.
(monographie présentant l'Orgesch de façon apologétique. l'auteur était du reste un exemple intéressant de l'aventurier : il s'était engagé dans la Légion Etrangère avant la Grande Guerre)

SCHUDDEKOPF O.E. - "Linke Leute von rechts", die nationalrevolutionären Minderheiten und der Kommunismus in der Weimarer Republik. Kohlhammer Verlag, Stuttgart 1973.

STERN, Leo - "der Einfluss der grossen sozialistischen Oktoberrevolution auf Deutschland und die deutsche Arbeiterbewegung". Dietz Verlag, Berlin 1959.

TREUE, Wolfgang - "die deutschen Parteien", Wiesbaden 1961
"deutsche Parteiprogramme seit 1861",
4. Auflage, Musterschmidt Verlag, Gö ttingen 1968.

f) ouvrages traitant de problèmes militaires en liaison avec les événements de l'immédiat après-guerre.

BENOIST-MECHIN, Jacques - "Histoire de l'armée allemande"
Albin Michel, Paris 1964.
T. 1 : 1918-1919
T. 2 : 1919-1925

FRANK, Walter - "Franz Ritter von Epp", der Weg eines deutschen Soldaten. Hambourg 1934

INSTITUT FÜR MARXISMUS-LENINISMUS BEIM ZK DER SED.
"Arbeitereinheit siegt über Militarismus", Erinnerungen an die Niederschlagung des Kapp-putsches, März 1920.
Dietz Verlag, Berlin 1960.
Cet ouvrage contient notamment : Hans MARCHWITZA - "Märzstürme an der Ruhr".

KONNEMANN, Erwin - "Einwohnerwehren und Zeitfreiwilligenverbände". Ihre Funktion beim Aufbau eines neuen imperialistischen Militärsystems. (November 1918 bis 1920) Deutscher Militärverlag, Berlin DDR 1971.

MARIENFELD W. "Wissenschaft und Schlachtflottenbau in Deutschland, 1897-1906" in "Marine Rundschau", Beiheft 2. Berlin DDR, 4/1975.

RITTER, Gerhard - "Staatskunst und Kriegshandwerk" München 1960. (voir Chap. 5,6 et 7)

SALOMON, Ernst von - (herausgegeben von)
"Das Buch vom deutschen Freikorpskämpfer" Limpert, Berlin 1938.

VENNER, Dominique - "Baltikum" Robert Laffont, Paris 1974
(à utiliser avec beaucoup de précaution - de nombreuses erreurs s'ajoutent aux aspects apologétiques de l'ouvrage)

g) ouvrages apportant des documents et des textes pouvant présenter un intérêt pour la période étudiée.

ALBRECHT, Günter (herausgegeben von) "Erlebte Geschichte"

Lebenserinnerungen aus einem Jahrhundert vom Kaiserreich zur Weimarer Republik. 2.Auflage, Verlag der Nation, Berlin DDR, 1968.

ARNOLD, Friedrich,(herausgegeben von) - "Anschläge, politische Plakate in Deutschland, 1900-1970". Langenwiesche-Brandt, Ebenhausen bei München, 1972.

FRAENKEL, Ernst - BRACHER, Karl Dietrich, (herausgegeben von) "Fischer Lexikon, Staat und Politik" Fischer Verlag, Frankfurt/Main, 1969.

GRUNFELD, Frédéric V. - "le dossier Hitler" Robert Laffont, Paris 1974.
(intéressant par certains documents photographiques)

INSTITUT FÜR MARXISMUS-LENINISMUS BEIM ZK DER SED. "Dokumente und Materialien zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung", Reihe II, 1914-1945. Berlin 1958.

JUNKER, Detlef - "deutsche Parlamentsdebatten", Bd. 2. 1919-1933. Fischer Verlag, Frankfurt/Main, 1971

KOTOWSKI, Georg, (herausgegeben von) - "Historisches Lesebuch" 1914-1933. Fischer Verlag, Frankfurt/Main 1968.

KONIG, René (herausgegeben von) - "Fischer Lexikon, Soziologie". Fischer Verlag, Frankfurt/Main 1958.

RITTER, Gerhard A. (herausgegeben von) - "das deutsche Kaiserreich, ein historisches Lesebuch". Kleine Vandenhoeck Reihe, Göttingen 1975.

-:-:-:-.-:-:-:-:-

6/ Etudes sur le National-socialisme avec des implications pour l'analyse de la période considérée.

BRACHER, K.D. - SAUER, W. - SCHULZ, G. - "die nationalsozialistische Machtergreifung" Westdeutscher Verlag, Köln/Opladen, 1962.

GISSELBRECHT, André - (préparé par) "Le fascisme hitlérien", études actuelles. in "Recherches internationales", 69/70. 4/1971, 1/1972. Editions de la Nouvelle Critique, Paris.

HOFER, Walter - "die Diktatur Hitlers bis zum Beginn des 2. Weltkrieges", Konstanz 1964.

MASER, Werner - "Hitlers 'Mein Kampf'" Bechtle Verlag. München/Esslingen 1966.

SHIRER, William - "Aufstieg und Fall des III. Reiches", Knaur, München 1963.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

7/ Périodiques nous ayant fourni des documents ou des informations intéressantes.

"DIE AKTION" (herausgegeben von Franz Pfemfert, 1918-1923)

1/1911 - contient le manifeste de création de la nouvelle revue.
11/1920 - Raoul Haussmann - "die Macht liegt auf der Strasse"
29/32/1921 - numéro consacré à Max Hölz en liaison avec son procès. Contributions de Franz Pfemfert, Max Hermann Neisse, Raoul Haussmann, Maximilian Harden, und autobiographie de Max Hölz lui-même ("aus meinem Leben") et le compte rendu du procès du 21 juin.
13/1923 - Oskar Kanehl -"wir sind der Pöbel".

"DIE LINKSKURVE" (herausgegeben vom Bund proletarisch-révolutionäre Schriftsteller Deutschlands, 1929-1932)
Réedition par Druck-Verlags-Vertriebs-Kooperative, Frankfurt/Main, 1971)
1/1929, 2/1929, 3/1929, 4/1929 : Ludwig Renn - "über die Voraussetzungen zu meinem Buch "Krieg".
2/1930 : Klaus Neukrantz -"Adam Scharrer, 'Vaterlandslose Gesellen'".
3/1930 : Ludwig Turek - "ein Prolet erzählt"
2/1931 : Hans Jaeger - "Das Schrifttum der deutschen Faschisten und ihre literarische Impotenz"
6/1931 : Richard Scheringer - "Entscheidung und Gründe"
12/1931 : Siegfried Nebel - "Adam Scharrer,'der grosse Betrug', der erste politische Inflationsroman".
11/1931, 4/1932, 7/1932, 8/1932 : controverses entre Georg Lukacs, Willi Bredel et Ernst Ottwalt sur la littérature "ouvrière".
1/1932 : Walter Nadolny - "Erik Reger, "Union der festen Hand", Klassenkampf im Generalanzeiger".
2/1932 : Alexander Stenbock-Fermor - "Fall Richard Scheringer".

"KÜRBISKERN" 3/70, contient le texte de la déposition faite par Max Hölz au cours du procès devant le tribunal de Moabit, le 22 juin 1921. "Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft".

I N D E X.

Figurent dans cet index les ouvrages constituant notre corpus et leurs auteurs.

BECHER, Johannes R. 25, 30, 503, 558, 564.

"Abschied". 483, 486, 489, 559, 560, 922, 955.

BEUMELBURG, Werner - 25, 512, 526.

"Der Soldat von 1917". 513, 516.

BREDEL, Willi. 26, 30, 37, 212, 216, 558, 597, 847.

"Verwandte und Bekannte". 27, 33, 96, 211, 223-224, 239-240, 271, 275, 287, 299, 322, 325, 343, 442, 559, 583, 584, 651, 656, 658, 663, 669, 699, 707, 710, 718, 724, 729-731, 791-793, 820, 923, 946-947, 948-949, 950-951, 952, 957, 958, 960, 963, 965,968-969, 971, 972.

GLAESER, Ernst - 26, 558, 564, 597, 598, 600.

"Jahrgang 1902". 32, 484, 487-488, 559, 560, 562, 564-565, 568-569, 571, 574, 575-578, 579, 580, 582, 584, 585, 586-588, 590-593, 887, 959.

GOTSCHE, Otto - 26, 35, 212, 216, 558, 637, 810, 847.

"Märzstürme". 32,88,89, 90, 94, 96, 97, 127, 137-138, 140, 142, 143, 170, 176, 184, 209, 237, 247, 254, 258, 271-273, 286-287, 299, 321-322, 324, 333-334, 338, 354, 363, 367-368, 375, 395, 407, 411, 421-422, 441, 442, 443, 559, 594, 641, 649, 713, 718, 724, 765, 773, 780-782, 788, 797, 818, 856, 857, 963, 964.

GRÜNBERG, Karl -.

"Brennende Ruhr". 32, 120, 122, 126, 212, 213, 219, 236-237, 255, 264, 267, 364, 408, 442, 766, 856.

HOLZ, Max. 66, 75-76, 78, 79, 81, 127, 169, 212, 304-306, 336, 409-411, 420, 427, 439, 495, 600, 648, 705, 721, 769, 853, 868, 977-978, 1004, 1005.

"Anklagerede gegen die bürgerliche Gesellschaft". 76, 88, 100, 256, 323, 355-357, 362-363, 369, 378-379, 441.

"Vom weissen Kreuz zur roten Fahne". 77, 125, 370-371.

JOHST, Hanns -

"Schlageter" - 773, 777-780.

JÜNGER, Ernst - 12, 25, 30, 35, 540, 542, 561, 599, 606, 619, 888-889.

"In Stahlgewittern" - 32, 485, 512, 514, 515, 520-521, 522, 529, 530, 536.
"Das Wäldchen 125" - 32, 522, 528, 533, 537, 544.
" Feuer und Blut" - 32, 522, 528, 533, 537, 544.
" Der Kampf als inneres Erlebnis" - 385, 480, 531-532, 534, 536, 537, 541, 545, 547, 550.

KNAUF, Erich - 169, 304, 420, 1004.

"Ca ira". 32, 212, 214-215, 256, 360, 361-362, 369-370, 501, 977.

LASK, Berta. 26.

"Launa [illegible]". 88, 99, 335, 361-364, 423-424.

MARCHWITZA, Hans - 212.

"Sturm auf Essen" - 32, 124, 125, 171, 176, 214, 257, 264, 407-408, 423, 440, 443, 462-463, 766, 769, 856, 885.

OTTWALT, Ernst - 13, 26, 35, 114, 174, 202, 301, 477, 555, 834

"Ruhe und Ordnung". 32, 112, 117, 134, 176, 201, 219, 222, 223 275, 289, 351, 372, 429-430, 433, 437, 705, 736, 761-762, 764, 800, 820-821, 829, 835, 837.

REMARQUE, Erich Maria. 25, 29, 34, 35, 75, 76, 78, 81, 263, 498, 505, 510, 518, 600, 616, 618, 621, 622, 627.

"Im Westen nichts Neues". 32, 278, 478-479, 492-493, 496, 504, 526, 885, 899, 923.

"Der Weg zurück" - 32, 73, 277, 278, 711, 733, 741, 898, 899.

RENN, Ludwig - 25, 34, 64, 498, 510, 518, 526.

"Krieg" - 496-497, 500.

"Nachkrieg" - 117, 240-241, 303, 431, 668, 705, 706, 723, 765, 815.

SALOMON, Ernst von - 26, 30, 35, 66, 77, 81, 84, 90, 162, 164, 173-174, 177, 216, 227, 288, 301, 429, 464, 477, 485, 535, 558, 564, 597, 771, 810, 816, 822, 824, 830, 834, 884, 933, 940, 1004, 1007.

"Die Geächteten", 32, 78, 79, 80, 87, 91, 92, 100-101, 110-111, 112, 114-115, 117, 118, 144, 146, 147, 150, 151, 154, 155, 157, 160, 163, 165, 166, 179, 181, 230, 231, 241-242, 252, 275, 283, 291, 293, 294-295, 327-329, 331, 339, 345, 349, 351-352, 372, 384-385, 387-388, 390-392, 393, 401, 402, 403, 414, 416-418, 438, 462-463, 541, 552, 700-701, 709, 732-736, 739, 745-746, 753, 756, 760, 763, 768, 802, 827, 894-897.

"Die Kadetten" - 85, 199, 200, 374, 558, 567, 571, 578-580, 585 589, 595.

"Der Fragebogen" - 33, 63, 65, 85, 151-152, 157, 158, 165, 215, 347, 461, 473.

ROTH, Joseph.

"Das Spinnennetz". 164, 165, 179, 290, 298, 347, 381-382, 741, 829.

SCHARRER, Adam - 25, 35, 884.

"Vaterlandslose Gesellen" - 32, 98-99, 107, 263, 265, 275, 286, 299, 304, 322, 361, 405-406, 480, 572, 602, 604, 605-606, 607-611, 612-615, 617-619, 620, 621, 623-626, 628, 631-632, 635-637, 640-641, 643-645, 653-655, 659-662, 665-666, 670, 702-703, 887.

"der grosse Betrug" - 32, 123, 376-377, 720, 722, 726-727.

SCHWAUWECKER, Franz - 25, 415, 512, 526, 550

"Aufbruch der Nation". 555.

SCHERINGER, Richard - 13, 26, 66, 173-174, 177, 202, 206, 273, 477, 555, 564, 597, 598, 773, 834, 1008.

"das grosse Los". 33, 35, 111, 129-131, 132, 164, 167, 168, 169, 177-178, 185, 187, 207, 232-234, 245-246, 298, 373, 566, 570, 571, 575-578, 580, 590-593, 733-734, 784, 803, 808, 830, 833, 887.

SEGHERS, Anna - 26, 30, 62.

"Die Toten bleiben jung" - 33, 71, 86, 92, 121, 122, 126, 128, 144-145, 166, 174-175, 203, 225, 253, 280, 282, 283, 320, 340-341, 380, 383, 439, 471-472, 708, 719, 722, 737, 738, 740, 742, 747-748, 786, 801, 817, 830.

TOLLER, Ernst - 25, 30, 35, 65, 337, 338, 481, 505, 560, 600, 706.

"Eine Jugend in Deutschland" - 32, 108, 109, 159, 220, 455, 482, 490-491, 494, 497, 500, 506-507, 652, 656-58, 664, 667-668, 669, 715, 719, 724, 728, 901.
"Briefe aus dem Gefängnis". 34, 704, 771.

TUREK, Ludwig -

"Ein Prolet erzählt" - 824, 848-849.

UHSE, Bodo - 13, 26, 35, 133, 162, 173, 174, 177, 202, 273, 373, 477, 554, 555, 773, 797, 823, 830, 834.

"Söldner und Soldat". 32, 128-129, 134, 135-137, 142, 161, 180, 183, 184, 207-208, 229-230, 231, 242, 244-245, 248-249, 285, 290, 296-297, 325, 344, 348, 350, 382, 398, 400, 738, 793, 799-800, 803-805, 824, 831, 835-837.

VOLCK, Herbert - 25, 90, 112, 174, 177, 216, 429, 822, 1000, 1004.

"Rebellen um Ehre" - 32, 91, 111, 146, 148-149, 187, 205, 227 281-282, 292, 346-347, 390, 392, 393-394, 396-397, 399, 435-437, 737, 738, 744-745, 747, 750-751, 753, 819.

WEHNER, Joseph Magnus - 25, 526, 550

"Sieben vor Verdún" - 511-512, 528, 534, 554.

ZWEIG, Arnold - 25, 30.

"der Streit um den Sergeanten Grischa". - 32, 502, 890-893.

-:-:-:-:-:-:-:-

1037

So weit die deutsche Zunge klingt. Helmut Schelsky · Die skeptische Generation.

TABLE DES MATIERES.

SCHELSKY

Introduction 3

Notes relatives à l'introduction 42

Première partie. Eléments d'une définition des comportements activistes. 50

Chap.1 : Point de départ d'une réflexion sur l'activisme : activisme et révolution. 51

1/ Eléments d'une définition de la révolution et de la contre-révolution. 51

2/ Caractéristiques générales de la situation en Allemagne entre 1918 et 1923. 57

3/ Ambiguités et incohérences de l'activisme 64

Notes relatives au chapitre 1 67

Chap.2 : Du refus des règles de la vie collective au passage à l'action directe. 69

1/ Contestation des principes régissant la vie sociale et du rôle de l'appareil judiciaire 71

2/ contestation des rpincipes et pratiques politiques du système parlementaire. 82

3/ Passage à l'action directe. 94

Notes relatives au chapitre 2 102

Chap.3 : Le recours à la violence, ses diverses formes. 105

1/ Les formes militaires de l'activisme à l'intérieur : le soulèvement armé contre le pouvoir établi.

A/ La crise de 1918-1919 106

B/ La crise du printemps 1920, le putsch de Kapp et ses séquelles 113

C/ La crise de mars 1921 ou "Märzaktion" 126

D/ La crise de l'automne 1923 128

2/ Les formes militaires de l'activisme aux frontières. 143

A/ L'engagement des corps francs dans les pays baltes 143

B/ Les luttes aux confins du Reich et de la Pologne : "Oberschlesien". 151

3/ Les formes individuelles de l'activisme : le terrorisme. 154

A/ Le terrorisme d'inspiration contre-révolutionnaire et nationaliste 154

B/ Terrorisme individuel et classe ouvrière révolutionnaire 169

4/ Les ambiguités dans l'attitude du régime de Weimar face aux comportements activistes et à la violence organisée. 171
A/ La fonction ambiguë de l'activisme contre-révolutionnaire 171
B/ Les relations ambiguës entre l'appareil d'Etat, l'opinion publique et l'activisme contre-révolutionnaire. 178

Notes relatives au chapitre 3 189

Chap. 4 : La constitution de groupes en marge de la vie sociale traditionnelle. 197

1/ Relations étroites entre l'activiste et le groupe 198
A/ Itinéraire de quelques activistes contre-révolutionnaires 198
B/ Itinéraire de quelques activistes révolutionnaires 209

2/ Les différents types de groupes qui accueillirent les activismes 216
A/ Les structures d'accueil contre-révolutionnaires 217
B/ Les structures d'acceuil révolutionnaires 250

3/ Les répercussions psychologiques de l'intégration dans un groupe. 274
A/ l'adhésion au groupe comme réponse à une situation d'inadaptation au monde extérieur 276
B/ l'adhésion au groupe en tant que forme de protestation contre un monde perçu comme hostile 280
C/ l'adhésion au groupe comme valorisation de l'individu 288

Notes relatives au chapitre 4 307

Chap.5 : L'appréhension irrationnelle du réel et ses conséquences. 319

1/ Remise en cause systématique du rôle de la raison et du langage. 320
A/ L'activisme et la raison 320
a) la raison présentée comme justification de la ligne réformiste du mouvement ouvrier, son dénigrement comme refus de cette ligne par l'activisme révolutionnaire.
b) le refus de la raison comme outil pertinent dans l'appréhension du réel par l'activisme contre-révolutionnaire. 325
B/ L'activisme et le langage. 332
a) la défiance de l'activisme révolutionnaire à l'égard du langage 333
b) la défiance de l'activisme contre-révolutionnaire à l'égard du langage. 338
C/ Absence d'analyse cohérente du réel et dégradation du langage : le recours aux stéréotypes 342
a) perversion du langage et stéréotypes de l'activisme contre-révolutionnaire 342
b) attitudes et énonciations stéréotypées de l'activisme révolutionnaire 353

2 / les pulsions irrationnelles comme lien primordial entre l'homme et le réel. 372
A/ Pulsions ayant leur origine dans l'affectivité de l'individu 372
B/ La justification de comportements activistes par l'action de pulsions irrationnelles ayant leur origine dans des sphères hors de l'humain 383
3/ Valorisation systématique du rôle de l'individu dans l'histoire 389
A/ Rôle de la volonté individuelle dans cette conception du monde, la notion d'engagement individuel 389
B/ Le chef : critères de désignation et fonctions effectives. 396
4/ Les conséquences de ces relations de l'homme avec le réel s'inscrivant dans un cadre irrationnel 413
A/ Le mythe du chaos régénérateur et sa fonction politique 413
B/ Une vision manichéenne du monde. 428
Notes relatives au chapitre 5 444

Deuxième partie. Eléments pour une analyse d'un terrain favorable à ces comportements activistes.
Avant-propos sur cette partie. 459
Notes relatives à cet avant-propos 467

Chap.1 : l'exceptionnel comme terrain favorable à l'émergence de comportements activistes : l'influence du vécu de la Grande Guerre 468
A/ Definition de la problématique 468
B/ Ceux qui firent la guerre : l'expérience du front. 478
a) ce que signifia l'été de 1914 pour cette génération 481
b) de la kermesse héroïque à la découverte de l'absurde et à la révolte 489
c) "guerre, mère de toutes choses" ou de la transfiguration de l'expérience de la guerre à l'engagement au service de la contre-révolution 509
C/ Les enfants de la guerre ou ceux qui jouèrent à la guerre. 556
a) l'adhésion enthousiaste au monde nouveau surgi de la guerre 560
b) le monde était-il donc si beau ? 574
c) premiers éléments de comportements activistes 593
D/ Une autre guerre ou "l'ennemi principal est dans notre propre pays" 598
a) à propos du contenu donné à l'expérience de la guerre et de la signification de celle-ci. 598
b) l'expérience du front vécue par un militant ouvrier 607
c) le "front de l'arrière". 627
d) l'ouverture du "front de l'arrière". 641
e) émergence généralisée de comportements activistes dans le mouvement révolutionnaire naissant. 679

E/ Conclusion au terme de cette analyse du vécu de la Grande Guerre. 675

Notes relatives au chapitre 1 677

Chap. 2 : les facteurs conjoncturels d'exacerbation de comportements activistes. L'influence du vécu de l'immédiat après-guerre. 696

A/ Les premières années de la République de Weimar ou le temps des déceptions 698

1/ La grande crise révolutionnaire de 1918-1919 698
a) la révolution ou le temps des illusions et des déceptions : la classe ouvrière face au nouveau régime 702
b) le vécu de la révolution et de ses suites pour les jeunes nationalistes 731

2/ Le vécu de la crise de 1920 : le putsch de Kapp et ses conséquences. 754
a) la montée des périls pour le nouveau régime au cours de l'hiver 1919-1920 755
b) l'échec du putsch de Kapp et la victoire de la bourgeoisie modérée tels qu'ils furent vécus par les acteurs. 759

3/ le vécu de la grande crise de 1923. 772
a) l'évolution des mentalités politiques et la force attractive de comportements activistes 772
b) une conjoncture politique et économique perçue comme exigeant des solutions radicales et violentes. 775

4/ bilan de ces années agitées 802

B/ Conditions de la création et du fonctionnement des structures d'accueil des comportements activistes. 810

1/ Les structures d'accueil de l'activisme contre-révolutionnaire. 811
a) prémisses de comportements activistes contre-révolutionnaires. 811
b) définition et mise en place d'un nouveau dispositif de défense de l'ordre existant 815
c) les conditions de fonctionnement de ce dispositif de défense de l'ordre existant 828
d) problématique de cette situation telle qu'elle fut vécue par certains activistes 834

2/ Les structures d'accueil de l'activisme révolutionnaire. 838
a) l'impréparation dumouvement ouvrier à des formes de lutte armée. 839
b) tentatives de mise sur pied de structures militaires révolutionnaires. 850
c) les réticences à l'égard de la constitution de structures permanentes de type militaire 853
d) orientation vers la constitution de structures permanentes de type militaire 856

C/ Conclusion au terme de cette analyse du vécu des

crises de l'immédiat après-guerre. 860

Notes relatives au chapitre 2. 863

Chap. 3 : les héritages idéologiques et sociologiques comme facteurs constitutifs possibles des comportements activistes : l'activiste ou l'antibourgeois. 881

A/ Un ennemi commun : le bourgeois. 884

1/ le bourgeois dénoncé en tant que détenteur du pouvoir économique et politique 886
a) le bourgeois coupable d'enrichissement scandaleux à la faveur de la guerre 887
b) le bourgeois coupable de détournement de la guerre à son profit 888
c) le bourgeois détenteur de détournement de la puissance de l'Etat à son profit 890
d) un exemple de la convergence des discours antibourgeois : Ernst von Salomon 894

2/ Le bourgeois dénoncé en tant que détenteur du pouvoir culturel et responsable de sa perversion 898

3/ Le bourgeois allemand dénoncé en tant que modèle possible pour la classe ouvrière et corrupteur de celle-ci. 900

B/ Récupération et réactivation d'un discours antibourgeois traditionnel 906

1/ les bases objectives du discours antibourgeois traditionnel : la bourgeoisie comme groupe social aux caractéristiques et aspirations spécifiques 908
a) 1ère composante de ce groupe : la bourgeoisie d'affaires 908
b) 2ème composante de ce groupe : les "bureaucrates. 913

2/ les bases subjectives du discours antibourgeois : la mythologie antibourgeoise du 19ème siècle 915
a) le bourgeois ou l'anti-esprit 916
b) le bourgeois ou l'arrogance de la raions 918
c) le bourgeois ou la peur de la lutte 919
d) le bourgeois ou le refus du changement 921
e) le bourgeois ou l'hypocrisie érigée en système 923

3/ Vers la politisation d'une mythologie 926
a) le bourgeois d'affaires traître à la mission et à l'idée du Reich 927
b) le bourgeois individualiste traître à la communauté 930
c) le bourgeois libéral et citadin traître aux traditions 935
d) le bourgeois cosmopolite traître à la nation ou l'idéologie bourgeoise comme fondamentalement non-allemande 938

C/ Les ambiguités du discours antibourgeois révolutionnaire 941

1/ L'héritage sociologique du mouvement ouvrier allemand 942
a) l'embourgeoisement des individus
b) l'embourgeoisement des organisations de la classe ouvrière
c) constitution du mouvement ouvrier en contre-société 947
d) la révolte de la jeunesse ouvrière contre la place qui lui était faite dans la société 952
2/ les héritages idéologiques du mouvement ouvrier allemand 961
a) le manque de perspectives socialistes dans le mouvement ouvrier allemand et ses pratiques internes 966
b) l'influence d'une tradition anarchiste européenne 966
D/ Conclusion au terme de notre analyse des héritages sociologiques et idéologiques des générations confrontées aux expériences de la guerre et de l'immédiat après-guerre 971
Notes relatives au chapitre 3 981
Conclusion générale 984
Bibliographie 996
Index 1009
Table des matières 1033
1037

-:-:-:-:-:-